



**HAL**  
open science

# L'ordre des mots chez Homère : Structure informationnelle, localisation et progression du récit

Nicolas Bertrand

► **To cite this version:**

Nicolas Bertrand. L'ordre des mots chez Homère : Structure informationnelle, localisation et progression du récit. Linguistique. Paris IV Sorbonne, 2010. Français. NNT: . tel-01702387

**HAL Id: tel-01702387**

**<https://hal.science/tel-01702387>**

Submitted on 6 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ DE PARIS–SORBONNE  
École doctorale I — Mondes anciens et médiévaux  
EA1491 — Centre d'édition et de commentaire de textes grecs et latins

## L'ORDRE DES MOTS CHEZ HOMÈRE: Structure informationnelle, localisation et progression du récit



Thèse pour obtenir le grade de  
Docteur de l'Université de Paris–Sorbonne en Études grecques  
présentée et soutenue publiquement par

**Nicolas BERTRAND**

le 25 novembre 2010.

Sous la direction de

M. le Professeur **Charles DE LAMBERTERIE**, de l'Université Paris–Sorbonne (France);

devant un jury composé de

M. le Professeur **Paul DEMONT**, de l'Université Paris–Sorbonne (France), président du jury;

M. le Professeur **Egbert J. BAKKER**, de l'Université de Yale (États-Unis);

M. le Professeur **Charles DE LAMBERTERIE**, de l'Université Paris–Sorbonne (France);

Mme le Professeur **Françoise LÉTOUBLON**, de l'Université Stendhal–Grenoble3 (France);

M. le Professeur **Martin STEINRÜCK**, de l'Université de Fribourg (Suisse).

Illustration de couverture : Jackson Pollock, *Number One* 1948, huile sur toile.

## RÉSUMÉ

L'ordre des mots chez Homère : structure informationnelle, localisation et progression du récit

Dans ce travail, j'étudie les principes de l'ordre des mots en grec homérique. Comme en prose classique, le principe fondamental est que les constituants sont alignés en fonction de la structure informationnelle (SI) de l'énoncé, c'est-à-dire de l'expression des relations de topique et de focus. Les expressions topiques sont différenciées selon qu'elles sont ratifiées ou non. Quant au focus, deux constructions peuvent être identifiées : une construction à focus restreint, dans laquelle l'unique expression dans le focus est placée immédiatement avant le verbe, et une construction à focus large, où le verbe éventuellement suivi d'autres éléments constitue un domaine focal ; celui-ci peut recevoir une interprétation large ou restreinte sur son dernier élément. Après avoir décrit l'expression de la SI dans la clause et les contextes d'emploi des différentes constructions, on en explore les marges (positions pré- et postclausales), et on montre que la construction des interrogatives se fait à travers un enchâssement de propositions dotées d'une SI propre. La partition prosodique de l'énoncé, telle qu'elle se révèle à travers la position des postpositifs et des expressions de topique ratifié, est mise à profit dans la démonstration. Puis, après une étude de l'hyperbate en grec classique et homérique, je montre que la tmèse est, chez Homère, un procédé de pseudo-incorporation nominale. Enfin, cette étude linguistique sert de base à une réévaluation de l'enjambement chez Homère et à l'étude d'un trope de la poésie homérique (le *σῆμα* narratif), qui consiste à placer un mot (par exemple *καλός* ou *στῆ/ἔστη*) en position initiale dans le vers pour jalonner la progression du récit.

## ABSTRACT

Word order in Homer : information structure, localization and narrative progression

In this thesis, I study the principles of word order in Homeric Greek. As it is the case in classical prose, the fundamental principle consists in aligning constituents according to the information structure (IS) of the utterance, i.e. the expression of topic and focus relations. Topic expressions differ in their ratification status. As for focus, two constructions may be identified : a narrow focus construction, where the only element in the focus is placed immediately before the verb, and a broad focus construction, where the verb, optionally followed by other focal elements, builds up a focus domain ; the construal of this domain may be broad or narrow on its last element. Having described the expression of IS in the clause and the various contexts in which the different constructions occur, I explore the margins of the clause (pre- and postclausal positions), and I show that questions embed propositions with their own IS. In the demonstration, I make use of the prosodic partitioning of the utterance, as indicated by the position of postpositives and ratified topic expressions. Then, after studying hyperbaton in Classical and Homeric Greek, I show that tmesis, in Homer, is a kind of pseudo noun incorporation. Finally, building on this linguistic study, I reevaluate Homeric enjambment and try to identify a trope of Homeric poetry (narrative *σῆμα*), whereby a word (like *καλός* or *στῆ/ἔστη*) is placed in initial position in the line in order to mark the progression of the narrative.



*À mes parents, qui m'ont tant donné.*

*À mon frère Christophe, qui n'aura pas vu la fin de ce travail.*



## REMERCIEMENTS

CETTE THÈSE N'aurait pu se faire sans l'aide et le soutien qu'un grand nombre de personnes m'ont apportés. Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, Charles de Lamberterie, qui m'a guidé dans mes recherches depuis ma maîtrise en 2001–2002. Sa disponibilité, son acuité dans ses conseils m'ont été un appui incomparable dans l'élaboration de ce travail. Je remercie également les membres de mon jury d'avoir accepté d'y participer : Egbert J. Bakker n'a pas hésité à traverser les océans pour cela ; Paul Demont a suivi mon travail depuis longtemps ; Françoise Létoublon m'a accueilli dans son Séminaire homérique à Grenoble ; quant à Martin Steinrück, son accueil chaleureux dans les rencontres Damon aux Diablerets m'a permis d'affiner mon regard sur la métrique grecque.

Ce travail a bénéficié d'une bourse à la Fondation Hardt en 2010, où la prévenance de Monica Brunner, Heidi Del Lago, Alain-Christian Hernández, Lionel Hubert et Philippe Grenet a contribué à rendre le séjour à la fois fructueux et agréable.

Par ailleurs, je ne saurais assez remercier mes relecteurs, qui m'ont évité bien des erreurs : Fanny Vesco, mes parents, Pierre et Astride Bertrand ont tous contribué à améliorer ce travail. Antoine Aufray m'a fait de précieuses remarques, et le résultat doit beaucoup à nos discussions linguistiques dans le TGV Paris–Reims ; Richard Faure, avec sa sûre connaissance de la théorie syntaxique, m'a empêché souvent de me fourvoyer. Tous deux ont également relu de vastes sections de ce travail. Ce qui y reste de mauvais est de moi.

Mes amis auront également contribué à l'achèvement de ce travail, parfois sans s'en rendre compte, notamment en supportant le comportement asocial du thésard. Que soient remerciés ici, pour leur aide, leur patience et leur gentillesse, Fanny Vesco, Issam El-Khalifaoui, Geoffroy Muller, Émilie Kuntz, Marie Lang-Simon, Élisabeth Minh, Dominique Bellec, Frédérique Fleck, Henriette Modanez de Sant'Anna, Carolina Jubé, Elena Christophorou, Audrey Freysz, Paul Vongsavath, Danaé Issa, Amélia, Amílcar et Joana Coelho-Silvério. Certains d'entre eux, pris dans les mêmes affres, ont su montrer malgré tout compassion et sympathie : Bérenger Boulay, Mariem Guellouz, Édouard Felsenheld, Pedro Duarte, Peggy Lecaude, Mickaël Ribreau, Marion Faure-Ribreau. Merci enfin à Caquy et Denys Vesco pour leur accueil et leur soutien.

De plus, ma famille n'a jamais manqué de me soutenir : merci du fond du cœur à mes parents, à mes frères Frédéric et Christophe, à ma belle-sœur Caroline, et à ma grand-mère, Jeanne Wagner.

Enfin, et surtout, rien ne serait possible sans Vincent Giraudet.





# TABLE DES MATIÈRES

<b>Abréviations et symboles</b>	15
<b>Éditions</b>	17
<b>Introduction</b>	
<b>GRAMMAIRE ET POÉSIE</b>	19
<b>Chapitre 1</b>	
<b>PRÉLIMINAIRES : THÉORIE ET MÉTHODE</b>	31
<b>1.1 La structure informationnelle</b>	34
1.1.1 Énoncé, phrase, clause, proposition	34
1.1.2 La structure informationnelle (SI)	36
1.1.3 Communication	37
1.1.4 Information : présupposition et assertion	39
1.1.5 Statuts cognitifs des représentations des référents : identifiabilité et activation	47
1.1.5.1 Identifiabilité	47
1.1.5.2 Activation	49
1.1.5.3 Sources des (méta)présuppositions	50
1.1.6 Relations pragmatiques : topique et focus	52
1.1.6.1 Topique	53
1.1.6.2 Focus	59
<i>Définition</i>	59
<i>Propriétés sémantiques</i>	60
<i>Le champ focal</i>	63
<b>1.2 Linéarisation des constituants pragmatiques en grec ancien : principes</b>	67
1.2.1 Le modèle de H. Dik	67
1.2.1.1 Principes : la linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique	67
1.2.1.2 Imperfections du modèle de H. Dik	71
1.2.2 Méthode d'analyse	74
1.2.2.1 Analyse des fonctions pragmatiques	74
1.2.2.2 Assertion, nouveauté et performance épique	78
1.2.2.3 Méthode	82
1.2.3 Aperçu : l'ordre des constituants pragmatiques en grec ancien	87

1.2.3.1	Le schéma de l'ordre des mots en grec ancien	88
1.2.3.2	Les trente règles de l'ordre des constituants en grec ancien	88
	<i>Les treize règles primaires</i>	88
	<i>Les dix-sept règles secondaires</i>	90
<hr/>		
<b>Chapitre 2</b>		
<b>FOCUS ET STRUCTURES FOCALES</b>		93
<b>2.1</b>	<b>Domaine focal</b>	96
2.1.1	<b>Définition et caractéristiques formelles</b>	96
2.1.1.1	Éléments non verbaux pouvant constituer un <DFoc>	97
2.1.1.2	Fréquence de la construction à DFoc	102
2.1.1.3	Discontinuité du DFoc	103
2.1.2	<b>Sémantique du DFoc</b>	105
2.1.2.1	Sous-spécification du DFoc : domaine focal et champ focal	106
2.1.2.2	L'opposition thétiq ue/catégorique	111
	<i>Contextes discursifs des &lt;DFoc&gt; thétiq ues</i>	114
<b>2.2</b>	<b>Focus restreint</b>	120
2.2.1	<b>Types de constituants en position {FocR}</b>	121
2.2.2	<b>Mécanisme sémantique et fonctions discursives du FocR</b>	125
2.2.2.1	Fonctions discursives du FocR	126
2.2.2.2	Situations discursives du FocR	131
2.2.2.3	Projection du FocR et interprétation thétiq ue	134
2.2.3	<b>FocR vs DFoc/R</b>	135
2.2.3.1	Types d'expressions qui préfèrent la position {DFoc/R}	138
	<i>Degré de complexité des constituants</i>	138
	<i>Principe d'ajustement cataphorique</i>	142
2.2.3.2	Types d'expressions qui préfèrent la position {FocR}	146
2.2.4	<b>Verbe en {FocR}</b>	148
<hr/>		
<b>Chapitre 3</b>		
<b>TOPIQUES ET PRÉSUPPOSITION</b>		155
<b>3.1</b>	<b>Topique non ratifié</b>	158
3.1.1	<b>Définition</b>	158
3.1.2	<b>Fonctions discursives</b>	159
3.1.2.1	Nouveaux topiques, alternance et réactivation	159
3.1.2.2	<TopNR> anaphoriques	162
<b>3.2</b>	<b>Topique contrastif-exclusif</b>	172

3.2.1	<b>Définition et propriétés sémantiques</b>	172
3.2.1.1	Mécanisme sémantique du TopCE	174
3.2.1.2	Fonctions discursives du TopCE	177
3.2.2	<b>Prédicat en fonction de topique</b>	181
3.2.2.1	Types de <TopCE> indirects	181
	<i>Verbe en fonction de topique</i>	185
3.2.2.2	Excursus : les clauses à verbe initial en grec	193
<b>3.3</b>	<b>Topique ratifié</b>	197
3.3.1	<b>Définition</b>	197
3.3.2	<b>Fonction des &lt;TopR&gt;</b>	202
3.3.2.1	Épisodes	202
3.3.2.2	Expression des paramètres de cohérence et de discontinuité en grec ancien	204
3.3.3	<b>Contextes d'emploi des &lt;TopR&gt;</b>	206
3.3.4	<b>Positions alternatives du &lt;TopR&gt;</b>	211
3.3.5	<b>Excursus : l'emploi de l'anaphorique ὄ-γῆ</b>	217
3.3.5.1	Existence d'un lexème ὄ-γῆ	217
3.3.5.2	Signification et emplois de ὄ-γῆ	220
3.3.6	<b>Présupposition</b>	228
<b>3.4</b>	<b>Topiques multiples</b>	231
3.4.1	<b>Sur la possibilité d'avoir plus d'une expression topique par clause</b>	231
3.4.2	<b>Expressions topiques discontinues</b>	235
	<i>Topiques explétifs et construction présentative</i>	243
3.4.3	<b>Adjectifs possessifs en fonction de topique</b>	246
<b>Chapitre 4</b>		
<b>LIMITES ET DOMAINES</b>		251
<b>4.1</b>	<b>Éléments extraclausaux (EEC)</b>	254
4.1.1	<b>Marquage du début de la clause</b>	256
4.1.2	<b>Gestion de l'interaction entre les interlocuteurs</b>	260
4.1.2.1	Salutations et appels	261
4.1.2.2	Vocatifs	262
	<i>Vocatifs en position externe</i>	264
	<i>Vocatifs en position interne</i>	269
4.1.3	<b>Organisation du discours</b>	272
4.1.3.1	Unités d'intonation régulatrices	272
4.1.3.2	Orientation	276
	<i>Thème</i>	277

	<i>Coda</i>	287
	<i>Condition</i>	293
	<i>Cadres</i>	294
<b>4.1.4</b>	<b>Positions externes et fragmentation de l'énoncé</b>	298
4.1.4.1	Prédicats et fragments de prédication en P <sup>pré</sup>	298
4.1.4.2	Délestage en P <sup>post</sup> : constituants complexes disjoints et clauses anticipées	301
	<i>Constituants complexes disjoints</i>	302
	<i>Délestage cataphorique</i>	308
<b>4.2</b>	<b>Subordination et enchâssement</b>	312
<b>4.2.1</b>	<b>Principe d'autonomie informationnelle des clauses</b>	312
4.2.1.1	Relations entre les clauses d'un même énoncé	314
	<i>Coordination</i>	314
	<i>Cosubordination</i>	315
	<i>Équiordination</i>	316
	<i>Subordination</i>	317
4.2.1.2	Ordre des mots dans les clauses dépendantes	319
	<i>Position des constituants dans la clause</i>	319
	<i>Positions extraclausales des clauses dépendantes</i>	321
<b>4.2.2</b>	<b>Intégration et fusion</b>	324
4.2.2.1	Intégration	325
4.2.2.2	Prolepse	327
4.2.2.3	Fusion	332
<b>4.3</b>	<b>Interrogatives et pronoms interrogatifs</b>	334
<b>4.3.1</b>	<b>Structure informationnelle des énoncés interrogatifs</b>	334
4.3.1.1	Fonction informationnelle des expressions interrogatives	334
4.3.1.2	Position des expressions interrogatives en grec ancien	335
	<i>Interrogatifs in situ</i>	336
	<i>Position préclausale {QFoc}</i>	340
	<i>Questions multiples</i>	347
<b>4.3.2</b>	<b>Le problème des « intrus focaux »</b>	351
<b>4.4</b>	<b>Domaines prosodiques : postpositifs et unités d'intonation</b>	358
<b>4.4.1</b>	<b>La loi de Wackernagel : la position péninitiale (P<sup>I+1</sup>)</b>	358
4.4.1.1	Chaînes de postpositifs	360
4.4.1.2	Le « premier mot »	360
4.4.1.3	Domaines d'application de la loi de Wackernagel	365
<b>4.4.2</b>	<b>Domaines prosodiques, domaines syntaxiques</b>	369
4.4.2.1	Postpositifs et <TopR>	369
4.4.2.2	Le domaine V+	376
	<i>Prosodie du domaine V+</i>	378

<b>Chapitre 5</b>	
<b>Discontinuité</b>	387
<b>5.1 Hyperbates</b>	390
<b>5.1.1 Hyperbate externe</b>	391
5.1.1.1 Motivations pragmatiques de l'hyperbate externe	391
<i>Hyperbate Y<sub>1</sub></i>	392
<i>Hyperbate Y<sub>2</sub></i>	395
5.1.1.2 Contraintes syntaxiques sur l'hyperbate externe	403
<i>Contraintes sur l'hyperbate Y<sub>1</sub></i>	403
<i>Contraintes sur l'hyperbate Y<sub>2</sub></i>	411
<b>5.1.2 Hyperbate interne</b>	411
<b>5.2 Tmèse et incorporation nominale</b>	418
<b>5.2.1 Définition</b>	418
<i>Constitution d'un corpus de tmèses</i>	420
<b>5.2.2 Tmèse non lexicale et tmèse lexicale</b>	425
<b>5.2.3 Le complexe verbal</b>	429
5.2.3.1 Position des négations	429
<i>Données statistiques</i>	430
<i>Sémantique des positions initiale et préverbale de la négation</i>	431
<i>Évolution diachronique</i>	435
5.2.3.2 Position des adverbes	436
5.2.3.3 Position des particules locatives	439
<b>5.2.4 Le champ tmétique</b>	441
5.2.4.1 Encadrement	441
5.2.4.2 Le champ tmétique	445
5.2.4.3 Propriétés syntaxiques et sémantiques du champ tmétique	447
5.2.4.4 Propriétés informationnelles du champ tmétique	448
<b>5.2.5 Tmèse et incorporation nominale</b>	449
5.2.5.1 Propriétés sémantiques de l'incorporation nominale	451
5.2.5.2 Propriétés syntaxiques de l'incorporation nominale	456
5.2.5.3 Propriétés informationnelles de l'incorporation nominale	459
5.2.5.4 Incorporation ou pseudo-incorporation ?	463
5.2.5.5 Tmèse et hyperbate	468
<b>Chapitre 6</b>	
<b>L'espace du vers</b>	473
<b>6.1 L'enjambement chez Homère</b>	477
<b>6.1.1 Λέξις εἰρομένη, clauses et unités d'intonations</b>	477

6.1.1.1	Unités d'information, structure clausale et structure informationnelle	482
<b>6.1.2</b>	<b>Enjambement et description</b>	490
6.1.2.1	Enjambement, oralité et unités d'intonation	490
6.1.2.2	Adjectif en rejet et mode descriptif	497
<b>6.2</b>	<b>Emploi métanarratif de l'adjectif καλός</b>	503
<b>6.2.1</b>	<b>L'emploi de καλός dans l'épopée</b>	503
6.2.1.1	Données statistiques	504
6.2.1.2	Sens et localisation	505
<b>6.2.2</b>	<b>Καλός comme σῆμα</b>	509
6.2.2.1	Immanence et métonymie dans l'épopée : la notion de σῆμα	509
6.2.2.2	L'épiphanie de l'objet et la valeur métonymique de <sub>1</sub> καλός	511
<b>6.2.3</b>	<b>Description et structure du récit</b>	520
6.2.3.1	Καλός comme indice d'une importance narrative	522
	<i>Importance symbolique de l'objet marqué par καλός</i>	522
	<i>Importance narrative de l'objet marqué par καλός</i>	527
6.2.3.2	Καλός comme signe de structure	535
	<i>La structure des épisodes de l'Iliade</i>	538
	<i>Parallélismes et structures dans l'Odyssée</i>	542
<b>6.3</b>	<b>Emploi métanarratif des formes intransitives du verbe ἴστημι</b>	554
<b>6.3.1</b>	<b>Les formes d'aoriste sans augment (στή, στήν, στάν)</b>	555
6.3.1.1	Un « système formulaire » ?	556
6.3.1.2	Analyse des contextes narratifs de στή	560
	<i>Articulation du récit</i>	563
<b>6.3.2</b>	<b>Les formes d'aoriste avec augment (ἔστη, ἔστην, ἔσταν)</b>	572
6.3.2.1	Différences d'emploi entre les formes avec et sans augment	573
6.3.2.2	Analyse des contextes narratifs des formes <sub>1</sub> ἔστη, <sub>1</sub> ἔστην et <sub>1</sub> ἔσταν	575
<b>Conclusion</b>		
<b>Bilan et perspectives</b>		589
<b>Bibliographie</b>		597

# ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

## FONCTIONS PRAGMATIQUES

< >	Expression linguistique	<b>FocR</b>	Focus restreint	<b>TopR</b>	Topique ratifié
{ }	Position dans le schéma	<b>FocV</b>	Verbe seul élément du focus	<b>V</b>	Verbe
<b>DFoc</b>	Domaine focal	<b>Psp</b>	Présupposition	<b>VT</b>	Verbe en fonction de topique
<b>DFoc/L</b>	Domaine focal à interprétation large	<b>QFoc</b>	Focus interrogatif	<b>Y1</b>	Premier membre d'une hyperbate
<b>DFoc/R</b>	Domaine focal à interprétation restreinte	<b>TopCE</b>	Topique (non ratifié) à contraste exclusif	<b>Y2</b>	Second membre d'une hyperbate
		<b>TopNR</b>	Topique non ratifié		

## GLOSES INTERLINÉAIRES

Les gloses linguistiques suivent les règles internationales de l'Université de Leipzig ([http://www.eva.mpg.de/lingua/pdf/LGR09\\_02\\_23.pdf](http://www.eva.mpg.de/lingua/pdf/LGR09_02_23.pdf)). Les abréviations sont donc celles de l'expression anglaise correspondante. Dans certains cas, j'ai suivi les conventions de la source de l'exemple; la signification des gloses est alors précisée en note.

<b>1</b>	première personne	<b>FOC</b>	focus	<b>PREP</b>	préposition
<b>2</b>	deuxième personne	<b>FUT</b>	futur	<b>PRF</b>	parfait
<b>3</b>	troisième personne	<b>GEN</b>	génitif	<b>PRS</b>	présent
<b>ABS</b>	absolutif	<b>INCOMP</b>	incomplétif	<b>PROG</b>	progressif
<b>ACC</b>	accusatif	<b>IND</b>	indicatif	<b>PRO</b>	pronom
<b>ADV</b>	adverbe	<b>INF</b>	infinitif	<b>PST</b>	passé
<b>ANT</b>	antérieur	<b>IPFV</b>	imperfectif	<b>PTC</b>	particule
<b>AOR</b>	aoriste	<b>LOC</b>	locatif	<b>PTCP</b>	participe
<b>ART</b>	article	<b>M</b>	masculin	<b>Q</b>	particule ou marqueur interrogatif
<b>ASP</b>	marqueur d'aspect	<b>MANN</b>	manière		
<b>AUX</b>	auxiliaire	<b>N</b>	neutre	<b>RE</b>	répétitif
<b>CAUS</b>	causatif	<b>N-</b>	non-	<b>REFL</b>	réfléchi
<b>COMP</b>	complémenteur		(ex. : NSG non singulier)	<b>REM</b>	éloigné (temps)
<b>COND</b>	conditionnel	<b>NEG</b>	négation	<b>SBJ</b>	sujet
<b>DAT</b>	datif	<b>NOM</b>	nominatif	<b>SBJP</b>	paradigme subjectif
<b>DECL</b>	déclaratif	<b>NSFX</b>	suffixe nominal	<b>SG</b>	singulier
<b>DEF</b>	défini	<b>OBJ</b>	objet	<b>SS</b>	même sujet
<b>DEM</b>	démonstratif	<b>OBJP</b>	paradigme objectif	<b>TNS</b>	marqueur de temps
<b>DS</b>	sujet différent	<b>OPT</b>	optatif	<b>TOP</b>	topique
<b>DU</b>	duel	<b>PL</b>	pluriel	<b>TR</b>	transitif
<b>ERG</b>	ergatif	<b>POSS</b>	possessif	<b>UF</b>	futur incertain
<b>F</b>	féminin	<b>POT</b>	potentiel	<b>VWL</b>	voyelle de liaison
		<b>PRED</b>	prédicat		





## ÉDITIONS

MES RECHERCHES se sont appuyées sur les éditions digitales des textes grecs antiques. Les éditions utilisées pour Homère sont celles qui ont servi de base à la numérisation dans le *Chicago Homer* (Kahane A. & Mueller M., éd. ; Berry C. A. & Parod W., éd. tech., <<http://www.library.northwestern.edu/homer>>) et dans *Wordhoard* (Mueller M., Parod W., Cousens J., Burns P. R., Norstad J., Berry, C. A., <<http://wordhoard.northwestern.edu/userman/index.html>>), y compris les diverses modifications qui ont été apportées à ces textes. Pour les autres textes cités, l'édition consultée est généralement celle du *Thesaurus Linguae Graecae, a digital library of Greek literature* (<<http://stephanus.tlg.uci.edu/>>). Ce sont ces textes que je cite, en modifiant parfois la ponctuation. Les traductions sont les miennes (voir ci-dessous p. 86 sq.).



INTRODUCTION

---

**GRAMMAIRE ET POÉSIE**

Poetry is like speech, only more so.

— George D. Allen.



**L'**OBJET PRINCIPAL DU PRÉSENT TRAVAIL est d'explorer la variabilité de l'ordre des mots en grec homérique. Je tenterai d'examiner et de justifier deux hypothèses complémentaires. Premièrement, en tant que système linguistique synchronique, le grec homérique est gouverné par des lois qui commandent le placement des différents constituants de la clause dans un ordre linéaire, et ces lois sont les mêmes que celles qui régissent l'ordre des mots en grec classique : dans ces deux états de la langue, l'ordre des mots exprime la structure informationnelle de l'énoncé. Deuxièmement, à l'intérieur des espaces de jeu ouverts par ces règles de linéarisation, un certain degré de variation est permis, qui peut être mis à profit à d'autres fins que l'expression de la structure informationnelle ; la position d'un mot dans l'espace déterminé par l'hexamètre (sa localisation) peut, à cet égard, être signifiante et lui conférer un sens particulier. Ce programme a plusieurs conséquences, à la fois pratiques et théoriques, qu'il convient de clarifier d'emblée.

La question de la langue homérique

**Le grec homérique comme langue** D'abord, le grec homérique sera considéré comme un système linguistique cohérent dans lequel les oppositions sont signifiantes. En d'autres termes, mon approche est résolument synchronique : les différents éléments de la syntaxe font sens les uns par rapport aux autres, et les considérations diachroniques n'ont pas part à cette signification. En affirmant cela, je n'ignore évidemment pas le caractère dialectalement et chronologiquement composite de la langue homérique [GH 1.1, Haug 2002, Ruijgh 1957, 1995, Wathelet 1970, West 1988] ; mais la place qu'occupent ces éléments dans le système de la langue n'est pas déterminée par leur origine. Cette considération vaut à la fois pour l'inventaire morphosyntaxique de la langue et pour l'emploi des unités

d'expressions issues de la tradition (formules, scènes typiques, motifs, thèmes). Ainsi, il semble établi aujourd'hui que la formule homérique κλέος ἄφθιτον (I 413) et son équivalent védique *śrávas ákṣitam* ont un étymon indo-européen commun *\*k̑lewos ṛdhg<sup>w</sup>hitom* [Nagy 1974]; mais cela ne doit pas masquer le fait que chez Homère la relation entre le substantif et l'adjectif n'est pas attributive comme en védique, mais prédicative, et que l'expression κλέος ἄφθιτον ἔσται rompt l'économie du système formulaire en remplaçant, dans son unique attestation, la formule équivalente κλέος οὔποτ' ὀλεῖται (attestée trois fois) [Finkelberg 1986]. Le statut formulaire de cette expression est donc bien moins évident que la comparaison avec le védique le laissait croire, bien qu'une filiation commune soit hautement probable. Quelle que soit donc l'origine réelle de cette expression, elle doit être appréhendée d'abord à l'intérieur du système linguistique et formulaire homérique. En d'autres termes, bien que la langue homérique soit composite du point de vue diachronique, elle est homogène en tant que système synchronique, et l'on peut l'étudier sous l'un ou l'autre de ces aspects. Or, comme l'ambition de cette étude est de proposer un ensemble de règles de linéarisation des constituants en fonction de la structure informationnelle de l'énoncé, c'est le point de vue synchronique qui s'impose. Je laisserai donc de côté l'archéologie de l'ordre des mots chez Homère (par exemple la question d'un éventuel reflet du statut originellement clitique du verbe) pour me concentrer sur les oppositions fonctionnelles dans le système de la langue tel qu'il se manifeste dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

**Métrique et syntaxe** En outre, l'étude linguistique de l'ordre des mots chez Homère exige, au moins temporairement, que l'on ignore l'éventuelle influence du mètre, qu'on fasse, en somme, comme si la métrique n'avait aucune part à la linéarisation des constituants. Mon approche, de ce point de vue, s'apparente à celle de H. Dik [2007: 8–9]: j'analyserai l'ordre des constituants chez Homère comme s'il s'agissait de prose, en extrayant de la structure métrique, le cas échéant, un certain nombre de renseignements sur la prosodie de l'énoncé homérique. Ce geste théorique peut sembler hardi; il n'en est pas moins nécessaire. En effet, si l'on peut voir à l'œuvre, chez Homère, les mêmes lois de linéarisation qu'en prose classique, et montrer que les différentes configurations syntagmatiques sont fonctionnellement déterminées dans les deux registres de langue, alors l'influence de la métrique ne peut s'exercer que dans les interstices de liberté qui subsistent dans le modèle d'ordre des mots que ces règles auront délimité. De toute façon, un principe fondamental est que la contrainte du vers, comme on a coutume de l'appeler, ne crée pas d'énoncés agrammaticaux [Dunkel. 1979: 43]. À force de considérer l'ordre des mots en grec comme une simple variable stylistique, on a pris l'habitude de commenter la position des mots dans l'hexamètre en lui attribuant une fonction

expressive<sup>1</sup>. À mon sens, il faut effectuer un travail préalable qui permette d'affirmer que l'expressivité d'un terme est due à sa position dans le vers plutôt qu'à une règle qui s'appliquerait de la même façon dans la prose, et ne s'abriter derrière la « licence métrique » qu'en dernier recours [Ammann 1924:149] Pour prendre un exemple dans un domaine différent : les grammaires enseignent que l'absence ou la présence de l'augment répondent à des nécessités métriques ; mais Bakker [1999a, 2001, 2005] a montré qu'il n'en était rien, et que l'alternance des formes d'aoriste avec ou sans augment était motivée sémantiquement<sup>2</sup>. La prudence est donc de mise lorsqu'on attribue un phénomène morphologique ou syntaxique à l'action du vers sur la langue : il faut d'abord montrer que ce phénomène est impossible en dehors du vers.

Les affirmations précédentes n'ont pas pour but de minimiser l'influence du vers sur la langue homérique. Je crois au contraire que cette influence est d'une importance extrême, et les observations du Chapitre 6 illustrent justement certaines manifestations de cette importance en rapport avec l'ordre des mots. Néanmoins, le vers doit être conçu avant tout comme une structure prosodique, c'est-à-dire un format phonologique au même titre, par exemple, que l'accentuation de phrase dans un registre non métrique. Après tout, la langue orale n'est pas elle-même dépourvue de rythme. Je m'en tiendrai donc à l'approche du mètre revendiquée par Devine & Stephens dans leur ouvrage fondamental sur la prosodie du grec parlé :

The rhythms of Greek verse are simply more highly constrained versions of rhythms already existing in Greek speech : the *ῥυθμιζόμενα* of verse are a selection of the most amenable *ῥυθμιζόμενα* of prose. The basic principles of the two rhythmic systems are the same, as are their basic units of organization.

[Devine & Stephens 1994:101]

En somme, on ne fait pas « entrer » à toute force un énoncé arhythmique dans un carcan métrique ; le vers n'est pas un lit de Procuste ; mais on produit plutôt un énoncé organisé prosodiquement selon des principes propres à un certain registre, si bien que cet énoncé est métrique au moment même de sa production. Une telle conception du rapport entre langue et mètre permet d'éviter deux écueils dans la représentation qu'on peut se faire de la production d'un énoncé métrique. D'une part, la structure métrique n'est pas considérée comme une abstraction extérieure à la langue qui serait plaquée sur elle, car elle lui est congénitale. D'autre part, on ne se figure pas que les mots peuvent être déplacés et arrangés à loisir dans l'espace du vers, parce que cet espace n'existe pas indépendamment de l'énoncé qui le réalise.

1. Pour une critique de cette position, à l'égard du mot en rejet, voir Bassett [1926].

2. Voir ci-dessous section 6.3.2, p. 570 sq.



**Ordre des mots et formularité** Cela dit, il est bien connu que la forme de l'hexamètre a exercé, sur la langue homérique, une influence extrêmement profonde<sup>3</sup>, qui se manifeste par l'emploi de formules, c'est-à-dire de locutions métriquement déterminées et sémantiquement inanalysables, dont l'exemple le plus fameux (et le moins problématique) est celui des formules nom+épithète. Laisser provisoirement de côté l'influence du mètre, comme j'entends le faire ici, c'est aussi décider que la formularité de la langue homérique n'a pas de conséquences sur l'analyse qu'on peut faire de l'ordre des constituants, ou en tout cas que ces conséquences sont assez marginales pour pouvoir être ignorées. On peut apporter à cette difficulté un certain nombre de réponses. Premièrement, dans le cas des formules nom+épithète, justement, le problème de leur influence sur l'ordre des constituants est limité, car, comme on va le voir, les règles de linéarisation s'appliquent à des mots et groupes de mots que j'appellerai des *CONSTITUANTS PRAGMATIQUES*, et qui sont définis par leur fonction informationnelle. Il va de soi que le plus souvent (mais pas toujours) un SN, qu'il s'agisse d'un substantif simple ou d'un substantif accompagné d'une épithète formulaire, ne forme qu'un seul constituant pragmatique. Par conséquent, la présence ou l'absence d'une épithète traditionnelle est tout simplement invisible à l'application des règles de linéarisation. Cela convient d'ailleurs tout à fait à la conception de Parry [1928], pour qui une formule n'exprime qu'une seule « idée essentielle », c'est-à-dire n'est pas décomposable du point de vue sémantique. Sur le plan pragmatique, on attribuera donc une fonction au SN formulaire dans son ensemble, sans se soucier outre mesure de la présence d'une épithète. Cela ne signifie pas, naturellement, que chaque formule ait toujours la même fonction pragmatique au long du texte homérique ; mais elle ne forme qu'un seul constituant pragmatique au sein de l'énoncé où elle se trouve.

En revanche, certaines formules embrassent plus d'un constituant syntaxique, et, peut-on soupçonner, plus d'un constituant pragmatique. C'est notamment le cas dans les vers entièrement formulaires, qui représentent une clause complète. Quelle peut être alors l'influence de leur caractère formulaire sur l'ordre de leurs éléments ? Je soutiendrai, tout au long de cette thèse, que du point de vue informationnel, comme, du reste, du point de vue syntaxique, une formule reste toujours potentiellement analysable. C'est bien ce qui se passe dans les formules que nous employons quotidiennement : bien qu'elles fonctionnent, à divers degrés, comme des unités non décomposables, il est possible, pour la majorité d'entre elles, de redonner à leur composants l'autonomie qu'ils avaient perdue [Wray 2002]. Les formules homériques ne diffèrent des formules de la langue courante que par deux aspects : d'une part, par leur emploi massif, apparemment bien plus massif que dans d'autres

3. La thèse de Parry [1928] a mis en évidence en quoi l'hexamètre est déterminant dans la forme linguistique des poèmes homérique, mais cette idée n'est pas entièrement neuve : pour une histoire de la question, voir de Lam-berterie [1996:17-18].

registres<sup>4</sup> ; d'autre part, par leur détermination métrique et leur caractère systématique, qui n'ont pas lieu d'être dans un registre non métrique. Pour le reste, elles restent généralement décomposables au moins du point de vue de leur syntaxe : dans une chaîne verbe+objet, par exemple, même si l'un des deux termes est sémantiquement opaque, la structure verbe+objet demeure lisible. Il en va de même pour l'expression de la structure informationnelle par l'ordre des mots. Certes, telle configuration peut être produite de façon synthétique, mais le rapport fonctionnel des éléments à l'intérieur de cette configuration formulaire est constant. On peut donc considérer que, du point de vue de la structure informationnelle, le caractère formulaire de la langue homérique ne fait guère de différence<sup>5</sup>.

Extension du corpus : grec homérique, grec classique

La deuxième conséquence qui résulte de la définition de l'objet de cette étude est la nécessité de travailler sur un double corpus. En effet, bien que la langue homérique soit au centre de ma recherche, le modèle de linéarisation que je propose, à la suite de H. Dik [1995] et Matic [2003a], a d'abord été élaboré exclusivement à partir de la prose classique, d'Hérodote à Aristote. Or ce modèle nécessite, comme on va le voir, un certain nombre de modifications et d'extensions pour pouvoir rendre compte au mieux des données empiriques ; cependant, ces adaptations ne relèvent pas, pour la plupart, de l'extension à la langue homérique de son domaine d'application : en d'autres termes, ce n'est pas la langue homérique qui exige qu'il soit perfectionné, c'est la langue grecque tout court, y compris la langue classique. Il faudra donc discuter les règles d'ordres des mots et prouver leur validité à la fois en grec classique et chez Homère. Par conséquent, dans l'exposé méthodique des lois de linéarisation, qui occupe les Chapitres 2–3, la langue de la prose classique me servira, pour ainsi dire, d'échantillon de contrôle [H. Dik 2007:6]<sup>6</sup>, et me permettra de montrer que les phénomènes que je décris ne sont pas spécifiquement homériques, mais ressortissent des règles d'organisation

4. Cette affirmation est peut-être exagérée : la langue administrative, par exemple, est un tissu de formules, comme en témoigne, par exemple, l'aspect répétitif des tablettes mycéniennes.

5. Sur certains points, en revanche, il semble que la formularité ait un rôle à jouer, notamment dans certaines hyperbates (voir p. 410 sq.).

6. Pour éviter une trop grande influence du genre sur l'ordre des mots, j'ai utilisé les auteurs suivants :  
 – historiens : Hérodote, Thucydide, Scylax, Énée le Tacticien ;  
 – orateurs : Alcidas, Andocide, Antiphon, Antisthène, Démosthène, Dinarque, Eschine, Gorgias, Hypéride, Isée, Isocrate, Lysias ;  
 – philosophes : Platon, Xénophon, Aristote.

J'ai exclu généralement la langue de la tragédie et de la comédie, pour éviter que des normes génériques, stylistiques et métriques supplémentaires ne viennent embrouiller la situation.

de l'énoncé valables pour l'ensemble du grec ancien. J'aurai même l'occasion, de temps à autre, de discuter de pratiques étrangères au registre de l'épopée ou, au contraire, attestées uniquement chez Homère ; c'est alors qu'il faudra nuancer quelque peu la première hypothèse et faire ressortir la spécificité de la langue homérique.

#### Domaine de l'ordre des mots

**Du « style » à la langue** Du projet d'étudier l'ordre des mots chez Homère procède une troisième conséquence importante : l'orientation linguistique de l'interprétation de ce phénomène. L'histoire de l'étude de l'ordre des mots en grec ancien a été souvent marquée par le rejet de sa variabilité dans le domaine du style, c'est-à-dire dans le domaine du caprice subjectif de l'auteur, qui pouvait manipuler librement l'ordre des éléments dans la phrase. En effet, la *doxa* a longtemps été de qualifier l'ordre des mots du grec de libre, étant entendu que cette appellation ethnocentrique [Rosén 1975:389–390] signifie surtout qu'on ne peut attribuer à l'ordre des mots en grec la même fonction qu'en français ou en anglais, c'est-à-dire d'exprimer les relations syntaxiques des constituants. Par conséquent, toute variation paraît arbitraire et l'invocation de la stylistique traduit surtout un échec de l'analyse linguistique. Du reste, cet échec n'est pas nouveau. Denys d'Halicarnasse rapportait ainsi ses diverses tentatives infructueuses pour déterminer l'ordre naturel dans lequel placer les mots dans la phrase : après avoir essayé différents principes (ordre nom–verbe, ordre verbe–nom, ordre chronologique), il en est réduit au constat suivant :

Πάντα δὲ ταῦτα διεσάλευσεν ἡ πείρα καὶ τοῦ μηδενὸς ἄξια ἀπέφαινε. Τότε μὲν γὰρ ἐκ τούτων ἐγίνετο καὶ τῶν ὁμοίων αὐτοῖς ἡδεῖα ἢ σύνθεσις καὶ καλή, τότε δ' ἐκ τῶν μὴ τοιούτων ἀλλ' ἐναντίων. Διὰ ταύτας μὲν δὴ τὰς αἰτίας τῆς τοιαύτης θεωρίας ἀπέστην. DH, Comp. 5

Tous ces principes, mon expérience les a ébranlés et en a montré l'inanité. Tantôt, en effet, c'est en se fondant sur eux ou sur des principes semblables qu'on obtient un arrangement beau et agréable, tantôt c'est en se fondant sur des principes contraires. Voilà les raisons pour lesquelles j'ai abandonné ce genre de recherche.

Cette difficulté à établir des règles syntaxiques ou logiques de l'ordre des mots fait que la plupart des observations des anciens sur ce sujet relèvent de l'euphonie et du rythme. La grammaire moderne a, sur ce point comme sur d'autres, suivi le jugement des anciens. Ainsi, Kieckers [1911:3] peut se plaindre que la grammaire de Kühner–Gerth [KG §603–607] fasse une place à une discussion du rythme et de l'euphonie des auteurs classiques, mais pas à des règles d'ordre des mots. Or, comme le dit bien Weil :

Nous ne nierons pas pourtant que le jugement de l'oreille n'entre pour beaucoup dans l'arrangement de la phrase ; mais nous croyons que ce jugement de l'oreille cache souvent un jugement de l'esprit. [Weil 1869: 8]

Justement, à partir de ce rejet de la seule euphonie comme principe structurant l'ordre des mots, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Weil a posé les bases d'une explication correcte, en proposant une approche qu'on pourrait qualifier de pragmatique avant la lettre<sup>7</sup>. Il utilise en effet le concept pré-théorique de « marche des idées », qui correspond non pas à l'expression des rapports syntaxiques, mais à la fonction communicative du langage. Certaines de ses formulations s'approchent de très près des concepts pragmatiques de présupposition et d'assertion que je vais préciser au cours du Chapitre 1 :

Il y a donc un *point de départ, une notion initiale*, qui est également présente et à celui qui parle et à celui qui écoute, qui forme comme le lieu où les deux intelligences se rencontrent ; et une autre partie du discours, qui forme *l'énonciation* proprement dite. Cette division se retrouve dans presque tout ce que nous disons. [Weil 1869: 24]<sup>8</sup>

L'intérêt de cette description, à mon sens, est qu'elle est ancrée dans une vision de la langue comme outil de communication et ouvre la voie à une prise en compte des principes informationnels qui régissent l'ordre des mots en grec.

Cependant, ce n'est pas cette voie qui a pris le dessus, et dans les recherches allemandes du début du siècle [Kieckers 1911, Ammann 1922, 1924] on a surtout retenu l'idée qu'il y a un lien entre l'accentuation de la phrase et l'ordre des mots [Weil 1869: 73–100], en confondant accent de phrase (tel en tout cas qu'un locuteur de l'allemand pouvait le placer dans sa lecture du grec), emphase et position dans la phrase. Par ailleurs, on reprenait aussi le principe selon lequel il fallait définir un ordre normal, par rapport auquel on pourrait alors évaluer les déviations imposées par la « rhétorique » ou l'« émotion » du locuteur. Le XX<sup>e</sup> siècle a été riche en études statistiques de toutes sortes, portant sur différents corpus, mais généralement avec l'objectif de définir un ordre normal des constituants syntaxiques (verbe, sujet, objet) les uns par rapport aux autres, et d'expliquer toutes les exceptions en termes d'emphase [Ebeling 1902, Kieckers 1911, Ammann 1922, 1924, Fischer 1924, Frisk 1932, Babcock 1953].

Par rapport à cette production dont l'apport est quantitativement important, mais relativement pauvre pour ce qui est de l'explication du phénomène (sans parler des contradictions patentes entre les résultats des uns et des autres pour fixer un ordre normal), se détachent deux ouvrages qui partent d'un autre point de vue. D'abord, Loepfe [1940] propose de diviser l'énoncé en « thème » et

7. Cette appellation est d'autant moins usurpée que l'ouvrage de Weil a servi de base à tout le travail de l'école pragmatique sur la perspective fonctionnelle de la phrase [Firbas 1992].

8. Par convention, dans les citations d'auteurs modernes, les italiques sont toujours celles de l'auteur ; quand c'est moi qui souligne, j'emploie des caractères gras.

en « rhème », en se basant sur la théorie de la communication courante à son époque. C'est donc une modernisation de l'approche de Weil, même si les conclusions ne sont pas entièrement satisfaisantes : ainsi, Moorhouse [1959] reconnaît l'importance de l'identification du rhème, mais se trouve en désaccord avec Loepfe sur bien des points dès qu'il s'agit d'analyser un passage. Un tel désaccord, s'il n'est pas foncièrement disqualifiant pour une théorie de la structure informationnelle, en particulier quand il nous manque le critère prosodique, résulte, selon moi, de l'insuffisant raffinement de la théorie employée par Loepfe. Le second ouvrage est l'opuscule de Dover [1960], qui, avec sa théorie du noyau et de la périphérie et son idée d'« ordre logique », approche en fait les notions de présupposition et d'assertion, qui jouent un rôle déterminant dans la structure informationnelle.

Cependant, ni Loepfe ni Dover n'ont rencontré un assentiment général, et dans l'ensemble leurs remarques gardent un caractère impressionniste et parfois subjectif qui ne rend pas justice à l'orientation essentiellement correcte de leur recherche, qui est que l'ordre des mots d'un énoncé en grec ancien ne peut se comprendre en-dehors du contexte dans lequel il est produit et de l'intention communicative du locuteur. De plus, l'analyse linguistique tendant, dans les années 60 et 70, à se confondre avec la grammaire générative, les recherches sur l'ordre des mots en grec ancien sont à nouveau dominées par une approche syntaxique étroite, à base de verbe, objet et sujet, et de statistiques plus ou bien moins réalisées [Denommé 1973, Lehmann 1974, Friedrich 1975, Houben 1977].

S'il est un trait que partagent la plupart de ces enquêtes, quelle que soit leur orientation théorique de départ, c'est bien qu'il y a un ordre normal des constituants syntaxiques dans la phrase, que cet ordre est l'ordre majoritaire, et que les configurations minoritaires contraires à cette ordre sont, par conséquent, marquées. Or, comme le rappelle Watkins [1976: 253] à propos de Lehmann [1974], il est tout simplement faux d'établir une équivalence entre normal et non marqué d'une part, anormal et marqué d'autre part. Ainsi, dans le domaine de la structure informationnelle, on peut effectivement soutenir qu'une phrase clivée comme « C'est Georges que j'ai frappé » est marquée par rapport à « J'ai frappé Georges » [Lambrecht 1994: 17-18], mais les deux sont également normales ; elles ne sont simplement pas égales dans leur distribution par rapport à un contexte discursif donné. Du point de vue de leur expressivité, de même, ces deux phrases sont équivalentes : il est faux de dire que la première est plus passionnée que la seconde. La différence est que la seconde peut s'employer dans un nombre de contextes plus important et qu'elle est donc indéterminée par rapport à certains traits de la première (le statut présupposé du verbe). On se débarrassera donc avec profit des notions d'expressivité, de passion et d'emphase qui s'emploient dans la littérature dès qu'une configuration s'écarte de la norme qui a été fixée, plus ou moins arbitrairement, comme le patron à l'aune duquel se révèlent des écarts.

Il faut donc attendre l'ouvrage de H. Dik [1995] pour qu'enfin la communication soit reconnue à nouveau comme un fait de langue, et que soit proposé un modèle fonctionnel de l'ordre des mots en grec ancien, dans une terminologie théorique cohérente. C'est une version assez profondément modifiée de ce modèle [Matić 2003a] qui sert de base à mon propre travail, comme on le verra<sup>9</sup>. Je discuterai des mérites de ce modèle par rapport à la version originelle au moment de l'exposer.

## Parcours

**Chapitre 1** Le premier chapitre a pour fonction de poser les bases théoriques et méthodologiques des quatre chapitres suivants. D'abord, il prend à la racine la question de la structure informationnelle, dont j'ai dit qu'elle était le principe organisateur fondamental de l'ordre de mots en grec ancien, et propose des définitions des différentes notions impliquées (assertion, présupposition, topique et focus). Cette clarification notionnelle et terminologique m'a semblé nécessaire, car le champ théorique de la structure informationnelle paraît souvent encombré de termes et de définitions contradictoires. Je présente ensuite le modèle d'ordre des mots du grec ancien, ainsi que son histoire, et les principes de méthode que j'applique dans cette étude, avant de proposer une vue synoptique des trente règles d'ordre des mots qui seront formulées tout au long de l'exposé.

**Chapitres 2–3** Avec le deuxième chapitre, j'aborde la description de l'ordre des mots à l'intérieur de la clause<sup>10</sup>, en commençant par les différentes structures focales du grec ancien. Ces constructions sont illustrées par des exemples tirés du grec classique et d'Homère, et je prends soin de montrer leurs emplois et les contextes discursifs dans lesquels on les rencontre. Ensuite, le troisième chapitre analyse les trois types d'expressions topiques pertinentes pour la description du grec ancien. Le déroulement du chapitre occasionne deux excursus : l'un sur les énoncés à verbe initial, l'autre sur le lexème homérique  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ . Les Chapitres 2–3 forment un ensemble en ce qu'ils discutent et élaborent le modèle proposé par Dik et Matić, qui se sont concentrés sur l'ordre des mots à l'intérieur des frontières de la clause déclarative. Dans l'ensemble, on verra confirmée l'hypothèse de départ selon laquelle l'ordre des mots chez Homère exprime la structure informationnelle de l'énoncé de la même façon qu'en grec classique.

9. Voir la section 1.2.1, p. 67 sq. Je n'aurai, par ailleurs, que peu de choses à dire sur l'ordre des mots à l'intérieur du syntagme nominal, qui a fait l'objet de nombreuses recherches, le plus souvent indépendamment des considérations sur l'ordre des mots dans la phrase [La Roche 1867, Bergson 1960, Brunel 1964, Friedrich 1975, Biraud 1991, Basset 1992, H. Dik 1997, 2007, S. Bakker 2007a, 2007b, Viti 2008a, 2008c].

10. Sur le terme de clause, voir ci-dessous note 6, p. 35.

**Chapitre 4** Le chapitre suivant aborde un ensemble de phénomènes qui ne sont pas discutés par Dik et Matic, et qui ont tous à voir avec la définition de domaines dans l'énoncé. Je m'intéresse d'abord aux différents constituants qui appartiennent à l'énoncé sans faire partie de la clause, notamment les vocatifs et les expressions topiques extraclausales ; puis, j'étudie les relations des clauses entre elles et leurs conséquences sur l'ordre des mots. C'est également l'occasion d'élaborer une théorie de la subordination des structures focales dans les interrogatives, qui permettra de proposer une solution à un problème qui subsistait dans la description de Matic [2003a]. Enfin, la dernière section touche à la définition des domaines prosodiques dans l'énoncé, en proposant, à partir de l'étude du comportement des postpositifs et de certaines expressions topiques, la notion de « Domaine V+ », c'est-à-dire de domaine prosodique et informationnel initié par le verbe dans l'énoncé.

**Chapitre 5** Dans le cinquième chapitre sont évoqués deux types de discontinuité : l'hyperbate et la tmèse. Si la première permet de confirmer la validité des règles de linéarisation et de mettre en lumière une particularité de la langue poétique, l'étude de la seconde révèle un phénomène syntaxique spécifiquement homérique, puisque j'essaie de montrer que la tmèse résulte, en partie, d'un procédé d'incorporation nominale.

**Chapitre 6** Enfin, le dernier chapitre réintègre le paramètre du vers dans l'analyse : on y discute la relation entre le modèle d'ordre des mots proposé et la syntaxe appositionnelle homérique, telle que l'a décrite Bakker [1997]. Cette discussion ouvre des perspectives nouvelles pour une théorie de l'enjambement. Je montre ensuite que le rejet de l'adjectif est associé, chez Homère, au surgissement du mode descriptif dans la narration, et qu'il est donc possible que l'enjambement ait une valeur fonctionnelle dans la poésie homérique. Puis, à travers deux exemples, l'adjectif *καλός* en rejet et les formes intransitives du verbe *ἴσθημι*, j'étudie de façon approfondie un procédé rythmique qui consiste à placer au début du vers un terme pour lui conférer une portée métanarrative.

## CHAPITRE 1

---

# **PRÉLIMINAIRES : THÉORIE ET MÉTHODE**

D'ALEMBERT. — Je crois que vous dites des ordures à Mademoiselle de l'Espinasse.

BORDEU. — Quand on parle science, il faut se servir de mots techniques.

— Diderot, *Le rêve de d'Alembert*.





**C**E QUI DÉTERMINE AVANT TOUT l'ordre des mots en grec ancien, c'est la structure informationnelle (SI) de l'énoncé. Une phrase grecque consiste en effet, comme on va le voir, en une linéarisation des éléments selon leurs fonctions pragmatiques. Cela signifie que pour pouvoir expliquer l'ordre des mots d'un énoncé, il est nécessaire de se représenter la situation de communication entre le locuteur et l'auditeur<sup>1</sup> et d'observer comment l'univers du discours et les stratégies de communication mises en œuvre par le locuteur se reflètent dans la syntaxe de la phrase. En effet, non seulement la situation communicationnelle détermine, plus qu'aucun autre facteur, la syntaxe de l'énoncé grec, mais cette détermination est grammaticalisée : elle est réalisée par des structures grammaticales en nombre fini, qui correspondent à un petit nombre de catégories pragmatiques. Je tenterai donc de décrire l'ordre des mots en grec ancien, et particulièrement en grec homérique, selon la fonction pragmatique des constituants, qui est le paramètre principal de linéarisation.

Si l'on veut prendre en compte la situation d'énonciation et de communication, cela nécessite de poser d'emblée un certain nombre de principes théoriques et de définitions sur lesquelles bâtir une analyse de la SI de l'énoncé grec. C'est le but du Chapitre 1, qui permettra de clarifier dès l'abord certains parti-pris théoriques que j'épouserai ici. Les analyses proposées ne visent aucunement à l'originalité, mais serviront de base aux développements à venir. Dans un deuxième temps, on pourra établir les principes de base de la linéarisation des constituants en grec et clarifier quelques points de méthode pour les analyses qui suivront dans les chapitres suivants.

---

1. Qu'il soit précisé une fois pour toutes que l'emploi du masculin ne préjuge évidemment pas du sexe du locuteur ou de la locutrice.

## 1.1 LA STRUCTURE INFORMATIONNELLE

### 1.1.1 Énoncé, phrase, clause, proposition

**Phrases/énoncés** Commençons par quelques précisions terminologiques. Pour des raisons qui, je l'espère, apparaîtront clairement par la suite, la SI relève de l'interprétation des énoncés, et non pas exclusivement de la production de phrases. Je suivrai ici la distinction fort utile qu'a établie Ducrot [1991] entre les deux notions de phrase et d'énoncé<sup>2</sup> :

- 1.1 Par *phrase*, j'entendrai ce que les Anglais appellent *sentence-type*, c'est-à-dire le matériel linguistique qui fait l'objet de la parole, la combinaison de signes que l'on essaie de faire apparaître à travers une suite de sons ou de lettres. Il s'agit donc d'une entité abstraite, qui n'est pas perceptible en elle-même, mais seulement à travers ses manifestations concrètes. Ce que j'appellerai *énoncé*, ce sera justement la réalisation d'une phrase sous la forme d'une séquence sonore ou graphique déterminée en un point déterminé de l'espace et du temps. On ne devra donc pas dire qu'un énoncé a été plusieurs fois répété, mais qu'il y a eu plusieurs énoncés d'une même phrase. L'énoncé peut ainsi se définir comme une occurrence de phrase, ce que les Anglais appellent *sentence-token*.

[Ducrot 1991: 279–280]

Cette distinction se double d'une autre, entre SENS et SIGNIFICATION, pour désigner le calcul de la valeur sémantique de chaque notion :

- 1.2 D'un point de vue sémantique, j'appellerai « sens » la valeur sémantique qu'un auditeur (notamment, je l'ai dit, le locuteur et l'allocataire) donne à un énoncé, en d'autres termes l'interprétation que lui attribue un témoin, qu'il soit extérieur au processus de la communication ou y soit engagé, et, dans ce cas, qu'il y soit actif ou passif. [...] Quant au terme « signification », je le réserve pour la valeur sémantique de la phrase ; comme la phrase, elle appartient donc à la langue, et, à ce titre, joue un rôle central dans toute sémantique linguistique. [Ducrot 1991: 308]

J'aurai l'occasion de revenir plus bas sur le processus d'interprétation du sens des énoncés en relation avec la SI<sup>3</sup> ; pour l'instant, je me contenterai des définitions données ci-dessus, ainsi que d'une précision sur l'extension de l'énoncé.

Comment, en effet, délimite-t-on l'étendue d'un énoncé ? Pour Ducrot [1984: 174–175], un énoncé est un segment de discours qui a été présenté par le locuteur comme le résultat d'un choix « re-

2. Une distinction semblable se trouve chez Lyons [1970: 136], qui la rapporte à l'opposition saussurienne entre *langue* et *parole*.

3. Voir ci-dessous p. 77 sq.

lativement autonome ». Interpréter un discours donné comme une suite d'énoncés revient donc à supposer que la segmentation reproduit les choix du locuteur. Pour pouvoir être caractérisé comme « relativement autonome », un segment doit satisfaire à la fois à un critère de cohésion (les constituants du segment ne sont pas choisis pour eux-mêmes, mais seulement en fonction du choix de l'ensemble) et à un critère d'indépendance (le segment n'est pas choisi en fonction d'un ensemble plus vaste, mais pour lui-même). Une telle définition n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes d'application pratique, comme le suggère Ducrot lui-même [1984:175-176] : par exemple, un texte conçu comme l'objet d'un choix unique, ou une pièce de théâtre, peuvent-ils être considérés comme une succession d'énoncés, si chaque énoncé fait partie de l'ensemble plus vaste que constitue le texte ou la pièce ? Je crois pour ma part que l'étendue d'un énoncé doit être limitée plus spécifiquement par la notion d'acte illocutoire : un énoncé fait l'objet d'un choix unique dans la mesure où il exprime un acte illocutoire unique<sup>4</sup> ; plus simplement, on considérera qu'il y a énoncé fonctionnellement complet dès qu'un segment est suffisamment spécifié pour avoir un sens dans le contexte dans lequel il apparaît<sup>5</sup>.

**Proposition/ clause** La seconde précision terminologique préalable concerne mon emploi du mot proposition. On va voir que la SI est une affaire de rapport entre des énoncés et des contenus propositionnels. Ces contenus seront appelés, suivant la tradition philosophique, des PROPOSITIONS. Le problème que pose ce choix terminologique est l'ambiguïté du terme de proposition, qui en français désigne également la proposition grammaticale, c'est-à-dire l'ensemble autonome et complet constitué par un prédicat (verbal ou non) et ses arguments. Pour éviter cette ambiguïté, j'emploierai, à l'exemple de l'anglais, le terme de CLAUSE pour désigner cette structure grammaticale<sup>6</sup>.

4. Voir Clark & Schaefer [1992] sur l'étendue d'une contribution au discours.

5. Je m'inspire de la formulation de Herring & Paolillo [1995:195n14] du critère permettant de définir une proposition fonctionnellement complète. Par ailleurs, je définirai l'énoncé d'un point de vue formel au moment d'explorer ses limites dans le Chapitre 4 (voir p. 254 sq.).

6. Si ce terme peut paraître un anglicisme trop insupportable, il est possible de le justifier par l'usage du mot *claoze* établi dès 1550 par Louis Meigret [1970:26] dans son *Tretté de la grammeire françoëze*, pour désigner « vn batiment de vocables, ou parolles ordonnées de sorte, q'elles rendent vn sens conuenabl' e perfet ». (En fait cette définition est appliquée à la notion de *langaje*, donnée comme équivalente des termes *orezon*, *parler* et *propos* ; mais immédiatement après, Meigret répond à l'objection possible que pourrait rencontrer l'idée d'un sens *perfet*, ou complet, si l'on considère les *claozes respnsives*, en arguant qu'elles forment bien un sens complet dans la mesure où elles répondent à la *claoze de l'interrogant*.)

### 1.1.2 La structure informationnelle (SI)

Pour tenter de définir la SI d'un énoncé, on pourrait, dans une première approximation, la décrire comme le paramètre qui différencie des types de phrases partageant un contenu propositionnel identique. Ainsi, les huit énoncés suivants (qu'on aurait pu multiplier) partagent tous le même contenu sémantique : ils dénotent tous le fait que le locuteur a donné un livre à Pierre.

- 1.3
- a. J'ai donné un livre à Pierre.
  - b. C'est un livre que j'ai donné à Pierre.
  - c. C'est à Pierre que j'ai donné un livre.
  - d. C'est moi qui ai donné un livre à Pierre.
  - e. J'ai bien donné un livre à Pierre.
  - f. Je lui ai donné un livre, à Pierre.
  - g. Pierre, je lui ai donné un livre.
  - h. J'en ai donné un, de livre, à Pierre.

Ce sont donc des énoncés synonymes du point de vue de l'événement qu'ils dénotent. On serait bien en peine de déterminer des différences sémantiques entre eux. Pourtant, on sent bien, intuitivement, que ces énoncés diffèrent les uns des autres d'une manière systématique, c'est-à-dire que les caractères formels de ces énoncés (position relative des constituants, emploi d'une phrase clivée, intonation, etc.) sont reliés à des différences de signification sur un autre plan. Ce qui différencie ces énoncés, c'est le contexte dans lequel leur emploi serait approprié. Par exemple, ils pourraient être des réponses naturelles aux questions suivantes<sup>7</sup> :

- 1.4
- a. Que s'est-il passé ?
  - b. Qu'est-ce que tu as donné à Pierre ?
  - c. À qui est-ce que tu as donné un livre ?
  - d. Qui a donné un livre à Pierre ?
  - e. Tu ne lui as pas donné un livre, à Pierre ?
  - f. Qu'est-ce qui s'est passé avec Pierre ?
  - g. Qu'est-ce que tu lui as donné, à Pierre ?
  - h. Combien de livres as-tu donnés à Pierre ?

C'est donc le rapport systématique (c'est-à-dire conventionnel et grammatical) qu'entretiennent ces différents types d'énoncés avec des contextes discursifs définis qui les distinguent les

7. Les réponses sont évidemment bien plus explicites qu'elles ne le seraient dans un contexte naturel, où l'on n'attendrait pas forcément la répétition des éléments présupposés dans les réponses. Cela dit, de telles réponses, qui ont l'air de sortir d'un manuel de langue Assimil®, ne sont pas impossibles dans une conversation, et la différence ne change rien à l'argument. Voir Lambrecht [1994:349n2] et Dryer [1996:485n12] pour un raisonnement similaire. Cela ne signifie pas pour autant que les expressions non clausales (holophrases) qu'on rencontre généralement dans ce type de contexte sont des versions réduites et incomplètes d'une phrase où les éléments présupposés seraient exprimés : sur ce point, voir Mackenzie [2000, 2004] et Hengeveld & Mackenzie [2008:3-4].

uns des autres. Ce rapport entre la forme d'un énoncé et le contexte dans lequel il est produit, c'est ce qu'on appelle la STRUCTURE INFORMATIONNELLE (SI) de l'énoncé<sup>8</sup>.

Comme l'a clairement énoncé Lambrecht [1994:6], la SI d'un énoncé résulte de la combinaison de trois types de paramètres, qu'il s'agit de ne pas confondre entre eux. Le premier paramètre est l'INFORMATION, c'est-à-dire l'articulation de l'énoncé entre PRÉSUPPOSITION et ASSERTION. Le deuxième paramètre est celui des STATUTS COGNITIFS des représentations mentales des référents, qui varient selon leur IDENTIFIABILITÉ et leurs différents degrés d'ACTIVATION. Enfin, l'articulation informationnelle et les représentations mentales des référents permettent de définir les RELATIONS PRAGMATIQUES entre une proposition et ses éléments, selon les deux notions fondamentales de TOPIQUE et FOCUS. C'est l'interaction de ces trois types de paramètres qui influence la forme grammaticale de l'énoncé et en détermine la SI.

### 1.1.3 Communication

Pour pouvoir aborder la définition de ces concepts fondamentaux pour l'explication de la SI, il est nécessaire d'esquisser un modèle de la communication qui permette de mieux les comprendre. Pour ce faire, je reprendrai en grande partie le modèle incrémentiel de communication de Maticé [2003b:76–132], qui est lui-même basé principalement sur les théories de Stalnaker [1974, 1978] et de Lambrecht [1994].

**Univers externe du discours** Commençons donc par quelques évidences<sup>9</sup>. Les énoncés sont les produits d'une activité humaine. Ils résultent de la coopération entre deux instances poursuivant chacune leur but propre<sup>10</sup> : d'une part un locuteur, c'est-à-dire la personne qui émet l'énoncé<sup>11</sup> ;

8. La définition de la SI que donne Lambrecht [1994:5] est la suivante :

That component of sentence grammar in which propositions as conceptual representations of states of affairs are paired with lexicogrammatical structures in accordance with the mental states of interlocutors who use and interpret these structures as units of information in given discourse contexts.

9. Ce type d'entrée en matière (énoncer une série de truismes à partir desquels on pense la communication) est, apparemment, devenu une sorte de *topos* rhétorique des études sur la communication [Maticé 2003b:76] ; comme j'ai ici pour but d'exposer dans ses grandes lignes un modèle de communication qui permette de comprendre ce qu'est la SI, je m'y plie à mon tour.
10. Voir Hengeveld & Mackenzie [2008:46] sur les raisons qui nécessitent l'intégration dans la grammaire d'un Niveau Interpersonnel qui prend en compte les intentions du locuteur et de l'auditeur.
11. L'unicité du locuteur a été remise en cause, notamment par Ducrot [1991:172–233], mais c'est ici la fonction de locu-

d'autre part un ou plusieurs auditeur(s), c'est-à-dire la ou les personne(s) à qui cet énoncé est adressé<sup>12</sup>. Cette transaction se fait à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel, la situation du discours, qui agit sur ces deux instances. Les participants (locuteur et auditeur) forment avec la situation l'univers externe du discours<sup>13</sup>.

Ces différents éléments ont tous un rôle à jouer dans la production de l'énoncé. Le locuteur, d'abord : l'énoncé est bien sûr le produit à la fois des représentations que le locuteur se fait du monde et des choix qu'il opère. Quant à l'auditeur, il contribue également à la production de l'énoncé, mais de façon indirecte, en conditionnant l'énoncé en amont et en l'interprétant en aval. Le locuteur vise en effet à ce que son énoncé soit efficace. Il doit donc, pour que l'acte de langage qu'il effectue atteigne son but, prendre en compte à la fois ce qu'il imagine que sont les représentations de l'auditeur, ses connaissances, ses croyances, sa volonté ou ses désirs, et ce qu'il imagine que l'auditeur imagine que sont ses propres représentations, etc., et ainsi récursivement à l'infini<sup>14</sup>. D'autre part, l'auditeur est au bout de la chaîne interprétative de l'énoncé : pour être compris, le locuteur doit faire en sorte que les éléments qu'il fournit à l'auditeur lui permettent de parvenir à une interprétation de l'énoncé qui corresponde à son intention communicative initiale ; le sens d'un énoncé est donc le résultat du travail d'interprétation effectué par l'auditeur à partir des instructions données par le locuteur. Enfin, le locuteur se sert de ce qu'il perçoit et connaît de la situation du discours, ainsi que de ce qu'il imagine qu'en perçoit et connaît l'auditeur ; la situation du discours entre ainsi à son tour dans la production de l'énoncé.

Il y a donc une perpétuelle interaction entre ces trois éléments, même s'ils ne contribuent pas tous de la même façon à la production de l'énoncé, puisque l'auditeur et la situation du discours n'y jouent un rôle que dans la mesure où le locuteur décide d'en tenir compte, et en tant que représentations dans l'esprit du locuteur. C'est bien le locuteur qui occupe en définitive la position cruciale dans la communication, car c'est seulement à travers ses représentations, ses suppositions et ses choix que les données issues de l'auditeur et de la situation peuvent informer l'énoncé [Prince 1981 : 224]. Ce point aura une importance capitale dans la conception qu'on peut se faire de la présupposition et de l'assertion, comme on le verra plus loin.

---

teur (le responsable de l'énonciation) qui compte, et il n'importe guère pour cette brève esquisse du modèle de communication que le locuteur soit un ou multiple, ou, selon les termes de Ducrot, polyphonique, c'est-à-dire mettant en scène un ou plusieurs énonciateur(s) différent(s).

12. Je désignerai cette instance par AUDITEUR, au singulier, qu'il s'agisse d'une ou de plusieurs personnes.

13. « *Text-external world* » [Lambrecht 1994 : 36].

14. Le fonds commun peut donc être défini comme un savoir mutuel [Clark 1992 : 68].

**Univers interne du discours** Outre la partie externe qui vient d'être décrite, l'univers du discours comprend une partie interne<sup>15</sup>, qui se constitue progressivement dans l'esprit des interlocuteurs au cours de la communication. Cet univers interne du discours comprend à la fois des expressions linguistiques et leurs significations. C'est en manipulant ces représentations linguistiques que le locuteur peut transmettre une information. Comme on le verra amplement par la suite, l'étude de la SI concerne principalement l'univers interne du discours, c'est-à-dire des représentations mentales et les mots qui les expriment.

**Signification** Sur la question de la signification, un certain nombre de distinctions notionnelles sont nécessaires. D'abord, il faut distinguer deux modes de signification : la signification lexicale, d'une part, qui est la signification inhérente aux éléments lexicaux employés dans la phrase, et la signification relationnelle, d'autre part, qui naît de la relation établie entre les mots, et qui exprime des propositions. Ensuite, il est de première importance de faire la différence, au moins conceptuelle, entre les référents des expressions linguistiques (qui font partie de l'univers externe et impliquent un mode de désignation déictique) et les représentations abstraites de ces référents dans l'esprit des interlocuteurs (qui font partie de l'univers interne et impliquent un mode de désignation anaphorique). Seules les secondes sont pertinentes pour l'étude de la SI : toutes les catégories comme topique, focus, information etc. sont des catégories de l'univers interne du discours, et non de l'univers externe, parce qu'elles concernent des représentations mentales et non pas des entités ou des situations réelles<sup>16</sup>.

#### 1.1.4 Information : présupposition et assertion

**Information** La plupart des énoncés naturels informent leurs destinataires, c'est-à-dire qu'ils leur transmettent de l'information [Prince 1981]. Certes, il peut s'agir parfois d'une information particuliè-

15. « *Text-internal world* » [Lambrecht 1994:37].

16. Pour une formulation claire de ces distinctions et de leur importance, voir Lambrecht [1994:37-38]. Lambrecht distingue encore les différents types d'éléments désignés par les expressions linguistiques, et fait une différence nette entre les RÉFÉRENTS (des entités ou des situations) et les DÉNOTÉS (des attributs ou des relations). Pour ma part, je considère que cette distinction est inutile, voire qu'elle peut conduire à des erreurs. Dans le cas de Lambrecht, l'impossibilité des expressions topiques non référentielles dans sa théorie [1994:156] est démentie par les langues naturelles, où de telles expressions sont attestées, notamment en grec ancien : voir ci-dessous section 3.2.2, p. 181. Par conséquent, il suffit d'élargir un peu l'acception du terme *référent* pour qu'elle comprenne aussi les dénotés qui ne sont pas des entités ou des situations.



rement conventionnelle, comme lorsqu'on dit « Bonjour ! » à quelqu'un qu'on croise dans la rue, énoncé qui n'informe que de l'établissement (ou de la poursuite) d'une relation sociale entre le locuteur et l'auditeur. Cependant, il est assez difficile d'observer des énoncés qui ne donnent pas une information ou, pour mieux dire, qui n'expriment pas une proposition, terme qu'on définira comme le contenu d'une représentation du monde [Stalnaker 1978]<sup>17</sup>. Or les participants du discours qu'on a désignés plus haut comme le locuteur et l'auditeur ne sont pas vierges de toute représentation du monde quand ils engagent une conversation. On peut donc redéfinir la distinction entre les deux parties (externe et interne) de l'univers du discours du point de vue de la connaissance qu'en ont le locuteur et l'auditeur. Chacun possède déjà un certain nombre de connaissances sur le monde, qu'on pourrait appeler savoir encyclopédique ; en outre, l'environnement physique dans lequel se déroule la conversation fournit au locuteur et à l'auditeur un savoir situationnel<sup>18</sup>. Ces deux savoirs peuvent aisément se représenter comme une masse de propositions que le locuteur et l'auditeur croient, connaissent ou dont ils ont simplement une représentation mentale<sup>19</sup>. Un grand nombre de ces propositions sont partagées par le locuteur et l'auditeur : c'est ce qu'on appelle le savoir partagé ou FONDS COMMUN<sup>20</sup>. Ce fonds commun s'accroît, à chaque proposition énoncée par le locuteur et acceptée par l'auditeur, de cette nouvelle proposition. Il ne cesse donc de s'étendre et de se modifier au cours de la conversation : il faut concevoir le fonds commun comme un ensemble dynamique en perpétuelle évolution. C'est en cela qu'on peut dire qu'un tel modèle de communication est incrémentiel [Matić 2003b:77] : il évolue à chaque nouvel énoncé, qui est un « *increment of information* » [Stalnaker 1974:199].

Aussi est-il nécessaire, comme le souligne Lambrecht [1994:43], si l'on veut définir ce qu'est au juste l'information, de distinguer entre la signification d'une phrase, qui est un produit invariable des significations des mots de cette phrase, et l'information que cet énoncé transmet, qui dépend des représentations mentales des interlocuteurs (et qui relève plutôt du sens de l'énoncé<sup>21</sup>). Le statut informationnel d'un élément dans un énoncé dépend donc toujours du contexte dans lequel l'énoncé est produit, c'est-à-dire de l'univers du discours ; ce qui revient à dire, finalement, que son

17. L'étude de la SI ne se préoccupe pas de la vérité de ces propositions : comme le souligne Lambrecht [1994:44-45] avoir une représentation mentale d'un référent ou d'une situation ne signifie aucunement croire en l'existence de ce référent ou de cette situation. Ce point est d'autant plus important que nous analyserons des données linguistiques issues d'œuvres de fiction (*Illiade* et *Odyssée*).

18. On pourrait distinguer encore, au sein de ce savoir situationnel, celui qui concerne les circonstances physiques de la conversation et celui qui concerne les circonstances socialement déterminées (l'expérience générique des types de discours dans la communauté linguistique à laquelle les participants appartiennent).

19. Sur l'articulation entre les paramètres de croyance, de connaissance et d'activation dans la représentation mentale des propositions, voir Dryer [1996].

20. En anglais *common ground* [Grice 1975].

21. Sur la question de savoir si la SI est un élément de la signification de la phrase ou seulement du sens de l'énoncé, voir ci-dessous p. 77 sq.

statut informationnel est un produit du savoir encyclopédique et situationnel du locuteur et de l'auditeur.

**Présupposition et assertion** La nature incrémentielle de la communication permet donc de comprendre ce que signifie informer : il s'agit de modifier les connaissances préalables de l'auditeur par l'ajout d'une nouvelle représentation. Informer, c'est donc influencer la représentation mentale qu'un auditeur se fait du monde. Or, comme l'a bien montré Stalnaker [1978], accepter une proposition implique en fait d'éliminer toutes les autres propositions possibles dans un contexte identique. Autrement dit, le but de la communication est de faire en sorte que le locuteur et l'auditeur partagent le même ensemble de propositions par rapport à une section particulière de l'univers. Ce dernier point est capital : le locuteur ne propose pas à l'auditeur d'éliminer un nombre infini de propositions possibles pour accepter celle qu'il affirme ; l'ensemble de ces propositions possibles est limité par le fonds commun. L'énoncé d'une proposition est donc une instruction du locuteur qui demande à son auditeur de chercher toutes les propositions possibles qui sont basées sur les mêmes propositions du fonds commun que la proposition énoncée et d'éliminer celles qui sont incompatibles avec cette dernière. Par conséquent, tout énoncé comprend à la fois une instruction du locuteur par rapport aux propositions qui font partie du fonds commun et une autre par rapport à la nouvelle proposition<sup>22</sup>. La première de ces instructions est ce qu'on appelle présupposition<sup>23</sup>, la seconde est une assertion<sup>24</sup>.

Une telle conception de la présupposition et de l'affirmation (qui est celle de Matic [2003b]) diffère sensiblement de celle de Lambrecht, dont on peut rappeler les définitions qu'il en donne :

- 1.5 PRAGMATIC PRESUPPOSITION: The set of propositions lexicographically evoked in a sentence which the **speaker assumes the hearer already knows or believes** or is ready to take for granted at the time the sentence is uttered.
- PRAGMATIC ASSERTION: The proposition expressed by a sentence which the hearer is expected to know or believe or take for granted as a result of hearing the sentence uttered. [Lambrecht & Michaelis 1998:493]<sup>25</sup>

Ces définitions appellent un certain nombre de commentaires.

- 
22. C'est Weil [1869] qui a le premier formulé cette opposition entre ce qu'il appelle le *point de départ* et le *but* de la phrase : voir ci-dessus p. 27.
23. Voir Ducrot [1984, 1991] sur la présupposition considérée comme un acte illocutoire ; cf. Portner [2007] sur les topiques comme performatifs.
24. Le terme d'« affirmation » ne doit pas être entendu ici dans le sens de « proposition déclarative », par opposition à « interrogative » ou « impérative » : les questions et les ordres sont des affirmations, mais pas des déclarations [Lambrecht 1994:54–55]. Cette acception du terme correspond notamment aux notions de *posé* chez Ducrot [1984:19] et, en partie, de *contribution* chez Clark & Schaefer [1992].
25. Ces définitions sont presque identiques à celles que donne Lambrecht [1994:52], sauf l'ajout de la mention « *or believe(s)* » dans chacune d'elles.

**Marquage formel des présuppositions** Premièrement, Lambrecht [1994:55–58] insiste catégoriquement sur le fait que seules les présuppositions qui sont marquées formellement par un moyen linguistique (« *lexicographically evoked* ») sont pertinentes pour l'étude de la SI<sup>26</sup>. C'est une restriction importante, et qui le sera d'autant plus dans le cas d'une langue sans locuteurs natifs comme le grec ancien, et dans laquelle, pour ne rien arranger, un éventuel marquage intonatif de la SI est impossible à reconstituer<sup>27</sup>. J'aurai l'occasion de revenir sur cette précaution méthodologique capitale. Cependant, il faut garder à l'esprit que ce sont les locuteurs qui présupposent, pas les énoncés [Stalnaker 1974:200]. Simplement, ils utilisent à cet effet un certain nombre de signes linguistiques conventionnellement dévolus à marquer la présupposition, et qui permettent donc à l'auditeur de présupposer à son tour, c'est-à-dire de placer telle proposition dans le fonds commun et de juger l'assertion par rapport à ces présuppositions. La présupposition est donc un acte du locuteur, mais dont on pourrait dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'elle est perceptible par l'auditeur, c'est-à-dire exprimée par des signes linguistiques, à travers lesquels se manifeste la structure présuppositionnelle d'un énoncé. Si l'on dit qu'un énoncé E présuppose une proposition P, ce n'est donc qu'un raccourci pour dire que le locuteur présuppose P par l'emploi de l'énoncé E.

**Types de présuppositions** Deuxièmement, les présuppositions peuvent être de deux types différents. Par le biais du premier type, les présuppositions existentielles, le locuteur présuppose l'existence d'une entité ou d'une situation qui joue le rôle d'un terme dans la proposition. Il y a diverses formes de présuppositions existentielles, entre autres :

► la présupposition d'existence au sens propre : par exemple, dans l'exemple 1.6, l'existence du train et de la gare est présupposée :

1.6 Le train entre en gare.

► les propositions compléments de verbes factifs : une phrase comme 1.7 présuppose que le locuteur est venu.

1.7 Je (ne) regrette (pas) d'être venu.

26. Cette restriction est également exprimée par Prince :

We are, therefore, NOT concerned with what one individual may know or hypothesize about another individual's belief-state EXCEPT insofar as that knowledge and those hypotheses affect the forms and understanding of linguistic productions. [Prince 1981:233]

De façon générale, cette posture rappelle l'affirmation de Saussure [2002:73] : « ce qui n'existe pas, ce sont [...] les significations, les idées, les catégories grammaticales **hors des signes** ; elles existent peut-être extérieurement au domaine linguistique ; c'est une question très douteuse, à examiner en tout cas par d'autres que le linguiste ».

27. Notons que Lambrecht considère, à juste titre, l'intonation (l'accent de phrase) comme une composante de la grammaire, au même titre que la syntaxe ou la morphologie : voir notamment Lambrecht [1994:238–257].

► les compléments présupposés de verbes aspectuels : si l'on dit 1.8, il est présupposé que Simone a fait du vélo.

1.8 Simone continue de faire du vélo.

Matić [2003b:88] démontre que ces différentes formes relèvent toutes de la même catégorie de présuppositions existentielles, parce que l'emploi d'un dénoté, quel qu'il soit, comme terme d'une proposition implique que l'existence de ce dénoté est présupposée. Tout argument d'un verbe entraîne donc une présupposition d'existence (sauf exception comme les négations, les verbes excluant l'existence, etc.). Le deuxième type de présupposition est la PRÉSUPPOSITION RELATIONNELLE : il s'agit de propositions présupposées par rapport à l'énoncé, c'est-à-dire que le locuteur présuppose que l'auditeur peut décoder l'énoncé au mieux en faisant la relation entre cette proposition et ce qui est asserté<sup>28</sup>. Les présuppositions existentielles et relationnelles sont asymétriques : toute présupposition relationnelle est aussi existentielle, mais la réciproque n'est pas vraie<sup>29</sup> [Matić 2003b:89-90].

**Présuppositions informatives** Troisièmement, la conception que propose Matić de la présupposition et de l'assertion a l'avantage de résoudre un problème théorique et pratique qui s'est posé dès la parution de Stalnaker [1974] : l'existence de ce qu'on appelle des présupposition informatives, c'est-à-dire des présuppositions marquées comme telles par des moyens linguistiques, mais dont on ne peut absolument pas dire que le locuteur les considère connues, ou crues ou susceptibles d'être acceptées par l'auditeur, bref, qui ne peuvent être tenues pour des propositions du fonds commun. Ainsi l'énoncé 1.9 peut tout à fait être adressé à quelqu'un qui ignore que le locuteur a un fils et que celui-ci va à l'école<sup>30</sup>.

1.9 Désolé de ne pas pouvoir venir, mais je dois aller chercher mon fils à l'école.

Or, l'élément « mon fils » étant un terme du prédicat « aller chercher », une présupposition existentielle lui est associée, qu'on peut formuler ainsi : « il existe un référent qui correspond à la description "mon fils" ». D'autre part, l'énoncé 1.9 serait parfaitement approprié dans un contexte où

28. Lambrecht & Michaelis [1998:493-495] reconnaissent trois types de présuppositions : présupposition de connaissance (ou d'existence, ou d'identifiabilité), de conscience (ou d'activation cognitive) et de topicalité (ou de pertinence), qui correspondent pour les deux premières à la présupposition existentielle de Matić, et pour la troisième à la présupposition relationnelle [Matić 2003b:88n1] ; la deuxième recouvre en fait aussi un certain nombre de facteurs qui facilitent l'emploi d'une présupposition relationnelle (topicalité statistique [Matić 2003b:102-104]) : voir ci-dessous p. 57 sq.).

29. Cette partition ne rejoint qu'en partie l'opposition établie par Dryer [1996:501-503] entre présuppositions de base et métaprésuppositions : les premières sont les présuppositions liées au contenu de l'énoncé, les secondes aux participants du discours et à leurs représentations mentales. Disons que, si les présuppositions d'existence sont par définition des présuppositions de base, les présuppositions relationnelles sont à la fois des présuppositions de base, puisqu'elles impliquent des présuppositions existentielles, et des métaprésuppositions, puisqu'elles dépendent du statut cognitif des représentations des référents dans l'esprit du locuteur et de l'auditeur.

30. Voir Stalnaker [1974:202n3] pour un exemple similaire que lui a suggéré Jerry Sadock.

la non-venue du locuteur, pour ainsi dire, n'est pas présupposée relationnellement, par exemple s'il sert de réponse à une invitation à aller boire un verre. C'est le regret (« désolé ») qui est ici asserté, et le locuteur présuppose « de ne pas pouvoir venir »<sup>31</sup>. Présuppositions existentielles et présuppositions relationnelles peuvent donc aisément ne pas faire partie du fonds commun. On explique généralement ces contre-exemples par le phénomène de l'accommodation pragmatique<sup>32</sup> : devant une proposition marquée comme présupposée, si cette présupposition ne fait pas effectivement partie du fonds commun, un auditeur fait comme si c'était le cas. Il peut même arriver que de telles structures présuppositionnelles soient grammaticalisées, comme le suggère Lambrecht [1994:70–73]<sup>33</sup>. Cependant, une telle explication est problématique à deux égards : d'une part, elle ne rend pas compte de tous les cas où une proposition ne faisant pas partie du fonds commun est présupposée ; d'autre part, elle est théoriquement intenable, puisque infalsifiable, tous les exemples qui n'entrent pas dans le cadre explicatif de la présupposition se trouvant justifiés par l'accommodation [Dryer 1996:497–501]. Matic a donc raison d'implémenter la théorie d'Abbott [2000] dans son modèle incrémentiel de communication. Selon cette dernière, les présuppositions sont simplement des non-assertions, c'est-à-dire des propositions que le locuteur *choisit* de ne pas asserter<sup>34</sup>. Ce qui motive ce choix, ce sont les limitations cognitives qui restreignent la quantité d'information que le cerveau humain peut traiter à la fois : le locuteur ne peut ainsi asserter qu'une seule proposition par énoncé. La distinction entre présupposition et assertion serait donc complètement déconnectée de la distinction entre ancien (ou appartenant au fonds commun) et nouveau : le locuteur choisit quelle proposition il veut asserter, en pesant la relative importance des propositions pour son dis-

31. C'est d'ailleurs une stratégie commune de politesse, que de ne pas asserter explicitement ce qui pourrait être perçu comme une agression de la part du locuteur.

32. La première formulation de ce processus d'accommodation est celle de Lewis [1979:340] :

If at time *t* something is said that requires presupposition *P* to be acceptable, and if *P* is not presupposed just before *t*, then — *ceteris paribus* and within certain limits — presupposition *P* comes into existence at *t*.

Sur ce sujet, voir Lambrecht [1994:65–73], et plus récemment Simons [2002] pour une analyse commentée des positions de Stalnaker, et von Stechow [2008] pour une réaffirmation de la validité du principe d'accommodation.

33. Ainsi, l'énoncé suivant a pour but d'asserter la signature de l'Acte unique européen, comme l'indique la suite du texte qui en explique le contenu et les conséquences, et non de prédiquer la date de cette signature.

C'est en 1986 que l'Acte unique européen est signé. [Internet]

C'est là une façon très fréquente de commencer un récit, d'où l'idée de Lambrecht qu'il s'agit d'une grammaticalisation.

34. Cette conception rejoint la définition que donne Ducrot [1984:42] de la présupposition :

Est présupposé, dans un énoncé, ce qui est apporté par l'énoncé, mais n'est pas apporté de façon argumentative, en entendant par là que ce n'est pas *présenté* comme devant orienter la continuation du discours (j'insiste sur le mot *présenter*, essentiel, pour moi, dans la théorie de l'argumentation ou de la présupposition [...]).

Cf. aussi ce que dit Halliday [1967:211] de la notion de nouveau (par opposition à donné) : « *what is new is in the last resort what the speaker chooses to present as new* ».

cours, et relègue le reste en arrière-plan. Il y a donc une relation statistique entre présupposition et arrière-plan, puisque le locuteur aura tendance à présupposer surtout des propositions déjà acceptées par l'auditeur, mais cette relation n'est pas catégorielle. Cependant, une telle approche est difficile à concilier avec la notion de fonds commun, à la fois du point de vue du locuteur et de celui de l'interprétation des présuppositions par l'auditeur. En effet, elle n'explique pas la différence entre l'intégration au fonds commun de la présupposition et celle de l'assertion, puisqu'elle ne fait pas de différence entre les deux types d'actes.

La solution imaginée par Matic [2003b:83-84] est, encore une fois, incrémentielle : l'instruction que donne le locuteur à l'auditeur en marquant une proposition comme présupposée est que l'auditeur doit ajouter d'abord cette proposition à sa connaissance si elle n'en fait pas déjà partie, c'est-à-dire former le fonds commun correctement ; après qu'il a traité toutes les présuppositions, le locuteur lui propose, en marquant une proposition comme assertée, de juger cette nouvelle proposition, en éliminant tous les mondes possibles qui sont incompatibles avec elle, et de l'ajouter enfin au fonds commun pour la suite de la conversation. En somme, présupposer, c'est déterminer l'ordre d'évaluation des propositions. On comprend mieux ainsi pourquoi généralement les propositions présupposées sont celles qui font déjà partie du fonds commun, puisque, de ce fait, les asserter est inutile, voire contre-productif. Quant à l'assertion, elle peut se définir d'une part comme la dernière proposition ajoutée au fonds commun, d'autre part comme une relation nouvelle qui réduit le nombre de représentations du monde possibles et s'ajoute au fonds commun, formé à la fois des connaissances préalables des interlocuteurs, de la conversation qui s'est déroulée jusqu'ici et des présuppositions évoquées par l'énoncé. La distinction entre présupposition et assertion doit donc être maintenue, mais en tenant compte de la relative liberté du locuteur dans le choix de présupposer ou d'asserter, liberté qui est limitée par la coopérativité inhérente à la communication et l'idée que se fait le locuteur des capacités cognitives de l'auditeur.

Cette conception rejoint en partie celle d'Edwards [1997:114-141], pour qui le fonds commun ou savoir partagé a trois sens différents : premièrement, le savoir culturel, c'est-à-dire ce que les gens connaissent ou sont censés connaître du monde, dans une communauté linguistique donnée, et qu'ils utilisent en diverses occasions de parole (modèles traditionnels, scripts culturels, etc.) ; deuxièmement, le savoir mutuel, c'est-à-dire ce que les individus en interaction supposent que les autres savent, et supposent que les autres savent qu'ils savent (et ainsi de suite), et qu'ils mettent à jour en permanence pendant la conversation ; troisièmement, l'intersubjectivité pragmatique, c'est-à-dire le savoir partagé en tant qu'il est une préoccupation pratique des participants à la conversation, ou, pour mieux dire, ce que leur parole *traite comme* un savoir partagé. Ce troisième sens subsume les

deux autres, et fait du savoir partagé, au-delà de sa réalité psychologique, un enjeu rhétorique dans la conversation.

Pour résumer, on peut définir présupposition et assertion comme suit (ces définitions sont des paraphrases de celles de Matic [2003b:94], auxquelles j'ajoute la restriction importante de Lambrecht [1994:55-58]) :

- 1.10 **PRÉSUPPOSITION** : acte de communication par lequel le locuteur demande à l'auditeur, au moyen de signes linguistiques, d'ajouter une proposition à sa connaissance et d'étendre ainsi le fonds commun entre les interlocuteurs AVANT d'ajouter une autre proposition (qui sera assertée), afin de délimiter le champ de pertinence de la proposition assertée. Si les présuppositions ont l'air d'être admises, anciennes, données, etc., c'est un effet du choix que fait généralement le locuteur de présupposer des propositions susceptibles d'être admises sans discussion. Il y a deux types de présuppositions : EXISTENTIELLES (par lesquelles l'existence d'entités ou de situations est présupposée) et RELATIONNELLES (qui identifient une proposition comme la meilleure base pour juger de la proposition assertée).
- 1.11 **ASSERTION** : acte de communication par lequel le locuteur invite l'auditeur, au moyen de signes linguistiques, à ajouter une proposition à sa connaissance APRÈS avoir traité toutes les présuppositions, et à éliminer toutes les représentations du monde qui ne sont plus valables si la proposition assertée est acceptée ; cette proposition assertée est jugée par rapport à la section du fonds commun délimitée par les présuppositions relationnelles. Asserter consiste donc à établir une nouvelle relation entre une proposition et une section du fonds commun. Si les assertions ont l'air d'être nouvelles ou imprévisibles, c'est un effet du choix que fait généralement le locuteur d'asserter les propositions les plus susceptibles d'être contestées ou discutées.

### 1.1.5 Statuts cognitifs des représentations des référents : identifiabilité et activation

On a vu que le choix du locuteur de présupposer ou d’asserter une proposition ne dépend pas directement du contexte discursif. Il n’en reste pas moins que, pour des raisons d’efficacité de la communication, ce choix est influencé par les suppositions que fait le locuteur quant au savoir préalable de l’auditeur. Ces suppositions sur le statut cognitif des (représentations mentales des) référents<sup>35</sup> dans l’esprit du locuteur et de l’auditeur sont ce que Dryer [1996] appelle, d’un terme commode, MÉTAPRÉSUPPOSITIONS. Deux paramètres sont à considérer : l’identifiabilité des référents et leur activation, notions qui ont à voir respectivement avec la connaissance et la conscience. Ces paramètres concernent à la fois des entités, des situations et des propositions entières. Le locuteur fait ainsi une sorte de pari [Clark & Marshall 1992], basé à la fois sur son propre savoir préalable et sur des indices tirés de l’univers (externe et interne) du discours, pour déterminer ces métapré-suppositions d’identifiabilité et d’activation. C’est en cela que ces catégories sont importantes pour l’analyse de la SI. De plus, elles sont liées de façon statistique, mais non nécessaire, à la partition de la proposition en présupposition et assertion et aux concepts de topique et de focus, mais ne doivent pas être confondues avec ces notions.

#### 1.1.5.1 Identifiabilité

Lorsqu’un locuteur mentionne un référent, il peut considérer que l’auditeur a déjà une représentation mentale de ce référent, ou bien qu’il n’en a pas : c’est ce que Chafe [1976, 1994 : 93–107] appelle l’identifiabilité d’un référent. Un référent identifiable est, selon sa définition, un référent dont le locuteur suppose que l’auditeur pourra l’identifier<sup>36</sup>. Un référent identifiable a trois caractéristiques : 1° il est supposé partagé (directement ou indirectement) par l’auditeur ; 2° il est verbalisé d’une façon suffisamment identifiante ; 3° il est contextuellement saillant [Chafe 1994 : 94–101]. En fait, du point de vue de l’expression linguistique de cette distinction cognitive, ce qui est décisif, c’est que le locuteur

35. Les catégories concernées par les métapré-suppositions, à savoir l’identifiabilité et l’activation, sont à proprement parler des propriétés de ces représentations mentales, non des référents eux-mêmes. Cependant, par souci de simplicité terminologique, j’appellerai généralement *référents* les représentations mentales des référents, qui seules intéressent la grammaire.

36. Voir aussi la définition de la définitude chez Givón [1984–1990 : 399] :

Speakers code a referential nominal as definite if they think that they are entitled to assume that the hearer can — by whatever means — assign it a unique referential identity.



considère que l'auditeur est capable de choisir un référent parmi tous ceux qui pourraient être désignés par une expression linguistique donnée et de l'identifier comme celui que le locuteur entendait désigner [Lambrecht 1994:77]. Il y a donc un lien entre l'identifiabilité et la présupposition, dans la mesure où un locuteur ne présentera un référent ou une proposition comme identifiables que s'il considère que c'est un choix approprié dans le discours, un choix, en somme, qui présente un intérêt pour le but communicationnel qu'il poursuit, c'est-à-dire, le plus souvent, quand il suppose que l'auditeur a déjà une représentation mentale du référent ou de la proposition en question. Il peut le supposer, généralement, quand il fait référence aux types d'entités suivants [Givón 1984-1990:399-401] :

- des entités physiques ou culturelles à référent unique : celles-ci comprennent à la fois des entités universelles (*le soleil, la lune, etc.*) et géographiquement plus localisées (*la source, le lac, etc.*), le succès dépendant de la supposition que le locuteur et l'auditeur font partie d'un même groupe (qui peut aller de deux personnes à l'ensemble de l'humanité) ;
- des noms propres, encore une fois relativement à l'appartenance à une même communauté ;
- des entités accessibles à la *deixis* : cette accessibilité peut être soit absolue (les participants du discours, les parties uniques de leur corps, des membres de leur famille, ce qu'on considère culturellement comme leurs possessions, etc.), soit relative ou contingente (d'une part les parties du corps, les membres de la famille, etc. des personnes mentionnées dans le discours ; d'autre part les parties d'un tout, une fois que le tout a été introduit dans le discours). Cette identifiabilité relative correspond à ce que Prince appelle l'ancrage (*anchoring*) [Prince 1981:236]. Une entité non identifiable est dite ancrée quand le SN qui l'exprime est lié, par le biais d'un autre SN contenu dans ce SN (l'ancre), à une autre entité du discours. Ainsi, dans l'exemple 1.12 le nouveau référent *a friend of mine* est ancré par la vertu du lien qui est explicitement établi avec le locuteur dans l'expression *of mine*<sup>37</sup>.

1.12 Well, I have a friend of mine called me. [Chafe 1994:175 (25)]

L'ancrage a donc pour fonction, comme le remarque Chafe [1994:176], de créer l'identifiabilité lors de l'introduction d'un nouveau référent qu'on lie au contexte discursif.

- des entités qui ont été introduites dans le discours et appartiennent donc à l'univers interne du discours.

L'identifiabilité est généralement liée à la définitude d'un groupe nominal, en grec ancien comme en français ou en anglais, mais cette relation n'est pas systématique (on trouve à la fois des

37. Notons que les locuteurs tendent à ne pas introduire de nouveaux référents sans les faire entrer d'une manière ou d'une autre (qui peut être implicite) dans le fil du discours. En d'autres termes, l'ancrage n'est qu'un aspect particulier d'une stratégie générale consistant à rattacher les idées exprimées à leur contexte [Chafe 1994:176].

indéfinis identifiables et des définis non identifiables). Cependant, le grec homérique ne présentant pas (ou guère) d'articles définis, il me semble inutile d'entrer dans les détails complexes de cette relation, dont je n'aurai pas grand-chose à dire dans ce travail. Je me contenterai de souligner, avec Lambrecht [1994:84–86], que la correspondance entre l'opposition cognitive identifiable / non identifiable et les catégories grammaticales défini / indéfini n'est pas absolue, pour une raison simple : l'identifiabilité est, comme on l'a vu, une notion graduelle, où l'on passe progressivement du non identifiable à l'identifiable, tandis que la catégorie grammaticale de définitude est discrète, simplement binaire dans la plupart des langues. Chaque langue place donc à un degré différent, sur l'échelle de l'identifiabilité, le point où l'on passe de l'indéfini au défini, ce qui explique les différences de définitude entre les groupes nominaux d'un énoncé similaire dans des langues différentes.

### 1.1.5.2 Activation

Le deuxième paramètre de la représentation mentale des référents qui a des conséquences sur leur expression linguistique est leur statut d'activation<sup>38</sup>. Lorsqu'un référent est identifiable, c'est-à-dire qu'un locuteur en a une représentation mentale, cela ne signifie pas que cette représentation est au premier plan de la conscience de ce locuteur. Pour reprendre un exemple de Dryer [1996], si, de but en blanc, je fais référence à Helsinki, le lecteur aura certainement une représentation mentale de cette ville, mais il est peu probable que cette représentation ait été dans sa conscience avant que j'en fasse mention dans cette phrase. En effet, la conscience est sélective : la conscience, c'est l'activation d'une petite partie seulement de l'image qu'on se forme du monde [Chafe 1994:29]. Ce foyer sélectif de la conscience<sup>39</sup>, qui contient les représentations *ACTIVES* du monde, est entouré par une périphérie d'informations *SEMI-ACTIVES*. Ces propositions et entités semi-actives sont de deux sortes [Dryer 1996:480–483] : soit il s'agit de représentations d'abord actives, mais dont le degré d'activation s'est, pour ainsi dire, érodé avec le temps (elles sont alors semi-désactivées, ou *TEXTUELLEMENT ACCESSIBLES*) ; soit il s'agit de représentations d'abord inactives, qui sont passées dans la conscience périphérique par l'activation d'une autre représentation à laquelle elles sont liées (elles sont alors *ACCESSIBLES PAR INFÉRENCE*). Lambrecht [1994:100] distingue encore une troisième sorte de référents semi-actifs : les référents qui sont présents dans l'univers externe du discours, et sont donc *SITUATIONNELLEMENT ACCESSIBLES*.

38. Voir notamment Chafe [1976, 1987:25–36, 1994:53–56 et 71–78], Prince [1981], Lambrecht [1994:93–101], Dryer [1996].

39. Chafe [1994:29] parle de *focus of consciousness*, terme que j'éviterai à cause de l'ambiguïté possible avec d'autres acceptions du terme *focus*.

Identifiabilité et accessibilité sont donc des notions distinctes, mais reliées entre elles dans un système d'interaction qu'on peut représenter par la Figure 1.1.

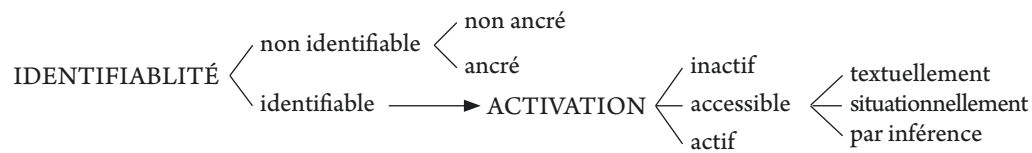


Figure 1.1 Interaction de l'identifiabilité et de l'activation [d'après Lambrecht 1994:109 (3.25)]

Ces différents modes de la connaissance et de la conscience qu'un sujet peut avoir d'un référent sont un paramètre très important pour la SI, comme on l'a dit, parce qu'ils représentent les conditions à partir desquelles un locuteur peut déterminer ce qu'il est le plus avantageux de présupposer et d'asserter dans la présentation qu'il fait d'une information.

### 1.1.5.3 Sources des (méta)présuppositions

Pour résumer, en simplifiant un peu les distinctions, on peut identifier trois types d'indices que le locuteur peut utiliser pour construire ses métapré-suppositions, ce qu'on pourrait appeler les sources des présuppositions [Matić 2003b:90–94] : il s'agit des indices contextuels qui facilitent pour le locuteur le choix de présupposer une proposition plutôt que de l'asserter.

La première source de présuppositions est le CONTEXTE PHYSIQUE, c'est-à-dire l'univers externe du discours, qui comprend, comme on l'a dit, l'environnement physique et les participants au discours. Les éléments du contexte physique sont faciles à présupposer et en général accessibles dans l'esprit de l'auditeur. Le locuteur peut donc considérer qu'un élément du contexte physique est situationnellement accessible, donc identifiable.

La deuxième source est le CONTEXTE TEXTUEL (ou COTEXTE). Il s'agit là de l'univers interne du discours, c'est-à-dire de l'ensemble des éléments mentionnés précédemment dans un discours : à la fois les représentations mentales des référents des expressions linguistiques et les expressions linguistiques elles-mêmes, qui peuvent être soit textuellement accessibles, soit pleinement actives.

Enfin, les CADRES COGNITIFS (*frames*)<sup>40</sup> constituent la troisième source de présuppositions. Les cadres cognitifs font partie de la connaissance encyclopédique : ce sont des situations coupées de

40. Voir Fillmore [1982] ; Schank & Abelson [1977] et Schank [1982] parlent plus volontiers de scripts, qu'ils définissent comme « *a structure that describes an appropriate sequence of events in a particular context* » ou encore « *a prede-*

leur manifestation concrète et réduites à des schémas stéréotypés qui contiennent les participants et les actions typiques des situations en question. Les cadres cognitifs, qui sont basés sur l'expérience, nous permettent d'accomplir des actions routinières, mais aussi de communiquer ces actions. Ainsi, la seule mention d'un (élément d'un) cadre rend accessibles les différents éléments de ce cadre. Par exemple, il suffit de mentionner l'idée de restaurant pour que les participants (les serveurs), mais aussi les objets (tables, nappes, chaises, etc.) et les actions typiques (réserver une table, lire le menu, commander son repas, payer la note) soient activés dans la conscience de l'auditeur. On peut donc dire 1.13 sans besoin d'accommodation, en employant l'article défini pour marquer l'identifiabilité de *la serveuse*, parce que le cadre du *restaurant* implique qu'il y ait un(e) ou plusieurs serveur(s) ou serveuse(s).

1.13 J'étais l'autre jour au restaurant, et il s'est trouvé que la serveuse était une de mes étudiantes.

On peut identifier trois types de cadres cognitifs différents :

- ▶ les cadres PERMANENTS, qui comprennent des notions de base comme la causalité, la succession, etc. Ces notions peuvent être présupposées à tout moment. De toute action, on peut présupposer qu'elle a une cause ou une conséquence, qu'elle vient avant ou après une autre, etc. D'autre part, certains référents sont donnés de fait, comme l'existence du locuteur ou de l'auditeur, de leurs père, mère, oncle, époux, etc., sans qu'il soit besoin de les établir dans le discours. Enfin, d'autres types d'événements ou de situations, comme les événements naturels (lever ou coucher du soleil, saisons, etc.) sont toujours susceptibles d'être présupposés.
- ▶ les cadres DISCURSIFS, c'est-à-dire ceux qui sont évoqués dans le discours par la mention d'un de leurs éléments (c'est typiquement le cas de l'exemple 1.13)
- ▶ les cadres LEXICAUX : l'emploi d'une expression linguistique peut activer un cadre lexical de trois façons [Matić 2003b : 92–93] : 1° par la vertu de la présupposition existentielle de certaines entités (par exemple, une *maison* n'implique pas seulement la présupposition de son *existence*, mais aussi de sa *construction*<sup>41</sup>, une rivière de son *cours*) ; 2° certaines entités sont associées à quelques situations récurrentes, qu'elles évoquent inmanquablement (une *porte* évoque les actions d'*entrer* et de *sortir*, une *voiture*, les actions de *conduire* et *voyager*, etc.)<sup>42</sup> ; 3° de façon purement lexicale, certaines associations formulaires récurrentes font que la mention de l'un des éléments d'une expression permet

---

*terminated stereotyped sequence of actions that defines a well-known situation* » [Schank 1982 : 6]. Pour une application de la théorie des scripts à la philologie homérique, voir Minchin [2001].

41. Ce qui fait, par exemple, qu'on ne peut pas, dans la plupart des contextes, parler simplement d'une *maison construite*, mais qu'on peut dire *une maison construite en 1960* [Goldberg & Ackerman 2001].

42. Dans une recherche sur la sémantique de certains verbes intransitifs qui permettent l'accentuation du sujet en anglais dans les phrases thématiques, Allerton & Cruttenden [1979] établissent une catégorie de verbes dits « vides »

de présupposer le reste de l'expression (*fouler* évoquera et permettra de présupposer *aux pieds* ; de même, *rechercher* évoquera plus facilement *activement* que *mollement*, etc.).

C'est évidemment ce dernier type qui est le plus problématique et le plus intéressant dans le cadre d'un travail sur le grec ancien, et plus particulièrement sur le grec homérique. En effet, il est souvent très difficile de savoir si une expression est bien une collocation idiomatique, régulière et conventionnelle. Il est bien sûr possible de s'en assurer quand on ne peut pas analyser le sens d'une expression comme une combinaison du sens de ses parties [Matić 2003a:621]. Mais la plupart du temps, le recours à une explication qui fait appel à des associations lexicales est délicat, car relativement invérifiable dans l'état de nos connaissances du grec : on ne peut invoquer qu'un corpus fragmentaire pour avoir une idée de la langue, et on est évidemment dans l'impossibilité d'interroger le sentiment linguistique d'un locuteur natif. En outre, la langue homérique pose un problème particulier de ce point de vue, puisqu'elle est par excellence une langue formulaire, c'est-à-dire qu'elle fait un usage particulièrement constant d'associations lexicales traditionnelles, lesquelles peuvent avoir une influence sur la prévisibilité de tel ou tel élément linguistique, et, par conséquent, en créant une attente chez l'auditeur, devenir une source de présupposition. On aura l'occasion de revenir sur la relation entre la SI et la formularité dans la langue d'Homère au cours de cette étude.

### 1.1.6 Relations pragmatiques : topique et focus

Après avoir décrit le modèle incrémentiel de la communication qui sert de soubassement à ma description de l'ordre des mots en grec ancien, défini les notions de présupposition et d'assertion et clarifié les concepts d'identifiabilité et d'activation, il me reste à expliquer deux notions capitales, qui font l'objet de nombreuses fluctuations terminologiques et sémantiques dans la littérature : les fonctions pragmatiques de topique et de focus. Il est hors de propos de retracer ici en détail l'histoire de ces termes et leur implication dans les différentes théories linguistiques qui les considèrent comme pertinentes pour la grammaire<sup>43</sup> ; je me contenterai de définir les éléments essentiels à la définition précise de ces notions dans le cadre du modèle de communication élaboré jusqu'ici.

---

qui fonctionnent selon le même principe : l'association régulière avec un type de sujet donné permet, selon les auteurs, de les désaccentuer.

43. Voir Erteschik-Shir [2007] pour un panorama de théories variées sur le sujet de la SI.

### 1.1.6.1 Topique

**Définition** Le topique d'un énoncé est généralement défini comme ce sur quoi porte l'énoncé, c'est-à-dire par la relation d'à-propos (heureusement dite en anglais *aboutness*<sup>44</sup>) qui est établie entre un référent et la proposition exprimée par l'énoncé [Lambrecht 1994, Dik 1997a]. Ainsi, quand je dis 1.14, j'ai l'air d'exprimer un jugement à propos de Socrate, de faire porter le contenu de mon assertion sur le référent du SN Socrate.

1.14 Socrate est laid.

Mais que signifie au juste *être à propos* de quelque chose ? Dans le cadre du modèle incrémentiel de communication, on dira que le topique d'un énoncé est l'élément de cet énoncé qui est dans le champ de la présupposition relationnelle, c'est-à-dire l'élément dont le locuteur indique à l'auditeur qu'il doit l'ajouter au fonds commun comme la base la plus à même de lui permettre d'évaluer l'assertion qui va suivre. Le topique a donc pour fonction de délimiter une section de l'univers par rapport à laquelle l'auditeur va pouvoir juger l'assertion. Cette fonction crée par conséquent l'impression que l'énoncé est à propos de l'élément présupposé, mais la relation exacte entre le topique et l'assertion doit être construite par l'auditeur dans son travail d'interprétation.

Quoique la catégorie de topique soit unitaire, certaines conditions discursives entraînent des différences d'expression des topiques dans les énoncés. Trois paramètres doivent être pris en compte, qui se situent sur des plans différents : premièrement, du point de vue du discours, la RATIFICATION de la présupposition relationnelle ; deuxièmement, sur le plan sémantique, la présence ou l'absence de CONTRASTE ; troisièmement, du point de vue de la FORME LINGUISTIQUE, l'opposition entre son expression directe ou indirecte dans l'énoncé. Précisons d'emblée ce que nous entendons par ces termes, même si nous aurons l'occasion de revenir sur ces distinctions lors de leur application aux données grecques.

**Ratification** D'abord, le locuteur peut considérer que le topique de l'énoncé qu'il adresse à son auditeur n'a pas encore été établi comme topique dans la conversation. Il s'agit donc de lui indiquer, par des moyens linguistiques, que telle est bien la présupposition relationnelle qu'il l'invite à faire. C'est l'établissement de cette nouvelle présupposition relationnelle qu'on appelle ratification<sup>45</sup>. Un topique non ratifié (c'est-à-dire en cours de ratification) est typiquement exprimé par un SN ; de

44. La notion de topique est largement ancrée dans la tradition grammaticale antique : Démétrius, *Περὶ ἑρμηνείας* 199, à la suite d'Aristote, *Rhét.* 1358 a 37–1358 b 2, définit le sujet d'un tel énoncé comme τὸ περὶ οὗ [de Jonge 2007] ; Cerwin [1990 : 15] montre que cette expression recouvre notre notion de topique.

45. Le terme est de Lambrecht & Michaelis [1998] ; voir encore Matic [2003b : 160–161].

nombreuses langues ont des procédés explicites pour ratifier un topique (par exemple la formule *quant à* ou l'extraposition en français). Une fois cette opération faite, le locuteur peut bien sûr être amené à produire d'autres énoncés qui se basent sur la même présupposition relationnelle ; il aura donc intérêt à indiquer cela à son auditeur, en exprimant le topique sous une forme qui trahit son statut déjà ratifié. Typiquement, c'est l'emploi de pronoms qui sert cette fonction, même si l'on trouve des topiques ratifiés exprimés par des SN. Je reviendrai plus longuement sur l'expression linguistique de l'opposition entre topiques ratifiés et non ratifiés, notamment sur la forme qu'elle prend en grec ancien. Mais, pour poursuivre un peu dans l'abstraction des définitions, je voudrais préciser une importante différence entre le phénomène cognitif de l'activation, tel qu'on l'a défini plus haut (1.1.5.2, p. 49) et le phénomène discursif de la ratification. Ces deux phénomènes sont intimement liés, mais ils ne doivent pas être confondus. Il est clair qu'un référent topique ratifié sera aussi actif dans l'esprit des interlocuteurs : comme on l'a dit, toute présupposition relationnelle implique une présupposition existentielle, puisque je ne peux présupposer comme base appropriée pour mon discours que des éléments dont je présuppose en même temps qu'ils existent. Cela veut dire aussi que le processus de ratification implique un processus d'activation. En revanche, la relation est, ici encore, asymétrique : un élément activé n'est pas forcément ratifié, c'est-à-dire qu'un élément dont le locuteur suppose que l'auditeur a une représentation mentale n'est pas forcément appelé à jouer le rôle de topique dans un énoncé. Il faut distinguer l'activation d'un élément en tant que représentation mentale et son activation dans son rôle de topique. On pourrait dire, en somme, que la ratification, c'est l'activation de la présupposition relationnelle.

**Contraste** Le second paramètre qui influence la forme linguistique des expressions topiques dans l'énoncé est le trait sémantique de contraste. La fonction du contraste est l'élimination d'alternatives<sup>46</sup> ; en tant que tel, il est évidemment une composante importante de la sémantique du focus, comme on va le voir. Mais il existe aussi des topiques contrastifs [Lambrecht 1994 : 291–295, Büring 1999, Krifka 2007, Molnár 1998, Vallduví & Vilkkuna 1998, Matić 2003a, 2003b : 381, Lee 2003, 2007, Hengeveld & Mackenzie 2008 : 96–100]. D'une certaine façon, un topique non ratifié est toujours plus ou moins contrastif, puisqu'il délimite un secteur du fonds commun par rapport auquel l'assertion doit être évaluée. Dans un énoncé comme 1.15, par exemple, chaque expression topique restreint encore la délimitation du secteur de l'univers auquel s'applique l'assertion :

1.15      Moi      mon père   sa voiture   les freins   ils marchent plus.  
                  Topique<sub>1</sub>   Topique<sub>2</sub>   Topique<sub>3</sub>   Topique<sub>4</sub>   Assertion

46. Une telle définition est très proche de celle du « *kontrast* », conçu comme la génération, par la mention d'une expression *a*, d'un ensemble de membres  $M = \{ \dots, a, \dots \}$  qui déclenche des stratégies interprétatives particulières [Vallduví & Vilkkuna 1998].

En quelque sorte, l'expression Topique<sub>1</sub> délimite l'ensemble E<sub>1</sub> de propositions possibles où intervient le locuteur ; à son tour, l'expression Topique<sub>2</sub> délimite, au sein de l'ensemble E<sub>1</sub> l'ensemble E<sub>2</sub> de propositions possibles où intervient le père du locuteur ; puis l'expression Topique<sub>3</sub> délimite, au sein de l'ensemble E<sub>2</sub>, l'ensemble E<sub>3</sub> de propositions possibles où intervient la voiture du père du locuteur ; enfin, l'expression Topique<sub>4</sub> délimite, au sein de l'ensemble E<sub>3</sub>, l'ensemble E<sub>4</sub> de propositions possibles où interviennent les freins de la voiture du père du locuteur. Et parmi toutes ces propositions, l'assertion en sélectionne une qu'il s'agit d'accepter (ou non) et d'ajouter au fond commun comme une nouvelle relation<sup>47</sup>. L'emploi d'un topique ratifié, en revanche, indique que l'assertion doit être évaluée par rapport à une section de l'univers déjà délimitée, et ne comporte pas d'implication contrastive explicite (disons que le trait sémantique de contraste est indifférent dans un topique ratifié). Généralement, l'emploi d'un topique non ratifié n'indique pas non plus un tel contraste de façon explicite. Cependant, beaucoup de langues emploient des moyens linguistiques spécifiques pour rendre ce contraste explicite, c'est-à-dire pour signifier à l'auditeur que ce qui est dit du topique en question ne concerne que ce topique : le contraste est alors interprété comme exclusif [Matić 2003a : 605]. Comment expliquer cette conséquence ?

Pour être plus clair, on peut dire qu'à chaque étape d'un discours, l'accroissement incrémentiel du fonds commun crée un certain nombre d'attentes, c'est-à-dire que le nombre de directions dans lequel le discours peut progresser est restreint par le discours qui précède [Büring 1999 : 142]. Pour ainsi dire, le nombre de propositions relationnelles possibles est limité par le discours qui a été prononcé jusque là et par les conventions de la conversation (si l'on ne change pas explicitement de sujet). Quand on ratifie un topique, on indique donc que ce topique s'inscrit dans l'ensemble des topiques possibles tel que délimité par le discours qui précède<sup>48</sup>. Mais un locuteur peut vouloir signifier explicitement à son auditeur que le topique qu'il ratifie n'épuise pas ces possibilités, et que d'autres assertions peuvent être faites à propos d'autres topiques appartenant au même ensemble [Vallduví 1992 : 71 ; Vallduví & Vilkkuna 1998 : 86–87]. C'est ce qu'on appelle un topique contrastif (ou, plus explicitement, un topique de contraste exclusif). L'instruction donnée à l'auditeur diffère légèrement entre un simple topique non ratifié et un topique (non ratifié) de contraste exclusif : alors que la ratification d'un topique T, appartenant à un ensemble E défini par la conversation jusqu'à ce point, invite l'auditeur à restreindre l'ensemble des propositions par rapport auxquelles évaluer l'assertion à celles qui contiennent T, la ratification d'un topique contrastif l'invite à restreindre l'ensemble des propositions par rapport auxquelles évaluer l'assertion à celles qui contiennent T à l'exclusion de toutes les

47. On notera, dans cet exemple, le caractère iconique de la présentation des topiques en français parlé [Lecerclé 2001].

48. Voir Lecerclé [2001] sur la comparaison de ce procédé avec une chaîne de Markov, dans laquelle les différents états, dont le premier est le fruit d'un choix entièrement libre, sont progressivement conditionnés par les choix qui ont été faits avant eux.



*autres* qui contiennent un élément T' appartenant au même ensemble E. Cela correspond en gros à la différence entre 1.16a et 1.16b :

- 1.16     a. J'ai fait une fête pour mon anniversaire. Ma mère est venue.  
           b. J'ai fait une fête pour mon anniversaire. Ma mère est venue, elle.

Dans 1.16b, l'implication est que d'autres gens, qui auraient pu (ou dû) être présents à la fête, n'étaient pas là ; cette implication est absente de 1.16a. Le topique contrastif est donc une sous-catégorie marquée de topique non ratifié [Lee 2007]. Je reviendrai sur les propriétés formelles, sémantiques et pragmatiques de ce type de topique en grec ancien<sup>49</sup>.

**Topiques directs et topiques indirects** Le dernier paramètre qui différencie l'expression des topiques est du ressort de l'organisation grammaticale de chaque langue, bien qu'on ait souvent considéré qu'il y avait matière à distinguer de différents types universels de topiques. Certains topiques sont exprimés comme des entités qui fonctionnent comme arguments du verbe, d'autres non. On appellera les premiers topiques directs, les seconds topiques indirects [Matić 2003b:106–109]. Cette distinction recouvre en partie l'opposition entre des topiques à la chinoise, externes à la clause, et des topiques internes à l'anglaise [Chafe 1976:51]<sup>50</sup>, c'est-à-dire les topiques exprimés dans la clause. Les topiques directs ont deux propriétés formelles qui les définissent : d'une part leur référent est exprimé comme une entité, d'autre part la relation entre le topique et la proposition assertée est marquée explicitement. Les topiques indirects sont ceux auxquels manquent l'une ou l'autre de ces deux propriétés, ou les deux. Cette différence formelle a pour effet que, si les topiques directs sont clairement dans une relation d'à-propos avec leur énoncé, les topiques indirects semblent n'avoir pour fonction que de poser un cadre dans lequel l'énoncé devra être interprété. En fait, cette différence n'est pas due à une différence de nature entre ces topiques ; elle est plutôt la conséquence de la plus grande part de travail interprétatif qui incombe à l'auditeur dans le cas des topiques indirects. En effet, bien que le locuteur marque une telle expression comme se trouvant dans le champ d'une présupposition relationnelle (comme un topique), c'est à l'auditeur de construire, par son interprétation pragmatique, soit la relation de pertinence entre cette présupposition relationnelle et la proposition assertée, si c'est l'expression explicite de cette relation qui est absente (1.17), soit l'existence d'une entité porteuse de la présupposition existentielle qu'on peut déduire de l'expression non référentielle employée (1.18) [Matić 2003b:108].

49. Voir la section 3.2, p. 172 sq.

50. On retrouve ailleurs dans la littérature des oppositions semblables, entre topiques primaires et secondaires [Nikolaeva 2001] ; entre thèmes (externes) et topiques (internes) dans la *Functional Grammar* [Dik 1997b:389–395].

- 1.17 (Discussion sur la forme de guidon la plus appropriée pour des randonnées à vélo.)  
**Moi aussi** c'est le guidon courbé (parce qu'il permet cinq positions différentes). **Un guidon droit**, t'as deux positions avec des cornes. [Internet]<sup>51</sup>
- 1.18 **Intellectuellement** il est encore très bien.

Par conséquent, l'expression d'un topique de façon directe ou indirecte dépend de la langue employée : ce qui sera exprimé par un topique direct dans une langue le sera par un topique indirect dans une autre. Ainsi, si l'on compare les phrases 1.19a et 1.19b, on s'aperçoit que le topique de la proposition est codé par une expression topique directe en français (*je*), et par une expression topique indirecte en anglais (*my*).

- 1.19 a. **J'**ai mal au PIED. [Lambrecht 1995:172 (24b)]  
 b. **My** FOOT hurts. [Lambrecht 1995:149 (3a)]

Le choix entre l'un et l'autre type dépend avant tout des propriétés grammaticales de la langue. Certaines langues, comme le mandarin, le coréen ou le japonais, font un usage constant de topiques indirects [Li & Thompson 1976], d'autres ne les emploient guère ; mais toutes les langues utilisent ce genre d'organisation syntaxique à un degré plus ou moins grand [Dik 1997b:390].

**Topicalité statistique et topicalité effective** Enfin, les nombreuses restrictions que différents chercheurs ont voulu imposer aux topiques, à la fois du point de vue du statut cognitif de leur référent (censé être obligatoirement identifiable ou générique, en tout cas référentiel) et du point de vue de leur expression formelle (un prédicat topique étant jugé impossible), nous invitent à réaffirmer la liberté du locuteur par rapport à ces deux paramètres. Ces restrictions n'ont en effet pas lieu d'être si l'on considère un topique comme un élément lexical dans le champ d'une présupposition relationnelle. Cependant, c'est un fait avéré que certaines expressions se rencontrent plus rarement, voire ne se rencontrent pas du tout, selon les langues étudiées, en fonction de topique. C'est ici qu'il faut faire intervenir la distinction entre topicalité statistique et topicalité effective [Matić 2003b:102–103]. La première est une affaire de préférences statistiques, et peut s'exprimer sous la forme des diverses hiérarchies de topicalité décrites dans la littérature : l'utilisation d'un élément comme topique est d'autant plus probable que cet élément est placé haut sur l'échelle en question. Ainsi, les hiérarchies suivantes (1.20–1.23), qui reposent sur les paramètres de personne, d'animéité, de définitude, de rôle sémantique ou de rôle syntaxique, sont toutes (entre autres) des échelles d'acceptabilité du topique [Givón 1976:152, Lambrecht 1994:165–171], tout comme 1.24 :

51. Pour des exemples en anglais, attestés, de ce genre de constructions topiques non liées, voir Lambrecht [1994:93].

- 1.20 HIÉRARCHIE DES PERSONNES<sup>52</sup> :  
1<sup>e</sup> personne ou 2<sup>e</sup> personne > 3<sup>e</sup> personne  
ou  
Participant du discours > Non-participant [Dik 1997a:36 (31)]
- 1.21 HIÉRARCHIE DE L'ANIMÉITÉ<sup>53</sup> :  
humain > autre animé > force inanimée > inanimé [Dik 1997a:37 (32)]
- 1.22 HIÉRARCHIE DE LA FONCTION SYNTAXIQUE<sup>54</sup> :  
sujet > objet > autre terme [Dik 1997a:37 (36)]
- 1.23 HIÉRARCHIE DES PRINCIPAUX CAS SÉMANTIQUES :  
Agent > Datif/Bénéficiaire > Patient > Lieu > Instrument/Associatif > Manière  
[Givón 1984–1990:139 (2)]
- 1.24 ÉCHELLE D'ACCEPTABILITÉ DU TOPIQUE :  
activé > accessible > inactif > non identifiable ancré > non identifiable non ancré  
[Lambrecht 1994:165 (4.34)]

Ces différentes échelles s'expliquent bien par la fonction du topique, qui est de rendre l'énoncé le plus clair possible en fournissant à l'auditeur l'élément par rapport auquel l'évaluer ; or, notre rapport au monde est gouverné par un principe humain universel d'égoïsme [Sasse 1982:274], qui fait que c'est notre propre personne, et ce qui nous ressemble le plus, qui est le plus susceptible d'être pour nous un sujet d'intérêt<sup>55</sup>. Aussi les participants du discours, les humains de manière générale et les référents jouant un rôle actif dans la situation évoquée par le prédicat, ont-ils plus de chances d'être choisis comme topiques par le locuteur. D'autre part, comme on l'a déjà mentionné, l'acceptabilité d'un référent comme topique est d'autant plus grande, ou, pour le dire autrement, il est d'autant plus aisé de choisir un référent comme topique, que le locuteur considère que l'auditeur peut l'identifier plus facilement, ce qui est exprimé par la hiérarchie 1.24. Cependant, il ne s'agit là que de tendances statistiques, que le locuteur peut choisir d'enfreindre dès qu'il y voit un intérêt pour communiquer, s'il estime qu'il est plus à propos d'employer comme topique un référent qui est situé bas sur l'une ou l'autre de ces échelles ; cette estimation peut être appelée la topicalité effective.

52. Cf. Givón [1976:152 (4c-d)].

53. Cf. Givón [1976:152 (4a)].

54. Cf. la hiérarchie d'accessibilité à la relativisation [Keenan 1976:305], dont Kuno [1976:427–431] a montré qu'il s'agit bien d'une hiérarchie d'accessibilité à la fonction de topique. Voir aussi la Contrainte du topique chez Erteschik-Shir [1997:164–165] et la discussion sur le lien entre les fonctions de sujet et de topique chez Brunetti [2008].

55. Voir aussi les différentes hiérarchies d'empathie, c'est-à-dire du degré auquel le locuteur s'identifie avec les participants de l'événement qu'il décrit [Kuno 1976:431–437].

## 1.1.6.2 Focus

## Définition

Alors que, dans la partition de l'information entre présupposition et assertion, le concept de topique est lié à la première, celui de focus est lié à la seconde ; cependant, cette relation entre assertion et focus n'est pas aussi directe qu'entre présupposition et topique. En effet, l'assertion étant définie comme une nouvelle relation que le locuteur demande à son auditeur d'établir et d'ajouter au fonds commun, elle correspond nécessairement à toute la proposition exprimée par l'énoncé : l'assertion est en effet surimposée à la présupposition pragmatique et la contient [Lambrecht 1994 : 206]. Il n'y a donc pas de fragment de proposition qui soit l'équivalent de l'assertion. On définira donc le focus comme l'élément d'information par lequel la présupposition et l'assertion diffèrent l'une de l'autre [Lambrecht 1994 : 207]. Le focus n'est donc pas égal à l'assertion, il n'en est qu'une partie nécessaire : c'est la partie de la proposition qui n'est pas dans le champ de la présupposition relationnelle [Matić 2003b : 111]. Ainsi, dans l'exemple 1.25, on a l'impression que c'est le mot *cinéma* (voire l'expression *au cinéma*) qui est la partie de l'énoncé la plus informative, celle dont le locuteur juge qu'elle est la plus importante ou la plus saillante, et qu'il est le plus essentiel que l'auditeur l'intègre à son information pragmatique [Dik 1997a : 326]<sup>56</sup>.

1.25 Q: Où es-tu allé hier soir ?

R: Je suis allé au cinéma.

[d'après Lambrecht 1994 : 209 (5.1)]

Cependant, on ne peut pas dire que cette expression est le focus si l'on fait du focus l'équivalent de l'assertion. Ce n'est qu'en tant qu'il s'agit d'un élément de la proposition tout entière que (*au cinéma*) exprime une information ; le constituant lui-même n'est pas informatif, c'est son rôle comme argument du verbe *aller* dans la présupposition « le locuteur est allé à *x* » qui l'est. L'assertion est la proposition abstraite « L'endroit où je suis allé hier est le cinéma ». Par conséquent, dire que (*au cinéma*) est le focus de l'énoncé *Je suis allé au cinéma* signifie précisément que son référent est pris dans une relation pragmatique telle que son addition rend l'énoncé informatif [Lambrecht 1994 : 209–210]. Le focus n'est donc pas l'assertion, mais l'élément qui transforme la proposition en assertion. Cela signifie qu'il ne peut y avoir qu'un seul focus ainsi défini par proposition.

Une telle définition permet d'expliquer pourquoi on a l'impression que le focus est la portion la plus saillante ou importante de l'énoncé : la proposition assertée est l'information que le locuteur veut transmettre en prononçant un énoncé, ce qui fait que la portion de la proposition qui distingue

56. C'est aussi la raison pour laquelle, la plupart du temps, seule l'expression focale est prononcée dans un dialogue comme celui-ci (voir ci-dessus note 7, p. 36).

l’assertion de la présupposition relationnelle donne l’impression de porter cette information [Matić 2003b:111]. La saillance, le caractère relativement important ou urgent qui fonde la définition du focus dans de nombreuses approches [Dik 1997a, Erteschik-Shir 1997, 2007], n’est donc qu’un effet de la définition du focus comme ce qui transforme la proposition en assertion.

De même, l’impression que le référent du focus est nouveau dans le discours s’explique aisément avec une telle définition : le focus étant porteur de la part assertive de l’assertion, et l’assertion étant une nouvelle relation établie entre une proposition et une présupposition relationnelle, le focus a l’air d’être un élément nouveau. Cependant, le référent d’un focus peut très bien être cognitivement actif, comme *moi* (par définition) dans l’exemple 1.26.

1.26 Ça vous plaît ? C’est moi qui l’ai fait.

C’est la relation établie entre l’assertion et la présupposition qui est présentée comme nouvelle, pas le référent lui-même.

#### Propriétés sémantiques

La définition assertive du focus a encore l’avantage d’expliquer deux propriétés sémantiques qui lui ont été souvent associées : le CONTRASTE et l’ATTRIBUTION DE PROPRIÉTÉS. On peut montrer que ces deux traits découlent naturellement de cette définition.

**Attribution de propriétés** Commençons par le second, l’attribution d’une propriété, une approche typique de la sémantique structurée [Krifka 1992]. Prenons l’exemple 1.27.

1.27 La Bibliothèque nationale accueille tous les jours de nombreux lecteurs.

Comme le montre clairement Matić [2003b:113–114], dans le cas d’un topique direct, comme dans l’exemple 1.27, le processus incrémentiel de la communication fait que l’auditeur, en entendant un tel énoncé, cherche toutes les propositions potentielles dans lesquelles le topique (ici *la Bibliothèque nationale*) est impliqué et élimine toutes celles qui sont en contradiction avec l’assertion (ici *elle accueille tous les jours de nombreux lecteurs*). Après avoir accepté la proposition assertée, sa connaissance du référent du discours *la Bibliothèque nationale* est accrue de la nouvelle relation qui a été établie, entre ce référent et la proposition assertée<sup>57</sup>. Il a donc l’impression que cette nouvelle relation

57. C’est le principe exploité systématiquement par Erteschik-Shir [1997], sous la forme d’un *filing system* constitué de cartes ; pour une métaphore semblable, voir notamment Reinhard [1981], Vallduví [1992] et Smit [2010].

est une nouvelle propriété ajoutée à la représentation mentale qu'il a de *la Bibliothèque nationale*, et le focus de l'énoncé, la part proprement assertive de l'assertion (ici l'expression *accueille tous les jours de nombreux lecteurs*), a l'air de dénoter cette nouvelle propriété. On peut en dire autant dans le cas de topiques indirects. Dans l'exemple 1.28a, l'énoncé se prête également à une interprétation par attribution de propriété : on pourrait la paraphraser par 1.28b :

- 1.28     a. C'est Brutus qui a poignardé César.  
           b. L'individu qui a la propriété d'être celui qui a poignardé César a la propriété d'être Brutus.

Selon Matic [2003b:114], le sujet d'une telle proposition est le topique indirect de la proposition, et l'auditeur doit construire une représentation mentale d'une entité correspondant à ce topique indirect pour pouvoir interpréter l'énoncé. Une fois qu'il a une représentation de *la personne qui a poignardé César*, le sentiment de l'attribution de la propriété *être Brutus* s'explique de la même façon que pour les topiques directs.

La raison pour laquelle je suis ici d'aussi près le raisonnement de Matic [2003b:110–115], c'est qu'il permet, comme on le voit, de rendre compte de diverses théories importantes sur le focus par une définition unique. Le grand avantage de la définition assertive du focus et, plus précisément, du modèle incrémentiel de communication, est de fournir une définition de la notion qui explique comme des conséquences naturelles les différentes définitions rencontrées dans la littérature. Ainsi, l'effet de saillance, l'impression de nouveauté, les propriétés sémantiques d'attribution de propriété et de contraste par élimination d'alternatives s'expliquent tous par la définition du focus comme la portion de la proposition qui n'est pas dans le champ de la présupposition relationnelle. Un tel résultat est évidemment à la fois élégant dans sa simplicité et théoriquement satisfaisant, puisqu'il permet aussi de tirer avantage des avancées accomplies par diverses théories de la SI, qui se voient réunies dans l'explication d'un phénomène unique.

**Contraste** Revenons à présent sur la notion de contraste, que j'avais abordée brièvement dans le cadre de la définition du topique. Le contraste repose, comme je l'ai dit, sur l'élimination d'alternatives, et à ce titre, il est une composante sémantique essentielle de la notion de focus. Or, le nombre d'alternatives n'est pas constant, mais il peut aller de deux à l'infini [Krifka 2007:258–259] : le contraste est donc une notion graduelle, et la force du contraste est d'autant plus grande que le nombre d'alternatives est petit [Bolinger 1961:87]. Plus le locuteur restreint le nombre de mondes possibles que l'auditeur devra ajouter au fonds commun, plus l'impression de contraste sera forte. On peut même aller plus loin et considérer que le marquage du contraste ne dépend pas de données objectives : il ne s'agit pas d'un contraste entre ce qui est asserté et un certain nombre d'alternatives explicites ou

implicites, mais un contraste entre ce qui est asserté et ce que le locuteur présume que l'auditeur est le plus susceptible d'admettre comme faisant partie du fonds commun [Zimmermann 2007, 2008]. Les deux perspectives se rejoignent en tout cas si l'on considère que la représentation par alternatives n'est qu'une formalisation du degré d'attente à l'égard de l'assertion qui est prêtée à l'auditeur.

**Exhaustivité** De plus, un contraste maximal provoque un autre effet sémantique : l'exhaustivité. En effet, par la vertu de l'implicature conversationnelle (Maxime de Quantité [Grice 1975: 45]), si, parmi deux alternatives, le locuteur en présente une à l'auditeur comme celle qu'il doit conserver, celui-ci en conclura qu'il doit éliminer l'autre, quand bien même il n'y aurait pas d'incompatibilité logique entre les deux ; par contre, dans le cas où l'assertion porte sur une alternative parmi de nombreuses autres, aucune implicature ne l'incitera à éliminer toutes les autres. Le contraste et l'exhaustivité sont, par conséquent, des valeurs pragmatiques indépendantes du focus [Matić 2003b: 487; Zimmermann 2007, 2008]. Contrairement à une idée très répandue [Moutaouakil 1989; É. Kiss 1998], il n'y a donc pas deux sortes de focus, l'un d'information (non contrastif), l'autre d'identification exhaustive (contrastif) : le focus est un phénomène unitaire [Vallduví 1992; Lambrecht 1994: 286–291], et le contraste est un paramètre qui peut varier en intensité, jusqu'à créer un effet d'exhaustivité, mais sans engendrer pour autant de types ontologiquement distincts de focus. Cela dit, pour le focus comme pour le topique, la force du contraste ou l'exhaustivité peuvent être marquées par des moyens linguistiques, et dans certaines langues, elles doivent l'être [Molnár 2003]. En français ou en anglais, par exemple, l'emploi d'une phrase clivée, ou, en hongrois, la position focale préverbale [É. Kiss 1998], induisent une interprétation exhaustive, contrairement à la position focale postverbale. Un système similaire existe en polonais [Eschenberg 2007] : l'interaction de l'ordre des mots et de la prosodie permet d'exprimer différentes nuances pour guider l'interprétation du focus, comme le montre le Tableau 1.1.

TYPE D'INTERPRÉTATION DU FOCUS	MANIFESTATION EN POLONAIS	
	ORDRE DES CONSTITUANTS	POINT LE PLUS BAS DE LA LIGNE MÉLODIQUE
Focus restreint additif sur le sujet	ŚV(O)	
Focus restreint d'identification sur le sujet	V(O)Ś	<i>avant le début de Ś</i>
Construction présentative du sujet	V(O)Ś	<i>juste au début de Ś</i>
Focus restreint additif sur l'objet	SVÓ	
Focus restreint d'identification sur l'objet	SÓV	
Focus sur l'interrogatif (Q)	Ų(S)V(O)	

Tableau 1.1 Expression du focus en polonais [d'après Eschenberg 2007: 39 (Table 1)].

Cependant le marquage de ces traits sémantiques ne doit pas être confondu avec le marquage du focus lui-même. De manière générale, il n’y a pas de correspondance parfaite entre une forme syntaxique spécifique et une fonction communicative spécifique [Lambrecht 1994: 29–30] : les langues n’ont pas une marque unique pour les fonctions pragmatiques, et la même marque est souvent utilisée aussi à d’autres fins que l’identification de ces fonctions, ce qui est un résultat de la double tendance contradictoire d’économie pour un encodage optimal (une seule forme code plusieurs fonctions) et de transparence pour un décodage optimal (une seule forme code une seule fonction) [Sasse 1982: 267]. Les formes syntaxiques, pourrait-on dire, sont donc toujours à la fois sous-spécifiées, en ce qu’elles expriment plusieurs fonctions à la fois, et sur-spécifiées, en tant que plusieurs formes expriment la même fonction, avec des nuances.

#### Le champ focal

S’il n’y a donc pas de différence de nature entre focus, mais simplement des focus marqués pour la présence ou l’absence de traits sémantiques supplémentaires (contraste et exhaustivité), ce que j’appellerai le CHAMP FOCAL peut varier en EXTENSION.

1.29     [<sub>a</sub> All the pop stars [<sub>b</sub> wore [<sub>c</sub> dark [<sub>d</sub> caftans]]<sub>Focus</sub>     [Büring 1999:142 (t)]

Dans la phrase 1.29, l’extension du champ focal peut varier entre les différents champs indiqués par les crochets droits. Elle peut en effet répondre aux questions suivantes (les lettres correspondent aux différents domaines de 1.29) :

- 1.30     a. What was the consequence of that ?  
           b. What did the pop stars have in common ?  
           c. What did the pop stars wear ?  
           d. Did the pop stars wear anything dark ?

On distingue ainsi deux extensions majeures du focus : le focus large, d’une part, qui comprend le prédicat accompagné ou non d’un ou plusieurs de ses arguments ; le focus restreint, d’autre part, qui ne comprend qu’un argument. C’est là une distinction purement quantitative, basée sur le nombre d’éléments compris dans le champ focal [Matić 2003b: 117–118]. Si les deux types d’extension, large et restreinte, ont pu être associés à des types sémantiques, l’information et l’identification [É. Kiss 1998], ce n’est qu’une conséquence du fait que l’interprétation exhaustive est souvent associée au focus restreint : la raison en est que plus le champ focal est restreint, plus la présupposition relationnelle est étendue, ce qui réduit le nombre d’alternatives possibles. De la même façon, l’effet sémantique du focus large est généralement l’attribution d’une propriété, tandis que celui du focus restreint



est plutôt l'identification d'un argument [Lambrecht 1994:222]. Mais ces interprétations sémantiques, que l'on pourrait appeler focus d'addition et focus d'identification, ne sont que des variantes pragmatiquement conditionnées du même phénomène unitaire de focus [Matić 2003b:118]. La différence entre les deux est due à des attentes différentes de la part de l'auditeur : selon les indices contextuels, il peut identifier ou non le TYPE de relation que l'assertion va évoquer. Matić propose donc une échelle des types de focus, en fonction à la fois du nombre d'alternatives possibles (opposition entre focus d'information et focus contrastif) et de la quantité d'information présupposée (opposition entre focus d'identification et focus additif) :

- 1.31 ÉCHELLE DES TYPES D'INTERPRÉTATION DU FOCUS :
1. **Focus d'addition** : ensemble d'alternatives illimité ;
  2. **Focus d'identification** : ensemble d'alternatives limité par la connaissance du type de valeur que peut prendre de focus ;
  3. **Focus (explicitement) contrastif** : ensemble d'alternatives limité par la connaissance des valeurs que peut prendre le focus. [Matić 2003b:120]

Cette échelle ne correspond qu'en partie, et de façon non nécessaire, à l'opposition de l'extension, large ou restreinte, du focus. Alors que celle-ci est purement formelle et ne dépend que de l'extension du focus dans l'énoncé, l'échelle 1.31 est une affaire d'interprétation du focus.

**Sous-détermination des structures focales** La dernière observation qu'il y a lieu de faire, et qui aura des conséquences très importantes sur l'ordre des mots en grec ancien, concerne encore une fois la sous-détermination des formes linguistiques. Comme le montre bien l'exemple 1.29, une seule et même phrase peut avoir plusieurs interprétations différentes, en fonction du contexte, et correspondre ainsi à plusieurs énoncés. Il est donc indispensable d'introduire la différence entre structure focale et interprétation focale [Lambrecht 1994:304–306], qui correspond à la différence entre focus potentiel et focus réel [Van Valin 1993a, 2008]. L'emploi d'une structure focale donnée est en général susceptible de plusieurs interprétations différentes. On peut reprendre la définition qu'en donne Matić (1.32).

- 1.32 **Focus structure** is a property of constructions, or sentences : it represents the number of possible assertional interpretations of a construction, or of a sentence. [...] Which one of these interpretative possibilities is realized in the concrete communication is the matter of **focus construal** : the speaker uses a particular focus structure and the clues from the context to instruct the hearer which particular interpretation is to be chosen. [Matić 2003b:122]

C'est encore une fois en termes d'instructions données par le locuteur à l'auditeur qu'il faut comprendre la SI : l'emploi d'une structure focale dans un contexte donné est une indication qu'il lui donne pour guider son interprétation. Cette interprétation est facilitée, par ailleurs, par le fait que

certaines structures focales sont MARQUÉES, d'autres NON MARQUÉES ; par conséquent, une structure focale non marquée peut recevoir l'interprétation normalement attachée à une autre structure spécialisée. Lambrecht distingue ainsi trois structures focales principales, qu'il prétend universelles (et pour lesquelles, à titre d'illustration, je donnerai ses exemples en anglais, italien, français et japonais) :

► la structure à PRÉDICAT FOCALISÉ (*predicate-focus structure*), dans laquelle le domaine focal est constitué par le verbe (et éventuellement certains de ses arguments), tandis que le sujet (et éventuellement d'autres éléments topiques) est dans la présupposition.

1.33 STRUCTURE À PRÉDICAT FOCALISÉ

Qu'est-ce qui est arrivé à ta voiture ?

- a. My car/It broke DOWN.
- b. (La mia macchina) si è ROTTA.
- c. (Ma voiture) elle est en PANNE.
- d. (Kuruma wa) KOSHOO-shi-ta.

[d'après Lambrecht 1994 : 223 (5.10)]

► la structure à ARGUMENT FOCALISÉ (*argument-focus structure*), dans laquelle le domaine focal est restreint à un seul argument du prédicat (cette structure correspond à la structure à focus restreint).

1.34 STRUCTURE À ARGUMENT FOCALISÉ

On m'a dit que ta moto était en panne ?

- a. My CAR broke down.
- b. Si è rotta la mia MACCHINA/È la mia MACCHINA che si è rotta.
- c. C'est ma VOITURE qui est en PANNE.
- d. KURUMA ga koshoo-shi-ta.

[d'après Lambrecht 1994 : 223 (5.11)]

► la structure à PHRASE FOCALISÉE (*sentence-focus structure*), dans laquelle le domaine focal comprend toute la phrase (c'est-à-dire le sujet et le prédicat, moins d'éventuels arguments topiques), et qui est utilisée généralement comme structure événementielle ou présentative.

1.35 STRUCTURE À PHRASE FOCALISÉE

Qu'est-ce qui s'est passé ?

- a. My CAR broke down.
- b. Mi si è rotta/ROTTA la MACCHINA.
- c. J'ai ma VOITURE qui est en PANNE.
- d. KURUMA ga KOSHOO-shi-ta.

[d'après Lambrecht 1994 : 223 (5.12)]

La première de ces trois structures, la structure à prédicat focalisé, est NON MARQUÉE, particulièrement quand le domaine focal est large et contient un argument non sujet. Ainsi, dans 1.36, le domaine focal (le focus potentiel) est constitué par le verbe *fly* et l'adverbe *SOUTH*.

1.36 Birds fly SOUTH.

[Lambrecht 1994 : 300 (5.61)]

Dans son interprétation non marquée, cette structure sera considérée comme une expression topique, *birds*, suivi d'un focus large sur le prédicat *fly SOUTH*. Mais la même structure est également susceptible d'une interprétation restreinte dans laquelle seul *SOUTH* est dans le focus, le reste étant présupposé. Le domaine focal est le même, mais le champ du focus est différent. Cette double possibilité d'interprétation est particulièrement claire si l'on considère que 1.36 est une réponse correctement formée du point de vue de sa SI à la fois à 1.37a et 1.37b :

- 1.37     a. What about the birds ?  
           b. Do birds fly NORTH ?

Les structures focales ne sont donc pas toujours univoques, mais peuvent être indéterminées quant aux interprétations qu'elles peuvent engendrer.

Je conclurai cette section en reprenant de façon succincte les définitions des notions de topique et de focus :

- 1.38     **TOPIQUE** : le topique d'une proposition est l'élément qui porte la présupposition relationnelle. Selon qu'il a déjà été employé comme topique ou que le locuteur l'introduit pour la première fois comme topique, il est dit **RATIFIÉ** ou **NON RATIFIÉ**. Un topique non ratifié peut de plus exprimer un **CONTRASTE EXCLUSIF**, qui indique que l'assertion n'est valable que pour ce topique, à l'exclusion de tout autre topique du même genre. Du point de vue formel, un topique est dit **DIRECT** s'il est exprimé sous la forme d'un argument du verbe et **INDIRECT** dans les autres cas (c'est-à-dire s'il ne s'agit pas d'un argument du verbe ou s'il n'est pas exprimé du tout).
- 1.39     **FOCUS** : le focus d'une proposition est l'élément par l'ajout duquel la présupposition devient une assertion, c'est-à-dire la part de la proposition qui n'est pas présupposée relationnellement : il est donc porteur de l'assertivité même de l'assertion. Le principe de l'assertion est l'élimination d'alternatives. Selon le nombre d'alternatives à éliminer, on parlera de focus d'**ADDITION** si le nombre d'alternatives est illimité, de focus d'**IDENTIFICATION** si le type de focus est présupposé, de focus de **CONTRASTE** si les alternatives du focus sont présupposées. Par ailleurs, le focus varie selon l'extension de son domaine dans la phrase : un focus étendu comprend le verbe et éventuellement son/ses argument(s) non topique(s) ; un focus restreint ne comprend qu'un seul argument du verbe. Enfin, les structures focales ainsi définies peuvent être univoques ou indéterminées, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs interprétations focales : une structure donnée indique un domaine focal, qui est l'extension maximale que peut atteindre le focus dans cette construction, tandis que l'extension réelle (celle que l'auditeur construit par son interprétation) est appelée champ focal.

[d'après Matić 2003b : 103]

## 1.2 LINÉARISATION DES CONSTITUANTS PRAGMATIQUES EN GREC ANCIEN : PRINCIPES

LA SECTION PRÉCÉDENTE AVAIT POUR OBJET de poser les bases théoriques de l'étude de l'ordre des mots en grec ancien, en définissant les notions-clés de la structure informationnelle, dont on va voir qu'elle est le paramètre principal qui permet d'expliquer la variabilité de la linéarisation des constituants dans cette langue. L'exposé qui suit, et qui s'étend du Chapitre 2 au Chapitre 5, est donc principalement descriptif : mon but est de rendre compte, aussi précisément que possible, des motivations sous-jacentes au choix de telle configuration linéaire, en montrant les différences de la SI de l'énoncé qu'elle exprime, et de dégager les effets sémantiques qui en résultent dans l'interprétation de l'énoncé. Pour des raisons de clarté dans l'exposition, je me concentrerai, dans les trois chapitres suivants, sur l'ordre des constituants à l'intérieur de la clause, en réservant l'étude des éléments extérieurs à la clause et de la combinaison de clauses pour le Chapitre 4 et l'étude des phénomènes de discontinuité pour le Chapitre 5.

### 1.2.1 Le modèle de H. Dik

#### 1.2.1.1 Principes : la linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique

**Le modèle de Dik–Matić** Cette section a pour but d'exposer le modèle de linéarisation des fonctions pragmatiques du grec ancien, basé principalement sur le modèle que j'appellerai, par raccourci, le modèle de Dik–Matić, parce qu'il a été développé par Matić [2003a], d'après les recherches de H. Dik [1995, 2007]<sup>58</sup>. Un mot sur l'histoire de ce modèle me paraît être de rigueur. H. Dik [1995] inscrit ses travaux dans le cadre de la *Functional Grammar* (FG) de S. Dik [1997a, 1997b], dont les conceptions sur l'ordre des constituants méritent d'être rappelées ici. Selon S. Dik [1997a:392–442], l'ordre des constituants n'est pas fixé dans la structure sous-jacente de la phrase, mais ne se réalise qu'à travers un certain nombre de règles de positionnement spécifiques à chaque langue. Ces règles déterminent les constituants qui vont occuper les différentes positions structurales (dont certaines,

58. Dik [2007] est une application au dialogue tragique de Sophocle des conclusions de son livre sur Hérodote [Dik 1995], mais n'opère aucun changement majeur par rapport au modèle initial (voir note 59, p. 68).

comme la position initiale, ont une valeur universelle), en fonction, selon les langues, de leur catégorie grammaticale, de leurs fonctions syntaxiques ou pragmatiques. Ce principe a deux avantages : d'une part il évite de postuler des règles de mouvement de constituants depuis une position initiale dans la structure profonde (ce qui est, *grosso modo*, le fonctionnement de la Grammaire générative) ; d'autre part, il permet d'asseoir solidement les comparaisons typologiques. C'est donc dans la lignée des travaux pionniers de Weil [1869], Frisk [1932], Loepfe [1940] et Dover [1960], et armée de l'outillage de la FG, que H. Dik élabore un modèle d'ordre des mots qui ressemble fortement à celui du hongrois [de Groot 1981] :

- 1.40 Cadre — Topique — Focus — Verbe — Reste  
 Reste = éléments « pragmatiquement non marqués » d'après Dik [2007:38]<sup>59</sup>

On doit comprendre ce modèle comme suit : si une expression a une fonction de Focus, elle se place immédiatement avant le verbe ; si une expression a une fonction de Topique, elle se place immédiatement avant l'expression du Focus (s'il y en a une). Les autres éléments n'ont, conformément à la théorie de S. Dik [1997a], pas de fonction pragmatique : ils se placent, sans ordre défini, après le verbe. Ce modèle peut être précédé lui-même d'une expression adverbiale qui sert de Cadre (*Setting*) à l'énoncé.

**Principe de linéarisation des constituants** H. Dik [1995] a montré que ce sont les fonctions pragmatiques des constituants, et non leurs fonctions syntaxiques, qui déterminent leur position relative dans l'énoncé. Ainsi, dans l'exemple 1.41, le sujet *Kopivθtoi* est en fonction de topique de la proposi-

59. Je donne ici le modèle tel qu'il apparaît dans H. Dik [2007], c'est-à-dire débarrassé des formalismes de la FG qui, d'une part, me semblent dépassés par ceux de la *Functional Discourse Grammar* (FDG) [Hengeveld & Mackenzie 2008], et qui, d'autre part, n'ont de réelle pertinence que pour la comparaison typologique, qui n'est pas l'objet de ce travail. La seule modification réelle que l'auteure apporte est qu'elle inclut désormais l'élément Cadre directement dans le schéma, au lieu d'en faire un élément précédant la clause proprement dite [H. Dik 1995:13]. Le modèle initial était le suivant :

P <sub>1</sub>	PØ	V	X	
Topique	Focus	Verbe	Reste	[d'après Dik 1995:12]

À aucun moment H. Dik ne soulève la question de savoir si la ressemblance entre ces deux modèles relève d'une simple coïncidence, ou s'il y a moyen de l'expliquer. Je n'entrerai pas non plus en détail dans de telles considérations, qui m'entraîneraient trop loin de mon propos. Il est cependant troublant de constater que, par exemple, le grec moderne, l'albanais et le serbo-croate fonctionnent, dans les grandes lignes, selon le même modèle, qu'on pourrait appeler « balkanique » [Matić 2003b:137], et qu'on a pu identifier des modèles similaires également en roumain et en bulgare [Hill 2004] et même en tchèque [Lenertová 2007] et en turc [Erguvanli 1984], c'est-à-dire dans des langues non apparentées mais localisées dans la même aire régionale. Il serait donc important de prendre en compte la SI et l'ordre des mots (notamment au niveau de la périphérie gauche de la clause) dans la définition du *Sprachbund* balkanique [Krapova 2004]. Par ailleurs, l'ordre des mots du latin est, lui aussi, similaire à celui du grec ancien [Devine & Stephens 2006]. Peut-être de telles ressemblances sont-elles dues à une combinaison de facteurs génétiques et régionaux, qu'il pourrait être intéressant d'explorer, et qui permettraient d'ancrer le grec ancien dans l'aire linguistique balkanique.

tion, tandis que l'objet τεσσεράκοντα νέας est en fonction de focus : l'essentiel du passage consiste à dire, à propos de chaque cité, combien de bateaux ont été envoyés<sup>60</sup>.

1.41 (Liste des contingents navals des différentes cités grecques.)

Κορίνθιοι δὲ τεσσεράκοντα νέας παρέιχοντο.  
Topique Focus Verbe

Hdt. 8,5,1

Les Corinthiens fournissaient quarante navires.

L'ordre est donc superficiellement Sujet–Objet–Verbe. En revanche, dans l'exemple 3, la linéarisation selon les fonctions pragmatiques aboutit à l'ordre Objet–Sujet–Verbe :

1.42 (Les soldats péloponnésiens sont à Milet, où ils attendent leur solde.)

Τροφήν τε οὐδείς ἐδίδου τῶν ὑπὸ Τισσαφέρνου τότε προσταχθέντων. Thuc. 8,99,1  
Topique Focus Verbe Reste

La solde, personne ne la leur versait parmi les agents qui en avaient été alors chargés par Tissapherne.

En effet, Thucydide établit ici la « solde » comme nouveau topique (l'objet τροφήν), et indique qu'il n'y avait personne pour la payer aux mercenaires péloponnésiens : le sujet οὐδείς est ici en fonction de focus. La variation apparemment libre entre l'ordre SOV et OSV masque donc la régularité de l'ordre Topique–Focus–Verbe. Le principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique permet donc de faire des généralisations concernant l'ordre des mots dans l'énoncé grec ancien qui sont obscurcies par l'analyse syntaxique. Pour reprendre une formule de Matic [2003a: 575], « *word order [ ... ] varies in terms of the sequence of grammatical relations, but is constant in terms of pragmatic roles.* »

**Impasse de l'analyse syntaxique** Par parenthèse, cette considération rend caduques les statistiques sur l'ordre des mots non marqué en grec ancien fondées sur les fonctions syntaxiques ; en tout cas, cela rend très difficile les recherches typologiques basées uniquement sur la position relative des éléments Verbe, Sujet et Objet. De façon générale, il me semble de toute façon très aventureux, pour bien des langues, de postuler un ordre des éléments selon leur seule fonction syntaxique [Li & Thompson 1976]. Il est par exemple notoirement délicat de définir de façon universelle la notion de sujet [Sasse 1982], ainsi que celle d'objet direct ou indirect, dès qu'on veut prendre en compte la diversité des structures rencontrées dans les langues du monde. La difficulté est telle que certaines théories grammaticales redéfinissent radicalement ces notions, voire se résignent à les abandonner : ainsi, la FG [S. Dik 1997a: 247–269] parle de point de vue primaire (Sujet) et secondaire (Objet) sur l'événement exprimé par la phrase, tandis que la *Role and Reference Grammar* (RRG) [Van Valin 1993a: 56–76] décrit ces notions comme des « pivots syntaxiques ». Néanmoins, nombreux sont ceux qui ont essayé, malgré tout, de postuler un ordre de base pour le grec selon ces paramètres, en parvenant souvent à

60. Voir ci-dessous, p. 83, pour une analyse plus détaillée de cet exemple.

des résultats contradictoires : si Devine & Stephens [1994:382] affirment que le grec ancien a un ordre de base VSO, une étude statistique, menée par Dunn [1988:78], de l'ordre respectif de différentes paires tête/modificateur mène à la conclusion que la phrase grecque est « verbicentrique », c'est-à-dire que le verbe est au centre, avec des modificateurs (sujet, objet, clauses complétives, etc.) de part et d'autre. Selon Friedrich [1975:20–24], en revanche, dans une recherche sur l'ordre des mots en proto-indo-européen, le grec homérique aurait pour ordre non marqué SVO, agrémenté d'une règle contre le verbe initial et d'une prédominance de l'ordre SV, même si statistiquement on rencontre autant de structures SOV que SVO. Le pouvoir explicatif de ce genre d'analyse me semble assez réduit : ainsi Dover [1960:31] peut-il conclure l'exposé de ses propres statistiques par la constatation qu'elles ne permettent en aucun cas d'établir quelque règle syntaxique que ce soit pour déterminer l'ordre des mots en grec ; le titre même de la thèse de Cervin [1990] « *Word order in Ancient Greek : VSO, SVO, SOV, or all of the above ?* » suggère qu'il est préférable d'abandonner tout bonnement cette ligne d'argumentation, qui ne mène finalement à guère plus de certitude que, par exemple, les remarques impressionnistes d'un Kieckers [1911] sur la *Mittelstellung* du verbe<sup>61</sup>.

En revanche, si l'on adopte le principe de H. Dik, selon lequel l'ordre des constituants dans l'énoncé est déterminé par leur fonction pragmatique, indépendamment de leur fonction syntaxique, on est en mesure à la fois d'en rendre compte de façon générale, et d'expliquer certaines préférences statistiques pour tel ou tel ordre syntaxique comme un phénomène secondaire : si l'ordre dominant du grec est SOV, c'est parce que le sujet est, universellement, l'expression non marquée du Topique [Lambrecht 1994:131–137]<sup>62</sup> ; la plupart des sujets sont donc des expressions topiques, qui par conséquent se placent en position initiale dans la phrase. Quant à l'objet, il se place de préférence avant le verbe s'il est codé comme une expression de Focus restreint<sup>63</sup>, mais après le verbe s'il fait partie du domaine focal initié par le verbe<sup>64</sup> ou s'il s'agit d'une expression de Topique ratifié<sup>65</sup>, ce qui explique les fréquences équivalentes OV/VO. Les fréquences relatives des ordres SVO, SOV et VSO en grec sont donc des épiphénomènes, ou plus précisément le résultat de la linéarisation des constituants selon leurs fonctions pragmatiques combinée à des tendances linguistiques universelles qui lient statistiquement, mais non nécessairement, les fonctions syntaxiques à l'expression du Topique

61. Plus largement, la description systématique de l'ordre des mots le plus courant comme l'ordre des mots non marqué est problématique en soi [Dryer 1995, Payne 1996:16–23]. Cf. S. Dik [1997a:394–396] pour une critique de la simplicité excessive des étiquettes VSO, SVO etc. chez de nombreux chercheurs s'inscrivant dans la lignée de Greenberg [1966a] et des arguments en faveur d'une théorie multifonctionnelle de l'ordre des constituants. Voir également Watkins [1976], qui ironise sur les « *various permutations of the magical letters S, V and O* » et qualifie la problématique de Lehmann [1974] ou Friedrich [1975] de « *pseudo-problems* », avant de proposer lui-même une voie plus sûre pour la reconstruction de la syntaxe de l'indo-européen.

62. Cf. Givón [1984–1990:135] sur le lien entre les fonctions sujet et objet et la fonction topique.

63. Voir la section 2.2, p. 120 sq.

64. Voir la section 2.1, p. 96 sq.

65. Voir la section 3.3, p. 197 sq.

et du Focus. Par conséquent, la recherche d'un ordre des mots selon les fonctions syntaxiques n'est pas pertinente pour le grec. Je ferai donc mienne une réflexion de Mithun [1987] à propos de trois langues dont l'ordre des mots est extrêmement variable (1.43).

- 1.43 A major justification for assuming the existence of an arbitrary, syntactically determined constituent order in the description of a language would be its power as a descriptive device. For languages with relatively rigid, syntactically defined surface word order, the establishment of this order at the outset has obvious utility. The description of rarer, morphologically and pragmatically marked alternative orders as the result of the movement of constituents out of their normal position is mechanically simple. For languages like Cayuga [Iroquois, Ontario], Ngandi [Australie, Arnhem Land], and Coos [Oregon], however, it is not at all clear that arbitrarily selecting one order as basic, then scrambling this order most of the time, is simple, revealing, or realistic. [Mithun 1987: 312]

Le grec ancien serait plutôt, sous ce rapport, à classer avec le cayuga, le ngandi ou le coos, dans la mesure où il est inutile d'y poser un ordre des mots de base : à part le verbe, les constituants se placent linéairement en fonction de leur rôle dans la SI. Leurs fonctions syntaxiques sont indiquées par les marques de cas, leurs fonctions pragmatiques par leur position relative dans la phrase.

#### 1.2.1.2 Imperfections du modèle de H. Dik

**Applicabilité du modèle** Le modèle de Dik n'est pas, cependant, sans poser un certain nombre de problèmes à la fois théoriques et pratiques. D'abord, il ne s'applique que dans la moitié des cas : si l'on en croit Matić [2003a:578], seules 746 clauses sur les 1523 du livre II de l'*Anabase* de Xénophon (48,98 %) ont une structure Topique–Focus–Verbe–Reste. On pourrait évidemment opposer à ce chiffre le fait que chacun risque d'interpréter différemment certains énoncés, et qu'une analyse menée par quelqu'un d'autre aurait donné un résultat différent (problème sur lequel je vais revenir). Toutefois, quelque différence qu'il puisse y avoir, il ne serait pas possible, me semble-t-il, de dégager une majorité très nette de clauses qui suivent le modèle de H. Dik : dans tous les cas, il reste une proportion importante de phrases dont son modèle est incapable d'expliquer l'ordre des mots. Certes, le travail interprétatif qui est nécessaire quand on étudie la SI d'une langue ancienne demande une approche avant tout qualitative ; mais je ne pense pas qu'une telle approche soit contradictoire avec une approche quantitative [contra Dik 2007:30]. Au contraire, je crois qu'il est indispensable de donner de temps à autre une idée de l'importance statistique de tel ou tel phénomène et surtout de tenir compte de l'étendue du pouvoir explicatif d'un modèle fonctionnel. Si celui de Dik ne correspond



qu'à la moitié des clauses rencontrées dans un texte (ce qui, dans le cas du grec ancien, est déjà très convaincant), il reste à expliquer le reste, en modifiant le modèle si c'est nécessaire. C'est pourquoi j'ai établi un corpus de référence pour la langue de l'*Iliade* et l'*Odyssee*, qui permettra d'inscrire les analyses d'exemples dans une perspective globale sur le grec homérique<sup>66</sup>.

**Définition du topique et du focus** La relative faiblesse prédictive de la théorie de Dik provient d'un second problème, plus profond : il s'agit de la définition qu'elle donne des notions capitales de topique et de focus, définition qui n'est, à mon sens, pas assez précise. Voyons d'abord comment elle définit la fonction de topique (1.44).

- 1.44 *Topic function* is assigned to an element which the speaker regards as an appropriate foundation for constructing a message which is relevant to the subject matter of the discourse. Dik [2007: 31]

Cette définition correspond assez bien à celle que j'ai donnée ci-dessus (c'est une précision de la notion d'*à-propos*), et elle suggère clairement que l'attribution d'une fonction pragmatique est un choix du locuteur. J'y vois cependant trois difficultés. Premièrement, c'est à la représentation mentale d'un référent qu'est assignée la fonction de topique dans une proposition pragmatique, non à une expression lexicale dans un énoncé. Ce n'est que par commodité d'expression qu'on peut dire qu'un constituant a une fonction de topique dans un énoncé<sup>67</sup>. Deuxièmement, H. Dik refuse explicitement la possibilité d'énoncés à plusieurs expressions Topiques, une restriction qui est démentie par les faits, comme on le verra amplement plus loin<sup>68</sup>. Enfin, cette restriction l'empêche de faire la différence, du point de vue de la position linéaire, entre topique non ratifié simple et topique à contraste exclusif, bien qu'elle voie clairement que le contraste est une caractéristique possible du topique comme du focus [Dik 1995: 27].

Quant à sa définition du Focus (1.45), basée sur la théorie de S. Dik [1997a: 326–327], elle me semble encore plus problématique.

66. Voir p. 84 sq.

67. Si la définition qu'elle donne a l'air assez vague pour autoriser une telle interprétation, l'usage terminologique de H. Dik suggère qu'elle considère que ce sont des expressions qui ont une fonction de Topique, ce qui est incorrect, comme on l'a vu.

68. Elle reconnaît cependant que cela arrive, mais extrêmement rarement, selon elle, et seulement quand les Topiques sont dans une relation hiérarchique ou quand c'est un groupe de mots qui forment ensemble le Topique de la proposition [H. Dik 2007: 31n31]; voir aussi H. Dik [1995: 27–28, 207–208]. La possibilité de phrases à Topiques multiples a pourtant été évoquée à plusieurs reprises par des tenants de la FG [de Groot 1981: 45, Moutaouakil 1989: 73, Stanchev 1997]; elle est explicitement affirmée dans la FDG [Hengeveld & Mackenzie 2008: 94–95], et dans tous les cas nécessaire pour pouvoir expliquer correctement l'ordre des mots en grec (voir section 3.4, p. 231).

- 1.45 *Focus function* is assigned to an element expressing the information that the speaker considers the most urgent part of the message s/he wants to convey to the listener. H. Dik [2007:32]

D'abord, elle ne prend pas du tout en compte le caractère relationnel du focus. C'est en effet la relation entre la (les) présupposition(s) et l'élément focal qui crée l'assertion, et le focus n'exprime pas en soi une information. Mais surtout, pour ce qui est du grec ancien, seul un élément préverbal ou le verbe lui-même peuvent, selon H. Dik, exprimer un focus, c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir que des focus restreints ; elle ne permet donc pas la constitution d'un domaine focal initié par le verbe<sup>69</sup>, alors qu'il s'agit là d'une structure très importante de l'ordre des mots en grec ancien.

**Zone postverbale** De façon plus générale, la théorie de H. Dik souffre d'une imprécision fondamentale quant à la zone postverbale, censément occupée par des éléments « pragmatiquement non marqués ». Or on a vu que la partition entre matériel présupposé et matériel focal couvre l'ensemble de l'énoncé, puisque le Focus est défini comme l'assertion moins les éléments présupposés. Par conséquent il ne peut y avoir d'éléments pragmatiquement non marqués. Faute d'assigner une fonction aux éléments de la zone postverbale, H. Dik semble laisser son modèle inachevé. L'origine de cette conception à mon sens incorrecte se trouve d'abord dans la FG, comme le reconnaît H. Dik elle-même, en formulant ce qu'elle appelle « *the one-Topic-and-one-Focus-per-clause principle* ». Elle justifie ce postulat, non seulement par ce qu'elle appelle son adéquation cognitive (qu'elle ne démontre pas), mais aussi par son intérêt théorique :

- 1.46 It allows us to formulate a strong hypothesis for Greek word order ; if the number of elements that can be assigned a pragmatic function in one clause were not restricted, it would not be possible to prove or disprove a clause pattern in terms of *pragmatic functions* of elements, as distinct from *information status*<sup>70</sup>.

[H. Dik 1995:29]

Pour ma part, je soutiendrai qu'au contraire, cette limitation théorique mène à des analyses erronées : outre que cela crée l'impossibilité, que j'ai déjà mentionnée, d'assigner la fonction Topique à plus d'un constituant et de délimiter un domaine focal comportant plusieurs constituants<sup>71</sup>, on se retrouve forcément, dans les énoncés longs, avec des éléments pour ainsi dire en trop, une fois

69. Sauf dans le cas des phrases thétiques [H. Dik 2007:54–55], fait qui n'est mentionné qu'en passant, sans que le modèle initial soit remis en cause. Dans H. Dik [1995:64n97], les phrases thétiques sont considérées comme des phrases dans lesquelles aucune fonction pragmatique n'est assignée.

70. La suite du paragraphe suggère que H. Dik entend par *information status* l'opposition Thème–Rhème de l'école pragoise.

71. H. Dik reconnaît cependant qu'on peut rencontrer des focus complexes, mettant en jeu deux éléments, comme dans l'exemple suivant, que j'aurais plutôt tendance à analyser en ayant recours à un domaine focal [*eats rice with a fork*], peut-être avec un champ focal ne couvrant que [*rice with a fork*].

attribuées les fonctions Topique et Focus. Il est probable que l'ordre des mots du hongrois, dont la zone postverbale, contrairement à la zone préverbale, n'est pas ordonnée [É. Kiss 1998: 265]<sup>72</sup>, ait contribué à justifier la position *Reste* dans le schéma d'ordre des mots de H. Dik pour ces éléments que sa théorie ne permettait pas d'identifier du point de vue de la SI. On verra qu'au contraire, la zone postverbale en grec peut contenir des éléments du domaine focal (section 2.1, p. 96 sq.), des Topiques ratifiés (section 3.3, p. 197 sq.) et des éléments présupposés non topiques (section 3.3.6, p. 228 sq.), et que l'ordre de ces éléments n'est pas libre.

En somme, il était nécessaire de modifier profondément le modèle de H. Dik pour augmenter son efficacité prédictive, tout en maintenant son principe de départ. C'est la tâche que s'est donnée Matic [2003a]; le modèle descriptif auquel il parvient est remarquable par la masse de données qu'il permet d'expliquer, et c'est ce modèle que je reprendrai généralement pour ma propre analyse des données homériques. Néanmoins, certaines précisions et modifications supplémentaires me paraissent indispensables, à la fois parce que ni Dik ni Matic ne prennent en compte la synchronie homérique, et surtout parce qu'il est possible d'améliorer encore le modèle sur quelques points qui concernent également l'attique classique.

## 1.2.2 Méthode d'analyse

Avant de passer en revue les différents constituants pragmatiques dont la fonction est marquée en grec ancien et d'établir leurs positions linéaires respectives, je voudrais expliciter deux points de méthode qui me paraissent cruciaux.

### 1.2.2.1 Analyse des fonctions pragmatiques

Le premier point se résume à la question suivante : comment détermine-t-on les fonctions pragmatiques des constituants d'un énoncé ? Comment s'y prend-on pour analyser de façon certaine la SI d'un énoncé, c'est-à-dire sa structure présuppositionnelle et sa structure assertive ? On a vu que la SI est influencée à la fois par le contexte d'énonciation, le contexte discursif ou cotexte et les cadres

72. Cependant, le hongrois connaît des expressions focales postverbales, qui permettent, par leur opposition aux expressions focales préverbales, d'exprimer certaines nuances sémantiques (focus d'information) [É. Kiss 1998, Onea Gáspár 2007].

cognitifs activés dans le discours, mais qu'elle est en définitive le résultat d'un choix du locuteur, qui décide de donner un certain nombre d'instructions à l'auditeur afin de guider son interprétation de l'énoncé. Or nous ne disposons pour le grec que d'énoncés finis et figés dans une forme écrite. En l'absence de locuteurs natifs, le linguiste se trouve face à une double difficulté.

**Absence des éclaircissement de locuteurs natifs** D'abord, il est impossible de susciter des énoncés ou de demander des éclaircissements sur leur sentiment de locuteurs, par le biais de « gloses épilinguistiques » [Culioli 19991-1999 : 2.74-75]. On a donc du mal à trouver des paires minimales, pour ainsi dire, ou ce que Lambrecht [1994] appelle des allophrases, dont la signification (la valeur de vérité) est équivalente mais la SI différente<sup>73</sup>, et l'on doit se contenter du matériau linguistique existant.

**Absence du critère intonatif** Ensuite, le critère intonatif, qui joue un si grand rôle dans de nombreuses langues pour marquer la SI<sup>74</sup>, est complètement absent, puisque seuls les accents de mots sont notés (voire, faudrait-il dire, reconstruits par la tradition grammaticale<sup>75</sup>). Il y a, de fait, une dimension paradoxale dans le fait de parler de la situation d'énonciation et de communication, c'est-à-dire de poser la primauté de la communication orale sur la communication écrite<sup>76</sup>, quand il s'agit

73. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle H. Dik [1995, 2007] se concentre sur des énoncés sémantiquement semblables, afin de réduire le nombre de facteurs qui pourraient influencer l'ordre des mots. Pour une justification de cette méthode, voir H. Dik [2005:15-16, 2007:42] ; sur ses insuffisances, voir Kwong [2005:20].

74. En anglais, par exemple, l'intonation est presque le seul moyen d'indiquer la SI, et elle a donné lieu à une riche littérature sur l'interaction entre accent et focus, notamment dans la littérature générativiste. Voir entre autres Bolinger [1961], Gussenhoven [1983], et surtout Lambrecht [1994:322-333] pour une théorie unitaire de la fonction de l'accent de phrase en anglais.

75. Pour un aperçu historique récent de la tradition grammaticale relative à l'accentuation grecque, voir Probert [2006:15-45], qui propose le jugement synthétique suivant :

Our knowledge of ancient Greek accentuation rests on a grammatical tradition whose roots lie in Hellenistic Alexandria and whose general reliability, at least for the Hellenistic period, is supported from a number of different angles. The accents prescribed by the Hellenistic grammarians and written in some literary papyri agree with those presupposed by the melodies of musical compositions surviving from the same period. Comparison with the accentual systems of some other ancient Indo-European languages, particularly Vedic Sanskrit, and with that of Modern Greek, reveals correspondences that demonstrate a high level of linguistic reality in the Hellenistic system. In addition, the correspondences with other ancient Indo-European languages hint at considerable continuity with the past. [Probert 2006:52]

76. Voir Lambrecht [1994:36] pour une position similaire ; Chafe [1994:42-50] fait un exposé synthétique des différences cognitives entre parler et écrire. Le paradoxe, néanmoins, est moins profond qu'il n'y paraît, comme le rappelle Bühler à propos de toute analyse linguistique :

Le fait que ce soient des cadavres que l'anatomiste dissèque n'empêche pas d'appliquer ses résultats aux êtres vivants. Le fait que ce soient des produits figés ou des « coques » de l'acte de parole vivant que le grammairien dissèque ne l'empêche pas d'exploiter ses résultats en interprète scientifique de ce qui vit une fois ou a une fois été vivant, c'est-à-dire en tant que philologue, au sens le plus large du terme. [Bühler 2009:265]

d'une langue morte, ou, pour mieux dire, d'une langue-corpus, qui ne nous est connue que par écrit, et dont les vestiges sont, de plus, irrémédiablement fractionnaires. Il va de soi que cet état de choses est problématique : l'absence de locuteurs natifs du grec ancien est, là encore, une barrière dans bien des cas infranchissable que le temps a posée entre la langue grecque et nous. À ma connaissance, la seule tentative pour reconstruire l'accent de phrase est celle de Devine & Stephens [1994:475-480], qui cherchent à identifier le contour mélodique caractéristique des expressions de topique et de focus<sup>77</sup>. Cependant, la rareté du matériau musical sur lequel ils s'appuient, ainsi que le caractère rudimentaire des notions de topique et de focus qu'ils emploient dans cet ouvrage<sup>78</sup>, rend leurs observations très hasardeuses. La prudence invite donc à considérer qu'on ne peut pas reconstituer l'intonation de phrase, et que par conséquent, celle-ci ne peut servir de critère pour déterminer les fonctions pragmatiques d'un énoncé<sup>79</sup>. Néanmoins, j'ai déjà eu l'occasion de le réaffirmer (p. 42 sq.), la SI n'intéresse le linguiste que dans la mesure où elle a des conséquences sur la forme (morphosyntaxique ou intonative) de la phrase, c'est-à-dire seulement dans la mesure où elle est du ressort de la grammaire<sup>80</sup>. Or il se trouve justement que le grec marque la SI par des moyens syntaxiques (l'ordre des mots), qui, par conséquent, sont conservés par la forme écrite. L'accentuation de la phrase n'était pas probablement pertinente du point de vue fonctionnel, sauf peut-être dans certains cas limités ; en tout cas, le chercheur n'est pas entièrement empêché d'explorer les manifestations grammaticales de la SI en grec ancien par l'absence de traces de l'intonation de phrase. Ce qu'il doit faire, c'est employer des critères efficaces qui lui permettent de déterminer les fonctions pragmatiques des constituants, afin d'établir l'ordre linéaire dans lequel ils apparaissent.

**Critères pour déterminer les fonctions pragmatiques** Mais quels critères utiliser ? Celui qui nous est le plus accessible est le cotexte, c'est-à-dire l'univers interne du discours, qui est constitué de l'ensemble des énoncés. Celui-ci suggère un contexte physique, dont on peut déduire les statuts cognitifs possibles des référents, lesquels à leur tour influencent les choix du locuteur, dont nous

77. Remarquons cependant qu'Ammann [1922] considère le terme dont l'intensité prosodique (*Betonung*) est la plus forte comme la base à partir de laquelle s'organise l'ordre des mots (*Satzbasis*) ; pour ce faire, il semble appliquer à sa lecture du grec l'accentuation de la phrase allemande comme indice de l'organisation de l'information à partir d'un point tonal culminant. Cela dit, il est difficile de savoir si par *Betonung* Ammann entend réellement une saillance prosodique ou s'il faut y voir une expression imagée, synonyme de *Heraushebung*.

78. En particulier, leur notion de topique ne concerne que des topiques non ratifiés, et aucune distinction n'est faite entre ce type de topique et le topique à contraste exclusif. Empressons-nous d'ajouter que les auteurs utilisent des théories de la SI plus élaborées dans leurs livres plus récents [Devine & Stephens 2000, 2006].

79. La déduction serait en effet circulaire : on ne peut attribuer une fonction pragmatique à tel constituant en se basant sur un accent qu'on a déterminé à partir de fonctions pragmatiques définies sur d'autres critères. Cf. sur ce point Goldstein [2010:41-42].

80. En cela, l'étude de la SI est distincte de la pragmatique grecque, qui se fonde sur des implicatures conversationnelles et non conventionnelles [Lambrecht 1994:3-5].

ne voyons qu'une trace linguistique partielle. On pourrait schématiser ce processus comme dans la Figure 1.2.

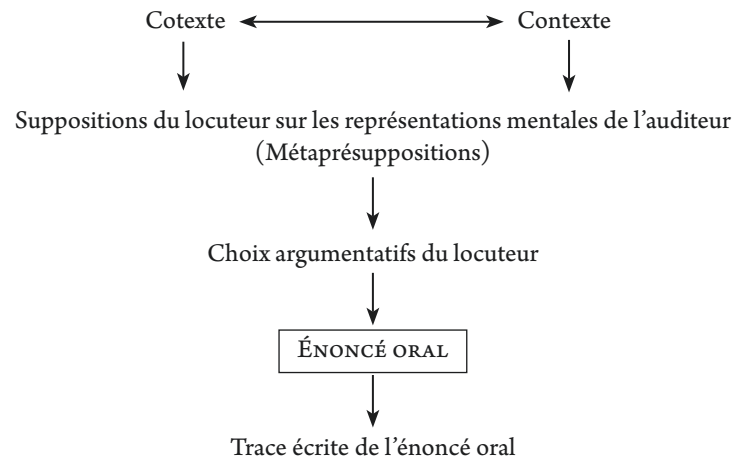


Figure 1.2 Le processus de production de l'énoncé

**L'analyse pragmatique est une interprétation** Il s'agit donc, évidemment, d'une tâche d'interprétation [Dik 2007:33–34] : on construit une interprétation pragmatique à partir des données textuelles fragmentaires du grec ancien. Une telle tâche n'est pas pour autant impossible. En effet, comme je l'ai dit, toute communication nécessite un travail d'interprétation de la part de l'auditeur. La SI est un ensemble d'instructions proposées par le locuteur pour guider l'interprétation de l'auditeur ; en ce sens, toute réception est interprétation, et notre tâche n'est qu'une forme particulière, et particulièrement laborieuse, de réception. De plus, le statut de texte fini a un avantage : il nous permet, pour évaluer les intentions du locuteur, de nous appuyer non seulement sur le cotexte en amont de l'énoncé (comme dans n'importe quel type de situation d'énonciation), mais également sur le cotexte en aval, c'est-à-dire la suite du texte, qui est normalement inaccessible à l'auditeur, puisque la communication se produit dans le temps. Il est ainsi possible de déceler les stratégies communicatives du locuteur et de voir, pour ainsi dire, où il veut en venir [H. Dik 1995:25]<sup>81</sup>. On peut ainsi définir un protocole pour aborder chaque phrase, en se posant, par exemple, la série de questions suivantes :

- 1.47
  - a. (Signification sémantique) Quelle est la proposition que le locuteur affirme comme vraie, ou quelle est la situation du monde extérieur que la phrase est censée décrire ?
  - b. (Signification pragmatique) Quelle information l'auditeur est-il censé posséder avant que la phrase soit prononcée, et comment la phrase fait-elle évoluer l'état d'information de l'auditeur ?
  - c. Quels aspects de la syntaxe de la phrase codent sa signification sémantique ?

81. Voir encore Ducrot [1984:40–41] pour une définition de la partition entre *présupposé* et *posé* (qui correspondent, *grosso modo*, à mes catégories de présupposition et d'assertion) en fonction de l'enchaînement argumentatif qu'ils autorisent.

- d. Quels aspects de la syntaxe de la phrase codent sa signification pragmatique ?
- e. Comment la signification sémantique et pragmatique de la phrase résulte-t-elle de la combinaison de ses parties ?
- f. Comment ces aspects syntaxiques sont-ils traités et interprétés par l'auditeur quand il reçoit le message en temps réel ? [d'après Devine & Stephens 2006:6]

On formulera donc un certain nombre d'hypothèses sur le statut informationnel des différents constituants des énoncés analysés, en les justifiant par le contexte, physique et discursif, et les stratégies communicatives possibles du locuteur. Même s'il s'agit toujours d'hypothèses, je crois que leur validité pourra être confirmée par l'applicabilité du modèle d'ordre des mots qui en découlera.

#### 1.2.2.2 Assertion, nouveauté et performance épique

**Le problème de l'itération de la performance** Le second point de méthode qui pourrait faire difficulté a trait à une question théorique soulevée par Bakker [1993b], dans le cadre spécifique de la poésie homérique : c'est la question de la re-performance. Quoique, comme on va le voir, la question soit, à mon sens, mal posée, la réfutation de la difficulté apparente soulevée par Bakker pourra servir à clarifier certaines conséquences théoriques qui découlent de la conception du langage que je suis dans cette étude et à tracer une ébauche des processus d'interprétation à l'œuvre dans l'analyse linguistique.

Le modèle incrémentiel de communication stipule en effet que la relation entre l'assertion et la présupposition doit être nouvelle [Matić 2003b:85]. Un locuteur peut bien sûr énoncer une assertion dont il sait pertinemment qu'elle n'est pas nouvelle [Edwards 1997:121-123]; mais alors il compte justement sur cet apparent paradoxe pour inciter l'auditeur à en tirer des conclusions, et à interpréter l'énoncé en trouvant ce qui est nouveau dans l'assertion. Ainsi, si je prononce l'énoncé 1.48 dans un lieu surchauffé, mon auditeur, qui sait qu'il fait chaud et que je sais qu'il le sait, pourra interpréter mon assertion comme une invitation, par exemple, à ouvrir la fenêtre [Matić 2003b:85]. C'est en général ainsi que fonctionnent les actes de langage indirects<sup>82</sup>.

1.48 Il fait chaud, ici, dis donc !

Mais comment parler d'une nouvelle relation ou du caractère informatif d'une assertion quand on a affaire, comme dans le cas de l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à un récit toujours recommencé ? On peut en effet considérer la performance d'un récit épique comme « *the re-enactment of an event sequence that is crucial enough to be foundational for the collective experience of the community* » [Bakker 1993b:10]. Il ne

82. Voir par exemple Ducrot [1984:87-88] sur les demandes prenant la forme d'une question.

serait alors pas question d'informer l'auditeur de ces événements, comme la mort de Patrocle ou le retour d'Ulysse, puisque ces événements sont, par excellence, connus de lui<sup>83</sup>. La notion même d'assertion, conçue comme l'ajout d'une nouvelle relation au fonds commun, serait problématique du point de vue de la tradition épique, qui est, pour ainsi dire, un fonds commun de récits. Si d'une part les propositions sont bien des représentations du monde, et si d'autre part on considère que le contenu des épopées fait partie de la connaissance encyclopédique des auditeurs d'Homère, alors les différentes propositions qui composent les récits épiques devraient être tenues pour des éléments du fonds commun de ces auditeurs. On aboutirait donc à un paradoxe : comment asserter systématiquement quelque chose qui fait partie du fonds commun ? Comment concilier notre modèle de communication avec les conditions de la performance épique ?

**La performance comme réactivation** La réponse envisagée par Bakker, qui s'inspire de Chafe [1987, 1994], est de remplacer l'opposition ancien/nouveau par l'opposition actif/inactif, c'est-à-dire à déplacer la partition de l'information du domaine de la connaissance à celui de la conscience [Bakker 1993b : 9-10]. Lors d'une performance, asserter les événements de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, ce n'est pas transmettre une information, c'est réactiver et réactualiser le passé épique. Il n'y aurait donc pas de contradiction : c'est en étant asserté que le passé devient présent. Peut-être, d'ailleurs, l'implicature conversationnelle, sur laquelle l'auditeur se base pour interpréter l'exemple 1.48 comme une invitation à agir, joue-t-elle ici aussi un rôle : les auditeurs, confrontés à des assertions qu'ils savent appartenir au fonds commun, seraient amenés à interpréter le choix que fait l'aède de les présenter comme des assertions, et non des présuppositions, ce qui créerait l'effet d'activation recherché.

**Niveaux d'interprétation de l'énoncé** Bien que cette ligne d'argumentation paraisse séduisante, je crois qu'elle se fonde sur une confusion entre plusieurs niveaux d'analyse du langage, qu'il vaudrait mieux garder séparés. En effet, il faut absolument éviter de confondre les processus cognitifs à l'œuvre dans la production d'énoncés et leur grammaticalisation, c'est-à-dire leur transformation en faits linguistiques, avec la fonction sociale et idéologique que ces énoncés remplissent dans l'événement collectif de la performance. Il me semble que le paradoxe — comment asserter ce qui est par essence connu ? — n'est qu'apparent et qu'il repose sur une conception erronée à la fois de la fonction de la SI dans le discours et de la place du discours dans la performance. Je crois, pour ma part, que le moyen linguistique employé dans un énoncé ne se confond pas avec la fonction sociale de cet énoncé : la forme linguistique de l'énoncé n'est pas, ou pas seulement, un produit de

83. Pour un réexamen critique et nuancé de cette conception répandue selon laquelle le public homérique aurait été au fait, jusque dans le détail, du contenu narratif des épopées, voir Scodel [2002a].



l'énonciation elle-même. Certes, on a pu dire que tout énoncé est un commentaire de l'énonciation, c'est-à-dire une description de l'acte qu'accomplit le locuteur en prenant la parole [Ducrot 1984 : 182-186]. Mais cette description n'est pas explicite : c'est en employant telle structure (telle phrase) dans un contexte donné que le locuteur invite l'auditeur à interpréter son geste. Quant à la structure elle-même et aux lois qui régissent sa forme, il s'agit de faits linguistiques, c'est-à-dire conventionnels, qui sont, au moins en partie, indépendants de l'usage qu'en fait le locuteur. Comme on l'a répété, la SI est un ensemble de signes linguistiques qui indiquent à l'auditeur quelles propositions il doit présupposer, c'est-à-dire ajouter au fonds commun comme la base sur laquelle évaluer l'assertion, et quelle proposition est assertée, c'est-à-dire proposée comme devant être évaluée et (si acceptée) ajoutée au fonds commun. Ces signes sont des indices qui permettent à l'auditeur de construire une interprétation à la fois du contenu propositionnel de l'énoncé, et, à partir de ce contenu et de l'acte d'énonciation du locuteur, de la fonction de cet énoncé dans le discours.

L'interprétation est donc à trois niveaux, pour ainsi dire : d'une part (premier niveau) elle permet de construire la signification de la phrase, d'autre part (deuxième niveau) elle permet de construire le sens de l'énoncé, c'est-à-dire de l'emploi de la phrase en contexte. La SI est un ensemble d'indices qui permettent en partie de passer de l'une à l'autre, mais le sens de l'énoncé ne se résume pas à la signification de la phrase augmentée de sa caractérisation comme information ; il est aussi (troisième niveau) fonction de l'acte même d'énonciation, et dépasse la SI en l'embrassant comme une de ses composantes. La signification lexicale d'une phrase, le sens d'un énoncé comme phrase pragmatiquement structurée et son sens comme acte d'énonciation sont des niveaux différents de l'interprétation linguistique ; ils répondent à trois questions différentes, la troisième étant la dernière à laquelle l'auditeur peut répondre, mais conditionnant toutes les autres :

- ▶ premièrement, quel est le contenu sémantique transmis par l'énoncé ?
- ▶ deuxièmement, comment ce contenu est-il présenté du point de vue de la SI ?
- ▶ enfin, troisièmement, pourquoi le locuteur a-t-il choisi, ici et maintenant, de me transmettre ce contenu sémantique et de le présenter de cette façon ?

Il est évident que c'est la réponse à la troisième question qui seule donne un sens complet à l'énoncé. De même, les intentions communicatives du locuteur, les raisons de son acte d'énonciation, ont bien sûr une influence sur le contenu sémantique et son découpage pragmatique ; mais cette influence est conditionnée par les moyens linguistiques à la disposition du locuteur et sont affaire de grammaire, et non directement de sens. Dans le cas de la performance épique, la forme grammaticale des énoncés, en particulier leur SI, n'a donc rien à voir avec leur utilisation comme

moyen de réactiver le passé épique. De ce point de vue, on pourrait dire que le caractère informatif de la communication est conventionnel : il peut être une part essentielle des intentions du locuteur, ou n'être qu'un effet collatéral de la communication, un moyen employé pour atteindre un autre but. Par conséquent, [contra Bakker 1993b] la fonction de réactivation du passé qui est celle de la performance épique n'est aucunement en contradiction avec un modèle du langage basé sur la communication, c'est-à-dire la transmission d'information. Les deux phénomènes sont simplement situés sur un autre plan de l'interprétation. D'ailleurs, si l'on considère, comme je le fais, que la SI est une affaire de grammaire, on ne voit pas pourquoi une phrase donnée aurait une SI différente dans chacune de ses réalisations comme énoncé. De même que, en lisant tel énoncé et en le relisant une autre fois, je ne change pas l'identification que je fais de son sujet, de son objet, etc., de même je n'ai aucune raison de changer l'interprétation que je fais de sa SI.

La question est en fait de savoir si la SI relève du seul énoncé, ou si elle est déjà marquée dans la phrase. Comme je l'ai laissé entendre, la réponse est évidemment que la SI est codée dans la *phrase*, au même titre que les rapports syntaxiques (sujet, verbe, etc.), puisqu'elle est exprimée par ce que Lambrecht [1994] appelle une *structure focale*. De plus, comme l'a montré Ducrot [1984], on est obligé de faire intervenir la pragmatique dès la signification de la phrase, et pas seulement dans le sens de l'énoncé, pour pouvoir expliquer un grand nombre de phénomènes linguistiques<sup>84</sup>. Cependant, la SI sert aussi d'interface entre phrase et énoncé dans la mesure où elle ne peut s'interpréter que par rapport à la situation d'énonciation. Elle relève donc (pour reprendre la distinction saussurienne) à la fois de la langue et de la parole, ou, pour mieux dire, elle est un élément linguistique qui marque l'inscription de la parole dans la langue. Ainsi, j'ai déjà signalé (ci-dessus p. 64 sq.) que certaines phrases sont sous-spécifiées du point de vue de leur SI. Le marquage de la SI est, dans de telles phrases, susceptible d'occasionner des interprétations différentes de la part du locuteur et de l'auditeur, c'est-à-dire que le locuteur peut employer une phrase P avec sa signification S marquée pour la SI en la réalisant dans différents énoncés  $e_1, e_2, \text{etc.}$ , chacun doté d'un sens  $s_1, s_2, \text{etc.}$ . Revenons à l'exemple 1.31 (répété ici sous le numéro 1.49, p. 81) :

1.49     [<sub>a</sub> All the pop stars [<sub>b</sub> wore [<sub>c</sub> dark [<sub>d</sub> CAFTANS ]<sub>Focus</sub>     [= Büring 1999:142 (1)]

La SI marquée dans la signification S de cette phrase est bien l'extension maximale du domaine focal a. Cependant, selon que cette phrase est employée (c'est-à-dire réalisée en énoncé) pour répondre aux différentes questions 11a–d, on pourra distinguer la SI des différents énoncés suivants :

1.50     a. [ All the pop stars wore dark caftans ]<sub>Focus</sub>  
           b. All the pop stars [ wore dark caftans ]<sub>Focus</sub>

84. C'est notamment le cas pour la forme des clauses dépendantes : voir ci-dessous section 4.2, p. 310 sq.

- c. All the pop stars wore [ dark caftans ]<sub>Focus</sub>
- d. All the pop stars wore dark [ caftans ]<sub>Focus</sub>

Une fois que la phrase est réalisée en énoncé, l'indétermination de la SI disparaît. Par exemple, si l'énoncé 1.50d est utilisé pour répondre à 1.51, il est clair que la SI indiquée à l'auditeur est la suivante : la présupposition s'étend à tout le domaine « All the pop stars wore dark  $x$  », l'assertion peut se paraphraser par «  $x$  = caftans » et le champ focal est restreint à l'élément « CAFTANS ».

1.51 Did the pop stars wear anything dark? (=1.30d, p. 63)

La SI d'un énoncé correspond donc à l'interprétation qu'en font les participants du discours, à partir du marquage de la SI dans la phrase et des divers indices contextuels présents dans l'univers interne et externe du discours (comme, en l'occurrence, la question 1.51).

### 1.2.2.3 Méthode

**Analyse d'un exemple** Pour résumer, on procédera, dans l'analyse des énoncés grecs, de la façon suivante. Soit un énoncé tel que 1.52.

1.52 (*Liste des contingents navals des différentes cités grecques.*)  
 Κορίνθιοι δὲ τεσσαράκοντα νέας παρείχοντο. Hdt. 8.1.5 (=1.41, p. 69)  
 Les Corinthiens fournissaient 40 navires.

L'analyse permettra d'en dégager la SI détaillée dans l'exemple 1.53.

- 1.53 a. Forme de l'énoncé :  
Κορίνθιοι δὲ τεσσαράκοντα νέας παρείχοντο.
- b. Présuppositions existentielles :  
Κορίνθιοι, τεσσαράκοντα νέας
- c. Présuppositions relationnelles :  
Κορίνθιοι, παρείχοντο, νέας
- d. Assertion :  
'Nombre de bateaux fournis par les Corinthiens = 40'
- e. Domaine focal :  
τεσσαράκοντα νέας
- f. Focus (champ focal) :  
τεσσαράκοντα (νέας)

Ces différentes étapes de l'analyse peuvent toujours se justifier par les indices contextuels qui ont permis d'y parvenir. Ainsi, on peut raisonnablement considérer que les éléments Κορίνθιοι, παρείχοντο, νέας sont dans le champ de la présupposition relationnelle en se référant au contexte amont et aval, que je donne dans l'exemple 1.54.

- 1.54 Οἱ δὲ Ἑλλήνων ἐς τὸν ναυτικὸν στρατὸν ταχθέντες ἦσαν οἶδε· Ἀθηναῖοι μὲν νέας παρεχόμενοι ἑκατὸν καὶ εἴκοσι καὶ ἑπτὰ· ὑπὸ δὲ ἀρετῆς τε καὶ προθυμίας Πλαταιέες, ἄπειροι τῆς ναυτικῆς ἐόντες, συνεπλήρουν τοῖσι Ἀθηναίοισι τὰς νέας· **Κορίνθιοι δὲ τεσσαράκοντα νέας παρείχοντο**, Μεγαρέες δὲ εἴκοσι· καὶ Χαλκιδέες ἐπλήρουν εἴκοσι, Ἀθηναίων σφι παρεχόντων τὰς νέας· Αἰγινήται δὲ ὀκτωκαίδεκα, Σικυώνιοι δὲ δυοκαίδεκα, Λακεδαιμόνιοι δὲ δέκα, Ἐπιδαύριοι δὲ ὀκτώ, Ἐρετριέες δὲ ἑπτὰ, Τροϊζήνιοι δὲ πέντε, Στυρέες δὲ δύο καὶ Κήιοι δύο τε νέας καὶ πεντηκοντέρους δύο· Λοκροὶ δὲ σφι οἱ Ὀπούντιοι ἐπεβοήθηον πεντηκοντέρους ἔχοντες ἑπτὰ. Ἦσαν μὲν ὧν οὗτοι οἱ στρατευόμενοι ἐπ' Ἀρτεμίσιον, εἴρηται δέ μοι καὶ ὅσον τι πλῆθος ἕκαστοι τῶν νεῶν παρείχοντο. Ἀριθμὸς δὲ τῶν συλλεχθεισῶν νεῶν ἐπ' Ἀρτεμίσιον ἦν, παρέξ τῶν πεντηκοντέρων, διηκόσια καὶ ἑβδομήκοντα καὶ μία. Hdt. 8.1.5

Les Grecs qui s'étaient rangés dans la flotte de guerre étaient les suivants : les Athéniens, qui fournissaient cent vingt-sept navires (poussés par le courage et le zèle, les Platéens, qui n'avaient aucune expérience de la marine, contribuaient à remplir les navires avec les Athéniens) ; les Corinthiens, eux, apportaient quarante navires, les Mégariens vingt ; et les Chalcidéens remplissaient vingt navires, que les Athéniens leur avaient fournis ; Égine en apportait dix-huit, Sicyone douze, Sparte dix, Épidaure huit, Érétrie sept, Trézène cinq, Styre deux et Céos deux navires et deux pentécontères ; les Locriens Opontes les aidaient avec sept pentécontères. Voilà donc les cités qui se battaient à l'Artémision, et j'ai dit aussi combien de navires apportait chacune. Le nombre total des navires rassemblés devant l'Artémision, sauf les pentécontères, était de deux cent soixante-et-onze.

Hérodote a annoncé qu'il allait décrire la flotte réunie par les Grecs face aux Perses au cap Artémision. Puis, après avoir indiqué les forces du contingent athénien (rejoint par les Platéens), il passe au contingent Corinthien, dont il mentionne le nombre de bateaux présents, avant de poursuivre la liste. Dans un tel contexte, il est clair que le champ de la présupposition relationnelle s'étend aux Corinthiens (qui dénotent un nouveau Topique, direct et non ratifié, introduit dans le discours), ainsi qu'à leurs bateaux, dont l'idée est évoquée par l'expression τὸν ναυτικὸν στρατὸν, d'une part, et par l'expression (τὰς) νέας, employée deux fois pour désigner les contingents athénien et platéen. Le verbe παρείχοντο est également dans la présupposition, mais sous la forme d'une expression topique indirecte (puisque'il ne s'agit ni d'un argument du prédicat ni d'une expression référentielle). On peut donc en conclure que le champ focal est restreint à l'expression du nombre de bateaux fournis par les Corinthiens, τεσσαράκοντα (on dira, pour abrégé, que τεσσαράκοντα est dans le focus). Du point de vue sémantique, il s'agit en l'occurrence d'un Focus d'identification, puisque le type d'élément est présupposé (le nombre des bateaux). Voilà pourquoi on peut paraphraser l'assertion comme je l'ai fait en 1.53d. Ce genre d'analyse peut être mené pour tous les énoncés grecs, et l'a été pour les exemples que je propose dans le développement qui suit. Cependant, pour éviter les lourdeurs et les répétitions, je ne livre explicitement que les analyses pertinentes pour l'argumentation en cours, en laissant sous-entendues toutes les étapes qui me semblent pouvoir l'être.

**Choix des exemples** Avant d’aborder la description de l’ordre des mots en grec ancien, je dois dire un mot du choix des exemples qui illustreront cette description. Comme le modèle de Dik–Matić a été imaginé d’abord pour la prose, je donnerai des exemples issus d’auteurs de prose classique du v<sup>e</sup> au iv<sup>e</sup> siècles. Mon but est cependant de montrer que ce modèle est valable pour la langue d’Homère ; pour chaque phénomène étudié, je donnerai donc des exemples homériques. On verra que les principes de linéarisation sont rigoureusement les mêmes. Évidemment, il reste un certain nombre de problèmes. Les uns sont spécifiquement homériques et concernent des phénomènes non attestés dans la prose : il s’agit de la tmèse ou de l’hyperbate interne ; les autres sont plus généraux et se posent aussi pour la prose : c’est notamment le problème des interrogatives et celui de la limite du domaine d’application du modèle. Toutes ces questions seront abordées dans les chapitres 4 et 5, car je ne crois pas qu’ils mettent en cause la validité du modèle, mais plutôt qu’ils requièrent des solutions spécifiques qu’il vaut mieux expliquer séparément.

**Le corpus de référence (CdR)** En outre, lorsqu’il s’agira de donner une idée de l’importance statistique d’un phénomène chez Homère, je m’appuierai le plus souvent sur un relevé effectué sur un corpus de référence (CdR) comprenant les chants E, X, α, ι et ν, soit un total de 2828 vers. L’échantillon a été choisi pour être à peu près équitablement distribué entre l’*Illiade* et l’*Odyssee*. D’autre part, j’ai tenu compte de la répartition entre discours et récit, qui a des conséquences dans de nombreux domaines syntaxiques, et fait en sorte que l’échantillon comprenne un passage des ἀπόλογοι d’Ulysse (ι–μ), dont le statut narratif est particulier. Ces différents aspects sont résumés dans le Tableau 1.2.

	Nombre de vers	Récit	Discours
<b>Chant E</b>	<b>909</b> 100,00 %	<b>575</b> 63,26 %	<b>334</b> 36,74 %
<b>Chant X</b>	<b>515</b> 100,00 %	<b>228</b> 44,27 %	<b>287</b> 55,73 %
<b>Total <i>Illiade</i></b>	<b>1424</b> 100,00 %	<b>803</b> 56,439 %	<b>621</b> 43,61 %
<b>Chant α</b>	<b>444</b> 100,00 %	<b>159</b> 35,81 %	<b>285</b> 64,19 %
<b>Chant ι</b>	<b>566</b> 100,00 %	<b>452</b> 79,86 %	<b>114</b> 20,14 %
<b>Chant ν</b>	<b>394</b> 100,00 %	<b>172</b> 43,65 %	<b>222</b> 56,35 %
<b>Total <i>Odyssee</i></b>	<b>1404</b> 100,00 %	<b>783</b> 55,77 %	<b>621</b> 44,23 %
<b>Total</b>	<b>2828</b> 100,00 %	<b>1586</b> 56,08 %	<b>1242</b> 43,92 %

Tableau 1.2 Répartition des vers du Corpus de Référence

Ce CdR est constitué de 4 087 clauses, indépendantes ou subordonnées, et contient 9 685 constituants pragmatiques (y compris les constituants extraclausaux).

Il m'arrivera également, de temps à autre, de m'appuyer sur des décomptes exhaustifs de tel ou tel phénomène, lorsque cela s'avérera possible<sup>85</sup>, ou sur d'autres sondages dans les poèmes homériques<sup>86</sup>. Les paramètres du corpus et la procédure suivie pour l'établir seront, à chaque fois, dûment précisés.

**Conventions de notation** Quoique je n'aie pas désiré multiplier les artifices de notation, il m'a semblé nécessaire d'employer un certain nombre d'abréviations. Comme je l'ai précisé, on doit distinguer trois niveaux d'analyse quand on parle de fonctions pragmatiques :

- ▶ la représentation mentale d'un référent ou d'une situation peut avoir dans une proposition (un contenu propositionnel) la fonction d'un Topique ou d'un Focus. On peut se contenter d'indiquer cette fonction par son nom : Fonction X.
- ▶ une expression linguistique dans un énoncé peut désigner (la représentation mentale d') un référent dans une proposition exprimée par cet énoncé : le nom de la fonction est mis entre chevrons : <Fonction X>.
- ▶ une position structurale dans le modèle d'ordre des mots qui est occupée par des expressions linguistiques dont le référent a telle fonction pragmatique est désignée par le nom de cette fonction entre accolades : {Fonction X}.

On établira ainsi des règles de position linéaire des éléments de l'énoncé grec. Ces règles portent, pour des raisons de clarté, un numéro (arbitraire) et un nom. La première de ces règles, la plus générale et la plus importante, peut se formuler de la façon suivante :

**Règle 1. Principe de la linéarisation par fonctions pragmatiques :**

Les constituants d'un énoncé grec occupent la position structurale {F} réservée à la fonction pragmatique F qu'exerce (la représentation mentale de) leur référent dans la proposition pragmatique exprimée par cet énoncé. Ce principe très général peut être représenté par la formule suivante :

$$\langle F \rangle \rightarrow \{F\}$$

Seul le prédicat <V> a une position structurale {V} qu'il occupe généralement en vertu de sa seule fonction syntaxique, sauf si <V> a une fonction de topique ou de focus (restreint), auquel cas s'appliquent respectivement la Règle 9 ou la Règle 6.

85. Voir par exemple l'étude de la position des négations, section 5.2.3.1, p. 427 sq.

86. Voir par exemple l'étude de la tmèse, section 5.2, p. 416 sq.

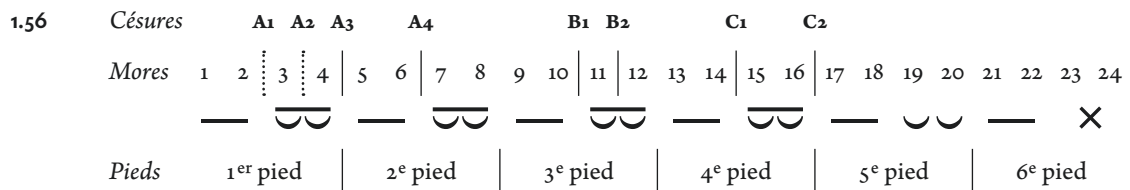
D'autre part, l'interprétation d'un énoncé nécessite de prendre en compte le contexte discursif dans lequel il est inséré<sup>87</sup>. Je fournis donc, avant chaque exemple (et parfois après) une paraphrase de ce contexte, entre parenthèses et en italiques : (*Contexte*); cette paraphrase devrait en général suffire au lecteur à identifier le type de construction pragmatique auquel il a affaire, et de comprendre comment j'interprète les fonctions pragmatiques des différents éléments de l'énoncé.

**Traduction des exemples grecs** Enfin, une précision s'impose quant à la traduction que je fournis des exemples grecs dans ce chapitre. Celle-ci vise avant tout à dégager la SI des énoncés grecs ; j'ai essayé de la faire ressortir le plus clairement possible en français, ce qui n'a pas toujours été facile, dans la mesure où les stratégies utilisées en français et en grec pour la coder sont extrêmement différentes. Notamment, en français standard en tout cas, certaines fonctions sont rarement différenciées les unes des autres (par exemple, il n'y a guère moyen d'exprimer l'opposition, en français standard, entre l'expression lexicale de topiques ratifiés et non ratifiés), ce qui fait que la distinction se perd dans la traduction. Dans certains cas, j'ai donc été amené à proposer, en plus de la traduction proprement dite, une glose qui rende explicites certaines relations de l'énoncé grec. Cette glose est toujours excessive de ce point de vue, car la construction du grec n'est généralement pas aussi marquée que la tournure employée par la glose française. En cela, elle n'est pas une traduction. Ainsi, en rendant l'expression d'un topique non ratifié en grec par *quant à* en français, on explicite la fonction de l'élément topique dans la proposition, mais, le plus souvent, d'une façon si marquée qu'elle fausse l'impression que donne l'énoncé grec. La glose est formellement signalée par des guillemets anglais simples : 'glose'. Dans d'autres cas, j'ai considéré que ma traduction (accompagnée, évidemment, du commentaire de l'exemple au cours de la discussion) était suffisante dans le cadre de mon argumentation. Mais je dois souligner que les traductions elles-mêmes sont influencées par l'aspect informationnel de l'énoncé que j'essaie de faire ressortir, et qu'elles pourront paraître parfois trop explicites ou trop contournées en français, du point de vue de la SI, pour avoir la valeur d'authentiques traductions. Pour résumer, la forme maximale que prendront tous les exemples grecs sera donc la suivante :

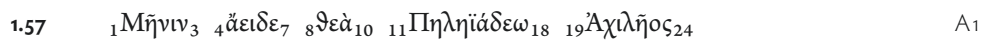
1.55	( <i>Contexte de l'exemple.</i> ) Texte de l'exemple. Traduction. 'Glose.'	Référence de l'exemple
------	---	------------------------

87. Pour mieux dire, il me semble inconcevable de présenter des exemples sans faire intervenir ce contexte ; c'est un des problèmes principaux que je vois à la présentation des données par Devine & Stephens [2000, 2006], où, bien que la SI joue un rôle important dans leurs analyses, le contexte des exemples n'est quasiment jamais précisé.

**Indications métriques** Pour décrire la position des mots dans l’hexamètre, j’emploierai la numérotation par mores, selon le schéma représenté en 1.56, tiré de Hagel [2004a:138] (les césures indiquées sont celles de Fränkel [1926]).



Un chiffre en indice marque la position de la première et/ou de la dernière syllabe du mot (le plus souvent, seul un des deux chiffres est donné). Le premier vers de l’*Iliade* se chiffre donc comme l’indique l’exemple 1.57.



### 1.2.3 Aperçu : l’ordre des constituants pragmatiques en grec ancien

Avant d’entamer la vaste discussion sur l’ordre des constituants pragmatiques en grec ancien, qui va occuper les Chapitres 3 à 6, je fournis un rapide aperçu du modèle de Dik–Matić, tel qu’il résulte de ma propre étude, c’est-à-dire avec les modifications que j’ai cru bon de lui apporter (Figure 1.3). Je donne ensuite les règles de linéarisation que je formule au fur et à mesure de mon étude, en renvoyant aux pages où elles apparaissent la première fois. Cela permettra d’avoir un aperçu synthétique des conclusions auxquelles je serai parvenu.



## 1.2.3.1 Le schéma de l'ordre des mots en grec ancien

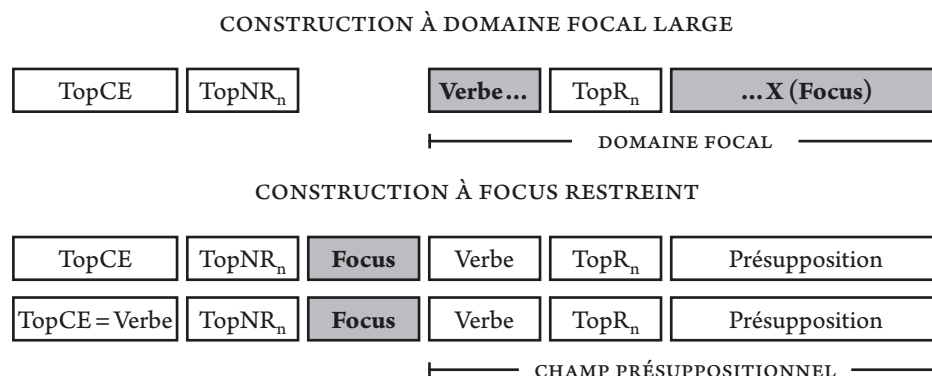


Figure 1.3 Schéma maximal de l'ordre des constituants dans la clause

NB. Les positions alternatives du <TopR> ne sont pas représentées dans ce schéma ; lorsqu'un constituant est marqué de la lettre *n* souscrite, cela signifie que la position peut accueillir plus d'un constituant pragmatique de ce type. La deuxième version de la construction à focus restreint n'est représentée que pour clarifier ce qui se passe lorsque le verbe est en {TopCE} [Matić 2003a : 631n21].

## 1.2.3.2 Les trente règles de l'ordre des constituants en grec ancien

## Les treize règles primaires

**Règle 1. Principe de la linéarisation par fonctions pragmatiques :**

Les constituants d'un énoncé grec occupent la position structurale {F} réservée à la fonction pragmatique F qu'exerce (la représentation mentale de) leur référent dans la proposition pragmatique exprimée par cet énoncé. Ce principe très général peut être représenté par la formule suivante :

$$\langle F \rangle \rightarrow \{F\}$$

Seul le prédicat <V> a une position structurale {V} qu'il occupe généralement en vertu de sa seule fonction syntaxique, sauf si <V> a une fonction de topique ou de focus (restreint), auquel cas s'appliquent respectivement la Règle 9 ou la Règle 6. (voir p. 85)

**Règle 2. Placement du <DFoc> :**

Le domaine focal (<DFoc>) est constitué par le verbe, suivi le cas échéant du ou des autres éléments qui font aussi partie du Focus de la proposition.

$$[V \pm X]_{\text{Focus}} \rightarrow \langle \text{DFoc} \rangle \quad (\text{voir p. 96})$$

**Règle 3. Discontinuité du <DFoc> :**

Le <DFoc> constitué selon la Règle 2 peut être interrompu, immédiatement après le verbe, par des expressions de Topique continu (<TopR>), qui sont alors placées régulièrement en {TopR} en vertu de la Règle 10. (voir p. 103)

**Règle 4. Interprétation du <DFoc> :**

Le {DFoc} est une structure sous-spécifiée qui marque un Focus potentiel, susceptible de deux interprétations pragmatiques : soit le Focus réel porte sur l'ensemble du {DFoc} (DFoc à interprétation large : {DFoc/L}), soit seulement sur le dernier élément (DFoc à interprétation restreinte : {DFoc/R}). (voir p. 107)

**Règle 5. Placement du <FocR> :**

Une expression de Focus restreint (<FocR>) occupe la position immédiatement préverbale {FocR}.

$$\langle \text{FocR} \rangle \rightarrow \{ \text{FocR} \}$$

Tous les autres éléments de l'énoncé font alors partie de la présupposition, et se combinent pour former une proposition présupposée ouverte qui sert de topique indirect à l'assertion. (voir p. 120)

**Règle 6. Verbe focalisé :**

Quand le prédicat a lui-même une fonction de FocR, on peut considérer qu'il est aussi en {FocR}, laissant vide la position {V}.

$$\langle V = \text{FocR} \rangle \rightarrow \{ \text{FocR} \} \quad (\text{voir p. 149})$$

**Règle 7. Placement du <TopNR> :**

Les expressions de Topique non ratifié (<TopNR>) sont placées avant toute expression de Focus (<FocR> ou <DFoc>) dans la position {TopNR}.

$$\langle \text{TopNR} \rangle \rightarrow \{ \text{TopNR} \} \quad (\text{voir p. 158})$$

**Règle 8. Placement du <TopCE> :**

Certaines expressions de topique non ratifié peuvent être marquées comme porteuses d'un contraste par exclusion. Ces expressions <TopCE> sont placées à l'initiale absolue de l'énoncé, avant toute expression de Topique (<TopNR> ou <TopR>) et de Focus (<FocR> ou <DFoc>), dans la position {TopCE}.

$$\langle \text{TopCE} \rangle \rightarrow \{ \text{TopCE} \} \quad (\text{voir p. 172})$$

**Règle 9. Prédicat en fonction de Topique :**

Lorsqu'un topique est exprimé par un verbe, il s'agit d'un TopCE. Le verbe est alors placé en {TopCE} selon la Règle 8.

$$\langle V = \text{Top} \rangle \rightarrow \{ \text{TopCE} \} \quad (\text{voir p. 188})$$

**Règle 10. Placement principal du <TopR> :**

Les expressions de topique ratifié (<TopR>) sont placées le plus souvent immédiatement après le verbe dans la position {TopR}. Elles peuvent alors interrompre un {DFoc}, conformément à la Règle 3.

$$\langle \text{TopR} \rangle \rightarrow \{ \text{TopR} \} \quad (\text{voir p. 197})$$

**Règle 11. Placement alternatif du <TopR> :**

Les expressions de topique ratifié (<TopR>), outre leur position normale en {TopR} (Règle 10), peuvent également se placer après un autre constituant prosodiquement saillant : <TopCE>, <TopNR>, dernier élément d'un <DFoc> (voire à l'intérieur d'un de ces éléments).

$$\langle \text{TopR} \rangle \rightarrow \text{après tout } X' \\ (X = \langle \text{TopCE} \rangle, \langle \text{TopNR} \rangle \text{ ou } \langle \text{DFoc} \rangle) \quad (\text{voir p. 216})$$

**Règle 12. Placement de la <Présupposition> :**

Les éléments qui, sans être des topiques de la proposition, font partie de la présupposition et doivent être exprimés (<Psp>), sont placés à la fin de l'énoncé, après toute autre expression, dans la position {Psp}.

<Psp> → {Psp}

(voir p. 228)

**Règle 13. Topiques multiples :**

Un énoncé peut comporter plusieurs expressions topiques, de différents types, qui sont placées selon leurs règles de placement respectives (Règle 7 pour {TopNR}, Règle 8 pour {TopCE}, Règle 10 pour {TopR}). Les positions {TopNR} et {TopR} peuvent accueillir plusieurs constituants topiques.

(voir p. 233)

### Les dix-sept règles secondaires

**Règle 14. Position des vocatifs :**

Les vocatifs occupent en général une position extraclausale. Ils sont donc placés en P<sup>pré</sup>, en P<sup>post</sup>, ou encore à la frontière entre deux UI. Néanmoins, les vocatifs peuvent également être intraclausaux; dans ce cas, ils sont postpositifs, et se comportent comme les <TopR> (Règle 11), en se plaçant après tout constituant prosodiquement saillant.

(voir p. 271)

**Règle 15. Formation de Thèmes :**

Une expression de topique non ratifié peut former sa propre UI, en étant placée dans la position P<sup>pré</sup> avant la clause centrale (il s'agit alors d'un Thème); cette extraposition n'a pas de conséquence sur l'ordre des mots à l'intérieur de la clause. Du point de vue de la SI, il n'y a pas de différence notable entre les Thèmes et les autres expressions de topiques non ratifiés.

(voir p. 280)

**Règle 16. Formation de Codas :**

Une expression de topique ratifié peut former sa propre UI, en étant placée dans la position P<sup>post</sup> après la clause centrale (il s'agit alors d'une Coda); cette extraposition n'a pas de conséquence sur l'ordre des mots à l'intérieur de la clause. Du point de vue de la SI, il n'y a pas de différence notable entre les Codas et les autres expressions de topiques ratifiés.

(voir p. 291)

**Règle 17. Constituants complexes disjoints :**

Lorsqu'un constituant complexe doit être placé, en accord avec sa fonction pragmatique, dans une position préverbale, on peut ne placer que le premier élément de ce constituant dans cette position préverbale, tandis que le reste est rejeté en position P<sup>post</sup>.

(voir p. 302)

**Règle 18. Principe de l'autonomie informationnelle des clauses :**

Toutes les propositions sont dotées d'une SI, indépendamment du rôle pragmatique qu'elles jouent par rapport à d'autres propositions. Par conséquent, les clauses dépendantes, comme les clauses principales, sont autonomes du point de vue de la SI : elles possèdent une structure focale, et peuvent contenir des expressions topiques et présupposées. Lorsqu'un locuteur évoque une proposition sans l'asserter, il l'évoque en tant que proposition pragmatiquement structurée.

(voir p. 311)

**Règle 19. Position des clauses subordonnées :**

Une clause subordonnée est l'expression d'un constituant pragmatique de la clause matrice. Par conséquent, elle occupe dans la clause matrice la position structurelle réservée à cette fonction, en vertu de la Règle 1. (voir p. 315)

**Règle 20. Principe de l'étanchéité des clauses :**

Une clause, quel que soit son statut, forme son propre domaine pour l'ordre des mots ; ce domaine comprend les positions  $P^{pré}$  et  $P^{post}$ . (voir p. 317)

**Règle 21. Principe de perméabilité des clauses :**

Si un élément d'une clause subordonnée a une fonction pragmatique par rapport à la clause matrice, il peut être intégré à celle-ci et occuper, dans la clause matrice, la position réservée à l'expression de cette fonction. (voir p. 322)

**Règle 22. Position des expressions interrogatives :**

Les expressions interrogatives ont une fonction de FocR. À ce titre, elles peuvent occuper la position préverbale {FocR} ou la position {DFoc/R}, et de façon générale être placées in situ, y compris à l'intérieur de clauses dépendantes et de SN. Cependant, elles sont la plupart du temps (et toujours chez Homère) placées en position préclausale dans l'énoncé, dans la position {QFoc}. Elles peuvent ainsi former leur propre UI, tandis que la proposition présupposée ouverte est enchâssée dans l'énoncé ; en vertu de la Règle 18 et de la Règle 20, il s'agit d'une proposition pragmatiquement structurée. (voir p. 344)

**Règle 23. <FocR> préclausaux :**

Certains <FocR> non interrogatifs peuvent occuper la position <QFoc> ; la proposition présupposée ouverte est alors enchâssée, comme stipulé par la Règle 22. (voir p. 355)

**Règle 24. Position des postpositifs :**

Les postpositifs sélectionnent un hôte à la frontière gauche d'une UI (ou, pour les postpositifs dont la portée est restreinte à un constituant, un groupe phonologique  $\phi$ ). Cette UI est l'UI la plus à gauche du domaine syntaxique auquel appartient le postpositif. L'hôte est défini comme le premier mot prosodique de l'UI concernée, y compris des prépositifs (qui peuvent alors transmettre la direction de leur attachement prosodique au postpositif qui les suit), et à moins que ne s'applique le principe d'intégrité des domaines. (voir p. 364)

**Règle 25. Formation de constituants discontinus (hyperbates) :**

Lorsque les différents éléments d'un SN n'ont pas la même fonction pragmatique, chacun peut se placer dans la position correspondant à sa propre fonction pour obéir à la Règle 1, y compris lorsque ce placement est contraire au principe d'intégrité des domaines. (voir p. 390)

**Règle 26. Hyperbate interne :**

Chez Homère et les poètes, un adjectif prénominal peut être séparé de son nom et placé dans une position immédiatement préverbale, à l'intérieur d'un constituant pragmatique  $Y_1-V-Y_2$ . (voir p. 414)

**Règle 27. Placement des négations :**

Les négations peuvent se placer soit en  $P^I$  (leur portée est alors le champ focal), soit en  $P^{V-1}$ , en formant un complexe verbal avec le verbe lui-même. Le complexe verbal ainsi constitué a les mêmes propriétés informationnelles, et donc positionnelles, qu'un verbe simple sans négation. (voir p. 433)

**Règle 28. Placement des adverbes :**

Les adverbes peuvent remplir diverses fonctions informationnelles, et sont placés en conséquence, en vertu de la Règle 1. Ainsi, si le Focus de la proposition porte sur l'adverbe, celui-ci est placé soit en {FocR} ou {DFoc/R}. Cependant, ils peuvent occuper également une position immédiatement préverbale, en formant avec le verbe un complexe verbal. Si ce complexe verbal est lui-même nié, la négation précède l'adverbe.

*(voir p. 437)*

**Règle 29. Placement des particules locatives (verbes composés et tmèse externe):**

Les particules locatives, de même que les négations (Règle 27) et les adverbes (Règle 28), sont susceptibles d'occuper deux positions différentes dans la clause : soit la position initiale ( $P^I$ ), soit la position immédiatement préverbale ( $P^{V-1}$ ). Dans ce dernier cas elle forme avec le verbe un complexe verbal qui se manifeste par l'univerbation de ses éléments.

*(voir p. 438)*

**Règle 30. Pseudo-incorporation dans le prédicat (tmèse interne):**

Le grec homérique pratique l'opération syntaxique de pseudo-incorporation, par laquelle un constituant non verbal qui forme avec le verbe une unité sur le plan sémantique ou pragmatique est incorporé à lui de façon syntagmatique. Avec les verbes composés, cela se manifeste par le placement de ce constituant non verbal entre le préverbe et le verbe. Le complexe verbal qui en résulte, de même que les complexes verbaux formés par l'adjonction de la négation (Règle 27) ou d'un adverbe à la racine verbale (Règle 28), est susceptible d'être placé dans toutes les positions ouvertes à un verbe simple.

*(voir p. 465)*

## CHAPITRE 2

---

### **FOCUS ET STRUCTURES FOCALES**

Ὁ δὲ Πλάτων τοὺς ἑαυτοῦ διαλόγους κτενίζων καὶ βοστρυχίζων καὶ πάντα τρόπον ἀναπλέκων οὐ διέλειπεν ὀγδοήκοντα γεγονῶς ἔτη· πᾶσι γὰρ δήπου τοῖς φιλολόγοις γνῶριμα τὰ περὶ τῆς φιλοπονίας τάνδρὸς ἰστορούμενα τὰ τε ἄλλα καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ τὴν δέλτον, ἣν τελευτήσαντος αὐτοῦ λέγουσιν εὐρεθῆναι ποικίλως μετακειμένην τὴν ἀρχὴν τῆς Πολιτείας ἔχουσιν τήνδε· « Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος. »

*Platon, à l'âge de quatre-vingts ans, continuait à peigner, boucler et tresser ses dialogues en tous sens : tous les philologues connaissent les anecdotes qu'on raconte sur le perfectionnisme du bonhomme, en particulier celle de la tablette qu'on a, dit-on, retrouvée à sa mort, et qui contenait toutes sortes d'arrangements du fameux début de la République : « J'étais descendu hier au Pirée avec Glaucon fils d'Ariston ».*

— Denys d'Halicarnasse, *Comp.* 25.209-218.



**D**ANS LE PRÉSENT CHAPITRE, je me propose d'étudier la façon dont les différentes structures focales de l'énoncé se manifestent en grec ancien. Comme on l'a vu plus haut<sup>1</sup>, le focus d'une proposition est l'élément par lequel l'assertion diffère de la présupposition. Il s'agit d'une catégorie unitaire, à laquelle peuvent s'adjoindre les traits sémantiques particuliers de contraste et d'exhaustivité. On peut distinguer en grec ancien deux STRUCTURES FOCALES, selon l'extension du focus : s'il n'y a qu'un élément de l'énoncé qui exprime le focus de la proposition, on parlera de construction à FOCUS RESTREINT (FocR) ; si le focus est constitué du verbe, accompagné ou non d'un ou plusieurs de ses arguments, on parlera de construction à DOMAINE FOCAL (DFoc) plutôt que de focus large. Évidemment, au sens propre, le FocR est un DFoc qui ne comprend qu'un argument ; mais il m'a paru plus explicite de nommer DFoc uniquement la structure grammaticale sous-déterminée  $\{V \pm X\}$ , puisque ce domaine, comme on le verra, est une projection maximale du focus potentiel indépendante du focus réel, tandis que la construction à FocR ne permet qu'une seule interprétation focale<sup>2</sup>. La distinction entre les deux types de construction peut être schématisée ainsi :

- 2.1
- a. Focus =  $X \rightarrow$  Focus restreint (FocR)  
(Lambrecht : « *Argument-Focus Structure* »)
  - b. Focus =  $V \pm X \rightarrow$  Domaine focal (DFoc)  
(Lambrecht : « *Predicate-Focus / Sentence-Focus Structure* »)

Je vais donc décrire successivement ces deux constructions, en indiquant chaque fois leur importance statistique chez Homère et en grec classique ainsi que les différentes fonctions discursives qu'elles remplissent dans les textes.

1. Voir section 1.1.6.2, p. 59.

2. Encore faut-il nuancer cette dernière observation : il arrive que le champ focal soit plus petit que le constituant placé en  $\{FocR\}$ , par exemple quand seul l'adjectif d'un SN constitue le focus d'un énoncé. Même si en grec il est possible dans un tel cas d'employer la stratégie des constituants discontinus, il arrive assez souvent que le Principe d'Intégrité des Domaines [S. Dik 1997a : 402] soit respecté et que l'ensemble du SN dont seule une partie est dans le Focus soit placé en position  $\{FocR\}$  (voir ci-dessous p. 390 sq.). De plus, on verra que des propositions thématiques peuvent être exprimées par des constructions à  $\langle FocR \rangle$  (voir ci-dessous 2.2.2.3, p. 134 sq.).



## 2.1 DOMAINE FOCAL

### 2.1.1 Définition et caractéristiques formelles

Lorsque le focus d'un énoncé est exprimé par le verbe accompagné ou non d'un ou plusieurs de ses arguments, il se constitue un Domaine focal <DFoc>, dont le verbe marque la frontière gauche et le dernier élément dans le focus la frontière droite. En postulant l'existence de ce type de construction en grec ancien, Matic' [2003a: 582–588] modifie de façon substantielle les vues de H. Dik [1995], qui ne reconnaît que le FocR et par conséquent uniquement une position {FocR} préverbale, pouvant être occupée par tout constituant, y compris le verbe<sup>3</sup>. Cependant, le modèle de H. Dik est incapable d'expliquer des énoncés comme 2.2 :

- 2.2 Κατέβην χθές εις Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος. Plat. *Rép.* 327a  
 J'étais descendu hier au Pirée avec Glaucon fils d'Ariston.

Il s'agit là de la toute première phrase de la *République*, un contexte où les sources de métapré-suppositions sont réduites au minimum. Par conséquent la seule présupposition relationnelle de cet énoncé est l'identité du locuteur (en l'occurrence Socrate), qui est codée, de façon indirecte, par la désinence verbale de première personne du singulier<sup>4</sup>. Le champ focal couvre donc toute la proposition : on ne voit guère au nom de quoi on pourrait interpréter les différents éléments (χθές, εις Πειραιᾶ, μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος) comme des éléments présupposés. Pour marquer un tel focus large, le grec forme donc un <DFoc> constitué par le verbe suivi des autres éléments du focus, ce qui est formulé par la Règle 2.

**Règle 2. Placement du <DFoc> :**

Le domaine focal (<DFoc>) est constitué par le verbe, suivi le cas échéant du ou des autres éléments qui font aussi partie du Focus de la proposition.

$$[V \pm X]_{\text{Focus}} \rightarrow \text{<DFoc>}$$

3. Voir la section 2.2.4, p. 148 sq. H. Dik [2007: 54–55] admet cependant, dans la version la plus récente de sa théorie, l'existence de ce qu'elle appelle « *all-new sentences* », c'est-à-dire d'énoncés dont toute l'étendue est dans le Focus, et qui sont caractérisés par l'emploi du verbe en position initiale. Cependant les structures à DFoc ne sont pas restreintes aux phrases thétiqes ou « *all-new* », comme on va le voir (p. 32 sq.).

4. En fait, l'identité du locuteur n'est révélée dans le texte que quelques lignes plus loin, quand Polémarque s'adresse à Socrate en l'appelant par son nom (ὦ Σώκρατες 327c). Jusqu'à ce point, la convention littéraire laisse en suspens l'identification explicite du narrateur. Dans la plupart des situations réelles, ce suspens n'est guère possible, car l'identité du locuteur n'est généralement pas problématique. Pour le dire plus clairement, tout ce qui est présupposé, c'est que celui qui parle et le sujet du verbe κατέβην sont une seule et même personne, quelle que soit l'identité de celle-ci.

## 2.1.1.1 Éléments non verbaux pouvant constituer un &lt;DFoc&gt;

Comme le montre l'exemple 2.2, la notion d'argument du verbe doit être élargie (d'où le vague volontaire du terme *éléments* dans la Règle 2). Le DFoc est une structure syntaxique, mais son étendue ne dépend pas, en grec, de la formation d'un constituant syntaxique ; au contraire, c'est plutôt la structure focale qui crée l'impression qu'il se forme un constituant syntaxique, comme on aura l'occasion de le voir plus loin<sup>5</sup>. Voici donc une liste non exhaustive des éléments qui peuvent former un DFoc avec le verbe (la plupart de ces éléments ne posant pas de problème particulier de définition pour le problème qui nous occupe, je me contente de les illustrer par des exemples).

**Arguments du verbe** Parmi les éléments qui forment le plus fréquemment un DFoc avec le verbe, on trouve des objets directs (2.3–2.4) ou indirects (2.5–2.6).

- 2.3 Ἔπειτα πυλωροὺς καθεστάναι μὴ τοὺς τυχόντας ἀλλὰ φρονίμους καὶ ἀγχίνους.

Én. Tact. 6.5.1

Ensuite, affecter à la garde des remparts non pas n'importe qui, mais des gens intelligents et perspicaces.

- 2.4 (Agamemnon revêt ses armes.)

Εἶλετο δ' ἄλκιμα δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ ὄξεα.

Λ43–44

Il prit deux solides épieux pointus casqués de bronze.

- 2.5 (Nicias affirme que la médecine se résume à distinguer la maladie de la santé, et non à savoir ce qui est redoutable ou non, savoir qui définit le courage.)

Ἀλλὰ τοῦτο δὴ σὺ δίδως τοῖς ἰατροῖς γιγνώσκειν ἢ ἄλλῳ τινὶ δημιουργῷ πλὴν τῶ τῶν δεινῶν καὶ μὴ δεινῶν ἐπιστήμονι, ὃν ἐγὼ ἀνδρεῖον καλῶ ;

Plat. Lach. 195 d

Mais est-ce que tu accordes le pouvoir de faire cette distinction aux médecins, ou encore à n'importe quel praticien, à part l'homme qui sait ce qui fait peur et ce qui ne fait pas peur, et que moi j'appelle courageux ?

- 2.6 (Histoire de la transmission du sceptre d'Agamemnon.)

Ἡφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίῳ ἀνακτι,  
αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρῳ ἀργεῖφόντη·  
Ἑρμείας δὲ ἄναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίπῳ,  
αὐτὰρ ὁ αὐτὲ Πέλοψ δῶκε Ἀτρεΐ ποιμένι λαῶν,  
Ἀτρεὺς δὲ Θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστη.

B102–106

Héphaïstos le donna à Zeus, le fils princier de Cronos ; puis Zeus le donna au Messager Tueur d'Argus ; le prince Hermès le donna à Pélops le Piqueur de chevaux, et lui, ensuite, Pélops, il le donna à Atrée le pasteur de guerriers ; et Atrée, à sa mort, il la laissée à Thyeste riche en moutons.

5. Voir la section 4.4.2.2, p. 374.

**Adverbes et circonstants** L'élément du DFoc n'a cependant pas besoin d'être dans la valence du verbe. On rencontre ainsi des adverbes (2.7–2.8) et tout type de circonstants exprimant le temps, le lieu, la cause, la manière, etc. (2.9–2.10).

- 2.7 (*Eschine rappelle qu'il a accompli ses devoirs de militaire : depuis sa première expédition en 366, il a servi dans toutes les campagnes où le devoir l'appelait.*)  
 Καὶ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην συνεμαχεσάμην οὐκ αἰσχροῶς οὐδ' ἀναξίως τῆς πόλεως καὶ τὰς εἰς Εὐβοίαν στρατείας ἐστρατευσάμην. Eschn. 2.169  
 La bataille de Mantinée, j'y ai participé sans manquer à l'honneur ni démeriter de la cité, et j'ai pris part à l'expédition en Eubée.
- 2.8 (*Achille vient de comprendre qu'Apollon l'a trompé en se faisant passer pour Agénor.*)  
 Νῦν δ' ἐμὲ μὲν μέγα κῦδος ἀφείλεο, τοὺς δὲ σάωσας  
 ῥηϊδίως, ἐπεὶ οὐ τι τίσιν γ' ἔδεισας ὀπίσσω. Χ18–19  
 Mais en fait, tu m'as privé d'une grande gloire, et eux tu les as sauvés sans aucun risque, puisque tu n'avais pas de châtement à craindre par la suite.
- 2.9 (*Lysias annonce qu'il va exposer aux jurés le genre d'homme qu'il est, et au sujet duquel ils doivent voter.*)  
 Ἐγὼ γὰρ ἐδοκιμάσθην μὲν ἐπὶ Θεοπόμπου ἄρχοντος. Lys. 21.1  
 J'ai subi la docimasia sous l'archontat de Théopompe.
- 2.10 (*Ulysse répond aux questions de l'ombre d'Achille sur son fils Néoptolème.*)  
 Αὐτὸς γὰρ μιν ἐγὼ κοίλης ἐπὶ νηὸς εἴσης  
 ἦγαγον ἐκ Σκύρου μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς λ508–509  
 Moi-même, sur mon rond bateau creux, je l'ai emmené de Scyros pour rejoindre les Achéens aux bons jambarts.

**Adjectifs prédicatifs** De nombreux adjectifs prédicatifs prennent également place dans le DFoc (2.11–2.12).

- 2.11 (*Discours de Nicias pour convaincre les Athéniens de l'importance de l'expédition qu'ils vont envoyer en Sicile.*)  
 Ἐπὶ γὰρ πόλεις, ὡς ἐγὼ ἀκοῆ αἰσθάνομαι, μέλλομεν ἰέναι μεγάλας. Thuc. 6.20.2  
 Les cités que nous nous apprêtons à attaquer, d'après mes renseignements, sont puissantes.
- 2.12 (*Une tempête frappe les bateaux d'Ulysse et de ses compagnons.*)  
 Αἱ μὲν ἔπειτ' ἐφέροντ' ἐπικάρσια. 170  
 [Nos bateaux] dérivèrent en donnant de la bande.

**Deuxième membre d'un constituant discontinu** La création d'un DFoc est aussi une des causes de la formation de constituants discontinus (2.13–2.14).

- 2.13 (*Signes extérieurs de la richesse de Midias.*)  
 Οἰκίαν ἀκοδόμηκεν Ἐλευσῖνι τοσαύτην ὥστε πᾶσιν ἐπισκοτεῖν τοῖς ἐν τῷ τόπῳ. Dém. 21.158  
 La maison qu'il a fait construire à Éleusis est si grande qu'elle fait de l'ombre à tous les habitants du lieu.

- 2.14 (Description de la caverne de Polyphème.)  
 Ἔνθα δ' ἀνὴρ ἐνίαυε **πελώριος**. 1187  
 Là vivait un homme monstrueux.

**Clauses subordonnées** Le DFoc accueille encore en son sein des clauses subordonnées, qu'il s'agisse de clauses infinitives (2.15–2.16), participiales (2.17–2.18) ou finies (2.19–2.20).

- 2.15 (Contrairement à Lysimaque, Isocrate ne désire pas blâmer les autres types d'enseignement et de science.)  
 Ἐγούμαι γὰρ **καὶ τοὺς ἐν τοῖς ἐριστικοῖς λόγοις δυναστεύοντας καὶ τοὺς περὶ τὴν ἀστρολογίαν καὶ γεωμετρίαν καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν μαθημάτων διατρίβοντας οὐ βλάπτειν**. Isocr. 15.261  
 Je pense que ceux qui sont des maîtres en polémique, tout comme ceux qui s'occupent d'astrologie, de géométrie ou de ce genre de sciences ne font pas de mal.
- 2.16 (Eurycleé explique à Télémaque pourquoi Ulysse a passé la nuit dans le vestibule.)  
 Αὐτὰρ ὃ γ', ὡς τις πάμπαν οἴζυρὸς καὶ ἄποτμος,  
 οὐκ ἔθελ' ἐν **λέκτροισι καὶ ἐν ῥήγεσσι καθεύδειν**. U 140–141  
 Mais lui, comme un homme au comble du malheur et de l'infortune, il n'a pas voulu dormir dans un lit et des couvertures.
- 2.17 (Être aimé est un accident.)  
 Ἔστι γὰρ λανθάνειν **φιλούμενον**, φιλοῦντα δ' οὐ. Arstt. Eud. 1239 a  
 On peut en effet ignorer qu'on est aimé, mais pas qu'on aime.
- 2.18 (Hector renonce à l'idée de déposer les armes et d'aller supplier Achille.)  
 Οὐδέ τί μ' αἰδέσεται, κτενέει δέ με **γυμνὸν ἐόντα αὐτως ὡς τε γυναῖκα**, ἐπεὶ κ' ἀπὸ τεύχεα δύω. X 124–125  
 Il n'aura aucun égard pour moi : il me tuera désarmé, simplement, comme une femme, dès que j'aurai ôté mes armes.
- 2.19 (Sinopéus a conclu un traité avec Pasion en déposant de l'argent dans sa banque.)  
 Ὅτι μὲν τοίνυν τὰς συνθήκας ἐποιήσαμεθ' **οὐχ ὡς Πασίων ἐπιχειρήσει λέγειν, ἀλλ' ὡς ἐγὼ πρὸς ὑμᾶς εἶρηκα**, ἰκανῶς ἐπιδεδείχθαι νομίζω. Isocr. 5.33  
 Ainsi, nous avons conclu notre accord non pas comme Pasion va tenter de le dire, mais comme moi je vous l'ai dit : je crois que je l'ai suffisamment démontré.
- 2.20 (Diomède s'attaque à Aphrodite.)  
 Ὅ δὲ Κύπριν ἐπάχετο νηλεῖ χαλκῶ  
 γινώσκων **ὄτ' ἀναλκίς ἔην θεός**. E 330–331  
 Lui, il poursuivait Cypris de son bronze cruel, car il savait que la déesse était sans force.

**Discours rapporté** Enfin, on peut considérer que, chaque fois qu'un discours direct n'est pas désigné par un pronom déictique cataphorique, il forme un constituant qui se place dans le {DFoc}. Pour mieux dire, la citation, quelle que soit sa longueur, se greffe à la clause principale dans la position structurelle ouverte au sein du {DFoc}. Du point de vue de la SI, la construction peut donc être schématisée comme dans 2.21 :

2.21  $_{DFoc}$  [ Verbe Citation ]  $_{DFoc}$ 

C'est cette structure qui se réalise dans les exemples 2.22–2.23 : dans les deux cas, un verbe εἶπεν/ἔειπεν sert de premier élément à un <DFoc> qui intègre, comme son second constituant focal, la citation elle-même.

- 2.22 (Socrate cherche à faire comprendre à Alcibiade la signification de l'inscription de Delphes Γνωθὶ σαυτόν.)

Εἰ ἡμῶν τῷ ὄμματι ὡσπερ ἀνθρώπῳ συμβουλευδὸν εἶπεν « ἰδὲ σαυτόν », πῶς ἂν ὑπελάβομεν τί παραινεῖν ; Eschn. 1.83

Si l'inscription, s'adressant à notre œil comme à une personne, lui disait « vois-toi toi-même », comment interpréterions-nous le sens de l'exhortation ?

- 2.23 (Hector rentre à Troie et va rendre visite à Andromaque.)

Ἐκτωρ δ' ὡς οὐκ ἔνδον ἀμύμονα τέτμεν ἄκοιτιν

ἔστι ἐπ' οὐδὸν ἰών, μετὰ δὲ δμῳῆσιν ἔειπεν·

« Εἰ δ' ἄγε μοι δμῳαὶ νημερτέα μυθήσασθε·

πῆ ἔβη Ἀνδρομάχη λευκώλενος ἐκ μεγάρου ; ... »

Z 374–377

Hector, comme il ne trouvait pas son épouse chez elle, se tint sur le seuil, puis dit aux servantes : « Allons, servantes, dites-le-moi sans détour : où est allée Andromaque aux bras blancs en sortant du palais ? ... »

On est encore plus fondé à regarder la citation du discours direct comme un argument du verbe et un constituant pragmatique si l'on prend en considération les faits suivants : d'une part, la citation occupe la même position structurelle qu'une clause infinitive ou une clause en ὡς/ὄτι exprimant un discours indirect (2.24–2.25)<sup>6</sup>.

- 2.24 (Xénophon est accusé par les autres généraux d'avoir fait une erreur tactique en poursuivant vainement les Perses.)

Ἀκούσας δὲ Ξενοφῶν ἔλεγεν [ὄτι ὀρθῶς αἰτιῶντο καὶ αὐτὸ τὸ ἔργον αὐτοῖς μαρτυροίη]. Xén. An. 3.3.12

Après les avoir entendus, Xénophon dit qu'ils avaient raison de l'accuser et que les faits eux-mêmes parlaient en leur faveur.

- 2.25 (Télémaque, qui vient de revenir de son voyage, explique à Ulysse déguisé quelle est la situation en Ithaque ; puis il s'adresse à Eumée.)

Ἄττα, σὺ δ' ἔρχεο θᾶσσον, ἐχέφρονη Πηνελοπείη

εἴφ' [ὄτι οἱ σῶς εἰμὶ καὶ ἐκ Πύλου εἰλήλουθα].

π 30–131

Bon père, toi, va-t-en vite, dis à la constante Pénélope que je suis sain et sauf et que je suis revenu de Pylos.

D'autre part, elle peut être remplacée dans la clause matrice par un pronom cataphorique, qu'elle ne fait alors que développer ; c'est même la stratégie la plus courante en grec classique (2.26).

- 2.26 (Après l'accusation des Corinthiens contre les Athéniens et la réponse de ces derniers, les Spartiates délibèrent : ils sont tous d'accord pour reconnaître la culpabilité d'Athènes.)

6. On a déjà eu l'occasion de constater que des clauses, finies ou non, pouvaient jouer le rôle d'un constituant pragmatique : voir ci-dessus les exemples 2.15–2.20 p. 99 sq., et ci-dessous les exemples 2.83–2.88 p. 124 sq. et 3.52–3.53 p. 184. Généralement, sur le phénomène de l'enchâssement clausal et ses rapports avec la SI, voir ci-dessous section 4.2, p. 310 sq.

Παρελθὼν δὲ Ἀρχίδαμος ὁ βασιλεὺς αὐτῶν, ἀνὴρ καὶ ξυνετὸς δοκῶν εἶναι καὶ σώφρων, ἔλεξε τοιάδε.

Thuc. 1.79.2

S'avançant alors, leur roi Archidamos, un homme qui passait à la fois pour intelligent et prudent, dit à peu près ceci. (*Suit le discours d'Archidamos.*)

Chez Homère, on ne rencontre pas fréquemment de pronom cataphorique<sup>7</sup> dans cet emploi, mais on peut considérer que le substantif μῦθος, présent dans de nombreuses formules d'introduction de discours direct, remplit précisément cette fonction (2.27)<sup>8</sup>.

2.27 (*Récit mensonger d'Ulysse-mendiant, qui raconte comment Ulysse l'aurait sauvé du froid.*)

Ἦ καὶ ἐπ' ἀγκῶνος κεφαλὴν σχέθεν εἶπέ τε μῦθον. (*Suit le discours d'Ulysse.*) ξ 494

Il dit et, appuyant sa tête sur son coude, il dit ces paroles...

Lorsqu'une expression cataphorique, qu'il s'agisse d'un pronom ou du substantif spécialisé μῦθος, vient ainsi saturer la valence du verbe introducteur de discours direct, la citation elle-même est juxtaposée à la clause introductrice de façon asyndétique. En revanche, lorsqu'on peut considérer que la valence verbale n'est pas saturée, c'est la citation elle-même qui vient occuper une position d'argument du verbe à l'intérieur de la clause matrice. Elle peut donc être analysée comme un constituant pragmatique et sa place expliquée selon les mêmes procédures que les autres constituants<sup>9</sup>.

**Nombre d'éléments du DFoc** En outre, les éléments qui constituent le domaine focal peuvent varier en nombre. Le minimum est évidemment zéro, avec un verbe qui forme seul l'ensemble champ focal, et se trouve donc constituer un <DFoc> minimal (2.28–2.29).

2.28 (*Eschine et Philocrate se moquent de Démosthène pour l'empêcher de se défendre de leurs accusations.*)

Ἵμεῖς δ' ἐγελάτε.

Dém. 19.23

Et vous, vous riez.

2.29 (*Apollon emporte Énée assommé loin du combat, dans son temple à Pergame.*)

Ἦτοι τὸν Λητώ τε καὶ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα

ἐν μεγάλῳ ἀδύτῳ ἀκέοντό τε κῦδαινόν τε.

E 447–448

7. Mais voir cependant l'emploi de ὦδε dans l'exemple 2.124, p. 142. Sur les formules d'introduction de discours direct, voir la bibliographie citée ci-dessous note 106, p. 240, et les analyses en termes de SI que je propose p. 109 sq.

8. En fait, on pourrait considérer que μῦθος remplit ici un emploi prodémonstratif [Bühler 2009:256–258], avec une fonction cataphorique. On verra cependant que ce terme est fréquemment sujet à l'incorporation nominale (voir section 5.2, p. 416 sq.).

9. Cf. Chanet [1988:85–86], qui présente des constructions proleptiques accompagnées d'une citation plutôt que d'une complétive comme preuve de l'intégration de la citation à la syntaxe de la clause matrice, comme dans l'exemple suivant :

Οἶόν που καὶ Ὅμηρος ἐν Ὀδυσσεΐα πεποίηκεν, οὗ λέγει τὸν Ὀδυσσεΐα· « Στήθος δὲ πλήξας κραδίην ἠνίπαπε μῦθον... »

Plat. Phd. 94d [Chanet 1988:86 (3ob)]

C'est le genre de chose qu'a fait Homère dans l'Odyssée, à l'endroit où il dit d'Ulysse : « Se frappant la poitrine, il adressa ces mots à son cœur... »

Sur la prolepse en général, voir ci-dessous section 4.2.2.2, p. 325 sq.

Alors Léo et Artémis la Sagittaire, dans ce grand sanctuaire, le soignaient et lui redonnaient des forces.

Cependant, le nombre d'éléments postverbaux dans cette construction est virtuellement infini : généralement, du fait des limitations cognitives à l'œuvre dans le discours, on ne rencontre que rarement des <DFoc> avec plus de trois éléments postverbaux ; quand cela arrive, c'est très souvent qu'il s'agit de la description d'une trajectoire complexe (2.30–2.31) :

2.30 Ἐπορευόμενῃ μὲν [ἐξ Ἀκαδημείας]<sub>1</sub> [εὐθὺ Λυκείου]<sub>2</sub> [τὴν ἔξω τείχους]<sub>3</sub> [ὕπ' αὐτὸ τὸ τεῖχος]<sub>4</sub>. Plat. Lys. 203 a [Matić 2003a:583 (13a)]

Je me promenais, quittant l'Académie, en direction du Lycée, le long de la route hors les murs, passant sous le rempart lui-même.

2.31 (Pandare tire une flèche sur Diomède.)  
Καὶ βάλ' [ἐπαΐσσοντα]<sub>1</sub> [τυχὼν]<sub>2</sub> [κατὰ δεξιὸν ὤμων]<sub>3</sub>  
[θώρηκος γύαλον]<sub>4</sub>. E 98–99

Et il le frappa en plein bond, l'atteignant près de l'épaule droite, au creux de la cuirasse.

### 2.1.1.2 Fréquence de la construction à DFoc

Cette grande plasticité de la construction à DFoc fait qu'elle est très fréquente dans les textes. Selon Matić [2003a:583], la Règle 2 s'applique à 612 des 1523 clauses du livre 2 de l'*Anabase* de Xénophon (40,18 %). La construction à DFoc se rencontre très souvent aussi chez Homère. Dans les 4 087 clauses du CdR, on rencontre ainsi 1 080 <DFoc> (26,43 %). La différence très marquée entre les deux chiffres vient de ce que j'ai codé séparément les verbes qui formaient seuls tout le champ focal, parce qu'il ne me paraissait pas possible de décider avec certitude s'il s'agissait là d'un verbe en {FocR} ou en {DFoc}<sup>10</sup>. Or cette catégorie ambiguë de focus verbal est très représentée : 1317 clauses (32,22 %) ; et au vu de la relative rareté des verbes en {FocR}, il y a des chances pour que la plupart des focus verbaux soient en fait des <DFoc> ne comprenant qu'un verbe. Si l'on additionne les deux catégories, on arrive ainsi à un total de 2387 clauses dans lesquelles le verbe au moins est dans le champ focal (58,65 %). Ce total est excessif par rapport à celui que donne Matić, mais cet excès peut en partie s'expliquer : Matić considère en effet toutes les constructions à DFoc dont l'interprétation est restreinte<sup>11</sup> comme relevant d'un modèle subsidiaire d'ordre des mots, ce qui n'est pas mon cas<sup>12</sup>. De plus, j'ai l'impression qu'un certain nombre des 134 clauses à verbe en fonction

10. Sur le verbe en {FocR}, voir ci-dessous 2.2.4, p. 148 sq.

11. Voir ci-dessous 2.1.2.1, p. 106 sq.

12. Matić [2003a:616] considère que ces constructions ne sont pas « *particularly frequent* », mais ne donne pas d'évaluation chiffrée ; cependant, en déduisant, des 138 clauses du livre II de l'*Anabase* qui ne peuvent s'expliquer par son modèle [Matić 2003a:615], les 41 cas d'intrus focaux (c'est-à-dire les éléments qui enfreignent la loi d'adjacence

de topique<sup>13</sup> relevées par Matic [2003a: 608–614] auraient été comptées par moi comme des constructions à DFoc. Ces différences à la fois dans l’approche théorique et, inévitablement, dans la pratique et l’interprétation des énoncés, expliquent la différence marquée entre nos chiffres.

Voici un exemple homérique dans lequel les deux clauses coordonnées sont formées d’un <DFoc> :

- 2.32 Δύσετό τ’ ἥλιος σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυαί. ο185+  
Le soleil allait se coucher<sup>14</sup> et toutes les rues s’assombrissaient.

Les deux clauses dénotent chacune un événement unique : le coucher du soleil et l’assombrissement des rues. Il n’y a donc pas ici de présupposition relationnelle exprimée, ou plutôt, la seule présupposition relationnelle porte sur la situation spatiale et temporelle (quelque part entre Mycènes et Phères, où Télémaque et Pisistrate s’arrêteront pour la nuit), qui sert de topique indirect à la proposition [Matic 2003b: 459–474] (il est évident qu’une telle phrase se réalise en autant d’énoncés différents qu’il peut y avoir de situations spatio-temporelles dans laquelle l’employer [Ducrot 1984: 174]). Le champ focal est donc constitué de toute la clause, et la construction est un <DFoc> contenant le verbe suivi de son sujet.

### 2.1.1.3 Discontinuité du DFoc

Avant de décrire les propriétés sémantiques et discursives de la construction à DFoc, une précision doit être faite sur ses caractéristiques formelles. Une expression <DFoc> peut en effet être DISCONTINUE [Matic 2003a: 586–587], c’est-à-dire qu’elle peut être interrompue par certaines expressions topiques (<TopR>) qui se placent, de façon régulière, immédiatement après le verbe<sup>15</sup>. Il ne s’agit là que d’une conséquence naturelle de l’application de la Règle 10, qui décrit la position la plus courante des <TopR> comme immédiatement postverbale. C’est ce qu’énonce la Règle 3.

#### Règle 3. Discontinuité du <DFoc> :

Le <DFoc> constitué selon la Règle 2 peut être interrompu, immédiatement après le verbe, par des expressions de Topique continu (<TopR>), qui sont alors placées régulièrement en {TopR} en vertu de la Règle 10.

---

entre une expression de focus restreint préverbale et le verbe) [Matic 2003a: 620], on peut évaluer son décompte à 97 clauses (6,37 %). Au total, il y aurait donc 709 clauses à DFoc dans le livre II de l’*Anabase* (46,55 %).

13. Voir ci-dessous p. 185 sq.

14. Sur la traduction de δύσετο par un « futur du passé », voir Ruijgh [1992: 77].

15. Voir la section 3,3, p. 197 sq.



Ainsi, dans l'exemple 2.33, l'expression τὸν Ἀντιφῶντα est clairement topique (ce personnage est au centre des conversations de Céphale et de ses amis depuis le début du *Parménide*) ; d'autre part, on voit que le champ focal comprend à la fois le verbe κατελάβομεν et l'adverbe οἴκοι, puisqu'il s'agit de savoir si Céphale et ses amis vont trouver ou non Antiphon, et où.

- 2.33 (Céphale et ses amis cherchent Antiphon pour lui demander de raconter ce qu'il se rappelle des entretiens de Socrate et Parménide. Adimante et Glaucon leur proposent de les introduire chez lui.)  
 Ταῦτα εἰπόντες ἐβαδίζομεν, καὶ κατελάβομεν τὸν Ἀντιφῶντα οἴκοι. Plat. *Parm.* 127a  
 Sur ces mots, nous nous mîmes en route, et nous trouvâmes Antiphon chez lui.

Il en va de même dans l'exemple 2.34.

- 2.34 (Phémios chante pour les Phéaciens le retour des Achéens.)  
 Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν ἀοιδὴν  
 κούρη Ἰκαρίοιο περιφρων Πηνελόπεια. α 328–329  
 Son chant divin, à l'étage, parvint aux oreilles de la fille d'Icarios, la sage Pénélope.  
 'Mais de lui, du haut de l'étage, perçut son chant divin la fille d'Icarios, la sage Pénélope.'

C'est à la fois la perception du chant de Phémios et le sujet de cette perception, Pénélope, qui sont assertés : ils sont donc exprimés sous la forme du <DFoc> (φρεσὶ) σύνθετο... κούρη Ἰκαρίοιο περιφρων Πηνελόπεια<sup>16</sup>, lequel est interrompu par l'expression de topique ratifié θέσπιν ἀοιδὴν, dont la fonction comme topique a été activée dans les vers précédents qui décrivaient le chant de Phémios. Le DFoc est donc potentiellement HÉTÉROGÈNE : certains éléments peuvent y être formellement inclus qui n'appartiennent pas, par définition, au champ focal de la proposition.

Ce n'est pas une situation extrêmement fréquente chez Homère, mais le nombre d'occurrences n'en est pas pour autant négligeable : dans les 4087 clauses du CdR, cela se produit 109 fois (2,67 %), ce qui représente 6,87 % des clauses à <DFoc>. Cependant, bien que cette stratégie existe, on note toutefois une certaine réticence à l'employer trop fréquemment : c'est ce que montre le Tableau 2.1.

16. Je tiens φρεσὶ pour un objet incorporé au prédicat verbal, et donc l'ensemble φρεσὶ σύνθετο pour un complexe verbal occupant la position d'un verbe simple : sur les phénomènes d'incorporation, voir ci-dessous section 5.2, p. 416 sq.

Structure focale	Nombre de verbes suivis d'un <TopR>	Nombre de verbes non suivis d'un <TopR>	Total
{DFoc} = V+X	109 6,45 %	1581 93,55 %	1690 100,00 %
{DFoc} = V ou V→{FocR}	426 39,44 %	654 60,56 %	1080 100,00 %
{FocR} {V}	298 22,63 %	1019 77,37 %	1317 100,00 %
<b>Total</b>	<b>833</b> 20,38 %	<b>3254</b> 79,62 %	<b>4087</b> 100 %

$\chi^2 = 448,08$  P < 0,001

Tableau 2.1 Fréquence des <TopR> après le verbe selon la fonction pragmatique de celui-ci.

Lorsqu'on compare la fréquence des <TopR> après les différentes constructions verbales, on note que le placement du <TopR> après un <FocV>, que ce verbe soit en {DFoc} ou en {FocR}, est statistiquement bien plus courant que ce que l'on attendrait d'une répartition aléatoire, et que corrélativement, le placement après un verbe qui forme le premier élément d'un <DFoc> comprenant d'autres arguments est beaucoup plus rare. Le placement après un verbe non focalisé (c'est-à-dire dans la structure à FocR) sert de témoin, avec une répartition qui ne diffère pas de façon significative de la répartition attendue. Un verbe a donc beaucoup moins de chances d'être suivi d'un <TopR> si cela doit interrompre le DFoc que s'il occupe à lui seul tout le champ focal<sup>17</sup>.

### 2.1.2 Sémantique du DFoc

Si la construction à FocR correspond assez clairement à l'un des trois types de construction focale dégagés par Lambrecht [1994], la structure à argument focalisé<sup>18</sup>, la construction à DFoc, en revanche, recouvre les deux autres types, la structure à prédicat focalisé et la structure à phrase focalisée. En effet, par définition, le domaine focal peut couvrir tout l'énoncé ou seulement une partie, pourvu qu'au moins le verbe, potentiellement accompagné d'un ou plusieurs de ses arguments, soit dans le focus. Comme on le voit, une telle définition ne dit rien ni de la présence éventuelle d'éléments pré-

17. On verra cependant que la position immédiatement postverbale est malgré tout la position préférée des expressions <TopR>, y compris dans les constructions à DFoc. La relative rareté des <TopR> interrompant un <DFoc> est peut-être liée à la faible fréquence de contextes qui favorisent à la fois l'emploi d'une structure à DFoc et celui d'un <TopR>, tandis que l'association entre un verbe focalisé et ce type de topique répond à des besoins discursifs récurrents [Matić 2003a: 595–596]. Voir ci-dessous section 3.3, p. 197 sq.

18. Voir la section 2.2, p. 120 sq.

supposés dans le même énoncé, ni de l'interprétation pragmatique qui peut être faite de ce domaine focal. Or, de ces deux points de vue, la construction à DFoc est foncièrement sous-déterminée : une même structure focale, qui est une forme grammaticale, est susceptible en tant que telle de recevoir différentes interprétations.

Cette sous-détermination neutralise formellement deux oppositions sémantiques : d'une part, l'opposition entre jugements thétiques et jugements catégoriques ; d'autre part, l'opposition entre différentes étendues du champ focal (ou focus réel) par rapport au domaine focal (ou focus potentiel). La première neutralisation n'a que des conséquences limitées sur la description de l'ordre des mots en grec ancien : ce qu'elle permet de généraliser, c'est l'existence d'éléments postverbaux non présupposés, quelle que soit la nature sémantique du verbe. Quant à la seconde neutralisation, si l'on considère que le DFoc lui-même est sous-déterminé quant au champ focal qu'il délimite, cela permet d'intégrer les expressions focales postverbaux restreintes, qui posaient un tel problème à Matic [2003a : 615–619] qu'il était obligé de recourir à l'élaboration d'un schéma d'ordre des mots subsidiaire, à focus périphérique, pour en rendre compte. Je crois pour ma part qu'on peut aisément se passer d'une telle solution et se contenter de reconnaître l'indétermination fondamentale du domaine focal quant à l'étendue du focus réel.

### 2.1.2.1 Sous-spécification du DFoc : domaine focal et champ focal

Commençons donc (ὑστερον πρότερον Όμηρικῶς) par la seconde opposition, qui est de loin la plus importante pour l'étude de l'ordre des mots en grec ancien, et qui permet d'améliorer le modèle de Dik–Matic. Du point de vue de l'interprétation qui peut en être faite, le DFoc est SOUS-SPÉCIFIÉ, c'est-à-dire qu'il est susceptible de deux interprétations. En effet, il s'agit d'une structure grammaticale qui indique le focus potentiel d'un énoncé, tandis que la délimitation du focus réel (ce que j'appelle le champ focal) est du ressort de l'interprétation qu'en fait l'auditeur [Van Valin 1993a : 29–33, Lambrecht 1994 : 296–306, 1998 : 29–32, Matic 2003b : 129–131]. Il s'agit donc d'une structure non-marquée, en ce qu'elle est susceptible de recevoir deux interprétations différentes :

► soit l'ensemble des éléments du <DFoc>, à savoir le verbe et tous les éléments suivants, est interprété comme étant dans le champ focal, c'est-à-dire que le champ focal est coextensif avec le domaine focal. C'est ce que j'appellerai un Domaine focal à interprétation large ou <DFoc/L> (2.35).

► soit seul le dernier élément du <DFoc> est interprété comme étant dans le champ focal, et dans ce cas l'interprétation est celle d'un Focus restreint. C'est ce que j'appellerai un Domaine focal à interprétation restreinte ou <DFoc/R> (2.36).

- |      |  |             |
|------|--|-------------|
| 2.35 | Domaine focal à interprétation large {DFoc/L} :      |             |
|      | Domaine focal (focus potentiel) :                    | { V ... X } |
|      | Champ focal (focus réel) :                           | [ V ... X ] |
| 2.36 | Domaine focal à interprétation restreinte {DFoc/R} : |             |
|      | Domaine focal (focus potentiel) :                    | { V ... X } |
|      | Champ focal (focus réel) :                           | [ X ]       |

C'est ce qui est formulé dans la Règle 4.

**Règle 4. Interprétation du <DFoc> :**

Le {DFoc} est une structure sous-spécifiée qui marque un Focus potentiel, susceptible de deux interprétations pragmatiques : soit le Focus réel porte sur l'ensemble du {DFoc} (DFoc à interprétation large : {DFoc/L}), soit seulement sur le dernier élément (DFoc à interprétation restreinte : {DFoc/R}).

Par conséquent, le DFoc est une construction indéterminée, et non une construction ambiguë. La différence entre les deux notions est très importante [Kennedy 2011]. On peut concevoir un test simple qui fait appel à l'intention communicative du locuteur [Gil 2005:249] : soit une expression E qui a deux significations possibles S<sub>1</sub> et S<sub>2</sub> ; si l'on peut imaginer un contexte normal (en excluant d'éventuels jeux de mots) où cette expression peut désigner à la fois S<sub>1</sub> et S<sub>2</sub>, alors E est une expression indéterminée ; si aucun contexte d'emploi ne peut à la fois convenir à S<sub>1</sub> et S<sub>2</sub>, alors E est une expression ambiguë. Or, comme l'a montré Lambrecht [1994:305-306], la structure à DFoc est compatible avec plusieurs interprétations pragmatiques. Cela ne signifie pas qu'elle soit ambiguë, comme le montre l'exemple 2.37.

- 2.37 J'aimerais bien [<sub>a</sub> aller [<sub>b</sub> au musée]].
- 2.38 a. Où est-ce que tu aimerais bien aller ?  
 b. Qu'est-ce que tu aimerais bien faire ?

Je peux certes considérer que mon énoncé répond soit à 2.38a, soit à 2.38b, mais je peux aussi concevoir un contexte indéterminé, où je ne me soucie tout simplement pas de savoir si le fait d'aller quelque part est présupposé ou non, c'est-à-dire de décider si l'étendue du champ focal couvre le seul objet ou l'ensemble verbe+objet. Par exemple, si cet énoncé est produit par quelqu'un qui passe l'après-midi avec un ami, il peut considérer que celui-ci avait dans l'idée d'aller quelque part avec lui, et dans ce cas le champ focal ne couvre que *au musée* ; mais il peut tout aussi bien se dire que l'idée d'aller quelque part n'est pas du tout active dans l'esprit de son interlocuteur, et dans ce cas c'est toute l'expression *aller au musée* qui est dans le champ focal. L'important est que, comme la structure à DFoc est indéterminée, il n'a même pas à choisir entre les deux situations.

Ainsi, l'étendue du champ focal dans un énoncé donné, bien qu'inscrite à l'intérieur du domaine focal, peut varier selon le contexte qui guide l'interprétation de l'auditeur. Le DFoc est donc sous-déterminé parce qu'il se contente d'indiquer l'étendue maximale du champ focal, dont la délimitation précise dans un contexte donné est du ressort de l'interprétation pragmatique de l'auditeur.

**Mécanismes d'interprétation du DFoc** En grec ancien, la construction à DFoc peut donc être employée soit dans des contextes où le champ focal couvre tout le {DFoc}, soit dans des contextes où seul le dernier élément du {DFoc} est dans le champ focal, sans aucune différence dans la chaîne parlée. On n'a même pas besoin de faire intervenir une hypothétique différence prosodique dans l'accentuation de la phrase, car dans les langues vivantes, y compris celles, comme l'anglais, qui marquent la SI principalement à l'aide de signes prosodiques, l'accent final sur un DFoc est le même, que l'interprétation désirée soit large ou restreinte [Hedberg & Sosa 2007].

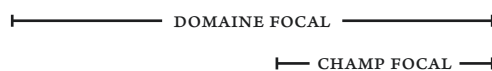
2.39 (Socrate s'étonne, au début de sa défense, d'avoir été traité d'habile orateur (δεινοῦ... λέγειν) par ses accusateurs.)

Τὸ γὰρ μὴ αἰσχυνθῆναι ὅτι αὐτίκα ὑπ' ἐμοῦ ἐξελεγχθήσονται ἔργω, ἐπειδὴν μὴδ' ὀπωστιοῦν φαίνωμαι δεινὸς λέγειν, τοῦτό μοι ἔδοξεν αὐτῶν ἀναισχυντότατον εἶναι, εἰ μὴ ἄρα δεινὸν **καλοῦσιν** οὗτοι λέγειν **τὸν τάληθῆ λέγοντα**. Plat. Ap. 17b

Mais qu'ils n'aient pas honte de se faire immédiatement réfuter par moi dans les faits, puisqu'il est bien évident que je ne suis pas le moins du monde habile à parler, voilà qui m'a semblé le plus effronté de leur part, à moins, bien sûr, que ce qu'ils appellent habile à parler, ce soit celui qui dit la vérité.

Ici le <DFoc> s'étend de **καλοῦσιν** à **τὸν τάληθῆ λέγοντα**, à l'exclusion de deux éléments présupposés, le <TopR> οὗτοι et l'infinitif λέγειν. Cependant, le verbe ne fait pas partie du champ focal, car il est présupposé que les accusateurs de Socrate connaissent un objet qu'ils appellent δεινὸς λέγειν; ce qui est asserté, c'est l'identité de cet objet avec celui qui dit la vérité. La construction peut donc s'analyser comme dans 2.40 :

2.40 δεινὸν καλοῦσιν (οὗτοι λέγειν) τὸν τάληθῆ λέγοντα



Le même type de construction se rencontre également chez Homère :

2.41 (Tlépolème, pour provoquer Sarpédon, lui rappelle qu'Héraclès, un autre fils de Zeus, a réussi à détruire Troie, à l'époque de Laomédon. Sarpédon répond.)

Τληπόλεμ', ἦτοι κείνος **ἀπώλεσεν** Ἴλιον ἱρήν **άνερος ἀφραδίησιν ἀγαυοῦ Λαομέδοντος**

E 647-648

Tlépolème, si celui-là a réussi à détruire la sainte Troie, c'est à cause de la folie d'un homme, l'illustre Laomédon, (car il l'avait mal payé de retour pour ses services.)

Dans l'exemple 2.41, Sarpédon réplique à la provocation de Tlépolème en expliquant que ce n'est qu'à cause de la folie de Laomédon qu'Héraclès a détruit Troie : par conséquent, ἴλιον ἰρήν **interrompt** le <DFoc> ἀπώλεσεν [...] ἀνέρος ἀφραδίησιν ἀγαυοῦ Λαομέδοντος, **mais il n'y a que le constituant** de cause ἀνέρος ἀφραδίησιν ἀγαυοῦ Λαομέδοντος qui est dans le champ focal, car, de même que la représentation mentale du référent Troie a été activée par le discours précédent de Tlépolème, de même sa destruction peut être aisément présupposée.

Le point fondamental est que la construction à DFoc ne marque pas le verbe comme présupposé ; elle est simplement compatible avec une telle interprétation, comme le montrent les exemples 2.39 et 2.41, qui ne diffèrent pas formellement des exemples 2.2–2.34. On verra que cette indétermination rend possible, lorsque le champ focal ne comprend qu'un seul élément, un choix entre deux constructions synonymes du point de vue de la SI<sup>19</sup> : la construction à DFoc et la construction à FocR, dans laquelle la restriction du champ focal est marquée dans la syntaxe, et non laissée à l'interprétation de l'auditeur.

Il peut être avantageux pour un locuteur d'avoir à sa disposition de telles structures sous-déterminées, car elles satisfont un principe d'économie évident, et ne sont qu'un exemple d'une tendance générale dans les langues [Sasse 1982 : 267]. Cette tendance s'explique aisément :

- 2.42 Since the morphosyntactic resources of a language are limited, and since the number of communicative distinctions is potentially infinite, economy of form is a logical necessity in the expression of functional differences in natural language. [Lambrecht 1994 : 31]<sup>20</sup>

Pour le problème qui nous occupe, la construction à DFoc est donc employée à la fois dans des contextes où l'on peut considérer que le champ focal couvre tout le DFoc, et dans des contextes où il est clair que seul le dernier élément est bien dans le champ focal. Mais dans de très nombreux cas, le contexte ne permet pas à coup sûr de décider si l'énoncé relève de l'une ou l'autre catégories. Si l'on se souvient que le principe de base de la SI consiste à donner des instructions à l'auditeur en fonction de ce qu'on imagine de ses présuppositions et métapré-suppositions, on conçoit qu'il y ait des cas où une structure sous-déterminée peut s'avérer utile, par exemple pour n'avoir pas à forcer telle ou telle interprétation de l'auditeur. Ainsi, dans l'exemple 2.43, on peut tout aussi bien soutenir que le verbe βάλετ[ο] est présupposé par le contexte (ce n'est qu'une variation sur θωρήσετο du vers précédent, et fortement attendue après l'expression ἀμφὶ [...] ὤμοισιν), ou, au contraire, qu'il fait partie du focus, car l'ensemble de l'action de *jeter l'égide* est assertée par rapport au référent Athéna,

19. Voir la section 2.2.3, p. 135 sq.

20. Voir également l'analyse de ce phénomène chez Bühler [2009 : 156].

qui est le topique indirect de l'énoncé (c'est le sujet de tous les verbes depuis la mention Ἀθηναίη κούρη Διὸς αἰγίοχοιο au v. 733).

- 2.43 (Athéna revêt ses armes. Elle ôte sa robe, puis enfle son χιτῶν.)  
 Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν  
 δεινήν, ἣν περι μὲν πάντη Φόβος ἔστεφάνωνται. E738–739  
 Sur ses épaules, elle jeta l'égide frangée, terrible, que la Peur couronne tout autour.

Je crois, pour ma part, que ni le locuteur, ni l'auditeur n'ont à faire un choix dans ce cas-là, et que la construction reste indéterminée même dans son interprétation pragmatique. C'est cette souplesse d'emploi qui fait donc de la construction à DFoc un outil adapté à de multiples situations.

**Présence possible d'expressions topiques avant le <DFoc>** Le <DFoc> peut être précédé ou non d'une expression topique. Ainsi, dans l'exemple 2.44, Thucydide rétablit Sparte comme topique de l'énoncé (il vient de finir le récit de l'évasion des Platéens assiégés) ; après l'expression adverbiale τοῦ αὐτοῦ χειμῶνος τελευτῶντος, l'expédition de Salaitos à Mytilène est exprimée par un <DFoc>, puisque tous les éléments sont également dans le champ focal.

- 2.44 (Le récit de l'évasion des Platéens (§20–24) interrompt celui de la révolte de Mytilène.)  
 Ἐκ δὲ τῆς Λακεδαιμόνος τοῦ αὐτοῦ χειμῶνος τελευτῶντος [ἐκπέμπεται Σάλαιθος  
 ὁ Λακεδαιμόνιος ἐς Μυτιλήνην τριήρει]. Thuc. 3.25.1  
 De Lacédémone, à la fin du même hiver, on envoya le Lacédémonien Salaitos à Mytilène sur une trière.

De même, dans l'exemple 2.45, le <DFoc> ὑπέμειναν ἀολλέες est précédé de l'expression topique en fonction de sujet Ἀργεῖοι :

- 2.45 (Sous l'impulsion de Sarpédon, les Troyens font face aux Achéens menés par Diomède.)  
 Ἀργεῖοι δ' ὑπέμειναν ἀολλέες οὐδὲ φόβηθεν. E498  
 Mais les Argiens firent front en rangs serrés, sans prendre la fuite.

Mais il arrive également que le topique de la proposition ne soit pas exprimé. Le verbe se retrouve donc en position initiale, comme dans les exemples 2.46–2.47.

- 2.46 (Ménéclès cherche à adopter un fils pour veiller sur sa vieillesse.)  
 Ηὔρισκεν οὖν οὐδέν' ἄλλον οικειότερον ὄνθ' ἡμῶν ἑαυτῷ. Isée 2.11  
 Il ne trouva donc personne d'autre qui lui fût plus proche parent que nous.
- 2.47 (Mort de Scamandrios sous les coups de Ménélas.)  
 Ἦριπε δὲ πρηνῆς, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ. E58  
 Il tomba en avant, dans le fracas de son armure.

Comme l'a déjà noté Maticić [2003a: 585], la construction à DFoc est très fréquemment employée dans le récit, pour exprimer les différentes étapes de l'action sous la forme de clauses brèves, surtout lorsque le topique n'est pas exprimé. C'est souvent le cas chez Homère, notamment dans les des-

criptions de bataille : ainsi, dans l'exemple 2.48, qui décrit en détail un coup porté à un guerrier, il n'y a pas moins de quatre <DFoc> sur six clauses.

- 2.48 (Dionysios lance son épée sur Pandare et, avec l'aide d'Athéna, l'atteint en plein visage.)  
 Πρῶτος δ' Ἀντίλοχος Τρώων [ἔλεν ἄνδρα κορυστὴν  
 ἔσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι Θαλυσιάδην Ἐχέπωλον]<sub>A</sub>·  
 τὸν ῥ' [ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον ἵπποδασείης]<sub>B</sub>,  
 ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε, [πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω]<sub>C</sub> 460  
 αἰχμὴ χαλκείῃ· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν,  
 [ἤριπε δ' ὡς ὅτε πύργος]<sub>D</sub> ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ. Δ457-462  
 D'abord Antiloque prit parmi les Troyens un guerrier casqué, un brave en première ligne, le fils de Thalysis Ekhépolos. Cet homme, il le frappa le premier sur le cimier de son casque à crins, et enfonça son arme dans son front, et la pointe de bronze traversa l'os de part en part ; l'ombre enveloppa ses yeux ; il s'écroula comme une tour, au milieu de la rude mêlée.

### 2.1.2.2 L'opposition thétique/catégorique

Revenons à présent à l'opposition entre jugements thétiques et catégoriques, qui, comme on va le voir, est elle aussi formellement neutralisée en grec ancien. Selon une tradition qui remonte aux travaux des philosophes Franz Brentano et Anton Marty à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on distingue les jugements thétiques des jugements dits catégoriques, selon une opposition fondamentale du fonctionnement de l'esprit humain, qui a des implications linguistiques très importantes<sup>21</sup> :

► le jugement CATÉGORIQUE est double : il consiste à nommer une entité, puis à en dire quelque chose (c'est ce qui correspond à l'opposition aristotélicienne entre sujet et prédicat). Ainsi, dans l'exemple 2.49, le premier acte consiste à nommer l'entité *mon frère*, avant d'en prédiquer sa venue la semaine prochaine.

- 2.49 Mon frère (il) vient la semaine prochaine.

► le jugement THÉTIQUE, en revanche, est simple : il n'a pas de structure logique interne et consiste dans la pure expression d'un événement, d'un état ou d'une situation. Dans l'exemple 2.50, c'est toute la proposition 'la venue de mon frère la semaine prochaine' qui est assertée comme un événement unitaire.

- 2.50 Y a mon frère qui vient la semaine prochaine.

21. Pour une histoire de la théorie et de son application à la linguistique, voir Sasse [1987] et Matić [2003b:10-64].



Il revient à Lambrecht [1994, 2000a], à la suite de Sasse [1987], d'avoir montré les liens qui unissent certaines structures focales à l'expression d'un jugement thétiq<sup>22</sup>. Lorsque le champ focal comprend toute la proposition, c'est qu'il n'y a pas de topique exprimé dans l'énoncé. Le sujet éventuel d'une phrase thétiq<sup>22</sup> sera marqué comme non topique par son placement dans le DFoc [Lambrecht 2000a]. Or, en grec ancien, placer le sujet dans le DFoc signifie le placer après le verbe. Cela explique que l'ordre verbe–sujet, surtout quand le verbe est initial ou précédé seulement par des satellites (compléments de temps, de lieu, de manière, etc.), soit associé en grec ancien à l'expression de propositions thétiq<sup>22</sup> [Luraghi 1995, Matic' 2003a: 585–586, Viti 2008]: c'est tout simplement une conséquence du caractère non topique du sujet.

Aussi faut-il se garder de penser qu'un énoncé thétiq<sup>22</sup> est simplement un énoncé sans topique.

- 2.51 It is not the absence of any topical element that defines a S[entence] F[ocus] construction but the absence of a topic–comment relation between the proposition and that argument which in the unmarked case functions as the topic of a sentence, i.e. typically the subject. [Lambrecht 2000: 628].

Cette idée a été développée notamment par Matic' [2003b: 459–474], à propos du grec moderne, du serbo-croate et de l'albanais. Comment se fait-il que l'ordre verbe–sujet suggère une interprétation thétiq<sup>22</sup>? Rappelons-nous que le sujet est un topique non marqué: par défaut, c'est-à-dire quand aucune contrainte d'ordre grammatical ou pragmatique n'est à l'œuvre, le topique d'une proposition est exprimé par le sujet du verbe [Lambrecht 1994: 131–136]. On peut donc montrer que les traits sémantiques et pragmatiques qui ont été considérés comme des caractéristiques définitoires des énoncés thétiq<sup>22</sup> sont les conséquences de deux propriétés du contexte linguistique dans lequel ces énoncés sont produits:

- la première est la NATURE ATYPIQUE DU TOPIQUE, qui ne peut être codé comme un sujet (parce qu'il s'agit, par exemple, d'un topique local ou situationnel). Reprenons l'exemple 2.32, que je reproduis pour la commodité du lecteur (2.52):

- 2.52 Δύσετό τ' ἥλιος σκιώντό τε πᾶσαι ἀγυιαί. ο185+  
C'était le coucher du soleil et l'ombre envahissait toutes les rues.

On a dit que son topique indirect était la situation spatio-temporelle active au moment du récit où la nuit tombe. Or on ne peut pas, en grec ancien, contrairement à ce qui se passe dans d'autres langues, donner à un topique local la fonction de sujet<sup>23</sup>. C'est un autre élément de la proposition (en

22. Voir aussi Rosengren [1997], Kennedy [1999] et Matic' [2003b].

23. Ce n'est pas le cas dans toutes les langues: comme le rappelle Matic' [2003b: 462 (11–160)] le chichewa (bantou: Malawi) peut mettre des expressions locatives en fonction de sujet, avec un accord obligatoire du verbe selon la classe lexicale du sujet [Bresnan 1994: 93].

l'occurrence la *nuit* et l'*ombre*) qui va remplir cette fonction, mais sans pouvoir devenir le topique pour autant.

► la seconde est la NATURE ATYPIQUE DU SUJET, qui ne peut être interprété comme un topique, mais qui est cependant exprimé sous la forme d'un sujet pour des raisons liées à la structure générale de la langue.

- 2.53 (*Après avoir longtemps nagé, le locuteur déclare à un ami :*)  
 Vidi, zbrčkali su mi se PRSTI!  
 Regarde, fripés AUX ISG.DAT REFL doigts [Matić 2003b: 470 (11-167)]  
 Regarde, j'ai les doigts (tout) fripés !

Dans l'exemple 2.53, le fait que les doigts du locuteur soient fripés n'est pas asserté pour accroître la connaissance que l'auditeur a des doigts eux-mêmes : il s'agit d'une assertion concernant le locuteur, et l'énoncé vise précisément à lui faire reconnaître, par une manifestation physique, la longueur de sa baignade. Il n'aurait pas été possible de faire comprendre cette intention en utilisant les *doigts* comme topique de l'énoncé. Le sujet de la proposition est atypique, parce qu'il ne peut être choisi pour topique [Matić 2003b: 470-471]. Une analyse similaire peut être faite de l'exemple 2.54, tiré d'Homère.

- 2.54 (*Achille se précipite sur Hector pour le tuer.*)  
 Ἑκτορα δ', ὡς ἐνόησεν, ἔλε τρόμος· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη  
 αὖθι μένειν, ὀπίσω δὲ πύλας λίπε, βῆ δὲ φοβηθεῖς· Χ136-137  
 Hector, quand il le vit, fut pris de peur ; il n'osa plus rester sur place : il laissa derrière lui les portes, et prit la fuite.

Le but du narrateur est évidemment de raconter ce qui arrive à Hector, non de dire quelque chose au sujet de la peur elle-même. Ἑκτορα est donc placé en position de topique, tandis que le sujet τρόμος est inclus dans le DFoc, et donc postposé au verbe ἔλε.

Pour résumer, je me rangerai à la conclusion de Rosengren [1997] :

- 2.55 Thetic/categorical are actually EXTRALINGUISTIC concepts, standing for two different perspectivizations of events: thetic for a perspective where the event is looked at as a totally undivided WHOLE, or, more precisely, as a STAGE, that is, as one event in a flow of events; categorical for a perspective where an event is divided into two parts, one of which is an entity, which is looked upon from the point of view of what happens to it or what it is doing. Since we tend to look at events as being divided, not as being undivided in this sense, the categorical perspective, furthermore, is the default perspective. [Rosengren 1997: 442]

L'opposition thétiq ue/catégoriq ue est donc une affaire d'interprétation pragmatique d'une structure focale déterminée (le DFoc), avec comme caractéristique cruciale que le sujet est marqué comme non topique. Cependant, il n'y a pas de différence ontologique entre un DFoc verbe-sujet

et un DFoc verbe–objet, par exemple. La structure focale est rigoureusement la même ; la seule différence réside dans les conditions sémantiques, discursives et syntaxiques qui occasionnent leur emploi, car le choix non marqué est de coder le topique comme sujet et de faire interpréter le sujet comme un topique. L'exemple 2.56 met en évidence cette homogénéité des <DFoc> malgré les différentes interprétations qui peuvent en être faites :

- 2.56 (*Pandare a été touché par la lance de Diomède.*)  
 [ἤριπε δ' ἔξ ὀχέων]<sub>A</sub>, [ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ  
 αἰόλα παμφανόωντα]<sub>B</sub>, [παρέτρεσαν δὲ οἱ ἵπποι  
 ὠκύποδες]<sub>C</sub>. τοῦ δ' αὖθι [λύθη ψυχή τε μένος τε]<sub>D</sub>. E 294–296  
 Il tomba de son char, dans le fracas de son armure brillante, étincelante ; ses chevaux  
 firent une ruade de côté ; et sur le coup sa vie et sa force le quittèrent.

Le topique de toutes les clauses est ici Pandare, dont le narrateur vient de décrire comment la lance de Diomède traversait le nez et coupait la langue. Toutes les actions dénotées par les <DFoc> de ces trois vers visent à informer l'auditeur de ce qui arrive à Pandare. Ce topique n'est généralement pas exprimé, parce qu'il est ratifié<sup>24</sup>, ou alors il prend la forme d'un pronom (B : ἐπ' αὐτῷ, C : οἱ, D : τοῦ). Mais si Pandare est le sujet du verbe ἤριπε (A), il ne peut pas être celui des autres verbes B–D. En outre, le sujet de ces verbes-là n'est pas topique : les trois derniers énoncés, comme le premier, sont des assertions qui visent à augmenter notre connaissance relative à Pandare, pas à ses armes, ses chevaux ou sa vie. On a donc à la fois un topique non sujet et des sujets non topiques, ce qui génère une interprétation thétiq ue des constructions à DFoc B–D.

#### Contextes discursifs des <DFoc> thétiq ues

Pour secondaires qu'elles soient dans la définition d'une catégorie pragmatique, les caractéristiques sémantiques du DFoc interprété comme l'expression d'un jugement thétiq ue permettent néanmoins de dégager un certain nombre de contextes discursifs dans lesquels est employée la structure à DFoc avec inclusion du sujet. Je donnerai donc, autant que possible, des exemples homériques et classiques des types discursifs identifiés par Sasse [1987 : 566–567].

**Énoncés présentatifs** La première catégorie est celle des énoncés présentatifs, c'est-à-dire existentiels au sens large : ils dénotent la présence, l'apparition ou la continuation, positive ou négative, d'une entité ou d'une situation. La plupart des énoncés présentatifs sont caractérisés par la faiblesse

24. Voir la section 3.3, p. 197 sq.

informative du verbe, qui généralement ne sert qu'à introduire le sujet dans le discours. On peut donc souvent les interpréter comme des constructions à DFoc/R, même si ce n'est pas obligatoire. Cette fonction des phrases thétiqes en constitue, selon Lambrecht [1994:177–181], l'un des emplois les plus fréquents : il s'agit d'un procédé de promotion d'un topique (*topic-promoting*), c'est-à-dire que le locuteur introduit explicitement dans le discours une nouvelle entité, en assertant son existence ; une fois établie l'existence de cette entité, il peut l'utiliser comme topique de la suite de son discours<sup>25</sup>. L'emploi présentatif de cette structure focale n'est pas limitée aux verbes d'existence, loin s'en faut : il suffit que l'entité qui est ainsi introduite le soit par le biais d'une action ou d'une situation particulière dans laquelle elle est engagée pour que le verbe qui dénote cette action ou cette situation puisse être utilisé comme verbe présentatif.

2.57 (Message de Thônis à Protée au sujet de Pâris.)

Ἦκει ξείνος, γένος μὲν Τευκρός, ἔργον δὲ ἀνόσιον ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐξεργασμένος.

Hdt. 2.114

Il vient d'arriver un étranger, un Teucrien d'origine, qui a commis en Grèce un acte impie.

Dans l'exemple 2.57, le message du prêtre égyptien Thônis est l'annonce d'un événement, l'arrivée de Pâris avec Héléne et les trésors de Mycènes, mais le verbe sert surtout à présenter ce nouveau personnage ; d'ailleurs, le texte enchaîne sur ce personnage et sa situation, par rapport auxquels Protée est invité à prendre une décision.

2.58 Ἔστι δὲ τις προπάροιθε πόλιος αἰπέια κολώνη

ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε περιδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα,

τὴν ἦτοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,

ἀθάνατοι δὲ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης.

B 811–814

Il y a en face de la ville une colline escarpée, loin dans la plaine, à l'écart de tous côtés, que les hommes appellent la Batiée, et les dieux le tombeau de Myriné la bondissante.

25. Le fait d'employer une expression focale pour introduire un référent qui va ensuite servir de topique à la suite du discours est la source d'une confusion assez fréquente : on croit parfois, en effet, que l'expression focale dans la phrase présentative est elle-même topique, et qu'elle cumule donc les fonctions de topique et de focus, ce qui, dans notre cadre théorique, est impossible [Hengeveld & Mackenzie 2008:101; Gryllia 2009a, 2009b]. À mon avis, il vaut mieux garder les deux notions distinctes : ce n'est pas parce que l'on se sert d'une expression focale pour introduire dans le discours un nouveau topique que cette expression est elle-même topique ; dans l'énoncé où elle apparaît, elle n'a en effet rien d'un topique. Aussi l'enchaînement se fait-il souvent en précisant que le référent introduit par l'énoncé présentatif est bien le topique de l'énoncé suivant, en employant une expression de topique non ratifié (voir section 3.1, p. 158 ci-dessous), comme dans l'exemple suivant :

Ἔστι δ' ἐπιστάτης τῶν πρυτάνεων εἷς ὁ λαχών. Οὗτος δ' ἐπιστατεῖ νύκτα καὶ ἡμέραν.

Arstt. Ath. 44.1

Le président des prytanes est un homme tiré au sort ; ce dernier exerce ses fonctions de président une nuit et un jour.

Pour un exemple similaire, voir Matic [2003a:590–591 (28)].

Il s'agit, dans l'exemple 2.58, de la phrase présentative par excellence « ἔστι x », qui sert à introduire dans le discours une nouvelle entité. Le verbe ne sert que de support à la présentation de cette entité. Mais, chez Homère également, d'autres verbes peuvent servir de présentatifs, comme l'atteste l'exemple 2.59.

- 2.59 (*Tandis que Télémaque reçoit Athéna, les serviteurs préparent le festin.*)  
 Ἔς δ' ἦλθον μνηστῆρες ἀγήνορες· οἱ μὲν ἔπειτα  
 ἔξειης ἔζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε. α144–145  
 Entrèrent alors les nobles prétendants ; ils s'assirent ensuite les uns à côtés des autres,  
 sur des sièges et des tabourets.

L'enchaînement à propos des prétendants montre bien que la fonction de la clause précédente est de les faire entrer en scène, pour ainsi dire. Le verbe qui sert de support peut avoir encore un contenu plus explicite, et décrire l'activité ou la situation dans laquelle le sujet est engagé. Dans ce cas, on s'éloigne vraiment d'une interprétation restreinte du DFoc, parce que l'apport informatif du verbe est trop important pour qu'on puisse le considérer comme présupposé. Ainsi, dans l'exemple 2.60, le verbe μέλετο sert clairement à réintroduire dans le récit le personnage de Démodocos, dont il n'a plus été question depuis le chant 9. Mais c'est au moyen d'une description de l'activité typique de l'aède que se fait cette description.

- 2.60 (*Banquet chez les Phéaciens.*)  
 Μετὰ δέ σφιν ἐμέλετο θεῖος ἀοιδός,  
 Δημόδοκος, λαοῖσι τετιμένος. υ27–28  
 Parmi eux chantait le divin aède Démodocos, honoré par le peuple.

Cette fonction basique de présentation peut être employée à diverses fins dans le discours. Homère use ainsi à plusieurs reprises (6×) de cette construction dans les scènes d'assemblées, où la succession des personnages qui interviennent dans la délibération est indiquée par la formule 2.61 :

- 2.61 Ἦτοι ὃ γ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη  
 [X] A68+  
 Alors, ayant ainsi parlé, il s'assit ; et se leva parmi eux [X].

C'est aussi la stratégie favorite du narrateur de l'*Iliade* pour introduire l'intervention d'un nouveau personnage sur le champ de bataille, à travers un changement de point de vue : un héros voit ce qui arrive à un autre personnage et agit en conséquence. Très souvent cela prend, comme dans l'exemple 2.62, la forme d'une hypothèse négative qui évoque le cours que les événements auraient pu prendre, n'était l'intervention décisive d'un autre personnage. C'est cette intervention qui est codée par un <DFoc> à interprétation thétiq, dont le verbe est ὄξυ νόησε<sup>26</sup>.

26. Sur le mécanisme narratif de cette structure et ses implications thématiques, voir Bakker [1997a:173–183], de Jong [2001:xii] et Kelly [2007:132–134].

2.62 (Énée se bat contre Achille.)

Τὸν δέ κε Πηλεΐδης σχεδὸν ἄορι θυμὸν ἀπηύρα,  
εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε Ποσειδάων ἐνοσίχθων.

Υ 290–291

Alors le fils de Pélée lui aurait ravi la vie de son glaive, si Poséidon l'Ébranleur du Sol ne l'avait vu de son regard perçant.

De façon générale, comme le montre l'exemple 2.63, les « *staging formulas* » identifiées par Bakker [1997a:163], dont la fonction est précisément de faire apparaître un personnage sur la scène narrative de l'épopée, sont, du point de vue de leur SI, des structures à {DFoc}, dont le sujet (indiqué par *x*), postposé au verbe, prend la forme d'une formule nom+épithète<sup>27</sup>.

- 2.63 a. τὸν/τήν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη *x*  
et en réponse, *x* lui dit ...
- b. τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη *x*  
et, debout parmi eux, *x* leur dit ...
- c. τὸν δ' ἠμίβητ' ἔπειτα *x*  
puis, *x* lui répondit ...
- d. τὸν δ' αὖτε προσέειπε *x*  
et *x* à son tour lui dit ...
- e. τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε *x*  
et quand *x* le vit ...
- f. τὸν δὲ ἰδὼν ἐνόησε/ἐλέησε *x*  
et en le voyant *x* pensa/fut pris de pitié
- g. τῷ δὲ πεσόντ' ἐλέησε *x*  
et, comme ils tombaient, *x* fut pris de pitié

[d'après Bakker 1997a:163]

C'est là un cas particulièrement net de l'interaction entre SI et formularité : ce que Bakker a identifié indépendamment, par une étude du jeu des formules, de leur position dans l'énoncé et dans le récit, comme un moyen de mettre en scène l'épiphanie d'un personnage est aussi un effet de la SI des énoncés en question. Comme il le souligne à maintes reprises, le langage de l'épopée est une stylisation de la langue parlée ; les structures formulaires prennent racine dans les structures syntaxiques, et plus particulièrement, pour ce qui touche à l'ordre des mots, dans la SI de l'énoncé.

**Énoncés explicatifs** Le deuxième type de contexte qu'on peut identifier est celui des énoncés explicatifs : généralement en réponse à une question, explicite ou implicite, telle que « qu'est-ce qui s'est passé ? » ou « pourquoi cela s'est-il passé ? », ces énoncés présentent une situation comme un tout unique.

- 2.64 Καὶ τί ποιοῦσιν; Ἀπογράφουσι τῷ παιδε τούτῳ πρὸς τὸν ἄρχοντα ὡς εἰσποιήτω  
τοῖς τοῦ Εὐκλήμονος ὑέσι τοῖς τετελευτηκόσιν.

Isée 6.36

27. De plus, on remarque que l'anaphorique se place en position initiale, car c'est par lui que s'exprime la continuité avec ce qui précède.

Et que font-ils ? Ils font enregistrer par l'archonte ces deux enfants, comme s'ils avaient été adoptés par les fils décédés d'Euctémon (pour en devenir les tuteurs).

- 2.65 (Récit mensonger d'Ulysse à Pénélope : Ulysse va rentrer.)

Ἄτὰρ ἐρήρηας ἐταίρους

ᾠλεσε καὶ νῆα γλαφυρὴν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,

Θρινακίης ἀπο νήσου ἰών· ὀδύσαντο γὰρ αὐτῷ

**Ζεὺς τε καὶ Ἥελιος**· τοῦ γὰρ βόας ἔκταν ἐταῖροι.

T 275–276

Mais ses braves compagnons, il les a perdus, ainsi que son bateau creux, dans la mer vineuse, en quittant l'île du Trident ; c'est que l'avaient pris en haine Zeus et Hélios, car ses compagnons en avaient tué les vaches.

**Événements surprenants ou inattendus** Troisièmement, les DFoc thétiques expriment fréquemment des événements surprenants ou inattendus, qui sont présentés comme des entités uniques :

- 2.66 Ἀμπελουργοῦσί τινες τὴν πόλιν, ἀνατετμήκασί τινες τὰ κλήματα τὰ τοῦ δήμου, ὑποτέτμηται τὰ νεῦρα τῶν πραγμάτων, φορμορραφούμεθα, ἐπὶ τὰ στενά τινες πρῶτον ᾧσπερ τὰς βελόνας διείρουσι.

Eschn. *Contre Ctésiphon* 166

On travaille la cité comme une vigne, on a élagué les sarments du peuple, les nerfs des affaires sont coupés, nous sommes rotinés, on nous fait passer à travers des trous comme des aiguilles !

- 2.67 (Pandare se vante d'avoir touché Diomède.)

Ὅρνυσθε Τρῶες μεγάθυμοι κέντορες Ἴππων·

**βέβληται γὰρ ἄριστος Ἀχαιῶν.**

E101–102

En avant, Troyens magnanimes, piqueurs de cavales ! Le meilleur des Achéens a été touché !

**Affirmations générales** Le quatrième type de contexte qu'on peut isoler est celui des affirmations à portée générale, comme des aphorismes, des proverbes, etc. :

- 2.68 **Κρίνει φίλους ὁ καιρός**, ὡς χρυσὸν τὸ πῦρ.

Mén., *Sent.* 385

La circonstance distingue les amis, comme le feu fait l'or.

- 2.69 (Réponse d'Achille à Ulysse.)

Κάτθαν' ὁμῶς ὃ τ' ἀεργὸς ἀνὴρ ὃ τε πολλὰ ἐοργῶς.

I 320

On meurt pareillement, qu'on n'ait rien accompli ou qu'on ait accompli maint exploit.

**Circonstances d'arrière-plan** Cinquièmement, les DFoc thétiques sont employés pour les descriptions en arrière-plan, qui expriment les circonstances locales, temporelles, etc. d'un événement.

- 2.70 (Description du tombeau d'Alyatte en Lydie.)

Ἐξεργάσαντο δέ μιν οἱ ἀγοραῖοι ἄνθρωποι καὶ οἱ χειρώνακτες καὶ αἱ ἐνεργαζόμεναι παιδίσκαι.

Hdt. 1.93

Il fut élevé aux frais des marchands, des artisans et des filles qui exercent le métier de prostituées.

- 2.71 (Description de l'Île aux Chèvres.)  
 Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ,  
 κρήνη ὑπὸ σπείους· περὶ δ' αἴγειροι πεφύασιν. 1140–141  
 Au bout de la baie coule une eau limpide, une source sous une grotte, et tout autour  
 poussent des peupliers.

**Événements météorologiques** Une sixième catégorie est formée par les expressions dénotant des événements ou des situations météorologiques : typiquement, l'événement météorologique est conçu comme un tout ; le topique d'un énoncé décrivant un tel événement peut-être soit un humain (σφι dans l'exemple 2.72), soit la situation spatio-temporelle qui a cours (exemple 2.73).

- 2.72 Ἄμα δὲ ὄρθρω ἕξ αἰθρίας τε καὶ νηνεμῆς, τῆς θαλάσσης ζεσάσης, ἐπέπεσέ σφι χει-  
 μῶν τε μέγας καὶ πολλὸς ἄνεμος ἀπηλιώτης, τὸν δὴ Ἑλλησποντίνην καλέουσι οἱ  
 περὶ ταῦτα τὰ χωρία οἰκημένοι. Hdt 7.188  
 À l'aube, alors que le temps avait été clair et calme, la mer s'étant mise à bouillonner, il  
 leur tomba dessus une grosse tempête et un violent vent d'est, que les habitants de la  
 région appellent le Vent de l'Hellespont.
- 2.73 Ὅρωρει δ' οὐρανόθεν νύξ. 169  
 La nuit était tombée du ciel.

**Événements touchant les parties du corps** Enfin, on trouve sous la forme de DFoc thétiques de nombreux énoncés dénotant des événements ou des situations en rapport avec les parties du corps :

- 2.74 Ἐνταῦθα δὴ Κύρου ἀποτέμενται ἡ κεφαλὴ καὶ ἡ χεὶρ ἡ δεξιὰ. Xén. An. 1.10.1  
 C'est alors que Cyrus eut la tête et la main droite coupées.
- 2.75 (Andromaque, qui ne sait pas qu'Hector est mort, vient d'entendre un cri.)  
 Τῆς δ' ἐλελίχθη γυῖα, χαμαὶ δέ οἱ ἔκπεσε κερκίς· X448  
 Ses genoux se mirent à trembler, sa quenouille lui tomba des mains.

Dans les exemples 2.74–2.75, l'événement dénoté par le <DFoc> est asserté à propos d'un topique, respectivement Κύρου (2.74) et le démonstratif τῆς (2.75) renvoyant à Andromaque, qui n'est pas codé comme un sujet ; c'est la partie du corps concernée qui occupe cette fonction. Aussi ces énoncés sont-ils interprétés comme thétiques.



## 2.2 FOCUS RESTREINT

CONTRAIREMENT À LA CONSTRUCTION À DFOC, qui est la structure focale non marquée, la construction à FocR est une construction spécialisée dans laquelle le domaine du focus est restreint à un seul argument du verbe. Le fait que cette structure soit spécialisée la rend plus facile à décrire, car elle a des caractéristiques sémantiques et pragmatiques plus évidentes. Cela explique probablement que ce soit celle qui a été identifiée par H. Dik [1995, 2007] comme la construction de base du grec ancien. Comme elle l'a amplement montré, lorsque le focus ne s'étend qu'à un seul argument (ce qui est la seule possibilité dans son cadre théorique), cette expression <FocR> occupe la position immédiatement préverbale, à laquelle je donnerai l'étiquette {FocR}. Par conséquent, le reste de la proposition est dans la présupposition : le <FocR> peut être précédé d'expressions topiques<sup>28</sup>, directes ou non ; il est suivi du verbe et, éventuellement, d'autres expressions topiques<sup>29</sup>. L'ensemble de la présupposition compose un topique indirect, que l'auditeur doit construire dans son interprétation : ce topique indirect est une proposition présupposée ouverte dont le <FocR> exprime l'identification d'une variable<sup>30</sup>. C'est ce que formule la Règle 5.

### Règle 5. Placement du <FocR> :

Une expression de Focus restreint (<FocR>) occupe la position immédiatement préverbale {FocR}.

$$\langle \text{FocR} \rangle \rightarrow \{ \text{FocR} \}$$

Tous les autres éléments de l'énoncé font alors partie de la présupposition, et se combinent pour former une proposition présupposée ouverte qui sert de topique indirect à l'assertion.

Les exemples 1.41–1.42 (ci-dessus p. 69), où l'on voit tantôt un objet, tantôt un sujet en {FocR}, peuvent servir d'illustration pour l'emploi classique ; l'exemple 2.76 montre que l'utilisation de la construction à FocR est une stratégie possible également chez Homère.

2.76 (*Mérion a remporté contre Teucros l'épreuve du tir à l'arc, dont le premier prix est dix doubles haches et le second dix haches simples (v. 850).*)

Ἄν δ' ἄρα Μηριόνης πελέκας δέκα πάντας ἄειρε,

Τεῦκρος δ' ἡμιπέλεκκα φέρεν κοίλας ἐπὶ νῆας.

Ψ 882–883

Mérion fit alors enlever l'ensemble de dix doubles haches ; Teucros, lui, ce sont les haches simples qu'il remporta aux bateaux creux.

28. Voir les sections 3.1–3.2, p. 158 sq.

29. Voir la section 3.3, p. 197 sq.

30. Cette analyse du processus d'interprétation de la proposition présupposée ouverte diffère de celle de Lambrecht, qui insiste sur le fait que ce type de présupposition n'est pas représenté comme un référent du discours dans l'esprit des participants [1994:280]. Son affirmation est une conséquence de la restriction de la fonction de topique aux expressions référentielles dans sa théorie, restriction qui, comme on l'a dit, n'a pas lieu d'être (ci-dessus p. 56 sq.). Voir aussi 3.2.2, p. 181 sq. ci-dessous pour une discussion de la possibilité d'attribuer la fonction topique à des prédicats, y compris verbaux.

Les expressions en gras forment toutes les deux la totalité du champ focal de leur proposition ; et chaque fois, le constituant en question est placé immédiatement avant le verbe de sa clause, dans la position {FocR} dédiée à sa fonction.

La construction à FocR est une stratégie fréquente en grec classique, comme en grec homérique. Ainsi, Matic [2003a: 578] a compté 746 clauses à <FocR> parmi les 1 523 du Livre II de l'*Anabase* (48,98 %). Dans le CdR, on trouve de même 1690 clauses à <FocR> sur 4087 (41,35 %).

## 2.2.1 Types de constituants en position {FocR}

Contrairement à ce que les exemples ci-dessus pourraient laisser croire, les <FocR> ne sont pas forcément référentiels. Il faut donc expliquer d'emblée ce que j'entends précisément, dans la définition du FocR que j'ai proposée (une construction dans laquelle le domaine du Focus ne couvre qu'un seul argument du verbe), par l'expression « un seul argument du verbe ». Il peut évidemment s'agir d'un SN<sup>31</sup> qui fonctionne comme un constituant grammatical intégré dans la valence verbale, mais aussi d'autres types d'expressions, qui ne correspondent pas forcément à un constituant syntaxique, mais forment néanmoins un constituant pragmatique <FocR>.

**Adjectifs prädicatifs** La première catégorie d'éléments qu'on rencontre en {FocR} est celle des adjectifs prädicatifs (2.77–2.78).

2.77 (Les Argiens proposent des alliances à toute cité qui le désire, sauf Athènes et Sparte.)

Μαντινῆς δ' αὐτοῖς καὶ οἱ ξύμμαχοι αὐτῶν **πρῶτοι** προσεχώρησαν, δεδιότες τοὺς Λακεδαιμονίους. Thuc. 5.29.1

Les Mantinéens et leurs alliés furent les premiers à se rallier à eux, parce qu'ils craignaient Sparte.

2.78 (*Ulysse dit au Cyclope qu'il s'appelle Personne et réclame le cadeau d'hospitalité que Polyphème lui a promis en échange du vin.*)

Οὐτὶν ἐγὼ **πύματον** ἔδομαι μετὰ οἷσ' ἐτάροισι,  
τοὺς δ' ἄλλους πρόσθεν· τὸ δέ τοι ξεινήϊον ἔσται. 1369–370

Personne, je le mangerai en dernier, après ses compagnons, et les autres avant : voilà quel sera ton présent d'hospitalité !

Dans les deux cas, le verbe est présupposé : dans l'exemple 2.77, les Mantinéens et leurs alliés sont introduits comme de nouveaux topiques, et ce qui est asserté, c'est qu'ils sont les premiers à re-

31. Le SN en question peut bien sûr être accompagné d'éléments dépendants.

joindre l'alliance proposée par Argos (qui est présupposée par le contexte). Seul l'adjectif *πρῶτοι* est donc dans le champ du focus. De même, dans l'exemple 2.78, le Cyclope présuppose qu'il va dévorer Ulysse et ses compagnons, et ce qu'il affirme, c'est qu'Ulysse sera le dernier à subir ce triste sort.

**Adverbes** Deuxièmement, la position {FocR} est fréquemment occupée par des adverbes ou des locutions adverbiales (2.79–2.80).

- 2.79 (*Socrate vient de faire sa prière à Pan.*)  
 Ἔτ' ἄλλου του δεόμεθα, ὦ Φαῖδρε ; ἐμοὶ μὲν γὰρ μετρίως ἤϊκται. Plat. *Phèdre*. 279 c  
 Avons-nous encore besoin de quelque chose, Phèdre ? Pour moi, j'ai prié de façon suffisante.

L'assertion porte ici exclusivement sur la quantité et la qualité de la prière que Socrate vient d'adresser à Pan, exprimées par l'adverbe *μετρίως*, qui est donc placé en {FocR}.

- 2.80 Πάντων μὲν κόρος ἐστὶ καὶ ὕπνου καὶ φιλότῆτος  
 μολπῆς τε γλυκερῆς καὶ ἀμύμονος ὀρχηθμοῖο,  
 τῶν πέρ τις καὶ μᾶλλον ἐέλδεται ἐξ ἔρον εἶναι  
 ἢ πολέμου· Τρῶες δὲ μάχης ἀκόρητοι ἔασιν. N 636–639  
 On se lasse de tout : sommeil, amour, chant suave et danse impeccable, dont pourtant on espère bien plus être rassasié que de la guerre ; mais les Troyens, c'est du combat qu'ils ne peuvent se lasser.

On voit bien que ce qui est asserté ici, ce n'est pas le fait qu'on espère satisfaire le désir de dormir, faire l'amour, etc., mais que cet espoir est plus fort que pour la guerre. Par conséquent c'est seulement l'adverbe *καὶ μᾶλλον* qui est dans le champ du focus.

**Éléments plus petits qu'un constituant** Troisièmement, on trouve en {FocR} des éléments plus petits qu'un constituant, notamment le premier membre d'un constituant discontinu :

- 2.81 (*Nicomaque n'a pas de témoins pour appuyer ses accusations.*)  
 Καίτοι εἰ φήσας μ' ἰδεῖν τὴν μορίαν ἀφανίζοντα τοὺς ἐννέα ἄρχοντας ἐπήγαγες ἢ  
 ἄλλους τινὰς τῶν ἐξ Ἀρείου πάγου, οὐκ ἂν ἐτέρων ἔδει σοι μαρτύρων. (*Ainsi les juges  
 mêmes pourraient attester la véracité de tes dires.*) Lys. 7.22  
 Mais si, puisque tu prétends m'avoir vu détruire l'olivier sacré, tu avais fait venir les neuf archontes ou d'autres membres de l'Aréopage, tu n'aurais pas eu besoin d'autres témoins.

Il ne s'agit pas ici d'avoir besoin de témoins de façon générale, mais d'avoir besoin d'autres témoins que les membres du jury réuni pour juger l'affaire : le seul élément dans le champ focal est donc *ἐτέρων*, qui est placé devant le verbe en {FocR}, tandis que *μαρτύρων* (une expression de topique ratifié) est régulièrement postverbal<sup>32</sup>.

32. Voir la section 3.3, p. 197 sq. Sur les constituants discontinus, voir la section 5.1, p. 388 sq.

2.82 (Ulysse annonce à Eumée qu'une personne que les chiens reconnaissent s'approche de sa hutte.)

Οὐ πῶ πᾶν εἶρητο ἔπος, ὅτε οἱ φίλος υἱὸς  
ἔστη ἐνὶ προθύροισι. Ταφῶν δ' ἀνόρουσε συβώτης.

π11–12

Il n'avait pas fini de parler que son fils se dressa dans l'embrasure. De saisissement, le porcher se leva.

Dans ce passage, il est présupposé qu'Ulysse prononce une parole, car son discours vient d'être rapporté (v. 8–10) : le verbe εἶρητο comme le nom ἔπος font partie de la présupposition relationnelle. L'assertion porte précisément sur le fait qu'Ulysse n'a pas le temps de parvenir au terme de son discours : c'est donc πᾶν qui constitue le focus de la proposition, et seul cet adjectif est placé en {FocR}, tandis que ἔπος est placé dans la position postverbale typique des Topiques ratifiés.

**Clauses complètes** La position {FocR} peut aussi accueillir des clauses complètes. On trouve ainsi des clauses infinitives complètes qui fonctionnent comme un argument dans la proposition : ainsi, c'est toute la clause infinitive κινδυνεύειν περὶ αὐτῆς qui occupe la position {FocR} dans l'exemple 2.83.

2.83 Πολλὴ μὲν ἢ μεταβολὴ μοι γέγονεν, ὦ ἄνδρες, τελευτήσαντος Κλεωνύμου· ἐκεῖνος γὰρ ζῶν μὲν ἡμῖν κατέλειπε τὴν οὐσίαν, ἀποθανὼν δὲ κινδυνεύειν περὶ αὐτῆς ἐποίηκε.

Isée 1.1.3

Le changement est grand pour moi, messieurs, depuis la mort de Cléonyme : cet homme, si de son vivant il nous a laissé sa fortune, après sa mort, ce sont les périls du tribunal qu'il nous a fait encourir pour la défendre.

De même, dans l'exemple 2.84, le vœu exprimé par Priam n'est évidemment pas sa propre mort : il forme plutôt le souhait que sa mort, qui est présupposée (tout homme étant mortel, et Priam, en particulier, étant un vieillard), ait lieu avant la ruine de Troie pour l'empêcher de voir cela de ses yeux. Toute la clause πρὶν ἀλαπαζομένην τε πόλιν κεραιζομένην τε | ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν forme donc un seul constituant pragmatique <FocR>, qui est placé régulièrement en position préverbale {FocR}.

2.84 (Priam à ses fils, avant de partir pour le camp des Achéens.)

αὐτὰρ ἔγωγε

πρὶν ἀλαπαζομένην τε πόλιν κεραιζομένην τε  
ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν βαίην δόμον Ἄϊδος εἴσω.

Ω 244–246

Quant à moi, que je puisse aller dans la demeure d'Hadès avant que de voir de mes yeux ma cité mise à sac et ravagée !

Ce type d'imbrication pose évidemment la question de l'ordre des mots à l'intérieur même de la clause enchâssée, que je traiterai plus loin de façon générale<sup>33</sup>.

33. Voir la section 4.2, p. 310 sq.

Outre les clauses infinitives, on rencontre également des clauses participiales en fonction d'argument (2.85–2.86).

- 2.85 Τὴν μὲν ἐπιείκειαν τὴν σὴν, ὦ Πολύκρατες, καὶ τὴν τοῦ βίου μεταβολὴν **παρ' ἄλλων πυνθανόμενος** οἶδα· τῶν δὲ λόγων τινὰς ὧν γέγραφας αὐτὸς ἀνεγνωκῶς ἤδιστα μὲν ἂν σοι περὶ ὅλης ἐπαρρησιασάμην τῆς παιδεύσεως περὶ ἣν ἠνάγκασαι διατρίβειν. ISOCT. 11.1

La bonté qui est la tienne, Polycrate, et le malheur qui est survenu dans ta vie, c'est parce que d'autres m'en ont parlé que je les connais ; mais comme j'ai lu moi-même certains des discours que tu as écrits, j'aurais eu le plus grand plaisir à discuter librement avec toi de l'ensemble du système d'éducation dont tu as été contraint de parler.

Dans cet énoncé qui ouvre son *Busiris*, Isocrate affirme que c'est par oui-dire seulement qu'il a eu connaissance des qualités de son destinataire Polycrate ; ce mode de connaissance est ensuite opposé à la lecture personnelle qu'il a faite des discours de Polycrate. C'est donc le constituant qui exprime ce mode de connaissance qui occupe le champ focal ; la clause participiale *παρ' ἄλλων πυνθανόμενος* va donc en {FocR}, avant le verbe *οἶδα*.

- 2.86 (*Zeus interdit aux dieux de se mêler à la bataille.*)  
 Ὅν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοντα νοήσω  
 ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσι ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσι  
**πληγῆς οὐ κατὰ κόσμον** ἐλεύσεται Οὐλύμπων δέ. Θ<sup>10-12</sup>  
 Celui que je verrai aller de son plein gré à l'écart des autres dieux prêter main forte aux Troyens ou aux Danaens, il ne reviendra sur l'Olympe qu'après avoir été roué de coups sans ménagement.

Le retour sur l'Olympe du dieu contrevenant est présupposé ; c'est la manière dont il reviendra qui forme le focus de la proposition, c'est-à-dire ici toute la clause participiale *πληγῆς οὐ κατὰ κόσμον*. L'ensemble est donc placé en {FocR}.

Il arrive même qu'une clause finie, en fonction d'argument, soit placée tout entière en {FocR} (2.87–2.88).

- 2.87 (*Alyattès mène plusieurs guerres et envahit Clazomènes.*)  
 Ἀπὸ μὲν νῦν τούτων **οὐκ ὡς ἤθελε** ἀπήλλαξε, ἀλλὰ προσπταίσας μεγάλως. Hdt. 1.16.6–8  
 Il en repartit non comme il l'avait voulu, mais en ayant subi un grave échec.

Le balancement *οὐκ... ἀλλά* met en parallèle deux clauses, une clause finie et une clause adverbiale, qui forment le focus de la proposition ; ce qui est asserté n'est pas le fait qu'Alyattès ait quitté le territoire de Clazomènes, ce qui est facile à présupposer puisqu'il y est entré, mais la façon dont il l'a quitté, à savoir vaincu, et non vainqueur.

- 2.88 (*Agamemnon, pour éprouver la motivation des Achéens, feint de leur proposer de rentrer chez eux.*)  
 Ἄλλ' ἄγεθ' ὡς ἂν ἐγὼ εἶπω πειθώμεθα πάντες. B<sup>139</sup>  
 Bon, allez, faisons tous ce que je vais dire.

Dans cet énoncé qui introduit l'ordre proprement dit d'Agamemnon, la clause  $\omega\varsigma \ \acute{\alpha}\nu \ \acute{\epsilon}\gamma\omega \ \acute{\epsilon}\lambda\pi\omega$  est cataphorique, et constitue le focus de la proposition : que tous se convainquent d'agir d'une certaine façon est facile à présupposer à la fin d'un discours d'exhortation, surtout quand l'énoncé est introduit par la formule d'exhortation  $\acute{\alpha}\lambda\lambda' \ \acute{\alpha}\gamma\epsilon\theta[\epsilon]$  ; l'assertion porte spécifiquement sur la façon dont les auditeurs d'Agamemnon doivent agir. Par conséquent le constituant est placé en {FocR}.

### 2.2.2 Mécanisme sémantique et fonctions discursives du FocR

Ces précisions faites, considérons l'exemple 2.89, où les <FocR> concernés sont indexés de A à E pour faciliter la référence.

2.89 (Énée se plaint qu'Achille reçoive toujours l'aide d'Athéna ; s'il y avait un dieu ou une déesse pour équilibrer les forces, il ne serait pas invincible. Apollon lui répond pour le rassurer.)

Ἡρωϑ, ἄλλ' ἄγε καὶ σὺ [θεοῖϑ ἀϊειγενέτηϑιν]<sub>A</sub>  
 εὐχέο· καὶ δὲ σέ φαϑι [Διὑϑ κούρηϑ Ἀφροδίτηϑ]<sub>B</sub>  
 ἔκγεγάμεν, κείνοϑ δὲ [χερείνοϑ ἐκ θεοῦ]<sub>C</sub> ἐϑτίν·  
 ἦ μὲν γὰρ [Διὑϑ]<sub>D</sub> ἐϑϑ', ἦ δ' [ἐξ ἀλίοιο γέροντοϑ]<sub>E</sub>.

Y104–107

Allons, héros, toi aussi, adresse donc tes prières aux dieux éternels ; après tout, toi, dit-on, tu es né de la fille de Zeus Aphrodite, tandis que lui, c'est d'une déesse inférieure qu'il est issu, puisque l'une est fille de Zeus et l'autre du Vieux de la mer.

Cet exemple, qui présente en quelques vers une forte densité de constructions à FocR, permet d'en préciser le mécanisme sémantique. Comme on l'a vu (p. 61 sq.), le fait même que le champ du focus soit restreint à un seul argument fait que la présupposition relationnelle est plus étendue, et par conséquent que le nombre de valeurs possibles qu'on peut attribuer à la variable identifiée par le focus est plus restreint. Aussi la construction à FocR est-elle souvent employée quand le focus se charge du trait sémantique de contraste, c'est-à-dire quand il s'agit d'un focus d'identification ou de contraste explicite. Dans l'exemple 2.89, on voit ainsi que B identifie la mère divine d'Énée parmi toutes les déesses, tandis que C identifie celle d'Achille de façon plus exhaustive, c'est-à-dire par opposition à Aphrodite et à toutes les divinités qui sont ses égales ou ses supérieures : B exprime donc un focus d'identification, C un focus explicitement contrastif<sup>34</sup>.

34. En C, le constituant syntaxique entier est placé en {FocR}, mais l'on pourrait dire que seul l'adjectif  $\chi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\iota\omicron\nu\omicron\varsigma$  est dans le Focus (ce qui tendrait à justifier sa position avant la préposition [Devine & Stephens 2000 : 211–222]). Dans des cas comme celui-là, où seule une partie d'un constituant est dans le champ du focus, le grec peut soit respecter l'intégrité du constituant et le placer entièrement en {FocR}, soit ne placer dans cette position que l'élément qui est dans le champ focal (ici l'adjectif  $\chi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\iota\omicron\nu\omicron\varsigma$ ), ce qui crée des constituants discontinus (voir section 5.1, p. 388 sq.).

De la même manière, on peut montrer que D et E n'impliquent pas un contraste aussi fort l'un que l'autre, puisque D identifie Zeus parmi tous les parents divins possibles d'Aphrodite, tandis que la sélection de E opère dans un ensemble que le contexte et cette sélection même ont encore restreint, c'est-à-dire tous les dieux mâles inférieurs à Zeus. Quant à A, il permet de voir que le trait de contraste n'est pas nécessaire pour entraîner un placement en {FocR}. En effet, il semble bien qu'il s'agisse ici d'un focus d'addition, comme le suggère le raisonnement d'Apollon : alors qu'Énée se plaint de l'aide qu'Achille reçoit des dieux, et en particulier d'Athéna, il l'invite à diriger ses prières vers les dieux, puisqu'il est justement le fils d'une déesse, et même d'une déesse supérieure à la mère d'Achille. Il n'y a là aucune idée particulière de contraste (à part le contraste inhérent à notre définition de l'assertion) ; même le sexe des divinités en question n'est pas spécifié par la formule  $_{12}\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma\ \alpha\iota\epsilon\iota\gamma\epsilon\nu\acute{\epsilon}\tau\eta\sigma\iota\nu_{24}$ , qui n'est pas marquée pour le genre<sup>35</sup>. Pourquoi alors Apollon présente-t-il son conseil de cette façon ? La réponse à cette question réside dans sa stratégie argumentative : ce qu'il conseille à Énée, c'est, par ses prières, de se tourner vers les dieux, non pas que sa relation avec les dieux soit une relation de prière<sup>36</sup>. La suite de son discours montre que c'est bien l'interprétation correcte, puisqu'il enchaîne sur l'idée d'une relation privilégiée d'Énée avec les dieux<sup>37</sup>.

### 2.2.2.1 Fonctions discursives du FocR

Par sa nature même (un focus dont le champ est restreint à un seul argument) et l'effet sémantique qui lui est généralement attaché, le FocR est susceptible de remplir un certain nombre de ce que j'appellerai les emplois discursifs du FocR. Ces emplois sont de deux ordres : d'une part, les constructions à FocR servent un certain nombre de FONCTIONS DISCURSIVES liées à leurs propriétés sémantiques ; d'autre part, ces fonctions elles-mêmes sont liées à différents CONTEXTES DISCURSIFS, où l'on rencontre donc souvent des FocR. Commençons donc par les fonctions discursives typiques du FocR. Ces emplois ont été énumérés par S. Dik [1997a: 332–335] et partiellement repris par H. Dik [1995: 39–44 et 74–76], comme des types différents de focus, plus précisément des sous-catégories du type qu'ils appellent contre-présuppositionnel, qui est une sorte de focus contrastif

35. Cette formule apparaît 5× (Γ 296, Ζ 527, Υ 104, β 432, ξ 446) sous cette forme, et 7× sous la forme  $\theta\epsilon\omega\acute{\nu}\ \alpha\iota\epsilon\iota\gamma\epsilon\nu\acute{\epsilon}\tau\alpha\omega\nu$  (Β 400, Η 53, Ξ 244, 333, Π 93, Ψ 81, ω 373) ; employée majoritairement dans des discours (8/12×) elle désigne toujours l'ensemble des dieux, y compris les déesses.

36. On pourrait sans doute déceler une certaine ironie de la part d'Apollon, qui a pris l'apparence de Lycaon, un fils de Priam. Si contraste il y a dans le placement de  $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma\ \alpha\iota\epsilon\iota\gamma\epsilon\nu\acute{\epsilon}\tau\eta\sigma\iota\nu$  en {FocR}, c'est entre les humains et les dieux : « prie donc les dieux, » suggérerait Apollon/Lycaon, « au lieu de te plaindre aux humains. »

37. Le terme  $\eta\rho\omega\varsigma$  (*demi-dieu*) qu'il choisit pour s'adresser à lui entre précisément dans ce réseau sémantique [DÉLG s.u.].

qui va à l'encontre des attentes présumées de l'auditeur. Pour éviter une confusion avec la notion de présupposition que je suis ici, je parlerai plutôt de focus contre-expectatif [Matić 2003b : 288–298]. Le principe est que le discours, et particulièrement la présupposition relationnelle indiquée par le locuteur, créent un certain nombre d'attentes chez l'auditeur. Plus le champ de la présupposition relationnelle est étendu (et, partant, plus le champ du focus est restreint), plus ces attentes sont fortes. Très souvent, le FocR va porter une assertion qui dément ces attentes. On voit que les prétendus « types » de focus ne sont en fait que des fonctions discursives que remplissent souvent les FocR dans le discours, c'est-à-dire des interprétations pragmatiques suggérées par l'emploi d'une structure focale dans un contexte donné. S. Dik distingue ainsi sept fonctions communicatives du focus (Tableau 2.2).

Fonction discursive du focus	Présupposition de l'auditeur (d'après le locuteur)	Présupposition du locuteur	Expression générale	Expression en grec ancien
Interrogation	X	?	?	?
Complétion	?	X	X	X
Rejet	X	pas X	pas X	οὐκ X
Correction	X	Y	(pas X, mais) Y Y (mais pas X)	(οὐκ X ἀλλὰ) Y Y (καὶ οὐκ X)
Extension	X	X et Y	(non seulement X mais) aussi Y	(οὐ μόνον X ἀλλὰ) καὶ Y
Restriction	X et Y	X	seulement X	X μόνον Hom. X οἶος
Sélection	X ou Y	X	X	X γε

**Tableau 2.2** Les emplois du FocR  
[d'après S. Dik 1997a : 332 (Figure 7) et H. Dik 1995 : 39 (Table 3.1)]

Le Tableau 2.2 montre assez clairement que ces différents emplois sont généralement précisés par l'emploi de particules spécifiques, qui guident l'interprétation du FocR. Cependant, l'utilisation de ces particules (sauf celle de la négation) n'est jamais obligatoire, et l'on rencontre souvent des <FocR> sous-spécifiés, c'est-à-dire dont l'emploi doit être interprété sans l'aide de tels indices<sup>38</sup>. Cela signifie que le seul emploi d'un <FocR> peut suffire à indiquer les nuances précisées dans le tableau. Je présenterai donc, autant que faire se peut, des exemples classiques et homériques de chaque emploi, tantôt avec et tantôt sans les particules concernées.

38. C'est d'autant plus vrai que la fonction sélective de γε n'est qu'une de ses fonctions et que cette particule n'est pas associée spécifiquement au focus [H. Dik 1994 : 44, Wakker 1994 : 308–309].



**Fonction interrogative** Normalement les pronoms et les SN interrogatifs (j'entends par là les constituants contenant un pronom interrogatif) sont placés à l'initiale de leur clause. Cependant, comme on le verra, ils ont par définition la fonction FocR; par conséquent, il n'est pas a priori impossible qu'ils puissent se placer en position {FocR}<sup>39</sup>. Je réserve cependant le traitement de cette question à la section 4.3, p. 332 sq. sur la SI des clauses interrogatives. Notons toutefois que, chez Homère, l'interrogatif est limité à la position initiale dans l'énoncé. Ainsi, dans l'exemple 2.90, la position de la particule enclitique κεν fait penser que l'expression τῶν ἄλλων est placée en-dehors de la clause proprement dite; aussi τίς est-il bien en position initiale dans sa clause.

- 2.90 Τῶν δ' ἄλλων τίς κεν ἦσι φρεσὶν οὐνόματ' εἴποι,  
 ὅσοι δὴ μετόπισθε μάχην ἤγειραν Ἀχαιῶν; P 260–261  
 Mais pour les autres, qui pourrait nommer dans son esprit tous ceux des Achéens qui  
 vinrent derrière eux ranimer le combat ?

**Fonction complétive** La construction à FocR peut servir à compléter l'information de l'auditeur : le locuteur apporte l'unique élément manquant dans la connaissance de l'auditeur. Ainsi, dans l'exemple 2.91, les jurés de l'orateur savent que celui-ci leur donne un conseil; c'est donc l'anaphorique ταῦτα en {FocR} qui vient compléter la présupposition.

- 2.91 (L'orateur demande la peine de mort pour Philocrate, c'est-à-dire le même châtement que son collègue Ergoclès.)  
 Ἐγὼ μὲν οὖν ταῦτα ὑμῖν παραινῶ. Lys. 29.13  
 Voilà donc ce que je vous conseille de faire.

De même, dans l'exemple 2.92, Diomède cherchait à savoir quelles étaient l'identité et l'origine de Glaucos; celui-ci lui fournit l'information demandée, et résume sa réponse par cet énoncé, où εὔχομαι εἶναι est présupposé, et où le focus est constitué par ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος.

- 2.92 (Diomède demande à Glaucos qui il est; celui-ci lui expose sa généalogie, en particulier l'histoire de son ancêtre Bellérophon.)  
 Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι. Z 211  
 Voilà : c'est de cette race et de ce sang que je prétends être issu.

**Fonctions réjective et corrective** La plupart du temps, ces deux fonctions vont de pair : on ne rejette souvent une proposition que pour la remplacer par une autre, comme dans les exemples 2.93–2.94.

- 2.93 (Un testament n'est valable que s'il porte sur les biens possédés par le testateur.)  
 Ταῦτα δὲ οὐ τούτων ὄντα, ἀλλ' ἡμέτερα φαίνεται. Isée 10.23  
 Or, il est évident que ces biens ne sont pas à eux, mais à nous.

39. Sur la SI des interrogatives, voir section 4.3, p. 332 sq.

- 2.94 (*Alcinoos a imaginé qu'Ulysse pouvait être un dieu ; celui-ci lui répond.*)  
 Ἀλκίνο', ἄλλο τί τοι μελέτω φρεσίν· οὐ γὰρ ἐγώ γε  
**ἀθανάτοισιν** ἕοικα, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,  
 οὐ δέμας οὐδὲ φυήν, ἀλλὰ **θνητοῖσι βροτοῖσιν** η 208–210  
 Alcinoos, chasse ce souci de ta pensée : je ne ressemble pas, moi, aux immortels qui habitent le vaste ciel, ni de corps ni de taille, mais aux hommes mortels.

**Fonction extensive** Dans sa fonction extensive, le <FocR> exprime un élément que le locuteur ajoute à d'autres éléments présupposés du même type (2.95–2.96).

- 2.95 Ἔτι δὲ **καὶ τάδε** λέγουσιν, ὡς ὠμολόγει ὁ ἄνθρωπος βασανιζόμενος συναποκτείνει  
 τὸν ἄνδρα. Antiphon 5.39  
 Ils disent encore ceci : le bonhomme aurait reconnu sous la torture avoir participé à l'assassinat de la victime.
- 2.96 (*Après l'avoir manqué une première fois, Teucros essaie d'atteindre Hector de ses flèches.*)  
 Ἄλλ' ὃ γε **καὶ τόθ'** ἄμαρτε· παρέσφηλεν γὰρ Ἀπόλλων Θ 311  
 Mais [le trait] le manqua à nouveau : Apollon l'avait détourné.

**Fonction restrictive** Un <FocR> peut aussi servir à restreindre une présupposition, en réduisant la portée d'une assertion à un seul élément (2.97–2.98).

- 2.97 (*Tout le monde veut voir clairement la fin.*)  
 Διόπερ **ἐπὶ τοῖς καμπτήρσιν** ἐκπνέουσι καὶ ἐκλύονται. Arstt. Rhét. 1409 a  
 Pour cette raison, ce n'est qu'une fois aux bornes d'arrivée qu'on halète et défaille. (*Car tant qu'on peut voir le but, on ne relâche pas son effort.*)
- 2.98 Ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·  
 ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε πάρεστε τε ἴστε τε πάντα,  
 ἡμεῖς δὲ **κλέος οἶον** ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν. B 484–486  
 Dites-moi maintenant, Muses qui habitez l'Olympe ; car vous, vous êtes des déesses, vous assistez à tout et savez tout ; mais nous, ce n'est que la gloire que nous entendons, et nous ne savons rien.

**Fonction sélective** Lorsqu'il s'agit de savoir, parmi plusieurs référents potentiels, auquel s'applique une assertion, un <FocR> peut être employé pour exprimer la sélection du référent correct (2.99–2.100).

- 2.99 Ἐπεὶ γὰρ Ἄγισ βασιλεὺς ὦν ἐτελεύτησεν, ἐρισάντων περὶ τῆς ἀρχῆς Λεωτυχίδα  
 μὲν ὡς Ἄγιδος ὄντος υἱοῦ, Ἀγησιλάου δὲ ὡς Ἀρχιδάμου, κρίνασα ἢ πόλις  
 ἀνεπικλητότερον εἶναι Ἀγησίλαον καὶ τῷ γένει καὶ τῇ ἀρετῇ **τοῦτον** ἐστήσατο  
 βασιλέα. Xén. Ag. 1.5  
 À la mort du roi Agis, deux hommes se disputèrent le pouvoir : Léotukhidas, en tant que fils d'Agis, et Agésilas en tant que fils d'Archidamas ; la cité jugeant qu'Agésilas était plus irréprochable tant pour sa race que pour sa vertu, c'est lui qu'elle nomma roi.

- 2.100 (Après le duel entre Ménélas et Pâris, Zeus consulte les autres dieux pour savoir s'ils vont pousser les Achéens et les Troyens à se refaire la guerre ou à conclure une paix.)

Εἰ δ' αὖ πῶς τόδε πᾶσι φίλον καὶ ἡδὺ γένοιτο,  
ἦτοι μὲν οἰκέοιτο πόλις Πριάμοιο ἄνακτος,  
αὐτίς δ' Ἀργεῖην Ἑλένην **Μενέλαος** ἄγοιτο Δ17–19

S'il se trouvait que cela puisse nous agréer et nous être agréable à tous, alors la ville du prince Priam serait habitée, et d'autre part c'est Ménélas qui emmènerait Hélène d'Argos.

**Fonction informative** J'ajoute cette fonction informative à la liste de S. Dik, car le FocR n'est pas forcément contrastif. Il peut très bien s'agir d'un simple focus d'addition<sup>40</sup>.

- 2.101 (Cyrus a pour père le roi des Perses Cambyse.)

Ὁ δὲ Καμβύσης οὗτος τοῦ Περσείδων γένους ἦν· οἱ δὲ Περσεῖδαι ἀπὸ Περσέως κληίζονται. Xén. Cyr. 1.2.1

Ce Cambyse était de la lignée des Perséides ; et les Perséides descendent, dit-on, de Persée.

Dans les deux énoncés de l'exemple 2.101, le contraste entre le référent des expressions de <FocR>, τοῦ Περσείδων γένους et ἀπὸ Περσέως est minimal, car Xénophon se contente de combler une lacune dans les connaissances de ses lecteurs quant au pedigree de Cambyse, le père de Cyrus : parmi toutes les lignées possibles, Cambyse appartient à celle des Perséides, qui, parmi tous les ancêtres possibles, descendent de Persée. Peut-être la connaissance du monde de l'auditeur restreint-elle un peu les deux ensembles de candidats : il est fort probable qu'un roi de Perse ne puisse appartenir à n'importe quelle famille, ou que les ancêtres potentiels de la lignée des Perséides ne puissent être que des héros d'autrefois. Mais le contexte exclut une interprétation avec un contraste explicite.

- 2.102 Βῆ ῥ' ἴμεν ἐς κλισίην, χηλοῦ δ' ἀπὸ πῶμ' ἀνέωγε  
καλῆς δαιδαλέης, τήν οἱ [**Θέτις ἀργυρόπεζα**]<sub>A</sub>  
θῆκ' ἐπὶ νηὸς ἄγεσθαι ἐν πλήσασα χιτώνων  
χλαινάων τ' ἀνεμοσκεπέων οὐλων τε ταπήτων.  
ἔνθα δέ οἱ [**δέπας**]<sub>B</sub> ἔσκε τετυγμένον, οὐδέ τις ἄλλος 225  
οὔτ' ἀνδρῶν πίνεσκεν ἀπ' αὐτοῦ αἴθοπα οἶνον,  
οὔτε τεῶ σπένδεσκε θεῶν, ὅτε μὴ Διὶ πατρί. Π 221–227

Il alla dans sa baraque, ouvrit le couvercle d'un coffre beau et orné que Thétis pieds-d'argent lui avait donné à emporter dans son bateau, l'ayant bien rempli de tuniques, de manteaux coupe-vent et de tapis de laine. Il y avait dedans une coupe solide : aucun autre homme ne buvait du vin fauve de cette coupe, et il n'en versait des libations à aucun autre dieu que Zeus père.

Dans l'exemple 2.102, le <FocR> A (v. 223) vient simplement affirmer que la personne qui avait mis le coffre dans le bateau d'Achille était Thétis, parmi un ensemble de candidats potentiels sans doute illimité ; quand au δέπας (B, v. 225), il permet d'ajouter un référent aux objets contenus dans le

40. Voir ci-dessus 1.31, p. 64.

coffre, parmi tous les objets possibles, l'ensemble n'étant limité que par la connaissance du monde de l'auditeur, qui exclut de cet ensemble les objets que leurs caractéristiques physiques (taille, substance, etc.) rendent difficiles à y inclure. La force du contraste est donc, dans les deux cas, minimale. Cela prouve, encore une fois, que le contraste explicite ou l'exhaustivité ne sont pas des conditions nécessaires pour le placement d'un constituant en {FocR}, contrairement à la situation du hongrois, par exemple [É. Kiss 1998, Onea Gáspár 2007].

### 2.2.2.2 Situations discursives du FocR

Du fait de leurs propriétés sémantiques et de leurs fonctions discursives, les constructions à FocR sont employées souvent dans un certain nombre de SITUATIONS DISCURSIVES précises. Elles peuvent évidemment se rencontrer aussi dans d'autres contextes ; le lien entre les constructions à FocR et ces situations n'est que statistique. Leurs caractéristiques font en effet qu'elles sont particulièrement utiles dans ces situations, et par conséquent que le locuteur, quand il se trouve dans une telle situation, est porté à en faire usage. Voici donc une liste (non exhaustive) de ces situations. Certaines sont des situations qui se produisent généralement en grec ancien (comme, probablement, dans toute langue) ; d'autres sont plus proprement homériques.

**Questions et réponses** Comme on l'a vu plus haut, la structure à FocR est particulièrement appropriée pour les questions qui portent sur un seul constituant ainsi que pour les réponses à ces questions (2.103–2.104).

- 2.103 ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Λέγε δή μοι, πότερον τὸ φερόμενον **διότι φέρεται** φερόμενόν ἐστιν,  
ἢ δι' ἄλλο τι;  
ΕΥΘΥΦΡΩΝ. Οὐκ, ἀλλὰ διὰ τοῦτο. Plat. Euth. 10b  
SOCRATE. Dis-moi, est-ce que ce qui est porté, c'est parce qu'on le porte qu'il est  
porté, ou pour une autre raison ?  
ΕΥΘΥΦΡΩΝ. Non, c'est pour cette raison.
- 2.104 (*Télémaque interroge Athéna qui a pris l'apparence de Ménétes : il veut savoir qui elle est, quelle est son  
origine, d'où elle vient et comment elle est venue.*)  
Τοιγὰρ ἐγὼ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.  
**Μέντης Ἀγχιάλιο δαΐφρονος** εὔχομαι εἶναι 180  
υἱός, ἀτὰρ **Ταφίοισι φιληρέτμοισιν** ἀνάσσω.  
Νῦν δ' ὦδε **ξὺν νῆϊ** κατήλυθον **ἠδ' ἐτάροισι**<sup>41</sup>. β179–182

41. Sur la postposition d'une partie d'un <FocR> complexe, voir ci-dessous p. 140 sq. et p. 308 sq.

Eh bien, je te dirai tout cela très exactement. Je prétends être Mentès, le fils du sage Anchialos, et je règne sur les bons rameurs de Taphos. Je viens juste d'arriver en bateau avec mes compagnons.

**Discours** Les constructions à FocR sont particulièrement nombreuses dans les discours, par rapport au récit. Cela s'explique par leur mécanisme sémantique : dans la mesure où la définition même du FocR implique que la présupposition relationnelle s'étend à une grande partie de la proposition, l'emploi d'une telle structure signifie qu'on fait particulièrement appel à l'interaction discursive avec l'auditeur. Plus on présuppose, pourrait-on dire, plus on donne d'instructions préalables à l'auditeur pour guider son interprétation de l'énoncé. Aussi la structure à FocR, où toute la proposition moins le FocR constitue un topique indirect, est-elle particulièrement utile dans les conversations, car celles-ci fournissent beaucoup de sources de métapré-suppositions qui facilitent la présupposition. Ainsi, parmi les 4087 clauses contenues dans mon CdR, 1690 contiennent un constituant <FocR>. Le Tableau 2.3 montre la répartition des structures à FocR selon l'opposition entre récit et discours.

	Récit	Discours	Total
<FocR>	834 36,28 %	856 47,87 %	1690 41,35 %
Autres structures focales*	1465 63,72 %	932 52,13 %	2397 58,65 %
<b>Total</b>	<b>2299</b> 100,00 %	<b>1788</b> 100,00 %	<b>4087</b> 100,00 %

$\chi^2 = 55,79 \quad P < 0,001$

\* Les structures concernées sont DFoc et FocV (respectivement 1080 et 1317 occurrences), c'est-à-dire tous les cas où le verbe est le seul constituant dans le champ du Focus, qu'il s'agisse d'un DFoc ou d'un verbe en {FocR} (voir 2.2.4, p. 148 sq.).

**Tableau 2.3** Influence du statut narratif sur l'emploi de la structure à FocR

Chez Homère, il est donc évident, et statistiquement extrêmement significatif, que la structure à FocR est favorisée dans le discours par rapport au récit. Quoique sa fréquence n'atteigne guère plus de 50 %, celle-ci est résolument plus élevée que pour les deux autres constructions.

**Conclusion d'un paragraphe** La construction à FocR est particulièrement utile pour conclure un paragraphe [Matić 2003b:293] avant d'en introduire un nouveau. On la rencontre ainsi souvent après un passage au discours direct, dans les formules homériques de transition (2.105).

- 2.105
- a. ὡς φάτο
  - b. ὡς ἔφατ(ο)
  - c. ὡς εἰπών/εἰποῦσα
  - d. ὡς ἄρα φωνήσας/φωνήσασ(α)

- e. ὡς ἄρ' ἐφώνησεν  
 f. ἢ μὲν ἄρ' ὡς εἰποῦσ(α)  
 g. εἶος ὁ ταῦθ' ὤρμαινε  
 h. ἦτοι ὃ γ' ὡς εἰπῶν

L'emploi d'une construction à FocR se comprend aisément : après avoir présenté textuellement les paroles d'un personnage, le narrateur se réfère au contenu de l'acte d'énonciation par le déictique ὡς, tandis que l'acte lui-même, exprimé par le verbe, est présupposé, ainsi que le sujet du verbe, qui n'est donc généralement pas exprimé du tout, sauf s'il est contrastif (les formules 2.105 f–h sont pratiquement toujours suivies d'un changement de topique)<sup>42</sup>.

**Ἄνδροκτασίαι** Sur le champ de bataille de l'*Iliade*, il arrive couramment que le combat prenne la forme d'une liste de guerriers, par paires : chaque guerrier en tue un autre (parfois deux à la fois) dans le camp adverse [Beye 1964]. Typiquement, le guerrier qui tue est introduit au moyen d'une expression de topique contrastif<sup>43</sup>, et sa victime sous la forme d'un <FocR>, comme dans l'exemple 2.106<sup>44</sup>.

2.106 (*Hector et Pâris sont de retour sur le champ de bataille.*)

Ἔνθ' ἐλέτην ὃ μὲν υἷὸν Ἀρηϊθόοιο ἄνακτος  
 Ἄρνη ναιετάοντα Μενέσθιον, ὃν κορυνήτης  
 γείνατ' Ἀρηϊθόος καὶ Φυλομέδουσα βοῶπις· 10  
 Ἐκτωρ δ' Ἡϊονῆα βάλ' ἐγχεῖ ὄξυόεντι  
 αὐχέν' ὑπὸ στεφάνης εὐχάλκου, λύντο δὲ γυῖα.  
 Γλαῦκος δ' Ἴππολόχοιο πάϊς Λυκίων ἀγὸς ἀνδρῶν  
 Ἴφίνοον βάλε δουρι κατὰ κρατερὴν ὕσμίνην 15  
 Δεξιάδην Ἴππων ἐπιάλμενον ὠκειάων  
 ὤμον· ὃ δ' ἐξ Ἴππων χαμάδις πέσε, λύντο δὲ γυῖα. H8–16

Alors [Pâris] d'abord prit le fils du prince Areithoos, Ménesthios, d'Arnê, qu'avaient engendré Arêithoos le casqué et Phulomedousa Œil-de-vache ; Hector, lui, c'est Êïoneus qu'il frappa de sa lance pointue, à la nuque, sous la couronne en bon airain, et ses genoux se rompirent. Glaucos, lui, fils d'Hippolochos, capitaine des Lyciens, c'est Iphinoos qu'il frappa de sa lance dans la mêlée brutale, le fils de Dexios, qui avait sauté sur ses chevaux rapide, à l'épaule ; et il tomba à terre du haut de son char, et ses genoux se rompirent.

D'autres contextes d'emploi pourraient certainement être identifiés. L'important est de noter que la corrélation entre un contexte donné et le choix d'une structure à FocR n'est qu'indirecte : c'est parce qu'un même contexte aura tendance à créer les mêmes situations discursives et que celles-ci à leur tour auront tendance à provoquer les mêmes choix dans la présentation de l'information, que l'on rencontre cette structure avec une fréquence particulière dans ce contexte. Mais en

42. Sur l'emploi de <FocR> préclausaux dans le même contexte, voir p. 352 sq.

43. Voir ci-dessous p. 179.

44. Les détails sur la façon dont le guerrier est tué peuvent être considérés comme ajoutés dans une nouvelle unité d'intonation, comme on le verra plus loin (section 6.1.1, p. 475 sq.).

aucune façon on ne peut dire que la structure employée exprime un quelconque trait sémantique de ce contexte.

### 2.2.2.3 Projection du FocR et interprétation thétiq

Bien que la construction à FocR soit marquée par rapport à la construction à DFoc, elle est néanmoins sous-déterminée par rapport à son interprétation, mais dans une moindre mesure. Comme la construction à DFoc, la construction à FocR peut en effet servir à exprimer une proposition thétiq. Le principe est à peu près le même : il s'agit également d'une détopicalisation du sujet de la clause, mais au lieu d'être marqué comme un élément du DFoc, et donc placé après le verbe, le sujet est placé en {FocR}, immédiatement avant le verbe. Il n'est guère surprenant qu'une construction à sujet en {FocR} puisse servir à exprimer une proposition thétiq : les exemples suivants, en français (2.107) et en anglais (2.108), sont tous deux indéterminés entre une interprétation thétiq et une interprétation à focus restreint (la réponse R est dans chaque cas acceptable tant pour la question Q<sub>1</sub> que pour la question Q<sub>2</sub>)<sup>45</sup>.

- 2.107 Q<sub>1</sub> Pourquoi es-tu en retard ?  
 Q<sub>2</sub> Qui est-ce qui est malade ?  
 R C'est ma mère qui est malade.

- 2.108 Q<sub>1</sub> Why are you late ?  
 Q<sub>2</sub> Who's sick ?  
 R My MOTHER's sick.

La construction à FocR est donc elle aussi sous-déterminée quant à son interprétation : le plus souvent, elle est utilisée pour indiquer que le champ focal ne s'étend qu'au seul constituant préverbal, mais il arrive que le focus projette sur l'ensemble de la phrase, lorsque c'est le sujet qui est en {FocR}, comme dans l'exemple 2.109.

- 2.109 (Description de la partie étroite de l'Égypte à partir d'Héliopolis.)  
 Τῆ μὲν γὰρ τῆς Ἀραβίης ὄρος παρατέταται, φέρον ἀπ' ἄρκτου πρὸς μεσαμβρίην τε  
 καὶ νότον, αἰεὶ ἄνω τεῖνον ἐς τὴν Ἐρυθρὴν καλεομένην θάλασσαν. Hdt. 2.8  
 D'un côté, il y a la chaîne de montagnes de l'Arabie qui la borde, qui va du nord au midi  
 et au vent du sud, et s'étend sans interruption jusqu'à la mer dite Érythrée.

Il est possible, au demeurant, qu'il ait existé une différence d'accent entre la construction à FocR à interprétation restreinte et la construction à interprétation thétiq, comme c'est le cas en japonais :

45. De même, la particule japonaise *ga* est employée pour marquer le sujet non topique dans la construction à argument focalisé et dans la construction à phrase focalisée, qui sont donc homophones [Lambrecht 2000a: 626 et 672–673n10].

ainsi dans l'exemple 2.110a (interprétation restreinte), seul le sujet focal marqué par *ga* est accentué, tandis que dans 2.110b (interprétation thétiq), l'accent frappe à la fois le sujet focal et le prédicat<sup>46</sup>.

- 2.110 a. KURUMA *ga* koshoo-shi-ta.  
voiture FOC est.en.panne  
'C'est ma voiture qui est en panne (pas ma moto).'
- b. KURUMA *ga* KOSHOO-shi-ta.  
'J'ai ma voiture qui est en panne.' [d'après Lambrecht 1994 : 223 (5.11–12)]

Chez Homère, les deux constructions qui permettent une interprétation thétiq semblent être employées indifféremment, dans le même contexte, même s'il semble que la stratégie du DFoc soit bien plus fréquente. Dans l'exemple 2.111, on observe ainsi une alternance entre les deux constructions, alors que la visée communicative est, semble-t-il, identique<sup>47</sup>.

- 2.111 (*Tandis que les Prétendants sont pris d'un rire funeste, le devin Théoclymène a une vision prophétique.*)
- Ἄ δειλοί, τί κακὸν τόδε πάσχετε; νυκτὶ μὲν ὑμέων  
[εἰλύαται κεφαλαί τε πρόσωπά τε νέρθη τε γούνα] DFoc  
**οἰμωγή** FocR δὲ δέδηε, [δεδάκρυνται δὲ παρειαί] DFoc  
**αἶματι** δ' ἔρράδαται τοῖχοι καλαί τε μεσόδμοι·  
**εἰδώλων** FocR δὲ πλέον πρόθυρον, πλείη δὲ καὶ αὐλή, 355  
ἰεμένων Ἑρεβόσδε ὑπὸ ζόφον· ἥελιος δὲ  
οὐρανοῦ ἔξαπόλωλε, κακῆ δ' [ἐπιδέδρομεν ἀχλύς] DFoc. U 351–357
- Ah, pauvres de vous ! Quel malheur subissez-vous là ? La nuit vous enveloppe la tête, le visage, et les genoux en dessous ! Une lamentation s'est levée, vos joues sont couvertes de larmes, il y a du sang qui ruisselle sur les murs et les beaux panneaux ! Des spectres emplissent le vestibule, emplissent aussi la cour : ils cherchent les ténèbres de l'Érèbe ! Et le soleil a quitté le ciel, et voilà sur nous une terrible brume !

### 2.2.3 FocR vs DFoc/R

Comme il est sans doute apparu clairement au lecteur, il existe en grec deux stratégies pour exprimer le fait que le champ focal ne s'étend qu'à un seul élément d'un énoncé : la construction à FocR, d'une part, et la construction à DFoc avec interprétation restreinte, de l'autre. Il semble que quand il s'agit d'un focus contre-expectatif, comme on l'a dit, la stratégie préférée soit le placement en {FocR}. Cependant, on a eu l'occasion de suggérer d'une part que le constituant placé en {FocR} n'est pas forcément chargé d'une telle nuance<sup>48</sup>, et, d'autre part, qu'un constituant placé en {DFoc/R} peut

46. Comme le japonais est une langue à accent de hauteur lexical, l'accent focal dont il est question ici consiste en une exagération du mouvement mélodique du mot en question [Ito 2002]. Une telle stratégie prosodique est possible aussi pour le grec ancien, même si elle est difficile à tester [Devine & Stephens 1994 : 479–480].

47. Sur l'emploi de clauses thétiq à sujet préverbal dans le Nouveau Testament et ses motivations, voir Bailey [2009 : 242–267].

48. Voir les exemples 2.101–2.102, p. 130 sq.



l'être également<sup>49</sup>. Il convient donc de s'interroger sur les conditions du choix entre {FocR} et {DFoc/R} (que j'appellerai dans cette section, pour simplifier, focus préverbal et focus postverbal) : les deux stratégies sont-elles en variation libre ? Ou y a-t-il des conditions qui provoquent l'emploi de l'une de préférence à l'autre ?

Certaines langues semblent avoir des contraintes précises sur le type sémantique de focus qui peut être placé dans l'une ou l'autre position. Ainsi, en hongrois, une expression focale dénote un contraste exhaustif quand elle est en position préverbale, tandis qu'elle n'induit pas une telle interprétation en position postverbale [É. Kiss 1998, Onea Gáspár 2007]. Ainsi, dans l'exemple 2.112, l'implicature n'est pas la même selon que le complément de lieu focalisé *Olaszországban* est en position préverbale (2.112b) ou postverbale (2.112c) :

- 2.112 a. Hol jár-t-ál a nyár-on ?  
 Où aller-PST-2SG.SBJP ART été-sur ?  
 Où es-tu allé cet été ?
- b. Jár-t-am Olaszország-ban.  
 aller-PST-1SG Italie-en  
 Je suis allé en Italie [entre autres lieux].
- c. Olaszország-ban jár-t-am.  
 Italie-en aller-PST-1SG  
 C'est en Italie que je suis allé. [d'après É. Kiss 1998 : 249–250 (11)]

L'opposition sémantique entre les deux positions est telle qu'on a pu en conclure que le focus n'était pas un phénomène unitaire, mais qu'il en existait des types distincts, le focus d'identification (contrastif et exhaustif) et le focus d'information (sans ces deux traits) [É. Kiss 1998]. Comme je l'ai dit auparavant<sup>50</sup>, l'exhaustivité est un effet induit par un contraste maximal, et le contraste est un trait sémantique indépendant de la notion de focus. Il n'est donc pas nécessaire de postuler l'existence de deux types de focus : ce qui se produit en hongrois, c'est simplement que les deux positions, préverbale et postverbale, marquent le focus, tandis que la première indique en outre un contraste maximal, qui invite l'auditeur à une interprétation exhaustive.

Il serait tentant d'appliquer ce genre de distinctions en grec ancien et de postuler une règle qui expliquerait ainsi la variation entre FocR et DFoc/R. Cependant, le hongrois semble isolé de ce point de vue par rapport à d'autres langues qui marquent la SI par l'ordre des mots. Ainsi, en grec moderne, toutes les nuances sémantiques des expressions focales préverbaux peuvent être endossées par les expressions focales postverbaux [Gryllia 2009a, 2009b] : on y trouve en effet des focus préverbaux non exhaustifs, comme le montre l'exemple 2.113, dans lequel les réponses a et b sont

49. Voir notamment les exemples 2.39 et 2.41, p. 108 sq.

50. Voir ci-dessus p. 62 sq.

tout aussi acceptables, alors que la question exige explicitement (μετάξυ άλλων) une réponse non exhaustive.

- 2.113 Τι χάρισε μετάξυ άλλων ο Γιάννης στην Ηλέκτρα ?  
 Qu'est-ce que Giannis, entre autres, a offert à Elektra ?
- a. Χάρισε [ένα βιβλίο]<sub>Foc</sub> στην Ηλέκτρα.  
 b. [Ένα βιβλίο]<sub>Foc</sub> χάρισε στην Ηλέκτρα.  
 Il a offert un livre à Elektra. [d'après Gryllia 2009a:11–12 (7)]

La distinction entre focus d'identification et d'information n'est donc pas pertinente en grec moderne. Aussi est-il théoriquement possible que les deux stratégies soient équivalentes en grec ancien. Slings [1997:187] signale ainsi l'existence de deux bornes frontalières attiques, dont les inscriptions forment une paire minimale (2.114).

- 2.114 a. Δεῦρ' Ἐλευσινίων τριττὺς τελευτᾶ, Πειραιῶν δὲ τριττὺς ἄρχεται. IG I<sup>2</sup> 897  
 Ici finit la trittype d'Éleusis et commence la trittype du Pirée.  
 b. Δεῦρο Παιανίων τριττὺς τελευτᾶ, ἄρχεται δὲ Μυρρινουσίων τριττὺς. IG I<sup>2</sup> 898  
 Ici finit la trittype de Paiania et commence la trittype de Myrrhinonte.  
 [Dover 1960:53; Slings 1997:187 (17)]

Le champ environnant symphysique et sympratique, pour employer les termes de Bühler [2009], en l'occurrence le contexte physique (la borne elle-même), signalé par le déictique δεῦρο, et sa valeur pratique (signaler une frontière) permettent de présupposer le contenu des deux verbes τελευτᾶ et ἄρχεται, dans les deux énoncés : **chacun sait qu'une borne frontière indique à la fois la fin d'un territoire et le début d'un autre**. Les noms des trittyes viennent donc identifier la variable « territoire de *x* » qui est présupposée. La SI des deux énoncés est donc rigoureusement la même, mais dans 2.114a, le focus est exprimé par un <FocR>, tandis que dans 2.114b, il l'est par le biais d'un <DFoc/R><sup>51</sup>. Vu l'identité des conditions discursives dans ce cas, il semble extrêmement difficile de motiver le choix de l'une ou de l'autre construction. Mais avant de conclure à la variation libre, on peut, je crois, identifier un certain nombre de facteurs qui expliquent ce choix, au moins en partie.

51. Encore faut-il ajouter qu'on trouve encore une troisième stratégie dans ce contexte, celle du constituant discontinu (hyperbate), comme dans l'exemple ci-dessous :

Δεῦρ' Ἐπακρέων τριττὺς τελευτᾶ, Θριασίων δὲ ἄρχεται τριττὺς. IG I<sup>2</sup> 899 [Dover 1960:53]  
 Ici finit la trittype d'Épakréis et commence celle de Thriasia.

## 2.2.3.1 Types d'expressions qui préfèrent la position {DFoc/R}

## Degré de complexité des constituants

Commençons par les facteurs qui poussent le locuteur à opter pour le focus postverbal (DFoc/R) [Matić 2003a: 616–619]. Le premier facteur qu'on peut identifier est le DEGRÉ DE COMPLEXITÉ DES CONSTITUANTS<sup>52</sup> : selon la célèbre *Gesetz der wachsenden Glieder* [Behaghel 1909], plus un constituant ou un membre de phrase est lourd et complexe, plus il a tendance à être placé vers la fin d'un énoncé. Ce principe a été repris et développé par S. Dik [1997a] sous le nom de LIPOC (*Language-Independent Preferred Order of Constituents*) :

- 2.115 Other things being equal, constituents prefer to be placed in an order of increasing complexity, which is defined as follows :
- (i) clitic < pronoun < noun phrase < adpositional phrase < subordinate clause ;
  - (ii) for any category X: X < X co X
  - (iii) for any categories X and Y: X < X [sub Y]
- (co = coordinating element, sub = subordinating element)

[S. Dik 1997a: 411 (SP7)]

Ce principe permet de faire la prédiction minimale suivante : la plupart des clauses subordonnées qui remplissent dans la clause matrice la fonction de focus restreint seront placées en {DFoc/R}, et non en {FocR}. Ainsi, dans l'exemple 2.116, l'extrême complexité de la clause finale peut sans doute expliquer qu'elle soit placée en {DFoc/R}, après un verbe aisément présupposé dans le contexte, par la situation d'énonciation.

- 2.116 (*Démotène appelle les Athéniens à la méfiance.*)  
 Λέγω δὲ ταῦτ' οὐχ ἵνα τὴν ἄλλως ὑμᾶς δεδίττωμαι, ἀλλ' ἵνα μὴ διὰ τὴν παροῦσαν εὐπραξίαν, ἃ γένοιτ' ἂν, εἰ μὴ προνοήσεσθε τῶν πραγμάτων, δεῖν' ἀκούοντες καταφρονῆτε, ἀλλ' ἄνευ τοῦ παθεῖν, ὥσπερ ἐστὶν προσῆκον φάσκοντάς γε μηδέων ἀπολείπεσθαι τῷ σωφρονεῖν, φυλάξησθε. Dém. Exord. 43.2

Si je dis cela, ce n'est pas pour vous faire peur sans raison, mais pour éviter qu'à cause de votre succès actuel (que j'appelle de mes vœux), si jamais vous n'anticipez pas les événements, vous ignoriez ce que vous pourriez entendre d'effrayant, et pour que, quand rien n'est arrivé, comme il convient à des gens qui prétendent ne le céder à personne en sagesse, vous soyez prudents.

Il en va de même pour la relative déterminative de l'exemple 2.117, qui suit un verbe que le contexte de tirage au sort permet de considérer comme présupposé.

- 2.117 (*Ulysse tire au sort ceux des compagnons qui vont l'aider à crever l'œil du Cyclope.*)  
 Οἱ δ' ἔλαχον τοὺς ἂν κε καὶ ἤθελον αὐτὸς ἐλέσθαι. 1334  
 Le sort tomba sur ceux que j'aurais justement voulu moi-même choisir.

52. Voir récemment Arnold & al. [2000] pour une prise en compte simultanée des facteurs informationnels et de complexité pour expliquer l'ordre des constituants en anglais.

Cependant, si je formule cette hypothèse de la façon la plus prudente possible, c'est au vu de la possibilité qu'à le grec ancien de ne pas respecter la LIPOC, comme l'atteste, de façon assez spectaculaire, l'exemple 2.118.

2.118 (Une loi de la nature donne le pouvoir à celui qui est le plus fort.)

Καὶ ἡμεῖς οὔτε θέντες τὸν νόμον οὔτε κειμένῳ πρώτοι χρησάμενοι, ὄντα δὲ παραλαβόντες καὶ ἐσόμενον ἐς αἰεὶ καταλείψοντες χρώμεθα αὐτῷ. Thuc. 5.105

Et nous, nous n'avons pas fait cette loi ni ne l'avons appliquée les premiers une fois établie : c'est une loi qui existait avant nous et qui existera pour toujours après nous que nous appliquons.

'Et nous, c'est sans avoir fait cette loi ni avoir été les premiers à l'appliquer, mais en l'ayant reçue existante et en nous apprêtant à la laisser existant pour toujours, que nous l'appliquons.'

Cet énoncé défie la traduction littérale, car ce n'est pas seulement une clause participiale qui est en {FocR}, mais une série de clauses participiales coordonnées entre elles. Il est clair que le fait que les Athéniens appliquent cette loi du plus fort est présupposé, mais que c'est la façon dont ils l'appliquent qui est assertée. Un tel exemple semble montrer qu'il n'y a pas de restriction a priori sur la complexité syntaxique ou le poids phonétique des constituants placés en {FocR}. C'est pourquoi il est plus prudent de parler ici de tendances que de lois.

Comment illustrer cette préférence ? Une première approche serait de comparer le nombre de mots des <FocR> et des <DFoc/R>. Le Tableau 2.4 montre la répartition des deux types de constituants selon le nombre de mots lexicaux qui les composent.

Nombre de mots lexicaux* par constituant	DFoc/R**	FocR***	Total
1	24	38	62
2	16	14	30
3	12	5	17
≥ 4	7	2	9
<b>Total</b>	<b>59</b>	<b>59</b>	<b>118</b>

$\chi^2 = 15,63 \quad P = 0,001$

\* C'est-à-dire ni prépositifs, ni postpositifs.

\*\* Les chiffres concernent la totalité des <DFoc/R> du CdR.

\*\*\* Échantillon aléatoire de 59 <FocR> parmi les 1681 du CdR.

Tableau 2.4 Nombre de mots lexicaux par constituant focal.

On voit qu'il n'y a qu'une très faible possibilité (une chance sur mille) que cette répartition soit due au simple jeu du hasard : alors que les constituants comprenant deux mots lexicaux ont une fréquence normale dans les deux positions, les constituants très brefs (un mot) préfèrent légèrement la position {FocR}, tandis que les constituants plus longs (trois mots et quatre mots et plus), s'ils ne sont pas significativement plus rares qu'attendu en {FocR}, marquent une préférence très nette pour

la position {DFoc/R}. De façon générale, ce n'est pas que le grec répugne à placer des constituants lourds en {FocR} (la répartition des différentes catégories de constituants est plutôt conforme à ce qu'on attend) ; c'est plutôt qu'il préfère les placer en position {DFoc/R}, où les constituants lourds sont en excès.

Cependant, la lourdeur relative des constituants, comme l'a montré S. Dik [1997a: 411-413], n'est pas une simple question de nombre de mots, mais plutôt de complexité des constituants. Le Tableau 2.5 donne une mesure de la plus grande facilité avec laquelle les constituants complexes qui forment la totalité du champ focal sont placés en {DFoc/R} dans le CdR.

	Clause finie	Clause infinitive*	Clause participiale*	Constituant simple**	Total
{DFoc/R}	5 8,47 %	0 0,00 %	0 0,00 %	54 91,53 %	59 100 %
{FocR}	2 0,12 %	15 0,89 %	31 1,84 %	1633 97,14 %	1681 100 %
<b>Total</b>	7 0,40 %	15 0,86 %	31 1,78 %	1688 96,95 %	1740 100 %

$\chi^2 = 100,72 \quad P < 0,001$

\* Les infinitifs et participes sans arguments exprimés, ou dont les arguments sont intégrés à l'ordre des mots de la clause matrice, ne sont pas comptés comme clauses infinitives ou participiales.

\*\* C'est-à-dire un constituant qui ne provoque pas l'enclassement d'une seconde clause.

**Tableau 2.5** Répartition des constituants focaux selon leur complexité entre les positions {FocR} et {DFoc/R}.

Une telle répartition n'a que fort peu de chances d'être le fruit du hasard, malgré le faible nombre de <DFoc/R> dans le CdR. C'est la très forte fréquence de clauses finies en {DFoc/R} qui provoque un indice  $\chi^2$  élevé, alors que la répartition des autres éléments est peu ou prou normale, l'absence d'exemples de clauses infinitives et participiales en {DFoc/R} pouvant être imputée au hasard. On peut en conclure que les clauses infinitives et participiales ne sont pas considérées comme particulièrement complexes en grec homérique, en tout cas pour l'ordre des mots, tandis que les clauses finies ont tendance à être placées en {DFoc/R} quand elles sont dans le champ focal. Le poids et la complexité des constituants permettent donc d'expliquer en partie le choix de la position {DFoc/R}, même si la stratégie du {FocR} reste toujours possible.

**<FocR> complexe disjoint** De plus, une troisième possibilité existe en grec ancien, que je ne fais que mentionner ici (une analyse plus complète sera fournie dans le Chapitre 4, p. 300 sq., car cette construction ne se limite pas aux expressions focales) : il s'agit de séparer le constituant complexe, notamment s'il s'agit de plusieurs membres coordonnés, en plaçant le premier élément en {FocR} et le reste à la fin de la clause [H. Dik 1995: 7]. J'appellerai cette option construction à FocR complexe

disjoint (Devine & Stephens [2001:115–118] parlent de « *conjunct hyperbaton* »). Ainsi, dans l'exemple 2.119, le verbe *κατεστρέψατο* est clairement présupposé, puisqu'il s'agit du récit des conquêtes de Sésostris. Le champ focal est donc restreint à l'expression *τούς τε Σκύθας [...] και τούς Θρήκας*, mais sa complexité entraîne le rejet du second membre du constituant coordonné en position postverbale.

2.119 (*Sésostriis va de conquête en conquête et érige des stèles à sa gloire, différentes selon que le peuple qu'il a soumis a été brave ou lâche.*)

Ταῦτα δὲ ποιέων διεξήει τὴν ἠπειρον, ἐς ὃ ἐκ τῆς Ἀσίας ἐς τὴν Εὐρώπην διαβάς **τούς τε Σκύθας κατεστρέψατο και τούς Θρήκας.** (*Les Égyptiens n'allèrent pas plus loin.*)

Hdt. 2.103 [ Devine & Stephens 2001:116 (99)]

Voilà ce qu'il faisait en parcourant le continent, jusqu'à ce que, passant d'Asie en Europe, il eût défait les Scythes et les Thraces.

Par ailleurs, l'exemple 2.119 montre clairement que le second membre coordonné n'est pas un ajout après coup, par la présence de *τε* dans le premier membre [Devine & Stephens 2001:118]. Cette construction à FocR complexe disjoint se rencontre également chez Homère, comme dans l'exemple 2.120, où le <FocR> *δόρυ τ' [...] και ἀσπίδα πάντοσ' ἔϊσην* n'est pas placé entièrement en {FocR}, mais disjoint (et, là encore, sans qu'il soit possible de considérer le second membre comme un ajout après coup).

2.120 (*Ménélas défend le cadavre de Patrocle.*)

Πρόσθε δέ οἱ **δόρυ τ' ἔσχε και ἀσπίδα πάντοσ' ἔϊσην.**

P7+

Il tenait devant lui sa lance et son bouclier bien rond.

En somme, si le poids et la complexité des constituants sont bien un facteur qui facilite l'emploi d'un <DFoc/R>, ce n'est de loin pas une règle absolue, car non seulement la position {FocR} reste possible, même pour des constituants extrêmement lourds ou complexes, mais il existe également, au moins pour les constituants coordonnés, la stratégie de la construction à <FocR> disjoint<sup>53</sup>.

53. Une analyse selon le principe de la construction à <FocR> disjoint est possible aussi pour les incises dans le discours direct en grec classique. Ainsi, on peut considérer que la citation, ou une partie de la citation lorsque celle-ci est longue (comme c'est le plus souvent le cas), occupe la position {FocR} préverbale [Matić 2003b:218–250], comme dans l'exemple suivant :

(*Pisistrate demande un jour à un paysan en train de creuser le roc quel genre de grain il y fait pousser.*)

Ὁ δ' « ὅσα κακὰ και ὀδύνας » ἔφη, « και τούτων τῶν κακῶν και τῶν ὀδυνῶν Πεισίστρατον δεῖ λαβεῖν τὴν δεκάτην. »

Arstt. Ath. 16.6

Et lui: « Tous les malheurs et les souffrances du monde » dit-il, « et ces malheurs et ces souffrances, Pisistrate doit en prendre la dime. »

Cependant, on peut aussi renverser la perspective et considérer que la clause matrice fonctionne comme une incise qui s'insère à l'intérieur de la citation. Il me semble que les deux analyses sont pertinentes et ne s'excluent pas l'une l'autre, et il serait intéressant d'étudier la place précise que peut prendre l'incise dans l'ordre des mots de la citation. Je laisse cependant ce point de côté, car il ne concerne pas la langue homérique (les règles du discours direct sont plus rigides dans l'idiome spécialisé de l'épopée).

## Principe d'ajustement cataphorique

Le deuxième facteur qui peut entraîner le choix d'une construction à DFoc/R plutôt qu'à FocR est ce que Matic appelle le PRINCIPE D'AJUSTEMENT CATAPHORIQUE, qu'il définit comme suit :

- 2.121 If a sentence is followed by a subordinate or coordinate structure which shares one of the elements with the sentence, and if no discourse-pragmatic factors are at work which would regulate the relative positions of the sentence elements, then the shared element will more probably than not appear at or towards the end of the sentence. [Matic 2003b:141]

Il s'agit donc d'un principe iconique : un élément qui a un rapport avec la suite du texte aura tendance à apparaître à la fin d'une phrase plutôt qu'au début. Sous cette forme, le principe d'ajustement cataphorique permet d'expliquer des exemples comme 2.122, dans lequel l'expression désignant le fleuve Alphée est placée en {DFoc/R}, se rapprochant ainsi de la suite du texte qui a pour thème le fleuve lui-même et sa descendance.

- 2.122 (*Énée tue Krêthôn et Orsilokhos.*)  
 Τῶν ῥα πατήρ μὲν ἔναιεν ἔϋκτιμένη ἐνὶ Φηρῇ  
 ἀφνειὸς βιότοιο, γένος δ' ἦν ἔκ ποταμοῖο  
 Ἄλφειοῦ, ὃς τ' εὐρὸν ῥέει Πυλίων διὰ γαίης,  
 ὃς τέκετ' Ὀρτίλοχον πολέεσσ' ἀνδρεσσιν ἄνακτα... E 543-546  
 Leur père habitait Phères la bien bâtie, riche en ressources, et sa race descendait du fleuve Alphée, qui traverse de son large flot la terre des Pyliens, et qui engendra Ortilokhos, prince de villes nombreuses...

**Déictiques cataphoriques** Ce principe permet d'expliquer trois types de focus postverbaux. Le premier, et le plus simple, est le placement d'un DÉICTIQUE CATAPHORIQUE en {DFoc/R}, qui est très fréquent, notamment en grec posthomérique, pour introduire le discours direct<sup>54</sup> :

- 2.123 Καλέσας δὲ Δάμνιππον λέγω πρὸς αὐτὸν **τάδε**. Lys. 12.14  
 J'appelle Darnippe et je lui adresse ces paroles. (*Suit la citation.*)  
 2.124 (*Agamemnon à Achille : « Va donc régner sur les Myrmidons !... »*)  
 Οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος· ἀπειλήσω δέ τοι **ῶδε**. A182  
 Je n'ai cure de ta colère ; mais je te garantis ceci. (*Suit la formulation de la menace.*)

Cependant, la construction à {FocR} est également possible dans ce cas :

- 2.125 Ἐκκλησίαν ἀθροίσας τῶν Μιλησίων **τάδε** εἶπεν. Xén. Hell. 1.6.8  
 [Callistratidas] réunit l'assemblée des Milésiens et leur dit ceci. (*Suit la citation.*)  
 2.126 (*Iris vient, de la part de Zeus, conseiller aux Troyens réunis en assemblée de se préparer au combat.*)  
 Ἐκτορ σοὶ δὲ μάλιστα ἐπιτέλλομαι, **ῶδε** δὲ ῥέξαι. A182

54. Voir p. 99 sq.

Hector, c'est à toi surtout que j'adresse mes conseils. Agis de la façon suivante. (*Suit l'exposé de la stratégie préconisée.*)

H. Dik [1995:160] présente des statistiques concernant l'emploi du déictique τ(ο)ᾶδε avec les formes verbales λέγει, ἔλεγε, εἶπε et ἔλεξε chez Hérodote. Pour ἔλεγε, elle note une préférence pour la position postverbale de 51:1, et pour λέγει de 3,5:1 ; pour les deux autres formes verbales, l'emploi en position préverbale n'est même pas attesté. Elle cite également [1995:161–162] quatre exemples postverbaux de τᾶδε, mais dont la référence est clairement anaphorique (Hdt. 1.141.4, 1.210.1, 9.78.3, 5.93.1). Cependant, le contenu du discours est chaque fois opposé à la réaction qui le suit ; il s'agit donc, dans ces cas aussi, d'un focus cataphorique, mais qui relève du second type.

**Ajustement cataphorique par implicature** Plus largement, un <DFoc/R> peut être lié à la suite du texte par une IMPLICATURE CONVERSATIONNELLE. Il arrive en effet qu'un locuteur enfreigne délibérément la première maxime conversationnelle de quantité, qui prescrit qu'une contribution doit être aussi informative que le contexte le requiert [Grice 1975:45]. Lorsqu'un locuteur choisit d'asserter une information ostensiblement incomplète, l'implicature permet à son auditeur de supposer qu'il va compléter cette information. Une expression focale exprimant cette information incomplète a donc une sorte de lien cataphorique avec ce qui suit. L'exemple 2.127 illustre bien ce procédé.

2.127 (*Ariée, allié des Grecs, expose son plan de retraite.*)

Ἦν δὲ αὕτη ἡ στρατηγία οὐδὲν ἄλλο δυναμένη ἢ ἀποδρᾶναι ἢ ἀποφυγεῖν· ἡ δὲ τύχη ἐστρατήγησε **κάλλιον**.  
Xén. An. 2.2.13 [Matić 2003a:617 (59)]

Ce plan ne revenait à rien d'autre qu'à s'enfuir soit en catimini, soit à toutes jambes ; mais la fortune eut un meilleur plan. (En effet, un concours de circonstances fait que les Grecs effrayent l'armée du Roi.)

En vertu de la maxime de quantité, il ne suffit pas à un locuteur de dire que la fortune a été meilleure générale qu'Ariée ; encore faut-il préciser en quoi, sinon on en a dit ou trop ou trop peu. Ce procédé se retrouve chez Homère, comme dans l'exemple 2.128.

2.128 Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,  
τὸν περὶ Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' **ἀγαθόν τε κακόν τε**·  
ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἠδείαν ἀοιδήν.  
θ 62–64

Un héraut s'approcha, menant le fidèle aède, que la Muse avait aimé entre tous, en lui donnant à la fois un bien et un mal : elle le priva de ses yeux, tout en lui donnant le doux chant.

L'expression ἀγαθόν τε κακόν τε, très incomplète du point de vue informatif, laisse supposer qu'une explication va suivre. Le principe de pertinence cataphorique vient alors influencer le choix de la position {DFoc/R}.



Il est clair que le premier type de focus cataphorique n'est en fait qu'un cas particulier du deuxième type. On le voit bien dans le dialogue 2.129, où le jeu des questions et des réponses rend explicites les processus à l'œuvre dans le discours de façon générale.

- 2.129 (*Protarque accepte de défendre la thèse de Philèbe contre Socrate.*)  
 ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ἴθι δὴ, πρὸς τούτοις διομολογησώμεθα **καὶ τόδε**.  
 ΠΡΩΤΑΡΧΟΣ. Τὸ ποῖον;  
 ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ὡς νῦν ἡμῶν ἐκάτερος ἕξιν ψυχῆς καὶ διάθεσιν ἀποφαίνειν τινὰ ἐπιχειρήσει τὴν δυναμένην ἀνθρώποις πᾶσι τὸν βίον εὐδαίμονα παρέχειν. Plat. Phil. 11d  
 SOCRATE. Allons, en plus, mettons-nous d'accord encore sur ce point.  
 PROTARQUE. Lequel ?  
 SOCRATE. Qu'à présent chacun de nous essaiera de montrer un état et une disposition d'esprit qui ait le pouvoir de rendre heureuse la vie de toute l'humanité.

La question de Protarque fait voir le mécanisme de la pertinence cataphorique : l'expression <DFoc/R> **καὶ τόδε de Socrate désigne un élément nouveau dans le discours, qu'il s'apprête à développer**. Mais telle quelle, sa proposition a l'air incomplète, car justement l'élément en question n'est pas identifiable par l'auditeur. Aussi Protarque interroge-t-il Socrate sur la nature de cet élément nouveau. Le dialogisme explicite de ce passage révèle le dialogisme implicite d'enchaînements où **καὶ τόδε** serait suivi immédiatement de l'explication *ὡς νῦν* etc<sup>55</sup>.

Par conséquent, de même qu'on trouve des déictiques cataphoriques en {FocR}, il arrive également qu'un constituant focal dont la pertinence cataphorique est due à une implicature conversationnelle soit placé malgré tout en {FocR}, dans un contexte tout à fait semblable. Ainsi, dans l'exemple 2.130, la clause participiale *ἄλλα φρονέοντες*, qui indique simplement que les intentions des Thébains, en envoyant des troupes, étaient autres, mais sans préciser lesquelles, laisse l'auditeur anticiper une explication. Celle-ci occupe tout le paragraphe suivant (7.206).

- 2.130 (*Aux Thermopyles, Léonidas est accompagné de troupes thébaines. En effet, il avait insisté auprès des Thébains pour les avoir avec lui pour tester leur engagement du côté des Grecs, et leur avait fait demander des troupes.*)  
 Οἱ δὲ **ἄλλα φρονέοντες** ἔπεμπον. Hdt. 7.205  
 Quant à eux, c'est dans de tout autres intentions qu'ils lui en envoyaient.

**Ajustement cataphorique par contraste** Dans le troisième type, la pertinence cataphorique de l'élément focal postverbal résulte d'un CONTRASTE avec ce qui suit.

- 2.131 (*Une sirène a sauvé les chevaux d'Héraclès, mais ne les lui a rendus qu'après l'avoir obligé à coucher avec elle plusieurs fois. Elle lui dit alors ceci.*)  
 Ἴππους μὲν δὴ ταύτας ἀπικομένους ἐνθάδε ἔσωσά τοι **ἐγώ**, σῶστρα δὲ σὺ παρέσχες. Hdt. 4.9.3 [Matić 2003a: 617 (58)]

55. L'exemple 2.129 relève aussi d'une autre catégorie de <DFoc/R>, celle où l'expression est introduite par *καὶ*.

Ces chevaux qui sont arrivés jusqu'ici, eh bien c'est moi qui les ai sauvés, mais la récompense, c'est toi qui l'as fournie (*car je suis enceinte*).

Dans l'exemple 2.131, ἐγώ est lié à la clause suivante par le contraste avec σύ; le principe de pertinence cataphorique permet de comprendre pourquoi il est placé en {DFoc/R} plutôt qu'en {FocR} comme σύ. De même, dans l'exemple 2.132, le contraste impliqué entre les πολεμῖα ἔργα et les ἰμερόεντα... ἔργα γάμοιο explique que le premier constituant soit placé en {DFoc/R}.

2.132 (*Zeus se moque d'Aphrodite qui vient de se faire blesser par Diomède.*)

Οὐ τοι τέκνον ἐμὸν δέδοται **πολεμῖα ἔργα**,  
ἀλλὰ σύ γ' ἰμερόεντα μετέρχεο ἔργα γάμοιο,  
ταῦτα δ' Ἄρηϊ θεῶ καὶ Ἀθήνῃ πάντα μελήσει.

E 428–430

Toi, mon enfant, tu n'as pas reçu en partage les travaux de la guerre, mais tu t'occupes, toi, des travaux amoureux du mariage, tandis que ce domaine relève tout entier du vif Arès et d'Athéna.

Comme on l'a vu, cependant (notamment avec les exemples 2.93–2.94, p. 128, de la fonction réjécive et corrective) la position {FocR} est elle aussi très souvent occupée par des constituants qui contrastent avec ce qui suit. Il ne s'agit donc là, encore une fois, que d'une tendance, et non d'une règle.

**Expression focale avec καί** Le dernier facteur qu'on peut reconnaître qui influence le placement d'une expression de focus restreint en {DFoc/R} est la présence de l'adverbe καί, c'est-à-dire l'emploi d'une expression focale à fonction extensive<sup>56</sup>. Les exemples 2.133–2.134 illustrent clairement cet emploi.

2.133 (*Isocrate fait lire à l'appui de son argumentation un contrat (συνθήκη) qu'il commente brièvement.*)

Ἀνάγνωθι δὴ μοι **καὶ τοὺς ὄρκους**.

Isocr. 18.20

Maintenant, lis aussi les serments, s'il-te-plaît.

2.134 (*Nestor dit qu'il a combattu aux côtés des héros du passé, et que ceux-ci écoutaient (πίθοντο) ses conseils.*)

Ἀλλὰ πίθεσθε **καὶ ὕμμες**, ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.

A 274

Allons, écoutez-moi vous aussi, puisqu'il vaut mieux m'écouter.

Le principe est, encore une fois, iconique : après avoir introduit une situation dans le discours, on la présuppose pour pouvoir lui ajouter une extension. Le choix d'une construction à {DFoc/R} semble alors tout à fait approprié, parce qu'il reflète le mouvement des différentes étapes d'assertion et de présupposition. Il n'est pas surprenant, par ailleurs, que le même principe guide le placement des expressions où καί signifie « même ». La différence est que l'extension ne se fait pas quantitativement, en ajoutant un nouvel élément au nombre de ceux auxquels s'applique une situation, mais qualitativement, en y incluant un nouvel élément auquel il semblait que la situation ne pouvait s'appliquer.

56. Voir ci-dessus p. 129.

Ce n'est plus une extension du champ d'application d'un prédicat, mais une augmentation de son intension. Ce procédé est à l'œuvre dans les exemples 2.135–2.136.

2.135 (Socrate a appris une incantation.)

Ἐμαθον δ' αὐτὴν ἐγὼ ἐκεῖ ἐπὶ στρατιᾶς παρά τινος τῶν Θρακῶν τῶν Ζαλμόξιδος  
ιατρῶν, οἱ λέγονται **καὶ ἀπαθανατίζειν**. Plat. *Charm.* 156 d

Je l'ai apprise à l'armée d'un des Thraces qui étaient les médecins de Zalmoxis, qui, dit-on, vont jusqu'à donner l'immortalité.

2.136 Ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ

Τυδείδης μέγα ἔργον ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρες φέροιεν,  
οἴοι νῦν βροτοὶ εἶσ'· ὃ δὲ μιν ῥέα πάλλε **καὶ οἶος**. E 302–304

Quant au fils de Tydée, il prit une pierre dans sa main, une pierre énorme, que deux hommes mêmes ne suffiraient pas à porter, tels que sont les mortels aujourd'hui ; mais lui, il n'eut aucun mal à la brandir même seul.

La situation du grec ancien n'est pas sans parallèles dans d'autres langues. Ainsi, en roumain, de nombreux sujets focaux postverbaux sont introduits par l'adverbe *și* 'aussi' [Myhill 1986: 339–340]. De même, en polonais, les objets en focus restreint accompagnés des adverbes *też* 'aussi' et *nawet* 'même' doivent être placés en position postverbale, tandis que les sujets peuvent occuper les deux positions [Eschenberg 2007: 31–32] ; une restriction semblable s'applique en hongrois, où toute expression focale avec *is* 'aussi' ou *még...* *is* 'même' ne peut être préverbale [É. Kiss 1998: 251–252]. L'extension est aussi l'une des fonctions des constructions à sujet focal postverbal en grec moderne, serbo-croate et albanais [Matić 2003b: 433–435].

### 2.2.3.2 Types d'expressions qui préfèrent la position {FocR}

On a vu plus haut (2.2.2.1, p. 126 sq.) les différentes fonctions discursives que peuvent remplir les <FocR>, et quelques unes des situations typiques dans lesquelles on rencontre cette construction ; il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Ce qu'il faut noter, en revanche, c'est que la construction à DFoc/R est tout aussi apte à remplir ces fonctions, même si elle s'y rencontre plus rarement, à part pour les constituants complexes, les expressions focales cataphoriques et/ou introduites par *καί*, lesquels ont tendance à être postverbaux. Mais cette préférence ne fait pas loi, et l'on trouve de nombreuses expressions semblables en {FocR}. On a suggéré, d'autre part, que l'un des traits les plus remarquables des <FocR> est qu'ils expriment des focus contre-expectatifs [Matić 2003b: 287–298], c'est-à-dire une assertion qui va à l'encontre de ce qu'attend l'auditeur. Ce trait sémantique est lié, comme on l'a vu, au déséquilibre entre un matériau présupposé abondant et un matériau focal restreint. Cependant, la même situation se produit dans le cas d'un {DFoc/R}, et le caractère contre-expec-

tatif du focus n'est pas une condition suffisante, ni même, je crois, nécessaire pour provoquer son placement en {FocR}.

Quelle peut être alors la différence entre les deux constructions ? Pour répondre à cette question, on pourrait partir d'une constatation qui a trait à leurs caractéristiques formelles. De ce point de vue, la différence principale est dans le statut du verbe, et non dans celui des expressions focales. En effet, la restriction du champ focal au seul dernier élément du {DFoc} est le fruit d'une interprétation de l'auditeur, tandis que le statut asserté ou présupposé du verbe reste indéterminé dans cette construction ; en revanche, dans la construction à FocR, le verbe est explicitement marqué comme présupposé. Toute différence d'emploi entre les deux constructions résulterait de cette différence de détermination : un verbe potentiellement présupposé d'un côté, un verbe explicitement présupposé de l'autre. Une telle explication rejoindrait la théorie d'Onea Gáspár [2007] sur l'interprétation exhaustive du focus préverbal en hongrois : l'exhaustivité résulte d'une inférence pragmatique qui se fonde sur le statut présupposé du verbe dans cette construction.

On pourrait ainsi tenter une explication de certaines variations spectaculaires entre les deux constructions dans un même contexte, comme l'exemple 2.137.

- 2.137 Μᾶρες δὲ ἐπὶ μὲν τῆσι κεφαλῆσι κράνεα ἐπιχώρια πλεκτὰ εἶχον, ἀσπίδας δὲ δερματίνας μικρὰς καὶ ἀκόντια. Κόλχοι δὲ περὶ μὲν τῆσι κεφαλῆσι κράνεα ξύλινα, ἀσπίδας δὲ ὠμοβοῖνας μικρὰς αἰχμάς τε βραχέας, πρὸς δὲ μαχαίρας εἶχον. Μαρῶν δὲ καὶ Κόλχων [ ἦρχε **Φαρανδάτης ὁ Τεάσπιος** ]<sub>DFoc</sub>. Ἀλαρόδιοι δὲ καὶ Σάσπειρες κατὰ περ Κόλχοι ὠπλισμένοι ἐστρατεύοντο. Τούτων δὲ **Μασίστιος ὁ Σιρομίτρεω** ἦρχε.  
Hdt 7.79

Les Mares portaient sur la tête les casques tressés de leur pays, et ils avaient de petits boucliers de cuir et des javelots. Les Colches, eux, avaient sur la tête des casques en bois, et portaient de petits boucliers en peau de bœuf non préparée, de courtes lances, et en plus des coutelas. Les Mares et les Colches étaient commandés par Pharandatès fils de Théaspis. Les Alarodiens et les Saspies combattaient avec les mêmes armes que les Colches ; eux, c'est Masistios fils de Siromotrès qui les commandait.

Après une description ethnologique de l'armement des Mares et des Colches, Hérodote introduit leur chef à l'aide d'une structure à DFoc. Le verbe ἦρχε n'est pas marqué comme présupposé, bien que l'interprétation la plus probable du <DFoc> soit l'interprétation restreinte. En effet, dans le catalogue des troupes d'infanterie de Xerxès (7.61–83), chaque peuple a droit à une description de son armement et à la mention de son chef. Comme le paragraphe sur les Mares, Colches, Alarodiens et Saspies est l'avant-dernière entrée du catalogue, on peut dire que le fait que l'historien va nommer, après la description des armes exotiques de chaque troupe, le chef qui leur commande, est présupposé par le contexte. Après les Mares et les Colches, Hérodote introduit les Alarodiens et les Saspies, dont l'armement est très rapidement décrit, puisque c'est le même que celui des Colches. La différence entre les deux groupes, c'est le chef : le contraste a l'air plus fort parce que le verbe ἦρχε

est marqué explicitement comme présupposé. Une autre différence réside dans le fait que la notice ethnographique est plus longue pour les Mares et les Colches que pour les deux autres peuples. La notion de chef, exprimée par le verbe, a donc des chances d'être jugée plus active dans l'esprit de l'auditeur dans le second cas<sup>57</sup>. En somme, on peut dire que le choix entre les deux constructions dépend de l'intérêt que le locuteur peut trouver à marquer le verbe comme présupposé ou non.

#### 2.2.4 Verbe en {FocR}

Un dernier point doit être soulevé ici. De façon générale, la différence entre une structure à FocR et une structure à DFoc est la position du verbe par rapport au champ couvert par le focus : si le verbe est dans le focus, il s'agit d'un DFoc, et les éventuels arguments qui se trouveraient aussi dans le focus sont placés après le verbe. Ainsi, dès qu'un verbe est dans le focus, on peut considérer qu'il s'agit d'un DFoc, dont l'extension est minimale si elle ne couvre que le verbe, comme dans l'exemple 2.138, où le verbe ἔρριπτε forme à lui seul tout le <DFoc> dans sa clause.

2.138 (*Thrasybule emmène l'émissaire de Périandre dans un champ.*)

Καὶ ἐκόλουε αἰεὶ ὅπως τινὰ ἴδοι τῶν ἀσταχῶν ὑπερέχοντα, κολούων δὲ ἔρριπτε, ἐς  
ὃ τοῦ ληίου τὸ κάλλιστόν τε καὶ βαθύτατον διέφθειρε τρόπῳ τοιούτῳ. Hdt. 5.92

Et chaque fois qu'il voyait un épi qui dépassait, il l'arrachait, et après l'avoir arraché, il le jetait, jusqu'à ce qu'il eût détruit de cette façon le plus beau et le plus épais du blé.

Cependant, à la suite de H. Dik [1995:12], je considérerai que, dans certaines conditions, le verbe peut se trouver lui-même en position {FocR}, laissant vide la position {V}. Malheureusement, il s'agit là d'une position de principe, car l'ordre des mots qui en résulte est strictement identique. Les deux positions étaient peut-être formellement distinctes : il est probable que le FocR ait été marqué, outre sa position, par une intonation particulière ; une étude de l'intonation des verbes en focus permettrait alors de distinguer les verbes en {FocR} et les verbes en {DFoc}. Mais ce type de critère est évidemment absent pour le grec ancien. Quel est alors l'intérêt d'une telle manœuvre théorique ? C'est d'abord qu'elle permet d'unifier la description du FocR : j'arguerai que, chaque fois que le verbe en focus a des propriétés typiques du FocR, il est placé en {FocR}, et non en {DFoc}, ce que je formule dans la Règle 6.

57. Notons que Masistios est le seul chef de tout le catalogue à être introduit en {FocR} et non en {DFoc/R}, comme l'a remarqué H. Dik [1995:112-116]. Elle y voit l'effet d'une persistance plus grande dans le récit, puisque Masistios, avant et après sa mort, est appelé à jouer un rôle important lors de la bataille de Platée (9.20-24). Cependant, je ne crois pas qu'on ait besoin de faire intervenir de telles considérations dans ce cas : on peut s'en tenir à l'explication proposée plus haut, qui a l'avantage de ne pas être *ad hoc*, mais d'être intégrée à une théorie plus générale du marquage de la SI dans les différentes constructions focales du grec ancien.

**Règle 6. Verbe focalisé :**

Quand le prédicat a lui-même une fonction de FocR, on peut considérer qu'il est aussi en {FocR}, laissant vide la position {V}.

$$\langle V = \text{FocR} \rangle \rightarrow \{\text{FocR}\}$$

**Focus de polarité** D'autre part, il y a une nécessité théorique à postuler une telle règle. En effet, elle est à la base du mécanisme interprétatif du focus dit de POLARITÉ, qu'on ne distinguera pas ici d'un focus portant sur les caractéristiques de temps, d'aspect et de mode (TAM) du verbe (on emploiera le terme de polarité comme terme commun). L'analyse traditionnelle [Gussenhoven 1983, Höhle 1992] considère généralement que l'on peut parler de focus de polarité quand le focus porte sur un opérateur appelé VERUM (qui peut être positif ou négatif), et de focus de TAM quand il porte sur les opérateurs de TAM. Or il est préférable de renverser l'argument, en disant que lorsque le verbe est marqué comme étant seul dans le focus, dans un contexte où ni son apport sémantique (sa valeur lexicale), ni son apport informatif, ne sont suffisants pour justifier, aux yeux de l'auditeur, un tel marquage, alors l'auditeur interprétera ce geste du locuteur comme une indication que c'est la polarité ou les caractéristiques de TAM du verbe qui sont focalisées. Le focus de polarité ou de TAM est donc le résultat d'un même processus interprétatif, basé sur la maxime conversationnelle de quantité. Les deux types prennent donc généralement la même forme. En anglais, par exemple, un énoncé comme 2.139a peut être interprété comme l'expression d'un focus de polarité s'il répond à 2.139b, mais comme l'expression d'un focus de TAM s'il répond à 2.139c.

- 2.139 a. I WAS ill.  
 b. You weren't ill.  
 c. Are you ill?

[d'après Matic 2003b:184]

De plus, en anglais, on exprime les deux types par la forme composée du verbe, quand elle existe, accentuée sur l'auxiliaire, comme dans l'exemple 2.140, qui peut signifier soit que le locuteur affirme qu'il parle latin dans un contexte où il est présupposé qu'il ne le parle pas (polarité), soit qu'il le parle maintenant, alors qu'il ne le faisait pas auparavant (TAM).

- 2.140 I DO speak latin.

Il n'y a donc pas lieu de faire une différence ontologique entre les deux types de Focus ; ce qui ne veut pas dire, encore une fois, que les nuances sémantiques ne puissent être exprimées formellement dans une langue donnée. En français, par exemple, le focus de polarité est plus spécifiquement indiqué par la possibilité d'utiliser l'adverbe *bien* (2.141) pour répondre à 2.139b, mais pas à 2.139c.

- 2.141 a. J'ai (bien) été malade.

Cependant, l'analyse proposée par Matic, dont je suis ici les grandes lignes, mérite une précision : il est nécessaire, pour que ce mécanisme interprétatif fonctionne, que le verbe soit explicitement

marqué comme seul élément du Focus, c'est-à-dire que, d'une manière ou d'une autre, le locuteur indique à l'auditeur que le champ focal ne s'étend qu'au verbe. C'est la fonction de l'adverbe *bien* en français, ou de l'auxiliaire accentué en anglais. Comparons les deux énoncés suivants (2.142) :

- 2.142 a. I know you came.  
b. I do know you came.

Dans 2.142a, la venue de l'auditeur est présupposée, et l'assertion porte sur le fait que le locuteur est au courant de cette venue, d'où la place de l'accent de phrase. Dans 2.142b, en revanche, la structure présuppositionnelle est augmentée d'une présupposition portant sur le contenu lexical du verbe : la notion de *savoir que l'auditeur est venu* est déjà présupposée relationnellement. L'emploi de l'auxiliaire accentué permet d'indiquer à l'auditeur que le focus porte exclusivement sur le verbe malgré cette présupposition et de l'inciter à chercher quelle peut être la raison de présenter ainsi l'énoncé, en l'interprétant comme un focus de polarité ou de TAM.

**Focus de polarité en grec ancien** Il me paraît donc théoriquement nécessaire de permettre au verbe, en grec, d'occuper la position {FocR}, qui devait par ailleurs avoir des propriétés prosodiques particulières pour pouvoir être distincte. C'est en occupant cette position, dans un contexte où cela ne se justifie pas autrement (c'est-à-dire par une fonction discursive typique du FocR en général), que le verbe peut susciter une interprétation de Focus de polarité ou de TAM.

Voici maintenant quelques exemples, tant avec la nuance de focus de polarité (2.143–2.144) que de TAM (2.145–2.146).

- 2.143 (Les généraux grecs interdisent toute négociation avec l'ennemi.)  
Διέφθειρον γὰρ προσιόντες τοὺς στρατιώτας, καὶ ἓνα γε λοχαγὸν **διέφθειραν**  
Νικάρχον Ἀρκάδα. Xén. An. 3.3.5  
Ils abordèrent les soldats pour essayer de les débaucher, et il y eut même un capitaine  
qu'ils parvinrent à débaucher, Nicarchos l'Arcadien.

Dans l'exemple 2.143, le contenu sémantique du verbe **διέφθειραν** est **présupposé** : l'énoncé précédent indique clairement, à l'aide du même verbe, mais à l'imparfait, les tentatives des barbares pour corrompre les soldats. Aussi, après l'introduction d'un topique (ἓνα γε λοχαγὸν), la position du verbe en {FocR} est-elle paradoxale ; et ce paradoxe engage l'auditeur à déplacer, pour ainsi dire, le champ du focus sur la polarité du verbe, c'est-à-dire à soustraire à l'apport informatif du verbe son contenu sémantique. Ce qui reste, c'est justement l'assertion que les entreprises des barbares ont, au moins dans un cas, été couronnées de succès. Il en va de même dans l'exemple 2.144.

- 2.144 (Aphrodite demande à Arès ses chevaux pour pouvoir retourner sur l'Olympe.)  
Ὡς φάτο, τῇ δ' ἄρ' Ἄρης δῶκε χρυσάμπυκας ἵππους. E363  
Voilà ce qu'elle dit, et Arès lui donna ses chevaux au frontal d'or.

La demande d'Aphrodite (δός τέ μοι ἵππους, v. 359) fait que l'idée de *donner les chevaux* est présupposée. En plaçant malgré tout δῶκε en <FocR>, le locuteur force l'auditeur à interpréter son geste comme une façon d'exprimer que l'état de choses décrit par le verbe a bien eu lieu, c'est-à-dire à asserter la polarité positive du verbe. L'impression que l'assertion porte sur un élément caché, l'opérateur de polarité, résulte donc d'un mécanisme interprétatif basé sur la Maxime de Quantité : c'est pour l'auditeur le seul moyen d'expliquer le placement du verbe en {FocR}.

Le même processus vaut pour les traits de TAM. Ainsi, dans l'exemple 2.145, dans la série des oppositions entre la vie d'Eschine et celle de Démosthène, le verbe ἐτελούμην ne s'oppose au verbe ἐτέλεις que par la personne (la première au lieu de la deuxième) et la voix (passive au lieu d'active). Le contenu sémantique du verbe étant présupposé, la seule possibilité pour l'interprétation est de considérer que le champ focal ne couvre que la voix.

- 2.145 (Démosthène compare sa carrière avec celle d'Eschine.)  
 Ἐδίδασκες γράμματα, ἐγὼ δ' ἐφοίτων. Ἐτέλεις, ἐγὼ δ' ἐτελούμην. Dém. 18.265  
 Tu enseignais la lecture ; moi, je faisais des études. Tu initiais les autres ; moi, je me faisais initier.

De même, dans l'exemple 2.146, le subjonctif à valeur de futur ἴδωμαι porte seul l'assertion : comme le contenu lexical du verbe est présupposé par le verbe ἴδον, le seul élément qui diffère est le temps ; aussi l'étendue du champ focal est-elle réduite au paramètre de temps.

- 2.146 (Nestor rappelle les braves du passé aux côtés de qui il s'est battu.)  
 Οὐ γάρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας οὐδὲ ἴδωμαι,  
 οἶον Πειρίθοόν τε Δρύαντά τε ποιμένα λαῶν  
 Καινέα τ' Ἐξάδιόν τε καὶ ἀντίθεον Πολύφημον  
 Θησέα τ' Αἰγιῆδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν. A 262–265  
 Jamais je n'ai vu de tels hommes, et jamais n'en verrai, comme étaient Peirithoos, Druas le pasteur de guerriers, Kaineus, Exadios et le divin Polyphème, et Thésée fils d'Égée tout semblable aux Immortels.

Dans les deux cas, on peut considérer que le verbe est placé en <FocR> et qu'il a les caractéristiques formelles, notamment prosodiques, qui sont associées à cette position.

Outre ces interprétations particulières au verbe en {FocR}, on retrouve évidemment des exemples où les fonctions discursives d'une telle expression sont identiques à celles des <FocR> non verbaux. Comme on a justifié la possibilité de placer le verbe en {FocR} par l'interprétation de focus de polarité, il n'y a pas de raison d'interdire a priori un verbe d'occuper {FocR} dans les mêmes conditions qu'un autre constituant<sup>58</sup>. Le seul problème qui se pose est alors un problème de méthodologie. En effet, si la construction à FocR est souvent aisée à repérer, parce qu'elle est

58. On verra plus loin (3.2.2, p. 181) que le verbe peut également occuper la position {TopCE}, c'est-à-dire une position réservée aux constituants topiques à contraste exclusif.



pragmatiquement marquée, il n'en va pas de même lorsqu'un verbe forme à lui seul le champ focal. Dans une telle situation, il est impossible de savoir, en l'absence d'éventuels indices prosodiques, si le verbe est en {FocR} ou en {DFoc}. C'est notamment le cas pour les focus verbaux additifs, c'est-à-dire simplement informatifs. En effet, on a vu que le FocR tend typiquement à susciter une interprétation d'identifiabilité ou de contraste, pour des raisons liées à la quantité du matériel présupposé dans de telles structures, mais qu'il arrive aussi que le FocR soit purement informatif, puisque sa définition repose uniquement sur son étendue, et non sur ses propriétés sémantiques et discursives, qui ne sont que des effets de cette étendue. Or la distinction que j'établis entre le verbe en {FocR} et le verbe formant à lui seul tout le {DFoc} est justement d'ordre sémantique et discursif : comme la différence entre les deux constructions n'est pas visible dans l'ordre linéaire, les seuls indices que nous avons pour les distinguer relèvent de l'interprétation typique de chacune de ces deux constructions. Par conséquent, lorsqu'un focus contenant uniquement un verbe peut être interprété comme un focus d'addition, on n'a aucun indice permettant de décider entre  $V \rightarrow \{FocR\}$  ou  $V \rightarrow \{DFoc\}$ . La première solution étant la plus marquée, il me semble préférable, parce que plus prudent, de considérer dans une telle situation que le verbe forme un {DFoc}. Dans le CdR, j'ai donc créé une catégorie indéterminée « FocV » qui indique que seul le verbe est dans le champ focal, qu'il s'agisse d'un <DFoc> sans argument ou d'un verbe en <FocR> qui ne se distingue pas par les caractéristiques sémantiques typiques des <FocR>. Cette construction est extrêmement fréquente, puisqu'elle compte 1317 exemples, dont la plupart devraient en fait être considérés comme des <DFoc>. J'en veux pour preuve que la répartition des clauses à FocV entre discours et récit est exactement la même que celle des <DFoc> en général, alors que, comme on l'a vu (p. 132), la construction à FocR est fortement marquée sous ce rapport. C'est ce que montre le Tableau 2.6, selon lequel une telle répartition a près de 80 % de chances d'être le fruit du hasard.

	Récit	Discours	Total
<DFoc>	657 60,83 %	423 39,17 %	1080 100,00 %
<FocV>	808 61,35 %	509 38,65 %	1317 100,00 %
<b>Total</b>	<b>1465</b> 61,12 %	<b>932</b> 38,88 %	<b>2397</b> 100,00 %

$\chi^2 = 0,07$  P = 0,79

**Tableau 2.6** Répartition entre discours et récit des constructions à <DFoc> et des constructions à verbe focalisé

J'en conclus que, pour une immense majorité, les <FocV> sont en fait des <DFoc> sans arguments dans le champ focal.

Il n'en reste pas moins qu'on peut identifier, parmi les <FocV>, un certain nombre d'occurrences où le verbe focalisé ressemble, en vertu de ses fonctions sémantiques et discursives, à un <FocR> non verbal. En voici quelques exemples particulièrement nets.

**Fonction réjective** Dans l'exemple 2.147, l'interprétation polaire du focus, due à la présence de la négation, remplit en même temps une fonction réjective : la supplication des Épidamniens laisse entrevoir deux réponses possibles de la part des Corcyriens, positive ou négative, c'est-à-dire de ne pas obéir à l'obligation juridique, comme dirait Ducrot [1991:77], créée par l'acte de langage que constitue une *ἵκετεία* [Gould 1973].

- 2.147 (*Épidamne assiégée supplie Corcyre de lui venir en aide.*)  
 Οἱ δὲ Κερκυραῖοι τὴν ἵκετεῖαν οὐκ ἐδέξαντο, ἀλλ' ἀπράκτους ἀπέπεμψαν.  
 Thuc. 1.24.7  
 Mais les Corcyriens répliquèrent à leur supplique par une fin de non-recevoir et les renvoyèrent sans qu'ils aient réussi.

Il en va de même dans l'exemple 2.148, où l'assertion porte sur l'incapacité d'Héra à se contenir, exprimée par le verbe οὐκ ἔχαδε.

- 2.148 (*Zeus vient de consulter les dieux sur l'issue à donner au duel de Pâris et Ménélas. Héra et Athéna grommellent dans leur coin.*)  
 Ἦτοι Ἀθηναίη ἀκέων ἦν οὐδέ τι εἶπε  
 σκυζομένη Διὶ πατρί, χόλος δέ μιν ἄγριος ἦρει·  
 Ἦρη δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος χόλον, ἀλλὰ προσηύδα.  
 Δ 22–24  
 De son côté, Athéna gardait le silence et ne disait rien, grognant contre son père Zeus, prise d'une colère sauvage ; mais Héra, elle, ne put contenir sa colère en son cœur, et lui dit...

**Fonction extensive** Un verbe en {FocR}, comme les autres expressions susceptibles d'occuper cette position, est tout à fait apte à exprimer un focus d'extension (2.149).

- 2.149 (*L'agora des Perses, autour des bâtiments officiels, est divisée en zones réservées à chaque classe d'âge : enfants, éphèbes, adultes et vieillards, qui s'y réunissent selon des modalités différentes.*)  
 Οἱ δὲ ἔφηβοι καὶ κοιμῶνται περὶ τὰ ἀρχεῖα σὺν τοῖς γυμνητικοῖς ὄπλοις, πλὴν τῶν γεγαμηκότων.  
 Xén. Cyr. 1.2.4  
 Quant aux éphèbes, ils dorment également près des bâtiments officiels avec leurs armes d'entraînement, sauf ceux qui sont mariés.

Dans l'exemple 2.149, l'expression καὶ κοιμῶνται forme la totalité du champ focal de l'énoncé : non contents de se réunir près des bâtiments publics comme les autres groupes dont il vient d'être question, les éphèbes y passent aussi la nuit.

**Fonction restrictive** De même, un verbe {FocR} peut être coloré d'une nuance de restriction (2.150)

2.150 (*Comparaison entre les régimes démocratique et oligarchique : dans une démocratie, les riches, les hommes intelligents et la multitude ont des droits égaux.*)

Ὀλιγαρχία δὲ τῶν μὲν κινδύνων τοῖς πολλοῖς μεταδίδωσι, τῶν δ' ὠφελίμων οὐ  
**πλεονεκτεῖ** μόνον, ἀλλὰ καὶ ξύμπαντ' ἀφελομένη ἔχει. Thuc. 6.39.2

Une oligarchie, en revanche, fait certes partager les risques à la multitude, mais pour ce qui est des avantages, non contente d'en avoir plus que son dû, elle les réserve en totalité.

Dans cet exemple, Athénagoras caractérise le régime oligarchique en opposant les risques, partagés par tous, aux avantages réservés à la classe dirigeante. Cette appropriation induite prend la forme d'une restriction négative suivie d'une extension (οὐ... μόνον, ἀλλὰ καὶ ...) dont le premier membre est exprimé par le seul verbe *πλεονεκτεῖ*, qui occupe donc la position {FocR}.

On voit donc qu'un verbe peut occuper la position {FocR} dans deux types de contextes : d'une part, quand son contenu sémantique est présupposé et que le locuteur veut indiquer que ce sont sa polarité ou ses caractéristiques de TAM qui sont dans le focus ; d'autre part, lorsqu'il exprime les nuances sémantiques typiques des autres <FocR>, comme la restriction, l'addition, etc. La seule difficulté est l'identité formelle entre une construction dans laquelle le verbe est en {FocR} et une construction à DFoc dans laquelle il n'y a pas d'autre élément que le verbe dans le {DFoc}.



Ces considérations achèvent la description des structures focales du grec ancien. On voit que les deux stratégies (construction à DFoc et construction à FocR) sont employées de la même façon chez Homère et dans la prose classique. Il a fallu modifier quelque peu le modèle de Dik–Matić pour obtenir un outil pleinement opératoire, principalement à travers l'indétermination de l'interprétation du DFoc quant à l'étendue du champ focal. Cette modification est nécessaire pour les deux synchronies, et pas simplement pour rendre compte de la situation homérique. Par ailleurs, l'étude des textes oblige à reconnaître la possibilité d'une interprétation thétique de la construction à FocR et celle du placement du verbe en {FocR}, mais pas, encore une fois, en vue d'expliquer les seules données homériques. On peut donc conclure que, dans l'utilisation des deux constructions focales, il n'y a pas de différence substantielle entre Homère et le grec classique.

CHAPITRE 3

---

**TOPIQUES ET PRÉSUPPOSITION**



**S**ELON LA DÉFINITION QUE J’AI DONNÉE PLUS HAUT<sup>1</sup>, le topique d’un énoncé est l’élément que le locuteur présente comme étant dans le champ d’une présupposition relationnelle, c’est-à-dire comme l’élément le plus à même de servir de base à l’évaluation de la proposition. Le grec ancien distingue deux types principaux de topiques, selon qu’ils peuvent être considérés comme étant déjà dans le champ de la présupposition relationnelle ou que cette relation est établie par l’expression même du topique [Matić 2003a: 591–614]. L’établissement d’une présupposition relationnelle est ce qu’on a appelé, d’après Lambrecht & Michaelis [1998] la RATIFICATION, terme qui dénote la nature interactive de cette notion. De plus, les topiques non ratifiés peuvent être porteurs d’un CONTRASTE PAR EXCLUSION, qui est marqué syntaxiquement en grec par une position spéciale [Matić 2003a: 603–614]. Il y a donc en tout trois types différents de topiques en grec ancien, qui ont chacun une position structurale différente dans le schéma d’ordre des mots :

- ▶ le TOPIQUE NON RATIFIÉ (TopNR), qui permet au locuteur d’établir (ou de rétablir) une présupposition relationnelle concernant une entité ou une situation donnée (« *Frame-setting topic* » [Matić 2003a: 589–591]) ;
- ▶ le TOPIQUE (NON RATIFIÉ) À CONTRASTE EXCLUSIF (TopCE), un cas particulier du précédent, auquel s’ajoute le trait sémantique de contraste par exclusion (« *Exclusive-contrastive topic* » [Matić 2003a: 603–614]) ;
- ▶ le TOPIQUE RATIFIÉ (TopR), qui permet au locuteur d’évoquer dans un énoncé un topique qui se trouve déjà dans le champ d’une présupposition relationnelle établie (« *Continuous topic* » [Matić 2003a: 591–603]).

Je vais donc passer en revue ces trois catégories et leurs emplois typiques en grec classique et chez Homère. Par ailleurs, les topiques sont tous des éléments de la présupposition, mais celle-ci peut contenir du MATÉRIAU PRÉSUPPOSÉ NON TOPIQUE, dont on verra qu’il faut lui réserver une place dans le schéma d’ordre des mots.

1. Voir la section 1.1.6.1, p. 53 sq.

### 3.1 TOPIQUE NON RATIFIÉ

#### 3.1.1 Définition

Lorsqu'un locuteur présente un élément comme étant dans le champ d'une présupposition relationnelle qui s'établit au moment même de l'expression de cet élément, on dit qu'il ratifie cette présupposition. Employer une expression de <TopNR> revient donc à signifier à son auditeur l'instruction suivante : forme une représentation mentale du référent R et ne considère que les propositions qui impliquent R, en les ajoutant au fonds commun pour évaluer mon assertion. En grec ancien, les expressions <TopNR> sont placées au début de l'énoncé, avant toute expression focale (<FocR> ou <DFoc>), dans la position {TopNR} (Règle 7).

**Règle 7. Placement du <TopNR> :**

Les expressions de Topique non ratifié (<TopNR>) sont placées avant toute expression de Focus (<FocR> ou <DFoc>) dans la position {TopNR}.

<TopNR> → {TopNR}

Ainsi, dans l'exemple 3.1, Aristote expose la différence entre la façon qu'ont l'homme et l'oiseau de plier la jambe. Par le biais du <TopNR> ὁ ἄνθρωπος, il indique ainsi que le contenu de son assertion, et potentiellement des assertions suivantes, doit s'interpréter par rapport au référent de cette expression, autrement dit dans le cadre représentationnel défini par ce référent. Il l'établit donc comme le contenu de la présupposition relationnelle. Puis il change de topique en établissant un nouveau, avec l'expression <TopNR> ὁ ὄρνις.

3.1 *(L'homme et l'oiseau, bien que tous deux bipèdes, ne plient pas la jambe de la même façon.)*

Ὁ μὲν γὰρ ἄνθρωπος ἐπὶ τὴν περιφέρειαν κάμπτει τὸ σκέλος, ὁ δ' ὄρνις ἐπὶ τὸ κοῖλον. Arstt. MA 704a

En effet, l'homme plie la jambe vers l'extérieur, l'oiseau vers l'intérieur.

De même, dans l'exemple 3.2, après avoir décrit les événements qui se déroulent sur le champ de bataille, le narrateur passe à une nouvelle scène dont le protagoniste est Nestor. Il doit donc lui rattacher une présupposition relationnelle en le ratifiant comme topique de la proposition. C'est par le biais d'une expression <TopNR> que s'effectue cette opération.

3.2 *(Le cri des combattants des deux camps s'élève jusqu'au ciel.)*

**Νέστορα** δ' οὐκ ἔλαθεν ἰαχὴ πίνοντά περ ἔμπης,  
ἀλλ' Ἀσκληπιάδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα· ... Ξ1-2

Nestor ne manqua pas d'entendre cette clameur, bien qu'il fût en train de boire ; il adressa au fils d'Asclépios ces paroles ailées : ...

De manière générale, c'est là le type d'expressions que recouvre la définition du topique chez H. Dik [1995:24-26, 2007:31] (en y ajoutant les topiques à contraste exclusif, qu'elle ne distingue pas des précédents). Cela s'explique par le fait que ces expressions sont très fréquentes en grec : dans le CdR, j'en ai ainsi décompté 2079, ce qui revient à dire qu'en moyenne, on trouve une telle expression à peu près dans une clause sur deux chez Homère. Cette fréquence elle-même est une conséquence de la très grande utilité des <TopNR> pour le locuteur et, partant, du grand nombre de leurs contextes d'emploi.

Comme l'a montré Matic [2003a:589-591], toutes les expressions topiques ne sont pas placées en {TopNR}, et c'est l'établissement d'un cadre référentiel, c'est-à-dire la ratification d'une nouvelle présupposition relationnelle, qui est la fonction principale de toutes celles qui s'y trouvent. De plus, les <TopNR> produisent souvent une impression de contraste, qui varie en intensité, selon la taille de l'ensemble dont fait partie le référent du <TopNR> et le caractère plus ou moins explicite de cet ensemble dans le contexte. Cela peut donc aller d'un contraste minimal, comme dans l'exemple 3.2 ci-dessus, où Nestor est contrasté avec tous les personnages possibles du monde de l'*Iliade* qui auraient pu intervenir dans ce contexte, à un contraste maximal, comme dans l'exemple 3.1, où l'ensemble de référents topiques possibles est limité, par le contexte discursif, aux hommes et aux oiseaux. Entre une intensité maximale (un ensemble explicite de deux membres) et une intensité minimale (un ensemble implicite virtuellement infini), tous les degrés sont évidemment possibles. Aussi les contextes d'emplois et les fonctions discursives des expressions <TopNR> sont-ils extrêmement nombreux et variés. Je me contenterai donc d'en illustrer les plus courants.

### 3.1.2 Fonctions discursives

#### 3.1.2.1 Nouveaux topiques, alternance et réactivation

**Nouveau topique** Une des fonctions des <TopNR> est d'introduire dans le discours un nouveau topique, c'est-à-dire d'établir pour la première fois une présupposition relationnelle à propos d'un référent. On a vu plus haut qu'un <DFoc> à interprétation thétiq ue avait souvent comme fonction de promouvoir un référent comme le topique du discours, en l'introduisant par le biais d'une structure présentative (ci-dessus p. 114 sq.). En fait, il arrive qu'un simple <TopNR> suffise à produire le même effet, comme le montre, de façon assez spectaculaire, l'exemple 3.3, où Crésus est mentionné pour la première fois.



- 3.3 (Hérodote annonce qu'il va parler du personnage qui a le premier attaqué les Grecs, avant de décrire les cités des hommes, petites et grandes.)  
**Κρῆσιος** ἦν Λυδὸς μὲν γένος, παῖς δὲ Ἀλυάττεω, τύραννος δὲ ἔθνέων τῶν ἐντὸς Ἄ-  
 λυος ποταμοῦ. Hdt. 1.6 [Dik 1995: 230, Matić 2003a: 590 (27)]  
 Crésus était de race lydienne, fils d'Alyatte et tyran des peuples qui vivaient en-deçà du  
 fleuve Halys.

De même, Thucydide se nomme lui-même au début de son œuvre en employant un <TopNR>, se posant comme l'auteur du récit qu'il annonce<sup>2</sup> (exemple 3.4).

- 3.4 **Θουκυδίδης Ἀθηναῖος** ξυνέγραψε τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθη-  
 ναίων, ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους. Thuc. 1.1  
 Thucydide l'Athénien a raconté la guerre que les Péloponnésiens et les Athéniens se  
 sont livrée les uns aux autres.

Cette stratégie existe aussi chez Homère, mais elle ne semble pas très courante. Le narrateur pré-  
 fère, en effet, utiliser la construction présentative. On rencontre cependant quelques passages où un  
 <TopNR> introduit un nouveau référent topique, comme dans les exemples 3.5–3.6.

- 3.5 (Ulysse répond à Arété qui l'interroge.)  
**Ἔργυγιη τις νήσος** ἀπόπροθεν εἶν ἀλλι κείται. η 244  
 Il y a, loin d'ici, dans la mer, une certaine île d'Ogygie.  
 'Une certaine île d'Ogygie est située loin d'ici dans la mer.'
- 3.6 (Ulysse fait asseoir les Achéens à l'assemblée.)  
 Ἄλλοι μὲν ῥ' ἔζοντο, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἕδρας.  
**Θερσίτης** δ' ἔτι μοῦνος ἀμετροεπῆς ἐκολῶα. B 211–212  
 Ils étaient donc tous assis et on les repoussait sur des bancs ; mais Thersite restait seul à  
 crailler sans retenir sa langue.

**Réactivation d'un topique** Plus fréquemment, les <TopNR> sont employés pour réactiver un  
 topique : le locuteur juge qu'un référent a été trop longtemps à l'écart du registre du discours et le  
 réintroduit donc comme s'il s'agissait d'un nouveau topique. Ainsi, dans les exemples 3.7–3.8, un  
 référent (respectivement *la peste* et *Énée*), qui a été le topique d'un passage précédent, disparaît du  
 devant de la scène pendant un moment, puis est rétabli dans son rôle de topique par l'emploi d'un  
 <TopNR>.

- 3.7 (La peste a ravagé Athènes quelques années auparavant. Pendant un moment, Thucydide n'en parle  
 plus.)  
 Τοῦ δ' ἐπιγιγνομένου χειμῶνος | **ἡ νόσος** τὸ δεύτερον ἐπέπεσε τοῖς Ἀθηναίοις.  
 Thuc. 3.87.1 [Matić 2003a: 590 (26)]  
 Au début de l'hiver, la peste s'abattit sur Athènes pour la deuxième fois.
- 3.8 (Pandare et Énée attaquent Diomède et Sthénélos. Pandare est tué par Diomède.)  
**Αἰνείας** δ' ἀπόρουσε σὺν ἀσπίδι δουρὶ τε μακρῶ  
 δείσας μὴ πῶς οἱ ἐρυσαιατο νεκρὸν Ἀχαιοί. E 297–298

2. Voir également l'exemple 3.152, p. 232.

Énée bondit alors avec son bouclier et sa longue pique, craignant que les Athéniens ne lui arrachent le cadavre.

**Alternance de topiques** Dans d’innombrables passages, tant en prose classique que chez Homère, les <TopNR> sont employés dans des situations d’alternance de topiques. Lorsque deux ou plusieurs référents sont actifs dans le discours, qu’ils soient ou non explicitement mentionnés, le locuteur passe de l’un à l’autre en l’exprimant par un <TopNR>. Il résulte de cette alternance une impression de contraste entre les référents topiques ; ce contraste peut être plus ou moins fort, selon le nombre de référents topiques actifs. Ainsi, dans l’exemple 3.9, Isocrate introduit d’abord, de façon générale, l’opposition entre ses sentiments et ceux de la plupart des gens. Puis, pour la détailler, il utilise deux <TopNR> successifs, l’un pour indiquer ce que ressentent tous les autres (τοὺς [...] ἄλλους), l’autre pour y opposer sa propre façon de voir (ἐγώ).

- 3.9 (Le défendeur est surpris de voir l’héritage qu’il a reçu de Thrasyloque contesté par ses accusateurs.)  
 Τοῦναντίον δὲ πέπονθα τοῖς πλείστοις τῶν ἀνθρώπων. **Τοὺς** μὲν γὰρ ἄλλους ὀρῶ χαλεπῶς φέροντας ὅταν ἀδίκως περὶ τινος κινδυνεύωσιν, **ἐγώ** δ’ ὀλίγου δέω χάριν ἔχειν τούτοις ὅτι μ’ εἰς τουτονὶ τὸν ἀγῶνα κατέστησαν. (Cela lui permettra de montrer combien sa conduite a été juste.)  
 Isocr. 19.2

Il m’arrive tout le contraire de ce qui arrive à la plupart des gens. En effet, je vois que pour les autres il est désagréable d’avoir à affronter sans raison les dangers du tribunal pour quelque affaire, tandis que moi, c’est tout juste si je ne remercie pas mes adversaires de m’avoir intenté le présent procès.

Une alternance semblable s’observe dans l’exemple 3.10, qui décrit l’arrivée de Télémaque en Ithaque.

- 3.10 (Télémaque accoste en Ithaque.)  
**Τὸν** δ’ ὤκα προβιβῶντα πόδες φέρον, ὄφρ’ ἔκετ’ αὐλήν, 555  
 ἔνθα οἱ ἦσαν ὕες μάλα μυρίαί, ἦσι συβώτης  
 ἐσθλὸς ἐὼν ἐνίαυεν, ἀνάκτεσιν ἦπια εἰδώς.  
**Τῷ** δ’ αὖτ’ ἐν κλισίῃ Ὀδυσσεὺς καὶ δῖος ὕφορβος 11  
 ἐντύνοντ’ ἄριστον ἄμ’ ἠόϊ κηαμένω πῦρ,  
 ἔκπεμψάν τε νομῆας ἄμ’ ἀγρομένοισι σύεσσι.  
**Τηλέμαχον** δὲ περισσαινὸν κύνες ὑλακόμωροι,  
 οὐδ’ ὕλαον προσιόντα· νόησε δὲ δῖος Ὀδυσσεὺς 5  
 σαίνοντάς τε κύνας, περὶ τε κτύπος ἦλθε ποδοῖν. 555-116

Ses pieds le portaient à vive allure, si bien qu’il parvint à la cour où se trouvaient les porcs par milliers, avec lesquels le bon porcher vivait, plein de bons sentiments pour ses maîtres. Tous deux, dans la hutte, Ulysse et le divin porcher préparaient le repas, ayant dès l’aube allumé le feu ; ils avaient envoyé les bergers avec les troupeaux de porcs. Quant à Télémaque, les chiens aboyeurs lui firent fête, mais sans aboyer à son approche ; Ulysse remarqua que les chiens frétilaient de la queue et que s’approchait un bruit de pas.

Le récit procède en trois étapes : d’abord, un premier <TopNR> (τόν) pose Télémaque comme topique du segment discursif qui décrit son trajet vers la hutte d’Eumée. Puis, par le biais du <TopNR> τῷ, on passe à une description des activités des occupants de la hutte, Eumée et Ulysse. Enfin, le

<TopNR> Τηλέμαχον permet de revenir à Télémaque lui-même, accueilli par les chiens. Pour centrer ensuite le récit sur la perception qu'a Ulysse de cette arrivée, le narrateur utilise le procédé de transition par changement de point de vue, à l'aide d'un <DFoc><sup>3</sup>.

### 3.1.2.2 <TopNR> anaphoriques

**Reprise d'un topique** L'immense majorité des <TopNR> sert donc à introduire, réactiver ou faire alterner des topiques. C'est un effet de leur définition même, telle que la donne Maticí :

- 3.11 [Their] common denominator [...] is frame-setting [...], i.e. positing a referential frame within which the utterance is to be interpreted [...]. Now, one posits a referential frame explicitly only when it changes within the discourse, and it is precisely this change of referential frame that is obligatory both for contrastive and for other types of topics described in this section: The speaker signals to the hearer that the address under which s/he has received information in the preceding discourse should be permanently or temporarily closed and the new one opened. [Maticí 2003a: 591]

Il peut paraître étrange, dans ces conditions, qu'un <TopNR> puisse être employé, chez Homère, pour introduire un topique qui est déjà ratifié, c'est-à-dire pour la reprise d'un même topique. Cela se produit avec le pronom ὃ, qui a généralement conservé chez Homère son sens démonstratif et plus spécifiquement anaphorique [LexHom s.u.], et notamment quand ce pronom est accompagné des particules δέ, αὐτάρ, ἀλλά, μέν, etc. [GH §2.236–241]. Considérons, dans l'exemple 3.12, l'emploi des différents <TopNR> (indexés pour faciliter la référence).

- 3.12 (Archéptolème, le cocher d'Hector, est frappé du trait qui était destiné à son maître et meurt.)  
 Ἔκτορα<sub>A</sub> δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἠνιόχοιο·  
 τὸν<sub>B</sub> μὲν ἔπειτ' εἶασε καὶ ἀχνύμενός περ ἑταίρου,  
 Κεβριόνην δ' ἐκέλευσεν ἀδελφεὸν ἐγγυὺς ἔοντα  
 ἵππων ἠνί' ἐλεῖν· ὃ<sub>C</sub> δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθῃσεν ἀκούσας.  
 Αὐτὸς<sub>D</sub> δ' ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε παμφανώωντος  
 σμερδαλέα ἰάχων· ὃ<sub>E</sub> δὲ χερμάδιον λάβε χειρί,  
 βῆ δ' ἰθὺς Τεύκρου, βαλέειν δέ ε' θυμὸς ἀνώγει. 320  
 Θ 316–322

Hector<sub>A</sub> lui, eut l'esprit voilé d'une douleur terrible, à cause de son cocher. Puis il le<sub>B</sub> laissa, malgré sa douleur pour son compagnon, et c'est à Cébrion, son frère qui se trouvait tout près, qu'il ordonna de prendre les rênes de son char; et lui<sub>C</sub> ne désobéit pas à son ordre. Quant à lui<sub>D</sub>, il sauta à terre de son char étincelant, en poussant de terribles cris. Puis il<sub>E</sub> prit dans sa main une pierre et fonça sur Teucros: son cœur le poussait à le frapper.

3. Sur l'emploi d'une telle construction dans le contexte narratif d'une transition entre deux scènes, voir l'exemple 2.62, p. 117.

Les quatre premiers <TopNR> (A–D) permettent de gérer l’alternance des topiques et leur hiérarchie. D’abord, après la description de la mort d’Archéptolème (v. 312–315), le <TopNR> A permet de recentrer le récit sur Hector, qui vient d’être la cible de deux tirs ratés de Teucros, et de décrire sa réaction. Puis le <TopNR> B fait revenir le récit à Archéptolème, mais seulement pour évoquer les actions d’Hector par rapport à lui. En fait, la proposition du v. 317 a pour topiques simultanément Hector et Archéptolème, ou, plus précisément, la relation entre Hector et Archéptolème<sup>4</sup>. De plus, la particule μέν indique que la fonction de cette proposition dans la marche du récit est de fournir une base à la description de la suite de l’action [Bakker 1997a : 80–85], en l’occurrence le choix d’un nouveau cocher, que la situation narrative laisse présupposer. J’interprète donc l’expression Κεβριόνην comme un <FocR>, dont la fonction est ici clairement complétive<sup>5</sup>. Le <TopNR> C fait du même référent le topique de l’assertion suivante, qui porte sur sa réaction aux ordres d’Hector. Ce bref détour rend nécessaire l’emploi d’un nouveau <TopNR> pour rétablir Hector comme topique de la suite du récit, ce qui est fait avec l’expression αὐτός (D). Aussi le <TopNR> E apparaît-il surprenant : il est clairement marqué par sa position comme non ratifié, exactement comme les autres <TopNR> pronominaux du passage (B et C) ; néanmoins son référent a été ratifié comme topique dans la clause immédiatement précédente. Cet emploi est donc en contradiction flagrante avec la définition du TopNR, qui stipule, comme nous l’avons rappelé, qu’un locuteur ne formule explicitement un cadre référentiel que dans le cas où ce cadre change dans le discours. Or ce n’est manifestement pas ce qui advient dans notre passage : si l’on interprétait ainsi la fonction du <TopNR> E, cela voudrait dire que son référent n’est plus Hector, mais, par exemple, Cébrión ou Teucros, ce que dément la suite du récit (Hector est mentionné nommément comme l’assaillant au v. 324).

Il y a deux façons de résoudre ce paradoxe. La première est de faire appel à la composition formulaire des poèmes homériques. En effet, le v. 321 est un vers formulaire qu’on retrouve dans deux autres contextes iliadiques<sup>6</sup> : en E 302, Énée protège le cadavre de Pandare, et le <TopNR> ὄ permet de passer à la contre-attaque de Diomède ; en Υ 285, c’est Énée qui ramasse une pierre, pour répondre à l’attaque d’Achille. Dans les deux cas, le <TopNR> ὄ opère une transition ou une alternance entre deux référents topiques<sup>7</sup>. Le narrateur, entraîné par l’habitude d’employer ce vers formulaire, aurait donc utilisé ce vers en Θ 321 sans s’apercevoir (ou sans y accorder d’importance)

4. Sur les topiques multiples, voir section 3.4.1, p. 231 sq.

5. On peut aussi considérer qu’il s’agit d’un <TopNR> qui introduit un nouveau référent topique, par rapport auquel sont décrites les actions d’Hector.

6. Sur la signification de la pierre comme arme dans la tradition homérique, voir Kelly [2007 : 294–295].

7. Notons cependant que dans les deux passages où l’alternance référentielle a bien lieu, le narrateur emploie ce que je décris plus loin comme une expression topique discontinuée (voir section 3.4.2, p. 235 sq.) ; voir également Bakker [1997a : 91–99].

que le référent du pronom ne pouvait être le même que celui de l'énoncé précédent, car sa position en {TopNR} induisait un changement de cadre référentiel.

L'autre solution est de considérer que la nouvelle ratification du topique est pertinente, et d'en proposer une explication linguistique. Il n'est en effet pas toujours possible d'invoquer le jeu des formules pour résoudre un cas problématique, ce qui est une façon de se débarrasser de la difficulté. J'en donnerai un exemple, qui concerne justement l'emploi du pronom *ὅ*. On ne rencontre qu'une seule fois le syntagme *ὅ δέ* se référant à une première personne (3.13).

3.13 (*Lamentations d'Achille sur la mort de Patrocle.*)

Οὐ μὲν γάρ τι κακώτερον ἄλλο πάθοιμι,  
οὐδ' εἴ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην,  
ὅς που νῦν Φθίῃφι τέρεν κατὰ δάκρυον εἴβει  
χῆτεϊ τοιοῦδ' υἱός· ὃ δ' ἄλλοδαπῶ ἐνὶ δήμῳ  
εἶνεκα ῥιγεδανῆς Ἑλένης Τρωσὶν πολεμίζω.

T 321–325

C'est qu'il n'y a rien de pire que je puisse souffrir, pas même si j'apprenais que mon père est mort, lui qui est en Phthie à verser de tendres larmes, parce qu'il est privé d'un fils comme moi, qui, sur une terre étrangère, fais la guerre aux Troyens à cause de l'odieuse Hélène.

Il s'agit là, par ailleurs, d'un cas typique de <TopNR> qui sert à rétablir un référent comme topique de la clause ; cependant, la coréférence du pronom avec le sujet à la première personne du verbe *πολεμίζω* est surprenante, par rapport à la pratique habituelle de la langue homérique. Or on ne peut pas, pour expliquer cet exemple singulier, faire intervenir le jeu des formules, parce que le vers est particulièrement original dans sa formulation : c'est là l'unique occurrence de l'expression *ἄλλοδαπῶ ἐνὶ δήμῳ*<sup>8</sup>, ainsi que de l'adjectif *ῥιγεδανός*. L'explication réside sans doute plutôt dans le caractère particulier de la situation discursive : Achille embrasse le point de vue de son père, par le biais de l'expression *τοιοῦδ' υἱός*, qui fait référence à Achille lui-même ; le basculement vers ce fils comme topique de la clause suivante se fait donc naturellement à la troisième personne, avant que le verbe final revienne à la première personne<sup>9</sup>. En somme, du point de vue de la méthode, il me semble préférable d'éviter d'avoir recours à l'expédient formulaire, pour ainsi dire, lorsqu'on est face à un problème linguistique, sous peine de sous-estimer un véritable fait de langue qu'on aura trop facilement rejeté du côté de la licence poétique. Pour être une langue poétique et artificielle, l'idiome homérique n'en est pas moins une langue, comme je l'ai rappelé dans l'introduction ; on

8. On rencontre cependant *ἰδὴμῳ ἐν ἄλλοδαπῶ*<sub>10</sub>(*ῥ* 211).

9. Qu'on songe, pour un exemple similaire, au fameux passage du discours *Sur la couronne*, où Démosthène raconte l'assemblée des Athéniens après la prise d'Élatée : après avoir défini quel devait être l'homme de la situation (non seulement riche et dévoué à la cité, mais encore parfaitement au courant des motivations de Philippe), il affirme qu'il était le seul à répondre à cette définition :

Ἐφάνην τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγώ.

Dém. 18.173

Eh bien, cet homme qui parut ce jour-là, c'était moi.

aura l'occasion dans ce travail d'observer à maintes reprises que le caractère formulaire de la langue homérique et sa syntaxe travaillent de concert à créer du sens. Le jeu des formules ne doit être invoqué qu'en dernier recours, lorsque toutes les explications linguistiques ont échoué.

Or, en l'occurrence, je crois qu'on peut formuler une explication de l'emploi de pronoms anaphoriques en position {TopNR} alors même que leur référent est déjà le topique du ou des énoncé(s) précédent(s), et que j'appellerai, pour simplifier, des <TOPNR> ANAPHORIQUES. La question qu'on doit se poser est de savoir ce qui peut pousser le locuteur à utiliser un <TopNR> dans un tel contexte, et quel effet interprétatif il pense pouvoir suggérer par là à son auditeur. Rappelons que nous avons défini la SI d'un énoncé comme un ensemble d'instructions que le locuteur donne à l'auditeur pour lui permettre d'interpréter son énoncé<sup>10</sup>. L'infraction aux règles d'emploi d'un <TopNR> est donc elle aussi un signe, dont le fonctionnement peut être décrit comme suit, en vertu de la maxime grecque de quantité. Un auditeur à qui le locuteur demande de ratifier comme topique de l'énoncé un référent R qui était déjà ratifié va chercher ce qui, à ce moment précis du discours, est à ratifier dans la représentation mentale qu'il se fait de ce référent. Or, entre le moment où R a été ratifié comme topique pour la première fois, et le moment où il l'est pour la deuxième fois, la connaissance qu'en a l'auditeur a été augmentée d'au moins une proposition, celle dont R était justement le topique. L'auditeur considérera donc que le référent que le locuteur lui demande de ratifier n'est pas R, mais R', c'est-à-dire R plus toute proposition dont il a été le topique entre la première et la seconde ratification. L'instruction donnée à l'auditeur n'est pas : *considère comme le topique de l'énoncé qui vient le référent R*, mais plutôt *considère comme le topique de l'énoncé qui vient le référent R, tel qu'il a été modifié par ce que j'en ai dit dans le paragraphe précédent, c'est-à-dire tel que tu te le représentes au moment précis où nous sommes*. C'est ce que j'appellerai une RATIFICATION SECONDE. Une telle modification dans la représentation du référent est particulièrement visible dans les ἀνδροκτασῖαι, lorsque chaque guerrier tué a droit à une anecdote [Beye 1964] :

- 3.14 (Ἀνδροκτασία : chaque Achéen tue un Troyen.)  
 Μηριόνης δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, Τέκτονος υἱὸν  
 Ἀρμονίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα 60  
 τεύχειν· ἕξοχα γάρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη·  
 ὃς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτῆνατο νῆας εἴσας  
 ἀρχεκάκους, αἱ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γένοντο  
 οἱ τ' αὐτῶ, ἐπεὶ οὐ τι θεῶν ἐκ θέσφατα ἦδη.  
 Τὸν μὲν Μηριόνης ὅτε δὴ κατέμαρπτε διώκων 65  
 βεβλήκει γλουτὸν κατὰ δεξιόν. E59–66  
 Mérion abattit Phéréclos, fils de Tecton fils d'Harmon, qui savait de ses mains faire mille chefs-d'œuvre, car Pallas Athéna l'aimait particulièrement; c'est lui qui avait construit pour Alexandre les beaux bateaux, commencements des malheurs, qui cau-

10. Voir ci-dessus p. 77 sq.

sèrent le malheur de tous les Troyens, et aussi le sien, car il ne connaissait pas les arrêts des dieux. Mérion, quand il l'eut rejoint en courant, le frappa à la fesse droite.

Phéréclos est introduit d'abord par le <FocR> Φέρεκλον (v. 59), qui est ensuite développé par une apposition, puis une clause relative dont il est le topique. Celle-ci ouvre une sorte de parenthèse dans le récit, une anecdote concernant les bateaux qui conduisirent Pâris à Sparte. Ce personnage est toujours actif comme topique, comme le montre la clause causale du v. 64, qui n'a pas de topique exprimé. Le <TopNR> anaphorique τόν du v. 65 est donc bien une ratification seconde ; on doit considérer ici que ce n'est pas simplement le référent Phéréclos qui est ratifié, mais Phéréclos tel qu'il vient d'être défini en fonction de l'anecdote des bateaux de Pâris. On retrouve un mécanisme semblable, mais redoublé, dans l'exemple 3.15.

3.15 (Intervention de Nestor dans la querelle entre Achille et Agamemnon.)

Τοῖσι δὲ Νέστωρ  
 ἠδυεπῆς ἀνόρουσε λιγύς Πυλίων ἀγορητής,  
 τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή·  
 τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων  
 ἐφθίαθ', οἱ οἱ πρόσθεν ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο  
 ἐν Πύλῳ ἠγαθήη, μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσαν·  
 ὃ σφιν ἐὺ φρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν· ...

250  
A 247–253

Alors parmi eux se leva Nestor au doux langage, orateur sonore des Pyliens, dont la langue même versait une voix plus douce que miel ; il avait déjà vu deux générations d'hommes mortels disparaître, ceux qui jadis avaient été nourris et engendrés en même temps que lui dans la sainte Pylos, et il régnait sur la troisième. Ce Nestor, plein de sagesse, prit la parole et leur dit : ... (Suit le discours de Nestor.)

C'est la première mention de Nestor dans l'*Iliade* : il est introduit par le biais du <FocR> Νέστωρ | ἠδυεπῆς, développé par une apposition (λιγύς Πυλίων ἀγορητής). Puis un premier <TopNR> (τοῦ) ratifie ce référent comme topique de la clause (qui est peut-être une relative). Le <TopNR> anaphorique τῷ opère donc une ratification seconde : c'est ce Nestor, dont les dons d'éloquence ont été décrits, qui devient le topique de l'énoncé suivant, qui décrit un autre trait du personnage, son grand âge. Enfin, après ce portrait, le récit reprend : le <TopNR> ὃ ratifie à nouveau le référent comme topique de l'énoncé, et l'auditeur est invité à comprendre que ce n'est pas simplement Nestor qui intervient, mais Nestor tel que ses qualités oratoires et son âge canonique le qualifient pour proférer une parole de sagesse.

Une explication de ce type permet de comprendre des passages comme l'exemple 3.16, où l'on a l'impression d'avoir un balancement ὁ μὲν... ὁ δέ (αὐτὰρ ὃ), alors que le référent des deux pronoms reste constant.

3.16 (Diomède, accompagné d'Athéna, qui a pris la place de son cocher Sthénélos, fonce sur Arès.)

Ὡς δὲ ἴδε βροτολοιγὸς Ἄρης Διομήδεα δῖον,  
 ἦτοι ὁ μὲν Περίφαντα πελώριον αὐτόθ' ἔασε

κεῖσθαι ὄθι πρῶτον κτείνων ἐξαίνυτο θυμόν,  
 αὐτὰρ ὃ βῆ ῥ' ἰθὺς Διομήδεος ἵπποδάμοιο.

E 846–859

Quand Arès, fléau du monde, vit le divin Diomède, il laissa l'énorme Périphas étendu à l'endroit où il venait de lui arracher la vie, et il marcha droit sur Diomède dompteur de chevaux.

En fait, chacun des deux <TopNR> anaphoriques ratifie le personnage au point où il en est de son évolution dans le récit : c'est seulement une fois qu'il a pris conscience de l'attaque de Diomède qu'Arès abandonne le corps qu'il est en train de dépouiller ; ce n'est qu'une fois qu'il l'a abandonné qu'il attaque à son tour le héros. Quant à l'emploi des particules μὲν et αὐτάρ, il est conforme à ce qu'en dit Bakker [1997a:62–71] : μὲν indique que l'unité d'intonation est une étape préparatoire dans la progression du récit, tandis que δέ/αὐτάρ signale une nouvelle étape dans cette progression.

Il est donc tout à fait admissible qu'un <TopNR> se réfère au topique de l'énoncé précédent, en créant un effet anaphorique particulier, qui prend en compte non seulement l'identité du référent, mais aussi ce qui en a été dit jusqu'au point précis où l'on se trouve dans le déroulement du discours. Il s'agit donc d'un procédé parfaitement adapté à la TRANSITION ENTRE DEUX PARAGRAPHES, que je décrirai comme un ensemble discursif, énoncé ou suite d'énoncés, défini par un cadre référentiel constant et/ou un cadre spatio-temporel constant<sup>11</sup> [Matić 2003a:579]. C'est d'ailleurs l'emploi le plus fréquent de ce type de <TopNR>, surtout aux autres cas que le nominatif. Ainsi, Bakker [1997a:163–165] a identifié une structure à la fois syntaxique et formulaire qui signale l'intervention dans le récit d'un nouveau personnage : le pronom anaphorique ὃ (δέ) à un cas oblique, renvoyant au topique du paragraphe précédent, est suivi d'un verbe et d'un sujet sous la forme d'une formule nom+épithète, dont le référent sera le topique du paragraphe suivant. Du point de vue de la SI, il s'agit d'un <TopNR> anaphorique suivi d'un <DFoc> dont la fonction est présentative<sup>12</sup>.

Cette structure a deux emplois principaux : le premier est, comme on l'a dit, d'opérer une transition entre deux paragraphes, en utilisant le référent topique du premier paragraphe comme point d'appui pour introduire le référent topique du second. L'intérêt de cette stratégie est de suggérer une continuité dans la représentation de l'action, tout en marquant la séparation entre deux paragraphes, lesquels concernent chacun un personnage différent. Au lieu d'introduire un nouveau personnage de but en blanc, le narrateur prend ainsi soin de lier son apparition à l'action en cours, en indiquant que l'intervention de ce personnage concerne le personnage qui était au centre du paragraphe précédent (3.17) :

3.17 (Teucros, armé de son arc, abat de nombreux Troyens.)  
 Τὸν δὲ ἰδὼν γήθησεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων

11. Voir également l'usage qu'on peut faire de la notion d'épisode (p. 202 sq.).

12. Voir ci-dessus, p. 114 sq.



τόξου ἄπο κρατεροῦ Τρώων ὀλέκοντα φάλαγγας·

στή δὲ παρ' αὐτὸν ἰὼν καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπε·

⊖ 278–280

À sa vue, le prince des guerriers Agamemnon se réjouit du massacre qu'il faisait, avec son arc puissant, dans les lignes troyennes.

Cette technique est très utile au narrateur homérique, qui en fait un grand usage. Elle lui permet en effet de lier entre elles les différentes étapes de ce récit et d'obtenir ainsi l'effet de continuité qu'il recherche [Bassett 2003].

Le deuxième type de contexte où l'on rencontre cette structure, peut-être le plus fréquemment, est la description des tours de paroles dans une conversation<sup>13</sup> : la plupart des formules d'introduction de discours direct sont de la forme τὸν/τὴν δέ + Verbe + Sujet (nom+épithète). Il n'est que de voir, par exemple, les trois premières listes fournies par Edwards [1970] (3.18)<sup>14</sup> :

3.18 a. **Introduction sans précision :**

<u>τὸν</u> δ' αὐτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη	(58×, 76×)
<u>τὸν</u> δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς	(36×, 70×)
<u>τὸν</u> δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος Ἴπποτα Νέστωρ	(48×, 24×)
<u>τὸν</u> δ' αὐ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΐδα	(16×, 55×)
<u>τὸν</u> δ' αὐτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο φώνησέν τε	(1×, 12×)
<u>τὸν</u> δ' αὐτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός	(1×, 5×)
<u>τὸν</u> δ' ἀπαμειβόμενος προσεφώνεε Τεῦκρος ἀμύμων	(2×, 2×)
<u>τὸν</u> δ' αὐτε ψυχὴ προσεφώνεεν Ἀτρεΐδαιο	(—, 3×)
<u>τὴν</u> δ' αὐτ' Εὐρυνόμη ταμίη πρὸς μῦθον ἔειπε	(1×, 2×)

b. **Introduction avec précision :**

<u>τὸν</u> δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς	(69×, 25×)
<u>τὴν</u> δὲ χολωσαμένη προσεφώνεε δι' Ἀφροδίτη	(5×, 3×)
<u>τοῖς</u> δ' Ὀδυσσεὺς μετέειπε <u>σὺβῶτεω</u> πειρητίζων	(—, 4×)
<u>τὸν</u> καὶ λισσόμενος Πρίαμος πρὸς μῦθον ἔειπε	(4×, 0×)

c. **« X commença à leur parler » :**

<u>τοῖσι</u> δὲ μύθων ἤρχε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη	(8×, 14×)
<u>τὸν</u> πρότερος προσέειπε <u>ποδάρκης</u> δῖος Ἀχιλλεύς	(10×, 1×)
<u>τοῖσιν</u> δ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἤρχ' ἀγορεύειν	(3×, 5×)
<u>τοῖσιν</u> δ' Ἀντίνοος μετέφη, Εὐπείθεος υἱός	(—, 7×)
<u>τοῖσιν</u> δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπε	(—, 7×)
<u>τὸν</u> καὶ Μηριόνης πρότερος πρὸς μῦθον ἔειπε	(4×, 2×)
<u>τοῖσι</u> δὲ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἤρχετο μύθων	(—, 5×)
<u>τὸν</u> προτέρη ψυχὴ προσεφώνεε Πηλεΐωνος	(—, 2×)
— <u>τὸν</u> δ' οὐ τι προσέφη <u>κορυθαίολος</u> Ἴκτωρ	(8×, 2×)

[d'après Edwards 1970 : 4–8]

13. Sur l'organisation et la typologie des conversations chez Homère, voir Beck [2005].

14. Les parties soulignées indiquent les éléments variables ; les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'occurrences de chaque formule dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Cet usage n'est pas inconnu de la prose : on rencontre souvent le déictique οὗτος à la fin d'une description, par exemple lorsqu'on passe de la description d'une entité à son rôle dans le récit, comme dans l'exemple 3.19 :

- 3.19 (Description du phénix.)  
 Ἔστι δέ, εἰ τῆ γραφῆ παρόμοιος, τοσόσδε καὶ τοιόσδε· τὰ μὲν αὐτοῦ χρυσόκομα τῶν πτερῶν, τὰ δὲ ἐρυθρά· ἐς τὰ μάλιστα αἰετῶ περιήγησιν ὁμοιότατος καὶ τὸ μέγας.  
**Τοῦτον** δὲ λέγουσι μηχανᾶσθαι τάδε· ... Hdt. 2.73  
 Voici, s'il ressemble à son portrait, sa taille et son apparence : certaines de ses plumes sont couleur d'or, les autres sont rouges ; dans l'ensemble il a l'allure et la taille d'un aigle. On dit qu'il a l'ingéniosité de faire ceci : (il ramène en Égypte le corps de son père mort.)

Le phénix est le topique de toute la description, qui forme un paragraphe. En ratifiant à nouveau le même référent, à la représentation mentale duquel s'ajoute le contenu de la description, Hérodote indique qu'il entame un nouveau paragraphe, dans lequel il raconte le comportement singulièrement ingénieux de l'oiseau. Le même procédé a cours chez Thucydide, comme dans l'exemple 3.20.

- 3.20 (Énumération des peuples qui viennent en aide aux Syracusains : Camarine, Géla, Acragas, Sélinous.)  
 Καὶ οἶδε μὲν τῆς Σικελίας τὸ πρὸς Λιβύην μέρος τετραμμένον νεμόμενοι, Ἱμεραῖοι δὲ ἀπὸ τοῦ πρὸς τὸν Τυρσηνικὸν πόντον μορίου, ἐν ᾧ καὶ μόνοι Ἕλληνες οἰκοῦσιν·  
**οὔτοι** δὲ καὶ ἐξ αὐτοῦ μόνοι ἐβοήθησαν. Thuc. 7.58.2  
 Ces peuples habitent la partie de la Sicile qui est tournée vers la Libye ; les Himériens, en revanche, viennent de la partie tournée vers la mer Tyrrhénienne, où ils sont les seuls Grecs à habiter ; ils furent aussi les seuls de la région à leur envoyer des renforts.

L'emploi du <TopNR> οὔτοι pour désigner les Himériens, qui étaient déjà le topique de l'énoncé précédent, a pour effet de marquer la transition entre le paragraphe descriptif du peuple et la conclusion, ainsi que d'indiquer que c'est en tant que seuls Grecs de la région qu'ils envoient des renforts<sup>15</sup>.

Il est donc possible de rendre compte de façon satisfaisante du <TopNR> ὅ dans l'exemple 3.12 ci-dessus (répété ici par 3.21) :

- 3.21 Αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε παμφανώωντος  
 σμερδαλέα ἰάχων· ὃ δὲ χερμάδιον λάβε χειρί.  
 Quant à [Hector], il sauta à terre de son char étincelant, en poussant de terribles cris. Il prit alors dans sa main une pierre. ⊖ 320–321

On peut dire en effet que le référent de cette expression est Hector, au point précis du récit où l'on est arrivé, c'est-à-dire tel qu'il vient d'être décrit. C'est la progression du personnage jusqu'à ce point qui est validée en même temps que son statut de topique de l'énoncé. Ce changement de point de vue dans la description de l'action suffit pour produire le même effet qu'un changement de cadre référentiel (basculement vers un autre topique) ou spatio-temporel : l'ouverture d'un nouveau para-

15. Voir également l'exemple 3.97, p. 208.

graphe, en l'occurrence la description du coup qu'Hector porte à Teucros. L'exemple 3.21 n'est d'ailleurs pas isolé, comme on le voit avec l'exemple 3.22.

- 3.22 (Cébrion dirige le char d'Hector vers l'endroit où les Troyens flanchent devant Ajax; image du sang giclant sous les roues du char.)

“Ο δὲ ἴετο δῦναι ὄμιλον  
 ἀνδρόμεον ῥῆξαι τε μετάλμενος· ἐν δὲ κυδοιμὸν  
 ἦκε κακὸν Δαναοῖσι, μίνυνθα δὲ χάζετο δουρός.  
 Αὐτὰρ ὁ τῶν ἄλλων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν 540  
 ἔγχεϊ τ' ἄορί τε μεγάλοισι τε χερμαδίοισιν,  
 Αἴαντος δ' ἀλέεινε μάχην Τελαμωνιάδαο. Λ537–542

Quant à lui [=Hector], il brûlait de se plonger dans la masse humaine et de la fracasser sous le choc; il semait un terrible désordre parmi les Danaens, sans guère laisser sa lance en repos. Il parcourait les rangs des autres guerriers avec la lance, le glaive et de grosses pierres, et évitait le combat avec Ajax fils de Télamon.

Dans cet exemple, les deux <TopNR> ὄ ont pour référent Hector; mais si le premier le rétablit comme topique après l'interruption causée par la description du sang, le second appartient bien à notre catégorie, car Hector est si bien établi comme topique que les deux clauses précédentes peuvent se passer d'une expression topique. L'effet de cette ratification seconde est d'introduire un nouveau paragraphe à l'intérieur de la description d'Hector au combat: on passe de la mention générale de sa soif de meurtre et du désordre qu'il sème dans l'armée adverse, à une description plus précise de ses mouvements, dont la fonction est de préciser qu'il évite d'affronter directement Ajax<sup>16</sup> (τῶν ἄλλων anticipant Αἴαντος δέ, comme le remarque le scholiaste<sup>17</sup>).

On voit donc que l'emploi du pronom ὄ en position de {TopNR} alors même que son référent est déjà le topique de l'énoncé précédent est une stratégie fréquente chez Homère, et qu'il s'explique justement par la fonction générale des <TopNR>, qui est de ratifier le topique de l'énoncé. Reste un problème: comment l'auditeur est-il censé identifier le référent du pronom anaphorique, si celui-ci peut, dans une telle position, renvoyer tant au topique de l'énoncé précédent qu'à un autre topique? J'adopterai le point de vue suivant. De manière générale, la résolution de l'anaphore est en grande partie une affaire d'interprétation pragmatique [Huang 1994]: en effet, les différents anaphoriques sont sous-spécifiés, et peuvent souvent renvoyer à plusieurs référents; mais la plupart du temps, l'emploi du pronom ne provoque aucune ambiguïté dans l'interprétation. Une preuve frappante est fournie par l'exemple 3.23, dans lequel les deux pronoms ὄ et τὸν renvoient successivement à l'un,

16. La présence dans le texte de ces vers, qui reprennent Λ264–265, est elle-même problématique: jugés interpolés par West, entre autres, ils étaient suivis d'un vers supprimé par la plupart des éditeurs, mais présent chez Plutarque (*Mor.* 24c); ce vers faisait allusion à une mise en garde de Zeus, qui aurait conseillé à Hector de ne pas affronter Ajax, comme il l'avait fait pour Agamemnon (Λ185–194 et 200–209). Quoi qu'il en soit, la jonction entre les deux paragraphes est conforme au fonctionnement du <TopNR>, tel que nous l'avons montré.

17. « Τῶν ἄλλων »: διὰ τὸν Αἴαντα, ὅπερ καὶ ἐπάγει « Αἴαντος δ' ἀλέεινε » (Λ542) καὶ τὰ ἐξῆς (A).

puis à l'autre des deux guerriers qui s'affrontent : seule la connaissance que l'auditeur a de la situation peut l'aider à résoudre l'anaphore et à identifier précisément le référent de chaque anaphorique.

3.23 (Hector affronte Ajax devant les bateaux.)

Ἐκτώρα δ' ἄντ' Αἴαντος εἰείσατο κυδαλίμοιο.

Τῷ δὲ μιῆς περὶ νηὸς ἔχον πόνον, οὐδὲ δύναντο

οὐθ' ὃ<sub>i</sub> τὸν<sub>j</sub> ἐξελάσαι καὶ ἐνιπρῆσαι πυρὶ νῆας,

οὐθ' ὃ<sub>j</sub> τὸν<sub>i</sub> ἄψ ὤσασθαι, ἐπεὶ ῥ' ἐπέλασέ γε δαίμων.

○<sub>415-418</sub>

Hector se plaça en face de l'illustre Ajax. Tous deux, ils luttèrent pour un seul bateau, mais sans pouvoir, ni l'un faire plier l'autre pour mettre le feu aux bateaux, ni l'autre le repousser, puisque c'était la divinité qui le poussait.

'... sans pouvoir, ni lui le faire plier... ni lui le repousser...'

Le mécanisme pragmatique de résolution de l'anaphore est d'autant plus prégnant que la langue homérique a tout à fait les moyens de lever une éventuelle ambiguïté, notamment par l'emploi d'expressions topiques discontinues<sup>18</sup>. En somme, les <TopNR> anaphoriques ne sont qu'une exception apparente à la définition générale des <TopNR> ; c'est même en se tenant précisément à cette définition qu'on peut parvenir à comprendre le mécanisme de la ratification seconde.

18. Voir la section 3.4.2, p. 235 sq.

## 3.2 TOPIQUE CONTRASTIF-EXCLUSIF

### 3.2.1 Définition et propriétés sémantiques

La deuxième catégorie d'expressions topiques en grec ancien qui doit être distinguée n'est en fait qu'une sous-catégorie de topiques non ratifiés ; ce qui les distingue, c'est d'être marqués pour un trait sémantique supplémentaire, le CONTRASTE PAR EXCLUSION<sup>19</sup>. La marque la plus manifeste de ce genre d'expressions topiques dans les langues du monde est généralement un contour tonal particulier : une descente suivie d'une montée du contour tonal en anglais ou en allemand [Jacobs 2001]. D'autres langues associent des particules spécifiques à un ton haut : *-nun* (coréen), *wa* (japonais), *thi* (vietnamien), ou *nân* (thaï) [Lee 2003, 2007]. Dans les textes en grec ancien, évidemment, un tel critère distinctif est complètement absent : il ne nous reste que la position linéaire dans la clause, ainsi que certaines propriétés syntaxiques et sémantiques. À la suite de Matić [2003a:603–608], je montrerai que les expressions <TopCE> sont placées à l'initiale absolue de la clause, comme l'exprime la Règle 8 ; cette position est distincte de la position {TopNR} qui est définie relativement à la position focale {FocR} ou {DFoc}.

**Règle 8. Placement du <TopCE> :**

Certaines expressions de topique non ratifié peuvent être marquées comme porteuses d'un contraste par exclusion. Ces expressions <TopCE> sont placées à l'initiale absolue de l'énoncé, avant toute expression de Topique (<TopNR> ou <TopR>) et de Focus (<FocR> ou <DFoc>), dans la position {TopCE}.

$$\langle \text{TopCE} \rangle \rightarrow \{ \text{TopCE} \}$$

Précisons que dans bien des cas, un <TopNR>, un <FocR> ou un <DFoc> peuvent se trouver en position initiale : c'est le cas chaque fois qu'aucun autre constituant n'est présent dont la position soit plus à gauche que le constituant en question. En effet, la position {FocR} est définie par rapport à la position {V}, et la position {TopNR} par rapport à la position {FocR} ou {DFoc}. En revanche, la position {TopCE} est définie par rapport à l'initiale de la clause. Les seuls éléments qui peuvent la précéder sont des circonstants, qui ont une forte tendance à être extraclausaux<sup>20</sup>, et des conjonctions, qui de toute façon n'affectent pas l'ordre des constituants. Ainsi, dans le CdR, sur les 84 <TopCE> que j'ai recensés, 75 (89,29 %) sont à l'initiale absolue. Le Tableau 3.1 montre que cette répartition est statistiquement extrêmement significative : la position initiale est donc bien la caractéristique définitoire de la position {TopCE}.

19. Voir ci-dessus p. 54 sq.

20. Voir p. 292 sq.

Élément précédent	<TopNR>	<TopCE>	Total
Rien	1 129 53,66 %	75 89,29 %	1 204 55,03 %
Conjonction	331 15,73 %	4 4,76 %	335 15,31 %
Circonstant	305 14,50 %	2 2,38 %	307 14,03 %
Autre	339* 16,1 %	3** 3,57 %	342 15,63 %
<b>Total</b>	<b>2 104</b> 100,00 %	<b>84</b> 100,00 %	<b>2 188</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 41,56 \quad P < 0,001$$

\* Y compris des <TopCE> et d'autres <TopNR>.

\*\* Les seuls éléments autres que des conjonctions et des circonstants qui se rencontrent avant un <TopCE> sont des éléments thématiques extraclausaux, qui forment une unité d'intonation distincte. On peut considérer dans ce cas que le <TopCE> est bien à l'initiale de l'énoncé (voir section 4.1, p. 254).

Tableau 3.1 Position des <TopCE> comparée à celle des autres <TopNR>

L'autre argument, non plus statistique, mais structurel, est que, lorsqu'un énoncé comprend à la fois un <TopCE> et un <TopNR>, c'est toujours le <TopCE> qui précède le <TopNR>, comme dans les exemples 3.24–3.25 :

3.24 (Voyez comme ma requête est plus juste que celle de mon frère.)

Ἐγὼ μὲν γε τῷ τεθνεῶτι ὑμᾶς κελεύω καὶ τῷ ἡδίκημένῳ τὸν αἰδίων χρόνον τιμω-  
ροὺς γενέσθαι· οὗτος δὲ τοῦ μὲν τεθνεῶτος πέρι οὐδὲν ὑμᾶς αἰτήσεται. Ant. 1.21

Moi, ce que je vous demande, c'est que le mort, qui a été victime d'une injustice, vous le vengiez à tout jamais ; lui, il ne vous demandera rien pour le mort.

Le plaignant oppose la justice de sa requête à l'injustice de celle de son frère : les deux <TopCE> ἐγὼ et οὗτος introduisent donc chacun des énoncés, avec l'effet caractéristique de contraste par exclusion. Mais, dans le premier énoncé, l'attitude du plaignant est considérée dans son rapport à la victime, dont il n'a pas été question pendant un certain temps (le paragraphe précédent concerne le châtement que l'esclave de l'accusée a reçu pour avoir exécuté les ordres de la belle-mère criminelle).

3.25 (Ulysse demande à Zeus de lui envoyer 1° à l'intérieur un mot de présage, φήμη, et 2° à l'extérieur un signe. Zeus tonne pour lui.)

Φήμην δ' ἐξ οἴκοιο γυνή προέηκεν ἀλετρις. U105

Le mot venant du logis, c'est une femme broyant le grain qui le prononça.

Dans l'exemple 3.25, j'analyse φήμην (ἐξ οἴκοιο) comme un <TopCE><sup>21</sup>, suivi d'un <TopNR> qui ratifie la femme prononçant le présage comme topique de l'énoncé ; ces deux expressions topiques

21. Je ne décide pas définitivement si ἐξ οἴκοιο forme ou non un constituant avec φήμην : les deux analyses sont possibles, car l'absence générale d'article chez Homère ne permet pas de trancher, comme ce serait le cas en grec classique, où l'on pourrait trouver τὴν ἐξ οἴκου φήμην uel sim.

sont suivies d'un <DFoc> dont l'interprétation est restreinte : on pourrait paraphraser par « la parole, la femme qui la prononça, c'était une broyeuse de grain ».

### 3.2.1.1 Mécanisme sémantique du TopCE

Voici à présent deux exemples de <TopCE>, l'un en grec classique (3.26), l'autre en grec homérique (3.27), qui permettront d'illustrer le fonctionnement sémantique du contraste par exclusion<sup>22</sup>.

- 3.26 (*Les adversaires d'Andocide, voyant qu'il nuit à leur profit par son honnêteté, se disent qu'ils doivent s'en débarrasser en lui intentant un procès, juste ou injuste.*)

**Ταῦτα** μὲν οὖν, ὧ ἄνδρες δικασταί, τούτοις ποιητέα ἦν, ὑμῖν δέ γε τὸ ἐναντίον  
τούτων. And. 1.136

Cela, juges, c'est ce que ces gens devaient faire ; vous, en revanche, vous devez faire tout le contraire.

Le <TopCE> ταῦτα permet au locuteur de suggérer une opposition entre la ligne de conduite désirée par ses adversaires et celle qu'il conseille à ses juges : en effet, il évoque ainsi, par la mention de l'un de ses membres, un ensemble constitué de deux attitudes opposées {[faire perdre son procès à Andocide] [faire gagner son procès à Andocide]}, et affirme que la première attitude est réservée à ses accusateurs, tandis que l'autre, explicitement indiquée par le <FocR> τὸ ἐναντίον τούτων, est celle qu'il requiert de ses juges.

- 3.27 (*Pénélope raconte l'histoire de filles de Pandaréos.*)

Ἥρη δ' αὐτῆσιν περὶ πασέων δῶκε γυναικῶν  
εἶδος καὶ πινυτήν, μῆκος δ' ἔπορ' Ἄρτεμις ἀγνή,  
ἔργα δ' Ἀθηναίη δέδαε κλυτὰ ἐργάζεσθαι. Ὀ 70-72

Héra leur donna, plus qu'à toutes les femmes, beauté et intelligence ; la taille, c'est la sainte Artémis qui la leur octroya ; c'est Athéna qui leur apprit à fabriquer de splendides ouvrages.

'... les ouvrages, c'est Athéna qui leur apprit à en ouvrir de splendides.'

La première mention d'un don fait par une déesse aux jeunes filles rend accessible un ensemble (culturellement défini, évidemment) de qualités féminines : {beauté, intelligence, taille, adresse, ...}. Les deux <TopCE> μῆκος et ἔργα énoncent alors chacun l'un des membres de cet ensemble, en indiquant explicitement que l'assertion ne vaut que pour le référent en question, mais pas (ou pas forcément) pour les autres membres de cet ensemble.

22. On trouvera d'autres exemples de contraste par exclusion, dans une terminologie différente, chez Goldstein [2010:128-136], selon une conception similaire du processus sémantique qu'ils impliquent.

**Compatibilité du TopCE avec différentes structures focales** Le fait que les <TopCE> permettent d'évoquer un ensemble de propositions dans l'esprit de l'auditeur a conduit Matic [2003a: 606–607] à affirmer qu'ils ne sont compatibles qu'avec un focus restreint. En effet, les différentes propositions évoquées ont chacune un topique différent, et contiennent chacune une variable associée à chacun de ces topiques. Ainsi, l'ensemble d'alternatives évoquées par l'exemple 3.28 peut être symbolisé par une liste comme 3.29 (les titres des livres étant bien sûr arbitraires).

- 3.28 A: Quel livre Fritz pourrait-il acheter?  
 B: Eh ben moi, j'achèterais *Les Misérables*. [d'après Büring 1999:147 (20)]
- 3.29 { {j'achèterais *Les Misérables*, j'achèterais *Guerre et Paix*, j'achèterais *Lolita*, ... },  
 {Fritz achèterait *Les Misérables*, Fritz achèterait *Guerre et Paix*, Fritz achèterait  
*Lolita*, ... }, {Rufus achèterait *Les Misérables*, Rufus achèterait *Guerre et Paix*,  
 Rufus achèterait *Lolita*, ... }, ... } [d'après Büring 1999:148 (24)]

Cette association entre TopCE et FocR est aussi confirmée dans les faits : sur 84 <TopCE> dans le CdR, 56 (66,67 %) sont suivis d'un <FocR>. Mais il faut également prendre en compte la possibilité d'une interprétation restreinte du DFoc<sup>23</sup>, comme dans l'exemple 3.30 : à partir du moment où Ulysse a affirmé que son nom était Personne, le fait qu'il y a des gens pour l'appeler ainsi est présupposé ; ce qu'il affirme, c'est l'identité de ceux qui l'appellent ainsi.

- 3.30 (*Ulysse répond à Polyphème qui lui demande son nom.*)  
 Οὐτις ἐμοί γ' ὄνομα· Οὐτιν δέ με κικλήσκουσι  
 μήτηρ ἠδὲ πατήρ ἢ δ' ἄλλοι πάντες ἑταῖροι. 1366–367  
 Mon nom est Personne ; Personne, c'est ainsi que m'appellent ma mère, mon père et  
 tous mes compagnons.

On trouve dans le CdR 18 (21,43 %) exemples de <TopCE> associés à un <DFoc/R>. Sémantiquement, donc, la variable focale associée au TopCE est exprimée par un focus restreint dans 74 cas (88,10 %) en tout. En outre, parmi les constructions restantes, 7 sont en fait des <FocV>, c'est-à-dire des verbes constituants à eux seuls l'ensemble du champ focal<sup>24</sup>, dont la plupart pourraient être considérés comme des verbes en {FocR}. Cette répartition est indiquée dans le Tableau 3.2, qui révèle une très forte corrélation, statistiquement significative, d'une part entre la présence d'un <TopCE> et les deux structures à focus restreint (FocR et DFoc/R), d'autre part entre l'absence d'un <TopCE> et les deux structures à focus large (DFoc/L et FocV).

23. Voir ci-dessus 2.1.2.1, p. 106 sq.

24. Voir ci-dessus 2.2.4, p. 148 sq.



Structure focale	<TopCE>	Autre	Total
<FocR>	<b>56</b> 66,67 %	<b>1627</b> 40,78 %	<b>1683</b> 41,31 %
<DFoc/R>	<b>18</b> 21,43 %	<b>77</b> 1,93 %	<b>95</b> 2,33 %
<DFoc/L>	<b>3</b> 3,57 %	<b>974</b> 24,41 %	<b>977</b> 23,98 %
<FocV>	<b>7</b> 8,33 %	<b>1312</b> 32,88 %	<b>342</b> 32,38 %
<b>Total</b>	<b>84</b> 100 %	<b>3990</b> 100 %	<b>4074</b> 100 %

$$\chi^2 = 177,03 \quad P < 0,001$$

Tableau 3.2 Répartition des <TopCE> en fonction de la structure focale qui leur est associée

Cependant, je ne crois pas que l'association entre TopCE et FocR soit autre chose qu'un reflet statistique des situations discursives les plus fréquentes de l'emploi de ce type d'expressions topiques. On peut en effet imaginer une situation où les alternatives évoquées concernent, non pas un élément dans une présupposition ouverte, mais un état de chose dans son ensemble (3.31–3.32).

3.31 A: Qu'est-ce que Fritz pourrait faire pour son anniversaire ?

B: Eh ben moi, j'inviterais des amis.

3.32 { {j'inviterais des amis, j'irais au cinéma, je partirais en voyage... },  
 {Fritz inviterait des amis, Fritz irait au cinéma, Fritz partirait en voyage,... },  
 {Joe inviterait des amis, Joe irait au cinéma, Joe partirait en voyage,... },  
 ... }

Or c'est bien ce qui se produit dans les exemples suivants. Dans l'exemple 3.33, le <TopCE> *τρεῖν* évoque les deux attitudes possibles du guerrier au combat {ne pas avoir peur, avoir peur}; mais ce dernier comportement, Diomède asserte, par un <DFoc>, qu'il lui est interdit par Athéna.

3.33 (Diomède refuse de fuir devant Pandare et Énée sur le char de Sthénélos.)

Ὀκνεῖω δ' ἔππων ἐπιβαινέμεν, ἀλλὰ καὶ αὐτως  
 ἀντίον εἰμ' αὐτῶν· τρεῖν μ' οὐκ ἔᾶ Παιλλὰς Ἀθήνη.

E 255–256

Je répugne à monter sur un char; je vais les affronter tel quel: Pallas Athéna ne me permet pas de trembler.

'... trembler, cela m'est interdit par Pallas Athéna.'

Si l'on voulait absolument que l'interprétation du <DFoc> soit restreinte, le sens qu'on obtiendrait serait plutôt celui-ci: ce qui empêche Diomède de fuir, c'est Athéna. Or, ce serait contraire à l'objet du discours de Diomède, qui vise à réaffirmer sa bravoure et son courage face à Sthénélos qui l'a presque insulté en lui suggérant de fuir<sup>25</sup>.

25. Le discours de Diomède est introduit par l'expression *ὑπόδρα ἰδών*, qui « conveys anger on the part of a speaker who takes umbrage at what he judges to be rude or inconsiderate words spoken by the addressee » [Holoka 1983: 4]. On pourrait également imaginer que *οὐκ ἔᾶ* est en {FocR} et que *Παιλλὰς Ἀθήνη* est une expression de topique ratifié,

L'exemple 3.34 est encore plus intéressant, dans la mesure où il s'agit bien d'une structure à <FocR>, mais qu'elle exige une interprétation thétiq<sup>26</sup>.

3.34 (*Plaintes de Pénélope.*)

Ἄλλὰ τὸ μὲν καὶ ἀνεκτὸν ἔχει κακόν, ὁππότε κέν τις  
ἦματα μὲν κλαίῃ, πυκινῶς ἀκαχήμενος ἦτορ,  
νύκτας δ' ὕπνος ἔχησιν, ὁ γάρ τ' ἐπέλησεν ἀπάντων.

υ 83-85

Mais ce malheur est encore supportable, lorsque ses journées, on les passe à pleurer, le cœur brisé de chagrin, mais que la nuit, on est saisi par le sommeil, qui fait tout oublier.  
(*Mais moi en plus je fais des cauchemars.*)

Il ne me semble pas que la présence du <TopCE> νύκτας bloque une telle interprétation, ce qui suggère qu'il n'y a aucune incompatibilité a priori entre TopCE et focus large. Aussi la rareté de cette association doit-elle être plutôt attribuée à la rareté des contextes discursifs qui l'exigent. Il n'y a pas là de règle absolue, mais une convergence de facteurs pragmatiques qui suscitent l'apparition simultanée des deux types de constituants dans le même contexte.

### 3.2.1.2 Fonctions discursives du TopCE

On entrevoit l'intérêt pour le locuteur de marquer ce type de contraste, et, pour le linguiste, de postuler l'existence en grec ancien d'une position spécifique {TopCE} pour ce genre d'expression. En effet, l'évocation d'un ensemble et l'exclusion des autres membres, que celle-ci soit forte (si le locuteur laisse entendre que son affirmation ne vaut pas pour eux) ou faible (si le locuteur ne se prononce pas quant à la validité de son affirmation par rapport à eux), est un outil linguistique puissant dans plusieurs types de contextes discursifs, comme l'a bien montré Matić [2003a: 606-607]. Ces emplois se retrouvent tant dans la langue classique que chez Homère, mais la fréquence assez faible en général des <TopCE> ne m'a pas permis de les illustrer tous.

**Atténuation** Dans bien des cas, un <TopCE> sert à atténuer l'expression d'une opinion, parce qu'il permet de suggérer que, si le locuteur est d'un avis X, il peut exister d'autres personnes qui peuvent être d'un avis Y. En limitant l'assertion au seul topique, à l'exclusion des autres topiques possibles, on restreint aussi sa portée, au moins par politesse, en laissant la place à d'autres assertions possibles.

régulièrement postverbale ; le sens serait alors : « trembler, elle ne me le permet pas, Athéna ». Cependant, le contexte ne permet guère de regarder Athéna comme un topique ratifié.

26. Voir la section 2.2.2.3, p. 134 sq.

- 3.35 (Socrate demande à Euthyphron de définir le sacré et le profane; réponse d'Euthyphron :)  
 Ἄλλ' ἔγωγε φαίην ἂν τοῦτο εἶναι τὸ ὄσιον ὃ ἂν πάντες οἱ θεοὶ φιλῶσιν, καὶ τὸ ἐναντίον, ὃ ἂν πάντες θεοὶ μισῶσιν, ἀνόσιον. Plat. Euth. 9e  
 Eh bien moi, je dirais que ce qui est saint, c'est ce que tous les dieux aiment, et que l'impie c'est le contraire, ce que tous les dieux détestent.

**Concession** Parce qu'ils restreignent explicitement leur portée à leur référent, les <TopCE> sont tout à fait appropriés pour exprimer la concession.

- 3.36 (L'armée de Cyrus arrive au fleuve Zapatas, où ils campent trois jours.)  
 Ἐν δὲ ταύταις ὑποψίαί μὲν ἦσαν, φανερά δὲ οὐδεμία ἐφαίνετο ἐπιβουλή.  
 Xén. An. 2.5.1 [Matić 2003a:604 (43)]  
 Pendant ce temps, il y eut des soupçons, mais aucun complot n'éclata au grand jour.  
 'Pendant ce temps, des soupçons, oui, il y en eut; mais de [complot] ouvert, aucun ne se fit jour.'

Avec le <TopCE> ὑποψίαί, le locuteur évoque un ensemble {soupçons, preuves}, dont la base est la connaissance du monde [Matić 2003a:607]. Plus précisément, cet ensemble fonctionne de façon scalaire [Lee 2007], comme c'est souvent le cas avec les TopCE : en restreignant son assertion aux seuls soupçons de complot, le locuteur évoque un ensemble de propositions dont le topique serait placé au-dessus des soupçons sur une échelle de valeurs (culturellement ou contextuellement définie) : en l'occurrence, il s'agit des manifestations visibles de complots, comme le montre la suite de l'énoncé. L'exemple 3.37 fonctionne selon le même principe.

- 3.37 (La nuit est tombée.)  
 Ἄλλοι μὲν ῥα θεοὶ τε καὶ ἄνδρες ἵπποκορυσταὶ  
 εὐδον παννύχιοι, Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος. B1-2  
 Tous les autres, dieux et hommes casqués de crin, passaient la nuit à dormir, mais Zeus, lui, ne trouvait pas le doux sommeil.

De façon évidente, le <TopCE> ἄλλοι... θεοὶ τε καὶ ἄνδρες ἵπποκορυσταὶ permet d'évoquer un ensemble constitué de tous les dieux et les hommes moins un (groupe), et d'opposer le sommeil de ce premier groupe à la veille du second, qui n'est constitué en l'occurrence que de Zeus.

**Récapitulation et transition** De nombreux exemples montrent que les <TopCE>, parce qu'ils créent l'implicature qu'il existe d'autres référents qui pourraient servir de base à d'autres assertions, peuvent servir à effectuer une transition entre deux paragraphes. L'exemple 3.38 montre le principe dans toute sa simplicité.

- 3.38 (L'orateur cite des témoins pour montrer comment la famille d'Euctémon s'en prend à sa fortune.)  
 Ταῦτα μὲν δὴ τοῦτον τὸν τρόπον εἶχε· περὶ δὲ τῶν ὑπολοίπων εὐθὺς ἐπεβούλευον  
 καὶ πάντων δεινότατον πρᾶγμα κατεσκευάσαν, ᾧ ἄξιόν ἐστι προσέχειν τὸν νοῦν.  
 Isée 6.35

Voilà donc la tournure qu'avait prise cette affaire ; mais c'est bientôt au reste de sa fortune qu'ils s'attaquèrent, en fomentant la plus redoutable des intrigues, laquelle mérite toute votre attention.

Après l'intervention des témoins, l'orateur rappelle, avec le <TopCE> ταῦτα, toute la situation dont il vient de parler, ce qui lui permet d'évoquer *le reste* de l'affaire. Comme la seule assertion qui concerne le premier membre de l'ensemble est qu'il se trouvait comme il l'a dit, on s'attend tout simplement à ce qu'il en aille autrement pour le reste. Comme le souligne Matic [2003a:607], c'est précisément le contraste du focus qui est anaphorique (ici le <FocR> τοῦτον τὸν τρόπον), tandis que l'effet cataphorique est dû au contraste du <TopCE>. On trouve de semblables transitions chez Homère, comme dans l'exemple 3.39, qui montre parfaitement combien la concession et la transition fonctionnent selon les mêmes principes.

3.39 (Ulysse répond à Athéna qui lui demande pourquoi il ne dort pas, alors qu'il est désormais rentré en Ithaque.)

Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, θεά, κατὰ μοῖραν ἔειπες·  
ἀλλὰ τί μοι τόδε θυμὸς ἐνὶ φρεσὶ μερμηρίζει,  
ὄππῃς δὴ μνηστῆρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφήσω,  
μοῦνος ἐών· οἱ δ' αἰὲν ἀολλέες ἔνδον ἔασι.

U37-40

Eh oui, tout ce que tu dis là, déesse, c'est parfaitement vrai ; mais il y a encore quelque chose à quoi mon cœur en ma poitrine réfléchit : c'est de savoir comment je vais m'en prendre aux prétendants éhontés, alors que je suis seul, et qu'ils sont toujours à se presser en nombre dans le palais.

**Énumération** Le quatrième type de contexte discursif qu'on peut identifier est celui de l'énumération. Cela s'explique très naturellement : puisque le TopCE évoque d'autres éléments qui forment avec lui un ensemble, il est parfaitement à sa place dans une chaîne énumérative où, à chaque topique de cet ensemble, est associée une assertion. Ainsi, dans l'exemple 3.40, Hérodote énumère les mœurs des Égyptiens des marécages qui diffèrent de celles des autres Égyptiens : l'huile dont ils se servent, la façon dont ils luttent contre les moustiques, leurs bateaux.

3.40 (Description des mœurs particulières des Égyptiens des marécages.)

Ἀλείφατι δὲ χρέωνται Αἰγυπτίων οἱ περὶ τὰ ἔλαια οἰκέοντες ἀπὸ τῶν σιλικυπρίων τοῦ καρποῦ, τὸ καλέουσι μὲν Αἰγύπτιοι κίκι, ποιεῦσι δὲ ὦδε. [...] Πρὸς δὲ τοὺς κώνωπας ἀφθόνους ἐόντας τάδε σφί ἐστι μεμηχανημένα. [...] Τὰ δὲ δὴ πλοῖα σφί τοῖσι φορτηγέουσι ἐστὶ ἐκ τῆς ἀκάνθης ποιεύμενα.

Hdt. 2.94-2.96

L'huile qu'utilisent les Égyptiens qui vivent dans la région des marécages est tirée du fruit des ricins, que les Égyptiens appellent *kiki*, et qu'ils produisent ainsi : [...] Contre les moustiques, qui sont légion, voici le stratagème qu'ils ont inventé : [...] Leurs bateaux de transport sont faits en acacia.

Chez Homère, on trouve de telles énumérations, et particulièrement dans le contexte des ἀνδροκτασίαι, où chaque guerrier d'un camp tue un ennemi<sup>27</sup>. Très souvent le catalogue de guerriers est

27. Voir ci-dessus p. 133 sq.

introduit par une formule qui résume la série, comme dans l'exemple 3.41 (les <TopCE> sont en gras, avec indexation, et le champ focal est souligné).

3.41	<p>Τρῶας δ' ἔκλιναν Δαναοί· ἔλε δ' ἄνδρα ἕκαστος      ἡγεμόνων· <b>[πρῶτος δὲ ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων]</b><sub>A</sub>      ἀρχὸν Ἀλιζῶνων Ὀδίον μέγαν ἔκβαλε δίφρου·      [...]  <b>[Ἴδομενεὺς]</b><sub>B</sub> δ' ἄρα Φαίστον ἐνήρατο Μήονος υἱὸν      Βῶρου, ὃς ἐκ Τάρνης ἐριβώλακος εἰληλούθει.      [...]  <b>[Τὸν]</b><sub>C</sub> μὲν ἄρ' Ἴδομενήος ἐσύλευον θεράποντες·  <b>[υἱὸν δὲ Στροφίοιο Σκαμάνδριον αἴμονα θήρης]</b><sub>D</sub>      Ἀτρείδης Μενέλαος ἔλ' ἔγχει ὀξυόεντι      [...]  <b>[Μηριόνης]</b><sub>E</sub> δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, Τέκτονος υἱὸν.      [...]  <b>[Πήδαιον]</b><sub>F</sub> δ' ἄρ' ἔπεφνε Μέγης Ἀντήγορος υἱὸν      [...]  <b>[Εὐρύπυλος δ' Εὐαιμονίδης]</b><sub>G</sub> Ὑψήνορα δίον.</p>	<p>37 39 43 44 48 50 59 69 E<sub>37-76</sub></p>
------	--	--

Les Troyens plièrent sous les Danaens : chaque chef prit un homme. Le premier, le chef des guerriers Agamemnon fit tomber de son char le guide des Alizoniens, le grand Odios. [...] Idoménee, lui, c'est Phaistos qu'il abattit, le fils du Méonien Bôros, qui était venu de Tarnê aux sillons profonds. [...] Lui, donc, les serviteurs d'Idoménee le dépouillèrent ; quant au fils de Strophios, le bon chasseur Scamandrios, c'est le fils d'Atrée Ménélas qui le prit de sa lance aigüe. [...] Mérion, lui, abattit Phéréclos, le fils de Tecton. [...] Pédaïos, c'est Mégès qui le tua, le fils d'Anténor. [...] Eurypyle fils d'Euaimon, c'est le divin Hypsénor [qu'il tua].

Cet exemple montre bien l'utilité des <TopCE> : dans l'ensemble, défini aux v. 37–38, de tous les chefs achéens, chacun trouve une victime. Ainsi, les <TopCE> A, B, E et G désignent des membres de cet ensemble, et le <FocR> ou dernier élément du <DFoc/R> associé identifie la victime. Mais ce rapport peut s'inverser : en effet, un autre ensemble est défini, celui des guerriers troyens victimes des achéens dans cette offensive ; les <TopCE> D et F désignent ainsi des membres de ce second ensemble, tandis que les expressions focales identifient le vainqueur achéen. L'effet de liste est si fort qu'il permet même de se passer du verbe, comme au v. 76. Enfin, au milieu de cette liste, le <TopCE> C effectue une transition entre deux paragraphes : ce qui arrive à Phaistos, qui vient de se faire tuer, est contrasté explicitement avec ce qui va arriver à un autre guerrier, ici Scamandrios.

### 3.2.2 Prédicat en fonction de topique

Outre leurs propriétés sémantiques et les fonctions discursives qui en découlent, les <TopCE> ont une caractéristique syntaxique particulièrement importante. Les autres types de topiques sont réservés à des expressions référentielles, c'est-à-dire à des topiques directs : expressions définies, génériques ou indéfinies spécifiques. En revanche, aucune restriction de ce type n'existe pour les <TopCE> [Matić 2003a:604–605]. On trouve donc tous types d'expressions non référentielles en {TopCE} (exemples 3.42–3.53), y compris des verbes finis, qui feront l'objet d'un traitement à part.

#### 3.2.2.1 Types de <TopCE> indirects

**Adverbes circonstanciels** Dans l'exemple 3.42, Démosthène dénonce le comportement des témoins à gages de Midias : le <TopCE> φανερώς ratifie l'idée d'agression au grand jour, qui n'est pas le fait de ces gens, en laissant entendre qu'il y a d'autres moyens, plus discrets, de nuire à l'orateur.

3.42 (Midias a autour de lui des gens à ses gages pour l'aider dans ses procès.)

Καὶ πρὸς ἔθ' ἕτεροι τούτοις, μαρτύρων συνεστῶσ' ἔταιρεία, φανερώς μὲν οὐκ ἐνοχλούντων ὑμῖν, σιγῇ δὲ τὰ ψευδῆ ῥᾶστ' ἐπινευόντων. Démosth. 21.139

Et il en a d'autres encore, toute une troupe de témoins, qui, s'ils ne s'en prennent pas directement à nous, ne se font pas prier pour acquiescer en silence à ses mensonges. '... de façon directe, ils ne nous font pas obstacle, mais en silence, ils acquiescent sans peine à ses mensonges'

L'effet est donc ici celui d'une concession ; en revanche, l'exemple 3.43 exprime plutôt une atténuation.

3.43 (Énée engage Pandare à tirer sur le héros achéen qui leur cause tant de mal, à moins qu'il ne s'agisse d'un dieu. Réponse de Pandare.)

Τυδεΐδη μιν ἔγωγε δαΐφροني πάντα εἶσκω,  
ἀσπίδι γιγνώσκων ἀλῶπιδί τε τρυφαλείη,  
ἵππους τ' εἰσορόων· σάφα δ' οὐκ οἶδ' εἰ θεός ἐστιν. E181–183

Il m'a tout l'air d'être le bouillant fils de Tydée ; je le reconnais à son bouclier et son casque conique, et à l'aspect de ses chevaux ; mais je ne sais pas clairement si c'est un dieu. '... mais clairement, je ne sais pas si c'est un dieu'

Pandare suppose que leur ennemi est Diomède, mais, par le biais du <TopCE> σάφα, il restreint son ignorance à la sphère de l'évidence, et crée l'implicature que son affirmation est limitée à ce qui est σαφές.

**Adverbes prédicatifs** Des adverbes qui ne sont pas circonstanciels, mais qui ont une fonction prédicative peuvent également occuper la position {TopCE}. Ainsi, dans l'exemple 3.44, il s'agit de définir ce qui est vraisemblable : Antiphon définit donc, par ses deux <TopCE> εικότως, le champ du vraisemblable (par opposition à l'invraisemblable), champ auquel il attribue et la préméditation et le meurtre.

- 3.44 (Examen d'un cas de meurtre selon la vraisemblance (εικός). Les circonstances du meurtre révèlent la préméditation : en effet, le meurtrier présumé avait un motif, notamment un procès en cours pour vol.)  
 Συνειδῶς μὲν αὐτῷ τὸ ἀδίκημα, ἔμπειρος δ' ὦν τῆς τούτου δυνάμεως, μνησικακῶν  
 δὲ τῶν ἔμπροσθεν, **εἰκότως** μὲν ἐπεβούλευσεν, **εἰκότως** δ' ἀμυνόμενος τὴν ἔχθραν  
 ἀπέκτεινε τὸν ἄνδρα. Antiph. 2.6

Comme il savait bien qu'il était coupable, qu'il avait éprouvé la puissance de son adversaire, et qu'il lui gardait rancune de ce qui s'était passé, ce qui est vraisemblable, c'est qu'il a prémédité son meurtre, ce qui est vraisemblable, c'est qu'en tentant de se défendre contre sa haine, il a tué cet homme.

On retrouve cela chez Homère également : dans l'exemple 3.45, la répétition des <TopCE> χωρίς permet de décrire la répartition des bêtes dans les enclos, en suggérant et rejetant l'idée contraire d'ensemble.

- 3.45 (Description des enclos dans la grotte de Polyphème.)  
 Διακεκριμέναι δὲ ἕκασται  
 ἔρχατο, **χωρίς** μὲν πρόγονοι, **χωρίς** δὲ μέτασσαι,  
**χωρίς** δ' αὖθ' ἔρσαι. I 220–222

Chaque âge était parqué séparément : d'un côté les aînés, d'un autre les cadets, d'un autre encore les nouveau-nés.

**Adjectifs, noms et participes prédicatifs** Outre des adverbes prédicatifs, on rencontre aussi des adjectifs, des noms et des participes avec la même fonction. L'exemple 3.46 est intéressant parce que l'opposition entre les deux <TopCE> καλοί et κύριοι, qui font partie d'un même ensemble précédemment défini, fonctionne même en l'absence d'un focus exprimé dans le premier membre (à moins qu'on considère que la particule μὲν peut être le focus de l'énoncé, ce qui ne me semble guère admissible).

- 3.46 Ἐὰν μὲν γὰρ κολάζητε τοὺς ἀδικούντας, ἔσονται ὑμῖν οἱ νόμοι καλοὶ καὶ κύριοι, ἐὰν  
 δ' ἀφιῆτε, **καλοὶ** μὲν, **κύριοι** δὲ οὐκέτι. Eschn. 1.36

Si vous punissez les coupables, vos lois seront belles et valides ; si vous y renoncez, elles seront belles, oui, mais plus valides.  
 '... belles, oui, mais en vigueur, [elles ne le seront] plus'

Dans l'exemple 3.47, c'est le surnom d'Iros qui est exprimé par un <TopCE> prédicatif : après avoir indiqué le vrai nom du mendiant, que lui donnait sa mère, le narrateur introduit son surnom, par opposition aux autres noms qu'il pourrait avoir, y compris Arnaios, et affirme que ce sont les jeunes gens qui l'utilisent.

- 3.47 (*Arrivée du mendiant Iros au palais d’Ulysse.*)  
 Ἀρναῖος δ’ ὄνομ’ ἔσκε· τὸ γὰρ θέτο πότνια μήτηρ  
 ἐκ γενετῆς· Ἴρον δὲ νέοι κίκλησκον ἅπαντες,  
 οὐνεκ’ ἀπαγγέλλεσκε κιών, ὅτε πού τις ἀνώγοι. σ 5–7  
 Son nom était Arnaios ; c’est le nom que lui avait donné sa mère à sa naissance ; mais les jeunes l’appelaient tous Iros, parce qu’il allait toujours porter des messages là où on le lui ordonnait.  
 ‘mais [le nom d’]Iros, c’était le nom que lui donnaient tous les jeunes’

**SN indéfinis non spécifiques** On trouve couramment des indéfinis spécifiques en fonction de topique<sup>28</sup>, mais les indéfinis non spécifiques ne peuvent occuper que {TopCE} : ainsi, τάφος dans l’exemple 3.48 et υἱόν dans l’exemple 3.49 sont tous deux non spécifiques, puisqu’ils renvoient à n’importe quel référent qui corresponde à la description, et non à un référent précis que le locuteur aurait en tête<sup>29</sup>.

- 3.48 (*Après avoir été conduit à la tente d’Artapatès, Orontas ne reparait jamais, ni vivant ni mort ; personne ne connaît les circonstances de sa mort.*)  
 Τάφος δὲ οὐδεὶς πώποτε αὐτοῦ ἐφάνη. Xén. An. 1.6.11 [Matić 2003a: 611 (52)]  
 On n’a jamais vu son tombeau.  
 ‘de tombeau, aucun [tombeau] à lui n’est jamais apparu.
- 3.49 (*Le vieux Phainops, dont les deux fils Xanthos et Thoon vont se faire tuer, vivra une sombre vieillesse.*)  
 Υἱὸν δ’ οὐ τέκετ’ ἄλλον ἐπὶ κτεάτεσσι λιπέσθαι. E154  
 Il n’a pas engendré d’autre fils pour lui transmettre son patrimoine.  
 ‘de fils, il n’en a pas engendré d’autre...’

Dans les deux cas il s’agit de <TopCE>, qui évoquent et excluent de l’assertion les autres membres de l’ensemble auquel appartient le référent de l’expression : d’autres preuves de la mort d’Orontas (3.48), les deux autres fils de Phainops (3.49).

28. Voir notamment Ὠγγυγή τις νῆσος dans l’exemple 3.5, p. 160.

29. L’exemple suivant illustre la différence entre un indéfini spécifique et non spécifique : au début de l’opéra *Carmen* de Bizet, Micaëla est à la recherche de Don José, et se renseigne auprès du brigadier Moralès :

MORALÈS, à Micaëla, galamment.  
 Que cherchez-vous, la belle ?  
 MICAËLA, simplement.  
 Moi, je cherche un brigadier.  
 MORALÈS, avec emphase.  
 Je suis là...  
 Voilà !  
 MICAËLA.  
 Mon brigadier, à moi, s’appelle  
 Don José... le connaissez-vous ?

Meillac & Halévy, *Carmen*, 11

Moralès affecte donc de comprendre comme non spécifique (toute personne répondant à la définition de *brigadier*, donc potentiellement lui-même) l’expression indéfinie « un brigadier » employée par la jeune fille, alors que celle-ci l’emploie de manière spécifique (une personne précise dont un des traits est d’être brigadier, en l’occurrence Don José).



**Infinitifs compléments** Enfin, la position {TopCE} est ouverte aux infinitifs : dans l'exemple 3.50, l'accusé veut bien accepter de reconnaître sa culpabilité, mais non de se faire tuer (l'ensemble est constitué de façon scalaire) ; dans l'exemple 3.51, le meurtre de Bellérophon est le seul acte que Proitos refuse de commettre contre lui.

- 3.50 (*L'accusé, surprénant l'amant de sa femme auprès de celle-ci, le frappe et le fait tomber à terre.*)  
 Κάκεινος<sup>30</sup> | ἀδικεῖν μὲν ὠμολόγει, ἤντεβόλει δὲ καὶ ἰκέτευε μὴ ἀποκτεῖναι ἀλλ' ἀργύριον πράξασθαι. Lysias 1.25  
 Et lui, qu'il était coupable, il le reconnaissait, mais il me suppliait et m'implorait de ne pas le tuer et d'accepter de l'argent.
- 3.51 (*Antée fait croire à Proitos que Bellérophon a voulu la violer ; le roi est très en colère.*)  
 Κτεῖναι μὲν ῥ' ἀλέεινε, σεβάσσατο γὰρ τό γε θυμῷ·  
 πέμπε δέ μιν Λυκίην δέ. Z167-168  
 Or, le tuer, il n'osait pas le faire, car cela l'effrayait en son cœur ; alors il l'envoya en Lycie.

**Clauses finies** On rencontre enfin des clauses finies en position {TopCE}, comme dans les exemples 3.52-3.53.

- 3.52 (*Les gens disent que les grands orateurs d'autrefois ont contribué à la grandeur d'Athènes.*)  
 Ὅτι δὲ οἰδεῖ καὶ ὑπουλός ἐστιν δι' ἐκείνους τοὺς παλαιούς, οὐκ αἰσθάνονται. Plat. Gorg. 518e  
 Mais qu'elle est enflée et purulente à cause de ces grands hommes du passé, ils ne le voient pas.
- 3.53 (*Achille, dépité de n'avoir pu tuer Énée, encourage les Achéens à se battre : si fort qu'il soit, dit-il, il ne peut poursuivre tous les Troyens.*)  
 Ἄλλ' ὅσσον μὲν ἐγὼ δύναμαι χερσίν τε ποσίν τε  
 καὶ σθένει, οὐ μ' ἔτι φημί μεθυσέμεν οὐδ' ἡβαιόν Y360-361  
 Mais, pour tout ce que je peux faire avec mes bras et mes pieds ainsi que ma force, je ne relâcherai pas, je l'affirme, ne serait-ce qu'un peu.

On voit donc que les <TopCE>, contrairement aux autres expressions topiques, ne sont pas forcément des SN définis et indéfinis spécifiques, mais qu'ils accueillent toutes sortes d'expressions non référentielles. Comme on va le voir, cette licence s'étend aussi aux verbes ; la difficulté théorique d'une telle affirmation exige un développement spécifique, qui est l'objet de la section suivante.

30. Comme l'indique la position de μὲν, l'expression κάκεινος est extracausale (voir section 4.1, p. 254 sq.), ce qui fait que ἀδικεῖν est bien initial dans sa clause.

## Verbe en fonction de topique

Dès l'ouvrage de H. Dik [1995: 207–235], il a été suggéré que le prédicat verbal pouvait avoir une fonction de topique<sup>31</sup>, et qu'il était alors placé dans la position réservée à cette fonction, autrement dit au début de la clause. Cela semble en effet une explication très naturelle pour des énoncés comme 3.54, où les <TopCE> servent à énumérer les actions typiques d'un banquet en indiquant chaque fois qui s'en charge. Les deux premières sont évoquées par un <TopCE> référentiel (*κύπελλα* et *σίτον*), mais la troisième, quoiqu'étant sur le même plan, est un verbe, *έοινοχόει*.

3.54 (Les prétendants préparent le banquet.)

Σπλάγχνα δ' ἄρ' ὀπτήσαντες ἐνώμων, ἐν δέ τε οἶνον  
κρητήρσιν κερόωντο· **κύπελλα** δὲ νείμε σὺβώτης.  
**σίτον** δέ σφ' ἐπένειμε Φιλοίτιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,  
καλοῖσ' ἐν κανέοισιν, **έοινοχόει** δὲ Μελανθεύς.

U 252–255

Une fois les viscères cuits, on les partagea, et on mélangea le vin dans des cratères ; les coupes, c'est le porcher qui les tendit ; le pain, c'est Philoities, le chef des bouviers, qui le distribua, dans de belles corbeilles ; l'échanson, c'était Mélantheus.  
'... et versait à boire Mélantheus.'

Or, beaucoup de travaux récussent l'idée qu'un topique puisse ne pas être référentiel, y compris la FG, qui est le cadre théorique dans lequel travaille Dik<sup>32</sup> ; attribuer une telle fonction à un prédicat peut donc sembler particulièrement téméraire. Tout en confirmant l'intuition de Dik, Matić [2003a] lui apporte d'une part une justification typologique, et d'autre part une restriction syntaxique.

**Argument typologique** En ce qui concerne le premier point, de nombreuses langues semblent en effet connaître des constructions à verbe topicalisé (VT). Selon la structure des langues, il résulte de la topicalisation du verbe un certain nombre d'arrangements morphologiques. Très fréquemment, c'est en fait une forme nominale (infinitif) du verbe qui est topicalisée, pour être ensuite reprise dans la suite de la clause par un auxiliaire (3.55) ou par une forme conjuguée du même verbe (3.56).

3.55 a. **Néerlandais :**

**viss-en** doen we hier niet  
*pêcher-INF faire.PRS.PL 1PL ici NEG*  
On ne pêche pas ici.

[d'après Hengeveld & Mackenzie 2008 : 347 (241)]

31. Weil remarquait déjà que la fonction de « notion initiale » (équivalente, *grosso modo*, à ma notion de topique) peut être exprimée par tout constituant syntaxique :

En général il n'y a pas de partie syntaxique de la phrase, quel que soit son nom, sa forme, son étendue, qui ne puisse être dans un cas donné la notion initiale de la pensée.

[Weil 1869 : 27]

32. Voir notamment S. Dik [1997a], Kuno [1972], Lambrecht [1994], Portner & Yabushita [1998]. Cependant, Lambrecht & Michaelis [1998] et Lambrecht [2000a] reviennent sur la restriction des topiques aux seules entités ; voir également Hengeveld & Mackenzie [2008 : 95]

**b. Serbo-croate :**

**ukrasti** neće niko ništa  
*voler NEG.AUX.FUT.3SG personne rien*  
 Personne ne va rien voler.

[d'après Matic 2003a: 609]

**3.56 a. Yiddish<sup>33</sup> :**

**veys-n** veys-t er gornit  
*savoir-INF savoir-3SG il rien*

Pour ce qui est de savoir, il ne sait rien. [d'après Källgren & Prince 1989: 53 (15)]

**b. Hongrois :**

**ír-ni** gyorsan ír-ok (de az olvasás-om rossz)  
*écrire-INF rapidement écrire-1SG (mais ART lecture-1SG mauvaise)*

J'écris vite (mais je ne sais pas bien lire). [d'après Matic 2003a: 609]

**c. Espagnol :**

**llov-er** no lluev-e  
*pleuvoir-INF NEG pleuvoir-PRS.3SG.IND*

Il ne pleut pas. [d'après Hengeveld & Mackenzie 2008: 95 (198)]

Il arrive également que, bien que la forme conjuguée soit elle-même topicalisée, elle soit pourtant reprise dans la suite par un auxiliaire (3.57).

**3.57 Suédois :**

**läs-er** bok-en gör han nu  
*lire-3SG livre-DEF faire.3SG 3SG maintenant*

Il lit le livre maintenant. [d'après Källgren & Prince 1989: 47 (2)]

Cependant, on rencontre aussi des langues dans lesquelles il est possible de topicaliser un verbe sans autre modification de la structure de la phrase : le verbe occupe simplement la position réservée aux expressions topiques (3.58) ou reçoit la marque morphologique du topique (3.59).

**3.58 a. Grec moderne :**

**γράφω** γρήγορα, αλλά το διάβασμά μου είναι κακό

**b. Albanais :**

**shkru-aj** shpejt, por lexim-i im është i keq  
*écrire-1SG vite mais lecture-DEF POSS.1SG être.3SG ART mauvais*

Pour écrire, je vais vite, mais ma lecture est mauvaise. [d'après Matic 2003a: 610]

**3.59 Coréen :**

Q. **cuk-ess** ni sal-ass ni?  
*mourir-PRS Q vivre-PRS Q*

R. **cuk-ci-nun** anh-ass-e  
*mourir-PTC-TOPNEG-PRS-DECL*

[d'après Lee 2003: 11]

Q. (Elle) est morte ou vivante ?  
 R. Elle n'est pas morte.

Rien n'interdit donc de postuler l'existence d'un tel procédé en grec ancien, y compris sous sa forme la plus radicale, c'est-à-dire le placement du verbe conjugué en position de topique sans autre forme de modification syntaxique.

33. En yiddish, la forme n'est pas un infinitif, mais la racine de la forme verbale finie utilisée dans la phrase à laquelle est ajouté un marqueur d'infinitif *-n* [Källgren & Prince 1989: 53–54].

Celle-ci est d'ailleurs confirmée indirectement par le copte [Browne 1996]. En effet, cette langue, dont l'ordre des mots est rigide, possède une série de temps dit « seconds », dont la fonction est justement de marquer que le verbe est le topique de l'énoncé<sup>34</sup>. Dans les traductions bibliques, le temps second du copte rend donc très souvent un verbe topicalisé du grec, comme dans l'exemple 3.60.

3.60 a. **Grec :**

Μετὰ ταῦτα ἐφανερώσεν ἑαυτὸν πάλιν ὁ Ἰησοῦς τοῖς μαθηταῖς ἐπὶ τῆς θαλάσσης τῆς Τιβεριάδος· ἐφανερώσεν δὲ οὕτως.

b. **Copte (sahidique) :**

mənənsa-nai on a-Jisus wonh-əf e-nef-mathītīs hičən-thalassa  
 après-cela encore ART-Jésus apparaître-3SG.M PREP-POSS.3SG-disciples sur-mer  
 ən-Tiberias : **ənt-af-wonh-əf** de ebol ənteihe  
 de-Tibérias NFOC-PST-apparaître-3SG.M et ADV ainsi

Jean 21.1 [d'après Browne 1996 : 2, Layton 2000 : 353 §445]

Après cela, Jésus se manifesta encore à ses disciples sur le lac Tibérias ; il se manifesta de la façon suivante. (Suit un récit de cette apparition.)

L'apparition de Jésus est d'abord mentionnée une première fois, en grec au sein d'un <DFoc> ἐφανερώσεν... ἐπὶ τῆς θαλάσσης τῆς Τιβεριάδος, et en copte par le verbe *wonh-əf* (« parfait I »). Puis le narrateur annonce qu'il va décrire les circonstances de cette apparition, qui devient le topique de l'énoncé. En grec, c'est par sa position (et, sans doute, son contour mélodique) que cette fonction est marquée, car la forme ἐφανερώσεν est, pour le reste, strictement identique à la première. En copte, la position change également, mais c'est surtout par des moyens morphologiques qu'est opérée la topicalisation (ou plutôt la dé-focalisation) du verbe, à travers le préfixe *ənt-* (« parfait II »). La comparaison typologique et l'étude des traductions en copte confirment donc l'existence en grec de verbes à fonction de topique.

**Fonction pragmatique du VT** Le second point soulevé par Matic à propos de cette construction est qu'un VT ne peut pas occuper n'importe quelle position topique : la topicalisation d'un prédicat s'accompagne toujours d'un contraste par exclusion, et les VT sont toujours des <TopCE> (Règle 9).

34. Plus exactement, un temps second indique que le verbe n'est pas dans le focus de la clause, mais dans la présupposition, d'où l'appellation de « focalizing conversion » [Layton 2000 : 352–360]. Il peut donc s'agir d'un verbe topicalisé, comme dans l'exemple 3.60, mais aussi d'un verbe simplement présupposé. Par ailleurs, l'exemple du copte a conduit Rosén [1957] à considérer qu'en grec les formes périphrastiques εἶναι+participe présent remplissaient une fonction similaire. Cette idée a fait l'objet de développements et de précisions [Gonda 1959, Rydbeck 1969], et mériterait une réévaluation à l'aune de critères pragmatiques plus récents.

**Règle 9. Prédicat en fonction de Topique :**

Lorsqu'un topique est exprimé par un verbe, il s'agit d'un TopCE. Le verbe est alors placé en {TopCE} selon la Règle 8.

$$\langle V = \text{Top} \rangle \rightarrow \{ \text{TopCE} \}$$

Comme Matic' le signale lui-même, c'est là une conséquence de l'observation que les <TopCE>, contrairement aux autres expressions topiques, ne sont pas obligatoirement référentielles, et qu'elles sont le moyen privilégié d'exprimer des topiques indirects. Par conséquent, toute expression non référentielle est cantonnée à la fonction de TopCE, y compris, évidemment, les verbes. Les fonctions discursives que remplit le VT sont donc les mêmes que les autres <TopCE>.

**Atténuation** Un <TopCE> verbal peut servir à atténuer une affirmation, notamment avec des verbes épistémiques, qui permettent, comme dans l'exemple 3.61, de la circonscrire à une opinion personnelle dont on reconnaît, au moins pour la forme, qu'elle peut n'être pas partagée de tout le monde.

3.61 (Socrate demande à Euthyphron s'ils doivent examiner la définition du saint que celui-ci a proposée, ou laisser la question en l'état.)

Σκεπτέον· οἶμαι μέντοι ἔγωγε τοῦτο νυνὶ καλῶς λέγεσθαι. Plat. Euth. 9 e

Il faut l'examiner ; mais je crois bien pour ma part que cette fois-ci on a raison.  
'... mon avis, c'est que cette fois-ci...'

On trouve le même procédé dans l'exemple 3.62, où Nestor affirme clairement qu'il n'est pas sûr d'arriver à distinguer clairement qui est le premier à la course de chevaux et restreint son affirmation à l'impression qu'il en a.

3.62 (Nestor aperçoit les chars qui reviennent vers la ligne d'arrivée.)

Ἄλλὰ ἴδεσθε καὶ ὑμεῖς ἀνασταδόν· οὐ γὰρ ἔγωγε  
εὐ διαγιγνώσκω· δοκέει δέ μοι ἔμμεναι ἀνήρ  
Αἰτωλὸς γενεήν, μετὰ δ' Ἀργείοισιν ἀνάσσει  
Τυδέος ἵπποδάμου υἱὸς κρατερὸς Διομήδης. Ψ 469–472

Mais levez-vous et venez voir vous-mêmes. Moi, je ne distingue pas bien ; mais j'ai l'impression que c'est un Étolien, et, en plus, un roi des Argiens, le puissant fils de Tydée dompte-chevaux, Diomède.

L'exemple 3.63 est un peu différent, parce qu'il ne s'agit pas d'un verbe épistémique.

3.63 (Énée, blessé par Diomède, a été secouru par Aphrodite et Apollon.)

Αἰνεΐας δ' ἑτάροισι μεθίστατο· τοὶ δὲ χάρησαν,  
ὡς εἶδον ζῶόν τε καὶ ἀρτεμέα προσιόντα  
καὶ μένος ἐσθλὸν ἔχοντα· μετάλλισάν γε μὲν οὐ τι. E 514–516

Énée rejoignit ses compagnons ; et eux se réjouirent, quand ils le virent revenir sain et sauf, avec toute sa noble ardeur ; en tout cas, ils ne lui posèrent pas de questions. (Ils étaient bien trop occupés à se battre.)

Cependant, la valeur d'atténuation du <TopCE> est claire (elle est d'ailleurs soulignée par la particule  $\gamma\epsilon$ ) : les compagnons d'Énée, tout à leur joie de le voir revenir, ne s'inquiètent pas trop de savoir comment ce miracle est possible ; le <TopCE>  $\mu\epsilon\tau\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\sigma\alpha\nu$  évoque l'ensemble des indices qui auraient pu laisser croire qu'ils étaient surpris et, en même temps, circonscrit l'assertion à d'éventuelles questions, dont l'existence est ensuite niée. C'est comme si le narrateur, après avoir décrit leur joie, restreignait son affirmation à l'indice précis (l'absence de question), qui lui permet d'affirmer ce qu'il affirme.

**Concession** La valeur concessive du <TopCE> verbal est évidente dans l'exemple 3.64, où Lysias admet que la condition mortelle des héros militaires fait qu'on en porte le deuil, mais affirme que leur vertu leur vaudra l'immortalité.

3.64 (*Personne n'est plus heureux que les hommes morts au combat.*)

Οἱ **πενθοῦνται** μὲν διὰ τὴν φύσιν ὡς θνητοί, **ὑμνοῦνται** δὲ ὡς ἀθάνατοι διὰ τὴν ἀρετήν. Lys. 2.80

Si on les pleure, c'est que leur nature les a faits mortels ; mais on les chante parce que leur vertu les rend immortels.

'ils sont pleurés... comme mortels, mais chantés comme immortels...'

L'affirmation d'Achille n'est guère différente dans l'exemple 3.65. Les deux <TopCE>  $\acute{\omega}\lambda\epsilon\tau\omicron$  indiquent ce que ce choix implique comme perte pour le héros, perte qui est chaque fois couplée avec un gain : ce qu'il perd, en restant à Troie, c'est la possibilité de revenir ; ce qu'il perd en partant, c'est la gloire ; mais chaque fois, l'effet concessif du <TopCE> permet de faire attendre la compensation, respectivement la gloire impérissable et la longue vie.

3.65 (*Achille explique le dilemme de son destin.*)

Εἰ μὲν κ' αὐθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχωμαι  
**ῶλετο** μὲν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται.

Εἰ δὲ κεν οἴκαδ' ἴκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν, 415

**ῶλετό** μοι κλέος ἐσθλόν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν  
ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὄκα τέλος θανάτοιο κιχεῖη. | 412-417

Si je reste ici pour me battre devant la cité des Troyens, c'en est fait de mon retour, mais ma gloire sera impérissable. Mais si je rentre chez moi dans ma patrie, c'en est fait de ma noble gloire, mais elle sera longue, ma vie, et ce n'est pas rapidement que m'atteindra le terme de la mort.

**Récapitulation et transition** Tout comme les <TopCE> référentiels, les VT peuvent servir à récapituler ce qui a été dit pour ménager une transition avec le paragraphe suivant : ainsi, dans l'exemple 3.66, la récapitulation est opérée par le <TopCE>  $\phi\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$ , qui crée aussi, en suggérant d'autres sentiments possibles portant sur d'autres sujets que le discours qui précède, un effet cataphorique.

- 3.66 (L'Athénien affirme que c'est la paix, et non la guerre, qui devrait être réglée d'abord par le législateur.)  
**Φαίνεται** μὲν πως ὁ λόγος οὗτος, ὧ ξένη, ὀρθῶς εἰρησθαι, **θαναμάζω** γε μὴν εἰ τὰ τε παρ' ἡμῖν νόμιμα καὶ ἔτι τὰ περι Λακεδαιμόνα μὴ πᾶσαν τὴν σπουδὴν τούτων ἔνεκα πεποιήται. Plat. Lois 628 e

J'ai bien l'impression que ce que tu dis, étranger, est juste; ce qui m'étonne, en revanche, c'est que nos lois, tout comme celles de Sparte, n'aient pas mis tout leur zèle à atteindre ce but.

**Énumération** Les VT peuvent servir à énumérer les items d'une liste, comme les différentes prérogatives de contrôle du Conseil (3.67) ou les différents dieux qui accourent à l'appel d'Héphaïstos (3.68).

- 3.67 (Prérogatives du Conseil des Cinq-Cents.)  
**Δοκιμάζει** δὲ καὶ τοὺς ἵππους ἢ βουλή [...]. **δοκιμάζει** δὲ καὶ τοὺς προ<δ>ρ<ό-  
 μους> [...]. **δοκιμάζει** δὲ καὶ τοὺς ἀμίππους [...]. **ἔκριεν** δὲ ποτε καὶ τὰ παραδεί-  
 γματα καὶ τὸν πέπλον ἢ βουλή, νῦν δὲ τὸ δικαστήριον τὸ λαχόν [...]. **δοκιμάζει** δὲ  
 καὶ τοὺς ἀδυνάτους ἢ βουλή [...]. Arstt. Ath. 49.1-4

Le Conseil inspecte aussi les chevaux [...]; le conseil inspecte aussi les troupes d'avant-garde [...]; il inspecte aussi les *hamippes* [...]; le conseil jugeait aussi autrefois les motifs du voile d'Athéna, mais aujourd'hui c'est le jury tiré au sort qui s'en charge [...]; le Conseil inspecte aussi les invalides [...].

- 3.68 (Héphaïstos appelle les autres dieux pour qu'ils soient témoins de l'adultère d'Aphrodite.)  
 Ὡς ἔφαθ', οἱ δ' ἀγέροντο θεοὶ ποτὶ χαλκοβατῆς δῶ·  
**ἦλθε** Ποσειδάων γαίηχος, **ἦλθ'** ἐριούνης  
 Ἑρμείας, **ἦλθεν** δὲ ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων. Θ 321-323

Voilà ce qu'il dit, et les dieux accourent vers sa maison au seuil de bronze : vint Poséidon l'Ébranleur du Sol, vint l'obligeant Hermès, vint aussi le prince archer Apollon<sup>35</sup>.

C'est d'ailleurs là un usage ancien dans la langue, comme l'atteste le mycénien : on y rencontre en effet des VT, précédés seulement de la particule (*j*)o, comme dans l'exemple 3.69<sup>36</sup>.

- 3.69 **owide** pu<sub>2</sub>keqiri ote wanaka teke aukewa damokoro  
**ὀ-φιδε** Φυγέγ<sup>w</sup>ρις ὄτε φάναξ θῆκε Αὐκῆφα δᾶμόκορον PY Ta 711  
 Inventaire fait par Phugeg<sup>w</sup>ris quand le *wanax* a institué Aukeus *dāmokoros* : (suit une liste d'objets de luxe).  
 'Phugeg<sup>w</sup>ris a vu...'

La particule mycénienne (*j*)o, quelle que soit d'ailleurs la forme exacte qu'elle recouvre<sup>37</sup>, servirait à placer un verbe (originellement) enclitique en position initiale dans l'énoncé [Bader 1975, 1976, 1979],

35. Notons que cet exemple n'est pas sans rappeler les didascalies dans les textes dramatiques, comme « *Enters Hamlet* » chez Shakespeare.

36. Autres exemples chez Risch [1968 : 690-692] et Panagl [1979 : 319 (13)].

37. Selon le DMic, l'hypothèse la plus suggestive est d'y voir une particule d'énumération à fonction déictique, sur le thème du pronom relatif \*yo-, dont les deux variantes graphiques s'expliquent par le statut déclinant du phonème /j/ en mycénien [Bader 1975]. Il est possible, au demeurant, que chaque variante graphique ait été spécialisée dans la transcription d'un cas grammatical différent [Probert 2008]. Quant à savoir s'il s'agit plutôt d'un accusatif neutre à valeur adverbiale ὄ ou d'un instrumental ὦ, la sous-détermination de la graphie mycénienne quant aux

ce qui suggère d'une part que les principes d'ordre des mots sont, sur ce point, semblables en mycénien et en grec alphabétique, et d'autre part qu'il était si important de placer le verbe en position initiale, malgré son caractère enclitique, que la langue a été amenée à inventer une solution qui permette de combiner les deux exigences de la linéarité et de la prosodie<sup>38</sup>.

Par ailleurs, contrairement à ce que les exemples 3.67–3.68 pourraient laisser croire, l'emploi de VT pour des énumérations n'est pas cantonné à la répétition du même verbe : il peut s'agir aussi de déployer les différentes rubriques d'un même ensemble. Ainsi, dans la biographie d'un roi, la longueur de son règne et celle de sa vie sont deux rubriques importantes et attendues (3.70).

**3.70** (Les Phocéens, premiers navigateurs grecs, découvrent l'Adriatique, la mer Tyrrhénienne, l'Ibérie et Tartessos.)

Ἀπικόμεινοι δὲ ἐς τὸν Ταρτησσὸν προσφιλέες ἐγένοντο τῷ βασιλεῖ τῶν Ταρτησίων, τῷ οὐνομα μὲν ἦν Ἀργανθώνιος, ἐτυράννευσε δὲ Ταρτησσοῦ ὀγδῶκοντα ἔτεα, ἐβίωσε δὲ τὰ πάντα ἑξοσι καὶ ἑκατόν. Hdt. 1.163 [Dik 1995 : 221 (29)]

Arrivés à Tartessos, ils se lièrent d'amitié avec le roi des Tartessiens, dont le nom était Arganthonios ; son règne sur Tartessos dura quatre-vingts ans, et sa vie en tout cent vingt.

'... il régna sur Tartessos 80 ans, il vécut en tout 120 ans.'

De même, dans l'exemple 3.71, le lieu d'habitation d'une personne qui se présente fait partie des rubriques attendues dans la déclinaison de son identité.

**3.71** (Après quelques coquetteries, Ulysse se décide à répondre à Alcinoos et à raconter son histoire.)

Εἶμ' Ὀδυσσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν ἀνθρώποισι μέλω, καί μεν κλέος οὐρανὸν ἵκει. **Ναιετάω** δ' Ἰθάκην εὐδείελον. 119–21

Je suis Ulysse fils de Laërte, que tout le monde connaît pour mes ruses, et dont la gloire monte jusqu'au ciel. Ma demeure, c'est Ithaque l'ensoleillée.

quantités des voyelles ne permet pas une décision définitive [Risch 1968]. (On y a vu également une particule d'insistance comparable à ἦ en grec alphabétique [Duhoux 1975].)

38. Je suggérerais la piste suivante, qui réconcilie les vues de différents chercheurs par une explication diachronique des différences d'emploi en synchronie.

- (1) La particule (j)o aurait d'abord permis d'accentuer un verbe par nature enclitique en lui fournissant un support accentuel. Cela expliquerait notamment les emplois focaux non initiaux de (j)o+verbe comme *oakerese* (PY Aq 64.5), où l'opposition avec la forme négative *ouqe akerese* suggère que le verbe est en position {FocR}, avec un focus de polarité (voir ci-dessus la section 2.2.4, p. 148 sq.) [Duhoux 1975 : 160–161].
- (2) Cependant, l'emploi principal d'un verbe accentué – donc précédé de la particule (j)o était probablement l'emploi en position {TopCE}, soit en tête de phrase : la particule permettait alors de topicaliser le prédicat, et pouvait être réinterprétée comme une particule de topicalisation. Ainsi s'expliqueraient non seulement les emplois les plus fréquents, comparables à l'exemple 3.69, mais aussi les emplois avec prédicat non verbal, comme *ozami-* (PY An 37.1) [Bader 1976 : 170], pour lesquels on ne peut invoquer la nature enclitique du mot qui suit (j)o.
- (3) L'emploi le plus souvent énumératif de ces <TopCE> précédés de (j)o aurait enfin conduit à employer ce dernier comme particule énumérative en combinaison avec la particule enclitique -a<sub>2</sub> (< \*so-) sous les formes *oa<sub>2</sub> = ho-ha* (PY Vn 20.1), *odaa<sub>2</sub> = ho-d(e)-ha* (PY Eq 213.2–4) et *odeqaa<sub>2</sub> = ho-de-q(e)-ha* (PY On 300.8) [Bader 1976 : 190–194].

Pour être confirmée, une telle hypothèse nécessiterait cependant un examen approfondi qui n'a pas sa place ici.



**Raisons de la restriction** Les expressions non référentielles, et en particulier les verbes, peuvent donc avoir la fonction de topiques, mais il s'agit alors de TopCE. C'est là une modification importante qu'apporte Matic [2003a:610] à la théorie de Dik, qui ne posait pas de telles restrictions à l'utilisation de verbes comme topiques [Dik 1995: 207–235]. Mais comment expliquer cette restriction ? Pour quelle raison les topiques non référentiels sont-ils toujours des <TopCE>, c'est-à-dire toujours porteurs d'un contraste par exclusion ?

Une première solution, à laquelle fait allusion Matic [2003a:610], serait de montrer que, par définition, les VT ne peuvent être associés qu'à un FocR. En effet, le verbe occupant la position {TopCE}, il ne peut plus former de DFoc avec d'autres constituants ; aussi le seul type d'expression focale qu'on peut rencontrer après un VT est un <FocR> (celui-ci étant postverbal par définition, puisque la position {TopCE} est à l'initiale de la clause). Le VT fait donc toujours partie d'une présupposition ouverte dont un <FocR> identifie une variable. Le problème de cette explication est qu'elle ne vaut que pour les VT, et non pour les autres types de <TopCE> non référentiels ; de plus, elle ne repose que sur la mécanique de la linéarisation des constituants, et ne permet pas de comprendre pourquoi un effet sémantique (le contraste par exclusion) est systématiquement attaché à certaines expressions.

Je crois, pour ma part, que l'explication doit prendre en compte la stratégie mise en œuvre par le locuteur pour présenter l'information qu'il veut communiquer à son auditeur. Les expressions topiques non référentielles sont foncièrement atypiques ; il n'est que de voir les aménagements syntaxiques nécessaires pour les accommoder dans des langues à la syntaxe plus rigides que celle du grec<sup>39</sup>. Elles se distinguent des autres expressions topiques sous deux rapports : outre qu'elles sont toujours porteuses d'un contraste exclusif, il s'agit également de topiques indirects, c'est-à-dire de topiques dont l'identification nécessite un travail interprétatif particulier de la part de l'auditeur<sup>40</sup>. Lorsqu'on lui présente une telle expression, non seulement l'auditeur doit l'ajouter au fonds commun pour pouvoir évaluer l'assertion, comme avec toute expression topique, mais avant de pouvoir le faire il doit construire, par son interprétation pragmatique, l'existence d'une entité qui puisse porter une telle présupposition existentielle. En d'autres termes, le travail interprétatif est double pour l'auditeur : du point de vue de l'économie et de l'efficacité de la communication, les expressions topiques non référentielles ne sont donc pas très performantes. Le surcoût de traitement que le locuteur va ainsi infliger à l'auditeur doit donc être compensé par un surcroît de valeur communicative : autrement dit, pour employer une expression topique non référentielle, il faut que cela en vaille la peine. Si bien qu'un locuteur n'emploiera une expression topique non référentielle que si la

39. Voir les exemples 3.55–3.57, p. 185.

40. Voir ci-dessus p. 56 sq.

limitation du champ de pertinence de l'énoncé est importante, c'est-à-dire seulement dans les cas où cette limitation se fait à l'exclusion de ce qui est en-dehors de la portée référentielle du topique. En somme, on n'a intérêt à employer une expression topique non référentielle que lorsqu'on veut exprimer un contraste par exclusion. Si ce raisonnement est juste, il explique le fait que seuls les <TopCE> peuvent être non référentiels.

### 3.2.2.2 Excursus : les clauses à verbe initial en grec

**Diversité des constructions à verbe initial** À présent que nous avons vu les différentes possibilités de la position du verbe en grec ancien, il semble nécessaire de récapituler les conditions dans lesquelles un verbe peut se trouver en position initiale (P<sup>I</sup>) dans la clause. En effet, un certain nombre de travaux [Dressler 1969, Luraghi 1995, Viti 2008b] ont considéré la question, sans parvenir à une explication générale qui rende compte de façon satisfaisante de tous les cas. Malgré leurs divergences, ces trois études partagent d'une part une perspective comparatiste, d'autre part le présupposé que la position initiale du verbe est un phénomène structurel, qu'il faudrait expliquer en tant que tel. Or on est désormais en position de considérer la question sous un nouveau jour et d'affirmer que, lorsque le verbe est placé en P<sup>I</sup>, cela ne se produit pas toujours pour les mêmes raisons. La P<sup>I</sup>, dans la clause grecque, ne correspond pas à une seule position dans le schéma d'ordre des mots, mais à plusieurs : dans ce schéma, une position structurelle donnée peut se retrouver en P<sup>I</sup> si les positions qui la précèdent restent vides.

Structurellement, le verbe peut occuper quatre positions différentes : {V}, {DFoc}, {FocR} et {TopCE}. La position {V} est exclue de la P<sup>I</sup>, puisqu'elle est par définition précédée d'un <FocR>. En revanche, si le verbe est placé dans l'une des trois autres positions, il peut, dans certaines conditions, aboutir en P<sup>I</sup>. Il le doit même lorsqu'il est en {TopCE} : comme on vient de le voir, du point de vue linéaire, la caractéristique définitoire de cette position est justement d'être en P<sup>I</sup>. Cela ne veut cependant pas dire qu'un verbe en P<sup>I</sup> est forcément un <TopCE>. En effet, lorsque le verbe fait partie du champ focal de l'énoncé, en {DFoc} ou en {FocR}, il arrive qu'aucun topique non ratifié ne soit exprimé : les positions {TopCE} et {TopNR} sont donc vides, et le verbe, qu'il initie un <DFoc> ou soit lui-même en {FocR}, est alors placé en P<sup>I</sup>.

Les phrases à verbe initial ne forment donc pas une catégorie à part, mais recouvrent trois structures différentes : le verbe peut en fait être placé en P<sup>I</sup> en tant que <TopCE>, <DFoc> ou <FocR>. Les caractéristiques prosodiques de ces trois types d'expressions étaient probablement distinctes,

ce qui pouvait exclure une homonymie complète entre les constructions ; mais, pour ce qui nous concerne, du point de vue de l'ordre linéaire des constituants, il n'y a aucune différence perceptible. Cette homonymie au moins graphique est la raison pour laquelle on a si souvent tenté d'expliquer par un principe général les énoncés à verbe initial qu'on rencontre dans la littérature grecque. Mais, parce que chaque construction, comme nous l'avons vu, a ses propres emplois typiques, les contextes dans lesquels on rencontre un verbe en P<sup>I</sup> sont trop variés pour permettre de les réduire à une origine unique.

Considérons l'exemple 3.72, dans lequel le même verbe *ἐλέχθησαν* est répété deux fois à l'initiale de la clause. Malgré l'apparente identité des positions, je soutiendrai que le verbe est placé, dans la première clause, au début d'un <DFoc>, puis, dans la seconde, en {FocR}.

3.72 (Les Perses conjurés se réunissent après avoir pris le pouvoir.)

Καὶ ἐλέχθησαν ἄγχοι ἄπιστοι μὲν ἐνίοισι Ἑλλήνων, ἐλέχθησαν δ' ὦν. Hdt 3.80

On prononça alors des paroles incroyables peut-être pour certains Grecs, mais qui furent bien prononcées.

La différence de position dans l'ordre des mots exprime bien la différence informationnelle entre les deux clauses : dans la première, le verbe n'est qu'un des éléments du champ focal, tandis que dans la seconde, même son contenu sémantique est présupposé, ce qui conduit à interpréter la position du verbe en {FocR} comme l'expression d'un focus de polarité.

**Un problème d'homonymie** Il reste néanmoins un cas d'équivalence problématique : il s'agit de l'homonymie syntaxique entre un verbe en P<sup>I</sup> initiant un domaine focal à interprétation restreinte (<DFoc/R>) et un verbe topicalisé suivi d'un focus restreint (<TopCE> <FocR>). En effet, dans les deux cas le verbe fait partie de la présupposition et il est suivi d'une expression de focus restreint. Outre leur ressemblance formelle, ces deux constructions sont donc proches du point de vue de leur SI<sup>41</sup>. Par conséquent, même si l'on peut admettre que, du point de vue prosodique, ces deux constructions n'étaient pas équivalentes<sup>42</sup>, il peut être difficile pour l'analyste de décider s'il/elle a affaire à un <TopCE> ou simplement au verbe présupposé d'un <DFoc>. Ainsi, dans l'exemple 3.73, j'ai considéré que le verbe *ὑπόσχωται* était le premier élément d'un <DFoc>, dont l'interprétation restreinte était indiquée par l'adverbe *καί*, ainsi que par le fait que l'idée de *promesse* qui vient s'ajouter à une rançon qu'on a pu rassembler est facile à présupposer dans le contexte. De plus, je ne vois pas bien en quoi le verbe pourrait avoir une fonction de TopCE.

41. Un tel cas d'ambiguïté ne se produit pas dans le modèle de Matic [2003a], puisqu'il ne considère pas la possibilité de l'interprétation restreinte du DFoc.

42. Rappelons que la courbe mélodique est typologiquement la marque caractéristique des topiques à contraste par exclusion (voir ci-dessus p. 172).

3.73 (*Achille refuse de promettre à Hector qu'il rendra son corps à ses parents.*)

Ὄς οὐκ ἔσθ' ὃς σῆς γε κύνας κεφαλῆς ἀπαλάλκοι,  
οὐδ' εἴ κεν δεκάκις τε καὶ εἰκοσινήριτ' ἄποινα  
στήσωσ' ἐνθάδ' ἄγοντες, **ὑπόσχωνται** δὲ καὶ ἄλλα.

X<sub>348-350</sub>

De même, personne ne pourra écarter les chiens de ta tête, pas même s'ils venaient déposer ici une rançon dix fois ou vingt fois supérieure, et qu'ils en promettaient encore plus.

En revanche, dans l'exemple 3.74, les caractéristiques de TopCE du verbe *μελήσουσιν* me paraissent évidentes, car l'idée de s'occuper des chevaux<sup>43</sup>, outre qu'elle est présupposée par le contexte, fait partie d'un ensemble {[s'occuper des chevaux], [ne pas s'occuper des chevaux]} clairement défini, dont le deuxième membre a pour corollaire le combat contre Diomède.

3.74 (*Énée et Pandare discutent pour savoir lequel affrontera Diomède à pied, et lequel conduira le char.*)

Ἄλλ' ἄγε νῦν μάστιγα καὶ ἠνία σιγαλόεντα  
δέξαι, ἐγὼ δ' ἵππων ἀποβήσομαι ὄφρα μάχωμαι·  
ἦὲ σὺ τόνδε δέδεξο, **μελήσουσιν** δ' ἐμοὶ ἵπποι.

E<sub>226-228</sub>

Allons, à présent, prends le fouet et les rênes luisantes, et moi, je descendrai du char pour combattre [Diomède] ; ou alors, toi, tu l'affrontes lui, et moi je m'occupe des chevaux.  
'... toi, c'est lui que tu vas affronter ; et le soin des chevaux, c'est pour moi.'

Plus généralement, rappelons que les structures grammaticales sont foncièrement sous-déterminées<sup>44</sup>. Il n'y a aucune raison qu'il en aille autrement pour la SI que pour la structure syntaxique. Dans une construction à double accusatif, par exemple, deux arguments différents du verbe partagent une même marque grammaticale, sans que cela remette en cause la validité de la dépendance syntaxique dans l'énoncé. Qu'on considère l'exemple 3.75 : dans la première clause, il est difficile de savoir, d'une part, quel génitif et quel infinitif dépendent de quel verbe, et d'autre part, si les pronoms au génitif renvoient à un référent neutre ou masculin.

3.75 (*Hiéron, qui soutient que les tyrans ne peuvent aimer, répond à l'objection de Simonide, qui lui rappelle qu'il est lui-même amoureux de Dailoque.*)

Ὅτι μὰ τὸν Δί, ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, οὐ **τοῦ ἐτοίμου παρ' αὐτοῦ δοκοῦντος εἶναι**  
**τυχεῖν τούτου** μάλιστα ἐπιθυμῶ, ἀλλὰ τοῦ ἥκιστα τυράννω προσήκοντος κατεργά-  
σασθαι.

Xén. *Hiéron* 1.32

C'est que, par Zeus (dit-il), Simonide, ce dont j'ai surtout envie, ce n'est pas d'obtenir cela de lui sous les dehors d'un abandon sincère, mais de ce qu'un tyran a le moins le droit de se procurer (c'est-à-dire l'amour désintéressé).  
'... le fait d'obtenir cela alors que cela semble venir de lui sans hésitation'

43. L'expression *ἵπποι* est une expression de topique ratifié (<TopR>), qui se trouve placé derrière le <FocR> post-verbal : voir ci-dessous 3.3 et l'exemple 3.107, p. 212. Je suppose qu'en fait les chevaux étaient aussi un bon candidat pour la position {TopCE}, avec une interprétation comme « les chevaux, c'est moi qui m'en occupe », mais que le locuteur a préféré indiquer clairement le caractère ratifié de ce topique, libérant ainsi la position {TopCE}, que le verbe est venu remplir.

44. Voir ci-dessus p. 64.

Seule une analyse précise permet de débrouiller la syntaxe et de comprendre que c'est l'infinitif substantivé τοῦ... τυχεῖν qui dépend du verbe ἐπιθυμῶ; que τούτου est un neutre qui se réfère aux faveurs de Daïloque (dont Simonide vient de parler); que la participiale ἐτοίμου παρ' αὐτοῦ δοκοῦντος εἶναι est apposée à l'objet au génitif de τυχεῖν (τούτου), et que par conséquent αὐτοῦ a pour référent le jeune homme lui-même.

Cette sous-spécification et les difficultés interprétatives qu'elle engendre existent également pour la SI: certaines constructions peuvent être homonymes, sans pour autant qu'elles perdent toute signification. De plus, on doit supposer que l'homonymie est d'autant plus fréquente pour nous que nous n'avons pas accès aux éléments prosodiques qui pouvaient les distinguer et devaient réduire l'indétermination des différentes constructions.

### 3.3 TOPIQUE RATIFIÉ

#### 3.3.1 Définition

Outre ces deux types d'expressions topiques, qui sont exclusivement préverbaux<sup>45</sup>, on rencontre en grec ancien une autre sorte d'expressions topiques, les EXPRESSIONS TOPIQUES RATIFIÉES (TopR). Elles se distinguent des précédentes par le fait qu'elles n'établissent pas une nouvelle présupposition relationnelle avec la proposition exprimée par l'énoncé : au contraire, elles indiquent que la relation entre leur référent et la proposition a déjà été ratifiée auparavant. Le plus souvent, lorsqu'un topique est déjà ratifié, il est exprimé soit par  $\emptyset$  (s'il est le sujet de la clause), soit par un pronom (s'il est un autre argument du verbe). Mais il arrive également qu'il soit exprimé par un SN : la position principale de ce type d'expression <TopR> est alors immédiatement postverbale, comme l'exprime la Règle 10.

Règle 10. Placement principal du <TopR> :

Les expressions de topique ratifié (<TopR>) sont placées le plus souvent immédiatement après le verbe dans la position {TopR}. Elles peuvent alors interrompre un {DFoc}, conformément à la Règle 3.

<TopR> → {TopR}

J'en donnerai immédiatement deux exemples, l'un classique et l'autre homérique. Dans l'exemple 3.76, après deux expressions adverbiales (τῆ ὑστεραία et ἀπὸ τοῦ κύκλου), la construction est celle d'un <DFoc>, qui va du verbe ἐτείχιζον au SN τὸν κρημνὸν τὸν ὑπὲρ τοῦ ἔλους. Ce domaine est interrompu par le <TopR> οἱ Ἀθηναῖοι : il ne s'agit pas ici d'introduire un nouveau cadre référentiel, car *les Athéniens* ont été le topique de l'énoncé précédent, mais de renouveler la mention du référent pour rappeler qu'une relation de topique a déjà cours entre ce référent et la proposition exprimée par l'énoncé.

3.76 (Les Athéniens, pendant le siège de Syracuse, ont lancé un bref assaut avant de se retirer dans leur camp.)

Τῆ δ' ὑστεραία ἀπὸ τοῦ κύκλου ἐτείχιζον οἱ Ἀθηναῖοι τὸν κρημνὸν τὸν ὑπὲρ τοῦ ἔλους. Thuc. 6.101.1

Le lendemain, à partir de leur ouvrage circulaire, les Athéniens se mirent à fortifier l'escarpement qui domine le marais.

Les <TopR> se rencontrent chez Homère également, comme le montre l'exemple 3.77 : les *Sirènes* sont introduites au v. 39, sous la forme d'un <FocR> qui les rend accessibles comme topique (elles peuvent être mentionnées par le pronom clitique σφεας au vers suivant). L'expression Σειρήνων, au

45. Sauf, évidemment, si le verbe lui-même est en {TopCE}.

v. 42, renvoie donc à un référent qui est déjà actif comme topique de l'énoncé ; elle est donc placée en position {TopR}, immédiatement après le verbe ἀκούση, au prix même de la discontinuité du SN dont elle fait partie.

- 3.77 (Circé donne à Ulysse ses instructions nautiques.)  
 Σειρήνας μὲν πρῶτον ἀφίξειαι, αἶ ῥά τε πάντας  
 ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφεας εἰσαφίκηται.  
 Ὅς τις αἰδρείη πελάση καὶ φθόγγον ἀκούση  
**Σειρήνων**, τῷ δ' οὐ τι γυνή καὶ νήπια τέκνα  
 οἴκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάνυνται.

μ39-43

Tu rencontreras d'abord les Sirènes, qui ensorcellent tous les hommes, dès qu'on les rencontre. Quiconque est assez ignorant pour approcher les Sirènes et écouter leur voix, sa femme et ses jeunes enfants n'ont pas la joie de l'entourer à son retour chez lui.

On doit à Matic [2003a:591-600] l'identification de ce type de constituant topique en grec ancien. En effet, dans le modèle de Dik [1995], à moins que le verbe ne soit lui-même topique, tout ce qui est postverbal est relégué dans une catégorie qu'elle appelle *Remaining elements* (*Remainder* dans la dernière version de son modèle [Dik 2007]). Cette catégorie expressément fourre-tout est la conséquence de deux restrictions excessives dans l'approche de Dik : d'abord, elle n'admet de topique que préverbal et non ratifié (mes <TopNR> et <TopCE>) ; ensuite elle n'autorise qu'un seul constituant topique par énoncé. Aussi considère-t-elle les éléments restants, une fois qu'on a attribué les fonctions de topique et de focus, comme dépourvus de toute fonction pragmatique. Dans la présente approche, au contraire, les éléments non verbaux peuvent être de deux types : soit ils font partie du champ focal, au sein d'un <DFoc>, soit ils sont présupposés. Dans ce cas, il peut s'agir soit de <TopR>, soit d'autres éléments présupposés non topiques<sup>46</sup>.

L'importance de l'opposition entre TopNR et TopR est particulièrement manifeste dans l'exemple 3.78, qui présente une paire minimale dans laquelle la variation ne pourrait s'expliquer si l'on s'en tenait strictement au modèle de Dik<sup>47</sup>.

- 3.78 (Quels arguments les accusateurs de Socrate ont-ils pu utiliser pour le faire condamner ?)  
 Ἡ μὲν γὰρ γραφή κατ' αὐτοῦ τοιάδε τις ἦν· « Ἄδικεῖ Σωκράτης [οὓς μὲν ἡ πόλις  
**νομίζει θεοὺς** οὐ νομίζων], ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς  
 νέους διαφθείρων. » Πρῶτον μὲν οὖν, ὡς οὐκ ἐνόμιζεν **οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς**,  
 ποίω ποτ' ἐχρήσαντο τεκμηρίω ;

Xén. Mém. 1.1.1-2

L'accusation portée contre lui était à peu près celle-ci : « Socrate est coupable de ne pas reconnaître les dieux reconnus par la cité, et d'introduire de nouvelles divinités ; d'autre part, il est aussi coupable de corrompre les jeunes gens. » Premièrement, pour ce qui est du fait qu'il ne reconnaissait pas les dieux reconnus par la cité, quelle preuve en avaient-ils ?

'... Socrate est coupable, parce que, les dieux reconnus par la cité, il ne les reconnaît pas... le fait qu'il ne les reconnaissait pas, les dieux reconnus par la cité...'

46. Voir section 3.3.6, p. 228 sq.

47. Incidemment, l'exemple 3.78 montre aussi qu'un <TopR> peut avoir la forme d'une clause relative.

La première fois que sont mentionnés les dieux de la cité (οὗς ἡ πόλις νομίζει θεούς), il s'agit clairement d'un <TopNR>, placé au début de sa clause participiale, qui elle-même joue le rôle d'un élément du <DFoc>. Mais la seconde fois qu'ils sont évoqués, ils sont déjà établis comme le topique de l'acte d'accusation, exprimé par la clause ὡς... θεούς : Xénophon considère que la ratification du topique a eu lieu, et qu'il n'y a pas lieu de la répéter ; par conséquent, l'expression topique est placée en {TopR}, après le verbe.

**Données typologiques** D'autres langues distinguent différents types d'expressions topiques selon leur statut de ratification. Ainsi, les <TopR> correspondent plus ou moins à la notion de Tail en catalan [Vallduví 1992] (3.79a). En coréen, les topiques ratifiés sont exprimés par des SN nus, sans la particule topique *-nun* [Oh 2007]. En turc (3.79b), la différence cruciale entre expressions topiques non ratifiées et expressions topiques ratifiées est exprimée, comme en grec ancien, par une opposition entre placement préverbal et postverbal [Erguvanli 1984, Schroeder 1995, İşsever 2003]. L'albanais (3.79c), le serbo-croate et le grec moderne font le même emploi de la position immédiatement postverbale [Matić 2003b:160–102] ; il en va de même en romani [Matras 1995] (3.79d).

3.79 a. **Catalan :**

L' Iu el va ficar al calaix el ganivet

ART Iu OBJ 3SG.PRS mettre dans.ART tiroir ART couteau

Iu a mis le couteau dans le tiroir

[d'après Vallduví 1992:111 (197)]

b. **Turc :**

A: Hadi bak-alım, sen ders-in-i çalış.

ADV voir-OPT.1PL 2SG.NOM leçon-POSS.2SG-ACC étudier

Bon, voyons voir, étudie ta leçon.

B: Bugün çalış-ma-yacağ-ım ders.

aujourd'hui étudier-NEG-FUT-1SG leçon

Aujourd'hui, je n'étudierai pas de leçon.

[d'après İşsever 2003:1049 (57)]

c. **Albanais :**

Nuk= mjafto-jnë këto ndryshim-e

NEG= suffire-3PL DEM changement-PL.M

Ces changements sont insuffisants.

[d'après Matić 2003b:664 (6-12)]

d. **Romani :**

mur-i mam-i mindig phen-el-as...

POSS.1SG-F.NOM grand\_mère-NOM toujours dire-3SG.IPFV-REM

a phen-el mur-i mam-i...

et dire-3SG.IPFV POSS.1SG-F.NOM grand\_mère-NOM

taj phen-el-as mur-i mam-i...

et dire-3SG.IPFV-REM POSS.1SG-F.NOM grand\_mère-NOM

ma grand-mère disait toujours... et ma grand-mère dit... et ma grand-mère disait...

[d'après Matras 1995:198 (8)]

Les <TopR> du grec ancien ont donc des pendants dans d'autres langues, ce qui est une preuve indirecte de la validité d'un tel concept ; il est donc nécessaire de réviser profondément le modèle de Dik pour spécifier le type d'éléments postverbaux non focaux qui peuvent se rencontrer.



**Fréquence des <TopR>** L'inclusion de la catégorie TopR dans la description de l'ordre des mots en grec ancien est une innovation majeure de Matić [2003a], parce qu'il s'agit d'un type de constituant pragmatique très fréquent dans les textes. Si Matić lui-même ne fournit pas de données chiffrées exploitables<sup>48</sup>, on peut se baser sur le CdR pour voir ce qu'il en est chez Homère. J'ai ainsi compté 1383 <TopR> dans l'ensemble du CdR, ce qui fait en moyenne un toutes les 2,96 clauses. Il faut avouer que ce nombre est probablement exagéré, en ce qu'il inclut peut-être des éléments présupposés non topiques qui ne sont pas toujours faciles à départager des <TopR> proprement dits<sup>49</sup>.

**Modes des relations anaphoriques** Le caractère ratifié d'un topique est dû à une relation anaphorique entre le référent du <TopR> et un élément des énoncés précédents. Mais cette relation peut être directe ou indirecte, et se fonde sur les différentes sources des métaprésuppositions, c'est-à-dire des présuppositions du locuteur quant au statut cognitif des référents dans l'esprit de l'auditeur<sup>50</sup>. La relation anaphorique est donc directe si le référent appartient au cotexte (ou contexte textuel) ou au contexte physique de l'énonciation. La présence du référent des expressions <TopR> explique le statut ratifié du *procès* (3.80) ou du *char* de Sthénélos et de la *flèche* plantée dans l'épaule de Diomède (3.81)<sup>51</sup>.

- 3.80 (*Début du procès : le plaideur prend la parole.*)  
 Πολλήν μοι ἀπορίαν παρέχει ὁ ἀγὼν οὐτοσί, ὦ ἄνδρες δικασταί. Lys. 19.1  
 Il me met dans un grand embarras, ce procès, juges.
- 3.81 (*Diomède a été frappé d'une flèche à l'épaule : il appelle son compagnon Sthénélos.*)  
 Ὅρσο πέπον Καπανηϊάδη, καταβήσσο δίφρου,  
 ὄφρα μοι ἐξ ὠμοιο ἐρύσσης πικρὸν οἶστόν. E109–110  
 Vite, bon fils de Capanée, descends de ton char pour m'arracher de l'épaule le trait amer.

En revanche, c'est avec un élément du contexte discursif, ou cotexte, que s'établit la relation anaphorique entre le <TopR> et son antécédent dans les exemples 3.82–3.83.

- 3.82 (*Les Scythes racontent que leur peuple descend d'un certain Targitaos ; les parents de celui-ci seraient Zeus et une fille du fleuve Borysthène.*)  
 Γένεος μὲν τοιοῦτου δὴ τινος γενέσθαι τὸν Ταργίταον. Hdt. 4.5 [Matic 2003a: 593 (30)]  
 Voilà donc qu'elle aurait été l'origine de Targitaos.
- 3.83 (*Athéna voit Arès se battre avec les Troyens, et lui suggère de les laisser se débrouiller.*)  
 Ὡς εἰποῦσα μάχης ἐξήγαγε θοῦρον Ἄρηα. E35

48. Il affirme avoir relevé 281 exemples dans les textes qu'il a analysés, mais ce chiffre ne prétend pas être exhaustif, et il ne fournit pas les données concernant son corpus de référence, le livre II de l'*Anabase* de Xénophon.

49. Voir la section 3.3.6, p. 228 sq.

50. Voir la section 1.1.5.3, p. 50 sq.

51. Dans le cas de l'exemple homérique, ce qui est contexte physique pour les personnages est, bien sûr, une construction de notre interprétation du récit, puisqu'il n'existe pas en dehors de la fiction. Il a néanmoins une existence très réelle pour les personnages eux-mêmes dans leur emploi des déictiques et des anaphoriques.

Sur ces mots, elle emmena loin du combat l'impétueux Arès.

Quant aux anaphores indirectes, elles peuvent se répartir en trois types [Erkū & Gundel 1987], selon le rapport précis qui est instauré entre l'antécédent et l'expression anaphorique :

► La relation est INCLUSIVE, si le référent de l'expression anaphorique est une partie d'un tout défini par son antécédent : ainsi, *les arbres*, dans l'exemple 3.84, font partie de l'ensemble défini par *la forêt* ;

3.84 Au cœur d'une vaste forêt plantée de cèdres et de pins, [nous proposons] des activités de pleine nature : parcours aventure dans **les arbres**, ... [Internet]

► Elle est EXCLUSIVE, si le référent de l'expression anaphorique est le membre d'un ensemble dont l'antécédent fait aussi partie : dans l'exemple 3.85, *les femmes* font partie du même ensemble (les humains) que *les hommes*.

3.85 Tâches domestiques : les hommes s'y mettent, mais **les femmes** portent l'essentiel. [Internet]

► Elle est INFÉRÉE (Erkū & Gundel disent « *created* ») s'il est nécessaire que l'auditeur la construise par inférence, comme entre le *taxi* et le *voyage* dans l'exemple 3.86.

3.86 On négociera finalement un taxi avec un couple de Belges. À 3 devant, 3 derrière et 5 sacs à dos, on est un peu à l'étroit mais **le voyage** ne dure qu'une petite demi-heure. [Internet]

Cette inférence est basée, comme on l'a vu plus haut<sup>52</sup>, sur des cadres cognitifs permanents, discursifs ou lexicaux.

Il arrive donc souvent que le référent d'un <TopR> soit ratifié, non parce qu'il a été lui-même ratifié explicitement auparavant dans le discours, mais parce qu'il est engagé dans une relation anaphorique indirecte avec un autre référent ratifié dans le discours qui précède. Ainsi, dans l'exemple 3.87, le *lit* de Télémaque est ratifié, par un effet d'anaphore inclusive, dès le moment où sa chambre est évoquée dans le discours.

3.87 (*Télémaque va se coucher.*)  
 Ὀίξεν δὲ θύρας θαλάμου πύκα ποιητοῖο,  
 ἔζητο δ' ἐν λέκτρῳ μαλακὸν δ' ἐκδυσε χιτῶνα. α 436–437  
 Il ouvrit la porte de sa chambre solidement construite, s'assit dans son lit, et ôta sa souple tunique.

On rencontrera également dans cette section des <TopR> dont la ratification est due à des anaphores exclusives et inférées, même si j'ai généralement privilégié les relations anaphoriques directes pour alléger les explications.

52. Voir la section 1.1.5.3, p. 50.

### 3.3.2 Fonction des <TopR>

Matić [2003a:592–596] a parfaitement décrit le fonctionnement de ces expressions <TopR> en grec ancien et les contextes d'emplois qui résultent de leur fonction. On a dit que la façon la plus courante d'exprimer un topique ratifié est d'employer une forme pronominale, voire de ne pas l'exprimer du tout. Par opposition aux <TopNR>, qui marquent un changement dans le cadre référentiel en ratifiant un nouveau référent comme topique de l'énoncé, les pronoms anaphoriques indiquent la continuité du cadre référentiel (ce qui est une autre façon de dire qu'ils désignent des topiques ratifiés). Cependant, ces deux types d'expressions sont neutres par rapport au cadre spatio-temporel du discours, et ne sont pas sensibles à la continuité ou au changement de celui-ci. Les <TopR>, en revanche, apportent une double information : comme les pronoms, ils maintiennent la continuité du cadre référentiel ; mais ils signalent en outre explicitement une discontinuité du cadre spatio-temporel.

#### 3.3.2.1 Épisodes

**Notion d'épisode** Pour clarifier cette idée, il peut être intéressant d'introduire ici la notion d'épisode telle qu'elle est exploitée dans la FDG [Hengeveld & Mackenzie 2008:157–166], selon la définition suivante (3.88).

- 3.88 By Episode we mean one or more States-of-Affairs<sup>53</sup> that are thematically coherent, in the sense that they show unity or continuity of Time (t), Location (l), and Individuals (x). [Hengeveld & Mackenzie 2008:157]

Les épisodes ont une pertinence pour la grammaire de nombreuses langues. Ainsi, certaines langues distinguent des formes verbales médiales ou finales selon qu'elles expriment ou non des événements qui font partie d'un même épisode, comme en tauya (Papouasie Nouvelle-Guinée) : dans l'exemple 3.89, tous les verbes, sauf le dernier, sont à la forme médiale, c'est-à-dire une forme réduite du point de vue de la flexion, et marquée par les suffixes *-pa* ou *-te*, qui indiquent respectivement que le verbe a le même sujet (SS) ou un autre sujet (DS) que celui de la clause suivante. Les verbes à la

53. La définition d'un « *State-of-Affairs* » est la suivante :

State-of-Affairs are entities that can be located in relative time and can be evaluated in terms of their reality status. States-of-Affairs can thus be said to '(not) occur', '(not) happen', or '(not) be the case' at some point or interval in time.

[Hengeveld & Mackenzie 2008:166]

forme médiale s'inscrivent donc dans un même épisode, dont la fin est marquée par le verbe *tot-i-ʔa*, à la forme finale, pourvue de toutes les marques de flexion [MacDonald 1990:5].

- 3.89 [nono Ø-imai-te-**pa**] [mai mene-a-**te**] [pai aʔate-**pa**]  
*enfant 3SG-porter-prendre-SS monter rester-3SG-DS cochon frapper-SS*  
 [nono wi nen-fe-**pa**] [yene wawi wi nen-fe-**pa**] [mene-**pa**]  
*enfant montrer 3PL-TR-SS sacré flûte montrer 3PL-TR-SS rester-SS*  
 [pai aʔate ti tefe-**pa**] [ʔeʔeri-pa tot-i-ʔa]  
*cochon frapper CONJ mettre-SS danser-SS couper-3PL-IND*

Elle emporta l'enfant, monta et resta là ; et ils abattirent les cochons, les montrèrent aux enfants, et leur montrèrent les flûtes sacrées et restèrent là, et ils abattirent les cochons et les posèrent, et ils dansèrent et découpèrent [les cochons].

[d'après Hengeveld & Mackenzie 2008:157 (144)]

**Facteurs de continuité** Je soutiendrai que la notion d'épisode est également pertinente pour la grammaire du grec ancien. On peut cependant la définir plus précisément, en se basant sur les « quatre unités » définies par Givón [1984–1990:245]: les trois premières sont celles de la tragédie classique (3.90a–c), à laquelle s'ajoute la plus évidente de toutes, l'unité des participants (3.90d) :

- 3.90 a. Unité de temps  
 b. Unité de lieu  
 c. Unité d'action  
 d. Unité des participants

[d'après Givón 1984–1990:245 (3)]

Si la définition des unités de temps, de lieu et de participants peut se passer de commentaire, l'unité d'action est plus difficile à concevoir du point de vue linguistique. Bien que Givón n'en donne pas de définition, on peut dire qu'elle subsume à la fois la notion de perspective, c'est-à-dire l'univers du discours de l'assertion, tel qu'il est défini par l'implication du locuteur ou de l'auditeur dans la proposition, et l'homogénéité du contenu, du point de vue générique et séquentiel [Bailey 2009:100]<sup>54</sup>. Le Tableau 3,3 rassemble ces différents paramètres et les critères de continuité et de discontinuité par rapport à ces paramètres : dès qu'une discontinuité se produit, selon ces critères, dans l'un des quatre paramètres, on passe à un nouvel épisode.

54. La notion d'épisode correspond également, semble-t-il, à celle de « *development unit* » chez Buijs [2005:137–138].

Paramètre de cohérence	Critères de continuité	Critères de discontinuité
<b>Lieu :</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Même lieu</li> <li>▶ Changement de lieu progressif</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Changement de lieu discret</li> </ul>
<b>Temps :</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Événement successifs avec séparations minimales</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Grandes séparations entre des événements successifs</li> <li>▶ Événements dans le désordre</li> </ul>
<b>Action :</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Même perspective</li> <li>▶ Même type de contenu (événements, non-événements, discours rapporté, etc.)</li> <li>▶ Événements successifs</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Changement de perspective</li> <li>▶ Changement de type de contenu</li> <li>▶ Événement non successifs</li> </ul>
<b>Participants :</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Même distribution</li> <li>▶ Changement graduel de participants</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ Changement discret de participants</li> </ul>

**Tableau 3.3** Paramètres de cohérence des épisodes.  
[d'après Levinsohn 2000:3, Bailey 2009:100]

### 3.3.2.2 Expression des paramètres de cohérence et de discontinuité en grec ancien

**Cadre spatio-temporel / cadre référentiel** Selon les langues, ces différents paramètres ne revêtent pas forcément la même importance. En grec ancien, il y a lieu de distinguer d'une part le cadre spatio-temporel, qui est constitué des paramètres d'unité de temps, de lieu et d'action, et d'autre part le cadre référentiel, qui n'est constitué que du paramètre d'unité des participants. En effet, l'emploi des différents types d'expressions topiques est sensible à la continuité et la discontinuité de chacun de ces deux ensembles de paramètres.

Ainsi, premièrement, les formes pronominales ou  $\emptyset$  (dorénavant PRO) indiquent la continuité référentielle, indifféremment de la (dis)continuité des autres paramètres (ceux-ci peuvent varier également, mais cela doit être indiqué par d'autres moyens). Deuxièmement, la discontinuité du paramètre de référentialité est marquée par l'emploi d'un <TopNR>; dans ce cas également, le cadre spatio-temporel peut indifféremment rester identique ou varier (néanmoins, dans le cas d'un <TopNR> anaphorique, c'est-à-dire un <TopNR> dont le référent est déjà ratifié comme topique, il y a bien changement d'épisode malgré la permanence du topique). Troisièmement, l'emploi d'un <TopR> permet d'indiquer que les paramètres de temps, de lieu ou d'action sont modifiés, mais que, malgré le changement d'épisode qui s'ensuit, le paramètre d'unité des participants reste constant. En d'autres termes, l'emploi d'un <TopR> est l'indice d'un changement d'épisode sans changement de référent.

Pour résumer, comme le montre le Tableau 3.4, la différence entre l'emploi des <TopNR> et des PRO est liée à la continuité ou à la discontinuité du cadre référentiel, tandis que l'emploi des <TopR> dépend à la fois de ce facteur (par rapport auquel il s'oppose aux <TopNR>) et du facteur de la continuité/discontinuité du cadre spatio-temporel (par rapport auquel il s'oppose aussi aux PRO).

		CADRE SPATIO-TEMPOREL (temps, lieu, action)	
		≠	=
CADRE RÉFÉRENTIEL (participants)	#	<TopNR>	
	=	PRO	
		<TopR> <TopNR> anaphorique	

Tableau 3.4 Répartition des emplois des différentes expressions topiques.

**Formes concurrentes** Le Tableau 3.4 permet de constater qu'il y a une concurrence entre trois formes, dans le cas où le cadre référentiel est constant, mais que le cadre spatio-temporel change : PRO, <TopR> et <TopNR> anaphorique. D'un point de vue formel, les <TopR> s'opposent aux deux autres types d'expressions par leur forme lexicale<sup>55</sup> et non pronominale, et donc par le caractère explicite de la référence, qui s'impose dès que le locuteur peut croire qu'il y a lieu de lever une éventuelle ambiguïté dans la résolution de l'anaphore.

Du point de vue sémantique, la différence entre PRO et <TopR> est assez aisée à définir : il s'agit simplement du fait que la première est muette sur le changement de cadre spatio-temporel, tandis que la seconde l'indique explicitement. On rencontrera donc des <TopR> lorsqu'il paraît important au locuteur de souligner le changement qui a eu lieu.

Il est plus difficile de discerner clairement ce qui oppose l'emploi des <TopR> de celui des <TopNR> anaphoriques. On a vu que l'emploi d'un <TopNR> anaphorique a pour résultat de marquer la frontière entre deux paragraphes<sup>56</sup>. Pour mieux dire, un <TopNR> n'implique que la modification du cadre référentiel ; mais, s'il est employé malgré cela dans un cas où le cadre référentiel reste constant, il force, pour ainsi dire, l'auditeur à l'interpréter comme le signe d'un changement touchant les autres paramètres. On peut donc dire que la différence entre <TopNR> anaphoriques et

55. Il peut s'agir aussi de déictiques ; néanmoins, même dans ce cas, la référence est plus explicite qu'avec un simple anaphorique, étant donné surtout la richesse du système déictique en grec ancien.

56. Voir ci-dessus p. 162 sq.

<TopR> se situe dans les instructions qui sont véhiculées par chaque expression. Comme on l'a dit, l'emploi d'un <TopNR> anaphorique consiste à signifier à l'auditeur : *ratifie à nouveau le topique de l'énoncé, en validant son évolution jusqu'à ce point (c'est-à-dire procède à une ratification seconde)* ; c'est la validation de cette évolution qui suggère le changement d'épisode. Par opposition, l'instruction que donne le locuteur en employant un <TopR> est la suivante : *le cadre spatio-temporel a changé, mais on maintient quand même la ratification du même topique*. Autrement dit, l'emploi d'un <TopNR> anaphorique est la cause même du changement d'épisode, puisqu'il oblige l'auditeur à valider l'évolution du discours jusqu'au moment présent ; il partage d'ailleurs ce trait avec les autres <TopNR>, qui font passer à un autre épisode par le changement de cadre référentiel. Par contraste, l'emploi d'un <TopR> ne fait que signaler qu'on a changé d'épisode, mais, pourrait-on dire, le changement lui-même n'est pas de son fait : il indique le changement, mais sans le produire. On verra que cette distinction a une importance, car il arrive que les deux types d'expression soient employées dans la même clause, soit sous la forme de topiques discontinus<sup>57</sup>, soit dans la collocation d'un <TopNR> anaphorique avec un pronom anaphorique  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ <sup>58</sup>.

### 3.3.3 Contextes d'emploi des <TopR>

Comme l'a bien montré Matic [2003a:592–597], la double indication véhiculée par les <TopR> (changement du cadre spatio-temporel et maintien du cadre référentiel) les rend très utiles dans un certain nombre de contextes, que je vais énumérer ci-dessous, en en donnant des exemples.

**Digressions dans le récit** D'abord, les <TopR> sont très souvent employés lorsqu'il se produit une digression dans le récit [Matic 2003a:592–593] : le changement de mode discursif, qui est une rupture de l'unité d'action, provoque le changement d'épisode, et lorsque le cadre référentiel reste constant, on se trouve typiquement dans une situation appropriée à l'emploi d'un <TopR>. Ainsi, dans l'exemple 3.91, l'île de Képhallénia, qui a été introduite parmi les différentes cités dont s'emparent les Athéniens, est déjà un topique ratifié dans le discours ; mais la description qui s'ensuit fait une parenthèse dans le récit, et le changement d'épisode est indiqué par l'emploi d'un <TopR>.

- 3.91 (Les Athéniens, qui croisent dans les eaux péloponnésiennes, font main basse sur quelques places : Sollin, Astacos, et enfin l'île de Képhallénia.)

57. Voir la section 3.4.2, p. 235 sq.

58. Voir la section 3.3.5, p. 217 sq.

Κεῖται δὲ ἡ **Κεφαλληνία** κατὰ Ἀκαρνανίαν καὶ Λευκάδα τετράπολις οὔσα, Παλῆς, Κράνιοι, Σαμαῖοι, Προνναῖοι. Thuc. 2.30

Képhallénia se situe à proximité de l'Acarnanie et de Leucade ; c'est une tétrapole, qui comprend les Paliens, les Craniens, les Samaiens et les Pronnaiens.

Chez Homère, cette construction n'est pas fréquente avec des <TopR> lexicaux, car elle est concurrencée par d'autres procédés (clause relative, adjectif apposé en rejet, etc. : voir ci-dessous 6.1.2, p. 488). On en rencontre néanmoins quelques occurrences, comme l'exemple 3.92, où les chiens de Patrocle sont introduits par une sorte de parenthèse.

3.92 (Achille prépare le bûcher de Patrocle : il sacrifie des animaux, dépose en offrande des jarres de miel et de lait, puis égorge quatre chevaux qu'il jette aussi au bûcher.)

Ἐννέα τῷ γε ἀνακτι τραπεζῆς κύνες ἦσαν,  
καὶ μὲν τῶν ἐνέβαλλε πυρῆ δύο δειροτομήσας. Ψ173-174

Or le prince [= Patrocle] avait neuf chiens qu'il nourrissait à sa table ; et il en jeta deux sur le bûcher, après les avoir égorgés.

La position du <TopR>, à l'intérieur du <FocR> ἐννέα τραπεζῆς κύνες, n'est pas irrégulière, mais correspond à l'une des positions alternatives possibles pour ce type de constituant pragmatique ; ce point sera développé plus loin<sup>59</sup>. Le point intéressant dans cet exemple est la présence, avec le <TopR> anaphorique, du pronom anaphorique ὄ-γε<sup>60</sup> : en effet, comme nous le verrons, ce pronom est employé, entre autres usages, pour marquer le passage à une explication ou une description qui concerne un participant de l'énoncé précédent. On pourrait dire que la disparition de ὄ-γε, en attique classique, a favorisé le développement de l'utilisation des <TopR> lexicaux précisément là où la langue homérique se servait du pronom.

**Reprise d'un fil narratif** Le deuxième type de contexte est, pour ainsi dire, l'inverse du précédent : il s'agit de la reprise d'un fil narratif qui a été interrompu par une digression [Matić 2003a: 593-595]. Deux cas doivent être distingués. Un récit peut être brièvement interrompu par une description ou toute autre digression parenthétique : quand on reparle du référent topique, on l'exprime donc par un <TopR>, comme dans les exemples 3.93-3.94.

3.93 (Les Platéens demandent aux Thébains de quitter leur territoire en échange des otages qu'ils détiennent. C'est en tout cas la version des Thébains, qui ajoutent que les Platéens ont prêté serment ; mais les Platéens prétendent qu'il y a eu d'abord des pourparlers, et qu'ils n'ont pas prêté serment.)

Ἐκ δ' οὖν τῆς γῆς ἀνεχώρησαν οἱ **Θηβαῖοι** οὐδὲν ἀδικήσαντες. Thuc. 6.101.1

Les Thébains quittèrent donc le territoire sans commettre de dommages.

3.94 (La Discorde vient se poser sur le bateau d'Ulysse : description de sa position au milieu du camp, à égale distance des bateaux d'Ajax et d'Achille, qui sont à chaque extrémité.)

Ἐνθα στᾶσ' ἤυσε **θεὰ** μέγα τε δεινόν τε. Λ10

59. Voir ci-dessous p. 211 sq.

60. Voir la section 3.3.5, p. 217 sq.



Debout à cet endroit, la déesse poussa un grand et terrible cri.

Chez Homère, ce type est très souvent représenté quand le récit reprend, après un discours (3.95) ou une comparaison (3.96).

- 3.95 (Poulydamas conseille à Hector de poursuivre l'attaque du camp achéen à pied.)  
 Ὡς φάτο **Πουλυδάμας**, ἄδε δ' Ἔκτορι μῦθος ἀπήμων. M80  
 Ainsi parla Poulydamas, et son sage conseil plut à Hector.
- 3.96 (Zeus ordonne à Héra d'aller sur l'Olympe lui mander Iris ; elle obéit.)  
 Ὡς δ' ὅτ' ἄν αἴξῃ νόος ἀνέρος, ὅς τ' ἐπὶ πολλήν  
 γαῖαν ἐηλουθῶς φρεσὶ πευκαλίμησι νοήσῃ  
 ἔνθ' εἶην ἢ ἔνθα, μενοιήησὶ τε πολλά,  
 ὡς κραιπνῶς μεμαυῖα διέπτατο **πότνια Ἥρη**. O 80–83  
 Ainsi s'envole l'esprit d'un homme qui, ayant déjà parcouru bien des pays, pense en son esprit subtil « si j'étais ici, ou là », tout en faisant bien des projets ; c'est avec une aussi vive ardeur que l'auguste Héra prit son essor.

Dans les deux cas, l'emploi du <TopR> sert à marquer le changement de mode narratif, bien que le référent de l'expression puisse encore être considéré comme ratifié. Ainsi, un discours rapporté est prédiqué à propos de son auteur, comme une action qu'il aurait accomplie ; de même, une comparaison est une façon d'attribuer certaines propriétés à un référent. Lorsqu'on revient au récit qui a été interrompu, la réactivation du topique, au moyen du <TopR>, valide en même temps le changement d'épisode.

On a vu cependant (p. 160) que la réactivation d'un topique se faisait souvent par le biais d'un <TopNR>. C'est effectivement le cas dès qu'une idée de contraste est présente. Mais la réactivation d'un topique a souvent lieu également lorsque le référent du topique joue un rôle de premier plan dans le récit (ou un segment du récit). Dans ce cas, il est plus volontiers repris par un <TopR>, parce que l'ensemble du récit, y compris les digressions, peut être conçu comme une série d'énoncés à propos de ce référent. Ainsi, l'ensemble de la narration des exploits sexuels de Timarque, dans le discours d'Eschine, a évidemment pour protagoniste Timarque. Aussi, lorsqu'une digression se produit épisodiquement, la façon la plus courante de réintroduire l'accusé est-elle un <TopR>, comme on le voit dans l'exemple 3.97.

- 3.97 (Timarque habite chez un médecin auquel il se prostitue. Eschine introduit le personnage de Misgolas, dont l'attirance pour les jeunes hommes est phénoménale.)  
 Οὗτος αἰσθόμενος ὧν ἔνεκα τὰς διατριβὰς ἐποιεῖτο **Τίμαρχος οὕτως** ἐπὶ τοῦ ἰατρείου, ἀργύριον τι προαναλώσας ἀνέστησεν αὐτὸν καὶ ἔσχε παρ' ἑαυτῶ. Eschn. 1.41  
 Cet homme, comprenant pour quelles raisons Timarque fréquentait l'établissement du médecin, lui paya une somme en avance et le fit déménager pour l'installer chez lui.

De même, dans le chant E, Diomède est incontestablement le personnage principal, puisque cette section de l'*Iliade* raconte précisément son aristie. Lorsque, après s'être éloigné pendant un certain

temps du centre du récit, Diomède y revient, cette réintroduction prend généralement la forme d'un <TopR>, comme dans l'exemple 3.98.

- 3.98 (*Aphrodite, blessée par Diomède, est remontée sur l'Olympe. Scène entre les dieux.*)  
 Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον,  
 Αἰνεῖα δ' ἐπόρουσε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης. E 431–432  
 Tandis qu'ils parlaient ainsi entre eux, il bondit sur Énée, Diomède au bon cri.

Le récit a été interrompu par le départ d'Aphrodite qui s'est réfugiée dans les bras de sa mère pour se faire consoler. On revient ensuite sur le champ de bataille, avec l'introduction d'un nouveau topique, Énée, et le maintien d'un topique déjà ratifié, Diomède (sur la possibilité de topiques multiples, voir ci-dessous 3.4.1, p. 231 sq.). On voit que le statut narratif d'un personnage a une influence sur le type d'expression topique par lequel il est réintroduit dans le discours après une interruption : plus l'importance d'un personnage est grande dans l'économie générale du récit, plus il a de chances d'être réintroduit par un <TopR>, parce que la ratification de ce référent comme topique est toujours plus ou moins acquise ; en revanche, un personnage de moindre importance doit être plus fréquemment ratifié<sup>61</sup>.

**Frontière entre deux épisodes** De façon plus générale, on rencontre nombre de <TopR> à la frontière entre deux épisodes [Matić 2003a : 593], par exemple lorsqu'un développement est résumé d'une phrase, comme dans l'exemple 3.99 : Agathon conclut son argument (l'Amour déteste la vieillesse), en reprenant l'idée d'une phrase, dans laquelle l'Amour est mentionné sous la forme d'un <TopR>.

- 3.99 (*Discours d'Agathon : l'Amour est le plus jeune des dieux ; la preuve, c'est qu'il fuit la vieillesse, qui nous frappe trop vite.*)  
 Ὁ δὴ πέφυκεν Ἔρως μισεῖν καὶ οὐδ' ἐντὸς πολλοῦ πλησιάζειν. Plat. Banq. 195b  
 Aussi, par nature, l'Amour la déteste-t-il et s'en tient toujours à bonne distance.

Cela se produit également chez Homère, comme le montre l'exemple 3.100, qui clôt la description de la peur suscitée dans les deux camps par l'arrivée d'Athéna.

- 3.100 (*Zeus accepte de laisser Athéna rompre le traité entre les deux peuples : elle descend au milieu du camp, comme un météore, et effraie les Achéens et les Troyens, qui se disent qu'il s'agit d'un présage, de bon ou de mauvais augure.*)  
 Ὡς ἄρα τις εἶπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε. Δ 85  
 Ainsi parlait-on, Achéens et Troyens.

Par ailleurs, on rencontre nombre de <TopR> chez Homère après les comparaisons : après avoir décrit le comparant, le narrateur revient au comparé, et c'est souvent l'occasion d'évoquer le per-

61. Voir également ci-dessous, p. 238 sq., l'influence de la place d'un personnage dans la hiérarchie narrative sur l'emploi des expressions topiques discontinues.

sonnage ou le phénomène qui fait l'objet de la comparaison par un <TopR>, qui marque la reprise du récit (3.101).

3.101 (*Ménélas, sous la pression des Troyens, est contraint d'abandonner le corps de Patrocle ; comparaison avec un lion qui finit par se faire chasser d'une étable.*)

Ὡς ἀπὸ Πατρόκλαιο κίε ξανθὸς Μενέλαος.

P<sub>113</sub>

De même, il s'éloigna de Patrocle, le blond Ménélas.

**Association avec verbe en {FocR}** Enfin, Matić [2003a:595–596] note que les <TopR> sont très souvent associés à des verbes en {FocR}, qui expriment un focus de polarité<sup>62</sup>. La raison en est que ces énoncés, généralement brefs (c'est-à-dire composés seulement d'un <FocR> et d'un <TopR>) sont caractérisés par un changement du cadre spatio-temporel, au moment de l'affirmation ou de la négation d'une situation, et par le maintien du cadre référentiel, ce qui est précisément le contexte dans lequel le grec ancien emploie les <TopR>. En effet, le verbe ne peut être en {FocR} que s'il n'y a pas de changement de cadre référentiel, puisque tout le reste de la proposition doit être présupposé et ratifié ; de plus, puisque l'assertion touche la polarité de l'énoncé, c'est-à-dire l'existence ou la non-existence d'une situation, il y a forcément un changement de perspective, puisqu'on passe d'un univers du discours où cette (non)existence est incertaine à un univers de discours où elle est certaine.

C'est ce qui se produit dans l'exemple 3.102 : il s'agit de savoir si l'oracle de Delphes va acter ou non le pouvoir royal de Gygès ; la perspective change lorsque l'oracle répond positivement à la question du Lydien, d'où la position du verbe ἀνείλε en {FocR} et de τὸ χρηστήριον en {TopR}.

3.102 (*Pour apaiser ses opposants, Gygès fait consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il doit rester le roi des Lydiens ; si l'oracle dit oui, il gardera le pouvoir, sinon il le remettra aux Héraclides*)

Ἀνείλε τε δὴ τὸ χρηστήριον καὶ ἐβασίλευσε οὕτω Γύγης.

Hdt. 1.13 [Matić 2003a: 595 (34)]

L'oracle répondit oui, et c'est ainsi que Gygès devint roi.

Chez Homère, cette situation se rencontre également, notamment après les prières, lorsqu'il s'agit de savoir si le dieu invoqué va se laisser fléchir ou non. Ainsi, dans l'exemple 3.103, la prière de Chrysès une fois terminée, deux résultats sont possibles : soit le dieu accorde ce qu'il lui demande, soit il le lui refuse.

3.103 (*Chrysès demande à Apollon de le venger des Achéens.*)

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος, τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.

A<sub>43+</sub>

Voilà ce qu'il dit dans sa prière ; et Phoibos Apollon l'entendit.

En d'autres termes, on s'attend à apprendre si le dieu va obéir ou non à l'injonction, exprimée par l'impératif κλυθί μεν, qui ouvre la prière. Le contenu sémantique du verbe ἔκλυε est donc présup-

62. Voir ci-dessus la section 2.2.4, p. 148 sq.

posé et seule sa polarité est assertée, d'où sa position en {FocR} ; le nom du dieu, quant à lui, va en {TopR}, puisque la perspective a changé, mais non le cadre référentiel<sup>63</sup>.

### 3.3.4 Positions alternatives du <TopR>

Comme l'a déjà signalé Matic [2003a:597–599], les <TopR>, s'ils sont majoritairement placés immédiatement après le verbe, peuvent aussi se rencontrer dans d'autres positions, en grec classique comme chez Homère. Ainsi qu'on va le voir, l'existence de ces positions est due à la nature prosodique des <TopR>, qui les apparente, du point de vue syntaxique, à des expressions postpositives [Bertrand 2009]. Les positions alternatives du <TopR> sont les suivantes.

**Après un focus postverbal** Les <TopR> peuvent se placer après toute expression de focus postverbale, qu'il s'agisse d'un élément d'un <DFoc> (3.104–3.105) ou d'un <FocR> après un verbe en {TopCE} (3.106–3.107) :

- 3.104 (On raconte à Agésilas la défaite de Sparte lors de la bataille maritime de Cnide.)  
 Εἶναι μὲν γὰρ περὶ Κνίδου τὸν ἐπίπλουν ἀλλήλοισ. Xén. Hell. 4.3.11  
 Car c'était à Cnide qu'avait eu lieu le combat des deux camps.

Ici le <TopR> τὸν ἐπίπλουν ἀλλήλοισ est placé, non pas après le verbe εἶναι, mais après le dernier élément du <DFoc> qui reçoit une interprétation restreinte (le fait que la bataille ait eu lieu est pré-supposé, c'est l'endroit où elle s'est produite qui est asserté). Cependant, l'interprétation large ou restreinte du DFoc n'a pas d'influence sur la position du <TopR> : on trouve aussi bien des <TopR> à la fin d'un <DFoc> à interprétation large, comme dans l'exemple 3.105, où toute l'action d'*arracher la peau* est dans le champ focal.

- 3.105 (Énée reçoit un coup de pierre qui lui broie le cotyle.)  
 Ὡσε δ' ἀπὸ ῥινὸν τρηχὺς λίθος. E308  
 Et la pierre rugueuse arracha la peau.

Le <TopR> peut également être postposé à un <FocR> dans une construction à verbe topicalisé : dans l'exemple 3.106, le verbe ῥεῖ sert à énumérer les fleuves qui descendent du Parnasse ; dans l'exemple 3.107 (qui reprend l'exemple 3.74, p. 195) μελήσουσιν est en {TopCE}, et le <TopR> ἵπποι est postposé au <FocR> ἐμοί.

63. Quant au pronom τοῦ, il s'agit d'un <TopNR> anaphorique (voir ci-dessus p. 162 sq.) : l'auteur de la prière est ratifié à nouveau, parce que s'ajoute à son identification le fait qu'il a terminé de prier, et qu'il attend donc la réponse du dieu.

- 3.106 (La plupart des fleuves d'Asie descendent du Parnasse : le Bactros, le Choaspès, l'Araxès ; parenthèse sur le Tanaïs, qui est un bras de ce dernier.)  
 Ῥεῖ δὲ καὶ ὁ Ἰνδὸς ἐξ αὐτοῦ. Arist. Meteor. 350a 25  
 L'Indus aussi en descend.
- 3.107 (Énée et Pandare discutent pour savoir lequel affrontera Diomède à pied, et lequel conduira le char.)  
 Ἦὲ σὺ τόνδε δέδεξο, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι. E 226–228  
 Ou alors, toi, tu l'affrontes lui, et moi je m'occupe des chevaux.  
 '... toi, c'est lui que tu vas affronter ; et le soin des chevaux, c'est pour moi.'

Notons cependant que, dans ce deuxième cas, on peut également concevoir que le <TopR> est bien dans sa position normale, après la position {V}, qui est vide parce que le verbe est en {TopCE}.

**Après une expression circonstancielle préverbale** On trouve également des <TopR> après des expressions circonstancielle préverbaux comme des adverbes, adjectif prédicatifs, etc. (3.108–3.109).

- 3.108 (Cyrus et son armée franchissent le fossé défensif construit par le roi, sans que celui-ci ne livre bataille.)  
 Ἐπει δ' ἐπὶ τῇ τάφρῳ οὐκ ἐκώλυε βασιλεὺς τὸ Κύρου στρατεύμα διαβαίνειν, ἔδοξε καὶ Κύρῳ καὶ τοῖς ἄλλοις ἀπεγνώκена τοῦ μάχεσθαι· ὥστε τῇ ὑστεραίᾳ Κῦρος ἐπορεύετο ἡμελημένως μᾶλλον. Xén. An. 1.7.19  
 Comme le roi n'avait pas essayé d'empêcher l'armée de Cyrus de franchir le fossé, Cyrus et les autres en conclurent qu'il avait renoncé à se battre ; aussi, le lendemain, Cyrus prit-il moins de précautions dans sa marche.
- 3.109 (Alors que Télémaque impose Ulysse comme son hôte, Athéna décide que les prétendants doivent pousser Ulysse à bout et fait en sorte que Ctésippe l'agresse. Bref portrait de Ctésippe.)  
 Ὅς ῥα τότε μνηστήρσιν ὑπερφιάλοισι μετηύδα. (Suit son discours.) U 291  
 Cet homme, donc, s'adressa alors aux prétendants altiers.

**Après un <TopNR> ou un <TopCE>** De nombreux <TopR> se trouvent après une expression topique préverbale, qu'il s'agisse d'un <TopNR> (3.110–3.111) ou d'un <TopCE> (3.112–3.114)

- 3.110 (Messine était appelée Zankle par les Sikèles, parce que son territoire avait la forme d'une faucille.)  
 Τὸ δὲ δρέπανον οἱ Σικελοὶ ζάγκλον καλοῦσιν. Thuc. 6.4.5  
 Et la faucille s'appelle zanklon chez les Sikèles.
- 3.111 (Ulysse répond à Eumée qui l'interroge sur son identité et son histoire.)  
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω. ξ192+  
 Eh bien, je te dirai cela très exactement.
- 3.112 (Les beaux garçons aiment qu'on fasse leur portrait.)  
 Λυσιτελεῖ γὰρ αὐτοῖς· καλαὶ γὰρ οἶμαι τῶν καλῶν καὶ αἱ εἰκόνες. Plat. Mén. 80c  
 C'est que ça leur va bien : car, à mon avis, ce qu'il y a de beau chez les beaux garçons, c'est aussi leurs portraits.
- 3.113 (Idoménée tue Phaistos, qui tombe de son char.)  
 Τὸν μὲν ἄρ' Ἰδομενῆος ἐσύλευον θεράποντες. E 48  
 Lui, les gens d'Idoménée le dépouillaient donc (mais Strophios se fit tuer par Ménélas).

**Après un <FocR> préverbal** Malgré la règle générale d’adjacence entre le <FocR> et le verbe, on peut trouver des <TopR> qui interrompent cette séquence, immédiatement après un <FocR>. Ainsi, dans les exemples 3.114–3.115, les <FocR> οὐδέν et πρῶτα ne sont pas suivis immédiatement du verbe, mais d’abord d’un <TopR>, respectivement Αἰσχίνης et ποδώκεος ἄντ’ Ἀχιλλῆος.

3.114 (Eschine a cité des vers aux juges, mais il a omis de citer, pour lui-même pendant l’ambassade, ou devant ses juges à son retour, d’autres vers de Sophocle qu’il aurait pu mentionner; citation de ces derniers.)

Τούτων οὐδέν Αἰσχίνης εἶπε πρὸς αὐτὸν ἐν τῇπ ρεσβείᾳ. Déim. 19.248

Ces vers, Eschine ne s’en est adressé aucun à lui-même lors de l’ambassade.

3.115 (Énée répond à Apollon, qui lui rappelle les promesses qu’il a faites de se battre contre Achille.)

Πριαμίδη τί με ταῦτα καὶ οὐκ ἐθέλοντα κελεύεις

ἀντία Πηλεΐωνος ὑπερθύμοιο μάχεσθαι;

Οὐ μὲν γὰρ νῦν πρῶτα ποδώκεος ἄντ’ Ἀχιλλῆος

στήσομαι, ἀλλ’ ἤδη με καὶ ἄλλοτε δουρὶ φόβησεν.

Υ 87–90

Fils de Priam, pourquoi m’engages-tu donc ainsi, contre mon gré, à affronter au combat l’impétueux fils de Pélée? Ce ne serait pas la première fois que je l’affronterais, Achille au pied rapide: il est déjà arrivé une autre fois qu’il me fasse fuir de sa lance.

La possibilité pour les <TopR> d’interrompe une séquence normalement continue entre deux constituants pragmatiques doit être rapportée à leur comportement postpositif, qui explique également leur propension à se placer à l’intérieur même d’un constituant, comme on va le voir. Bien que Matić [2003a: 621–623] reconnaisse cette possibilité, il considère qu’il faut faire intervenir un second modèle d’ordre des mots, où le <FocR> serait périphérique (initial ou final) et le reste de l’énoncé serait présupposé. On a vu auparavant que ce modèle n’est pas nécessaire pour rendre compte des <FocR> postverbaux, qui se réduisent à une interprétation restreinte du <DFoc><sup>64</sup>. De la même façon, il est possible d’éviter le recours à un système subsidiaire pour les <FocR> préverbaux séparés du verbe à l’aide de la notion d’enchâssement des structures focales, comme on le verra plus loin<sup>65</sup>. En tout cas, on n’a pas besoin de ce genre d’explication pour rendre compte de la position subsidiaire d’un <TopR>, qui n’a pas le même statut prosodique, et, partant, syntaxique, que les autres constituants pragmatiques.

**À l’intérieur d’un autre constituant** Le comportement postpositif des <TopR> leur ouvre des possibilités de placement originales. On peut ainsi les rencontrer à l’intérieur d’un autre constituant, qu’il s’agisse d’un <FocR> (3.116–3.117) ou d’un <TopNR> (3.118–3.119). Dans l’exemple 3.116, les deux <TopR> ἔγωγε et ὑμῖν (les participants du discours sont toujours présupposés, par la situation, et peuvent donc toujours être exprimés sous la forme d’un <TopR>) sont placés à l’intérieur du constituant μεγάλη [ ... ] τεκμήρια, qui est un <FocR>: l’assertion ne porte que sur ce que Socrate va

64. Voir ci-dessus p. 31.

65. Voir ci-dessous la section 4.3.2, p. 349.

donner à ses juges, car l'idée de leur fournir quelque chose est présupposée par la situation même de l'énonciation (une plaidoirie).

- 3.116 (*Qui se bat pour le bien doit, pour assurer son salut, rester un simple particulier.*)  
 [Μεγάλα δ' ἔγωγε ὑμῖν τεκμήρια]<sub>FocR</sub> παρέξομαι τούτων, οὐ λόγους ἀλλ' ὁ ὑμεῖς  
 τιμᾶτε, ἔργα. Plat. Apol. 32a  
 Je vous en donnerai, moi, des preuves importantes, pas des discours, mais bien ce que  
 vous appréciez, des faits.

De même, dans l'exemple 3.117, l'assertion ne porte que sur le type de nourriture qui est apporté à Calypsô par ses servantes : ἀμβροσίην [...] καὶ νέκταρ doit donc être tenu pour un <FocR>, et δμῳαί pour un <TopR>, qui s'insère dans le <FocR><sup>66</sup>.

- 3.117 (*Ulysse et Calypso prennent leur dernier repas ensemble. Des servantes servent à Ulysse des aliments humains.*)  
 Τῇ δὲ παρ' [ἀμβροσίην δμῳαί καὶ νέκταρ]<sub>FocR</sub> ἔθιχαν. ε 199  
 Pour elle, les servantes servirent de l'ambrosie et du nectar.

Il arrive également que le <TopR> se place à l'intérieur d'un <TopNR>, comme dans l'exemple 3.118, où τοῦτο, un <TopR> qui renvoie à l'action de se jeter à l'eau qui vient d'être évoquée, est placé dans l'expression πολλοὶ [...] τῶν ἡμελημένων ἀνθρώπων, qui est clairement non ratifiée.

- 3.118 (*Les malades de la peste ont tellement soif qu'ils désirent se jeter à l'eau.*)  
 Καὶ [πολλοὶ τοῦτο τῶν ἡμελημένων ἀνθρώπων]<sub>TopNR</sub> καὶ ἔδρασαν ἐς φρέατα.  
Thuc. 2.49.5  
 Et beaucoup de ceux qui n'étaient pas gardés finirent par faire cela dans des citernes.

Il en va de même pour l'exemple 3.119, dans lequel le <TopR> οἶ-γε<sup>67</sup> est inséré dans le <TopNR> νῆα μέλαιναν.

- 3.119 (*Télémaque et ses compagnons arrivent en Ithaque.*)  
 [Νῆα μὲν οἶ-γε μέλαιναν]<sub>TopR</sub> ἐπ' ἠπείροιο ἔρυσσαν.  
π 325+  
 Le bateau noir, ils le tirèrent sur le rivage.

**Après le second membre d'un constituant discontinu (Y<sub>2</sub>) ou après un <TopR>** Normalement, comme on aura l'occasion d'y revenir, un <TopR> ne peut être placé plus à droite dans la clause qu'immédiatement après le verbe. Les exceptions à cette règle sont de deux types : soit le <TopR> est postposé à un élément du <DFoc>, comme on l'a vu, soit il est placé après un élément présupposé, qui peut être ou le second élément d'un constituant discontinu<sup>68</sup> [Matić 2003a: 597], ou un autre <TopR> dans une construction à topiques multiples. Les deux situations se produisent à la fois dans

66. Voir également l'exemple 3.92, p. 207.

67. Sur le statut de cet anaphorique, voir ci-dessous 3.3.5, p. 217 sq.

68. À l'instar de Devine & Stephens [2000], j'appellerai Y<sub>1</sub> et Y<sub>2</sub> le premier et le second membre d'un constituant discontinu : sur cette construction (hyperbate) voir ci-dessous la section 5.1, p. 388.

l'exemple 3.120. En effet, le premier <TopR> (τῷ Διονύσῳ), est placé après l'élément Y2 ὄρτην, tandis que le second <TopR> (οἱ Αἰγύπτιοι) est postposé à ces deux expressions.

3.120 (Les Égyptiens, qui tiennent le porc pour impur, en font pourtant des sacrifices à Séléne et Dionysos. Description du sacrifice de porc à Séléne; description du sacrifice de porc à Dionysos.)

Τὴν δὲ ἄλλην ἀνάγουσι ὄρτην τῷ Διονύσῳ<sub>1</sub> οἱ Αἰγύπτιοι<sub>2</sub> πλὴν χορῶν κατὰ ταῦτα σχεδὸν πάντα Ἑλλησι. Hdt. 2.48

Le reste de la fête de Dionysos, les Égyptiens le célèbrent, à part les chœurs, à peu près de la même façon que les Grecs.

On trouve chez Homère également des <TopR> postposés à un élément Y2, comme dans l'exemple 3.121 : je considère δαίμων comme un <TopR>, car la puissance divine en tant que force agissante dans le destin des hommes est toujours culturellement présupposée dans ce genre de situations<sup>69</sup>.

3.121 (Plaintes de Pénélope : le malheur est supportable quand on peut dormir, car le sommeil fait tout oublier, le bonheur comme le malheur)

Αὐτὰρ ἐμοὶ καὶ ὄνειρατ' ἐπέσσειεν κακὰ δαίμων. U 87

Mais moi, le dieu m'accable encore de mauvais songes.  
'Mais moi, c'est même les rêves qu'il m'envoie mauvais, le dieu.'

Il n'y a souvent pas lieu, néanmoins, de distinguer entre la postposition du <TopR> après un élément Y2 et la postposition après un autre <TopR>, pour la simple raison que très souvent l'élément Y2 immédiatement postverbal est lui-même un <TopR>. C'est le cas dans l'exemple 3.122, où le <TopR> ἡ πόλις est postposé à τὸ φρόνημ[α], qui est à la fois un élément Y2 et un <TopR><sup>70</sup>.

3.122 (Démosthène se défend de rappeler les nobles intentions de la cité pour faire croire qu'il en est l'inspirateur ; en fait, les choix ont été ceux de la cité.)

Καὶ δείκνυμι ὅτι καὶ πρὸ ἐμοῦ τοῦτ' εἶχεν τὸ φρόνημ' ἡ πόλις. Dém. 18.206 [Matić 2003a : 597 (37)]

Et je montre qu'avant moi déjà, c'était là l'état d'esprit qu'avait la cité (mais j'ai néanmoins eu ma part dans l'administration de la cité.)

De même, chez Homère, l'exemple 3.123 présente un élément Y2 en {TopR} (ἄνδρι), suivi d'un autre <TopR> (βέλος).

3.123 (Énée rappelle à Pandare qu'il est le meilleur pour tuer l'ennemi à coups de flèches.)

Ἄλλ' ἄγε τῷδ' ἔφες ἄνδρι βέλος, Διὶ χεῖρας ἀνασχών. E 174

Allons, tire une flèche sur cet homme-ci, en tendant les mains à Zeus.

69. On pourrait aussi penser que δαίμων reprend anaphoriquement le terme ὕπνος du v. 85, qui peut être d'autant mieux considéré comme le dieu Ἵπνος qu'il est présenté comme l'agent de l'oubli (sous la forme du sujet des verbes ἐπέλησεν et ἀμφικαλύψη) : voir l'exemple 3.34, p. 177. Cependant, dans le monde homérique, les songes sont généralement envoyés par des dieux, notamment Zeus. Aussi bien Achille peut-il affirmer que « tout songe vient de Zeus » (καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διὸς ἐστίν : A 63).

70. J'analyse τοῦτ[ο] comme un <FocR> : l'assertion de Démosthène porte sur l'identification de l'état d'esprit de la cité avant son administration : malgré la présence de καί, je ne crois pas que l'expression καὶ πρὸ ἐμοῦ soit le <FocR>, mais plutôt qu'il s'agit d'une expression circonstancielle. La traduction tente de rendre cela. Quoiqu'il en soit, cela ne change rien à l'identification des éléments postverbaux.



Ce qui explique que l'élément Y<sub>2</sub> prime sur les autres <TopR> pour le placement après le verbe, c'est probablement le désir de conserver une certaine proximité entre les différents éléments du constituant discontinu, même si l'on rencontre de nombreux contre-exemples, dans lesquels l'élément Y<sub>2</sub> est postposé à un <TopR> [Matić 2003a: 597, 630m12].

En somme, dans le cas de la postposition après un élément Y<sub>2</sub> ou un autre <TopR>, on peut considérer que le <TopR> est bien placé dans la position {TopR} postverbale, qui peut accueillir plus d'un élément présupposé<sup>71</sup>. Il ne s'agit donc pas réellement dans ce cas d'une position alternative, mais simplement d'un empilement de plusieurs constituants dans la même position {TopR}. Aussi n'est-il pas nécessaire d'inclure cette configuration dans la Règle 11, qui concerne le placement alternatif du <TopR><sup>72</sup>.

**Règle 11. Placement alternatif du <TopR> :**

Les expressions de topique ratifié (<TopR>), outre leur position normale en {TopR} (Règle 10), peuvent également se placer après un autre constituant prosodiquement saillant : <TopCE>, <TopNR>, dernier élément d'un <DFoc> (voire à l'intérieur d'un de ces éléments).

<TopR> → après tout  $\acute{X}$   
(X = <TopCE>, <TopNR> ou <DFoc>)

**Comportement postpositif des <TopR>** Comme j'y ai fait plusieurs fois allusion dans le cours de cette section, le comportement syntaxique des <TopR> se rapproche en fait de celui des pronoms postpositifs. Cette idée est due à Matić [2003a: 598–599], mais elle mérite qu'on la développe plus précisément, car elle a des implications importantes sur la compréhension de l'ordre des mots en grec ancien [Bertrand 2009]. Ce sera l'objet de la section 4.4.2.1, p. 367 sq., sur la position des clitiques et des pronoms postpositifs. Qu'il suffise pour l'instant d'affirmer que les <TopR> doivent à leur statut prosodique réduit, qui est à travers les langues la marque de leur statut ratifié [Lambrecht 1994: 324], un comportement syntaxique similaire à celui des pronoms postpositifs et clitiques, qui sont également réduits du point de vue prosodique. Si l'on considère ainsi les <TopR> comme des « clitiques par dérivation » [Fried 1999], il devient possible de comprendre pourquoi eux seuls peuvent interrompre un autre constituant pragmatique, qu'il s'agisse d'un <DFoc><sup>73</sup> ou, comme on vient de le voir, d'un <FocR> ou d'un <TopNR><sup>74</sup>.

71. Voir ci-dessous la section 3.4.1, p. 231 sq. sur les topiques multiples, notamment les exemples 3.162–3.163, p. 235.

72. On verra dans la section 4.4, p. 356 sq., qu'il convient de préciser la notion de « prosodiquement saillant » employée dans la Règle 11.

73. Voir la Règle 3, p. 103.

74. Voir la Règle 11 et les exemples 3.116–3.119 3.116, p. 214 sq. ci-dessus.

### 3.3.5 Excursus : l'emploi de l'anaphorique $\delta$ - $\gamma\epsilon$

#### 3.3.5.1 Existence d'un lexème $\delta$ - $\gamma\epsilon$

On a remarqué depuis longtemps que la particule  $\gamma\epsilon$  avait tendance à s'agglutiner au pronom  $\delta$ <sup>75</sup>. Mais, à ma connaissance, l'emploi précis de ce syntagme n'a pas fait l'objet d'un traitement systématique, et les remarques éparses qu'on trouve çà et là ne permettent pas d'en avoir une vision unifiée. Or  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  n'est pas rare dans le texte homérique : j'en ai relevé en tout 425 occurrences, ce qui fait environ une tous les 65 vers. Mais il est bien moins fréquent que  $\delta$  sans  $\gamma\epsilon$ , dont le nombre total dans le corpus homérique est de 4811. Un des buts de cet excursus sur  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  est de montrer qu'il s'agit d'un syntagme figé, à l'instar de  $\delta\delta\epsilon$ , si bien qu'il serait effectivement judicieux de le considérer comme un seul mot (par anticipation, je choisis une voie moyenne entre l'univerbation et la séparation, en écrivant  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ ).

**Répartition des formes casuelles** Pour commencer, on remarque que la répartition des formes de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  est très différente de celle des formes de  $\delta$ , comme on peut le voir dans le Tableau 3.5 (page suivante) : celui-ci montre en effet qu'il est extrêmement peu probable que les formes de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  soient réparties comme elles le sont si elles constituent une simple sous-catégorie des formes de  $\delta$ . La catégorie qui contribue le plus à élever l'indice  $\chi^2$  (et qui, à elle seule, permettrait de rejeter l'hypothèse nulle) est le nominatif masculin singulier de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ , qui comprend presque la moitié des attestations du syntagme : alors qu'on attend plus de 80 occurrences de cette forme, on en trouve presque deux fois et demie autant. Si  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  n'était qu'une forme de  $\delta$  accompagnée de  $\gamma\epsilon$ , on ne voit pas ce qui pourrait expliquer la différence de répartition observée.

75. Wolf, dans son éditions d'Homère, avait pris l'habitude d'orthographier le syntagme  $\delta\gamma\epsilon$  ; ils est suivi dans cette voie par Autenrieth [1891], ainsi que par Bailly [1950] ; Monro indique que cette orthographe est courante [1986 : 322]. Il semble, d'après Capelle [1889 : s.u.  $\delta\gamma\epsilon$ ] que c'est Bekker qui le premier a établi l'orthographe  $\delta\gamma\epsilon$ . La grammaire comparée plaide également en faveur d'une univerbation : le védique *sa-gha* et le lithuanien *tàs-gi* sont considérés par Curtius comme des équivalents exacts de  $\delta\gamma\epsilon$ .

Genre	Cas	Nombre	Formes	δ-γε	δ	Total	
Masculin	Nominatif	Singulier	δ	185 43,53 %	741 16,89 %	926 19,25 %	
		Duel	τώ	15 3,53 %	116 2,64 %	131 2,72 %	
		Pluriel	οί, τοί	46 10,82 %	697 15,89 %	743 15,44 %	
	Accusatif	Singulier	τόν	36 8,47 %	779 17,76 %	815 16,94 %	
		Duel	τώ	2 0,47 %	9 0,21 %	11 0,23 %	
		Pluriel	τούς	3 0,71 %	143 3,26 %	187 3,03 %	
	Génitif	Singulier	του, τοιο	9 2,35 %	185 4,22 %	195 4,05 %	
		Duel	τοιίν	0 0,00 %	4 0,09 %	4 0,08 %	
		Pluriel	τών	4 0,94 %	182 4,15 %	186 3,87 %	
	Datif	Singulier	τω	15 3,53 %	199 4,54 %	214 4,45 %	
		Pluriel	τοις, τοισι(ν)	0 0,00 %	273 6,22 %	273 5,67 %	
	Féminin	Nominatif	Singulier	ή	16 3,76 %	262 5,97 %	278 5,78 %
Pluriel			αί, ται	8 1,88 %	104 2,37 %	112 2,33 %	
Accusatif		Singulier	τήν	11 2,59 %	227 5,18 %	238 4,95 %	
		Pluriel	τάς	3 2,59 %	30 0,68 %	33 0,69 %	
Génitif		Singulier	της	0 0,00 %	39 0,89 %	39 0,81 %	
		Pluriel	τάων	0 0,00 %	17 0,39 %	17 0,35 %	
Datif		Singulier	τη	8 1,88 %	56 1,28 %	64 1,33 %	
		Pluriel	της, τησι(ν)	0 0,00 %	20 0,46 %	20 0,42 %	
Neutre		Nominatif	Singulier	τό	6 1,41 %	60 1,37 %	66 1,37 %
			Pluriel	τά	2 0,47 %	32 0,73 %	34 0,71 %
	Accusatif	Singulier	τό	35 8,24 %	76 1,73 %	111 2,31 %	
		Pluriel	τά	19 4,47 %	93 2,12 %	112 2,32 %	
	Génitif	Singulier	του	1 0,24 %	8 0,18 %	9 0,19 %	
	Datif	Singulier	τω	0 0,00 %	34 0,78 %	34 0,71 %	
	<b>Total</b>				<b>425</b> 100,00 %	<b>4386</b> 100,00 %	<b>4811</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 322,27 \quad P < 0,001$$

Tableau 3.5 Répartition comparée des formes de δ et δ-γε.

**Taux de liaison** “Ο-γϵ n’est donc pas chez Homère le simple équivalent de δ indépendamment accompagné de la particule γϵ : c’est peut-être vrai du point de vue étymologique, mais le syntagme δ-γϵ a pris ensuite son indépendance, et il vaut mieux l’étudier comme un lexème unique. Une preuve indirecte de cette singularité est fournie par la prosodie : si l’on étudie le taux de liaison<sup>76</sup> de γϵ avec le mot qui le suit, on s’aperçoit que celui-ci est très différent selon que γϵ fait partie du syntagme δ-γϵ ou non, comme l’atteste le Tableau 3.6<sup>77</sup>.

	Avec liaison	Sans liaison	Total
X γϵ	219 39,04 %	342 60,96 %	561 100,00 %
δ-γϵ	233 52,08 %	206 46,92 %	439 100,00 %
<b>Total</b>	<b>452</b> 45,20 %	<b>548</b> 54,80 %	<b>1000</b> 100,00 %

$\chi^2 = 19,59 \quad P > 0,001$

Tableau 3.6 Taux de liaison de γϵ dans le syntagme δ-γϵ et ailleurs.

Le taux de liaison est significativement plus élevé avec le syntagme δ-γϵ qu’avec la particule γϵ en-dehors de ce syntagme.

**Inexistence de \*δς γϵ** Le troisième argument en faveur de l’univerbation de δ-γϵ, à mes yeux le plus important, est l’absence d’exemples de \*δς γϵ. Les catégories du démonstratif δ et du relatif δς sont perméables chez Homère, où l’on trouve à la fois le démonstratif (masculin δ, pluriels en τ-) en fonction de relatif, et inversement le relatif δς en fonction de démonstratif [Monro 1986:§262, §265]<sup>78</sup>. En revanche, on ne trouve jamais \*δς γϵ en fonction de démonstratif chez Homère, alors même qu’une telle variante eût été commode du point de vue métrique<sup>79</sup>. Cette restriction est d’autant plus remarquable que les relatifs δς περ, δς τε et δςτις se rencontrent également au masculin sous

76. La notion de « liaison » recouvre en grec les phénomènes suivants : élision, resyllabation progressive et régressive, gémination des liquides initiales, apparition de segments latents (cette dernière étant exclue dans le cas de γϵ).

77. Le total des occurrences de δ-γϵ est de 439, parce qu’il inclut les cas où il s’agit manifestement de l’article, contrairement au Tableau 3.5, où seuls les emplois pronominaux ont été pris en compte.

78. Au nominatif, la forme δς est la seule qui diffère de manière segmentale du démonstratif δ : les paires ή/ή, ό/ό, οι/οί et αι/αί ne se distinguent que par l’accent, et encore l’absence d’accentuation sur ces formes du démonstratif est-elle sujette à caution. On peut donc également considérer que δς en fonction de démonstratif n’est pas le relatif (thème \*γό-), mais un δ (thème \*so-) recaractérisé par une désinence -ς de nominatif [DÉLG s.u. δ]. La situation est confuse en grec ancien comme dans d’autres langues i.-e., et la proximité phonétique d’un grand nombre des formes les plus employées ne contribue pas à la clarifier. Voir cependant la note suivante.

79. Cf. ce que dit Bakker [1988:103n26] sur l’utilité métrique des deux formes alternantes de δ(ς) περ. De façon générale, les relatifs ne sont jamais suivis de γϵ chez Homère [LS] s.u. δσγϵ], contrairement à ce qu’affirme Chantraine [GH:§130], l’unique exception étant le relatif de quantité dans le vers formulaire δσσα γϵ δη ξύμπαντα θεών ιότητι μόγησα (η 214, ξ 198).

la forme ὃ περ, ὃ τε et ὅτις<sup>80</sup>. La conclusion qui s'impose est que ὃ-γε est bien un lexème univerbé, comparable pour sa formation à ὄδε ou au latin *idem*<sup>81</sup>, c'est-à-dire que ses constituants étymologiques manifestent une solidarité plus étroite que ceux de ὄς περ, ὄς τε et ὄς τις. (Cela n'empêche pas, d'ailleurs, qu'on trouve des cas où il faut précisément lire ὃ γε en deux mots, c'est-à-dire des cas où la particule γε est associée indépendamment à un pronom anaphorique ou un article ὃ, de même que l'existence du déictique ὄδε n'interdit pas la collocation de ὃ et δέ dans des contextes où chaque mot a sa valeur propre.)

### 3.3.5.2 Signification et emplois de ὃ-γε

Dès lors qu'on considère que ὃ-γε est un lexème unique, on n'est pas surpris de constater qu'il est très difficile d'expliquer son sens et son emploi par la simple addition des valeurs sémantiques de ὃ et de γε : c'est qu'il faut examiner ὃ-γε de manière synthétique, et non analytique. Ainsi, les auteurs des différents lexiques où l'on trouve une entrée consacrée à ὃ-γε<sup>82</sup> ont souvent peine à masquer leur embarras, comme l'attestent, par exemple, les définitions citées en 3.124.

- 3.124 a. The demonstr[ative] pron[oun] ὃ, ἡ, τό, made slightly (if at all) more emphatic by the addition of γε. [LS] s.u. ὃ γε]
- b. The demonstr[ative] ὃ, ἡ, τό intensified, and yet often employed where we should not only expect no emphasis, but not even any pronoun at all, as in the second of two alternatives. [Autenrieth s.u. ὃγε]

Tout en affirmant que γε vient « intensifier » le pronom ὃ ou lui ajouter de l'« emphase », les lexicographes récusent, dans le même mouvement, une telle explication. Cela est dû à la grammaticalisation de ὃ-γε : si l'on peut apercevoir en quoi le sémantisme de γε contribue à la valeur générale de l'anaphorique ὃ-γε, il faut en même temps reconnaître que cette valeur n'est plus perceptible en tant que telle dans la synchronie de la langue épique.

**Référence spécifique** La difficulté semble provenir de la notion d'« emphase » attribuée à la particule γε : une telle notion est en effet exclue dans plusieurs contextes d'emplois de ὃ-γε, notamment

80. Voir par exemple H 114 pour ὃ περ, P 757 pour ὃ τε et α 47 pour ὅτις.

81. Comme preuve de l'univerbation ancienne de ὄδε, Chantraine [GH:276n3] mentionne la double flexion attestée dans les formes éoliennes τοῖσδεσ(σ)ι (K 462, β 47, φ 93+), et rappelle qu'une accentuation propérispomène des formes trochaiques ἦδε, τοῦσδε, etc. est attestée dans les manuscrits et jugée traditionnelle [GH:276n3]. Par ailleurs, dans le latin *idem*, on peut noter qu'il a existé une forme masc. nom. *isdem*.

82. Cunliffe [1963 s.u. ὃ] fait comme si γε n'était que décoratif, en se contentant de signaler qu'il arrive que γε accompagne le pronom ὃ.

l'expression d'alternatives. Or, si l'on tient à expliquer les emplois de ὄ-γε à partir du sémantisme de γε, il est nécessaire, dans un premier temps, de comprendre plus précisément ce dernier (d'autant plus que près de la moitié des 1000 occurrences homériques de γε relèvent des emplois de ὄ-γε). Il semble préférable d'attribuer à cette particule, de façon générale, une valeur fondamentale déterminative [Denniston 1954:114] : elle opère une délimitation dans le processus de référence du mot auquel elle est associée<sup>83</sup>. À ce titre, elle est parfaitement appropriée à l'association avec un anaphorique : dans le processus de résolution de l'anaphore, elle ajoute l'idée de délimitation ; on pourrait rendre cela par la différence entre *lui* et *lui précisément*. Si l'on peut dire qu'il y a une insistance ou une « emphase », ce n'est pas sur le pronom lui-même, mais sur la délimitation référentielle effectuée par ce pronom. Aussi ὄ-γε se laisse-t-il définir comme un pronom anaphorique marquant le caractère spécifique de la référence. Le processus à l'œuvre est clairement défini par S. Dik (300) :

- 3.125 Référence spécifique : le locuteur a en tête un référent précis et invite l'auditeur soit à identifier le référent correspondant dans sa propre information pragmatique, soit à construire un référent correspondant. [d'après S. Dik 1997a:188 (84a)]

C'est à partir de cette idée d'anaphore spécifique qu'on peut, je crois, expliquer les différents contextes d'emplois de ὄ-γε : elle est le facteur commun de l'ensemble des exemples de ὄ-γε. Ceux-ci se répartissent en quatre grandes catégories, qui ne sont pas imperméables, car certains exemples relèvent de plusieurs catégories à la fois.

**“O-γε anaphorique d'insistance** Les emplois de la première catégorie, les plus nombreux, dérivent directement de la définition que j'ai donnée ci-dessus. Prenons ainsi l'exemple 3.126, qui contient deux occurrences semblables de ὄ-γε.

- 3.126 (*Poséidon rappelle à Apollon les méfaits dont Laomédon s'est rendu coupable à leur égard : après les avoir fait travailler pendant un an à la construction des murailles de Troie et à garder ses chevaux, il a refusé de les payer.*)

Σὺν μὲν ὄ-γ' ἠπειλήσε πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθε

δήσειν, καὶ περᾶν νήσων ἔπι τηλεδαπάων·

στεῦτο δ' ὄ-γ' ἀμφοτέρων ἀπολεψέμεν οὐατα χαλκῶ.

Φ 453-455

De plus, il a menacé de nous lier ensemble les pieds et les mains, et de nous envoyer dans des îles lointaines ; et puis il prétendait qu'il allait nous couper les oreilles à tous les deux d'un coup de bronze.

Le meilleur traitement de ce type d'exemples, à ma connaissance, est celui de Koch dans le *Lexicon Homericum* d'Ebeling. Il rapproche l'expression ὄ-γε du latin *idemque*, et commente cet emploi de la façon suivante :

83. Elle est donc compatible tant avec une expression topique qu'avec une expression focale [Dik 1995:44-45], et ne peut être définie comme une particule de focus exclusif [contra Bakker 1988:97], car ce n'est là qu'une de ses fonctions, qui dérive de sa valeur de base délimitative.

- 3.127 Id quod Bernhardy vocat « Identität der Person in zwei Handlungen ». Significatur enim eundem hominem qui prius fecerit, fecisse etiam alterum, atque augeatur vis pronominis simplicis quod cum quodam animi affectu diserte eius de quo sermo fuit aut qui in omnium ore et cognitione est memoria repetitur.

[LexHom s.u. ὄ: 2b]

[C'est] ce que Bernhardi appelle « identité de la personne dans deux actions ». Ce qui est indiqué, c'est que le même homme qui a fait quelque chose auparavant fait aussi autre chose ; et la force du pronom est augmentée du fait que le souvenir de celui dont on a parlé, ou que tout le monde peut se voir ou se représenter, est répété expressément avec une sorte d'émotion<sup>84</sup>.

Cette intuition peut être reformulée dans les termes de ma définition de ὄ-γε. **L'anaphorique d'insistance**<sup>85</sup> marquant la spécificité de la référence, c'est-à-dire donnant à l'auditeur une instruction précise quant à la démarche à suivre (il doit identifier le référent déterminé dans le fonds commun), c'est de ce processus de recherche dans l'information pragmatique disponible que naît dans de nombreux contextes l'idée d'IDENTITÉ : l'auditeur est amené à interpréter le référent du pronom comme étant le même qu'un référent proéminent précédent. En l'occurrence, dans l'exemple 3.126, cette identité produit un effet sémantique : Poséidon attribue par deux fois au même Laomédon une nouvelle faute (la menace de vente et la menace de mutilation), qui s'ajoute à la première (le refus de payer aux dieux leur salaire). La notion d'identité est utilisée ici pour exprimer l'accumulation<sup>86</sup>.

Cet emploi de ὄ-γε avec une valeur proche du latin *idem* explique qu'on rencontre très souvent cet anaphorique dans des constructions disjonctives : alternatives ἢ... ἢ (3.128), clauses négatives coordonnées οὔτε/μήτε... οὔτε/μήτε (3.129), ou constructions adversatives οὐ/μή... ἀλλά, que cette valeur adversative soit réelle ou teintée d'une nuance explicative (3.130). Le pronom peut être exprimé dans le premier membre (3.128–3.129) ou dans le second (3.130)<sup>87</sup>.

- 3.128 (Pénélope exprime les craintes qu'elle a pour son fils.)

Τοῦ δ' ἀμφιτρομέω καὶ δεῖδια μή τι πάθῃσιν  
ἢ ὄ-γε τῶν ἐνὶ δήμῳ, ἔν' οἴχεται, ἢ ἐνὶ πόντῳ.

δ 820–821

Je tremble pour lui, et je crains qu'il ne lui arrive quelque chose, soit au pays où il part, soit en mer.

'...qu'il ne subisse, ou bien lui une des choses du pays où il se rend, ou bien en mer'

84. Voir également KG [§629], qui indique ceci : « in der epischen Sprache wird oft in zwei aufeinander folgenden Sätzen bei durchaus nicht zweifelhaftem Subjekte in dem zweiten Satze das Subjekt durch ὄγε mit einem gewissen Nachdrucke wiederholt, um die Identität des Subjekts für beide Sätze hervorzuheben ».
85. Je reprends ici l'expression que Touratier [1994:44–47] applique à *idem*.
86. Pour une explication du même type, mais qui ne tient pas compte de l'unité lexicale de ὄ-γε, voir Bonifazi [2009:18].
87. Notons que cet usage est encore attesté chez Hérodote, par exemple en 2.173.4 [KG §469]. Le même effet d'identité référentielle dans des clauses alternatives se produit d'ailleurs avec des pronoms personnels [Bekker 1863:284]:

Ἦ σέ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς πάϊς, ἢ σέ γ' Ἀπόλλων.

θ 488

Soit c'est la Muse qui t'a instruit, soit c'est Apollon.

- 3.129 (Zeus dit à Héra qu'elle n'a pas à connaître toutes ses pensées.)  
 Ἄλλ' ὄν μὲν κ' ἐπεικέες ἀκούμεν οὐ τις ἔπειτα  
 οὔτε θεῶν πρότερος **τόν-γ'** εἴσεται οὔτ' ἀνθρώπων. A 547–548  
 Allons, celle qu'il te conviendra d'entendre, personne dès lors, ni dieux ni homme, ne la connaîtra avant toi.  
 '... personne alors ni parmi les dieux ne la connaîtra avant [toi], ni parmi les hommes.'
- 3.130 (Portrait de Mélanthò, qui a toujours été bien traitée par Pénélope.)  
 Ἄλλ' οὐδ' ὡς ἔχε πένθος ἐνὶ φρεσὶ Πηνελοπίης,  
 ἀλλ' ἦ-γ' Εὐρυμάχῳ μισγέσκετο καὶ φιλέεσκεν. σ 324–325  
 Mais malgré cela, elle n'avait aucune pitié en son cœur pour Pénélope, mais elle aimait Eurymaque et couchait avec lui.

**Reprise d'un fil narratif interrompu** La deuxième catégorie rassemble les emplois qui marquent la reprise d'un fil narratif interrompu, c'est-à-dire un emploi typique des <TopR>. Ainsi, on rencontre souvent l'anaphorique de spécificité après un discours direct (3.131), une description (3.132) ou une comparaison (3.133).

- 3.131 (Les deux Ajax raniment l'ardeur de leurs compagnons.)  
 Ὡς **τώ-γε** προβοῶντε μάχην ὄτρυνον Ἀχαιῶν. M 277  
 Voilà comment à grands cris ils poussaient les Achéens à combattre.
- 3.132 (Agamemnon se lève pour prendre la parole. Description de son sceptre et de sa transmission.)  
 Τῷ **ὄ-γ'** ἐρεισάμενος ἔπε' Ἀργείοισι μετηύδα. B 109  
 S'appuyant donc sur ce sceptre, il s'adressa aux Argiens.
- 3.133 (Ulysse et Télémaque, lors de leurs retrouvailles, pleurent à grands cris : comparaison avec des busards ou des vautours auxquels on a enlevé les petits.)  
 Ὡς ἄρα **τοί-γ'** ἔλεινὸν ὑπ' ὄφρυσι δάκρυον εἶβον. π 219  
 Voilà comme ils versaient sous leurs sourcils des larmes pitoyables.

Cet emploi s'explique également à partir de la définition de base que j'ai donnée du mécanisme de référence spécifique. Les interruptions provoquées par un discours direct, une description ou une comparaison n'arrêtent pas complètement la marche du récit ; elles se situent plutôt sur un autre plan, et ont une fonction instrumentale à l'intérieur du récit lui-même. Par conséquent, lorsque le narrateur reprend le fil de son récit, il lui suffit d'inviter l'auditeur à reconnaître le référent qui n'a jamais complètement quitté son esprit. L'emploi d'un pronom anaphorique spécifique est donc tout à fait approprié, parce qu'il met en œuvre précisément ce processus de reconnaissance d'un élément déterminé dans le fonds commun, en l'occurrence dans l'univers du discours.

On entrevoit également pourquoi il n'est pas rare, dans ce type de contexte, de trouver dans la même clause à la fois un pronom ὄ-γε et un <TopNR> anaphorique<sup>88</sup>. En effet, le propre du <TopNR> anaphorique est de ratifier l'évolution d'un référent jusqu'au moment présent du discours.

88. Voir ci-dessus p. 162 sq.



Le résultat est que le <TopNR> anaphorique produit un effet de clôture. Ainsi, dans l'exemple 3.132 ci-dessus, le pronom τῶ permet de ratifier le sceptre d'Agamemnon comme topique de l'énoncé qui va suivre, tout en validant la représentation que l'auditeur peut s'en faire à partir de la description qui en a été donnée. Mais, par la vertu de cet effet de clôture, on obtient également un contexte favorable à l'emploi de ὄ-γε, qui permet d'indiquer la continuité référentielle par-delà l'interruption suscitée par la description. Comme on l'a dit plus haut à propos de la différence entre les <TopNR> anaphoriques et les <TopR>, les premiers provoquent le changement d'épisode, tandis que les seconds marquent la continuité du cadre référentiel malgré le changement d'épisode<sup>89</sup>.

**Description et explication** Le troisième type de contexte, l'introduction d'une description ou d'une explication, est à nouveau un contexte typique de l'emploi des <TopR> ; mais ce qui est intéressant ici, c'est que l'emploi de ὄ-γε chez Homère semble faire concurrence à celui des <TopR> lexicaux, ou, pour mieux dire, l'emploi des <TopR> lexicaux dans ce type de contexte y est rare en grec homérique, alors qu'il est fréquent en grec classique, où ὄ-γε a disparu<sup>90</sup>. On emploie donc volontiers le pronom ὄ-γε lorsque le cours du récit est interrompu par une description (3.134) ou une explication, que le rapport explicatif soit explicitement marqué comme tel (3.135) ou simplement laissé à l'interprétation de l'auditeur (3.136).

- 3.134 (*Le Cyclope fait rentrer ses moutons dans sa grotte.*)  
 Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὑψόσ' αἰείρας,  
 ὄβριμον· οὐκ ἂν τόν-γε δύω καὶ εἴκοσ' ἄμαξαι  
 ἐσθλαὶ τετράκυκλοι ἀπ' οὔδεος ὀχλίσειαν·  
 τόσσην ἠλίβατον πέτρην ἐπέθηκε θύρῃσιν. 1240–243
- Ensuite, il plaça un gros bloc pour boucher l'entrée, en le soulevant bien haut, un bloc énorme : vingt-deux solides chariots à quatre roues n'auraient pu le déplacer du sol ; telle était la taille de la pierre ronde dont il boucha l'entrée.
- 3.135 (*Zeus détourne son regard de la plaine de Troie.*)  
 Οὐ γὰρ ὄ-γ' ἀθανάτων τιν' ἐέλπετο ὄν κατὰ θυμὸν  
 ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσιν. N8–9
- C'est qu'il ne s'attendait pas en son cœur à ce qu'un immortel vienne aider les Troyens ou les Danaens.
- 3.136 (*Télémaque rassure Pénélope sur l'issue du combat entre Ulysse et Iros.*)  
 Οὐ μὲν τοι ξείνου γε καὶ Ἴρου μῶλος ἐτύχθη  
 μνηστήρων ἰότητι, βίη δ' ὄ-γε φέρτερος ἦεν. σ 233–234
- En fait, le combat de l'étranger avec Iros n'a pas du tout fini comme l'auraient voulu les prétendants : il l'a emporté par la force<sup>91</sup>.

89. Voir ci-dessus p. 205.

90. Voir ci-dessus la section 3.3.5, p. 217 sq.

91. L'emploi de γε avec ξείνου dans la clause précédente doit sans doute être mis en rapport avec le fait que Télémaque répond à sa mère qui lui reproche d'être moins sensé que quand il était jeune, car il a laissé l'étranger se faire maltraiter. Télémaque commence donc par rectifier l'affirmation de Pénélope (« je suis enfin sage, alors

Ici encore, le processus de référence spécifique redouble et renforce, pour ainsi dire, l'emploi en tant que <TopR> : le passage à la description ou à l'explication induit, par nature, un changement d'épisode, mais il est nécessaire dans bien des cas de maintenir le cadre référentiel constant. Cela permet en effet d'ancrer la description ou l'explication dans le fil du récit, c'est-à-dire de marquer le référent que la digression a en commun avec ce qui précède. Le grec classique, comme on l'a vu, privilégie dans ce cas l'emploi d'un <TopR> ; mais l'existence d'un pronom anaphorique spécifique en grec homérique fournit une stratégie alternative.

**Conclusion d'un paragraphe** Le quatrième contexte dans lequel on rencontre  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  est la conclusion d'un paragraphe. Comme on l'a vu, en effet, le processus de référence spécifique permet, à travers la création d'un effet d'identité, de souligner la continuité avec ce qui précède. Cette continuité peut être interprétée de plusieurs manières. Elle peut, comme dans l'exemple 3.126 ci-dessus, permettre de formuler une nouvelle prédication à propos d'un même référent et de suggérer l'idée d'une accumulation. Mais elle est également susceptible d'indiquer une sorte de conséquence entre deux propositions : l'emploi de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  rend visible une relation sémantiquement sous-déterminée entre deux propositions, ce qui peut être compris comme une façon d'indiquer un lien de cause à effet. Ainsi, dans l'exemple 3.137, le pronom  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  souligne le lien qui unit cet énoncé au le texte qui précède, et l'on est fondé à interpréter ce lien comme une relation de cause à effet<sup>92</sup>.

3.137 (*Agamemnon est de retour à Argos : il baise le sol de sa patrie.*)

Τὸν δ' ἄρ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδε σκοπός, ὃν ῥα καθεῖσεν  
 Αἴγισθος δολόμητις ἄγων, ὑπὸ δ' ἔσχετο μισθὸν  
 χρυσοῦ δοιὰ τάλαντα· φύλασσε δ'  $\delta$ - $\gamma$ ' εἰς ἐνιαυτόν,  
 μή ἐλάθοι παριῶν, μνήσαιο δὲ θούριδος ἀλκῆς.

δ 524–527

Mais, du haut de sa guette, un veilleur le vit, que le rusé Égisthe avait posté là, en lui promettant pour salaire deux talents d'or ; il montait donc la garde toute l'année, pour éviter que l'autre ne lui échappe et ne se souvienne de sa bravoure impétueuse.

**Emplois marginaux** Outre ces emplois de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  que j'appellerai typiques, et qui couvrent la plupart des occurrences (397, soit 90,43 %), on trouve également chez Homère un certain nombre de cas qui résistent à l'analyse que je propose. Ces exemples récalcitrants comprennent, entre autres, une dizaine d'occurrences au neutre où  $\tau\acute{o}$ - $\gamma\epsilon$  annonce une clause complétive (3.138) ou relative (3.139).

qu'auparavant j'étais ignorant») avant de revenir à l'étranger. Pour expliciter l'emploi de ce  $\gamma\epsilon$ , on pourrait le gloser par « pour en revenir à l'étranger ». Cette proéminence dans le dialogue fait qu'il n'y a pas d'ambiguïté dans l'identification du référent de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ , bien qu'il puisse textuellement se rapporter tant à l'étranger qu'à Iros.

92. Cf. les paraphrases de  $\delta$ - $\gamma\epsilon$  que donnent CK [2.69.15.0.K]. Bien qu'ils considèrent que le pronom « characterizes the person referred to by the pronoun as engaging in an activity expressed by the verb which is typical and expected from that person » [CK 2.69.15.0], leurs paraphrases me paraissent plutôt d'ordre contextuel, c'est-à-dire ancrées dans le récit plutôt que typiques du personnage qui les accomplit.

- 3.138 (*Priam s'adresse aux deux camps avant le duel entre Pâris et Ménélas, et déclare qu'il ne veut pas assister à ce combat.*)  
 Ζεὺς μὲν που τό-γε οἶδε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι  
 ὀπποτέρῳ θανάτοιο τέλος πεπωμένον ἐστίν. ξ363–364  
 Zeus le sait, j'imagine, ainsi que les autres dieux immortels, auquel des deux le terme de la mort est destiné.
- 3.139 (*Eurymaque prend des précautions oratoires avant d'interroger Télémaque sur l'étranger-Athéna.*)  
 Μὴ γὰρ ὃ γ' ἔλθοι ἀνὴρ, ὅς τις σ' ἀέκοντα βίηφι  
 κτήματ' ἀπορραΐσει, Ἰθάκης ἔτι ναιεταούσης. α403–404  
 Que ne vienne jamais l'homme qui te dépouillera de tes biens, contre ton gré et par la force, tant qu'il y aura des habitants en Ithaque !

Il est possible qu'en fin de compte ces exemples atypiques et minoritaires ne relèvent pas de l'emploi du pronom ὃ-γε, mais simplement du pronom ὃ suivi de la particule γε dans son acception normale.

**Position et fonction pragmatique de ὃ-γε** Du point de vue de l'ordre des mots, le pronom ὃ-γε présente la caractéristique intéressante d'être très rarement à l'initiale de la clause. Il n'y a dans tout le corpus homérique que 13 cas (2,96 %) où ὃ-γε est indiscutablement en première position dans la clause. Or j'essaierai de démontrer que les propriétés positionnelles de ὃ-γε sont liées à son statut informatif, lequel est lui-même en rapport indirect avec le mécanisme sémantique de référence spécifique qui est au cœur de l'emploi de ce pronom.

Rappelons-nous que la référence spécifique consiste à inviter son auditeur à chercher dans l'information dont il dispose un référent précis que le locuteur a dans l'esprit. D'autre part, la caractéristique distinctive du TopR est que la présupposition relationnelle qu'elle exprime est marquée comme déjà ratifiée. Il y a donc des affinités sémantiques et pragmatiques entre ὃ-γε et la fonction TopR. De même que le TopR signale une continuité dans l'ordre de la topicalité, le pronom ὃ-γε va être amené à indiquer explicitement une continuité dans l'ordre de la référentialité. C'est pourquoi, dans la majorité des occurrences, ὃ-γε est également un <TopR>. Je m'empresse d'ajouter que cette relation d'affinité n'est pas une relation nécessaire : on trouve des exemples de ὃ-γε en fonction de TopCE, TopNR et même FocR. Mais de façon générale, l'association entre les deux types d'expressions a bien lieu.

Cette association explique le placement de ὃ-γε dans l'ordre des mots, tel qu'on peut le voir dans le Tableau 3.7. On constate en effet que le placement initial (P<sup>1</sup>) est rare, tandis que le placement en seconde position (P<sup>1+1</sup>), la position dite « de Wackernagel », est très fréquent (il couvre même 92,03 % des occurrences si l'on additionne tous les cas où le pronom est précédé d'une conjonction prépositive).

Position	Nombre d'occurrences
<b>P<sup>I</sup></b>	<b>13</b>
Position initiale	2,96 %
<b>P<sup>I</sup> ou P<sup>I+1</sup></b>	<b>144</b>
Position initiale ou seconde*	32,80 %
<b>P<sup>I+1</sup></b>	<b>228</b>
Seconde position**	51,94 %
<b>P<sup>I+1</sup>/P<sup>V+1</sup></b>	<b>32</b>
Seconde position ou position immédiatement postverbale***	7,29 %
<b>P<sup>V+1</sup></b>	<b>3</b>
Position immédiatement postverbale	0,68 %
<b>Après &lt;FocR&gt;</b>	<b>11</b>
	2,51 %
<b>Autres</b>	<b>8</b>
	1,82 %
<b>Total</b>	<b>439</b>
	56,26 %

\* Cas où δ-γε est précédé par un coordonnant prépositif.

\*\* Dont 8 cas (1,82 %) dans lequel δ-γε est placé à l'intérieur du premier constituant de la clause.

\*\*\* Cas où, le verbe étant initial, δ-γε est à la fois en P<sup>I+1</sup> et en P<sup>V+1</sup>.

Tableau 3.7 Position du pronom δ-γε dans la clause.

Cette configuration s'explique si l'on considère δ-γε comme un pseudo-postpositif, c'est-à-dire si on la met en rapport avec la fonction pragmatique majoritaire du pronom. Comme on l'a vu plus haut (p. 216 sq.), le caractère prosodiquement réduit des <TopR> leur confère un comportement de post-positifs ; or, non seulement δ-γε est généralement banni de la P<sup>I</sup>, mais il peut occuper des positions réservées aux postpositifs et aux <TopR> : immédiatement après le verbe (3.140), à l'intérieur d'un autre constituant (3.141), entre le <FocR> et le verbe (3.142).

- 3.140 (*Eumée présente le destin malheureux du mendiant.*)  
 Ὡς γάρ οἱ ἐπέκλωσεν τὰ-γε δαίμων. π 64  
 Tel est le destin que lui a filé le dieu.
- 3.141 (*Télémaque se rend à l'Assemblée.*)  
 [Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷ-γε χάριν] κατέχευεν Ἀθήνη. β 12+  
 Et Athéna le couvrit d'une grâce divine.
- 3.142 (*Aphrodite vante à Hélène le charme de Pâris.*)  
 οὐδέ κε φαίης  
 ἀνδρὶ μαχεσσάμενον τόν-γ' ἐλθεῖν, ἀλλὰ χορόνδε  
 ἔρχεσθ', ἢ ἐ χοροῖο νέον λήγοντα καθίζειν Γ 392-394  
 On ne croirait pas qu'il revient du combat, mais qu'il va aller danser, ou qu'il vient de quitter la danse et qu'il se repose.

Tout cela est le signe, à mon sens, que ὄ-γε est le plus souvent un <TopR>, même s'il y a des exceptions, comme l'exemple 3.143, où l'anaphorique spécifique τά-γε est un <FocR>. L'emploi de ce pronom permet à Nausicaä de bien faire entendre à Ulysse la continuité référentielle avec le sujet du récit que celui-ci vient de lui faire.

- 3.143 (Zeus attribue à son gré bonheur et malheur à chacun.)  
 Καί που σοὶ τά-γ' ἔδωκε, σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης. ζ<sub>190</sub>  
 Et toi aussi, j'imagine, c'est là ce qu'il t'a donné, et il faut bien que tu l'endures.

En somme, les arguments que j'ai présentés ci-dessus démontrent, je l'espère, l'opportunité de reconnaître dans la langue homérique l'existence d'un pronom anaphorique spécifique ὄ-γε, que ses propriétés référentielles rendent particulièrement apte à occuper la fonction TopR.

### 3.3.6 Présupposition

**Définition** La dernière position structurale du schéma de l'ordre des mots en grec ancien est réservée aux éléments présupposés non topiques. En effet, il arrive, même en grec, qu'on doive exprimer certains éléments non topiques mais présupposés, c'est-à-dire des éléments qui sont dans le champ d'une présupposition existentielle ou d'une métaprésupposition concernant leur statut d'activation et/ou d'identifiabilité, mais qui ne sont pas cependant dans le champ de la présupposition relationnelle de l'énoncé. Normalement, de tels éléments ne sont tout simplement pas exprimés dans un énoncé. Cependant, l'énoncé est soumis à une double exigence : d'une part celle de la grammaticalité, qui requiert l'expression minimale de certains arguments d'un verbe, par exemple ; d'autre part celle de l'intelligibilité, qui pousse le locuteur à être aussi explicite que possible pour éviter que la communication n'échoue. Ces deux exigences sont d'ailleurs liées : l'agrammaticalité d'un énoncé relève souvent de son inintelligibilité, et *vice versa*. Toujours est-il qu'elles incitent le locuteur à donner à son énoncé une certaine complétude, qui s'obtient notamment en exprimant des éléments présupposés non topiques. Leur position dans l'ordre des mots en grec ancien est à la fin de l'énoncé, l'ordre interne de ses éléments restant indéfini, selon la Règle 12.

**Règle 12. Placement de la <Présupposition> :**

Les éléments qui, sans être des topiques de la proposition, font partie de la présupposition et doivent être exprimés (<Psp>), sont placés à la fin de l'énoncé, après toute autre expression, dans la position {Psp}.

$$\langle \text{Psp} \rangle \rightarrow \{ \text{Psp} \}$$

Ainsi, dans l'exemple 3.144, après un verbe en {FocR} (focus de polarité) suivi du <TopR> ή ἀρετή, qui est le topique de tout le paragraphe, il devait sembler nécessaire de préciser, à la fois pour être bien compris et peut-être pour que l'énoncé ne soit pas grammaticalement incomplet, le prédicat présupposé δύναμις εὐεργετική. Celui-ci est donc placé en {Psp}, conformément à la Règle 12.

- 3.144 (La vertu est un pouvoir de faire le bien (δύναμις εὐεργετική); énumération des parties de la vertu.)  
 Ἀνάγκη δὲ μεγίστας εἶναι ἀρετὰς τὰς τοῖς ἄλλοις χρησιμωτάτας, εἴπερ ἐστὶν ἡ ἀρετὴ  
**δύναμις εὐεργετική.** Arist. Rhét. 1366b  
 Il est nécessaire que les plus grandes vertus soient celles qui sont le plus utiles aux autres, si la vertu est bien un pouvoir de faire le bien.

Chez Homère, la position {Psp} est également nécessaire pour accueillir des éléments présupposés comme κείσθαι dans l'exemple 3.145.

- 3.145 (Sarpédon demande de l'aide à Hector.)  
 Πριαμίδη, μὴ δὴ με ἔλωρ Δαναοῖσιν ἐάσης  
**κείσθαι, ἀλλ' ἐπάμυνον.** E 684–585  
 Fils de Priam, ne me laisse pas être la proie des Danaens, mais défends-moi.

**Psp vs TopR** Bien sûr, il est souvent difficile de distinguer entre <Psp> et <TopR>. L'exemple 3.146 le montre assez clairement.

- 3.146 (Début du discours.)  
 Πολλά με τὰ παρακαλοῦντα ἦν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, **γράψασθαι Νέαιραν τὴν  
 γραφὴν ταυτηνὶ καὶ εἰσελθεῖν εἰς ὑμᾶς.** Dém. 59.1  
 Nombreuses sont les raisons qui me poussaient, Athéniens, à intenter à Néaira le présent procès et à venir m'adresser à vous.

La situation de cet énoncé, qui ouvre le discours de Démosthène, permet de penser que le fait que le locuteur a intenté un procès à Néaira, ainsi que le fait qu'il vient s'adresser aux Athéniens, est présupposé : d'une part il se tient effectivement devant les jurés, et d'autre part ceux-ci savent quelle affaire doit être jugée. Tout cela est donc connu des auditeurs de l'orateur. Le contenu de son assertion est donc simplement le bien-fondé de son action en justice. De plus, on peut regarder τὰ παρακαλοῦντα comme le topique ratifié de la proposition : en effet, l'orateur peut considérer à juste titre qu'au moment où il commence son discours, les jurés veulent savoir pourquoi il s'est fait l'accusateur de la femme de l'archonte-roi. C'est donc bien ce qui l'a poussé à faire cela qui est le topique de la proposition, et ce topique est ratifié parce qu'il va de soi au début d'une plaidoirie (c'est d'ailleurs un topos rhétorique de l'exorde). Par contre, je ne suis pas certain qu'on puisse en dire autant de γράψασθαι... εἰς ὑμᾶς : en effet, cette clause ne fait que préciser, pour plus d'intelligibilité, le contenu de παρακαλοῦντα. Il s'agirait donc d'un élément présupposé, mais non d'un topique. Cependant, on peut aussi considérer que le fait que l'accusateur poursuive Néaira est également un topique ratifié de la

proposition, puisque le discours d'accusation est, pourrait-on dire, un long commentaire de l'acte de justice lui-même. Dans de tels cas, il ne me semble pas nécessaire d'élaborer des distinctions excessives, d'autant plus que la position finale dans l'énoncé est, dans la plupart des cas, la même pour les deux types de constituants. Le seul critère qu'on puisse utiliser est le caractère référentiel ou non de l'expression : comme un <TopR> est forcément référentiel, toutes les expressions non référentielles présupposées doivent être tenues pour des <Psp>. C'est notamment le cas des clauses présupposées (participiales, infinitives ou finies). Ainsi, dans l'exemple 3.147, le génitif absolu *σεῖο καταφθιμένοιο* est présupposé (Hector vient de suggérer l'hypothèse de la mort d'Achille), et placé en {Psp} conformément à la Règle 12.

3.147 (*Hector se moque d'Achille qui vient de le manquer, et prétend qu'il va le tuer.*)

Καί κεν ἐλαφρότερος πόλεμος Τρώεσσι γένοιτο

**σεῖο καταφθιμένοιο**· σὺ γάρ σφισι πῆμα μέγιστον.

Χ<sub>287-288</sub>

Et la guerre serait plus facile aux Troyens, si tu mourais, car c'est toi leur pire fléau.

En somme, Matic [2003a:615] a raison d'inclure dans le schéma une position réservée aux éléments présupposés qui ne sont pas couverts par les règles précédentes, bien qu'il ne justifie ce postulat à aucun endroit<sup>93</sup>.



Ici s'achève l'inventaire des constituants pragmatiques dont la définition est pertinente en grec ancien (il n'en irait évidemment pas de même dans une autre langue, où l'on pourrait rencontrer d'autres distinctions, et où celles du grec ancien pourraient être neutralisées). Cependant, on a entrevu çà et là dans ce chapitre qu'un énoncé pouvait comprendre plusieurs expressions topiques. C'est l'objet de la section suivante.

93. Il est possible que la mention du « *presupposed material* » soit un reliquat de la position « *Reste* » du schéma de H. Dik [1995] (voir 1.40, p. 68) : ces éléments « *pragmatiquement non marqués* » sont en effet redéfinis par Matic [2003a:578] à travers la notion de présupposition.

### 3.4 TOPIQUES MULTIPLES

#### 3.4.1 Sur la possibilité d'avoir plus d'une expression topique par clause

**Données typologiques** De nombreuses théories linguistiques récusent la possibilité d'avoir plus d'une expression topique par clause. C'est notamment le cas de la FG, et, par conséquent, du modèle de H. Dik [1995, 2007]<sup>94</sup>. Or cette limitation n'a pas lieu d'être. La raison principale est qu'elle se voit contredite par les données typologiques : dans de nombreuses langues, on trouve plusieurs expressions topiques dans la même clause. Ainsi, en grec moderne, en roumain et en bulgare, comme on le voit dans l'exemple 3.148, on peut trouver deux expressions topiques, avec le redoublement du clitique caractéristique [Stanchev 1997, Krapova 2004].

- 3.148 a. Grec moderne :  
 Τα βιβλία<sub>i</sub> της Μαρίας, της<sub>j</sub>= τα<sub>i</sub>= έδωσε ο Γιάννης.  
 Marie, les livres, Jean les lui a donnés.
- b. Roumain :  
 Mioara-ei<sub>i</sub> inel-ul<sub>j</sub> i<sub>i</sub>= l<sub>j</sub>= a dat Anghel  
 Mioara-DAT bague-DEF.ACC PRO.DAT PRO.ACC AUX donner.PTCP Anghel  
 Marie, la bague, Anghel la lui a donnée. [d'après Krapova 2004 : 147 (15)]
- c. Bulgare :  
 Na Marija<sub>i</sub> pari-te<sub>j</sub> í<sub>i</sub> gi<sub>j</sub> dade Ivan.  
 à Marie argent.ART.PL PRO.DAT.SG PRO.ACC.PL donner.PRF.3SG Ivan  
 Marie, l'argent, Ivan le lui a donné. [d'après Krapova 2002 : 123 (44)]

La possibilité d'avoir plusieurs expressions topiques existe aussi en turc (3.149a), où les expressions topiques sont placées avant l'expression focale *dün* ; de même, le basque permet l'extrapolation de plusieurs topiques à la fois (3.149b).

- 3.149 a. Turc :  
 Kitab-ı Ali-ye Hasan-Ø dün ver-di-Ø  
 Livre-ACC Ali-DAT Hasan-NOM hier donner-PST-3SG  
 Le livre, Ali, c'est hier qu'il l'a donné à Hasan.  
 [d'après Hengeveld & Mackenzie 2008 : 94 (194)]
- b. Basque :  
 Zure lagun-ek, seme-ari, opari-a ekarri diote.  
 POSS.2SG ami-ERG.PL fils-DAT.SG cadeau-ACC apporter AUX  
 Vos amis, leur fils, ils lui ont apporté un cadeau.  
 [d'après Bellver & Michaelis 2000 : 6 (13a)]

En ostyak (3.150), on trouve même un marqueur réservé à l'expression du topique secondaire : le verbe porte une marque d'accord (*-ēm*, glossé par 1SG>O2) qui indique précisément que le sujet à la

94. Voir ci-dessus p. 68.



première personne (le topique primaire) agit sur un objet secondaire (le topique secondaire, glosé O2) [Nikolaeva 2004].

3.150 Ostyak (ouralien) :

ma tālax tāta ākət-l-ēm, anta tōta  
1SG champignons ici ramasser-PRS-1SG>O2 NEG là [d'après Nikolaeva 2001: 29 (32)]

C'est ici que je les ramasse, les champignons, pas là-bas.

En français non standard, les combinaisons de plusieurs topiques, ratifiés ou non ratifiés, sont également possibles (3.151).

3.151	Moi Moi, le livre Moi, ton frère Ton frère Ton frère, moi Ton frère, le livre Le livre Le livre, moi	] je-le-lui-donne [	le livre, à ton frère à ton frère le livre moi, le livre le livre moi moi, à ton frère à ton frère	[Lambrecht 1981: 55 (66)]
-------	---	---------------------	---	---------------------------

Cet exemple montre par ailleurs que dans ce type de construction, l'ordre des expressions topiques est libre, et n'affecte pas l'interprétation [É. Kiss 1998b: 3–4, Bellver & Michaelis 2000: 6]. Pour s'en convaincre, on peut examiner, par exemple, le début de deux variantes d'une même fable d'Ésope :

- 3.152 a. Γεωργού παῖδα<sub>1</sub> ὄφις<sub>2</sub> ἐρπύσας ἀπέκτεινεν. (I)  
 b. Ὄφις<sub>2</sub> γεωργού παῖδα<sub>1</sub> δήξας ἐν τῷ ποδι παραχρήμα νεκρὸν ἔδειξεν. (IIIδ)  
 Ésope, *Fables* 51 Hausrath (= 96 Halm, 81 Chambry)
- a. Un serpent, s'étant approché en rampant du fils d'un paysan, l'avait tué.  
 b. Un serpent, ayant mordu au pied le fils d'un paysan, avait aussitôt causé sa mort.

Cependant, on a pu considérer que le deuxième topique avait un caractère secondaire [Nikolaeva 2001]; il est possible, en effet, que l'ordre dans lequel les expressions topiques sont ainsi empilées, en opérant chaque fois une restriction de la section de l'univers par rapport à laquelle la proposition doit être évaluée, puisse avoir une certaine pertinence<sup>95</sup>. Mais il est souvent difficile de discerner une quelconque différence de sens entre les variantes : ainsi, dans l'exemple 3.152, les deux versions enchaînent sur la réaction du père de l'enfant<sup>96</sup>; la relative prééminence du serpent ou de l'enfant ne semblent donc pas en cause.

95. Voir ci-dessus l'exemple 1.15, p. 54.

96. On peut d'ailleurs considérer que le génitif γεωργού est également un <TopNR>, et qu'il y a donc trois <TopNR> empilés au début de la fable, ce qui donnerait, en français oral : « un paysan, son fils, un serpent l'avait tué ».

**Fonction des topiques multiples** Généralement, une construction à topiques multiples sert à indiquer que l'énoncé doit être interprété non seulement comme étant à propos de ces topiques, mais aussi à propos de la relation qui existe entre ces topiques [Lambrecht 1994 : 147–148].

- 3.153 (Philippe prétend qu'il a rendu aux Athéniens les prisonniers de guerre.)  
 Ὅς τὸν μὲν Καρύστιον, τὸν πρόξενον τῆς ἡμετέρας πόλεως, ὑπὲρ οὗ ὑμεῖς τρεῖς πρέσβεις ἐπέμψατε ἀπαιτοῦντες, | **τοῦτον τὸν ἄνδρα<sub>1</sub> ἐκεῖνος<sub>2</sub>** οὕτω σφόδρα ὑμῖν ἐβούλετο χάρισασθαι, ὥστ' ἀπέκτεινε καὶ οὐδ' ἀναίρεσιν ἔδωκεν, ἵνα ταφῇ. Dém. 7.38  
 Mais Carystios, le proxène de notre cité, que vous avez fait réclamer par trois ambassades, cet homme, Philippe désirait si fort vous accorder sa grâce, qu'il l'a fait tuer et ne vous a même pas laissé enlever son corps pour l'enterrer.

Dans l'exemple 3.153, Démosthène introduit un nouveau topique, Carystios, dont il précise l'identité par une relative assez longue. Par un double <TopNR> anaphorique, il indique qu'il reprend le fil de son discours. Ce qui est important, c'est que le topique de son énoncé n'est pas seulement Carystios et Philippe, mais aussi la relation entre les deux, voire, conformément à la fonction sémantique de chacun des constituants telle qu'elle est suggérée par les marques casuelles, ce que Philippe a fait au malheureux Carystios.

En grec ancien, on rencontre fréquemment des clauses comprenant plusieurs expressions topiques [Matić 2003a : 600–603, Goldstein 2010 : 74–75]. Chacune de ces expressions est placée dans la position qui correspond à sa fonction précise : {TopCE}, {TopNR} ou {TopR}. On peut donc trouver des clauses dont les expressions topiques sont distribuées sur deux ou trois positions. De plus, s'il ne peut y avoir qu'un seul <TopCE> par clause, les positions {TopNR} et {TopR}, en revanche, peuvent accueillir plusieurs expressions topiques chacune<sup>97</sup>. C'est ce qui est énoncé par la Règle 13.

**Règle 13. Topiques multiples :**

Un énoncé peut comporter plusieurs expressions topiques, de différents types, qui sont placées selon leurs règles de placement respectives (Règle 7 pour {TopNR}, Règle 8 pour {TopCE}, Règle 10 pour {TopR}). Les positions {TopNR} et {TopR} peuvent accueillir plusieurs constituants topiques.

Voici diverses combinaisons qui se rencontrent en grec classique et chez Homère :

► un <TopCE> et un <TopNR> :

- 3.154 (Démosthène accuse Midias d'avoir détérioré le « vêtement sacré », τὴν ἐσθῆτα τὴν ἱερὰν, qu'il avait fait préparer pour son chœur.)  
**Ἱερὰν**<sub>TopCE</sub> γὰρ **ἔγωγε**<sub>TopNR</sub> νομίζω πᾶσαν ὅσῃν ἂν τις εἴνεκα τῆς ἑορτῆς παρασκευάσῃται, τέως ἂν χρησθῆ. Dém. 21.16  
 Ce que j'appelle « sacré », moi, c'est tout [vêtement] qu'on prépare en vue de la fête, jusqu'à ce qu'on s'en serve.

97. Il semble qu'on ne trouve de <TopR> multiples que dans la position {TopR} même, et non dans les positions alternatives : il arrive que plusieurs <TopR> occupent différentes positions alternatives, mais pas que plusieurs se trouvent dans la même ; seule la position basique peut accueillir plus d'un <TopR>.

- 3.155 (*Ulysse demande à Zeus de lui envoyer 1° à l'intérieur du palais, un mot de présage (φήμη) et 2° à l'extérieur, un signe. Zeus tonne pour lui.*)

**Φήμην**<sub>TopCE</sub> δ' ἔξ οἴκοιο **γυνή**<sub>TopNR</sub> προέηκεν ἀλετρις U 105 (=3.25, p. 173)

Le mot venant du logis, c'est une femme broyant le grain qui le prononça.

► un <TopCE> et un <TopR> :

- 3.156 (*L'accusé explique comment il a rempli son office lorsqu'il a été nommé chorège.*)

**Καθειστήκει**<sub>TopCE</sub> μὲν ἢ **χορηγία**<sub>TopR</sub> οὕτω. Antiph. 6.14

Voilà donc les arrangements que j'avais faits pour la chorégie.  
'...était arrangée la chorégie ainsi...'

- 3.157 (*Diomède attaque Énée, bien qu'il ait vu qu'Apollon le protège.*)

Τρίς μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε κατακτάμεναι μενεαίνων,  
**τρὶς**<sub>TopCE</sub> δέ οἱ ἐστυφέλιξε φαεινὴν ἀσπίδ' **Ἀπόλλων**<sub>TopR</sub>. E 436–437

Trois fois alors il s'élança, brûlant de le tuer, trois fois Apollon repoussa son écu brillant.

► un <TopNR> et un <TopR><sup>98</sup> :

- 3.158 (*L'ambassadeur Phrynon aurait envoyé à Philippe son fils en cadeau ; des témoins sont entendus.*)

**Τούτων**<sub>TopNR</sub> μὲν τοίνυν οὐκ ἔκρινεν **Αἰσχίνης**<sub>TopR</sub> ὅτι τὸν αὐτοῦ παῖδ' ἐπ' αἰσχύνῃ  
πρὸς Φίλιππον ἔπεμψεν. Dém. 19.233

Celui-là, donc, Eschine ne lui a pas fait un procès pour avoir envoyé son fils se faire déshonorer chez Philippe.

- 3.159 (*Hermès va prévenir Égisthe de ne pas tuer Agamemnon.*)

**Ἐκ** γὰρ **Ὀρέστια**<sub>TopNR</sub> τίσις ἔσσειται **Ἀτρεΐδαο**<sub>TopR</sub>,  
ὀππότ' ἂν ἠβήσῃ τε καὶ ἤσ ἰμείρεται αἴης. α 40–41

Oreste sera à l'origine de la vengeance de l'Atride, quand il aura grandi et qu'il regrettera sa terre.

► plusieurs <TopNR> :

- 3.160 (*Eupolis, Thrasullos et Mnēsōn sont trois frères.*)

**Τούτοις**<sub>TopNR</sub> **οὐσίαν**<sub>TopNR</sub> **ὁ πατήρ**<sub>TopNR</sub> κατέλιπε πολλήν. Isée 7.5

Leur père leur avait laissé une fortune importante.  
'Eux, une fortune, leur père leur en avait laissé une grande.'

- 3.161 (*Le Cyclope vient de s'endormir, alourdi par le vin que lui a donné Ulysse.*)

Καὶ τότε **ἐγώ**<sub>TopNR</sub> **τὸν μοχλὸν**<sub>TopNR</sub> ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς,  
εἶος θερμαίνωτο. I 375–376

Alors, moi, le pieu, je l'enfouis dans l'épaisse couche de cendre, pour le laisser chauffer.

► plusieurs <TopR> :

- 3.162 (*Bataille navale de Sybota. Les Corinthiens ont l'avantage sur l'aile gauche, où ils mettent les Corcyréens en déroute, malgré l'aide des Athéniens ; ils massacrent les survivants, et c'est la première fois qu'une bataille de cette importance a lieu entre des Grecs.*)

Ἐπειδὴ δὲ κατεδίωξαν **τοὺς Κερκυραίους**<sub>TopR</sub> **οἱ Κορίνθιοι**<sub>TopR</sub> ἐς τὴν γῆν, πρὸς τὰ  
ναυάγια καὶ τοὺς νεκροὺς τοὺς σφετέρους ἐτράποντο. Thuc. 1.50.3

98. Voir aussi les cas de <TopR> placés à l'intérieur de <TopNR> ou de <TopCE> (exemples 3.118–3.119, p. 214 sq.).

Quand les Corinthiens eurent poursuivi les Corcyréens jusqu'à la côte, ils s'occupèrent de leurs épaves et de leurs morts.

- 3.163 (*Hector a esquivé le coup d'Achille et prétend le tuer.*)  
 Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλῶν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος·  
 καὶ βάλε Πηλεΐδαο μέσον σάκος οὐδ' ἀφάμαρτε·  
 τῆλε δ' ἀπεπλάγχθη **σάκεος**<sub>TopR</sub> **δόρυ**<sub>TopR</sub>. Χ289–291  
 Il dit, et brandissant sa pique à l'ombre longue il la lança ; et il frappa le Péléide en plein milieu de son bouclier, sans le manquer ; mais la lance rebondit loin du bouclier.

Bien entendu, ces différentes combinaisons ne sont pas incompatibles entre elles. Ainsi, dans l'exemple 3.164, on trouve deux <TopNR> et un <TopR> dans la même clause.

- 3.164 (*Phérétimé ordonne de piller les Barcéens, sauf les Battiades et ceux qui n'ont pas participé au meurtre.*)  
**Τούτοις**<sub>TopNR</sub> δὲ **τὴν πόλιν**<sub>TopNR</sub> ἐπέτρεψε ἡ **Φερετίμη**<sub>TopR</sub> Hdt. 4.202  
 Ceux-là, Phérétimé leur confia la cité.

On voit donc que le grec ancien fait un usage abondant de constructions à topiques multiples, et qu'il est nécessaire d'introduire cette possibilité dans le modèle d'ordre des mots pour pouvoir rendre compte des données. En outre, ce mouvement théorique permet d'expliquer un phénomène homérique intéressant touchant l'ordre des mots, celui des expressions topiques discontinues.

### 3.4.2 Expressions topiques discontinues

Le grec homérique connaît une construction particulièrement fréquente que j'appellerai construction à topique discontinu (TD) : il s'agit d'une construction dans laquelle se trouvent à la fois un <TopNR> anaphorique et un <TopR> qui lui est coréférent. Ainsi, dans l'exemple 3.165, le pronom ἦ comme le <TopR> δῖα θεάων se réfèrent tous deux à Thétis : le premier opère une ratification seconde, qui tient compte de la situation dans laquelle se trouve le personnage<sup>99</sup>, tandis que le second marque la continuité du cadre référentiel en même temps que le changement d'épisode.

- 3.165 (*Thétis descend de l'Olympe, avec les armes fabriquées par Héphaïstos, et trouve Achille pleurant parmi ses compagnons.*)  
 Ἦ δ' ἐν τοῖσι παρίστατο **δῖα θεάων**. T6  
 Et elle se dressa parmi eux, la toute-divine.

99. Voir ci-dessus p. 162 sq.

**Principe de séparation de la référence et du rôle (PSRR)** Comme l'a montré Lambrecht [1994 : 202–204], ce type de construction est une façon d'obéir au « Principe de séparation de la référence et du rôle » (PSRR), qu'il formule de la façon suivante<sup>100</sup> :

- 3.166 The grammatical principle whereby the lexical representation of a topic referent takes place separately from the designation of the referent's role as an argument in a proposition. [Lambrecht 1994 : 185]

Ce principe a pour motivation la maxime suivante : « ne pas introduire un référent et en parler dans la même clause ». En effet, pour Lambrecht, une expression anti-topique (topique détaché à droite) ne fait pas partie de la clause proprement dite. Il ne s'agit néanmoins pas d'un ajout après-coup, comme on l'a souvent affirmé, car c'est une construction pleinement grammaticalisée, dans laquelle, par l'emploi du pronom dans la clause, le locuteur demande à l'auditeur de laisser en suspens l'identification du référent, qui ne se fait qu'avec l'expression lexicale non accentuée à la fin de la clause.

**Propriétés formelles** Pour ma part, bien que j'adhère dans les grandes lignes à cette explication, je voudrais insister sur le fait suivant : en grec homérique du moins, la position du <TopR> lexical dans une TD est la même que celle des autres <TopR>. C'est donc une position majoritairement postverbale, mais pas forcément finale. Ainsi, sur 262 occurrences de la construction à expression topique discontinue, on trouve 65 cas (24,81 %) dans lesquels le <TopR> n'est pas à la fin de la clause, mais se trouve suivi d'un autre élément. C'est ce qui se produit dans l'exemple 3.167.

- 3.167 (*Pendant que Pénélope prend place dans la grande salle pour s'entretenir avec Ulysse, les servantes font le ménage.*)  
 Ἡ δ' Ὀδυσῆ' ἐνένιπε Μελανθῶ δεύτερον αὖτις. τ 65  
 Et Mélanthô insulta Ulysse pour la seconde fois.

Mélanthô a fait son apparition quelques 165 vers plus tôt (σ 321–342), où elle a eu droit à un portrait ; sa seconde intervention est préparée, comme la première, par la description des activités des servantes, parmi lesquelles se trouve Mélanthô : l'identité de celle qui se met à injurier Ulysse peut donc être présupposée d'après le contexte narratif, bien que son intervention nécessite le passage par un <TopNR> qui la rétablit comme topique de l'énoncé. Mais ce qui est intéressant, dans l'exemple 3.167, c'est surtout que le <TopR> Μελανθῶ interrompt un <DFoc> : en effet, le champ focal s'étend à la fois sur l'action de la servante (les insultes qu'elle adresse à Ulysse, exprimées par le même verbe ἐνένιπε qu'en σ 321) et sur le fait qu'il s'agit de la seconde fois.

Ce n'est pas là une situation isolée : on trouve en effet chez Homère 31 constructions à TD dans lesquelles le <TopR> interrompt un <DFoc>. En outre, il arrive 89× (soit dans 33,97 % des exemples)

100. Pour d'autres effets de l'application du PSRR, voir ci-dessous p. 279 sq., p. 306 sq. et p. 399.

que le <TopR> dans les TD soit placé dans une des positions alternatives que nous avons observées pour les autres <TopR> : soit dans la zone postverbale, après un autre <TopR>, un élément Y<sub>2</sub> ou un élément du <DFoc>, soit dans la zone préverbale, après un <TopNR>, une expression circonstancielle ou un <FocR><sup>101</sup>, auquel cas il n'est évidemment pas à la fin de la clause. Les exemples 3.168–3.172 illustrent ces différentes options.

► après un <TopR> (22×) :

- 3.168 (Ulysse vient de réussir le concours de l'arc et fait un signe à Télémaque, qui saisit ses armes.)  
 Αὐτὰρ ὃ γυμνώθη ῥακέων πολύμητις Ὀδυσσεύς. Χ<sup>1</sup>  
 Alors le rusé Ulysse ôta ses hardes.

► après le second membre d'un constituant discontinu (1×) :

- 3.169 (Comme Pénélope suggère de donner l'arc à l'étranger, Télémaque la renvoie dans sa chambre, où elle s'endort.)  
 Αὐτὰρ ὃ τόξα λαβῶν φέρε καμπύλα δῖος ὕφορβός. Φ 359  
 Cependant le divin porcher apportait l'arc réflexe.

► après un élément dans un <DFoc> (33×) :

- 3.170 (Les Troyens vont au combat en poussant des cris, comme des grues.)  
 Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν σιγῇ μένεα πνειοντες Ἀχαιοὶ. Γ 8  
 Quant aux autres, les Achéens qui respirent l'ardeur, ils avançaient en silence.

► après une expression circonstancielle (21×) :

- 3.171 (Patrocle, qui va porter à Achille le message de Nestor, croise Eurypyle blessé, qu'il entreprend de soigner.)  
 Ὡς ὃ μὲν ἐν κλισίῃσι Μενoitίου ἄλκιμος υἱὸς  
 ἰᾶτ' Εὐρύπυλον βεβλημένον. Μ<sub>1-2</sub>  
 Ainsi, dans la tente, le vaillant fils de Ménoitios soignait Eurypyle blessé.

► après un <FocR> (10×) :

- 3.172 (Thétis promet à Achille de lui faire fabriquer de nouvelles armes par Héphaïstos. Au moment de partir, elle renvoie les autres Néréides chez leur père.)  
 Ἥ δ' αὖτ' Οὐλυμπόνδε θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα  
 ἦϊεν ὄφρα φίλῳ παιδί κλυτὰ τεύχε' ἐνεΐχαι. Σ 146–147  
 Quant à elle, c'est vers l'Olympe qu'elle se rendait, la déesse Thétis pieds-d'argent, afin d'y chercher pour son fils des armes glorieuses.

La similarité du comportement positionnel des <TopR> dans les constructions à TD avec celui des <TopR> normaux conduit à penser qu'ils n'occupent pas obligatoirement une position finale dans la

101. Voir la Règle 11, p. 216.

clause, voire une position après la clause proprement dite : au contraire, les occurrences en position non finale montrent bien que ce n'est là que la situation statistiquement majoritaire<sup>102</sup>.

**Fonction des constructions à topique discontinu** En outre, il semble avantageux, du point de vue de l'analyse linguistique, de prendre en compte la fonction de TopR de ces expressions, car cela permet d'expliquer l'emploi qu'en fait la langue épique. Cet emploi a été examiné de façon approfondie par Bakker [1997a: 91–98, 199–200], qui le met en réseau avec les différentes stratégies syntaxiques qui permettent d'exprimer dans le récit les transitions d'un personnage à un autre. En effet, comme on peut le constater dans le Tableau 3.8, cet emploi (2–3) s'oppose à la fois à celui d'un simple <TopNR> pronominal  $\delta\ \delta\acute{\epsilon}/\alpha\upsilon\tau\grave{\alpha}\rho\ \delta$  (1), d'un <TopNR> lexical (5), et d'une construction présentative (6). Ce qui motive ces oppositions, au moins de façon générale, c'est le statut cognitif du référent dans la conscience du locuteur et de l'auditeur, statut qui est lui-même lié à la situation du personnage dans le récit.

Situation narrative du personnage	Statut cognitif du personnage	Formulation*	Fonction pragmatique de l'expression référentielle
PRÉSENCE	ACTIF	1. $\delta\ \delta\acute{\epsilon}$ [clause]	<TopNR>
CO-PRÉSENCE	QUASI ACTIF	2. $\delta_i\ \delta\acute{\epsilon}$ [clause] nom <sub>i</sub>	Expression topique discontinue
		3. $\delta_i\ \delta\acute{\epsilon}$ [clause]   nom+épithète <sub>i</sub> (4. [formule de réponse]   nom+épithète)	
RETOUR	SEMIACTIF	5. nom + $\delta\acute{\epsilon}$   [clause]	<TopNR> lexical
APPARITION	INACTIF	6. $\tau\omicron\nu_i/\tau\omicron\upsilon_i/\tau\acute{\omega}_i\ \delta\acute{\epsilon}$ [clause]   nom+épithète <sub>i</sub>	<TopNR> <sub>i</sub> + <DFoc> <sub>j</sub>

\* Une barre verticale « | » représente une frontière entre deux unités d'intonation ;  $\delta\acute{\epsilon}$  peut être remplacé par son synonyme  $\alpha\upsilon\tau\grave{\alpha}\rho$ .

**Tableau 3.8** Formulation des transitions selon le statut narratif et cognitif du personnage [d'après Bakker 1997a: 111].

Ce tableau est organisé autour d'une échelle de l'activation du référent dans la conscience du locuteur et de l'auditeur. Comme l'explique Bakker [1997a: 108–110], c'est la situation d'un personnage dans le récit qui lui confère son statut d'activation. On peut donc expliquer les différentes stratégies employées par la langue épique en termes de SI :

► Lorsque deux personnages sont actifs en même temps, la façon la plus simple de passer de l'un à l'autre est d'employer un <TopNR> pronominal ( $\delta\ \delta\acute{\epsilon}/\alpha\upsilon\tau\grave{\alpha}\rho\ \delta$ ) : la fonction d'un <TopNR> est

102. Celle-ci est le résultat d'une part du fait que la position principale des <TopR> est, selon la Règle 10 (voir ci-dessus p. 197), immédiatement postverbale, ce qui signifie souvent finale, puisque la position de la plupart des autres éléments est préverbale, sauf dans la construction à <DFoc> ; d'autre part, il arrive que le <TopR> ne se trouve pas immédiatement après le verbe, s'il est postposé à un élément du <DFoc> ou à un autre <TopR>, auquel cas il a, *a fortiori*, de grandes chances d'être également à la fin de la clause.

de (re)ratifier un référent comme topique, mais comme l'identité de celui-ci n'est pas douteuse, un pronom anaphorique suffit à le désigner (1).

► Lorsqu'un personnage a disparu pendant un bref moment, sans changement de scène, c'est-à-dire lorsque le cadre spatio-temporel reste constant, mais qu'un personnage a quitté brièvement le devant de la scène narrative, il peut être utile de compléter le <TopNR> pronominal, qui risque d'être ambigu, par un <TopR> qui précise l'identité du référent, ce qui donne naissance à la construction à TD. Ce <TopR> prend alors la forme soit d'un nom simple (2)<sup>103</sup>, soit d'une formule nom+épithète qui occupe l'unité d'intonation suivante (3). Ces deux possibilités sont illustrées par les exemples 3.173–3.174.

3.173 (*Ulysse s'avance vers Nausicaa et ses compagnes : celles-ci s'enfuient à sa vue, sauf Nausicaa, à qui Athéna donne du courage.*)

Στῆ δ' ἄντα σχομένη· ὁ δὲ μερμήριξεν Ὀδυσσεύς,  
ἢ γούνων λίσσοιτο λαβῶν ἐνώπιδα κούρην,  
ἢ αὐτῶς ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μειλιχίοισι  
λίσσοιτ', εἰ δεῖξειε πόλιν καὶ εἴματα δοίη.

ζ<sub>141-144</sub>

Elle s'arrêta devant lui ; Ulysse réfléchit s'il allait embrasser les genoux de la belle jeune fille, ou rester où il était pour la supplier à distance de lui montrer la ville et lui donner des habits.

3.174 (*Lors du combat des dieux, Héra ordonne à Athéna d'attaquer Aphrodite, qui tente d'emmener Arès vaincu hors du champ de bataille. Athéna s'exécute, frappe Aphrodite et triomphe en se moquant de son adversaire.*)

Ἦς ἔφαθ', ἦ δ' ἐγέλασσε θεὰ λευκώλενος Ἥρη.

Φ<sub>434</sub>

À ces mots, Héra la déesse aux bras blancs, se mit à rire.

► Si l'absence du personnage est plus longue, son statut d'activation dans la conscience de l'auditeur risque de se dégrader : par conséquent, le locuteur va employer une autre stratégie pour le réintroduire dans le récit : un <TopNR> lexical qui va ratifier à nouveau le référent comme topique de l'énoncé (5)<sup>104</sup>.

► Enfin, lorsqu'un personnage fait son apparition pour la première fois sur la scène narrative, la stratégie (5) du <TopNR> avec δέ/αὐτάρ est également possible, mais on peut aussi faire usage d'une construction présentative, avec un <TopNR> anaphorique à un cas oblique désignant le personnage qui a été le topique du discours jusqu'à ce point et un <DFoc> contenant une formule nom+épithète pour désigner le personnage qui intervient (6)<sup>105</sup>.

103. Cela se produit dans 92 occurrences de cette construction, soit 35,11 % des cas. Le caractère très souvent formulaire du <TopR> dans la construction à TD relève donc de la stylisation d'une stratégie linguistique à l'œuvre dans la langue naturelle.

104. Voir ci-dessus p. 160 sq.

105. Voir ci-dessus p. 114 sq.



► Dans un dialogue, les tours de paroles sont introduits par une formule de réponse suivie d'une formule nom+épithète désignant le personnage qui prend la parole (4)<sup>106</sup>. Quoique Bakker classe cette stratégie dans la catégorie des constructions impliquant la co-présence d'un personnage et son statut cognitif quasi actif, on peut considérer également qu'il ne s'agit là que d'une manifestation particulière de la stratégie (6). Cela correspondrait d'ailleurs mieux à ce qu'il appelle l'épiphanie épique des personnages [Bakker 1997a:162–169], c'est-à-dire la manifestation d'un personnage au sein de la performance épique, dans le cadre d'un « mini-rituel » qui sert justement à le convoquer, ou plutôt à l'invoquer.

De l'aveu même de Bakker [1997a:111], la représentation ci-dessus est schématique, et ne permet pas de rendre compte de tous les cas, ni de prédire dans chaque situation narrative quelle formulation va être choisie par le narrateur. Je ferai donc trois remarques sur ce modèle, pour préciser son fonctionnement à la lumière de son articulation avec l'expression de la SI.

Premièrement, l'échelle d'activation n'est pas liée uniquement à la situation narrative locale des personnages, mais également à la place qu'ils occupent dans l'économie générale du récit, c'est-à-dire qu'elle dépend aussi de ce que j'appellerai la hiérarchie narrative. Ainsi, les personnages les plus importants, par exemple Achille dans l'*Iliade* et Ulysse dans l'*Odyssee* sont moins susceptibles que d'autres de quitter la conscience qu'en ont le locuteur et l'auditeur : l'érosion de leur statut d'activation est donc plus lente. Lorsque de tels personnages disparaissent du récit pendant un moment même assez long, leur retour peut être formulé selon les modalités réservées normalement aux retours après une absence très brève. Ainsi, on a vu que la reprise d'un fil narratif interrompu, qui se fait normalement par le biais d'un <TopNR>, peut se faire au moyen d'un <TopR> s'il s'agit d'un personnage particulièrement important dans la hiérarchie narrative<sup>107</sup>. De même, Bakker [1997a:111–112n46] note le caractère anormal, au regard des tendances qu'il a identifiées, de la formulation du retour d'Achille et de celui d'Ulysse et Eumée dans les exemples 3.175–3.176.

**3.175** (*Le narrateur laisse Achille ruminer son courroux, après qu'il a demandé à sa mère d'intercéder pour lui auprès de Zeus ; il décrit ensuite le voyage d'Ulysse à Chrysè, les sacrifices propitiatoires et le retour des Achéens au camp.*)

Αὐτὰρ ὃ μήνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισι

διογενὴς Πηλέως υἱὸς πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς.

A 488–489

Quant à lui, en colère, il restait assis près de ses bateaux rapides, le divin fils de Pélée, Achille aux pieds rapides.

**3.176** (*Ulysse est chez Eumée, où il dort. Pendant ce temps, Athéna va à Sparte dire à Télémaque de revenir en Ithaque : suit une description des préparatifs de départ, de la rencontre de Théoclymène et du voyage de retour de Télémaque. Tout cet épisode s'étend sur 300 vers.*)

106. Les différentes formules d'introduction du discours direct ont fait l'objet d'une riche littérature [Calhoun 1935, Couch 1937, Combella 1939, 1950, Krarup 1941, Edwards 1969, 1970, Riggsby 1992, Olson 1994, Beck 1998–1999, 2005a, 2005b, Kelly 2007: 411–424].

107. Voir ci-dessus p. 207 sq.

**Τῶ δ' αὐτ' ἐν κλισίῃ Ὀδυσσεὺς καὶ δῖος ὕφορβος**

δορπείτην· παρὰ δέ σφιν ἐδόρπεον ἀνέρες ἄλλοι.

ο 301–302

Quant à eux deux, dans la hutte, Ulysse et le divin porcher, ils dînaient ; et avec eux dînaient les autres gars.

Dans les deux cas, l'exception peut s'expliquer, semble-t-il, par l'importance narrative du personnage en question, qui est le héros majeur du poème.

Deuxièmement, si l'emploi des constructions à TD est typiquement au nominatif, cela n'est pas toujours le cas. On rencontre en effet 10 occurrences d'expressions topiques discontinues à d'autres cas que le nominatif (3,82 %) : 8× à l'accusatif (3.177) et 2× au génitif (3.178).

3.177 (*Le héraut troyen Idaios se rend au camp des Achéens pour leur demander une trêve.*)

**Τοὺς δ' εὖρ' εἰν ἀγορῇ Δαναοὺς θεράποντας Ἄρηος**

νηϊ πάρα πρύμνη Ἄγαμέμνονος.

H382–383

Il les trouva en assemblée, les Danaens serviteurs d'Arès, devant la poupe du bateau d'Agamemnon.

3.178 (*Les dieux s'assemblent face à face, les pro-Achéens devant le rempart d'Héraclès, les pro-Troyens sur la Belle Colline, pour observer le combat des hommes.*)

**Τῶν δ' ἅπαν ἐπλήσθη πεδῖον καὶ ἐλάμπετο χαλκῶ**

ἀνδρῶν ἢ δ' ἵππων· κάρκαιρε δὲ γαῖα πόδεσσιν.

Υ 156–157

Et la plaine, éclatante de bronze, se remplit tout entière d'hommes et de chevaux ; et la terre tremblait sous leurs pieds.

En fait, la prédominance du nominatif s'explique par la fonction pragmatique de ces expressions : on a vu qu'il existait une hiérarchie de la fonction syntaxique qui était liée à la topicalité statistique (3.179) :

3.179 Hiérarchie de la fonction syntaxique :

sujet > objet > autre terme

(=1.22, p. 58)

Le topique d'une proposition a donc une probabilité plus importante d'être exprimé par le sujet de la clause, mais cette corrélation n'est pas systématique. Il en va de même pour la hiérarchie de l'animéité (3.180).

3.180 Hiérarchie de l'animéité :

humain > autre animé > force inanimée > inanimé

(1.21, p. 58)

Cette hiérarchie explique que les référents humains (ainsi que divins) forment l'immense majorité des occurrences de la construction à TD, puisqu'on les rencontre 235×, soit dans 89,69 % des cas. Mais même parmi les inanimés, qui représentent 20 occurrences (7,63 %), la plupart sont des objets en mouvement, lances ou flèches, qui semblent souvent doués d'une sorte d'animéité, comme la lance de l'exemple 3.181<sup>108</sup>.

108. Cf. Φ 69–70, où la lance d'Achille est dite *ιεμένη χροὸς ἄμεναι ἀνδρομέοιο* « pleine du désir de se rassasier de chair humaine » ; sur la lance d'Achille, voir ci-dessous, p. 582 sq.

3.181 (*Lors de leur duel, Ajax attaque Hector.*)

Αἶας δ' ἀσπίδα νύξεν ἐπάλμενος· ἦ δὲ διαπρὸ  
ἤλυθεν ἐγχείῃ, στυφέλιξε δέ μιν μεμαῶτα.

H 260–261

Ajax, d'un bond, piqua le bouclier ; et la lance le traversa, et l'arrêta dans son élan.

Aussi peut-on conclure que la prédominance du nominatif et des êtres animés n'est que le reflet statistique des hiérarchies de topicalité et résulte de la fonction de topique du TD.

Troisièmement, bien que, de façon générale, la formalisation de l'emploi des TD telle que l'a établie Bakker fonctionne dans la plupart des cas, il est important de souligner qu'il s'agit là de la stylisation d'un emploi en langue d'extension plus large<sup>109</sup>. Il n'est donc pas toujours question de personnages quittant le devant de la scène et y revenant après un bref moment : il arrive en effet que la construction à TD ait une simple fonction de désambiguïisation de l'anaphore. C'est le cas dans l'exemple 3.182, où le <TopR> **μήρινθος** semble avoir pour seule charge d'éviter que l'auditeur comprenne qu'il s'agit encore de la colombe.

3.182 (*Au concours de tir à l'arc, Teucros tranche la cordelette qui retient la colombe par la patte.*)

Ἡ μὲν ἔπειτ' ἤϊξε πρὸς οὐρανόν, ἦ δὲ παρείθη  
μήρινθος ποτὶ γαῖαν· ἀτὰρ κελάδησαν Ἀχαιοί.

Ψ 868–869

Elle s'envolait dans le ciel, tandis que la cordelette tombait par terre ; les Achéens poussèrent un cri.

Il n'est donc pas nécessaire, dans un tel contexte, de faire intervenir le jeu des formules traditionnelles. Cependant, il arrive également que la stylisation ait l'air de prendre le pas sur la fonction première de la construction. C'est le cas lorsqu'on a affaire à une formule générique, et non plus spécifique. Ainsi, la formule *δία γυναικῶν/θεάων* est très souvent utilisée dans la construction à TD : sur ses 59 occurrences homériques, on trouve 19 emplois dans une telle construction. Dans l'exemple 3.183, où l'expression permet de confirmer qu'il s'agit d'Hélène, et non d'Aphrodite, il s'agit bien d'opérer une désambiguïisation entre la femme et la déesse, qui sont toutes deux des référents potentiels pour l'anaphorique ἦ.

3.183 (*Aphrodite envoie Hélène rejoindre Pâris dans sa chambre, après avoir sauvé celui-ci dans son duel contre Ménélas.*)

Ἡ δ' εἰς ὑψόροφον θάλαμον κίε **δία γυναικῶν**.

Γ 423

Elle, elle regagnait sa haute chambre, la femme divine. (*Et Aphrodite lui installe un siège en face de Pâris.*)

Mais dans tous les autres cas, il paraît n'y avoir aucune ambiguïté à lever. L'explication est donc plus délicate, car on ne peut se reposer simplement sur le contexte narratif. Je suggérerai que cet emploi est ici guidé par le fonctionnement propre du registre épique : comme l'a montré Foley [1999 : 213–216],

109. Sur la *Kunstsprache* épique comme stylisation de la langue parlée, en particulier en lien avec les formules nom+épithète, voir Bakker [1997a : 98].

la formule  ${}_{17}\delta\iota\omicron\varsigma X_{24}$  est un signe traditionnel qui indique l'importance narrative d'un personnage. Ulysse est désigné ainsi  $106\times$  chez Homère et Achille  $55\times$ . Si l'on se restreint à l'*Odyssée*, on constate que le même adjectif sert à former la formule  ${}_{17}\delta\iota\omicron\varsigma \upsilon\phi\omicron\rho\beta\acute{o}\varsigma_{24}$ , pour désigner le porcher Eumée ; quant à l'expression  ${}_{17}\delta\iota\alpha \gamma\upsilon\nu\nu\alpha\iota\kappa\acute{\omega}\nu_{24}$ , elle y désigne toujours Pénélope, sauf une fois où elle est appliquée à Eurycleé. Le registre épique se sert donc d'une construction présente dans la langue pour l'investir d'une signification supplémentaire, à l'usage de l'auditoire de l'épopée<sup>110</sup>. Aussi la construction grammaticale se spécialise-t-elle dans un emploi particulier, propre au registre traditionnel, sans pour autant perdre de sa pertinence linguistique. En effet, si la formule  ${}_{17}\delta\iota\omicron\varsigma X_{24}$  a pour fonction de marquer l'importance d'un personnage, elle en devient distinctive, et la désambiguïsation peut avoir lieu à un autre niveau, celui du rôle du personnage dans le poème épique.

En somme, le modèle défini par Bakker, pourvu qu'on lui apporte les trois précisions ci-dessus, est parfaitement valide et permet d'éclairer l'emploi des constructions à expression topique discontinue, à la fois comme structure grammaticale et comme élément signifiant à l'intérieur de l'idiome traditionnel.

#### Topiques explétifs et construction présentative

Lors de mon étude des constructions à TD, j'ai laissé de côté, à dessein, un certain nombre d'occurrences, qui me semblent appartenir à une autre construction, apparemment semblable, mais en fait très différente sur le plan de la SI. Il s'agit également d'une construction dans laquelle un pronom  $\delta$  en position {TopNR} est suivi, dans la même clause, d'une expression lexicale coréférente. Mais, à la différence de la construction à TD, cette expression lexicale est dans le focus de l'énoncé, qui a une fonction présentative.

**3.184** (*Hector mène l'offensive contre les bateaux d'Ajax et de Protésilas : les bataillons achéens ont du mal à résister.*)

Οἱ μὲν Ἀθηναίων προλελεγμένοι· ἐν δ' ἄρα τοῖσιν  
ἦρχ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς, οἱ δ' ἄμ' ἔποντο  
**Φείδας τε Στιχίος τε Βίας τ' ἔϋς.**

N 689–691

Il y avait là l'élite des Athéniens : parmi eux, le chef était le fils de Pétéos, Ménesthée, et après lui venaient Phidas, Stichios et le noble Bias.

On constate, dans l'exemple 3.184, un parallélisme étroit entre les deux constructions à <DFoc> présentatif ἦρχ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς et ἄμ' ἔποντο Φείδας τε Στιχίος τε Βίας τ' ἔϋς. Cependant, le second de ces <DFoc> est précédé du pronom οἱ, manifestement en position {TopNR}, et qui est

110. Sur ce type de signes, voir le Chapitre 6, p. 471 sq.

clairement explétif : en effet, il occupe cette position sans qu'on puisse lui attribuer la fonction correspondante<sup>111</sup>.

Cette construction n'est pas très fréquente dans le corpus homérique : je n'en ai relevé que 19 exemples<sup>112</sup>. Cependant, elle représente une difficulté réelle pour l'explication. La voie que je proposerai s'inspire de la notion de « topique explétif » (*dummy topic*) suggérée par H. Dik [1995:209–210] : il s'agit d'une expression <TopNR> pronominale qui ne sert pas à établir une présupposition relationnelle pour l'interprétation de l'énoncé, mais de simple support à un changement de perspective. En ce sens, il ne s'agit pas à proprement parler d'expressions référentielles, car, liées à une construction présentative, elles impliquent que le processus référentiel est suspendu jusqu'au moment où le locuteur prononce l'expression lexicale coréférente. À la différence des constructions à TD, le référent du <TopNR> explétif n'est pas identifiable. Ce point est très clair dans l'exemple 3.185, où le pronom ἦ ne peut absolument pas induire une traduction de ἡμερίς ἡβώωσα par un SN défini en français.

- 3.185 (Description de la grotte de Calypso.)  
 “**Η** δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο  
**ἡμερίς ἡβώωσα**, τεθῆλει δὲ σταφυλῆσι. ε 68–69  
 Sur place, autour de la grotte profonde, se déployait une vigne épanouie, lourde de grappes.

On a l'impression que le pronom ἦ n'est qu'un simple support, semblable au sujet explétif d'expressions françaises comme 3.186a ou allemandes comme 3.186b.

- 3.186 a. Il se produisit alors une catastrophe.  
 b. Es lebe der König!

Mais contrairement au sujet explétif du français ou de l'allemand, le <TopNR> explétif du grec ancien n'est pas une forme neutre ou non marquée, mais s'accorde en genre, nombre et cas avec l'expression focale. Si c'est un support, c'est donc un support susceptible d'accord, ce qui, en soi, n'est pas particulièrement surprenant<sup>113</sup>, d'autant plus que le grec ancien pratique couramment, et dès Homère, l'attraction du genre du démonstratif [GH §2.26], comme dans l'exemple 3.187.

111. Une construction semblable est attestée en vieil islandais [Lieberman 1990] : un pronom pluriel peut ainsi annoncer des noms propres coréférents placés en fin d'énoncé, comme dans l'exemple suivant :

**Þei-r** kóm-u okvestan með þrem tig-um manna **Hrafn ok Sturla**.  
 3PL-NOM venir.PST-3PL et ouest avec 3.DAT.PL 10-DAT.PL homme.GEN.PL Hrafn et Sturla  
 [Íslendinga Saga, 480 [d'après Lieberman 1990:48 (15)]]

Arrivèrent aussi de l'ouest avec trente hommes Hrafn et Sturla.

On peut croire qu'il y a là une construction d'origine indo-européenne.

112. Encore faut-il préciser que quatre de ces exemples ne me semblent pas très assurés, et seraient susceptibles d'une interprétation en termes d'expression topique discontinue : K194, N 765, T 47, Φ 90.

113. Ainsi, on a vu (ci-dessus exemple 3.56, p. 186) qu'en yiddish, en hongrois et en espagnol, un verbe topicalisé de-

3.187 (*Ulysse, sans se faire reconnaître, s'étonne de trouver Laërte aux champs : il a tout d'un prince qui peut dormir douillettement.*)

Ἦ γὰρ δίκη ἐστὶ γερόντων.

ω 255

Car c'est là ce que font les vieillards.

La comparaison avec l'attraction du genre des démonstratifs suggère une seconde explication. Si l'on prend en considération la ressemblance formelle entre le pronom anaphorique ὃ et le pronom relatif, ainsi que la possibilité d'employer l'un pour l'autre, cela ouvre la possibilité que la construction à <TopNR> explétif soit en fait une construction pseudo-clivée, similaire à ce que l'on trouve en français (3.188a) ou en portugais (3.188b).

- 3.188 a. Celui/celle qui avait raison, c'était toi.  
b. Quem teve razão foste tu.

Un exemple comme 3.184 ci-dessus pourrait alors se gloser par « ceux qui le suivaient, [c'étaient] Phidias, Stichios et le noble Bias », avec une clause sans verbe tout à fait normale. Je crois cependant qu'une telle explication doit être rejetée : en effet, elle suppose la réunion de trois conditions :

- le verbe doit être lui-même dans la présupposition : or ce n'est pas le cas dans l'exemple 3.185 ci-dessus, où rien ne permet, à mon avis, de présupposer que quelque chose s'étend autour de la grotte ;
- le focus doit être exprimé par un <DFoc> : en effet, la partition clause relative / clause principale, qui est le propre de la clause clivée, ne peut être réalisée s'il s'agit d'une construction à <FocR>, comme dans l'exemple 3.189 : plusieurs héroïnes défuntes qu'Ulysse aperçoit lors de la Νέκυια sont d'ailleurs introduites de cette façon dans le récit<sup>114</sup>.

3.189 (*Liste des héroïnes qu'Ulysse voit dans l'Hadès.*)

Τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον Ἀσωποῖο θυγάτρα.

λ 260

Ensuite, je vis Antiope, la fille Asopos.

- le focus doit être exprimé par un SN au nominatif, pour permettre une lecture prédicative de la relative. Or il est à l'accusatif dans 7 occurrences sur 20, ce qui ruine l'hypothèse de la clause pseudo-clivée<sup>115</sup>.

---

vait être repris dans la clause par une forme conjuguée du même verbe. Il y a donc une sorte d'accord entre la racine du verbe topicalisé et celle du verbe conjugué.

114. Il s'agit là plus exactement d'un <FocR> complexe disjoint (voir ci-dessus p. 140), mais cela ne change rien à l'affaire. Par ailleurs, ce serait une erreur de considérer que l'adverbe μετά a ici une position de postpositif qui lui permet d'interrompre un SN constitué de l'article et du nom de l'héroïne. En effet, il n'est que de comparer les introductions d'Héraclès et d'Orion, qui forment une paire minimale, avec l'élément focal tantôt en {FocR}, tantôt en {DFoc/R} :

Τὸν δὲ μετ' Ὠρίωνα πελώριον εἰσενόησα.

λ 572

Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἡρακλεΐην.

λ 601

Ensuite, je vis l'énorme Orion/le puissant Héraclès.

115. Les formes à un autre cas que le nominatif sont même surreprésentées dans la construction à <TopNR> explétif

Il vaut mieux en rester à l'idée d'une expression topique postiche, qui viendrait combler la position structurelle {TopNR}, laquelle autrement devrait rester vide<sup>116</sup>. Si l'on se souvient que les <TopNR> sont les expressions topiques les plus fréquentes, on imagine aisément qu'elles pouvaient faire l'objet d'une grammaticalisation et donner naissance à des expressions sémantiquement vides qui ne servent qu'à réaliser une position structurelle devenue obligatoire. Cette évolution n'est qu'embryonnaire chez Homère, mais elle ne s'est de toute façon pas développée dans le grec postérieur, probablement à cause des progrès de l'emploi du pronom ὄ en fonction d'article et du déclin corrélatif de ses emplois démonstratifs.

### 3.4.3 Adjectifs possessifs en fonction de topique

La possibilité d'expressions topiques multiples permet également d'expliquer une autre particularité homérique : le placement d'adjectifs possessifs en position topique<sup>117</sup>. Le principe est le suivant : de même qu'un pronom au génitif, l'adjectif possessif est placé (indépendamment de la position du nom qu'il détermine), dans la position {TopCE}, {TopNR} ou {TopR} qui correspond au statut topique du possesseur, et non de celui du référent du SN dans son ensemble. Ainsi, l'exemple 3.190 est strictement parallèle à l'exemple 3.191.

- |       |  |       |
|-------|--|-------|
| 3.190 | Ἄλλ' ἐμὸν οὐ ποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθεν.                     | 133+  |
|       | Mais moi, mon cœur dans ma poitrine ne se laissa jamais persuader. |       |
| 3.191 | Ἄλλὰ τοῦ οὐ ποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθεν.                      | Ψ 337 |
|       | Mais lui, son cœur dans sa poitrine ne se laissa jamais persuader. |       |

De même que τοῦ est placé dans celui-ci en position {TopNR} devant la négation<sup>118</sup>, et séparé du substantif θυμὸν dans une position {TopNR} postérieure (c'est là un cas de topique multiple), de même il faut considérer que l'adjectif possessif ἐμὸν et le substantif θυμὸν occupent deux positions {TopNR} différentes.

---

par rapport aux constructions à TD, et ce de façon statistiquement significative ( $\chi^2 = 19,63$ ;  $P < 0,001$ ), malgré la rareté de cette construction.

116. On constate, d'ailleurs, que dans aucun des 19 exemples que j'ai réunis on ne trouve un second <TopNR> : autrement dit, en l'absence du <TopNR> explétif, la position {TopNR} reste effectivement vide.
117. Voir également Lambrecht [1994:19], qui considère que dans « *My CAR broke down* », le topique de la proposition (le locuteur) est exprimé par l'adjectif possessif *my*. La différence est qu'en anglais, la position du déterminant est fixe, car il ne peut quitter le domaine du syntagme nominal *my CAR*; en revanche, en grec le pronom-adjectif peut tout à fait être placé dans la position correspondant à la fonction pragmatique du possesseur.
118. On verra qu'il s'agit en fait d'une position topique extraclausale (voir ci-dessous p. 276 sq.), mais cela ne change rien au statut informationnel du possessif.

Ce type d'expression est fréquent avec des noms d'organes désignant le siège des sentiments (θυμός, ἦτορ, κῆρ), mais on trouve aussi des occurrences avec d'autres substantifs, comme l'exemple 3.192.

- 3.192 (Agélaos explique à Télémaque que la conduite de sa mère était compréhensible tant qu'on pouvait croire Ulysse vivant ; mais ce n'est plus envisageable maintenant.)  
 Ἄλλ' ἄγε σῆ τάδε μητρὶ παρεζόμενος κατάλεξον,  
 γήμασθ' ὅς τις ἄριστος ἀνὴρ καὶ πλεῖστα πόρησιν υ 334–335  
 Allons, toi, explique-lui ceci, à ta mère, en t'asseyant près d'elle : elle doit épouser  
 l'homme qui est le plus noble et qui apporte le plus de présents.

Un tel énoncé rend nécessaire l'explication que je propose, parce que le pronom cataphorique τάδε est en {FocR}, suivi du <TopR> μητρὶ, tandis que σῆ est placé en {TopNR}, conformément à la fonction du référent *Télémaque*, auquel on revient après l'interruption sur le retour impossible d'Ulysse.

Un autre argument en faveur de cette explication est qu'une expression topique constituée d'un possessif peut former un topique extraclausal<sup>119</sup>, comme dans l'exemple 3.193.

- 3.193 (Télémaque refuse de renvoyer sa mère chez son père.)  
 Ὑμέτερος δ' εἰ μὲν θυμὸς νεμεσίζεται αὐτῶν,  
 ἔξιτέ μοι μεγάρων, ἄλλας δ' ἀλεγύνετε δαίτας. β 138–139 [Cervin 1990 : 82 (33)]  
 Mais vous, si votre cœur se sent offensé par cela, sortez de mon palais, allez festoyer  
 ailleurs.

Si l'on peut extraposer l'adjectif possessif quand le topique est le possesseur, il n'y a aucune raison pour que l'adjectif possessif et le substantif qu'il détermine ne puissent occuper la position correspondant à la fonction jouée dans la proposition par leur référent (le possesseur et la chose possédée respectivement).

Les trois types de topiques que nous avons définis peuvent être concernés par cette construction : non seulement des <TopNR>, comme nous venons de le voir dans les exemples 3.190–3.193, mais aussi des <TopCE> (3.194) et des <TopR> (3.195).

- 3.194 (Agamemnon encourage Idoménée.)  
 Εἰ περ γάρ τ' ἄλλοι γε κάρη κομόωντες Ἀχαιοὶ  
 δαιτρὸν πίνωσιν, σὸν δὲ πλεῖον δέπας αἰεὶ  
 ἔστηχ', ὡς περ ἐμοί, πιέειν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι. Δ 262–264  
 Alors que les autres Achéens chevelus ne boivent que leur part, toi, elle se dresse toujours pleine, ta coupe, comme pour moi, pour y boire quand ton cœur t'y pousse.

Il me paraît assez clair qu'ici le possessif σὸν est en {TopCE} : il y a, en effet, un contraste par exclusion entre Idoménée, le possesseur, et les autres Achéens.

- 3.195 (Les Cyclopes ne viennent pas en aide à Polyphème, qu'ils croient fou parce qu'il se prétend attaqué par Personne.)

119. Voir ci-dessous p. 276 sq., ainsi que l'exemple 3.190, p. 246.



᾽Ως ἄρ' ἔφην ἀπιόντες, **ἐμὸν** δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ,  
ὡς ὄνομ' ἔξαπάτησεν **ἐμὸν** καὶ μήτις ἀμύμων.

I 413–414

Sur ces mots, ils s'en allèrent, et moi, mon cœur rit de voir comme, avec mon nom, je les avais bien trompés, moi, et avec ma ruse irréprochable.

Dans cet exemple, on trouve deux adjectifs possessifs dans deux clauses successives : le premier est en {TopNR} avant un <DFoc> à interprétation thétique, le second en {TopR}, car le possesseur, Ulysse, est déjà ratifié en tant que topique<sup>120</sup>. On rencontre également des <TopR> possessifs dans des positions alternatives, comme dans l'exemple 3.196, où ἐμῶ est placé immédiatement après le <FocR> φίλτατοι ἄνδρες, dans l'une des positions alternatives du <TopR>, qui est la fonction que joue le locuteur dans la proposition.

3.196 (Achille demande à Patrocle de préparer du vin pour les ambassadeurs.)

Οἱ γὰρ φίλτατοι ἄνδρες **ἐμῶ** ὑπέασι μελάθρω.

I 204

Car ce sont les meilleurs de mes amis qui sont là sous mon toit.

D'autres types d'expressions, qu'on peut rapprocher des possessifs, peuvent se construire de la même façon. C'est le cas, d'abord de l'adjectif possessif φίλος, qui indique, comme l'a bien montré Rosén [1959], la possession inaliénable. C'est ainsi que j'analyse, en tout cas, la position de l'adjectif φίλον dans l'exemple 3.197 : placé en {TopNR}, l'adjectif indique la fonction informationnelle du possesseur inaliénable, les deux fils de Phainops.

3.197 (Diomède attaque les deux fils de Phainops.)

Ἔνθ' ὃ γε τοὺς ἐνάριζε, **φίλον** δ' ἐξάινυτο θυμὸν  
ἀμφοτέρω.

E 155–156

Alors, il les dépouilla, et leur ôta la vie à tous les deux.

On retrouve ici un <TopNR> anaphorique, puisque les deux victimes de Diomède sont un topique de la clause précédente : mais la ratification seconde permet d'opérer un changement de perspective et de créer deux micro-épisodes, dont le centre est d'abord Diomède, puis les deux victimes.

En outre, on rencontre également dans la même construction des adjectifs dérivés, comme dans l'exemple 3.198, où l'adjectif ἵππειον est placé dans la position {TopNR} qui correspond à la fonction des *juments* d'Eumélos ; le <TopNR> est suivi d'un <DFoc> interrompu par le <TopR> θεά.

3.198 (Athéna intervient dans la course de char pour faire gagner Diomède.)

Ἡ δὲ μετ' Ἀδμήτου υἱὸν κοτέουσ' ἐβεβήκει,  
**ἵππειον** δέ οἱ ἦξε θεὰ ζυγόν.

Ψ 391–392

Elle se dirigea, courroucée, vers le fils d'Admète, et ses juments, elle leur brisa le joug, la déesse.

120. Voir également la position de σῆς en {TopNR} dans l'exemple 3.73, p. 195.

La clause, qui semble particulièrement embrouillée du point de vue de l'ordre de ses constituants, se révèle ainsi tout à fait régulière dès lors qu'on prend en compte la linéarisation des fonctions pragmatiques de leurs référents.



Avec le présent chapitre s'achève la description de l'ordre relatif des différents constituants pragmatiques à l'intérieur de la clause. Ce qui devrait ressortir clairement de cette description, c'est que le principe de linéarisation est rigoureusement le même chez Homère qu'en grec classique : on y trouve les mêmes constructions, fondées sur les mêmes oppositions dans la définition des constituants pragmatiques. Il y a là une unité remarquable dans les deux registres de la langue. Évidemment, la matière et les conventions du genre homérique suscitent un certain nombre de contextes particuliers dans lesquels telle ou telle construction peut être employée, comme j'ai essayé de le préciser ; mais cette construction n'en est pas affectée.

À l'intérieur de ce cadre unitaire, cependant, un certain nombre de différences se font jour, qui sont à mettre en relation avec l'évolution du système déictique plutôt qu'avec un changement dans l'expression de la SI. Il s'agit premièrement de l'usage de l'anaphorique spécifique  $\delta$ - $\gamma\epsilon$ , que son fonctionnement rendait particulièrement apte à exprimer des TopR ; l'élimination de ce lexème dans la langue posthomérique a fait que certains contextes ont été pris en charge par des <TopR> lexicaux. Deuxièmement, la construction à topique discontinu est propre au registre homérique ; mais il est clair, comme je l'ai suggéré, que cette particularité est due à l'emploi de  $\delta$  comme démonstratif, qui n'existe plus qu'à l'état de trace en grec classique ; il en va de même, évidemment, pour la construction à topique explétif. Enfin, l'emploi des possessifs, y compris  $\phi\acute{\iota}\lambda\omicron\varsigma$ , en fonction de topiques est particulièrement visible chez Homère, même si l'on trouve des constructions semblables avec certains types d'hyperbates externes<sup>121</sup>. Ces différences ne remettent cependant pas en cause la validité générale du principe de linéarisation et ses manifestations syntagmatiques chez Homère, ni surtout leur conformité avec les règles de la langue classique.

121. Voir ci-dessous p. 399 sq.



## CHAPITRE 4

---

### **LIMITES ET DOMAINES**

Lors nous jecta sur le tillac plenes mains de parolles gelées, et sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez. Les quelz, estre quelque peu eschauffez entre nos mains, fondoient comme neiges, et les oyons realement. Mais ne les entendions. Car c'estoit language barbare.

— Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. 56.



**D**ANS LES CHAPITRES 2–3, j’ai exposé de façon aussi détaillée que possible les règles d’ordre des mots dans la clause homérique. J’y ai cependant laissé en suspens la définition exacte du domaine auquel ces règles s’appliquent. Or il s’agit là d’une question cruciale, qui a toutes sortes de conséquences pour l’analyse linguistique de l’ordre des mots : premièrement, il existe en grec ancien, comme dans toute langue, des éléments extraclausaux (EEC), qui sont liés à la clause elle-même, mais sans en faire partie à proprement parler ; deuxièmement, la position des clitiques et postpositifs, généralement expliquée en fonction du début de la clause, dépend également de la constitution de domaines d’enclise qui ne sont pas coextensifs à la clause elle-même ; troisièmement, comme l’a montré Bakker [1997a], la langue homérique, en tant que langue orale stylisée, fonctionne par addition d’unités d’intonation, dont les limites ne sont pas exactement celles de la clause ; enfin, certains de ces domaines concurrents de celui de la clause sont liés à la délimitation syntaxique de domaines unifiés du point de vue de la SI de l’énoncé. Il y a donc lieu d’examiner plus en détail les différents facteurs qui permettent la construction de domaines, à la fois à l’extérieur et à l’intérieur de la clause, ainsi que les relations entre ces domaines et le modèle d’ordre des mots qui a été mis au point dans les Chapitres 2–3.

## 4.1 ÉLÉMENTS EXTRACLAUSAUX (EEC)

DEPUIS LA FAMEUSE SÉRIE D'ARTICLES DE FRAENKEL portant sur « *Kolon und Satz* » [1932, 1933, 1964b, 1965], il est bien établi que la phrase grecque peut être divisée en unités inférieures, les *kola*. Les avancées de Fraenkel ont été d'autre part confirmées par l'étude des langues vivantes. Du point de vue de l'organisation du discours, les travaux de Chafe [1980, 1987, 1994], mis à profit par Bakker [1997a] dans l'étude du discours homérique, ont montré que l'unité fondamentale du discours n'est pas la clause proprement dite, mais l'UNITÉ D'INTONATION (UI), qui correspond exactement au *kolon* de Fraenkel<sup>1</sup>. Pour Chafe, il s'agit d'abord d'un segment déterminé, isolable, dans le flux du discours parlé, mais qui trahit des contraintes cognitives sur le traitement et la transmission de l'information : c'est la trace, dans la matérialité du langage, du fonctionnement de la conscience.

Du point de vue syntaxique, cependant, les UI ne correspondent exactement à aucune unité déterminée : les segments de discours qui peuvent former une UI sont d'espèces diverses. Pour clarifier la situation, on utilisera la formalisation de Hengeveld & Mackenzie [2008], qui définissent ce qu'ils appellent EXPRESSION LINGUISTIQUE :

- 4.1 A Linguistic Expression is any set of at least one unit that can be used independently; where there is more than one unit within a linguistic expression, they will demonstrably belong together morphosyntactically, while, crucially, one is not part of the other. [Hengeveld & Mackenzie 2008: 308]

Cette expression linguistique, qui correspond *grosso modo* à notre définition de l'énoncé et de la phrase<sup>2</sup>, doit être distinguée de la clause, qu'ils définissent comme une « configuration séquentielle » de mots-outils, de syntagmes et d'autres clauses (enchâssées) [Hengeveld & Mackenzie 2008: 310]. Si l'on laisse pour l'instant de côté la combinaison de clauses entre elles (qui fera l'objet de la section 4.2 ci-dessous), une expression linguistique peut être schématisée comme en 4.2, c'est-à-dire comme une clause centrale avec, à ses marges, une position préclausale (P<sup>pré</sup>) et une position

1. Je justifierai cette équivalence en rappelant d'une part que le terme même de *kolon* se réfère d'abord à l'organisation métrique des distiques latins [Fraenkel 1932], donc à une organisation prosodique de la langue ; d'autre part qu'au nom de *Kurzkolon* Fraenkel [1965: 41] dit préférer le terme de *Auftakt*, dont le sens propre d'« anacrouse » est musical : en ce sens, le *kolon* fraenkelien relève bien de l'intonation [Goldstein 2010: 20–21]. Enfin, je voudrais réserver le terme de *kolon* à son acception métrique : il sera plus facile d'étudier les rapports entre UI, constituants pragmatiques et *kola* (métriques) en évitant l'ambiguïté terminologique. On rencontre, dans d'autres études, une terminologie différente : « *intonational phrase* » [Goldstein 2010], « *major phrase* » [Devine & Stephens 1994], et d'autres encore (voir Goldstein [2010: 40n36] pour un aperçu plus complet, avec bibliographie).

2. Voir ci-dessus 1.1–1.2 p. 34.





postclausale ( $P^{Post}$ ), évidemment distinctes des positions initiale et finale à l'intérieur de la clause elle-même<sup>3</sup> (la barre verticale '|' marque les frontières de la clause).

4.2 Énoncé :  $P^{Pré}$  | Clause |  $P^{Post}$  [d'après Hengeveld & Mackenzie 2008 : 312 (88–89)]

Le reste de cette section sera consacré à l'exploration systématique de ces deux positions.

### 4.1.1 Marquage du début de la clause

**Indices de l'extraclausalité** La marque la plus répandue du caractère extraclausal d'un constituant placé en  $P^{Pré}$  ou en  $P^{Post}$  est l'intonation [S. Dik 1997b : 381, Devine & Stephens 1994 : 416–418] : divers indices prosodiques (allongement de la dernière syllabe, pause, courbe mélodique, etc.) permettent de séparer l'élément extraclausal du reste de la clause. En grec ancien, évidemment, cet indice est a priori absent<sup>4</sup>. Cependant, il arrive souvent que d'autres indices soient disponibles<sup>5</sup>. Ainsi, certaines langues disposent d'un marqueur de fin de constituant préclausal, comme *na* en godié (krou, Côte d'Ivoire)<sup>6</sup> :

4.3 *ná* λ *yi* ∘ *ní*. λ *ní* ∘ *na*, *ná* ∘ *yí* *k'o* *bálá*  
*et* 1SG POT 3SG voir. 1SG voir.COMP 3SG EC, *et* SG POT.1SG en\_haut emmener  
 ... et je l'ai trouvé. Une fois que je l'avais trouvé, alors il m'a fait monter...  
 [d'après S. Dik 1997b : 398 (60)]

De plus, lorsqu'un phénomène de début de clause n'est pas à l'initiale de l'expression linguistique, cela signifie simplement que le matériau qui précède ce phénomène est extraclausal, c'est-à-dire placé en  $P^{Pré}$ . L'exemple 4.4 en fournit une illustration très claire : comme le verbe du gaélique écossais a une place fixe à l'initiale de la clause, tout ce qui précède, en l'occurrence la locution adverbiale *gu\_fortanach*<sup>7</sup> doit être considéré comme extraclausal.

4.4 *Gu\_fortanach* | *bha* *caraid* *a'* *fuireach* *faisg* *orm*.  
*Heureusement* être.PST *ami* PROG *habiter* *près* *sur.1SG*  
 [Hengeveld & Mackenzie 2008 : 315 (100)]

3. Cette partition de l'énoncé rappelle par bien des aspects la séquence préambule–rhème–postrhème de Morel & Danon-Boileau [1998].
4. Voir cependant Devine & Stephens [1994 : 420–435] sur les frontières prosodiques de ce qu'ils appellent « *major phrase* ».
5. Notons qu'il existe un indice négatif, la condition de complétude : pour qu'on puisse considérer qu'un élément ne fait pas partie de la clause, mais se trouve en  $P^{Pré}$  ou  $P^{Post}$ , il ne faut pas que la clause résultant de cette sous-traction, pour ainsi dire, soit incomplète.
6. Le marqueur est glosé par EC dans l'exemple 4.3.
7. Le tiret bas '\_' indique que, malgré l'orthographe, la locution est considérée comme un seul mot.

Heureusement, j'avais un ami qui habitait près de chez moi.

**Indices d'extraclausalité en grec ancien** En grec ancien, comme l'a montré Fraenkel, on dispose également d'indices segmentaux pour identifier le début de la clause et en exclure les éléments situés en P<sup>Pré</sup> [Devine & Stephens 1994 : 478] :

► la position des pronoms et adverbes interrogatifs, normalement en première position dans leur clause<sup>8</sup> (exemples 4.5–4.6) :

- 4.5 Τὰ δὲ τούτου τοῦ ἀγῶνος | πῶς ἔχει ; Dém. 25.4  
Mais pour le présent procès, comment les choses se présentent-elles ?
- 4.6 Ἐνθα | τίνα πρῶτον Τρώων ἔλε Τεῦκρος ἀμύμων ; Θ 273  
Alors, qui fut le premier Troyen que prit l'impeccable Teucros ?

► la position des particules [Fraenkel 1964b] (4.7–4.8) ou des pronoms et adverbes clitiques [Wackernagel 1892] (4.9–4.10), qui sont normalement en deuxième position dans la clause, c'est-à-dire après le premier mot, le premier mot orthotone ou le premier constituant<sup>9</sup> :

- 4.7 Ἀπὸ τούτων τοίνυν τῶν ἀγαθῶν | τάχιστ' ἂν ὁ δῆμος εἰς δουλείαν καταπέσοι.  
Ps. Xén. Ath. 1.9 [Fraenkel 1964b : 98]  
À la suite de ces excellentes mesures, le peuple serait rapidement réduit à l'esclavage.
- 4.8 Ὡς φάθ', ὁ δὲ | τόξον μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ἔθηκεν. Ο 478  
Voilà ce qu'il dit, et l'autre déposa son arc dans la tente.
- 4.9 Τοὺς τέσσερας μῆνας | τρέφει μιν ἡ Βαβυλωνίη χώρα.  
Hdt. 1.192 [Devine & Stephens 1994 : 479]  
Pendant quatre mois, c'est la terre de Babylone qui la nourrit, et pendant les huit autres, c'est tout le reste de l'Asie.
- 4.10 Κεῖθεν δὲ | ξ εἰνός μιν ἐλύσατο, πολλὰ δ' ἔδωκεν. Φ 42  
De là, un étranger l'avait délivré, au prix d'une forte rançon.

► des expressions parenthétiques comme les vocatifs [Fraenkel 1964c], qui sont souvent situées à la frontière entre deux UI (4.11–4.12)<sup>10</sup> :

- 4.11 Καὶ ἐκ τῶν παρόντων, ὦ Ἀθηναῖοι καὶ ξύμμαχοι, | ἐλπίδα χρῆ ἔχειν.  
Thuc. 7.77.1 [Fraenkel 1965 : 8]  
Même dans les circonstances présentes, Athéniens et alliés, il faut garder espoir.
- 4.12 Θαρσῶν νῦν Διόμηδες | ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι. E 124

8. Voir cependant ci-dessous p. 338 sq. sur la position des interrogatifs en {FocR} (cf. ci-dessus p. 131).

9. Sur la loi de Wackernagel et la définition précise de la position péninitiale, voir Goldstein [2010], et ci-dessous section 4.4.

10. Voir ci-dessous 4.1.2.2, p. 262 sq. pour une étude de la position des vocatifs.

N'aie plus peur, Diomède, de te battre contre les Troyens.

► la présence d'un pronom résomptif dans la clause (4.13–4.14) :

4.13 Ὅποσαι δ' εἰσὶν ἀρχαὶ μισθοφορίας ἔνεκα καὶ ὠφελείας εἰς τὸν οἶκον, | **ταύτας** ζητεῖ  
ὁ δῆμος ἄρχειν. [Xén.] Ath. 1.4

Et toutes les charges qui rapportent un salaire et du bénéfice personnel, ce sont celles-là que le peuple cherche à occuper.

4.14 Καὶ ῥ' οὓς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυπύλων,  
**τούς** μάλα θαρσύνεσκε παριστάμενος ἐπέεσσιν. Δ 232–233

Et ceux des Danaens aux chevaux rapides qu'il voyait se démener, il s'approchait pour les encourager encore plus avec ces mots.

Ces indices du début de la clause permettent, en l'absence de toute référence à l'intonation, de situer la frontière entre les éléments de P<sup>Pré</sup> et la clause proprement dite. La séparation en UI était cependant marquée aussi par des indices de pause prosodique après les éléments de P<sup>Pré</sup> [Devine & Stephens 1994 : 424–427, Hedin 2000] : la possibilité d'hiatus chez un auteur qui les évite comme Démosthène, la proportion plus grande de fin de vers dans la poésie, la ponctuation dans les inscriptions, sans compter la courbe mélodique. Évidemment, on ne peut utiliser directement leurs conclusions pour identifier la frontière entre élément en P<sup>Pré</sup> et clause. D'une part, en effet, elles sont elles-mêmes basées sur les conclusions de Fraenkel, ce qui rendrait circulaire leur utilisation pour appuyer ces mêmes conclusions. D'autre part, le taux d'hiatus ou de fin de vers n'est qu'une trace perceptible, mais indirecte de la séparation entre les deux domaines ; il n'est donc pas possible, si l'on rencontre un hiatus ou une fin de vers entre deux constituants, d'affirmer qu'on est forcément en présence d'une frontière entre P<sup>Pré</sup> et clause. Néanmoins, ces marques de début de clause, et notamment la position des clitics en position péninitiale (P<sup>I+1</sup>), sont aussi des marques prosodiques, qui permettent d'identifier les frontières de la phrase intonative, c'est-à-dire de l'UI. On verra au cours de ce chapitre qu'il y a en grec une interaction profonde entre syntaxe et prosodie, et que l'extracausalité se formule, peut-être même plus adéquatement, en termes de constitution de domaines prosodiques.

**Typologie formelle des éléments de P<sup>Pré</sup>** Ces différents indices concordent pour marquer le début de clauses. Or, en ce qui concerne le type d'éléments qui précèdent, le marquage du début de la clause est potentiellement ambigu : nous allons voir que les différents types d'UI identifiés par Fraenkel ne sont pas tous du même ordre. Si, dans une première approche, on reprend sa classification, on constate que les indices de début de clause peuvent séparer celle-ci des éléments énumérés en 4.15.

- 4.15 TYPES D'ÉLÉMENTS PRÉCÉDANT UNE MARQUE DE DÉBUT DE CLAUSE :
- a. Clauses participiales absolues ;
  - b. Clauses participiales non attributives ;
  - c. Clauses relatives ;
  - d. Verbes introduisant une clause infinitive ou une clause participiale (lesquelles forment alors leur propre UI) ;
  - e. Locutions prépositionnelles ;
  - f. SN exprimant un parallèle ou une antithèse, ou annonçant une rubrique ;
  - g. Adverbes introducteurs, pronoms relatifs, conjonctions, etc. (*Kurzkola*) ;
  - h. Pronoms ou SN interrogatifs.

Ces éléments apparemment hétéroclites forment en fait trois classes distinctes. Les éléments 4.15a–d relèvent manifestement de l'imbrication des clauses les unes dans les autres, et feront l'objet de la section 4.2. Je mets à part la catégorie 4.15h, qui sera traitée dans la section 4.3 sur la SI des interrogatives. Restent les éléments 4.15e–g, qui, comme on va le voir, relèvent d'une fonction centrale dans l'utilisation de la position P<sup>Pré</sup>, l'orientation.

Je restreindrai donc le concept d'extraclausalité à l'occupation d'une position P<sup>Pré</sup> ou P<sup>Post</sup> par un constituant non clausal. En effet, nous avons vu çà et là au cours des Chapitres 3–4 que telle position pragmatique dans l'ordre des mots pouvait être occupée par une clause, fonctionnant comme un constituant unique. Il en va évidemment de même pour les positions P<sup>Pré</sup> et P<sup>Post</sup>, et c'est même là, comme nous allons le voir dans la section 5.2, la position par défaut de certaines d'entre elles. Le type de constructions qui m'intéresse ici est légèrement différent, parce que les EEC en P<sup>Pré</sup> ne forment pas eux-mêmes une clause, mais sont rattachés plus ou moins étroitement à la clause centrale avec laquelle ils forment un énoncé.

**Typologie fonctionnelle des EEC** L'un des traitements les plus systématiques des EEC est celui de S. Dik [1997b: 379–407], dont je reprendrai ici la nomenclature. On peut en effet distinguer les différents types d'EEC selon leur fonction. Les EEC se divisent en quatre grandes familles d'emplois (4.16).

- 4.16 Types de fonctions des EEC :
- a. Gestion de l'interaction entre le locuteur et l'auditeur ;
  - b. Expression de l'émotion ou de l'attitude du locuteur ;
  - c. Organisation du discours ;
  - d. Exécution du discours. [d'après S. Dik 1997b: 384]

Ces quatre familles se divisent en différents types, d'importance variable, dont je vais à présent décrire l'emploi en grec ancien classique et homérique. Cette répartition, bien sûr, ne recouvre pas la distinction des EEC en fonction de leur position par rapport à la clause centrale de l'énoncé : un EEC peut en effet être (i) autonome, (ii) préclausal, (iii) postclausal, ou encore (iv) intraclausal

(sous la forme d'expressions parenthétiques). La définition de ces quatre positions appelle un certain nombre de remarques.

(i) Les EEC autonomes ne sont pas d'un grand intérêt pour la description de l'ordre des constituants en grec ancien, dans la mesure où ils n'interfèrent pas avec les règles de linéarisation de la clause. Je n'en donnerai des exemples que par souci d'exhaustivité.

(ii)–(iii) Alors que la position préclausale se laisse aisément détecter en grec ancien grâce au marquage du début de la clause centrale, comme on vient de le voir, la position postclausale pose de réels problèmes de définition. En effet, la fin de la clause n'est pas marquée par des indices segmentaux. Seule l'intonation, qui est perdue, pouvait distinguer, par exemple, un <TopR> ou une <Psp> d'une <Coda>, c'est-à-dire d'un constituant semblable à *ta sœur* dans l'exemple 4.17<sup>11</sup>, d'autant plus que le grec ancien n'a pas besoin de pronom coréférent dans ce genre de structure.

4.17 Elle est sympa, **ta sœur**.

(iv) De la même façon, la position intraclausale d'un constituant ne peut être observée que si l'on peut démontrer que ce constituant n'a pas de fonction argumentale dans la clause. Seules peuvent compter au nombre des EEC intraclausaux des expressions non intégrées, comme des vocatifs, des expressifs, des jurons, ainsi que des incises verbales.

Aussi ma description sera-t-elle foncièrement incomplète, car elle repose sur des données elles-mêmes lacunaires. Je me contenterai donc de développer les points qui permettent quelque exploration, et ne ferai que mentionner en passant ceux que notre connaissance insuffisante du grec ancien ne nous autorise pas à aborder en détail.

#### 4.1.2 Gestion de l'interaction entre les interlocuteurs

La première fonction des EEC est de gérer l'interaction entre le locuteur et l'auditeur, c'est-à-dire d'établir ou de maintenir les conditions de l'échange verbal. Relèvent de la première catégorie les salutations et invocations ainsi que les appels (qui seuls feront l'objet d'un développement substantiel) ; de la seconde, les réponses minimales ou *backchannels*, dont on n'a pas de trace en grec ancien, et que je laisserai donc de côté.

11. Voir ci-dessous p. 287 sq.

## 4.1.2.1 Salutations et appels

**Salutations** La plupart des échanges verbaux sont initiés par des formules de SALUTATION, qui permettent au locuteur de signaler à l'auditeur qu'il est conscient de sa présence et qu'il est disponible pour devenir un partenaire dans la communication. En grec ancien, cette fonction est remplie par des expressions comme *χαίρει* (exemples 4.18–4.19).

- 4.18 (*Cyrus fait mander Crésus auprès de lui.*)  
 Ὁ δὲ Κροῖσος ὡς εἶδε τὸν Κῦρον· « **Χαίρει**, ὦ δέσποτα, » ἔφη. Xén. Cyr. 7.2.9  
 Crésus, quand il vit Cyrus : « Salut, maître ! » dit-il.
- 4.19 (*Télémaque accueille Athéna dans son palais d'Ithaque.*)  
**Χαίρει**, ξεῖνε, παρ' ἄμμι φιλήσεται. α123  
 Salut, étranger, sois le bienvenu parmi nous.  
 '... tu seras bien traité parmi nous.'

Dans les deux exemples, la salutation est associée à un vocatif. De plus, on voit qu'il peut s'agir soit d'EEC autonomes (exemple 4.18), soit d'EEC en P<sup>Pré</sup>, associés avec une clause centrale (exemple 4.19).

**Appels** Les salutations sont proches de ce qu'on pourrait appeler des appels, qui permettent à un locuteur d'attirer l'attention d'un auditeur potentiel.

- 4.20 (*Ce qu'il faut crier quand on a perdu ses chiens de vue.*)  
 Ἦ κατεῖδες ὡή τὰς κύννας; Xén. Cyn. 6.20  
 Ohé, est-ce que tu les as vus, mes chiens ?

Ces invocations sont, apparemment, sans exemple chez Homère. Non qu'il n'y ait pas dans le récit de personnages qui en appellent d'autres ; cependant, ces appels ne sont pas transcrits tels quels dans le texte, mais sont simplement désignés par un verbe, comme dans l'exemple 4.21.

- 4.21 (*Ulysse, blessé au flanc, est harcelé par les Troyens.*)  
 Αὐτὰρ ὃ γ' ἐξοπίσω ἀνεχάζετο, **αὔει** δ' ἑταίρους.  
 Τρις μὲν ἔπειτ' ἦῦσεν ὄσον κεφαλὴ χάδε φωτός,  
 τρις δ' ἄϊεν ἰάχοντος ἀρηϊφίλος Μενέλαος. Λ 461–463  
 Alors il céda du terrain et appela ses compagnons. Trois fois il cria, à s'en rompre la tête, trois fois Ménélas chéri d'Arès l'entendit crier.

## 4.1.2.2 Vocatifs

**Fonction des vocatifs** La classe la plus importante des EEC destinés à la gestion de l'interaction est celle des vocatifs. La fonction générale de ces expressions est d'indiquer spécifiquement que le discours (ou un segment du discours) est destiné à tel(s) ou tel(s) auditeur(s). De plus, les vocatifs sont très souvent employés aussi pour attirer l'attention de l'auditeur qu'ils désignent, endossant ainsi les fonctions de salutation ou d'appel<sup>12</sup>. Selon la situation de communication, les vocatifs peuvent désigner l'auditeur par son nom, par son statut social, ou par la relation qu'il entretient avec le locuteur, selon un système rituel complexe et spécifique à chaque communauté linguistique<sup>13</sup>. En grec ancien, le vocatif est doté de marques casuelles spécifiques, ainsi que, le plus souvent, de la particule vocative spécialisée  $\omega$ <sup>14</sup>.

**Les vocatifs dans l'ordre des mots en grec ancien** Du point de vue de l'ordre des mots, les vocatifs peuvent se trouver en P<sup>pré</sup> ou en P<sup>post</sup>, c'est-à-dire dans une position externe par rapport à la clause centrale. C'est même, comme on va le voir, la stratégie favorite en grec ancien. Ces deux premières positions ne sont pas problématiques, puisque le vocatif forme sa propre unité d'intonation et n'interfère pas avec les règles de linéarisation des constituants de la clause. Il en va tout autrement quand le vocatif est placé à l'intérieur de la clause elle-même, de façon parenthétique. En effet, l'insertion d'un vocatif parenthétique dans la clause soulève deux questions. Premièrement, c'est une violation du principe d'intégrité des domaines qu'a formulé S. Dik (4.22).

- 4.22 **The Principle of Domain Integrity**: Constituents prefer to remain within their proper domain; domains prefer not to be interrupted by constituents from other domains. [S. Dik 1997b: 402 (GP4)]

Ce principe a une portée universelle, même si, selon les langues, son application peut être plus ou moins souple [Hengeveld & Mackenzie 2008: 285–286], et que, par conséquent, les violations peuvent en être plus ou moins nombreuses et graves. Nous aurons l'occasion de constater que le grec ancien permet des violations fréquentes de l'intégrité des domaines, à différents niveaux. En l'occurrence,

12. Ainsi, une forme minimale de vocatif peut se réduire à la fonction d'appel [Hengeveld & Mackenzie 2008: 79], comme dans l'expression  $\omega$  οὔτος « eh, toi là ! ».
13. Pour une exploration de la pragmatique de l'interaction sociale telle qu'elle est exprimée par les formules au vocatif chez Homère, voir Brown [2000, 2006]; plus généralement, pour le grec posthomérique, voir Dickey [1996]. Une des clés des systèmes de politesse dans les langues est la préservation de la face, tant celle du locuteur que celle de l'auditeur : sur l'importance de ce thème dans les récits homériques, voir Scodel [2008b].
14. Sur le problème de l'emploi de  $\omega$  avec le vocatif, qui a fait couler beaucoup d'encre, voir Dickey [1996: 199–206], qui fournit à la fois une histoire de la question et quelques intéressantes généralisations, dont la plus importante est sans doute qu'il n'est pas possible d'établir ni une signification de base pour cette particule, ni aucune règle d'emploi qui soit valide pour l'ensemble des auteurs.

le constituant au vocatif est proprement extraclausal, car il n'a aucune fonction dans la clause elle-même. L'intégrité de la clause est donc bien violée par l'insertion d'un élément qui n'en fait pas partie. Il s'agit donc de voir selon quelles modalités se produit cette interruption. Deuxièmement, une fois qu'on admet que le vocatif parenthétique peut interrompre une clause, il est intéressant d'examiner à quel endroit de la clause cette interruption est possible. Cet examen sera instructif à la fois quant à la nature prosodique des expressions parenthétiques, et parce qu'il peut nous révéler, dans la construction de la clause, des points de suture entre des sous-domaines pragmatiques.

Commençons donc par une vue panoramique sur la position des vocatifs d'Homère au grec classique<sup>15</sup> (Tableau 4.1).

Position des vocatifs	En P <sup>pré</sup>	En P <sup>post</sup>	Entre deux UI	À l'intérieur de la clause	Total
<b>Homère</b>	<b>69</b> 53,59 %	<b>30</b> 23,26 %	<b>8</b> 6,20 %	<b>22</b> 17,05 %	<b>129</b> 100,00 %
<b>Hérodote</b>	<b>95</b> 74,22 %	<b>7</b> 5,47 %	<b>12</b> 9,38 %	<b>14</b> 10,94 %	<b>128</b> 100,00 %
<b>Thucydide</b>	<b>8</b> 13,11 %	<b>5</b> 8,20 %	<b>24</b> 39,34 %	<b>24</b> 39,34 %	<b>61</b> 100,00 %
<b>Lysias</b>	<b>1</b> 0,67 %	<b>13</b> 8,67 %	<b>94</b> 62,67 %	<b>42</b> 28,00 %	<b>150</b> 100,00 %
<b>Platon</b>	<b>7</b> 3,24 %	<b>59</b> 27,31 %	<b>104</b> 48,15 %	<b>65</b> 30,09 %	<b>216</b> 100,00 %
<b>Xénophon</b>	<b>23</b> 22,33 %	<b>6</b> 5,83 %	<b>35</b> 33,98 %	<b>39</b> 37,86 %	<b>103</b> 100,00 %
<b>Démosthène</b>	<b>1</b> 1,10 %	<b>20</b> 21,98 %	<b>30</b> 32,97 %	<b>40</b> 43,96 %	<b>91</b> 100,00 %
<b>Total</b>	<b>204</b> 23,23 %	<b>139</b> 15,83 %	<b>289</b> 32,92 %	<b>246</b> 28,02 %	<b>878</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 459,10 \quad P < 0,001$$

Tableau 4.1 Position des vocatifs dans l'énoncé

Le Tableau 4.1 montre la répartition des vocatifs dans les différentes positions possibles. On constate immédiatement un déséquilibre important concernant l'emploi de la P<sup>pré</sup> : alors que chez Homère et Hérodote, cette position est de loin la plus fréquente (entre plus de la moitié et presque trois quarts des vocatifs), elle devient rare à partir de Thucydide, et même exceptionnelle au IV<sup>e</sup> siècle, sauf chez Xénophon<sup>16</sup>. En revanche, l'interposition du vocatif entre deux UI n'est pas très utilisée par ces deux mêmes auteurs, tandis qu'elle est parmi les plus fréquentes de Thucydide à Démos-

15. L'échantillon qui a servi pour l'étude des vocatifs est composé des textes suivants : pour Homère, le CdR ; pour le grec classique, les livres 1–4 d'Hérodote, tout Thucydide, les discours 1–15 de Lysias, le *Théétète* de Platon et le *Sur la couronne* de Démosthène.

16. On ne peut donc pas dire simplement que les positions P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup> sont les positions normales [contra Fraenkel 1965:4].



thène, en particulier chez Lysias. Une telle répartition laisse supposer une interaction de facteurs diachroniques, dialectaux, génériques et stylistiques. L'étude précise de ces facteurs, qui nécessiterait un échantillon beaucoup plus large, n'entre pas dans le cadre de ce travail. Je me contenterai d'un examen sommaire des trois positions externes (P<sup>Pré</sup>, P<sup>Post</sup> et entre deux UI), avant d'analyser plus en détail les cas où le vocatif est placé à l'intérieur même de la clause centrale.

#### Vocatifs en position externe

**Vocatifs en P<sup>Pré</sup>** Comme on l'a vu dans le Tableau 4.1, les auteurs de mon échantillon se distinguent surtout par l'emploi qu'ils font de la P<sup>Pré</sup> pour le vocatif. Celle-ci est majoritaire chez Homère, où elle comprend plus de la moitié des cas. Il peut s'agir de vocatifs simples (exemple 4.23) ou de formules, souvent un vers formulaire complet (exemple 4.23).

- 4.23 (*Ulysse révèle son nom au Cyclope.*)  
**Κύκλωψ**, αἴ κέν τις σε καταθνητῶν ἀνθρώπων  
 ὀφθαλμοῦ εἴρηται ἀεικελίην ἀλαωτύν,  
 φάσθαι Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον ἐξαλαῶσαι,  
 υἷὸν Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἰκί' ἔχοντα. 1502–505
- Cyclope, si jamais un homme mortel vient t'interroger sur la perte honteuse de ton œil, dis-lui que c'est Ulysse le saccageur de villes qui t'en a privé, le fils de Laërte, l'homme qui vit en Ithaque !
- 4.24 (*Pandare, qui a manqué Diomède de sa flèche, l'attaque maintenant en compagnie d'Énée.*)  
**Καρτερόθυμε δαΐφρον ἀγαοῦ Τυδέος υἱέ**  
 ἦ μάλα σ' οὐ βέλος ὦκὺ δαμάσσατο πικρὸς δῖοστός. E 277–278
- Cœur vaillant, magnanime fils de l'illustre Tydée, c'est bien vrai, ma flèche aiguë ne t'a pas vaincu, mon trait amer ! (*mais je compte t'abattre avec ma lance.*)

Chez Hérodote, on pourrait dire que la position P<sup>Pré</sup> est la norme, puisque près de trois quarts des vocatifs y sont placés, comme dans l'exemple 4.25.

- 4.25 (*Les conjurés perses décident de donner la royauté à celui d'entre eux dont le cheval hennira le premier. Darius fait venir son palefrenier.*)  
**Οἴβαρες**, ἡμῖν δέδοκται περὶ τῆς βασιληίης ποιέειν κατὰ τάδε. Hdt. 3.85
- Oibarès, voici ce que nous avons décidé de faire quant à la royauté. (*Suit l'explication.*)

Chez Homère comme chez Hérodote, les exemples de vocatifs en P<sup>Pré</sup> ne présentent guère d'unité formelle<sup>17</sup>, ni ne se laissent ramener à un type d'emploi discursif. On pourrait dire qu'il s'agit là de l'option non marquée chez ces deux auteurs. Il est possible qu'il y ait là un trait ionien, à moins que

17. Même l'absence de  $\omega$  ne semble pas particulièrement liée aux vocatifs en position P<sup>Pré</sup>, contrairement à ce qui se passe chez Thucydide et Xénophon.

les discours d'Hérodote ne doivent en partie cette préférence pour la P<sup>Pré</sup> à l'influence homérique. Cependant, on peut remarquer aussi que, chez les Attiques, les seuls auteurs où l'on rencontre des vocatifs en P<sup>Pré</sup> dans plus de 10 % des cas sont Thucydide et Xénophon dans l'*Anabase*, c'est-à-dire deux textes relevant du genre historique. De plus, la plupart des vocatifs en question chez ces deux auteurs se trouvent dans des discours publics, notamment les harangues aux soldats. C'est presque une marque stylistique de la harangue que de la commencer par la formule (ὦ) ἄνδρες (στρατιῶται), comme dans l'exemple 4.26.

- 4.26 (Après la trahison d'Ariée et l'élection de Xénophon comme général, l'assemblée est réunie pour délibérer sur la suite des opérations ; Chirisophe prend la parole.)  
**Ἄνδρες στρατιῶται**, χαλεπὰ μὲν τὰ παρόντα ... Xén. An. 3.2.2  
 Soldats ! La situation est grave...

Les vocatifs en P<sup>Pré</sup> seraient donc l'option non marquée chez Homère et Hérodote, quelle que soit la cause de la ressemblance entre les deux, et sa présence dans les récits historiques attiques serait en partie associée aux discours publics, notamment militaires, qui y sont rapportés.

Les autres emplois en prose attique, par leur rareté, semblent particulièrement marqués. Chez Lysias, l'unique exemple est placé au début de la péroraison du *Contre Andocide*, qui est aussi l'un des deux seuls exemples de vocatif sans ὦ dans les quinze premiers discours de Lysias (exemple 4.27).

- 4.27 **Ἀθηναῖοι**, μνήσθητε τὰ πεπονημένα Ἀνδοκίδη. Lys. 6.50  
 Athéniens ! Rappelez-vous les méfaits d'Andocide !

Chez Démosthène, le seul exemple de vocatif en P<sup>Pré</sup> dans le *Sur la couronne* est une citation parodique des exclamations d'Eschine (exemple 4.28).

- 4.28 (Démosthène imagine ce qu'aurait été l'accusation, si l'accusateur avait été Éaque, Minos ou Rhadamanthe, et non le minable Eschine.)  
 ... οὐκ ἂν αὐτὸν οἶμαι ταῦτ' εἰπεῖν οὐδ' ἂν οὕτως ἐπαχθεῖς λόγους πορίσασθαι, ὥσπερ ἐν τραγωδίᾳ βοῶντα « **ὦ γῆ καὶ ἥλιε καὶ ἀρετῆ** » καὶ τὰ τοιαῦτα ... Dém. 18.127  
 ... je ne crois pas qu'il aurait dit cela, ni qu'il aurait employé des expressions aussi insupportables, en brailant comme dans une tragédie « ô Terre, ô Soleil, ô Vertu » etc.

Enfin, dans le *Théétète*, cinq des sept exemples de vocatifs en P<sup>Pré</sup> relèvent d'une catégorie particulière : il s'agit de discours que Socrate attribue à un contradicteur (qu'il s'agisse d'un anonyme ou de Protagoras), qu'il fait intervenir dans la conversation, comme dans l'exemple 4.29.

- 4.29 Τί οὖν; ἂν σε Πρωταγόρας ἔρηται ἢ τις ἄλλος· « ἼΩ Θεαίτητε, ἔσθ' ὅπως τι μείζον ἢ πλεον γίγνεται ἄλλως ἢ αὐξηθέν; » τί ἀποκρινῆ; Plat. Théét. 124c  
 Eh bien, si Protagoras ou quelqu'un d'autre te demande : « Théétète, est-il possible que quelque chose devienne plus grand ou plus nombreux autrement qu'en augmentant ? » que répondras-tu ?

Les deux autres consistent en un appel (exemple 4.30) et une réaction un peu scandalisée de Théodore (exemple 4.31).

- 4.30 (À la demande de Socrate, Théodore appelle Théétète auprès d'eux.)  
**Θεαίτητε**, δεῦρο παρὰ Σωκράτη. Plat. Théét. 144d  
 Théétète ! Viens ici voir Socrate.
- 4.31 (Socrate suggère que la Vérité relative de Protagoras n'est qu'un oracle qui se joue des gens, et non la Vérité vraie.)  
**Ἦ Σώκρατες**, φίλος ἀνὴρ, ὥσπερ σὺ νυνδὴ εἶπες. Plat. Théét. 162a  
 Socrate, l'homme est mon ami, comme tu viens de le dire à l'instant. (Je ne veux donc pas le contredire.)

En somme, en dehors des harangues rapportées par les historiens, la position P<sup>Pré</sup> des vocatifs est employée dans des circonstances spéciales. S'il faut suggérer une explication, je dirais que c'est la fonction d'appel qui prend le pas ici sur la fonction purement interactionnelle : on en a un exemple explicite chez Platon (4.30) et peut-être chez Démosthène (4.28), mais cette explication vaut aussi dans les autres cas. L'unique occurrence chez Lysias (4.27) peut s'interpréter comme le renouvellement d'un appel à l'attention des auditeurs, au moment de récapituler les charges contre Andocide ; de même, c'est pour arrêter Socrate dans la critique qu'il fait de son ami Protagoras que Théodore l'appelle (4.31). Enfin, lorsque Socrate met en scène un interlocuteur fictif (4.29), il a besoin de marquer, dès l'abord, que ce discours rapporté est adressé à l'un des interlocuteurs réels du dialogue. L'appel, attribué à un personnage absent, permet de l'installer clairement dans l'espace de la conversation<sup>18</sup>.

On pourrait d'ailleurs extrapoler en appliquant cette explication aux exemples moins problématiques d'Homère et des historiens. Ainsi, au début d'un discours qui s'adresse à une foule de soldats, un vocatif a aussi pour fonction d'attirer l'attention des auditeurs et d'asseoir la situation de communication. Cependant, l'absence presque totale de vocatifs en P<sup>Pré</sup> chez Lysias et Démosthène tendrait à prouver que ces auteurs, qui pourtant s'adressaient aussi à des auditoires parfois très vastes et pas toujours attentifs, n'avaient pas besoin de ce stratagème pour attirer l'attention de leur public. D'autre part, chez Homère comme chez Hérodote, il serait possible d'expliquer l'emploi en P<sup>Pré</sup> par la fonction d'appel, telle qu'elle est employée par Socrate dans le *Théétète*, c'est-à-dire en considérant qu'un appel, au début d'une réplique rapportée au style direct, est un moyen efficace de suggérer et de mettre en scène la situation discursive fictive. Chez Homère, en tout cas, cela s'accorderait bien avec le phénomène des « *staging formulas* », tel qu'il a été décrit par Bakker [1997a:163]<sup>19</sup> : dans la per-

18. Cette explication est corroborée par les recherches de Dickey [1996:197-199], qui remarque qu'en attique, et même chez Hérodote, les vocatifs en P<sup>Pré</sup> ne sont guère employés qu'au début d'un discours, et généralement « *in a situation in which the speaker needs to use an address to get the attention of the addressee or to single him out of a group* » [Dickey 1996:198].

19. Voir ci-dessus p. 117 sq.

formance épique, faire parler un personnage, c'est proprement endosser son rôle pour un moment. C'est pourquoi la situation est si clairement marquée : un vers formulaire introduit le discours direct en tant tel, et le vocatif liminaire sert à indiquer la relation entre le locuteur et le destinataire interne du discours. Chez Hérodote, la situation n'est pas entièrement dissemblable, dans la mesure où son écriture doit beaucoup à l'oralité [Lang 1984].

**Vocatifs en P<sup>post</sup>** Les vocatifs externes peuvent également occuper la position opposée à la P<sup>pré</sup>, à savoir la P<sup>post</sup>. Comme on le verra encore par la suite, la P<sup>post</sup> pose pour l'analyse des problèmes délicats de définition. En effet, si, du point de vue théorique, elle est symétrique de la P<sup>pré</sup>, en pratique il n'y a guère, en grec ancien, de moyen aisé de la détecter, en l'absence d'indice prosodique. Contrairement à des langues, comme le japonais, le turc ou le persan, par exemple, dans lesquelles la position finale obligatoire du verbe est un indice clair de la fin de clause, le grec ancien ne marque pas de façon segmentale la fin de la clause. Aussi en est-on réduit à considérer comme placé en P<sup>post</sup> tout vocatif placé à la fin d'un énoncé, tout en sachant qu'un certain nombre est en fait placé en position interne, mais se trouve par hasard à la marge droite de la clause. Ainsi, dans un énoncé bref comme l'exemple 4.32, on peut considérer soit que le vocatif Αἰσχίνῃ est interne, en position postverbale, soit qu'il est externe, en position P<sup>post</sup>.

4.32 (Incise au cours d'une argumentation.)

Ἀκούεις Αἰσχίνῃ;

Dém. 18.112

Tu entends, Eschine ?

Lorsque la clause est plus longue, l'ambiguïté ne disparaît pas pour autant. Ainsi, dans l'exemple 4.33, Ζεῦ peut se trouver en P<sup>post</sup> comme en position postverbale.

4.33 (Athéna rappelle les malheurs d'Ulysse.)

Τί νύ οἱ τόσον ὠδύσασα, Ζεῦ;

α 62

Pourquoi donc lui en veux-tu autant, Zeus ?

Le seul argument qu'on peut apporter est le caractère par définition extraclausal du vocatif. Comme on le verra, lorsqu'il est en position interne, le vocatif fonctionne comme une incise en interrompant le déroulement linéaire de la clause. Il en va de même ici ; simplement, la clause étant déjà terminée, son déroulement ne reprend pas après le vocatif. Quoi qu'il en soit, l'ambiguïté positionnelle des vocatifs en fin de clause fait qu'il faut rester prudent dans l'interprétation des données statistiques.

Pour ce qui est de la fréquence d'emploi de la position P<sup>post</sup> pour les vocatifs chez les différents auteurs de mon échantillon, on peut constater d'abord qu'Homère, Démosthène et surtout Platon en font un usage assez important (autour d'un quart des exemples), tandis que les autres présentent des taux inférieurs à 10 %. Je n'ai pas d'explication à cette différence, sinon que dans le cas de Platon,

qui, de tous les auteurs, est celui dont l'excès de vocatifs en P<sup>post</sup> par rapport à ce qu'on attend est le plus significatif du point de vue statistique, cet excès est probablement causé par la fréquence importante de questions et de réponses brèves, comme dans l'exemple 4.34.

4.34      Καὶ πῶς ἄν, ὦ Σώκρατες;  
Et comment cela, Socrate ?

Plat. Théét. 186d

C'est donc le caractère dialogique du *Théétète* qui engendre l'excès de vocatifs en P<sup>post</sup>.

**Vocatif entre deux UI** La troisième position externe se situe à la frontière entre deux UI : elle peut être regardée à la fois comme une P<sup>post</sup> par rapport à l'UI précédente, et une P<sup>pré</sup> par rapport à l'UI suivante. C'est la position la plus fréquente dans l'échantillon, mais les auteurs présentent, là encore, des différences importantes. On observe la même partition entre Ioniens et Attiques que pour la position P<sup>pré</sup> : Homère et Hérodote choisissent significativement moins souvent cette option que ce qu'on attendrait dans le cas d'une répartition aléatoire, tandis que, de Thucydide à Démosthène, les prosateurs attiques, notamment Lysias, marquent une préférence plus ou moins nette pour cette position, qui est toujours chez eux la plus fréquente. On est tenté de considérer que c'est la position entre deux UI qui prend la place, en attique, de la P<sup>pré</sup> favorisée par Homère et Hérodote. Cependant, mes données ne permettent pas de vérifier une telle conjecture.

Quoi qu'il en soit, la possibilité d'utiliser le vocatif pour séparer deux UI a fait l'objet d'une investigation précise par Fraenkel [1965], qui confirme les résultats de ses recherches précédentes sur la division de la phrase grecque en UI [Fraenkel 1964a, 1964b, 1964c]. Les différents types d'UI identifiés par lui<sup>20</sup> à partir de la position de ἄν peuvent donc également être séparés de l'UI suivante par un vocatif. Ainsi, dans l'exemple 4.35, le vocatif ὦ ἄνδρες est placé entre la participiale ταῦτα εἰποῦσα et la principale ; la place de μὲν dans celle-ci confirme d'ailleurs cette division en UI.

4.35      Ταῦτα εἰποῦσα | ὦ ἄνδρες | ἐκείνη μὲν ἀπηλλάγη | ἐγὼ δ' εὐθέως ἐταραττόμην.

Lys. 1.17

À ces mots, juges, elle, de son côté, elle est partie, et moi, j'en suis resté tout simplement estomaqué.

D'une certaine manière, on pourrait dire que le vocatif profite d'un interstice déjà existant pour s'insérer entre deux UI, ce qui permet de respecter l'intégrité des domaines. Cette stratégie, bien que plus rarement employée par Homère, ne lui est pas pour autant inconnue, comme le montre l'exemple 4.36.

20. Voir ci-dessus p. 259.

4.36 Θαρσῶν νῦν | Διόμηδες | ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι.

E<sub>124</sub> (=4.12, p. 257)

N'aie plus peur, Diomède, de te battre contre les Troyens.

En ce qui concerne le sujet de ma recherche, les vocatifs placés entre deux UI m'intéressent surtout en ce qu'ils révèlent la partition de l'énoncé grec en différentes UI. Ce serait s'en éloigner que d'étudier dans quelles conditions s'opère le choix entre cette position et les deux autres positions externes<sup>21</sup>.

### Vocatifs en position interne

#### Possibilité de la position interne pour les vocatifs

Il arrive cependant assez fréquemment qu'un vocatif ne soit pas à proprement parler situé à la jonction entre deux UI, mais bien à l'intérieur d'une clause. Mais comment s'assurer qu'une telle analyse est possible, et qu'il n'y a pas alors séparation de la clause en deux UI ?

D'abord, un vocatif en position interne peut interrompre la séquence <FocR> <V>, ce qui n'est possible que pour les <TopR>, du fait de leur propriétés postpositives<sup>22</sup>. C'est même une configuration assez fréquente, puisque j'en ai trouvé 48 dans mon échantillon. Ainsi, dans l'exemple 4.37, le vocatif ὦ Ξενοφῶν sépare le <FocR> οὐκ ἐξ ἴσου du verbe ἐσμὲν.

4.37 Οὐκ ἐξ ἴσου, ὦ Ξενοφῶν, ἐσμὲν. Χέν.  
A n . 3 . 4 . 4 7

Nous ne sommes pas à égalité, Xénophon.

On ne voit pas trop, dans un tel contexte, comment on pourrait considérer que ἐσμὲν, qui est

Fonction du mot-hôte	Nombre	Pourcentage
<b>Élément focal :</b>	<b>99</b>	<b>60,74 %</b>
▶ <FocR>	48	29,45 %
▶ Élément d'un <DFoc>	31	19,02 %
▶ <FocV>*	10	6,13 %
▶ <QFoc>	10	6,13 %
<b>Élément présupposé :</b>	<b>36</b>	<b>22,09 %</b>
▶ <TopNR>**	14	8,59 %
▶ <TopCE>	5	3,07 %
▶ <TopR>	10	6,13 %
▶ Prédicat verbal	7	4,29 %
<b>Autres :</b>	<b>28</b>	<b>17,18 %</b>
▶ Négation	11	6,75 %
▶ Adverbe	7	4,29 %
▶ Conjonction	8	4,91 %
▶ Pronom relatif	2	1,23 %
<b>Total</b>	<b>163</b>	<b>100,00 %</b>

\* Rappelons que la catégorie <FocV> couvre les verbes en {FocR} et les <DFoc> ne contenant qu'un verbe.

\*\* Les <TopNR> relevés dans ce contexte pourraient être considérés également comme des Thèmes extraclausaux. Dans ce cas, le vocatif serait placé entre deux UI, et non en position intraclausale. C'est probablement le cas pour certains d'entre eux, mais il n'y a aucun indice qui permette de décider dans un sens ou dans l'autre.

Tableau 4.6 Position des vocatifs dans la clause

21. Voir cependant la note 18, p. 266.

22. Voir ci-dessus p. 213 sq.

normalement clitique, forme sa propre UI. Chez Homère, une telle configuration est également possible, même si elle est plus rare (l'exemple 4.38 est le seul du CdR).

- 4.38 (Les Cyclopes accourent aux cris de Polyphème.)  
 Τίπτε τόσον, **Πολύφημ'**, ἀρημένος ὦδ' ἐβόησας  
 νύκτα δι' ἀμβροσίην καὶ ἀϋπνοῦς ἄμμε τίθησθα; I 403–404  
 Pourquoi es-tu si accablé, Polyphème, que tu pousses de tels cris dans la sainte nuit et  
 que tu nous empêches de dormir ?

Il vaut donc mieux regarder la position du vocatif comme une interruption du domaine clausal. En outre, cette analyse est confirmée par la possibilité, pour les vocatifs, d'être placés à l'intérieur d'un constituant, comme dans l'exemple 4.39.

- 4.39 (Certains pensent que tout est flux, d'autres que l'être est immobile.)  
 [Τούτοις οὖν, **ὦ ἑταίρε**, πᾶσι] | τί χρῆσόμεθα; Plat. Théét. 163b  
 Face à tous ces gens, mon ami, quelle conduite adopter ?

Cette configuration est possible déjà chez Homère, comme l'atteste l'exemple 4.40, dans lequel le vocatif ξεῖνε est placé à l'intérieur du <TopNR> τοῦτο... ἔπος.

- 4.40 Αἰ γὰρ [τοῦτο, **ξεῖνε**, ἔπος] τελέσειε Κρονίων. U 236  
 Cette parole, étranger, que le Cronide l'accomplisse !

Bien que rare (je n'ai trouvé que 11 exemples dans mon échantillon, dont 7 chez Démosthène), cette option prouve, du seul fait qu'elle existe, que le vocatif peut avoir, *a fortiori*, une position intraclausale.

**Comportement postpositif des vocatifs** Le comportement positionnel des vocatifs n'est pas sans rappeler celui des postpositifs [Dover 1960:12–13], dont les critères typiques sont (1) l'impossibilité d'occuper la position initiale (sauf dans quelques situations bien définies), (2) la possibilité d'interrompre un constituant ; à ces deux conditions s'ajoute (3) la propension à être placés en position péninitiale dans l'énoncé ( $P^{I+1}$ ) [Wackernagel 1892].

Or, c'est bien ce que l'on observe pour les vocatifs. Si l'on ne peut pas dire que la position initiale leur soit interdite, celle-ci est à peu près exclue dans la langue classique, sauf lorsque le vocatif remplit (aussi) une fonction d'appel. Le fait qu'il s'agit d'une position fortement marquée suffit à remplir la condition (1)<sup>23</sup>. De plus, on vient de voir qu'un vocatif peut interrompre un constituant, sans parler d'une clause, selon la condition (2). Quant à la condition (3), sa validité est confirmée

23. Un exemple notable de postpositif pouvant se trouver en position initiale est le présent de l'indicatif du verbe εἶμι. Plus largement, les catégories (viii)–(xi) de Dover [1960:12–13] consistent en postpositifs qui, dans certaines conditions, peuvent se trouver en position initiale, tout en présentant des caractéristiques claires de leur statut de postpositifs dans les autres cas.

par au moins trois constatations. Premièrement, d'un point de vue statistique, la  $P^{I+1}$  prédomine dans le placement des vocatifs externes comme internes : sur 674 vocatifs non initiaux dans mon échantillon, 439 (65,28 %) sont en  $P^{I+1}$ . Deuxièmement, on sait que le vocatif indo-européen a été clitique en position non initiale : c'est encore le cas en sanscrit, et l'accent récessif de certains vocatifs singuliers, comme γύναι, ἄδελφε, πάτερ, etc., peut avoir la même origine que celui des formes verbales finies, c'est-à-dire un compromis entre la nature enclitique et la loi de limitation dans des mots polysyllabiques [Wackernagel 1877]. Troisièmement, enfin, les vocatifs se placent parfois à l'intérieur d'une chaîne de postpositifs en  $P^{I+1}$ , comme dans l'exemple 4.41 [Marshall 1987: 27]<sup>24</sup>.

- 4.41 Τελευτῶν ἀπεκρίνατό τις ὦ Σώκρατες μοι τῶν σῶν ἐταίρων. Plat. Clit. 409d  
Un de tes amis, Socrate, a fini par me répondre.

La configuration la plus courante est cependant celle où le vocatif est le dernier élément de la chaîne de postpositifs en  $P^{I+1}$ , comme dans les exemples 4.42–4.43.

- 4.42 Οὔτοι μὲν τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὑπ' Ἀγοράτου ἀπογραφέντες ἀπέθανον. Lys. 13.43  
Ces gens, donc, Athéniens, sont morts à cause des dénonciations d'Agoratos.
- 4.43 Μή τί μοι ἄλλοπρόσαλλε παρεζόμενος μινύριζε. E 889  
Ne viens pas, espèce d'extravagant, pleurnicher à mes pieds !

Il y a donc lieu d'admettre le caractère potentiellement postpositif des vocatifs<sup>25</sup> lorsqu'ils sont intraclausaux.

**Position des vocatifs dans la clause** Si l'on peut donc regarder les vocatifs intraclausaux comme des expressions postpositives, il est intéressant d'en étudier le point d'insertion dans la clause : quel est le mot-hôte de ces postpositifs, c'est-à-dire le mot avec lequel ils forment une unité prosodique ? Tous auteurs confondus, on trouve des vocatifs après les éléments indiqués dans le Tableau 4.6, 269. Ce qu'on remarque d'emblée, c'est la préférence des vocatifs pour des mots hôtes fortement accentués (éléments focaux de tout type, <TopNR> et <TopCE>). C'est exactement la même configu-

24. C'est surtout chez Platon qu'on trouve de tels exemples : Marshall [1987: 27] en cite treize autres de cet auteur. Il est parfois difficile de savoir s'il s'agit là d'une réalité linguistique ou d'un jeu de la part de Platon, comparable à ce que fait Queneau : « Mon, continua Chambernac, dixième chapitre, s'intitule *Le deux décembre*. » [Les enfants du Limon, Paris/Gallimard, 1938: 261]. De plus, cette pratique est également attestée chez Aristophane, même si son caractère comique, ou simplement amusant, est difficile à percevoir.

- Ἄλλ', ὦ μέλ', ἄν μοι σιτίων διπλῶν ἔδει. Ar. Paix 137  
Mais, ma chère, il m'aurait fallu deux fois plus à manger !

En tout cas, même si cette configuration relève d'un jeu, celui-ci ne fait que pousser au bout les propriétés postpositives du vocatif.

25. Au demeurant, Wackernagel [1892: 425] remarque déjà, à propos du latin, une tendance des vocatifs à être placés en  $P^{I+1}$ , qu'il attribue à leur caractère historiquement enclitique, comme l'atteste le témoignage du sanscrit.



ration que pour les positions alternatives du <TopR><sup>26</sup>. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque j'ai décrit le comportement des <TopR> comme celui d'expressions postpositives, et que, comme on l'a vu, les vocatifs aussi appartiennent à cette catégorie. On peut donc généraliser aux vocatifs ce qui vaut pour les <TopR>, ce qui est formulé par la Règle 14.

**Règle 14. Position des vocatifs :**

Les vocatifs occupent en général une position extraclausale. Ils sont donc placés en P<sup>Pré</sup>, en P<sup>Post</sup>, ou encore à la frontière entre deux UI. Néanmoins, les vocatifs peuvent également être intraclausaux; dans ce cas, ils sont postpositifs, et se comportent comme les <TopR> (Règle 11), en se plaçant après tout constituant prosodiquement saillant.

### 4.1.3 Organisation du discours

Outre leur fonction interactionnelle, les EEC jouent aussi un rôle important dans l'organisation du discours. Cette macro-fonction recouvre en fait deux fonctions différentes : d'une part le marquage des frontières des unités discursives (fonction démarcative), d'autre part le guidage de l'auditeur qui lui permet de traiter correctement l'information transmise par le locuteur.

#### 4.1.3.1 Unités d'intonation régulatrices

Les EEC sont appelés à jouer le rôle de DÉMARCATEURS dans le discours, qu'ils découpent en segments organisés. Du point de vue de l'ordre des constituants, la caractéristique principale des démarcateurs est qu'ils sortent du domaine de la clause proprement dite, ce qui n'est pas sans conséquences pour le placement des postpositifs. De plus, en grec ancien, les fonctions des démarcateurs sont fréquemment remplies par ce qu'on appelle, faute de mieux, les particules [Rijksbaron 1997, Bakker & Wakker 2009]. Cependant, celles-ci sont en concurrence, fonctionnellement, avec des démarcateurs positionnés en P<sup>Pré</sup>, qu'elles viennent d'ailleurs parfois appuyer.

Appartiennent à cette catégorie toutes sortes d'organisateur formels, y compris diverses conjonctions qui, à elles seules ou accompagnées de particules postpositives, forment une UI. Ces UI brèves ont été décrites généralement par Chafe [1994: 63–65] comme des UI régulatrices (« *regula-*

26. Voir ci-dessus la section 3.3.4, p. 211 sq.

tory intonation units »). Leur existence a été signalée dès les travaux de Fraenkel [1933, 1964, 1965], sous le nom de *Kurzkolon* ou de *Auftakt*<sup>27</sup> : il y inclut les pronoms et adverbes relatifs, des conjonctions comme *ἐπειδή, εἰ, ἔάν, ὅταν*, ainsi que *καί, καίτοι, ἀλλά, εἶτα, πλήν*. Certes ces mêmes mots peuvent être considérés aussi comme des prépositifs lorsqu'on observe la position des postpositifs : il s'agirait alors d'une séquence *pMq* qui n'a rien que de banal ; mais une telle position est plus difficile à tenir si l'on considère les nombreux exemples où les deux UI sont séparées par un vocatif : dans ce cas, l'intercalation d'un vocatif prouve, à mon sens, qu'il y a bien là deux UI différentes, dont la première exprime le matériau régulateur et la seconde le contenu propositionnel<sup>28</sup>. Ainsi, dans l'exemple 4.44, *ὅτι μὲν οὖν* est séparé de la clause centrale par le vocatif *ὦ βουλή*.

- 4.44 (Transition entre deux arguments : innocence du plaideur, culpabilité de Simon.)  
*Ὅτι μὲν οὖν | ὦ βουλή | οὐδενὸς αἰτιὸς εἰμι τῶν γεγενημένων, ἱκανῶς ἀποδεδείχθαι νομίζω.* Lys. 3.40  
 Que je ne suis, Conseillers, responsable de rien de ce qui s'est passé, je crois l'avoir démontré suffisamment.

De même, dans l'exemple 4.45, *ὅπποτε κεν δῆ*, c'est-à-dire le subordonnant suivi de particules de  $P^{I+1}$ , forme apparemment sa propre UI, séparée de la clause elle-même.

- 4.45 (Pénéleüs tue le Troyen Ilioneus, pour venger la mort de Promachos que celui-ci vient d'abattre. Il plante sa tête sur une pique et s'adresse aux Troyens.)  
*Οὐδὲ γὰρ ἢ Προμάχοιο δάμαρ Ἀλεγηνορίδαο ἀνδρὶ φίλῳ ἐλθόντι γανύσσεται, ὅπποτε κεν δῆ ἐκ Τροίης σὺν νηυσὶ νεώμεθα κοῦροι Ἀχαιῶν.* Ξ 503–505  
 Car l'épouse de Promachos fils d'Alégénor ne pourra pas non plus se réjouir du retour de son mari, le jour où, sur nos bateaux, nous rentrerons de Troie, nous les jeunes Achéens.

Le principe qui semble être à l'œuvre ici consiste à séparer le contenu du matériau régulateur prosodiquement, en le plaçant en  $P^{Pré}$ , à l'extérieur de la clause elle-même. C'est probablement l'effet métadiscursif de ces expressions qui commande leur extraclausalité : le locuteur peut ainsi gérer (et l'auditeur traiter) séparément l'interaction des segments entre eux et leur expression<sup>29</sup>.

Outre ces démarcateurs que je dirais syntaxiques, dans la mesure où ils régulent les relations entre clauses et énoncés, il existe en grec ancien, comme dans la plupart des langues, de nombreuses

27. Voir ci-dessus note 3, p. 256.

28. D'ailleurs, si les vocatifs sont bien, comme j'ai tenté de le montrer plus haut, des expressions postpositives quand ils ne sont pas en  $P^{Pré}$ , on peut considérer que c'est précisément l'adjonction d'un postpositif qui permet à la conjonction normalement prépositive de former un segment prosodique autonome. Des phénomènes semblables ne sont pas sans exemples en français :

- a. Mais ce n'est pas à toi que je parle.
- b. Mais mon cher | ce n'est pas à toi que je parle.

29. De ce point de vue, cela n'est pas sans rappeler le PSRR (voir p. 236), mais sur un autre plan : ce n'est pas la référence et le rôle qui sont ici séparés, mais le contenu de l'organisation du contenu.

expressions, plus ou moins codifiées, à même d'exprimer la cohésion du discours, en en marquant les articulations. Le dénombrement et l'analyse de ces expressions démarcatives en grec ancien est une tâche qui dépasse la portée de la présente étude. Qu'il suffise d'indiquer les fonctions les plus communes de ces expressions et d'en donner quelques exemples<sup>30</sup>.

**Initiateurs et finalisateurs** La première catégorie de démarcateurs est celle des initiateurs et des finalisateurs, c'est-à-dire des expressions qui indiquent le commencement ou la fin d'un (segment de) discours. On rencontre ainsi des adverbes comme *πρῶτον* etc. (4.46) ou *(τὸ) τελευταῖον* (4.47).

4.46 (Le synégore prononce son exorde. Suit le début de l'argumentation.)

**Πρῶτον μὲν οὖν**, ὦ ἄνδρες, | περι τῆς τῶν ὀνομάτων ἐπιγραφῆς ἀξιόν ἐστὶν ἐξετάσαι. Isée 4.2

Tout d'abord, juges, c'est sur l'inscription des noms qu'il faut diriger l'enquête.

4.47 (Démosthène va demander un arbitrage; toutes les démarches sont faites, et il ne manque plus que l'autre partie, qui refuse de venir. L'arbitrage est reporté au lendemain, mais Midias n'est toujours pas là.)

**Τὸ τελευταῖον δ'** | ὡς οὐτ' ἐγὼ συνεχώρουν οὐθ' οὐτος ἀπήντα, | τῆς δ' ὥρας ἐγγίγνεν ὀψέ, κατεδιήτησεν. Dém. 21.84

Pour finir, comme nous refusions tous deux, moi de m'en aller et lui de venir, et qu'il se faisait tard, l'arbitrage fut prononcé contre lui.

**PUSH et POP** Le troisième rôle endossé par les démarcateurs est celui de marqueurs argumentatifs. Il s'agit d'abord des indications PUSH et POP [Polanyi & Scha 1983; Slings 1997a]. Dans cette terminologie, les différents gestes<sup>31</sup> qui composent un discours sont organisés hiérarchiquement; les marqueurs PUSH servent à introduire un geste discursif de niveau inférieur, et les marqueurs POP indiquent qu'on revient à un niveau supérieur. Slings [1997a] a montré comment, dans la prose d'Hérodote, les trois particules adversatives *ἀλλά*, *καίτοι* et *μέντοι* peuvent être différenciées selon cette fonction. Il est notable que les deux premiers peuvent former une UI en P<sup>Pré</sup>, comme dans l'exemple 4.48.

4.48 (Selon Hiéron, abuser d'un garçon contre son gré s'apparente à la piraterie plus qu'à l'amour.)

**Καίτοι** | τῷ μὲν ληστῆι παρέχει τινὰς ὅμως ἡδονὰς τό τε κέρδος καὶ τὸ ἀνιᾶν τὸν ἐχθρόν. Xén. Hiér. 1.36

Et encore, le pirate, lui, cela lui procure quand même certains plaisirs, de faire du profit et de faire souffrir son ennemi. (Mais faire souffrir celui qu'on aime est horrible.)

Ici *καίτοι* vient introduire une objection possible (PUSH) à l'équivalence que vient d'établir Hiéron entre le viol et la piraterie: même le pirate a droit à un certain plaisir sadique. Le discours revient ensuite à l'argument principal (POP), qui est qu'un tyran n'a pas droit à l'amour réciproque. Je ne

30. Je suivrai la nomenclature très simple de S. Dik [1997b: 386–387], tout en reconnaissant qu'elle n'est qu'une ébauche.

31. Je remercie Antoine Aufray pour cette traduction de l'anglais *move*.

m'étendrai pas plus longuement sur ce sujet, car la plupart des marqueurs PUSH et POP sont généralement des particules ; il s'agit donc souvent de mots prépositifs (ἀλλά) ou postpositifs (μέντοι) qui ne peuvent, à ce titre, former d'UI autonome.

**Argumentation** La position P<sup>Pré</sup> est en revanche très souvent employée pour marquer les articulations de l'argumentation par des expressions adverbiales comme τεκμήριον δέ, μαρτύριον δέ, σημειον δέ, δηλον δέ, αἴτιον δέ etc. Ainsi, dans l'exemple 4.49, Théopompe introduit explicitement une preuve de ce qu'il vient d'avancer avec l'expression τεκμήριον δέ.

4.49 (Stratoclès et le plaignant Théopompe ont tous deux hérité de leur père une fortune suffisante, mais qui ne leur permet pas d'accomplir des liturgies.)

**Τεκμήριον δέ:** εἴκοσι μνᾶς ἐκάτερος ἡμῶν ἐπὶ τῇ γυναικὶ προῖκα ἔλαβε, τοσαύτη δὲ προῖξ οὐκ ἂν εἰς πολλήν τινα οὐσίαν δοθείη. Isée 11.40

La preuve, c'est que chacun de nous a reçu vingt mines en dot pour sa femme, et qu'on n'offre pas une dot si petite à une grosse fortune.

D'autres types d'expressions argumentatives peuvent être identifiées : ainsi, chez Platon, des formules en P<sup>Pré</sup> comme τί δέ ou τί οὖν permettent d'introduire une nouvelle question, la première en la présentant comme une nouvelle unité à propos d'un nouveau sujet, tandis que la seconde signale que la nouvelle unité de développement dérive de la précédente [Sicking 1997:168–171].

Chez Homère, les articulations de l'argumentation ne sont généralement pas aussi explicites que dans les discours judiciaires et philosophiques en prose classique, et sont prises en charge par les particules. On n'a donc pas, à ma connaissance, d'exemples homériques similaires à 4.49.

**Exhortatifs** Ce qu'on trouve, en revanche, c'est un petit nombre de formules, qu'on peut classer parmi les marqueurs d'argumentation, et qui indiquent que l'énoncé qui suit est une exhortation. Ces formules exhortatives peuvent se résumer à un simple ἀλλά, mais aussi être plus complexes : on rencontre ainsi des prédications fragmentaires lexicalisées<sup>32</sup>, comme εἰ δέ (exemple 4.50), εἰ δ' ἄγε (exemple 4.51), ἀλλ' ἄγε(τε) etc.

4.50 (Ulysse à Achille pendant l'ambassade : « Mets fin à ta colère, et Agamemnon te fera des présents dignes de toi... »)

Εἰ δὲ | σὺ μὲν μὲν ἄκουσον, ἐγὼ δὲ κέ τοι καταλέξω  
ὄσοά τοι ἐν κλισίῃσιν ὑπέσχετο δῶρ' Ἀγαμέμνων. I 262–263

Allons, toi écoute-moi, et moi je vais t'énumérer tous les présents de sa tente que te promet Agamemnon.

32. La preuve du caractère lexicalisé de ces expressions est que l'impératif singulier ἄγε peut s'employer même avec un destinataire pluriel, comme dans l'exemple 4.51. Cela se produit également, en prose classique, pour d'autres impératifs figés en fonction d'exhortatifs : φέρε δὴ (exemple 4.53), εἰπέ μοι [KG §371.4.α]. Mais l'absence d'accord n'est pas la règle, et l'on trouve aussi l'impératif pluriel.

- 4.51 (*Hector, qui n'a pas trouvé Andromaque chez elle, interroge ses servantes.*)  
**Εἰ δ' ἄγε μοι**<sup>33</sup> | δμῶαί | νημερτέα μνησασθε.  
 Z376  
 Allons, servantes, répondez-moi sans faute.
- 4.52 (*Les hérauts d'Agamemnon viennent chercher Briséis.*)  
**Ἄλλ' ἄγε** | διογενὲς Πατρόκλεες | ἔξαγε κόρυρν.  
 A337  
 Allons, divin Patrocle, fais sortir la fille.

En grec classique, on rencontre d'autres formules sur le même modèle :

- 4.53 (*Lysias veut bien admettre qu'Ératosthène a tenté de s'opposer à l'ordre de tuer Polémarque.*)  
**Φέρε δὴ**, | τί ἂν εἰ καὶ ἀδελφοὶ ὄντες ἐτύχετε αὐτοῦ ἢ καὶ υἱεῖς; ἀποψηφίσασθε;  
 Lys. 12.34  
 Allons, même s'il s'avérait que vous étiez ses frères ou ses fils, que feriez-vous ? vous l'acquitteriez ? (*Mais il avoue lui-même être coupable.*)
- 4.54 (*Andocide imagine qu'il subit un interrogatoire à charge de Chariclès, sous les Trente.*)  
**Εἰπέ μοι** | ὦ Ἄνδοκίδη | ἦλθες εἰς Δεκέλειαν, καὶ ἐπετείχισας τῇ πατρίδι τῇ σεαυτοῦ;  
 And. 1.101  
 Dis-moi, Andocide, tu es bien allé à Décélie, pour faire le siège de ta propre patrie ?

En somme, le fonctionnement de toutes ces UI régulatrices est le suivant : le locuteur place en dehors de la clause, en P<sup>pré</sup>, une partie du matériau linguistique qui a trait à l'articulation syntaxique, aux frontières du discours et à la hiérarchie argumentative, c'est-à-dire un ensemble d'outils métadiscursifs qui lui permettent d'explicitement sa stratégie discursive. D'une certaine façon, cette fonction métadiscursive de la P<sup>pré</sup> rejoint la fonction d'orientation, qui fait l'objet de la section suivante, puisque toutes deux permettent d'indiquer l'organisation du discours. Mais, tandis que les UI d'orientation relèvent de l'organisation référentielle du discours, c'est-à-dire de son contenu, les UI régulatrices laissent voir son organisation fonctionnelle : les unes donnent à l'auditeur des instructions sur la gestion de ses représentations du monde, les autres lui indiquent, pour ainsi dire, la façon dont le discours est agencé et comment ses différents éléments s'articulent les uns aux autres.

#### 4.1.3.2 Orientation

L'une des fonctions pragmatiques les plus importantes des EEC placés en P<sup>pré</sup>, comme l'a montré S. Dik [1997b: 388], est l'orientation, c'est-à-dire une indication fournie à l'auditeur pour lui permettre d'établir les coordonnées (spatio-temporelles et référentielles) grâce auxquelles il pourra interpréter

33. J'interprète μοι, malgré ma traduction, comme un datif éthique, dont la portée s'étend sur tout l'énoncé, ce qui explique sa position après le constituant de P<sup>pré</sup> et non après le premier mot prosodique de la clause centrale (sur ces questions, voir Goldstein [2010]).

correctement l'énoncé. Cette fonction est accomplie par quatre types d'EEC : les Thèmes, les Codas, les Conditions et les Cadres.

## Thème

L'un des points les plus importants, pour l'ordre des mots, de l'étude des EEC est l'existence d'expressions topiques en P<sup>Pré</sup>, que j'appellerai, à la suite de S. Dik [1997b:389], des THÈMES<sup>34</sup>. La définition qu'on en donne habituellement est la suivante : les Thèmes sont des expressions qui servent à poser un cadre référentiel dans lequel l'auditeur est invité à évaluer l'assertion<sup>35</sup>. Or, cette définition correspond exactement à celle que j'ai donnée des topiques (non ratifiés) intraclausaux. En quoi, dès lors, les Thèmes diffèrent-ils des expressions topiques internes à la clause ?

**Fonctions pragmatiques du Thème** À ma connaissance, seuls Slings [1997b] et Goldstein [2010] ont tenté de proposer une motivation fonctionnelle de l'emploi de Thèmes en grec ancien. Les deux tentatives ne sont d'ailleurs pas sans points communs. Slings discerne trois facteurs qui peuvent pousser un locuteur à exprimer un topique par un Thème plutôt que par une expression topique interne (4.55) :

- 4.55 Facteurs favorisant la stratégie du Thème selon Slings [1997b:197–198] :
- a. Nouveau topique ;
  - b. Topique contrastif<sup>36</sup> ;
  - c. Constituant topique lourd.

Pour Goldstein, la fonction principale des Thèmes est d'exprimer ce qu'il appelle un topique fort<sup>37</sup>. Ce terme subsume quatre fonctions différentes (4.56) :

- 4.56 Fonction des Thèmes selon Goldstein [2010:123 (6.7)]
- a. Topique appartenant à un ensemble ;
  - b. Nouveau sujet ;

34. Cette acception n'est pas celle de l'école pragoise, où thème s'oppose à rhème, comme présupposition à assertion dans ma terminologie. Il s'agit juste d'un raccourci pour « expression topique extraclausale », ce qui dispense d'employer les chevrons < >.

35. Par exemple Chafe [1976:51], S. Dik [1997b:389].

36. Slings [1997b:198] parle en fait de topiques dotés de propriété focales. Une telle situation ne peut se produire selon l'acception de topique et focus que je défends dans cette étude. Néanmoins, les exemples qu'il donne et les analyses qu'il en fait semblent indiquer qu'il entend le contraste comme une qualité qui confère à une expression « *a certain degree of focality* » [Slings 1992:99n21, 1997b:198n67].

37. « *Strong-topic* » [Goldstein 2010:121–148]. Un certain nombre d'expressions qu'il range sous l'étiquette de « *Strong-Focus* » sont pour moi des <TopCE>, notamment ses exemples 7.11–7.14 [Goldstein 2010:154–155], et relèveraient donc plutôt des Thèmes que de l'imbrication de structures focales telle que je l'analyse dans la section 4.3.

- c. Reprise d'un topique ;
- d. Conclusion d'un paragraphe.

Si l'on compare ces différentes fonctions avec celles des <TopNR> et des <TopCE>, on s'aperçoit que les fonctions 4.55a–b et 4.56a–d ne sont pas discriminantes : comme on le voit dans le Tableau 4.2, elles peuvent toutes être endossées également par les <TopNR> et/ou les <TopCE>.

Fonction de l'expression topique	Thème	TopNR	TopCE
Nouveau topique (4.55a/4.56b)	+	+	–
Topique contrastif (4.55b)	+	±	+
Topique appartenant à un ensemble (4.56a)	+	–	+
Reprise d'un topique (4.56c)	+	+	–
Conclusion d'un paragraphe (4.56d)	+	–	+

Tableau 4.2 Fonctions des Thèmes, des TopNR et des TopCE.

En effet, on a vu dans le Chapitre 3 que des <TopNR> peuvent occasionnellement introduire un nouveau topique<sup>38</sup> et qu'ils servent très souvent à reprendre un topique<sup>39</sup>. De plus, le contraste, même minimal, est une propriété inhérente aux <TopNR>, et s'il faut entendre par là le contraste exclusif, comme ce que Goldstein [2010:128–136] décrit sous l'étiquette de « *set-membership construction* » (4.56a), on ne voit pas en quoi les Thèmes se distingueraient des <TopCE>, dont c'est précisément la fonction<sup>40</sup> : notamment, la fonction discursive de conclusion d'un paragraphe (4.56d) est l'une de celles qu'on a définies pour ce type d'expressions<sup>41</sup>. Du point de vue fonctionnel, donc, rien ne distingue les Thèmes des expressions topiques non ratifiées intraclausales ; et ce qui est surtout remarquable, c'est que l'opposition entre position extraclausale et position intraclausale ne recouvre pas l'opposition entre TopNR et TopCE, puisque le trait de contraste exclusif peut être présent dans les Thèmes. Ainsi, dans l'exemple 4.57, le Thème *γυναικῶν... σιτοποιῶν καὶ παλλακῶν καὶ εὐνούχων* permet d'évoquer un ensemble supérieur {suite de Xerxès} dont les forces militaires qui viennent d'être dénombrées font aussi partie [Goldstein 2010:131].

4.57 (Énumération de l'armée de Xerxès)

Οὗτος μὲν δὴ τοῦ συνάπαντος τοῦ Ξέρξεω στρατεύματος ἀριθμὸς. **Γυναικῶν δὲ σιτοποιῶν καὶ παλλακῶν καὶ εὐνούχων** | οὐδεὶς ἂν εἶποι ἀτρεκέα ἀριθμόν.

Hdt. 7.187.3 [Goldstein 2010:131 (6.18)]

Voilà donc le nombre de l'armée entière de Xerxès. Quant aux femmes, cantiniers, concubines et eunuques, personne ne pourrait en dire le nombre exact.

38. Voir ci-dessus p. 159.

39. Voir ci-dessus p. 162.

40. Voir ci-dessus p. 177 sq.

41. Voir ci-dessus p. 178 sq.

**Lourdeur du constituant thématique** En somme, ni la nouveauté, ni le contraste, ni aucune des fonctions pragmatiques suggérées par Slings et Goldstein ne suffisent à distinguer, du point de vue informationnel, les Thèmes des autres types d'expressions topiques non ratifiées. Reste le critère formel indiqué par Slings (4.55c) : la stratégie du Thème serait préférée à celle de l'expression topique interne lorsque le constituant est particulièrement lourd. Il est vrai que la lourdeur d'un constituant peut avoir des conséquences sur sa position linéaire dans l'énoncé<sup>42</sup>. On imagine aisément, dès lors, qu'une expression topique particulièrement lourde puisse être placée en P<sup>pré</sup> et former sa propre UI<sup>43</sup>. Cependant, un Thème peut aussi être extrêmement bref, comme *σύ* dans l'exemple 4.58 et *ὄ* dans l'exemple 4.61 ci-dessous. La lourdeur du constituant topique, si elle joue sans doute un rôle dans certains cas, ne peut donc être invoquée systématiquement. De plus, n'oublions pas que nous ne pouvons détecter la partition de l'énoncé en P<sup>pré</sup> | Clause | P<sup>post</sup> que grâce à la position des particules, qui est un reflet de la partition prosodique de l'énoncé en différentes UI. On peut donc dire qu'un Thème est simplement une expression topique qui forme sa propre UI, et dont l'analyse peut préciser, secondairement, qu'elle est placée en P<sup>pré</sup>. Si l'expression topique est un constituant lourd, il est tout naturel qu'elle puisse prendre une indépendance prosodique et constituer à elle seule une UI. Elle s'analysera par conséquent comme un Thème, puisque son autonomie du point de vue de l'intonation peut être formalisée par le placement en P<sup>pré</sup>.

**Thèmes et topiques indirects** Il paraît donc nécessaire de chercher ailleurs la différence entre Thèmes et expressions topiques intraclausales. Selon Matic [2003b:106–109], il n'y a pas de différence pragmatique entre les deux types d'expressions : la division entre les deux catégories recouvre en fait la division qu'il fait entre topiques directs et topiques indirects. L'extraclausalité des Thèmes ne serait due qu'à leur caractère indirect, et ils ne se distingueraient des topiques intraclausaux que d'un point de vue formel. Cependant, cette opinion paraît démentie dans les faits, notamment en grec ancien. En effet, on rencontre dans cette langue à la fois des topiques indirects, mais intraclausaux, dont les plus spectaculaires sont peut-être les verbes topicalisés<sup>44</sup>, et des topiques directs, mais extraclausaux. Ainsi, dans l'exemple 4.58, le Thème, qui joue le rôle syntaxique de sujet du verbe *θεῖο*, est au nominatif, alors que la position de l'interrogatif *τίν[α]* et celle de *ἄν* indiquent clairement qu'il est placé en P<sup>pré</sup>.

4.58 (Si on demandait à Socrate et à Protagoras si la justice est le juste en soi ou l'injuste, Socrate répondrait qu'elle est le juste.)

Σὺ δὲ | τίν' ἄν ψῆφον θεῖο ;

Plat. Gorg. 330c

Et toi, quel serait ton vote ?

42. C'est le cas, entre autres, des <FocR> complexes disjoints (voir ci-dessus p. 140 sq.).

43. Voir notamment ci-dessus les exemples 4.67, 4.69 et 4.72 p. 283 sq.

44. Voir ci-dessus les exemples 3.42–3.54 p. 181 sq. et 3.60–3.71 p. 187 sq.



De même, dans l'exemple 4.59, la position de la particule de  $\rho[\alpha]$  (ainsi que la fin de vers) dénonce le caractère clausal des expressions topiques  $\tau\acute{o}\iota\sigma\iota$  et  $\text{Κίρκη}$ , qui sont pourtant intégrées à la valence du verbe  $\xi\beta\alpha\lambda\epsilon\nu$ <sup>45</sup>.

- 4.59 (Circé change les compagnons d'Ulysse en cochons.)  
 Τοῖσι δὲ Κίρκη  
 πὰρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τ' ἔβαλεν καρπὸν τε κρανεΐης. κ 241–242 [Ruijgh 1990:144]  
 Et Circé leur donna fâines, glands et cornouilles.  
 'Et eux, Circé, elle leur donna...'

Il s'agit donc, dans les deux cas, d'expressions topiques directes, mais qui n'en sont pas moins en position P<sup>Pré</sup>.

**Thème : une catégorie purement formelle** Si l'opposition entre expressions topiques internes et externes ne recouvre pas l'opposition entre les expressions topiques directes et indirectes, de quel ordre est-elle ? En fait, je considère, à l'instar de Matic', que la différence entre expressions topiques intraclausales et Thèmes est bien avant tout d'ordre formel : elle consiste simplement à placer l'expression topique tantôt dans une position topique interne ( $\{\text{TopNR}\}$  ou  $\{\text{TopCE}\}$ ), tantôt en P<sup>Pré</sup>. Une telle affirmation peut certes sembler tautologique : dans cette définition, les Thèmes ne sont ni plus ni moins que des expressions topiques extraclausales. Je la soutiendrai néanmoins, parce qu'en réduisant l'opposition à une pure question de forme, elle conduit en fait à identifier la cause du placement d'une expression topique en P<sup>Pré</sup>. En effet, si tout ce qui différencie la stratégie du Thème des constructions à topique interne, c'est que dans la première le topique n'est pas formulé dans la même clause que la proposition qui s'y rapporte, alors on voit que c'est la seule façon d'obéir au Principe de Séparation de la Référence et du Rôle (PSRR) tel que l'a défini Lambrecht [1994:184–185]<sup>46</sup>. Comme l'a bien montré ce dernier, l'application de ce principe offre deux avantages, l'un au locuteur, l'autre à l'auditeur : pour le locuteur, il est plus facile de construire un énoncé complexe si l'introduction d'un référent est indépendante de la formulation de son rôle syntaxique ; pour l'auditeur, en retour, il est plus facile de former une représentation d'un référent indépendamment de l'interprétation de sa fonction dans la clause. C'est l'une des raisons pour lesquelles les expressions topiques non ratifiées sont le plus souvent placées, dans les langues naturelles, vers le début de la clause proprement dite, voire avant elle [Lambrecht 1994:202]. Aussi ce principe peut-il expliquer que, dans certains cas, le locuteur puisse choisir de placer une expression topique non ratifiée avant

45. Par ailleurs, l'exemple 4.59 montre que la position P<sup>Pré</sup> peut être occupée par plus d'un Thème à la fois, tout comme les autres positions topiques de la clause (voir ci-dessus 3.4, p. 231 sq.).

46. Voir ci-dessus p. 236 sq.

la clause, en P<sup>Pré</sup>, plutôt que dans les positions internes {TopCE} ou {TopNR}, comme l'indique la Règle 15<sup>47</sup>.

**Règle 15. Formation de Thèmes :**

Une expression de topique non ratifié peut former sa propre UI, en étant placée dans la position P<sup>Pré</sup> avant la clause centrale (il s'agit alors d'un Thème); cette extraposition n'a pas de conséquence sur l'ordre des mots à l'intérieur de la clause. Du point de vue de la SI, il n'y a pas de différence notable entre les Thèmes et les autres expressions de topiques non ratifiés.

Le point important est qu'en grec cette extraposition est optionnelle. De plus, elle n'est détectable que lorsque le début de la clause centrale est signalé par au moins une marque formelle<sup>48</sup>. Cela signifie qu'il y a des Thèmes, dans une proportion difficile à estimer, qui ont, à l'écrit du moins, l'apparence d'expressions topiques intraclausales. En outre, nous allons voir que les indices de début de clause ne sont pas totalement sans ambiguïté, puisqu'ils peuvent aussi marquer le début d'un domaine intraclausal initié par le verbe<sup>49</sup>. La différence étant de nature exclusivement formelle, et la forme même ne permettant pas toujours de les distinguer, il existe entre les deux notions une zone floue, et non une ligne de partage nette.

**Suspension de l'accord casuel** Du point de vue morphosyntaxique, les Thèmes ont cependant une propriété spécifique, que ne possèdent pas les expressions topiques internes : avec un Thème, il est possible de suspendre l'accord casuel. En effet, les Thèmes peuvent se trouver soit au cas appelé par la fonction syntaxique que joue leur référent dans la clause centrale, comme on l'a vu dans les exemples 4.58–4.59, soit se présenter à un autre cas. On trouve donc des Thèmes qui ont une forme absolue, en l'occurrence le nominatif. C'est ce que la grammaire traditionnelle appelle le *nominativus pendens*<sup>50</sup>. Ainsi, dans l'exemple 4.60, le nominatif οἱ [...] φίλοι est placé en P<sup>Pré</sup>, suivi d'une clause conditionnelle<sup>51</sup>, puis de la clause centrale commençant par l'interrogatif τί; l'accord grammatical se fait si peu que le référent du Thème est réexprimé, cette fois à l'accusatif attendu, sous la forme du pronom anaphorique αὐτούς.

47. Il faut reconnaître que, pour Slings [1997], la motivation principale de l'emploi de Thèmes relève également de la cognition : les trois facteurs qu'il a identifiés (4.55, p. 277) sont décrits en termes de processus cognitifs de production et d'interprétation des énoncés, comme des « *chunking devices* » qui permettent d'obéir au principe « *one chunk [of information] per clause* » [Givón 1984–1990:1.258–263, Chafe 1994:108–119], dont le PSRR peut apparaître comme une précision.

48. Voir ci-dessus p. 257 sq.

49. Voir ci-dessous la section 4.4.2.2, p. 376 sq.

50. Sur cette question, voir l'utile relevé de Havers [1925]; autres exemples chez KG [§356.6] et CK [§45.2.2–3].

51. Voir ci-dessous p. 293 sq.

4.60 (Si l'on ne sait en user avec la richesse, elle ne mérite plus le nom de richesse.)

**Οἱ δὲ φίλοι,** ἂν τις ἐπίστηται αὐτοῖς χρῆσθαι ὥστε ὠφελῆσθαι ἀπ' αὐτῶν, τί φήσομεν αὐτοὺς εἶναι; Xén. Oec. 1.14 [Havers 1925: 235]

Quant aux amis, si l'on sait en user avec eux de façon à ce qu'on en reçoive des services, que dirons-nous qu'ils sont ?

La situation est la même chez Homère, comme le montre l'exemple 4.61, dans lequel le Thème au nominatif ὄ (ἀγλαΐηφι πεποιθώς)<sup>52</sup> précède une clause centrale dans laquelle le référent de ce Thème est exprimé par le pronom à l'accusatif ἐ, soit sous la forme casuelle intégrée dans la valence du verbe φέρει.

4.61 (Pâris est comparé à un cheval qui s'enfuit dans la plaine.)

**Ὅ δ' ἀγλαΐηφι πεποιθώς**  
ρίμφά ἐ γούνα φέρει μετά τ' ἦθεα καὶ νομὸν ἵππων. Z<sub>510-511</sub>

Et lui, fier de sa beauté, vite ses genoux l'emportent parmi pacages et pâtures des chevaux.

Mais force est de constater que cette suspension du cas est seulement optionnelle : il est tout à fait possible de trouver des Thèmes qui sont marqués en cas selon la fonction qu'ils joueraient dans la clause centrale : outre les exemples 4.58–4.59, j'ajoute les exemples 4.62–4.63, où la position d'une particule de P<sup>1+1</sup> et le rejet trahissent le statut extracausal du Thème, lequel est coréférent tantôt avec l'objet de la clause (4.62), tantôt avec un datif d'intérêt (4.63)<sup>53</sup>.

4.62 (Hérodote donne la traduction en grec des noms de Darius, Xerxès et Artaxerxès)

**Τούτους μὲν δὴ τοὺς βασιλέας** | ὦδε ἂν ὀρθῶς κατὰ γλῶσσαν τὴν σφετέρην Ἑλληνες καλέοιεν. Hdt. 6.98 [Fraenkel 1933: 112]

Ces rois-là, ce serait ainsi que les Grecs pourraient traduire leurs noms dans leur langue.

4.63 (Récit mensonger d'Ulysse à Eumée : des Thesprotes qui le transportent le font prisonnier.)

Αὐτὰρ **ἐμοὶ** | δεσμὸν μὲν ἀνέγναμψαν θεοὶ αὐτοὶ  
ρήϊδίως. ξ<sub>348-349</sub>

Mais moi, ce lien, les dieux eux-mêmes me le défirent, sans aucun mal.

Du point de vue typologique, cela n'est guère surprenant. En effet, si un certain nombre de langues, comme l'hébreu, exigent que le Thème soit sous une forme absolue (4.64), on rencontre en russe la même hésitation qu'en grec ancien : ainsi, dans l'exemple 4.65a, le Thème est au nominatif, alors que sa fonction dans la clause commanderait un génitif, comme l'atteste la présence du pro-

52. Je ne décide pas fermement si ἀγλαΐηφι πεποιθώς forme ou non un constituant avec le pronom ὄ, bien qu'intuitivement je penche pour la négative.

53. À vrai dire, il n'est pas impossible que le datif d'intérêt relève plutôt des emplois casuels non liés, c'est-à-dire avec leur pleine valeur sémantique. En effet, la relation syntaxique du datif dit « éthique » avec l'ensemble de la prédication est plutôt lâche, puisqu'il ne marque que l'intérêt que prend le référent du pronom à l'état de choses exprimé par la clause. Le caractère somme toute assez vague de cet intérêt laisse penser qu'il y a bien, dans certains Thèmes au datif, un emploi non lié. En tout cas, la relation est assurément moins étroite que celle du datif τοῖς avec le prédicat πᾶρ... βάλλ[ε] dans l'exemple 4.59 ci-dessus.

nom *ih* ; mais il est également possible de trouver, comme en 4.65b, le Thème exprimé par un génitif, c'est-à-dire que la coréférence avec le pronom *ih* est doublée d'une congruence casuelle<sup>54</sup>.

- 4.64 a. Ha-iš ha-ze |anaxnu natannu lo et ha-sefer etmol  
 ART-homme ART-ce 1PL donner.PRF à.3SG OBJ ART-livre hier  
 b. \*La-iš ha-ze |anaxnu natannu lo et ha-sefer etmol  
 à.ART-homme ART-ce 1PL donner.PRF à.3SG OBJ ART-livre hier  
 [d'après S. Dik 1997b: 392 (38)]

(\*À) cet homme, nous lui avons donné le livre hier.

- 4.65 a. T'el'ev'izor-i |v et-om magaz'in'-e ih mnogo  
 télé-NOM.PL dans ce-SG.PREP magasin-SG.PREP 3PL.GEN beaucoup  
 b. T'el'ev'izor-ov |v et-om magaz'in'-e ih mnogo  
 télé-GEN.PL dans ce-SG.PREP magasin-SG.PREP 3PL.GEN beaucoup  
 [d'après S. Dik 1997b: 392 (39)]

Des téléés, il y en a plein dans ce magasin.

Le choix est donc libre entre une forme absolue du SN en position P<sup>Pré</sup> et une forme marquée en cas, qui anticipe la relation syntaxique entre le prédicat et le SN.

**Motivation de l'emploi des cas non liés** Une fois cela posé, on peut se demander si la forme du nominatif est bien une forme absolue, c'est-à-dire en fait non marquée en cas, ou si l'on peut l'expliquer d'une façon ou d'une autre. Selon Slings [1997b:198–199], le choix du nominatif répond en fait à une hiérarchie des cas, qui va du moins marqué ou plus marqué (4.66)<sup>55</sup>.

- 4.66 Hiérarchie des cas en grec ancien :  
 Nominatif < Accusatif < Génitif < Datif [d'après Slings 1997b:198 (5)]

Un Thème est d'autant plus susceptible de sélectionner un cas que celui-ci est plus à gauche dans cette hiérarchie. Mais celle-ci n'explique pas tout, car il est possible de motiver, d'une certaine façon, la forme casuelle choisie.

De fait, le nominatif n'est pas le seul cas non lié<sup>56</sup> que peut prendre un Thème en grec ancien. On rencontre également des Thèmes à l'accusatif. Ainsi, dans l'exemple 4.67, le Thème *ἡμέρας* [...] *καὶ νύκτας καὶ μῆνας καὶ ἐνιαυτούς* est syntaxiquement autonome, puisqu'il ne correspond pas au génitif exprimé dans la clause par *αὐτῶν*.

- 4.67 (Le Créateur fabrique le ciel.)  
 Ἡμέρας γὰρ καὶ νύκτας καὶ μῆνας καὶ ἐνιαυτούς, οὐκ ὄντας πρὶν οὐρανὸν γενέ-

54. La situation est semblable en basque [Bellver & Michaelis 2000: 6–7].

55. Voir aussi Chanet [1988: 88–89].

56. C'est ainsi que j'appellerai les formes casuelles des Thèmes qui ne peuvent se construire par rapport à la clause centrale, par analogie avec les Thèmes non liés, c'est-à-dire qui ne jouent aucune fonction dans la clause principale (voir l'exemple 1.17, p. 57).

οθαι, τότε ἄμα ἐκείνῳ συνισταμένῳ τὴν γένεσιν αὐτῶν μηχανᾶται.

Plat. Ti. 37e [Slings 1997b:199 (7)]

En effet, les jours, les nuits, les mois et les années, qui n'existaient pas avant la naissance du ciel, dès l'établissement de celui-ci, il en met en œuvre la création.

De même, dans l'exemple 4.68, la nouvelle victime d'Achille, Tros, est introduite à l'accusatif, bien qu'elle soit immédiatement reprise par le pronom ὃ au nominatif: même si, d'une certaine façon, cet accusatif pourrait correspondre à l'objet (non exprimé) du verbe οὔτα (v. 469), le jeu des particules de coordination ne permet pas une telle interprétation, et le Thème doit bien être regardé comme détaché.

- 4.68 (Achille massacre un par un tous les Troyens qui viennent à sa rencontre. Il abat Laogonos et Dardanos, les deux fils de Bias.)

Τρῶα δ' Ἀλαστορίδην, ὃ μὲν ἀντίος ἦλυθε γούνων,

εἴ πῶς εὖ πεφίδοιτο λαβῶν καὶ ζῶν ἀφείη

μηδὲ κατακτείνειεν ὀμηλικίην ἐλεήσας,

465

νήπιος, οὐδὲ τὸ ἤδη ὃ οὐ πείσεσθαι ἐμελλεν·

οὐ γάρ τι γλυκύθυμος ἀνὴρ ἦν οὐδ' ἀγανόφρων,

ἀλλὰ μάλ' ἐμμεμαῶς· ὃ μὲν ἤπτετο χεῖρεσι γούνων

ιέμενος λίσσεσθ', ὃ δὲ φασγάνῳ οὔτα καθ' ἦπαρ. Y 463–469 [Bakker 1997a:104–105]

Quant à Tros fils d'Alastor, lui il tomba à ses genoux, dans l'espoir qu'il l'épargnerait en le prenant comme prisonnier, et qu'il le laisserait partir vivant, sans le tuer, par pitié pour un homme de son âge. Le naïf! il ne savait pas qu'il n'allait pas le persuader: ce n'était vraiment pas un homme au cœur doux et à l'âme aimante, mais un homme enragé; et lui, il tentait de toucher ses genoux, en voulant le supplier, mais l'autre, de son glaive, le frappa au foie.

Enfin, on trouve des Thèmes avec un génitif non lié, mais, semble-t-il, exclusivement s'il s'agit d'un génitif partitif [Slings 1997b:199n71]: ainsi, dans l'exemple 4.69, le génitif partitif est τῶν [...] τῷ μάγῳ ἐπαναστάντων ἐπτὰ ἀνδρῶν est bien un Thème extraclausal, puisqu'il est repris par le pronom coréférent αὐτῶν au sein de la clause centrale. La marque casuelle doit être comprise ici comme non liée, c'est-à-dire motivée par le rôle sémantique de son référent (le tout dont le topique de la clause est la partie), et non comme une marque d'accord.

- 4.69 (La révolte du mage contre Darius a été matée.)

Τῶν δὲ τῷ μάγῳ ἐπαναστάντων ἐπτὰ ἀνδρῶν | ἕνα αὐτῶν Ἴνταφρένεα κατέλαβε

ὑβρίσαντα τάδε ἀποθανεῖν αὐτίκα μετὰ τὴν ἐπανάστασιν.

Hdt. 3.118

Des sept hommes qui s'étaient révoltés avec le mage, l'un, Intaphernès, trouva la mort, à cause de l'insolence suivante, aussitôt après le soulèvement. (Suit l'histoire de cet homme.)

Il en va de même dans l'exemple 4.70, où l'expression τῶν [...] ἄλλων est en position P<sup>pré</sup> (comme le montre la place de la négation μή), en emploi non lié.

- 4.70 (Télémaque envoie Eumée annoncer son retour à Pénélope.)

Τῶν δ' ἄλλων | μή τις Ἀχαιῶν

πενθέσθω· πολλοὶ γὰρ ἐμοὶ κακὰ μηχανόωνται.

π133–134

Mais parmi les autres, qu'aucun des Achéens ne l'apprenne : il y en a beaucoup qui me veulent du mal.

Évidemment, le problème de ce genre de constructions est qu'une analyse du génitif comme lié à la fonction dans la clause est aussi possible. Mais on peut considérer que la tendance à placer des expressions topiques au génitif partitif en P<sup>Pré</sup> est le résultat de plusieurs facteurs qui surdéterminent ce choix : premièrement, cela correspond, de façon iconique, au chemin de la pensée qui détermine l'ensemble (plus saillant cognitivement) avant d'en détailler les membres ; deuxièmement, si le Thème est bien simplement une expression topique qui forme sa propre UI, et que cette autonomie prosodique se signale avant tout par la position des particules de P<sup>L+1</sup>, alors la tendance à l'extraclausalité des génitifs absolus est une conséquence de la stratégie énumérative du grec, qui emploie de préférence les particules μέν/δέ dans ce contexte. Ainsi, dans l'exemple 4.71, c'est la position de μέν, elle-même déterminée par l'emploi énumératif de οἱ μέν... οἱ δέ, qui nous indique la division en UI et donc le statut extraclausal de τῶν [...] ἄλλων αὐτοῦ φίλων.

4.71 (Dicaïogénès a refusé de rendre de l'argent à son ami d'enfance Mèlas, qui est devenu son pire ennemi.)

**Τῶν δὲ ἄλλων αὐτοῦ φίλων** | οἱ μέν οὐκ ἀπέλαβον ἃ ἐδάνεισαν, οἱ δ' ἐξηπατήθησαν καὶ οὐκ ἔλαβον ἃ ὑπέσχετο αὐτοῖς, εἰ ἐπιδικάσαιτο τοῦ κλήρου, δώσειν. Isée 5.40

Quant au reste de ses amis, les uns n'ont pas recouvré l'argent qu'ils lui avaient prêté, les autres se sont laissé tromper et n'ont pas reçu ce qu'il leur avait promis de leur donner au cas où on finirait par lui adjuger l'héritage.

Il y a donc là une sorte de circularité qui fait que, d'une certaine façon, les expressions topiques au génitif absolu sont forcément extraclausales. Cependant, comme l'ont montré les exemples 4.69–4.70, on trouve des génitifs absolus extraclausaux même quand ils ne sont pas suivis d'une énumération.

Abstraction faite du génitif partitif, dont on peut sans difficulté comprendre comment son apport sémantique participe à l'interprétation de sa fonction par rapport à la clause, le problème se pose de savoir quels facteurs motivent le choix du nominatif ou de l'accusatif, quand ceux-ci ne reflètent pas la fonction du référent du Thème dans la clause centrale. C'est d'une façon assez ingénieuse que Slings [1997b:199] résout la question, en tenant compte, justement, du caractère non lié de ces expressions. Celles-ci, en effet, sont si bien détachées de la valence du verbe, si autonomes du point de vue syntaxique, qu'il est possible d'en appeler à une valeur sémantique propre du cas : un Thème se mettrait donc au nominatif lorsque le rôle qu'il joue dans l'énoncé est celui d'un agent, mais à l'accusatif si ce rôle est celui d'un patient. C'est bien ce qu'on observe dans les exemples 4.67–4.68 ci-dessus : dans l'exemple 4.67, *les jours* etc. sont bien interprétables comme les patients du processus de création ; dans l'exemple 4.68, pareillement, *Tros* est à l'accusatif précisément parce qu'il est introduit dans le récit comme une nouvelle victime d'Achille, et non pas parce qu'il pourrait

être construit comme l'objet du verbe οὔτα [Bakker 1997a:105]. Pour séduisante qu'elle soit, je crois cependant que l'affirmation de Slings doit être nuancée, en tout cas pour ce qui est du nominatif. Il y a bien un certain nombre de Thèmes au nominatif qui peuvent s'interpréter comme des agents : ainsi dans l'exemple 4.61, le cheval auquel se réfère le pronom ὃ est bien l'agent de sa course, et ce n'est, pour ainsi dire, que par hasard qu'il n'est pas le sujet de la clause centrale. Mais une telle interprétation n'est pas toujours possible : je vois mal en quoi les σπουδαί etc. de l'exemple 4.72 pourraient s'entendre comme l'agent potentiel de la clause qui suit, puisqu'il est clairement question de tous les domaines de la vie sociale auxquels les philosophes refusent de prendre part, et que le référent du Thème a donc plutôt une fonction de patient.

- 4.72 (*Les philosophes sont obnubilés par leurs pensées élevées et ne se mêlent pas à la vie de la cité.*)  
**Σπουδαὶ δὲ ἑταιριῶν ἐπ' ἀρχὰς καὶ σύνοδοι καὶ δεῖπνα καὶ σὺν αὐλητρίσι κῶμοι |**  
 οὐδὲ ὄναρ πράττειν προσίσταται αὐτοῖς. Plat. Théét. 173d [Havers 1925:234]  
 Et pour ce qui est de l'engagement dans les partis pour obtenir des postes, des réunions, des dîners et des processions avec des joueuses de flûtes, même en rêve, ça ne leur vient pas à l'idée d'y participer.

Je maintiendrai donc l'explication sémantique de Slings pour les Thèmes à l'accusatif ; pour les Thèmes au nominatif, il faudra se résoudre à penser que tantôt il s'agit bien d'un nominatif d'agent, tantôt il s'agit simplement de la forme la plus nue possible du SN (aussi bien le nominatif peut-il servir pour des listes, c'est-à-dire en l'absence de toute relation syntaxique). Si l'on reprend la hiérarchie des cas établie par Slings, on constate d'ailleurs que le nominatif est le cas non marqué. Par conséquent, il suffit que le locuteur choisisse de laisser inexprimée la fonction sémantique et syntaxique d'un Thème, parce que, dans le processus de production de l'énoncé, cette fonction n'est pas encore formulée, pour que ce Thème soit exprimé, par défaut, au nominatif.

En d'autres termes, si le locuteur peut anticiper la fonction syntaxique du référent du Thème par rapport à la clause centrale, il l'exprimera au cas requis par cette fonction (nominatif, accusatif, génitif ou datif) ; s'il doit se contenter d'anticiper le rôle sémantique de ce référent, il l'exprimera au nominatif si c'est un agent, à l'accusatif si c'est un patient ; s'il ne peut anticiper de fonction d'aucune sorte, il lui est encore loisible d'employer un nominatif, en tant que forme absolue du SN. Cette répartition des emplois des cas est synthétisée dans le Tableau 4.3.

Formulation anticipée de la fonction du référent du Thème par rapport à la clause centrale		Forme casuelle du Thème			
		Nominatif	Accusatif	Génitif	Datif
Aucune	Emploi absolu	✓			

Sémantique	Emplois non liés	✓	✓		
Partitif				✓	
Syntaxique	Emplois liés	✓	✓	✓	✓

Tableau 4.3 Sélection du cas pour les Thèmes

Comme on le voit, seul le datif n'est pas ambigu dans cette optique, puisqu'un Thème à ce cas doit s'interpréter comme une anticipation de la fonction de son référent dans la clause. À mon avis, c'est surtout dû au fait qu'un datif, par exemple un datif d'intérêt ou de moyen, peut toujours d'une façon ou d'une autre être interprété par rapport à la clause, parce qu'on peut considérer qu'il exprime un circonstant ; son statut périphérique lui permet d'échapper au risque d'anacoluthie, qui est la pierre de touche du cas non lié. Pour les autres cas, on a toujours au moins deux possibilités : le génitif peut être soit un cas lié, soit, en emploi non lié, un génitif partitif ; l'accusatif peut exprimer soit un cas lié, soit simplement le caractère de patient de son référent ; enfin, le nominatif peut renvoyer soit au sujet de la clause, soit à la fonction d'agent de son référent, soit encore ne correspondre à aucune fonction discernable, en emploi réellement absolu.

### Coda

De nombreux travaux postulent l'existence d'un autre type d'expression topique externe, symétrique des Thèmes, dont la position est en  $P^{post}$  : S. Dik [1997b:401-405] et Vallduví [1992] parlent de *Tails*, Lambrecht [1981, 1994] d'*antitopiques* ; pour souligner la nature ici encore purement formelle de cette catégorie d'expressions topiques, je parlerai de Codas. Le lecteur aura remarqué que j'ai utilisé cette catégorie d'expression pour justifier l'existence de <TopR> en grec ancien<sup>57</sup>. Cette confusion volontaire vient de ce que je conçois la nature extraclausale des Thèmes et des Codas comme un épiphénomène, et non comme le résultat d'une différence ontologique avec les TopNR et TopR. De même que le locuteur, pour des raisons prosodiques (lourdeur des constituants) ou cognitives (complexité de l'énoncé), peut être poussé à formuler un TopNR comme une UI séparée et à le placer en  $P^{pré}$ , de même il peut rejeter à la fin de l'énoncé, en  $P^{post}$ , la formulation d'un TopR. Ainsi, en français, on rencontre fréquemment des énoncés du type 4.73b, où la Coda à *la plage* est clairement

57. Voir ci-dessus p. 199 sq.





une expression topique ratifiée, tandis que son statut extraclausal est dénoncé par l'intonation de l'énoncé (le constituant est précédé d'une coupe prosodique<sup>58</sup> et il est désaccentué).

- 4.73 a. J'ai essayé d'aller à la plage hier, mais i-faisait trop froid.  
 b. I-faut y-aller quand i-fait chaud, à la **plage**. [Lambrecht 1981:78 (96)]

En grec, on pourrait tout à fait considérer nombre de <TopR> finaux comme des Codas, comme dans les exemples 4.74–4.75. Dans le premier, en effet, l'article répété devant Φιλοκράτην indique qu'il s'agit d'une apposition, et non d'un constituant discontinu.

- 4.74 (Eschine a une entrevue avec Démosthène avant l'ambassade, et il insiste...)  
 ... ὅπως τὸν μιάρὸν καὶ ἀναιδῆ φυλάζομεν ἀμφοτέροι τὸν Φιλοκράτην.  
 Dém. 19.13 [Devine & Stephens 2000:249 (63)]  
 ... pour que nous surveillions cet infâme dévergondé de Philocrate.

Dans l'exemple 4.75, les deux <TopR> Τληπόλεμος et Σαρπηδών semblent avoir un statut extraclausal : tous deux sont en rejet, c'est-à-dire précédés de la plus importante démarcation prosodique de l'hexamètre, la fin de vers ; tous deux sont précédés, dans la clause centrale, par un pronom ὃ coréférent<sup>59</sup>.

- 4.75 (Tlépolème et Sarpédon vantent leurs mérites respectifs avant de se battre.)  
 Ὡς φάτο Σαρπηδών, ὃ δ' ἀνέσχετο μείλινον ἔγχος  
 Τληπόλεμος· καὶ τῶν μὲν ἀμαρτῆ δούρατα μακρὰ  
 ἐκ χειρῶν ἦϊξαν· ὃ μὲν βάλεν αὐχένα μέσσον  
 Σαρπηδών, αἰχμὴ δὲ διαμπερὲς ἦλθ' ἀλεγεινή. E 655–658  
 Voilà ce que dit Sarpédon, et l'autre brandit sa pique de frêne, Tlépolème ; et tous les deux, en même temps, leurs longues lances quittèrent leurs mains ; l'un frappa en plein cou, Sarpédon, et la pointe le traversa de part en part, douloureuse.

**Les Codas ne sont pas des corrections** Hengeveld & Mackenzie [2008:55–56], à la suite de Geluykens [1987] récusent l'idée que les Codas relèvent de l'orientation : pour eux, il s'agit plutôt d'un effet d'auto-contrôle du locuteur, qui exprime un acte de discours correctif, de même que *your sister (I mean)* dans l'exemple 4.76.

- 4.76 I'd like to give your mother – your sister (I mean) – her book back.  
 [Hengeveld & Mackenzie 2008:65 (26)]

À mon sens, cette analyse est erronée, en tout cas pour le français : dans l'exemple 4.73b, le placement en P<sup>post</sup> de l'expression à la *plage* est une stratégie grammaticalisée pour formuler des topiques ratifiés, qui ne sont en aucune façon des constituants d'*afterthought* [Lambrecht 1981:86]. De

58. Lambrecht [1981:86] insiste sur le fait que cette coupe est une brusque rupture de la ligne tonale, et non une pause, laquelle est caractéristique des *afterthoughts*.

59. Voir cependant ci-dessus la section 3.4.2, p. 235 sq. sur les expressions topiques discontinues, où je soutiens que le <TopR>, dans une construction à topique discontinu, n'est pas forcément extraclausal.

même, en grec ancien, la stratégie de correction existe<sup>60</sup>, et même de façon explicite, comme dans l'exemple 4.77, où la correction est introduite par λέγω « je veux dire ».

- 4.77 (Il était opportun d'envoyer des troupes à l'Héllespont pendant les négociations de paix avec Philippe, pour éviter que celui-ci ne s'en empare entre temps : ainsi, on pourrait aviser rapidement s'il refusait de rendre à Athènes les places qu'il lui avait prises.)

... ὥστ' ἐν ἐκείνοις τοῖς πόρρω καὶ ἐλάττωσι τὴν πλεονεξίαν καὶ τὴν ἀπιστίαν ἰδόντας ὑμᾶς περὶ τῶνδε τῶν ἐγγύς καὶ μειζόνων, λέγω δὲ Φωκέων καὶ Πυλῶν, οὐ προήσεσθαι. Dém. 19.152

Si bien qu'en voyant, dans ces endroits éloignés et de moindre importance, son avidité et sa perfidie, vous évitiez de négliger ces positions proches et plus importantes, je veux dire la Phocide et les Thermopyles.

J'ai peine à voir en quoi les <TopR> des exemples 4.74–4.75 s'apparentent à la correction explicite de l'exemple 4.77. En effet, si l'on peut, à la rigueur, expliquer les Codas de l'exemple 4.75 par la volonté de lever l'ambiguïté de l'anaphore<sup>61</sup>, c'est-à-dire comme une sorte de précision après-coup de la référence, semblable à l'effet de l'épanorthose de l'exemple 4.77, rien de tel n'est vraiment possible pour l'exemple 4.74, puisque l'identité de Philocrate n'a pas besoin d'être précisée dans le contexte.

Les corrections, quant à elles, sont plutôt des expressions parenthétiques, qui peuvent s'intercaler dans la clause à différents endroits, de même que les vocatifs<sup>62</sup>, comme dans l'exemple 4.77, ou prendre place en P<sup>post</sup>, comme dans l'exemple 4.78, où la correction explicite μάλλον δὲ πολιτικῶς est placée après la clause centrale (la subordonnée commençant par ὥστ[ε] n'entrant pas ici en ligne de compte).

- 4.78 (Contrairement à Philippe, les Lacédémoniens du v<sup>e</sup> siècle se contentaient de faire la guerre l'été, de façon loyale.)

Οὕτω δ' ἀρχαίως εἶχον, μάλλον δὲ πολιτικῶς, ὥστ' οὐδὲ χρημάτων ὠνεῖσθαι παρ' οὐδενὸς οὐδέεν. Dém. 9.48

Ils se comportaient de façon tellement primitive, ou plutôt civilisée, qu'ils ne dépendaient pas non plus d'argent pour acheter à quiconque des services.

Même d'ailleurs lorsqu'elles ne sont pas explicitement marquées comme telles, les corrections peuvent se placer à l'intérieur de la clause : c'est le cas, dans l'exemple 4.79, de l'infinitif substantivé τὸ ἀντίπρωρον ξυγκροῦσαι, dont le cas discordant avec son coréférent au datif dénonce le caractère extraclausal [KG §406.1 An.1].

- 4.79 (Lors de la bataille de Syracuse en 413, les Syracusains décident d'attaquer de face, contrairement aux Athéniens dont les bateaux sont plutôt faits pour attaquer de flanc.)

Τῆ τε πρότερον ἀμαθία τῶν κυβερνητῶν δοκούση εἶναι, τὸ ἀντίπρωρον ξυγκροῦσαι, μάλιστα' ἂν αὐτοὶ χρήσασθαι· πλεῖστον γὰρ ἐν αὐτῷ σχήσειν. Thuc. 7.36.5

60. Elle recouvre les cas identifiés par la rhétorique sous le nom d'ἐπανόρθωσις.

61. Voir également l'exemple 3.182, p. 242. Il est possible, au demeurant, que les corrections et les Codas aient été distinctes sur le plan prosodique : ainsi, en français non standard, les corrections sont séparées de la clause par une pause, tandis que les Codas sont simplement signalés par une différence d'intonation [Lambrecht 1981 : 89].

62. Voir ci-dessus p. 269 sq.

Ce qui semblait auparavant une maladresse des pilotes, l'attaque proue contre proue, c'est la tactique qu'ils emploieraient, car ils auraient là le plus grand avantage.

Cette option intraclausale n'existe pas pour les Codas, qui sont obligatoirement placées en P<sup>post</sup>.

**Codas vs <TopR>** De toute façon, les Codas posent en grec ancien une difficulté presque insurmontable. En effet, il n'existe pas dans cette langue, comme je l'ai déjà rappelé à propos des vocatifs en P<sup>post</sup> (p. 267), d'indice sûr de la fin de la clause : aucun élément n'est obligatoirement final dans sa clause, et seule l'intonation pouvait démarquer les Codas des <TopR> intégrés à la clause. De plus, contrairement à ce qui se passe pour les Thèmes, il n'est pas possible de suspendre l'accord en cas pour les Codas. Cette constatation rejoint les observations faites dans d'autres langues : en français, les expressions topiques postverbales sont obligatoirement intégrées à la valence du verbe ou marquées en cas, comme le syntagme prépositionnel *à la plage* dans l'exemple 4.73b ci-dessus ; en russe, la variation libre qui était possible avec les Thèmes<sup>63</sup> est agrammaticale avec les Codas (4.80).

- 4.80 a. V et-om magaz'in'-e ih mnogo | t'el'ev'izor-ov  
 dans ce-SG.PREP magasin-SG.PREP 3PL.GEN beaucoup télé-NOM.PL  
 b. \*V et-om magaz'in'-e ih mnogo | t'el'ev'izor-i  
 dans ce-SG.PREP magasin-SG.PREP 3PL.GEN beaucoup télé-GEN.PL

[d'après S. Dik 1997b : 402 (75)]

Il y en a plein dans ce magasin, des télévisions.

Cela s'explique par la position de la Coda par rapport à la clause centrale, et, par conséquent, par rapport à l'élément coréférent dans cette clause : comme la fonction de cet élément a été exprimée une première fois, il n'y a plus de difficulté à la calquer, pour ainsi dire, sur la Coda. Les formes absolues et non liées sont donc exclues pour les Codas. Cela rend l'étude de ces constituants encore plus délicate pour une langue que nous ne connaissons qu'à l'écrit, et sans ponctuation, car on n'a pas de cas d'« anacoluthes » pour en justifier l'extraclausalité. On se retrouve donc avec l'intonation pour seul critère distinctif.

Mais la situation n'est peut-être pas aussi désespérée qu'elle en a l'air, en tout cas dans les textes métriques. En effet, il est possible d'y considérer l'enjambement comme un reflet du statut extraclausal d'un <TopR>, c'est-à-dire comme l'indice qu'il s'agit d'une Coda<sup>64</sup>. Il arrive parfois qu'un indice supplémentaire permette d'appuyer cette interprétation. Ainsi, dans l'exemple 4.81, non seulement le <TopR> Τηλεμάχου<sup>65</sup> est rejeté au vers suivant, mais il est séparé de la clause centrale par le vocatif Ἀχαιοί.

63. Voir l'exemple 4.65, p. 283.

64. Comme le rappellent Devine & Stephens [2000:193] : « *Enjambement in Homer indicates that a prosodic boundary is allowed to occur at that point in the syntax where the line ends.* »

65. Je considère que Τηλεμάχου se construit avec δεχόμεθα, et qu'il ne s'agit pas du complément au génitif de μῦθον.

- 4.81 (*Le discours de Télémaque frappe les prétendants par son audace.*)  
 Καὶ χαλεπὸν περ ἔοντα δεχόμεθα μῦθον, Ἀχαιοί,  
 Τηλεμάχου· μάλα δ' ἡμῖν ἀπειλήσας ἀγορεύει. U 271–272  
 Si dur que ce soit, acceptons ce qu'il dit, Achéens, Télémaque : son discours est plein  
 de menaces pour nous.

De même, dans l'exemple 4.82, la Coda *Ναυσικάαν εὐπεπλον* se signale par la présence, dans la clause centrale, du pronom coréférent *μιν*<sup>66</sup>.

- 4.82 (*Athéna vient d'apparaître en songe à Nausicaa pour l'envoyer faire la lessive sur la plage.*)  
 Αὐτίκα δ' Ἡὼς ἦλθεν εὐθρονος, ἧ μιν ἔγειρε  
**Ναυσικάαν εὐπεπλον.** ζ 48–49 [Ślawomirski 1988 : 327]  
 Bientôt survint l'Aurore au trône d'or, qui l'éveilla, Nausicaä à la belle robe.

On peut donc extrapoler aux cas comme 4.83, dans lesquels seule la fin de vers permet de déceler le caractère extraclausal de la Coda *Κύκλωψ*.

- 4.83 (*Après avoir dévoré, pour le petit déjeuner, deux compagnons d'Ulysse, le Cyclope sort de la grotte et referme la porte.*)  
 Πολλῆ δὲ ροίζω πρὸς ὄρος τρέπε πίονα μῆλα  
**Κύκλωψ**· αὐτὰρ ἐγὼ λιτόμην κακὰ βυσσοδομεύων, E 302–304  
 Avec force sifflements, il dirigea ses gras moutons vers la montagne, le Cyclope ; et moi,  
 je restai là, à méditer ses malheurs en mon for intérieur.

Ce critère prosodique est évidemment absent des textes en prose, mais on rencontre ça et là quelques passages où une interprétation semblable est possible. Ainsi, l'exemple 4.84 présente la même configuration que l'exemple 4.81, avec le <TopR> *τὸν ἀδελφόν* placé après un vocatif. Même en l'absence d'une coupe prosodique visible, le statut extraclausal de cette expression est probable.

- 4.84 (*La bataille contre le roi est imminente. Cléarque va trouver Cyrus pour lui poser des questions.*)  
 Οἷε γὰρ σοι μαχεῖσθαι, ὦ Κύρη, **τὸν ἀδελφόν;** Xén. An. 1.7.9  
 Est-ce que tu crois, Cyrus, qu'il va se battre avec toi, ton frère ?

Dans l'exemple 4.85, pareillement, on retrouve la situation de l'exemple 4.82, avec un pronom dans la clause centrale coréférent de la Coda *ἐν πρυτανείῳ σιτήσεως*.

- 4.85 (*Socrate doit estimer sa peine. Or, d'après lui, ce qui convient à un homme pauvre qui fait le bien de sa cité, c'est d'être nourri au Prytanée (ἐν πρυτανείῳ σιτεῖσθαι).*)  
 Εἰ οὖν δεῖ με κατὰ τὸ δίκαιον τῆς ἀξίας τιμᾶσθαι, τούτου τιμῶμαι, | **ἐν πρυτανείῳ**  
**σιτήσεως.** Plat. Ap. 37a  
 Donc, si je dois estimer ma peine en toute justice, c'est à cela que je l'estime, me faire  
 nourrir au Prytanée.

Cet exemple montre bien le fonctionnement du PSRR : dans la clause centrale, *τούτου* est un <FocR>, qui remplit la variable « *peine que Socrate estime devoir payer* ». Mais le contenu référentiel de cette

66. Autres exemples chez KG [§469.3], à l'accusatif et au datif, mais sans distinction d'avec les expressions topiques discontinues (voir ci-dessus 3.4.2, p. 235 sq.). Sur cette construction, voir Ślawomirski [1988].

variable, à savoir « être nourri au Prytanée », est déjà ratifié, puisque Socrate vient d'expliquer à quel type de personnage il convient le mieux. L'expression du rôle dans la clause et celle de la référence sont donc séparées, pour en faciliter la formulation et la réception. On rencontre également, en prose, des exemples qui ne sont pas sans rappeler les expressions topiques discontinues<sup>67</sup>, même si leur emploi n'est pas systématique comme chez Homère. Ainsi, dans l'exemple 4.86, après l'action commune des tyrannoctones, Thucydide évoque séparément le sort de l'un et de l'autre, en introduisant le premier des deux personnages par le <TopNR> pronominal ὁ μὲν ; mais, pour clarifier la référence, il ajoute en P<sup>post</sup> la Coda ὁ Ἀριστογείτων, (la relation topique du référent étant désormais ratifiée, puisque telle était la fonction du <TopNR> dans la clause).

- 4.86 (*Harmodios et Aristogiton assassinent Hipparque.*)  
 Καὶ ὁ μὲν τοὺς δορυφόρους τὸ αὐτίκα διαφεύγει | ὁ Ἀριστογείτων. Thuc. 6.57.4  
 L'un d'eux, Aristogiton, échappa sur le moment aux gardes.

Ici aussi, c'est le PSRR qui explique le mieux la construction.

On formulera par conséquent la Règle 16 qui régit le placement des Codas, parallèlement à la Règle 15 sur la formation des Thèmes :

**Règle 16. Formation de Codas :**

Une expression de topique ratifié peut former sa propre UI, en étant placée dans la position P<sup>post</sup> après la clause centrale (il s'agit alors d'une Coda) ; cette extraposition n'a pas de conséquence sur l'ordre des mots à l'intérieur de la clause. Du point de vue de la SI, il n'y a pas de différence notable entre les Codas et les autres expressions de topiques ratifiés.

Condition

Le troisième type de constituants qui relève de la fonction d'orientation des EEC est l'expression de la CONDITION. Comme en grec les conditions sont généralement exprimées par des clauses, qu'il s'agisse de clauses participiales au génitif absolu, au nominatif non lié ou à un cas lié à la fonction du référent dans la clause centrale, ou encore de clauses introduites par εἰ, elles ne méritent pas une étude séparée : les problèmes qui se posent en grec ancien avec les conditions s'apparentent plutôt aux problèmes de relations entre clauses, qui feront l'objet de la section 4.2, p. 312 sq. Je me contente donc de mentionner les conditions en passant, pour rappeler que, du point de vue fonctionnel, elles relèvent comme les Thèmes de l'orientation.

67. Voir section 3.4.2, p. 235 sq.

## Cadres

Le quatrième type d'EEC à fonction d'orientation consiste en des expressions de cadrage ou de mise en scène, que S. Dik [1997b:396–398] appelle *Setting*, et que je nommerai simplement des Cadres. Ces expressions ont pour fonction de planter le décor, pour ainsi dire, c'est-à-dire d'assurer l'ancrage spatio-temporel de l'énoncé. Elles peuvent prendre, comme les conditions, la forme d'une clause complète cosubordonnée<sup>68</sup>, mais très souvent, il s'agit plus simplement de locutions prépositionnelles. Celles-ci forment la quatrième catégorie de constituants extraclausaux isolés par Fraenkel [1932, 1933, 1964, 1965]<sup>69</sup>. En effet, les cadres ont tendance à être exprimés en-dehors de la clause, ici encore pour obéir au PSRR.

**Lieu** Les Cadres extraclausaux peuvent préciser d'emblée les coordonnées locales par rapport auxquelles la proposition est valide : ainsi, dans l'exemple 4.87, Hérodote établit la position des pyramides, avec un <Cadre> en P<sup>Pré</sup> ; la position de l'adverbe enclitique *κη* montre que le constituant ἐν [...] μέση τῆλ ἰμνη est extraclausal.

- 4.87 (Description du lac Moëris : il est évident qu'il a été creusé par les hommes.)  
 Ἐν γὰρ μέση τῆ λῖμνη | μάλιστά κηέ στασι δύο πυραμίδες. Hdt. 2.149  
 Au milieu du lac, en effet, presque exactement, s'élèvent deux pyramides.

L'emploi en P<sup>Pré</sup> de Cadres, notamment locaux, est assez contraire à la pratique homérique : ceux-ci sont de préférence intégrés à la clause centrale, ou alors rejetés dans des UI apposées<sup>70</sup>. Ainsi, dans le CdR, je n'ai trouvé aucune locution prépositionnelle circonstancielle en P<sup>Pré</sup>. Celles-ci sont, en revanche, fréquentes en P<sup>Post</sup>, comme dans l'exemple 4.88, où le <Cadre> Ἰλίου προπάροιθε πυλάων τε Σχαιάων est séparé de la clause centrale par la fin de vers, et se trouve donc vraisemblablement en p<sup>post</sup>.

- 4.88 Ἐκτορα δ' αὐτοῦ μείναι ὀλοῖη μοῖρα πέδησεν  
 Ἰλίου προπάροιθε πυλάων τε Σχαιάων. X<sub>5-6</sub>  
 Hector, lui, son funeste destin lui commandait de rester là, devant Ilion et les Portes Scées.

Ce sont donc surtout des adverbes de lieu qu'on rencontre en P<sup>Pré</sup> : ainsi ἠῶθεν dans l'exemple 4.89, séparé de la clause centrale par une fin de vers.

68. Sur la cosubordination, voir ci-dessous p. 315 sq.

69. Voir ci-dessus 4.15, p. 259.

70. Sur l'apposition, voir ci-dessous 6.1.1, p. 475.

4.89 (Hermès explique à Priam qu'il est un jeune Myrmidon.)

Νῦν δ' ἦλθον πεδίων δ' ἀπὸ νηῶν· ἠῶθεν γὰρ

θήσονται περὶ ἄστρῳ μάχην ἐλίκωπες Ἀχαιοί.

Ω 401–402

Je viens d'arriver des bateaux dans la plaine, parce qu'à l'aurore, les Achéens à l'œil qui roule lanceront l'attaque sur les murs de la ville.

On remarque par ailleurs, dans les exemples 4.88–4.89, que la langue homérique pose un problème particulier pour détecter les EEC, et singulièrement les Cadres en P<sup>Pré</sup>. En effet, chez Homère, les postpositifs, qui sont si utiles pour déceler les frontières entre UI, ont plus fortement tendance que dans le grec postérieur à se trouver en P<sup>I+1</sup> par rapport à l'énoncé, et sont donc plus rarement retardés au début de la clause centrale [Ruijgh 1990:145]<sup>71</sup>. Le plus souvent, seules les frontières prosodiques indiquées par la métrique signalent la division en UI, mais le rapport de corrélation qu'elles entretiennent avec les divisions syntaxiques de l'énoncé est loin d'être sans ambiguïté<sup>72</sup>. J'aurai l'occasion de revenir sur cette difficulté ; je la mentionne maintenant parce qu'elle m'oblige à donner des exemples de constituants dont le caractère extraclausal est potentiellement douteux, d'autant plus que le critère de l'« anacoluthé », assez utile pour la détection des Thèmes, n'existe naturellement pas dans le cas des Cadres en P<sup>Pré</sup>.

**Temps** Outre les coordonnées locales, les Cadres en P<sup>Pré</sup> peuvent préciser les coordonnées temporelles de l'état de choses évoqué par la proposition. C'est le cas dans l'exemple 4.90<sup>73</sup>.

4.90 (Opérations de la fin de l'été 421.)

Ἐν δὲ τῷ ἐπιόντι χειμῶνι | τὰ μὲν Ἀθηναίων καὶ Λακεδαιμονίων ἡσύχαζε διὰ τὴν ἐκεχειρίαν.

Thuc. 4.134.1

L'hiver suivant, les rapports entre les Athéniens et les Lacédémoniens restèrent pacifiques du fait de la trêve.

De même, dans l'exemple 4.91, l'adverbe ἔπειτα précise la situation temporelle relative de la proposition, par rapport à la proposition précédente (et l'on note qu'ici encore, le <Cadre> est un adverbe, non une locution prépositionnelle, et qu'à ce titre il s'apparente également à une UI régulatrice).

4.91 (Nestor établit une stratégie.)

Αὐτὰρ ἔπειτα

Ἄτρεΐδη | σὺ μὲν ἄρχε· σὺ γὰρ βασιλεύτατός ἐσσι.

168–69

Et ensuite, fils d'Atrée, prends toi-même le commandement : car c'est toi le chef suprême.

71. Voir néanmoins l'exemple 4.10, p. 257. Sur la loi de Wackernagel, voir ci-dessous 4.4.1, p. 358 sq.

72. Voir notamment ci-dessous 4.4, p. 358 sq.

73. Voir également l'exemple 4.9, p. 257.



**Autres rapports** Enfin, les <Cadres> en P<sup>Pré</sup> peuvent exprimer toute autre modification de la proposition qui semble pertinente. Notamment, les locutions prépositionnelles peuvent équivaloir à des sortes de clauses conditionnelles, comme dans l'exemple 4.92.

- 4.92 Ἐκ δὲ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων ὁμῶς | τοιαῦτα ἂν τις νομίζων μάλιστα ἃ διήλθον  
οὐχ ἄμαρτάνοι. Thuc. 1.21.1 [Fraenkel 1964b: 98]  
Si l'on se base sur les indices que j'ai dits, cependant, on ne se trompera pas en jugeant  
les faits à peu près comme je les ai rapportés.

Chez Homère, il s'agit de nouveau surtout d'adverbes, mais pas uniquement. Ainsi, dans l'exemple 4.93, c'est à la fois l'instrumental μάστιγι et l'adverbe de manière θοῶς qui sont en P<sup>Pré</sup>, précédés du Thème Ἥρη.

- 4.93 (Héra et Athéna s'apprêtent à descendre sur le champ de bataille.)  
Ἥρη δὲ μάστιγι θοῶς ἐπεμαίετ' ἄρ' ἵππους. E 748 [Ruijgh 1990: 647]  
Et Héra, de son fouet, rapidement, touchait les chevaux.

Cet exemple permet de constater, en outre, une particularité des <Cadres> préclausaux chez Homère : la plupart du temps, ils sont eux-mêmes précédés d'un Thème. C'est particulièrement évident avec les Cadres exprimés par des clauses cosubordonnées :

- 4.94 (Achille convoque les Achéens en assemblée.)  
Οἱ δ' | ἐπεὶ οὖν ἤγερθεν | ὀμηγερέες τε γένοντο,  
τοῖσι δ' ἀνιστάμενος | μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς. A 57–58  
Et eux, quand ils se furent rassemblés et qu'ils furent réunis, se levant devant eux,  
Achille pied-rapide leur dit : (suit le discours d'Achille.)

Dans cet énoncé complexe, on trouve d'abord le Thème pronominal au nominatif οἱ, qui est suivi d'un <Cadre> clausal, dont le sujet est coréférent avec le Thème. On peut considérer que ce Thème est placé dans la P<sup>Pré</sup> de la clause cosubordonnée, ou bien dans la P<sup>Pré</sup> de la clause matrice, puisqu'il a également une relation de topique avec la proposition exprimée par celle-ci, comme le montre la reprise du topique par τοῖσι. De toute façon, puisque toute la clause cosubordonnée est elle-même placée en P<sup>Pré</sup> par rapport à la clause centrale, la P<sup>Pré</sup> de l'une se confond avec celle de l'autre, comme le montre le schéma 4.95.

- 4.95 Οἱ δ' | ἐπεὶ οὖν ἤγερθεν... | τοῖσι... μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς  
[ P<sup>Pré</sup> | Clause centrale ]  
P<sup>Pré</sup> | Clause centrale

Cela se produit également lorsque le <Cadre> est une locution prépositionnelle ou un adverbe, comme dans l'exemple 4.96, où le Thème est une expression topique discontinue.

- 4.96 (Télémaque quitte Ithaque à l'insu de sa mère)  
Ἥ δ' ὑπερωίῳ αὐθι περίφρων Πηνελόπεια  
κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος, ἄπαστος ἐδητύος ἡδὲ ποτήτος. δ 787–788

Et elle, à l'étage, la sage Pénélope, elle était couchée sans avoir mangé, refusant de toucher nourriture ou boisson.

**Topiques et Cadres** Du point de vue de la SI, on constate qu'il existe une certaine porosité entre les catégories de topique et de cadre<sup>74</sup>. En effet, si l'on considère qu'un topique forme un cadre référentiel pour l'interprétation de l'assertion, on constate que les Cadres, comme leur nom l'indique, remplissent une fonction similaire, en ce qu'ils établissent un environnement (spatio-temporel, mais pas seulement) pour l'interprétation de l'assertion. On pourrait poser que la différence entre les deux est que le topique fait partie de la valence verbale, tandis que le cadre n'entre pas dans un tel rapport avec le verbe. Cependant, la frontière entre les deux est loin d'être nette. D'une part, en effet, il existe des topiques indirects, qu'on a défini justement comme les topiques qui ne sont pas exprimés comme des arguments du verbe<sup>75</sup>. D'autre part, certains verbes admettent comme argument des expressions prépositionnelles qu'il est difficile de distinguer des cadres (par exemple, en français, le verbe *aller*). Tout cela est bien connu, et il serait hors de propos d'explorer ce sujet plus avant<sup>76</sup>. Ce qui importe, en revanche, c'est le statut pragmatique des cadres et leur position dans la clause.

Or, les cadres, comme les topiques, peuvent varier en fonction de leur statut de ratification : de même qu'il existe des topiques ratifiés, il existe des cadres ratifiés. Ainsi, dans l'exemple 4.97, le cadre *ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων* est ratifié, à la fois parce que son référent est actif (la tête et les épaules ne sont qu'un avatar du casque et du bouclier du v. 4), et surtout parce que leur fonction de source du feu qui signale le début de l'aristie du guerrier [Krischer 1971: 36–38] est présupposée. Par conséquent, sa position est exactement la même que celle d'un <TopR><sup>77</sup>.

4.97 (*Athéna donne le menos à Diomède pour qu'il accomplisse son aristie.*)

Δαῖεῖ οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ  
 ἀστέρ' ὄπωρινῶ ἐναλίγκιον, ὅς τε μάλιστα  
 λαμπρὸν παμφαίησι λελουμένος ὠκεανοῖο·  
 τοῖόν οἱ πῦρ δαῖεν ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων.

E 4–6

Son casque et son écu jetaient un feu infatigable, semblable à l'astre de l'été, qui au plus haut point brille avec éclat quand il se baigne dans l'océan ; tel était le feu que jetaient sa tête et ses épaules.

74. Il va de soi qu'un Cadre peut être dans le champ du focus : ainsi, dans l'exemple ci-dessous, à *Paris* exprime un focus restreint.

C'est à Paris qu'elle l'a rencontrée.

Je ne m'occupe ici que des Cadres non focaux.

75. Voir ci-dessus p. 56 sq.

76. Pour un exposé synthétique des difficultés qui se posent par rapport à la différence entre arguments et circonstants, voir Van Valin [2001: 92–95].

77. Ce peut être aussi une Coda : l'expression est précédée d'une césure. Mais la position immédiatement postverbale est aussi la position canonique des <TopR> (Règle 10).

En revanche, dans l'exemple 4.98, le <Cadre> semble être dans la position <TopNR>, ce qui correspond à son statut non ratifié.

- 4.98 (Description du port de l'île des Cyclopes.)  
 Ἀὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ. 1140  
 Au bout du port coule une eau claire.

**Position interne des <Cadres>** Si les <Cadres> ont fortement tendance à s'accumuler en P<sup>Pré</sup>, ce n'est pas toujours le cas, et certains peuvent être placés, de façon parenthétique, à l'intérieur de la clause, bouleversant ainsi, en apparence, la succession des constituants de la clause [Slings 1997b:173n14]. En fait, si l'on peut discerner une opposition entre la position initiale pour les cadres non ratifiés (soit P<sup>Pré</sup> soit au début de la clause centrale) et position finale pour les cadres ratifiés (soit P<sup>Post</sup> soit à la fin de la clause centrale), il est toujours possible de placer ces mêmes constituants dans la clause centrale. Le problème qui se pose alors est que, pratiquement, non seulement toutes les positions sont autorisées, mais en outre elles sont difficiles à distinguer les unes des autres. Il y aurait là matière à une recherche plus approfondie, que je laisserai cependant de côté dans le cadre de cette thèse.

#### 4.1.4 Positions externes et fragmentation de l'énoncé

##### 4.1.4.1 Prédicats et fragments de prédication en P<sup>Pré</sup>

**Prédicat en P<sup>Pré</sup>** Le grec ancien présente une particularité qu'a remarquée Matic [2003b:581]: il s'agit de la possibilité de placer en P<sup>Pré</sup> des verbes finis (exemples 4.99–4.100).

- 4.99 (Les Égyptiens ne font rien comme les autres : liste de leurs particularismes.)  
 Ὑφαίνουσι δὲ | οἱ μὲν ἄλλοι ἄνω τὴν κρόκην ὠθέοντες, | Αἰγύπτιοι δὲ κάτω.  
 Hdt. 2.35  
 Pour tisser, alors que les autres poussent la navette vers le haut, les Égyptiens la tirent vers le bas.  
 'Ils tissent, les autres en poussant..., les Égyptiens vers le bas.'
- 4.100 (Arès au combat.)  
 Φοῖτα δ' | ἄλλοτε μὲν πρόσθ' Ἑκτορος, | ἄλλοτ' ὀπισθε.  
 E 595  
 Il allait et venait tantôt devant Hector, tantôt derrière lui.

Cette particularité est évidemment liée à la facilité qu'a le grec à former des constituants topiques non référentiels<sup>78</sup>. Mais même des langues comme le français, dans laquelle les verbes ne peuvent avoir la fonction de topique, permettent ce genre de construction, comme dans l'exemple 4.101 :

- 4.101 Une casquette et un abat-jour en taffetas vert à fil d'archal tout crasseux **annon-**  
**çaient** | soit des précautions prises pour se déguiser, | soit une faiblesse d'yeux  
assez concevable chez un vieillard. Balzac, *Cousine Bette*, chap. 128.

Du point de vue de l'analyse, contrairement aux constructions dans lesquelles la P<sup>Pré</sup> est occupée par des constituants nominaux, qui ont une relation ancillaire par rapport à la clause elle-même, la situation se complique dans des énoncés comme 4.100. À mes yeux, le problème de l'interprétation des prédicats extraclausaux comme des Thèmes est qu'elle ne permet pas de rendre compte de la variété d'emplois possibles de cette structure. En effet, elle est tout à fait admissible dans l'exemple 4.99, où le tissage a clairement une fonction topique (il s'agit d'une énumération des domaines dans lesquels les Égyptiens se distinguent par leur originalité). On peut donc analyser la SI de cet énoncé comme représenté en 4.102 :

- 4.102 Ὑφαίνουσι δὲ | οἱ μὲν ἄλλοι ἄνω τὴν κρόκην ὠθεύοντες, | Αἰγύπτιοι δὲ κάτω.  
Thème | TopNR FocR | TopNR FocR

Le <TopCE> ὑφαίνουσι y serait détaché en P<sup>Pré</sup> pour marquer clairement qu'il s'agit d'un topique valable pour les deux propositions qui suivent. En revanche, dans l'exemple 4.100, le verbe φοῖτα n'est pas topique, ni même présupposé : il s'agit plutôt du premier élément d'un <DFoc>. C'est-à-dire qu'en fait, la clause proprement dite, qui commence à ἄλλοτε μὲν, occupe aussi une place dans la construction initiée par le verbe en P<sup>Pré</sup>. Les deux constructions sont imbriquées l'une dans l'autre, comme indiqué en 4.103 :

- 4.103 Φοῖτα δ' | ἄλλοτε μὲν πρόσθ' Ἐκτορος, | ἄλλοτ' ὀπισθε.  
a. [ Verbe ————— Élément focal ————— ]<sub>DFoc</sub>  
b. (Thème) TopCE FocR | TopCE FocR

Une telle interprétation s'accorderait mieux avec la condition de complétude, qui exige que la clause soit complète même en l'absence des EEC. Du point de vue de la SI, c'est bien le cas, puisque le focus est exprimé ; mais on ne peut en dire autant du point de vue de la structure syntaxique, d'où le verbe est absent. Il n'en reste pas moins que le verbe placé en P<sup>Pré</sup>, dans les deux cas, fournit un cadre qui permet d'interpréter la clause qui suit, même si celle-ci est elliptique. Les deux analyses semblent valables en même temps, sans qu'il soit possible de trancher. On est à la fois en présence d'un <DFoc> dont le dernier élément focal est dédoublé, et d'une double clause introduite par un verbe en P<sup>Pré</sup>. La différence entre les deux analyses est que la première (4.103a) considère l'énoncé tout entier

78. Voir ci-dessus la section 3.2.2, p. 181 sq.

comme le domaine d'une clause matrice, tandis que, dans la seconde (4.103b), ce domaine est réduit à la seule clause ἄλλοτε etc., et le verbe φοίτα en est exclu. Par ailleurs, la division en UI ne permet pas de trancher pour l'une ou l'autre interprétation, car on peut considérer soit (4.103a) que c'est le dédoublement de l'élément focal qui oblige à en faire une UI autonome, soit (4.103b) que c'est la nature thématique du verbe qui lui fait former sa propre UI, conformément à la Règle 15.

**Fragments de prédication en P<sup>Pré</sup>** En outre, la position P<sup>Pré</sup> peut être occupée par des éléments qui représentent plutôt des fragments d'énoncé, c'est-à-dire un verbe accompagné d'un certain nombre d'arguments. Ainsi, dans l'exemple 4.104, l'énoncé peut s'analyser d'abord comme un <DFoc>, mais dont le dernier élément est redoublé, et se compose dans chaque membre d'un <TopR> suivi d'un <FocR>, le premier étant exprimé sous la forme de deux participes coordonnés, le second d'une locution prépositionnelle.

4.104 (À l'été 425, les Syracusains et les Locriens attaquent Messine.)

Ἐπραξαν δὲ τοῦτο μάλιστα | οἱ μὲν Συρακόσιοι ὀρώντες προσβολὴν ἔχον τὸ χω-  
ρίον τῆς Σικελίας καὶ φοβούμενοι τοὺς Ἀθηναίους μὴ ἐξ αὐτοῦ ὀρμώμενοι ποτε  
σφίσι μείζονι παρασκευῇ ἐπέλθωσιν, οἱ δὲ Λοκροὶ κατὰ ἔχθος τὸ Ῥηγίωνων...

Thuc. 4.1.2

La raison principale de leur action était, pour les Syracusains, qu'ils voyaient que l'endroit commandait l'accès de la Sicile, et qu'ils craignaient que les Athéniens ne s'en servissent un jour de base pour les attaquer avec des forces plus importantes; et pour les Locriens, leur haine pour les gens de Rhégion.

**Tentative d'explication** Cette extraposition de fragments de prédication est assez problématique, car il est difficilement concevable qu'il s'agisse de constituants (de plus, comme on le verra plus bas, le grec ancien ne possède pas de syntagme verbal grammaticalisé). On peut, je crois, proposer pour ce genre de structure une explication qui tienne compte de la nature réelle des positions externes P<sup>Pré</sup> et P<sup>Post</sup>. En fait, le caractère externe de ces deux positions, s'il a des conséquences syntaxiques, notamment pour la position des clitics, est avant tout un phénomène prosodique [Goldstein 2010]. Or, contrairement à la structure syntaxique, dans laquelle les rapports entre les constituants sont hiérarchiques, la division prosodique d'un énoncé en UI est nécessairement unidimensionnelle, et les rapports entre ses constituants prosodiques nécessairement sous-déterminés. Ils le sont d'autant plus en grec ancien que nous n'avons que des traces indirectes de la prosodie. Ainsi, dans l'exemple 4.105, la position de ἄν permet d'analyser l'énoncé comme composé de deux UI<sup>79</sup>.

4.105 ((Σὺ δὲ)<sub>i</sub> (τίν' ἄν ψῆφον θεῖο;)<sub>i</sub>)<sub>o</sub>

Plat. Gorg. 330c (=4.58, p. 279)

79. Les parenthèses indiquent le domaine prosodique; l'indication <sub>i</sub> souscrite indique le niveau hiérarchique de ce domaine dans la hiérarchie prosodique [Nespor & Vogel 1986], en l'occurrence celui de l'*intonational phrase*, soit l'équivalent de l'UI [Goldstein 2010: 37–38]:

Mais ce n'est qu'à travers l'analyse syntaxique (et, en l'occurrence, pragmatique) qu'on peut déterminer le rapport fonctionnel entre ces deux UI, à savoir que la première est un Thème, tandis que la seconde représente la clause centrale de l'énoncé. On peut donc considérer que la structure prosodique de 4.105, qui est simplement une succession de deux UI, exprime une structure P<sup>Pré</sup> | Clause.

En revanche, dans le cas d'un fragment de prédication (exemple 4.106), il est plus délicat de considérer que le verbe (accompagné ou non d'autres éléments) occupe la P<sup>Pré</sup>, puisqu'il s'agit, apparemment, du début de la clause centrale elle-même.

4.106 ((Φοίτα δ'), (ἄλλοτε μὲν πρόσθ' Ἐκτορος), (ἄλλοτ' ὀπίσθε.)),<sub>v</sub>

E 595 (= 4.100, p. 298)

C'est bien notre interprétation syntaxique qui doit suppléer à la sous-détermination des rapports entre ces trois UI. Comme on le voit en 4.103, cette sous-détermination s'accommode de deux interprétations différentes : l'ensemble s'interprète comme un <DFoc> dont le dernier élément focal est redoublé, avec imbrication des structures focales (<TopCE> <FocR>) de chaque domaine ; cependant, on peut aussi concevoir que la première UI admet *a posteriori* une lecture qui en fait le Thème des deux prédications suivantes : comme le verbe, malgré son statut focal, sert de cadre pour interpréter les deux prédications imbriquées, et qu'il est séparé, sur le plan prosodique, de ces deux prédications, une telle interprétation s'adapte parfaitement à l'intention communicative du locuteur. On pourrait ainsi considérer que le fragment de prédication n'est pas placé en P<sup>Pré</sup>, mais que l'interprétation des prédications imbriquées peut se servir de ce fragment comme d'un support thématique<sup>80</sup>.

#### 4.1.4.2 Délestage en P<sup>Post</sup> : constituants complexes disjoints et clauses anticipées

La P<sup>Post</sup> ne sert pas qu'à placer des Codas, des vocatifs et des Cadres ratifiés. Elle a une autre fonction importante, qui est d'accueillir des éléments que le locuteur, en raison de leur poids et de leur complexité, répugne à placer à l'intérieur de la clause. C'est ce que j'appellerai la fonction de DÉLES-

---

Utterance .....	v
Intonational phrase (= UI) .....	t
Phonological phrase .....	φ
Prosodic word .....	ω
Foot .....	F
Syllable .....	σ
Mora .....	μ

80. Cf. ce que Ruijgh [1990:144-145] appelle des « expressions thématoides », bien que les exemples qu'il en donne s'apparentent plutôt à des constructions à plusieurs Thèmes.

TAGE. Ce délestage s'applique à des constituants complexes, à des clauses dépendantes ou à certains constituants focaux.

#### Constituants complexes disjoints

Le premier type de délestage qu'on rencontre dans les textes a déjà été mentionné : il s'agit du phénomène des constituants complexes disjoints, que j'avais observé à propos des <FocR><sup>81</sup>.

**Typologie syntaxique des constituants complexes disjoints** Du point de vue syntaxique, le constituant complexe disjoint peut être l'objet du verbe<sup>82</sup>, mais aussi son sujet, comme dans les exemples 4.107–4.108.

**4.107** (*Comportement reproductif des animaux.*)

Αἰ δὲ κύνες ὀχεύονται οὐ διὰ βίου ἀλλὰ μέχρι τινὸς ἀκμῆς ὡς μὲν οὖν ἐπὶ τὸ πολὺ μέχρι ἐτῶν δώδεκα αἱ τ' ὀχεῖαι συμβαίνουσι καὶ αἱ κνήσεις αὐτῶν. Arstt. H.A. 546a

Les chiennes, elles, ne se font pas saillir durant toute leur vie, mais seulement jusqu'à un certain âge, si bien que généralement ce n'est que jusqu'à douze ans que se produisent les accouplements et les gestations.

**4.108** (*Ulysse raconte à Nestor les exploits qu'il a accomplis avec Diomède, en tuant douze guerriers thraces.*)

Τὸν τρισκαιδέκατον σκοπὸν εἶλομεν ἐγγύθι νηῶν,  
τόν ῥα διοπτῆρα στρατοῦ ἔμμεναι ἡμετέροιο  
Ἔκτωρ τε προέηκε καὶ ἄλλοι Τρῶες ἀγανοί. K 561–563

Le treizième, c'est un éclaireur que nous avons pris près des bateaux : c'est Hector et le reste des nobles Troyens qui l'avaient envoyé espionner notre armée.

Le fait qu'il s'agit bien d'un constituant disjoint, et non de la simple addition d'un élément, explique aussi le σχῆμα Ἀλκμανικόν [Wilpert 1878: 46–57, GH§1.18, Devine & Stephens 2000: 158–159], dans lequel seul l'un des deux sujets coordonnés précède le verbe, qui est pourtant accordé au pluriel (exemple 4.109) ou au duel (exemple 4.110).

**4.109** (*Poséidon à Héra : « Ne soyons pas les premiers à ouvrir le combat entre les dieux et laissons plutôt se battre les hommes. »*)

Εἰ δέ κ' Ἄρης ἄρχωσι μάχης ἢ Φοῖβος Ἀπόλλων... Y 138

Mais si c'est Arès ou Phoibos Apollon qui entament le combat, (alors nous nous battons aussi.)

**4.110** ... ἦχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος. E 774

...là où le Simois et le Scamandre joignent leurs eaux.

81. Voir ci-dessus p. 140 sq.

82. Voir les exemples 2.119–2.120 p. 141.

Outre les objets et les sujets, les constituants complexes disjoints peuvent être des possessifs ou des circonstants [Devine & Stephens 2000:116–117]. Ainsi, dans l'exemple 4.111, c'est le génitif adnominal τῶν Πανοπέων [...] καὶ Δαυλίων καὶ Λιλαιέων qui est disjoint.

4.111 (*L'armée perse ravage la Phocide.*)

Καὶ γὰρ τῶν Πανοπέων τὴν πόλιν ἐνέπρησαν καὶ Δαυλίων καὶ Λιλαιέων.

Hdt. 8.35 [Devine & Stephens 2000:116 (101)]

De fait, ils brûlèrent les cités des Panopéens, des Dauliens et des Lilaiéens.

En revanche, dans l'exemple 4.112, il s'agit d'un circonstant en fonction de FocR<sup>83</sup>.

4.112 (*Les Perses continuent l'usage de Psammétique, qui avait installé des garnisons à Éléphantine et à Daphné.*)

Καὶ γὰρ ἐν Ἐλεφαντίνῃ Πέρσαι φρουρέουσι καὶ ἐν Δάφνησι.

Hdt. 8.35 [Devine & Stephens 2000:116 (103)]

De fait, les Perses ont des garnisons à Éléphantine et à Daphné.

Enfin, on rencontre encore d'autres types de constituants, comme des compléments de l'adjectif (exemple 4.113).

4.113 (*Portrait de Thersite.*)

Ἐχθιστος δ' Ἀχιλῆϊ μάλιστ' ἦν ἠδ' Ὀδυσῆϊ.

B 220

Il était surtout haï par Achille et Ulysse.

**Constituants complexes disjoints non focaux** La variété syntaxique des constituants complexes disjoints est doublée d'une variété pragmatique : tous ne relèvent pas de la même catégorie informationnelle. Il semble que la plupart des constituants complexes disjoints soient justement des <FocR>. La raison en est que la position {FocR} est peut-être la plus contrainte de toutes, bien qu'il existe l'option de la construction à DFoc/R. En effet, lorsque le champ focal est restreint, si un locuteur tient à marquer le caractère présupposé du verbe, il ne peut employer qu'une construction à FocR. C'est donc surtout pour ce type de constituant pragmatique que la disjonction est utile. Cependant, on trouve des constituants complexes disjoints qui ne sont pas des <FocR>. Ainsi, il est possible de disjoindre des <TopNR>, comme dans l'exemple 4.114, où Τρῶας μὲν [...] καὶ Ἀχαιοὺς est contrasté avec νῶϊ δέ.

4.114 (*Athéna calme la fureur guerrière d'Arès.*)

Οὐκ ἂν δὴ | Τρῶας μὲν ἐάσαιμεν καὶ Ἀχαιοὺς  
μάρνασθ', ὅπποτέροισι πατήρ Ζεὺς κῦδος ὀρέξῃ,  
νῶϊ δὲ χαζώμεσθα, Διὸς δ' ἀλεώμεθα μῆνιν;

E 32–33

Ne pourrions-nous pas laisser les Troyens et les Achéens se battre à qui Zeus Père offrira la gloire, et nous retirer, nous, pour éviter la colère de Zeus ?

83. La répétition de la préposition n'est pas obligatoire : elle est très souvent omise dans le second membre du constituant disjoint [Devine & Stephens 2000:117].



Néanmoins, les exemples de <TopNR> disjoints sont extrêmement rares. Comme je l'ai observé au début de cette section, cela vient de ce que les <TopNR> lourds peuvent sans problème être placés en P<sup>Pré</sup>, si le locuteur hésite à les intégrer à la clause.

On peut donc formuler la Règle 17, qui régit le délestage des constituants complexes par disjonction<sup>84</sup>.

**Règle 17. Constituants complexes disjoints :**

Lorsqu'un constituant complexe doit être placé, en accord avec sa fonction pragmatique, dans une position préverbale, on peut ne placer que le premier élément de ce constituant dans cette position préverbale, tandis que le reste est rejeté en position P<sup>Post</sup>.

**Une difficulté** L'exemple 4.114 me permet en outre d'introduire une difficulté dans l'interprétation du phénomène de délestage. Comme on le voit, l'élément délesté n'est pas final, mais il est suivi par l'infinitif μάρνασθ[αι]. Cela n'a donc pas l'air de s'accorder avec la Règle 17, qui postule que la position du membre délesté est la P<sup>Post</sup>. On peut, bien sûr, soutenir que μάρνασθ[αι] n'est lié que de façon très lâche à la clause centrale, en tant qu'infinitif de but plutôt que de complément du verbe έάσαιμεν; la coupe prosodique après και Άχαιούς est en faveur de cette interprétation. Mais il y a d'autres passages dans lesquels une solution de ce type ne semble pas envisageable. Ainsi, dans l'exemple 4.115, on est clairement dans le cas d'une construction à FocR avec interprétation thématique<sup>85</sup> : la venue d'hoplites et de soldats est assertée comme un événement unique, et non pas prédiquée à propos des hoplites. Simplement, le <FocR> coordonné est disjoint, et son deuxième membre renvoyé après le verbe.

4.115 (Les Athéniens attaquent Spartôlos, en espérant que leurs partisans à l'intérieur leur livreront la ville.)

Προσπεμψάντων δὲ ἐς Ὀλυνθον τῶν οὐ ταῦτὰ βουλομένων | **ὀπλίται τε ἤλθον και στρατιά** ἐς φυλακὴν. Thuc. 2.79.2

Mais comme les gens du parti adverse avait envoyé des émissaires à Olynthe, arrivèrent des hoplites et d'autres troupes, pour défendre la place.

Toute la difficulté vient de la présence de ἐς φυλακὴν, et du statut pragmatique qu'on peut lui attribuer. Comme il est exclu de considérer l'expression comme présupposée, on a, à mon avis, deux solutions. Soit on en fait un élément focal intégré à la clause, qui s'interprète comme une construction à <DFoc>; mais dans ce cas, que faire de ὀπλίται τε, qui ne peut être un <TopNR> ? Soit on

84. Le vieux norrois connaît également cette construction [Lieberman 1990] :

Vil ek yðr **lög** bjóða **ok frið.**  
vouloir.1SG 1SG 2SG.PL.DAT loi.ACC offrir.INF et paix.ACC

Heimskringla II.58.6 [d'après Faarlund 2004 : 242 (115a)]

Je vous offrirai la loi et la paix.

85. Voir la section 2.2.2.3, p. 134 sq.

considère que ἐς φυλακῆν est une adjonction libre, qui vient simplement préciser dans quel camp se battent les nouveaux venus, ce qui ne ressortait pas forcément très clairement du contexte<sup>86</sup>. On pourrait paraphraser ainsi cette expression : « arrivèrent des hoplites et d'autres troupes, et c'était pour les défendre ». L'avantage de cette explication, c'est qu'elle n'implique pas l'invention d'une nouvelle structure focale pour les <FocR> complexes disjoints.

Du point de vue quantitatif, dans les trente exemples de constituants complexes disjoints que donnent Devine & Stephens [2000:116–117 (99–103), 158–160 (26–31)], la partie disjointe est à la fin de sa clause. Seul un passage pose un réel problème<sup>87</sup> : il s'agit de l'exemple 4.115, où on a, semble-t-il, un <TopNR> disjoint ἐγὼ [ ... ] καὶ Σεύθης.

4.116 (Médosadès essaie de chasser les Grecs de son territoire ; mais les Lacédémoniens réclament la paie que son roi Seuthès leur doit : « Dis ce que tu as à dire, parce que nous avons aussi à te parler. »)

Ἄλλ' ἐγὼ μὲν λέγω, ἔφη, καὶ Σεύθης τὰ αὐτά, ὅτι ἀξιοῦμεν τοὺς φίλους ἡμῖν γεγενη-  
μένους μὴ κακῶς πάσχειν ὑφ' ὑμῶν. Xén. An. 7.7.16 [Devine & Stephens 2000:116 (100)]

Moi, tout ce que je dis, dit-il, et Seuthès dit la même chose, c'est que nous demandons que ceux qui sont devenus nos amis n'aient pas à subir de mal de votre part.

Or, pour gênant que puisse paraître cet exemple, il ne met pas non plus en cause la validité de la Règle 17. D'abord, la position de l'incise ἔφη indique qu'il y a entre le verbe λέγω et καὶ Σεύθης une coupe prosodique. Mais comment analyser celle-ci ? À mon sens, on n'est pas ici en présence d'un constituant complexe disjoint, mais plutôt d'une sorte d'addition parenthétique (j'ai essayé de rendre cela dans la traduction). On en a même un indice dans l'emploi limitatif de μὲν<sup>88</sup> : Médosadès, par prudence et politesse (son ton est qualifié de ὑφειμένως « soumis »), prend en charge la responsabilité de sa demande, en reconnaissant que d'autres, comme ses interlocuteurs lacédémoniens, pourraient être d'un avis différent. Mais il ajoute, pour s'abriter, que son roi Seuthès, qui l'envoie, partage son avis. C'est donc bien une parenthèse, avec ellipse du verbe λέγει, que le contexte permet facilement de suppléer ; à moins qu'il faille attribuer à τὰ αὐτά une valeur adverbiale et traduire : « Moi, ce que je dis, et Seuthès de même, c'est que etc. ». On n'a donc ici que l'apparence d'un constituant complexe disjoint, ce qui permet de maintenir telle quelle la Règle 17<sup>89</sup>.

86. Sur l'apposition, voir ci-dessous 6.1.1, p. 475 sq.

87. Dans deux autres passages (Dém. 5.1 et 1199), l'élément disjoint n'est pas à la fin de l'énoncé, mais bien à la fin de sa clause, car ce qui le suit forme une UI indépendante.

88. Aucun δέ ne lui répond, car le discours de Médosadès ne se prolonge que par une explication de sa requête, introduite par γάρ. Autres exemples semblables, en association avec un pronom personnel, chez Denniston [1954:381–382].

89. Je reconnais que les explications données peuvent sembler *ad hoc*, mais l'absence d'indices intonatifs contraint à recourir à de tels subterfuges. S'il s'avérait qu'il existe d'autres constituants complexes disjoints en-dehors de la PPRé, il serait nécessaire d'adapter notre modèle d'ordre des mots, en tenant compte, notamment, que le deuxième membre du constituant complexe disjoint est très souvent immédiatement postverbal (bien qu'on rencontre des exceptions, comme l'exemple 4.109, p. 302.).

Dans le CdR, on trouve 46 constituants complexes disjoints, dont seulement quatre ne sont pas absolument finaux dans leur clause. Dans deux cas très semblables, et qui font d'ailleurs référence au même événement (exemples 4.117–4.118), l'élément qui suit le constituant complexe disjoint est un circonstant.

- 4.117 (*Achille mutila le corps d'Hector sous les yeux des Troyens.*)  
 Ὀϊμῶξεν δ' ἔλεεινὰ πατὴρ φίλος, ἀμφὶ δὲ λαοὶ  
**κωκυτῶ τ'** εἶχοντο **καὶ οἰμωγῇ** κατὰ ἄστυ. X<sub>408-409</sub>

Son père se lamenta à faire pitié, tandis que le peuple alentour se répandait en plaintes et lamentations, à travers toute la ville.

- 4.118 (*Andromaque ne sait pas encore qu'Hector est tombé; elle lui prépare un bain pour son retour.*)  
**Κωκυτοῦ δ'** ἤκουσε **καὶ οἰμωγῆς** ἀπὸ πύργου. X<sub>447</sub>

Elle entendit les plaintes et les lamentations qui venaient du rempart.

Malgré leur ressemblance, je ne suis pas sûr qu'on doive analyser ces deux passages de la même façon. Dans l'exemple 4.117, le circonstant κατὰ ἄστυ est probablement lui-même extraclausal, et appelle une interprétation semblable à celle que j'ai proposée pour l'exemple 4.115. Son statut ratifié est peu douteux, car le sujet λαοὶ (qui renvoie aux Troyens rassemblés sur le rempart), renforcé par l'adverbe ἀμφὶ, implique aisément que les lamentations se répandent dans toute la ville. Dans l'exemple 4.118, en revanche, ἀπὸ πύργου modifie le SN κωκυτοῦ [...] καὶ οἰμωγῆς plutôt que le verbe ἤκουσε, et à ce titre, il est probablement à l'intérieur même du SN<sup>90</sup>. La différence syntaxique et prosodique entre les deux vers est symbolisée en 4.119.

- 4.119 a. (κωκυτῶ τ' εἶχοντο)<sub>i</sub> (καὶ οἰμωγῇ)<sub>i</sub> (κατὰ ἄστυ)<sub>i</sub>  
 FocR Verbe FocR Cadre ratifié  
 b. (κωκυτοῦ δ' ἤκουσε)<sub>i</sub> (καὶ οἰμωγῆς ἀπὸ πύργου)<sub>i</sub>  
 FocR Verbe FocR  
 Clause p<sup>post</sup>

Quoi qu'il en soit, ces deux analyses, pour différentes qu'elles soient, ne remettent pas en cause la Règle 17 : la partie disjointe du constituant complexe peut à bon droit être considérée comme placée en P<sup>post</sup>.

Les deux autres exemples sont plus difficiles à expliquer, car l'élément délesté n'est même pas postverbal. L'exemple 4.120 pose même une double difficulté : le deuxième membre du <TopNR> disjoint κερτομίας [...] καὶ χεῖρας n'est pas en P<sup>post</sup>, mais avant le verbe ; de plus, il interrompt la séquence <FocR><V>, ce qui, on l'a vu, n'est normalement possible que pour des expressions postpositives (<TopR> ou vocatifs).

90. Cela dit, l'analyse de ἀπὸ πύργου comme un cadre ratifié n'est pas impossible. De même, on peut interpréter aussi κατὰ ἄστυ comme interne au SN en traduisant « des plaintes et des lamentations qui remplissaient la ville ».

4.120 (Télémaque dit à Ulysse déguisé en mendiant de s'asseoir près de lui.)

**Κερτομίας** δέ τοι αὐτὸς ἐγὼ **καὶ χεῖρας** ἀφέξω  
 πάντων μνηστήρων, ἐπεὶ οὗ τοι δῆμιός ἐστιν  
 οἶκος ὄδ', ἀλλ' Ὀδυσῆος, ἐμοὶ δ' ἐκτήσατο κείνος.

U 263–265

Leurs insultes, comme leurs coups, c'est moi-même qui t'en protégerai, de tous ces prétendants, car ce n'est pas une demeure publique que cette demeure, mais celle d'Ulysse, et c'est à moi qu'il l'a laissée en héritage.

On pourrait toujours essayer d'attribuer une autre fonction à αὐτὸς ἐγὼ, mais l'enchaînement sur l'affirmation que Télémaque est le maître de sa maison en l'absence d'Ulysse ne rend pas une telle solution très plausible. L'autre possibilité serait que *καὶ χεῖρας* soit un <TopR>, et non un <TopNR> comme *κερτομίας* : la différence de statut informationnel serait due à l'association entre les insultes et les coups, et il suffirait d'évoquer les unes pour rendre les autres actifs. En effet, d'une part, les insultes et les coups sont placés sur une même échelle de valeurs (les torts qu'on peut infliger à quelqu'un), et la mention d'un élément de cette échelle permet d'évoquer tous les autres ; d'autre part, les deux substantifs font référence, dans l'*Odyssée*, aux événements précis des Chants ρ–τ, dans lesquels Ulysse a effectivement subi insultes et coups de la part des prétendants<sup>91</sup>. Rien n'empêche que les deux membres coordonnés n'aient pas exactement le même statut informatif : il suffit qu'ils soient fonctionnellement équivalents, et en l'occurrence ils partagent la même fonction syntaxique et la relation topique avec la proposition, ne diffèrent que du point de vue de leur degré de ratification. De plus, *χεῖρας ἀπέχειν* est probablement une expression lexicalisée<sup>92</sup>, contrairement à *κερτομίας ἀπέχειν*, ce qui peut motiver indirectement la différence de statut entre les deux noms du SN. En fait, on a aussi en français le moyen de coordonner deux groupes de statut informatif différent ; on pourrait ainsi paraphraser l'exemple 4.120 par : « de leurs insultes, c'est moi-même, comme de leurs coups, qui t'en protégerai ».

Enfin, dans l'exemple 4.121, le <TopNR> *Τηλεμάχῳ* [...] *καὶ μητέρι* est disjoint, mais le deuxième membre n'est pas en P<sup>post</sup>.

4.121 (Agélaos prend la parole pour calmer la situation dans le palais d'Ulysse.)

**Τηλεμάχῳ** δέ κε μῦθον ἐγὼ **καὶ μητέρι** φαίην  
 ἥπιον, εἴ σφωῖν κραδίη ἄδοι ἀμφοτέροισιν.

U 326–327

À Télémaque, comme à sa mère, je voudrais dire un mot d'apaisement, pour voir s'il peut plaire à leur cœur à tous les deux.

Il faut reconnaître que les expressions topiques coordonnées posent un problème, dans la mesure où, comme on l'a vu, il est possible d'avoir plusieurs expressions topiques dans la même clause. La structure en est-elle alors  $[X \& X]_{\text{Top}}$  ou  $[X]_{\text{Top}} \& [X]_{\text{Top}}$  ? En d'autres termes, des expressions topiques

91. Voir notamment ρ 445–480, où Antinoos insulte Ulysse et lui lance un tabouret sur l'épaule.

92. Cf. Plat. *Banq.* 213b τὼ χεῖρε μόγισ ἀπέχεται.

coordonnées forment-elles un ou deux constituants ? Bien qu'aucune des deux constructions ne puisse être rejetée a priori, la discontinuité des exemples 4.120–4.122 laisse penser que la deuxième est préférable. Si l'on considère que la coordination implique la multiplication locale d'une unité, de quelque niveau que ce soit [S. Dik 1997b:189–196], alors on peut tout à fait concevoir un chemin qui irait de la structure non intégrée à la structure intégrée, c'est-à-dire de  $[X] \& [X]$  à  $[X \& X]$ . Le locuteur aurait le choix, pour des raisons sémantiques, de présenter les deux membres coordonnés soit comme faisant partie d'un tout (*et*), soit comme deux éléments distincts (*et aussi*). La discontinuité des deux expressions topiques coordonnées dans les exemples 4.120–4.121 serait l'indice d'une construction non intégrée, dont j'ai essayé de rendre la nuance dans la traduction.

#### Délestage cataphorique

**Délestage cataphorique de clauses subordonnées** La deuxième stratégie possible pour éviter de placer des constituants lourds à l'intérieur de la clause, surtout en position préverbale, est ce que j'appellerai le délestage cataphorique, qui répond tout à fait au PSRR: on place un pronom cataphorique dans la position requise par sa fonction pragmatique, tandis que le constituant complexe est rejeté en  $P^{\text{post}}$ . Cette stratégie est bien connue [KG §469.3], mais il est intéressant de noter comme elle prend place dans le cadre général d'explication de l'ordre des mots. Elle se donne précisément comme un compromis entre le principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique (Règle 1) et le PSRR. Ainsi, dans l'exemple 4.122, l'infinitif substantivé *μέχρι τοῦ δυνατὸν εἶναι* etc., au lieu d'être placé en {FocR}, est rejeté en  $P^{\text{post}}$ , tandis que le déictique cataphorique *μέχρι γε τοσούτου* occupe la position requise.

- 4.122 Τοῖς ᾠδοῖς ἡμῖν [...] **μέχρι γε τοσούτου** πεπαιδεῦσθαι σχεδὸν ἀναγκαῖον, [μέχρι τοῦ δυνατὸν εἶναι συνακολουθεῖν ἕκαστον ταῖς τε βάσεσιν τῶν ῥυθμῶν καὶ ταῖς χορδαῖς ταῖς τῶν μελῶν]. Plat. Lois 670 d

Le chant, il est pratiquement nécessaire qu'ils y soient éduqués seulement jusqu'à ce stade précis, où chacun sera capable de suivre les pulsations du rythme et les notes de la mélodie.

La clause délestée en  $P^{\text{post}}$  est clairement dans le champ focal: simplement, la formulation de cette clause a été séparée de son rôle par rapport à la clause matrice. On trouve la même stratégie chez Homère, comme dans l'exemple 4.123: le <FocR> *τόδε* exprime la fonction du référent propositionnel (l'impossibilité du retour d'Ulysse), tandis que la clause *ὃ τ' οὐκέτι νόστιμός ἐστιν* en exprime le contenu.

- 4.123 (Agélaos s'adresse à Télémaque et à sa mère : auparavant, ils pouvaient encore espérer qu'Ulysse revienne.)

Nῦν δ' ἤδη τόδε<sub>i</sub> δηλον, [ὅ τ' οὐκέτι νόστιμός ἐστιν]<sub>i</sub>.

U 333

Mais maintenant, il est évident qu'il ne reviendra plus.

Dans les deux cas, le placement de la clause focale en {FocR} était possible, mais il impliquait une difficulté de traitement à la fois pour le locuteur et pour l'auditeur, difficulté que le PSRR a justement pour but d'éviter. Aussi le locuteur emploie-t-il un déictique comme substitut, en réservant la formulation du constituant lourd pour une autre UI, en P<sup>post</sup>. Cette stratégie est très répandue dans les langues. Elle existe ainsi en hongrois (que je cite parce que le principe de linéarisation des constituants y est, en gros, le même qu'en grec ancien), où les clauses subordonnées, à l'exception des relatives, ne peuvent être placées dans le champ préverbal, notamment dans la position (immédiatement préverbale) des constituants focaux [Kenesei 1994 : 323–324] : on utilise alors le déictique *azt* à sa place, et on rejette la clause à la fin de la phrase ; ce déictique *azt* signale ainsi que la clause coréférente a une fonction focale par rapport à la clause matrice (exemple 4.124)<sup>93</sup>. Le déstagement est aussi possible si la clause subordonnée a une fonction topique (exemple 4.125).

- 4.124 Péter-Ø csak **az-t<sub>i</sub>** tud-t-a [hogy az elemzés-Ø helyes-Ø]<sub>i</sub>,  
Péter-NOM seulement DEM-ACC savoir-PST-OBJP CONJ ART analyse-NOM correct-NOM

[d'après Kenesei 1994 : 324]<sup>94</sup>

Péter savait seulement que l'analyse était correcte.

'Péter savait seulement ceci, que l'analyse était correcte'

- 4.125 **Az-t<sub>i</sub>** nem hisz-em, [hogy Mari-Ø ismer-i Chomsky-t]<sub>i</sub>,  
DEM-ACC NEG croire-1SG CONJ Mari-NOM connaître-OBJP Chomsky-ACC

[d'après de Groot 1981 : 48]

Je ne crois pas que Mari connaisse Chomsky.

'Je ne crois pas ceci, que Mari connaisse Chomsky.'

La stratégie de déstagement des clauses n'est donc pas surprenante le moins du monde. Rappelons simplement que, contrairement à ce qui se passe en hongrois, où la position focale préverbale ne peut jamais accueillir une clause subordonnée, en grec ancien il ne s'agit que d'une préférence, car on rencontre des clauses subordonnées, et pas seulement des infinitives ou des participiales, en {FocR}<sup>95</sup>.

Enfin, il est notable que la préférence pour la formulation en P<sup>post</sup> des clauses subordonnées ne se limite pas aux clauses dont la fonction pragmatique commanderait un placement dans le champ

93. L'origine de cette restriction est probablement d'ordre phonologique [Kenesei 1994 : 331–332].

94. La glose OBJP désigne le marqueur du paradigme objectif de la conjugaison hongroise (qui s'emploie quand l'objet d'un verbe transitif est défini).

95. Voir les exemples 2.83–2.88 p. 123 sq.

préverbal : une restriction semblable est à l'œuvre pour les positions postverbales, comme l'atteste l'exemple 4.126.

- 4.126 (*L'accusé essaie de rejeter les accusations portées contre lui par un esclave, donc sous la torture.*)  
 Οἶμαι δ' ὑμᾶς ἐπίστασθαι **τούτο**, [ὅτι ἐφ' οἷς ἂν τὸ πλεῖστον μέρος τῆς βασάνου,  
 πρὸς τούτων εἰσὶν οἱ βασανιζόμενοι λέγειν ὅ τι ἂν ἐκείνοις μέλλωσι χαριεῖσθαι].  
 Antiph. 5.32  
 J'imagine que vous savez tous que ce sont les gens qui se chargent de la plus grande part  
 de la torture qui font dire à ceux qu'ils torturent tout ce qui peut les arranger eux.

**Délestage cataphorique des constituants focaux** Le grec ancien permet également de délester en P<sup>post</sup> des constituants focaux, qui auraient pu tout à fait trouver leur place en {FocR} [KG §469.3]. Ainsi, dans l'exemple 4.127, le <FocR> *κακοῦ ἀπαλλαγῆ*<sup>96</sup> est délesté en P<sup>post</sup>, tandis que sa fonction est exprimée par le déictique cataphorique *τούτ[ο]* en {FocR}.

- 4.127 (*Il vaut mieux ne pas être malade que de se faire soigner.*)  
 Οὐ γὰρ **τούτ'** ἦν εὐδαιμονία, ὡς ἔοικε, **κακοῦ ἀπαλλαγῆ**, ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν μηδὲ  
 κτῆσις.  
 Plat. Gorg. 478c  
 En effet, le bonheur n'est pas de se débarrasser du mal, mais de ne l'avoir pas même  
 connu du tout.

De même, dans l'exemple 4.128, *ταῦτα* est en {FocR}, mais la référence elle-même est accomplie par l'expression *κίθαρὶς καὶ ἀοιδή* en P<sup>post</sup>.

- 4.128 (*Télémaque se plaint à son hôte Mentes-Athéna du comportement des prétendants.*)  
 Τούτοισιν μὲν **ταῦτα** μέλει, **κίθαρὶς καὶ ἀοιδή**.  
 α159  
 Ces gens-là, voilà ce qui leur plaît : la cithare et les chansons !

**Codas vs <FocR> délestés** Cette configuration ressemble fortement à l'emploi de Codas, mais ne se confond pas tout à fait avec elle. En effet, tandis que la Coda est un élément présupposé (même si son référent peut avoir dans la clause une fonction focale), il n'en va pas de même pour le délestage d'un <FocR>, où l'expression en P<sup>post</sup> est elle-même focale. Bien sûr, les deux constructions sont une façon de se plier au PSRR, mais le statut informationnel de l'élément délesté n'est pas le même. Il n'est que de comparer l'exemple 4.85 (ci-dessus, p. 292), où Socrate conclut son argument en désignant la peine qu'il choisit par *τούτου* en {FocR}, puis en précisant la référence, pour plus de clarté, par la Coda *ἐν πρυτανείῳ σιτήσεως*, qui est un <TopR>, à l'exemple 4.127, dans lequel le consti-

96. On peut noter que ces substantifs, qui se réfèrent à des états de choses, et non à des entités, sont de véritables clauses en puissance, comme l'atteste l'emploi de la négation *μηδέ* avec *κτῆσις* ainsi que le genre neutre du pronom cataphorique. Peut-être ce statut pseudo-clausal a-t-il une influence sur le placement en P<sup>post</sup> de ces expressions. (La même remarque vaut pour l'exemple 4.128, où *κίθαρὶς καὶ ἀοιδή* vaut pour « jouer de la cithare et chanter »).

tuant délesté en P<sup>post</sup> n'est pas présupposé, mais focal<sup>97</sup>. De plus, je n'ai pas rencontré d'exemple de <TopNR> délesté de cette façon, ce qui laisse penser que le délestage cataphorique d'un constituant non clausal est une construction réservée aux <FocR>.



Cette section a permis d'explorer, aux marges de la clause, les deux positions externes P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup> et de découvrir la variété des emplois qui en sont faits en grec ancien. À côté des éléments extraclausaux assez habituels, comme les vocatifs et les constituants d'orientation (UI régulatrices, Thèmes, Codas), on trouve également des éléments plus problématiques, comme des fragments d'énoncés en P<sup>pré</sup> et de constituants complexes délestés en P<sup>post</sup>. Il me semble que la prise en compte de la SI permet de préciser sur de nombreux points la fonction de ces différents éléments. Notamment, les Thèmes et les Codas apparaissent comme de simples versions extraclausales des expressions topiques intraclausales, sans différence informationnelle décelable. Se pose alors la question du rapport entre la structure prosodique de l'énoncé et sa structure syntaxique : en effet, l'extraclausalité des Thèmes, si elle résulte avant tout d'une partition prosodique, a des conséquences syntaxiques, comme l'attribution du cas à l'expression thématique. Ces questions feront l'objet de la section 4.4. Auparavant, il est nécessaire de traiter des rapports entre clauses dans le même énoncé.

---

97. Il est très probable que cette différence pragmatique ait eu, en outre, des répercussions sur l'intonation, mais nous ne pouvons rien en connaître.



## 4.2 SUBORDINATION ET ENCHÂSSEMENT

### 4.2.1 Principe d'autonomie informationnelle des clauses

Comme on l'a vu dans la section précédente (4.15a–b, p. 259), la division du discours en clauses est également un des facteurs qui provoque la constitution de différentes UI dans un même énoncé. Ce principe est le plus manifeste dans la parataxe, où à chaque clause correspond une UI, comme dans les exemples 4.129–4.130.

4.129 Καὶ τὰ κατεργασθημένα πάλιν ἀναλήψεσθε | κάκεινον τιμωρήσεσθε. Dém. 4.7  
Ce que votre négligence a perdu, vous le récupérez, et lui, vous le punirez.

4.130 Παῖδα δ' ἐμοὶ λύσαιτε φίλην, | τὰ δ' ἄποινα δέχεσθαι. A20  
Ma fille, je vous en prie, libérez-la, et acceptez cette rançon.

Les exemples de ce type sont légion, et ne posent aucune sorte de problème. Remarquons simplement que chaque clause est le domaine dans lequel s'exercent les règles d'ordre des mots définies dans les chapitres 2–4.

La situation est plus complexe dès lors qu'entrent en jeu des phénomènes d'hypotaxe, c'est-à-dire des rapports de dépendance entre les clauses d'un même énoncé. Les règles qui régissent l'ordre des mots dans les clauses subordonnées sont-elles les mêmes que dans les principales et indépendantes? La question se pose en effet, puisqu'il existe des langues, notamment plusieurs langues germaniques, où l'ordre des mots des clauses dépendantes est différent de celui des clauses indépendantes. Ainsi, en néerlandais, dans les clauses principales, le verbe fini doit être en deuxième position; dans les clauses subordonnées, en revanche, c'est le sujet qui est en deuxième position, immédiatement après la conjonction, tandis que le verbe fini est placé à la fin de la clause et forme un constituant unique avec le prédicat. C'est ce que montre l'exemple 4.131.

4.131 a. Clause principale :  
Ik heb gisteren het boek aan het meisje gegeven.  
1SG avoir.PRS hier DEF livre à DEF fille donné.PTCP

b. Clause subordonnée :  
dat ik gisteren het boek aan het meisje heb gegeven  
CONJ 1SG hier DEF livre à DEF fille avoir.PRS donné.PTCP

[d'après Hengeveld & Mackenzie 2008 : 355 (271–272)]

Cette situation ne correspond pas au grec ancien : les principes de linéarisation des constituants y sont en effet rigoureusement les mêmes dans les clauses principales et les clauses dépendantes. Or il y a là un problème théorique : les clauses dépendantes expriment, normalement, des proposi-

tions non assertées. Puisque l'ordre des constituants dans la clause est commandé par leur fonction informationnelle, cela signifie que les propositions non assertées ont également une SI, qui organise la linéarisation des constituants dans la clause dépendante [Erteschik-Shir 1997:136–138; contra Komagata 2003]. Plus exactement, quel que soit le rôle pragmatique joué par une proposition au sein d'une autre proposition, elle est engrangée dans la mémoire du locuteur comme une proposition pragmatiquement structurée C'est ce qu'ont bien montré Lambrecht & Michaelis (4.132).

- 4.132 The pragmatic RELATIONS (topic and focus) between predicates and their arguments can be mentally construed independently of the information status of the proposition as presupposed or asserted. Just as in syntax we distinguish between the internal syntax of a constituent (its constituency) and its external syntax (its distribution), in information structure we can distinguish between the INTERNAL information structure of a propositional denotatum (its pragmatic articulation) and its EXTERNAL information structure (its pragmatic role within a larger proposition). [Lambrecht & Michaelis 1998:508–509]

Cela se voit clairement lorsque la SI d'une proposition présupposée est exprimée par la morphosyntaxe d'une clause. Ainsi, dans l'exemple 4.133, la clause *puisque...* est présupposée (elle sert d'orientation à la clause principale), mais il s'agit néanmoins d'une construction clivée, c'est-à-dire d'une construction à focus restreint.

- 4.133 Puisque **c'est lui qui te l'a conseillé** et qu'il semble sûr de lui, demande à ton garagiste de faire lui-même la demande de prise en charge. [Internet]

Rappelons-nous que l'ensemble des instructions données par le locuteur à l'auditeur par le biais de la structuration informationnelle de l'énoncé constitue un acte illocutoire. C'est cet acte qui est stocké dans la mémoire, en tant que tel, et qui constitue un référent pour le discours. Comme tout autre référent, sa représentation dans l'esprit du locuteur et de l'auditeur peut être évaluée en fonction de son identifiabilité et de son activation. Les clauses subordonnées servent donc à exprimer des référents propositionnels, c'est-à-dire des propositions pragmatiquement structurées, qui jouent le rôle d'un référent par rapport à la clause matrice. C'est ce qu'exprime la Règle 18.

**Règle 18. Principe de l'autonomie informationnelle des clauses :**

Toutes les propositions sont dotées d'une SI, indépendamment du rôle pragmatique qu'elles jouent par rapport à d'autres propositions. Par conséquent, les clauses dépendantes, comme les clauses principales, sont autonomes du point de vue de la SI : elles possèdent une structure focale, et peuvent contenir des expressions topiques et présupposées. Lorsqu'un locuteur évoque une proposition sans l'asserter, il l'évoque en tant que proposition pragmatiquement structurée.

On peut penser à la théorie de la polyphonie mise au point par Ducrot [1984, 2009], dans laquelle un énoncé exprime plusieurs points de vue, qu'on peut attribuer à différents énonciateurs. On pourrait donc dire qu'une clause subordonnée comme celle de l'exemple 4.36 exprime le point de vue

d'un énonciateur  $E_1$ , point de vue qui est représenté comme apte à justifier une certaine conclusion (ici explicitement exprimée par la clause principale). Sans entrer dans le détail de la théorie de Ducrot, on peut retenir l'idée que les différents segments d'un énoncé expriment des propositions attribuables à différents énonciateurs, comme s'il s'agissait d'un mini-dialogue. Il n'est donc pas surprenant que toutes ces propositions aient leur SI propre, comme dans un dialogue réel. Tout se passe comme si l'on citait la proposition non assertée avec sa SI : ce n'est pas seulement au contenu sémantique de la proposition qu'on se réfère, mais également aux relations topiques et focales qui la structurent ; cependant, ces relations ne sont pas activées, pour ainsi dire, dans le contexte de l'énoncé qui ne fait que les mentionner.

#### 4.2.1.1 Relations entre les clauses d'un même énoncé

Les relations entre clauses d'un même énoncé peuvent être de quatre types distincts, comme l'ont bien résumé Hengeveld & Mackenzie [2008:308–309], selon le type de dépendance qui les lie entre elles : coordination, cosubordination, équiordination et subordination. Comme on va le voir, seul le quatrième type implique un enchâssement des clauses les unes dans les autres, tandis que les trois premiers déterminent les rapports entre deux clauses du même énoncé qui ne sont pas une partie l'une de l'autre.

#### Coordination

Si deux clauses A et B n'ont aucun rapport de dépendance l'une envers l'autre, c'est-à-dire que toutes deux pourraient se rencontrer isolément, mais font néanmoins partie du même énoncé, la relation qui les lie est la COORDINATION. Cette situation, qui n'est pas problématique dans la mesure où les deux clauses sont sur le même plan, se produit dans les exemples 4.134–4.135, qui montrent bien, par l'emploi du coordonnant *καί*, que les deux clauses font partie d'une même unité [Ruijgh 1971:130–131, Sicking 1993:12, Bakker 1997a:71–74].

- 4.134 Ὁ δὲ Κανδαύλης [...] | (A) ἤγαγε τὸν Γύγην ἐς τὸ οἶκημα | (B) *καί* μετὰ ταῦτα αὐ-  
 τίκα παρήν *καί* ἡ γυνή. Hdt. 1.10  
 Quant à Candaule, [...] il mena Gygès dans sa chambre et, après cela, sa femme aussi  
 parut aussitôt.

- 4.135 (A) Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ | (B) καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον· K 384+  
Allons, dis-moi cela et explique-le-moi précisément.

Dans ces deux exemples, les deux clauses sont liées de sorte que les propositions qu'elles évoquent puissent être considérées comme formant une unité. Cette unité peut valoir soit sur le plan narratif, comme dans l'exemple 4.134, où l'arrivée de Gygès et Candaule dans la chambre et l'apparition de la reine sont presque simultanées (αὐτίκα) [Ruijgh 1971:131], soit sur le plan logique, comme dans l'exemple 4.134, où l'expression ἀτρεκέως κατάλεξον semble venir simplement préciser la modalité vague de τόδε εἰπέ.

### Cosubordination

Si dans un énoncé, la relation entre une clause A et une clause B est telle que A est morphologiquement et syntaxiquement complète, tandis que B, tout en n'étant pas un constituant de A, ne pourrait pas se trouver isolément, et que, par conséquent, B est dépendante de A, on parlera de COSUBORDINATION [Foley & Van Valin 1984 : 256–263, Good 2003, Hengeveld & Mackenzie 2008 : 308]. En grec ancien, cette relation est souvent représentée par les clauses participiales, absolues et conjointes, qui ont plus d'une affinité avec les formes verbales médiales qu'on rencontre notamment dans les langues papoues<sup>98</sup>. C'est le cas dans les exemples 4.136–4.137 : la clause (A) est dépendante, au sens où elle ne pourrait être isolée, tandis que la clause (B) est semblable à une clause indépendante<sup>99</sup>.

- 4.136 (A) Γενομένων δὲ τούτων | (B) δοκεῖ ἂν ὑμῖν ὁ θεῖος ἐπιτρέψαι ... ;  
Isée 3,51 [Fraenkel 1964b : 94]  
Une fois que cela fut fait, vous imaginez-vous que son oncle l'aurait laissé faire ?
- 4.137 (A) Ὡς εἰποῦσα | (B) μάχης ἐξήγαγε θοῦρον Ἄρηα. E 35  
Ayant ainsi parlé, elle écarta du combat le vif Arès.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une relation reconnue dans la grammaire traditionnelle, la cosubordination a une existence bien réelle : certaines langues ont même des marqueurs formels spécifiques des clauses cosubordonnées, comme la particule enclitique préverbale 'a en tchéchéne [Good 2003] (glosée par *ɛ* dans l'exemple 4.138)<sup>100</sup>.

98. Voir ci-dessus l'exemple 3.89, p. 203.

99. Fraenkel [1964b : 94] renvoie d'ailleurs à des clauses semblables, commençant par δοκεῖ ἂν ὑμῖν (1.39, 1.43), pour prouver le caractère extraclausal du génitif absolu.

100. Les gloses J-, B- et D- indiquent les préfixes de genre correspondant ; pour des informations sur l'orthographe, voir Good [2003 : 168m] : le plus inhabituel est que *w* note [ʃ] et *hw* note [h̥].

- 4.138 J-*agha-na*, *cuo*, [*cwa hwoqa 'a b-e'a-na*], [*dooga 'a d-uoxii-na*],  
*J-aller-ANT 3SG.ERG un bâton & B-venir-ANT serrure & D-casser.TR-ANT*  
 [*chu 'a j-agha-na*], *ju'urg swa iica-ra*.  
*dans & J-aller-ANT nourriture DEICTIC prendre-WITNESSED.PAST*  
 [d'après Good 2003:126 (11)]

(Étant venue), elle prit le bâton, cassa la serrure, entra et prit la nourriture.

Comme le montrent Hengeveld & Mackenzie [2008:309], la cosubordination est fonctionnellement équivalente à l'emploi de constituants extraclausaux : dans les deux cas, l'énoncé est constitué d'une clause indépendante accompagné d'un élément dépendant ; la différence est que dans le cas d'une cosubordination, cet élément dépendant est une clause, et non un simple constituant. Par conséquent, toute clause cosubordonnée doit être placée dans la même position structurelle que le constituant extraclausal, c'est-à-dire en P<sup>Pré</sup> ou en P<sup>Post</sup>. C'est ainsi qu'en usan (papou), le même marqueur *eng* (glosé EC) peut être utilisé pour des Thèmes et pour des propositions cosubordonnées en P<sup>Pré</sup> [S. Dik 1997b:399] (exemple 4.139).

- 4.139 a. Munon **eng**, *wonou bur um-orei*.  
*homme EC son cochon mourir-3SG.PST*  
 b. Wau *eâb igor-iner eng, unor mâni utibâ*.  
*enfant pleurer.SS être-3SG.UF EC mère igname elle.lui.donnera*  
 [d'après S. Dik 1997b:399 (61–62)]
- a. Quant à l'homme, son cochon est mort.  
 b. Si l'enfant se met à pleurer, sa mère lui donnera de l'igname.

Notons que le placement des clauses cosubordonnées en P<sup>Pré</sup> ou P<sup>Post</sup> correspond bien avec le fait qu'elles ne sont pas un constituant de la clause principale ; comme on va le voir, il s'agit là de la différence cruciale entre cosubordination et subordination. On observe donc ici une relation particulièrement nette entre structure syntaxique, SI et structure prosodique de l'énoncé.

#### Équiordination

Le troisième type de relation possible entre les clauses d'un même énoncé est celui que Hengeveld & Mackenzie [2008:308] appellent équiordination : cela se produit lorsque ni la clause A ni la clause B ne pourraient se trouver isolément, et qu'elles sont par conséquent dépendantes l'une de l'autre. C'est le cas, notamment, dans les relatives comparatives exprimant l'accroissement parallèle (exemple 4.140), ou encore dans les constructions corrélatives (exemple 4.140).

- 4.140 *Kai (A) ôsw êpedidou hî pôlis autôis êpi tò meîzon, (B) tóswh dè kai êkosmouñnto êxurwteron.* Thuc. 8.24.5  
 Plus leur cité s'accroissait, plus leur organisation politique devenait stable.

- 4.141 (A) Ἦμος δ' ἠέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβέβηκει,  
 (B) τῆμος ἄρ' ἐξ ἄλδος εἶσι γέρων ἄλιος νημερτής. δ 400–401  
 Mais lorsque le soleil eut contourné le milieu du ciel, alors sortit de la mer l'infaillible  
 vieillard de la mer.

Structurellement, on pourrait dire dans ce cas que chaque clause occupe une position relativement à l'autre : A se trouve dans la P<sup>pré</sup> de B, tandis que B est dans la P<sup>post</sup> de A, comme on le voit en 4.142.

- 4.142    Clause A | P<sup>post</sup>  
           P<sup>pré</sup>     | Clause B

Cela permet de rendre compte de la dépendance mutuelle des deux clauses : c'est en tant qu'elle est un élément de P<sup>pré</sup> par rapport à B que A dépend de B ; c'est en tant qu'elle est un élément de P<sup>post</sup> par rapport à A que B dépend de A.

### Subordination

La dernière forme de relation que peuvent avoir deux clauses au sein d'un énoncé se produit lorsque la clause B joue le rôle d'un constituant à l'intérieur de la clause A. Ce n'est que dans ce cas qu'on peut réellement parler de subordination. La différence cruciale avec la cosubordination, c'est l'intégration de la clause subordonnée en tant qu'argument de la clause matrice. Alors que la relation entre les deux clauses dans la cosubordination se situe au niveau de l'énoncé, c'est au niveau de la clause même qu'elle a cours dans la subordination. Toute position structurelle d'une clause peut être occupée par une clause subordonnée, même s'il est plus courant pour certains types de constituants pragmatiques que pour d'autres d'être exprimés par une clause. Du point de vue de la position de la clause subordonnée dans la clause matrice, le principe découle logiquement de l'attribution d'une fonction informationnelle à la clause subordonnée par rapport à la clause matrice : il est exprimé dans la Règle 19.

#### Règle 19. Position des clauses subordonnées :

Une clause subordonnée est l'expression d'un constituant pragmatique de la clause matrice. Par conséquent, elle occupe dans la clause matrice la position structurelle réservée à cette fonction, en vertu de la Règle 1.

On va donc trouver, en application de la Règle 19, des clauses subordonnées dont la fonction pragmatique commande le placement dans les positions suivantes : {FocR}, {DFoc}, {TopCE},

{Psp}. Des exemples de ces différents enchâssements ont été donnés dans la discussion de chacune des positions du modèle : je me contente donc de renvoyer le lecteur à ces différents exemples<sup>101</sup>.

Alors que tout type de clause subordonnée peut être placé dans les positions précédentes, la restriction des <TopNR> et <TopR> à des expressions référentielles<sup>102</sup>, réduit pratiquement les possibilités aux clauses relatives sans antécédent, ainsi qu'aux clauses introduites par ὅτι, ὡς etc., que Kühner appelle justement, à partir d'une analyse distributionnelle, *Substantivsätze* [KG §547.5]. Notons qu'il est souvent difficile de savoir si une clause relative est en P<sup>pré</sup> ou en {TopNR} d'une part, en P<sup>post</sup> ou {TopR} d'autre part, du fait de la proximité fonctionnelle entre les expressions placées dans ces positions<sup>103</sup>. Puisque d'une part la seule différence entre les expressions topiques intraclausales (<TopNR> et <TopR>) et les expressions topiques extraclausales (Thèmes et Codas) est que les secondes forment leur propre UI, et que d'autre part les frontières entre clauses ont tendance à correspondre à des frontières prosodiques, il va de soi que le plus souvent les clauses subordonnées à fonction topique peuvent être considérées comme placées en P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup>, c'est-à-dire plutôt comme des Thèmes ou des Codas que comme des <TopNR> ou des <TopR>. Quoiqu'il en soit, il me semble que l'exemple 3.78, p. 198 (reproduit en 4.143) illustre la possibilité de placer des clauses relatives en {TopNR} et {TopR}.

4.143 (Quels arguments les accusateurs de Socrate ont-ils pu utiliser pour le faire condamner ?)

Ἡ μὲν γὰρ γραφή κατ' αὐτοῦ τοιάδε τις ἦν· « Ἄδικεῖ Σωκράτης [οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων], ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς νέους διαφθείρων. » Πρῶτον μὲν οὖν, ὡς οὐκ ἐνόμιζεν οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς, ποίῳ ποτ' ἐχρήσαντο τεκμηρίῳ ;

Xén. Mém. 1.1.1–2

L'accusation portée contre lui était à peu près celle-ci : « Socrate est coupable de ne pas reconnaître les dieux reconnus par la cité, et d'introduire de nouvelles divinités ; d'autre part, il est aussi coupable de corrompre les jeunes gens. » Premièrement, pour ce qui est du fait qu'il ne reconnaissait pas les dieux reconnus par la cité, quelle preuve en avaient-ils ?

'... Socrate est coupable, parce que, les dieux reconnus par la cité, il ne les reconnaît pas... le fait qu'il ne les reconnaissait pas, les dieux reconnus par la cité...'

On trouve de telles constructions chez Homère. L'exemple 4.144 offre une illustration particulièrement intéressante du fait que les clauses subordonnées sont marquées pour la SI, indépendamment de leur fonction comme constituant dans la clause matrice.

4.144 (Les Lotophages donnent du lotus à manger aux compagnons d'Ulysse.)

Τῶν δ' ὅς τις λωτοῖο φάγοι μελιθδέα καρπὸν  
οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι.

194–95

101. Pour les clauses finies en {FocR}, voir les exemples 2.83–2.88, p. 123 sq. ; en {DFoc}, voir les exemples 2.15–2.20 p. 99 sq. ; en {TopCE}, voir les exemples 3.52–3.53, p. 184 ; en {Psp}, voir l'exemple 3.147, p. 230.

102. Voir ci-dessus 3.2.2, p. 181 sq.

103. Voir ci-dessus p. 280 sq.

Or, tous ceux d'entre eux qui mangeaient le fruit doux comme miel du lotus, ils ne voulaient plus s'en aller pour retourner chez eux.

En effet, j'ai déjà eu l'occasion de mentionner que les constituants discontinus sont le résultat d'une précedence du principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique (Règle 1) sur le principe général d'intégrité des domaines<sup>104</sup>. Ici, le génitif λωτοῖο est en {TopNR} (la plante a été évoquée au vers précédent, mais n'est pas encore ratifiée comme topique), après une autre expression topique, le pronom relatif; l'assertion portant sur le fait d'en manger le fruit, l'expression μελιδέα καρπὸν forme un <DFoc> avec le verbe φάγοι. Si l'on n'invoque pas la SI de cette clause, on est bien en peine d'expliquer la discontinuité du constituant λωτοῖο... μελιδέα καρπὸν.

#### 4.2.1.2 Ordre des mots dans les clauses dépendantes

Position des constituants dans la clause

**Principe de l'étanchéité des clauses** Les quelques exemples ci-dessus illustrent un premier principe de l'ordre des mots à l'intérieur des clauses subordonnées, qui dépend de la Règle 18 : chaque clause constitue un domaine d'application autonome pour l'ordre des mots, avec sa SI et les positions structurelles que nous avons définies, y compris P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup>. C'est le principe d'étanchéité des clauses, énoncé par la Règle 20.

**Règle 20. Principe de l'étanchéité des clauses :**

Une clause, quel que soit son statut, forme son propre domaine pour l'ordre des mots ; ce domaine comprend les positions P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup>.

La première partie de ce principe n'a rien pour surprendre. D'une part, en effet, la clause est un domaine d'application de l'enclise [Cervin 1990 : 80–84, Ruijgh 1990 : 214, Taylor 1990] : les postpositifs qui obéissent à la loi de Wackernagel sont en général placés en seconde position de la clause. Or, comme la position des postpositifs est justement un indice de la division du discours en UI, cela signifie que le début d'une clause correspond le plus souvent avec le début d'une UI. Ce principe est manifeste dans l'exemple 4.145, où la particule enclitique ῥα est bien placée dans la seconde position par rapport à « la séquence dont le subordonnant (relatif ou conjonction) est le mot initial » [Ruijgh 1990 : 214].

104. Sur les constituants discontinus, voir ci-dessous 5.1, p. 388 sq.



4.145 (*Héra poussa Achille à convoquer une assemblée, à cause de la peste.*)

Κήδετο γὰρ Δαναῶν, ὅτι ῥᾶ θνήσκοντας ὄρατο.

A 56

C'est qu'elle se souciait des Danaens, à les voir ainsi mourir.

Il y a donc là une concordance entre la division syntaxique et la division prosodique. D'autre part, dès lors qu'on reconnaît à la fois le principe d'autonomie informationnelle des clauses (Règle 18) et le principe de linéarisation des constituants selon leurs fonctions pragmatiques (Règle 1), on est bien forcé de reconnaître que les mêmes règles de linéarisation que dans les clauses indépendantes doivent valoir dans les clauses dépendantes.

**Position des subordonnants** Du point de vue de l'ordre interne des constituants, les clauses non principales ne sont donc caractérisées que par une seule propriété spécifique : la position initiale P<sup>I</sup> est réservée, le cas échéant, aux subordonnants, qu'il s'agisse de conjonctions ou de pronoms relatifs ou interrogatifs indirects. Les conjonctions de subordination ont une position fixe en grec ancien à l'initiale absolue de la clause (bien qu'elles puissent, évidemment, être précédées d'un Thème en P<sup>Pré</sup>, comme on le verra plus loin) ; elles peuvent même être considérées comme proclitiques [Dover 1960:13]. Ce point est si bien établi pour le grec ancien qu'il se passe d'exemples. Il en va de même pour les pronoms relatifs, mais ceux-ci posent un autre problème, car il s'agit d'expressions référentielles qui ont une fonction dans la clause relative. Comme le montre Lambrecht [1994:129–130], les pronoms relatifs sont toujours des expressions topiques dans leur clause relative, quelle que soit la fonction de cette clause relative par rapport à la clause matrice ou celle du groupe nominal complexe au sein duquel la clause relative est enchâssée.

Ainsi, dans l'exemple 4.146, les deux relatives coordonnées occupent la position {FocR}. Les référents des pronoms relatifs ont donc, dans la clause matrice, une fonction focale. Cependant, à l'intérieur de chaque clause, le pronom relatif joue le rôle d'un <TopNR>, et seul le verbe est dans le champ focal. Il y a donc là une imbrication de SI : le référent des pronoms relatifs a une fonction différente dans la clause matrice et dans la clause relative. Cela n'a rien de surprenant : ces référents ont également une fonction syntaxique différente, puisqu'il s'agit du sujet du verbe κατέλυσαν, mais de l'objet direct du verbe ἐφοβείτο et du destinataire du verbe ἐνεχείριζε.

4.146 (*Les politiciens corrompus sont un danger pour le peuple : témoin les Trente.*)

Ἔχαιρε γὰρ κολακευόμενος, ἔπειτ' αὐτὸν οὐχ οὖς ἐφοβείτο, ἀλλ' οἷς ἑαυτὸν ἐνε-  
χείριζε κατέλυσαν.

Eschn. 3.234

En effet, [le peuple] était ravi de se faire flatter, à la suite de quoi ce ne sont pas ceux qu'il craignait, mais ceux à qui il s'était confié lui-même, qui l'ont renversé.

Ce principe fonctionne également chez Homère : dans l'exemple 4.147 après le verbe en {TopCE}, le <FocR> est exprimé par une relative de lieu. Cependant, à l'intérieur de la relative, le pronom relatif ἧ a une fonction de <TopNR>.

- 4.147 (Achille cherche du regard le défaut de l'armure que porte Hector, mais tout son corps est bien protégé.)  
 Φαίνετο δ' ἧ κληῖδες ἀπ' ὠμων αὐχέν' ἔχουσι  
 λαυκανίην, ἵνα τε ψυχῆς ὠκιστος ὄλεθρος. X<sub>324-235</sub>  
 On ne voyait que l'endroit où les clavicles rattachent le cou aux épaules, la gorge, où la mort est la plus rapide.

#### Positions extraclausales des clauses dépendantes

**Position P<sup>pré</sup>** Comme postulé par la deuxième partie de la Règle 20, l'autonomie informationnelle des clauses dépendantes est telle qu'elle autorise l'utilisation des positions extraclausales P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup> de la même manière que dans les clauses indépendantes. Ainsi, on trouve des Thèmes dans des clauses cosubordonnées. Dans l'exemple 4.149, le Thème οἱ [...] ἐκ τῶν Ἀθηνῶν πρέσβεις n'a de relation topique qu'avec la clause ὡς οὐδὲν ἦλθον πράξαντες, puisqu'il ne s'agit pas du sujet du verbe de la clause principale καθίσταντο.

- 4.148 (Alors que Mytilène s'apprête à faire défection, Athènes envoie une flotte sur place ; les Mytiléniens envoient alors des négociateurs à Athènes, ainsi que d'autres à Sparte, qui arrivent sur place.)  
 Οἱ δ' ἐκ τῶν Ἀθηνῶν πρέσβεις | ὡς οὐδὲν ἦλθον πράξαντες | ἐς πόλεμον καθίσταντο οἱ Μυτιληναῖοι καὶ ἡ ἄλλη Λέσβος πλὴν Μηθύμνης. Thuc. 3.5  
 Quant aux émissaires qui revenaient d'Athènes, comme ils n'avaient rien obtenu, Mytilène et le reste de Lesbos, à part Méthymne, se déclarèrent en guerre.

L'apparente anacoluthie résulte du placement en P<sup>pré</sup> d'un <TopNR> qui ne relève que de la clause cosubordonnée<sup>105</sup>. Schématiquement, on peut représenter la situation ainsi :

- 4.149 (Οἱ [...] πρέσβεις)<sub>i</sub> (ὡς οὐδὲν ἦλθον πράξαντες)<sub>i</sub> (ἐς πόλεμον καθίσταντο οἱ Μ.)<sub>i</sub>  
 P<sup>pré</sup> Clause centrale  
 P<sup>pré</sup> Clause centrale

La même situation se rencontre chez Homère, comme le montre l'exemple 4.150. La différence est qu'ici, le Thème οἱ est coréférent avec le <TopNR> τοῖσι de la clause centrale.

- 4.150 (Achille convoque l'assemblée des Achéens.)  
 Οἱ δ' | ἐπεὶ οὖν ἤγερον ὀμηγερέες τε γέγοντο  
 τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς. A<sub>57-58</sub>  
 Quand ils se furent réunis et furent rassemblés, alors Achille pieds-rapides se leva pour leur adresser la parole.  
 'Et eux, quand ils se furent réunis... à eux s'étant levé s'adressa Achille...'

105. On trouvera d'autres exemples chez KG [§356.6].

Cette situation de coréférence permet de comprendre que les constructions de ce type sont, en grec ancien, extrêmement courantes, mais que la plupart du temps, elles ne sont pas aussi aisément détectables que dans les deux exemples précédents. En effet, le <TopNR> de la clause cosubordonnée placé en P<sup>Pré</sup> est le plus souvent également un topique de la clause principale. La construction est donc indéterminée, et permet deux interprétations : soit on a un Thème, suivi d'un Cadre exprimé par une clause cosubordonnée, puis de la clause centrale, soit la clause cosubordonnée, avec son propre Thème en P<sup>Pré</sup>, suivi de la clause centrale. Ainsi, dans l'exemple 4.151, il est impossible de décider si οἱ est un Thème suivi d'une clause Cadre, ou s'il s'agit du Thème de la clause Cadre elle-même. En fait, les deux analyses sont sans doute valides en même temps.

- 4.151 (Le vieux Dolios et ses fils rentrent à la ferme où Ulysse a rejoint Laërte, à l'appel de leur mère.)  
 Οἱ δ' | ὡς οὖν Ὀδυσῆα ἴδον φράσσαντό τε θυμῷ  
 ἔσταν ἐνὶ μεγάροισι τεθηπότες. ω 391–392  
 Et eux, quand ils virent Ulysse et le reconnurent dans leur cœur, ils s'arrêtèrent, dans la salle, sidérés.

Jusqu'ici, j'ai donné des exemples de clauses cosubordonnées, dont l'explication est assez simple. Mais les clauses subordonnées également peuvent être construites avec un Thème. C'est le cas de ἀρετή dans l'exemple 4.152.

- 4.152 (Ménon et Socrate sont d'accord pour rechercher ce qu'est l'excellence (ἀρετή), dont Socrate dit ignorer la nature. Or, puisque l'âme est immortelle, apprendre c'est se ressouvenir.)  
 Ὡς ἐγὼ πιστεύω ἀληθεῖ εἶναι ἐθέλω μετὰ σοῦ ζητεῖν ἀρετὴ ὃ τι ἐστίν. Plat. Mén. 81e  
 C'est parce que je suis convaincu que cela est vrai que je veux avec toi examiner ce qu'est l'excellence.  
 '... examiner, l'excellence, ce que c'est'

Des exemples comme celui-ci sont loin d'être isolés en prose classique. Ainsi, dans l'exemple 4.153, on voit bien que le <TopNR> ἡ ἐμὴ συνέχεια etc. forme un Thème par rapport à l'interrogative indirecte, et on discerne les raisons (lourdeur prosodique et complexité) qui ont pu pousser à le formuler en-dehors de la clause elle-même.

- 4.153 (Démosthène prend les lettres de Philippe comme preuve du pouvoir de nuisance de sa politique antimacédonienne.)  
 Καί μοι λέγε ταύτας λαβών, ἴν' εἰδῆτε, ἡ ἐμὴ συνέχεια καὶ πλάνοι καὶ τάλαιπωρία  
 καὶ τὰ πολλὰ ψηφίσματα, ἃ νῦν οὗτος διέσυρε, τί ἀπειργάσατο. Dém. 18.218  
 Prends ces lettres et lis-les, s'il-te-plaît, afin que vous voyiez ce que ma constance, mes voyages, mes labeurs et mes nombreux décrets, qu'aujourd'hui cet homme persifle, ont accompli.

Il n'y a là, évidemment, aucune anacoluthie : il faut simplement reconnaître que ce ne sont pas des clauses qu'on subordonne, mais des énoncés tels que je les ai définis ci-dessus, c'est-à-dire des clauses avec leurs positions marginales P<sup>Pré</sup> et P<sup>Post</sup>. Ces Thèmes de clauses subordonnées sont en tout semblables à ceux des clauses indépendantes, à ceci près que la suspension casuelle ne semble

pas attestée. Si le Thème n'est pas coréférent avec le sujet de la clause subordonnée, il ne se met pas au nominatif, mais au cas exigé par la construction dans la subordonnée. Ainsi, dans l'exemple 4.154, le datif du Thème  $\theta\epsilon\iota\omicron\iota\varsigma$   $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omicron\iota\varsigma$  dépend clairement de la construction du verbe de la subordonnée  $\chi\rho\omega\omicron$ .

- 4.154 (*Darius explique à Cyrus qu'il doit apprendre la divination, pour deux raisons: « afin que tes décisions ne dépendent pas de l'interprétation d'autrui... »*)  
 ... μηδ' αὖ, εἴ ποτε ἄρα ἄνευ μάντεως γένοιο, ἀποροῖο **θείοις σημείοις** ὃ τι χρῶο.  
 Xén. Cyr. 1.6.2  
 ...et aussi afin que, si jamais tu te retrouves sans devin, tu n'ignores pas comment te servir des signes divins.

**Position P<sup>post</sup>** De même qu'on trouve des constituants dans la P<sup>pré</sup> de clauses dépendantes, on rencontre dans ces clauses aussi les deux constructions principales qu'on a identifiées pour la P<sup>post</sup>. D'une part, la construction avec une Coda n'est pas impossible dans les clauses dépendantes, comme le montre l'exemple 4.155 (je ne donne pas d'exemple classique parce qu'il n'est pas possible de distinguer les éventuelles Codas de <TopR> intraclausaux).

- 4.155 (*Les prétendants festoient dans le palais d'Ulysse: le repas servi, ils mangent.*)  
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο  
**μνηστῆρες**, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,  
 μολπή τ' ὄρχηστὺς τε.  
 α150–152  
 Quand ils eurent satisfait la soif et l'appétit, les prétendants, d'autres plaisirs leur vinrent à l'esprit: chanter et danser.

D'autre part, l'utilisation de la P<sup>post</sup> pour délester des constituants complexes est attestée également dans des clauses dépendantes, comme dans l'exemple 4.156.

- 4.156 (*Ajax essaie de dépouiller Amphios, qu'il vient de tuer, mais les Troyens l'en empêchent.*)  
 ... οἳ ἔ **μέγαν** περ ἑόντα **καὶ ἰφθιμον καὶ ἀγαυόν**  
 ὦσαν ἀπὸ σφείων· ὃ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη.  
 E 625–626  
 [Les Troyens] qui, si grand et fort et fier qu'il fût, le repoussaient loin d'eux; il fut donc contraint de reculer.

Tous ces éléments incitent à croire que l'élément qui subit l'enchâssement, c'est l'énoncé, et non la clause. On peut s'attendre à ce que la liberté d'employer les positions P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup> soit différente selon le statut de la clause (indépendant, cosubordonné, subordonné), et que la définition de ces différents degrés de liberté soit spécifique à chaque langue, voire à différents registres dans chaque langue. Pour prendre un exemple en grec ancien, l'emploi de thèmes au nominatif absolu ou non lié (exemples 4.152–4.153) n'est, à ma connaissance, pas attesté chez Homère. On trouve bien des occurrences de thèmes à l'accusatif coréférents de l'objet de la subordonnée, comme dans l'exemple 4.157.

4.157 (Poséidon a peur pour Énée, qui affronte Achille; Héra lui réplique.)

Ἐννοσίγαι', αὐτὸς σὺ μετὰ φρεσὶ σῆσι νόησον

**Αἰνεΐαν** ἢ κέν μιν ἐρύσσειαι ἢ κεν ἑάσεις

Πηλεΐδῃ Ἀχιλλῆϊ δαμήμεναι, ἐσθλὸν ἐόντα.

Υ 310–312

Ébranleur de la terre, décide toi-même en ton esprit, si tu vas secourir Énée, ou si tu le laisseras se faire tuer par le Péléide Achille, malgré sa bravoure.

Mais cette situation permet plusieurs lectures : soit *Αἰνεΐαν* a un cas qui concorde avec *μιν* (cas lié) ; soit c'est un exemple de prolepse, et alors le cas est sélectionné, comme on le verra plus loin, par le verbe *νόησον*.

### 4.2.2 Intégration et fusion

**Principe de perméabilité des clauses** À dire vrai, le principe d'étanchéité des clauses qui a été illustré dans la section 4.2.1 n'est absolument pas problématique, chaque clause étant contenue dans son propre domaine (et obéissant ainsi au principe d'intégrité des domaines) ; ce qui l'est davantage, en revanche, c'est le principe inverse, qui est également à l'œuvre dans la syntaxe du grec et engendre des constructions qui enfreignent la Règle 20. Ce principe est exprimé par la Règle 21.

**Règle 21. Principe de perméabilité des clauses :**

Si un élément d'une clause subordonnée a une fonction pragmatique par rapport à la clause matrice, il peut être intégré à celle-ci et occuper, dans la clause matrice, la position réservée à l'expression de cette fonction.

Comme on l'a dit au sujet des constituants discontinus, en grec ancien le principe d'intégrité des domaines peut être outrepassé, mais seulement si une motivation fonctionnelle est à l'œuvre, en l'occurrence la Règle 1 qui régit le placement des constituants en fonction de leur rôle dans la SI de l'énoncé<sup>106</sup>. Ce phénomène général de DÉPLACEMENT<sup>107</sup> [S. Dik 1997b: 339–351] recouvre des phénomènes divers, dont le plus fameux est la « prolepse », c'est-à-dire de l'expression du sujet de la clause subordonnée comme l'objet direct du verbe de la clause matrice.

**Définitions** Il y a lieu de distinguer plusieurs constructions similaires, dont on peut dire qu'elles impliquent le placement, au moins apparent, dans le domaine syntaxique de la clause matrice, d'un

106. C'est justement l'absence d'une telle motivation fonctionnelle qui fait de l'hyperbate interne un phénomène intéressant ; voir ci-dessous 5.1.2, p. 409 sq.

107. Ce terme est, dans mon usage comme dans celui de S. Dik, d'un emploi purement métaphorique, et ne signifie pas qu'il y ait le moindre mouvement. De fait, même dans le cadre de la grammaire transformationnelle, le mouvement semble exclu [Milner 1980, Fraser 2001b].

élément X qui appartient sémantiquement à une clause subordonnée (CS), c'est-à-dire qui est coréférent avec un élément de cette CS<sup>108</sup>. Je propose les définitions suivantes<sup>109</sup> :

- ▶ Lorsque X est le Thème de la CS, avec assignation du cas régulière<sup>110</sup>, on est dans une situation d'ENCHÂSSEMENT SIMPLE d'un énoncé complet<sup>111</sup>. Comme l'enchâssement simple a été illustré ci-dessus<sup>112</sup>, il n'en sera plus question dans ce qui suit, sauf pour le comparer avec les autres constructions.
- ▶ Lorsque X occupe dans la clause matrice (CM) une position déterminée par sa fonction pragmatique par rapport à cette clause, on est dans un cas d'INTÉGRATION. La fonction pragmatique de X dans la CS est indifférente ;
- ▶ Lorsque X est le Thème de la CS, mais que son cas lui est assigné par le verbe de la CM, il s'agit d'une PROLEPSE. On verra que la différence cruciale entre déplacement et prolepse est d'ordre pragmatique autant que syntaxique : la prolepse n'est possible que si X et CS forment ensemble un constituant pragmatique unique, et si X est le Thème de la CS.

#### 4.2.2.1 Intégration

L'intégration est un phénomène bien attesté dans d'autres langues [S. Dik 1997b: 344–351, Hengeveld & Mackenzie 2008: 368–375]. Il existe par exemple en hongrois : on a vu plus haut qu'une CS focale était repoussée à la fin de la CM, tandis que son rôle dans la CM était exprimé par le déictique *azt* en position focale préverbiale (4.158a). Mais lorsque la CS contient elle-même un élément focal préverbal (ici *öt-re* « à 5 heures »), cet élément peut être intégré au sein de la CM, et se met dans la position focale, à la place du déictique cataphorique (4.158b).

- 4.158 a. János-Ø **az-t** mond-t-a, [hogy a taxi öt-re jöjjön]  
*János-NOM DEM-ACC dire-PST-OBJP CONJ ART taxi cinq-SUBL venir*
- b. János-Ø **öt-re** mond-t-a, [hogy a taxi jöjjön]  
*János-NOM cinq-SUBL dire-PST-OBJP CONJ ART taxi venir* [d'après de Groot 1981:51]
- János a dit que le taxi arriverait à 5 heures.

108. La prolepse et ses avatars ont fait l'objet d'une riche littérature [GH:2.234, Gonda 1958a, Milner 1980, Bolkestein 1981, Sibilot 1983, Panhuis 1984, Chanet 1988, Slings 1992, Fraser 2001b].

109. Cette section sur la prolepse et ses avatars doit beaucoup aux recherches de Richard Faure et aux discussions que nous avons eues à ce sujet ; je le remercie de m'avoir fait partager ses idées ingénieuses.

110. C'est-à-dire que le cas est assigné selon les principes définis ci-dessus : voir le Tableau 4.3, p. 287.

111. Cette construction est d'ailleurs possible aussi pour des clauses cosubordonnées ; chez Homère, elle est possible uniquement pour celles-ci.

112. Voir p. 321 sq.

Ce qu'on remarque dans cette construction, c'est que X a une fonction par rapport à l'ensemble de l'énoncé (il en exprime le focus), et que la CS sans X a une fonction pragmatique différente de celui-ci (il s'agit de matériau présupposé). Pour bien rendre la nuance, on pourrait traduire par la phrase, certes peu naturelle en français, « C'est à cinq heures que János a dit que le taxi arriverait ».

On trouve en grec ancien des exemples exactement semblables à 4.158b. Ainsi, dans l'exemple 4.159, l'expression *καὶ τόνδε* est en position {DFoc/R} dans la CM, tandis que la CS a un statut présupposé. (Par ailleurs, c'est un des rares exemples où X est également placé dans la CS, en position {FocR} comme on s'y attendait.)

- 4.159 (Priam demande à Hélène des renseignements sur les chefs achéens qu'il aperçoit depuis les remparts ; il désigne Ulysse.)  
 Εἶπ' ἄγε μοι καὶ τόνδε, φίλον τέκος, ὅς τις ὄδ' ἐστί. Γ 192  
 Dis-moi donc encore qui est celui-là, mon enfant.

L'exemple 4.160 montre que le même processus peut être à l'œuvre quand X a une fonction topique par rapport à la CM : ici τὸν [...] βελτίους ποιοῦντα est le Thème de l'énoncé, et l'interrogative indirecte τίς ἐστίν forme un <DFoc> avec les deux verbes introducteurs.

- 4.160 (Socrate interroge son accusateur : « Alors, dis-leur qui rend les jeunes meilleurs, si tu crois que moi je les corromps... »)  
 Τὸν δὲ δὴ βελτίους ποιοῦντα ἴθι εἰπὲ καὶ μήνυσον αὐτοῖς τίς ἐστίν. Plat. Ap. 24d  
 Celui qui les rend meilleurs, vas-y, parle et révèle-leur qui c'est.

À la rigueur, on pourrait soutenir, pour l'exemple précédent, que l'élément X a bien une relation de Thème par rapport à la CS. Mais ce n'est manifestement pas le cas dans l'exemple 4.159. De plus, on rencontre aussi des cas où X est un <TopR> et la CS un élément focal. Ainsi, dans l'exemple 4.161, αὐτόν désigne le jardin (τὸν ἐν Σάρδεσι παράδεισον), à moins qu'il ne s'agisse de Cyrus, qui le fait visiter ; dans tous les cas c'est un <TopR>, qui se place régulièrement en position postverbale, de même que l'autre <TopR> ὁ Λύσανδρος. En revanche, l'exclamative subordonnée qui suit (qui porte en tout cinq clauses coordonnées) est l'élément final du <DFoc> initié par le verbe.

- 4.161 (Cyrus fait visiter le jardin de Sardes à Lysandre.)  
 Ἐπεὶ δὲ ἐθαύμαζεν αὐτόν ὁ Λύσανδρος ὡς καλὰ μὲν τὰ δένδρα εἶη... Χέν. Ἐκο. 4.21  
 Comme Lysandre l'admirait pour la beauté de ses arbres...

Il n'est pas besoin que X soit coréférent d'un argument du verbe : il peut aussi être coréférent du modificateur d'un SN, comme <TopNR> τῆς ῥητορικῆς dans l'exemple 4.162.

- 4.162 (Socrate demande à Gorgias si la rhétorique suffit à convaincre autrui, ou si elle doit se baser sur un savoir préalable du juste et de l'injuste.)  
 Ἀποκαλύψας τῆς ῥητορικῆς εἰπὲ τίς ποθ' ἢ δύναμίς ἐστιν. Plat. Gorg. 460a  
 Ôte le voile et dis-nous ce qu'est la fonction de la rhétorique.

## 4.2.2.2 Prolepse

La prolepse, telle que nous l'avons définie, n'est en somme qu'une variante de l'enchâssement simple. Le critère définitoire est que X joue bien un rôle de Thème par rapport à la CS, comme dans l'enchâssement simple, c'est-à-dire qu'il forme bien, avec cette CS, un constituant unique (un énoncé) pour la subordination. Cette définition soulève deux difficultés : premièrement, il faut expliquer l'assignation du cas (qui n'est pas celui qui serait assigné par la construction de la subordonnée) ; deuxièmement, il faut prendre en compte les cas où X n'est pas contigu avec la CS.

**Assignation du cas** À la différence de l'enchâssement simple, où le Thème est marqué en cas selon la fonction de l'élément coréférent dans la CS, dans la prolepse, le Thème porte toujours le cas de l'objet du verbe matrice. Le plus souvent, X est donc à l'accusatif, comme dans les exemples 4.163–4.164.

- 4.163 Εἶδετε μὲν γὰρ τὴν Καμβύσειω ὕβριν ἐπ' ὅσον ἐπεξήλαθε. Hdt. 3.80  
 Vous avez vu jusqu'où est allée la folie de Cambyse.
- 4.164 (Ménélas vient à l'assemblée des chefs sans qu'Agamemnon ait besoin de le convoquer.)  
 Ἦιδεε γὰρ κατὰ θυμὸν ἀδελφεὸν ὡς ἐπονείτο. B 409  
 C'est qu'il savait en son cœur combien son frère avait d'ouvrage.

Mais si le verbe régit un complément au génitif, X sera lui-aussi à ce cas (exemple 4.165).

- 4.165 (Discours de Cyrus.)  
 Ἄρχοντος γὰρ ἐστὶν οὐχ ἑαυτὸν μόνον ἀγαθὸν παρέχειν, ἀλλὰ δεῖ καὶ τῶν ἀρχομέ-  
 νων ἐπιμελεῖσθαι ὅπως ὡς βέλτιστοι ἔσονται. Xén. Cyr. 2.1.11  
 Un chef ne doit pas se contenter d'être bon lui-même : il faut aussi qu'il travaille à ce que ceux qu'il commande soient les meilleurs possibles.

Je suivrai ici le raisonnement de Christol [1988], pour qui le cas est en fait assigné à l'objet réel du verbe, c'est-à-dire la CS elle-même. Qu'une clause soit marquée en cas n'est pas en soi une aberration : ainsi, en cofán (Colombie), les suffixes casuels (ici =*ni* et =*nda*) peuvent s'adjoindre à une clause (exemple 4.166)<sup>113</sup> :

- 4.166 [Chandia na'en-ni-ngae qqwen su-'fa] =**ni** =**nda** =gi ja-ya  
 clair rivière-LOC-MANN ainsi dire-PL =LOC =NEWTOP =ISG aller-IRR  
 [d'après Hengeveld & Macenzie 2008 : 264]
- S'ils disent « va à Chandia Na'en », j'irai.

Mais en grec, la marque casuelle ne peut porter sur une clause. Aussi est-elle invisible la plupart du temps. En revanche, lorsque la clause est dotée d'un Thème, l'attribution se ferait par défaut sur le

113. Le suffixe =*gi* est le sujet clitique de la clause matrice.



premier élément qui peut porter une marque de cas, en l'occurrence le Thème. Cela expliquerait pourquoi, bien qu'étant un Thème, c'est-à-dire intégré à la CS en tant qu'élément de sa  $PP^{pré}$ , X est marqué par le cas sélectionné par le verbe de la CM. On passerait ainsi d'une structure (Thème | Clause)<sub>Cas</sub> à une structure (Thème<sub>Cas</sub> | Clause)<sub>(Cas)</sub>. Le point important est que ce marquage casuel par défaut sur le Thème n'est qu'optionnel, en tout cas lorsque la CS est continue : on a vu qu'il est tout à fait possible d'employer des Thèmes avec leur propre cas, avec cette seule restriction qu'ils doivent précéder immédiatement leur CS [Chanet 1988:70n5]. L'avantage de cette approche est qu'elle rend compte de l'unité informationnelle entre X et CS dans la prolepse, assimilée à un cas particulier de l'enchâssement simple, tout en spécifiant le lien sémantique entre X et CS ; elle permet d'expliquer en outre comment un cas sélectionné par le verbe de la CM peut être attribué à un élément appartenant à la CS.

On peut donc résumer la différence syntaxique entre les trois constructions comme en 4.167.

- 4.167 a. Enchâssement simple : [ ... [X | CS]<sub>Cas</sub> ]<sub>CM</sub>  
 b. Intégration : [ ... X ... [CS] ]<sub>CM</sub>  
 c. Prolepse : [ ... [X<sub>Cas</sub> | CS]<sub>(Cas)</sub> ]<sub>CM</sub>

**Discontinuité des constructions proleptiques** Jusqu'ici, j'ai passé sous silence une deuxième particularité des prolepses par rapport aux constructions à enchâssement simple : dans la prolepse, le X et la CS peuvent être discontinus, bien que, comme on l'a dit, ils forment un seul constituant. Bien sûr, ce n'est pas la discontinuité en soi qui est problématique dans une langue comme le grec ancien qui admet, voire qui pratique abondamment, la discontinuité des constituants, notamment du SN. Le problème est que cette discontinuité est exclue dans l'enchâssement simple, dont je viens de dire que la prolepse n'est qu'un cas particulier. Comment peut-on expliquer cela ?

Le plus simple est de motiver cette discontinuité sur le plan fonctionnel, en invoquant un principe qui s'exerce par ailleurs dans la linéarisation des constituants en grec ancien. Or on a justement formulé la Règle 17 à propos des constituants complexes disjoints<sup>114</sup>, qui régit le placement d'un constituant complexe en partie dans la position structurelle correspondant à sa fonction, et en partie en  $PP^{ost}$ , pour des raisons de facilitation de la formulation et du traitement de l'information. Il me semble, en fait, que ce principe est également à l'œuvre dans la prolepse.

Premièrement, en effet, il faut reconnaître que la prolepse forme bien un seul constituant pour l'enchâssement. Il est donc possible de placer toute la structure [Thème | Clause] dans une position

114. Voir ci-dessus p. 304.

structurelle donnée. Ainsi, dans l'exemple 4.168, c'est toute la construction proleptique qui est placée en {TopNR}<sup>115</sup>.

4.168 (Les représentants d'Athènes essaient de dissuader les Péloponnésiens d'entrer en guerre contre eux.)

Τοῦ δὲ πολέμου [τὸν παράλογον ὅσος ἐστὶ] πρὶν ἐν αὐτῷ γενέσθαι προδιάγνωτε.

Thuc. 1.78

La guerre, mesurez-en le degré d'imprévu avant d'y être plongés.

Mais le placement complet dans une position structurelle est plus intéressant lorsque cette position est un {FocR}, parce que celle-ci n'admet qu'un seul constituant. Ainsi, dans l'exemple 4.169, Hermocrate oppose, dans un mouvement de réjection et correction typique du FocR, deux sujets de crainte justifiant sa mission à Camarine, dans deux clauses introduites par μή, et précédées chacune de son Thème<sup>116</sup>.

4.169 (Hermocrate, en ambassade à Camarine, essaie de prévenir une alliance des Camariniens avec Athènes.)

[Οὐ τὴν παροῦσαν δύναμιν τῶν Ἀθηναίων, ᾧ Καμαριναῖοι, μὴ αὐτὴν καταπλαγῆ-  
τε] δέισαντες ἐπρεσβευσάμεθα, ἀλλὰ μᾶλλον [τοὺς μέλλοντας ἀπ' αὐτῶν λόγους,  
πρὶν τι καὶ ἡμῶν ἀκοῦσαι, μὴ ὑμᾶς πείσωσιν].

Thuc. 6.76

Notre ambassade, Camariniens, n'est pas motivée par la crainte que vous vous laissiez impressionner par la puissance actuelle d'Athènes, mais plutôt que les discours qu'ils s'apprêtent à vous tenir ne réussissent à vous persuader, avant que vous ayez pu nous entendre.

Enfin, la structure proleptique peut être substantivée, ce qui démontre clairement qu'il s'agit d'un constituant. Ainsi, dans l'exemple 4.170, toute la structure proleptique occupe, avec son article, la position {TopNR}.

4.170 (Après avoir établi que la différence des sexes induisait une différence des rôles dans la cité, Socrate arrête la discussion en la qualifiant de spécieuse.)

Τὸ <μή> τὴν αὐτὴν φύσιν ὅτι οὐ τῶν αὐτῶν δεῖ ἐπιτηδευμάτων τυγχάνειν πάνυ  
ἀνδρείως τε καὶ ἐριστικῶς κατὰ τὸ ὄνομα διώκομεν.

Plat. Rép. 454b

Le fait que des natures différentes ne doivent pas avoir les mêmes occupations, nous mettons une belle ardeur polémique à le soutenir en nous fondant sur un mot.

Si la structure proleptique n'est donc pas toujours focale [contra Christol:1988], c'est très souvent le cas, pour la simple raison qu'il s'agit toujours de l'objet du verbe introducteur. Or, de même que le sujet est le topique par défaut d'un énoncé, l'objet est dans le focus la plupart du temps, pour des raisons statistiques liées à la structure du discours. Cela veut dire que, dans la majorité des cas, la

115. Je considère τοῦ πολέμου comme le Thème de tout l'énoncé, parce qu'il me semble que l'expression ἐν αὐτῷ ne peut renvoyer qu'à cette situation (cf. l'expression banale ἐν πολέμῳ), et non au caractère imprévu de la guerre. L'accord au génitif se fait avec l'élément le plus proche, en l'occurrence le Thème de la clause subordonnée.

116. On pourrait objecter que le Thème de la première de ces deux clauses, coréférent de l'objet de cette clause, n'est pas forcément proleptique, puisque son cas n'est pas forcément assigné par le verbe δέισαντες; c'est pourtant ce qui se passe avec le Thème de la seconde clause qui est coordonnée à la première, ce qui, à mon avis, appuie l'interprétation proleptique.

structure proleptique peut être placée tout entière dans le <DFoc> initié par le verbe introducteur. Or c'est bien, semble-t-il, la situation la plus fréquente. Ainsi, dans l'exemple 4.171, Platon accumule trois prolepses en {DFoc}, plus une dernière qui est disjointe.

4.171 (Après la définition de la justice et de l'homme juste, la question se pose de savoir si l'État idéal peut se réaliser.)

Παραδείγματος ἄρα ἕνεκα, ἣν δ' ἐγώ, ἐζητοῦμεν αὐτό τε δικαιοσύνην<sup>117</sup> οἷόν ἐστι, καὶ ἄνδρα τὸν τελῶς δίκαιον εἰ γένοιτο καὶ οἷος ἂν εἴη γενόμενος, καὶ ἀδικίαν αὖ καὶ τὸν ἀδικώτατον, ἵνα εἰς ἐκείνους ἀποβλέποντες, οἷοι ἂν ἡμῖν φαίνωνται εὐδαιμονίας τε πέρι καὶ τοῦ ἐναντίου, ἀναγκαζώμεθα καὶ περὶ ἡμῶν αὐτῶν ὁμολογεῖν, ὅς ἂν ἐκείνοις ὄτι ὁμοιώτατος ἦ, τὴν ἐκείνης μοῖραν ὁμοιοτάτην ἔξειν, ἀλλ' οὐ τούτου ἕνεκα, ἵν' ἀποδείξωμεν ὡς δυνατὰ ταῦτα γίγνεσθαι. Plat. Rép. 472b

C'était pour avoir un modèle, dis-je, que nous cherchions ce qu'était la justice en soi, et si l'homme parfaitement juste pouvait exister et ce qu'il serait s'il existait, ainsi que l'injustice et l'homme injuste : nous voulions considérer ces deux hommes pour nous rendre compte de leur bonheur ou de leur malheur, afin de nous contraindre à reconnaître à propos de nous-mêmes que celui qui leur ressemblerait le plus aurait aussi le sort le plus semblable au leur ; mais ce n'était pas pour prouver que ces choses pouvaient se réaliser.

Je tiens cette préférence pour un indice du fait que cette structure est un constituant unique, appelé la plupart du temps à être dans le champ focal.

Une fois admise cette description, il est assez facile d'expliquer que, lorsqu'un locuteur veut indiquer explicitement le statut de FocR de la structure proleptique, il a le choix entre trois stratégies : (a) soit il peut placer toute la structure en {FocR}, avec le risque d'une surcharge informative de la clause matrice ; soit il peut choisir une stratégie de délestage, auquel cas il a à nouveau deux options : (b) le délestage cataphorique ou (c) la disjonction du constituant complexe. La solution (a) a été illustrée par l'exemple 4.169 et ne pose pas de problème particulier. L'exemple 4.172 montre le délestage cataphorique de l'ensemble de la structure proleptique (b)<sup>118</sup>.

4.172 (Chrysothémis tente de consoler sa sœur.)

Καίτοι τοσοῦτόν, γ' οἶδα [κάμαντήν ὅτι ἀλγῶ 'πί τοῖς παροῦσιν],.

Soph. El. 332–333

Mais ce que je sais, en tout cas, c'est que moi-même je souffre de cette situation.

Mais la stratégie la plus fréquente est la disjonction de la structure proleptique (c) : le Thème de la CS est placé, dans la matrice, dans la position correspondant à la fonction de l'ensemble de la CS, tandis que le reste est placé en P<sup>post</sup>, exactement comme dans les constituants coordonnés disjoints.

117. Αὐτὸ δικαιοσύνη est un constituant unique, comme souvent chez Platon [KG §468.A.3] : cf. l'exemple suivant, où il n'y a aucune ambiguïté de construction.

Τί ποτ' ἐστὶν αὐτὸ ἡ ἀρετή;

Plat. Gorg. 360e

Qu'est-ce donc que la vertu en soi ?

118. Je n'en connais pas d'exemple en prose, ni chez Homère ; c'est pourquoi je me contente exceptionnellement d'un exemple tragique.

Ainsi, dans l'exemple 4.173, Socrate fait la liste des différentes affirmations d'Hippias au sujet des héros homériques : c'est donc toute la CS, avec son Thème τὸν Ὀδυσσεά, qui est un FocR ; mais seul le Thème est placé en {FocR}, avant le verbe εἶπες, et la CS elle-même est délestée en P<sup>post</sup>.

4.173 (*« Quand tu disais qu'Homère avait fait d'Achille le héros le plus noble et de Nestor le plus sage, je comprenais ce que tu voulais dire. »*)

Ἐπειδὴ δὲ τὸν Ὀδυσσεά εἶπες ὅτι πεποικῶς εἶη ὁ ποιητὴς πολυτροπώτατον, τοῦτο δ', ὡς γε πρὸς σὲ τάληθῆ εἰρησθαι, παντάπασιν οὐκ οἶδ' ὅτι λέγεις.

Plat. Hipp. min. 364e

Mais quand tu as dit que c'était Ulysse que le poète avait figuré comme le plus ingénieux, alors là, pour te dire la vérité, je ne vois plus du tout ce que tu veux dire.

Il en va de même dans l'exemple 4.174 :

4.174 (*Pénélope interroge le fantôme qui lui apparaît en songe.*)

Εἰ δ' ἄγε μοι καὶ κείνον οἴζυρον κατάλεξον,  
ἢ που ἔτι ζῶει καὶ ὄρα φάος ἠελίοιο,  
ἢ ἤδη τέθνηκε καὶ εἰν Αἴδαο δόμοισι.

δ 832–834

Allons, dis-moi aussi si l'autre infortuné [*sc.* Ulysse] est encore vivant et voit la lumière du soleil, ou s'il est déjà mort et dans les demeures d'Hadès.

**Concurrence entre les trois constructions** En somme, il est nécessaire de distinguer soigneusement prolepse, enchâssement simple et intégration. En effet, il arrive que deux de ces phénomènes se produisent en même temps dans le même énoncé, comme dans l'exemple 4.175.

4.175 (*Démotsthène cite des iambes de l'Antigone de Sophocle, qu'Eschine ne peut que connaître, mais qu'il a omis de citer à son jury.*)

Ταῦτα τοίνυν ἐν τῷ δράματι τούτῳ σκέψασθ' ὁ Κρέων Αἰσχίνης οἷα λέγων πεποιή-  
ται τῷπ οἰητῆ.

Dém. 19.247

Eh bien, les fameux iambes de cette pièce, vous allez les examiner, et voir ce que le poète a mis dans la bouche de Créon-Eschine.

'Ces [iambes], dans cette pièce, examinez, Créon-Eschine, de quel genre le poète les lui a fait dire.'

On constate premièrement que le SN ὁ Κρέων Αἰσχίνης est au nominatif : il ne présente donc aucune espèce d'adaptation syntaxique à la clause matrice, puisqu'il ne peut être ni l'objet ni le sujet du verbe σκέψασθε. Il s'agit donc du Thème de la CS, coréférent du sujet du verbe πεποιήται. De plus, l'énoncé commence par un ταῦτα, qui peut recevoir différentes interprétations syntaxiques, bien que son statut informationnel soit clairement celui d'un <TopNR> par rapport à l'énoncé, mais de <FocR> par rapport à la CS. Du point de vue référentiel, le pronom renvoie sans doute aux *ιαμβεῖα* mentionnés quelques lignes plus haut. Si c'est le cas, il s'agit donc d'un second déplacement dans le même énoncé, mais cette fois avec une intégration dans la clause matrice, puisque ταῦτα peut tout à fait passer pour l'objet du verbe σκέψασθε (bien qu'il puisse aussi s'agir d'un <Thème> au nominatif, mais la forme indifférenciée du neutre ne permet pas de trancher).

De même, dans l'exemple 4.176, on a à la fois une prolepse (le Thème  $\xi\mu\alpha\upsilon\tau\acute{o}\nu$  est en {TopCE} pour indiquer la fonction de l'ensemble de la CS) et une antéposition du Thème  $\tau\eta\eta\ \pi\acute{o}\eta\sigma\iota\nu$ , à l'accusatif de relation.

- 4.176 (*Dionysos demande à Euripide et à Eschyle de faire l'apologie de leur poésie. Euripide commence.*)  
 Καὶ μὴν  $\xi\mu\alpha\upsilon\tau\acute{o}\nu$  μὲν γε,  $\tau\eta\eta\ \pi\acute{o}\eta\sigma\iota\nu$  οἶός εἰμι,  
 ἐν τοῖσιν ὑστάτοις φράσω. Ar. Ra. 907–908  
 Bon, quant à la qualité de ma poésie à moi, j'en parlerai en dernier (*mais je vais commencer par critiquer la poésie d'Eschyle*).

La distinction entre trois constructions est donc fondée, malgré de nombreuses ressemblances entre elles qui rendent parfois le partage difficile, notamment à cause de l'ambiguïté potentielle de l'emploi des cas.

#### 4.2.2.3 Fusion

Le phénomène de l'intégration, tel que je l'ai décrit dans la section précédente, peut avoir des conséquences encore plus radicales sur l'organisation de l'énoncé complexe, au point que l'on pourrait parler d'une véritable fusion des clauses<sup>119</sup>. Cela se produit notamment avec les clauses infinitives, comme dans l'exemple 4.177.

- 4.177 (*Les Thébains doivent choisir s'ils veulent avoir Amphiaraios pour devin ou pour allié.*)  
 Οἱ δὲ  $\sigma\acute{\upsilon}\mu\mu\alpha\chi\acute{o}\nu$  μιν εἴλοντο εἶναι. Hdt. 8.134.9  
 Ils le prirent pour allié.  
 'c'est leur allié qu'ils choisirent qu'il serait'

On constate que le <FocR> de l'infinitive est placé en {FocR} dans la CM; il ne reste donc de l'infinitive que le verbe εἶναι lui-même, qui est présupposé. Il est assez douteux que ce verbe puisse former tout seul son propre domaine pour l'ordre des mots [Fraenkel 1933:101]; de toute façon, comme toute variabilité est exclue, on ne peut rien en dire. Je crois plutôt que la fusion de la clause infinitive dans la CM est ici totale, et que le verbe présupposé est placé en {Psp}, conformément à la Règle 13.

Cette fusion des clauses peut être observée également chez Homère. Dans l'exemple 4.178, le <FocR> πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν est placé avant le verbe de la CM, et son prédicat présupposé en {Psp}.

119. Cf. le terme de *Verschmelzung*, employé, quoique de façon plus large qu'ici, par KG [§600].

4.178 (Achille à Chalcas : « Personne ne peut t'empêcher de parler, pas même Agamemnon... »)

... ὅς νῦν πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν εὐχεται εἶναι.

A 91

... qui à présent prétend être de loin le plus noble des Achéens.

En fait, la situation n'est pas sans ressemblance avec l'hyperbate externe, où chaque élément d'un constituant est placé dans la position qui correspond à sa fonction pragmatique<sup>120</sup>. C'est, ici aussi, une victoire du principe de linéarisation des constituants selon la fonction pragmatique (Règle 1) sur le principe d'étanchéité des clauses (Règle 14), c'est-à-dire une victoire de l'expression de la SI sur l'expression des relations syntaxiques<sup>121</sup>. De plus, la prosodie appuie l'interprétation de l'infinitif comme un constituant de la CM, et non comme un domaine autonome, puisque  $_{17}\epsilon\upsilon\chi\epsilon\tau\alpha\iota\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota_{24}$  forme un *kolon* dans le vers : l'unité métrique refléterait ici l'unité informationnelle.



L'étude des clauses dépendantes fait donc apparaître l'importance du principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique : non seulement l'ordre des constituants à l'intérieur de la clause dépendante, de quelque type qu'elle soit, est déterminé par ce principe, puisque les clauses dépendantes sont pragmatiquement structurées de la même façon que les clauses indépendantes, mais en plus l'expression de la SI prend souvent le pas sur le principe d'intégrité des domaines, au point d'opérer une véritable fusion des clauses. La section suivante traite des énoncés interrogatifs, mais on va voir que l'imbrication de propositions pragmatiques est une clé qui permet d'en comprendre le fonctionnement.

120. Voir section 5.1, p. 388 sq.

121. Remarquons en passant que l'argument qui fait de la richesse du marquage morphologique une condition de l'expression de la SI par l'ordre des mots doit être nuancé au vu de la fusion qui s'opère ici, et qui ne dépend pas du marquage morphologique, en tout cas pas de la même façon que dans un SN discontinu.

### 4.3 INTERROGATIVES ET PRONOMS INTERROGATIFS

DANS LES DEUX SECTIONS PRÉCÉDENTES, j'ai exploré, d'une part, les zones marginales de l'énoncé, et établi, d'autre part, l'existence de phénomènes d'enchâssement dans la SI. Cette double notion d'extraclausalité et d'enchâssement va servir à présent de socle théorique pour l'étude de la SI des énoncés interrogatifs. L'étude de la position des pronoms interrogatifs permettra de résoudre un problème persistant dans la description que j'ai faite de l'ordre des mots en grec, celui des « intrus focaux », qui avaient contraint Matic [2003a: 619–625] à imaginer un modèle subsidiaire de linéarisation.

#### 4.3.1 Structure informationnelle des énoncés interrogatifs

##### 4.3.1.1 Fonction informationnelle des expressions interrogatives

Le statut informationnel des expressions interrogatives, c'est-à-dire les pronoms interrogatifs et toute expression contenant un pronom interrogatif, a souvent posé des problèmes délicats dans la littérature sur la SI. Intuitivement, on voudrait que l'interrogatif soit une expression focale restreinte : tandis que le reste de la question est présupposé, le pronom interrogatif donne pour instruction à l'auditeur d'identifier la variable inconnue du locuteur. De fait, de nombreuses langues encodent de la même façon le focus restreint et l'interrogatif : ainsi en français (non standard), on peut utiliser la construction clivée dans les deux cas (4.179) ; en basque, l'interrogatif occupe la même position immédiatement préverbale que le constituant focal dans une construction à focus restreint (4.180)<sup>122</sup>.

- 4.179 a. C'est **là** qu'on va.  
b. C'est **où** qu'on va ?

- 4.180 a. Bonba **Mikelek** egin zuen.  
*bombe-ART.SG.ACC Mikel.ERG faire.PRF AUX.PST* [d'après Manandise 1988 : 296 (2)]  
b. Bonba **nork** egin zuen ?  
*bombe-ART.SG.ACC qui.ERG faire.PRF AUX.PST* [d'après Manandise 1988 : 298 (4)]  
a. C'est Michel qui a fabriqué la bombe.  
b. Qui a fabriqué la bombe ?

122. La situation du basque se retrouve en hongrois, en turc et dans d'autres langues altaïques [Sornicola 2006 : 500–501n50].

Le problème semble venir surtout de la situation de l'anglais, où l'accent de phrase marque le caractère focal d'un élément, mais dont les pronoms interrogatifs ne portent généralement pas d'accent. Lambrecht & Michaelis [1998] ont réaffirmé que les pronoms interrogatifs sont bien des expressions focales restreintes. Simplement, elles sont préclausales en anglais : la clause qui suit, qui exprime la proposition ouverte (c'est-à-dire la présupposition), est en fait enchâssée dans l'interrogative, et l'élément focal de cette clause imbriquée porte l'accent de phrase selon que cette présupposition est ratifiée ou non.

Les expressions interrogatives sont des <FocR> particuliers, et l'on ne peut leur attribuer une telle fonction que de manière indirecte. En effet, ce n'est pas cet élément qui permet de transformer la présupposition en assertion : en fait, le locuteur donne pour instruction à l'auditeur d'identifier l'élément qui va pouvoir transformer cette présupposition en assertion. Ce caractère indirect se reflète dans la syntaxe des interrogatives en anglais, qui impliquent une structure complexe [QFoc | Présupposition], dont on verra qu'elle est un outil puissant pour comprendre la syntaxe des interrogatives en grec ancien.

#### 4.3.1.2 Position des expressions interrogatives en grec ancien

Si l'on admet que les expressions interrogatives expriment des FocR, on s'attendrait, conformément au principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique, à ce qu'elles soient toujours placées en {FocR} dans la clause, comme on l'a vu pour le basque. Or cette hypothèse n'est pas confirmée par les faits. En effet, les interrogatifs sont de préférence placés au début de leur clause [KG §587.2, CK §51.17.0, Dover 1960:20], où ils ne sont pas forcément suivis immédiatement du verbe. Même dans des langues, comme l'anglais, où l'ordre des mots est déterminé par les rapports syntaxiques qu'ils expriment, l'interrogatif peut avoir une position fixe au début de l'énoncé. On ne s'étonnera donc pas si des règles de linéarisation spéciales s'appliquent à l'interrogatif. En grec ancien, deux stratégies sont possibles : soit celle de l'interrogatif *in situ*, soit le placement de l'interrogatif en position préclausale, la clause elle-même exprimant la proposition ouverte.



Interrogatifs *in situ*

**Possibilité de l'interrogatif *in situ*** Pour essayer de montrer que l'option de placer l'interrogatif *in situ* (c'est-à-dire dans la position qu'occuperait l'expression ( focale) que l'interrogatif demande justement de suppléer), existe bien en grec ancien, un certain nombre de données peuvent être convoquées. Premièrement, il est possible, en prose classique, d'enchâsser des interrogatives directes dans des subordinées [KG §588.3, CK §51.17.5–9]<sup>123</sup>. Ainsi, dans l'exemple 4.181, l'interrogative τί ποιήσωσι est enchâssée dans une clause cosubordonnée introduite par ὅταν.

- 4.181** (*Socrate interroge Aristodème, qui a reçu des dieux un corps et un esprit humains, et n'est pourtant pas convaincu qu'ils se soucient de l'homme.*)  
 Ἄλλ' ὅταν τί ποιήσωσι, νομιεῖς αὐτοῦς σοῦ φροντίζειν; Xén. Mém. 1.4.14  
 Mais que faudra-t-il qu'ils fassent pour que tu te rendes compte qu'ils se soucient de toi ?  
 'Mais lorsqu'ils feront quoi tu penseras qu'ils se soucient de toi ?'

Du point de vue de la SI, l'articulation entre présupposition et assertion peut se formuler comme en 4.182 :

- 4.182** a. Présupposition :  
 « Quand les dieux feront X, Aristodème pensera qu'ils se soucient de lui. »  
 b. Assertion :  
 « Socrate veut savoir ce qu'est X<sup>124</sup>. »

Ce type de construction est employé plutôt librement en grec ancien, puisqu'on trouve même des interrogatifs indirects enchâssés dans une subordinée, comme dans l'exemple 4.183.

- 4.183** (*Socrate ne veut plus des réponses simples et tautologiques qu'il a obtenues jusqu'à présent.*)  
 Εἰ γὰρ ἔροίό με ᾧ ἂν τί ἐν τῷ σώματι ἐγγένηται θερμὸν ἔσται, οὐ τὴν ἀσφαλῆ σοι ἐρῶ ἀπόκρισιν ἐκείνην τὴν ἀμαθῆ, ὅτι ᾧ ἂν θερμότης, ἀλλὰ κομψοτέραν ἐκ τῶν νῦν, ὅτι ᾧ ἂν πῦρ.  
 Plat. Phéd. 105b–c  
 Si tu me demandais ce qui doit se trouver dans le corps pour le rendre chaud, je ne te ferais pas cette réponse infaillible qui trahit l'ignorance, à savoir que c'est la chaleur, mais je t'en ferais une plus intelligente, fondée sur ce que nous venons de dire, à savoir que c'est le feu.  
 '... par le fait que quoi se trouvera dans le corps, celui-ci sera chaud...'

Cet enchâssement de l'interrogatif est possible également à l'intérieur du SN [KG §588.4, CK §51.17.4.B–D]. Ainsi, dans l'exemple 4.184, l'expression interrogative ἐκ ποίας πόλεως est enchâssée dans le SN τὸν [...] στρατηγὸν, lui-même placé en {FocR} de la CM.

123. C'est très fréquemment le cas avec des participes [KG §490.5, CK §51.9.2.F, 51.17.4.A].

124. La question n'est pas véritablement rhétorique : Aristodème répond qu'il attend que les dieux lui envoient des conseillers pour lui dire ce qu'il doit faire et ne pas faire.

- 4.184 (Xénophon, ne trouvant pas le sommeil, réfléchit à ce qu'il doit faire : il faut engager tout le monde à se préparer au combat.)  
 Ἐγὼ οὖν τὸν ἐκ ποίας πόλεως στρατηγὸν προσδοκῶ ταῦτα πράξειν; Xén. An. 3.1.14  
 Et moi, donc, j'attends qu'il vienne de quelle cité, le général qui fera cela ?  
 'j'attends que fasse cela le général qui viendra de quelle cité ?'

Notons que l'interrogation porte uniquement sur l'identité de la cité d'origine du général qu'attend Xénophon, comme l'indique l'emploi de l'article défini avec στρατηγὸν. Ici encore, on peut paraphraser l'articulation informationnelle comme en 4.185 :

- 4.185 a. Présupposition :  
 « Xénophon attend que le général de la cité X fasse cela »  
 b. Assertion :  
 « Xénophon veut connaître l'identité de X. »

Au vu de ces constructions, il me paraît donc raisonnable de postuler que l'expression interrogative peut, au moins occasionnellement, se placer *in situ* en grec ancien.

**Interrogatifs en {DFoc/R}** Deuxièmement, les expressions interrogatives étant des expressions focales, elles peuvent être placées à la fin du {DFoc}, dont l'interprétation est alors restreinte. Ainsi, dans l'exemple 4.186, après une relative en fonction de Thème, la clause centrale est composée d'un <TopCE> (interrompu par <TopR> τούτοισι) et d'un <DFoc/R> dont le dernier élément est l'interrogatif τίνα<sup>125</sup>.

- 4.186 (La loi doit s'efforcer par tous les moyens d'empêcher ceux qui commettent l'injustice, à quelque échelle que ce soit, de pouvoir recommencer.)  
 Ὅν δ' ἄν ἀνιάτως εἰς ταῦτα ἔχοντα αἰσθῆται νομοθέτης, δίχην τούτοισι καὶ νόμον  
 θήσει τίνα; Plat. Lois 862e  
 Mais pour celui que le nomothète trouvera incurable à cet égard, quelles seront la peine encourue et la loi qu'il fixera ?

Cette situation est assez rare en grec ancien de manière générale, mais elle est révélatrice : en effet, elle prouve à elle seule que l'option de l'expression interrogative *in situ* y est possible. Le fait qu'il s'agit bien là d'un <DFoc/R>, et non d'un simple <FocR> après un verbe en {TopCE} est confirmé par les constatations suivantes : d'abord, comme le montre l'exemple 4.187, le verbe n'est pas forcément initial, ce qui est contraire à la Règle 8 sur la position des <TopCE>.

- 4.187 (Du feu et de l'eau naissent la chair et la moelle.)  
 Ταῦτα δὴ γίνεταί πως; Arstt. De gen. et corr. 334a  
 Mais cela naît comment ?

125. La discontinuité du constituant δίχην [...] καὶ νόμον [...] τίνα est due précisément à la différence de fonction qui existe entre ses éléments. — Remarquons par ailleurs que le caractère extraclausal du Thème permet de désigner le référent de l'expression au singulier, tandis que ce même référent est désigné par le pluriel τούτοισι dans la clause centrale. L'emploi de l'éventuel avec ἄν atténue sans doute cet effet de rupture syntaxique.



ἐστὶν ἃ ἀντιγέγραμμαι; μὴ δημηγορεῖν Τίμαρχον πεπορνευμένον καὶ τὴν πατρῶαν οὐσίαν κατεδηδοκῶτα. Ὑμεῖς δὲ τί ὁμωμόκατε; ὑπὲρ αὐτῶν ψηφιεῖσθαι ὧν ἂν ἡ δίωξις ᾗ.  
Eschn. 1.154

Et Hégésandros, quelle genre de vie mène-t-il ? Le genre de vie qui fait que les lois excluent celui qui la pratique de la vie civique. Et moi, qu'est-ce que je dis contre Timarque et quelle est la charge que je prononce contre lui ? Que Timarque ne doit pas participer à la vie civique, parce qu'il s'est prostitué et qu'il a dilapidé la fortune paternelle. Et vous, qu'avez-vous juré ? De vous prononcer sur le contenu précis de l'accusation.

Cependant, il y a aussi de nombreux arguments pour une lecture extraclausale des <TopNR> précédant des interrogatifs, notamment la position des clitiques et postpositifs : la Règle III de Marshall [1987:19] stipule en effet que, lorsqu'un interrogatif n'est pas initial dans sa clause, ἄν et τις ne sont jamais placés avant l'interrogatif<sup>126</sup>. Ainsi, si l'exemple 4.190a est attesté, la configuration de 4.190b est interdite.

- 4.190 a. Σοφίαν δὲ τί ἄν φήσαιμεν εἶναι; Xén. Mém. 4.6.7  
b. \*Σοφίαν δ' ἄν τί φήσαιμεν εἶναι;  
Et la sagesse, que dirions-nous qu'elle est ?

Étant donné que le placement des clitiques et des postpositifs sert de diagnostic pour identifier le début d'un domaine prosodique, il s'ensuit que les <TopNR> qui précèdent un interrogatif sont obligatoirement en P<sup>pré</sup> dès qu'on a un indice sur la division de l'énoncé en domaines prosodiques. Bien sûr, tous les <TopNR> qui précèdent un interrogatif n'appellent pas forcément la même interprétation : on ne peut exclure l'hypothèse que certains soient préclausaux, et d'autres intraclausaux (comme on l'a vu, cela ne change rien du point de vue informationnel). Mais il est remarquable que les indices prosodiques soient aussi unanimes pour suggérer l'extraclausalité du matériau focal précédant les interrogatifs. En d'autres termes, quand un interrogatif est précédé d'un <TopNR>, on constate que celui-ci est extraclausal chaque fois qu'on a un moyen de le savoir ; il serait bien étonnant que, lorsque de tels moyens n'existent pas, la situation soit différente.

En outre, la préférence pour la position initiale est extrêmement forte. Chez Homère, l'interrogatif ne peut être précédé que d'expressions extraclausales : vocatifs, exhortatifs, cadres. La seule exception apparente est l'exemple 4.191, où l'interrogatif est précédé du <TopNR> αὐτὰρ ἐμοί :

- 4.191 (L'ombre d'Agamemnon, aux enfers, raconte à Achille ses brillantes funérailles.)  
Αὐτὰρ ἐμοί τί τόδ' ἦδος, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσα ; ω 95  
Mais moi, quel plaisir ai-je à avoir terminé la guerre ?

En fait, ce <TopNR> a toute chance d'être un Thème : la règle homérique serait alors sans exception, et tous les interrogatifs en position initiale dans leur clause. Si l'on étend ce raisonnement au grec

126. Cette règle ne souffre que trois exceptions, toutes chez Platon [Marshall 1987:19].

classique, on se rend compte qu'il est également valable. Par exemple, sur les 76 occurrences de τίς dans les *Helléniques* de Xénophon, 64 (84,21 %) sont initiales dans leur clause, tandis que les autres sont précédées d'un Thème (8×) ou d'un <TopNR> dont on ne peut démontrer le caractère extra-clausal (4×)<sup>127</sup>, mais qui pourraient aussi bien être des Thèmes.

J'adopterai donc une position de prudence : sans exclure la possibilité qu'un interrogatif puisse occuper la position {FocR}, conformément à son statut pragmatique, cette possibilité n'est jamais démontrable, parce qu'elle peut toujours être ramenée à une simple position initiale.

#### Position préclausale {QFoc}

**La position {QFoc}** La position majoritaire de l'interrogatif en grec ancien est à l'initiale de la clause. Bien sûr, il pourrait se faire que cette position soit confondue avec une position {FocR} qui ne serait précédée d'aucun autre élément. Il y a, cependant, deux phénomènes qui interdisent cette analyse. Premièrement, il n'est pas rare que l'interrogatif ne soit pas suivi immédiatement du verbe, comme dans les exemples 4.192–4.193.

**4.192** (*Conseils à Démonicos.*)

Ὅταν ὑπὲρ τῶν σεαυτοῦ μέλλῃς τινὶ συμβούλῳ χρῆσθαι, σκόπει πρῶτον πῶς τὰ ἑαυτοῦ διώκησεν. Isocr. 1.35

Lorsque tu t'apprêteras à embaucher un conseiller pour tes affaires, examine d'abord comment il a géré les siennes.

**4.193** (*Arété est admirative devant le récit qu'Ulysse vient d'interrompre.*)

Φαίηκες, πῶς ὑμῖν ἀνὴρ ὄδε φαίνεται εἶναι  
εἰδός τε μέγεθός τε ἰδὲ φρένας ἔνδον εἶσας; λ 336–337

Phéaciens, que dites-vous de cet homme, de sa beauté, sa taille et ses pensées bien pondérées ?

Le matériau qui intervient entre l'interrogatif et le verbe ne peut se ramener à des constituants pré-supposés, ce qui écarterait la difficulté. Dans l'exemple 4.193, l'expression ἀνὴρ ὄδε est clairement un <TopNR> : Arété introduit Ulysse comme topique de l'énoncé, pour en chanter les louanges. De même, dans l'exemple 4.192, le contraste entre τὰ ἑαυτοῦ et τὰ σεαυτοῦ exclut toute possibilité que l'expression soit ratifiée.

La solution serait de postuler l'existence d'une position spéciale dans le schéma d'ordre des mots : les interrogatifs iraient dans une position {QFoc} à l'initiale de la clause. Il faudrait alors

127. Notons que, dans un des ces quatre cas, l'interrogatif n'est pas non plus immédiatement préverbal, ce qui fait qu'il ne peut être en {FocR}.

ajouter une nouvelle version du schéma de linéarisation des constituants pour rendre compte de l'ordre des éléments dans les interrogatives partielles (Figure 4.1). Cela ne poserait pas de problèmes théoriques particuliers : d'une part, il n'est pas rare que les interrogatives aient une structure différentes des déclaratives (en français standard, l'inversion du sujet est obligatoire dans les questions) ; d'autre part, c'est souvent en première position qu'on rencontre les marqueurs d'illocution [Hengeveld & Mackenzie 2008 : 314].



Figure 4.1 Schéma possible de l'ordre des constituants dans les clauses interrogatives

L'existence d'une position spéciale pour les éléments focaux interrogatifs en début de clause est confirmée par l'usage de placer, dans les interrogatives totales, l'élément focal en {QFoc}, au début de la clause [KG §589.1]. Ainsi, dans l'exemple 4.194, c'est sur la polarité du verbe que porte la question (comme le montre la réponse de Cébès) ; aussi est-il placé en {QFoc}, à l'initiale de la clause.

4.194 (L'âme est éternelle et le corps périssable.)

Ἔχομέν τι παρὰ ταῦτα ἄλλο λέγειν, ὦ φίλε Κέβης, ἢ οὐχ οὕτως ἔχει; – Οὐκ ἔχομεν.

Plat. Phéd. 80b

Avons-nous autre chose à dire en plus, cher Cébès, qui démentirait cela ? – Non.

Le même procédé est à l'œuvre dans l'exemple 4.195, où l'on voit d'abord l'infinitif ζῶειν en {QFoc}<sup>128</sup>, puis le verbe ζῶει dans la même position, suivi d'un <TopNR>.

4.195 (Achille s'inquiète de savoir pourquoi Patrocle pleure et se demande s'il n'a pas reçu des nouvelles de Phtie.)

Ζῶειν μὰν ἔτι φασὶ Μενόϊτιον Ἄκτορος υἱόν,

ζῶει δ' Αἰακίδης Πηλεὺς μετὰ Μυρμιδόνεσσι;

Π<sub>14-15</sub>

Dit-on qu'il est bien encore en vie, Ménoïtios fils d'Actor ? Et est-ce que Pélée, fils d'Éaque, est vivant, chez les Myrmidons ?

Le fait que Αἰακίδης Πηλεὺς soit un <TopNR> suffit à prouver que le verbe n'est pas en {FocR}, comme ce serait le cas dans une déclarative, mais bien en {QFoc}.

Cet usage n'est pas limité aux verbes : tout autre type de constituant focal peut être placé en {QFoc}, lorsque la question porte précisément dessus. Dans l'exemple 4.196, οἷος ἐγών est ainsi placé, non en {FocR} mais en {QFoc} (ἵππους étant sans doute un <TopNR>).

128. Comme ζῶειν est suivi directement du verbe φασί, en ignorant ἔτι du fait de ses propriétés postpositives (ἔτι est en P<sup>I+1</sup> dans 259 de ses 306 emplois homériques, soit 84,64 %), il pourrait aussi se trouver en {FocR}. Mais l'emploi de la particule μὰν est remarquable, car elle est très souvent associée d'une part à l'interrogatif en grec classique, et d'autre part, chez Homère, à la polarité de l'énoncé, positive (ἢ μὰν 3×) ou négative (οὐ μὰν 13×, 3×) : cf. l'emploi ionien de οὐ μὲν, ἢ μὲν etc. ainsi que les formules ναὶ μά et οὐ μά [Ruijgh 1990 : 133].

4.196 (*Idoménée voit arriver le premier char de la course.*)

Ὡ φίλοι Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,  
οἷος ἐγὼν ἵππους ἀγάζομαι ἤε καὶ ὑμεῖς;

Ω 457–458

Mes amis, chefs et guides des Argiens ! Suis-je le seul à voir clairement les chevaux, ou est-ce que vous les voyez aussi ?

Cependant, malgré sa simplicité et sa conformité typologique, je crois que la simple addition d'une position {QFoc} dans le modèle ne suffit pas à expliquer toutes les configurations. En effet, les éléments non ratifiés ne sont pas limités à la zone préverbale, contrairement à ce que prédit le schéma. Ainsi, dans l'exemple 4.197, la relative n'est certainement pas ratifiée dans le contexte. Elle aurait même, à première vue, une certaine allure d'expression focale, si la présence d'un focus exprimé par l'interrogatif πῶς n'excluait d'emblée une telle interprétation.

4.197 (*Je m'étonne que mon frère ait eu l'audace de jurer qu'il savait bien que sa mère ne pouvait avoir commis ce crime.*)

Πῶς γὰρ ἄν τις εὖ εἰδείη οἷς μὴ παρεγένετο αὐτός;

Antiph. 1.28

Comment peut-on bien savoir quelque chose à quoi on n'a pas assisté en personne ?

Ainsi, même si l'on établit une position initiale pour les interrogatifs, cela ne suffit pas à expliquer la variabilité de l'ordre des mots dans la suite de la clause.

**La position {QFoc} est préclausale** La solution que je propose s'inspire de l'analyse de Lambrecht & Michaelis [1998], selon lesquels une interrogative partielle est une proposition complexe sur le plan pragmatique, car elle est composée d'une proposition présupposée ouverte servant de topique (indirect) à une assertion qui consiste en une demande d'information à l'auditeur à propos de ce topique indirect. Or je crois que le grec ancien offre justement des arguments qui confirment une telle analyse. L'interrogative partielle peut se concevoir comme une structure complexe, dans laquelle la présupposition (c'est-à-dire la proposition ouverte dont l'interrogatif désigne l'élément manquant) est enchâssée : schématiquement, on peut la représenter comme en 4.198 :

4.198 [ QFoc [ Présupposition ] ]<sub>Interrogative</sub>

Selon cette hypothèse, la position {QFoc} n'est donc pas au début de la clause, mais avant la clause, celle-ci exprimant la proposition présupposée ouverte. Or on a vu dans la section précédente qu'une proposition enchâssée était dotée d'une SI, même si elle n'était pas elle-même assertée. C'est exac-

tement ce qui se passe dans les interrogatives : c'est une proposition avec sa SI qui sert de topique à l'interrogation. Le schéma d'ordre des mots n'a donc même pas besoin d'être modifié : il suffit d'enchaîner l'une ou l'autre des constructions possibles (à focus restreint ou à domaine focal large) après l'interrogatif.

Ainsi, dans l'exemple 4.199, l'enchaînement de SI permet de rendre compte au mieux de la valeur de *μάλιστα* : le topique indirect de l'énoncé est *l'acte de Cyrus par lequel il pourrait faire le plus plaisir à Lysandre*, et l'assertion est le désir de Cyrus de savoir ce dont il s'agit. En même temps qu'elle joue, au niveau de l'interrogative, le rôle d'un topique non ratifié, il s'agit bien d'une proposition pragmatiquement structurée, ce qui s'exprime par l'ordre des mots : le <FocR> de cette proposition (*μάλιστα*) est donc placé immédiatement avant le verbe, conformément à la Règle 5.

4.199 (Lysandre est en ambassade chez Cyrus pour lui demander d'augmenter le salaire des matelots ; mais Cyrus lui dit que c'est impossible.)

Μετὰ δὲ τὸ δεῖπνον, ἐπεὶ αὐτῷ προπιῶν ὁ Κῦρος ἤρετο τί ἂν [μάλιστα χαρίζοιτο ποιῶν], εἶπεν ὅτι « Εἰ πρὸς τὸν μισθὸν ἐκάστῳ ναύτῃ ὀβολὸν προσθείης. »

Xén. Hell. 1.5.6

Après le dîner, lorsque, en buvant à sa santé, Cyrus lui demanda comment il pourrait lui faire le plus plaisir, il répondit : « En augmentant d'une obole le salaire de chaque matelot. »

Le même type d'enchaînement de structures focales se retrouve chez Homère. Ainsi, dans l'exemple 4.200, l'expression *ἐμόν ῥόον* est clairement un <FocR> dans sa proposition, laquelle exprime la présupposition de l'interrogative.

4.200 (Héphaïstos, à la demande d'Héra, fait bouillir les eaux du Scamandre. Celui-ci vient la supplier d'y mettre un terme.)

Ἥρη, τίπτει [σὸς υἱὸς ἐμόν ῥόον ἔχραε κήδειν ἐξ ἄλλων;] Οὐ μὲν τοι ἐγὼ τόσον αἰτιός εἰμι ὅσσον οἱ ἄλλοι πάντες, ὅσοι Τρώεσσιν ἄρωγοί.

Φ 369–371

Héra, pourquoi est-ce que ton fils, c'est mon flot à moi qu'il a eu besoin de malmenier, parmi tous les autres ? Pourtant, moi, je ne suis pas aussi coupable que tous les autres, qui viennent au secours des Troyens.

La structure de ces exemples est donc plutôt celle de la Figure 4.2 que celle de la Figure 4.1, qui est à rejeter.



Figure 4.2 Structure informationnelle des interrogatives (construction à FocR).

Bien sûr, on rencontre aussi des structures à DFoc enchâssées dans l'interrogative. Ainsi, dans l'exemple 4.201, il serait impossible d'analyser la construction comme une séquence <FocR> <V> <Psp>, puisque justement l'alternative énoncée par Démosthène n'est pas ratifiée. Il est bien plus



satisfaisant de considérer la double infinitive μάλλον [...] ἀπολωλέναι ἢ [...] εἰσενεγκεῖν comme un élément du <DFoc> initié par le verbe αἰρήσεται, l'ensemble de la structure étant enchâssée dans l'interrogative en tant qu'elle exprime sa présupposition<sup>129</sup>.

- 4.201 (*Devant le danger qui guette la communauté, les riches seront prêts à payer un impôt.*)  
 Τίς γὰρ [αἰρήσεται μάλλον αὐτὸς καὶ τὰ ὄντ' ἀπολωλέναι ἢ μέρος τῶν ὄντων ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ τῶν λοιπῶν εἰσενεγκεῖν]; Dém. 14.26  
 Qui choisira de perdre sa vie et ses possessions plutôt que de contribuer avec une partie de ses possessions pour son propre salut et celui des autres ?

Il en va de même pour l'exemple 4.202 : ἀνεμώλιον αὐτως est, selon moi, en {DFoc/R} dans la présupposition ouverte<sup>130</sup>.

- 4.202 (*Artémis est outrée de voir Apollon abandonner le combat devant Poséidon.*)  
 Νηπύτιε, τί νυ [τόξον ἔχεις ἀνεμώλιον αὐτως]; Φ 474  
 Imbécile, à quoi bon avoir un arc pour ne pas t'en servir ?  
 '...pourquoi as-tu donc un arc aussi inutile'

La SI des interrogatives avec enchâssement d'une construction à DFoc est représentée dans la Figure 4.3.



Figure 4.3 Structure informationnelle des interrogatives (construction à DFoc).

**Prosodie des interrogatives** La partition des interrogatives en QFoc | Présupposition trouve une confirmation particulièrement intéressante dans le découpage prosodique de l'énoncé. En effet, Fraenkel [1964:136–137] avait déjà remarqué que les interrogatifs avaient tendance à former leur propre UI au début de l'énoncé, comme le montre la position de ἄν. Ainsi, dans l'exemple 4.203, c'est avant l'adverbe δικαίως que passe la frontière entre les deux UI.

- 4.203 (*Léocrate va bientôt essayer de supplier son jury.*)  
 Ποία δ' ἤλικία | δικαίως ἄν τοῦτον ἐλεήσειε ; Lyc. 144  
 Mais quelle est la génération qui pourrait à bon droit le prendre en pitié ?

129. Le caractère rhétorique de la question, qui implique évidemment que personne ne sera assez stupide pour faire un tel choix, n'a pas d'influence sur sa SI. Ce n'est pas parce que le locuteur emploie une construction grammaticale pour un effet donné que la construction elle-même est modifiée.

130. Un argument supplémentaire pourrait être tiré de l'exemple suivant, où l'extraclausalité de l'expression interrogative permet d'enfreindre la hiérarchie syntaxique d'accessibilité à l'hyperbate [Devine & Stephens 2000:286] (voir ci-dessous p. 405) :

Τί ν' οὖν ῥαστώνην | τοῖς πολλοῖς ὁ σός, ὦ Λεπτίνη, ποιεῖ νόμος... ;  
Dém. 20.28 [Devine & Stephens 2000:286 (114)]

Quel soulagement ta loi à toi, Leptine, apporte-t-elle à la collectivité... ?

Le fait que l'expression interrogative soit un SN n'est pas déterminant : on trouve tout aussi bien des pronoms interrogatifs seuls dans leur UI, comme dans l'exemple 4.204<sup>131</sup>.

4.204 (*Zenothemis se plaint d'avoir été dupé par Hégéstratos, mais les autres victimes de ce dernier ne le croient pas.*)

Καίτοι εἰ μὲν εἰς πίστιν ἔδωκας, τί | πρὸ τοῦ κακουργήματος ἄν τὰ βέβαι' ἐποιού;

Dém. 32.16

Mais si tu lui faisais confiance, pourquoi avoir pris ces assurances avant le crime ?

Dans l'exemple 4.203, ce n'est pas non plus l'association de la particule avec l'adverbe prédicatif qui lui permet cette position : dans l'exemple 4.205, la frontière passe entre le SN interrogatif ποία σοφία et le <TopNR> ἀνδρεία (et l'on voit, par ailleurs, que les interrogatives indirectes fonctionnent comme les interrogatives directes sous ce rapport).

4.205 Ἴθι δὴ, αὐτῷ εἰπέ, ὦ Νικία, ποία σοφία | ἀνδρεία ἄν εἴη κατὰ τὸν σὸν λόγον. Οὐ γάρ που ἢ γε αὐλητική.

Plat. La. 194e

Bon, alors, dis-lui, Nicias, quel genre de savoir pourrait être le courage, selon ton raisonnement. J'imagine que ce n'est pas l'art de la flûte.

Les mêmes observations valent pour les interrogatives totales : l'adverbe interrogatif se place en {QFoc}, avant la clause qui exprime la proposition présupposée. Dans l'exemple 4.206, la particule οὐν indique, par sa position, que l'adverbe interrogatif ἦ forme sa propre UI.

4.206 (*La discussion a amené Théétète et l'étranger à conclure que l'être naît à la fois du mouvement et de l'immobilité, alors que les deux sont contraires.*)

ἦ | δυνατὸν οὐν τοῦτο ;

Plat. Soph. 250d

Est-ce que c'est possible, ça ?

Il n'est pas possible de détecter une telle partition de l'énoncé dans l'exemple 4.207, mais la position rigoureusement initiale de l'adverbe incite à le considérer également comme préclausal.

4.207 (*Circé s'étonne qu'Ulysse résiste à ses sortilèges.*)

ἦ σύ γ' Ὀδυσσεύς ἐσσι πολύτροπος, ὃν τέ μοι αἰεὶ  
φάσκειν ἐλεύσεσθαι χρυσόρραπις Ἀργεῖφόντης ... ;

Κ330–331

Est-ce que c'est toi, Ulysse aux mille tours, celui dont sans cesse il m'annonçait la venue, le Tueur d'Argus à la baguette d'or ?

**Statut de ratification de la présupposition ouverte** En somme, les traces indirectes du découpage prosodique de l'énoncé en grec ancien permettent de confirmer l'analyse des interrogatives proposée pour l'anglais par Lambrecht & Michaelis [1998]. On peut ainsi rendre compte de manière unitaire des interrogatives en phrase verbale, telles que je les ai illustrées jusqu'ici, et des interrogatives en phrase nominale<sup>132</sup>. Ainsi, dans l'exemple 4.208, on n'a aucun mal à concevoir que l'expres-

131. Sur la position de ἄν après le premier mot orthotone, voir ci-dessous p. 360 sq.

132. J'ai arbitrairement exclu de mon étude, pour des raisons de temps et de place, les phrases nominales. Soit dit en

sion référentielle  $\iota\omicron\iota$  [...] καὶ τόξον etc. puisse être un <TopNR>. La structure est donc la suivante : [ QFoc | Topique ].

4.208 (Ajax, voyant que Lycophron vient de se faire tuer par Hector, interpelle son frère Teucros.)

Ποῦ νύ τοι  $\iota\omicron\iota$

ὠκύμοροι καὶ τόξον ὃ τοι πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων ;

○ 440–441

Où sont donc les traits tueurs-rapides et l'arc que t'a donné Phoibos Apollon ?

Le statut de ratification du SN dépend du contexte. Il ne peut évidemment pas être codé par l'ordre des mots, puisque la variabilité est réduite à zéro dans une structure à deux termes dont le premier est fixe. C'est donc probablement l'intonation de la phrase qui devait distinguer les <TopNR> des <TopR>. De la même façon, les interrogatives à phrase verbale présentent une structure [ QFoc | [Présupposition ouverte]<sub>Topique</sub> ]. Or le statut de ratification de la présupposition ouverte en tant que topique de l'interrogation a une importance : en anglais, par exemple, c'est ce qui provoque l'accentuation d'un élément de la présupposition plutôt que de l'interrogatif [Lambrecht & Michaelis 1998]. La similarité de la structure des interrogatives verbales avec celle des interrogatives nominales invite à penser que la ratification était marquée de la même façon, c'est-à-dire par l'intonation. Si celle-ci a une importance, ici comme ailleurs, dans le marquage de la SI, elle n'est donc pas perceptible dans l'ordre des constituants.

Pour résumer cette section, on énoncera donc la Règle 22, qui régit la position des expressions interrogatives :

**Règle 22. Position des expressions interrogatives :**

Les expressions interrogatives ont une fonction de FocR. À ce titre, elles peuvent occuper la position préverbale {FocR} ou la position {DFoc/R}, et de façon générale être placées *in situ*, y compris à l'intérieur de clauses dépendantes et de SN. Cependant, elles sont la plupart du temps (et toujours chez Homère) placées en position préclausale dans l'énoncé, dans la position {QFoc}. Elles peuvent ainsi former leur propre UI, tandis que la proposition présupposée ouverte est enchâssée dans l'énoncé ; en vertu de la Règle 18 et de la Règle 20, il s'agit d'une proposition pragmatiquement structurée.

---

passant, il semble qu'elles présentent une structure différente des phrases verbales : d'après le relevé de Lanérés [1994], on dirait que l'ordre le plus fréquent soit l'ordre prédicat–sujet, c'est-à-dire, si l'on considère que la plupart du temps c'est le prédicat qui est dans le focus, l'ordre inverse de la phrase verbale, où le focus est précédé des éléments topiques non ratifiés. On remarque que c'est exactement la configuration qu'on trouve dans les interrogatives nominales, qui présente toujours, chez Homère en tout cas, l'ordre focus–topique. Le fait que la présupposition ouverte dans les interrogatives tienne lieu d'argument topique, ratifié ou non, au focus initial, a peut-être quelque chose à voir avec la structure des phrases nominales : il y aurait là une piste à explorer.

## Questions multiples

**Interrogatives multiples collectives** On a remarqué depuis longtemps que le grec ancien, contrairement à d'autres langues, autorisait plusieurs interrogatifs dans la même clause [KG §588.5, CK 1.51.17.10–11]. Dans cette situation, il arrive le plus souvent que la lecture induite soit celle d'une liste par paires : à chaque élément d'un groupe A correspond un élément d'un groupe B. C'est ce que j'appellerai les interrogatives multiples distributives, puisqu'elles portent en fait sur des ensembles associés de plusieurs topiques. Ainsi, si je pose la question 4.209a à propos des convives d'un buffet, la réponse attendue est une liste des mangeurs avec une liste correspondante, comme en 4.209b.

- 4.209 a. Qui a mangé quoi ?  
 b. Isabelle a mangé du poisson, Ahmed a mangé du lapin, Basile a mangé des escargots...

Par conséquent, on est forcé d'admettre que l'un des deux interrogatifs a une fonction de topique, tandis que l'autre est focal. On a même prétendu que cette interprétation distributive était la seule possible [Ertshik-Shir 1997:181–195, Matic 2003b:255–256]. Il est vrai que c'est souvent le cas. En grec classique, c'est l'interprétation désirée de l'exemple 4.210, comme le montre explicitement le développement en apposition.

- 4.210 (Socrate admire l'amitié qui lie Ménexène et Lysis.)  
 Καί μοι εἰπέ· ἐπειδάν τις τινα φίλῃ, **πότερος ποτέρου** φίλος γίγνεται, ὁ φιλῶν τοῦ φιλουμένου ἢ ὁ φιλούμενος τοῦ φιλοῦντος; Plat. Lys. 212a  
 Dis-moi voir : dans une relation amoureuse, qui est amoureux de qui, l'amant de l'aimé, ou l'aimé de l'amant ?

Ce type de question n'est employé que lorsque deux ensembles sont disponibles contextuellement. L'exemple 4.211 montre bien comment les deux ensembles {Philippe, Athènes} et {rupture de la paix, maintien de la paix}, qui ont été évoqués dans ce qui précède, permettent une question double.

- 4.211 (C'est Philippe, pas Athènes, qui est responsable d'avoir rompu la paix en capturant les bateaux. Démosthène demande qu'on lise les décrets et la lettre de Philippe qui font suite à cet événement.)  
 Ἄπο γὰρ τούτων **τίς τίνος** αἰτιός ἐστι γενήσεται φανερόν. Dém. 18.73  
 Ces pièces feront bien voir qui a été responsable de quoi.

**Interrogatives multiples singulatives** Cependant, on rencontre également des questions multiples qui n'appellent pas une telle lecture, et que j'appellerai les interrogatives multiples singulatives, car elles ne portent que sur un seul topique. De façon générale, en grec classique, les interrogatives multiples induisent une interprétation distributive ; mais tel n'est pas le cas en grec homérique : toutes les interrogatives multiples que j'y ai trouvées sont des questions à propos du même topique.

Il s'agit donc toujours d'interrogatives multiples singulatives. Ainsi, dans l'exemple 4.212, le locuteur<sup>133</sup> cherche à savoir à la fois quelle est l'identité de son auditeur et quelle est son origine, ce qui est la question parfaitement normale, dans la culture homérique, qu'on pose à un étranger.

- 4.212 (*Circé est outrée de voir qu'Ulysse a résisté à ses sortilèges.*)  
 Τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες; κ 325+  
 Qui et d'où es-tu ? Où sont ta cité et tes parents ?

J'en veux pour preuve que la version indirecte de cette question utilise non pas une interrogative double, mais deux interrogatives coordonnées<sup>134</sup> (exemple 4.213) ; au pluriel, on trouve deux interrogatives asyndétiques (exemple 4.214).

- 4.213 (*Eumée raconte son histoire : la servante phénicienne de son père se laisse séduire par un Phénicien de passage.*)  
 Εἰρώτα δὴ ἔπειτα, τίς εἶη καὶ πόθεν ἔλθοι· ο 423  
 Ensuite, il lui demanda qui elle était et d'où elle venait.
- 4.214 (*Après leur avoir offert le repas, Nestor interroge Télémaque et Athéna-Mentès.*)  
 Ὡ ξείνοι, τίνεσέ στέ ; πόθεν πλεῖθ' ὕγρα κέλευθα ; γ 71+  
 Étrangers, qui êtes-vous ? d'où venez-vous sur les chemins humides ?

Or les interrogatives multiples singulatives sont attestées également dans d'autres langues, notamment dans le domaine slave (4.215a), mais aussi, par exemple, en japonais (4.215b)<sup>135</sup>.

- 4.215 (*Le locuteur a vu quelqu'un acheter quelque chose dans un magasin, et veut savoir qui est cette personne et ce qu'elle a acheté.*)
- a. Bulgare :  
 Ko je šta kupio ?  
 Qui AUX quoi acheté.M.SG [d'après Bošković 2002 : 359 (22)]
- b. Japonais :  
 Dare-ga nani-o katta no ?  
 qui-NOM quoi-ACC acheter-PST Q ? [d'après Bošković 2002 : 358 (19)]  
 Qui c'était, et qu'est-ce qu'il a acheté ?

Le caractère obligatoire d'une interprétation distributive des interrogatives multiples est donc démenti par les faits, notamment en grec homérique.

**Explication pragmatique** Comment les interrogatives multiples s'insèrent-elles dans le modèle d'ordre des mots du grec ancien ? Une explication différente est requise pour chaque type, qui rende

133. Il s'agit ici de Circé, mais la formule  $\tau\acute{\iota}\varsigma\ \acute{\rho}\acute{o}\theta\epsilon\nu\ \epsilon\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{\omega}\nu$ <sub>10</sub> se retrouve 8× chez Homère, dont 6× avec le même hémistiche à sa suite. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'elle remonte à l'indo-européen [Floyd 1992] : cf. skr. *kāsi kasyāsi* (*Mahābhārata* 1.65.12) et av. *ciš ahī kahyā ahī* (*Yasna* 43.7), bien que dans cette formule le prédicat *asi/ahī* soit répété avec chaque interrogatif.

134. Voir aussi ρ 368, où les prétendants se demandent, dans les mêmes termes, qui est le mendiant-Ulysse et d'où il vient.

135. Notons que dans les deux cas, la lecture singulative n'est qu'une possibilité, et que les exemples 4.215a–b peuvent aussi représenter des interrogatives distributives.



Il ne serait donc pas absurde que l'interprétation singulative implique toujours une coordination, même asyndétique<sup>137</sup>. Si cette explication est la bonne, on s'attend à ce que les interrogatifs d'une question multiple singulative soient toujours contigus, contrairement à ceux d'une interrogative collective, où une telle restriction n'a pas lieu d'être ; l'adjacence ne serait pas non plus obligatoire avec une coordination explicite. Or toutes ces prédictions sont réalisées. Premièrement, quoi qu'on ne puisse pas dire grand-chose de la formule *τίς πόθεν εἰς*, dans la mesure où c'est notre seul exemple en grec homérique d'interrogative singulative, on remarque tout de même qu'on ne trouve pas \**τίς εἰς πόθεν*. Par ailleurs, les textes dramatiques du v<sup>e</sup> s. offrent un certain nombre d'exemples supplémentaires (4.220–4.221) [KG §588.7], qui obéissent régulièrement à la condition d'adjacence.

- 4.220 (Un garde amène Antigone à Créon.)  
 Ἄγεις δὲ τήνδε τῷ τρόπῳ πόθεν λαβών; Soph. Ant. 401  
 Cette fille que tu amènes, tu l'as prise où et comment ?
- 4.221 (Récit d'un messenger. Ménélas voit arriver des naufragés.)  
 Ὡ τλήμονες, πῶς ἐκ τίνος νεώς ποτε  
 Ἀχαιίδος θραύσαντες ἤκατε σκάφος; Eur. Hél. 1543–1544  
 Malheureux ! Dans quelles conditions, de quel navire arrivez-vous, après le naufrage de votre bateau d'Achaïe ?

En grec classique, je l'ai dit, les interrogatives multiples sont toujours distributives. Le seul moyen de forcer une interprétation singulative est de coordonner les interrogatifs, soit par *καί* (exemple 4.212), soit par *ἢ*<sup>138</sup> (exemple 4.223).

- 4.222 (Transition entre deux parties du raisonnement.)  
 Ταῦτα μὲν οὖν διορισθήσεται μᾶλλον ἐν τοῖς ἐπομένοις· νῦν δὲ λέγωμεν **πότε καὶ πῶς καὶ τίς** ἔσται συλλογισμὸς ἐκ τῶν ἐνδεχομένων προτάσεων. Arstt. An. pr. 32b  
 Tout cela sera plus précisément défini ci-dessous ; pour l'instant, disons quand, comment et de quel type sera le raisonnement basé sur les prémisses que nous avons acceptées.
- 4.223 (Les calomnies de Démosthène m'obligent à parler de ma valeur militaire.)  
**Ποῦ γὰρ ἢ πότε** αὐτῶν **ἢ πρὸς τίνας**, παραλιπῶν τήνδε τὴν ἡμέραν, μνησθήσομαι; Eschn. 2.167  
 Où, quand et à qui, si je laisse passer ce jour, pourrai-je autrement en faire mention ?

La différence entre les deux interprétations est particulièrement évidente dans l'exemple 4.224, qui cumule les deux : *πότε καὶ παρὰ τοῦ καὶ τί λαβόντα* est une interrogative singulative, et sert de TopCE à l'interrogative *τί δεῖ ποιεῖν*, laquelle implique une interprétation collective (ce que chaque Athénien doit faire avec l'objet qui lui a été remis dans les conditions spécifiées).

137. Cf. également les formules apparentées en indo-iranien (voir ci-dessus note 133, p. 348).

138. Cela contredit la généralisation de Merchant [2008], qui observe que, dans les langues qu'il étudie, la coordination entre interrogatifs (pour une interprétation singulative) est toujours conjonctive et jamais disjonctive.

- 4.224 (*Contrairement à la guerre, la gestion des festivals est bien organisée.*)  
 Ὅτι ἐκεῖνα μὲν ἅπαντα νόμῳ τέτακται, καὶ πρόοιδεν ἕκαστος ὑμῶν ἐκ πολλοῦ τίς  
 χορηγὸς ἢ γυμνασιάρχος τῆς φυλῆς, **πότε καὶ παρὰ τοῦ καὶ τί** λαβόντα **τί** δεῖ ποιεῖν,  
 οὐδὲν ἀνεξέταστον οὐδ' ἀόριστον ἐν τούτοις ἡμέληται. Dém. 4.36

Toutes ces tâches-là sont fixées par la loi, et chacun de vous sait depuis longtemps qui est le chorège ou le gymnasiarque de sa tribu, et ce qu'il doit recevoir de qui, et quand, et ce qu'il doit en faire : aussi n'y a-t-il rien de tout cela qui, pour n'être pas fixé et déterminé, reste à l'abandon.

On rencontre bien des exemples comme 4.225, où il semble que les deux interrogatifs portent l'un et l'autre sur le même topique.

- 4.225 (*Socrate propose une solution à l'aporie dans laquelle Hippias et lui se trouvent, en essayant de définir le beau.*)  
 Εἰ ὃ ἂν χαίρειν ἡμᾶς ποιῆ, μήτι πάσας τὰς ἡδονάς, ἀλλ' ὃ ἂν διὰ τῆς ἀκοῆς καὶ τῆς  
 ὄψεως, τοῦτο φαίμεν εἶναι καλόν, **πῶς τί** ἄρ' ἂν ἀγωνιζοίμεθα; Plat. Hipp. maj. 397e  
 Si c'est ce qui nous donne du plaisir, et je ne dis pas tous les plaisirs, mais tout plaisir  
 qui passe par l'ouïe et la vue, si c'est cela que nous appelons beau, que trouverions-nous  
 à y redire ?

Cependant, le statut interrogatif de **τί** est loin d'être assuré [contra KG §588.7, CK 1.51.17.10.A]. Certes, s'il s'agissait du pronom neutre **τι**, les particules ἄρα et ἂν devraient normalement le précéder [Wills 1993, Ruijgh 1990]. Mais cela n'en fait pas pour autant un interrogatif : l'hypothèse la plus probable est que **τι** est réduit ici à une particule de discours [CK 1.51.16.5] accompagnant l'interrogatif. On rencontre en effet, notamment chez Platon, des questions comme **πῶς τί** τοῦτο λέγεις ; (Plat. Tim. 22b), où **τι** ne sert, semble-t-il, qu'à moduler l'interrogation.

### 4.3.2 Le problème des « intrus focaux »

**Intrus focaux : typologie** J'en viens à présent à un problème particulièrement épineux, qui a poussé Matic [2003a : 619–625] à élaborer un modèle subsidiaire d'ordre des mots en grec ancien : c'est le problème de ce qu'il appelle les « intrus focaux ». Il s'agit des expressions qui interviennent entre le <FocR> et le <V>, comme **τοῦτο** et **οὕτω** dans l'exemple 4.226.

- 4.226 (*Les Perses ne laissent pas les pères voir leurs fils avant l'âge de cinq ans*)  
 Τοῦδε <δὲ> εἵνεκα **τοῦτο οὕτω** ποιέεται. Hdt. 1.136.2 [Matic 2003a : 619 (63)]  
 Voici la raison pour laquelle on fait cela de cette manière : (c'est pour éviter que les pères  
 aient trop de peine si leur fils vient à mourir en bas âge).



D'après Matic, ce type de construction est extrêmement rare en grec : dans les 1523 clauses de l'*Anabase* de Xénophon, il n'en a identifié que 41 (2,69 %). Il faut encore retrancher de ce nombre certains types d'expressions récurrents :

- ▶ les clitics, qui sont de toute façon invisibles pour le placement des constituants pragmatiques ;
- ▶ les négations préverbales présupposées, comme dans l'exemple 4.227, où l'adjacence entre le <FocR> et le verbe est rompue, pour des raisons sémantiques, par l'insertion de la négation οὐ (l'ordre οὐκ εἰκότως προσέγραψαν aurait signifié qu'il n'était pas normal que l'adoption ait été mentionnée<sup>139</sup>) ;

4.227 (Léocharès n'a pas été enregistré, dans l'acte d'obstruction, en tant que fils adoptif d'Archiadès, alors qu'il prétend l'être.)  
 Εἰκότως δ' οὐ προσέγραψαν τὴν ποίησιν τῆδ' ἰαμαρτυρίᾳ. Dém. 22.53  
 Et c'est normal qu'on n'ait pas mentionné l'adoption sur l'acte. (Car elle n'a jamais eu lieu.)

- ▶ les expressions lexicalisées, dont l'ordre est fixe et le sens synthétique : ainsi, l'exemple 4.228 redevient régulier, à condition de considérer l'expression βαρέως ἦνεγκε comme une seule unité.

4.228 (Aucune des cités n'a exprimé sa désapprobation...)  
 ... οὐτ' ἀνήρ τῶν πρωτευόντων οὐδεὶς βαρέως ἦνεγκε, πλὴν ὁ σὸς πατήρ.  
 Isocr. Ep9.11 [Matic 2003a: 621 (65)]  
 ...et aucun de ses dirigeants n'en a été fâché, à part ton père.

On peut souligner, avec Matic [2003a: 621], la difficulté d'identifier sûrement ce genre d'expressions idiomatiques, dans une langue comme le grec ancien : on est forcé à chaque fois d'élaborer des arguments *ad hoc*, et toute généralisation est vouée à l'échec.

- ▶ les expressions parenthétiques, comme les vocatifs ;
- ▶ les <TopR> : le placement après un <FocR> est suffisamment attesté, comme on l'a vu<sup>140</sup>, pour que ces expressions ne menacent pas le modèle d'ordre des mots.

Il ne reste donc qu'une poignée d'exemples comme 4.226 qui contredisent de façon flagrante les règles de linéarisation des constituants. C'est notamment le cas lorsque l'intrus focal est un

139. Ainsi, dans l'exemple ci-dessous, c'est le prédicat qui est présupposé, tandis que toute l'expression οὐκ εἰκότως est en {FocR} :

... ὡς καὶ ἡμεῖς τε ἀδικοῦμεν καὶ αὐτοὶ οὐκ εἰκότως πολεμοῦνται. Thuc. 1.37.1  
 ... [les Corcyréens prétendent] à la fois que nous sommes coupables et que la guerre qu'ils subissent est injuste.

Sur la position des négations, voir ci-dessous la section 5.2.3.1, p. 427 sq.

140. Règle 11 : voir notamment p. 213 sq.

<TopNR>, comme βασιλέα, dans l'exemple 4.229, qui est placé entre le <FocR> τούτου ἔνεκα et le verbe ὑπώπτευν.

4.229 (*Les Grecs doivent traverser des canaux pleins d'eau, mais Cléarque soupçonne qu'ils ne seront pas toujours aussi pleins, car ce n'est pas encore la saison sèche.*)

Ἄλλ' ἵνα ἤδη πολλὰ προφαίνοιτο τοῖς Ἑλλησι δεινὰ εἰς τὴν πορείαν, τούτου ἔνεκα  
βασιλέα ὑπώπτευν ἐπὶ τὸ πεδίον τὸ ὕδωρ ἀφεικέναι.

Xén. An. 2.3.13 [Matić 2003a: 631n23]

Mais il soupçonnait le roi d'avoir lâché l'eau dans la plaine afin que se présentent d'emblée beaucoup d'obstacles à l'avancée des Grecs.

**Explication de Matić: système subsidiaire** Comment rendre compte de ces exemples? Même rares, ils risquent d'affaiblir toutes les règles de linéarisation que nous avons illustrées jusqu'ici. La solution imaginée par Matić, pour expliquer à la fois le phénomène des intrus focaux et l'existence de <FocR> postverbaux est la suivante: il existerait en grec ancien un système subsidiaire de linéarisation des constituants, qui est une alternative à la construction à FocR. Dans ce système, le <FocR> est placé à la périphérie (gauche ou droite) de la clause, et le reste exprime la présupposition. À mon sens, cette solution est loin d'être satisfaisante. D'une part, elle est peu économique, puisqu'elle nécessite l'élaboration d'un deuxième système d'ordre des mots. Or on a déjà vu que cette option n'était pas nécessaire pour les focus postverbaux: en effet, la sous-détermination du DFoc quant à l'étendue du champ focal la rend superflue. Le système subsidiaire ne serait donc responsable que de quelques rares énoncés, ce qui fait beaucoup de machinerie théorique pour expliquer peu de données. D'autre part, ce modèle subsidiaire lui-même ne me paraît guère explicatif: si la place du <FocR> est fixe au début de la clause, en revanche tous les éléments non focaux (<TopNR>, <TopR>, <Verbe>, <Psp>) sont librement placés dans un superconstituant <Présupposition>, sans qu'aucune règle ne fixe leur ordre relatif à l'intérieur de ce domaine.

**Tentative de solution** Reste que les exemples récalcitrants exigent une explication. Je proposerai donc la solution suivante: pour marquer certains <FocR>, dans des conditions qui restent à définir, un locuteur peut choisir la construction focale des interrogatives, en enchâssant la proposition ouverte dans l'énoncé, au sein de la structure suivante (4.230)<sup>141</sup>:

4.230 [ FocR [ Présupposition ] ]<sub>Déclarative</sub>

Deux arguments viennent étayer cette proposition. Premièrement, le <FocR>, dans cette construction, doit être rigoureusement initial dans la clause. Or c'est bien ce que l'on trouve dans les textes: lorsqu'un <FocR> est séparé du verbe par un intrus focal, sa position est régulièrement à l'initiale

141. Cf. 4.198, p. 342 ci-dessus.

absolue de la clause, précédé seulement d'élément potentiellement extraclausaux, le cas échéant [Matić 2003a:623–624]<sup>142</sup>. Deuxièmement, on peut prédire qu'une telle structure va engendrer une partition prosodique de l'énoncé, c'est-à-dire que le <FocR> va pouvoir former sa propre UI. Or on rencontre sporadiquement des <FocR> initiaux séparés du verbe dans une UI autonome, comme dans l'exemple 4.231, où les clitiques ἄν et μοι indiquent que ὁ λόγος est le premier mot (prosodique) de l'UI, et par conséquent que le <FocR> διατριβὴν forme sa propre UI.

4.231 (Dans l'énumération des vices de Démosthène, Eschine passe à sa lâcheté, sujet sur lequel il dit ne pas vouloir s'étendre.)

Εἰ μὲν γὰρ ἡρνεῖτο μὴ δειλὸς εἶναι ἢ ὑμεῖς μὴ συνήδετε, **διατριβὴν** | ὁ λόγος ἄν μοι  
παρέσχευ. Eschn. 3.175

En effet, s'il niait qu'il est lâche ou que vous n'étiez pas au courant, mon discours me permettrait de m'étendre. (Mais il avoue partout sa lâcheté, donc je me contenterai d'un rappel de la loi.)

Je tiens cet indice pour une confirmation que la position des <FocR> initiaux séparés de leur verbe est en fait préclausale, et que la construction est la même que pour les <QFoc>. Le fait que le <FocR> des interrogatives totales puisse également occuper cette position préclausale milite également en faveur de cette interprétation. La SI de l'exemple 4.226 (p. 351 ci-dessus) s'analyse donc comme suit (4.232) :

4.232 Τοῦδε εἶνεκα τοῦτο οὕτω ποιέεται.  
FocR [TopNR FocR Verbe ]<sub>Présupposition</sub>

La fonction de l'adverbe οὕτω s'explique aisément : il s'agit d'une expression focale, mais enchâssée dans une proposition non assertée, exactement comme on trouvait des expressions focales non assertées dans la présupposition des interrogatives.

**Typologie des <FocR> préclausaux** Quoique je ne sois pas en mesure de déterminer quels facteurs provoquent le choix d'une construction à <FocR> préclausal plutôt qu'à <FocR> préverbal, certaines tendances paraissent pouvoir être esquissées. J'en illustrerai deux, qui sont particulièrement significatives, parce qu'il est possible de les motiver, au moins partiellement.

La première, c'est d'employer des expressions anaphoriques dans des énoncés qui récapitulent un paragraphe et permettent de le clore. Ainsi, dans l'exemple 4.233, le <FocR> διὰ ταῦτα permet de récapituler l'exposé des raisons pour lesquelles Athènes choisit toujours le parti du peuple, tandis que le choix lui-même est exposé dans la proposition ouverte enchâssée qui suit cette expression. Cette analyse est la plus à même d'exprimer la fonction informationnelle de τὰ σφίσιν αὐτοῖς προ-

142. Matić [2003a:624] affirme que des <TopNR> peuvent précéder le <FocR> dans cette construction, mais il doit s'agir en fait de Thèmes.

σήκοντα : c'est à la fois un élément présupposé, en ce qu'il fait partie de la proposition ouverte, et le focus de cette proposition.

- 4.233 (Les Athéniens soutiennent toujours le peuple dans les cités divisées, parce que le peuple est animé des mêmes sentiments qu'eux.)

**Διὰ ταῦτα** οὖν Ἀθηναῖοι τὰ σφίσιν αὐτοῖς προσήκοντα αἰροῦνται. [Χέν.] Ath. 3.10

Voilà donc pourquoi les Athéniens prennent le parti qui leur convient.

Ces <FocR> préclausaux anaphoriques sont très souvent des adverbes, comme οὕτω dans l'exemple 4.234 (le reste de la clause est présupposé, car il s'agit précisément du point que le paragraphe qui se clôt a tenté de démontrer).

- 4.234 (Le plaignant déclare que les biens en jeu appartiennent à sa mère : en effet, elle en a hérité à la mort des autres héritiers.)

Καὶ οὕτω μὲν ἐξ ἀρχῆς ἅπαντα ταυτί τῆς ἐμῆς μητρὸς ἐγένετο. Isée 10.5

Et c'est de cette façon que, depuis le début, tous ces biens appartiennent à ma mère.

Cette construction est assez fréquente chez Homère, notamment avec l'adverbe ὡς : dans l'exemple 4.235, le <FocR> ὡς ne pourrait être plus éloigné de son verbe.

- 4.235 (Conversation entre Ulysse et Alcinoos.)

Ὡς | οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον. η334+

Voilà donc les propos qu'ils échangeaient entre eux.

Le facteur le plus important qui motive le choix de cette construction plutôt que de celle à <FocR> préverbal est d'ordre iconique : c'est le principe inverse du principe d'ajustement cataphorique [Matić 2003b:141]<sup>143</sup>, qu'on pourrait appeler le principe d'ajustement anaphorique, en vertu duquel un élément qui fait référence à ce qui précède immédiatement l'énoncé sera de préférence placé vers le début de cet énoncé, si aucun autre facteur n'entrave ce placement. Ici, le locuteur qui a le choix entre une construction où le <FocR> anaphorique est initial et une autre où il ne l'est pas sera tenté d'opter pour la première des deux. Cependant, chez Homère même on rencontre des exemples qui démentent cette analyse, et où ce sont des <FocR> cataphoriques qui sont préclausaux, comme ἦδε dans l'exemple 4.236 (on note que l'enchâssement de structures focales se manifeste dans la discontinuité du constituant ἀρίστη [...] βουλή, laquelle est commandée par la fonction de FocR de l'adjectif).

- 4.236 (Zeus cherche un moyen d'honorer la promesse qu'il a faite à Thétis.)

ἦδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνεται βουλή,  
πέμψαι ἐπ' Ἀτρεΐδῃ Ἀγαμέμνονι οὖλον ὄνειρον. B 5-6

Et voici, en son cœur, la décision qui lui parut la meilleure : envoyer à l'Atride Agamemnon un rêve funeste.

143. Voir ci-dessus p. 142 sq.

Le second type d'énoncés particulièrement adapté à la stratégie du <FocR> préclausal est l'emploi d'adverbes prädicatifs, qui portent sur toute la prédication. L'enchâssement de la présupposition dans l'énoncé est parfaitement apte à en exprimer le mécanisme sémantique : en effet, l'adverbe est prédiqué au sujet d'une proposition présupposée qui lui sert de topique, ce qui est exactement ce qui explique la SI des interrogatives. Ainsi, dans l'exemple 4.237, l'adverbe παντάπασι est prédiqué à propos de la possibilité que le partisan de l'injustice tienne de tels propos, qui lui sert donc de topique. On remarque que le caractère préclausal de cet adverbe est nettement indiqué par l'incise et la position de ἄν.

- 4.237 (Socrate fabrique une image qui rend sensible la signification de ce que dit le partisan de l'injustice : une apparence humaine qui recouvre une bête multiforme et monstrueuse, un lion affamé et un homme. Dire que l'injustice est avantageuse, c'est donc dire qu'il est avantageux de nourrir la bête et le lion aux dépens de l'homme.)

**Παντάπασι** γάρ, ἔφη, ταῦτ' ἄν λέγοι ὁ τὸ ἀδικεῖν ἐπαινῶν. Plat. Rép. 589 a

C'est exactement, dit [Glaucou], ce que pourrait dire le partisan de l'injustice.

On retrouve fréquemment des adverbes comme δικαίως, ἀδίκως, εἰκότως, εὖ, etc. (exemple 4.238), c'est-à-dire les mêmes adverbes qui peuvent s'employer en apposition pour caractériser une proposition qui vient d'être énoncée [KG §497.5] (exemple 4.239).

- 4.238 (Discours d'Alcibiade aux Lacédémoniens.)

Καὶ διὰ ταῦτα | **δικαίως** | ὑπ' ἐμοῦ πρὸς τε τὰ Μαντινέων καὶ Ἀργείων τραπομένου καὶ ὅσα ἄλλα ἐνηγτιούμην ὑμῖν ἐβλάπτεσθε. Thuc. 6.89.3

Et pour cette raison, j'ai eu raison de vous faire du mal en me tournant vers Mantinée et Argos et pour tout le reste des nuisances que je vous ai causées.

- 4.239 (Discours des Athéniens à l'assemblée des Péloponnésiens.)

Ὑπὸ γοῦν τοῦ Μήδου δεινότερα τούτων πάσχοντες ἠνείχοντο, ἢ δὲ ἡμετέρα ἀρχὴ χαλεπὴ δοκεῖ εἶναι, **εἰκότως** τὸ παρὸν γὰρ αἰεὶ βαρὺ τοῖς ὑπηκόοις. Thuc. 1.77.5

Ils arrivaient bien, j'imagine, à supporter les offenses plus graves qu'ils subissaient sous le Mède, mais c'est notre pouvoir qu'ils trouvent pénible ; c'est normal, la domination présente pèse toujours aux dominés.

On pourrait dire que la construction à présupposition enchâssée représente, ici encore de façon iconique, la complexité informationnelle de l'énoncé.

Bien sûr, il n'y a là que des préférences, qu'il n'est pas possible d'ériger en règles : les mêmes contextes permettent toujours l'emploi d'une construction à <FocR> préverbal. On l'a illustré plus haut pour les <FocR> anaphoriques<sup>144</sup> ; pour les adverbes prädicatifs, l'exemple 4.240 montre que la stratégie du <FocR> préverbal est tout à fait possible aussi.

- 4.240 (Les Égyptiens croient qu'un châtimeur les attend pour tous les méfaits qu'ils peuvent commettre.)

Καὶ ταῦτ' **εἰκότως** δοξάζουσιν. Isocr. 11.26

Et ils ont raison de croire cela.

144. Voir p. 132 sq.

En somme, ni les interrogatives, ni les constructions à intrus focaux ne réclament une modification substantielle du modèle d'ordre des constituants qui a été décrit dans les chapitres précédents. Il suffit de reconnaître la possibilité, dans certaines circonstances, d'enchâsser la présupposition, en tant que proposition pragmatiquement structurée, exactement comme on le fait pour les clauses subordonnées. Je ne décide pas, d'ailleurs, si cette partition peut être formalisée comme une structure [P<sup>pré</sup> | Clause centrale] : certaines langues utilisent la P<sup>pré</sup> de façon complètement grammaticalisée, mais ce n'est généralement pas pour exprimer le focus de l'énoncé. Ce qui est important, du point de vue théorique, c'est que, contrairement à la postulation d'un modèle subsidiaire de l'ordre des mots, la solution que je propose ne s'appuie que sur des structures motivées indépendamment : d'une part, le phénomène général de l'enchâssement de propositions pragmatiquement structurées ; d'autre part, le fonctionnement particulier des interrogatives. Je me contente donc d'étendre à certains énoncés l'articulation propre à un autre type d'énoncés, au lieu de les exclure radicalement des principes de linéarisation des constituants qui valent pour le reste de la langue. On formulera donc la Règle 23 sur les <FocR> préclausaux, qui n'est qu'une extension à certains énoncés déclaratifs de la Règle 22 sur la position des expressions interrogatives.

**Règle 23. <FocR> préclausaux :**

Certains <FocR> non interrogatifs peuvent occuper la position <QFoc> ; la proposition présupposée ouverte est alors enchâssée, comme stipulé par la Règle 22.



Il apparaît donc que les énoncés interrogatifs fonctionnent en fait sur les mêmes principes que les énoncés déclaratifs ; il n'est pas besoin de modifier profondément le modèle de linéarisation pour rendre compte de la façon dont elles expriment la SI. Bien plus, lorsque l'interrogatif n'est pas *in situ*, il est placé dans une position spéciale qui confirme que les interrogatives impliquent une imbrication de propositions pragmatiquement structurées. Cela permet d'autre part de rendre compte de certains exemples de <FocR> séparés du verbe, qui n'apparaissent plus comme des menaces à la validité du modèle, mais simplement comme une extension de la règle de placement des interrogatifs à des constituants focaux non interrogatifs.

## 4.4 DOMAINES PROSODIQUES : POSTPOSITIFS ET UNITÉS D'INTONATION

DANS LES SECTIONS PRÉCÉDENTES, j'ai largement fait usage de la position des clitiques et autres mots postpositifs pour déterminer les frontières des UI. Il est temps d'examiner de plus près l'importance des postpositifs dans l'ordre des mots en grec ancien. C'est surtout l'interaction entre la SI et la position des postpositifs qui va m'occuper ici : en effet, si les clitiques et les postpositifs sont, de manière générale, invisibles pour le calcul de l'ordre des constituants selon la Règle 1, l'inverse n'est pas vrai, car les postpositifs eux-mêmes sont sensibles à la fonction informationnelle des divers constituants pragmatiques. L'étude du placement des postpositifs est un moyen d'avoir de précieuses informations sur la prosodie de l'énoncé en grec ancien : je soutiens, en effet, que la loi de Wackernagel est avant tout un phénomène prosodique [Goldstein 2010]<sup>145</sup> ; la sensibilité du positionnement des postpositifs à la division syntaxique et pragmatique de cet énoncé n'est qu'un reflet de l'influence de la syntaxe et de la pragmatique sur la prosodie, qui est le facteur déterminant de ce positionnement. Ce sera ainsi l'occasion de postuler l'existence d'un domaine prosodique composé du verbe et des éléments qui le suivent, et que j'appellerai le domaine V+<sup>146</sup>.

### 4.4.1 La loi de Wackernagel : la position péninitiale (P<sup>1+1</sup>)

Depuis l'article fameux de Wackernagel [1892]<sup>147</sup>, on a pris l'habitude de considérer comme une loi ce qui n'était qu'une observation descriptive. Bien que ce terme soit purement honorifique, et qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une loi [Goldstein 2010:2–3], continuons à nommer « loi de Wackernagel » l'observation suivante : les enclitiques, les pronoms et particules postpositifs ont tendance à être placés après le premier mot de leur domaine<sup>148</sup> [Ruijgh 1990:629–630]. Bien que Wac-

145. Je remercie David Goldstein de m'avoir donné accès à sa thèse, dont la lecture m'a été fort utile pour la rédaction de cette section.

146. Dans une première ébauche de cette étude [Bertrand 2009], qui ne tenait pas compte des données homériques, je ne faisais qu'entrevoir la pertinence d'un tel domaine.

147. La paternité de cette loi reviendrait soit à Delbrück [1878], soit à Bergaigne [1877:177–178]. L'article de Wackernagel a eu, dans le domaine indoeuropéen et plus particulièrement grec, une très vaste postérité [Denniston 1954, Moorhouse 1959, Fraenkel 1923, 1924, 1964, 1965, Blomqvist 1969, Devine & Stephens 1978, Klavans 1985, Zwicky 1985, Bader 1986, Bubeník 1987, Marshall 1987, Cervin 1988, Hajdú 1989, Luraghi 1990, Ruijgh 1990, Taylor 1990, Anderson 1993, Wills 1993, Kroon 1995, Slings 1997a, Soulétis-Julia 1999, Halpern 2001, Dik 2003, Goldstein 2010].

148. La notion de domaine n'est pas celle qu'utilise Wackernagel, qui parle simplement de « phrase ».

kernagel ait basé son observation principalement sur des exemples grecs, indo-iraniens et latins, il est notable qu'elle a une validité bien plus large dans les langues : on l'a observée non seulement dans d'autres langues indoeuropéennes (en hittite, dans plusieurs langues slaves, etc.), mais également dans des langues génétiquement très éloignées, comme le tagalog (austro-nésien : Indonésie), le luiseño (uto-aztèque : Californie), le warlpiri et le ngiyambaa (pama-nyungan : Australie)<sup>149</sup>. Il n'est donc pas exclu qu'elle ait une validité universelle.

**Clitiques et postpositifs** Les observations que je vais faire dans le reste de cette section concernent cinq catégories de mots, qui sont représentées dans le Tableau 4.4. La première classe est la catégorie fourre-tout des particules discursives et connectives ; j'ignore pour l'instant les différences de portée et de comportement qui existent entre elles. La deuxième classe ne comprend que les particules modales ἄν et κε, dont le statut est particulier, puisqu'elles ont un champ positionnel plus étendu. La troisième classe regroupe tous les pronoms clitiques, personnels<sup>150</sup> et anaphoriques. La quatrième classe est composée du pronom indéfini τις, qui est généralement postpositif, bien qu'il en existe des emplois non postpositifs [CK 1.51.16.o.C, Marshall 1987:4], ainsi que des adverbes indéfinis που, πη etc. Enfin, le pronom anaphorique αὐτ- (c'est-à-dire αὐτός aux autres cas que le nominatif) forme la cinquième classe. Ce sont surtout les classes 2 à 5 qui revêtent une importance particulière pour mon propos, parce que les mots qui les composent sélectionnent le domaine dont la définition est la plus problématique. On remarque, par ailleurs, que ces différentes classes comprennent des mots proprement enclitiques et d'autres simplement postpositifs, c'est-à-dire qui se comportent comme des enclitiques tout en étant écrits, traditionnellement, avec un accent. La différence entre ces deux catégories de mots est difficile à expliquer sur le plan linguistique, et surtout la valeur de l'accent sur les postpositifs (de même que sur les prépositifs) est sujette à caution<sup>151</sup> ;

<b>Classe 1</b>	<b>Particules discursives et connectives :</b> ἄρα/ῥα, αὐ, αὐτε, γάρ, γοῦν, δέ, δή, δήθεν, δήπου, δήτα, θην, μέν, μέντοι, μήν/μάν, νυ, νυν, οὖν/ῶν, ταρ, τε, τε « érique », τοι, τοίνυν
<b>Classe 2</b>	<b>Particules modales :</b> ἄν, κε(ν)
<b>Classe 3</b>	<b>Pronoms clitiques :</b> με, μου/μευ, μοι σε, σου, σοι ἐ, οὐ, οἶ μιν σφε, σφας/σφεας, σφεων, σφιν/σφισι(ν)
<b>Classe 4</b>	<b>Pronoms et adverbes indéfinis :</b> τις, τινα, τινος/του, τινι/τω, τι, τινες, τινας, τινων, τισι(ν) πη/κη, ποτε/κοτε, που/κου, πω/κω, πως/κως
<b>Classe 5</b>	<b>Pronoms postpositifs :</b> αὐτ- : αὐτόν, αὐτοῦ, αὐτῶ, αὐτό, αὐτήν, αὐτῆς, αὐτῆ, αὐτούς, αὐτῶν, αὐτοῖς, αὐτά, αὐτάς, αὐταῖς

Tableau 4.4 Clitiques et postpositifs en grec ancien

149. Voir Taylor [1990:1] et Halpern [2001] pour des références bibliographiques.

150. Je n'ai indiqué les formes clitiques de la deuxième personne que par souci d'exhaustivité, car en pratique il est impossible d'être sûr qu'il ne s'agit pas d'une forme tonique σέ, σοῦ ou σοί.

151. Qu'on pense, par exemple, à l'accent de ἄν et à l'absence d'accent de κε, qui ne s'explique pas si ἄν provient éty-



il semble surtout qu'elle soit plus ténue que ce qui est généralement admis, et qu'on puisse traiter les uns et les autres comme une catégorie unique [Goldstein 2010 : 47–51]. Pour m'en tenir à ce qui est assuré (le comportement positionnel de ces mots) et passer outre des oppositions dont la réalité linguistique est douteuse (leur accent), je parlerai donc de **POSTPOSITIFS** pour subsumer les deux catégories, enclitiques et non enclitiques. De plus, j'utiliserai les symboles suivants, d'après Dover [1960] : *p* (prépositif), *q* (postpositif), *M* (mot lexical ou « *Mobile* »). Le signe '=' indique l'attachement prosodique de la clise.

#### 4.4.1.1 Chaînes de postpositifs

La formulation de la loi de Wackernagel appelle un certain nombre de précisions sur ce que recouvre exactement le concept de position péninitiale ( $P^{I+1}$ )<sup>152</sup>. Premièrement, cette position peut être occupée par plusieurs postpositifs à la fois. Dans ce cas, on considère qu'ils sont tous en  $P^{I+1}$ , et leur ordre relatif est en général prévisible [Ruijgh 1990; Wills 1993, Soulétis-Julia 1998]. Pour Homère, par exemple, on peut établir le schéma maximal suivant :

4.241 δέ > τε connectif > μέν > γάρ > ἄρα > οὖν > θην > δή > νυ > αὖ > τε « épique » >  
 pronoms clitiques [d'après Wills 1993 : 71 (Table 1)]

L'ordre interne de la chaîne de postpositifs ne nous intéressera plus dans ce qui suit, car il est régulé par des principes qui s'appliquent indépendamment des règles de linéarisation des constituants.

#### 4.4.1.2 Le « premier mot »

Deuxièmement, la notion de  $P^{I+1}$  dépend étroitement de la définition du « premier mot » de la clause, c'est-à-dire de ce qui constitue leur hôte<sup>153</sup>. Or on peut concevoir trois définitions concurrentes de l'hôte du postpositif : le premier lexème ( $\lambda$ ), le premier mot prosodique ( $\omega$ ), ou le premier constituant, qui forme un syntagme phonologique ( $\varphi$ ). La différence entre les trois positions

---

mologiquement d'une fausse coupe de οὐ καν ; ou à l'opposition inexplicable entre les formes de l'article, accentuées au nominatif masculin et féminin, mais accentuées à toutes les autres.

152. Cette notation, empruntée à Hengeveld & Mackenzie [2008 : 312], signifie, comme le terme « péninitial », qu'il s'agit d'une position relative à la position initiale ( $P^1$ ), et non une deuxième position absolue ( $P^2$ ).

153. Wackernagel [1892 : 336] lui-même était conscient de la difficulté, puisqu'il parle d'éléments placés « *an zweiter oder so gut wie zweiter Stelle* ».

possibles, en fonction de la définition du premier mot, est représentée en 4.242 avec le syntagme  $\acute{\omicron}$  καλὸς ἀνὴρ :

- 4.242 a. ( $\acute{\omicron}$ )<sub>λ</sub> **q** (καλὸς)<sub>λ</sub> (ἀνὴρ)<sub>λ</sub>  
 b. ( $\acute{\omicron}$  καλὸς)<sub>ω</sub> **q** (ἀνὴρ)<sub>ω</sub>  
 c. ( $\acute{\omicron}$  καλὸς ἀνὴρ)<sub>φ</sub> **q**

En 4.242a, c'est le premier lexème  $\acute{\omicron}$  qui, malgré son statut prépositif, est sélectionné comme hôte par le postpositif *q*. En 4.242b, l'hôte est un mot prosodique composé du prépositif  $\acute{\omicron}$  et d'un mot lexical ἀνὴρ. En 4.242c, c'est tout le constituant qui forme une unité prosodique φ, laquelle sert d'hôte au postpositif. Ces trois configurations sont toutes attestées en grec ancien.

**Premier lexème** Ainsi, on rencontre régulièrement des postpositifs après les conjonctions (4.243a), les prépositions (4.243b) ou les articles (4.243c), qui n'ont pas normalement un statut autonome de mot prosodique.

- |       |    |                                    |                 |
|-------|----|------------------------------------|-----------------|
| 4.243 | a. | καί <b>μοι</b> λέγε                | Plat. Euth. 3a  |
|       |    | ὡς <b>μιν</b> θηρεύοντ' ἔλασεν σῦς | τ 465           |
|       | b. | ἐπὶ <b>δὲ</b> τοῖς ἐχθροῖς         | Lys. 4.13       |
|       |    | ἐν <b>δὲ</b> ἐκάστη                | B 509           |
|       | c. | ὁ <b>γὰρ</b> δῆμος                 | [Xén.] Ath. 1.8 |
|       |    | τῶν <b>δ'</b> ἄλλων                | φ 210+          |

Le groupe résultant est difficile à interpréter. Faut-il considérer que la structure est, par exemple, ( $\acute{\omicron}$ =γὰρ)<sub>ω</sub> (δῆμος)<sub>ω</sub>, c'est-à-dire que le prépositif et le postpositif forment ensemble un mot prosodique séparé du mot lexical, ou bien que c'est toute la structure qui compte comme une unité, sous la forme ( $\acute{\omicron}$ =γὰρ=δῆμος)<sub>ω</sub>? Les indices métriques sont ambigus à cet égard : ainsi, dans les textes métriques, les groupes *pq* de toute forme syllabique sont autorisés à la fois avant des ponts métriques (4.244a), ce qui suggère une lecture (*pqM*)<sub>ω</sub>, et avant des césures, voire avant une fin de vers (4.244b), ce qui indique une lecture (*pq*)<sub>ω</sub> (*M*)<sub>ω</sub> [Devine & Stephens 1994 : 319–323].

- 4.244 a. Τίνας λόγους ἐροῦσιν· ἐν **γὰρ** τῷ μαθεῖν  
 Soph. OC 115 [d'après Devine & Stephens 1994 : 322]
- b. τό **τε** | πατρῶον αἶμα Soph. OT 995–996 [d'après Devine & Stephens 1994 : 320]

En somme, le groupe *pq* peut soit constituer un mot prosodique autonome, soit rester prépositif. Un point intéressant, qui a été noté par Marshall [1987 : 29–34], est que l'option *pqM* n'est pas possible pour ἄν ni pour les pronoms personnels, anaphoriques et indéfinis lorsque le prépositif est un article ou une préposition (sauf, bien sûr, lorsque le pronom est directement gouverné par la préposition). Ainsi, on ne trouve jamais \*τὸν ἄν δῆμον ni \*ἀπό με τοῦ χωρίου<sup>154</sup>. Lorsqu'il s'agit d'une

154. Cette restriction n'est pas sans exceptions : cf. οἱ γὰρ **μιν** Σελινούσιοι (Hdt. 5.46).

conjonction ou d'un adverbe prépositif, les mêmes postpositifs sont, selon les cas, rares ou exclus. Il s'agit donc là d'une configuration typique des postpositifs de la première classe.

**Le premier mot prosodique** On rencontre également, très fréquemment, des postpositifs qui sélectionnent comme hôte le premier mot prosodique, c'est-à-dire un mot lexical précédé d'un ou plusieurs prépositifs : conjonctions (4.245a), prépositions (4.245b), préposition+article (4.245c), articles (4.245d)<sup>155</sup>, ou encore après un groupe de deux ou plusieurs prépositifs (4.245e).

4.245	a. καὶ δοκέουσι <b>δέ μοι</b> καὶ τότ' ἄρα	Hdt. 2.44.5 P 593+
	b. ἀπὸ τούτων <b>τοίνυν</b> τῶν ἀγαθῶν ἐκ πυκνῆς <b>δ'</b> ὕλης	[Xén.] Ath. 1.9 ζ128 [Ruijgh 1990: 639]
	c. ἐν τῷ αὐτῷ <b>δὲ</b>	Thuc. 3.11.4
	d. τῶν δούλων <b>δ'</b> αὖ καὶ τῶν μετοίκων τὸν ξεῖνον <b>δὲ</b>	[Xén.] Ath. 1.10 σ 420
	e. Καὶ ἐπὶ <b>μὲν</b> ταῖς μαρτυρίαις αὐταῖς ἀλλ' ἐν <b>γὰρ</b> Τρώων πεδίῳ	Ilsée 3.20 O 739

Ce qu'on peut observer ici, c'est la façon dont les prépositifs se combinent, entre eux et avec un mot lexical, pour former un seul mot prosodique qui servira d'hôte au postpositif. On n'a donc pas besoin de faire intervenir une règle spéciale pour les adverbes de phrases et connecteurs comme *ἀλλά* et *καί*, en disant qu'ils peuvent occuper soit la première position, soit une position  $\emptyset$  avant la clause [Halpern 2001, Fraenkel 1964c] : la similarité du comportement des prépositions et des articles à cet égard fait d'une explication purement prosodique une solution préférable. Il n'est pas question de mots qui seraient tantôt invisibles pour le placement des postpositifs, tantôt non. C'est plutôt que leur statut prosodique est variable. Soit ils sont considérés comme autonomes sur le plan prosodique, et dans ce cas ils forment un mot prosodique avec le postpositif :  $(p)_\omega (M)_\omega > (pq)_\omega (M)_\omega$ . Soit ils sont tenus pour dépendants de leur hôte, et c'est plutôt avec celui-ci qu'ils forment un mot prosodique, auquel s'ajoute le postpositif :  $(pM)_\omega > (pMq)_\omega$ . La seule difficulté que je vois dans cette analyse est qu'elle n'intègre pas les cas où tout l'ensemble  $pqM$  forme un mot prosodique, c'est-à-dire qu'elle ne rend pas compte du fait que le postpositif est alors bidirectionnel. On a l'impression d'une insertion du postpositif à l'intérieur du mot prosodique. Et c'est peut-être effectivement ce qui a lieu ici. Si l'on suit Hengeveld & Mackenzie [2008:390], on pourrait modéliser la structure interne des constituants de la même façon qu'on fait celle des clauses, de sorte qu'il y aurait également une position  $P^{1+1}$  à l'intérieur des constituants (et c'est bien celle qu'occupe, par exemple, la particule *γε* par rapport au constituant qui est dans sa portée). Cette position  $P^{1+1}$  à l'intérieur du premier syntagme pourrait alors accueillir des postpositifs dont la portée est plus large que ce

155. Sur l'emploi de l'article chez Homère avec une valeur proche de celle qu'il a en grec classique, voir GH [§2.243–245].

syntagme ; le postpositif serait ainsi incorporé au syntagme, ce que refléterait la bidirectionnalité de l'attachement prosodique. Le résultat, du point de vue prosodique, serait le suivant :  $(pM)_\omega > (pqM)_\omega$ . Néanmoins, on parviendrait à la même conclusion en postulant que, dans une séquence  $pq$ , le prépositif peut transmettre la direction de son attachement au postpositif qui le suit ; l'unité composite qui résulte de l'adjonction d'un postpositif hériterait ainsi simplement des propriétés prosodiques de l'hôte :  $pq > pp$ .

**Le premier constituant** Enfin, le grec ancien présente également, quoique de façon plus rare, des postpositifs dont l'hôte est le premier constituant. Bien sûr, il arrive très souvent que la fin du premier constituant coïncide avec celle du premier mot prosodique, mais ce n'est pas toujours le cas. On ne peut être sûr que c'est le constituant qui est l'hôte, et non le premier mot prosodique, que lorsque le premier constituant comprend plus d'un mot prosodique (exemple 4.246).

- |       |   |              |
|-------|---|--------------|
| 4.246 | a. μεγάλην ἀρχὴν μιν καταλύσειν                     | Hdt. 1.53.13 |
|       | b. ἐς τριηκοσίας καὶ ἐξήκοντα διώρυχάς μιν διαλαβών | Hdt. 1.190.1 |
|       | c. Αὐτίκ' ἔπειτά οἱ οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσεν   | β379         |
|       | d. Αἰ γὰρ δὴ ψυχῆς τε καὶ αἰώνος σε δυναίμην        | 1523         |

En prose classique, des exemples comme 4.246a–b sont sporadiques, et ne concernent que les pronoms<sup>156</sup>. Il y a une bonne raison à cela : c'est que les pronoms, contrairement aux autres postpositifs, sont référentiels. Ils provoquent donc, quand ils sont placés à l'intérieur d'un autre constituant, une rupture de l'intégrité des domaines. Cette stratégie n'est d'ailleurs pas impossible, comme en témoigne l'exemple 4.247 ; c'est même la règle chez Homère, où des configurations comme 4.246d sont extrêmement rares.

- |       |   |                      |
|-------|---|----------------------|
| 4.247 | (φάναι δὲ) <sub>i</sub> ( Καρίη μιν γλώσση χρᾶν) <sub>i</sub><br>θεσπέσιον γὰρ σφιν φόβον ἔμβαλε Φοῖβος Ἀπόλλων | Hdt. 8.135.3<br>P118 |
|-------|---|----------------------|

Quelle explication peut-on fournir lorsque l'hôte du postpositif est un constituant composé de plusieurs mots prosodiques ? Si l'on s'en tient à la nature essentiellement prosodique de la loi de Wackernagel, on doit en conclure que le premier constituant peut, dans certains cas, former une unité prosodique si étroite que le postpositif ne peut l'interrompre. C'est bien ce qui se passe avec des expressions lexicalisées comme ἴσα πρὸς ἴσα dans l'exemple 4.248, ainsi que, sans doute, αὐτίκ' ἔπειτα (21×) dans l'exemple 4.246d ci-dessus.

- |       |   |            |
|-------|---|------------|
| 4.248 | (Les Perses expliquent l'origine du conflit avec les Grecs : l'enlèvement d'Io par les Phéniciens, suivi de l'enlèvement d'Europe par les Crétois.)<br>(Ταῦτα μὲν δὴ) <sub>i</sub> (ἴσα πρὸς ἴσα σφι γενέσθαι) <sub>i</sub> . | Hdt. 1.2.6 |
|       | Jusqu'ici, les torts se compensaient.   |            |

156. Pour des exemples hors de la prose, voir Devine & Stephens [1994:307] (Esch. Ag. 606, Ar. Gr. 344).

Néanmoins, j'aimerais proposer une restriction encore plus grande à la possibilité de postposer un pronom clitique à un constituant formé de plusieurs mots prosodiques. En effet, tous les exemples que j'ai rencontrés sont susceptibles d'une autre explication, où l'on se rend compte que l'hôte ne forme justement pas un constituant. Ainsi, le fameux passage d'Hérodote (4.246b = 4.249) révèle toute son ironie si on le traduit comme je l'ai fait, en y lisant une construction à <FocR> préclausal [Goldstein 2010 : 155–157].

- 4.249 (À Crésus qui lui demande s'il doit partir en guerre contre les Perses, les oracles de Delphes et d'Amphiaraos à Thèbes donnent les mêmes réponses.)  
 ... προλέγουσαι Κροίσω, ἣν στρατεύηται ἐπὶ Πέρσας, (μεγάλην)<sub>i</sub> (ἀρχὴν μιν καταλύσειν.)<sub>i</sub> Hdt. 1.53.13  
 ...qui prédisaient à Crésus que, s'il faisait la guerre aux Perses, grand serait l'empire qu'il détruirait.

Enfin, la même analyse à <FocR> préclausal est possible pour l'exemple 4.246c (= 4.250) : le fait que Cyrus divise le fleuve en canaux est présupposé, et l'assertion porte précisément sur le nombre total, impressionnant, de ces canaux.

- 4.250 (Pour punir le fleuve Gyndès qui lui a emporté l'un des ses chevaux sacrés, Cyrus décide de l'affaiblir : il fait donc creuser par chaque moitié de son armée 180 canaux pour le diviser.)  
 (Ὄς δὲ τὸν Γύνδην ποταμὸν ἐτείσατο Κῦρος)<sub>i</sub> (ἐς τριηκοσίας καὶ ἐξήκοντα)<sub>i</sub> (διώρυχάς μιν διαλαβών...)<sub>i</sub> Hdt. 1.190.1  
 Quand Cyrus eut puni le fleuve Gyndès en le divisant en trois cent soixante canaux, (il reprit sa marche.)

Si les rares exemples en prose s'avèrent en fait relever d'une autre explication<sup>157</sup>, on peut éliminer l'option de placer les pronoms clitiques après le premier constituant. Seul le pronom anaphorique αὐτ- aurait alors accès à cette position. Celui-ci, en effet, répugne généralement à interrompre un constituant, sans doute parce que son statut non lexical n'est pas aussi affirmé que celui de μιν, et que la rupture de l'intégrité des domaines est bien plus flagrante avec αὐτ-. Cette restriction n'est cependant pas absolue, comme en témoigne l'exemple 4.251.

- 4.251 (Les Thébains ne sont pas prêts de trahir Athènes.)  
 Τοιαῦται γὰρ αὐτοὺς ἀνάγκαι κατελήφασιν ὥστε πολὺ ἂν θᾶπτον τὴν ὑμετέραν ἀρχὴν ἢ τὴν Λακεδαιμονίων συμμαχίαν ὑπομείναιεν. Isocr. 14.38  
 De telles contraintes les pressent qu'ils préféreraient endurer votre domination que l'alliance avec Sparte.

**Généralisation** En somme, on peut sans crainte adhérer à la généralisation de Goldstein [2010 : 54–58] selon laquelle les postpositifs prennent pour hôte le premier mot prosodique de leur domaine, en y ajoutant les précisions suivantes : premièrement, ce mot prosodique peut être un prépositif, et

157. Voir également l'exemple 4.296, p. 381.

transmettre (ou non) ses propriétés prépositives à la structure  $pq$  ; deuxièmement, cette tendance peut être contrée, dans le cas des pronoms (notamment  $\alpha\upsilon\tau$ -), par le principe d'intégrité des domaines, et c'est alors le constituant tout entier qui sert d'hôte au postpositif. Le caractère avant tout prosodique de cette description est volontaire, parce qu'il autorise une nécessaire souplesse dans l'application de la loi de Wackernagel : ainsi, dans l'exemple 4.252, on voit jouer deux définitions différentes de la  $P^{1+1}$  dans le même énoncé : alors que  $\tau\acute{o}\iota\nu\nu$  prend pour hôte le premier lexème (un article, donc un mot prépositif),  $\delta\acute{\epsilon}$  sélectionne le premier mot prosodique (une séquence  $pM$ ) ; quant à la chaîne  $\mu\acute{\epsilon}\nu \acute{\alpha}\nu \tau\iota\varsigma$ , on ne peut rien en dire, car son hôte est tout à la fois un lexème, un mot prosodique et un constituant.

- 4.252 (Τῷ **τοίνυν** πατρὶ τῷ ἐμῷ)<sub>i</sub> (ἄλλα **μὲν ἄν τις** ἔχοι ἐπικαλέσαι ἴσως,)<sub>i</sub> (εἰς χρήματα **δὲ** οὐδεις οὐδὲ τῶν ἐχθρῶν ἐτόλμησε πάποτε.)<sub>i</sub> Lys. 19.60  
 Mon père, il y a peut-être des choses pour lesquelles on pourrait lui faire un procès, mais pour une affaire d'argent, personne, pas même ses ennemis, n'a jamais osé le faire.

Cette concurrence des définitions de la  $P^{1+1}$  se produit jusque dans le même domaine, comme dans l'exemple 4.253, où  $\tau\epsilon$  sélectionne l'article, mais  $\acute{\alpha}\nu$  le premier mot orthotone.

- 4.253 (Il vaut mieux tuer les criminels qui ne peuvent s'amender.)  
 Τούς **τε** ἄλλους **ἄν** διπλῆ ὠφελοῖεν ἀπαλλαττόμενοι τοῦ βίου. Plat. Lois 862 e  
 D'autre part, ils procureront un double avantage aux autres en perdant la vie.

Il ne s'agit pas là d'une facétie de Platon, mais de l'application de restrictions spécifiques à  $\tau\epsilon$  et  $\acute{\alpha}\nu$  :  $\acute{\alpha}\nu$  ne se trouve jamais immédiatement après l'article, et  $\tau\epsilon$  rarement plus loin qu'immédiatement après l'article. De même, dans l'exemple 4.254,  $\delta\acute{\epsilon}$  est attaché au premier prépositif, mais  $\sigma\phi\iota$  ne se trouve qu'après le premier mot prosodique  $\acute{\eta}=\delta\acute{\epsilon}=\Pi\upsilon\theta\acute{\iota}\eta$ .

- 4.254 Ἡ **δὲ** Πυθίη **σφι** χρᾶ τάδε. Hdt. 1.66.8 [Goldstein 2010 : 63 (3.66)]  
 La Pythie leur rendit l'oracle suivant.

Ces restrictions idiosyncrasiques nécessiteraient une investigation séparée, qu'il n'y a pas lieu d'entreprendre ici. Il suffit, dans le cadre de cette étude, d'affirmer que l'hôte que sélectionne un postpositif est bien en règle générale le premier mot prosodique de son domaine, avec les précisions que j'y ai apportées.

#### 4.4.1.3 Domaines d'application de la loi de Wackernagel

Cette définition soulève un second problème, qui est de préciser le domaine par rapport auquel déterminer le premier mot prosodique. Ici encore, le traitement de cette question sera fait de façon

très succincte. Le domaine d'un postpositif, c'est-à-dire le domaine dont la frontière gauche définit l'hôte de ce postpositif, est avant tout un domaine syntaxique, dans la mesure où il est déterminé par la portée syntaxique du postpositif. Ainsi, certains postpositifs, ont une portée sur tout l'énoncé : leur hôte sera donc le mot prosodique le plus à gauche de l'énoncé, y compris la position P<sup>pré</sup>. Lorsqu'un postpositif a pour portée la clause seulement (comme c'est le cas de la particule modale ἄν ou des pronoms représentant un argument du verbe), c'est le premier mot prosodique de la clause qu'il prendra pour hôte. Enfin, lorsque la portée d'un postpositif est un constituant (comme c'est souvent le cas avec γε), il s'attachera au premier mot prosodique de celui-ci.

4.255		[ P <sup>pré</sup> [ Clause centrale [ Constituant] ... ] P <sup>post</sup> ]
a.	Énoncé ( $q_e$ )	[ ω q ]
b.	Clause ( $q_c$ )	[ ω q ]
c.	Constituant ( $q_s$ )	[ ω q ]

Mais la détermination syntaxique du domaine des clitiques doit être traduite en termes prosodiques pour que la loi de Wackernagel puisse s'appliquer. En appliquant aux différents domaines la généralisation formulée par Goldstein [2010:70] pour les postpositifs de portée clausale, on peut énoncer la Règle 24.

**Règle 24. Position des postpositifs :**

Les postpositifs sélectionnent un hôte à la frontière gauche d'une UI (ou, pour les postpositifs dont la portée est restreinte à un constituant, un groupe phonologique φ). Cette UI est l'UI la plus à gauche du domaine syntaxique auquel appartient le postpositif. L'hôte est défini comme le premier mot prosodique de l'UI concernée, y compris des prépositifs (qui peuvent alors transmettre la direction de leur attachement prosodique au postpositif qui les suit), et à moins que ne s'applique le principe d'intégrité des domaines.

J'illustrerai la Règle 24 avec l'exemple 4.256, où l'on rencontre des postpositifs dans les différentes positions possibles.

4.256	(Ἔτι τοίνυν) <sub>1</sub> (ἐνθ'ένδε ἄν μᾶλλον πᾶς τις <sub>1</sub> ὁμολογήσειεν ταῦτά ταῦτα) <sub>1</sub> (εἰ περὶ παντός τις <sub>2</sub> τοῦ εἵδους ἐρωτῶη ἐν ᾧ καὶ τὸ ὠφέλιμον τυγχάνει ὄν.) <sub>1</sub> Plat. Théét. 178a
	Bon, poursuivons : tout le monde pourrait mieux s'accorder sur ces mêmes points en posant pour commencer la question sur la classe entière dont fait partie l'avantageux.

La particule τοίνυν a une portée sur tout l'énoncé (voire tout le paragraphe) : par conséquent, son hôte est l'adverbe extraclausal ἔτι, dans son acception de en outre » ; en revanche, la particule modale ἄν, dont la portée est la clause centrale a pour hôte le premier mot prosodique de l'UI la plus à gauche de ce domaine, l'adverbe ἐνθ'ένδε ; de même, le pronom τις<sub>2</sub> porte uniquement sur la clause conditionnelle subordonnée, et s'attache donc au premier mot prosodique de la première UI de ce domaine, εἰ=περὶ=παντός. Enfin, le pronom τις<sub>1</sub> a pour domaine le seul sujet de la clause : son hôte est donc le premier (et seul) mot prosodique de ce domaine, πᾶς. Cependant, la différence de portée

des postpositifs est fréquemment obscurcie par la coïncidence des frontières gauches des différents domaines. Dans l'exemple 4.257, il se trouve que l'UI la plus à gauche du domaine sélectionné par τοίνυν est la même que celle de ἄν : les deux particules s'attachent donc au même hôte καλῶς, le <FocR> préclausal de l'énoncé<sup>158</sup>.

- 4.257 (L'Athénien a exposé le système des charges publiques.)  
 Καλῶς τοίνυν ἄν ἡμῖν ἢ πρεσβυτῶν ἔμφρων παιδιὰ μέχρι δεῦρ' εἶη τὰ νῦν διαπεπαι-  
 σμένη. Plat. Lois 769a  
 On dirait que le jeu d'esprit de nos anciens, jusqu'ici, a été bien joué pour l'instant.

Chez Homère, les mêmes phénomènes s'observent : dans l'exemple 4.258, la particule connective δέ est placée par rapport à la frontière gauche de l'énoncé, mais la particule modale ἄν par rapport à celle de la clause.

- 4.258 (« Je vais énumérer les chefs de l'armée achéenne. »)  
 (Πληθὺν δ')<sub>i</sub> (οὐκ ἄν ἐγὼ μυθήσομαι)<sub>i</sub> (οὐδ' ὀνομήνω.)<sub>i</sub> B 486  
 Mais la masse des soldats, je ne pourrai pas la dire ni l'énumérer.

Il faut cependant noter que le découpage prosodique de l'énoncé dépend, à tous les niveaux de la hiérarchie, de différents facteurs (rapidité du débit, registre de langue, etc.) qui peuvent contrer la correspondance avec les unités syntaxiques [Devine & Stephens 1994 : 225–284]. Il n'y a donc pas corrélation absolue entre les domaines prosodiques et les domaines syntaxiques. Même des éléments clairement extraclausaux comme des vocatifs ou des interpellatifs peuvent à l'occasion être incorporés à une UI, comme dans les exemples 4.259a–b, déjà notés par Wackernagel [1892 : 343].

- 4.259 a. (Πάτροκλέ μοι δειλῆ πλείστον κεχαρισμένη θυμῷ)<sub>i</sub> T 287  
 b. (Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε)<sub>i</sub> (καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον)<sub>i</sub> K 320+

De même, en prose classique, il arrive que les postpositifs appartenant à une incise elle-même placée en deuxième position soient en fait postposés au premier mot prosodique de l'énoncé. Dans l'exemple 4.260, on voit ainsi les postpositifs de l'incise ἄν et τις former une chaîne avec le postpositif de la clause οὖν.

- 4.260 (Τί οὖν [ἄν τις εἴποι])<sub>i</sub> (ταῦτα λέγεις ἡμῖν νῦν)<sub>i</sub> Dém. 1.14  
 Mais pourquoi, dira-t-on, tu nous dis cela maintenant ?

Cette autonomie partielle de la partition prosodique de l'énoncé par rapport à sa structure syntaxique rend particulièrement efficace, voire nécessaire, l'explication du placement des postpositifs selon la loi de Wackernagel par la prosodie plutôt que par la syntaxe : on peut ainsi rendre compte à la fois des régularités et des irrégularités qu'on rencontre dans les textes.

158. On remarque incidemment qu'on tient là un argument contre une formalisation des <FocR> préclausaux en PPRé. La configuration de l'exemple 4.257 invite à croire que ces <FocR> sont préclausaux, mais pas par rapport à la clause centrale.



**Cohésion des clauses** Comme l’a montré Goldstein [2010], une telle conception du placement des postpositifs a pour conséquence qu’ils peuvent servir à diagnostiquer la cohésion sémantique entre les clauses d’un même énoncé. Par exemple, dans des séquences composées d’une clause participiale et d’une clause principale, la présence dans la première d’un postpositif appartenant à la seconde signale qu’il s’agit d’une seule UI, ce qui marque l’étroite cohésion sémantique entre les deux. On pourra donc distinguer les participiales qui modifient la clause et celles qui ne modifient que le verbe. Les exemples 4.261–4.262 forment à cet égard ce qui s’approche le plus d’une paire minimale. Dans le premier, la participiale exprime une condition qui rend possible l’état de chose évoqué par la principale : ce n’est que si le monarque fait preuve des qualités requises (Darius compare les trois régimes sous leur forme idéale et parfaite) que son administration pourra être qualifiée d’irréprochable. C’est donc la clause que modifie la participiale ; par conséquent, elle forme une UI séparée, ce qui se trahit par la position de la particule ἄν après le premier mot prosodique de la clause principale.

4.261 (*Discours de Darius pour défendre la monarchie : le meilleur régime est celui où l’homme le plus qualifié est au pouvoir.*)

(Γνώμη γὰρ τοιαύτη χρεώμενος)<sub>i</sub> (ἐπιτροπεύοι ἄν ἀμωμήτως τοῦ πλήθους.)<sub>i</sub>

Hdt. 3.82 [Goldstein 2010:177 (8.10)]

S’il fait usage d’un esprit de cette qualité, il pourra gouverner la foule de façon irréprochable.

Dans le second, en revanche, la participiale modifie le verbe lui-même, en exprimant la manière dont Scylès effectue ses promenades sur l’agora. La participiale forme donc une seule UI avec la clause principale, et la particule ἄν peut sélectionner son hôte à la frontière gauche de cette UI. Du point de vue sémantique, la portée de ἄν, qui indique l’itération, s’étend également au participe.

4.262 (*Le Scythe Scylès a coutume de revêtir l’habit grec, Ἑλληνίδα ἐσθῆτα.*)

(Ἐχων δ’ ἄν ταύτην ἠγόραζε οὔτε δορυφόρων ἐπομένων οὔτε ἄλλου οὔδενός.)<sub>i</sub>

Hdt. 4.78 [Goldstein 2010:173 (8.1)]

Avec ce vêtement il se promenait sur l’agora, sans gardes ni aucune autre escorte.

Quant aux particules connectives γὰρ et δέ, elles ont tout l’énoncé dans leur portée ; leur hôte est donc le mot prosodique le plus à gauche de l’UI la plus à gauche de chacun des énoncés. Aussi sa position est elle tantôt différente de celle de ἄν (4.261), tantôt non (4.262). On voit donc que c’est la partition prosodique, en tant qu’elle reflète la structure syntaxique d’un énoncé, qui commande le choix de l’hôte des postpositifs.

**Montée du postpositif** Il y a notamment un phénomène qui s’explique particulièrement aisément si l’on part d’une théorie prosodique pour expliquer le placement des postpositifs : comme l’avait déjà noté Wackernagel [1892:358], un pronom postpositif appartenant à un domaine inférieur de la

structure d'un énoncé peut sélectionner un hôte appartenant à un niveau supérieur. C'est ainsi que, dans l'exemple 4.263, le pronom αὐτήν, qui est l'objet du participe substantivé ὁ θρέψων, est néanmoins placé en P<sup>I+1</sup> de la clause principale, alors que la Règle 24 prédit \*καὶ οὐκ ἦν ὁ θρέψων αὐτήν.

- 4.263 (Présentation de l'ancienne nourrice du plaignant, que son père avait affranchie et qui avait ensuite vécu avec son mari.)  
 (Ὡς δὲ οὗτος ἀπέθανεν)<sub>i</sub> (καὶ αὐτὴ γραῦς ἦν)<sub>i</sub> (καὶ οὐκ ἦν αὐτήν ὁ θρέψων)<sub>i</sub> (ἐπανήκεν ὡς ἐμέ.)<sub>i</sub> Dém. 47.55  
 Et comme [son mari] était mort, qu'elle était elle-même vieille, et qu'elle n'avait personne pour s'occuper d'elle, elle est revenue vers moi.

Que ce type de configuration appelle une explication prosodique avant tout est confirmé par la tendance inverse, bien documentée [KG §600.3, CK §60.5.2, 2.60.5.2], lorsqu'une clause principale partage un objet avec une clause dépendante, de construire celui-ci au cas exigé par le verbe de la principale : ainsi, dans l'exemples 4.264, le génitif de συμμαχίης τινός [...] μεγάλης lui est assigné par ἔδεε, non par ἐξευρεθῆναι.

- 4.264 (Aristagoras de Milet s'embarque en direction de Sparte.)  
 Ἔδεε γὰρ δὴ συμμαχίης τινός οἱ μεγάλης ἐξευρεθῆναι. Hdt. 5.38  
 Il lui fallait en effet se trouver quelque part une alliance puissante.
- 4.265 Μνηστήρες δὲ πάροιθεν Ὀδυσσῆος μεγάροιο  
 δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέησιν ἰέντες. δ 625–626  
 Les prétendants, devant le palais d'Ulysse, s'amusaient au lancer de disque et de javelot.

Pareillement, dans l'exemple 4.265, le marquage au datif de δίσκοισιν [...] καὶ αἰγανέησιν est dû à τέρποντο, non à ἰέντες. Par conséquent, si dans l'exemple 4.263 αὐτήν était intégré syntaxiquement à la principale, il serait au datif. Ce n'est pas le cas, et la position de αὐτήν après le premier mot prosodique de la clause principale καὶ=οὐκ=ἦν est due à la fusion prosodique des deux domaines syntaxiques.

## 4.4.2 Domaines prosodiques, domaines syntaxiques

### 4.4.2.1 Postpositifs et <TopR>

**Position postverbale des postpositifs (P<sup>V+1</sup>)** Malgré sa validité générale, la Règle 24 achoppe sur un point précis : deux catégories de postpositifs, les pronoms et ἄν (classes 2–5 dans le Tableau 5), ont, semble-t-il, une position alternative en plus de la P<sup>I+1</sup>. En effet, elles peuvent choisir également

pour hôte le verbe, et se trouver ainsi dans la position immédiatement postverbale ( $P^{V+1}$ ) [Marshall 1987]. Ces deux positions alternent librement, parfois dans la même phrase :

- 4.266 Οὐδὲν ἄν ὦν νυνὶ πεποιήκεν ἔπραξεν, οὐδὲ τοσαύτην ἐκτήσατ' ἄν δύναμιν. Dém. 4.5  
Il n'aurait rien fait de ce qu'il a accompli aujourd'hui, et il n'aurait pas acquis une si grande puissance.

On rencontre donc fréquemment en prose classique des exemples comme 4.267, où le pronom  $\mu\upsilon\upsilon$  est en  $P^{V+1}$ , ou 4.268, avec  $\alpha\upsilon\tau\omicron\iota\varsigma$  dans cette même position.

- 4.267 (*Richesse de Babylone : alors que l'empire perse est divisé en plusieurs districts pour la levée de l'impôt,...*)  
... τοὺς τέσσερας μῆνας τρέφει  $\mu\upsilon\upsilon$  ἢ Βαβυλωνίη χώρα. Hdt. 1.192.5  
... la Babylonie le nourrit pendant quatre mois.
- 4.268 (*La note trouvée sur le bateau de l'accusé par les accusateurs n'a été découverte que lors d'une seconde fouille, pas durant la première.*)  
Τότε μὲν γὰρ οὐπω οὕτω ἐμεμηχάνητο  $\alpha\upsilon\tau\omicron\iota\varsigma$ . Antiph. 5.55  
C'est qu'à ce moment-là elle n'avait pas encore été fabriquée par eux.

Chez Homère, la position  $P^{V+1}$  est rarement employée, même si elle n'est pas impossible pour les pronoms, comme l'attestent les exemples 4.269–4.270.

- 4.269 (*Les Achéens réussissent à emporter le corps de Patrocle.*)  
Ὦς οἱ γ' ἐμμεαῶτε νέκυν φέρον ἐκ πολέμοιο  
νῆας ἐπι γλαφυράς· ἐπὶ δὲ πτόλεμος τέτατό  $\sigma\phi\iota\nu$   
ἄγριος ἦϋτε πῦρ. P 735–737  
Voilà donc comment [les deux Ajax] s'acharnaient à porter le cadavre loin du combat, vers les bateaux creux. Et derrière eux se déployait une lutte sauvage comme un incendie.
- 4.270 (*Circé accueille Ulysse et ses compagnons qui reviennent de l'Hadès.*)  
Ἄμα δ' ἀμφίπολοι φέρον  $\alpha\upsilon\tauῆ$   
σίτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἶθοπα οἶνον ἐρυθρόν. μ 19  
En même temps, des servantes apportaient pour elle pain, viandes abondantes et vin rouge aux reflets fauves.

Au cours de l'histoire du grec, cette position  $P^{V+1}$  devient de plus en plus fréquente [Dunn 1989, Taylor 1990, Marshall 1987:15], même si les conditions précises de cette évolution diachronique sont difficiles à discerner. Cependant, tous les postpositifs n'ont pas accès à cette position  $P^{V+1}$  : seuls les pronoms clitiques,  $\alpha\upsilon\tau\epsilon$ - et  $\acute{\alpha}\nu$  sont autorisés à l'occuper, tandis que les postpositifs de la classe 1 (comme  $\delta\acute{\epsilon}$ ,  $\mu\acute{\epsilon}\nu$ ,  $\gamma\acute{\alpha}\rho$ , etc.) obéissent toujours à la loi de Wackernagel [Luraghi 1990], telle que formulée par la Règle 24 ; chez Homère, la restriction est encore plus sévère, puisque la particule modale  $\acute{\alpha}\nu/\kappa\epsilon$  ne se rencontre pas en  $P^{V+1}$ . La grande différence entre les deux séries est que les pronoms ont une fonction référentielle, qui leur permet d'exprimer des arguments du verbe, contrairement aux connecteurs et autres particules. Quant à  $\acute{\alpha}\nu$ , qui de toutes les particules a le comportement le plus singulier, sa mobilité est sans doute due à son étroite association avec le verbe.

Pour justifier la définition de cette position alternative par son caractère immédiatement post-verbal, on peut s'appuyer sur le fait suivant : la  $P^{V+1}$  est aussi la dernière position possible pour les postpositifs, c'est-à-dire la position la plus à droite qu'ils peuvent occuper. C'est ce qu'on pourrait appeler la seconde loi de Wackernagel, qui affirme que  $\acute{\alpha}\nu$ , s'il n'est pas en  $P^{I+1}$ , ne se trouve jamais plus loin dans l'énoncé qu'en  $P^{V+1}$  [Wackernagel 1892:392]. La validité de cette loi peut se mesurer à la rareté des infractions : ainsi, pour  $\acute{\alpha}\nu$ , Marshall [1987:36] compte seulement 37 exceptions, dans un corpus composé de toutes les œuvres de Thucydide, Platon et Démosthène. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle vaut également pour les pronoms postpositifs  $\tau\iota\varsigma$ ,  $\mu\text{-}$  et  $\alpha\upsilon\tau\text{-}$ , comme l'a montré Marshall [1987], en fournissant une liste complète des contre-exemples chez ces mêmes auteurs. De plus, si l'on considère les exemples de Goldstein [2010] de pronoms postpositifs ou de la particule  $\acute{\alpha}\nu$  qui ne se trouvent pas en  $P^{I+1}$ , on se rend compte que c'est presque à chaque fois parce qu'ils sont en  $P^{V+1}$ .

Cela revient à dire que les pronoms postpositifs, quand ils ne sont pas placés en  $P^{I+1}$ , occupent de préférence une position qui est aussi la position typique des  $\langle\text{TopR}\rangle$ . On a vu plus haut que le plus souvent, le TopR est justement exprimé par un pronom (ou par  $\emptyset$  quand il s'agit du sujet d'une forme verbale finie) ; on n'exprime en général le TopR par un SN ou un démonstratif que dans les conditions discursives qui ont été détaillées ci-dessus<sup>159</sup>. S'ajoute donc, à l'identité de la fonction pragmatique des pronoms et des  $\langle\text{TopR}\rangle$ , une similarité de comportement syntaxique. Je vais donc m'attacher à montrer que cette ressemblance n'est pas fortuite, en laissant de côté le fonctionnement spécifique de la particule  $\acute{\alpha}\nu$ .

**Similarité du comportement des postpositifs et des  $\langle\text{TopR}\rangle$**  Examinons d'abord de plus près en quoi le comportement syntaxique des pronoms postpositifs et des expressions de TopR sont semblables. Non seulement les pronoms postpositifs qui ne sont pas en  $P^{I+1}$  occupent, en règle générale, la même position structurale dans la phrase que les  $\langle\text{TopR}\rangle$ , mais même les exceptions à cette règle (quand le pronom postpositif n'est ni en  $P^{I+1}$ , ni en  $P^{V+1}$ ) sont le plus souvent provoquées par les mêmes facteurs. On trouve ainsi des pronoms postpositifs dans les positions suivantes (dont certaines, à ma connaissance, ne sont pas attestées chez Homère, où les infractions à la loi de Wackernagel sont beaucoup moins nombreuses qu'en grec classique) :

► D'abord, il arrive très souvent qu'un pronom postpositif se trouve après ou à l'intérieur d'un  $\langle\text{TopNR}\rangle$  ou d'un  $\langle\text{TopCE}\rangle$ . Cependant, c'est la plupart du temps une conséquence mécanique du placement du pronom en  $P^{I+1}$ , où il suit la plupart du temps (le premier élément d') un  $\langle\text{TopCE}\rangle$

159. Voir la section 3.3.3, p. 206 sq.

ou <TopNR>, dont la position est au début de la proposition. On ne peut donc pas savoir, dans de tels cas, si la fonction pragmatique de l'hôte a quoi que ce soit à voir avec la position du postpositif.

► Deuxièmement, on trouve des pronoms postpositifs après un <FocR> préverbal (exemples 4.271–4.272) ou à l'intérieur d'un tel constituant (exemple 4.273–4.274), c'est-à-dire également une des positions alternatives des <TopR><sup>160</sup> :

- 4.271 (Apriès a chargé Patarbémis de lui amener Amasis vivant.)  
 Ὁ Ἄμασις [ ... ] ἐπάρας ἀπεματάϊσε καὶ τοῦτό μιν ἐκέλευε Ἀπρίη ἀπάγειν.  
 Hdt. 2.162.14  
 Amasis [ ... ] leva la cuisse pour lâcher un vent, en lui disant de rapporter cela à Apriès.

Cet exemple est remarquable, parce qu'on trouve la plupart du temps chez Hérodote la séquence continue καὶ μιν (31×) ; ici, cependant, le pronom clitique semble attiré par le <FocR> τοῦτο. De même, dans l'exemple 4.272, la séquence normale καὶ ποτε (6×) est brisée, et le postpositif placé après le <FocR> κύντερον ἄλλο.

- 4.272 (Ulysse voit passer les servantes qui vont coucher avec les prétendants.)  
 Τέτλαθι δὴ, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης.  
 v 18  
 Courage, mon cœur ! Tu as déjà eu plus sauvage à supporter.

Dans l'exemple 4.273, le pronom postpositif μιν est placé à l'intérieur du <FocR> οὐδεμία [ ... ] πυρίη.

- 4.273 (Description des bains de vapeur chez les Scythes, qui jettent une sorte de graine de pavot sur des pierres brûlantes.)  
 Τὸ δὲ θυμῶν ἐπιβαλλόμενον καὶ ἀτμίδα παρέχεται τοσαύτην ὥστε Ἑλληνικὴ οὐδε-  
 μία ἂν μιν πυρίη ἀποκρατήσειε.  
 Hdt. 4.75.5  
 Elle fume quand on la jette et produit une telle vapeur que, chez les Grecs, aucun bain de vapeur ne le surpasse.

L'exemple 4.274 est semblable, avec μιν à l'intérieur du <FocR> τοίου [ ... ] θάρσευς ; mais cette position concorde ici avec la position P<sup>I+1</sup>.

- 4.274 (Athéna donne de l'audace à Ménélas : comparaison avec l'audace de la mouche.)  
 Τοίου μιν θάρσευς πλήσε φρένας ἀμφὶ μελαίνας.  
 P 573  
 Telle était l'audace dont elle remplit son âme sombre.

Le problème de ces exemples préverbaux, c'est qu'on peut toujours invoquer le caractère extracausal des expressions topiques précédant l'hôte du postpositif, qui seraient alors des Thèmes. Cependant, le postpositif peut aussi sélectionner un hôte postverbal ; dans ce cas, comme lorsque le postpositif est en P<sup>V+1</sup>, il n'y a évidemment pas lieu de considérer tout ce qui précède comme des Thèmes, puisqu'il ne s'agit pas forcément d'expressions topiques. De fait, si l'on admet la possibilité que le postpositif puisse prendre pour hôte un <FocR>, il y a là un procédé qui rappelle ce que

160. Voir ci-dessus p. 213.

Adams [1994a] décrit pour le latin : le pronom postpositif s'attache à un « hôte focalisé », particulièrement proéminent dans la phrase. Cette configuration est bien sûr beaucoup plus courante pour les postpositifs que pour les <TopR>, qui n'interrompent que très rarement le groupe <FocR> <Verbe>, comme on l'a vu. Cependant, cette différence statistique (l'extrême rareté de la séquence <FocR> <TopR> <Verbe> par rapport à l'emploi relativement fréquent de la configuration <FocR> <Pronom> <Verbe>) doit sans doute être attribuée à la différence de statut phonologique et cognitif entre un pronom et un SN : un pronom, et plus encore un pronom clitique, est placé plus bas qu'un SN sur l'échelle de complexité croissante, telle que S. Dik l'a établie pour expliquer un principe d'ordre des constituants (4.275)<sup>161</sup> :

4.275 clitique < pronom < SN < apposition < proposition subordonnée

[d'après Dik 1997b : 411]

► Enfin, des expressions postverbales peuvent également servir d'hôte au postpositif. Dans ce cas, la seconde loi de Wackernagel est enfreinte, car le postpositif se trouve plus à droite qu'en P<sup>V+1</sup>. Deux situations sont possibles, qui sont toutes deux attestées (mais chez Homère, je n'en connais pas d'exemple). D'une part, le postpositif peut se placer après un élément du <DFoc> (exemple 4.276) ou à l'intérieur d'une telle expression (exemple 4.277)<sup>162</sup> :

4.276 (Fin du l'argumentation : il n'est pas nécessaire d'en dire plus.)

Ἐγὼ δ' ὑμῶν δέομαι καταψηφίσασθαι Θεομνήστου, ἐνθυμουμένους ὅτι οὐκ ἂν γένοιτο τούτου μείζων ἄγων μοι. Lys. 10.31

Je vous demande de condamner Théomnestos, en songeant bien qu'il ne pourrait y avoir pour moi de procès plus important que celui-là.

4.277 (Bataille navale de Kynos Sèma.)

Ἐπειγομένων δὲ τῶν Πελοποννησίων πρότερόν τε ξυμμιξίαι, καὶ κατὰ μὲν τὸ δεξιὸν τῶν Ἀθηναίων ὑπερσχόντες αὐτοὶ τῷ εὐωνύμῳ ἀποκλήσαι τοῦ ἕξω αὐτοὺς ἐκπλοῦ. Thuc. 8.104.4

Les Péloponnésiens n'avaient qu'une hâte : entrer en action les premiers ; au niveau de la droite athénienne, ils voulaient, en débordant par leur propre gauche, couper à l'adversaire la route de l'extérieur...

D'autre part, il peut se placer après un <TopR> lexical (exemple 4.278) ou la deuxième partie d'un constituant discontinu (exemple 4.279). Dans cette configuration, on n'est pas éloigné d'une structure à <TopR> multiple<sup>163</sup> :

4.278 (Triton apparaît à Jason, bloqué entre les deux bras d'un port, et lui indique le chemin.)

Πειθομένου δὲ τοῦ Ἰήσονος οὕτω δὴ τὸν τε διέκπλοον τῶν βραχέων δεικνύναι τὸν Τρίτωνά σφι. Hdt. 4.179.3

161. C'est une reformulation du fameux *Gesetz der wachsenden Glieder* [Behaghel 1909].

162. Cf. pour les <TopR> les exemples 3.104–3.107, p. 211 sq.

163. Cf. les exemples 3.120–3.122 p. 215 sq. et 3.162–3.163 p. 234 sq.

Jason obéit et c'est ainsi que Triton lui aurait montré la route pour passer entre les fourches.

4.279 (« *Observez l'honnêteté avec laquelle je traite cette question...* »)

...ὄς εἰς μὲν ταύτην τίθεμαι τὴν τάξιν αὐτὸν ἐν ἣ πλείστης ἂν τυγχάνοι τιμῆς.

Dém. 23.24

... moi qui le range dans cette catégorie qui lui vaudra le plus de respect.

En somme, le postpositif peut choisir pour hôte un élément prosodiquement saillant de l'énoncé (dans le cas du <TopR>, l'ensemble de la séquence peut être considéré comme une chaîne de pospositifs), exactement comme le stipulait la Règle 11 sur le placement alternatif des <TopR>. De plus, deux particularités positionnelles doivent être soulignées : la première est que les deux classes sont soumises à la même restriction qui les empêche d'être placées en position initiale dans leur domaine ; la seconde, qu'elles peuvent toutes deux interrompre un autre constituant. Le Tableau 4.5 résume la similarité entre le comportement syntaxique des pronoms postpositifs et des <TopR>.

Position	<TopR>	Pronom
Position péninitiale (P <sup>I+1</sup> )	±	++
Après le verbe (P <sup>V+1</sup> )	++	++
Après élément du <DFoc>	+	+
Après <TopR> (postverbal)	+	+
Après 2 <sup>e</sup> élément d'un constituant discontinu	+	+
Après <FocR>	±	+
Après <TopNR>	+	(+)
Après <TopCE>	+	(+)
À l'intérieur d'un constituant	±	±
En début de clause (P <sup>I</sup> )	-	-

- interdit | ± rare | + courant | ++ régulier | (+) indécidable

Tableau 4.5 Les positions possibles des <TopR> et des pronoms postpositifs

**Discussion** La ressemblance entre le comportement syntaxique des <TopR> et des pronoms postpositifs étant donc établie, il convient de lui trouver une explication. Qu'est-ce qui peut donner à des expressions lexicales, les <TopR>, des caractéristiques de postpositifs ?

Le premier argument est que les SN désignant des référents ratifiés sont le plus souvent marqués par une réduction de leur statut phonologique : la désaccentuation est, sans doute universellement, le signe de la ratification [Lambrecht 1994 : 324, Lambrecht & Michaelis 1998]. C'était donc vraisemblablement le cas des <TopR> lexicaux ; à plus forte raison, cela vaut pour les pronoms clitiques, qui

ont grammaticalisé cette désaccentuation (pour  $\alpha\upsilon\tau-$ , son statut prosodique réel était débattu dès l'Antiquité<sup>164</sup>). Il y a là un nouveau point de contact entre les <TopR> et les pronoms postpositifs : leur statut phonologique réduit.

De façon générale, la distinction entre les classes de postpositifs et de mots lexicaux n'est pas toujours très nette [Goldstein 2010:58–60] : ainsi, on enseigne traditionnellement que l'opposition, au nominatif, des pronoms  $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$  et  $\sigma\acute{\upsilon}$  à une forme  $\emptyset$  du pronom sujet correspond à l'opposition entre les formes toniques et les formes atones aux autres cas [KG §453.1–2, Devine & Stephens 1994:475]. Mais cette opposition est loin d'être aussi tranchée : on trouve de nombreux exemples de  $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$  ou de  $\sigma\acute{\upsilon}$  « non emphatiques » [Dik 2003]<sup>165</sup>, c'est-à-dire avec un statut de <TopR> et un comportement postpositif. De même, il est souvent difficile, lorsqu'un démonstratif comme  $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$  est en fonction de <TopR>, de le distinguer sémantiquement du pronom  $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}$ , comme dans la paire d'exemples ci-dessous, où l'on a chaque fois un verbe ( $\pi\omicron\iota\eta\sigma\alpha\iota/\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\eta\sigma\alpha\nu$ ) précédé d'un <FocR> et suivi d'un <TopR>, exprimé successivement par un démonstratif (exemple 4.280) ou par un anaphorique (exemple 4.281) :

4.280 (Certains poissons ont la bouche placée vers le bas, ce qui les oblige à se mettre sur le dos pour manger.)

Φαίνεται δ' ἡ φύσις οὐ μόνον σωτηρίας ἐνεκεν ποιῆσαι **τοὔτο** τῶν ἄλλων ζώων [ ... ]  
ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸ μὴ ἀκολουθεῖν τῆλ αιμαργία τῆ περι τὴν τροφήν.

Arstt. De part. an. 696b

Il semble que la nature a fait cela non seulement pour protéger les autres animaux [ ... ],  
mais aussi pour ne pas favoriser leur gloutonnerie.

4.281 (Il ne faut pas avoir d'indulgence pour ceux qui ont trahi la cité à dessein.)

Οὐ γὰρ διὰ δυστυχίαν ἀλλὰ δι' ἐπιβουλήν ἐποίησαν **αὐτό**.

Lys. 31.11

Car ce n'est pas par infortune, mais par préméditation qu'ils l'ont fait.

Il semble donc que la fonction pragmatique ou syntaxique d'un terme dans un énoncé peut lui faire changer de statut prosodique, au moins du point de vue du comportement syntaxique : ce terme devient donc, pour ainsi dire, un postpositif par dérivation<sup>166</sup>. Si, comme on l'a dit, les fonctions du <TopR> et du pronom postpositif sont similaires par définition, que le pronom anaphorique est, en quelque sorte, le degré zéro du <TopR>, on comprend pourquoi les deux éléments ont un comportement similaire. Considérer ainsi les <TopR> comme des sortes d'expressions postpositives permet de rendre compte de leur comportement singulier parmi les constituants pragmatiques : ce sont les seuls auxquels le modèle d'ordre des mots n'assigne pas une place unique ; ce sont les seuls qui ne peuvent jamais commencer la clause.

164. Une scholie nous apprend qu'Hérodien et Apollonios Dyscole traitaient  $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu$  comme un enclitique dans le vers M 204; cf. Ap. Dysc. *De pron.* 2.1.1.26 et 2.1.1.34 [Chandler §937].

165. Voir Adams [1994a] pour des phénomènes similaires en latin.

166. Le concept de « *derived clitics* » vient de Fried [1999].



Pour résumer, les <TopR> lexicaux et les pronoms postpositifs partagent, par définition, une même fonction informationnelle, celle d'exprimer des <TopR>. Les uns comme les autres sont donc ratifiés, et cette ratification est marquée par un statut phonologique réduit : une réduction accentuelle impossible à préciser pour les <TopR> lexicaux, mais qui va jusqu'à la perte d'autonomie intonative (plus ou moins complète) pour les pronoms postpositifs. La similarité de statut phonologique a pour conséquence que les éléments de chaque classe peuvent adopter le comportement de ceux de l'autre. Ainsi, la position normale des <TopR> est  $P^{V+1}$ ; les postpositifs peuvent donc s'y trouver aussi : c'est une victoire de la Règle 1 sur la loi de Wackernagel, c'est-à-dire de la linéarisation déterminée par la SI sur la linéarisation déterminée par la prosodie<sup>167</sup>. Inversement, les postpositifs peuvent s'attacher à différents hôtes prosodiquement saillants (<FocR>, <TopNR>, <TopCE>, éléments du <DFoc>), et même interrompre ces constituants; ces différentes options sont donc ouvertes aussi aux <TopR>, qui se comportent alors comme des « postpositifs pragmatiques ».

#### 4.4.2.2 Le domaine V+

**Le problème** J'ai suggéré à plusieurs reprises, dans ce qui précède, que les postpositifs pouvaient être, pour ainsi dire, attirés par un hôte particulièrement proéminent sur le plan prosodique. C'est l'explication proposée par H. Dik [2007:20–21], à la suite d'Adams [1994a], explication qui n'est d'ailleurs pas exempte de circularité : c'est parce que l'hôte est proéminent qu'il est sélectionné par le postpositif, qui en retour lui confère sa proéminence en lui ajoutant sa propre matière phonétique. Comme H. Dik [2007:21–22] le note elle-même, d'ailleurs, dès lors qu'on admet que des postpositifs peuvent prendre pour hôte un mot qui n'est pas le premier mot de leur domaine, ils cessent de fonctionner à coup sûr comme indicateurs de la frontière gauche de ce domaine. Mais surtout, on perd la possibilité d'une explication prosodique de la loi de Wackernagel : tout se passerait comme si les postpositifs étaient placés tantôt après un hôte proéminent, tantôt en  $P^{I+1}$ , par défaut, et ce même quand il y a bien un <FocR> dans la clause qui aurait pu lui servir d'hôte. On pourrait aussi imaginer, à l'instar de Fraser [2001a] que tous les éléments précédant un postpositif sont prosodiquement saillants<sup>168</sup>; mais on ne voit guère en quoi, par exemple, des <TopR> précédant un postpositif, ou bien l'article dans une construction comme  $\delta \delta' \alpha\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$ , pourraient être prosodiquement saillants.

167. Mais voir ci-dessous pour une explication différente de ce phénomène, en termes de prosodie du focus.

168. Voir aussi Dunn [1989], qui soutient que les pronoms clitiques sont l'indice d'un accent de phrase (qu'il considère comme un accent d'intensité).

Il serait théoriquement bien plus satisfaisant de proposer une explication unifiée, qui embrasse toutes les positions possibles des postpositifs dans l'énoncé. Or une telle explication est possible, si l'on part de la loi de Wackernagel telle qu'elle est formulée par la Règle 24. Non seulement on aura gagné en économie théorique en évitant d'énoncer plusieurs principes différents pour un même phénomène, mais on pourra se servir de cet outil pour mieux comprendre l'organisation de l'énoncé en grec ancien.

**Définition du domaine V+** La Règle 24 postule que les postpositifs sélectionnent comme hôte le mot prosodique situé à la frontière gauche de leur domaine. On constate par ailleurs que les deux positions canoniques des postpositifs sont les positions  $P^{I+1}$  et  $P^{V+1}$ , et surtout que cette dernière est la position normale des <TopR>, dont on a vu qu'ils étaient des quasi-postpositifs. La première position,  $P^{I+1}$ , ne pose pas de problème particulier, car le début de la clause qu'elle indique est généralement assez bien identifiable (malgré l'existence d'éléments préclausaux). La seconde,  $P^{V+1}$ , est plus intéressante : elle suggère que le verbe peut être tenu pour le premier mot d'un domaine prosodique. Or il se trouve que ce domaine initié par le verbe, que j'appellerai le domaine V+, correspond à une unité sur le plan de la SI. En effet, si l'on se réfère au schéma d'ordre des mots, représenté p. 88, on se rend compte que, dans la construction à DFoc, ce domaine V+ correspond justement au {DFoc}, tandis que dans la construction à FocR, il correspond au champ présuppositionnel, composé de la séquence <Verbe> <TopR> <Psp>. Dans chacune des constructions focales du grec ancien, il y a donc, structurellement, un domaine pragmatique qui s'étend du verbe au dernier élément de la clause.

Il faut noter d'emblée que le domaine V+ ne s'apparente aucunement au syntagme verbal postulé par de nombreuses théories grammaticales, qui est défini par ses constituants (verbe + objet). On a vu, en effet, que les éléments composant le <DFoc>, par exemple, étaient de nature hétérogène, puisqu'il peut s'agir de sujets, d'objets directs et indirects, de circonstants, etc. Il en va de même pour le champ présuppositionnel. Je m'appuierai donc plutôt sur des théories syntaxiques fonctionalistes [Van Valin 2001:119–122, Hengeveld & Mackenzie 2008:299, Smit 2010:95–98], pour affirmer que le syntagme verbal, dans les langues où il a l'air d'exister, est la grammaticalisation d'un domaine pragmatique, et non un constituant. Le grec ancien en fournirait une preuve indirecte, puisque son domaine focal est manifeste, mais ne constitue pas pour autant un syntagme.

## Prosodie du domaine V+

Le domaine V+ me paraît être avant tout un phénomène d'ordre prosodique, même s'il est enraciné dans la SI de l'énoncé : il n'exprime pas directement une catégorie pragmatique, mais résulte de l'interaction entre SI et prosodie. Avant d'examiner les modalités d'apparition du domaine V+ dans les différentes constructions focales du grec ancien, je justifierai sa nature prosodique par le fait suivant : les postpositifs peuvent se placer en P<sup>V+1</sup> non seulement par rapport au verbe dont ils dépendent, mais même par rapport à un verbe dont ils ne dépendent pas [Marshall 1987: 42, Klavans 1985]. Ainsi, dans l'exemple 4.282, le pronom αὐτῶ est placé après le verbe matrice ἐσπούδασεν, et non dans le domaine défini par la subordonnée en {FocR} (on aurait eu ainsi \*οὐχ ὅπως αὐτῶ ἀποδώσει ou \*οὐχ ὅπως ἀποδώσει αὐτῶ).

- 4.282 (Cotys a été libéré par Iphicratès, et pourtant...)  
 ... (οὐχ ὅπως ἀποδώσει χάριν)<sub>i</sub> (ἐσπούδασεν αὐτῶ)<sub>i</sub> Dém. 23.131  
 Il ne fit aucun effort pour lui revaloir son service.

**Domaine V+ dans les constructions à DFoc** Considérons d'abord les constructions à DFoc. Elles sont caractérisées par un marquage formel de l'extension maximale du focus, ce qui correspond au focus potentiel de la *Role and Reference Grammar* (RRG) [Van Valin 2008:15] ou à la strate Commentaire en FDG [Smit 2010: 95–98]. Il ne semble donc pas foncièrement absurde que ce domaine pragmatique ait une répercussion sur la prosodie de l'énoncé, et que ses frontières puissent correspondre à celles d'une UI. La partition prosodique qui en résulte est illustrée en 4.283.

- 4.283 ( TopNR... )<sub>i</sub> ( V<sub>Foc</sub> q TopR ... X<sub>Foc</sub> )<sub>i</sub>

Cette structure prosodique est celle des exemples 4.284–4.285.

- 4.284 (Au début, les douze rois de l'Égypte se conforment à la justice, jusqu'au jour où ils participent à une fête religieuse au temple d'Héphaïstos : le dernier jour de la fête, ils s'apprentent à faire une libation.)  
 (Ὁ ἀρχιερεὺς)<sub>i</sub> (ἐξήνικέ σφι φιάλας χρυσέας τῆσί περ ἑώθεσαν σπένδειν.)<sub>i</sub>  
 Hdt. 2.151.3 [Goldstein 2010:138 (6.31)]

Le grand-prêtre leur apporta les coupes en or dont ils avaient coutume de se servir pour les libations. (Mais il n'en apporta que onze.)

- 4.285 (Ulysse prouve son identité à son père.)  
 Εἰ δ' ἄγε τοι καὶ δένδρε' εὐκτιμένην κατ' ἄλων  
 εἶπω, ἃ μοι ποτ' ἔδωκας, (ἐγὼ δ')<sub>i</sub> (ἦτέον σε ἕκαστα)<sub>i</sub>  
 παιδνὸς ἐών, κατὰ κήπον ἐπισπόμενος. ω 336–338

Et puis, si tu veux, je te dirai encore tous les arbres du verger bien bâti, que tu m'as donnés autrefois, tandis que je t'interrogeais sur chacun, petit garçon, en te suivant à travers le jardin.

**Domaine V+ dans les constructions à FocR** À première vue, l'existence d'un domaine V+ dans les constructions à FocR est plus difficile à expliquer sur le plan prosodique. En effet, alors que le DFoc est une structure grammaticale manifeste, le champ présuppositionnel est plus hétérogène, et n'a pas de correspondant dans la structure de l'énoncé. Qu'est-ce qui explique alors, dans des exemples comme 4.286–4.287, que le postpositif soit placé après le verbe ?

4.286 (*« Ma sœur n'a pas influencé Ménéclès pour qu'il m'adopte, car cela faisait déjà longtemps qu'elle s'était remariée... »*)

... ὥστ' εἴ γ' ἐκείνη πειθεῖς τὸν ὕδν ἐποιεῖτο, (τῶν ἐκείνης παίδων τὸν ἕτερον)<sub>i</sub>  
(ἐποιήσατ' ἄν.)<sub>i</sub> Isée 2.19

Si bien que s'il avait adopté un fils sous son influence, c'est l'un de ses deux fils à elle qu'il aurait adopté.

4.287 (*Ulysse explique à Télémaque pourquoi Pénélope refuse de le reconnaître.*)

Νῦν δ' ὅττι ῥυπώω, κακὰ δὲ χροῖ εἴματα εἶμαι,  
(τοῦνεκ')<sub>i</sub> (ἀτιμάζει με)<sub>i</sub> (καὶ οὐ πω φησὶ τὸν εἶναι.)<sub>i</sub> Ψ 115–116

Pour l'instant, comme je suis sale et que j'ai le corps couvert de méchants haillons, c'est la raison pour laquelle elle ne me respecte pas et ne peut encore croire que c'est moi.

La séparation prosodique impliquée par la position du postpositif en P<sup>V+1</sup> est confirmée par certains rejets du verbe chez Homère après un <FocR>, comme νύξ[ε] dans l'exemple 4.288.

4.288 (*Combat de Diomède et Ajax pendant les Jeux.*)

(Ἐνθ' Αἴας μὲν ἔπειτα κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἶσθη)<sub>i</sub>  
(νύξ')<sub>i</sub> (οὐδὲ χροῖ ἴκανεν.)<sub>i</sub> (ἔρυτο γὰρ ἔνδοθι θώραξ.)<sub>i</sub> Ψ 818–819

Alors, à ce moment, Ajax piqua l'écu bien rond, mais ne put atteindre la peau : la cuirasse à l'intérieur le protégeait.

La fréquence élevée de postpositifs en P<sup>V+1</sup> dans la construction à FocR doit être comprise comme un phénomène avant tout prosodique, et plus précisément comme une conséquence de la prosodie du <FocR>. Il est courant, dans les langues, que la fonction focale d'une expression ait des conséquences non seulement sur l'intonation de l'énoncé (les expressions focales ayant tendance à porter l'accent de phrase), mais également sur le découpage en unités prosodiques. Ainsi, il arrive que l'expression focale puisse aussi provoquer une rupture prosodique à sa droite : par exemple, dans certaines langues bantoues qui marquent l'élément focal de l'énoncé, celui-ci est caractérisé par une intonation typique de la fin d'un domaine prosodique [Hyman 1999]. Ainsi, en chichewa (bantou : Malawi), la présence d'un constituant focal provoque une fin de domaine après ce constituant, qui se marque par l'allongement de la voyelle de l'avant-dernière syllabe du domaine et une réorganisation de l'intonation (exemple 4.289).

4.289 a. (a-na-ménya nyumbá ndí mwáála)<sub>i</sub>  
b. (a-na-ményá nyuúmba)<sub>i</sub> (ndí mwáála)<sub>i</sub>  
3SG.frapper.PST maison avec pierre [d'après Kanerva 1990 : 98 (101)]

a. Il a lancé une pierre sur la maison.  
b. C'est sur la maison qu'il a lancé une pierre.

Si l'on extrapole cette observation au grec ancien, il est tout à fait concevable que le <FocR> puisse provoquer la fermeture de l'UI dans laquelle il se trouve, forçant ainsi le matériau à sa droite à former une UI indépendante. Dans la structure 4.290, la frontière prosodique après le <FocR> n'est donc pas due à l'existence du domaine V+, mais plutôt à la présence du <FocR>.

$$4.290 \quad (\text{TopNR} \dots \text{FocR})_i (\text{V } q \text{ TopR Psp})_i$$

Une telle interprétation trouverait quelque soutien dans la description que j'ai faite précédemment des constructions à <FocR> préclausal : même si, dans ce cas, la frontière prosodique entre le <FocR> et la clause enchâssée exprimant la présupposition est plutôt le résultat de cet enchâssement, on peut concevoir que la présence d'un <FocR> avant cet élément joue également un rôle dans la répartition des UI.

Si l'on adopte cette vue, il apparaît qu'on trouve deux types de domaines V+ en grec ancien : le premier est aligné sur un domaine défini de la SI, le DFoc ; le second résulte de l'effet prosodique finalisant du <FocR> préverbal. Cependant, la correspondance entre les deux types est telle qu'elle a pu subir un processus de grammaticalisation au cours de l'histoire du grec ; cette grammaticalisation expliquerait la tendance des pronoms à graviter de plus en plus autour du verbe. Toujours est-il que l'importance du domaine V+ dans l'organisation prosodique de l'énoncé, si elle est motivée par des facteurs divers, ne doit pas être sous-estimée.

**Configurations sans domaine V+** La position non péninitiale la plus importante des postpositifs est donc le produit d'une partition de l'énoncé en UI, partition qui est elle-même due à l'influence de la SI, et plus précisément de la position des expressions focales. Il reste à expliquer, en s'attachant toujours à la Règle 24, les autres positions des postpositifs, qui sont représentées en 4.291a–b : après le <FocR> et après un élément du <DFoc>.

$$4.291 \quad \begin{array}{l} \text{a. } (\text{TopNR} \dots)_i (\text{FocR } q \text{ V TopR Psp})_i \\ \text{b. } (\text{TopNR} \dots \text{V}_{\text{Foc}} \text{ TopR})_i (\text{X}_{\text{Foc}} q)_i \end{array}$$

Le point commun entre ces deux configurations est évidemment que la frontière prosodique passe avant l'expression focale. Or, là encore, ce type d'association entre focus et frontière prosodique à gauche n'est pas sans exemple dans d'autres langues. Ainsi, en grec moderne, la présence d'une expression focale préverbale ou postverbale implique une séparation prosodique à gauche de cette expression, ce qui se manifeste par un blocage des effets de liaison (fusion des voyelles en contact, élision, assimilation de voisement) [Revithiadou 2003]. Ainsi, l'énoncé 4.292a est susceptible de deux partitions, selon que c'est le sujet (4.292b) ou l'objet (4.292c) qui est dans le focus<sup>169</sup>.

169. On remarque que la partition se fait ici au niveau des groupes phonologiques ( $\varphi$ ), et non des UI ( $i$ ).

- 4.292 a. Ο Φαίδων παρήγγειλε αγγίστρια.  
 b. (ο féðom **baríngile**)<sub>φ</sub> ([aŋgístɾja]<sub>Foc</sub>)<sub>φ</sub>  
 c. (ο féðon)<sub>φ</sub> ([paríngilæŋgístɾja]<sub>Foc</sub>)<sub>φ</sub> [d'après Revithiadou 2003:9 (18)]  
 Phédon a commandé des hameçons.

En grec ancien, une expression focale pourrait donc provoquer une séparation prosodique à sa gauche ou à sa droite. Lorsque cela se produit à sa gauche, cette expression devient initiale dans une UI, ce qui la rend apte à être sélectionnée comme hôte par un postpositif. C'est ce qui se passe, avec une expression focale postverbale (4.291a), dans l'exemple 4.293 : la fonction focale du déictique cataphorique τοῖσιδε le sépare prosodiquement de ce qui précède ; devenant de ce fait le premier mot prosodique de son domaine, il peut servir d'hôte à un postpositif.

- 4.293 (Les proches d'Amasis lui reprochent sa conduite.)  
 ("Ο δ' ἀμείβετο) (τοῖσιδε αὐτούς.)<sub>ι</sub> Hdt. 2.173.3  
 Il leur répondit ceci. (Suit la réponse d'Amasis.)

Cela arrive pareillement pour les <FocR> préverbaux (4.291b) : dans l'exemple 4.294, c'est le pronom personnel μ[ε] qui permet de détecter la position initiale dans son UI du <FocR> υἰόν.

- 4.294 (Thrasylouque a très honorablement établi son testament, en dotant sa maison d'héritiers.)  
 "Ἐτι δὲ τὴν μητέρα καὶ τὴν ἀδελφὴν οὐ μόνον τῶν αὐτοῦ κυρίας ἀλλὰ καὶ τῶν ἐμῶν  
 κατέστησεν, τὴν μὲν ἐμοὶ συνοικίσας, (τῇ δ') (υἰόν μ' εἰσποιήσας.)<sub>ι</sub> Isocr. 19.34  
 De plus, sa mère et sa sœur, il leur a donné possession non seulement de ses biens à lui, mais aussi des miens, l'une en me la donnant pour épouse, l'autre, en m'en faisant le fils adoptif.

Chez Homère, bien que le diagnostic des postpositifs soit le plus souvent absent pour ce genre de constructions, on peut tout de même observer des partitions prosodiques semblables grâce à la répartition en *kola* : ainsi, dans l'exemple 4.295, le dernier élément du <DFoc/R> est rejeté au vers suivant, formant ainsi sa propre UI.

- 4.295 (En l'absence du Cyclope, Ulysse et ses compagnons cherchent un moyen de s'en sortir.)  
 Κύκλωπος γὰρ ἔκειτο μέγα ῥόπαλον παρὰ σηκῶ,  
 χλωρὸν ἐλαῖνεον· τὸ μὲν ἔκταμεν, (ὄφρα φοροίη)<sub>ι</sub>  
 (αὐανθέν.)<sub>ι</sub> I 319–321  
 Le Cyclope avait laissé trainer un gros pieu près de l'enclos, vert, en olivier ; il l'avait coupé pour s'en servir une fois sec.

La frontière prosodique à gauche du <FocR> peut même se révéler un outil interprétatif puissant. Ainsi, dans l'exemple 4.296, qu'on donne souvent pour un exemple de pronom postposé à un constituant entier [Marshall 1987:11], une partition δίκας<sub>TopCE</sub> ἰδίας<sub>FocR</sub> est probablement plus conforme au contexte, et peut être révélée par la prosodie.

- 4.296 (« L'argument de Midias contre moi sera que, si vraiment je m'estimais lésé sur les points que je soulève... »)  
 ... (δίκας)<sub>ι</sub> (ἰδίας μοι)<sub>ι</sub> (προσήκειν αὐτῷ λαχεῖν)<sub>ι</sub> Dém. 21.25

... c'est à titre privé que j'aurais dû l'attaquer en justice (et non pas à titre public).  
'des procès, c'est à titre privé que j'aurais dû lui en faire...'

Cet exemple montre également que le <FocR> peut être séparé, sur le plan prosodique, à la fois des éléments à sa gauche et de ceux à sa droite : tandis que la position de  $\mu\omicron\iota$  indique une frontière avant  $\iota\delta\acute{\iota}\alpha\varsigma$ , celle de  $\alpha\upsilon\tau\omega$  indique qu'il y en a une aussi après le mot prosodique  $\iota\delta\acute{\iota}\alpha\varsigma=\mu\omicron\iota$ .

**Constructions à verbe en {FocR}** Enfin, lorsque le verbe lui-même est en {FocR}<sup>170</sup>, les mêmes options que pour les autres <FocR> sont évidemment possibles : une frontière prosodique peut se créer soit à gauche (4.297), soit à droite (4.298).

4.297 (*Xerxès a offert à sa bru Artaynté, dont il est amoureux, un manteau tissé par sa propre femme, Amestris.*)

(Καὶ ἡ Ἄμηστρις)<sub>i</sub> (πυνθάνεταί<sub>FocR</sub> μιν ἔχουσιν.)<sub>i</sub> Hdt. 9.110

Et voilà qu'Amestris apprend qu'elle l'a.

4.298 (*Exécution d'Oroïtès.*)

Οἱ δὲ δορυφόροι ὡς ἤκουσαν ταῦτα, σπασάμενοι τοὺς ἀκινάκας κτείνουσι<sub>FocR</sub> (πα-  
ραυτίκα μιν.)<sub>i</sub> Hdt. 3.128

Les gardes, en entendant cela, brandirent leurs glaives et le tuèrent sur le champ.

**Domaine V+ et extraclausalité** Il faut cependant préciser que la démarcation à gauche des <FocR> et des <DFoc> ne peut être attribuée sans précautions à la prosodie du <FocR> ou du <DFoc> lui-même. En effet, les éléments qui précèdent sont nécessairement des <TopNR>, des <TopCE>, des <Cadres> ou des expressions régulatrices. Or, on a vu que ces expressions sont justement capables de former leur propre UI, même lorsqu'elles ne sont pas suivies d'un <FocR> ou d'un <DFoc>. Aussi ne peut-on écarter l'éventualité que la frontière à la gauche d'un <FocR> ne soit que le produit d'une frontière à droite créée par une expression extraclausale. Je crois cependant que l'exemple du grec moderne, ainsi que l'existence d'une frontière à la gauche de certaines expressions focales postverbales, invitent à prendre en compte cette possibilité. En outre, la frontière prosodique qui passe entre l'une de ces expressions et un <FocR> peut très bien être surdéterminée, c'est-à-dire provoquée en même temps par le statut prosodique de chaque expression qui l'entoure.

Ainsi, dans l'exemple 4.299, on considère souvent que *καὶ ἡ γυνή* est un Thème, c'est-à-dire un élément extraclausal [Dover 1960 : 17, Luraghi 1990, Ruijgh 1990, Slings 1997b].

4.299 (*Gygès a vu nue la femme de Candaule et s'esquive discrètement.*)

(Καὶ ἡ γυνή)<sub>i</sub> (ἐπορᾷ μιν ἔξιόντα.)<sub>i</sub> Hdt. 1.10.6

Et la femme le voit sortir.

170. Voir ci-dessus 2.2.4, p. 148 sq.

Or, s'il est vrai que la position de  $\mu\upsilon\upsilon$  indique que son hôte  $\acute{\epsilon}\pi\omicron\rho\acute{\alpha}$  est le premier mot prosodique d'une UI, cela ne veut pas forcément dire que le <TopNR>  $\kappa\alpha\iota\ \acute{\eta}\ \gamma\upsilon\nu\acute{\eta}$  est extraclausal : il peut être simplement formulé dans une autre UI que le <DFoc>. La division en UI d'un énoncé est généralement motivée par plusieurs facteurs, au nombre desquels se trouvent, bien sûr, la syntaxe et la SI, mais également le registre sociolinguistique et stylistique ainsi que la rapidité du débit [Devine & Stephens 1994 : 409, Hengeveld & Mackenzie 2008 : 432]. Il est donc à prévoir qu'en fonction de ces facteurs il n'y ait pas qu'un découpage prosodique possible, mais plusieurs. La position des postpositifs nous suggère seulement celui que le locuteur avait l'intention d'établir dans cet énoncé particulier, c'est-à-dire dans des conditions d'énonciation particulières. Rien ne dit que ce découpage ne pouvait être sujet à variation chez le même locuteur, dans des conditions semblables ou à peines différentes. Il serait plus facile d'étudier la question si nous avions les moyens de procéder à des tests ; au lieu de quoi, nous ne pouvons nous baser que sur des signes indirects de la partition de l'énoncé en UI. Lorsqu'un énoncé ne comporte pas de postpositifs, sa prosodie est donc perdue.

Un indice de la relative autonomie de la définition de domaines prosodiques vient de l'étude des textes métriques : comme l'a montré Goldstein [2010], la division des énoncés en vers et en *kola* chez Aristophane et les tragiques offre un choix plus grand d'hôtes potentiels pour les postpositifs. Ainsi, la position de  $\nu\iota\nu$  après  $\text{Ζεύς}$  dans l'exemple 4.300 ne peut s'expliquer, semble-t-il, que par la position de ce mot au début d'un domaine prosodique, lequel est déterminé par la forme métrique.

4.300 (Iris, accompagnée de Lyssa, veut s'en prendre à la maison d'Héraclès.)

Πρὶν μὲν γὰρ ἄθλους ἐκτελευτήσαι πικρούς,  
τὸ χρὴ νιν ἐξέσφιν, (οὐδ' εἶα πατήρ)<sub>i</sub>  
(Ζεύς  $\nu\iota\nu$  κακῶς δρᾶν)<sub>i</sub> (οὔτ' ἐμ' οὔθ' Ἥραν ποτέ.)<sub>i</sub>

Eur. Hér. 827–829 [Goldstein 2010 : 100 (5.4)]

Avant qu'il n'ait achevé ses travaux amers, la Nécessité le préservait, et son père Zeus ne nous laissait jamais lui faire du mal, ni moi ni Héra.

Chez Homère, on ne trouve guère d'exemples semblables. Je vois deux raisons à cela : d'abord, comme je l'ai rappelé, les postpositifs choisissent plus régulièrement leur hôte à la frontière gauche de leur clause qu'en grec posthomérique ; deuxièmement, la corrélation entre les frontières des domaines métriques et celles des domaines syntaxiques est notoirement plus étroite que chez les tragiques ou les poètes épiques postérieurs [Parry 1929, Edwards 1966, Higbie 1990]<sup>171</sup>. Il n'y a donc pas

171. S'il m'est permis de suggérer en passant une explication à cette prégnance plus importante de la loi de Wackernagel chez Homère, je pense que le modèle prosodique esquissé ci-dessus fait voir que ce qui est en jeu, c'est plutôt la façon dont l'énoncé est divisé en UI que l'application plus ou moins stricte d'une loi. En tant que telle, la loi de Wackernagel n'a aucun pouvoir explicatif [Goldstein 2010 : 2] : il ne s'agit que d'une généralisation descriptive. Si, en revanche, on la formule comme le fait la Règle 24, ce sont les frontières des UI qu'il s'agit de définir, car c'est d'elles que dépend la position des postpositifs. Par conséquent, chez Homère, le fait que la plupart des postpositifs ait pour hôte le premier mot prosodique de la clause signifie simplement que l'UI est coextensive



de correspondance automatique entre les domaines syntaxiques et les domaines prosodiques, ce qui fait qu'un élément topique qui précède une frontière prosodique n'en devient pas pour autant extraclausal.

En somme, la loi de Wackernagel, telle qu'elle est formulée par la Règle 24, permet une explication adéquate des différentes positions possibles des postpositifs : ce qui est chaque fois à l'œuvre, c'est la définition d'une frontière prosodique à gauche ou à droite d'un constituant focal, qu'il s'agisse du <DFoc> entier, d'un élément postverbal du <DFoc> ou du <FocR> préverbal. Une telle conception a l'avantage de s'appuyer sur un principe unique, la position des postpositifs après le premier mot prosodique d'une UI.

Cette situation appelle quelques spéculations : l'importance des expressions focales dans la définition des domaines prosodique permet-elle d'affirmer que ces expressions portaient un accent de phrase ? Il y aurait là un témoignage précieux sur un phénomène qu'il est autrement impossible de reconstituer. À mon avis, cette question doit rester ouverte, car, si bien des langues utilisent l'accent de phrase pour indiquer différentes catégories de la SI, même quand d'autres moyens sont disponibles (particules, ordre des mots, etc.), cela n'est pas toujours le cas : ainsi, le wolof est connu pour sa richesse morphologique dans l'expression des catégories pragmatiques (c'est la conjugaison du verbe qui indique quel élément de la clause est dans le focus [Robert 2000]), mais on a pu démontrer qu'il ne fait pas usage de l'accent pour appuyer cette expression [Rialland & Robert 2001]. De même, Downing [2004] montre que les langues bantoues, dans lesquelles les expressions focales influencent la partition de l'énoncé en unités plus petites, n'emploient pas non plus l'accent de phrase à cette fin, bien que cette option soit possible. Il n'est donc pas a priori certain que les faits prosodiques que j'ai illustrés ci-dessus résultent d'un éventuel accent de l'expression focale.

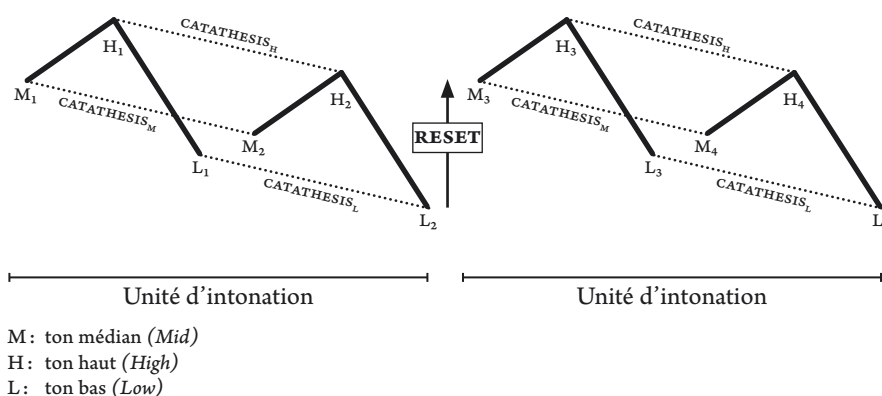
**Nature de la séparation prosodique** Précisons enfin que la séparation prosodique n'est pas forcément une pause, au sens où l'émission de voix marquerait un arrêt. D'autres moyens existent pour marquer la séparation de deux domaines prosodiques : par exemple, la frontière peut être signalée par le blocage de différents effets de sandhi qui s'appliquent sur ce domaine, ou par un changement dans la courbe intonative de l'énoncé. Ainsi, Devine & Stephens [1994: 441-445] ont montré, par le biais de l'étude d'extraits musicaux antiques, qu'il existait en grec ancien un phénomène de *downtrend* ou *catathesis* : la fréquence d'émission de la voix a tendance à descendre sur l'ensemble de l'énoncé, et les contours mélodiques dessinés par l'accent tonique s'inscrivent dans une courbe

---

avec la clause. S'il y a des divisions prosodiques dans l'énoncé, elles n'ont donc pas exactement le même statut que celles du grec posthomérique.

générale descendante. Cependant, à la frontière entre deux domaines, la fréquence retrouve son niveau initial, par un effet dit de *reset* (Figure 4.4)<sup>172</sup>.

La frontière prosodique entre deux UI n'est donc pas forcément réalisée matériellement par une pause, c'est-à-dire un arrêt de la voix : il est plus probable que sa manifestation la plus sensible ait été le *reset* de la courbe mélodique. Cela permet de comprendre comment il peut y avoir des effets de liaison (élisions et resyllabations) entre deux UI, comme dans les exemples 4.285 et 4.287–4.288 : si la séparation entre UI était l'équivalent d'une pause, on voit mal comment des élision ou des resyllabations pourraient avoir lieu<sup>173</sup>.



**Figure 4.4** *Downtrend (catathesis) et reset* dans l'énoncé en grec ancien  
 [d'après Devine & Stephens 1994 : 444 (figure 9.9), Hagel 2004 : 13 (diagram 2)]

On voit donc tout l'intérêt d'une définition prosodique du placement des clitiques en grec ancien : celle-ci permet de rendre compte à la fois de l'import syntaxique sur ce placement, et de l'absence de corrélation parfaite, qui reflète simplement l'autonomie partielle du composant prosodique dans la langue. La relation entre les postpositifs et les <TopR> peut ainsi être précisée. De plus, on voit se dessiner, dans les deux constructions focales majeures, un domaine V+ qui couvre le verbe et les éléments postérieurs, et dont on peut montrer qu'il dépend en partie de la définition d'un domaine pragmatique, et en partie de la phonologie du focus.

172. Pour une interprétation de la césure de l'hexamètre comme lieu d'un *reset* de la mélodie, voir Hagel [1994, 2004a].

173. Notons tout de même qu'il est possible que, dans l'hexamètre, le domaine d'application de la liaison corresponde plus ou moins au vers. Il est donc plus large qu'une UI, et peut-être plus large que dans la prose. De manière générale, l'interaction entre la liaison et les constituants pragmatiques dans l'hexamètre homérique mérite une enquête approfondie.



## CHAPITRE 5

---

### **DISCONTINUITÉ**

Οὐ πολὺν οὐδ' ὁ πίθηκος οὔτος ὁ νῦν ἐνοχλῶν,  
Κλειγένης ὁ μικρός,  
ὁ πονηρότατος βαλανεύς ὅποσοι κρατοῦσι κυκησίτεφροι  
ψευδολίτρου τε κονίας  
καὶ Κιμωλίας γῆς,  
χρόνον ἐνδιατρίψει.

*Il n'a plus, ce singe qui nous casse les pieds, ce nabot de Cligène, le plus minable de tous ces remueurs de cendre de patrons de bains qui règnent sur la poudre de lessive de soude frelatée et sur la terre de Cimôlos, longtemps à passer ici.*

— Aristophane, *Ran.* 708–713.



**L**ES CHAPITRES 2–3 ONT ÉTABLI les règles d’ordre des mots à l’intérieur de la clause, en développant la Règle 1 sur la linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique ; le Chapitre 4 a exploré les marges de la clause, l’imbrication de la SI et la constitution de domaines syntaxiques et prosodiques à l’intérieur de l’énoncé. L’objet du présent chapitre est de proposer une explication de deux manifestations apparemment différentes de discontinuité, l’hyperbate et la tmèse, dont on verra qu’elles ne sont pas sans rapports. Une des difficultés qui se posent dans l’analyse de ces deux phénomènes, et qu’il vaut mieux préciser dès l’abord, est leur caractère optionnel : dans la mesure où l’une et l’autre bouleversent l’intégrité des domaines, il est toujours possible d’employer une forme sans hyperbate ou sans tmèse dans les mêmes conditions. Il conviendra donc de garder à l’esprit que l’hyperbate et la tmèse ne sont jamais obligatoires, bien qu’elles puissent être motivées, comme je vais essayer de le montrer. Alors que les chapitres précédents s’appuyaient à part égale sur la langue homérique et la langue de la prose classique, ces phénomènes (ou plus exactement l’hyperbate interne et la tmèse lexicale) sont surtout attestés chez Homère, et permettront de mettre en lumière certaines différences, plus profondes que celles qu’on a vues jusqu’ici, dans l’organisation de l’énoncé dans les deux registres de langue.

## 5.1 HYPERBATES

LE BUT DE CETTE SECTION est de rassembler les remarques éparses que j'ai faites jusqu'ici sur les constituants discontinus en grec ancien, qu'on appelle traditionnellement<sup>1</sup> hyperbates, usage auquel je me plierai moi-même. Je m'appuierai principalement sur Devine & Stephens [2000], qui ont été les premiers à effectuer une étude de grande ampleur sur le sujet et ont réussi à proposer les éléments d'une théorie linguistiquement adéquate pour expliquer ce phénomène. Le principe fondamental qui est à l'origine de toutes les hyperbates en prose et d'une grande part des hyperbates dans la langue poétique est l'application de la Règle 1, c'est-à-dire le principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique, en dépit du principe d'intégrité des domaines<sup>2</sup> : lorsque les différents éléments d'un constituant ont une fonction pragmatique différente, chacun est placé dans la position structurelle qui correspond à cette fonction. Si ces positions ne sont pas contiguës, on obtient naturellement une hyperbate. C'est ce que j'appellerai, à la suite de Devine & Stephens [2000:202–203] l'HYPERBATE EXTERNE, par opposition à l'HYPERBATE INTERNE, dans laquelle la discontinuité n'est pas causée directement par l'application de la Règle 1 et l'élément Y1 est placé dans une position immédiatement préverbale qui n'est pas la {FocR}<sup>3</sup>. La justification de cette distinction apparaîtra, je l'espère, au cours de la discussion.

Du point de vue formel, les hyperbates les plus intéressantes, et d'ailleurs les plus fréquentes, sont celles où le syntagme séparé est un SN composé d'un nom et d'un adjectif. L'hyperbate du génitif, ou de l'adjectif possessif, n'est en effet pas très surprenante, puisque le génitif ou l'adjectif possessif peuvent aisément occuper la position correspondant à la fonction du possesseur<sup>4</sup>. On hésite alors à considérer qu'il y a bien là une hyperbate, étant donné que l'expression du possesseur semble en grec ancien moins intégrée au SN que les autres modificateurs (par exemple les adjectifs). Ainsi, les pronoms possessifs non réfléchis (comme *μου*, *σου* ou *αὐτοῦ*) n'ont pas le droit d'être enclavés entre l'article et le nom, et, dans un SN articulé, un génitif postnominal n'est pas forcément précédé d'une répétition de l'article, contrairement aux adjectifs. Le génitif est donc souvent placé dans une position externe qui favorise son autonomie informationnelle. À cela s'ajoute que le génitif est géné-

1. C'est-à-dire depuis l'Antiquité: le sens technique de ce terme est attesté dès Platon (*Prot.* 339e) [Weil 1869:10]. Précisons que mon emploi de ce terme ne doit rien à la stylistique.

2. Voir ci-dessus 4.22, p. 262.

3. Rappelons que, dans l'usage introduit par Devine & Stephens [2000:9–10], les abréviations Y1 et Y2 désignent respectivement le premier et le second élément d'un syntagme, et que les noms d'hyperbate Y1 et hyperbate Y2 renvoient à la position du modificateur dans l'hyperbate. Ainsi, *πολλά ἔχω χρήματα* est une hyperbate Y1 et *χρήματα ἔχω πολλά* une hyperbate Y2. Comme ces raccourcis sont commodes, je les adopte à mon tour.

4. Voir ci-dessus 3.4.3, p. 246 sq.

ralement référentiel ; il a donc accès à toutes les positions pragmatiques de l'énoncé, ce qui n'est pas le cas des adjectifs, qui ne peuvent se trouver en {TopNR} ou en {TopR}. Ce n'est donc que lorsque le génitif est interne au SN que l'on peut réellement parler d'hyperbate, comme dans l'exemple 5.1.

- 5.1 (Après Chéronée, Démosthène se montre discret, et n'obtient pas de se faire proclamer « protecteur de la paix ».)  
 Ὑμεῖς δὲ κατὰ μὲν τοὺς πρώτους χρόνους οὐδ' ἐπὶ τὰ ψηφίσματα εἶατε τὸ Δημοσθένους ἐπιγράφειν ὄνομα, ἀλλὰ Ναυσικλεῖ τοῦτο προσετάττετε, νυνὶ δ' ἤδη καὶ στεφανοῦσθαι ἄξιοι. Eschn. 3.159 [Devine & Stephens 2000:106 (64)]  
 Mais vous, au tout début, même sur ses décrets vous refusiez qu'on écrive le nom de Démosthène, et vous attribuiez cela à Nausiclès. Et maintenant, voilà qu'il réclame une couronne !

Pour simplifier la discussion, je me concentrerai donc sur les hyperbates impliquant des SN nom+adjectif. Aussi bien ce sont celles qui posent les problèmes les plus complexes.

### 5.1.1 Hyperbate externe

#### 5.1.1.1 Motivations pragmatiques de l'hyperbate externe

Il faut remarquer que l'hyperbate externe n'est absolument pas problématique dans le cadre du schéma linéaire de Dik–Matić adopté dans la présente étude. Au contraire, elle apporte même une confirmation de la prégnance de la Règle 1 en grec ancien, puisque les éléments d'un même syntagme occupent chacun la position structurale qui correspond à leur fonction informationnelle, et ce malgré la discontinuité que ce placement provoque, en violation du principe d'intégrité des domaines. Seules deux conditions sont nécessaires pour provoquer une hyperbate externe : d'une part, il faut que deux éléments d'un même constituant aient une fonction informationnelle différente ; d'autre part, il faut que les positions qui correspondent à chacune de ces fonctions ne soient pas contiguës, sinon l'hyperbate serait pour nous invisible<sup>5</sup>.

Enfin, il convient de préciser, avant d'entrer dans la discussion, une propriété importante de l'hyperbate, qui est qu'elle n'est jamais obligatoire. Ainsi, l'exemple 5.2 représente presque une paire minimale avec l'exemple 5.1 : les conditions pragmatiques sont similaires, mais ici c'est tout le SN, y compris ses éléments présupposés, qui est placé en {FocR}.

5. Cependant, certains indices sur la prosodie du focus semblent indiquer une séparation entre deux éléments contigus, qui ne formeraient donc pas un constituant pragmatique unique (voir les exemples 4.249–4.250, p. 364, et 4.296, p. 381).



5.2 (*Phrynichos se fait assassiner, et le meurtrier s'enfuit.*)

Ὁ δὲ ξυνεργὸς Ἀργεῖος ἄνθρωπος ληφθεὶς καὶ βασανιζόμενος ὑπὸ τῶν τετρακοσίων  
οὐδενὸς ὄνομα τοῦ κελεύσαντος εἶπεν. Thuc. 8.92.2

Son complice, un Argien, que les Quatre-Cents avaient fait arrêter et torturer, ne révéla le nom d'aucun commanditaire.

Le caractère optionnel de l'hyperbate s'explique par la compétition de motivations contraires : l'hyperbate est, le plus souvent, le résultat d'une victoire du principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique sur le principe d'intégrité des domaines, c'est-à-dire, pour simplifier, de l'expression linéaire de la SI sur l'expression linéaire de la syntaxe ; mais il peut très bien arriver que ce soit le principe d'intégrité des domaines qui prime, en bloquant la discontinuité. Avant de passer en revue les différentes catégories d'hyperbates externes, on formulera donc la Règle 25, qui est valable pour toutes.

## Règle 25. Formation de constituants discontinus (hyperbates):

Lorsque les différents éléments d'un SN n'ont pas la même fonction pragmatique, chacun peut se placer dans la position correspondant à sa propre fonction pour obéir à la Règle 1, y compris lorsque ce placement est contraire au principe d'intégrité des domaines.

Hyperbate Y<sub>1</sub>

**Hyperbate Y<sub>1</sub> focale** En prose comme dans la langue poétique, les hyperbates externes sont de différents types, selon la fonction pragmatique de leurs éléments. Le type le plus fréquent est celui que Devine & Stephens [2000] appellent hyperbate Y<sub>1</sub>. Ce type a pour dénominateur commun que le nom Y<sub>2</sub> est présupposé et ratifié, et donc placé en {TopR} ou {Psp}, tandis que l'adjectif Y<sub>1</sub> est placé dans une position topique ou focale préverbale. La configuration la plus représentée de l'hyperbate Y<sub>1</sub> est celle où l'élément Y<sub>1</sub> est en {FocR}. Ainsi, dans l'exemple 5.3, le fait qu'un homme comme Démosthène puisse provoquer des malheurs est présupposé, et c'est le caractère public de ces malheurs qui est asserté ; d'où la discontinuité du SN δημοσίας [...] συμφοράς.

5.3 (*La politique de Démosthène a mené au désastre, et il a le front de réclamer à présent une couronne.*)

Οὕτως ὡς ἔοικε πονηρὰ φύσις, μεγάλης ἐξουσίας ἐπιλαβομένη, δημοσίας ἀπεργάζεται συμφοράς. Eschn. 3.147 [Devine & Stephens 2000:106 (64)]

Un personnage si vil, évidemment, si on lui donne un grand pouvoir, c'est à la société qu'il cause des malheurs.

Pareillement, l'exemple 5.4 montre que c'est la différence de statut informationnel qui crée la discontinuité, puisque le seul élément asserté est la nature divine de la nourriture que, bien naturellement, Poséidon fournit à ses chevaux.

- 5.4 (Poséidon arrive au secours des Achéens. Description d'une grotte près de Ténédos.)  
 Ἐνθ' ἵππους ἔστησε Ποσειδάων ἐνοσίχθων  
 λύσας ἐξ ὀχέων, παρὰ δ' ἄμβρόσιον βάλεν εἶδαρ. N34-35  
 C'est là qu'il arrêta ses chevaux, Poséidon l'Ébranleur de la terre, en les déliant du char ;  
 et il leur apporta une nourriture divine.

Les adjectifs Y1 ont également la possibilité de se placer en position focale préclausale, qu'il s'agisse d'un <QFoc> (5.5–5.6) ou d'un simple <FocR> préclausal (5.7–5.8). Dans l'exemple 5.5, on constate que le nom Y2 n'est même pas en position {TopR}, bien qu'il soit ratifié : c'est parce qu'il est présenté comme <FocR> dans la présupposition ouverte enchâssée de l'interrogative<sup>6</sup>, ce qui justifie sa position préverbale.

- 5.5 (Les Spartiates, partout victorieux, offrent la paix et sont prêts à reconnaître l'indépendance de toute la Grèce.)  
 Καίτοι ποίας τινὸς ἂν ἐκεῖνοι παρ' ἡμῶν εἰρήνης ἔτυχον, εἰ μίαν μόνον μάχην ἠττήθησαν; And. 3.19  
 Et pourtant, quel genre de paix eux auraient-ils obtenu de nous, s'ils avaient perdu la moindre bataille ?

Dans l'exemple 5.6, en revanche, on a une configuration canonique, avec l'interrogatif Y1 en {QFoc} et le nom Y2 en {TopR}.

- 5.6 (Eurymaque interroge Télémaque sur son hôte.)  
 Ποίης δ' ἐξ εὐχεται εἶναι  
 γαίης; ποῦ δέ νύ οἱ γενεὴ καὶ πατρὶς ἄρουρα; α 406–407  
 De quelle terre prétend-il venir ? où sont sa lignée et la terre de ses ancêtres ?

La même situation se produit avec les <FocR> préclausaux : l'ironique καλήν γε de l'exemple 5.7 est asserté de toute la clause qui suit, et qui lui sert de topique indirect, mais pragmatiquement structuré, comme j'ai essayé de le rendre dans la traduction.

- 5.7 (Il ne faut pas écouter les amis de Philippe qui conseillent de lui céder.)  
 Καλήν γ' οἱ πολλοὶ νῦν ἀπειλήφασιν Ὠρειτῶν χάριν, ὅτι τοῖς Φιλίππου φίλοις ἐπέτρεψαν αὐτούς, τὸν δ' Εὐφραῖον ἐώθουν. Dém. 9.65 [Devine & Stephens 2000 : 51 (22)]  
 Ah, elle est belle, la récompense qu'ils ont reçue, les gens d'Oréos, pour s'être fiés aux amis de Philippe et avoir rejeté Euphraios !

De même, dans l'exemple 5.8, il est probable que le <FocR> κάλλιστος soit en position préclausale, ce qui expliquerait la position de ἐν οὐρανῶ avant le verbe. Ce qui est sûr, c'est que la notion d'étoile est ratifiée, d'où le placement de ἀστήρ en {TopR} qui génère une hyperbate Y1.

6. Voir la section 4.3.1, p. 334 sq.

- 5.8 (L'éclat de la lance d'Achille est comparé avec Vesper.)  
 Οἶος δ' ἀστήρ εἶσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῶ  
 Ἔσπερος, ὃς **κάλλιστος** ἐν οὐρανῶ ἴσταται **ἀστήρ**... χ<sup>317</sup>–3188  
 Tel que l'étoile qui s'avance parmi les étoiles au cœur de la nuit, Vesper, la plus belle  
 étoile qui soit placée au ciel...

**Hyperbate Y<sub>1</sub> topique** En prose comme en poésie, l'adjectif Y<sub>1</sub> n'est pas forcément un <FocR> : il peut s'agir aussi d'un <TopCE> (ce que Devine & Stephens [2000] appellent « *strong topic* »). L'important est que le nom Y<sub>2</sub> soit présupposé et ratifié, comme dans l'hyperbate Y<sub>1</sub> focale, ce qui provoque son placement en {TopR} ou {Psp}. L'exemple 5.9 présente une hyperbate Y<sub>1</sub> avec un emploi typique du <TopCE> pour effectuer une récapitulation dans le cadre d'une transition entre deux paragraphes<sup>7</sup>.

- 5.9 (Sous les Quatre-Cents, l'assemblée des Cinq-Mille commissionne cent de ses membres pour établir une nouvelle constitution pour Athènes. Aristote la décrit.)  
**Ταύτην** μὲν οὖν εἰς τὸν μέλλοντα χρόνον ἀνέγραψαν **τὴν πολιτείαν**, ἐν δὲ τῷ πα-  
 ρόντι καιρῷ τήνδε. Arstt. Ath. 31.1 [Devine & Stephens 2000 : 57 (38)]  
 Telle est donc la constitution qu'ils établirent pour l'avenir ; mais pour le présent, ce fut celle-ci. (Description de la constitution provisoire des Quatre-Cents.)

Dans l'exemple 5.10, le contexte est différent, mais l'emploi du <TopCE> τοὺς [...] ἑοὺς permet d'évoquer un contraste entre les chevaux de Sthénélos et ceux d'Énée, tandis que l'idée de chevaux elle-même est ratifiée, et donc exprimée par un <TopR> (on remarque que le v. 323 est un exemple d'hyperbate Y<sub>1</sub> focale du génitif).

- 5.10 (Diomède a ordonné à Sthénélos de s'emparer des chevaux d'Énée une fois celui-ci abattu. Il réussit à assommer Énée, et Sthénélos n'oublie pas ses instructions.)  
 Ἄλλ' ὃ γε **τοὺς** μὲν **ἑοὺς** ἠρύκακε **μῶνυχας ἵππους**  
 νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου ἐξ ἄντυγος ἠνία τείνας,  
**Αἰνείαιο** δ' ἐπαίξας **καλίτριχας ἵππους**  
 ἐξέλασε Τρώων μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς. E 321–324  
 Mais les siens, il les retint, ses chevaux ongulés, à l'écart du tumulte, en attachant leurs rênes à la rampe, et il sauta sur ceux d'Énée, sur ses chevaux à la belle crinière, et les emmena loin des Troyens vers les Achéens guêtrés.

L'adjectif Y<sub>1</sub> n'a d'ailleurs pas besoin d'être un <TopCE> : les démonstratifs, notamment, peuvent aisément se placer en {TopNR}, comme dans les exemples 5.11–5.12. Ainsi, τοῦ[το] est clairement un <TopNR>, et en aucun cas un <TopCE>, dans l'exemple 5.11 : il n'est pas question de susciter un quelconque contraste exclusif, mais simplement de ratifier comme topique l'inscription honorifique dont il a été question.

7. Voir ci-dessus p. 178 sq.

- 5.11 (*Autrefois, diront les adversaires de Démosthène, quand on rendait service à l'État, on se contentait d'une inscription sur le portique de l'agora.*)

Και ἴσως τοῦθ' ὑμῖν ἀναγνώσεται τοῦπίγραμμα.

Dém. 20.112

Et peut-être que cette inscription, on vous la lira.

Il en va de même dans l'exemple 5.12 : ἄλλοι est un simple <TopNR> qui introduit les autres Achéens ; comme on se trouve de leur côté, et que tous les Troyens sont réfugiés dans la ville, il est assez facile de présupposer que c'est bien des Achéens qu'il est question, et par conséquent νῆες Ἀχαιῶν est en {TopR}.

- 5.12 (*Achille vient de tuer Hector.*)

Ὅ δ' ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα

αἰματόεντ'· ἄλλοι δὲ περίδραμον νῆες Ἀχαιῶν. X 369 [Devine & Stephens 2000:57 (38)]

Et de ses épaules il lui ôta ses armes, toutes sanglantes. Quant aux autres, ils accoururent, les fils des Achéens.

On a vu, par ailleurs, qu'il existe, chez Homère, une construction très fréquente avec un démonstratif anaphorique Y1 en {TopNR} et un SN Y2 en {TopR}, la construction à expression topique discontinue<sup>8</sup>, sur laquelle je ne reviendrai pas ici, mais qui s'intègre tout à fait dans la description que je fais des hyperbates externes dans la présente section.

## Hyperbate Y2

Le second type d'hyperbate externe est, formellement du moins, l'inverse du précédent : c'est le nom qui est Y1, tandis que l'adjectif est Y2. Il y a lieu, à mon avis, de distinguer trois constructions différentes dans ce cadre, qui ne sont pas synonymes sur le plan de la SI, et qui ont pu être distinctes sur le plan prosodique.

**Hyperbate Y2 avec Y1 topique** La première construction est celle où le nom Y1 est en {TopNR} ou en {TopCE} et l'adjectif Y2 occupe une position focale dans le {DFoc}. Dans l'exemple 5.13, les cités de Sicile sont ainsi ratifiées par le biais du <TopNR> (peut-être extraclausal) ἐπὶ [...] πόλεις, qui est suivi d'une construction à DFoc : bien que présupposé, le verbe μέλλομεν ἰέναι n'est pas marqué comme tel, mais inscrit dans un <DFoc> dont l'interprétation est restreinte sur son dernier élément (l'adjectif Y1 μεγάλας etc.).

- 5.13 (*Nicias essaie de faire changer d'avis aux Athéniens qui veulent attaquer la Sicile en les effrayant par l'ampleur de l'expédition que cela représente.*)

8. Voir la section 3.4.2, p. 235 sq.

Ἐπὶ γὰρ πόλεις, ὡς ἐγὼ ἀκοῆ αἰσθάνομαι, μέλλομεν ἰέναι **μεγάλας καὶ οὐδ' ὑπηκόους ἀλλήλων οὔτε δεομένας μεταβολῆς.**

Thuc. 6.20.2 [Devine & Stephens 2000:37 (98)]

À ce que j'entends dire, les cités que nous nous apprêtons à attaquer sont puissantes : elles ne dépendent pas les unes des autres et ne cherchent pas à changer de situation.

La même construction s'observe dans l'exemple 5.14 : les bateaux de la flotte d'Ulysse sont introduits comme topique de l'énoncé par le biais du <TopNR> νῆες, suivi d'un <DFoc/R> dont le champ focal s'étend au seul nombre δώδεκα.

5.14 (Sur l'île aux chèvres, Ulysse et ses compagnons ont chassé des chèvres sauvages toute la matinée.)

**Νῆες** μὲν μοι ἔποντο **δώδεκα**, ἐς δὲ ἑκάστην

ἐννέα λάγχανον αἴγες· ἐμοὶ δὲ δέκ' ἕξελον οἶψ.

1159–160

Des bateaux, j'en avais douze avec moi, et à chacun échurent neuf chèvres ; mais moi, j'en pris dix à moi tout seul.

'des bateaux, il m'en suivait douze'

Cet exemple fait en outre apparaître assez manifestement la différence entre l'hyperbate Y1 et l'hyperbate Y2 : après la bonne chasse sur l'île, l'idée de partage du butin est culturellement présupposée, tandis que les chèvres tuées sont exprimées par un <TopR>. Une fois que le <TopNR> ἐς [...] ἑκάστην a établi le caractère distributif de l'assertion, seul le nombre attribué à chaque bateau est asserté. Aussi la distribution elle-même est-elle exprimée par une hyperbate Y1 dans une construction à FocR, tandis que l'étape préparatoire (la précision du nombre de bateaux qui voyagent avec Ulysse) l'est par une construction à DFoc et une hyperbate Y2. Les statuts informationnels relatifs des différents éléments de chaque énoncé concourent à provoquer la différence de construction : dans le v. 159, les bateaux ont besoin d'une nouvelle ratification pour pouvoir servir de topique, et le locuteur n'a pas besoin de marquer le verbe comme présupposé ; en revanche, dans le v. 160, l'emploi d'un verbe présupposé et d'un <TopR> est approprié, et permet de souligner le contraste entre le nombre de chèvres attribué à chaque bateau et celui qu'Ulysse s'octroie à lui seul<sup>9</sup>.

La paire d'exemples suivants montre en outre la différence entre l'emploi d'un SN continu en {FocR} et une hyperbate Y2. Dans l'exemple 5.15, l'odeur fétide de l'huile de ricin est contrastée avec les qualités de ce produit pour l'éclairage. Dans l'exemple 5.16, en revanche, Hérodote énumère les propriétés physiques du pétrole : sa couleur noire, puis son odeur fétide ; contrairement à l'exemple 5.15 où il fait partie du <FocR>, ὀδμήν a donc ici une fonction de TopNR<sup>10</sup>.

9. Pour des exemples contrastés d'hyperbates Y1 et Y2 en prose, qui sont presque des paires minimales, voir Devine & Stephens [2000:102–103].

10. On pourrait, à la rigueur, considérer 5.16 comme un exemple d'hyperbate Y2 à élément Y1 focal (voir ci-dessous p. 395 sq.), et traduire « elle est noire et elle sent, d'une odeur désagréable » ; mais je crois que ὀδμήν a plutôt ici une fonction de topique. En effet, on ne trouve pas, du moins chez Hérodote, ὀδμή seul avec le sens dépréciatif que peut avoir le verbe *sentir* en français (au sens de 'sentir mauvais'). Pour décider, il faudrait sans doute des indices prosodiques.

- 5.15 (Les Égyptiens font de l'huile de ricin pour les lampes : c'est aussi bien que l'huile d'olive.)  
**Ὀδμὴν δὲ βαρέαν παρέχεται.** Hdt. 2.94 [Devine & Stephens 2000: 89 (3)]  
 Mais elle produit une odeur désagréable.
- 5.16 (Description du pétrole.)  
**Ἔστι δὲ μέλαν καὶ ὀδμὴν παρεχόμενον βαρέαν.** Hdt. 6.119 [Devine & Stephens 2000: 89 (3)]  
 [Cette huile] est noire et produit une odeur désagréable.  
 '... pour odeur, elle [en] produit [une] désagréable

Un cas particulier de l'hyperbate Y<sub>2</sub> à Y<sub>1</sub> topique se rencontre dans les interrogatives dans lesquelles l'élément Y<sub>2</sub> est un interrogatif *in situ*<sup>11</sup>, en l'occurrence en {DFoc/R}. C'est le cas dans la première question de l'exemple 5.17, dont je donne la suite pour montrer que la SI de notre question avec hyperbate Y<sub>2</sub> est exactement la même que celle de la dernière question, la seule différence étant que dans le premier énoncé le <TopNR> et l'interrogatif sont coréférents, ce qui n'est pas le cas dans le second.

- 5.17 (Interrogatoire.)  
**Εἰσφορὰς λογίζῃ πόσας;** – Τόσας. – Κατὰ πόσον ἀργύριον εἰσνηγεμένας; – Κατὰ τόσον καὶ τόσον. – Κατὰ ποῖα ψηφίσματα; – Ταυτί. – **Ταύτας** εἰλήφασι **τίνας;** – Οἶδε. Isée fr. 3.2.2 Roussel [Devine & Stephens 2000: 100 (43)]  
 Les impôts, tu les estimes à combien? – À tant. – Sur quelle somme d'argent sont-ils dus? – Sur telle et telle somme. – En vertu de quels décrets? – Ceux-là. – Et ces impôts ont été levés par qui? – Par ces gens-ci.

Notons qu'il arrive également que l'élément Y<sub>2</sub> soit placé dans la présupposition ouverte enchâssée, tandis que l'élément Y<sub>1</sub> est un Thème. Ainsi, dans l'exemple 5.18, le Thème *φιλίαν* est coréférent de l'adjectif Y<sub>2</sub> *τοσαύτην*, qui est en {DFoc/R} dans la présupposition ouverte, et se trouve de ce fait dans la partie non assertée de l'énoncé.

- 5.18 (Tigrane essaie de sauver son père, le roi d'Arménie, qui est prisonnier de Cyrus.)  
**Φιλίαν δὲ | παρὰ τίνων ἄν ποτε λάβοις τοσαύτην ὄσση σοι παρ' ἡμῶν ἔξεστι κτήσασθαι νῦν;** Xén. Cyr. 3.1.28 [Devine & Stephens 2000: 100 (44)]  
 En fait d'amitié, qui pourra t'en montrer une aussi grande que celle que tu peux obtenir aujourd'hui de nous?

Selon qu'on considère le statut informatif de l'élément Y<sub>2</sub> au niveau de la proposition enchâssée ou au niveau de l'énoncé, on se trouve dans une situation semblable aux hyperbates Y<sub>2</sub> ou aux hyperbates non lexicales que j'évoquerai plus loin.

**Hyperbate Y<sub>2</sub> avec Y<sub>1</sub> focal** Le nom Y<sub>1</sub> n'est pas forcément topique, comme dans les exemples 5.13–5.14 : il arrive qu'il ait également une fonction focale. Ainsi, si l'on prend l'exemple 5.19, le focus est incontestablement exprimé par le <FocR> *λύγξ* (celui-ci étant probablement en position pré-

11. Voir ci-dessus p. 336 sq.

clausale), puisque l'énoncé a pour fonction d'ajouter un nouveau symptôme à ceux qui frappent les malades, depuis la tête jusqu'aux intestins. Il s'agit donc d'une construction à FocR qui suggère une interprétation thétique<sup>12</sup>.

- 5.19 (Description des symptômes de la peste d'Athènes : sensation de chaleur à la tête, inflammation de la gorge et de la langue, éternuements puis toux violente et expectorations d'humeurs bilieuses.)

Λύγξ τε τοῖς πλέοσιν ἐνέπιπτε **κενή**, σπασμὸν ἐνδιδοῦσα ἰσχυρόν.

Thuc. 2.49.4 [Devine & Stephens 2000 : 91 (8)]

La plupart des gens étaient aussi pris de hoquets, sans vomissements, mais accompagnés d'un spasme violent.

La question se pose alors du statut de l'adjectif Y<sub>2</sub> *κενή* : il ne peut s'agir d'un élément présupposé ; au contraire, il fait manifestement partie de l'assertion, en apportant une restriction supplémentaire à la description du symptôme (d'autant plus qu'il établit une sorte de contraste avec les vomissements de bile qui ont été décrits dans la phrase précédente). En fait, il semble bien qu'il y ait ici deux assertions, et non une : les gens étaient pris de hoquets, et ces hoquets étaient sans vomissements. Chez Homère, on rencontre également cette configuration, comme le montre l'exemple 5.20, où l'adjectif *κρατερώ* apporte une prédication supplémentaire à celle qui est exprimée par la construction à FocR ἄνδρ' ὀρόω.

- 5.20 (Sthénélos voit Énée et Pandare qui s'approchent et prévient Diomède.)

Ἄνδρ' ὀρόω **κρατερώ** ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι.

E 244

Je vois deux hommes, [qui sont] puissants, qui brûlent de se battre avec toi !

Dans les deux cas, une construction à FocR exprime une première assertion (*les gens sont pris de hoquets, je vois deux hommes*), et celle-ci est ensuite réinterprétée comme un topique indirect (*le hoquet qui prend les gens, les deux hommes que je vois*) pour une seconde assertion, exprimée par l'adjectif Y<sub>2</sub> [Devine & Stephens 2000 : 191–192]. De plus, la plupart du temps, cette construction est utilisée pour des énoncés présentatifs, avec des verbes inaccusatifs (comme *ἐνέπιπτε* dans l'exemple 5.19 ci-dessus) ou des verbes d'existence, comme dans l'exemple 5.21 [Devine & Stephens 2000 : 92].

- 5.21 (Mœurs des Thraces.)

Ἐπεὰν ὧν τις αὐτῶν ἀποθάνῃ, **κρίσις** γίνεται **μεγάλη** τῶν γυναικῶν καὶ φίλων σπουδαῖ ἰσχυραὶ περὶ τοῦδε, ἧτις αὐτέων ἐφιλέετο μάλιστα ὑπὸ τοῦ ἀνδρός.

Hdt. 5.5 [Devine & Stephens 2000 : 91 (8)]

Lorsque l'un d'eux meurt, une compétition impressionnante a lieu entre ses épouses, sous le contrôle sévère des amis, pour savoir laquelle d'entre elles était la plus aimée par son mari.

'...une compétition a lieu, qui est importante, entre ses épouses'

Or la double assertion pose problème dans le cadre de la définition du focus comme l'assertion amputée de tout le matériau présupposé<sup>13</sup>, précisément parce qu'il ne peut y avoir qu'une seule

12. Voir section 2.2.2.3, p. 134 sq.

13. Voir la définition 1.39, p. 66.

expression focale par clause. Force est donc d'attribuer à l'adjectif Y<sub>2</sub> une position hors de la clause, en apposition, de sorte que le mécanisme de prédication seconde décrit par Devine & Stephens puisse fonctionner. À la lumière de l'hypothèse que j'ai avancée d'une position extracausale des expressions interrogatives et de certains <FocR>, on peut être tenté de concevoir la position de l'adjectif Y<sub>2</sub> comme une position {QFoc} inversée : de même que les interrogatives étaient dotées d'une structure [ Focus | Présupposition ], on aurait dans les constructions à hyperbate Y<sub>2</sub> une construction [ Présupposition | Focus ]. Cependant, je crois qu'une telle analyse n'est pas tenable. Dans les interrogatives, la proposition exprimée par la clause qui suit l'expression focale, bien qu'elle soit pragmatiquement structurée, n'est pas assertée, mais présupposée. En revanche, dans la construction qui nous occupe, la proposition qui sert de topique à l'élément focal Y<sub>2</sub> est d'abord assertée, et ne devient présupposée qu'en vertu de la nature dynamique du discours : une fois assertée, toute proposition devient à son tour un élément du fonds commun. La présupposition ouverte dans les interrogatives est donc marquée comme présupposée par l'emploi de la construction interrogative en grec ancien, tandis que ce qui précède un Y<sub>2</sub> focal est présupposé simplement parce qu'il le précède, selon les lois universelles du discours.

Se pose alors la question du choix entre une structure intégrée, c'est-à-dire un SN continu en {FocR} ou en {DFoc/R} avec interprétation thétiq, et une structure discontinue avec une seconde assertion en Y<sub>2</sub>. Dans l'exemple 5.22, pourquoi Hérodote n'a-t-il pas écrit \*στάσις μεγάλη ἐγένετο ou \*ἐγένετο στάσις μεγάλη, et a-t-il choisi plutôt une hyperbate Y<sub>2</sub> ? Ou plutôt (puisque, formulée en ces termes, une telle question ne peut évidemment pas trouver de réponse), quelle différence informationnelle peut-on déceler entre ces différentes constructions ?

5.22 (Après Marathon, Darius décide de préparer une nouvelle expédition contre la Grèce, ainsi que contre l'Égypte qui vient de se révolter.)

Στελλομένου δὲ Δαρείου ἐπ' Αἴγυπτον καὶ Ἀθήνας, τῶν παίδων αὐτοῦ **στάσις** ἐγένετο **μεγάλη** περὶ τῆς ἡγεμονίης. Hdt. 7.2

Mais pendant que Darius préparait son expédition en Égypte et à Athènes, entre ses fils un conflit éclata, grave, au sujet du pouvoir.

Les deux versions continues (à FocR ou DFoc/R) ont pour point commun de présenter *στάσις μεγάλη* comme une entité conceptuellement unique, c'est-à-dire un *conflit appartenant à la classe des conflits graves*. La construction présentative n'asserte alors que l'existence d'un conflit de ce genre à la cour de Perse. En revanche, la construction à hyperbate Y<sub>2</sub> apporte deux informations : d'une part l'existence d'un conflit, et d'autre part la gravité de ce conflit. C'est précisément, me semble-t-il, cette double assertion qui rend la construction à hyperbate Y<sub>2</sub> préférable dans ce contexte : l'adjectif *μεγάλη* caractérise ainsi l'événement entier, en tant qu'il a lieu dans ce contexte, c'est-à-dire tel qu'il est déjà déterminé par le prédicat verbal.



Aussi la discontinuité ne serait-elle pas due dans ce cas à une différence de SI, mais à une différence d'ordre à la fois sémantique et syntaxique. Du point de vue sémantique, *grave* n'est pas une restriction apportée à la dénotation du conflit, mais à celle de l'état de choses désigné ainsi. Du point de vue syntaxique, le SN *στάσις μεγάλη* ne forme pas un syntagme continu parce qu'il ne s'agit justement pas d'un syntagme, et que l'adjectif *μεγάλη* n'est pas apposée au seul substantif *στάσις*, mais à toute la clause qui précède.

Cette construction est déjà employée par Homère, bien que la syntaxe plus souple de l'apposition l'y rende plus difficile à détecter<sup>14</sup>. En tout cas, il semble que dans l'exemple 5.23 on ait une telle configuration.

5.23 (*Agamemnon revêt ses armes : son bouclier.*)

Ἄν δ' ἔλετ' ἀμφιβρότην πολυδαίδαλον ἀσπίδα θοῦριν  
καλήν, ἣν πέρι μὲν κύκλοι δέκα χάλκεοι ἦσαν,  
ἐν δέ οἱ ὀμφαλοὶ ἦσαν εἴκοσι κασσιτέροιο  
λευκοί, ἐν δὲ μέσοισιν ἔην μέλανος κῶανοιο.

Λ32–35

Il prit ensuite son solide bouclier rond ouvragé, splendide, qui était entouré de dix cercles de bronze, et sur laquelle il y avait aussi des bossettes : vingt en étain, blanches, mais celle du milieu était en émail noir.

Les stratégies présentatives alternent dans le même passage : au v. 33, c'est un <FocR> qui est employé, tandis qu'au v. 34, le narrateur utilise une hyperbate Y2. Il paraît difficile de voir ce qui peut motiver cette décision, car dans les deux cas, il est établi l'existence d'un objet (*κύκλοι* et *ὀμφαλοί*), qui est ensuite modifié par un nombre (*δέκα* et *εἴκοσι*) puis par un adjectif ou un génitif exprimant la matière (*χάλκεοι* et *κασσιτέροιο*). La différence réside sans doute dans la continuation qui est apportée à la description des bossettes : contrairement aux cercles, dont la description s'achève avec la clause qui en affirme la présence, la couleur et la matière des vingt bossettes est opposée à celle de la bossette centrale<sup>15</sup>. C'est probablement la raison qui pousse le narrateur à séparer l'expression de l'existence de ces bossettes et la mention de leur couleur et de leur matière, puisque celle-ci doit pouvoir servir de base au contraste exprimé par la description de la bossette centrale.

Du point de vue pragmatique, on peut soutenir qu'il y a là une construction biclausale qui s'apparente à la construction relative présentative décrite par Lambrecht [2000b] pour le français : dans des exemples comme 5.24, il analyse *une belle princesse* comme un élément qui remplit à la fois une fonction de focus par rapport à la clause matrice, en tant qu'entité introduite dans le discours,

14. Sur la syntaxe appositionnelle d'Homère, voir la section 6.1.1, p. 475 sq.

15. On a du mal à savoir si la bossette centrale est comprise dans les vingt, ou si elle est la vingt-et-unième. Dans ce cas, il faudrait traduire plutôt : « il y avait des bossettes, vingt [en tout] : [elles étaient] en étain, blanches, mais celle du milieu était en émail noir. »

et une fonction de topique par rapport à la clause relative, en tant qu'entité à propos de laquelle on apporte une information nouvelle par le biais d'une prédication seconde.

5.24 Il était une fois une belle princesse qui vivait dans un vieux château.

[Lambrecht 2000b: 49 (1a)]

Comme le souligne Lambrecht [2000b: 51–52], la séparation en deux clauses est motivée par le PSRR : ce n'est pas la même clause qui introduit un nouveau référent et apporte une information à son sujet<sup>16</sup>. Le double statut de la *belle princesse*, à la fois focus de sa clause et topique de la relative, n'est pas simultané, car ce n'est qu'une fois introduite comme nouveau référent qu'elle sert de base à la prédication seconde. Dans la construction présentative à hyperbate Y<sub>2</sub>, la situation est tout à fait semblable ; la seule différence est que la prédication seconde est effectuée par le biais d'un adjectif, et non d'une relative. Ainsi, la meilleure traduction d'un exemple comme 5.21 est peut-être « *il y a une compétition qui est impressionnante entre ses femmes* ».

**Hyperbate Y<sub>2</sub> non lexicale** Devine & Stephens [2000: 94–97] distinguent en outre une troisième catégorie d'hyperbate Y<sub>2</sub>, dans laquelle l'élément Y<sub>2</sub> n'est pas lexical, mais est un pronom-adjectif démonstratif ou possessif. À mon avis, les deux cas sont à distinguer, parce que les possessifs, comme on l'a vu<sup>17</sup>, peuvent être positionnés en fonction du statut informationnel du possesseur. Ainsi, dans l'exemple 5.25, *ἐγώ* est le topique de tout ce long énoncé qui résume les circonstances dans lesquelles le plaignant a intenté un procès public à Phormion. Aussi le référent possesseur de *τὴν ἐμήν* est-il ratifié au moment où le plaignant évoque sa mère, laquelle a une fonction de FocR dans la clause. Placés, l'un en {FocR} et l'autre en {TopR}, les deux éléments du syntagme se retrouvent donc discontinus<sup>18</sup>.

5.25 Ἐγὼ γάρ, ὦ ἄνδρες δικασταί, πολλῶν χρημάτων ὑπὸ τοῦ πατρὸς καταλειφθέντων μοι, καὶ ταῦτα Φορμίωνος ἔχοντος, καὶ ἔτι πρὸς τούτοις τὴν μητέρα γήμαντος τὴν ἐμήν ἀποδημοῦντος [...], ἐπειδὴ καταπλεύσας ἠσθόμην καὶ τὰ πεπραγμέν' εἶδον, πόλλ' ἀγανακτήσας καὶ χαλεπῶς ἐνεγκῶν δίκην μὲν οὐχ οἴος τ' ἦν ἰδίαν λαχεῖν [...], γραφὴν δ' ὕβρεως γράφομαι πρὸς τοὺς θεσμοθέτας αὐτόν.

Dém. 45.3 [Devine & Stephens 2000: 95 (27)]

16. On remarquera que la princesse est tout de même qualifiée de *belle*. Cependant, dans le monde des contes, la beauté est une qualité typique des princesses, de même que tous les princes sont par nature charmants, et l'on ne rencontre guère de princesse laide. Si c'était le cas, il me semble qu'il faudrait introduire le conte par « *il était une fois une princesse qui était très laide et vivait dans un vieux château* » et non par « *il était une fois une princesse laide qui vivait dans un vieux château* ». Cela signifie que « *belle princesse* » n'est pas, du point de vue cognitif, une expression complexe.

17. Voir la section 3.4.3, p. 246 sq.

18. Cette discontinuité présente en outre l'avantage d'éviter la séquence de deux participe au génitif avec un référent différent. Mais une configuration comme \*γήμαντος τὴν μητέρα τὴν ἐμήν ἀποδημοῦντος aurait eu le même avantage.

Moi, juges, comme j'ai hérité beaucoup d'argent de mon père, et que cet argent, c'est Phormion qui l'a, et qu'en plus il a épousé ma mère alors que j'étais à l'étranger [...], quand, à mon retour, j'ai appris ça et que j'ai vu ce qu'il avait fait, j'ai été profondément choqué et scandalisé ; mais je ne pouvais pas lui intenter un procès privé [...], et c'est un procès public pour violence que je lui intente devant les thesmothètes.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets chez Homère, par exemple dans le vers formulaire 5.26, où l'auditeur est ratifié par l'emploi du <TopNR> σύ, ce qui commande le placement de l'adjectif possessif σῆσι en {TopR}, alors que ἐνὶ φρεσὶ est en {FocR}.

- 5.26 Ἄλλο δέ τοι ἔρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσι. A 297+  
Je vais te dire encore une chose, et toi, mets-la-toi bien dans l'esprit.

Les hyperbates Y<sub>2</sub> du démonstratif demandent une explication semblable, même si la situation est *a priori* différente. En effet, dans des exemples comme 5.27, on constate que le démonstratif est en P<sup>V+1</sup>, tandis que le nom coréférent est en {FocR} (je n'en connais pas d'exemple chez Homère, ce qui est dû probablement à la rareté de l'emploi des déictiques au sein du SN).

- 5.27 (Pour justifier son départ précipité en pleine guerre, Léocrate prétend qu'il a rendu service à l'État en important des marchandises de Rhodes.)  
Ἄξιον δ' ἔστιν οὐ μόνον αὐτῷ διὰ τὴν πράξιν ὀργίζεσθαι ταύτην, ἀλλὰ καὶ διὰ τὸν λόγον τοῦτον. Lycurg. 58 [Devine & Stephens 2000 : 95 (25)]  
Il y a lieu de se mettre en colère non seulement à cause de cette conduite, mais aussi à cause de cet argument.

Dans la plupart des exemples de ce type, le démonstratif doit être tenu pour un <TopR> : en effet, indépendamment de la fonction pragmatique du référent dans la proposition, le geste déictique lui-même est en-dehors de l'assertion. En d'autres termes, le grec ancien permet d'exprimer les différents statuts informationnels du référent et de la référence. Lorsqu'un référent a une fonction focale, comme la conduite de Léocrate dans l'exemple 5.27, mais que l'acte de référence lui-même est déjà ratifié (ταύτην est anaphorique), le déictique qui opère la référence peut se trouver en position {TopR}, tandis que le substantif est placé en {FocR}.

Il est évident, par ailleurs, que toutes les hyperbates Y<sub>2</sub> non lexicales ne relèvent pas de cette construction : certaines peuvent être des hyperbates Y<sub>2</sub> à Y<sub>1</sub> topique, comme l'exemple 5.28, où θεούς est en {TopCE} et μόνους τούσδε en {DFoc/R}.

- 5.28 (Mœurs des Thraces.)  
Θεοὺς δὲ σέβονται μόνους τούσδε, Ἄρεα καὶ Διόνυσον καὶ Ἄρτεμιν. Hdt. 5.7 [Devine & Stephens 2000 : 97 (34)]  
Comme dieux, ils n'adorent que ceux-ci : Arès, Dionysos et Artémis.

De plus, un adjectif Y<sub>2</sub> lexical peut également être présupposé et placé pour cette raison en {Psp}, tandis que le nom est préverbal, comme le <TopNR> ἄνδρα dans l'exemple 5.29, qui se trouve ainsi séparé de la paire d'adjectifs ἀνόητον χαίροντα, que le cotexte permet de considérer comme ratifiés.

5.29 (Selon Calliclès, le bien est la même chose que l'agréable ; or, c'est quand on a en soi quelque chose de bon qu'on est bon, et Calliclès prétend que les gens déraisonnables ne sont pas bons.)

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Τί δέ ; παῖδα ἀνόητον χαίροντα ἤδη εἶδες ;

ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ. Ἔγωγε.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ἄνδρα δὲ οὕτω εἶδες ἀνόητον χαίροντα ;

Plat. Gorg. 497e [Devine & Stephens 2000 : 97 : 35]

SOCRATE. Or, as-tu déjà vu un enfant qui était déraisonnable et joyeux ?

CALLICLÈS. Oui.

SOCRATE. Et un homme, tu n'en as jamais vu, qui était déraisonnable et joyeux ?

Pour résumer, toutes les hyperbates qu'on rencontre en prose, ainsi qu'un certain nombre de celles de la langue poétique, peuvent être ramenées à deux grandes catégories :

- ▶ d'une part l'hyperbate INTÉGRÉE, dans laquelle les deux éléments du constituant discontinu font partie de la même clause, mais sont séparés parce qu'ils ont chacun une fonction pragmatique différente.
- ▶ d'autre part, l'hyperbate NON INTÉGRÉE, dans laquelle l'élément Y<sub>2</sub> représente une seconde assertion et ne fait donc pas partie de la même clause.

### 5.1.1.2 Contraintes syntaxiques sur l'hyperbate externe

L'apport majeur de l'étude de Devine & Stephens [2000] sur l'hyperbate est, à mon sens, qu'ils ont pu déterminer un certain nombre de contraintes syntaxiques qui s'exercent sur l'emploi de l'hyperbate en prose, contraintes dont la force est moindre, voire inexistante, dans la langue poétique. C'est surtout l'hyperbate Y<sub>1</sub> qui est concernée par ces contraintes, même si, comme on va le voir, l'hyperbate Y<sub>2</sub> est également d'un emploi plus libre chez Homère que dans la prose classique.

#### Contraintes sur l'hyperbate Y<sub>1</sub>

**Accessibilité à l'hyperbate** Devine & Stephens [2000 : 272–282] montrent que tous les types syntaxiques d'arguments ne peuvent pas se présenter sous forme discontinue. Cela signifie que, bien

que la motivation première de l'hyperbate se situe dans l'expression de la SI, l'hyperbate est également un phénomène syntaxique. Pour clarifier la situation, je me servirai de la théorie de la représentation sémantique des états de choses développée dans la FDG [Hengeveld & Mackenzie 2008:194–207], à la suite de Foley & Van Valin [1984:27–36], parce qu'elle me semble à même d'expliquer des phénomènes complexes en faisant appel à des notions plutôt simples et intuitives. Les états de choses exprimés par des prédicats peuvent être de deux types fondamentaux : DYNAMIQUES ou NON DYNAMIQUES, selon qu'ils requièrent un apport d'énergie ou non pour s'accomplir. Trois macrofonctions sémantiques peuvent être définies pour chacun de ces deux types<sup>19</sup> :

- ▶ l'ACTEUR (A) prototypique est engagé de manière volitive dans l'état de choses ; par conséquent, il ne peut y avoir d'acteur que dans les états de choses dynamiques ;
- ▶ l'AFFECTÉ (U)<sup>20</sup> est affecté, de façon non volitive, par cet état de choses ;
- ▶ le LOCATIF (L) subsume différentes distinctions spatiales, comme l'ablatif, le perlatif, et surtout l'allatif qui embrasse les notions de destinataire, de bénéficiaire et de but.

Enfin, les états de choses peuvent impliquer un, deux ou trois (voire quatre) de ces macrorôles. Les diverses possibilités qui en résultent sont résumées dans le Tableau 5.1.

Nombre d'arguments	Fonctions sémantiques				
	Dynamique		Non dynamique		
1	A*				
	U*				U*
	L*				L*
2	A	U*			
	A	L*			
	U*	L			U*
3	A	U*	L		

Tableau 5.1 Fonctions sémantiques de base et possibilité d'hyperbate en grec ancien [d'après Hengeveld & Mackenzie 2008:199 (Table 4)]

Le Tableau 5.1 permet également de voir comment se répartissent les emplois de l'hyperbate en grec ancien. Dans chaque configuration sémantique, seuls les arguments marqués d'un astérisque sont normalement susceptibles d'être employés en hyperbate, d'après Devine & Stephens. Il est possible

19. Foley & Van Valin [1984:29] définissent les notions d'« actor » et « undergoer » comme suit :

We may characterize the actor as the argument of a predicate which expresses the participant which performs, effects, instigates, or controls the situation denoted by the predicate, and the undergoer as the argument which expresses the participant which does not perform, initiate, or control any situation but rather is affected by it in some way.

Hengeveld & Mackenzie [2008:196] y ajoutent la fonction de « locative » [contra Van Valin 2002].

20. Je conserve l'initiale U de l'anglais *Undergoer* pour éviter les confusions avec l'acteur.

de résumer cela dans la hiérarchie suivante (où X représente toute fonction sémantique qui n'est pas couverte par les trois macrorôles A, U et L, comme la cause, par exemple) :

- 5.30 Hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate des fonctions sémantiques :  
 $U > L > X > A$

Un constituant ne peut former une hyperbate que si la clause ne contient aucun autre constituant lexical placé plus à gauche dans cette hiérarchie. Si l'on précise que la concurrence pour l'hyperbate ne concerne que les constituants lexicaux, cela signifie simplement que les pronoms (et même les déictiques anaphoriques) sont invisibles pour l'application de cette hiérarchie. De plus, bien que Devine & Stephens n'en fassent pas état, il semble que les arguments exprimés par des clauses subordonnées ne soient pas non plus pris en compte.

**Un seul argument** Comme il apparaît clairement dans le tableau, tout type d'argument peut être discontinu dans les états de choses à un argument exprimé. On constate ainsi que, dans les états de choses dynamiques comme non dynamiques, lorsque l'unique argument est un Affecté, l'hyperbate Y1 est possible. Ainsi, dans l'exemple 5.31, le sujet discontinu ἅπαντα [...] τὰ ἐπιτήδεια est un Affecté (comme l'indique la forme passive du verbe).

- 5.31 (Les parents du défunt vivent d'abord dans sa maison au Pirée.)  
 Ἄπαντα γὰρ αὐτοῦ κατελέλειπτο τὰ ἐπιτήδεια.

Lys. 32.8 [Devine & Stephens 2000 : 276 (97)]

Car toutes leurs provisions avaient été laissées là.

Ce genre de construction est particulièrement attesté avec les verbes dits inaccusatifs, c'est-à-dire dont le sujet est un Affecté, comme dans l'exemple 5.32.

- 5.32 Καίτοι πολλοὶ παρ' ὑμῖν, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, γεγονάσι ῥήτορες ἔνδοξοι καὶ μεγάλοι πρὸ ἐμοῦ.

Dém. 18.219 [Devine & Stephens 2000 : 277 (100)]

Bien sûr, il y en a eu beaucoup chez vous, Athéniens, des rhéteurs habiles et importants qui m'ont précédé. (Mais aucun n'a été aussi dévoué que moi.)

Un Locatif (ici dans la fonction subsidiaire de bénéficiaire) peut également former une hyperbate, quand la clause ne contient pas d'Affecté, comme dans l'exemple 5.33.

- 5.33 (Les sophistes d'autrefois étaient pires que ceux d'aujourd'hui.)  
 ... οὗτοι μὲν τοιαῦτα λογίδια διεξιόντες οἷς, εἴ τις ἐπὶ τῶν πράξεων ἐμμείνειεν, εὐθὺς ἂν ἐν πᾶσιν εἴη κακοῖς, ὅμως ἀρετὴν ἐπηγγείλαντο καὶ σωφροσύνην περὶ αὐτῶν.

Isocr. 13.20

... les uns exposaient des raisonnements si captieux qu'on n'aurait pu s'y conformer en pratique sans tomber immédiatement dans toutes sortes de misères, mais c'était tout de même la vertu et la tempérance qu'ils professaient en ces matières.

Enfin, les états de choses dynamiques peuvent avoir un Acteur comme seul argument : on les appelle alors inergatifs. Devine & Stephens [2000: 277–278] regrettent que les exemples qu’ils ont trouvés de ce type de prédicats ne soient que des états de choses plutôt statiques, avec des sujets à référent inanimé, comme l’exemple 5.34 (où l’on remarque que l’Affecté, qui est clausal, n’est pas pris en compte pour l’accessibilité à l’hyperbate).

- 5.34 (*Eschine prétend que le décret de Ctésiphon honorant Démosthène contient des documents mensongers.*)  
 Ἄπαντες γὰρ ἀπαγορεύουσιν οἱ νόμοι [μηδένα ψευδῆ γράμματα ἐγγράφειν ἐν τοῖς δημοσίοις ψηφίσμασι.] Eschn. 3.50 [Devine & Stephens 2000: 52 (28)]  
 Toutes les lois interdisent d’introduire des documents mensongers dans des décrets officiels.

On pourrait alors douter qu’un Acteur, particulièrement un Acteur animé, puisse réellement être discontinu lorsque le prédicat est dynamique. Cependant, on trouve des verbes transitifs dont l’objet n’est pas exprimé, comme dans l’exemple 5.35, où le sujet en hyperbate a clairement un rôle d’Acteur.

- 5.35 (*Cratyle affirme que les choses ont des noms véritables, qui ne sont pas les noms d’usage des Grecs et des barbares, mais dénotent une vérité sur leur objet.*)  
 « Οὐκ οὖν σοὶ γε, » ἢ δ’ ὅς, « ὄνομα Ἑρμογένης, οὐδὲ ἂν πάντες καλῶσιν ἄνθρωποι. » Plat. Crat. 383b  
 Eh bien toi, dit-il, ton nom n’est pas Hermogène, même si tout le monde t’appelle ainsi.

**Deux arguments** Lorsque deux arguments sont exprimés par des constituants lexicaux dans une clause, seul l’argument placé le plus à gauche dans la hiérarchie 5.30 peut être en hyperbate. Un Affecté l’emporte donc sur un Acteur, comme le montre l’exemple 5.36

- 5.36 (*L’art politique consiste à savoir unir les composantes diverses de la société et à les tisser ensemble, grâce un certain nombre de liens dont certains sont difficiles à établir, d’autres faciles.*)  
 Τούτους δὴ τοὺς δεσμοὺς ἔλεγον ὅτι χαλεπὸν οὐδὲν συνδεῖν ὑπάρξαντος τοῦ περὶ τὰ καλὰ κάγαθὰ μίαν ἔχειν ἀμφοτέρα τὰ γένη δόξαν. Plat. Polit. 310e [Devine & Stephens 2000: 274 (96)]  
 Voilà donc les liens dont je disais qu’ils ne sont pas difficiles à nouer, pourvu qu’au sujet de ce qui est honorable les deux classes n’aient qu’une seule opinion.

De même, un Affecté prime sur un Locatif, comme le montrent les exemples 5.37–5.38 : dans le premier, l’expression lexicale du bénéficiaire (une variante de Locatif) n’empêche pas l’hyperbate de l’Affecté ; dans le second, au passif, c’est bien le sujet Affecté qui est discontinu, en présence d’un Locatif (un datif comitatif).

- 5.37 (*Le plaignant qui perd son procès n’est passible que d’une faible amende, pour que celle-ci ne risque pas de décourager les victimes de porter plainte.*)  
 Τῷ δὲ φεύγοντι μεγάλας ἐπέθηκον τιμωρίας. Dém. 47.2 [Devine & Stephens 2000: 57 (36)]  
 Pour l’accusé, en revanche, les peines que les lois ont prescrites sont importantes.

5.38 (Les Scythes font brûler les devins qui se sont trompés après les avoir attachés sur un char à bœufs.)

**Πολλοὶ** μὲν δὴ συγκατακαίονται τοῖσι μάντισι **βόες**.

Hdt. 4.69 [Devine & Stephens 2000: 60 (42)]

Nombreux sont les bœufs qui brûlent avec les devins.

Enfin, un Locatif l'emporte sur un Acteur, comme le montre l'exemple 5.39 : si on le compare avec l'exemple 5.34, très proche, on constate que l'hyperbate du sujet Acteur dans celui-ci n'était possible que grâce à l'absence de l'expression d'un argument mieux placé dans la hiérarchie. Ici, c'est le Locatif (bénéficiaire) *μόναις ταύταις* [...] *ταῖς γυναιξί* qui est discontinu.

5.39 (Démosthène fait lire la loi qui interdit à une femme adultère de participer aux cultes publics, alors que la loi y autorise les étrangères et les esclaves.)

Ἄλλὰ **μόναις ταύταις** ἀπαγορεύουσιν οἱ νόμοι **ταῖς γυναιξί** μὴ εἰσιέναι εἰς τὰ ἱερά τὰ δημοτελεῖ, ἐφ' ἧ ἂν μοιχὸς ἀλῶ. Dém. 59.86 [Devine & Stephens 2000: 274 (96)]

Mais c'est seulement à ces femmes-là que les lois interdisent de participer aux cérémonies religieuses publiques, celles qui sont convaincues d'adultère.

**Trois arguments** Il n'arrive que rarement que trois arguments lexicaux soient présents dans la même clause. La hiérarchie 5.30 prédit que c'est alors le constituant exprimant un Affecté qui l'emporte sur tous les autres. C'est ce qui se passe dans l'exemple 5.40, où la discontinuité est possible pour l'objet *μεγίστας* [...] *δωρεῖας*, mais non pour les autres arguments (la discontinuité de *τοὺς γυμνικοὺς* [...] *ἀγῶνας* n'entre pas en ligne de compte, puisque le constituant fait partie d'une clause participiale enchâssée). Une construction comme \**ἐκ παντὸς δίδοτε τοῦ χρόνου μεγίστας δωρεῖας* n'est, semble-t-il, pas attestée en prose.

5.40 (Athènes est, entre toutes les cités, celle où la jalousie a le moins sa place.)

Εἶτα **μεγίστας** δίδοτ' ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου **δωρεῖας** τοῖς τοὺς γυμνικοὺς νικῶσιν ἀγῶνας τοὺς στεφανίτας. Dém. 20.141

En outre, les plus importantes récompenses que vous donnez, depuis toujours, vont aux vainqueurs des jeux gymniques dont le prix est une couronne.

**Exceptions** Comme le remarquent Devine & Stephens [2000: 286–288], il y a cependant un certain nombre d'exceptions aux règles de précedence illustrées par les exemples 5.31–5.40. Rappelons que les pronoms n'entrent pas en ligne de compte : la présence de *ὕμῖν* dans l'exemple 5.41 ne remet pas en cause la validité de la hiérarchie postulée en 5.30, et le circonstant *ἀπὸ τῶν ὑμετέρων* [...] *συμμάχων* se comporte comme si aucun Affecté n'était exprimé dans la clause.

5.41 (En occupant les places du Nord, Démosthène veut priver Philippe d'une source de revenu.)

**Ἀπὸ τῶν ὑμετέρων** ὑμῖν πολεμει **συμμάχων** ἄγων καὶ φέρων τοὺς πλείοντας τὴν θάλατταν. Dém. 4.34 [Devine & Stephens 2000: 281 (110)]

C'est en tirant ses revenus de vos propres alliés qu'il vous fait la guerre, en arrêtant et en taxant ceux qui font du commerce maritime.



En revanche, si l'on remplace ὑμῖν par un SN lexical, par exemple τοῖς Ἀθηναίοις, l'hyperbate du circonstant devient illicite.

Les infractions rencontrées par Devine & Stephens en prose classique sont de deux types. D'une part, il arrive qu'un Affecté soit tellement présupposé qu'il s'incorpore au verbe pour former un prédicat complexe<sup>21</sup>. Généralement, ce phénomène est indécélable en prose : il ressemble simplement au placement d'un <TopR> dans une position alternative. Ainsi, dans l'exemple 5.54, il y a un Affecté lexical, τὴν μορίαν, qui semble provoquer une infraction aux règles de précédence, puisque c'est le Locatif ἐκ τούτου [...] τοῦ χωρίου qui est discontinu.

- 5.42 Πῶς δ' ἄν, εἰ μὴ πάντων ἀνθρώπων ἑμαυτῷ κακονούστατος ἦ, ὑμῶν οὕτως ἐπιμελουμένων **ἐκ τούτου τὴν μορίαν ἀφανίζειν ἐπεχείρησα τοῦ χωρίου;**

Lys. 7.28 [Devine & Stephens 2000:286 (113)]

Comment aurais-je pu, à moins d'être pour moi-même le plus malfaisant des hommes, malgré l'intensité de votre surveillance, entreprendre de faire disparaître l'olivier sacré de cet endroit-là ?

Cependant, comme l'expliquent justement Devine & Stephens [2000:286], le discours entier de Lysias porte sur le crime qui consiste à arracher un olivier sacré, et il est probable que ce contexte discursif provoque la constitution d'un prédicat complexe [ τὴν μορίαν ἀφανίζειν ]. Incorporé au verbe, l'objet n'est plus en concurrence avec les autres arguments pour accéder à l'hyperbate.

Le second type d'exceptions apparentes est provoqué par le placement dans une position extraclausale d'un argument qui aurait eu précédence sur un autre pour l'hyperbate. Ainsi, le placement d'un Affecté en {QFoc} ouvre la possibilité de l'hyperbate pour un Acteur dans la clause, comme dans l'exemple 5.43<sup>22</sup>.

- 5.43 (La loi de Leptine empêcherait les plus riches des citoyens d'être mis à contribution à la mesure de leur richesse.)

Τίν' οὖν ῥαστώνην τοῖς πολλοῖς ὁ σός, ὦ Λεπτίνη, ποιεῖ νόμος;

Dém. 20.28 [Devine & Stephens 2000:286 (114)]

Quelle commodité pour la population ta loi, Leptine, fournit-elle ?

Une violation apparente de la hiérarchie se produit de même lorsqu'un argument supérieur est placé en P<sup>pré</sup>, comme le Thème de l'exemple 5.44, ou bien en P<sup>post</sup>, comme la Coda (possible) de l'exemple 5.45.

- 5.44 (Les gens auront peut-être, avec le temps, oublié l'impiété que Démosthène a montrée dans l'affaire d'Aphissa et sa corruption dans l'affaire d'Eubée.)

Τὰ δὲ περὶ τὰς τριήρεις καὶ τοὺς τριηράρχους ἀρπάγματα | τίς ἂν ἀποκρύψαι χρόνος δύναται' ἄν;

Eschn. 3.222 [Devine & Stephens 2000:287 (115)]

21. L'étude de ce procédé chez Homère fera l'objet de la section 5.2

22. Pour qu'il n'y ait pas en outre une violation de la hiérarchie Locatif > Acteur, il est nécessaire que τοῖς πολλοῖς forme un constituant avec τίν[α] [...] ῥαστώνην.

Mais tes rapines par rapport aux trières et aux triérarques, quel laps de temps pourrait les effacer ?

5.45 (Pendant que le reste de la terre donnait naissance aux animaux, l'Attique donnait naissance aux hommes.)

Μέγα δὲ τεκμήριον τούτῳ τῷ λόγῳ, ὅτι ἦδε ἔτεκεν ἡ γῆ | τοὺς τῶνδὲ τε καὶ ἡμετέρους προγόνους. Plat. Ménex. 237e [Devine & Stephens 2000: 287 (117)]

On a une preuve solide de ce que je viens de dire, que c'est cette terre-ci qui a donné naissance à leurs ancêtres et aux nôtres.

L'exemple 5.45 montre bien le problème qui se pose avec ce genre d'explication. On a vu ci-dessus<sup>23</sup> que les Cudas sont, en prose, particulièrement difficiles à distinguer des <TopR> intraclausaux. Or on n'a ici aucun moyen infaillible de s'assurer du caractère extraclausal de τοὺς τῶνδὲ τε καὶ ἡμετέρους προγόνους : d'abord, qu'il soit postposé à un autre <TopR> n'est pas en soi problématique ; ensuite, le placement en P<sup>post</sup> des <TopR> lourds n'est qu'une possibilité, pas une obligation. Le seul élément solide serait précisément le fait que, si τοὺς [...] προγόνους était intraclausal, il en résulterait une violation de la hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate. Mais le raisonnement deviendrait alors circulaire, en excluant les exemples gênants sur des critères établis justement par la règle dont il s'agit de prouver la validité.

Or, il existe d'autres exemples de violation de la hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate<sup>24</sup>, qui ne peuvent s'expliquer simplement en excluant le constituant gênant du champ d'application de la règle. Ainsi, dans l'exemple 5.46, la présence du Locatif εἰς τὰ ὄπλα rend l'usage de l'hyperbate pour le sujet irrégulier ; cependant, il paraît difficile de ne pas le considérer comme intraclausal, étant donné qu'il est le véhicule du sens de l'expression εἰς τὰ ὄπλα τρέχειν, laquelle ne signifie pas 'courir vers ses armes' mais 'se hâter de prendre ses armes'.

5.46 (Les Grecs se préparent à prendre leur repas quand ils subissent une attaque soudaine des Bithyniens.)

Καὶ κραυγῆς γενομένης εἰς τὰ ὄπλα πάντες ἔδραμον οἱ Ἕλληνες. Xén. An. 6.4.27

Il y eut une grande clameur et tous les Grecs coururent aux armes.

Dans l'exemple 5.47, en revanche, il n'est pas strictement impossible que θόρον soit un Thème, mais il n'y a rien non plus pour confirmer une telle lecture.

5.47 (Description du frai des poissons.)

Θορὸν δὲ πάντες ἔχουσιν οἱ ἄρρενες πλὴν ἐγγέλυος. Arstt. H. A. 569a

Du sperme, tous les mâles en ont, sauf l'anguille.

23. Voir p. 291 sq.

24. Devine & Stephens [2000: 286] assurent que les contre-exemples sont « relatively rare » et que les textes grecs n'en présentent qu'un nombre « comparatively small ». Malheureusement, ces affirmations ne sont étayées d'aucune donnée chiffrée, ce qui ne laisse pas d'étonner chez des auteurs qui ont montré par ailleurs leur goût pour les statistiques [Devine & Stephens 1994].

L'existence de tels exemples met à mal, semble-t-il, l'attribution de la hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate à des facteurs purement syntaxiques, ce qui est la thèse de Devine & Stephens. Selon eux, en effet, l'hyperbate  $Y_1$  n'est possible en grec que lorsque le nom  $Y_2$  peut s'incorporer sémantiquement au prédicat. Par conséquent, dès qu'un sujet représente un Acteur toute hyperbate  $Y_1$  est bloquée, ce qui explique l'impossibilité d'avoir des hyperbates du sujet d'un verbe transitif, ainsi que la difficulté des hyperbates du sujet des verbes inergatifs. On a vu cependant que le sujet d'un verbe inergatif pouvait, malgré son caractère agentif, être discontinu (exemple 5.34), et pareillement le sujet d'un verbe transitif avec anaphore zéro de l'objet (exemple 5.35). En fait, je pense que la spécificité du comportement des sujets agentifs par rapport à l'hyperbate est d'ordre informationnel plutôt que syntaxique. On constate en effet que (si on laisse à part les circonstants, dont le lien avec le prédicat est de toute façon plus lâche) la hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate est l'inverse de la hiérarchie d'accessibilité à la fonction de topique<sup>25</sup>. Ce n'est probablement pas là un hasard. On pourrait dire que la précedence pour l'accessibilité à l'hyperbate est fonction inverse de la propension à servir de topique de l'énoncé. Rappelons que, dans la plupart des cas, l'hyperbate  $Y_1$  se produit dans une construction à FocR, dans laquelle l'élément  $Y_1$  est le <FocR> et l'élément  $Y_2$  est présupposé, et placé pour cette raison en {TopR} ou {Psp}. Si l'énoncé contient un argument qui peut lui servir de TopNR, par exemple, ce même argument ne peut donc plus former d'hyperbate.

Je m'en tiendrai donc à l'explication pragmatique que les auteurs proposent pour la rejeter [Devine & Stephens 2000:273] : si on peut dire que plus la topicalité statistique d'un argument est élevée, moins il a de chances d'être discontinu, c'est que les expressions topiques ne sont pas égales aux expressions focales du point de vue de la modification par un adjectif. Cela se manifeste par exemple par le fait que les sujets (qui sont le plus souvent des expressions topiques) sont rarement pourvus d'un adjectif dans la conversation spontanée, ce qui les rend par définition impropres à l'hyperbate  $Y_1$ . Je crois d'ailleurs que les comparaisons typologiques qui conduisent Devine & Stephens à adopter une interprétation syntaxique plutôt que pragmatique pour interpréter ces phénomènes d'accessibilité sont plutôt un argument en faveur d'une explication pragmatique, qui invoquerait l'universalité de la topicalité statistique. En outre, ces contraintes ne s'appliquent pas en poésie, ni dans la prose tardive, c'est-à-dire dans des états de langue où la contrainte pragmatique sur l'élément  $Y_1$  n'existe pas, parce que cet élément n'occupe pas une position structurale dans le champ préverbal, mais une position interne au prédicat, comme on va le voir. Il me paraîtrait curieux que la corrélation entre l'absence de contrainte pragmatique sur la constitution de l'hyperbate et l'absence de hiérarchie d'accessibilité à l'hyperbate soit seulement fortuite.

25. Voir ci-dessus 1.23, p. 58.

Contraintes sur l'hyperbate Y<sub>2</sub>

L'analyse pragmatique est confirmée, à mon sens, par l'existence de contraintes similaires sur les hyperbates Y<sub>2</sub> à Y<sub>1</sub> focal. Comme on l'a vu, cette construction, où le <FocR> est amplifié par une apposition qui représente un second focus, est une construction présentative. Il n'est donc pas surprenant que la plupart des prédicats qui apparaissent dans cette construction soient inaccusatifs : les constructions présentatives sont faites pour introduire un référent, et non pour lui attribuer une action. C'est le caractère présentatif de la construction à prédication seconde qui engendre des restrictions d'emploi : la plupart du temps, les constructions présentatives se servent de verbes d'existence ou, plus largement, de prédicats inaccusatifs ou inergatifs pour introduire un référent.

L'absence d'une telle contrainte chez Homère, et dans la langue poétique de façon générale, est due au fait que l'adjonction y est plus libre : un adjectif en apposition peut apporter une information sur n'importe quel élément nominal de n'importe quelle construction, sans être restreint à l'élément focal d'une construction présentative. On en verra divers exemples dans la section 6.1.1.1, p. 480 sq. ; il n'est donc pas utile d'y revenir ici.

## 5.1.2 Hyperbate interne

**Le problème** Comme on l'a dit dans la section précédente, la plupart des contraintes qui s'exercent sur les hyperbates en prose grecque classique sont inexistantes dans la langue poétique, et notamment chez Homère [Devine & Stephens 2000:107–115]. Ainsi, dans l'exemple 5.48, l'hyperbate du sujet est doublement irrégulière, par rapport à l'usage de la prose : d'une part c'est le complément de lieu qui devrait avoir la précedence sur le sujet ; d'autre part il s'agit du sujet d'un verbe transitif.

5.48 (Description d'un cratère offert comme prix pour la course à pied, qui a été fabriqué à Sidon.)

Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον.

Ψ<sub>744</sub>

C'étaient des Phéniciens qui l'avaient emporté sur la mer brumeuse.

Cette plus grande liberté dans l'emploi de l'hyperbate se fait jour de façon différente dans les deux grands types d'hyperbate. Pour l'hyperbate Y<sub>2</sub>, on vient de rappeler que le spectre des adjonctions possibles était bien plus étendu chez Homère et dans la poésie que dans la prose, puisque l'adjonction libre centrée sur un participant est possible. Mais cette différence ne met pas en cause l'application de la Règle 25. En revanche, l'hyperbate Y<sub>1</sub> pose des problèmes spécifiques dans la poésie, précisément parce qu'elle ne peut pas toujours s'expliquer par la Règle 25. On trouve ainsi

des adjectifs purement descriptifs en Y<sub>1</sub>, ce qui n'est pas possible en prose, à moins de leur donner une interprétation restrictive. Ainsi, dans l'exemple 5.49, si le registre était celui de la prose classique, la position de εὔδητον signifierait soit que le pied de bœuf lancé par Ctésippe a touché le mur bien bâti et non un autre mur moins bien bâti, soit que le mur qu'il a frappé était bien bâti et non bancal ; ce n'est évidemment pas le sens de cet énoncé.

5.49 (Ctésippe lance un pied de bœuf sur Ulysse.)

'Ο δ' ἀλεύατ' Ὀδυσσεὺς  
ἦκα παρακλίνας κεφαλὴν, μείδησε δὲ θυμῷ  
σαρδάνιον μάλα τοῖον· ὁ δ' εὔδητον βάλε τοῖχον. υ 300–302

Mais Ulysse l'évita, en inclinant un peu la tête ; et il sourit intérieurement, mais d'un sourire sardonique ; et le pied de bœuf frappa le mur bien bâti.

Des exemples de ce genre ne sont pas rares du tout chez Homère : comme le montre le Tableau 5.2, les adjectifs Y<sub>1</sub> qui n'occupent pas une position pragmatique identifiable dans le schéma de linéarisation (notés « X ») constituent près d'un tiers de toutes les hyperbates Y<sub>1</sub> dans le CdR.

Fonction pragmatique	Nombre	Pourcentage
FocR	58	54,21 %
QFoc	1	0,93 %
TopNR	11	10,28 %
Circonstant	3	2,80 %
X	34	31,78 %
<b>Total</b>	<b>104</b>	<b>100,00 %</b>

Tableau 5.2 Fonction des adjectifs Y<sub>1</sub> dans le CdR

Il est donc nécessaire de trouver une explication à un phénomène qui est loin d'être marginal, mais qui est extrêmement problématique dans le cadre du modèle de linéarisation que j'ai adopté jusqu'ici. En effet, si l'élément Y<sub>1</sub> dans l'hyperbate interne n'occupe pas une position identifiable par sa SI, comment s'expliquent d'une part sa position préverbale et d'autre part la discontinuité avec le nom Y<sub>2</sub> ?

**Fonction de l'adjectif Y<sub>1</sub>** Il est clair que cette position préverbale ne se confond pas avec une position focale au niveau clausal : elle est en effet compatible avec d'autres expressions focales dans la même clause. Ainsi, on peut trouver un <FocR>, comme τρίτον ἡμαρ dans l'exemple 5.50.

5.50 (Après avoir quitté le pays des Cicones, Ulysse et ses compagnons doivent affronter une tempête qui les oblige à s'arrêter. Ils passent deux jours sur le rivage.)

Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἡμαρ εὐπλόκαμος τέλεσ' Ἡώς... ι 76

Mais lorsque l'Aurore bouclée eut amené le troisième jour...

De même, l'hyperbate interne est possible dans une construction à <DFoc>, comme le montre l'exemple 5.51 : il s'agit d'une construction présentative, chargée d'asserter l'arrivée de l'aurore, sous la forme très régulière d'un <DFoc> à interprétation thétique ; mais le verbe est précédé d'un adjectif coréférent du sujet Ἡώς.

- 5.51 (Pénélope pleure dans sa chambre et invoque Artémis.)  
 Ὡς ἔφατ', αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἡώς. U 91  
 Voilà ce qu'elle dit, et aussitôt se leva l'Aurore au trône d'or.

Dans les deux cas, on constate que l'adjectif est purement descriptif, et qu'il n'est pas lié à l'état de choses dans lequel est engagé le référent : par définition, l'aurore a de belles boucles et un trône d'or, puisqu'il s'agit d'épithètes ornementales formulaires<sup>26</sup>. L'adjectif Y<sub>1</sub> ne peut donc être considéré comme prédicatif, comme il l'est dans l'exemple 5.52.

- 5.52 (Après son naufrage, Ulysse est parvenu au rivage de Schérie, mais il ne peut s'approcher de la côte.)  
 Ἐκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα  
 βέβρυχεν ῥόδιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη,  
 [La côte] ne présente que des écueils pointus, tout autour le flot rugit en se brisant, et  
 une falaise se dresse nue.

En fait, de nombreux éléments indiquent que l'adjectif Y<sub>1</sub> dans la construction à hyperbate interne a une fonction adverbiale par rapport au prédicat plutôt qu'une fonction de modificateur par rapport au nom. Comme le suggèrent Devine & Stephens [2000:170–171], beaucoup de ces adjectifs supporteraient très bien l'adjonction du participe ἔών, comme πυκιναί dans l'exemple 5.53, qu'on pourrait traduire de façon plus marquée par « toutes serrées qu'elles fussent ».

- 5.53 (Début de l'aristie de Diomède, qui massacre les Troyens : il est comparé à un fleuve en crue.)  
 Ὡς ὑπὸ Τυδείδῃ πυκιναὶ <εὐῶσαι> κλονέοντο φάλαγγες  
 Τρώων, οὐ δ' ἄρα μιν μίμνον πολέες περ ἔόντες. E 93–94  
 Ainsi sous les coups du Tydéide se dispersaient les bataillons serrés des Troyens, et ils n'arrivaient pas à lui résister, malgré leur nombre.

On remarque d'ailleurs que le v. 94 reprend la même idée : les Troyens cèdent du terrain devant Diomède malgré une condition qui aurait dû les aider à gagner ; mais cette fois le caractère adverbial est clairement marqué par la clause adverbiale avec περ. Une telle paraphrase serait également valable pour les exemples 5.50–5.51 : des traductions comme « avec ses belles boucles » ou « sur son trône d'or » pourraient rendre le caractère adverbial de l'adjectif descriptif. Je rejoins donc sur ce point la théorie de Devine & Stephens [2000:174] pour qui il n'y a pas, chez Homère, de réelle discontinuité du SN, tout simplement parce qu'il n'y a pas réellement, à ce stade de la langue, de SN constitué lorsque les éléments coréférents ne sont pas continus.

26. Il est possible, même si je n'explorerai pas cette piste ici, que le caractère formulaire ait quelque chose à voir avec l'irrégularité en question.

Si la position de l'adjectif Y<sub>1</sub> peut être dite interne, selon Devine & Stephens qui travaillent dans un cadre générativiste relâché, c'est que cet adjectif n'est pas sorti du syntagme verbal où il est généré, mais occupe ce qu'ils appellent une « *unfocused internal modifier position* » [Devine & Stephens 2000:203]. Il peut évidemment se placer également dans une position {FocR} ou {TopCE} dans les conditions pragmatiques appropriées, comme en grec posthomérique, mais ce n'est pas obligatoire. La différence entre l'hyperbate Y<sub>1</sub> en poésie et en prose est qu'elle n'est possible en prose qu'en vertu de la Règle 25, c'est-à-dire uniquement pour des raisons d'alignement informationnel, ce qui ne semble pas être le cas pour l'hyperbate interne de la langue poétique.

Le problème se pose alors, selon moi, dans les termes suivants : étant donné que les règles de linéarisation des constituants fonctionnent chez Homère presque exactement comme dans la prose classique, et que les modifications que j'ai apportées au modèle de Dik–Matić ne représentaient pas des adaptations spécifique à la langue homérique, comment rendre compte de l'existence d'une variation apparemment immotivée ? En d'autres termes, comment analyser la position de l'adjectif Y<sub>1</sub> lorsqu'il ne se trouve justement pas dans une des positions pragmatiquement déterminées du modèle ? En somme, que représente la position interne de modificateur non focale ?

Devine & Stephens [2000:197–200] ont montré, de façon convaincante, que les adjectifs prénominaux formaient normalement un domaine prosodique avec leur nom ; ce domaine ne peut normalement pas être interrompu par une fin de vers (en d'autres termes, l'enjambement entre A|N est interdit, tandis que l'enjambement N|A est fréquent), sauf dans le cas de certains adjectifs [La Roche 1867, Giseke 1864:35–37, Edwards 1966] :

► les quantifieurs comme *πολύς* ou *πᾶς* (exemple 5.54)

- 5.54 (*Achille est poursuivi par les eaux du Scamandre*)  
 Ὀσσάκι δ' ὀρμήσειε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς  
 στήναι ἐναντίβιον καὶ γνώμεναι εἴ μιν ἅπαντες  
 ἀθάνατοι φοβέουσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὸν ἔχουσι... Φ 265–267  
 Chaque fois que le divin Achille aux pieds rapides essayait de s'arrêter pour se retourner et voir si tous les dieux le poursuivaient, les maîtres du vaste ciel, (*chaque fois le flot l'emportait.*)

► les adjectifs démonstratifs et pronominaux comme *ἐκεῖνος* ou *ἄλλος* (exemple 5.55).

- 5.55 (*Ascalaphos, le fils d'Arès, vient de se faire tuer dans la bataille, mais Arès n'en sait encore rien.*)  
 Ἴστο Διὸς βουλήσιν ἐελμένος, ἐνθά περ ἄλλοι  
 ἀθάνατοι θεοὶ ἦσαν ἐεργόμενοι πολέμοιο. N 524–525  
 Il restait, retenu par la décision de Zeus, là où étaient les autres dieux immortels, à l'écart du combat.

► les superlatifs (exemple 5.56) :

- 5.56 (*Les Achéens massacrent les Troyens : ἀνδροκτασία.*)  
 Φυλείδης δ' Ἄμφικλον ἐφορμηθέντα δοκεύσας  
 ἔφθη ὀρεξάμενος πρυμνὸν σκέλος, ἔνθα **πάχιστος**  
**μυῶν** ἀνθρώπου πέλεται.

Π 313–315

Le Phyléide, guettant l'attaque d'Amphiclos, le prit de vitesse et l'atteignit au sommet de la jambe, où le muscle de l'homme est le plus épais.

► adjectifs possessifs en focus (exemple 5.57) :

- 5.57 (*Télémaque va mettre les armes en sûreté; Euryclée lui suggère d'emmener une femme pour l'éclairer. Il répond, en désignant Ulysse déguisé en mendiant.*)  
 Ξείνος ὄδ' οὐ γὰρ ἀεργὸν ἀνέξομαι ὅς κεν **ἐμῆς γε**  
**χοίνικος** ἄπτηται, καὶ τηλόθεν εἰληλουθῶς.

τ 27–28 [Devine &amp; Stephens 2000:198 (101)]

Il y a cet étranger : je ne tolérerai pas qu'on reste à rien faire quand on touche à mon boisseau, même si l'on vient de loin.

► les adjectifs restrictifs en focus :

- 5.58 (*Antiloque est chargé d'apprendre à Achille la nouvelle de la mort d'Hector.*)  
 ὦ μοι Πηλέος υἱὲ δαΐφρονος ἧ μάλα **λυγρῆς**  
 πεύσεαι **ἀγγελίης**, ἧ μὴ ὠφέλλε γενέσθαι.

Σ 18–19

Hélas, fils du brave Pélée, qu'elle est triste la nouvelle que tu vas apprendre, et qui n'aurait jamais dû se produire !

On s'aperçoit immédiatement qu'il s'agit d'adjectifs qui ont une propension à être placés en {FocR}. Par conséquent, un adjectif prénominal ne peut être séparé de son nom par une fin de vers que s'il est lui-même en {FocR}. La séparation prosodique qui résulte de cette configuration n'a rien pour nous surprendre, au vu de ce qu'on a dit précédemment sur la prosodie du focus. On peut donc étendre cette analyse à l'hyperbate Y<sub>1</sub> interne : lorsque l'adjectif Y<sub>1</sub> n'est pas en {FocR}, la séparation prosodique d'avec son nom étant impossible, c'est toute la chaîne Y<sub>1</sub>–V–Y<sub>2</sub> qui doit former un constituant prosodique. La conclusion qu'en tirent Devine & Stephens est que ce constituant prosodique est le reflet d'un constituant syntaxique : un SV doté d'une position initiale pour les modificateurs. Lorsque l'union prosodique n'a pas lieu, c'est que l'adjectif Y<sub>1</sub> est dans une position différente (par exemple {FocR}), à l'extérieur de ce constituant.

Un argument en faveur de la constitution d'un domaine prosodique Y<sub>1</sub>–V–Y<sub>2</sub> peut être trouvé dans la constatation suivante : comme le montre l'exemple 5.59<sup>27</sup>, lorsqu'une hyperbate interne se produit dans une construction à FocR, la position de l'adjectif Y<sub>1</sub> est régulièrement entre le <FocR> et le verbe ; or la contiguïté de ces deux éléments ne peut normalement être rompue par des éléments lexicaux, excepté des postpositifs comme les <TopR> ou les vocatifs.

27. Voir aussi l'exemple 5.50 ci-dessus.



5.59 (Les différents concurrents de la course de char se mettent en ligne.)

Μηρίωνης δ' ἄρα πέμπτος ἐϋτριχας ὠπλίσαθ' ἵππους.

Ψ<sub>351</sub>

Mérion fut le cinquième à équiper ses chevaux au beau crin.

On a l'impression que toute la séquence ἐϋτριχας ὠπλίσαθ' ἵππους forme, sur le plan informationnel, un seul constituant présupposé. De même, dans une construction à DFoc, c'est tout l'ensemble Y<sub>1</sub>-V-Y<sub>2</sub> qui paraît former le domaine focal (exemple 5.60).

5.60 (Ménélas fait servir un repas à ses hôtes. Une servante leur apporte l'eau pour se laver les mains.)

Παρά δὲ ξεστήν ἐτάνυσσε τράπεζαν.

δ<sub>54+</sub>

À côté d'eux, elle dressa une table polie.

Dans les deux cas, le verbe est immédiatement précédé par un adjectif qui n'a pas de fonction informationnelle particulière, et s'interprète selon la fonction de l'ensemble de ce qui semble être, en fait, un domaine V+ pourvu d'une position initiale réservée à des adjectifs non focaux<sup>28</sup>. C'est ce que je tente d'exprimer dans la Règle 26.

#### Règle 26. Hyperbate interne :

Chez Homère et les poètes, un adjectif prénominal peut être séparé de son nom et placé dans une position immédiatement préverbale, à l'intérieur d'un constituant pragmatique Y<sub>1</sub>-V-Y<sub>2</sub>.



Dans l'ensemble, l'étude de l'hyperbate confirme donc la validité du principe de linéarisation des constituants selon leur fonction pragmatique : la discontinuité d'un constituant ne relève pas de la préciosité, ni de la recherche stylistique<sup>29</sup>, mais avant tout de l'application des règles d'ordre des mots qui ont été établies dans les chapitres précédents, comme l'énonce la Règle 25. C'est la solidité de ce principe qui permet de mettre en lumière la spécificité de l'hyperbate interne dont l'emploi est restreint au registre poétique de la langue. Ce qui est remarquable, c'est que ce poétisme syntaxique consiste en une extension d'emploi d'une construction qui existe aussi, mais de façon plus réglée, dans la langue de la prose. La différence est donc plutôt de degré que de nature ; par conséquent, la porte est ouverte à une motivation plus technique de l'emploi de l'hyperbate interne, comme l'adaptation de certaines formes métriques au vers [Muñoz Valle 1971, Baechle 2007]. Cependant, il n'est

28. La seule difficulté avec cette description est qu'il arrive, au moins dans un cas (le seul que j'aie pu collecter, en rassemblant tous les exemples de Devine & Stephens [2000] et ceux du CdR), que l'adjectif Y<sub>1</sub> ne soit pas immédiatement avant le verbe :

Καὶ τότε δὴ χρόσεια πατήρ ἐτίταινε τάλαντα.

Χ<sub>209</sub> = Θ 69

Alors Zeus Père laissa tomber les plateaux d'or de sa balance.

Notez cependant que πατήρ est un <TopR> : il s'agit peut-être d'une insertion du <TopR> à l'intérieur d'un constituant.

29. Ce sera le cas, en revanche, dans la prose tardive [Devine & Stephens 2000 : 274].

pas impossible d'y voir également la survivance d'un état de langue plus ancien [Devine & Stephens 2000], dans lequel les restrictions d'emploi en fonction de la SI de l'énoncé sont des innovations du registre prosaïque. Le point qui reste en suspens, à mon sens, est la nature exacte de la position préverbale occupée par l'adjectif Y<sub>1</sub> dans l'hyperbate interne. J'ai tenté de suggérer quelques pistes, à la suite de Devine & Stephens, mais l'état de mes recherches ne me permet pas d'atteindre une conclusion satisfaisante, tant sur le plan informationnel que sur le plan sémantique. Il est probable qu'il faille faire intervenir dans l'analyse le caractère formulaire de ces adjectifs récalcitrants, mais en gardant à l'esprit que la formularité n'est pas en soi une explication à leur comportement syntaxique, lequel doit être indépendamment motivé dans la langue (la composition formulaire ne crée pas, en effet, d'énoncés agrammaticaux). Le sujet mériterait donc une étude de plus grande ampleur qu'il n'est pas possible de mener ici.

## 5.2 TMÈSE ET INCORPORATION NOMINALE

### 5.2.1 Définition

**Les particules locatives (PL)** L'un des traits spécifiquement homériques de l'ordre des mots est la TMÈSE, c'est-à-dire la non-agglutination de la particule locative (PL)<sup>30</sup> avec le verbe. La situation est généralement expliquée de façon diachronique<sup>31</sup>. Les PL auraient été au départ des adverbes indépendants ; la langue homérique conserve des traces de cet ancien emploi adverbial, qui reste toujours possible [Neuberger-Donath 2004] (exemple 5.61).

- 5.61 (*Aphrodite sauve Pâris de son duel avec Ménélas et va le déposer dans sa chambre.*)  
 Ἀὐτὴ δ' αὖ Ἑλένην καλέουσ' ἔε· τὴν δὲ κίχανε  
 πύργῳ ἐφ' ὑψηλῷ, περὶ δὲ Τρωαὶ ἄλις ἦσαν. Γ 383–384  
 Quant à elle, elle alla appeler Hélène. Elle la trouva sur le haut rempart ; tout autour les  
 Troyennes se pressaient.

Les PL connaissent même, pour certaines, un emploi PRÉDICATIF (appelé « absolu » par Chantaine [GH §2.113]), avec une modification d'accentuation (exemple 5.62).

- 5.62 (*Antinoos loue les qualités d'Ulysse, en espérant qu'il pourra tendre son arc.*)  
 Οὐ γάρ τις μετὰ τοῖος ἀνὴρ ἐν τοῖσδεσι πᾶσιν  
 οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκεν. Φ 93–94  
 Il n'y a pas ici, parmi tous ces gens, un homme tel qu'était autrefois Ulysse.

À partir de cet emploi adverbial, la PL aurait évolué dans deux directions. D'une part, elle développe un emploi ADPOSITIF : en s'associant à un ou plusieurs cas particulier(s) pour spécifier la fonction sémantique d'un SN, elle devient une adposition (l'appellation traditionnelle de préposition est rendue plutôt impropre par la position typique de l'adposition, en première ou seconde position du SN, et par la possibilité de l'anastrophe). D'autre part, la PL développe un emploi PRÉVERBAL : agglutinée à une racine verbale dont elle spécifie la directionalité, l'aspect, l'*Aktionsart*, etc., la PL devient un préverbe. Si ces deux emplois sont déjà majoritaires chez Homère, ils sont les seuls autorisés en grec classique : la PL y a perdu son indépendance et ne s'emploie plus qu'en étroite association avec un SN ou un verbe. La situation homérique est donc transitionnelle : les PL conservent des emplois anciens mais sont déjà en grande partie devenues adpositions et préverbes<sup>32</sup>.

30. Par « particule locative » [Pompeo 2002], j'entends les lexèmes simples suivants : ἀμφί, ἀνά, ἀπό, ἀντί, διά, εἰς, ἐκ, ἐν, ἐπί, ὑπέρ, ὑπό, κατά, μετά, παρά, περί, πρό, πρός, ainsi que les lexèmes complexes ἀπέκ- (seulement attestée en composition), διέκ, ὑπέκ, παρέκ, ἀποπρό, διαπρό et περιπρό.

31. Pour un panorama de la littérature embrassant cette idée, voir Pompeo [2002: 9n1]

32. Selon Horrocks [1981], la fonction proprement adverbiale n'existe plus chez Homère : une PL aurait toujours un argument, même si celui-ci reste implicite. Pompeo [2002] apporte des arguments convaincants contre cette ana-

Or on a cru reconnaître, depuis l'Antiquité, un quatrième emploi, celui de PRÉVERBE DÉTACHÉ : la PL serait bien un préverbe, c'est-à-dire qu'elle formerait sur le plan sémantique une unité avec le verbe, tout en étant détachée de lui dans l'ordre syntagmatique. C'est cette construction que les grammairiens anciens appelaient τμήσις 'coupe'. Cependant, il est souvent très difficile, comme l'admet Chantraine [GH §2.116], de distinguer précisément les emplois adverbiaux des emplois en tmèse. En effet, à première vue, la différence entre les deux catégories semble reposer sur le jugement intuitif du linguiste, et n'avoir aucune réalité empirique : les prétendus préverbes détachés ne seraient en fait que des adverbes, et la tmèse serait un concept non seulement vide, mais inutile pour l'analyse [Imbert 2008:164]. On pourrait même aller plus loin, en considérant que les tmèses ne sont qu'apparentes dans le grec homérique, où la PL serait simplement préposée au verbe et ne formerait pas encore avec lui un mot unique, ce qui rendrait impossible la notion même de tmèse [KG §445.3]. Je pense, au contraire, que la tmèse, entendue comme la séparation du préverbe d'avec son verbe, a une existence réelle dans la langue homérique ; en outre, il ne s'agit pas seulement d'un phénomène transitionnel dont l'explication ne résiderait que dans l'évolution diachronique de la langue : la tmèse remplit en effet un certain nombre de fonctions communicatives spécifiques et doit aussi s'expliquer synchroniquement comme une des stratégies possibles dans le système linguistique du grec homérique.

Il y a plusieurs raisons pour adopter ce point de vue. La plupart apparaîtront progressivement au cours de cette section, mais on peut apporter d'emblée trois arguments. Premièrement, contrairement à ce qu'affirme KG [§445.1], il y a bien des verbes composés chez Homère : si l'univerbation n'est pas totalement acquise, elle est néanmoins en bonne voie. De plus, on va voir que la position immédiatement préverbale est très largement majoritaire, qu'on considère qu'il s'agit d'une juxtaposition ou d'une intégration. La tmèse acquiert par là une existence du fait même qu'il y a séparation de deux éléments le plus souvent contigus, même si l'on ne tient pas cette contiguïté pour une univerbation. Deuxièmement, il existe dans la langue homérique d'autres types de constituants discontinus, notamment l'hyperbate<sup>33</sup>. L'existence de verbes syntagmatiques discontinus ne serait donc pas du tout surprenante dans un tel contexte. Troisièmement, si l'on considère que tout préverbe détaché est en fait un adverbe, on a du mal à rendre compte de certaines combinaisons préverbe+verbe dont le sens est synthétique, c'est-à-dire qu'il ne s'explique pas par la somme du sens des éléments du syntagme, comme dans l'exemple 5.63.

---

lyse, qui me semble de toute façon suspecte en ce qu'elle postule des éléments qui n'ont d'autre existence que de combler une lacune suscitée par l'application d'un modèle grammatical à des données linguistiques réelles. Pour une formulation théorique de ce rejet par principe des catégories vides, voir S. Dik [1997a:19–20].

33. Voir ci-dessus la section 5.1, p. 388 sq.

- 5.63 (Ulysse rappelle aux Achéens le présage dont ils ont été les témoins à Aulis : un serpent dévorant la nichée d'un moineau.)

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ τέχνα φάγε στρουθοῖο καὶ αὐτήν...

B 317

Mais lorsqu'il eut dévoré entièrement les petits du moineau et le moineau lui-même, ...

Il est donc préférable de maintenir l'hypothèse que la tmèse est un phénomène réel, et non une illusion anachronique des grammairiens anciens. Comme je vais essayer de montrer, de plus, que la tmèse est une construction grammaticale, au sens où il s'agit d'une structure formelle qui correspond à l'expression de certains rapports sémantiques, et qu'elles n'est donc pas simplement un effet de la mobilité de la PL dans la phrase, la pertinence de la notion même de tmèse devrait s'en trouver confirmée<sup>34</sup>.

#### Constitution d'un corpus de tmèses

Afin de tenter de comprendre comment la figure de la tmèse peut s'intégrer à l'ordre des mots du grec homérique comme je l'ai décrit jusqu'ici, j'ai procédé à un relevé exhaustif des 500 premières tmèses de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* (250 dans chaque poème), auxquelles j'ai ajouté les autres tmèses relevées dans le CdR (celles des chants X et v), pour obtenir un total de 531 tmèses<sup>35</sup>. Pour pouvoir établir ce relevé, j'ai fixé un certain nombre de critères, que j'ai voulu les plus objectifs possibles, afin de procéder sur des bases solides.

**Séparation observable** La première condition pour qu'une construction donnée ait un statut de tmèse est la séparation observable entre PL et verbe. Quoiqu'une telle observation puisse paraître superflue, on sait que la division du texte en mots est l'œuvre des éditions alexandrines d'Homère, et qu'elle est par principe sujette à caution [GH §1.1]. Dans l'absolu, rien ne nous empêche de considérer qu'un préverbe n'est qu'une PL juxtaposée au verbe, et qu'il n'y a pas là composition lexicale. Après tout, les règles de *sandhi* entre particule locative et verbe sont exactement les mêmes à l'intérieur du verbe composé qu'entre préposition et nom. Il n'est que de comparer par exemple 5.64a et 5.64b.

5.64 a. καθέξει

○186+

b. καθ' ἔδρας

B 99+

34. Je ne dirai rien dans cette étude de l'anastrophe verbale, c'est-à-dire sur la construction V-PL. Sur cette question, voir Petit [2007].

35. Mon corpus couvre les vers A 1-Λ 609 et X 1-515 (7 394 vers) et α 1-μ 466 et v 1-394 (6 619 vers), pour un total de 14 013 vers en tout, ce qui représente 51,06 % du corpus homérique (48,21 % de l'*Iliade* et 54,66 % de l'*Odyssee*). La raison de l'ajout des tmèses des chants X et v est qu'il sera possible de filtrer toutes les tmèses du CdR, pour les comparer dans un même corpus avec des phénomènes que j'ai relevés lors de la constitution du CdR.

Dans les deux cas, il y a amuïssement de la voyelle finale et report de l'aspiration initiale de la racine sur l'occlusive finale. De même,  $\rho$ - initial est géminé et ferme la syllabe précédente dans 5.65a comme dans 5.65b<sup>36</sup>.

- 5.65 a. *κατὰ ῥῶον* ε 327+  
 b. *καταρρέον* Δ149+

Les coupures de mots ne peuvent donc pas servir de critère assuré pour détecter une tmèse [GH §2.119]. De plus, on a pu tirer argument des verbes composés enjambant une césure pour suggérer que dans ce cas, la PL était simplement placée avant le verbe, mais non soudée à lui [Sommer 1926, de Angelis 2004]. Ainsi, dans l'exemple 5.66, la césure tombe précisément entre le préverbe *κατα-* et le verbe *φθείσει*, qui pourraient donc être tenus pour contigus, et non univérbes.

- 5.66 (*Inô s'étonne de la rancune de Poséidon à l'égard d'Ulysse.*)  
*Οὐ μὲν δὴ σε καταφθείσει, μάλα περ μενεαίνων.* ε 341 [de Angelis 2004:184]  
 Pourtant, il ne te tuera pas, quel qu'en soit son désir.

Je n'ai cependant pas tenu compte de la césure pour identifier des tmèses, à cause d'exemples comme 5.67, où aucune césure ne peut être placée entre la PL et le verbe [contra de Angelis 2004:184]<sup>37</sup>.

36. Notons que  $\rho$ - à l'initiale d'un nom peut valoir [r] ou [rr] dans n'importe quel contexte syntaxique, mais que la scansion [rr] après une préposition est significativement plus fréquente, comme le montre le tableau suivant, où est répertoriée la scansion de tous les substantifs commençant par  $\rho$ - (sont exclus les cas indécidables, après syllabe lourde ou au début du vers) :

	Scansion [rr]	Scansion [r]	Total
<b>Après une préposition</b>	<b>35</b> 81,40 %	<b>8</b> 18,60 %	<b>43</b> 100,00 %
<b>Après un autre mot</b>	<b>36</b> 40,91 %	<b>52</b> 59,09 %	<b>88</b> 100,00 %
<b>Total</b>	<b>71</b> 54,20 %	<b>60</b> 45,80 %	<b>131</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 19,07 \quad p < 0,001$$

De plus, la scansion [r] après préposition n'est attestée que pour quatre lemmes sur 36, dont trois (*ῥεῖθρον*, *ῥόη* et *ῥύμος*) ne sont jamais scandés autrement, le dernier (*ῥίς*) faisant réellement exception. Cela signifie que pour les 32 autres substantifs commençant par  $\rho$ -, qui totalisent 166 occurrences, il n'y a jamais de scansion [r] après préposition (situation qui se produit 44 fois). Ces données homériques confirment le fait que, dans le dialogue tragique et comique, plus une structure syntaxique est cohésive, plus le taux de gémination de  $\rho$ - est élevé, la proportion la plus importante (90,48%) étant atteinte dans les syntagmes article+substantif et préposition+substantif [Devine & Stevens 1994:249–251]. D'autre part, l'absence de gémination est possible aussi à l'intérieur des verbes composés : *προρέει* (X 151+) [GH §1.71].

37. On note, par ailleurs, que dans le CdR, sur les 21 fois que la césure est enjambée, aucune séparation ne serait possible, à moins d'admettre que certains suffixes peuvent former leur propre mot prosodique. On aurait de bons candidats à une telle analyse avec *κερδο|σύνη* (X 247), les patronymes *Εὐαιμον|ίδης* (E 76), *Καπανηϊ|άδη* (E 109), *Ἄτρε|ίδη* (E 207), *Τυδε|ίδη* (E 240), *Ἡρακλε|ίδην* (E 628) et *Λαερτι|άδης* (119), ainsi que les composés comme *Ἄλέξ|ανδρος* (X 115) ou *Τηλε|μάχω/-ος* (v 241, 303). Plus difficile me paraît la séparation des morphèmes verbaux dans *ἐπιβησό|μενον* (E 46), *κεραῖζο|μένους* (X 63), *στυφελιζο|μένους* (v 318). Il n'est cependant pas impossible que la coupe morphologique dans tous les exemples qui précèdent ait permis d'atténuer l'enjambement de la césure. Néanmoins, les autres termes dans cette position ne sont pas susceptibles d'une telle analyse ; ils jettent

5.67 (Héphaïstos essaie de calmer la dispute naissante entre Héra et Zeus.)

Ὦς ἄρ' ἔφη καὶ ἀναΐξας δέπας ἀμπρικύπελλον  
μητρὶ φίλῃ ἐν χειρὶ τίθει καὶ μιν προσέειπε.

A 584–585 [de Angelis 2004 : 184]

Voilà ce qu'il dit, et, d'un bond, il alla mettre la coupe à double fond dans les mains de sa mère en lui disant...

C'est pourquoi la séparation doit être observable, c'est-à-dire qu'un mot, ne serait-ce qu'une particule postpositive, doit séparer matériellement PL et verbe.

**Critères positifs** Une fois posée cette condition nécessaire, mais non suffisante, on peut déterminer au moins trois conditions suffisantes, mais non nécessaires, pour identifier comme une tmèse une construction PL–X–V donnée. La première réside dans la structure casuelle de l'énoncé. Si le matériel qui intervient entre la particule locative et le verbe est un SN, il ne doit pas pouvoir être construit comme le régime de la particule locative, qui serait alors une préposition. Ainsi, dans l'exemple 5.68, l'accusatif δόρυ ne peut pas être tenu pour le régime de ἐν, qui, en tant que préposition, gouverne le datif.

5.68 (Agamemnon tue Odios.)

Πρώτῳ γὰρ στρεφθέντι μεταφρένω ἐν δόρυ πῆξεν.

E 40+

Comme il faisait le premier demi-tour, il lui planta sa pique entre les épaules.

Il arrive cependant que le cas convienne, mais que le sens indique que le SN n'est pas pour autant le régime de la préposition. Dans l'exemple 5.69, on pourrait théoriquement construire l'accusatif σκῆπτρον avec ποτί, comme κλισίας τε νέας τε dans l'exemple 5.70, mais alors on obtiendrait un sens impossible, puisqu'il s'agit évidemment de l'objet du verbe ποτί·βάλε. Il s'agit donc bien d'une tmèse.

5.69 Ὦς φάτο Πηλεΐδης, ποτί δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ.

A 245

Ainsi parla le fils de Pélée, et il jeta son sceptre par terre.

5.70 Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα ποτί κλισίας τε νέας τε

Ἀργείων.

Ξ 392–393

La mer déborda vers les baraques et les bateaux des Argiens.

Dans les deux cas, il y a une impossibilité de construire le SN avec la PL, sur le plan syntaxique ou sémantique, qui conduit à considérer la structure comme une tmèse.

Le deuxième critère positif est l'existence d'un sens synthétique du complexe PL–V. Il arrive en effet qu'on ne puisse analyser le sens de ce complexe comme la somme de ses composants ; dans ce cas, on doit considérer que ce complexe est un syntagme et il s'agit d'une tmèse. C'est le cas dans

donc le doute sur sa possibilité même : ὀφθαλμῶν (E 127), Ἀγ|χίση (E 313), ἐπα|ῖξας (E 323, 584), οἰ|ωνοί (X 354), ᾤ|μωξεν (I 395) οἰ|μῶξας (I 506), ἀεικε|λίως (v 319).

l'exemple 5.71, où le syntagme ἐπὶ [...] ἔτελλε signifie 'ordonner', sens qui ne procède pas de l'addition de 'sur, en outre' avec 'accomplir'<sup>38</sup>.

- 5.71 (Agamemnon envoie les hérauts Talthubios et Eurybate enlever Biréis à Achille.)  
 Ὡς εἰπὼν προίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλε. A 326  
 C'est avec ces termes qu'il les y envoya, en leur donnant un ordre violent.

Troisièmement, on peut parler de tmèse si la même PL est attestée avec le même verbe sous forme univerbée de même sens dans le reste de l'épopée homérique : la tmèse du syntagme ἐπι-ἦλθε dans l'exemple 5.72 est ainsi révélée par l'existence de versions continues du même verbe, comme dans l'exemple 5.73.

- 5.72 Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθε... A 475+  
 Lorsque le soleil se coucha et que l'ombre s'en vint...  
 5.73 Νῦξ δ' ἄρ' ἐπήλθε κακὴ σκοτομήνιος. ξ 457  
 La nuit qui vint alors fut mauvaise et sans lune.

Dans toutes ces situations, on possède, je crois, un indice assez solide du caractère syntagmatique de la structure discontinue PL-V.

**Critères négatifs** D'autres éléments, en revanche, conduisent plutôt à ne pas considérer une expression comme un cas de tmèse : chaque fois que l'analyse syntaxique était ambiguë, j'ai préféré, par prudence, exclure la construction de mon échantillon. Deux situations peuvent être distinguées à cet égard. Premièrement, pour être considérée comme un préverbe détaché, la particule locative ne doit pas pouvoir s'interpréter comme une adposition postposée à la tête du SN qu'elle gouverne (configuration que la grammaire traditionnelle appelle anastrophe)<sup>39</sup>. Normalement, l'anastrophe est indiquée par le recul de l'accent sur l'adposition. Cependant, dans la mesure où l'accentuation reçue dans les textes homériques remonte à la vulgate alexandrine [GH §1.77] et qu'elle a été dès l'Antiquité un sujet de controverse [Chandler 1881:§914, Devine & Stephens 1994:364-365], il a semblé plus prudent de ne tenir compte que de la position des mots les uns par rapport aux autres. Ainsi, dans l'exemple 5.74, κεφαλῆς ἄπο peut être un syntagme adpositionnel ; je n'ai donc pas considéré la construction comme une tmèse, malgré l'existence d'une forme univerbée (par exemple ἀφείλε ξ 455).

- 5.74 Δάκρυ' ὀμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο φᾶρος ἔλεσκε. θ 88  
 Après avoir essuyé ses pleurs, il ôtait l'écharpe de sa tête.

38. Voir aussi ci-dessus l'exemple 5.63, p. 418.

39. En revanche, lorsqu'on aurait pu construire un argument postverbal comme le régime de la PL ou celui du verbe, j'ai considéré qu'il s'agissait bien d'une tmèse [contra Haug 2009] : c'est le cas de γαίη dans l'exemple 5.69, que je ne construis pas avec ποτί, mais avec le complexe verbal ποτί-βάλλετο.



Deuxièmement, comme on l'a rappelé plus haut, la particule locative a conservé sporadiquement un sens adverbial dans la langue homérique. J'ai préféré dans de tels cas ne pas la considérer comme un préverbe détaché. Ainsi, il arrive que la particule locative ἐπί signifie 'en outre, puis', comme dans l'exemple 5.75 :

- 5.75 (Scène sur le bouclier : une troupe de soldats monte une embuscade contre des bergers qui mènent paître leurs bêtes près du fleuve.)  
 Οἱ μὲν τὰ προΐδόντες ἐπέδραμον, ὦκα δ' ἔπειτα  
 τάμνοντ' ἀμφὶ βοῶν ἀγέλας καὶ πώεα καλὰ  
 ἀργεννέων οἰῶν, κτεῖνον δ' ἐπὶ μηλοβοτῆρας. Σ 527–529

Les autres, quand ils les virent, se jetèrent sur eux, et bien vite ils interceptèrent les troupeaux de vaches et les beaux troupeaux de blancs moutons, et ils tuèrent en outre les bergers.

Par suite, dans l'exemple 5.76, on ne peut s'assurer que la PL est bien un préverbe.

- 5.76 Ἄλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο  
 ἔξε νέων, τῇ δὴ οἱ εἰσατο χῶρος ἄριστος,  
 λειῶς πετρῶων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο. Ε 441–443

Mais lorsqu'il atteignit à la nage l'embouchure d'un fleuve aux belles ondes, il lui parut qu'il y avait là un endroit parfait : il n'y avait pas de pierres, et de plus il était abrité du vent.

De même, dans l'exemple 5.77, *περὶ* a clairement le sens de *περισσῶς* 'extrêmement'.

- 5.77 Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,  
 τὸν *περὶ* Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε. Θ 62–63

Un héraut s'approcha, conduisant le fidèle aède, que la Muse aime par-dessus tout, en lui donnant à la fois un bien et un mal.

Cet emploi adverbial est attesté également en position immédiatement préverbale, mais sans *tmèse*<sup>40</sup> (exemple 5.78).

- 5.78 Οὕνεκά τοι *περὶ* δῶκε θεὸς πολεμῆϊα ἔργα  
 τοῦνεκα καὶ βουλῇ ἐθέλεις περιίδμεναι ἄλλων. Ν 727–728

Comme le dieu t'a attribué par-dessus tous les travaux de la guerre, tu veux aussi en savoir plus que les autres au conseil.

On le retrouve encore dans l'expression *περὶ κῆρι φιλεῖν* 'aimer de tout son cœur', dans laquelle il n'est évidemment pas question d'entourer le cœur du sujet (exemple 5.79) ; d'ailleurs cette expression est attestée sans *περὶ* (exemple 5.80).

40. Il s'agit bien de deux mots séparés, car le verbe *περιίδομαι* n'est employé qu'au moyen, dans le sens de 'gager, parier'. Le sens adverbial de *περὶ* dans notre exemple est déjà mentionné par Hérodién :

Τὸ *περὶ* ἀντὶ τοῦ *περισσῶς*· τὸ δὲ δῶκε προπερισπαστέον. Σχ. b(BCE3E4)T ad N 727

*Περὶ* est mis pour *περισσῶς* ; δῶκε doit prendre le circonflexe sur la pénultième.

- 5.79 ...τὴν **περὶ κῆρι φίλησε** πατήρ καὶ πότνια μήτηρ. N 430  
 ... que son père et sa mère aimaient de tout leur cœur.
- 5.80 ... ἀντί νυ πολλῶν  
 λαῶν ἐστὶν ἀνὴρ ὃν τε Ζεὺς **κῆρι φιλήσῃ** I 116–117  
 Il vaut beaucoup de gens, l'homme que Zeus aime de tout son cœur.

Le problème est que la situation est loin d'être toujours aussi claire. Ainsi, faut-il considérer que le verbe *περίειμι*, qui n'apparaît univérbe qu'au sens de 'surpasser', et encore dans deux passages seulement de l'épopée (exemple 5.81), est bien un verbe composé ?

- 5.81 ... ἐπεὶ **περίεσσι** γυναικῶν  
 εἶδος τε μέγεθός τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἔϊσας. σ 248–249  
 ... puisque tu surpasses les femmes en beauté, en taille et par les pensées harmonieuses que tu recèles.

J'ai jugé que c'était bien le cas ; et, dans des situations de ce genre, il faut reconnaître que l'intuition et la subjectivité de l'analyste ont un rôle à jouer. Heureusement, les autres critères permettent le plus souvent de trancher en faveur de l'une ou l'autre interprétation.

## 5.2.2 Tmèse non lexicale et tmèse lexicale

Introduisons d'emblée une distinction capitale entre deux types de tmèse. Dans 140 de ces 531 tmèses (26,37 %), la particule locative n'est séparée du verbe que par un (ou plusieurs) mot(s) postpositif(s) (exemple 5.82), tandis que dans les 391 autres (73,63 %), au moins un mot lexical intervient entre la particule locative et le verbe (exemple 5.83). J'appellerai cette dernière configuration **TMÈSE LEXICALE**, l'autre type étant, évidemment, une **TMÈSE NON LEXICALE**.

- 5.82 (*Diomède et Ulysse interrogent Dolon, qu'ils ont capturé.*)  
 Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Δόλων, **ὐπὸ δ' ἔτρεμε** γυῖα. K 90  
 Dolon lui répondit alors, les genoux tremblants.
- 5.83 (*Circé prend soin des compagnons d'Ulysse auxquels elle a rendu forme humaine.*)  
 Ἄμφι δ' ἄρα χλαίνας οὔλας **βάλεν** ἠδὲ χιτῶνας. K 451  
 Elle les revêtit de manteaux de laine et de tuniques.

La différence principale, à mon sens, est que la tmèse non lexicale résulte de l'application pure et simple de la loi de Wackernagel : dans mon échantillon, il n'arrive que quatre fois qu'une tmèse non lexicale ne soit pas à l'initiale de sa clause, c'est-à-dire que le postpositif intervenant entre particule locative et verbe ne soit pas en seconde position dans la clause. Sur ces quatre exemples, d'ailleurs,

deux au moins (E 809 et Θ 27) sont tout de même initiaux dans leur UI, puisque le postpositif en question est  $\tau\epsilon$ ; la même explication peut être invoquée pour  $\kappa$  378, où la clause est interrompue par un vocatif. Le dernier cas est 5.84, où il y a une concurrence entre  $\delta\acute{\epsilon}$  et  $\gamma\acute{\alpha}\rho$ , qui ne peuvent être en même temps en seconde position<sup>41</sup>, et où il n'est pas difficile de considérer  $\acute{\upsilon}\mu\acute{\iota}\nu$   $\delta[\acute{\epsilon}]$  comme un Thème.

- 5.84 Ἰμῖν δ' ἐν γὰρ<sup>42</sup> ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν. H73  
 Mais vous, je vois que vous avez chez vous les meilleurs de tous les Achéens.

De façon générale, donc, les tmèses non lexicales sont initiales dans leur clause ou leur UI, et par conséquent le postpositif est péninitial. Ce qui change par rapport au grec classique, c'est simplement que la fusion de la PL et du verbe en un seul mot prosodique n'est pas encore devenu obligatoire.

**La tmèse non lexicale comme tmèse non marquée** On peut donc considérer que la norme, chez Homère, est qu'un postpositif s'intercale entre le préverbe et le verbe, plutôt que d'être postposé à tout le groupe PL-verbe. Pour se faire une idée de la validité de cette règle, on peut faire le calcul suivant : si mon échantillon est représentatif, on peut estimer le nombre de tmèses non lexicales à un peu plus de 274 dans l'ensemble du corpus homérique<sup>43</sup>; ce chiffre peut être comparé aux 132 occurrences d'un postpositif placé après un verbe composé dans l'ensemble de l'*Iliade* et l'*Odyssee*<sup>44</sup>. C'est donc dans un peu plus de deux tiers des cas que s'observe la tendance à placer le postpositif après le préverbe et non après le verbe composé. D'un point de vue syntaxique, la situation est comparable à celle de la position des postpositifs par rapport à un syntagme prépositionnel initial dans la phrase. Comme on l'a vu plus haut, le postpositif peut être placé soit après la préposition (exemple 5.85), soit après le premier mot orthotone du syntagme (exemple 5.86).

41. Les séquences \* $\delta\acute{\epsilon}$   $\gamma\acute{\alpha}\rho$  ou  $\gamma\acute{\alpha}\rho$   $\delta\acute{\epsilon}$  ne sont pas attestées chez Homère ni en grec classique, sauf si l'on accepte la leçon  ${}_1\Delta\eta\tau\acute{\omega}$   $\gamma\acute{\alpha}\rho$   $\delta'$  ἤλκησε<sub>11</sub> (Λ 580).

42. C'est en tout cas la leçon des manuscrits AabrGarr (West). Il existe une variante  $\acute{\upsilon}\mu\acute{\iota}\nu$   $\mu\acute{\epsilon}\nu$   $\gamma\acute{\alpha}\rho$  ἔασιν que portent les autres manuscrits, et qui était connue de Didyme (cf. A.R. 2.882). Mais la *lectio difficilior* semble préférable. On peut comparer :

Ἰμέων δ' οἱ περ ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν H159

ainsi que le passage suivant :

Νῦν δ' ἔμπηξ  $\gamma\acute{\alpha}\rho$  κήρης ἐφεστᾶσιν θανάτοιο | μυρίαί M326–327

Il est possible que la partition en UI soit à invoquer en H 159 comme en M 327 :  $\nu\acute{\upsilon}\nu$   $\delta\acute{\epsilon}$ , comme  $\acute{\upsilon}\mu\acute{\iota}\nu$   $\delta\acute{\epsilon}$ , formerait une unité d'intonation régulatrice et se trouverait donc en position extraclausale.

43. Avec une simple règle de trois, on obtient en effet la formule suivante : Nb tmèses lexicales chez Homère = Nb tmèses non lexicales dans le corpus  $\times$  Nb vers chez Homère  $\div$  Nb vers dans le corpus =  $140 \times 27\,803 \div 14\,013 = 274,21$ .

44. D'après un décompte effectué à l'aide du *Chicago Homer*, le corpus homérique comprend 7196 occurrences de verbes composés ; parmi elles, 132 sont suivies d'un postpositif ( $\delta\acute{\epsilon}$ ,  $\tau\epsilon$ ,  $\gamma\epsilon$ ,  $\gamma\acute{\alpha}\rho$ ,  $\pi\epsilon\rho$ ,  $\delta\acute{\eta}$ ,  $\alpha\rho\alpha$ ,  $\mu\omicron\iota$ , et  $\mu\iota\nu$ ).

5.85 Ἦστό τε καὶ τὸν ἕτερπε λόγοις, ἐπὶ δ' ἔλκει λυγρῶ  
 φάρμακ' ἀέσματ' ἔπασσε μελαινάων ὀδυνάων. ○ 393–394  
 Assis, il le charmaït de ses discours, et sur sa plaie douloureuse il répandait des drogues  
 pour guérir ses noires souffrances.

5.86 Τῷ εἰκῶς ἦϊξεν, ἐπὶ στήθεσσι δὲ χαλκὸς  
 σμερδαλέον κονάβιζεν. Φ 254–255  
 Semblable à [cet aigle], il bondit, et sur sa poitrine le bronze retentissait terriblement.

Si l'on considère que la PL en position P<sup>V-1</sup> a un statut prépositif, comme le suggère son évolution dans l'histoire du grec vers un statut de préverbe non détachable, la double possibilité pour le placement des postpositifs par rapport aux verbes composés n'a rien d'étonnant. À la limite, il n'y aurait même pas lieu de parler de tmèse à propos de cette configuration [Rosén 1999:391]; seule la tmèse lexicale serait réellement une tmèse<sup>45</sup>. Il y a cependant deux raisons qui m'ont poussé à inclure les tmèses non lexicales à mon échantillon. Premièrement, cela permet d'effectuer des comparaisons statistiques entre les deux types. On peut ainsi constater que, bien que la tmèse non lexicale semble une moindre interruption du constituant formé par le préverbe et le verbe, elle est le type le moins fréquent dans mon échantillon, puisqu'elle ne représente guère plus d'un quart de toutes les tmèses que j'ai relevées. S'il s'agit bien d'un type de tmèse non marqué, ce n'est donc pas en vertu de sa fréquence, mais parce qu'aucun verbe rencontré en tmèse non lexicale n'apparaît sous forme univérbee à l'initiale de la clause [del Treppo 2008:59–60], ce qui est confirmé par mon propre relevé. Il est donc préférable de considérer tout de même la tmèse non lexicale comme un type de tmèse, même si elle résulte d'un processus différent. Deuxièmement, le statut du préverbe n'est pas le même que celui de l'adposition. Celle-ci a toujours gardé une certaine autonomie dans l'histoire du grec, tandis que le préverbe a fini, en grec posthomérique, par être obligatoirement agglutiné au verbe. Ce processus de lexicalisation semble être en cours en grec homérique, mais ne touche pas les prépositions. Aussi l'interruption du syntagme prépositionnel par un postpositif n'est-elle pas tout à fait comparable à

45. Cependant, il serait intéressant d'observer les différences entre les comportements des divers préverbes et des diverses racines verbales à cet égard. Seuls 79 verbes composés sont suivis d'un postpositif dans le corpus homérique. Les quinze préverbes concernés sont : ἀμφι-, ἀνα-, ἀπο-, ἀπεκ- (le seul préverbe double de la série, dans le verbe ἀπεκλανθάνομαι en ω 394), δια-, ἐκ-, ἐν-, ἐπι-, κατα-, μετα-, παρα-, περι-, προ-, συν-, ὑπο-; ils se combinent avec 69 racines verbales, dont seules cinq se rencontrent avec différents préverbes : γνάμπω (2×), ἔχω (3×), ἴημι (4×), ἴστημι (4×) et πλάζω (2×). Les combinaisons rencontrées ont des fréquences très différentes dans l'épopée. On s'attendrait à ce que la proportion de postpositifs postposés à tout le groupe soit plus grande lorsque le verbe a une fréquence plus élevée : en effet, on peut considérer que plus un verbe composé est fréquent, plus il est susceptible d'être senti comme formant une unité, et plus il est difficile de briser cette unité par l'insertion d'un postpositif immédiatement après le préverbe. Cette hypothèse est démentie par les faits : plus la fréquence absolue d'un verbe composé est élevée, moins on rencontre de postpositifs après la séquence préverbe+verbe. Ce sont donc les combinaisons les plus rarement attestées qui sont les plus souvent considérées comme un seul mot. Cette observation mériterait une investigation plus approfondie, qui n'entre pas dans le cadre de notre étude.

la tmèse non lexicale : le degré de séparabilité entre préposition et nom n'est pas le même qu'entre préverbe et verbe.

**Variété lexicale des syntagmes tmétiques** Une fois établie cette distinction entre tmèses lexicales et non lexicales, il convient d'examiner les différents types de mots qui composent la tmèse dans l'échantillon. J'indique ci-dessous la liste des 18 PL qu'on y rencontre, avec leur fréquence d'occurrence (5.87).

- 5.87 ἀμφί (8×), ἀνά (35×), ἀπό (35×), διά (6×), διάπρω<sup>46</sup> (1×), ἐν (61×), ἐξ (95×), ἐπί (76×), ἐς (6×), κατά (82×), μετά (11×), παρά (22×), περί (25×), πρό (6×), πρόσ (18×), σύν (14×), ὑπέξ (3×), ὑπό (27×).

Quant aux 134 verbes différents du corpus, le Tableau 5.3 indique comment ils sont répartis.

Verbes apparaissant	Nombre de verbes	Nombre d'occurrences
1 fois	60	60
2 à 5 fois	52	144
6 à 10 fois	12	86
> 10 fois	10	241
<b>Total</b>	<b>134</b>	<b>531</b>

Tableau 5.3 Fréquence d'occurrence des verbes simples en tmèse.

Ces 18 PL et ces 134 verbes se combinent entre eux pour former 237 combinaisons différentes, dont la répartition est indiquée dans le Tableau 5.4.

Verbes apparaissant	Nombre de verbes	Nombre d'occurrences
1 fois	139	139
2 à 5 fois	82	226
6 à 10 fois	10	75
> 10 fois	6	91
<b>Total</b>	<b>237</b>	<b>531</b>

Tableau 5.4 Fréquence d'occurrence des combinaison PL-verbe en tmèse.

Les six combinaisons attestées plus de dix fois dans mon corpus sont les suivantes : ἐξ-ονομάζω (19×), ἐπ-έρχομαι (18×), προσ-εἶπον (15×), ἐν-τίθημι (15×), κατα-χέω (13×), ἐξ-ίημι (11×). Il est remarquable que deux d'entre elles, ἐξ-ονομάζω et προσ-εἶπον, soient exclusivement attestées dans des formules

46. Διάπρω n'est pas attesté, dans mon échantillon, avec une tmèse lexicale.

d'introduction au discours direct. Pour le reste, le grand nombre d'occurrences de tmèses qui mettent en jeu des combinaisons attestées cinq fois ou moins (365, soit 68,74 %) indique la grande productivité avec laquelle ces syntagmes sont composés.

### 5.2.3 Le complexe verbal

Pour pouvoir comprendre le comportement de la PL dans sa position par rapport au verbe, il s'agit d'affiner la notion de verbe que j'ai utilisée jusqu'ici. Comme on l'a vu amplement au cours des chapitres précédents, le verbe a une fonction de pivot dans l'organisation de la clause grecque : lorsqu'il n'est pas lui-même en position {TopCE} ou {FocR}, il marque la frontière gauche de ce que j'ai appelé un domaine V+. Je voudrais suggérer à présent que toutes ces positions ne sont pas des positions simples, mais peuvent accueillir d'autres éléments qui, avec le verbe, constituent un COMPLEXE VERBAL. Évidemment, ce complexe verbal a exactement les mêmes propriétés positionnelles qu'un verbe simple ; mais il s'avère nécessaire de permettre à plus d'un élément d'occuper les positions du verbe dans le schéma de linéarisation des constituants, comme on va le voir. Avant d'aborder le comportement des PL à cet égard, un détour s'impose donc par l'étude de la position des négations et des adverbes, détour qui permettra d'établir l'existence du complexe verbal, dont on pourra ensuite faire usage au sujet des PL.

#### 5.2.3.1 Position des négations

La position des négations dans l'ordre des mots n'a guère été étudiée par H. Dik [1995, 2006] et Matic [2003a]<sup>47</sup>. Cela s'explique sans doute par la pertinence du travail de Moorhouse [1959], qui a montré que la négation nexale<sup>48</sup> a en grec ancien deux positions possibles : initiale dans la clause (P<sup>I</sup>) ou immédiatement préverbale (P<sup>V-1</sup>). L'objet de cette section est d'abord de montrer que l'affirmation de Moorhouse est, dans l'ensemble, correcte, quoiqu'elle requière un certain nombre de précisions. D'autre part, je m'attacherai à intégrer cette règle de position dans le modèle général de l'ordre des

47. Voir cependant Matic [2003a: 620].

48. Moorhouse [1959: 1-6] distingue les négations nexales, qui portent sur la proposition, et les négations spéciales, qui ne portent que sur un mot : ces dernières se manifestent fréquemment par le préfixe privatif à-, mais également par οὐ, comme dans l'expression οὐκ οἶος (B 745+).

mots en grec homérique, en particulier en référence au domaine V+ et à la constitution du complexe verbal.

#### Données statistiques

Bien que le travail de Moorhouse s'appuie sur l'analyse de données assez larges, celles-ci posent plusieurs problèmes. D'abord, il ne considère que les douze premiers livres de l'*Iliade* ; or il y a des différences non négligeables dans le comportement positionnel des négations entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il me semble donc nécessaire de prendre en compte l'ensemble des données, tâche qui est grandement facilitée par le recours aux textes numérisés. En outre, il ne fournit que des pourcentages, et non des données brutes, ce qui empêche de tester la signification statistique des différences observées.

J'ai donc procédé à un relevé systématique de toutes les occurrences de la négation οὐ (avec ses variantes οὐκ, οὐχ, οὐχί, οὐκι) chez Homère<sup>49</sup>. Le Tableau 5.5 montre la répartition des occurrences de la négation en fonction de sa position dans la clause et de la position relative du verbe. (Tous les exemples de négations suivies d'un postpositif comptent comme initiaux, puisque le postpositif est l'indice du caractère extraclausal de ce qui précède son hôte ; par ailleurs, j'ai considéré comme immédiatement avant le verbe les négations qui n'en étaient séparées que par des postpositifs.)

Position de la négation par rapport au verbe	Position de la négation dans la clause		Total
	Initiale	Non initiale	
<b>Immédiatement avant</b>	<b>416</b> 42,75 %	<b>175</b> 78,13 %	<b>591</b> 49,37 %
<b>Séparée du verbe</b>	<b>557</b> 57,25 %	<b>49</b> 21,87 %	<b>606</b> 50,63 %
<b>Total</b>	<b>973</b> 100,00 %	<b>224</b> 100,00 %	<b>1197</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 91,13 \quad p > 0,001$$

**Tableau 5.5** Positions relatives de la négation οὐ et du verbe.

Les données rassemblées dans le Tableau 5.5 enseignent d'abord que la négation est très majoritairement initiale dans sa clause chez Homère, puisque la P<sup>I</sup> est la position de 973 des 1197 des attestations de οὐ (81,29 %). Deuxièmement, lorsque la négation n'est pas initiale, elle est régulièrement

49. J'ai exclu un certain nombre d'occurrences : les négations dans les phrases sans verbe (139), les négations non nexales (112) [Moorhouse 1959 : 82–86] et les négations postverbales (4), soit 254 en tout.

suivie immédiatement du verbe. Il n'y a que 49 cas (4,09 % de toutes les attestations) qui dérogent à cette règle. De plus, il est assez facile de constater que dans ces 49 exemples, la négation n'est éloignée du début de la clause que par un seul mot, qui ne peut être qu'un adverbe, un <TopNR> ou un <TopCE>. On pourrait alors aller encore plus loin et affirmer que ces constituants sont extraclausaux, et que la négation est bien en P<sup>I</sup> dans cette configuration aussi. C'est l'option que je choisirai dans la suite, en considérant que la négation est même un bon indice de l'extraclausalité des éléments qui précèdent, lorsqu'elle n'est pas immédiatement suivie par le verbe.

On peut donc considérer comme établi que la négation a deux positions possibles, et seulement deux : P<sup>I</sup> et P<sup>V-1</sup>, ce qui confirme les conclusions de Moorhouse [1959]. Certes, la langue homérique connaît en outre une position postverbale pour la négation (cette stratégie existe aussi en prose classique [KG §510 An.1]); mais alors le verbe est toujours topicalisé, et la négation en {FocR}, donc dans une position structurellement préverbale. Cependant, cette stratégie est extrêmement rare (quatre occurrences en tout chez Homère). De plus, il est remarquable que la négation est alors toujours accompagnée d'un indéfini clitique, ce qui la place obligatoirement à la frontière gauche d'une UI. Ainsi, dans l'exemple 5.88, Télémaque indique clairement aux prétendants qu'il est temps de partir ; cependant, il utilise le <TopCE> verbal διώκω pour évoquer l'ensemble d'actions {chasser, ne pas chasser}, et affirmer ensuite, par le <FocR> οὐ τίνα[α], qu'il rejette le premier membre de l'alternative.

5.88 (Télémaque tance les prétendants, qui s'en sont pris à Ulysse.)

Ἄλλ' εὖ δαισάμενοι κατακείετε οἴκαδ' ἰόντες,  
ὅππότε θυμὸς ἄνωγε· διώκω δ' οὐ τίνα' ἐγώ γε.

σ 409

Allons, vous avez bien mangé, rentrez dormir chez vous, quand le cœur vous en dira ; je ne chasse personne, moi.  
'chasser [des gens], je ne le fais à personne, moi'

La rareté de cette construction est liée à la rareté des contextes discursifs dans lesquels son emploi est approprié. On s'en tiendra donc aux deux positions canoniques de la négation : initiale et préverbale.

#### Sémantique des positions initiale et préverbale de la négation

Cela posé, il convient de s'interroger sur d'éventuelles différences sémantiques entre les deux emplois. Intuitivement, le fait que la négation non nexale soit régulièrement employée immédiatement avant le terme qui est dans sa portée [KG §510 An.1] suggère que la négation initiale porte sur l'ensemble de la clause, tandis que la négation préverbale ne porte que sur le verbe. On aurait ainsi une différence entre la portée propositionnelle de οὐ dans l'exemple 5.89, où tout l'état de chose consis-



tant à se faire fermer les yeux par ses parents (une métonymie des funérailles normales) est opposé à la dévoration par les oiseaux, et une portée sur la polarité du verbe dans l'exemple 5.90, dans lequel le fait de contenir sa colère est présupposé (c'est ce que fait Athéna), et seule la polarité négative est assertée.

- 5.89 (*Ulysse triomphe après avoir tué Sôcos.*)  
 Ἄ δεῖλ' οὐ μὲν σοί γε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ  
 ὅσσε **καθαιρήσουσι** θανόντι περ, ἀλλ' οἰωνοὶ  
 ὠμησταὶ ἐρύουσι, περὶ πτερά τυκνὰ βαλόντες. Λ 452-454  
 Ah, malheureux, toi, tu n'auras pas ton père et ton auguste mère qui te fermeront les yeux, tout mort que tu sois : non, les oiseaux carnassiers te mettront en pièces, sous le dru battement de leurs ailes.
- 5.90 (*Zeus taquine Héra en suggérant de mettre fin à la guerre de Troie. Athéna, bien qu'en colère, ne dit rien.*)  
 Ἥρη δ' οὐκ **ἔχαδε** στήθος χόλον, ἀλλὰ προσηύδα... Δ 24  
 Mais Héra ne put retenir en son cœur sa rage, et dit...

**Position PV<sup>-1</sup> et constitution d'un complexe verbal** Dans cette optique, la négation serait placée en {FocR}, puisque le verbe est présupposé. C'est ce qu'a l'air de suggérer Maticí [2003a: 601]. Je vois pourtant plusieurs raisons de ne pas le suivre sur ce point. Premièrement, lorsqu'une proposition négative est présupposée, c'est tout l'ensemble négation+verbe qui se place après un <FocR>, comme dans l'exemple 5.91.

- 5.91 (*Les Thébains ne sacrifient pas de moutons, mais des chèvres, tandis que c'est le contraire pour les Égyptiens de Mendès. Parenthèse sur Héraclès.*)  
 Τὰς δὲ δὴ αἰγὰς καὶ τοὺς τράγους τῶνδε εἵνεκα οὐ **θύουσι** Αἰγυπτίων οἱ εἰρημένοι.  
Hdt. 2.46 [Maticí 2003a: 620]  
 Les chèvres et les boucs, c'est pour les raisons suivantes que les Égyptiens dont j'ai parlé ne les sacrifient pas.

On trouve des constructions semblables chez Homère, comme l'exemple 5.92.

- 5.92 (*Nestor conseille à Agamemnon d'organiser ses troupes par pays et par clan.*)  
 Γνώσεται δ' εἰ καὶ θεσπεσίη πόλιν οὐκ **ἀλαπάξεις**,  
 ἢ ἀνδρῶν κακότητι καὶ ἀφραδίῃ πολέμοιο. B 367-368  
 Tu sauras alors si c'est à cause de la puissance divine que nous n'arrivons pas à piller la cité, ou à cause de la lâcheté des soldats et l'inexpérience de la guerre.

Deuxièmement, il n'est pas rare que le verbe précédé de la négation ouvre un <DFoc>, comme on le voit dans l'exemple 5.93, où le verbe ἤμβροτε, avec sa négation, ainsi que l'adjectif πάντων, font partie du champ focal et constituent un <DFoc>.

- 5.93 (*Ulysse a pris son arc et tire.*)  
 Πελέκεων δ' οὐκ ἤμβροτε πάντων  
 πρώτης στείλειης, διὰ δ' ἀμπερὲς ἦλθε θύραζε  
 ἰὸς χαλκοβαρῆς. Φ 421-423

Il ne manqua aucune hache, à partir du premier trou : il traversa de part et d'autre et ressortit de l'autre côté, le lourd trait de bronze.  
'Les haches, il les atteint toutes'

Dans un cas comme dans l'autre, c'est tout l'ensemble négation+verbe qui occupe une position structurelle donnée.

Troisièmement, comme on le voit aussi dans l'exemple 5.93, la négation préverbale forme souvent avec le verbe une unité sémantique étroite, notamment dans l'emploi de litotes [KG §510.3]. On peut tout à fait concevoir que l'expression οὐκ ἤμβροτε, avec sa double négation<sup>50</sup>, équivaut à un verbe de sens positif, comme ἔτυχε. La négation ne s'étend ici qu'au verbe, πάντων restant hors de sa portée (si la négation était nexale, l'interprétation, exclue dans le contexte, serait probablement qu'Ulysse n'a pas manqué toutes les haches, ce qui signifierait qu'il en a bien manqué une ou plusieurs). Aussi de nombreux cas de négations immédiatement préverbaux chez Homère relèvent-ils de formules comme οὐκ ἔάω 'interdire', οὐκ ἐθέλω 'refuser', οὐκ ἀπιθέω 'obéir' etc., qui ont toutes un sens positif. Il y a donc là un argument en faveur d'une association de la négation avec le verbe plus étroite lorsque la négation est en P<sup>V-1</sup> que lorsqu'elle est en P<sup>I</sup>. Dans tous ces exemples, il n'est pas possible, à mon avis, de considérer que la négation seule est en {FocR} : il faut tenir le groupe négation+verbe pour un constituant pragmatique unique.

Quatrièmement, même dans les cas où le focus ne contient que la polarité négative de la proposition, il n'est pas sûr qu'il faille séparer la négation et le verbe en deux constituants pragmatiques différents. En effet, on se souvient que le verbe peut occuper lui-même la position {FocR} pour générer une interprétation en termes de focus de polarité<sup>51</sup>. Or, de nombreux exemples de négation préverbale non initiale représentent des focus contre-expectatifs : la négation nie explicitement un état de chose dont l'auditeur aurait pu prévoir qu'il avait lieu, c'est-à-dire qu'elle annule une présupposition de l'auditeur [de Jong 2004 : 61–68]. Ainsi, dans l'exemple 5.94, οὐκ ἔχε s'oppose clairement à l'état de chose prévisible, qui est que Zeus devrait dormir comme tout le monde.

5.94 (Après que Zeus a promis à Thétis d'accéder aux exigences d'Achille en soutenant les Troyens et provoqué ainsi une dispute avec Héra, la nuit est tombée.)

Ἄλλοι μὲν ῥά θεοὶ τε καὶ ἄνδρες ἰπποκορυσταὶ  
εὐδὸν παννύχιοι, Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος,

B1–2

Alors que tous les dieux et des hommes casqués de crin dormaient toute la nuit, Zeus, lui, ne trouvait pas le doux sommeil.

Si l'on considère que la négation forme un complexe verbal avec le verbe, il est tout à fait possible d'attribuer à ce complexe verbal la même position linéaire que celle des verbes positifs à focus de

50. L'étymologie de ἀμαρτάνω est peu claire, mais la présence d'un ἀ- privatif semble assurée [DÉLG s.u.].

51. Voir la section 2.2.4, p. 148 sq.

polarité, c'est-à-dire la position {FocR}. Au lieu de considérer que οὐκ est en {FocR}, mais que ἔχε est en {V}, il serait préférable d'aligner l'analyse avec celle des focus de polarité positive en plaçant les deux éléments dans la position {FocR}. D'ailleurs, la nature proclitique de la négation οὐ (quelle que soit l'interprétation phonologique précise qu'il faille donner à ce terme [Devine & Stephens 1994:356–361]) plaide plutôt en faveur d'une intégration avec le mot qui suit. Cependant, il faut se contenter de spéculations sur ce point, que notre ignorance de l'accentuation de phrase en grec ancien ne nous permet pas de confirmer ou d'infirmer. Toujours est-il qu'une généralisation semble possible, selon laquelle une négation préverbale forme un constituant avec le verbe, un complexe verbal qui a les mêmes propriétés positionnelles que le verbe simple. Schématiquement, on peut représenter ce complexe verbal comme en 5.95.

5.95      Complexe verbal = {Négation + Verbe}

**Portée de la négation initiale** Par opposition, la négation placée en P<sup>l</sup> a une portée sur l'ensemble de la proposition, et non sur le seul mot qui la suit. Plus précisément, la portée de la négation est liée au focus de la proposition : ce qui est nié, c'est seulement l'assertion. Ainsi, dans l'exemple 5.96, la négation οὐκ porte sur le <DFoc> ἐκρίνατ' ὄνειρους, en excluant non seulement le <TopNR> ὁ γέρων, mais aussi le participe circonstanciel ἐρχομένοις, bien que celui-ci soit placé juste après elle<sup>52</sup>.

5.96      (*Diomède tue Abas et Polyéidos, les fils du devin (ὄνειροπόλος) Eurydamas.*)

Τοῖς οὐκ ἐρχομένοις ὁ γέρων ἐκρίνατ' ὄνειρους.

E150

Mais pour eux, à leur départ, le vieux n'interpréta pas les songes.

Le même procédé s'observe avec des constructions à FocR. Dans l'exemple 5.97, la négation porte exclusivement sur le <FocR> νοήματα πάντα (voire sur le seul πάντα, si l'on tient le nom et l'adjectif pour deux constituants pragmatiques différents) : en effet, il n'est pas nié que Zeus réalise certains projets des hommes, mais seulement qu'il les réalise tous.

5.97      (*Achille s'adresse aux Myrmidons : il se rappelle avoir promis à Ménéitios de lui ramener Patrocle couvert de gloire.*)

Ἄλλ' οὐ Ζεὺς ἀνδρεσσι νοήματα πάντα τελευτᾷ.

Σ328

Mais Zeus ne réalise pas tous les projets des hommes.

En règle générale, donc, la négation peut être détachée du champ focal qui est dans sa portée, à condition d'être en position initiale ; sinon elle se place juste avant ce domaine, quitte à former un complexe verbal lorsqu'il s'agit d'un domaine focal.

On peut donc formuler la Règle 27, qui régit le placement des négations dans l'énoncé.

52. Je considère τοῖς comme extraclausal, en vertu des conclusions précédentes sur la position des négations séparées du verbe.

**Règle 27. Placement des négations :**

Les négations peuvent se placer soit en P<sup>I</sup> (leur portée est alors le champ focal), soit en P<sup>V-1</sup>, en formant un complexe verbal avec le verbe lui-même. Le complexe verbal ainsi constitué a les mêmes propriétés informationnelles, et donc positionnelles, qu'un verbe simple sans négation.

## Évolution diachronique

La raison pour laquelle je me suis concentré sur l'étude de la négation chez Homère est que, comme l'a montré Moorhouse [1959:147-148], la position de la négation nexale est sujette à une évolution diachronique importante. On voit naître et croître une contrainte de contiguïté avec le verbe, qui n'existe pas chez Homère, puisque la moitié des attestations de οὐ sont séparées du verbe par au moins un mot lexical, comme le montre le Tableau 5.5 ci-dessus. Pour mesurer cette évolution, j'ai converti les pourcentages arrondis de Moorhouse [1959:153] en chiffres bruts, qui permettent des tests de signification statistique<sup>53</sup>. C'est ce que montre le Tableau 5.6 (page suivante).

L'évolution diachronique est assez nette : aucun auteur n'a un taux de négations séparées du verbe aussi haut qu'Homère (50,40 %) ; surtout, chez les autres auteurs, une négation initiale est généralement suivie immédiatement du verbe dans la majorité des cas, mais pas chez Homère, où le verbe en est séparé dans près de la moitié des occurrences (45,56 %). Il y a donc des raisons de croire que la position initiale détachée du verbe perd du terrain en faveur de la position interne, à l'initiale du complexe verbal. La négation est donc de plus en plus étroitement associée au verbe, bien qu'elle conserve toujours, en grec classique, une certaine autonomie [Moorhouse 1959:156].

Il est intéressant de constater que cette évolution est parallèle à celle des postpositifs, dont la position P<sup>V+1</sup> est de plus en plus fréquente dans l'évolution du grec [Taylor 1990], ainsi qu'à celle des préverbes, qu'on ne trouve plus attestés en tmèse lexicale en prose classique<sup>54</sup> car l'univerbation est devenue la règle.

53. Cette conversion produit quelques imprécisions marginales, à cause de l'arrondi ; vu la taille du corpus, elles n'ont aucune influence significative sur les résultats.

54. La tmèse non lexicale est attestée 33 fois chez Hérodote [KG §445.12, Priestley 2009] ; on n'y trouve qu'un seul exemple de tmèse lexicale [KG §445.12.f], en 7.164. En prose attique, la tmèse lexicale est attestée dans des constructions comme ξὺν κακῶς ποιεῖν (Thuc. 3.13.1), c'est-à-dire dans des cas où le verbe et l'adverbe forment une unité sémantique extrêmement étroite ; la tmèse n'est donc qu'apparente [KG §445.13]. Quant à la tmèse non lexicale, elle n'est attestée que par l'expression très certainement poétique ξὺμ μοι λάβεισθε (Plat. *Phaedr.* 237a). Pour l'emploi de la tmèse dans la lyrique, chez les tragiques et chez Aristophane, voir KG [§445.5-10].

Position de la négation par rapport au verbe	Immédiatement avant le verbe		Séparée du verbe		Total
	Initiale	Non initiale	Initiale	Non initiale	
<b>Homère</b>	<b>63</b>	<b>60</b>	<b>113</b>	<b>12</b>	<b>248</b>
A–M	42,75 %	78,13 %	42,75 %	4,84 %	100,00 %
<b>Hésiode</b>	<b>3</b>	<b>17</b>	<b>11</b>	<b>3</b>	<b>34</b>
<i>Th., O.</i>	42,75 %	50,00 %	32,35 %	8,82 %	100,00 %
<b>Pindare</b>	<b>13</b>	<b>34</b>	<b>14</b>	<b>16</b>	<b>77</b>
	16,88 %	44,16 %	18,18 %	20,78 %	100,00 %
<b>Eschyle</b>	<b>35</b>	<b>50</b>	<b>28</b>	<b>10</b>	<b>123</b>
<i>Ag., Pers., Pr.</i>	28,46 %	40,65 %	22,76 %	8,13 %	100,00 %
<b>Sophocle</b>	<b>40</b>	<b>29</b>	<b>51</b>	<b>8</b>	<b>128</b>
<i>Aj., Ph.</i>	32,25 %	22,66 %	39,84 %	6,25 %	100,00 %
<b>Aristophane</b>	<b>109</b>	<b>119</b>	<b>79</b>	<b>11</b>	<b>318</b>
<i>Ach., Av., Eccl., Lys., Nub., Ran.</i>	34,28 %	37,42 %	24,84 %	3,46 %	100,00 %
<b>Hérodote</b>	<b>44</b>	<b>75</b>	<b>9</b>	<b>1</b>	<b>129</b>
3, 5	34,11 %	58,14 %	6,98 %	0,78 %	100,00 %
<b>Thucydide</b>	<b>26</b>	<b>59</b>	<b>19</b>	<b>0</b>	<b>104</b>
1	25,00 %	56,73 %	18,27 %	0,00 %	100,00 %
<b>Lysias</b>	<b>62</b>	<b>66</b>	<b>50</b>	<b>2</b>	<b>180</b>
1–7, 9–10, 1–13	34,44 %	36,67 %	27,78 %	1,11 %	100,00 %
<b>Xénophon</b>	<b>60</b>	<b>79</b>	<b>48</b>	<b>5</b>	<b>192</b>
<i>Cyr. 1–2, Mem. 1–3</i>	31,25 %	41,15 %	25,00 %	2,60 %	100,00 %
<b>Platon</b>	<b>41</b>	<b>64</b>	<b>47</b>	<b>5</b>	<b>157</b>
<i>Ap., Crit., Prot.</i>	26,11 %	40,76 %	29,94 %	3,18 %	100,00 %
<b>Démosthène</b>	<b>49</b>	<b>48</b>	<b>36</b>	<b>9</b>	<b>142</b>
4, 6, 9, 27–29	34,51 %	33,80 %	25,35 %	6,34 %	49,37 %
<b>Matthieu</b>	<b>43</b>	<b>28</b>	<b>11</b>	<b>1</b>	<b>83</b>
	51,81 %	33,73 %	13,25 %	1,20 %	100,00 %
<b>Total</b>	<b>588</b>	<b>728</b>	<b>516</b>	<b>83</b>	<b>1915</b>
	30,70 %	38,02 %	26,95 %	4,33 %	100,00 %

$$\chi^2 = 223,63 \quad p < 0,001$$

Tableau 5.6 Tableau 6. Évolution diachronique du comportement positionnel de la négation.

### 5.2.3.2 Position des adverbes

Pour les adverbes, la situation est masquée par le fait qu'ils sont susceptibles d'occuper pratiquement n'importe quelle position dans la phrase : selon leur statut informationnel, ils peuvent être situés dans le champ topique préverbal (exemple 5.98), ou bien, s'ils font partie du focus, dans le {DFoc} (exemple 5.99) ou en {FocR} (exemple 5.100).

5.98 (Achille demande à sa mère de l'aider à se venger d'Agamemnon en implorant Zeus.)

**Πολλάκι** γάρ σεο πατρός ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα

εὐχομένης ὄτ' ἔφησθα κελαινεφεΐ Κρονίωνι  
οἷη ἐν ἀθανάτοισιν ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι.

A 396–398

Souvent je t'ai entendue dans le palais de mon père, qui te glorifiais de ce que le Cronide aux sombres nuées, tu étais la seule des immortels à l'avoir sauvé du désastre.

5.99 (Patrocle se prépare à partir au combat. Pour atteler son char, il appelle Automédon...)

...τὸν μετ' Ἀχιλλῆα ῥηξήνορα τίε μάλιστα.

Π146

...qu'après le belliqueux Achille il estimait le plus.

5.100 (Lors de l'ambassade, Achille répond au discours d'Ulysse.)

Χρῆ μὲν δὴ τὸν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποειπεῖν.

I 309

Il faut que je vous fasse ma réponse sans ambages.

Cependant, je crois qu'il est possible d'identifier deux positions de base pour l'adverbe : soit au tout début de la clause, en P<sup>I</sup>, soit immédiatement avant le verbe, en P<sup>V-1</sup>, et ce indépendamment de la fonction de l'adverbe. La première de ces positions a été illustrée par l'exemple 5.98 ; la seconde est celle de *μεγάλ[α]* dans l'exemple 5.101, qui est immédiatement préverbal sans être pour autant en {FocR}.

5.101 (Le Cyclope vient de se faire crever l'œil ; il est fou de douleur.)

Αὐτὰρ ὁ Κύκλωπας *μεγάλ'* ἤπνευεν, οἳ ῥά μιν ἀμφὶς  
ῥέον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας.

I 399–400

Il appela à grands cris les Cyclopes qui vivaient dans les environs, dans des grottes, parmi les sommets venteux.

On tentera donc quand même un sondage statistique dans le CdR ; les résultats sont rassemblés dans le Tableau 5.7.

Position de l'adverbe par rapport au verbe	Position de l'adverbe dans la clause		Total
	Initiale	Non initiale	
Immédiatement avant	163 33,06 %	280 39,33 %	443 36,76 %
Séparée du verbe	330 66,94 %	432 60,67 %	762 63,24 %
<b>Total</b>	<b>493</b> 100,00 %	<b>712</b> 100,00 %	<b>1205</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 4,91 \quad p = 0,03$$

Tableau 5.7 Position des adverbes dans la clause et par rapport au verbe

Bien que la répartition observée soit significativement différente d'une répartition aléatoire (avec une probabilité de 0,03), les données ne nous enseignent que peu de choses : il y a simplement plus de chances que le verbe soit immédiatement placé après l'adverbe si celui-ci n'est pas initial. Par contraste, la règle d'adjacence entre la négation non initiale et le verbe n'en est que plus évidente.

On peut montrer que la position  $P^{V-1}$  ne se confond pas avec la position {FocR} en s'appuyant sur le fait suivant : on rencontre des adverbes en  $P^{V-1}$  précédés d'un <FocR>, comme dans l'exemple 5.102, où l'adverbe πολλόν est placé entre le <FocR> ἔγκει et le verbe ἐνίκα.

5.102 (Portrait de Poulydamas.)

Ἔκτορι δ' ἦεν ἑταῖρος, ἠὲ δ' ἐν νυκτι γέγοντο,  
ἀλλ' ὁ μὲν ἄρ' μύθοισιν, ὁ δ' ἔγκει πολλόν ἐνίκα.

Σ 251–252

C'était un compagnon d'Hector : ils étaient nés la même nuit, mais l'un l'emportait de beaucoup par ses paroles, l'autre par sa lance.

De tels exemples suggèrent que l'adverbe peut, comme la négation, former avec le verbe un complexe verbal qui doit être tenu pour un seul constituant du point de vue des règles de linéarisation.

En outre, l'unité formée par l'adverbe et le verbe se révèle en présence d'une négation. Ainsi, dans l'exemple 5.103, après le <TopCE> οἴη, la frontière gauche du <DFoc> est marquée par un complexe verbal, qui comprend à la fois un adverbe et une négation.

5.103 (Pénélope veut descendre voir les prétendants ; elle demande à Eurynomé de lui amener ses deux suivantes pour l'accompagner.)

Οἴη δ' οὐ κείσ' εἶμι μετ' ἀνέρας· αἰδέομαι γάρ.

σ 184

Si je suis seule, je n'irai pas là-bas me mêler aux hommes : j'ai ma pudeur.

On note que l'ordre des éléments préverbaux est régulièrement négation+adverbe, et non le contraire. Chez Homère, lorsqu'un adverbe précède immédiatement une négation, il est obligatoirement initial dans la clause, et sa fonction est différente de celle du complexe verbal. On obtient donc la paire minimale suivante : dans l'exemple 5.104, οὐ σάφα οἶδα forme un complexe verbal qui occupe la position {V} après le <FocR> τόδε γ[ε] (en effet, Ulysse montre qu'il peut apprécier la beauté du chien, mais présuppose qu'il y a au moins un point qu'il n'est pas en mesure de connaître clairement, et affirme qu'il s'agit du type d'élevage que le chien a subi).

5.104 (Ulysse avise son chien Argos couché sur le fumier, et s'étonne de sa beauté.)

Καλὸς μὲν δέμας ἐστίν, ἀτὰρ τόδε γ' οὐ σάφα οἶδα,  
ἦ δὴ καὶ ταχὺς ἔσχε θέειν ἐπὶ εἶδει τῷδε,  
ἦ αὖτως οἴοι τε τραπεζῆς κύνες ἀνδρῶν  
γίνοντ', ἀγλαΐης δ' ἔνεκεν κομέουσιν ἄνακτες.

ρ 307–310

Il est très beau de corps, mais ce que je ne sais pas clairement, c'est si sa rapidité était à l'égale de cette beauté, ou si c'est simplement un de ces chiens de table que les princes élèvent pour l'apparat.

En revanche, dans l'exemple 5.105, l'adverbe σάφα est lui-même en position {TopCE}, et le complexe verbal οὐκ οἶδ[α] est en {FocR}, comme on l'a vu<sup>55</sup>.

5.105 (Énée engage Pandare à tirer sur le héros achéen qui leur cause tant de mal, à moins qu'il ne s'agisse d'un dieu. Réponse de Pandare.)

55. Voir l'exemple 3.43, p. 181.

Τυδεΐδῃ μιν ἔγωγε δαΐφροني πάντα εἶσκω,  
 ἀσπίδι γινώσκων αὐλώπιδι τε τρυφαλείῃ,  
 ἵππους τ' εἰσορόων· **σάφα δ' οὐκ οἶδ'** εἰ θεός ἐστιν.

E181-183

Il m'a tout l'air d'être le bouillant fils de Tydée ; je le reconnais à son bouclier et son casque conique, et à l'aspect de ses chevaux ; mais je ne sais pas clairement si c'est un dieu.

Par conséquent, si l'adverbe n'est pas placé entre la négation et le verbe, c'est qu'il est à l'extérieur du complexe verbal. On développera donc à nouveau le modèle du complexe verbal<sup>56</sup> comme suit (5.106).

5.106    Complexe verbal = {Négation + Adverbe + Verbe}

La Règle 28 décrit en conséquence le placement des adverbes.

**Règle 28. Placement des adverbes :**

Les adverbes peuvent remplir diverses fonctions informationnelles, et sont placés en conséquence, en vertu de la Règle 1. Ainsi, si le Focus de la proposition porte sur l'adverbe, celui-ci est placé soit en {FocR} ou {DFoc/R}. Cependant, ils peuvent occuper également une position immédiatement préverbale, en formant avec le verbe un complexe verbal. Si ce complexe verbal est lui-même nié, la négation précède l'adverbe.

### 5.2.3.3 Position des particules locatives

On a vu ci-dessus qu'il existe chez Homère deux positions pour les négations et les adverbes : soit au début de la phrase ( $P^I$ ), soit immédiatement avant le verbe ( $P^{V-1}$ ). La caractéristique principale de la position  $P^{V-1}$  est que le mot qui y est placé forme avec le verbe ce que j'ai appelé un complexe verbal, lequel occupe dans l'ordre des mots toute position ouverte à un verbe simple. Le but de cette section est de montrer qu'il en va de même de la PL. La similarité des comportements de ces différents éléments n'est pas surprenante : d'une part, il est généralement admis que les particules locatives ont été, à l'origine, des adverbes [Neuberger-Donath 2004 ; Cuzzolin et al. 2006] ; d'autre part, elles ont un lien sémantique privilégié avec le verbe, tout comme la négation nexale [Moorhouse 1959 : 1].

Pour mesurer la proportion des positions  $P^I$  et  $P^{V-1}$  dans l'emploi de la PL associée à un verbe, on peut comparer le taux d'occurrence des formes continues et discontinues sur l'étendue couverte par cet échantillon : j'ai donc effectué un relevé de toutes les formes de verbes composés qui s'y trouvent. Les résultats sont rassemblés dans le Tableau 5.8.

<sup>56</sup>. Voir l'exemple 5.95, p. 432.



Verbes apparaissant	Forme continue	Tmèse non lexicale	Tmèse lexicale		Total
			non initiale	initiale	
<b>1 fois</b>	<b>47</b> 37,90 %	<b>20</b> 16,13 %	<b>17</b> 13,71 %	<b>40</b> 32,26 %	<b>124</b> 100,00 %
<b>2 à 5 fois</b>	<b>420</b> 71,43 %	<b>35</b> 5,95 %	<b>31</b> 5,27 %	<b>102</b> 17,35 %	<b>588</b> 100,00 %
<b>6 à 10 fois</b>	<b>546</b> 87,92 %	<b>18</b> 2,91 %	<b>11</b> 1,78 %	<b>44</b> 7,11 %	<b>619</b> 100,00 %
<b>&gt; 10 fois</b>	<b>1563</b> 88,11 %	<b>67</b> 3,78 %	<b>47</b> 2,65 %	<b>97</b> 5,47 %	<b>1774</b> 100,00 %
<b>Total</b>	<b>2576</b> 82,91 %	<b>140</b> 4,51 %	<b>106</b> 3,41 %	<b>283</b> 9,11 %	<b>3105</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 290,52 \quad p > 0,001$$

Tableau 5.8 Répartition des formes continues et discontinues des verbes composés.

On constate immédiatement que, dans l'ensemble, la tmèse est minoritaire, puisque, toutes formes confondues, elle ne dépasse pas 17,04 % des occurrences des verbes composés. Cette préférence pour la forme composée est conforme à ce qu'on attend, puisque, chez Homère, la PL est en train de perdre complètement son caractère adverbial. Aussi le prétendu anachronisme commis par les grammairiens anciens qui appelaient ce phénomène une 'coupure' (τμήσις) n'est peut-être pas sans fondement : d'un point de vue purement statistique, la position  $P^{V-1}$  est la norme, la tmèse est l'exception. Cela dit, quelque exceptionnelle ou marquée qu'elle soit, elle n'en est pas moins une stratégie courante, et l'on ne peut aisément ignorer un sixième des occurrences. On peut donc énoncer la Règle 29 sur le placement des particules locatives.

**Règle 29. Placement des particules locatives (verbes composés et tmèse externe):**

Les particules locatives, de même que les négations (Règle 27) et les adverbes (Règle 28), sont susceptibles d'occuper deux positions différentes dans la clause : soit la position initiale ( $P^I$ ), soit la position immédiatement préverbale ( $P^{V-1}$ ). Dans ce dernier cas elle forme avec le verbe un complexe verbal qui se manifeste par l'univerbation de ses éléments.

En outre, le Tableau 5.8 permet de mesurer le rapport entre la fréquence d'un verbe et la probabilité de le trouver attesté en tmèse : les verbes composés attestés une seule fois dans mon corpus sont plus rarement univerbés, et plus la séparation est grande (selon une progression tmèse non lexicale < lexicale non initiale < lexicale initiale), plus l'excès d'occurrences par rapport à une répartition aléatoire est important. Cette corrélation entre fréquence et séparabilité du préverbe s'explique sans mal : plus une locution PL+verbe est fréquente, plus il est probable qu'elle se fige telle quelle, sans possibilité de séparation de ses éléments constitutifs. D'ailleurs, certaines de ces associations sont si

étroites qu'elles peuvent servir de base à une nouvelle composition, comme *ἀπόλλυμι* > *ἐξἀπόλλυμι* (v 357+)<sup>57</sup>. La moindre séparabilité est alors une conséquence du figement de la locution PL+verbe.

Le comportement positionnel des PL est donc similaire à celui des négations et à celui des adverbes, qui peuvent tous être soit en  $P^I$ , soit en  $P^{V-1}$ . Cette double possibilité n'est pas sans rappeler celle des postpositifs, dont on a vu qu'ils étaient de préférence soit en  $P^{I+1}$ , soit en  $P^{V+1}$ . C'est chaque fois le début de la clause et le verbe qui forment les points de repère autour desquels s'organise le placement de ces différents éléments. On pourrait dire que, de même que les postpositifs sont (pour simplifier) en position péninitiale soit par rapport à la clause, soit par rapport au domaine  $V+$ , de même les négations, adverbes et PL sont en position initiale soit de la clause, soit du complexe verbal. Cependant, les PL ont une troisième position possible, qui n'est ni initiale, ni immédiatement préverbale : c'est ce qui se produit lorsqu'un préverbe non initial est néanmoins séparé du verbe par un ou plusieurs mots. L'objectif de ce qui suit est de montrer que cette position doit aussi être considérée comme initiale dans le complexe verbal.

## 5.2.4 Le champ tmétique

### 5.2.4.1 Encadrement

Une propriété intéressante des tmèses est leur propension à encadrer un domaine en en délimitant les frontières gauche (pour la PL) et droite (pour le verbe). Cette propriété se manifeste sous deux aspects, qui se recoupent le plus souvent : d'une part, la tmèse a tendance à encadrer un domaine syntaxique, en l'occurrence la clause ; d'autre part, elle marque souvent les frontières d'un domaine prosodique, l'UI, ce qui se signale par sa relation avec les frontières prosodiques définies par le mètre.

**Encadrement d'un domaine syntaxique** Quelques chiffres peuvent indiquer combien la tmèse est un moyen efficace d'encadrer la clause. Le Tableau 5.9 indique la répartition des tmèses lexicales<sup>58</sup> en fonction de la position de la PL et du verbe par rapport aux frontières gauche et droite de la clause.

57. Il faut noter que, contrairement à des PL complexes comme *διέκ*, *ἀπέκ*, *ὑπέκ* et *παρέκ*, il n'y a pas de PL *\*ἐξάπο* : il s'agit bien d'une préfixation de *ἐξ* à un ensemble déjà constitué *ἀπόλλυμι*.

58. J'ai exclu les tmèses non lexicales, parce qu'elles sont initiales par définition (la présence d'un postpositif entre la PL et le verbe indiquant également la position initiale de la PL). Parmi ces 141 tmèses non lexicales, 45 (31,91 %) ont le verbe à la fin de clause. La différence avec les tmèses lexicales initiales, dont 55,83 % sont également finales,

Position de la PL par rapport au début de la clause	Position du verbe par rapport à la fin de la clause		Total
	Finale	Non finale	
<b>Initiale</b>	<b>158</b> 40,41 %	<b>125</b> 31,97 %	<b>283</b> 72,38 %
<b>Non initiale</b>	<b>94</b> 24,04 %	<b>14</b> 3,58 %	<b>108</b> 27,62 %
<b>Total</b>	<b>252</b> 64,45 %	<b>139</b> 35,55 %	<b>391</b> 100,00 %

**Tableau 5.9** Position de la PL et du verbe par rapport aux frontières de la clause dans les tmèses lexicales.

On y constate premièrement que, parmi les 391 tmèses lexicales de mon échantillon, il n'y a que 14 cas (3,58 %) dans lesquels la PL n'est pas initiale ni le verbe final dans la clause. C'est si peu qu'il est difficile de voir s'il y a quelque ressemblance significative entre ces occurrences. On remarque cependant que, dans quatre cas, le verbe est final dans le vers, sinon dans la clause. Deuxièmement, la PL est en P<sup>I</sup> dans 283 des 391 tmèses lexicales (soit 72,38 %). Ce taux est bien plus élevé que pour tout autre type d'adverbe : par comparaison, dans le CdR, seuls 40,93 % des adverbes autres que des PL sont initiaux dans la clause. Le Tableau 5.10 permet de comparer les données disponibles dans le CdR.

Position dans la clause	Adverbe	PL	Total
<b>Initiale</b>	<b>493</b> 40,91 %	<b>78</b> 80,41 %	<b>571</b> 43,86 %
<b>Non initiale</b>	<b>712</b> 59,09 %	<b>19</b> 19,59 %	<b>731</b> 56,14 %
<b>Total</b>	<b>1205</b> 100,00 %	<b>97</b> 100,00 %	<b>1302</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 56,89 \quad p < 0,001$$

**Tableau 5.10** Position des adverbes et des PL dans le CdR.

On constate que la position initiale est favorisée par les PL détachées du verbe, contrairement aux autres adverbes, dont le spectre positionnel est plus étendu.

Troisièmement, pour montrer que le verbe est aussi typiquement final et qu'il ne s'agit pas d'une simple propriété associée aux verbes en général, je me suis servi du CdR, en comparant la position des verbes qui s'y trouvent. C'est ce que montre le Tableau 5.11.

---

s'explique aisément par la position du verbe dans les premières : dans une tmèse non lexicale, le verbe est forcé-ment en deuxième position, et tout élément non verbal de la clause doit suivre. C'est donc simplement une conséquence de la définition de la tmèse non lexicale.

Position dans la clause	Verbe sans tmèse	Verbe avec tmèse	Total
<b>Finale</b>	<b>1 575</b> 41,51 %	<b>52</b> 54,64 %	<b>1 628</b> 41,84 %
<b>Non finale</b>	<b>2 219</b> 58,49 %	<b>45</b> 45,36 %	<b>2 263</b> 58,16 %
<b>Total</b>	<b>3 794</b> 100,00 %	<b>97</b> 100,00 %	<b>3 891</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 6,70 \quad p = 0,01$$

Tableau 5.11 Position du verbe par rapport à la fin de la clause dans le CdR.

Les verbes tmétiques sont plus fréquemment finaux dans leur clause que les verbes non tmétiques, verbes simples et verbes composés confondus, et ce de manière statistiquement significative (il n'y a qu'une chance sur cent qu'une telle répartition soit due au hasard)<sup>59</sup>.

Si l'on additionne donc ces deux tendances, on peut conclure que la tmèse est un moyen d'encadrer un domaine syntaxique ; en d'autres termes, la PL et le verbe qui lui est associé ont une propension remarquable à coïncider avec les frontières gauche et droite de la clause, et à séparer ainsi du reste du discours tout le matériau lexical qui est placé entre eux.

**Encadrement d'un domaine prosodique** Cette tendance à l'encadrement syntaxique est renforcée par la tendance parallèle à l'encadrement prosodique. Évidemment, le fait que les frontières prosodiques correspondent le plus souvent à des frontières syntaxiques ne facilite pas l'interprétation des données. Pour minimiser la redondance, je ne considérerai donc que les tmèses lexicales dont l'extension ne correspond pas à une frontière syntaxique. Commençons par les PL : le Tableau 5.12 montre comment elles sont placées dans le vers, c'est-à-dire quel type de frontière métrique les précède.

59. On voit là une similitude frappante avec le vieil irlandais : comme l'a montré Watkins [1963 : 32-37], dans les structures les plus anciennes de la langue, quand une clause comprend un verbe composé, celui-ci est généralement final, tandis que le préverbe peut être placé soit en position initiale, soit immédiatement avant le verbe. La différence est que dans la tmèse en vieil irlandais la position du préverbe et du verbe aux frontières gauche et droite de la clause est obligatoire, alors qu'il ne s'agit que d'une tendance prépondérante en grec ancien.

Position dans le vers	Position dans la clause		Total
	Non initiale	Initiale	
Début de vers	0 0,00%	65 22,97%	65 16,62%
Césure B (masculine ou féminine)	18 16,67%	88 31,10%	106 27,11%
Césure C (hephtémimère ou bucolique)	78 72,22%	74 26,15%	152 38,87%
Ailleurs	12 11,11%	56 19,79%	68 17,39%
<b>Total</b>	<b>108</b> 100,00%	<b>283</b> 100,00%	<b>391</b> 100,00%

$$\chi^2 = 76,88 \quad p < 0,001$$

Tableau 5.12 Position des PL dans le vers (tmèses lexicales).

De manière générale, la différence de répartition entre les PL initiales et non initiales dans leur clause n'est pas pour nous surprendre. Ce qui est moins prévisible, c'est l'absence totale de PL non initiales au début de vers : cela signifie qu'il n'y a jamais d'enjambement avec une tmèse non initiale. De plus, on constate que la majorité des PL non initiales sont placées après la césure C ; le verbe est alors systématiquement placé en fin de vers. Il y a donc là un effet de clôture métrique particulièrement remarquable.

Si l'on considère à présent la position des verbes (Tableau 5.13), on constate qu'ils sont également placés le plus souvent à la fin d'un domaine métrique : plus de la moitié d'entre eux sont à la fin du vers, et presque un quart avant une césure B ou C. Cependant, à la différence des PL, il reste 44,20 % des verbes non finaux qui ne sont pas placés à la fin d'un domaine métrique. L'effet d'encadrement est donc moindre que pour la PL.

Position dans le vers	Position dans la clause		Total
	Non finale	Finale	
Début de vers	19 13,67%	193 76,59%	212 54,22%
Césure B (masculine ou féminine)	28 20,14%	16 6,35%	44 11,25%
Césure C (hephtémimère ou bucolique)	29 20,86%	22 8,73%	51 13,04%
Ailleurs	63 45,32%	21 8,33%	84 21,48%
<b>Total</b>	<b>139</b> 100,00%	<b>252</b> 100,00%	<b>391</b> 100,00%

$$\chi^2 = 147,73 \quad p < 0,001$$

Tableau 5.13 Position des verbes dans le vers (tmèses lexicales).

Il me semble malgré tout important de souligner que, toutes tmèses lexicales confondues, la PL est à la frontière gauche d'un domaine métrique défini dans 82,61 % des cas, et le verbe à sa frontière droite dans 78,52 % des cas.

#### 5.2.4.2 Le champ tmétique

Au vu de la propension au cadrage syntaxique et prosodique des éléments de la tmèse, on est amené à adopter un autre point de vue et à considérer non pas la PL en soi, mais plutôt les éléments qui se trouvent à l'intérieur du champ tmétique. Or il se trouve qu'il existe un certain nombre de contraintes qui s'exercent sur les constituants interrompant la séquence PL-V.

Tout d'abord, il faut remarquer que le champ tmétique n'accueille que rarement plus d'un mot lexical, et très exceptionnellement plus de deux constituants. Comme on le voit dans le Tableau 5.14, dans 73,85 % des tmèses lexicales, la PL n'est séparée du verbe que par un seul mot ; si l'on compte en nombre de constituants, la tendance est encore plus forte, puisque 91,03 % des tmèses lexicales n'ont pas plus d'un constituant dans le champ tmétique (Tableau 5.15).

Nombre de mots lexicaux	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
1	188 66,43%	101 93,52%	289 73,91%
2	81 28,62%	7 6,48%	88 22,51%
3	11 3,89%	0 0,00%	11 2,81%
4	3 1,06%	0 0,00%	3 0,77%
<b>Total</b>	<b>283</b> 100,00 %	<b>107</b> 100,00 %	<b>391</b> 100,00 %

$\chi^2 = 30,13 \quad p < 0,001$

Tableau 5.14 Nombre de mots lexicaux dans le champ tmétique.

Nombre de constituants	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
1	249 87,99%	107 99,07%	356 91,53%
>1	34 12,01%	1 0,93%	35 8,97%
<b>Total</b>	<b>283</b> 100,00 %	<b>100</b> 100,00 %	<b>391</b> 100,00 %

$\chi^2 = 11,67 \quad p < 0,001$

Tableau 5.15 Nombre de constituants dans le champ tmétique.

Si l'on considère à présent les 35 cas de tmèses dans lesquelles il y a plus d'un constituant entre la PL et le verbe, on remarque que la PL est alors toujours initiale dans sa clause, sauf dans l'exemple 5.107.

5.107 (*Nestor est le premier à percevoir le bruit de chevaux d'Ulysse et Diomède qui reviennent de leur raid nocturne contre les Thraces.*)

Ἴππων μ' ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὐατα βάλλει.

K<sub>535</sub>

Le galop de chevaux rapides me frappe les deux oreilles.

La position de la PL dans la clause est donc cruciale : des contraintes s'exercent sur le champ des tmèses non initiales qui ne s'appliquent pas aux tmèses initiales. Si l'on compare les fréquences observées, à la fois pour le nombre de mots lexicaux et pour le nombre de constituants, selon que la PL est initiale ou non, on constate que le champ des tmèses non initiales ne peut normalement accueillir plus d'un mot lexical, et que lorsque cela se produit, il s'agit toujours (sauf dans l'exemple 5.107) d'un constituant unique composé de deux mots lexicaux au maximum<sup>60</sup>.

Cette différence, qui est hautement significative du point de vue statistique, est en partie liée, évidemment, au fait que plus la PL apparaît tard dans l'énoncé, moins il y a de matériau lexical à insérer entre elle et le verbe. Mais je vais essayer de montrer qu'elle reflète une opposition plus profonde entre deux positions pour la PL d'une tmèse : la position initiale et la position que j'appellerai préverbale, car je suppose qu'elle est située à l'initiale du complexe verbal. On distinguera donc la TMÈSE INTERNE, dans laquelle la PL reste à l'intérieur du complexe verbal, et la TMÈSE EXTERNE, dans laquelle la PL est située à l'extérieur du complexe verbal, en P<sup>I</sup>. Ce qu'il faut noter, c'est que cette opposition ne recouvre que partiellement l'opposition entre tmèse initiale et tmèse non initiale : certaines tmèses initiales peuvent être internes, sans qu'on puisse les identifier à coup sûr<sup>61</sup>, tandis que des tmèses apparemment non initiales peuvent être externes, si le matériau qui précède s'avère être en fait extraclausal. L'opposition entre tmèses internes et externes est d'ordre structural, tandis que l'opposition entre tmèses initiales et non initiales est un épiphénomène qui n'est que partiellement corrélé à cette opposition. Cela dit, on supposera que, dans l'ensemble, une tmèse non initiale est typiquement interne, et une tmèse initiale assez probablement de type externe. Il faudra cependant garder à l'esprit que la validité des tests statistiques est obscurcie par le fait que les catégories des tmèses initiales et non initiales ne sont que des moyens indirects de dénombrer les tmèses externes et internes.

En somme, comme les négations et les adverbes, les PL peuvent former un constituant avec le verbe (le complexe verbal est alors, au moins apparemment, une forme composée) ; ils peuvent aussi en être séparés, à condition que la PL soit initiale dans la clause (tmèse externe). Cependant,

60. Le vers K<sub>535</sub> devient régulier si l'on considère Ἴππων μ' ὠκυπόδων comme un <FocR> extraclausal ; mais la position du pronom clitique μ[ε] n'invite pas à faire une telle analyse.

61. Voir Moorhouse [1959:86] pour des remarques similaires sur la position des négations.

on trouve parfois du matériau lexical entre la PL et le verbe bien que la PL ne soit pas en P<sup>I</sup> dans la clause. On considérera alors que ce matériau est inséré dans le complexe verbal (tmèse interne) : la PL forme toujours une unité composite avec le verbe, mais un autre élément est ajouté à cette unité et se place entre les deux (c'est-à-dire dans la position normale des clitics et des postpositifs, plutôt qu'après le verbe composé). Il convient donc d'étudier la nature et les propriétés de ce matériau inséré.

### 5.2.4.3 Propriétés syntaxiques et sémantiques du champ tmétique

Le premier aspect des restrictions qui pèsent sur le matériau inséré dans le champ des tmèses non initiales est d'ordre syntaxique. Le Tableau 5.16 permet de comparer les différents constituants syntaxiques qui peuvent s'insérer dans le champ tmétique (je ne tiens compte que des tmèses avec un seul élément inséré, pour que les données soient comparables).

Fonction syntaxique	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
<b>Sujet</b>	<b>68</b> 27,31%	<b>14</b> 13,08%	<b>82</b> 23,03%
<b>Objet (direct et indirect)</b>	<b>153</b> 61,45%	<b>80</b> 74,77%	<b>233</b> 65,45%
<b>Adjectif prédicatif</b>	<b>7</b> 2,81%	<b>6</b> 5,61%	<b>13</b> 3,65%
<b>Adverbe</b>	<b>4</b> 1,61%	<b>3</b> 2,80%	<b>7</b> 1,97%
<b>Autre</b>	<b>17</b> 6,83%	<b>4</b> 3,74%	<b>21</b> 5,90%
<b>Total</b>	<b>249</b> 100,00 %	<b>106</b> 100,00 %	<b>356</b> 100,00 %

$\chi^2 = 11,96 \quad p = 0,02$

Tableau 5.16 Propriétés syntaxiques du champ tmétique.

Comme on peut le constater, la répartition des différents types de constituants n'est pas la même selon le type de tmèse auquel on a affaire : le sujet est beaucoup plus rarement inséré dans une tmèse non initiale que dans une tmèse initiale. Je tiens cette différence pour une conséquence de la nature particulière de l'insertion dans les tmèses internes, lesquelles sont majoritaires parmi les tmèses non initiales.

Du point de vue des fonctions sémantiques, on constate également une asymétrie : comme le montre le Tableau 5.17, il est plus rare pour une tmèse non initiale d'accueillir un Acteur dans le champ tmétique que pour une tmèse initiale.



Fonction sémantique	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
<b>Acteur</b>	<b>23</b> 9,24 %	<b>4</b> 3,74 %	<b>27</b> 7,58 %
<b>Autre</b>	<b>226</b> 90,76 %	<b>102</b> 96,23 %	<b>329</b> 92,42 %
<b>Total</b>	<b>249</b> 100,00 %	<b>107</b> 100,00 %	<b>356</b> 100,00 %

$\chi^2 = 3,16 \quad p = 0,07$

Tableau 5.17 Propriétés sémantiques du champ tmétique.

La ressemblance avec les situations qui permettent l'hyperbate  $Y_1$  est frappante : on a observé pareillement une réticence à l'hyperbate du constituant sujet, notamment quand sa fonction sémantique est celle d'un Acteur. Cependant, la différence n'est pas significative du point de vue statistique (il y a 7 chances sur 100 pour qu'une telle répartition soit aléatoire). En l'absence de marque explicite du caractère interne d'une tmèse initiale, il n'est pas possible de pousser ce point plus avant.

#### 5.2.4.4 Propriétés informationnelles du champ tmétique

Le troisième aspect sous lequel se manifeste la différence entre tmèses initiales et non initiales est celui de la SI. Lorsque le champ tmétique ne contient qu'un constituant, il existe une différence importante entre les fonctions qu'il peut remplir selon qu'il s'agit d'une tmèse initiale ou non initiale.

Fonction pragmatique	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
<b>TopNR</b>	<b>45</b> 18,07%	<b>0</b> 0,00%	<b>45</b> 12,64%
<b>TopR</b>	<b>66</b> 26,51%	<b>62</b> 57,94%	<b>128</b> 35,96%
<b>FocR</b>	<b>121</b> 48,59%	<b>40</b> 37,38%	<b>161</b> 45,22%
<b>Autre</b>	<b>17</b> 6,83%	<b>5</b> 4,67%	<b>22</b> 6,18%
<b>Total</b>	<b>249</b> 100,00 %	<b>107</b> 100,00 %	<b>355</b> 100,00 %

$\chi^2 = 42,55 \quad p < 0,001$

Tableau 5.18 Propriétés pragmatiques du champ tmétique.

Le point capital est l'absence totale de <TopNR> dans le champ des tmèses non initiales et la proportion très élevée de <TopR> (ce sont les deux éléments qui contribuent le plus à hausser l'indice  $\chi^2$ ). Le problème de cette constatation est qu'on peut aussi bien l'expliquer par le simple fait que

les <TopNR> sont placés, dans l'ordre linéaire, au début de l'énoncé ; aussi n'est-il pas surprenant qu'ils soient rares dans une portion non initiale de l'énoncé. Cependant, on a vu que les énoncés comprenant plusieurs <TopNR> sont assez courants en grec ancien : on est donc surpris de voir que la restriction contre ce type de constituant pragmatique est absolue dans les tmèses non initiales. La rareté relative pourrait s'expliquer à la rigueur ; l'absence complète est remarquable. Deuxièmement, la forte proportion de <TopR> est réellement problématique. Certes, le <TopR> est un élément particulièrement versatile de l'ordre des mots en grec ancien, puisqu'il peut se placer dans des positions alternatives. Néanmoins, sa position postverbale canonique reste majoritaire. Ainsi, sur les 1404 <TopR> du CdR, 846 (60,26 %) sont immédiatement postverbaux, et seulement 274 (19,52 %) immédiatement préverbaux. Même si ce dernier chiffre n'est pas négligeable, il ne permet pas d'expliquer pourquoi, dans la tmèse non initiale, plus de la moitié des constituants placés avant le verbe sont des <TopR>.

La particularité des constituants insérés dans le champ des tmèses non initiales se révèle donc dans les différentes contraintes ou préférences auxquelles ils sont soumis : une contrainte de nombre, qui exclut les constituants multiples et les constituants de plus de deux mots lexicaux ; une tendance syntaxique contre l'inclusion de sujets, et particulièrement d'Acteurs ; enfin, du point de vue informationnel, une exclusion systématique des <TopNR> et une forte tendance à l'inclusion de <TopR>. Ces différentes tendances sont en partie le reflet mécanique de la position de la tmèse non initiale dans l'énoncé : dans la mesure où les rôles pragmatiques sont exprimés par la position occupée par les constituants dans l'ordre linéaire, par exemple, il est assez naturel que des préférences différentes se manifestent selon qu'on considère telle ou telle portion de l'énoncé. Je soutiens néanmoins que ce n'est pas le seul facteur qui détermine ces préférences, mais que l'explication principale est à chercher dans la nature de la tmèse interne.

### 5.2.5 Tmèse et incorporation nominale

Une fois établie la particularité syntaxique et informationnelle du champ tmétique dans la tmèse interne, on peut tenter d'en fournir une explication. C'est le but de cette section, dans laquelle je tenterai de montrer que la tmèse interne est une forme d'incorporation nominale<sup>62</sup> : à l'instar de

62. L'incorporation nominale a suscité une riche littérature depuis l'article fondateur de Mithun [1984], qui a relancé la recherche sur ce sujet après une longue interruption depuis Sapir [1911] : voir entre autres Baker [1988], Creissels [2004], Dayal [2007], Farkas & de Swart [2003], Kooij [2002], Massam [2001], Mithun [1986], Öztürk [2005, 2009], Smit

ce qui se passe dans de nombreuses langues, notamment américaines, un SN peut perdre son indépendance lexicale et se voir incorporé au prédicat. Selon les langues, l'incorporation peut prendre des formes très diverses, qui vont de la simple agglutination, sans modification morphologique, à la fusion formelle du SN et du prédicat. Superficiellement, en tout cas, la situation du grec homérique n'est pas sans rappeler le procédé d'incorporation du samoan (austro-nésien : Samoa). Ainsi, dans l'exemple 5.108a, la particule *ai* est régulièrement postposée au verbe *tausi*. En revanche, en 5.108b, elle se place après le complexe verbal *tausi-tama*, trahissant ainsi l'incorporation du SN *tama* dans le prédicat. Cette incorporation exprime une différence sémantique que la traduction essaie de rendre.

- 5.108 a. Po 'o āfea e **tausi** ai e ia **tama**?  
 Q PRED quand TNS s'occuper.de PRO ERG 3SG enfant
- b. Po 'o āfea e **tausi-tama** ai 'oia?  
 Q PRED quand TNS s'occuper.de-enfant PRO ABS.3SG [d'après Mithun 1984 : 850 (5)]
- a. Quand s'occupe-t-il de l'enfant ?  
 b. Quand fait-il du babysitting ?

Cette situation évoque la variation de la position du postpositif : lorsque l'on rencontre, par exemple, πρὸς τοῦτοις δέ, au lieu de πρὸς δὲ τοῦτοις, on est amené à considérer que πρὸς τοῦτοις forme un constituant unique, au moins du point de vue prosodique. Il me semble que le préverbe, dans la tmèse, a le même effet : il indique clairement le fait que le matériau du champ tmétique est incorporé au prédicat, formant avec lui un seul constituant. L'exemple 5.108 montre par ailleurs que le nom incorporé ne subit pas forcément de modifications morphologiques : dans certaines langues, comme le samoan, l'incorporation n'est ainsi marquée que par des indices positionnels, et la situation du grec homérique à cet égard n'est pas exceptionnelle. On va donc passer en revue les différentes propriétés, sémantiques, syntaxiques et pragmatiques, des noms incorporés, en montrant à chaque fois les points de contact avec les noms du champ tmétique en grec homérique. La description qui suit est principalement basée sur la classification établie par Mithun [1984], bien que je ne reprenne pas l'idée que les quatre types qu'elle définit forment une hiérarchie implicationnelle. De plus, les comparaisons établies dans les sections 5.2.5.1–5.2.5.3 sont volontiers superficielles, au sens où les descriptions linguistiques sur lesquelles elles sont basées ont parfois été sujettes à discussion (c'est le cas, notamment, pour l'incorporation dans les langues océaniques ou en turc). Il s'agit avant tout d'établir en quoi le concept d'incorporation nominale peut éclairer l'interprétation de la tmèse. La section 5.2.5.4 permettra d'évaluer d'un point de vue typologique la situation du grec homérique par rapport à l'incorporation nominale : je suggérerai alors que la tmèse interne est en fait une forme de pseudo-incorporation [Massam 2001]. Enfin, la section 5.2.5.5 fera le point sur les rapports entre l'hyperbate et la tmèse.

[2005], Spencer [1995], Velázquez-Castillo [1995]. Pour un panorama de la question, avec une bibliographie récente, voir Massam [2009].

## 5.2.5.1 Propriétés sémantiques de l'incorporation nominale

**Activités institutionnalisées** Comme l'a bien montré Mithun [1984], l'incorporation nominale n'est pas une opération neutre du point de vue linguistique ; il s'agit une stratégie de communication : « *speakers always incorporate for a purpose* » [Mithun 1984:848]. En termes très généraux, une structure à incorporation nominale exprime des liens cognitifs plus étroits entre ses constituants que la structure analytique correspondante. Par conséquent, elle est souvent utilisée pour exprimer des activités institutionnelles ou, en tout cas, des activités qui, par leur fréquence ou leur importance, sont appelées à recevoir un nom. Évidemment, la mesure du caractère institutionnel est fonction de l'environnement culturel du locuteur. Ainsi, *acheter.du.tabac* est manifestement une activité institutionnalisée pour les locuteurs d'onodaga (iroquoien, États-Unis), comme le montre l'exemple 5.109b ; pour pouvoir employer la version sans incorporation (5.109a), il faut que le tabac en question ait une autonomie discursive, qui fait qu'il n'est pas un simple déterminant du type d'achat effectué (la même différence s'exprime en français par la variation entre *le tabac* et *du tabac*).

- 5.109 a. wa<sup>ʔ</sup>ha-hninu-<sup>ʔ</sup> ne<sup>ʔ</sup> o-ye<sup>ʔ</sup>kw-a<sup>ʔ</sup>  
TNS.3SG-acheter-ASP NOM N-tabac-NSFX
- b. wa<sup>ʔ</sup>ha-ye<sup>ʔ</sup>kw-a-hninu-<sup>ʔ</sup>.  
TNS.3SG-tabac-VWL-acheter-ASP [d'après Woodbury 1975:10 (1a-b)]
- a. J'ai acheté le tabac.  
 b. J'ai acheté du tabac.

Le fait que le caractère institutionnalisé d'une activité dépende avant tout de la perception, culturellement dépendante, que les locuteurs s'en font pose une difficulté dans le cas d'une langue morte comme le grec homérique. Cependant, il est des cas où une telle interprétation serait tout à fait adéquate. Ainsi, dans l'exemple 5.110, il est fort probable que l'on doive tenir ἐπι μείλια δώσω pour un prédicat unique, comparable au français 'doter'.

- 5.110 (Agamemnon offre une de ses filles en mariage à Achille.)  
 Ἐγὼ δ' ἐπὶ μείλια δώσω  
 πολλὰ μάλ', ὅσσ' οὐ πῶ τις εἶπέδωκε θυγατρί.  
 Et je lui ferai une dot immense, comme on n'a jamais vu un père en doter sa fille. 1147-148

Dans cette interprétation, πολλὰ μάλια n'est pas une apposition à μείλια, mais plutôt l'objet d'un verbe qui signifie 'donner comme dot'.

À ce titre, il est intéressant de noter que les tmèses sont fréquentes dans les scènes typiques, comme les descriptions de sacrifices, préparations de repas, embarquement et débarquement, bref, toutes les activités de la vie économique et sociale, y compris la guerre, qui requièrent un nom. C'est

ainsi que sont exprimées par des tmèses les activités suivantes : moudre le grain (exemple 5.111), revêtir ses armes (exemple 5.112) ou les ôter (exemple 5.113).

- 5.111 (Une servante, parmi les douze de sa meunerie, est réveillée.)  
 Αἱ μὲν ἄρ' ἄλλαι εὖδον, ἐπεὶ **κατὰ πυρὸν ἄλεσαν**. U 109  
 Les autres [servantes] dormaient, après avoir fini de moudre le grain.
- 5.112 (Ménélas blessé, les chefs l'entourent tandis qu'il se fait soigner. Cependant les Troyens avancent.)  
 Οἱ δ' αὖτις **κατὰ τεύχε' ἔδυν**, μνήσαντο δὲ χάρμης. Δ 222  
 Les Achéens reprirent les armes et retrouvèrent leur ardeur.
- 5.113 (Hector imagine un instant pouvoir faire la paix avec Achille, mais il se reprend aussitôt.)  
 Οὐδέ τί μ' αἰδέσεται, κτενέει δέ με γυμνὸν ἔοντα  
 αὐτῶς ὡς τε γυναιῖκα, ἐπεὶ κ' **ἀπὸ τεύχεα δύνω**. X 124–125  
 Il n'aura aucun respect pour moi, et il me tuera désarmé, comme je suis, comme une femme, quand j'aurai ôté mon armure.

En outre, de nombreuses tmèses dénotent des événements naturels, tels que la tombée de la nuit ou le lever du jour (exemples 5.114–5.115)

- 5.114 (Antinoos fait armer un bateau pour tendre une embuscade à Télémaque, puis débarque avec ses hommes.)  
 Ἔνθα δὲ δόρπον ἔλοντο, μένον δ' **ἐπὶ ἔσπερον ἔλθειν**. δ 786  
 Alors ils prirent leur dîner, et attendirent la venue du soir.
- 5.115 (Agamemnon prie Zeus de lui accorder la victoire.)  
 Μὴ πρὶν **ἐπ' ἥλιον δύναι** καὶ **ἐπὶ κνέφας ἔλθειν**  
 πρὶν με κατὰ πρηγὲς βαλέειν Πριάμοιο μέλαθρον. B 413–114  
 Que le soleil ne se couche ni l'ombre ne survienne avant que j'aie abattu le palais de Priam.

On ne peut qu'être frappé par la ressemblance entre ces énoncés à tmèse interne et l'exemple 5.116, en mapudungun (isolat, Chili).

- 5.116 Dewmá **puw-trafiya-l-e**, amu-tu-a-n.  
*déjà arriver-soir-COND-3SG.SBJ aller-RE-FUT-IND.1SG.SBJ* [d'après Baker & al. 2005:159 (45)]  
 Quand le soir sera tombé, je m'en irai.

**Non-référentialité du nom incorporé** Le nom incorporé se comporte alors comme une simple spécification qui délimite le sens du verbe. C'est ce qui se passe en tupinambá (tupi-guarani, Brésil), où le verbe simple -'ú 'ingérer', qui peut s'employer seul (exemple 5.117a), peut être précisé dans son extension par des noms incorporés (5.117b–e).

- 5.117 a. a-Ø-'ú  
*1SG-OBJ-ingérer*  
 Je le mange.  
 b. a-'f-'ú  
*1SG-eau-ingérer*

- Je bois de l'eau.
- c. a-**ka**-ú  
1SG-kawi-ingérer  
Je bois du kawi.
- d. a-**ma**'é-ú  
1SG-NONHUMAN-ingérer  
Je mange de la nourriture non humaine.
- e. a-**por**-ú  
1SG-HUMAN-ingérer  
Je mange de la chair humaine. [d'après Mithun 1984: 856–857 (40–44)]

Ce genre de structure ressemble à l'exemple 5.118, où οἶνον vient simplement spécifier le type de boisson que Pisistrate sert à ses hôtes.

- 5.118 (Pisistrate, le fils de Nestor, s'occupe de ses hôtes Télémaque et Mentor-Athéna.)  
Δῶκε δ' ἄρα σπλάγχων μοίρας, ἐν δ' οἶνον ἔχευε  
χρυσείῳ δέπαϊ. γ 40  
Il leur servit alors leur part d'abats, et leur servit du vin dans des coupes d'or.

Cette expression a d'ailleurs fourni la base d'une incorporation plus étroite encore, sous la forme du composé οἶνοχοέω<sup>63</sup> : la fonction purement spécifiante du nom incorporé οἶνο- est particulièrement visible lorsque le verbe prend un objet, comme dans les exemples 5.119a–b<sup>64</sup>.

- 5.119 a. νέκταρ ἐνοχοίει Δ 3  
b. οἶνον οἶνοχοεῦντες γ 472  
a. Il leur servait comme vin du nectar.  
b. en servant du vin.

La fonction délimitative du nom placé dans le champ tmétique se manifeste également par le caractère parfois franchement prédicatif du nom incorporé, comme ἀρχός dans l'exemple 5.120 :

- 5.120 (Les Achéens préparent une expédition vers l'île de Chryse, avec la fille du prêtre Chryses et une hécatombe pour Apollon.)  
Ἐν δ' ἀρχὸς ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς. Α 311  
Et embarqua en tant que capitaine le rusé Ulysse.

De plus, on rencontre dans cette position des adjectifs prédicatifs, comme πρηνές dans l'exemple 5.115 ci-dessus, où le sens du complexe verbal κατὰ πρηνές βαλέειν se laisse aisément interpréter comme une expression sémantiquement unique du type 'abattre, renverser'.

63. On peut y ajouter les composés nominaux οἶνοχόη 'cruche à vin' et οἶνοχός 'échanson', ainsi que le dénominatif οἶνοχοεύω 'être échanson', tous attestés dès Homère.

64. Voir également l'exemple 5.133, p. 456. En particulier, l'exemple 5.112b est presque exactement parallèle à l'énoncé suivant, en oneida (iroquoien, États-Unis), où le nom de la maison, *nuhs*, est d'abord incorporé pour servir à délimiter la dénotation du verbe, puis utilisé dans un SN indépendant, comme objet de ce verbe :

Wa<sup>2</sup>-k-**nuhs**-ahni:nu : [John **lao-nuhs-a**?].  
AOR-1SG.SBJ>3N-maison-acheter John 3M-maison-SUF [d'après Baker 1988: 144 (150a)]  
J'ai acheté la maison de John.

Il est fréquent, dans les langues, que la perte de spécificité et de référentialité associée à cette fonction de pure délimitation du sémantisme verbal se manifeste par une perte des affixes de nombre et de cas. Ainsi, en turc, un nom nu (c'est-à-dire sans suffixes casuels d'aucune sorte) peut se placer immédiatement avant le verbe pour former avec lui un prédicat complexe : s'opposent donc 5.121a, où *kitab-ı*, qui est référentiel et spécifique, est marqué en cas, et 5.121b, où la forme nue de *kitab* et sa position immédiatement préverbale en font un spécificateur de l'état de choses dénoté par le verbe.

- 5.121 a. Ali **kitab-ı** oku-du.  
Ali livre-ACC lire-PST  
b. Ali **kitab** oku-du.  
Ali livre lire-PST [d'après Öztürk 2005:32 (37)]
- a. Ali a lu un livre.  
b. Ali a fait de la lecture de livres.

Rien de tel ne se produit en grec ancien : le nom placé dans le champ tmétique garde toutes ses marques de nombre et de cas, et seule sa position entre le préverbe et le verbe indique son statut incorporé. Cependant, une telle situation est également attestée avec l'incorporation nominale dans d'autres langues. Ainsi, en hongrois, le nom nu incorporé peut porter des marques de cas, comme le montre l'exemple 5.122, dans lequel l'objet *verse-t* est indéterminé en nombre, mais porte malgré tout la marque casuelle d'accusatif *-t*.

- 5.122 Mari **verse-t** olvas-Ø.  
Mari poème-ACC lire-SBJP.3SG [d'après Farkas & de Swart 2003:6 (6)]  
Mari lit de la poésie.

**Unité sémantique du complexe verbal** Toujours est-il que, du point de vue sémantique, le complexe verbal forme généralement une unité non analysable. Ainsi, dans la formule fréquente<sup>65</sup> de l'exemple 5.123, le sens du complexe verbal n'est guère plus décomposable que dans l'anglais *to spear*.

- 5.123 (*Diomède interpelle Ulysse qu'il voit s'enfuir.*)  
Μή τίς τοι φεύγοντι μεταφρένω ἐν δόρυ πήξιη. ⊖<sub>95</sub>  
Crains que dans ta fuite quelqu'un te fiche sa lance dans le dos !

Par ailleurs, cette expression trouve un pendant remarquable en lahu (tibéto-birman, Chine, Birmanie, Thaïlande et Laos), comme on le voit dans l'exemple 5.124.

- 5.124 *hāw jûʔ-pē*  
lance percer-à\_mort [d'après Mithun 1984:853 (17)]  
Tuer avec une lance<sup>66</sup>.

65. Sur cette formule et ses implications narratives, voir Kelly [2007:138–139].

66. Matisoff [1973:306–313] indique clairement que le nom spécifiant, comme *hāw* dans l'exemple 5.124, fait partie du prédicat : si un objet est exprimé, il doit se placer avant le syntagme en question.

De même, la formule ἐξ ἔρον ἔντο de l'exemple 5.125 a le sens synthétique de se rassasier de, sans qu'on puisse donner à ἔρον une véritable fonction argumentale dans la prédication.

5.125	Ἀὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδιττύος ἐξ ἔρον ἔντο ...	A469+
	Lorsqu'on se fut rassasié de boisson et de nourriture ...	

**Unité prosodique du complexe verbal** Cette unité sémantique se double d'une unité prosodique remarquable : lorsqu'un enjambement intervient entre la PL et le verbe, ce qui se produit 34 fois (8,72 % des tmèses lexicales), il s'agit toujours d'une tmèse initiale. En d'autres termes, la PL ne peut être séparée du verbe par une fin de domaine prosodique que si est elle en P<sup>I</sup>. C'est pour moi un signe que les éléments d'un complexe verbal constitué par une tmèse interne sont inséparables et forment un constituant. Cette hypothèse peut être testée statistiquement : le Tableau 5.19 montre que la tmèse non initiale s'étend très rarement sur plus d'une UI : dans l'immense majorité des cas, une césure B ou une fin de vers ne peuvent séparer la PL du verbe que si la PL est initiale<sup>67</sup>. La répartition observée est extrêmement significative du point de vue statistique<sup>68</sup>.

	Tmèses initiales	Tmèses non initiales	Total
<b>Même UI</b>	<b>143</b> 76,06%	<b>94</b> 93,07%	<b>237</b> 82,01%
<b>UI différentes</b>	<b>45</b> 23,94%	<b>7</b> 6,93%	<b>52</b> 17,99%
<b>Total</b>	<b>249</b> 100,00 %	<b>106</b> 100,00 %	<b>355</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 12,88 \quad p < 0,001$$

Tableau 5.19 Position des éléments de la tmèse lexicale en fonction des UI.

Le fait que la séquence PL–SN–verbe dans la tmèse interne représente un constituant à un certain niveau d'analyse syntaxique se manifeste donc par sa propension à former un constituant prosodique, ou, en tout cas, à ne pas être séparée sur deux UI.

67. Je n'ai pris en compte que les tmèses dont le champ tmétique ne contient qu'un constituant, pour éviter que les variations d'étendue influencent les résultats.

68. On remarque, par ailleurs, que dans cinq des sept cas où une tmèse non initiale enjambe la césure B, le mètre exige néanmoins une liaison à la césure : dans trois cas, c'est une élision garantie par le mètre, comme dans κατὰ τέκν' ἔφαγε (B 326) ; dans deux autres, la longue du cinquième pied est réalisée à la faveur d'une resyllabation régressive, par exemple ἀπὸ ξίφεϊ τμήξας [a.pok.si.phe.it.mēk.sās] (Λ 146).



## 5.2.5.2 Propriétés syntaxiques de l'incorporation nominale

**Manipulation de la valence verbale** Certains types d'incorporation nominale ont pour fonction de manipuler la structure casuelle de l'énoncé, de sorte que le nom incorporé laisse sa place, pour ainsi dire, à un autre argument. C'est ce qui se passe en maya yucatèque (maya, Mexique), comme on le voit dans l'exemple 5.126 : dans l'énoncé 5.126a, *če'* 'arbre' est l'objet du verbe *kinč'akk*, tandis que *inkool* 'mon champ de maïs' est un circonstant, introduit par la préposition *ičil*. En revanche, dans l'énoncé 5.126b, grâce à l'incorporation de *če'* au prédicat, le champ devient l'objet direct du verbe, auquel s'adjoint un suffixe *-t* qui le marque comme transitif.

- 5.126 a. k-in-č'ak-Ø-k                      **če'** ičil in-kool.  
INCOMP-1SG-tailler-N-IPFV(TR)    arbre dans 1SG-champ.de.maïs
- b. k-in-č'ak-**če'**-t-ik                      in-kool.  
INCOMP-1SG-tailler-arbre-TR-IPFV 1SG-champ.de.maïs
- [d'après Mithun 1984 : 858 (49)]
- a. Je taille l'arbre dans mon champ de maïs.  
 b. Je défriche mon champ de maïs.

Rien d'aussi radical ne se produit en grec ancien, mais on trouve quelques indices qui suggèrent que la modification de la valence du verbe peut être une conséquence, sinon une motivation, de l'incorporation d'un nom dans le champ tmétique. Il n'est pas impossible d'y voir une origine de la construction à double accusatif du verbe dans des exemples comme 5.127.

- 5.127 (Agamemnon raconte comment le Songe est venu à lui sous la forme de Nestor.)  
 Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καί με πρὸς μῦθον ἔειπεν. B156+
- Il se tint sur ma tête et m'adressa la parole.

En tout cas, on ne rencontre jamais d'objet à l'accusatif désignant les paroles (à l'exception possible de  $\tau\iota$  en X329) en dehors des tmèses avec incorporation de  $\mu\theta\omicron\nu$  : la précision du type de parole prononcée ne change rien à la valence du verbe  $\pi\rho\sigma\epsilon\acute{\iota}\pi\omicron\nu$ . La fonction de  $\mu\theta\omicron\nu$  est comparable à celle de *la parole* dans le français *adresser la parole à quelqu'un* par rapport à *s'adresser à quelqu'un* (si l'on ne tient pas compte du caractère pronominal de ce dernier). De plus, il me semble que  $\mu\theta\omicron\nu$  fonctionne surtout comme une qualification du genre de discours et de l'acte de langage qui va être proféré<sup>69</sup>.

69. Martin [1989:12] définit  $\mu\theta\omicron\varsigma$  comme « *a speech-act indicating authority, performed at length, usually in public, with a focus on full attention to every detail* ». Par contraste,  $\epsilon\pi\omicron\varsigma$  représente « *an utterance, ideally short, accompanying a physical act, and focusing on message, as perceived by the addressee, rather than on performance as enacted by the speaker* ». Plus largement, il montre que l'emploi de ces termes est important pour qualifier le genre de performances auxquelles se livrent les personnages dans le récit. En ce sens  $\pi\rho\delta\varsigma \mu\theta\omicron\nu \epsilon\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon\nu$  n'est pas l'équivalent sémantique de  $\pi\rho\sigma\epsilon\acute{\iota}\pi\epsilon\nu$ .

Le plus souvent, l'incorporation de l'objet permet de transformer un verbe transitif en verbe intransitif. C'est particulièrement manifeste en tchouktche (paléo-sibérien, Russie), une langue ergative où le sujet d'un verbe transitif est à l'ergatif et le sujet d'un verbe intransitif à l'absolutif. Dans l'exemple 5.128a, le sujet *ənan* est donc à l'ergatif lorsque l'objet *qaat* n'est pas incorporé ; en revanche, en 5.128b, l'objet a été incorporé et le sujet *ətlon*, à l'absolutif, indique que le prédicat complexe est intransitif.

- 5.128 a. *ənan qaa-t qərir-ninet*  
3SG.ERG renne-ABS.PL chercher-3SG.SBJ>3PL.OBJ
- b. *ətlon qaa-rer-g'e*  
3SG.ABS renne-chercher-3SG.SBJ [d'après Spencer 1995 : 444 (8)]
- Il est allé chercher les rennes.

En grec homérique, il arrive également que l'incorporation d'un objet rende l'ensemble du complexe verbal intransitif, comme dans l'exemple 5.129, où *κατὰ δάκρυ χέοντες* signifie simplement 'pleurer', le modificateur *θαλερόν* pouvant s'entendre, sémantiquement, comme un adverbe.

- 5.129 (*Ulysse et ses compagnons accomplissent la promesse qu'ils ont faite à l'âme d'Elpénor et préparent un bûcher.*)  
*Θάπτομεν ἀχνύμενοι θαλερόν κατὰ δάκρυ χέοντες.* μ<sup>12</sup>
- Nous le brûlions tristement, en pleurant abondamment.

**Modification et redoublement du nom incorporé** L'exemple 5.129 montre aussi que le nom inséré dans le champ tmétique peut être modifié par un adjectif coréférent. Dans les langues qui pratiquent l'incorporation, le nom incorporé peut être modifié de la même façon. Ainsi, en tiwa du sud (kiowa-tanoan, États-Unis), le nom incorporé *seuan* 'homme' est modifié, à l'extérieur du prédicat complexe, par l'adjectif numéral *wisi* 'deux'.

- 5.130 *wisi bi-seuan-mū-ban*  
deux 1SG-homme-voir-PST [Smit 2005 : 97]
- J'ai vu deux hommes.

Une telle stratégie est non seulement possible, mais également très fréquente en grec ancien, où l'on trouve de nombreux adjectifs coréférents avec le nom du champ tmétique, comme *μεγάλω* dans l'exemple 5.131<sup>70</sup>.

- 5.131 (*Ménélas se réjouit de voir Pâris sortir des rangs Troyens. Comparaison.*)  
*Ὡς τε λέων ἐχάρη μεγάλω ἐπὶ σώματι κύρσας...* Γ 23

70. Je considère ici que *ἐπί* est bien un préverbe, en vertu des arguments suivants : premièrement, *κυρέω* se construit régulièrement avec le datif seul dans la même acception (cf. Ω 530) ; cf. aussi *λέων ὡς σώματι κύρσας* (Hés. Sc. 426) Deuxièmement, si on trouve une fois *κυρέω ἐπί τινι* chez Homère (Ψ 821), c'est dans le sens de 'viser quelque chose'. Troisièmement, le composé *ἐπικυρέω* est attesté chez Pindare (P. 10.21) avec le même sens et la même construction. Tous ces indices concourent à appuyer l'interprétation de l'expression homérique comme une tmèse.

De même qu'un lion se réjouit en tombant sur un gros cadavre ...

De plus, le nom incorporé peut servir simplement à catégoriser le type d'argument du verbe, et se trouve alors « redoublé » lorsque cet argument est réalisé par un SN indépendant, comme dans l'exemple 5.132, en gunwinggu (Australie), où le type d'objet que les personnages voient est caractérisé comme un arbre par le nom incorporé, avant que l'essence en soit précisée par l'objet.

- 5.132 bene-dulg-naŋ mangaralajmayn  
 3DU-arbre-voir noix.de.cajou [d'après Mithun 1984 : 92]  
 Ils ont vu un anacardier.

On trouve un phénomène similaire chez Homère dans l'exemple 5.133 : le complexe verbal *κατὰ εἶδατα βάλλων*, qui signifie 'jeter de la nourriture' a pour objet *δόλον* 'de l'appât', et on peut considérer *εἶδατα* comme une simple spécification du type d'objet qui est jeté (l'absence d'accord en nombre entre *δόλον* et *εἶδατα* est, à ce titre, significative).

- 5.133 (*Comparaison de Scylla attrapant les compagnons d'Ulysse avec un pêcheur.*)  
 ... ἰχθύσι τοῖς ὀλίγοισι δόλον **κατὰ εἶδατα βάλλων** μ 252  
 ... en jetant comme nourriture de l'appât aux petits poissons.

**Fonction syntaxique du nom incorporé** La situation la plus fréquente est l'incorporation de l'objet dans le prédicat, comme on le voit dans la plupart des exemples de cette section. C'est là un point de contact frappant avec la tmèse interne : on a vu (Tableau 5.16, p. 445) que dans 74,77 % des tmèses non initiales ne comportant qu'un constituant dans le champ tmétique, ce constituant est l'objet du verbe. Cependant, d'autres possibilités d'incorporation existent : ainsi, en guaraní (tupi-guaraní, Brésil, Paraguay, Argentine), on peut incorporer le sujet d'un énoncé, comme le montre l'exemple 5.134b.

- 5.134 a. Maria **resay** o-syry.  
 Maria larme 3SG-couler  
 b. Maria **hesay**-syry.  
 Maria 3SG.larme-couler [d'après Velázquez-Castillo 1995:556 (2)]  
 Maria pleure abondamment.

De plus, il est fréquent que l'élément incorporé soit un instrument, qui précise la modalité d'action du prédicat. C'est le cas, entre autres, en lahu, comme on l'a vu plus haut (exemple 5.124, p. 452). La tmèse interne en grec homérique n'est pas différente à cet égard ; dans l'exemple 5.135, l'instrument *ὄφρυσι* sert à préciser le geste exact d'Ulysse.

- 5.135 (*Les retrouvailles entre les compagnons d'Ulysse qui étaient restés sur la plage et ceux qui ont survécu au Cyclope sont l'occasion de grandes effusions.*)  
 Ἄλλ' ἐγὼ οὐκ εἶων, ἀνὰ δ' ὄφρυσι νεῦον ἐκάστω  
 κλαίειν. 1468-469

Mais je ne les laissai pas, et leur fis signe à chacun, des sourcils, d'arrêter de pleurer.

Le geste contraire (faire un signe de tête pour marquer son approbation ou donner un ordre) s'exprime d'ailleurs dans mon échantillon par une tmèse interne sur le même modèle, comme on le voit dans l'exemple 5.136.

5.136 (Achille retient Phénix dans sa tente après l'ambassade.)

Ἦ καὶ Πατρόκλω ὃ γ' ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε σιωπῆ  
Φοίνικι στορέσαι πυκινὸν λέχος.

I 620–621

Il dit, tout en faisant signe à Patrocle, sans un mot, de dresser un lit épais pour Phénix.

Il est intéressant de voir les noms de parties du corps préciser le sens d'un prédicat, car certaines langues amérindiennes, notamment muskogéennes, ont radicalisé et grammaticalisé ce procédé : d'anciens noms de parties du corps, qui ne sont plus transparents pour les locuteurs, sont ainsi incorporés en tant qu'affixes pour apporter au prédicat diverses nuances sémantiques [Mithun 1984: 878–879]. Rien de tel n'est attesté en grec homérique, mais il me semble révélateur de faire le lien avec le développement le plus extrême du phénomène de l'incorporation nominale, d'autant plus que, comme le rappelle Mithun [1984: 858], dès les études de Sapir [1911], l'aspect le plus remarqué de l'incorporation a été la forte proportion de noms de parties du corps qui pouvaient y être sujets.

### 5.2.5.3 Propriétés informationnelles de l'incorporation nominale

**Mise en arrière-plan** L'incorporation nominale est fréquemment utilisée, dans les langues, comme une stratégie de mise en arrière-plan. Des expressions référentielles et spécifiques peuvent être incorporées précisément pour en marquer le statut présupposé. Cela signifie que le contexte pragmatique est important pour déterminer l'acceptabilité de l'incorporation nominale dans une langue donnée. En grec homérique, je suppose qu'il s'agit de la motivation principale pour la tmèse interne. Cela expliquerait le taux très élevé de <TopR> et l'inexistence de <TopNR> dans le champ tmétique des tmèses non initiales. L'incorporation comme expression de la structure informationnelle est illustrée par le koryak (paléo-sibérien, Russie). Dans l'exemple 5.137, le référent *yúñi* 'la baleine' est d'abord mentionné par un SN libre. Une fois établi son rôle dans le discours, il est incorporé dans les prédicats suivants, ce qui marque son statut ratifié (on remarque que cette incorporation correspond à des pronoms anaphoriques dans la traduction).

5.137 wūtču iñínñin yúñi qulaívun. mal-yúñi. ga-yuñy-upényilenau.  
cette.fois.seulement tel baleine 3SG.venir bonne-baleine 3PL-baleine-attaquer

[Mithun 1984: 862 (69)]

C'est la première fois qu'une baleine comme ça nous approche. Une bonne baleine. Ils l'ont attaquée.

De même, en nahuatl (uto-aztèque, Mexique), un référent est généralement introduit dans le discours par un SN indépendant, mais repris par un nom incorporé, comme *kočillo* 'le couteau' dans le dialogue de l'exemple 5.138 :

- 5.138 a. Kanke eltok **kočillo** ? Na' ni-'neki amanci.  
Où est couteau ? 1SG 1SG-N-vouloir maintenant
- b. Ya' ki-**kočillo**-tete'ki panci.  
3SG (3SG)N-couteau-couper pain [d'après Mithun 1984: 861 (59)]
- a. Où est le couteau ? Je le veux maintenant.
- b. Il a coupé le pain avec (le couteau).

Or on trouve chez Homère au moins une paire minimale de ce type, où un référent est d'abord introduit par un <TopNR>, puis incorporé dans le champ tmétique une fois qu'il est ratifié. C'est l'exemple 5.139 : Antinoos introduit le référent 'ta mère' dans le discours par le biais d'un <TopNR>, et son assertion au sujet de ce topique est exprimée par l'impératif ἀπόπεμψον. Cependant, une fois que le référent est ratifié, de même que sa relation avec le prédicat, il peut être évoqué par le biais du complexe verbal présupposé ἀπὸ μητέρα πέμψω. Antinoos a créé un référent de discours 'renvoi de la mère (chez son père)', auquel Télémaque se réfère ensuite par le moyen d'un complexe verbal qui marque explicitement le statut ratifié de la mère<sup>71</sup>.

- 5.139 (Antinoos s'en prend à Télémaque et Pénélope au nom de tous les prétendants.)
- Μητέρα σὴν ἀπόπεμψον**, ἄνωχθι δέ μιν γαμέεσθαι  
τῷ ὅτεώ τε πατήρ κέλεται καὶ ἀνδάνει αὐτῆ. β 113–114  
(Télémaque lui répond.)
- Κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειν  
Ἰκαρίω, αἶ κ' αὐτὸς ἐκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω. β 132–133
- Ta mère, renvoie-la, et dis-lui de se marier avec celui que son père lui dira d'épouser et qu'elle trouvera à son goût. [...] J'aurais du mal à rembourser une grosse somme à Icaros, si c'était moi qui, de mon plein gré, lui renvoyais ma mère.

La tmèse interne sert ici exactement les mêmes fonctions que l'incorporation nominale *stricto sensu* en koryak ou en nahuatl. Il en va de même dans l'exemple 5.140 : les sorts des combattants (κλήρους) sont d'abord introduits comme un <TopNR> ; puis la sortie du sort est décrite à travers un complexe verbal dans lequel le nom κλήρος est incorporé, ce qui en marque le statut présupposé et ratifié.

- 5.140 (Les belligérants décident de régler leur querelle par un duel entre Pâris et Ménélas. Hector et Ulysse mesurent le terrain.)
- Αὐτὰρ ἔπειτα  
**κλήρους** ἐν κυνέῃ χαλκίηρεϊ πάλλον ἐλόντες,  
ὀππότερος δὴ πρόσθεν ἀφείη χάλκεον ἔγχος. Γ 315–317

71. Par ailleurs, il n'est pas impossible que le complexe verbal fasse référence à une pratique institutionnalisée, lors du décès du mari, de renvoyer la femme à son père.

(*Tout le monde prie pour que Pâris soit désavantagé.*)

Ὡς ἄρ' ἔφαν, πάλλεν δὲ μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ  
ἄψ ὀρώων· Πάριος δὲ θοῶς ἐκ κλήρος ὄρουσεν.

Γ 324–325

Ensuite, ils mirent les sorts dans un casque de bronze et le secouèrent, pour savoir qui des deux lancerait le premier le javelot de bronze. [...] Voilà ce qu'ils disaient, tandis que le grand Hector au casque étincelant le secouait, en détournant le regard. Et c'est le sort de Pâris qui en jaillit bien vite.

Comme tout <TopR>, le nom incorporé n'est pas forcément introduit formellement par un SN indépendant : il peut être déduit du contexte discursif selon les modalités que nous avons déjà décrites (p. 200 sq.). Ainsi, dans l'exemple 5.141 (mohawk : iroquoien, États-Unis), le référent *nutar* 'soupe', qui est incorporé dans le prédicat de l'énoncé 5.141b, est ratifié par l'emploi du verbe *-atshó:ri* 'manger (de la soupe)', qui n'est employé que pour la soupe.

5.141 (*Un homme demande à une amie ce qu'elle a mangé pour déjeuner.*)

a. S-a-k-atshó:ri nì:'i.  
encore-PST-1SG-souper moi-même

b. Á:ke ki' nà:'a tsi ni-ka-nutar-áku.  
eh.bien vraiment imaginer CONJ tellement-N.SG-soupe-délicieux

[d'après Mithun 1986 : 34 (2)]

a. J'ai « soupe », pour ma part.  
b. Eh bien, j'imagine qu'elle devait être délicieuse.

La même situation se produit avec la tmèse interne en grec homérique : le nom placé dans le champ tmétique peut être simplement actif en vertu du contexte narratif. Dans l'exemple 5.142, le pacte ὄρκια est celui que les Achéens et les Troyens ont conclu au chant Γ et que les Troyens viennent de rompre en blessant Ménélas.

5.142 (*Pandare a tiré une flèche sur Ménélas et ainsi rompu la trêve. Agamemnon va encourager Idoménee, qui lui répond qu'il sera toujours fidèle.*)

Ἄλλ' ἄλλους ὄτρυνε κάρη κομόωντας Ἀχαιοὺς  
ὄφρα τάχιστα μαχώμεθ', ἐπεὶ σὺν γ' ὄρκι' ἔχευαν  
Τρῶες.

Δ 268–270

Allons, va stimuler les autres, les Achéens chevelus, que nous reprenions le combat au plus tôt, puisque les Troyens ont brisé le pacte.

De même, dans l'exemple 5.143, le nom κῦμα est ratifié par le contexte, étant donné la situation d'Ulysse accroché à son épave.

5.143 (*Ulysse, sur son radeau, en pleine tempête, réfléchit à la façon de s'en tirer. Ino lui a donné son voile et lui conseille de quitter son radeau pour nager vers le rivage, mais il décide de s'accrocher à son radeau tant qu'il est entier.*)

Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ μοι σχεδίην διὰ κῦμα τινάξῃ,  
νήξομι, ἐπεὶ οὐ μὲν τι πάρα προνοῆσαι ἄμεινον.

ε 363–364

Mais lorsque le flot aura disloqué mon radeau, je nagerai, puisque je ne peux rien imaginer de mieux.

On pourrait multiplier de tels exemples, qui montrent clairement que la tmèse interne est une stratégie productive pour l'expression des <TopR>.

Si l'on tenait absolument à se passer de l'hypothèse de l'incorporation pour rendre compte des tmèses internes, on pourrait tirer argument de cette constatation : en effet, comme on l'a vu, les <TopR> sont des expressions quasi-postpositives, dont une des propriétés les plus remarquables est de pouvoir se placer à l'intérieur d'un autre constituant. La position basique des <TopR> étant  $P^{V+1}$ , on peut donc imaginer que lorsque le verbe est composé et dans la mesure où l'univerbation n'est pas complètement achevée en grec homérique, le <TopR> peut se placer après le premier mot prosodique du constituant verbal, c'est-à-dire le préverbe. On obtient donc mécaniquement, pour ainsi dire, la séquence préverbe <TopR> verbe, par l'application de la loi de Wackernagel. Cependant, le principe d'intégrité des domaines serait assez puissant pour que cette stratégie reste rare : il suffit de parcourir les cent premiers vers du chant E pour trouver dix exemples de <TopR> suivant un verbe composé, et parfois même une tmèse non lexicale, comme dans l'exemple 5.144.

- 5.144 (Pandare prend son arc et tire sur Diomède.)  
 Καὶ βάλ' ἐπαΐσσοντα τυχῶν κατὰ δεξιὸν ὤμων  
 θώρηκος γύαλον· διὰ δ' ἔπτατο **πικρὸς οἶστός**. E 98–99  
 Et il l'atteint en plein bond, le touchant près de l'épaule droite, au creux de la cuirasse ;  
 et le trait amer passa au travers.

L'insertion du <TopR> à l'intérieur du complexe verbal formé par la PL et le verbe serait simplement une possibilité, rarement employée, de même qu'on ne trouve qu'exceptionnellement des <TopR> à l'intérieur d'un <FocR>. Par ailleurs, la disparition de la tmèse lexicale en prose pourrait être rattachée au fait que la contiguïté entre PL et verbe y est devenue obligatoire, et que les verbes composés sont désormais des lexèmes, et pas seulement des constituants.

Je vois deux problèmes principaux à cette analyse : premièrement, la forte proportion de <TopR> dans mon relevé ne rend pas compte du fait que, dans bien des cas, le constituant en question n'a pas vraiment de fonction informationnelle à proprement parler<sup>72</sup>, puisqu'il est justement intégré sémantiquement au prédicat, comme le montrent les exemples de la section 5.2.5.1. Qu'il s'agisse ou non de <TopR>, la plupart ont une relation particulière avec le prédicat, qu'on ne peut expliquer si on les considère simplement comme des <TopR>. Deuxièmement, les noms insérés dans le champ tmétique sont loin d'être tous des <TopR> et certains ont même des propriétés focales. L'hypothèse de l'incorporation se justifie encore si l'on veut trouver une explication à tous les constituants

72. Le relevé des fonctions pragmatique des constituants insérés dans le champ tmétique a été fait, comme il se doit, sans tenir compte de la possibilité de l'incorporation elle-même, pour éviter que le processus soit circulaire. Parmi les 91 constituants que j'ai étiquetés comme <TopR>, il y en a environ cinquante qui s'expliquent mieux par l'hypothèse de l'incorporation. Il en va de même pour les <FocR>.

insérés qui ne sont pas des <TopR>. Aussi le comportement postpositif des <TopR> ne suffit-il à expliquer ni les propriétés sémantiques de ces derniers lorsqu'ils sont dans le champ tmétique, ni, évidemment, la position des autres constituants du champ tmétique.

**Fonction informationnelle du complexe verbal** Indépendamment de la mise en arrière-plan du nom inséré dans le champ tmétique, le complexe verbal lui-même peut remplir toutes les fonctions informationnelles des verbes simples. Ainsi, dans l'exemple 5.145, le complexe verbal ἐπι νηὸν ἔρεψα est présupposé, et se trouve donc en position {V} après le <FocR> χαρίεντ[α] : il est présupposé que le prêtre a élevé un temple à Apollon, mais il s'agit de savoir si cela a plu au dieu.

- 5.145 (Prière de Chrysès, prêtre d'Apollon.)  
 Σμινθεῦ εἴ ποτέ τοι χαρίεντ' ἐπι νηὸν ἔρεψα... A39  
 Smintheus ! Si jamais je t'ai élevé un temple qui t'agrée...

En revanche, dans l'exemple 5.146, le complexe verbal forme à lui seul un <DFoc>, tandis que dans l'exemple 5.147 il tient lieu du verbe à la frontière gauche d'un <DFoc>.

- 5.146 (Nestor est en mauvaise posture : un de ses chevaux est mort et Hector approche.)  
 Καί νύ κεν ἔνθ' ὁ γέρων ἀπὸ θυμὸν ὄλεσσαν  
 εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης. Θ 90–91  
 Et alors le vieillard aurait perdu la vie, si Diomède au grand cri de guerre ne l'avait vu.
- 5.147 (Après sa déconfiture avec Arès, Aphrodite s'enfuit à Paphos, où les Grâces prennent soin d'elle.)  
 Ἄμφι δὲ εἴματα ἔσσαν ἐπήρατα, θαῦμα ἰδέσθαι. θ 366  
 Et elles la revêtirent d'habits charmants, une merveille à voir.

Enfin, le complexe verbal peut avoir une fonction de topique et, comme tout verbe topicalisé, se placer en {TopCE}. C'est le cas dans l'exemple 5.120, p. 451, qui est isolé de ce point de vue dans mon corpus, sans que je sois en mesure de dire si c'est un effet de la rareté générale des verbes topicalisés, ou si les conditions pragmatiques d'emploi de la tmèse interne sont difficiles à concilier avec la fonction de TopCE.

#### 5.2.5.4 Incorporation ou pseudo-incorporation ?

Le lecteur aura probablement remarqué que la tmèse interne a certes des ressemblances avec l'incorporation nominale, mais qu'elle présente toutefois des différences importantes avec ce procédé. Premièrement, il ne s'agit pas, en grec homérique, d'un procédé morphologique, ce qui est contraire à la définition qu'on donne Mithun [1984]. Même si l'on suit Baker [1988] pour définir l'incorpo-



ration comme un phénomène syntaxique plutôt que morphologique<sup>73</sup>, il faut bien reconnaître que, dans la plupart des cas, il y a d'importantes conséquences morphologiques sur la forme du verbe comme sur celle du nom incorporé. Or ce n'est pas le cas en grec homérique, où le nom et le verbe conservent leur intégrité formelle ; en particulier, le maintien des affixes casuels sur le nom est contraire à la plupart des exemples d'incorporation attestés. Comment peut-on rendre compte à la fois de la ressemblance qui existe entre la tmèse interne et l'incorporation nominale et de leurs différences ? Il se trouve que certains des exemples austronésiens de Mithun [1984] ont donné lieu à une réinterprétation : il ne s'agirait pas d'incorporation à proprement parler, mais plutôt de pseudo-incorporation [Massam 2001], une notion qui a été ensuite appliquée à d'autres langues où l'analyse en termes d'incorporation *stricto sensu* échouait sur un certain nombre de critères, comme le turc [Öztürk 2005] ou le hindi [Dayal 2007].

**Incorporation du sujet et énoncés thétiqes** Bien que les sujets soient plus rares que ce qu'on attend dans le champ tmétique interne, on les y rencontre néanmoins. Un certain nombre, comme  $\kappa\tilde{\upsilon}\mu\alpha$  dans l'exemple 5.143, ne sont pas problématiques : leur inclusion dans le champ tmétique est due à leur statut informationnel ratifié. D'autres, en revanche, ne s'expliquent pas de cette façon. Il s'agit d'énoncés comme 5.148, qui sont susceptibles plutôt d'une interprétation thétiqes.

5.148 (*Description de la cité des Cimmériens, que le soleil n'éclaire jamais.*)

Ἄλλ' ἐπὶ νύξ ὅλοη τέταται δειλοῖσι βροτοῖσι.

λ19

Mais une funeste nuit s'étend sur ces malheureux mortels.

Une seconde catégorie problématique, apparentée à la précédente, est celle des énoncés qui décrivent des sentiments qui saisissent une personne. Ainsi, dans l'exemple 5.149, le sujet  $\tau\rho\acute{o}\mu\omicron\varsigma$  est placé dans le champ tmétique, et le complexe verbal ainsi formé est prédiqué du topique  $\tau\acute{o}\upsilon\varsigma$ .

5.149 (*Arès se fait blesser par Diomède et pousse un cri terrible.*)

Τοὺς δ' ἄρ' ὑπὸ τρῶμος εἶλεν Ἀχαιοὺς τε Τρῳάας τε.

E 862

Et eux, ils furent saisis de terreur, les Achéens comme les Troyens.

Ce type d'exemple pose deux problèmes par rapport à l'hypothèse que l'insertion dans le champ tmétique est une incorporation. D'une part, de nombreux chercheurs affirment que les sujets ne peuvent être incorporés, à moins d'être inaccusatifs, c'est-à-dire de ne pas représenter un Acteur [Mithun 1984: 81, Baker 1988: 87–92]. L'incorporation de  $\nu\tilde{\xi}$  ὅλοη n'est donc pas sujette à cette restriction, puisqu'on trouve aussi des sujets incorporés dans des énoncés inaccusatifs, comme en onondaga (iroquoien, États-Unis), une langue où l'incorporation du sujet d'un verbe transitif est impossible [Baker 1988: 88] (exemple 5.150).

73. L'ambiguïté de l'incorporation entre le domaine de la morphologie et de la syntaxe a suscité de nombreux débats [Massam 2009].

5.150 Ka-**hsahe**?t-ahi-hw-i.  
 3N-haricot-se\_renverser-CAUS-ASP

[d'après Woodbury 1975: 10 (1d)]

Les haricots se sont renversés.

En revanche, la pseudo-incorporation des sujets n'est pas limitée aux non-Acteurs : on trouve en turc des Acteurs pseudo-incorporés, comme le montrent les exemples 5.151–5.152 : dans l'énoncé a, l'agent d'un verbe inergatif (5.151) ou même transitif (5.152) est dans la position immédiatement préverbale des noms nus<sup>74</sup>, ce qui conduit à une interprétation thétiqque, tandis que dans l'énoncé b, l'agent n'est pas incorporé et l'interprétation est différente<sup>75</sup>.

5.151 a. Ağaç-ta **kuş** öt-üyor.  
 arbre-LOC oiseau chanter-PST

b. **Kuş** ağaç-ta öt-üyor.  
 oiseau Ali-ACC chanter-PST

[d'après Öztürk 2005: 42 (62)]

- a. Il y a un oiseau qui chante dans l'arbre.  
 b. L'oiseau chante dans l'arbre.

5.152 a. Ali-yi **arı** sok-tu.  
 Ali-ACC abeille piquer-PST

b. **Arı** Ali-yi sok-tu.  
 abeille Ali-ACC piquer-PST

[d'après Öztürk 2005: 42 (61)]

- a. Ali s'est fait piquer par une abeille.  
 b. L'abeille a piqué Ali.

Dans ce cas, la construction employée est un moyen de marquer le caractère non topique du sujet : intégré au prédicat, il n'accède pas au statut de topique, mais sert à préciser le type de chant qui se produit dans l'arbre et le type de piquûre qu'a subie Ali. Dans les deux cas, le nom n'est pas référentiel, c'est-à-dire ne renvoie pas à un référent qui existe dans un univers de discours, mais sert simplement à délimiter le type d'état de chose dénoté par le verbe. De la même façon, le τρόμος de l'exemple 5.149 n'est pas référent, ni même un réel agent, mais un état qui saisit les guerriers, sans accéder au statut de topique. L'effet sémantique de l'incorporation est donc bien présent, mais, du point de vue syntaxique comme du point de vue morphologique, l'incorporation en grec homérique et en turc est irrégulière. La conclusion qu'en tire Öztürk [2005: 32–50, 2009] est qu'il ne s'agit pas d'incorporation nominale, mais de pseudo-incorporation ; la même conclusion s'impose pour le grec homérique.

D'autre part, le statut informationnel du nom est clairement focal dans ces constructions, ce qui est contraire à l'idée que l'incorporation consiste en une mise en arrière-plan du nom incorporé. Comme on le voit dans les exemples 5.148–5.149, du point de vue informationnel, c'est tout le prédicat qui a une fonction focale dans l'énoncé, y compris le nom en tant qu'il est un modificateur du verbe. Cela correspond bien à ce que Massam [2001: 173–177, 2009] appelle la pseudo-incorporation

74. Voir l'exemple 5.121, p. 452.

75. J'indique la version sans incorporation parce que le sujet n'est pas formellement marqué en cas en turc, et qu'il n'y a donc pas de différence segmentale entre un nom nu et un nominatif.

existentielle, qui s'emploie en niuéen avec une classe fermée de prédicats (*fai* 'avoir/être' et *muhu* 'avoir beaucoup/être nombreux'), et autorise même l'incorporation de noms référentiels, comme dans l'exemple 5.153 (l'ajout d'une relative signale le caractère référentiel du nom incorporé *fale*).

- 5.153 Ne fai **fale** a Sione ne tā e au.  
*PST avoir maison ABS Sione PST construire ABS 1SG* [d'après Massam 2001:175 (26a)]  
 Sione a une maison que j'ai construite.

Il y a là un point de comparaison intéressant pour rendre compte de certaines tmèses internes où le nom du champ tmétique est clairement référentiel, comme dans l'exemple 5.154.

- 5.154 (*Ulysse, aux enfers, voudrait encore pouvoir interroger les héros du passé.*)  
 Ἄλλὰ πρὶν ἐπὶ ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν. λ632  
 Mais déjà s'assemblaient des foules innombrables de morts.

C'est là un deuxième argument en faveur d'une analyse de la tmèse interne comme pseudo-incorporation.

**Incorporation de SN modifiés** Enfin, le critère fondamental pour départager l'incorporation de la pseudo-incorporation est que, contrairement à la première où c'est un nom qui forme un constituant avec le verbe, dans la seconde, il s'agit d'un SN, c'est-à-dire d'un nom pouvant être modifié<sup>76</sup>. En hindi, par exemple, la construction qui est généralement tenue pour une incorporation est possible avec des noms modifiés par un adjectif ou des SN coordonnés, comme le montre l'exemple 5.155, ce qui la dénonce comme une pseudo-incorporation [Dayal 2007:14]

- 5.155 Anu sirf **purān-i kitāb** bece-g-ī.  
*Anu seulement vieux.F livre vendre-FUT-F* [d'après Dayal 2007:14]  
 Anu ne va vendre que de vieux livres.

Le grec homérique présente des cas du même type en tmèse interne : dans l'exemple 5.156, c'est tout le SN *τρόμος αἰνός* qui est placé dans le champ tmétique.

- 5.156 (*L'impuissance des Troyens devant la sauvagerie d'Agamemnon est comparée à celle d'une biche dont un lion a découvert les petits dans leur gîte et les dévore.*)  
 Ἥ δ' εἴ πέρ τε τύχησι μάλα σχεδόν, οὐ δύναται σφι  
 χραισεῖν· αὐτὴν γάρ μιν ὑπὸ **τρόμος αἰνός** ἰκάνει. Λ116–117  
 Quant à elle, elle a beau être tout près, elle ne peut les aider : c'est qu'elle est elle-même prise d'une frayeur terrible.

76. Cependant, le critère de l'incorporation de SN n'est pas aussi net qu'il n'y paraît. En effet, dans certaines langues, l'incorporation proprement dite est également possible pour des SN modifiés, comme dans l'exemple koryak suivant (la glose 'E' indique un *ə* épenthétique) :

t-iwl-utt-ə-mle-k-Ø  
*1SG.SBJ-long-bâton-E-casser-1SG.SBJ-PST* [d'après Kurebito 2004:285 (19a)]  
 J'ai cassé le long bâton.

Comme le remarque Dayal [2007], ce n'est pas n'importe quel adjectif qui peut être pseudo-incorporé avec son nom : il faut que la relation entre les deux soit prototypique. Un rapide aperçu des SN nom+adjectif en tmèse interne (rassemblés sous le numéro 5.157, avec le nombre d'occurrences du SN dans l'*Iliade* et l'*Odyssee* et la référence à une occurrence en tmèse interne) montre que, chez Homère, l'adjectif pseudo-incorporé avec son nom est toujours une épithète formulaire ou un adjectif dont on peut raisonnablement supposer qu'il est dans une relation prototypique avec le nom (par exemple 5.157b ou 5.157d).

5.157	a.	ἀγλαὰ δῶρα	de splendides présents	(20×)	Δ 97
	b.	ἄκρητον γάλα	du lait pur	(1×)	ι 297
	c.	γλυκὸν ὕπνον	un doux sommeil	(5×)	β 395
	d.	κάματον θυμοφθόρον	une épuisante fatigue	(1×)	κ 363
	e.	κλυτὰ τεύχεα	d'illustres armes	(18×)	Ε 435
	f.	κνέφας ἱερὸν	la sainte obscurité	(3×)	Λ 194
	g.	μέγαν ὄρκον	un grand serment	(10×)	Α 237
	h.	μέλαν αἶμα	du sang noir	(7×)	Υ 455
	i.	νύξ ὀλοή	une funeste nuit	(2×)	λ 19
	j.	πίονα μηρί[α]	de gras cuisseaux	(5×)	Α 40
	k.	τρόμος αἰνὸς	une terrible frayeur	(3×)	Λ 117
	l.	χλωρὸν δέος	une peur blanche	(9×)	Θ 77

Par conséquent, la notion de pseudo-incorporation est plus adéquate que celle d'incorporation proprement dite pour rendre compte de la tmèse interne en grec homérique. Elle permet de conserver l'idée que le nom placé dans le champ tmétique est intégré sémantiquement au prédicat et que cette intégration sémantique se manifeste, d'une façon iconique, par l'intégration syntagmatique entre le préverbe et le verbe ; en même temps, elle rend compte des différences importantes entre l'usage du champ tmétique et l'incorporation nominale telle qu'elle est pratiquée dans les langues amérindiennes, par exemple.

On peut donc, pour résumer toute cette discussion sur la tmèse, formuler la Règle 30 sur la pseudo-incorporation.

**Règle 30. Pseudo-incorporation dans le prédicat (tmèse interne):**

Le grec homérique pratique l'opération syntaxique de pseudo-incorporation, par laquelle un constituant non verbal qui forme avec le verbe une unité sur le plan sémantique ou pragmatique est incorporé à lui de façon syntagmatique. Avec les verbes composés, cela se manifeste par le placement de ce constituant non verbal entre le préverbe et le verbe. Le complexe verbal qui en résulte, de même que les complexes verbaux formés par l'adjonction de la négation (Règle 27) ou d'un adverbe à la racine verbale (Règle 28), est susceptible d'être placé dans toutes les positions ouvertes à un verbe simple.

## 5.2.5.5 Tmèse et hyperbate

Avant de conclure ce panorama sur la tmèse interne comme un procédé de pseudo-incorporation nominale, il me paraît opportun d'aborder les relations qui existent entre les deux phénomènes spécifiquement homériques qui ont fait l'objet de l'ensemble du présent chapitre, l'hyperbate interne (5.1.2, p. 409 sq.) et la tmèse interne. En effet, on se souvient que pour Devine & Stephens [2000], la position de l'adjectif Y<sub>1</sub> dans l'hyperbate interne est une position non focale au début du syntagme verbal ; on a vu de plus que de nombreux adjectifs Y<sub>1</sub> internes avaient un caractère adverbial. On peut donc se demander où l'adjectif Y<sub>1</sub> peut être placé dans le cas d'une tmèse interne : se confond-il avec l'élément incorporé ? Par ailleurs, Devine & Stephens [2000 : 269–285] ont suggéré que, du point de vue sémantique, le nom Y<sub>2</sub> dans l'hyperbate externe était incorporé au prédicat. Cette constatation peut-elle être étendue aux SN du champ tmétique ? Il y a donc lieu d'examiner l'interaction entre tmèse et hyperbate.

Bien sûr, la tmèse externe ne pose aucun problème à cet égard : la PL une fois placée en P<sup>I</sup>, le verbe se comporte, par rapport à l'hyperbate, comme s'il n'y avait pas de PL dans l'énoncé. Dans l'exemple 5.158, on trouve ainsi à la fois une tmèse externe et une hyperbate interne ; mais la présence de l'une ne semble pas avoir la moindre influence sur l'emploi de l'autre.

- 5.158 (Après son séjour chez Nestor, Télémaque s'apprête à se mettre en route pour aller chez Ménélas.)  
 Ἄν δ' ἄρα Τηλέμαχος περικαλλέα βήσετο δίφρον. γ 481  
 Télémaque monta dans le char splendide.

Cela est conforme à ce qu'on attend : dans la mesure où une PL externe, par définition, ne fait pas partie du complexe verbal, on ne voit pas ce qui pourrait entraver l'emploi d'une hyperbate de quelque type que ce soit. Je restreindrai donc, dans ce qui suit, le champ de mon étude aux tmèses non initiales, donc typiquement internes.

D'un point de vue quantitatif, on rencontre 36 énoncés dans lesquels l'élément du champ tmétique d'une tmèse non initiale est le membre d'un constituant discontinu. Ce n'est donc pas très courant sur l'ensemble du corpus, mais cela représente tout de même 33,03 % de toutes les tmèses non initiales.

**Hyperbate Y<sub>1</sub> externe** Le cas le moins problématique est celui de l'hyperbate Y<sub>1</sub> externe (13 fois). Dans ce cas, c'est toujours le nom Y<sub>2</sub> qui est pseudo-incorporé dans le champ tmétique, avec l'adjec-

tif Y<sub>1</sub> dans une position pragmatique déterminée de la zone préverbale. Le plus souvent, il s'agit de la position {FocR} avant le complexe verbal, comme l'exemple 5.159<sup>77</sup>.

- 5.159 (Agamemnon refuse violemment la requête du prêtre Chrysès.)  
 Ὡς εἰπὼν προίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλε. A 326  
 C'est avec ces mots qu'il le renvoyait, et l'ordre qu'il lui donnait était sans réplique.

La position {TopNR} est attestée également, avec des adjectifs possessifs, comme dans l'exemple 5.160.

- 5.160 (Aux enfers, Ulysse essaie de faire la paix avec l'âme d'Ajax.)  
 Οὐδέ τις ἄλλος  
 αἴτιος, ἀλλὰ Ζεὺς Δαναῶν στρατὸν αἰχμητῶν  
 ἐκπάγλως ἤχθηρε, τείν δ' ἐπὶ μοῖραν ἔθηκεν. λ 558–560  
 Ce n'est la faute de personne : c'est Zeus qui a terriblement pris en haine l'armée des piquiers danaens, et t'a infligé ton destin.

Cette situation est conforme à ce qu'on attend : dans la mesure où, dans l'hyperbate externe, le nom Y<sub>2</sub> est censé être présupposé, contrairement à l'adjectif Y<sub>1</sub>, il est normal de trouver des noms Y<sub>2</sub> dans le champ tmétique, qui accueille par ailleurs très souvent du matériau présupposé, comme on l'a vu.

**Hyperbate Y<sub>1</sub> interne** Lorsqu'une tmèse interne se trouve dans le même énoncé qu'une hyperbate interne, on constate que c'est normalement le nom qui est incorporé, et non l'adjectif. Ainsi, dans l'exemple 5.161, l'adjectif *κτανέησιν* modifie le nom pseudo-incorporé *ὄφρῦσι*, dont on a vu dans un exemple très semblable (5.136, p. 457) qu'il ne servait qu'à spécifier le geste d'acquiescement.

- 5.161 (À force d'insistance, Thétis finit par obtenir de Zeus qu'il accède à sa prière : il accepte de punir les Achéens en favorisant les Troyens en l'honneur d'Achille.)  
 Ἦ καὶ κτανέησιν ἐπ' ὄφρῦσι νεῦσε Κρονίῳν. A 528+  
 Il dit, et de ses sourcils sombres le Cronide acquiesça.

Du point de vue sémantique, l'adjectif est purement descriptif ; il correspond parfaitement aux adjectifs de l'hyperbate interne<sup>78</sup>. Notez que la PL *ἐπ[ί]* ne pourrait se construire dans ce sens avec le constituant discontinu au datif, car il doit nécessairement s'interpréter comme un préverbe précisant le sens du verbe : il ne peut donc s'agir d'une adposition placée, comme c'est si souvent le cas chez Homère, après le premier mot lexical de son régime. Quant au complexe verbal, il est probablement en {FocR}, pour exprimer un focus de polarité (des deux gestes possibles, refus et acquiescement, par lesquels Zeus peut répondre à Thétis, il s'agit de savoir lequel il choisit ; l'importance narrative de ce geste est soulignée par la mention des cheveux du dieu que ce mouvement fait voltiger et du frémissement qu'il cause à l'Olympe, dans les v. 529–530).

77. Voir aussi, ci-dessus, les exemples 5.131, p. 455 et 5.145, p. 461.

78. Voir la section 5.1.2, p. 409 sq.

Par conséquent, la position préverbale des adjectifs  $Y_1$  dans l'hyperbate interne ne se confond pas avec la position à l'intérieur du champ tmétique : elle se trouve immédiatement avant le complexe verbal lui-même. La terminologie que j'ai employée ne doit donc pas prêter à confusion : ce n'est pas la même chose que d'appeler interne la tmèse ou l'hyperbate. Dans le premier cas, la PL est effectivement placée à l'intérieur d'un constituant, dans lequel est inséré le nom pseudo-incorporé. Dans le second cas, je ne suis pas convaincu que l'on puisse réellement considérer que l'adjectif  $Y_1$  fait partie d'un constituant syntaxique avec le verbe ou le complexe verbal. En revanche, comme le formule la Règle 26, toute la structure  $Y_1-V-Y_2$  forme bien un constituant pragmatique, ce qui ne revient pas au même : on a vu par exemple que le DFoc est un constituant pragmatique qui ne correspond à aucun constituant syntaxique. Lorsque le nom  $Y_2$  est incorporé, c'est donc avec le complexe verbal que l'adjectif  $Y_1$  forme un constituant, comme il le ferait avec un verbe simple suivi du nom  $Y_2$ .

**Hyperbate  $Y_2$**  Enfin, la tmèse interne est compatible avec l'hyperbate  $Y_2$  : on trouve 11 exemples de cette cooccurrence, dont 4 avec pseudo-incorporation du nom  $Y_1$  et 7 de l'adjectif  $Y_2$ . La première situation est illustrée par l'exemple 5.154, p. 464, dans lequel le nom  $Y_1$  est focal, et par l'exemple 5.110, p. 449, dans lequel la situation est plus complexe, puisque l'adjectif  $Y_2$  apparaît plutôt comme un SN sans tête, objet du complexe verbal, que comme une véritable apposition au nom  $Y_1$  pseudo-incorporé. Il est donc possible qu'il ne s'agisse même pas d'une hyperbate.

La prédominance de la seconde situation (pseudo-incorporation de l'adjectif  $Y_2$ ) est prévisible, puisqu'on a vu que le verbe des constructions tmétiques est souvent placé à la fin de sa clause. Cependant, on constate que cet adjectif est, dans quatre occurrences sur sept, le quantifieur universel  $\pi\acute{\alpha}\varsigma$  (exemple 5.162) ou un dérivé (exemple 5.163).

- 5.162 (*Zeus réunit une assemblée des dieux sur l'Olympe.*)  
 Αὐτὸς δὲ σφ' ἀγόρευε, θεοὶ δ' ὑπὸ πάντες ἀκουον. Θ 4  
 Il prit la parole en personne, et les dieux l'écoutaient tous.
- 5.163 (*Télémaque expose ses griefs au cours de l'assemblée qu'il a convoquée.*)  
 Νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα  
 πάγχυ διαρραΐσει, βίοντον δ' ἀπὸ πάνπαν ὀλέσσει. β 48-49  
 Mais à présent il y a quelque chose de bien pire, qui aura tôt fait de détruire complètement toute ma maison, et d'en dissiper entièrement tout le bien.

Le quantifieur joue ici un rôle adverbial, en spécifiant le domaine d'extension de l'état de choses exprimé par le verbe. Le fait qu'il s'accorde en genre, en nombre et en cas avec le topique de la clause n'est pas forcément surprenant, comme l'ont montré Himmelmann & Schultze-Berndt [2004, 2005] à

propos des dépicatifs à orientation argumentale. Cette valeur adverbiale est possible également pour la plupart des autres adjectifs Y<sub>2</sub> pseudo-incorporés, comme l'adjectif ἀπείρονα dans l'exemple 5.164.

- 5.164 Ὕπνον δὲ θεὸς κατ' ἀπείρονα χεῦεν. η 286  
Un dieu me versa un sommeil infini.

Enfin, il y reste une occurrence réellement problématique, au vu de ce que j'ai avancé jusqu'ici. Il s'agit de l'exemple 5.165.

- 5.165 (Ménélas accueille chaleureusement Télémaque et Pisistrate.)  
Ὡς φάτο, καὶ σφιν νῶτα βοῶς παρὰ πίωνα θῆκεν. δ 65  
Voilà ce qu'il dit, et il prit pour eux une échine de bœuf bien grasse.

La difficulté provient du caractère purement descriptif de l'adjectif, dont on ne voit pas en quoi il pourrait former une unité sémantique avec le verbe παρὰ·θήκεν, ou recevoir une interprétation adverbiale. Je ne discerne qu'une explication, qui se baserait sur de la connotation de l'adjectif πίων [Nagler 1967, DÉLG s.u.]. Celui-ci s'emploie régulièrement pour la graisse animale, notamment celle sous laquelle les cuisseaux sont recouverts lors des sacrifices, ainsi que les cuisseaux eux-mêmes. De plus, à la faveur d'une homonymie entre δημός 'la graisse' et δῆμος 'le peuple' dans la formule πίωνι δημῶ/δῆμῳ (9×), il tend à dénoter également la richesse d'un peuple ou d'un pays [Ceccarelli & al. 1998]. Lorsque les temples sont ainsi qualifiés, l'interprétation est indéterminée entre le champ de la graisse (celle qui s'écoule des autels) et celui de la richesse. Il n'est donc pas inconcevable que, dans le cas qui nous occupe, on puisse donner à l'adjectif pseudo-incorporé une valeur adverbiale, qui soulignerait la libéralité de Ménélas : ce n'est pas simplement l'échine qui est qualifiée de grasse, mais surtout le geste de Ménélas lorsqu'il l'offre à ses hôtes.



J'espère avoir pu montrer dans ce chapitre qu'un détour relativement exotique par la syntaxe de langues très éloignées génétiquement pouvait jeter une lumière intéressante sur certains phénomènes du grec homérique. L'hyperbate et la tmèse, qui sont généralement reléguées au rang d'archaïsmes ou de poétismes, c'est-à-dire de reliques ou de fioritures, peuvent ainsi recevoir une motivation synchronique et s'intégrer à l'ensemble des procédés d'expression de la SI qui ont fait l'objet des chapitres précédents. Notre compréhension du système de la langue homérique s'en trouve ainsi augmentée.





## CHAPITRE 6

---

### **L'ESPACE DU VERS**

Ðær wæs sang ond swēg samod ætgædere.

*Là étaient chant et musique, ensemble réunis.*

— *Beowulf* 1063.



**L**ES CINQ CHAPITRES PRÉCÉDENTS ont, je l'espère, fourni une description précise des règles de fonctionnement de l'ordre des constituants dans l'énoncé en grec ancien, y compris en grec homérique. Le principe qui vaut pour tous les registres de langue en grec ancien, à toutes les époques (et c'est également vrai en grec moderne), est que l'ordre des mots est un moyen d'expression de la SI. La variabilité des stratégies de linéarisation et la complexité des règles qui découlent de ce principe fondamental sont dues aux variations et aux nuances souvent très fines de la SI elle-même. La conclusion qui s'impose est que, excepté certains phénomènes bien circonscrits qui sont spécifiquement homériques, l'ordre des mots de la langue homérique est rigoureusement le même que celui de la langue classique. S'y appliquent toutes les règles de linéarisation formulées au cours des chapitres 1–5 ; seule la Règle 26 sur l'hyperbate interne et les Règles 29–30 sur la tmèse sont spécifiques à la langue poétique.

Le lecteur aura cependant remarqué, dans les discussions qui précèdent, l'absence d'un élément de première importance : le vers. Je n'y ai fait allusion, pour l'instant, que lorsque la structure métrique suggérait telle ou telle partition prosodique de l'énoncé. Le mètre est pourtant un principe d'organisation majeur de l'ordre des mots chez Homère, ce qui se manifeste sous deux aspects majeurs : d'une part, dans la relation entre les unités syntaxiques et prosodiques de la langue et les unités métriques du vers, principalement à travers les phénomènes d'ENJAMBEMENT ; d'autre part, en tant que puissance mesurable sur la linéarisation des mots en fonction de leur forme métrique, sous le nom de LOCALISATION [O'Neill 1942, Porter 1951, Hagel 1994, 2004a, 2004b]. C'est l'objet de ce chapitre que de combler cette lacune, qui n'est pas due qu'à un artifice de l'exposition. En effet, si les principes de linéarisation des constituants établis pour la prose peuvent s'appliquer sans modification majeure à l'ordre des mots chez Homère, c'est que la contrainte métrique n'est pas si prégnante qu'elle aboutirait à des énoncés agrammaticaux ou contraires aux lois d'expression de la SI. Cepen-

dant, à l'intérieur des espaces de jeu autorisés par ces lois, une certaine variation est possible, et cette variation peut être employée à des fins expressives dans le cadre du registre épique traditionnel.

Je commencerai donc par construire une théorie de l'enjambement qui tienne compte à la fois de la syntaxe dynamique dont Bakker [1997a] a montré combien elle était nécessaire pour comprendre le fonctionnement de la langue homérique, et du modèle pragmatique d'ordre des mots en grec ancien, tel qu'il fonctionne chez Homère. Je m'attacherai ensuite à étudier comment le rejet de l'adjectif fonctionne comme un signal rythmique du passage au mode descriptif. Dans ce cadre, l'emploi particulier de l'adjectif *καλός* prendra tout son sens et permettra d'étudier le fonctionnement de certains types de déplacements au début du vers en rapport avec la progression du récit, que j'appellerai des *σήματα* narratifs. Enfin, l'analyse de l'emploi métanarratif de la position initiale dans le vers sera étendue à un second cas, celui des formes intransitives du verbe *ἴστημι*.

## 6.1 L'ENJAMBEMENT CHEZ HOMÈRE

L'ÉTUDE DES RAPPORTS entre l'hexamètre et l'ordre des mots nécessite d'abord de prendre en compte un phénomène propre à la langue homérique, qui est l'usage généralisé de l'apposition, tel qu'il a été théorisé et décrit par Bakker [1997a], d'après les travaux de Chafe [1980, 1987, 1994]. La langue d'Homère est en effet réputée depuis l'Antiquité pour son caractère APÉRIODIQUE<sup>1</sup> : elle procède par addition d'idées successives, et non par construction de périodes comme le grec classique. On imagine aisément qu'une telle conception du discours a des conséquences importantes sur le fonctionnement de l'enjambement. Pour l'instant, c'est surtout le rapport entre le mouvement d'addition d'éléments les uns aux autres et l'expression de la SI par l'ordre des constituants qu'il s'agit d'explorer (6.1.1) ; on proposera ensuite une réévaluation de l'enjambement à cette aune (6.1.2.1) avant de décrire l'emploi fonctionnel du rejet de l'adjectif pour signaler le passage du discours au mode descriptif (6.1.2.2).

### 6.1.1 Λέξις εἰρομένη, clauses et unités d'intonations

**Λέξις εἰρομένη / λέξις κατεστραμμένη** La définition la plus ancienne du caractère apériodique de la langue homérique se trouve chez Aristote, qui dresse une opposition entre λέξις εἰρομένη (style *en enfilade*) et λέξις κατεστραμμένη (le style *tressé*)<sup>2</sup> :

- 6.1 Λέγω δὲ εἰρομένην ἢ οὐδὲν ἔχει τέλος καθ' αὐτήν, ἂν μὴ τὸ πρᾶγμα <τὸ> λεγόμενον τελειωθῆ. Ἔστι δὲ ἀηδὴς διὰ τὸ ἄπειρον· τὸ γὰρ τέλος πάντες βούλονται καθορᾶν· διόπερ ἐπὶ τοῖς καμπτήρσιν ἐκπνέουσι καὶ ἐκλύονται· προορώντες γὰρ τὸ πέρας οὐ κάμνουσι πρότερον. Ἡ μὲν οὖν εἰρομένη [τῆς λέξεώς] ἐστὶν ἡδε, κατεστραμμένη δὲ ἡ ἐν περιόδοις· λέγω δὲ περίοδον λέξιν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ τελευτὴν αὐτὴν καθ' αὐτὴν καὶ μέγεθος εὐσύνοπτον. Ἡδεῖα δ' ἡ τοιαύτη καὶ εὐμαθής· ἡδεῖα μὲν διὰ τὸ ἐναντίως ἔχειν τῷ ἀπεράντῳ, καὶ ὅτι αἰεὶ τί οἶεται ἔχειν ὁ ἀκροατὴς καὶ πεπεράνθαι τι αὐτῷ, τὸ δὲ μηδὲν προνοεῖν μηδὲ ἀνύειν ἀηδὴς· εὐμαθὴς δὲ ὅτι εὐμνημόνευτος.

Arsst. Rhét. 1409a–b

J'appelle style en enfilade le style qui n'a pas de fin par lui-même, sinon par l'achèvement de la chose qui est exprimée. Il n'est pas agréable, parce qu'il n'a pas de fin ; or, la fin, tout le monde désire la voir nettement ; pour cette raison, ce n'est qu'une fois aux bornes d'arrivée qu'on halète et défaille, car tant qu'on a le but devant les yeux, on ne

1. Le terme vient de Denys d'Halicarnasse (*Comp.* 26) [Parry 1929:252] : voir ci-dessous p. 488.
2. Bakker [1997a:36–37n3] rappelle que l'acception de λέξις chez Aristote tient à la fois du « style » et de la « stratégie de présentation » : c'est à la fois une caractéristique du texte et un mode d'expression. Sur la relation entre les deux types de λέξις, voir Steinrück [2004].

se laisse pas aller. Telle est donc la forme en enfilade du style. Quant au style tressé, c'est celui des périodes. J'entends par période la phrase qui a un commencement et une fin par elle-même, et une étendue qui se laisse embrasser du regard. Cette forme est agréable et facile à comprendre. Agréable, parce qu'elle est contraire à l'indéterminé et parce qu'à chaque instant l'auditeur croit tenir quelque chose d'achevé ; mais ne rien prévoir et ne rien achever est désagréable. Facile à comprendre, parce qu'elle est facile à retenir.

Comme le remarque justement Bakker [1997a:37–38], le point nodal de cette conception de la phrase est la notion de « fin » (τέλος) : le style périodique est celui où le τέλος de la phrase ne se confond pas seulement avec la fin de la matière (τὸ πρᾶγμα τὸ λεγόμενον), mais se laisse prévoir (προνοεῖν), tout comme la fin de la course pour les athlètes. La détermination des unités de la langue doit trouver sa nécessité dans la langue elle-même, et non dans son référent, de telle sorte qu'à tout moment l'auditeur puisse avoir le sentiment de savoir où il en est dans le discours. Or, apparemment, rien de tel n'est possible dans la syntaxe homérique : celle-ci procéderait par addition de segments lâchement rattachés les uns aux autres et dotés d'une certaine autonomie. Évidemment, la langue homérique est ainsi définie entièrement négativement par rapport à la langue classique ; mais l'observation d'Aristote est précieuse, en ce qu'elle établit clairement le critère fondamental qui distingue les deux styles, la complétion de leur τέλος. Cependant, bien que ce fonctionnement du discours épique ait été connu et décrit depuis bien longtemps, il appartient à Bakker de lui avoir procuré une explication, comme le souligne Edwards [2002:11] ; et cette explication est que le discours homérique est une stylisation du discours oral.

**L'origine cognitive des unités d'intonation** La caractéristique principale d'un discours oral est qu'il est modelé en fonction des conditions cognitives dans lesquelles il est créé : il dépend donc des caractéristiques du fonctionnement de la conscience. Or la conscience humaine a une capacité limitée, qui ne lui permet d'embrasser à la fois qu'une petite partie de l'information disponible : c'est ce que Chafe [1994:29] appelle FOYER DE CONSCIENCE (« *focus of consciousness*<sup>3</sup> »), c'est-à-dire le segment de la représentation du monde qui est actif, à un moment donné, dans la conscience d'un sujet. De plus, la conscience est un processus dynamique, qui passe sans cesse d'un foyer de conscience à un autre, d'un élément d'information à un autre. C'est ainsi que, pour Chafe, les UI, en tant que segments observables et isolables de discours parlé, révèlent le fonctionnement de la conscience du locuteur qui les conditionne. En effet, chaque UI exprime un foyer de conscience et un seul : l'UI est l'équivalent dans le discours du foyer de conscience. Le flux de la conscience étant discontinu et procédant par à-coups, le discours procède de même, par fragments<sup>4</sup>.

3. Pour des raisons évidentes de clarté terminologique, je réserve le mot *focus* au domaine de la SI, et traduis la métaphore cinématographique de Chafe par le terme de *foyer*.

4. Le caractère discontinu de la production du discours est aussi un effet des contraintes physiologiques qui s'exerce sur elle [Chafe 1994:57].

Cette équivalence entre UI et foyers de conscience est beaucoup plus sensible dans le discours oral, puisque la formulation des foyers de conscience se fait dans l'instant, sans le temps supplémentaire qu'une production écrite permettrait de lui accorder [Chafe 1994: 42–43]. L'idée développée par Bakker [1997a] est que la langue homérique est une stylisation du discours oral, et doit donc s'analyser comme une suite d'UI plutôt que comme une séquence de clauses. Le caractère apériodique de la langue d'Homère reçoit ainsi une motivation proprement linguistique. Si l'on considère l'exemple 6.2, on constate que la division en *côla* métriques révèle une division en UI qui correspond de façon particulièrement frappante aux transcriptions de discours oral effectuées par Chafe<sup>5</sup>.

6.2	a.	<sub>1</sub> Πρῶτος δ' Ἀντίλοχος <sub>10</sub>	Et d'abord Antiloque,	457
	b.	<sub>11</sub> Τρώων ἔλεν ἄνδρα κορυστήν <sub>24</sub>	il prit aux Troyens un homme casqué,	
	c.	<sub>1</sub> ἔσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι <sub>11</sub>	combattant vaillant de première ligne,	458
	d.	<sub>12</sub> Θαλυσιάδην Ἐχέπωλον <sub>24</sub>	le fils de Thalysias, Échépolos ;	
	e.	<sub>1</sub> τὸν ῥ' ἔβαλε πρῶτος <sub>10</sub>	C'est lui qu'il frappa en premier,	459
	f.	<sub>11</sub> κόρυθος φάλον ἵπποδασειῆς <sub>24</sub>	au cimier de son casque à crins,	
	g.	<sub>1</sub> ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε <sub>11</sub> ,	et il lui ficha [sa lance] dans le front,	460
	h.	<sub>12</sub> πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω <sub>24</sub>	et elle traversa l'os,	
	i.	<sub>1</sub> αἰχμὴ χαλκείη <sub>10</sub>	la pointe de bronze ;	461
	j.	<sub>11</sub> τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν <sub>24</sub> ,	et lui, l'ombre lui couvrit les yeux,	
	k.	<sub>1</sub> ἤριπε δ' ὡς ὅτε πύργος <sub>11</sub>	et il s'abattit comme fait une tour	462
	l.	<sub>12</sub> ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ <sub>24</sub> .	dans la mêlée brutale.	

Δ457–462 [Bakker 1997a: 50]

On constate que ces douze UI sont tantôt des clauses complètes (b, e, g–h, j–k), tantôt des SN (a, c–d, f, i, l), avec différents degrés d'indépendance : certains (a, l) sont potentiellement autonomes, tandis que d'autres (c–d, f, i) sont plus intégrés, du point de vue syntaxique, à leur clause. Mais malgré cette différence, chaque UI exprime un seul foyer de conscience, respectant ainsi la contrainte que Chafe [1994: 108–119] appelle *One New Idea Constraint*, c'est-à-dire la contrainte cognitive qui stipule qu'une UI est limitée à l'expression d'un seul foyer de conscience.

**Cadrage et addition** Il existe différents liens entre les UI successives. Certaines sont coordonnées entre elles de diverses façons, notamment à l'aide des particules *δέ/αὐτάρ*, *καί*, *μέν/ἦτοι* et *γάρ* : leur rôle dans la progression du discours est d'indiquer explicitement la façon dont s'effectue la continuation d'une UI (ou d'un groupe d'UI) à l'autre. Ce sont plutôt les relations entre les UI non coordonnées qui nous intéressent ici, parce que, le plus souvent, ce sont celles qui peuvent être tenues pour faire partie de la même clause. Bakker [1997a] distingue deux types principaux de relations entre ces UI : le cadrage et l'addition. Ainsi, pour reprendre l'exemple 6.2, l'UI 6.2a établit Antiloque comme protagoniste du segment de récit qui va suivre, en effectuant un cadrage référentiel dans lequel va

5. J'adopte la convention de Bakker [1997a] qui, à la suite de Chafe, passe à la ligne à chaque nouvelle UI.



s'insérer l'UI suivante. Cela concorde avec la fonction de Thème de ce constituant par rapport à la clause qui est exprimée dans l'UI 6.2b. Mais le procédé de cadrage n'est pas restreint aux relations entre Thèmes et clauses : il s'étend également à la relation qui existe entre les UI 6.2b et 6.2c–d. En effet, ces dernières viennent ajouter chacune une précision à la description du référent désigné en 6.2b par *ἄνδρα κορυστήν* : sa qualité en tant que guerrier et ses nom et patronyme. Chacune de ces UI est une addition à ce qui précède, mais en même temps cette addition ne peut se produire qu'à l'intérieur du cadre qui a été posé par les UI précédentes. Cadrage et addition sont donc les deux faces d'une même monnaie : chaque UI fournit un cadre à l'UI qui s'ajoute à elle.

La notion de cadrage subsume ainsi différentes relations entre les UI : non seulement tous les éléments servant d'orientation (Thèmes, Codas, Cadres, Régulateurs), typiquement placés en P<sup>Pré</sup> ou en P<sup>Post</sup>, y sont inclus, mais elle embrasse aussi une certaine idée de la complémentation et l'apposition proprement dite. En effet, selon Bakker [1997a:96], un SN comme 6.2a n'est pas réellement le sujet du verbe *ἔλεν* : en tant que thème, il est simplement coréférent avec le sujet de ce verbe, qui n'est exprimé que par la désinence de troisième personne du singulier. Il est donc, syntaxiquement, dans la même relation avec le noyau prédicatif exprimé en 6.2b que les SN des UI 6.2c–d, qui sont coréférents de l'objet *ἄνδρα κορυστήν*. On peut donc étendre ce raisonnement à l'UI 6.2f, qui se construit comme le second accusatif du verbe *ἔβαλε* dans l'UI 6.2e : il ne s'agit pas tant d'un complément de ce verbe que d'une addition, qui permet un effet de gros plan sur un détail de l'action décrite par l'UI où il se trouve.

**Propension à l'autonomie des constituants en grec homérique** Les UI auraient donc tendance à être, d'une certaine façon, autonomes du point de vue syntaxique. En fait, une clause en grec ancien, particulièrement chez Homère, n'a besoin que de peu de choses pour être syntaxiquement complète : la langue permettant de ne pas exprimer le sujet, ni même l'objet dans bien des circonstances, un verbe seul satisfait aisément à la définition d'une clause complète [Bakker 1997a:96–97]. De même, si l'on reprend l'exemple 6.2, les UI a et l pourraient tout à fait se concevoir comme des clauses sans verbe et appeler des traductions comme « Antiloque [fut] le premier » ou « [c'était] dans la mêlée brutale ». Cette autonomie des constituants en grec homérique a été remarquée depuis longtemps [Schwyzer 1947, GH §2.15] : selon Meillet & Vendryes [1924:598], c'est un trait de l'indo-européen que les différents éléments de la clause soient plus ou moins indépendants les uns des autres. Cela ferait de l'indo-européen, ainsi que du grec ancien, une langue appositionnelle [Devine & Stephens 2000:143]. Dans ce type de langue, les différents arguments sont codés sur le verbe, tandis que leur expression nominale se fait par apposition de SN coréférents avec ces marques. Ainsi, en lakota (siouan, États-Unis), la structure clausale consiste en un verbe portant des marques de nombre en fonction de son

sujet et de son objet ; ce noyau prédicatif, complet par lui-même, peut être précédé de SN coréférents avec ces marques de sujet et d'objet :

- 6.3    *wiĉháša ki mathó óta    wiĉhá-kte-pi*  
*homme ART ours    nombreux 3PL.OBJ-tuer-3PL.SBJ*    [d'après Van Valin 1985 : 366 (6e)]  
 Les hommes ont tué beaucoup d'ours.

En grec ancien, la coréférence est explicite avec le sujet (qui détermine le marquage en nombre), mais passerait par une anaphore zéro pour les autres arguments. La complémentation se ferait ainsi par le procédé de l'apposition.

À cela s'ajoute, comme le rappelle Lanérés [1994 : 156–157], que le grand nombre de phrases nominales chez Homère, y compris à un seul terme, renforce l'interprétation clausale des SN détachés et autonomes. En somme, les expressions non verbales en grec ancien ont ce qu'on pourrait appeler un potentiel prédicatif<sup>6</sup>, qui leur permet de fonctionner comme des équivalents de clauses. De ce point de vue, il n'est pas sûr que la clause soit un outil adéquat pour l'analyse de la langue homérique, qui procède plutôt par addition d'UI plus ou moins autonomes.

Cela ne signifie pas pour autant que la prose soit exempte d'UI ; cependant, le rapport entre ces UI n'est pas du même ordre. Voici comment Bakker présente cette différence :

- 6.4    The progression of speech units in Homeric discourse is often a matter of framing : units frequently provide context for speech to come. In and by themselves, however, Homeric speech units tend to be syntactically and semantically autonomous : they agree with each other grammatically, without there being government of one by another. In Gorgias's discourse, on the other hand, and in rhetorical prose generally, the framing is a matter of syntactic government of one unit, or set of units, by another. Instead of [...] continuation or addition [...], the most characteristic relation between two units is complementation ; units tend to be syntactically incomplete or completing, and the way in which one unit anticipates another is thus a matter of syntactic complementation.

[Bakker 1997a : 144–145]

La conception dynamique que se fait Bakker de la syntaxe homérique permet de dépasser le cadre de la syntaxe clausale, qui est dépendante d'une vision statique du texte comme objet fini, et non comme processus. L'élément de base de l'organisation du discours n'est alors plus la clause, mais plutôt l'UI, qui se réalise chez Homère en unités métriques (les *kola* de Fränkel [1926]). Le point le plus important est que le rapport entre ces UI n'est pas un rapport de complémentation syntaxique mais de cadrage et d'addition.

6. Je remercie Antoine Aufray de m'avoir suggéré cette expression.

## 6.1.1.1 Unités d'information, structure clausale et structure informationnelle

**Discordance entre clauses et UI** Le problème qui se pose alors est le suivant : étant donné que le domaine d'application des règles d'ordre des constituants est précisément la clause, comment définir l'interaction entre ce domaine et celui des UI ? Dans les chapitres précédents, j'ai utilisé une définition purement prosodique de l'UI ; mais à partir du moment où l'on motive la segmentation de l'énoncé en UI par la segmentation du flux de conscience, la relation entre le domaine de la clause et celui des UI devient bien plus problématique, car l'expression de la SI semble en contradiction avec le fonctionnement progressif de la syntaxe homérique qui donne une autonomie plus grande à chaque UI<sup>7</sup>.

Ce qui pose problème, d'ailleurs, n'est pas l'existence de constituants extraclausaux, comme les Cadres, les Thèmes ou les Codas<sup>8</sup> : leur extraclausalité est justement en adéquation avec le PSRR, qui n'est qu'une spécification de la *One New Idea Constraint* de Chafe. Dans de tels cas, le domaine de la clause et de ses éléments marginaux et celui de l'UI correspondent parfaitement. En revanche, il y a des cas où l'expression de la SI ne semble pas correspondre avec la répartition des UI, si on les considère non comme de simples domaines prosodiques, mais comme l'expression d'un foyer de conscience. Il en va ainsi de l'exemple 6.5.

- 6.5 (Les Troyens viennent de franchir le rempart et d'atteindre les bateaux. Poséidon intervient pour encourager les Achéens.)
- |    |  |   |     |
|----|--|---|-----|
| a. | <sub>1</sub> Ἐκτωρ δὴ παρὰ νηυσὶ <sub>11</sub>               | Regardez, Hector [est] aux bateaux,         | 123 |
| b. | <sub>12</sub> βοῆν ἀγαθὸς πολέμίζει <sub>24</sub>            | bon crieur il se bat,                       |     |
| c. | <sub>1</sub> καρτερός <sub>4</sub> ,                         | puissant,                                   | 124 |
| d. | <sub>5</sub> ἔρρηξεν δὲ πύλας καὶ μακρὸν ὄχη <sub>24</sub> . | et il a brisé les portes et le gros verrou. |     |
- N<sub>123-124</sub> [Bakker 1997a: 76]

Ce sont surtout les UI 6.5a–b qui sont intéressantes<sup>9</sup>. En effet, l'essentiel du discours de Poséidon, dont c'est ici la fin, consiste à représenter aux Achéens l'urgence dans laquelle ils se trouvent, maintenant que les Troyens ont forcé le mur et sont arrivés aux bateaux. Dans cet énoncé récapitulatif, qui explicite l'expression μέγα νεῖκος du v. 122, le focus est exprimé par παρὰ νηυσί. L'UI 6.5a contient donc deux constituants pragmatiques : un <TopNR> et un <FocR>. En soi, une telle expression est complète et pourrait se suffire à elle-même. L'UI b lui ajoute deux nouveaux éléments : un adjectif

7. On peut noter que la corrélation entre UI et clauses n'est pas la même dans toutes les langues : elle est par exemple plus étroite en anglais qu'en japonais [Iwasaki & Tao 1993, Matsumoto 2003: 29].

8. Voir section 4.1, p. 254 sq.

9. Sur le type représenté par 6.5c, voir ci-dessous 6.1.2, p. 488 sq.

prédicatif, dont la fonction pragmatique est difficile à identifier<sup>10</sup>, et un verbe. Cette nouvelle UI pourrait elle aussi être totalement autonome, et l'on aurait ainsi deux UI simplement juxtaposées.

Cependant, ces UI s'intègrent l'une et l'autre dans un modèle de clause, à la fois du point de vue syntaxique et du point de vue pragmatique. Certes, on ne peut pas assurer que Ἐκτωρ soit réellement un sujet gouverné par le verbe πολεμίζει : il peut tout à fait être considéré comme apposé, avec accord en cas, au sujet du verbe exprimé par sa désinence de troisième personne du singulier [Bakker 1997a:106–107]. Mais que dire du rapport entre παρὰ νηυσί et πολεμίζει ? À mon sens, le statut de <FocR> du premier ne faisant guère de doute, celui du second doit être celui d'un verbe présupposé. Les deux UI s'intègrent donc parfaitement dans une construction à FocR. Que cette construction soit segmentée en deux UI n'a rien pour nous surprendre, à la lumière de la section précédente. C'est la présence d'un <FocR> qui ferme l'UI avant les éléments présupposés qui suivent, lesquels, par suite, sont contraints eux-mêmes de former une UI autonome.

Par conséquent, le rapport entre les deux UI n'est pas seulement de cadrage et d'addition : du point de vue de la SI, la première est composite, puisqu'elle est formée d'un <TopNR> et d'un <FocR>, et la seconde contient seulement la présupposition. Surtout, leur articulation est primordiale : il est de la plus haute importance, pour la compréhension du message, que le champ focal soit restreint à παρὰ νηυσί (l'assertion ne portant pas sur le fait qu'Hector se batte, mais sur le lieu où il se bat). On doit donc faire intervenir la notion de construction focale pour comprendre le rapport entre les UI. Cette observation n'ôte rien à l'adéquation cognitive de division en UI : chacune représente bien un seul foyer de conscience ; simplement, la première contient le focus d'une assertion, tandis que la seconde ne fournit que des éléments présupposés.

**Un modèle dynamique de la clause** On a donc besoin d'un modèle de clause qui permette à la fois de conserver la pertinence de l'analyse de Bakker, sans remettre en cause le caractère fonctionnel de la linéarisation des constituants dans l'expression de la SI. On pourrait ainsi rendre compte de passages comme 6.6, où les clauses s'étendent sur plusieurs brèves UI, si l'on se fie à la division métrique.

6.6	(Diomède tue Xanthos et Thoôn, les deux fils de Phainops, qui n'a pas d'autres héritiers.)		
a.	ἡ Πατέρει δὲ <sub>11</sub>	Et leur père	156
b.	ἰὲ γόον καὶ κήδεα λυγρὰ <sub>24</sub>	ce n'est que pleurs et soucis douloureux	
c.	ἰὲ λείπ', <sub>2</sub>	qu'il lui laissait	157
d.	ἰὲ ἐπεὶ οὐ ζῶοντε <sub>11</sub>	car il ne put vivants	

10. Je me contenterai de la suggestion suivante : dans la mesure où βοὴν ἀγαθὸς est une formule traditionnelle et qu'elle se rapporte ici à Hector, il est probable qu'elle est ratifiée à la fois par la présence du <TopNR> Ἐκτωρ dans l'UI précédente et en vertu du registre traditionnel dans lequel elle est employée.

e.	<sub>12</sub> μάχης ἐκνοστήσαντε <sub>24</sub>	au retour de la guerre	
f.	<sub>1</sub> δέξατο <sub>4</sub> .	les accueillir	158
g.	<sub>5</sub> χηρωσταὶ δὲ <sub>11</sub>	et ce sont des collatéraux	
h.	<sub>12</sub> διὰ κτήσιν δατέοντο <sub>24</sub>	qui se sont partagé son héritage.	

E<sub>156–158</sub>

L'exemple 6.6 est composé de trois clauses qui s'étendent respectivement sur trois, quatre et deux UI. Dans chacune de ces clauses, le <FocR> est séparé du prédicat présupposé par une coupure prosodique : une fin de vers entre les UI b–c et e–f, une césure trochaïque entre les UI g–h<sup>11</sup>. Il semble difficile d'affirmer que les UI c, f et h, qui ne contiennent chacune qu'un verbe présupposé, sont simplement des additions qui viennent prendre place dans le cadre posé par l'UI précédente contenant le focus de l'énoncé. La relation entre ces UI est plus étroite, car elle est déterminée par une construction focale dans laquelle la séparation en deux domaines prosodiques différents est avant tout un effet de la phonologie du focus<sup>12</sup>. S'ajoute à cela, dans la clause 6.6d–f, que la négation initiale a une portée qui s'étend bien au-delà de son UI (sinon le sens serait que les fils n'étaient plus vivants quand ils sont rentrés de Troie pour être accueillis par leur père). C'est toute la participiale ζῶντε μάχης ἐκνοστήσαντε (répartie en deux UI) qui, en tant que <FocR>, est dans la portée de la négation : on obtient donc le sens voulu (Phainops n'a pas pu accueillir vivants ses fils à leur retour de Troie).

En somme, si l'on prend en compte pleinement le caractère dynamique des procédés de cadrage et d'addition d'UI dans la langue homérique, on est obligé de concevoir aussi un modèle de clause dynamique qui s'en accommode. Or ce problème a été perçu dès le début des recherches sur les UI : Chafe [1987: 40–42, 1994: 139–145] note que les UI s'organisent en unités supérieures, autour de ce qu'il appelle un CENTRE D'INTÉRÊT, qui représente une tentative de l'esprit humain pour outrepasser la limitation cognitive, qui exige qu'une UI ne puisse formuler qu'un seul foyer de conscience. Du point de vue syntaxique, ce centre d'intérêt s'articule typiquement en un énoncé (au sens de 4.2, p. 256)<sup>13</sup>, même s'il n'y a pas de corrélation absolue entre l'organisation syntaxique et l'organisation discursive : un centre d'intérêt peut être exprimé en plusieurs énoncés, et un énoncé peut exprimer plusieurs centres d'intérêt. Formellement, l'intonation permet de distinguer les limites de

11. La répartition de cette dernière clause en deux UI n'est pas assurée. Noter de plus que je considère διὰ κτήσιν δατέοντο comme un prédicat complexe, avec incorporation nominale (voir ci-dessus 5.2.5, p. 447 sq.).

12. Bakker [1997a: 153–155] considère que, dans un tel cas, les UI ne correspondent pas aux unités métriques. Probablement tiendrait-il 6.6b–c pour une seule UI. Il observe que ce genre de décalage se produit fréquemment par salves dans un même passage, et parle alors d'antimétrie. Cependant, à la lumière des conclusions de la section sur la prosodie du focus (p. 379 sq.), qui peut engendrer une fin de domaine prosodique à sa droite (avec des conséquences perceptibles dans le placement des postpositifs, y compris en prose), je crois qu'il y a bien là deux UI, de part et d'autre de la fin de vers, et non une seule UI en enjambement.

13. Chafe parle plutôt de « sentence », mais il semble que cette notion soit assez bien représentée par notre formalisation de l'énoncé (une clause avec ses éléments marginaux).

cette unité supérieure : les UI internes se terminent par une intonation montante, et la dernière par une intonation conclusive. Chafe [1994:144] remarque par ailleurs que, contrairement au contenu des UI, qui correspond à une unité cognitive stable, les énoncés ne représentent rien de tel, mais sont construits au fur et à mesure du discours, selon les exigences du moment. L'énoncé syntaxiquement défini ne serait donc pas une structure, mais une forme émergente qui est négociée sur le moment, potentiellement même par plusieurs locuteurs en interaction [Helasvuo 2001: 25–29].

Le problème que je vois à cette conception de la syntaxe est qu'elle ne tient pas compte du fait que les constructions syntaxiques et la SI, notamment quand cette dernière est exprimée par l'ordre des constituants, nécessitent un certain nombre de choix préalables : par exemple, en grec ancien, un locuteur va devoir choisir une construction focale (à FocR ou DFoc), et on a vu que même dans l'emploi des EEC, le marquage en cas pouvait révéler que le rôle syntaxique d'un constituant était déjà présent à l'esprit du locuteur au moment de formuler un thème coréférent avec ce constituant. Le caractère émergent des structures syntaxiques n'est donc possible que dans l'espace de jeu laissé ouvert par l'indétermination de certaines constructions. Ainsi, l'emploi d'un thème ne préjuge pas de la construction focale qui va suivre ; par contre, si l'on choisit une construction à FocR, il n'est plus possible de formuler un nouveau focus dans la même clause, ni d'ajouter des <TopNR> après le <FocR>. Le caractère appositionnel des compléments n'est donc pas toujours aussi marqué. D'ailleurs, même s'il est vrai que les sujets et les compléments des verbes sont la plupart du temps superflus du point de vue de la syntaxe du verbe, tel n'est pas le cas du point de vue de la SI, qui impose son propre τέλος à l'organisation des UI entre elles. Si l'on considère donc qu'une UI a toujours un potentiel prédicatif, il faut ajouter immédiatement que ce potentiel prédicatif n'est pas forcément réalisé en assertion, et que l'articulation des UI entre elles est autant une affaire de structuration de l'information que de cadrage et d'addition. En somme le modèle d'ordre des mots du grec ancien, qui est également valable pour la langue homérique, n'est pas coextensif avec l'UI ; il détermine un certain nombre des relations entre UI à la fois aux marges de la clause (P<sup>pré</sup> et P<sup>post</sup>), et à l'intérieur de celle-ci (par exemple entre <FocR> et champ présuppositionnel).

**Τέλος et points de complétion possibles** Il semble donc désirable de réintroduire une certaine notion de τέλος dans la syntaxe du discours oral. Une solution particulièrement ingénieuse a été proposée par Auer [1992], à partir de l'étude d'une conversation téléphonique en allemand : un énoncé comprend, selon lui, un certain nombre de points de complétion possibles, c'est-à-dire de moments où l'énoncé pourrait s'achever en étant complet. Ces points sont seulement virtuels, et l'énoncé ne s'arrête pas forcément au moment où il les atteint. En termes aristotéliens, chacun d'entre eux est la manifestation d'un τέλος de l'énoncé, mais peut être dépassé pour tendre vers un nouveau τέλος.

La détermination des points de complétion possibles dans un énoncé se fait selon deux critères : le critère du tour de parole et le critère syntaxique. Le premier est avant tout d'ordre prosodique : le locuteur signale, par l'emploi de l'intonation, qu'il a atteint, ou non, un point de complétion possible. Le second repose sur la compétence syntaxique de l'auditeur, y compris, ajouterai-je, du point de vue de l'expression de la SI. Comme le souligne Auer [1992: 5–6], le fait qu'un énoncé atteigne un point de complétion syntaxique possible ne signifie pas que ce qui suit fait partie d'un autre énoncé. La manipulation des points de complétion possibles dans l'énoncé est avant tout une affaire d'interaction entre le locuteur et l'auditeur : en ménageant un point de complétion syntaxique possible, on permet à l'auditeur de réagir, verbalement ou non. Il me semble que cette modélisation du flux de l'énoncé selon un mouvement atteignant successivement différents points de complétion possibles permet de décrire au mieux l'interaction entre les domaines de la clause, des UI et des centres d'intérêt. On verra aussi plus loin l'usage que l'on peut faire de cette notion de point de complétion possible à propos de l'enjambement.

**Expansion: UI postfocales et apposition** L'énoncé homérique tire donc de son caractère oral une potentialité infinie d'expansion vers la droite. Il se crée donc des UI postfocales, dont on peut distinguer deux types : premièrement, on y rencontre des éléments de P<sup>post</sup>, Cudas et éléments délestés, sans différence notable par rapport à la pratique posthomérique. Le second type, en revanche, est plus intéressant, car c'est lui seul qui relève proprement de l'addition. Une fois que l'assertion a eu lieu, elle peut évidemment servir de point de départ à de nouvelles assertions [Bakker 1997a]. Chez Homère, on rencontre souvent ces nouvelles assertions sous la forme de SN ou d'adjectifs coréférents d'un élément de la clause, ce qui crée, évidemment, des hyperbates Y<sub>2</sub><sup>14</sup>. Le potentiel prédicatif des expressions non verbales rend l'usage de ce procédé particulièrement aisé. Ainsi, dans l'exemple 6.7, les UI c–d sont des additions libres à l'assertion présentée sous la forme d'un <DFoc/R> dans les UI a–b.

- 6.7 (*Catalogue des bateaux : les Abantes.*)
- |    |   |                                   |     |
|----|---|-----------------------------------|-----|
| a. | <sub>1</sub> Τῶν αὐθ' ἡγεμόνευ' <sub>10</sub>         | Eux, leur chef,                   | 540 |
| b. | <sub>11</sub> Ἐλεφήνωρ ὄζος Ἄρηος <sub>24</sub>       | c'était Éléphénor rejeton d'Arès, |     |
| c. | <sub>1</sub> Χαλκωδοντιάδης <sub>10</sub>             | le fils de Chalcodon,             | 541 |
| d. | <sub>11</sub> μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων <sub>24</sub> . | chef magnanime des Abantes.       |     |

B 540–541 [Bakker 1997a: 91]

C'est surtout dans ce genre de constructions, où les UI postfocales sont une série de gros plans sur l'action et fournissent des détails qui s'insèrent dans le cadre de l'assertion initiale, qu'est sensible

14. Voir p. 393 sq.

l'absence de τέλος autonome<sup>15</sup>. On remarque que les UI c-d pourraient tout à fait s'intégrer dans la clause, tant du point de vue syntaxique, comme extensions du SN Ἐλεφῆνωρ ὄζος Ἄρηος, que du point de vue pragmatique, comme des éléments du <DFoc>. Cependant, il est préférable de les analyser comme des UI autonomes, réalisant chacune leur potentiel assertif. On va voir dans la section suivante que l'addition de ces brèves UI assertives est typique de la description.

**UI, SI et formules** La discussion précédente me donne l'occasion de préciser les liens qui existent, chez Homère, entre les UI, l'expression de la SI et la composition formulaire. De prime abord, les UI homériques se singularisent par l'exubérance de leur richesse lexicale par rapport à un récit oral non poétique. Cela se remarque notamment au nombre d'adjectifs attributifs intégrés dans une même UI. Chafe [1994:117-118] remarque que les locuteurs ont tendance à ne pas formuler un nom et un adjectif dans la même UI, sauf dans deux cas : si l'un des deux est présupposé, ou si les deux forment ensemble une expression lexicalisée. Ainsi, les seuls groupes adjectif+nom non présupposés qu'on rencontre dans la même UI sont des associations formulaires, comme *rapid progress, beautiful weather, personal relations* etc. [Chafe 1994:118 (35)]. Il me semble qu'on peut en tirer une conclusion extrêmement importante : c'est précisément en vertu de leur statut formulaire que les expressions nom+épithète peuvent se rencontrer dans la même UI, contrairement à ce qui se passerait dans un autre mode de discours, où le locuteur choisirait plutôt de séparer nom et adjectif en deux UI.

Se pose alors la question du rapport entre les UI de la langue parlée et les UI observées chez Homère. Il va de soi qu'il n'y a pas là un rapport d'identité pure et simple : les UI homériques, en tant qu'elles sont réalisées par des segments métriques de l'hexamètre, dans une langue différente de la langue quotidienne, sont différentes des UI observées dans les corpus de conversations<sup>16</sup>. Les UI homériques sont plutôt des stylisations de ces dernières, comme l'a montré Bakker [1997a] : dans sa conception, l'hexamètre n'est pas tant une unité du discours qu'un mode de discours qui définit les relations rythmiques entre les différentes UI à l'intérieur de la période métrique. De là une définition fonctionnelle des formules nom + épithète comme stratégie pour accomplir, dans la performance, l'épiphanie d'un personnage, en association avec une *staging formula*. Cependant, il est évident que toutes les formules nom + épithète ne sont pas employées pour mettre en scène l'épiphanie d'un personnage. Bakker [1997a:189-200] décrit donc un phénomène de routinisation, par lequel des formules associées, à l'origine, avec la mise en scène d'une épiphanie finissent par être employées comme de simples équivalents du nom propre. J'ajouterai simplement que cette routinisation

15. Pour des exemples de constructions similaires en vieil islandais, également produites par une syntaxe orale, voir Liberman [1990], qui analyse explicitement ces prédications secondes comme un second focus.

16. Comme le dit Kahane [1994:717], « *Homeric verse-making is more complex and more formalized than the making of conversational discourse (unless we assume that every chat is an Iliad)* ».



s'accompagne d'un changement de statut informationnel. Comme on l'a vu, les *staging formulas* décrites par Bakker [1997a:163], associées à une formule nom + épithète, composent généralement un <DFoc>. Mais il arrive qu'elles soient employées sans pour autant accomplir l'épiphanie d'un personnage dans le récit : dans ce cas, la fonction de la formule nom + épithète est d'exprimer un TopR. On peut donc opposer, sur le plan de la SI, les exemples 6.8 et 6.9. Dans le premier, la formule τὸς δὲ ἰδὼν ἐλέησε permet d'introduire, par le biais de sa réaction aux événements en cours, un nouveau personnage, en l'occurrence Zeus. C'est donc bien une épiphanie, et les UI a–b forment un <DFoc>.

- 6.8 (*Sarpédon affronte Patrocle, qui va le tuer.*)
- |    |   |                               |     |
|----|---|-------------------------------|-----|
| a. | <sub>1</sub> Τὸς δὲ ἰδὼν ἐλέησε <sub>11</sub>         | En les voyant la pitié saisit | 431 |
| b. | <sub>12</sub> Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω <sub>24</sub> , | le fils du fourbe Cronos      |     |
| c. | <sub>1</sub> Ἥρην δὲ προσέειπε <sub>11</sub>          | et il s'adressa à Héra,       | 432 |
| d. | <sub>12</sub> κασιγνήτην ἄλοχόν τε <sub>24</sub> .    | sa sœur et son épouse         |     |
- Π 431–432 [Bakker 1997a:192]

En revanche, dans l'exemple 6.9, Zeus est déjà présent : les UI a–h (ainsi que les deux vers précédents) décrivent ce qu'il voit en se réveillant. Par conséquent, l'UI j exprime un TopR, et le champ focal est restreint au verbe ἐλέησε.

- 6.9 (*Zeus se réveille dans les bras d'Héra, et découvre la situation sur le champ de bataille.*)
- |    |  |  |    |
|----|--|--|----|
| a. | <sub>1</sub> Ἑκτορα δ' ἐν πεδίῳ <sub>10</sub>                    | Hector dans la plaine  | 9  |
| b. | <sub>11</sub> ἶδε κείμενον <sub>16</sub> ,                       | il le vit étendu,  |    |
| c. | <sub>17</sub> ἀμφὶ δ' ἑταῖροι <sub>24</sub>                      | et autour de lui il y avait ses compagnons                                 |    |
| d. | <sub>1</sub> εἶαθ' <sub>3</sub> ,                                | qui se tenaient,   | 10 |
| e. | <sub>4</sub> δ' ἀργαλέω ἔχετ' ἄσθματι <sub>16</sub>              | et lui, il suffoquait douloureusement,                                     |    |
| f. | <sub>17</sub> κῆρ ἀπινύσσων <sub>24</sub>                        | l'esprit inconscient,  |    |
| g. | <sub>1</sub> αἶμ' ἐμέων <sub>6</sub> ,                           | en vomissant du sang,  | 11 |
| h. | <sub>7</sub> ἐπεὶ οὐ μιν ἀφαιρότατος βάλ' Ἀχαιῶν <sub>24</sub> . | parce que ce n'était pas le plus faible<br>des Achéens qui l'avait frappé, |    |
| i. | <sub>1</sub> Τὸν δὲ ἰδὼν ἐλέησε <sub>11</sub>                    | En le voyant il eut pitié,   | 12 |
| j. | <sub>12</sub> πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε <sub>24</sub> ,            | le père des hommes et des dieux,   |    |
| k. | <sub>1</sub> δεῖνὰ δ' ὑπόδρα ἰδὼν <sub>10</sub>                  | et le regard en dessous, terrible,   | 13 |
| l. | <sub>11</sub> Ἥρην πρὸς μῦθον ἔειπεν <sub>24</sub> .             | il adressa ces mots à Héra.  |    |
- Ο 9–13 [Bakker 1997a:192]

Aussi la différence de SI concorde-t-elle avec le degré de routinisation de la formule : dans le premier cas, elle a toute sa force signifiante, tandis que dans le second, elle ne sert plus à remplir sa fonction première, et l'utilisation de la formule de l'UI j est déclenchée automatiquement par l'emploi de la *staging formula* qui la précède [Bakker 1997a:193]. Synchroniquement, cependant, l'emploi d'un <TopR> lexical est également motivé par les conditions discursives générales du passage : le contexte de 6.9 est celui de la reprise d'un fil narratif interrompu (le retour à la narration, après le paragraphe décrivant la situation sur le champ de bataille), dont on a vu qu'il s'agissait d'un des contextes dis-

cursifs typiques de l'emploi des <TopR><sup>17</sup>. Comme ce procédé est aussi attesté en prose classique, il est difficile de savoir si l'on a affaire réellement à une routinisation, ou simplement à deux constructions homonymes, en tout cas à l'écrit. Quoiqu'il en soit, l'identité formelle de ces deux énoncés masque bien une différence dans le statut de la formule nom + épithète employée.



En somme, le style apériodique d'Homère exige bien une syntaxe différente de celle du grec classique, qui puisse rendre compte des rapports de cadrage et d'addition entre UI. Cependant, cela ne remet pas en cause le principe de l'expression de la SI par l'ordre des mots : la notion de point de complétion possible permet de tenir compte à la fois de la progression négociée au fur et à mesure d'une UI à l'autre, et des constructions syntaxiques et informationnelles que ces UI en viennent à exprimer.

---

17. Voir p. 207 sq.

### 6.1.2 Enjambement et description

Je vais m'intéresser à présent à un vieux problème de la philologie homérique, qui au premier abord n'a pas grand rapport avec l'ordre des mots, à savoir la nature de la description homérique et son rôle dans l'économie générale du récit épique. Je me concentrerai sur un aspect particulier de cette question : la syntaxe de la description, ou plus exactement la dynamique d'apparition du descriptif dans le discours épique.

On peut en effet distinguer deux aspects de la syntaxe du descriptif : d'une part, sa syntaxe interne, qui détermine comment la description est construite, c'est-à-dire comment s'enchaînent les différents éléments qui la composent ; d'autre part, sa syntaxe externe, qui détermine comment le passage descriptif s'intègre dans le discours épique, c'est-à-dire comment on passe de la dominante narrative à la dominante descriptive. C'est le second aspect qui m'occupera ici. En effet, la syntaxe de la description est intimement liée à son expression dans l'hexamètre. Plus précisément, j'entends montrer que la description est liée à l'usage de l'enjambement. Il convient donc d'en passer par l'examen de quelques problèmes théoriques posés par l'enjambement chez Homère (6.1.2.1), avant d'aborder le rôle du rejet de l'adjectif dans le surgissement du descriptif (6.1.2.2).

#### 6.1.2.1 Enjambement, oralité et unités d'intonation

**Enjambement nécessaire et enjambement apériodique** L'étude de l'enjambement a été au cœur de la recherche sur le caractère traditionnel et oral de la poésie homérique dès le commencement<sup>18</sup> : Parry [1929], le premier, a eu l'idée d'établir une distinction entre enjambement NÉCESSAIRE et enjambement APÉRIODIQUE, et d'en faire la pierre de touche du style traditionnel oral, en montrant qu'il existait une corrélation entre le second type et la composition formulaire. Parry s'appuie sur la caractérisation du style homérique par Denys d'Halicarnasse comme ἀπερίοδος (exemple 6.10), dans l'analyse qu'il fait de la description de la porcherie d'Eumée (ξ 6–7)<sup>19</sup>.

6.10 Κάπειτα ὁ ἔξις νοῦς ἀπερίοδος ἐν κώλοισ τε καὶ κόμμασι λεγόμενος· ἐπιθεῖς γὰρ « περισκεπτῶ ἐνὶ χώρῳ », πάλιν ἐποίσει « καλή τε μεγάλη τε » βραχύτερον κώλου κομμάτιον, εἶτα « περιδρομος » ὄνομα καθ' ἑαυτὸ νοῦν τινα ἔχον. Εἶθ' ἔξις τὰ ἄλλα τὸν αὐτὸν κατασκευάσει τρόπον. DH. Comp. 17.82–90

18. Pour une histoire de la question, voir Higbie [1990: 4–19].

19. Pour le texte homérique que Denys commente, voir l'exemple 6.45, p. 512.

Puis, l'idée suivante est apériodique, exprimée en *côla* et en fragments : après avoir ajouté « dans un lieu dégagé », il met encore « vaste et beau », un fragment plus court qu'un *côlon*, et puis « circulaire », un mot qui porte un sens à lui tout seul. Et le reste est construit de la même façon.

Ce style apériodique correspond à ce qu'Aristote appelle λέξις ειρομένη<sup>20</sup>, et qui est défini par l'absence d'un τέλος inhérent à l'énoncé. C'est le degré de complétion de ce τέλος lorsque l'on atteint la fin du vers qui détermine la nature de l'enjambement. On retrouve ici la notion de point de complétion possible développée par Auer [1992]<sup>21</sup> : l'enjambement est apériodique si l'énoncé a atteint un point de complétion possible à la fin du vers, il est nécessaire si ce n'est pas le cas. Parry définit donc l'enjambement apériodique de la façon suivante (6.11).

6.11 The verse [ends] with a word group in such a way that the sentence, at the verse end, already gives a complete thought, although it goes on the next verse, adding free ideas by new word groups. [Parry 1929: 253]

Ce type d'enjambement peut prendre quatre formes, selon la classe syntaxique de l'élément en rejet : 1° soit c'est une « *free verbal idea* » qui est ajoutée (clause subordonnée, participiale, génitif absolu) ; 2° soit une « *adjectival idea* » décrivant un nom du vers précédent ; 3° soit une idée adverbiale se rapportant à une action énoncée dans le vers précédent ; 4° soit enfin « *a word or phrase or clause of the same grammatical structure as one of the foregoing verse* », lié à ce dernier par une conjonction [Parry 1929: 255–256].

**Les quatre degrés de l'enjambement** Cependant, comme le montre Higbie [1990: 4–27], à la suite de Kirk [1966], une telle distinction ne rend pas compte de la diversité des types d'enjambement chez Homère. Aussi propose-t-elle une autre classification, plus nuancée, en quatre catégories, dont je donne chaque fois un exemple :

1. l'enjambement PAR ADDITION (*adding*), qui correspond à l'enjambement apériodique de Parry et à l'enjambement progressif de Kirk [Higbie 1990: 32–41], se divise lui-même en deux sous-catégories selon qu'il est (a) INTERNE, si l'addition se fait dans la même proposition (exemple 6.12), ou (b) EXTERNE, quand avec l'élément ajouté, une nouvelle proposition commence (exemple 6.13) :

6.12 Μηδ' ἔτι Τηλεμάχοιο πατήρ κεκλημένος εἶην  
εἰ μὴ ἐγὼ σε λαβὼν ἀπὸ μὲν φίλα εἴματα δύσω,  
χλαῖνάν τ' ἠδὲ χιτῶνα, τὰ τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει. B 260–262  
Qu'on ne m'appelle plus le père de Télémaque, si je ne t'attrape pas pour t'ôter tous tes vêtements, manteau, tunique, et ce qui couvre ta virilité.

20. Voir ci-dessus p. 475 sq.

21. Voir ci-dessus p. 483.

- 6.13 Ἄμφι δέ μιν κλαγγή νεκύων ἦν οἰωνῶν ὥς,  
**πάντοσ' ἀτυζομένων.** λ 605-606  
 Autour de lui, la clameur des morts était comme celle des oiseaux, fuyant de toutes parts.

2. l'enjambement CLAUSAL (que Kirk [1966] appelle périodique), qui se produit quand la clause ajoutée est annoncée dans le vers précédent, et qui peut être lui aussi INTERNE, mais très rarement (exemple 6.14), ou EXTERNE (exemple 6.15) [Higbie 1990 : 41-47].

- 6.14 Ἐπει οὐδὲ μὲν οὐδὲ ἔοικε  
 δῆμον ἐόντα παρ᾽ ἐξ ἀγορευέμεν, οὐτ' ἐνὶ βουλῇ  
**οὔτέ ποτ' ἐν πολέμῳ,** σὸν δὲ κράτος αἰὲν ἀέξειν· M 212-214  
 C'est qu'il n'est vraiment pas convenable, quand on est du peuple, de te contredire, ni au conseil, ni non plus à la guerre : il faut toujours augmenter ton pouvoir.

- 6.15 Ἄλλ' ὅτε δὴ μύθους καὶ μῆδεα πᾶσιν ὕφαινον,  
**ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευε.** Γ 212-213  
 Mais quand ils tissaient ensemble leurs mots et leurs idées, alors là Ménélas parlait avec aisance.

3. l'enjambement NÉCESSAIRE (ou intégral selon Kirk [1966]), lorsque l'un au moins des éléments essentiels de la clause (sujet+verbe intransitif ou verbe transitif+objet) n'est donné qu'après la fin du vers où sont énoncés les autres (exemple 6.16) [Higbie 1990 : 48].

- 6.16 Οἱ δ' ἄλλοι πάντες δίδοσαν, πλήσαν δ' ἄρα πῆρην  
**σίτου καὶ κρειῶν.** ρ 411-412  
 Les autres lui firent tous l'aumône, et finirent par remplir sa besace de pain et de viandes.

4. l'enjambement VIOLENT, dans lequel la fin de vers sépare soit le matériau introducteur de la clause, soit une épithète de son nom<sup>22</sup>, soit une préposition de son objet [Higbie 1990 : 51].

- 6.17 ἼΗ καὶ ἀνακλινθεὶς πέσεν ὕπτιος, αὐτὰρ ἔπειτα  
 κείτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα. ι 371-372  
 À ces mots, il se renversa et tomba sur le dos ; ensuite, il resta étendu, penchant sa nuque épaisse.

Les catégories 2 à 4 correspondent à ce que Parry appelle enjambement nécessaire. Comme on le voit, le principe de classification de Higbie repose tout entier sur ce qu'elle appelle «*the degree of expectation or of grammatical need for what follows*» [Higbie 1990 : 28], et qu'elle décrit comme suit (6.18).

- 6.18 If the sentence could have ended with the verse end but did not, then the next verse follows in adding enjambement ; if the sentence is incomplete at verse end, then the enjambement is clausal, necessary, or violent. [Higbie 1990 : 28]

22. Dans cet ordre-ci, évidemment : si une épithète se trouve dans le vers suivant, il s'agit d'un enjambement par addition de type externe (1b).

C'est-à-dire qu'une équivalence est posée entre l'attente de l'auditeur et la nécessité de la structure grammaticale : la complétion d'une structure grammaticale est présentée comme un besoin, et les enjambements clausal, nécessaire et violent se distinguent par la nécessité plus ou moins grande de l'élément grammatical qui vient à manquer dans un vers. Cette phénoménologie de l'attente grammaticale sous-tend, semble-t-il, l'étude de Higbie, et se rapproche des notions de « plaisir » et de « déplaisir » qu'Aristote attribuait, dans la *Rhétorique*, respectivement à la λέξις εἰρομένη et à la λέξις κατεστραμμένη, comme on l'a vu plus haut ; en tout cas, elle accrédite l'idée qu'un énoncé a un τέλος déterminé et toujours prévisible. C'est la prévisibilité de ce τέλος et l'attente qu'il suscite qui détermine les quatre degrés de nécessité de l'enjambement. Par conséquent, le premier type, l'enjambement par addition, forme bien une catégorie à part, puisqu'il n'y a pas d'attente du tout, l'énoncé pouvant se terminer à la fin du vers, et les types 2 à 4 ne représentent qu'une variation de degré de la même attente syntaxique<sup>23</sup>.

**Syntaxe statique et syntaxe dynamique de l'enjambement** L'objet principal des recherches de Parry [1929], Kirk [1966] et Higbie [1990] n'est pas simplement de mesurer le taux d'enjambement chez Homère : la prédominance du type apériodique est considérée, par tous ces auteurs, comme la marque distinctive d'une composition orale. Les statistiques de Higbie [1990] sur un corpus très large confirment d'ailleurs entièrement les statistiques partielles de Parry [1929] : il y a une corrélation entre la composition formulaire et le type d'enjambement utilisé. Il n'y a pas lieu, évidemment, de revenir sur ces résultats<sup>24</sup>. Néanmoins, j'aimerais soulever un paradoxe dans la démonstration de Higbie, qui se retrouve d'ailleurs dans celle de Parry : bien qu'ils entendent prouver les racines orales de la pratique de l'enjambement chez Homère, ils s'appuient tous deux sur une conception de la clause qui est dépendante de la grammaire statique de l'écrit, et ne convient pas à la syntaxe dynamique de la langue homérique. Comme on l'a vu, la notion de τέλος propre au mouvement de l'énoncé oral se laisse appréhender en termes de points de complétion potentiels : ce n'est pas parce que l'énoncé continue qu'il ne pouvait pas s'arrêter à la fin du vers. Ce que Parry et Higbie admettent pour l'enjambement apériodique est en fait valable également pour la plupart des autres types d'enjambement. Ainsi, selon les critères de Higbie, l'exemple 6.19 représente un enjambement nécessaire, puisque le verbe δέδημητο (v. 6) est séparé de son sujet αὐλή (v. 5) par l'enjambement.

23. L'enjambement par addition étant celui qui m'intéresse ici, je reprendrai dans la suite de cette étude les termes de Parry (apériodique/nécessaire), sans toujours distinguer entre les trois degrés d'enjambement nécessaire qu'a établis Higbie.

24. Cependant, si, comme je le crois, on a raison de suivre Bakker [1997a] qui considère l'idiome épique avant tout comme une stylisation de la langue orale, l'accent peut être mis sur les procédés de segmentation de l'énoncé de la langue orale plutôt que sur les mécanismes de mémorisation et de production des formules.

- 6.19 Τὸν δ' ἄρ' ἐνὶ προδόμῳ εὖρ' ἤμενον, ἔνθα οἱ αὐλή  
 ὑψηλὴ δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ. ξ5-6  
 Il le trouva devant l'entrée, assis, à l'endroit où il avait sa cour, bâtie en hauteur, dans un  
 endroit dégagé.

Le problème est que l'enjambement correspond à un point de complétion syntaxique possible : l'énoncé ἔνθα οἱ αὐλή n'a pas besoin du verbe pour être complet syntaxiquement, comme l'atteste l'exemple 6.20.

- 6.20 Ἐνθα μοι ἵπποι  
 δώδεκα θήλειαι, ὑπὸ δ' ἡμίονοι ταλαεργοὶ  
 ἀδμητες· τῶν κέν τιν' ἐλασσάμενος δαμασαίμην. δ 635-637  
 J'ai là des chevaux, douze juments, qui nourrissent des mules patientes, jamais domp-  
 tées ; je voudrais en ramener une pour la dompter.

Il n'y a pas lieu de considérer que le verbe δέδμητο, par une sorte d'action rétrospective, rend nécessaire un enjambement qui, sans cela, serait seulement additif. Du point de vue du déroulement oral de la phrase, le verbe δέδμητο n'est pas le τέλος de la proposition, puisque la proposition pourrait s'en passer et être complète sans lui. Du point de vue de la SI, on pourrait évidemment concevoir que αὐλή ὑψηλή est un <FocR>, suivi du verbe présupposé δέδμητο ; mais il est préférable d'y voir deux assertions, dont l'une établit l'existence de la cour, et l'autre sa hauteur. Il est donc faux d'affirmer que dans ce cas il s'agit d'un enjambement nécessaire. La perspective doit être renversée : la fin de vers, dans ce cas, est justement le signe qu'il y a deux assertions et non une. Il en va de même pour la catégorie, très discutable, de l'enjambement violent (la terminologie est révélatrice de la perspective statique adoptée par Higbie). Ainsi, on a vu que le matériau introducteur, comme αὐτὰρ ἔπειτα dans l'exemple 6.17 ci-dessus, correspond justement aux UI régulatrices décrites par Chafe<sup>25</sup>. Il n'y a donc pas lieu de considérer leur séparation prosodique d'avec la clause comme une irrégularité violente.

L'oralité du discours homérique exige donc, comme je l'ai rappelé, une grammaire dynamique, qui tienne compte de son déroulement dans le temps. On n'est pas à même de décrire correctement le mouvement de la phrase homérique à l'aide d'une syntaxe statique comme celle que pratique Higbie (malgré ses efforts pour prendre en compte l'horizon d'attente grammatical de l'auditeur), et où la clause ne fait que remplir un programme qu'on peut toujours anticiper (προνοεῖν, comme dit Aristote). La conséquence en est que l'anticipation de l'auditeur est un processus incrémentiel, toujours recommencé, à mesure que l'énoncé avance d'un point de complétion possible à un autre. La différence avec l'approche de Higbie est que, dans cette perspective, tous les enjambements sont, d'une manière ou d'une autre, des enjambements apériodiques. On rejoint donc ici la conclusion de Bakker [1997a:152-155], pour qui la notion d'enjambement n'est valable que si une UI s'étend sur

25. Voir ci-dessus la section 4.1.3.1, p. 272 sq.

plus d'un vers. Cependant, pour moi, la séparation par une fin de vers d'un <FocR> et du verbe est conforme à la partition en UI<sup>26</sup>, et plusieurs de ses exemples d'antimétrie me paraissent tout à fait réguliers de ce point de vue. J'aurais donc tendance à aller encore plus loin que Bakker sur ce point : du point de vue des points de complétions syntaxiques possibles, l'enjambement n'existe que marginalement chez Homère. On pourrait même dire que la tâche est plutôt de chercher à comprendre pourquoi deux éléments séparés par une fin de vers se trouvent dans deux UI distinctes, plutôt que d'analyser le résultat comme une discordance entre domaines syntaxiques et domaines prosodiques.

**Enjambement et intonation** Il est possible, d'autre part, de questionner la méthode de Parry et Higbie d'un autre point de vue, en avançant un argument qui va, apparemment, à rebours de ce que je viens de dire. Après avoir affirmé que tous les enjambements, chez Homère, étaient additifs, j'aimerais en effet montrer que tous les enjambements sont nécessaires. Plus exactement, si la partition prosodique impliquée par l'enjambement peut s'expliquer sur le plan syntaxique comme la présence d'un point de complétion possible, du point de vue de l'auditeur l'anticipation que quelque chose va suivre est en revanche facilitée par l'intonation de l'énoncé. Il est assez surprenant que Higbie, qui vise à démontrer l'oralité de la composition homérique, ne tienne guère compte de la situation d'énonciation que cette composition suppose, à savoir la performance orale. Or cette situation me semble fondamentale pour comprendre l'usage de l'enjambement chez Homère. De ce point de vue, l'attente provoquée chez l'auditeur par tous les types d'enjambement est comparable à ce que Stanislavski [1984] appelle « *l'exigence de la virgule*<sup>27</sup> » (6.21).

- 6.21 Il est remarquable que la virgule possède cette qualité miraculeuse. Sa courbe [d'intonation], presque aussi sûrement qu'un geste annonciateur, avertit les auditeurs qu'il leur faut attendre patiemment la fin d'une phrase inachevée. [...] Il y a quelque temps, j'étais en train d'expliquer à la nouvelle bonne qu'il fallait accrocher la clef de la porte d'entrée à un certain endroit, et je lui disais : « Hier soir, quand je suis rentré, j'ai vu la clef dans la serrure, ... » Ayant laissé ma voix s'élever, j'oubliai ce que j'avais à lui dire, je cessai de parler, et j'entrai dans mon bureau. Il s'écoula bien cinq minutes, puis j'entendis frapper à ma porte. La bonne passa la tête par l'entrebâillement, son regard était plein de curiosité, son visage était un véritable point d'interrogation. « J'ai laissé la clef dans la serrure... et alors ? » demanda-t-elle. Ainsi, vous voyez que l'intonation montante provoquée par la virgule avait produit un effet capable de durer cinq bonnes minutes et exigeait la continuation de la phrase descendant jusqu'au son de la période finale. Ceci, **cette exigence de la virgule**, ne pouvait se résoudre autrement.

[Stanislavski 1966:137-138]

26. Voir p. 379 sq.

27. Paradoxalement il s'agit bien là d'une considération portant sur l'intonation orale, non sur un signe de ponctuation écrit.



On retrouve dans ce texte la notion aristotélicienne d'un  $\tau\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$  dont l'auditeur attend, exige même l'accomplissement, mais déplacé du plan de la logique syntaxique à celui de la manifestation phonique de l'énoncé. En termes linguistiques, la courbe de la virgule décrite par Stanislavski correspond à ce que l'on appelle «montée de continuation» (*continuation rise*). Or, il se trouve que les recherches de Danek & Hagel [1995] sur la mélodie de l'hexamètre homérique<sup>28</sup> semblent montrer que l'enjambement est lié à une courbe mélodique montante en fin de vers, ou en tout cas, une absence de courbe descendante qui indiquerait la fin de l'énoncé.

- 6.22 Starkes Enjambement bedeutet, daß der fallende Teil eines Melodiebogens in den Beginn des folgenden Verses verschoben ist und der Vers mit einem Gipfel endet. Damit ist auch das Enjambement melodisch markiert, nicht dadurch, daß die Pause zwischen den Versen entfällt. [Danek & Hagel 1995:15]

L'existence d'un tel marquage mélodique, qui permettait de lier ensemble des unités syntaxiques alors même qu'une fin de domaine métrique obligatoire était atteinte, est extrêmement importante pour l'étude de l'enjambement chez Homère : elle nivelle les différents types d'enjambements en leur affectant à tous un même trait distinctif, une élévation de la voix qui est le pendant musical de la montée de continuation. C'est en ce sens qu'on peut affirmer que tous les enjambements sont nécessaires sur le plan de l'énonciation : la montée de continuation, ou son expression dans la mélodie du vers, signale à l'auditeur la présence d'un enjambement, et de ce point de vue il est égal que l'élément manquant, pour ainsi dire, à la fin du premier vers, soit essentiel ou non à la syntaxe de la proposition, c'est-à-dire qu'on ait atteint ou non un point de complétion syntaxique possible.

En somme, force est de constater que la diversité de l'enjambement chez Homère est problématique. D'une part, du point de vue syntaxique, si l'on prend en compte l'oralité constitutive de la syntaxe homérique, on doit accorder une plus grande place encore à l'enjambement additif. D'autre part, sur le plan de la performance orale, tout enjambement acquiert par l'intonation (réalisée au travers de la mélodie) qui lui est intimement liée un caractère nécessaire. Ces deux points de vue concordent pour atténuer les différences entre les types d'enjambements.

28. Le principe de reconstitution consiste à mesurer pour chaque position de l'hexamètre le taux moyen d'oxytons. On obtient ainsi une courbe qu'il est possible de traduire en une mélodie [Hagel 1994, 2004a:16]. La reconstitution est confirmée par la comparaison des mélodies dans la poésie épique française médiévale, yougoslave, et kalévalienne [Hagel 2004a:18-20].

## 6.1.2.2 Adjectif en rejet et mode descriptif

Que tous les enjambements aient le même caractère additif et le même degré de nécessité ne signifie pourtant pas qu'ils soient équivalents. On gagnerait à réintégrer dans la description de ce phénomène les distinctions opérées par Parry [1929] à l'intérieur de l'enjambement apériodique et que la classification de Higbie [1990] avait supprimées : les enjambements peuvent se décrire de façon fonctionnelle, selon la nature de l'élément qui est prolongé par-delà la fin du vers<sup>29</sup>. Le critère de distinction est donc fondé sur la fonction de l'enjambement et l'effet qu'il permet de produire : ce n'est pas la même chose que de donner une expansion à une clause, un verbe ou un nom, parce que la progression du discours n'est pas la même dans chaque situation. En particulier, Homère fait un usage abondant, qui a été plusieurs fois remarqué [La Roche 1867, Bassett 1926, Edwards 1966, Russo 1994] de l'ADJECTIF APPOSÉ EN REJET pour introduire une description. Plus exactement, je voudrais soutenir que cette construction, qui combine une construction grammaticale avec une position métrique, sert de signal au surgissement du discours descriptif dans le discours narratif.

**Données statistiques** Pour tester cette hypothèse, j'ai effectué un relevé exhaustif des 562 adjectifs en rejet dans l'*Iliade*. Parmi eux, 376 (66,90 %) ont eux-mêmes une valeur descriptive, c'est-à-dire qu'ils dénotent une propriété physique (visible, audible) de leur référent, ou son effet sur les humains (par exemple *καλός* ou *δεινός*). Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que l'adjectif en rejet est le plus souvent suivi d'une expansion à propos du même référent : un autre adjectif coréférent, un participe, un verbe fini, ou une nouvelle clause (relative ou coordonnée). C'est ce qui se produit 421 fois (74,91 %) ; de plus, 270 de ces expansions (64,13 %) sont des descriptions. L'adjectif en rejet sert donc à embrayer sur une continuation du discours centré sur son référent : il introduit une expansion dans  $\frac{3}{4}$  des occurrences, et lorsque c'est le cas, cette expansion est une description dans  $\frac{2}{3}$  des emplois.

Formellement, l'expansion descriptive peut être très brève, avec l'ajout d'un seul adjectif (exemple 6.23), mais le plus souvent, il s'agit d'une expansion clausale qui va jusqu'à la fin du vers, voire au-delà. Celle-ci peut prendre la forme d'une clause coordonnée (exemple 6.24) ou d'une participiale (exemple 6.24).

6.23 Χρυσὸν δ' αὐτὸς ἔδυνε περὶ χροῖ, γέντο δ' ἰμάσθλην  
**χρυσείην** *εὐτυχτον*, ἐοῦ δ' ἐπεβήσεται δίφρου.

N25-26

Lui-même revêtit son corps d'or, saisit son fouet, en or, bien solide, et monta sur son char.

29. Voir ci-dessus p. 489.

- 6.24 Κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὐτυκτον ἔθηκεν  
**ἴππουριν**· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν. Γ 336–337  
 Sur sa tête puissante il plaça un casque bien solide garni de crins : terrible le panache  
 flottait par-dessus.
- 6.25 ... αὐτῶν θ' ἠρώων ἀγορὰς καὶ τείχεα μακρὰ  
**ὕψηλά**, σχολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι. η 44–45  
 ... les assemblées des héros eux-mêmes, et les hauts remparts, élevés, hérissés de palis-  
 sades, spectacle étonnant.

L'adjectif en rejet possède donc une fonction connective, particulièrement employé pour l'introduction d'une description, brève ou longue. Il y a là comme un procédé qui fait basculer l'énoncé d'une dominante narrative ou argumentative (c'est-à-dire logique et transformationnelle) à une dominante descriptive<sup>30</sup>. Il se produit donc, comme l'a montré Létoublon [1998a], un «décrochement syntaxique» (même si j'aurais tendance à attribuer ce décrochement au rejet de l'adjectif plutôt qu'à la clause relative), qui permet de changer de mode discursif.

L'association entre enjambement de l'adjectif et description est si prégnante qu'on retrouve dans certaines descriptions la même construction à la fois pour introduire la description générale et pour introduire un gros plan sur un détail enchâssé dans la description. Ainsi, dans l'exemple 6.26, la description de la baraque d'Achille est introduite par l'adjectif en rejet *ὕψηλήν*, qui embraye sur une clause relative décrivant la construction du bâtiment. Mais à l'intérieur de la description, la barre de porte a droit à un développement particulier, qui est introduit à l'aide de l'adjectif en rejet *εἰλάτινος*.

- 6.26 Ἄλλ' ὅτε δὴ κλισίην Πηληϊάδεω ἀφίκοντο  
**ὕψηλήν**, τὴν Μυρμιδόνες ποίησαν ἄνακτι  
 δοῦρ' ἐλάτης κέρσαντες· ἀτὰρ καθύπερθεν ἔρεψαν 450  
 λαχνήεντ' ὄροφον λειμωνόθεν ἀμήσαντες·  
 ἀμφὶ δέ οἱ μεγάλην αὐλήν ποίησαν ἄνακτι  
 σταυροῖσιν πυκνοῖσι· θύρην δ' ἔχε μῦνος ἐπιβλήης  
**εἰλάτινος**, τὸν τρεῖς μὲν ἐπιρρήσεσκον Ἀχαιοί,  
 τρεῖς δ' ἀναοίγεσκον μεγάλην κληῖδα θυράων 455  
 τῶν ἄλλων· Ἀχιλεὺς δ' ἄρ' ἐπιρρήσεσκε καὶ οἶος·  
 δὴ ῥα τόθ' Ἑρμείας ἐριούνιος ᾤξε γέροντι. Ω 448–457

Mais lorsqu'ils arrivèrent à la baraque du Péléide, haute, que les Myrmidons avaient construite pour leur prince, en taillant des poutres de pin ; par dessus, ils l'avaient recouverte de roseaux duveteux qu'ils avaient ramassés dans un marais ; ils l'avaient entourée d'une grande cour, avec des pieux serrés ; la porte était fermée par une barre unique, en sapin : il fallait trois Achéens pour la pousser, trois pour l'ouvrir, ce gros verrou de la porte ; mais Achille, lui, il le poussait tout seul ; donc, à ce moment-là, le doux Hermès ouvrit au vieillard.

30. Précisons ici que la notion de description chez Homère comprend également un élément narratif, celui que Minchin [2001:119–120] appelle *history* et qui exprime l'histoire de la fabrication ou de la transmission de l'objet décrit. Mais on ne peut, à mon avis, séparer cet élément narratif du reste de la description.

Outre le type d'enchâssement de la construction descriptive, représenté par l'exemple 6.26, on rencontre des accumulations de la même construction au sujet du même référent, comme dans l'exemple 6.27.

- 6.27 Οἱ δ' ἴσαν· ἦρχε δ' ἄρά σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη  
 ἄμφω χρυσεῖω, χρύσεια δὲ εἵματα ἔσθην,  
 καλῶ καὶ μεγάλω σὺν τεύχεσιν, ὧς τε θεῶ περ  
 ἀμφὶς ἀριζήλω· λαοὶ δ' ὑπ' ὀλίζονες<sup>31</sup> ἦσαν. Σ<sub>516-519</sub>
- Les autres étaient en marche ; ils étaient conduits par Arès et Pallas Athéna, tous deux en or, portant des vêtements d'or, beaux et grands avec leurs armes, comme sont les dieux, visibles de toute part ; les soldats en-dessous avaient l'air plus petits.

La troisième occurrence de la construction donne une idée de la variété des continuations descriptives possibles : la description des soldats représentés plus petits que les dieux sur le bouclier est, sémantiquement, une explication du syntagme adjectival en rejet ἀμφὶς ἀριζήλω ; il s'agit bien d'une assertion qui porte encore sur les dieux eux-mêmes.

**Cadrage, addition** Du point de vue syntaxique, la syntaxe du cadrage et de l'addition que propose Bakker [1997a] pour définir les relations entre UI dans le discours homérique<sup>32</sup> est particulièrement apte à rendre compte du fonctionnement de la description. On se souvient que les UI peuvent toujours servir de cadre à celles qui s'additionnent à elles. Ainsi, un référent pris dans un segment narratif peut donner lieu à une expansion qui s'insère dans le cadre qui vient d'être posé. Celle-ci procède généralement en deux étapes : d'abord, l'adjectif en rejet permet, par un effet de gros plan, de concentrer le discours sur un référent, tout en produisant une description minimale ; cette nouvelle UI peut ensuite servir de cadre à une description étendue. La forme maximale de cette structure est bien sûr celle des premiers vers de l'*Iliade* (exemple 6.28) : les UI a–b assertent que la colère d'Achille (μῆνιν) est le thème du poème ; puis, par le biais de l'adjectif en rejet οὐλομένην dans l'UI c, le récit peut commencer à se déplier à partir de l'UI d.

- 6.28 a. <sub>1</sub>Μῆνιν ἄειδε θεὰ<sub>10</sub> Chante la colère, déesse, 1  
 b. <sub>11</sub>Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος<sub>24</sub> du Péléide Achille,  
 c. <sub>1</sub>οὐλομένην<sub>6</sub> [colère] catastrophique, 2  
 d. ἧ μὲν ἰὺν Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε<sub>24</sub>... qui causa tant de maux aux Achéens A<sub>1-2</sub>

L'analyse de cette construction comme une séquence d'UI qui entrent dans des rapports mutuels de cadrage et d'addition permet en outre de ne pas exclure certains exemples où l'adjectif pourrait être construit autrement selon une perspective syntaxique statique. Ainsi, dans l'exemple 6.29,

31. Je suis l'avis de Chantraine [GH §2.118], qui considère avec raison, après Leumann [1950:72], que ὑπολίζονες ne peut pas signifier «un peu plus petits», car ce sens de ὑπό n'est pas attesté par ailleurs chez Homère. On peut ajouter que cela ne fait de toute façon guère sens dans le contexte.

32. Voir ci-dessus p. 477 sq.

l'analyse traditionnelle pourrait faire de δεινόν une apposition au sujet de νεύοντα, voire un neutre adverbial se rapportant à ce verbe. Une analyse par UI montre qu'il n'en est rien, et qu'il s'agit là de la construction descriptive normale : l'unité b pose le cadre, l'unité c le resserre pour introduire la description des unités d-e, et νοήσας est plus judicieusement interprété, dans le mouvement propre à la phrase homérique, comme une reprise et une précision de ταρβήσας (unité a).

6.29	a.	<sub>1</sub> ταρβήσας χαλκόν τε <sub>11</sub>	... effrayé par le bronze,	469
	b.	<sub>12</sub> ἰδὲ λόφον ἰπποχαίτην <sub>24</sub>	et par le panache de crin,	
	c.	<sub>1</sub> δεινόν <sub>4</sub>	terrible,	470
	d.	<sub>4</sub> ἀπ' ἀκροτάτης κόρυθος <sub>14</sub>	tout au sommet du casque,	
	e.	<sub>15</sub> νεύοντα νοήσας <sub>24</sub>	en le voyant osciller.	Z 469-470

De même, certaines occurrences d'enjambement que Parry ou Higbie auraient classés parmi les enjambements nécessaires se révèlent en fait additifs dans une analyse dynamique.

6.30	a.	<sub>1</sub> Ἐν δὲ θρόνοι περὶ τοῖχον <sub>11</sub>	Dedans [il y a] des fauteuils le long du mur,	95
	b.	<sub>12</sub> ἔρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα <sub>24</sub>	ils sont fixés de place en place,	
	c.	<sub>1</sub> ἔς μυχὸν ἔξ οὐδοῖο <sub>11</sub>	du fond jusqu'au seuil	96
	d.	<sub>12</sub> διαμπερές <sub>16</sub>	régulièrement,	
	e.	<sub>17</sub> ἔνθ' ἐνὶ πέπλοι <sub>24</sub>	où [il y a] dedans des tissus,	
	f.	<sub>1</sub> λεπτοῖ <sub>3</sub>	fins	97
	g.	<sub>4</sub> ἔϋννητοι <sub>10</sub>	bien-tissés,	
	h.	<sub>11</sub> βεβλήατο <sub>16</sub>	ils sont jetés [dessus],	
	i.	<sub>17</sub> ἔργα γυναικῶν <sub>24</sub>	travaux de femmes.	η 95-97

Ici encore, l'analyse par UI permet de mieux comprendre l'ordre de mots : βεβλήατο vient préciser la façon dont les πέπλοι sont posés sur les sièges, et n'est pas grammaticalement nécessaire<sup>33</sup>, puisque la phrase aurait pu rester nominale en s'arrêtant avant le verbe (par exemple après l'UI g). On ne peut donc pas voir dans l'enjambement des vers 95-96 un enjambement nécessaire, car il ne saurait y avoir d'attente de la part du public pour un verbe qui pourrait ne pas être prononcé. Βεβλήατο fonctionne donc comme un autre élément descriptif, qui remplit le cadre posé successivement par les unités d (cadre principal) et e (précision du statut descriptif de ce qui suit).

Sur le plan informationnel, l'adjectif en rejet permet de sélectionner un référent du discours, quel que soit son statut, et d'en faire le topique de la description. C'est donc une stratégie particulière de ratification : non seulement un référent est ratifié en tant que topique du segment discursif qui suit, mais la nature de ce segment est spécifiée. Évidemment, on ne peut pas aller jusqu'à dire que cette stratégie indique spécifiquement que l'expansion est descriptive (les contre-exemples sont trop nombreux<sup>34</sup>); mais elle indique en tout cas que ce qui suit est une expansion qui arrête le

33. Voir également l'exemple 6.19, p. 492.

34. À commencer par l'exemple 6.28. Notons néanmoins que le récit lui-même ne se déploie pas immédiatement : les vers 2-7 sont surtout un résumé des effets de la colère d'Achille. Le récit proprement dit ne commence qu'avec

cours de la narration, ne serait-ce que de façon fugace. L'expansion elle-même fournit alors un cadre à la reprise du récit, ce qui est indiqué généralement par l'emploi d'un <TopNR> anaphorique<sup>35</sup>, comme dans l'exemple 6.31.

- 6.31 Αἶας δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων σάκος ἦϋτε πύργον  
**χάλκεον** ἑπταβόειον, ὃ οἱ Τυχίος κάμει τεύχων  
 σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος Ἵλλη ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων,  
 ὃς οἱ ἐποίησεν σάκος αἰόλον ἑπταβόειον  
 ταύρων ζατρεφῆων, ἐπὶ δ' ὄγδοον ἦλασε χαλκόν.  
 Τὸ πρόσθε στέρνοιο φέρων Τελαμώνιος Αἶας  
 στή ῥα μάλ' Ἔκτορος ἐγγύς, ἀπειλήσας δὲ προσηύδα. H 219–225
- Ajax s'approcha, portant son bouclier semblable à une tour, en bronze, à sept peaux, que Tuchiaos lui avait fabriqué avec soin, le cordonnier, le meilleur qui vécut à Hylé, lequel lui avait fait un bouclier splendide, avec sept peaux de taureaux bien nourris, et avait ajouté une huitième couche de bronze. C'est en portant ce bouclier devant sa poitrine qu'Ajax fils de Télamon se tint tout prêt d'Hector et lui adressa ces paroles menaçantes.

Le mécanisme du <TopNR> anaphorique est particulièrement approprié dans un tel contexte, puisqu'il permet de ratifier le référent tel que sa représentation a été modifiée par la description qui vient d'en être donnée. Cela signifie également que la description n'a rien d'une digression ou d'une parenthèse : l'attention du narrateur progresse d'UI en UI de façon continue, et l'emploi du <TopNR> anaphorique augmenté d'une construction annulaire (Αἶας [...] φέρων σάκος ~ τὸ [...] φέρων Τελαμώνιος Αἶας) permet de prendre en compte la réalité discursive telle qu'elle s'est construite au fur et à mesure de la description [Bakker 1997a:121]. D'une certaine façon, le bouclier que porte Ajax au v. 224 n'est plus exactement le même que celui qu'il porte au v. 219 : en tant qu'objet du discours, la seconde occurrence est enrichie de toute la description qui vient d'en être faite.

**Le dépli descriptif** La pratique homérique correspond ainsi exactement à la modélisation de la description chez Hamon [1993], qu'il résume par la notion de dépli descriptif : l'adjectif en rejet permet d'isoler un référent pris dans la marche du récit, de l'en extraire et de *déplier* ses caractéristiques sensibles, symboliques et historiques. L'objet décrit, qu'Hamon appelle le pantonyme, parce qu'il contient en puissance l'ensemble de la description, est immobilisé pour être contemplé de plus près, et pendant ce temps la marche du récit s'interrompt. Il y a donc lieu, je crois, de nuancer l'affirmation de Bakker [1997a:57], selon laquelle « *ecphrasis as a discourse mode, distinct from narration, is an un-Homeric phenomenon* ». Non que je veuille contester le caractère visuel de la narration homérique<sup>36</sup> ; mais il me semble que la description proprement dite se présente bien sous la forme

la question du v. 8. On pourrait donc dire que la colère d'Achille est d'abord décrite de façon générale avant que d'être réellement racontée.

35. Voir la section 3.1.2.2, p. 162 sq.

36. De plus, l'exemple développé par Bakker est le récit de bataille, notamment les scènes d'ἀνδροκτασία, que leur

d'un mode différent du discours. Comme le rappelle Minchin [2001:104–105], le mode narratif est caractérisé par des relations de cause à effet et des successions d'actions et de réactions ; toutes relations qui sont absentes de la description, dont le principe organisateur est plutôt le catalogue et l'énumération. De plus, Hamon [1993:65] insiste sur le fait que la description se signale généralement par une « hypertrophie des procédés démarcatifs », et une multiplication des « signaux auto-référentiels ou métalinguistiques destinés à la rendre “remarquable” dans le flux textuel ». Il me semble que la fonction de l'adjectif en rejet est justement de démarquer la description du reste du discours, et qu'il s'agit, en somme, d'un signal métalinguistique du mode descriptif. De la même façon que les structures syntaxiques, au fur et à mesure que l'énoncé se déroule, projettent dans l'attente de l'auditeur leurs différentes continuations possibles [Auer 2009], de même l'adjectif en rejet projette l'attente d'une description.

Pour résumer, on peut représenter la construction descriptive de la façon suivante (6.32).

6.32 ..... Pantonyme<sub>i</sub> .....  
**Adjectif**<sub>i</sub> [ ..... DESCRIPTION .....  
 ..... ]  
 <TopNR><sub>i</sub> ..... REPRISE DU RÉCIT .....

On voit que l'enjambement *y* est doté d'une valeur fonctionnelle : c'est parce qu'il est en rejet que l'adjectif acquiert sa fonction démarcative qui lui permet d'introduire une description. La construction descriptive résulte donc à la fois de la syntaxe générale des UI, de l'emploi de l'adjectif et de sa position dans le vers.

## 6.2 EMPLOI MÉTANARRATIF DE L'ADJECTIF ΚΑΛΟΣ

L'ADJECTIF EN REJET LE PLUS FRÉQUENT dans le corpus est l'adjectif *καλός*. Or, il me semble que le sémantisme d'un tel mot, de même que celui de son équivalent français « beau », est très imprécis. La diversité des objets auxquels il se rapporte accroît encore cette imprécision. Néanmoins, le fait qu'il soit très souvent employé en rejet pour introduire une description indique que sa fonction rythmique est importante, voire qu'il ne s'agit là que d'une cheville métrique. Je voudrais faire apparaître ici qu'une attention plus poussée aux emplois de <sub>1</sub>*καλός* permet d'enrichir notre compréhension d'un adjectif apparemment dénué de sens.

### 6.2.1 L'emploi de *καλός* dans l'épopée

À l'occasion d'une critique de la notion de « *structural formula* », développée par Russo [1966], Hainsworth [1964:159] choisit justement pour exemple les emplois de <sub>1</sub>*καλός*, pour illustrer l'invalidité de la notion d'économie formulaire dans le cas de ce qu'il appelle « continuations », c'est-à-dire des structures grammaticales qui permettent à une phrase de se poursuivre d'un vers à l'autre. Les emplois de <sub>1</sub>*καλός* comme « *continuant epithet* » sont, selon lui, de trois types, chacun (sauf le troisième) donnant lieu à trois développements différents<sup>37</sup> :

1. <sub>1</sub>*καλός* seul, suivi (a) d'un nouvel énoncé, (b) d'une clause relative, (c) d'un participe ;
2. <sub>1</sub>*καλός* accompagné d'un autre adjectif, suivi (a) d'un nouvel énoncé, (b) d'une clause relative, (c) d'un participe ;
3. <sub>1</sub>*καλός* accompagné de deux autres adjectifs, suivis d'un nouvel énoncé (les catégories (b)–(c) ne sont pas attestées).

Selon Hainsworth, à un tel système de formules structurelles ne peut aucunement s'appliquer la notion cruciale d'économie, puisque les éléments qui s'ajoutent à <sub>1</sub>*καλός* n'appartiennent pas à la même catégorie grammaticale. Cependant, les exemples mêmes qu'il choisit montrent que ce qui suit <sub>1</sub>*καλός* consiste à chaque fois en un ou plusieurs éléments descriptifs qui se rapportent au même référent que <sub>1</sub>*καλός* : adjectif(s), clause relative ou participiale, nouvel énoncé en parataxe. Il y a

37. Ces trois catégories développent en fait la classification du LexHom [s.u. *καλός*].



donc une unité sémantique des éléments qui peuvent suivre *καλός*, mais pas d'unité métrique ni lexicale. Autrement dit,  $_1\text{καλός}$  est régulièrement employé dans la construction que j'ai dégagée dans la section 6.1.2, c'est-à-dire en rejet, pour resserrer un cadrage sur la description.

C'est à cette fonction de « *link word* » que Shipp [1978] a consacré à son tour un article, dans lequel il montre que  $_1\text{καλός}$ , « *especially when it stands alone [...] introduces a description which is often in the nature of a digression in the narrative* » [Shipp 1978:203]. Bien que son étude s'appuie sur de nombreux exemples, elle manque, me semble-t-il, de données statistiques mettant en valeur la fonction de  $_1\text{καλός}$  dans l'épopée, ainsi que d'une réflexion sur le sémantisme de cet adjectif que cet usage fonctionnel lui confère, notamment quand on le compare aux autres adjectifs descriptifs employés de la même façon en rejet pour introduire une description.

#### 6.2.1.1 Données statistiques

**Variété des référents** Il peut sembler utile de dresser un panorama de toutes les occurrences de *καλός* chez Homère. Cet adjectif est attesté 284 fois dans *Illiade* et *Odyssée* dans un sens proprement adjectival<sup>38</sup>. Sont qualifiés par cet adjectif des noms renvoyant à des réalités très diverses, mais qu'on pourrait cependant classer en sept catégories :

1. des objets manufacturés de tous types<sup>39</sup> : 166× (58,5 %) ;
2. des parties du corps<sup>40</sup> : 31× (11 %) ;
3. des personnages humains ou divins<sup>41</sup> : 31× (11 %) ;
4. des plantes et autres réalités de la nature<sup>42</sup> : 19× (6,5 %) ;
5. des animaux apprivoisés<sup>43</sup> : 17× (6 %) ;

38. C'est-à-dire qu'on en a exclu les 30 emplois du neutre adverbial singulier et pluriel, et les 5 emplois où *καλός* se rapporte à un pronom neutre se référant à une situation générale, qu'on peut rapprocher pour cette raison de l'emploi adverbial.

39. Cette catégorie compte 58 termes : *ἀέθλια*, *ἄλεισον*, *ἄμαξα*, *ἄξινη*, *ἀπήνη*, *ἄρματα*, *ἄσπις*, *αὐλή*, *δέπας*, *δίπλαξ*, *δίφροι*, *δῶμα*, *δῶρον*, *ἔθειραι*, *εἶματα*, *εἶρια*, *ἔντεα*, *ἐπαλξις*, *ἐπιθήματα*, *ἔρκεα*, *ζυγός*, *ζώνη*, *θρόνος*, *θύρετρα*, *κάνεον*, *κειμήλια*, *κληῖς*, *κνημίδες*, *κόρυς*, *κορώνη*, *κρήδεμνον*, *κρητήρ*, *λέβης*, *λέπαδνα*, *μεσόδμαι*, *νηϋς*, *ξινήϊα*, *πέδιλα*, *πέπλος*, *πλυνός*, *πόλεις*, *Ποσιδήϊον*, *πρόχοος*, *ράβδος*, *ρήγεα*, *σάκος*, *στεφάναι*, *σφαῖρα*, *τείχος*, *τεύχεα*, *τράπεζα*, *τρυφάλεια*, *φᾶρος*, *φάσγανον*, *φόρμιγξ*, *χηλός*, *χιτών* et *χλαῖνα*.

40. Cette catégorie comprend 10 termes : *εἶδος*, *μηροί*, *ὄψ*, *ὄμματα*, *παρήϊα*, *πλόκαμοι*, *πρόσωπα*, *σφυρά*, *φάεα* et *χρῶς*.

41. Dans cette catégorie, je compte 4 termes génériques *άνήρ*, *γυνή*, *θυγάτηρ* et *φῶς*, 6 pronoms différents, et 6 noms de personnages (*Ἄρης* et *Ἀθήνη*, *Ἀριάδνη*, *Γανυμήδης*, *Ἐνιπέυς*, *Ἐπικάστην*, *Ἡώς*, *Καστιάνειρα*, *Κλεοπάτηρ*, *Πολυδώρη*, *Πολυκάστη*, *Πολυμήλη*), soit en tout 20 personnages ou groupes de personnages différents.

42. Cette catégorie comprend 10 termes : *ἀστήρ*, *Βορέης*, *ἔρνος*, *νεφέλη*, *πλατάνιστος*, *ῥέεθρα*, *ῥοαί* et *ὔδωρ*.

43. On compte dans cette catégorie 7 termes : *βόες*, *ιερά* et *ιερήϊα* (toujours les victimes de sacrifice), *ἵπποι*, *κῶν*, *οἶες* et *πῶεα*.

6. des lieux, naturels ou non<sup>44</sup> : 13× (4,5 %) ;  
 7. des abstractions<sup>45</sup> : 6× (2,5 %).

On note immédiatement la disproportion énorme de la catégorie des objets manufacturés : presque deux tiers des attestations de *καλός* se rapportent à un nom de cette catégorie. *Καλός* n'est donc pas seulement, comme le dit Hainsworth [1964:163], « *the generic epithet of equipment* », mais de tous les objets manufacturés, bien qu'il faille admettre que les armes elles-mêmes sont sur-représentées dans cette catégorie, ce qu'on peut expliquer à la fois par le sujet des poèmes et par l'existence de formules extrêmement courantes comme *τεύχεα καλά* (22×) ou *ἔντεα καλά* (7×).

### 6.2.1.2 Sens et localisation

Si l'on considère la localisation de l'adjectif *καλός*, telle qu'elle est présentée dans le Tableau 6.1<sup>46</sup>, on constate que certaines catégories sont sur-représentées par rapport à la localisation des autres mots de forme métrique identique. La position initiale (1), immédiatement après la césure (11) et immédiatement après l'heptémimère (15) comptent toutes significativement plus d'occurrences de *καλός* que ce qu'on aurait pu attendre d'une répartition aléatoire ; en revanche, les positions 7 et 17 sont significativement moins fréquemment employées.

Or il y a, semble-t-il, une réelle différence d'emploi entre *καλός* placé en début de vers et *καλός* placé dans les autres positions. En effet, *καλός* sert d'épithète à plusieurs mots, auxquels il s'adjoint directement, dont les structures métriques sont les suivantes :

- 6.33 a. Forme — ∪ ∪ :  
*τεύχεα καλά* (19×), *δώματα καλά* (12×), *εἴματα καλά* (6×), *ιερὰ καλά* (7×),  
*ἔντεα καλά* (5×), *ρήγηα καλά* (5×), *πώεα καλά* (4×), *φάεα καλά* (3×), *ἄμματα*  
*καλά* (2×) ;
- b. Forme ∪ — ∪ :  
*καλὰ πέδιλα* (12×), *καλὰ ῥέεθρα* (8×), *καλὸν ἄλεισον* (3×), *καλὰ πρόσωπα*  
*(3×)*, *καλὰ θύρετρα* (2×) ;

44. Dans cette catégorie on trouve 10 termes : *ἀγρός*, *ἀγών*, *Αἴπεια*, *ἀλοσύδνη*, *ἄλσεια*, *ἀλωή*, *βήσση*, *Κρήτη*, *λιμὴν* et *τέμενος*.

45. Cette catégorie comprend 6 termes : *γέρας*, *ἔργα* (désignant les travaux des hommes que la tempête détruit), *κλέος*, *λίνον*, *παιήων* et *χοροί*.

46. Les chiffres ont été obtenus en compilant les données des tableaux 3.5–3.8 fournis par Hagel [2004b:162–165] et en convertissant ses pourcentages en données brutes, pour autoriser la comparaison. Les résultats arsent les différences formelles dues à la déclinaison (C—∩̄, C—∩̄, C—∩̄C, C—∩̄C), ce qui est un avantage puisque je m'intéresse surtout aux formes en position initiale. Par ailleurs, je néglige les formes non dissyllabiques *καλ'* (12×) et *καλησι(ν)* (2×) pour éviter de compliquer la situation.

- c. Forme  $\sim\sim$  :  
 χρόα καλόν (13×), ὅπι καλῆ (4×) ;
- d. Forme  $\text{---}\sim\sim$  :  
 κειμήλια καλά (2×), ξεινήϊα καλά (2×).

Le jeu de ce qui semble bien être ici un usage proprement formulaire de l'épithète place très souvent καλός aux positions 21 (54×), 17 (30×), 9 (19×) et 5 (9×) ; en d'autres termes, les expressions formées avec καλός occupent chaque fois un colon métrique<sup>47</sup>. On peut en outre remarquer que ces formules sont le plus souvent constituées d'un nom au neutre pluriel de forme  $\text{---}\sim\sim$  suivi de καλά, et même qu'en général ces noms sont du type en \*-es- : aussi l'analogie a-t-elle pu jouer pour la constitution de ces formules, et l'on pourrait rattacher à cette catégorie d'autres expressions de même structure, bien qu'elles n'apparaissent qu'une seule fois dans le corpus homérique, comme φάρεα καλά (cf. φάεα καλά), ἔρκεα καλά ou εἶρια καλά.

En début de vers, en revanche, καλός semble presque toujours étranger au jeu des formules nom+épithète, sauf dans l'unique cas de la formule  ${}_1\text{καλοῖς ἐν κανέοισιν}_{11}$  (3×). Plus significatif encore, sur ses 75 attestations en début de vers, il ne précède qu'à 7 reprises le nom dont il est l'épithète. Cela veut dire que dans 90 % des cas,  ${}_1\text{καλός}$  crée un enjambement, et cet enjambement n'est nécessaire (pour reprendre la distinction de Parry) que dans deux cas. De plus il est rare qu'il soit le seul élément syntaxique rattaché au nom dont il est l'épithète, et il ne se produit qu'une seule fois que cet unique élément soit placé avant lui.

Καλός, quand il est placé au début du vers, sert donc à introduire un ou plusieurs éléments qui caractérisent le nom auquel il se rapporte lui-même. Cet adjectif paraît donc privilégié pour introduire une description de la manière que nous avons vue. On doit donc en conclure que καλός change de sens en fonction de sa position dans le vers, ou plus exactement que, lorsqu'il est placé au début du vers après un enjambement, c'est-à-dire quand il constitue à lui seul, voire avec un autre

Position de la more initiale du mot	Καλός	Autre	Total
1	75 28,96 %	3712 22,85 %	3787 22,95 %
3	2 0,77 %	260 1,60 %	262 1,59 %
5	9 3,47 %	638 3,93 %	647 3,92 %
7	5 1,93 %	976 6,01 %	981 5,94 %
9	33 12,74 %	2665 16,41 %	2698 16,35 %
11	20 7,72 %	701 4,31 %	721 4,37 %
13	0 0,00 %	83 0,51 %	83 0,50 %
15	19 7,34 %	269 1,66 %	288 1,74 %
17	35 13,51 %	3365 20,72 %	3400 20,60 %
19	0 0,00 %	6 0,04 %	6 0,04 %
21	61 23,55 %	3568 21,97 %	3629 21,99 %
<b>Total</b>	<b>259</b> 100,00 %	<b>16242</b> 100,00 %	<b>16501</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 76,68 \quad p < 0,001$$

Tableau 6.1 Localisation des formes dissyllabiques de l'adjectif καλός.

47. Dans les deux premiers cas, on obtient alors le colon  $\text{---}\sim\sim\text{---}\bar{\text{---}}$ , que Foley [1990 : 82 (figure 1)] donne pour une des structures les plus courantes du deuxième et quatrième colon.



métrique (6.35), et on trouve de nombreux cas où une forme de  $\text{καλός}$  aurait été métriquement possible avant un adjectif du même type métrique que ceux qu'on rencontre après lui (6.36)<sup>49</sup>.

6.35	δίπλακα πορφυρέην	2	πυκνοὺς καὶ μεγάλους	1
	εὐρείαν μεγάλην	2	πυκνήν καὶ μεγάλην	1
	αἰθωνος μεγάλοιο	2	ἀμβρόσια χρύσεια	3
	Θρηϊκίῳ μεγάλῳ	1	ἀμφὼ χρυσεῖῳ	1
6.36	πάντες εὐπλεκέες	1	τρίπλακα* μαρμαρέην	1
	αἰόλα* παμφανόωντα	1	λεπτά τε καὶ χαρίεντα	1
	ὄξεια παμφανόωντα	1	λεπτὸν καὶ περίμετρον	1
	λεπτοὶ εὐννητοὶ	1	χλωρὸν ἐλαῖνεον	1
	ἐσθλαὶ τετράκυκλοι	1	πυκνοὺς καὶ θαμέας	1
	διπλήν ἑκταδίην	1	δικλίδας ὑψηλάς	1
	ναύμαχα κολλήεντα	1	ἀβλήτα* πτερόεντα	1
	τυκτὴν καλλίρροον	1	αὔησι στερεῆσι	1
	μακρῶ εὐξέστῳ	1	ταυρεῖην* ἀφαλον	1
	μακραὶ εὐξεστοὶ	1	χρύσειον* ἀμφωτον	1
	μακρὴν ἠδ' εὐρείαν	1	χρυσεῖην* εὐτυκτον	1
	ὑψηλήν* εὐκυκλον	2	δεινὴν ἀμφιδάσειαν	1
	ἀρρήκτους* ἀλύτους	2	δεινὴ τε σμερδνὴ τε	1
	χάλκεα* ὀκτάκνημα	1		

Ce que montre la variété de la liste ci-dessus, c'est que l'emploi de  $\text{καλός}$  n'est pas contraint : même si certaines associations sont plus courantes que d'autres, chaque adjectif garde son indépendance. Pour savoir pourquoi l'on trouve si souvent  $\text{καλός}$  en début de vers pour introduire une description, il faut avant tout se demander pourquoi on ne le trouve pas partout où ce serait métriquement possible au début d'une description. Or on ne peut justifier autrement la présence d'autres adjectifs là où  $\text{καλός}$  est possible qu'en attribuant à chacun de ces adjectifs son sens propre. Dans ce cas, deux options sont envisageables : soit  $\text{καλός}$  est employé par défaut, lorsque le poète ne juge pas nécessaire d'utiliser un adjectif plus précis ; soit son emploi a lui aussi un sens particulier, et alors il faut découvrir la différence qui réside entre les descriptions introduites par  $\text{καλός}$  et les autres. Je pense que cette seconde solution est plus enrichissante pour notre compréhension de la poésie homérique.

49. Pour me restreindre à un contexte homogène, je ne donne dans cette liste que les chiffres qui concernent les descriptions d'objets. Sont évidemment exclus les cas où  $\text{καλός}$  ne conviendrait pas au contexte, comme dans les descriptions des haillons ou de la besace d'Ulysse. Les adjectifs marqués d'une astérisque sont ceux où l'emploi de  $\text{καλός}$  nécessiterait d'intercaler une conjonction de coordination ( $\text{καί}$ ,  $\text{τε}$  ou  $\text{τε καί}$ ).

## 6.2.2 Καλός comme σῆμα

Quel est alors le sens spécial de  $\text{καλός}$  dans l'épopée ? Qu'apporte-t-il à la description qu'il introduit ? Pour comprendre le pouvoir signifiant de cet adjectif et la source de ce pouvoir, il faut se tourner vers un procédé fondamental de la poésie traditionnelle : la métonymie.

### 6.2.2.1 Immanence et métonymie dans l'épopée : la notion de σῆμα

**Métonymie et référentialité traditionnelle** Dans le long et âpre débat qui oppose une conception littéraire du texte homérique et une vision mécaniste de son fonctionnement, la signification des adjectifs est un des points d'achoppement de l'un et l'autre point de vue. Autant il peut sembler naïf, depuis la révolution provoquée par Parry [1928], de chercher à tout prix à conférer un sens dans le contexte à chaque adjectif, autant une explication par des phénomènes purement métriques et formulaires est parfois décevante et ne fait qu'obscurcir la compréhension du texte homérique. Une issue à cette impasse semble avoir été découverte par Foley [1990, 1991, 1997, 1999], qui a élaboré, au fil de sa pratique des épopées traditionnelles grecques, yougoslaves et anglo-saxonnes, le concept de RÉFÉRENTIALITÉ TRADITIONNELLE<sup>50</sup>. Le point de départ de cette conception est la reconnaissance du caractère spécial du registre de l'épopée : il ne s'agit pas seulement d'un langage poétique, c'est-à-dire embelli par des épithètes formulaires, des formes lexicales archaïques ou dialectales et l'emploi d'un vers particulier (et probablement d'une musique particulière [West 1981, Danek & Hagel 1989, Hagel 1994a]), mais surtout de ce que Foley [1999 :22] appelle un « *empowered speech* ». Le registre de l'épopée est codé de telle sorte que des mots, des expressions, des structures narratives ont pour référent principal la tradition épique elle-même. Toute expression traditionnelle a donc le pouvoir de se référer, par un procédé métonymique particulier, à un concept traditionnel dans son ensemble. Ainsi, par exemple, les formules nom+épithète ne sont pas simplement une manière élevée ou ornée de désigner les personnages, ni ne peuvent se comprendre seulement dans le contexte précis où elles sont employées ; elles désignent la totalité d'un personnage épique, dans toute sa complexité, et le convoquent pour ainsi dire dans l'esprit de l'auditeur qui comprend cette relation institutionnalisée entre la formule et le concept traditionnel. La tradition, par conséquent, n'est pas qu'une source dans laquelle le poète puise son inspiration, mais plutôt le référent ultime, immanent au langage traditionnel.

50. Voir Kelly [2007:5-14] pour une analyse critique de cette notion.

- 6.37 Individual occurrences of “words” — whether phrases, scenes, or larger patterns — contribute to what will always be an only partially textualized network, but nonetheless one that will just as certainly be present to each of its components. We can thus observe that the singular instance derives its signification not only from the usual lexical resources but also by participation in the grander design of traditional referentiality. [Foley 1997:66]

La métonymie est donc le trope fondamental de la poésie traditionnelle : c'est le principe de signification qui est à la base de chaque unité signifiante de l'idiome épique, de chaque *reč*, pour reprendre le terme employé par les *guslari* yougoslaves pour désigner des structures dont l'extension va du 'mot' à l'ensemble d'une performance [Foley 1990:44–50, 1996:15–17].

**Σῆμα** Un des résultats les plus féconds des travaux de Foley est d'avoir montré qu'il existe en fait un terme émique<sup>51</sup> pour désigner justement ce qui fonctionne selon ce procédé de signification métonymique : c'est la notion de σῆμα<sup>52</sup> (6.38).

- 6.38 I take σῆμα as a sign that points not so much to a specific situation, text, or performance as toward the ambient tradition, which serves as the key to an emergent reality. Σῆμα both names and is the tangible, concrete part that stands by contractual agreement for a larger, immanent whole, and as such it mimics a central algorithm or strategy of Homeric poetry. [Foley 1997:56]

Cet «algorithme» se révèle à travers une étude de ses occurrences dans l'épopée [Foley 1997, 1999:25–33]. Ainsi, premièrement, la cicatrice d'Ulysse, qui est explicitement qualifiée par Euryclée de σῆμα ἀριφραδές «signe manifeste» (ψ 73), permet de faire émerger dans la situation présente un autre événement plus ancien (la chasse au sanglier) qui permet d'identifier inmanquablement le héros : il existe donc un lien indéfectible entre la cicatrice et l'homme, qui est de même nature que celui qui lie tout σῆμα avec son référent. Deuxièmement, le σῆμα du lit d'olivier<sup>53</sup> par lequel Pénélope s'assure enfin que l'homme qu'elle a devant elle est bien son mari (ψ 273–206), est un signe que seuls Ulysse, Pénélope et une vieille servante peuvent interpréter ; de même, la réception de l'épopée nécessite un public compétent, qui puisse projeter la référentialité traditionnelle à partir des caractéristiques concrètes des σήματα employés, parce que le rapport de signification entre un σῆμα et son référent est établi institutionnellement par la tradition. Il s'agit donc de signes convenus qui confèrent à la langue épique une économie extraordinaire, en lui donnant la possibilité d'évoquer une réalité traditionnelle extrêmement complexe avec les moyens linguistiques les plus réduits. L'hypothèse que

51. Foley [1999:32] définit σῆμα comme «*a term in the native Homeric poetics*».

52. Sur la notion de σῆμα en grec archaïque, voir Prier [1978]. Nagy [1983] explore les liens entre le concept de σῆμα (et son étymologie) et le processus cognitif de reconnaissance exprimé par le verbe *voéō* et sa famille, à l'intérieur de la diction épique. Scodel [2002b] réévalue la notion de σῆμα à l'aune des concepts psychologiques modernes.

53. Le secret de fabrication du lit est qualifié de σῆμα à deux reprises : ψ 110 et 205.

je voudrais soutenir est que l'adjectif  $\text{ἰκαλός}$ , dans son emploi particulier au sein de la construction descriptive, est également un  $\text{σήμα}$ , mais d'un genre particulier, puisqu'il fait signe non pas vers un concept de la tradition immanente, mais vers un type d'objet caractérisé par son mode d'apparition dans le récit.

### 6.2.2.2 L'épiphanie de l'objet et la valeur métonymique de $\text{ἰκαλός}$

Un des intérêts fondamentaux de la théorie de l'art immanent que développe Foley est de proposer une explication à l'emploi des formules nom+épithète. Non pas qu'il nie que la mécanique formulaire joue un rôle dans l'emploi de telle ou telle formule dans un contexte métrique donné, mais il considère que toute formule convoque dans la performance la totalité d'un personnage traditionnel.

- 6.39 Thus noun-epithet phrases like “grey-eyed Athena” or “purple-cheeked ships” refer not just — or even principally — to the goddess's eyes or the ship's hue, but rather the phrases use those characteristic yet nominal details to project holistic traditional concepts. [Foley 1997: 64–65]

L'adjectif  $\text{ἰκαλός}$  ne fonctionne pas exactement de cette façon, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un élément cristallisé dans une formule, mais d'un attribut ajouté au nom de manière indépendante et marquée par l'enjambement. Contrairement à des formules comme  $\text{πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς}$  ou  $\text{κορυθαίολος Ἐκτωρ}$ , qui sont des syntagmes dont les composants sont pour ainsi dire indissociables dans la diction (et qui fonctionnent comme des  $\text{σήματα}$  indiquant par métonymie la figure entière du personnage d'Achille ou d'Hector), ce n'est pas la nature même de l'objet qui appelle l'adjectif  $\text{ἰκαλός}$  en rejet, puisqu'il s'applique à des objets de toutes catégories ainsi qu'à des personnages. Sa valeur n'est même pas comparable à celle d'un adjectif comme  $\text{ὠκύποδες}$  (14×), qui ne s'applique qu'à des chevaux, mais que l'on trouve 9× séparé de  $\text{ἵπποι}$  par un enjambement : on est dans le cas d'une formule, ou en tout cas d'une expression traditionnelle qui s'étend sur plus d'un vers, et dont la fonction métonymique est la même que dans des formules plus « canoniques »<sup>54</sup>. En revanche,  $\text{ἰκαλός}$  s'emploie au sujet de réalités trop différentes pour qu'on puisse y voir un phénomène similaire. En fait, la fonction propre de  $\text{ἰκαλός}$  en rejet est d'indiquer le statut métonymique de son référent. Si  $\text{ἰκαλός}$  est un  $\text{σήμα}$ , ce n'est pas tant qu'il tient lieu d'une réalité plus complexe désignée par métonymie, mais qu'il marque le nom qu'il qualifie (et par conséquent ce que ce nom

54. Par ailleurs, l'existence de telles formules, sur l'usage desquelles la pression métrique exercée par l'hexamètre est limitée, plaide en faveur de l'idée selon laquelle la formule n'est pas qu'un expédient de la technique de composition, mais bien un trope : voir Catalán Menéndez-Pidal [1987: 410]. Pour d'autres exemples de formules s'étendant sur plus d'un vers, voir Clark [1997].



désigne) comme un σῆμα. Pour ce faire, il attire l'attention de l'auditeur sur l'objet lui-même, dont il provoque une épiphane dans le flot du discours. On pourrait dire, bien sûr, que toute description, particulièrement si elle est assez longue, fait voir le pantonyme dont elle déroule les propriétés ; mais ce qui se passe avec <sub>1</sub>καλός, c'est que cette épiphane est déclarée. <sub>1</sub>Καλός donne au public une instruction pour guider son interprétation : prête attention à l'objet que je dis <sub>1</sub>καλός, car il s'agit d'un σῆμα. Cette fonction est particulièrement manifeste dans un certain nombre d'exemples, où l'on voit bien que l'objet qualifié de <sub>1</sub>καλός est un symbole de son possesseur.

**Les habits d'Ulysse** Un des exemples les plus nets de cet emploi se trouve dans l'épisode des Phéaciens, où les habits que porte Ulysse sont qualifiés de <sub>1</sub>καλά. Alors que l'on trouve couramment par ailleurs la formule <sub>17</sub>εἴματα καλά<sub>24</sub> (6×), l'enjambement donne à <sub>1</sub>καλός sa valeur métonymique et fait des habits dont il est question un σῆμα à l'arrivée d'Ulysse au palais d'Alkinoos (exemple 6.40).

- 6.40 Ἔγνω γὰρ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἴματ' ἰδοῦσα  
καλά, τὰ ῥ' αὐτῆ τεύξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξί· η 233–235  
Elle avait reconnu la robe et la tunique, en voyant les habits, les beaux [habits], qu'elle avait confectionnés elle-même avec ses servantes.

Seule la reine Arété peut déchiffrer le σῆμα représenté par les habits d'Ulysse que Nausicaä lui a donnés (ζ 228), parce qu'elle seule est à même de les reconnaître comme provenant de la maison d'Alkinoos : en eux-mêmes, ces habits projettent la possibilité d'une rencontre avec Nausicaä, qu'Ulysse n'a pas mentionnée dans son discours. De plus, la reconnaissance se fait à un autre niveau encore : vêtu ainsi, Ulysse se présente déjà comme un hôte de la famille, puisqu'il a reçu ces vêtements de Nausicaä. Cette reconnaissance va si loin qu'aussitôt après le récit d'Ulysse déclenché par la vue des vêtements et la question d'Arété, Alkinoos propose à l'étranger sa fille en mariage (exemple 6.41).

- 6.41 Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἄπολλον,  
τοῖος ἐών, οἴος ἐσσι, τὰ τε φρονέων ἄ τ' ἐγὼ περ,  
παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,  
αὔθι μένων· οἶκον δέ κ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην. η 311–314  
Si seulement, Zeus Père, Athéna et Apollon ! tel que tu es, avec des opinions pareilles aux miennes, tu pouvais avoir ma fille et te faire appeler mon gendre, en restant ici ! Je te donnerais, moi, une maison et des biens.

Peut-être, dans la formule τοῖος ἐών, οἴος ἐσσι (ν. 312), faut-il comprendre justement l'expression de la reconnaissance accomplie grâce au σῆμα des habits offerts par la jeune fille. Ces vêtements ont la même fonction révélatrice, d'une certaine façon, que le lit d'olivier qui permet la reconnaissance finale<sup>55</sup>.

55. De même, les cuisses qu'Ulysse dévoile au moment de se battre avec le mendiant Iros sont probablement qualifiées de <sub>1</sub>καλούς (σ 68) parce qu'elles sont un σῆμα de la véritable identité du roi déguisé en gueux. En ce sens, il

Il faut ajouter que l'on retrouve une autre fois l'adjectif  ${}_1$ καλά en enjambement après εἴματα ; il est alors question des vêtements qu'Eumée a reçus d'Anticlée (exemple 6.41).

6.42 (Eumée raconte son histoire à Ulysse : il a grandi aux côtés de la sœur cadette d'Ulysse, qui finit par se marier à Samé.)

Αὐτὰρ ἐμὲ χλαῖνάν τε χιτῶνά τε εἶματ' ἐκείνη  
**καλά** μάλ' ἀμφιέσασα ποσίν θ' ὑποδήματα δοῦσα  
 ἀγρόνδε προῖαλλε· φίλει δέ με κηρόθι μᾶλλον. ο 368–370

Quant à moi, elle me revêtit d'une robe et d'une tunique, des habits superbes, et me chaussa de sandales, avant de m'envoyer aux champs ; elle m'en aimait d'autant plus.

La valeur de σῆμα de ces vêtements est due avant tout au fait qu'il s'agit d'un don<sup>56</sup>. Cependant, ils marquent aussi l'appartenance du porcher à la domesticité d'Ulysse, comme le suggère le second hémistiche du v. 370 ; en outre, ce don est mis en parallèle avec le mariage de la fille cadette d'Anticlée, ce qui laisse entendre son importance.

Il est d'ailleurs remarquable que  ${}_1$ καλά se trouve en rejet, dans ces deux exemples, alors même que  ${}_{17}$ εἴματα<sub>20</sub> est placé dans la position qu'il occupe dans la formule  ${}_{17}$ εἴματα  ${}_1$ καλά<sub>24</sub>. Le participe ἰδοῦσα (exemple 6.41) comme le pronom ἐκείνη (exemple 6.41) me paraissent d'ailleurs assez faciles à supprimer dans le vers où ils se trouvent, ce qui fait penser que le poète a forcé, pour ainsi dire, le rejet de  ${}_1$ καλός. Si l'on accepte cette hypothèse, on doit accepter par conséquent que la position de  ${}_1$ καλός est déterminante, car on ne voit quel besoin il y a de dissocier une formule si l'on a rien à y gagner en termes de signification. Le fait même que la formule ait été possible mais n'ait pas été choisie indique, selon moi, qu'il était important de placer  ${}_1$ καλός là où il est. Et comme je ne crois pas que ce genre de variation soit gratuit, il me semble que cela exige de trouver quelle fonction particulière remplit l'adjectif  ${}_1$ καλός qu'il n'aurait pas pu remplir s'il avait été placé en fin de vers.

**La baguette d'Hermès** Les objets marqués par l'emploi de  ${}_1$ καλός en rejet sont donc souvent le symbole de l'identité de leur possesseur, et la fonction de l'adjectif n'est pas tant d'en souligner la beauté (qui de toute façon n'est pas vraiment remarquable dans un monde où l'on a du mal à trouver des objets de mauvaise qualité) que d'en indiquer la valeur symbolique<sup>57</sup>. Le σῆμα ne s'adresse pas alors, ou pas seulement, aux personnages à l'intérieur de l'épopée, mais au public lui-même. On pourrait dire que  ${}_1$ καλός désigne précisément le caractère métonymique d'un objet qui n'est pas

---

est à mon sens remarquable que, bien qu'Ulysse ait dévoilé d'autres parties de son corps (ses épaules, son torse et ses bras), les prétendants ne soient frappés que par la vue de ses cuisses (ἐπιγουνίδα, σ 74), comme s'ils n'avaient vu que le σῆμα, sans toutefois pouvoir l'interpréter jusqu'au bout.

56. Voir ci-dessous p. 514 sq.

57. Il faut, semble-t-il, mettre au nombre de ces σήματα essentiels à un personnage, et qui sont donnés comme tels par la valeur métonymique de  ${}_1$ καλός, les moutons de Polyphème (1 425–426) qui sont un des attributs nécessaires du Cyclope dans la représentation traditionnelle.

décrit dans un but simplement esthétique, mais pour tenir lieu d'un personnage absent ou en caractériser l'identité. C'est le cas, par exemple de la baguette d'Hermès dans l'exemple 6.43.

- 6.43 Ἔχε δὲ ῥάβδον μετὰ χειρὶ  
καλὴν χρυσεῖην, τῆ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,  
ὣν ἐθέλει, τοὺς δ' αὐτε καὶ ὑπνώνοντας ἐγείρει. ω 2-4
- Il tenait sa baguette dans ses mains, belle, en or,

Cet attribut de la divinité est évoqué deux fois ailleurs, plus brièvement, mais de façon similaire (exemple 6.44).

- 6.44 Εἶλετο δὲ ῥάβδον, τῆ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει  
ὣν ἐθέλει, τοὺς δ' αὐτε καὶ ὑπνώνοντας ἐγείρει. Ω 343-344 = ε 47-48
- Il prit la baguette qui lui sert à charmer les yeux des hommes qu'il désire, puis à les réveiller de même quand ils dorment.

Bien que l'exemple 6.43 soit généralement considéré comme une interpolation, il faut constater que l'emploi de  $\iota$ καλός en rejet  $\gamma$  est tout à fait justifié pour la description d'un attribut divin dont l'emploi du présent (θέλγει, ἐγείρει) souligne le caractère permanent et essentiel.

**La porcherie d'Eumée** De même, on peut considérer que la porcherie d'Eumée, décrite en détail au début du chant  $\xi$  (exemple 6.45) est qualifiée de  $\iota$ καλή parce qu'il s'agit d'un attribut essentiel du personnage : Eumée ne pourrait exister sans sa porcherie.

- 6.45 Τὸν δ' ἄρ' ἐνὶ προδόμῳ εὖρ' ἤμενον, ἔνθα οἱ αὐλή  
ὑψηλὴ δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,  
καλὴ τε μεγάλη τε, περιδρομος· ἦν ῥα συβώτης  
αὐτὸς δείμαθ' ἕεσσιν ἀποιχομένοιο ἄνακτος  
νόσφιν δεσποίνης καὶ Λαέρταο γέροντος,  
ῥυτοῖσιν λάεσσι καὶ ἐθρίγκωσεν ἀχέρδῳ. ξ 5-10
- Il le trouva devant l'entrée, assis, à l'endroit où il avait sa cour, bâtie en hauteur, dans un endroit dégagé, belle et grande, circulaire. Cette cour, c'est le porcher lui-même qui l'avait construite pour ses cochons, en l'absence de son maître, à l'insu de sa maîtresse et du vieux Laërte, avec des pierres taillées qu'il avait recouvertes de poiriers épineux.

Plusieurs éléments viennent confirmer cette hypothèse. D'abord, c'est Eumée lui-même qui a construit sa porcherie, et il est bien précisé qu'il s'agit d'une initiative personnelle : νόσφιν signifie à la fois que le bâtiment est construit à l'écart et probablement que le porcher n'a pas eu besoin de demander leur accord<sup>58</sup>, d'autant plus que tout ceci s'est passé pendant l'absence d'Ulysse. Alerté par la présence de  $\iota$ καλός en rejet, l'auditeur peut comprendre le sens métonymique de ces détails : la description de la porcherie et de sa construction permet d'évoquer le personnage du porcher en

58. Le v. 9 est répété en  $\xi$  451, où il ne peut s'agir d'une indication de lieu : on apprend qu'Eumée a acheté un esclave sans consulter ses maîtres.

soulignant ses caractéristiques principales : l'indépendance par rapport aux prétendants, puisqu'il vit à l'écart, et la fidélité à son maître, puisqu'il prend soin de ses biens en son absence<sup>59</sup>.

**Les armes d'Ulysse** Cet emploi de  $\text{καλός}$  pour transformer en  $\sigma\eta\mu\alpha$  métonymique la description d'un objet se voit encore dans la description des armes d'Ulysse (exemple 6.46), où je crois qu'il peut enrichir notre lecture.

6.46 Μαῖ, ἄγε δὴ μοι ἔρυσον ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκας,  
 ὄφρα κεν ἐς θάλαμον καταθείομαι ἔντεα πατρός,  
**καλά**, τὰ μοι κατὰ οἶκον ἀκηδέα καπνὸς ἀμέρδει  
 πατρὸς ἀποικομένοιο· ἐγὼ δ' ἔτι νήπιος ἦα·  
 νῦν δ' ἐθέλω καταθέσθαι, ἴν' οὐ πυρὸς ἴξεν ἄυτμή.

T17–20

Nourrice, va enfermer pour moi les femmes dans les chambres, pendant que je descendrai au trésor les armes de mon père, belles [armes] que dans la maison la fumée abîme, depuis que mon père est parti. Moi j'étais petit encore. Mais aujourd'hui je veux les descendre, pour que le souffle du feu ne puisse les atteindre.

Même s'il ne s'agit en l'occurrence que d'un prétexte pour déguiser une manœuvre d'Ulysse, la description que fait Télémaque des armes de son père prend un autre relief si l'on accorde à  $\text{καλός}$  toutes ses potentialités de référentialité traditionnelle. Il ne semble pas satisfaisant d'interpréter simplement la présence de  $\text{καλά}$  comme une sorte d'oxymore destiné à marquer le scandale qu'il peut y avoir à négliger des objets de valeur<sup>60</sup>. En revanche, si l'on considère que l'adjectif indique que ces armes sont un attribut essentiel de leur possesseur Ulysse, et qu'elles ont donc une valeur symbolique, la résonance est tout autre : les armes étant un  $\sigma\eta\mu\alpha$  qui à la fois désigne Ulysse et en tient lieu, la négligence dont elles sont l'objet depuis le départ du roi évoque les déprédations commises par les prétendants, et le v. τ 20, où Télémaque affirme qu'il va y avoir un changement, semble annoncer le massacre qui va suivre.

**Le verger de Laërte** On retrouve cet emploi métonymique de  $\text{καλός}$  avec le verger de Laërte (exemple 6.47).

6.47 Οἱ δ' ἐπεὶ ἐκ πόλιος κατέβαν, τάχα δ' ἄγρὸν ἴκοντο  
**καλὸν** Λαέρταο τετυγμένον, ὃν ῥά ποτ' αὐτὸς  
 Λαέρτης κτεάτισσεν, ἐπεὶ μάλα πολλὰ μόγησεν.  
 Ἐνθα οἱ οἶκος ἔην, περὶ δὲ κλίσιον θέε πάντη,

59. Tout comme la porcherie d'Eumée est un élément nécessaire de son identité, on peut considérer que les trois occurrences de  $\text{τέμενος}$  avec un  $\text{καλός}$  emphatique (dans la formule  $\text{καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης}$ <sup>14</sup>) signalent que le domaine d'un prince (Bellérophon, Sarpédon, Glaucos et Énée) est non seulement son bien, mais une part de son identité. Notons toutefois que ces trois occurrences se trouvent toutes dans des discours, où le sens de  $\text{καλός}$  n'est pas toujours aussi clairement marqué que dans le récit.

60. C'est l'interprétation de Shipp [1978:206] : « *Telemachus contrasts the present state of the armour with its original condition.* »

ἐν τῷ σιτέσκοντο καὶ ἴζανον ἠδὲ ἴαινον  
 δμῶες ἀναγκαῖοι, τοῖ οἱ φίλα ἐργάζοντο.

ω 205–210

Lorsqu'ils furent sortis de la ville, ils atteignirent bien vite le champ, le beau [champ] de Laërte, bien préparé, que Laërte avait acquis personnellement, en prix de maint effort. C'est là qu'il avait sa maison ; tout autour courait un corps de bâtiments, où mangeaient, se reposaient et dormaient ses esclaves contraints à travailler ses terres.

La présence de  $\text{καλός}$  laisse penser ici encore que la description du verger ne répond pas qu'à des besoins esthétiques. En effet, l'absence de Laërte au palais d'Ulysse est mentionnée ou évoquée plusieurs fois dans l'*Odyssée* (α 189–193, δ 738–740, π 138–145), et semble caractéristique de son personnage, tout comme la patience l'est de Pénélope. Son domaine à l'écart est donc un  $\text{σημα}$  qui convoque dans le discours non seulement les caractéristiques physiques du verger, mais les implications traditionnelles liées à l'attente de son fils. De plus, ce verger servira de  $\text{σημα}$  de reconnaissance pour Ulysse, quand il se fera enfin connaître de son père en lui désignant les arbres qu'ils ont plantés ensemble (ω 336–344), description significativement suivie des vers suivants :

6.48 Ὡς φάτο, τοῦ δ' αὐτοῦ λῦτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,  
 σήματ' ἀναγόντος τά οἱ ἔμπεδα πέφραδ' Ὀδυσσεύς·

ω 345–346

Voilà ce qu'il dit. Et Laërte, alors, sentit se dérober ses genoux et son cœur, en reconnaissant les signes qu'Ulysse lui avait montrés sans laisser de doute.

**Dons et prix** On a vu que l'emploi de  $\text{καλός}$  souligne la fonction de  $\text{σημα}$  d'un certain nombre d'objets, dont la valeur métonymique ou symbolique est donnée à lire soit aux personnages de l'épopée, soit au public. Il est néanmoins évident que quelques occurrences de  $\text{καλός}$  en rejet ne jouent pas le même rôle, ou alors de façon plus discrète. C'est le cas de certains objets offerts<sup>61</sup>, qui ne constituent pas des  $\text{σηματα}$  de façon aussi claire que ceux que nous avons analysés ci-dessus. On peut toutefois considérer que le don d'un objet transforme cet objet en  $\text{σημα}$  rappelant toujours le souvenir de ce don et de ses raisons, comme l'affirme Alkinoos (exemple 6.49).

6.49 Καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλειςον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω,  
 χρύσειον, ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἦματα πάντα  
 σπένδη ἐνὶ μεγάρῳ Δίι τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν.

θ 430–432

Et moi, je lui ferai don de ma superbe coupe, en or, afin qu'il se souvienne de moi pour toujours lorsqu'il fera des libations dans son palais à Zeus et aux autres dieux.

L'objet offert sert donc à rappeler la mémoire du donateur par le même procédé métonymique qui caractérise la poésie traditionnelle, et c'est en partie ce qui lui donne son prix. Peut-être est-ce la raison pour laquelle la valeur de  $\text{σηματα}$  des présents que Ménélas offre à Télémaque est réaffirmée justement au moment des adieux (exemple 6.50).

61. Sur la pratique du don dans les sociétés archaïques en général, voir les études classiques de Mauss [1923–1924] et Benvéniste [1951]. Dans le domaine homérique en particulier, voir Scheid-Tissinier [1994], et récemment Scodel [2008: 33–48] sur le lien entre le don et les notions de  $\text{τιμή}$  et  $\text{κλέος}$ .

- 6.50 Ἀλλὰ μὲν, εἰς ὃ κε δῶρα φέρων ἐπιδίφρια θείω  
**καλά**, σὺ δ' ὀφθαλμοῖσιν ἴδης, εἶπω δὲ γυναιξί  
 δεῖπνον ἐνὶ μεγάροις τετυκεῖν ἄλις ἔνδον ἐόντων. ο 75-77  
 Mais attends que j'apporte des présents à mettre sur ton char, de beaux [présents] ; tu  
 les verras de tes yeux, et je dirai aux femmes de préparer dans le palais un repas tiré des  
 abondantes réserves.

Cette première évocation des présents dans le chant ο est développée ensuite par les dons effectifs d'Hélène et Ménélas, qui sont abondamment décrits, l'un après l'autre (6.51-6.52).

- 6.51 Ἑλένη δὲ παρίστατο φωριαμοῖσιν,  
 ἐνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, οὓς κάμεν αὐτή. 105  
 Τῶν ἔν' ἀειραμένη Ἑλένη φέρε, δία γυναικῶν,  
 ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλασιν ἠδὲ μέγιστος,  
 ἀστήρ δ' ὡς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νεΐατος ἄλλων. ο 104-108  
 Hélène se tenait devant les coffres, dans lesquels il y avait des voiles richement ornés,  
 qu'elle avait faits elle-même. Parmi ces voiles Hélène en choisit un, cette femme divine,  
 qui était le plus beau par ses ornements et le plus grand, et qui brillait comme une  
 étoile ; il était rangé tout au fond.
- 6.52 Δῶρων δ', ὅσσ' ἐν ἐμῷ οἴκῳ κειμήλια κεῖται,  
 δώσω ὃ κάλλιστον καὶ τιμηέστατόν ἐστι.  
 Δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ 115  
 ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράανται,  
 ἔργον δ' Ἡφαίστοιο· πόρεν δέ ἐ Φαίδιμος ἦρωσ,  
 Σιδονίων βασιλεύς, ὃθ' ἔδς δόμος ἀμφεκάλυψε  
 κεῖσέ με νοστήσαντα· τεῖν δ' ἐθέλω τόδ' ὀπάσσαι. ο 113-119 (= δ 613-619)  
 Pour présent, parmi toutes les richesses qui sont dans ma maison, je te donnerai celui  
 qui est le plus beau et le plus précieux. Je te donnerai un cratère ouvragé : il est entière-  
 ment en argent, avec des bords rehaussés d'or. C'est un ouvrage d'Héphaistos ; je l'ai  
 reçu du héros Phaidimos, le roi des Sidoniens, lorsque sa demeure me servit d'abri sur  
 le chemin du retour. C'est à toi que je veux en faire don.

De même que Ménélas ne peut évoquer le cratère qu'il offre à Télémaque sans en rappeler l'histoire, de même Télémaque, peut-on penser, rappellera à son tour le don que lui en a fait Ménélas. Pareillement, le voile que lui offre Hélène est un σῆμα contenant le souvenir de la reine, à la fois parce qu'elle l'a fait de ses mains et parce qu'elle le lui offre, comme elle ne manque pas de le souligner elle-même en l'appelant μνήμ' Ἑλένης χειρῶν (ο 126)<sup>62</sup>. On peut donc considérer, semble-t-il, que le <sub>1</sub>καλός en rejet de l'exemple 6.50 porte sur tous ces dons et annonce leur valeur de σήματα dès le début du passage.

De la même façon, deux objets offerts par Achille comme prix des jeux funèbres de Patrocle sont caractérisés par l'emploi de <sub>1</sub>καλός en rejet (exemples 6.53-6.54).

- 6.53 Αὐτὰρ τῷ τριτάτῳ ἄπυρον κατέθηκε λέβητα  
**καλὸν** τέσσαρα μέτρα κεχανδότα λευκὸν ἔτ' αὐτως. Ψ 267-268

62. L'arc d'Ulysse est lui aussi conservé comme un souvenir de celui qui le lui a offert (μνήμα ξείνιο φίλοιο, φ 40).

Pour le troisième, il déposa un chaudron jamais mis au feu, beau, contenant quatre mesures, avec encore l'éclat du neuf.

- 6.54 Τῷ μὲν ἐγὼ δώσω τόδε φάσγανον ἀργυρόηλον  
**καλὸν** Θρηϊκίον, τὸ μὲν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων. Ψ 807–808  
 À celui-là je donnerai ce poignard à clous d'argent, beau [poignard] thrace, que j'ai pris  
 à Astéropée.

Il ne semble pas ici que la valeur emphatique de *καλός* soit très marquée, puisque le chaudron de l'exemple 6.53 n'est que le troisième prix de la course de chars, et que le poignard de l'exemple 6.54 est le prix du combat en arme attribué sans victoire à Diomède. Néanmoins, ils sont tous deux des dons, et commémorent à la fois des victoires aux jeux et surtout la mort de Patrocle. Mais on serait bien en peine de discerner un statut particulier qui distinguerait ces objets parmi les autres prix des jeux<sup>63</sup>. L'emploi de <sub>1</sub>*καλός* paraît ne souligner ici qu'une caractéristique commune à tous les dons ; il n'en est pas moins complètement approprié.

Les objets qui entrent dans le circuit du don peuvent se concevoir, sur le plan cognitif, comme des possessions inaliénables [Scodel 2008 : 47n4], c'est-à-dire des possessions qui ont un lien privilégié et permanent avec leur possesseur. Or la distinction entre possession aliénable et inaliénable est pertinente linguistiquement en grec homérique : Rosén [1959] a montré que l'adjectif φίλος est la marque pronominale de la possession inaliénable. Il se trouve que, parmi les substantifs qui sont ainsi marqués comme des possessions inaliénables se trouvent justement trois noms du don : γέρας, δόσις et δῶρον [Rosén 1959 : 327]. On conçoit donc que ces objets, en vertu de leur inaliénabilité, puissent valoir comme σήματα de leur possesseur, en l'occurrence de leur donateur. Ainsi s'explique l'emploi de <sub>1</sub>*καλός* pour les caractériser<sup>64</sup>.

**Vrais et faux σήματα: Ulysse le Crétois** Les habits d'Ulysse font l'objet d'une autre description à laquelle l'adjectif <sub>1</sub>*καλός* donne toute sa valeur métonymique. Lors de son entretien avec Pénélope, le roi d'Ithaque, prétendant qu'il est crétois et qu'il a rencontré Ulysse, lui décrit les vêtements que celui-ci portait à son départ, qu'il présente comme un σῆμα de son identité, que Pénélope reconnaît immédiatement comme tel (τ 250). Mais, étrangement, ce ne sont pas ces habits-là qui reçoivent l'emphase de *καλός*, mais ceux que le faux Crétois est censé avoir offerts au véritable Ulysse (exemple 6.55).

63. D'autre part, il faut noter que l'expression τὸ μὲν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων de l'exemple 6.54 est employée également au vers Ψ 560, où elle désigne la cuirasse du guerrier, qu'Achille offre à Eumèle en compensation. Peut-être les armes d'Astéropée étaient-elles particulièrement réputées dans l'épopée, ce qui expliquerait qu'Achille précise deux fois le nom d'un guerrier qu'il a tué au chant Φ, mais qui ne joue par ailleurs qu'un rôle mineur dans l'*Iliade*.

64. Par ailleurs, les vêtements (εἴματα) font également partie des objets fréquemment porteurs de la marque d'inaliénabilité φίλος [Rosén 1959 : 326] : voir ci-dessus p. 510, et ci-dessous.

- 6.55 Καί οἱ ἐγὼ χάλκειον ἄορ καὶ δίπλακα δῶκα  
**καλήν** πορφυρέην καὶ τερμιόεντα χιτῶνα. T 241–242  
 Et moi je lui donnai une épée de bronze et un manteau double, beau, en pourpre, et une  
 chaude tunique.

Il y a là un décalage entre le véritable σῆμα et les habits qui n'ont pas cette valeur, mais sont traités comme tels. Le statut particulier du discours mensonger et l'ironie dramatique de ce passage se cristallisent dans l'emploi de <sub>1</sub>καλός dans 6.55 et dans une autre occurrence de la même construction, au début du même récit d'Ulysse, où celui-ci décrit la Crète, censément sa terre natale (exemple 6.56).

- 6.56 Κρήτη τις γαῖ' ἔστι μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,  
**καλή** καὶ πείρα, περίρρυτος· ἐν δ' ἄνθρωποι  
 πολλοὶ ἀπειρέσιοι, καὶ ἐννήκοντα πόλεις· T 172–174  
 La Crète est une terre au milieu de la mer vineuse, belle et riche, battue de flots ; il y a  
 là des hommes innombrables, et quatre-vingt-dix cités.

Je crois qu'on peut interpréter ces deux exemples comme des σήματα qui ont une double destination. C'est d'abord Pénélope, la destinataire interne, qui doit être convaincue par le récit du faux Crétois : c'est donc une véritable rhétorique du σῆμα qui permet à Ulysse, avec les moyens de la référentialité traditionnelle, de prouver à Pénélope qu'il est bien un étranger (exemple 6.56) et qu'il a bien vu Ulysse vivant (exemple 6.55). Le succès de cette rhétorique est affirmé clairement à la fin de son discours (exemple 6.57).

- 6.57 Ἴσχε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα· T 203  
 Il rendait tous les mensonges qu'il disait pareils à des vérités.

D'autre part, ces σήματα ont également un destinataire externe, le public versé dans le registre épique. En effet, en tant que faux signes de reconnaissance, ils indiquent surtout que le discours d'Ulysse est un mensonge patenté. Or le mensonge est, pour ainsi dire, la marque de fabrique d'Ulysse : Athéna elle-même le lui fait remarquer lorsqu'Ulysse invente une histoire pour la tromper, alors qu'il est déjà en Ithaque mais ne le sait pas encore (exemple 6.58).

- 6.58 Σχέτλιε, ποικιλομήτα, δόλων ἄτ', οὐκ ἄρ' ἔμελλες,  
 οὐδ' ἐν σῆ περ ἐὼν γαίη, λήξειν ἀπατάων  
 μύθων τε κλοπίων, οἳ τοι πεδόθεν φίλοι εἰσίν. V 293–295  
 Pauvre expert en artifices, jamais rassasié de ruses, tu ne vas pas, même arrivé dans ta  
 patrie, laisser un peu les tromperies et les mensonges, que tu aimes depuis l'enfance ?

En somme, les deux σήματα à destination de Pénélope marquent aussi, pour le public, le discours d'Ulysse comme un σῆμα de son identité.





J'espère avoir réussi à montrer que  $\text{ἰκαλός}$  n'a pas simplement le sens de 'beau', ni ne peut se réduire, comme le pense Shipp [1978:204], à une simple cheville, « *a sort of peg on which to hang the description* ». Au contraire,  $\text{ἰκαλός}$  marque d'une empreinte inimitable la description qu'il introduit, et souligne la valeur symbolique ou métonymique de son référent. En ce sens,  $\text{ἰκαλός}$  est bien un  $\text{σήμα}$  comme l'entend Foley [1991:8–9] : il signale avec une extrême économie la richesse de la signification immanente de l'objet auquel il est associé. L'emploi en rejet de  $\text{ἰκαλός}$  est plein d'un sens inhérent (par opposition au sens conféré par le poète) : c'est en vertu du registre épique lui-même qu'il acquiert sa fonction spéciale. Cependant, comme il s'agit d'un adjectif apposé après un enjambement, qui peut donc s'adjoindre à tout nom dans le vers précédent, il ne permet cette interprétation qu'en association avec ce nom. Il faut donc élargir le concept de  $\text{σήμα}$  pour y inclure un tel mot, qui indique la métonymie plus qu'il n'en forme la matière :  $\text{ἰκαλός}$  montre l'objet en indiquant sa nature de  $\text{σήμα}$ , mais il n'est pas lui-même le  $\text{σήμα}$ , c'est-à-dire que, contrairement aux  $\text{σήματα}$  auxquels s'intéresse Foley, il ne prend pas la place de la réalité plus vaste qu'il indique. D'une certaine façon,  $\text{ἰκαλός}$  sert de clef pour comprendre le rôle d'un objet dans l'épopée : non seulement il le fait apparaître sous une lumière particulière, mais il sollicite de la part de l'auditeur l'attitude intellectuelle adéquate. On pourrait dire qu'il empêche qu'un objet- $\text{σήμα}$  ne passe inaperçu, et que son sens métonymique ne reste inaudible<sup>65</sup>.

### 6.2.3 Description et structure du récit

Les phénomènes que je viens de décrire sous-entendent que  $\text{καλός}$  change de sens selon sa localisation dans le vers. Il semble nécessaire, avant de poursuivre cette analyse, de justifier cette idée en montrant qu'elle n'est pas un phénomène isolé chez Homère. Dans une étude systématique portant sur le rapport entre le mètre et le sens, Kahane [1994] démontre ainsi que les formes  $\text{μῆνιν}$  et  $\text{ἄνδρα}$ , lorsqu'elles sont placées à l'initiale du vers, désignent dans chaque épopée non pas n'importe quelle « colère » ou n'importe quel « homme », mais bien ceux qui font le sujet des poèmes dont elles sont le premier mot ; de même, dans l'*Odyssée*, la forme  $\text{ἰνόστον}$  fait toujours allusion à la thématique générale de l'oeuvre, selon le même procédé que Kahane [1994:43–79] nomme « *accusative theme-word pattern* ». Il montre ensuite que la place des vocatifs et nominatifs des noms des héros est liée

65. Rappelons à cet égard que la reconnaissance et l'interprétation des  $\text{σήματα}$  dans l'épopée est souvent marquée par la formule  $\text{ἰσὺδέ με/σε/ἔ λήσει}$  « et cela ne m'/t'/lui échappera pas » qui indique, par la négative, l'action cognitive de  $\text{νοέω}$  'percevoir, reconnaître' [Nagy 1983]. La présence de  $\text{ἰκαλός}$  permet d'éviter que la reconnaissance ( $\text{νόησις}$ ) du  $\text{σήμα}$  échoue.

au rôle qu'ils jouent dans l'épopée [Kahane 1994 : 80–141]. Pour prouver le caractère audible, et donc potentiellement signifiant sur le plan poétique, d'un tel procédé il recourt à une analogie musicale, qui montre bien « (1) *that a work of art can create its own 'lexical items', and (2) that it can do so by assigning meaning to formal structure* » [Kahane 1994 : 43]. En effet, dans une œuvre musicale, une mélodie, un rythme peuvent suffire, par leur répétition, à caractériser un personnage, c'est-à-dire à véhiculer un sens alors même qu'il ne s'agit que d'une matière abstraite<sup>66</sup>. Il en irait ainsi d'Homère également : une structure rythmique pourrait, par sa répétition, se charger d'un sens particulier.

6.59 The difference is that Homeric patterns, no matter how abstract, are ultimately realized by actual words, and that words, unlike musical sequences, do have conventional context-free meanings. Semantically significant patterns on Homeric poetry, if they can be shown to exist, would therefore modify meanings rather than 'create' them ab ovo. [Kahane 1994 : 43–44]

La place d'un mot dans le vers, notamment aux deux endroits les plus remarquables qui sont le début et la fin, ajoute donc une signification supplémentaire au sens de ce mot.

Il y a cependant une deuxième différence entre ce procédé rythmique et l'association d'un motif musical avec un personnage : c'est que, dans le cas d'Homère, les procédés de ce genre tirent leur efficacité et leur pouvoir évocateur de la tradition et des lois du registre particulier qui donne sa forme à l'épopée. Contrairement à une œuvre qui crée sa propre cohérence interne et élabore son contrat de signification, pour ainsi dire, au fur et à mesure de sa progression, dans une œuvre traditionnelle orale comme celle d'Homère le contrat est déjà donné, car il fait partie intégrante des moyens de signification propres au registre épique.

C'est précisément ce que j'ai observé dans le cas de *καλός* : lorsqu'il est placé au début du vers après un enjambement, sa signification est augmentée d'une connotation supplémentaire qui lui permet de marquer le nom auquel il se rapporte comme *σημα*. Or, si Kahane comme Foley affirment à plusieurs reprises que ce sens ajouté permet au mot de résonner au-delà de son contexte immédiat, on voudrait montrer ici que la valeur métonymique de *καλός* lui permet justement de souligner l'importance de certains objets dans le récit et, par ce procédé, de créer des effets de structure. <sup>1</sup>*Καλός* n'est pas un *σημα* seulement par rapport à la tradition, mais aussi par rapport à la trame même du récit : non seulement il signale la relation métonymique de référentialité traditionnelle, mais il balise également le rythme et le déroulement de la performance. En d'autres termes, <sup>1</sup>*καλός* ne connote pas simplement la valeur métonymique de son référent, mais peut aussi dénoter l'usage de

66. On pense, par exemple, à la célèbre phrase associée au personnage de Till, dans *Till Eulenspiegels lustige Streiche* de Richard Strauss, jouée au cor et à la clarinette en *mi b* et reprise plusieurs fois au cours de l'œuvre. Kahane [1994 : 43] renvoie aux symboles musicaux de Pierre ou du Loup dans *Pierre et le loup* de Sergei Prokofiev ou au thème de la *Walkyrie* de Richard Wagner.

ce référent tel qu'il est actualisé dans un récit particulier : il noue précisément la référentialité traditionnelle à sa réalisation locale au cours de la performance.

### 6.2.3.1 Καλός comme indice d'une importance narrative

L'objet marqué par  $\text{ἰκαλός}$  joue souvent un rôle très important dans le récit. Cette importance est de deux ordres : soit symbolique, c'est-à-dire que l'objet acquiert, dans le récit même, un pouvoir évocateur signalé par l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$ , soit narrative, c'est-à-dire que l'objet ainsi marqué ne l'est pas tant pour sa puissance signifiante que pour le tournant du récit qu'il sert à indiquer de façon détournée. Bien sûr ces deux rôles, symbolique et narratif, se recouvrent souvent, et l'on peut dire dans certains cas que l'objet marque une étape narrative justement par sa force symbolique. Il arrive néanmoins que cette étape soit soulignée par un objet sans importance, dont seul l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  permet de distinguer la fonction métanarrative.

Importance symbolique de l'objet marqué par  $\text{καλός}$

Un certain nombre d'objets signalés par  $\text{ἰκαλός}$  semblent avoir dans le récit une importance primordiale. Leur description paraît être introduite par  $\text{ἰκαλός}$  pour souligner la place symbolique qu'ils occupent dans le récit. Cette fonction se rapproche de la notion de  $\text{σημα}$  qu'on a étudiée précédemment, parce que  $\text{καλός}$  semble indiquer au public que l'objet en question a un sens qui dépasse sa simple présence physique locale dans le récit. Cependant, elle en est distincte, en ce que la signification qu'acquiert un tel objet n'est pas extérieure au récit, mais ne se comprend que par rapport à lui.

**Le navire de Protésilas** L'exemple peut-être le plus évident de cette fonction symbolique est celui du navire de Protésilas (exemple 6.60).

6.60 Ἐκτωρ δὲ πρυμνῆς νεὸς ἤψατο ποντοπόροιο  
**καλῆς** ὠκυάλου, ἧ Πρωτεσίλαον ἔνεικεν  
 ἐς Τροίην, οὐδ' αὖτις ἀπήγαγε πατρίδα γαῖαν.

○704-706

Hector saisit la poupe du navire marin, beau, rapide, qui avait conduit Protésilas à Troie, et ne l'avait pas ramené dans sa patrie.

Faute de voir le relief que donne à cette brève description l'emploi de *καλός*, Shipp [1978:205] en arrive à la conclusion suivante : « *It is pertinently asked why, if the ship is the same as in 693, Protesilaus is first mentioned here.* » Or la réponse à cette question est peut-être que le bateau de Protésilas n'acquiert une importance narrative, indiquée par *καλός*, qu'au moment même où Hector en saisit la poupe, pour ne plus la lâcher avant d'y avoir mis le feu, ce qui est chose faite dès Π 122–124. Il n'est pas besoin d'arguer longuement de l'importance capitale dans le récit du premier bateau auquel les Troyens parviennent à bouter le feu : celle-ci est soulignée par une invocation aux Muses (exemple 6.61)

- 6.61 Ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,  
ὄππως δὴ πρῶτον πῦρ ἔμπεσε νησὶν Ἀχαιῶν. Π 112–113  
Dites-moi maintenant, Muses qui habitez sur l'Olympe, comment d'abord le feu s'abat-  
tit sur les bateaux des Achéens.

De plus, si ce n'est pas cet événement précis qui déclenche ce qu'on appelle communément la Patroclie, il est contemporain de l'entretien d'Achille et Patrocle et presse l'armement de ce dernier, puisque, à la vue du désastre qui menace l'armée achéenne, Achille s'écrie :

- 6.62 Ὅρσοο διογενὲς Πατρόκλεες ἵπποκέλευθε·  
λεύσσω δὴ παρὰ νηυσὶ πυρὸς δηϊοιο ἰωήν·  
μὴ δὴ νῆας ἔλωσι καὶ οὐκέτι φυκτὰ πέλωνται·  
δύσσοο τεύχεα θᾶσσον, ἐγὼ δέ κε λαὸν ἀγείρω. Π 126–129  
Debout divin Patrocle, meneur de chevaux ! Je vois près des bateaux le grondement du  
feu destructeur. Il faut éviter qu'ils ne s'emparent des bateaux et qu'il n'y ait plus moyen  
de fuir. Arme-toi vite, pendant que je rassemble les soldats.

Il est donc très important que le narrateur signale, dès le moment où Hector en saisit la poupe, le bateau qui symbolise dans le récit l'avancée maximale des Troyens, le danger de défaite couru par les Achéens, et le début de la longue suite d'événements qui va mener de l'armement de Patrocle à la mort d'Hector. C'est la valeur de <sub>1</sub> *καλός* qui marque le bateau comme un symbole dans le cours même du récit.

**Les lavoirs de Troie** Au chant X, Achille poursuit Hector et les deux guerriers arrivent devant les lavoirs de Troie, ce qui est l'occasion pour le poète de les décrire :

- 6.63 Κρουνὸ δ' ἴκανον καλλιρρόω· ἔνθα δὲ πηγαὶ  
δοιαὶ ἀναΐσσοσι Σκαμάνδρου δινήεντος.  
ἦ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῶ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς  
γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡς εἰ πυρὸς αἰθομένοιο·  
ἦ δ' ἑτέρη θέρει προρέει εἰκνῖα χαλάζῃ,  
ἦ χιόνι ψυχρῇ ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλω.  
Ἔνθα δ' ἐπ' αὐτῶν πλυννοὶ εὐρέες ἐγγὺς ἔασι  
**καλοὶ** λαΐνεοι, ὄθι εἴματα σιγαλδόντα

πλύνεσκον Τρώων ἄλοχοι καλαί τε θύγατρεις  
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης πρὶν ἐλθεῖν υἴας Ἀχαιῶν.

155

X<sub>147-156</sub>

Ils parvinrent aux deux fontaines aux belles eaux : à cet endroit surgissaient les deux sources du bouillonnant Scamandre. L'une versait une eau chaude, et tout autour la vapeur s'en échappait, comme d'un feu flamboyant ; l'autre coulait, en été, semblable à la grêle, la froide neige ou la glace de l'eau. Là, à côté de ces sources, se trouvaient tout près de larges lavoirs, beaux, en pierre, où les épouses des Troyens et leurs belles filles lavaient leurs brillants vêtements, au temps d'avant, pendant la paix, avant la venue des fils des Achéens.

On a vu ci-dessus (p. 499) qu'il n'y a pas lieu de parler de digression à propos des descriptions homériques, comme le fait Shipp [1978:205] au sujet de celle-ci. Au contraire, on peut soutenir que la description des deux fontaines et surtout des lavoirs marqués par  $\text{καλός}$  ont une puissance évocatoire qui justifie tout à fait leur place à cet endroit du récit. Chacun sait que la mort d'Hector scelle le destin de Troie, qui est désormais vouée à la ruine, comme ne cessent de le rappeler les parents du héros, et surtout Andromaque (exemple 6.64).

6.64

Παῖς δ' ἔτι νήπιος αὐτῶς

ὄν τέκομεν σύ τ' ἐγὼ τε δυσάμμοροι, οὐδέ μιν οἶω  
ἦβην ἵξεσθαι· πρὶν γὰρ πόλις ἦδε κατ' ἄκρης  
πέρσεται· ἦ γὰρ ὄλωλας ἐπίσκοπος, ὃς τέ μιν αὐτὴν  
ρύσκει, ἔχες δ' ἀλόχους κεδνάς καὶ νήπια τέκνα.

Ω<sub>726-730</sub>

Et il est encore tout petit, l'enfant que nous avons eu toi et moi, malheureux ! Je ne crois pas qu'il pourra devenir adolescent ; car auparavant, cette cité sera ravagée de fond en comble. Car tu es mort, toi son gardien qui la défendais et gardais ses nobles femmes et ses tendres enfants !

Ce lien entre la mort d'Hector et la chute de Troie est exprimé de façon encore plus prégnante par l'image que le poète donne des sanglots des Troyens quand leur héros est tombé (exemple 6.65).

6.65

Ἵμιωξεν δ' ἔλεινὰ πατὴρ φίλος, ἀμφὶ δὲ λαοὶ  
κωκυτῶ τ' εἶχοντο καὶ οἰμωγῇ κατὰ ἄστυ.  
Τῶ δὲ μάλιστ' ἄρ' ἔην ἐναλίγκιον ὡς εἰ ἅπασα  
Ἴλιος ὄφρυόεσσα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης.

X<sub>408-411</sub>

Son père se lamenta à faire pitié, tandis que le peuple alentour se répandait en plaintes et lamentations, à travers toute la ville. C'était exactement comme si la sourcilleuse Ilion se consumait dans un incendie, de fond en comble.

Dans un tel contexte, il n'est pas surprenant que l'on trouve une évocation de la paix d'avant la guerre de Troie, à travers une description explicitement marquée comme symbolique, au moment où la fin de la guerre est présente dans l'esprit de tous les auditeurs, comme de tous les personnages. Contrairement à ce qu'affirme Shipp [1978:210], il ne s'agit pas d'une simple « *reference outside the Iliad to the old times of peace* », mais d'un procédé puissant qui permet, en marquant spécialement par  $\text{καλός}$  la description des lavoirs, de renforcer l'importance fatale du combat qui va suivre. Il s'agit pour ainsi dire d'un  $\sigma\eta\mu\alpha$  narratif par lequel le poète annonce l'issue de son récit et éveille chez son public une

attention particulière aux autres détails qui mettent en parallèle la mort d'Hector et le destin de Troie.

**La charrette de Priam** Un autre σῆμα narratif de première importance est la charrette qu'emmène Priam au camp des Achéens et qui doit ramener le corps d'Hector (exemple 6.66).

6.66 Ἐκ μὲν ἄμαξαν ἄειραν ἐϋτροχον ἡμιονεῖην  
**καλὴν** πρωτοπαγέα, πείρινθα δὲ δῆσαν ἐπ' αὐτῆς,  
 κὰδ δ' ἀπὸ πασσαλόφι ζυγὸν ἦρεον ἡμιόνειον  
 πύξινον ὀμφαλόεν εὖ οἰήκεσσι ἀρηρός·  
 ἐκ δ' ἔφερον ζυγόδεσμον ἅμα ζυγῶ ἐννεάπηχυ.  
 Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέδηκαν ἐϋξέστῳ ἐπὶ ῥυμῶ  
 πέζη ἔπι πρώτη, ἐπὶ δὲ κρίκον ἔστορι βάλλον,  
 τρίς δ' ἐκάτερθεν ἔδησαν ἐπ' ὀμφαλόν, αὐτὰρ ἔπειτα  
 ἐξείης κατέδησαν, ὑπὸ γλαγχίνα δ' ἔκαμψαν.

270

Ω 266–274

Ils sortirent un char, avec de bonnes roues, un char à mules, beau, fraîchement chevillé, et y attachèrent la caisse, puis décrochèrent du clou le joug à mules, en buis, avec sa bosse, bien garni d'anneaux ; ils prirent avec le joug une courroie de neuf coudées. Et ils adaptèrent soigneusement ce joug au bout du timon bien poli, tout à l'extrémité, passèrent l'anneau dans la cheville, et lièrent le tout trois fois à la bosse ; enfin, il nouèrent l'extrémité en passant le bout par dessous.

La longue et précise description de l'harnachement de cette charrette ne me paraît pas non plus être une digression dans le récit. Elle en est au contraire un élément essentiel, qui justifie l'emploi de <sub>1</sub>καλός. En effet, l'usage auquel le véhicule est destiné lui confère un rôle de premier plan dans la suite du récit. Toute cette préparation matérielle, dont l'importance symbolique est marquée par <sub>1</sub>καλός, permet de singulariser un objet qui est à la fois la condition nécessaire et le σῆμα métonymique de l'extraordinaire expédition du roi troyen chez Achille. Encore une fois, le signal de <sub>1</sub>καλός invite à dépasser l'occurrence présente de l'objet ainsi marqué et à y entendre tous les échos symboliques qui peuvent s'y rattacher.

**La phorminx d'Achille** Cette valeur symbolique ajoutée à la description d'un objet par l'emploi de <sub>1</sub>καλός s'applique également à des objets qui semblent moins essentiels au récit, mais acquièrent ainsi une signification plus riche. Ainsi, la *phorminx* d'Achille n'est décrite que dans l'espace de trois vers :

6.67 Τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ  
**καλῇ** δαιδαλέῃ, ἐπὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν,  
 τὴν ἀρετ' ἐξ ἐνάρων πόλιν Ἡετίωνος ὀλέσσας.

I 186–188

Ils le trouvèrent qui se délectait d'une cithare sonore, belle, ouvragée, sur laquelle il y avait un chevalet d'argent : il l'avait prise sur le butin après avoir détruit la cité d'Éétion.

Or, ce que souligne l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  ici, c'est la puissance symbolique de l'objet qu'Achille tient dans ses mains, alors qu'il n'est plus apparu depuis le chant A<sup>67</sup>. Non seulement cette réapparition du personnage principal de l'*Iliade*, qui n'est apparu qu'en creux, pour ainsi dire, depuis qu'il a envoyé sa mère implorer Zeus, est un événement en soi dans le cours du récit, mais il est préparé depuis presque deux cents vers par le conseil des chefs achéens qui décident de lui envoyer une ambassade. L'attente du public est extrême au moment où le héros réapparaît, et l'objet qu'il tient dans ses mains n'en a que plus de puissance signifiante : il s'agit d'un instrument de musique, c'est-à-dire le contraire même de l'arme guerrière, un  $\text{σῆμα}$  très clair de l'inaction funeste d'Achille<sup>68</sup>.  $\text{ἰΚαλός}$  permet de signaler cette signification symbolique et de substituer, d'une certaine manière, la description de l'instrument à une description du personnage lui-même, tout en accentuant la tension dramatique entre la valeur guerrière d'Achille, indispensable à la victoire des Achéens, et son retrait de la bataille aux conséquences meurtrières.

**Les chars de Pandare et les armes des Thraces** Il peut arriver également qu'un objet distingué par  $\text{ἰκαλός}$  n'ait une importance symbolique dans le récit que par rapport à un contexte très restreint, sans convoquer l'ensemble de la trame narrative de l'épopée. C'est le cas de la description de ses chars par Pandare (exemple 6.68).

6.68 Ἄλλά που ἐν μεγάροισι Λυκάονος ἔνδεκα δίφροι  
**καλοὶ** πρωτοπαγεῖς νεοτευχέες· ἀμφὶ δὲ πέπλοι  
 πέπτανται· παρὰ δὲ σφιν ἑκάστῳ δίζυγες ἵπποι  
 ἔστᾱσι κρὶ λευκὸν ἔρεπτόμενοι καὶ ὀλύρας. E 193–196

Pourtant, dans le palais de Lycaon, j'ai onze chars, beaux, fraîchement chevillés, tout neufs ; il y a des housses qui les recouvrent. Et à côté de chacun d'eux se tient un couple de chevaux qui paissent l'orge blanche et l'épeautre.

Le rôle de cette description est surtout d'accentuer l'inutilité et des chars restés en Lycie, et de l'arc dont Pandare se plaint qu'il ne lui a servi qu'à égratigner Diomède et Ménélas. L'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  a ici une valeur presque rhétorique, et l'on peut penser qu'il s'agit d'un des rares emplois de cet adjectif en cette position où l'on puisse entendre un sens réellement laudatif<sup>69</sup>. En tout cas les paroles de Pandare sont prophétiques, puisqu'il est tué par Diomède moins de cent vers plus loin (E 290–296). Peut-être la marque de  $\text{ἰκαλός}$  sur les chars permet-elle justement de souligner aussi ce caractère

67. Entre A 492 et I 181, Achille n'est mentionné dans le récit que dans le catalogue des vaisseaux : en personne (B 681–694), comme point de comparaison avec Ajax (B 769–770) ou Nirée (B 674) et comme futur meurtrier de plusieurs Troyens (B 860, 874, 875) ; toutes les autres occurrences du nom d'Achille (ou de ses patronymes) se trouvent dans les discours des personnages, et Achille n'agit plus dans le cours principal du récit entre ces deux vers.

68. Sur les implications symboliques de la *phorminx* d'Achille, voir Perceau [2005].

69. C'est aussi le seul qui se trouve dans un discours, avec le poignard thrace mis en prix par Achille (exemple 6.54, p. 516), et l'expression  $\text{\#καλὸν φυταλῆς καὶ ἀρούρης}$  (Z 195 = Y 185, M 314) qui ne se trouve jamais dans le récit.

prophétique : l'évocation des chars absents restant dans l'esprit de l'auditeur comme un σῆμα, la mort de Pandare deviendrait inévitable.

De la même façon, les armes des guerriers Thraces qu'Ulysse et Diomède massacrent au chant K se signalent par l'emploi de  $\text{καλός}$  :

- 6.69 Οἱ δ' εὕδον καμάτῳ ἀδηκότες, ἔντεα δέ σφιν  
**καλὰ** παρ' αὐτοῖσι χθονὶ κέκλιτο εὖ κατὰ κόσμον  
 τριστοιχί· παρὰ δέ σφιν ἑκάστῳ δίζυγες ἵπποι. K 471–473
- Eux, ils dormaient, rompus de fatigue ; quant à leurs armes, leurs belles [armes], elles étaient à côté d'eux posées sur le sol, disposées bien en ordre, sur trois rangées ; et à côté de chaque homme il y avait un couple de chevaux.

Bien que la valeur de l'adjectif soit assez peu marquée ici, on peut considérer que la description des armes des Thraces met en valeur l'impuissance de ses guerriers endormis, un peu de la même façon que la description des chars de Pandare indique précisément, par contraste, sa propre faiblesse. Ici aussi, l'ordre et le calme qui règnent dans le camp ne font que favoriser le massacre à venir.

On a donc pu montrer que les objets marqués par l'emploi de  $\text{καλός}$  ont souvent une valeur symbolique au sein même du récit, et que c'est cette importance qui est signifiée par ce procédé. La présence de  $\text{καλός}$  appelle une interprétation de la description d'un objet qui aille au-delà de sa simple présence physique dans le récit.

#### Importance narrative de l'objet marqué par $\text{καλός}$

Au vu des conclusions précédentes, il faut admettre qu'il y a une difficulté dans l'interprétation que je propose de l'adjectif  $\text{καλός}$  en rejet. Ce procédé particulier de signification s'applique également à des objets qui n'ont, apparemment, pas de valeur symbolique très marquée, ni dans la tradition, ni dans le récit. Or, si l'emploi de  $\text{καλός}$  est bien contraint par d'autres facteurs que la commodité métrique et le manque d'imagination d'un aède qui l'emploierait seulement à défaut d'un adjectif plus précis, alors la valeur de cet emploi devrait être constante, et les objets sur lesquels il fait porter sa signification particulière devraient tous avoir l'importance que l'on peut accorder à ceux qui ont été examinés précédemment. Je pourrais d'abord répondre à cette difficulté en reprenant à mon compte l'argument de Kahane (6.70).

- 6.70 We must never forget that we are discussing a work of literature and an interpretative proposition, not a mathematical hypothesis [...]. We must not expect each and every example to lend itself with equal ease to a full explanation.

[Kahane 1994: 58]



Cependant, si l'on porte une attention plus poussée à l'endroit où ces objets apparemment anodins sont décrits, on s'aperçoit qu'il s'agit en général de tournants dans le récit. La description d'un objet signalé par  $\text{καλός}$  interviendrait alors comme une borne indiquant le changement de direction du récit. Cette fonction n'est bien sûr pas contradictoire avec le caractère symbolique des objets qu'on a traités dans les pages précédentes : la description de la phorminx d'Achille, par exemple, marque le début de l'ambassade des chefs achéens, celle de la porcherie d'Eumée le début du long passage de l'*Odyssée* où Ulysse est déguisé en mendiant, celle de la charrette de Priam le départ pour l'expédition qui occupe, avec les funérailles d'Hector, toute la fin du chant  $\Omega$ . La différence est que le caractère métonymique, du point de vue de la tradition ou du récit lui-même, des objets qui vont nous occuper désormais est difficile à cerner, voire inexistant. Mais la présence de  $\text{καλός}$  leur permet de signaler une inflexion du récit. Il s'agit donc de  $\text{σήματα}$  dont la signification intéresse non pas le récit en général, mais ses articulations particulières.

**La clef du trésor d'Ulysse** Un exemple très clair de ce procédé est fourni par la description de la clef qui ouvre le trésor d'Ulysse et que Pénélope tient dans sa main (exemple 6.71).

- 6.71  $\text{Ἔλετο δὲ κληῖδ' εὐκαμπέα χειρὶ παχείῃ,$   
 $\text{καλὴν χαλκείην· κώπη δ' ἔλεφαντος ἐπήεν.}$  φ 6-7  
 Elle prit dans sa forte main une clef finement courbée, belle, en bronze, dont la poignée était en ivoire.

Cette description est placée tout au début du chant  $\phi$ , lorsque Pénélope, inspirée par Athéna, décide d'organiser le jeu des haches et descend au trésor chercher l'arc d'Ulysse. Le véritable  $\text{σημα}$  de reconnaissance, qui prouvera son efficacité dans la suite du récit, est en l'occurrence cet arc que seul Ulysse peut manier, et sur lequel Pénélope pleure comme s'il s'agissait de son époux lui-même (exemple 6.72).

- 6.72  $\text{Ἐζομένη δὲ κατ' αὐθι, φίλοισ' ἐπὶ γούνασι θείσα,$   
 $\text{κλαῖε μάλα λιγέως, ἐκ δ' ἤρεε τόξον ἄνακτος.}$  φ 55-56  
 Elle s'assit sur place, le prit sur ses genoux, et à grands cris : ce qu'elle prenait là, c'était l'arc de son seigneur !

Pourquoi est-ce alors la clef qui est signalée comme  $\text{καλός}$  ? On peut considérer que la description de cet objet est utilisée pour marquer le début du massacre des prétendants et de la deuxième partie du retour d'Ulysse, où il se révèle peu à peu à tous. Le tournant qui a lieu au début de ce chant est très important dans la succession des événements, et l'emploi de  $\text{καλός}$  avec le premier objet désigné dans le chant permet de souligner cette nouvelle orientation prise par le récit.

**La table de Nestor** De la même façon, la description de la table que Nestor fait dresser dans sa baraque est placée comme un σῆμα narratif à un moment significatif (exemple 6.73).

- 6.73 Ἡ σφῶϊν πρῶτον μὲν ἐπιπροΐηλε τράπεζαν  
καλὴν κυανόπεζαν ἔϋξοον. Λ 628–629  
Elle approcha d'eux d'abord une table, belle, avec des pieds d'émail, bien polie.

Cette table n'est un objet important ni pour le récit, ni pour le personnage de Nestor, comme l'est la fameuse coupe qu'il est le seul à pouvoir soulever, et dont la description détaillée est faite aux vers Λ 632–637. La raison pour laquelle c'est la table qui est qualifiée de <sub>1</sub>καλός est qu'elle ouvre la discussion fatale qui va décider Patrocle à demander ses armes à Achille pour aller se battre à sa place. En fait, la description de cette table, si anodine qu'elle puisse paraître, permet de marquer l'importance de cette scène pour le récit, alors que ses conséquences vont être retardées, par la rencontre de Patrocle avec Eurypyle blessé, jusqu'au chant Π. La présence d'un tel σῆμα narratif indique à l'auditeur qui possède le code de l'idiome épique traditionnel que la scène est un moment décisif du récit. Il est évident, par ailleurs, que des signaux de ce genre n'ont pas qu'une valeur esthétique ; ils sont avant tout des moyens indirects de signaler au public les articulations du récit et, en l'occurrence, un passage que le narrateur a intérêt à mettre en valeur, pour l'imprimer dans la mémoire de l'auditeur.

**La tunique d'Agamemnon** Au début du chant Β, Zeus envoie à Agamemnon un songe l'assurant d'une victoire immédiate s'il reprend le combat ; dès son réveil, le roi s'habille (exemple 6.74).

- 6.74 Ἐξέτο δ' ὀρθωθείς, μαλακὸν δ' ἔνδυε χιτῶνα  
καλὸν νηγάτεον, περι δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος. Β 42–43  
Il se dressa tout droit, enfila une tunique fine, belle, toute neuve, et s'enveloppa d'un grand manteau.

Malgré sa brièveté, la description de la tunique d'Agamemnon, qui est marquée par l'emploi de <sub>1</sub>καλός, peut être elle aussi interprétée comme un σῆμα narratif. En effet, elle signale le début effectif du plan de Zeus chez les Achéens. Qu'il s'agit d'un tournant dans l'action, qui dans ce cas est presque le début de l'action, cela est clairement signifié dans les vers annonciateurs qui précèdent (exemple 6.75

- 6.75 Φῆ γὰρ ὃ γ' αἰρήσειν Πριάμου πόλιν ἡματι κείνῳ  
νήπιος, οὐδὲ τὰ ἤδη ἄρα Ζεὺς μήδετο ἔργα·  
θήσειν γὰρ ἔτ' ἔμελλεν ἐπ' ἄλγέα τε στοναχάς τε  
Τρωσὶ τε καὶ Δαναοῖσι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας. Β 37–40  
C'est qu'il croyait qu'il allait s'emparer de la cité de Priam le jour même, l'imbécile ! Il ne savait pas quels étaient les desseins de Zeus : il allait ajouter encore à leur peines et leurs soupirs, aux Troyens comme aux Danaens, à travers leurs mêlées brutales.

Il est donc significatif que la description introduite par  $\text{καλός}$  intervienne justement au moment où les desseins de Zeus commencent à se réaliser, puisque, dès qu'il est vêtu, Agamemnon appelle au conseil les Achéens pour relancer, moyennant une ruse, la bataille contre les Troyens.  $\text{καλός}$  indique ici le début de ces événements qui ne prendront fin qu'avec l'*Iliade*.

**Καλός dans les scènes d'armement** On peut grouper les quatre occurrences de  $\text{καλός}$  emphatique qui concernent les jambières des héros (exemple 6.76).

- 6.76 Κνημίδας μὲν πρῶτα περι κνήμησιν ἔθηκε  
καλάς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας. Γ<sub>330-331</sub>=Λ<sub>17-18</sub>=Π<sub>131-132</sub>=Τ<sub>369-370</sub>  
Les jambières d'abord, il les attacha sur ses jambes, belles, avec des couvre-chevilles d'argent.

Ces vers sont répétés dans les quatre grandes scènes d'armement : celle de Pâris au chant Γ, d'Agamemnon au chant Λ, de Patrocle au chant Π et d'Achille au chant Τ. Chacune de ces scènes d'armement marque un tournant dans l'action, c'est-à-dire le début d'une ἀριστεία particulièrement remarquable. L'occurrence de ces deux vers, avec leur emploi emphatique de  $\text{καλός}$ , semble conférer un relief particulier aux scènes d'armement dans lesquelles ils sont contenus. Celle de Pâris, en effet, a lieu avant le combat qui l'oppose à Ménélas, au cours duquel se jouent l'issue de la guerre et le destin de Troie. Celle d'Agamemnon signale la reprise du combat après la vaine ambassade chez Achille du chant Ι et l'intermède nocturne de la Dolonie au chant Κ<sup>70</sup> ; cette ἀριστεία a pour issue que le roi, blessé, doit quitter le combat, au cours duquel Diomède, Ulysse, Machaon et Eurypyle sont blessés également et se retirent du front. La scène d'armement d'Agamemnon est encore signalée par un autre objet distingué par  $\text{καλός}$ , son bouclier (exemple 6.78)<sup>71</sup> :

- 6.78 Ἄν δ' ἔλετ' ἀμφιβρότην πολυδαίδαλον ἀσπίδα θούριν  
καλήν, ἣν πέρι μὲν κύκλοι δέκα χάλκεοι ἦσαν. Λ<sub>32-33</sub>  
Il prit son large bouclier, robuste et ouvragé, beau, qui était bordé de dix cercles de bronze.

L'armement de Patrocle, quant à lui, est placé au début du combat qui le mène à sa perte. Quant à celui d'Achille, il est le prélude à la bataille qui repousse les Troyens derrière leur rempart et aboutit à la mort d'Hector<sup>72</sup>.

On voit que les scènes d'armement distinguées par ces deux vers contenant un  $\text{καλός}$  emphatique introduisent des combats lourds de conséquences, contrairement aux autres, comme par exemple celles d'Ulysse et Diomède (Κ<sub>255-271</sub>), qui ne concernent que la Dolonie et n'ont pas

70. Son importance est également marquée par une invocation du poète aux Muses (Λ<sub>218-220</sub>).

71. Le bouclier d'Agamemnon est aussi, bien sûr, l'un de ses signes distinctifs, un σῆμα de son identité.

72. Pour le parallélisme de ces deux dernières scènes d'armement, voir ci-dessous, p. 543 sq.

de retombées autres que la mort des guerriers thraces, qui n'affecte pas grandement le cours de la guerre. Ce qui est remarquable, c'est que  $\text{ἰκαλός}$  est ici intégré à une séquence formulaire beaucoup plus large, précisément celles qui ont été étudiées par Armstrong [1958], qui en a bien dégagé l'importance dans le récit. Le vers formulaire de l'exemple 6.76 n'apparaît à ces quatre endroits que parce que toute la séquence dont il fait partie y est aussi répétée. Cependant, cela ne met pas en cause le caractère significatif de l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  : simplement, il est un élément d'une stratégie plus large qui vise à donner de l'importance à l'armement de quatre personnages de premier plan à des moments charnières du récit.

**Le bouclier de Sarpédon** La description du bouclier de Sarpédon introduit elle aussi un événement majeur, comme le laisse entendre l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  (exemple 6.79).

- 6.79 *Αὐτίκα δ' ἄσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' εἶσιν  
καλήν χαλκείην ἐξήλατον, ἦν ἄρα χαλκεύς  
ἦλασεν, ἔντοσθεν δὲ βοείας ῥάψε θαμειᾶς  
χρυσείης ῥάβδοισι διηνεκέσιν περὶ κύκλον.* M<sub>294–297</sub>
- Ensuite, il mit devant lui son bouclier bien rond, beau, en bronze martelé, qu'un forgeron avait martelé, en le renforçant à l'intérieur de peaux de bœuf épaisses, avec des baguettes d'or qui faisaient tout le tour.

En effet, c'est grâce à l'intervention de ce guerrier, qui débute par cette description, que les Troyens parviennent à franchir le mur qui protège les neufs des Achéens, comme le narrateur ne manque pas de l'annoncer explicitement (exemple 6.80).

- 6.80 *Οὐδ' ἂν πω τότε γε Τρῶες καὶ φαίδιμος Ἴκτωρ  
τείχεος ἐρρήξαντο πύλας καὶ μακρὸν ὄχηα,  
εἰ μὴ ἄρ' υἱὸν ἐὸν Σαρπηδόνα μητίετα Ζεὺς  
ᾤρσεν ἐπ' Ἀργείοισι λέονθ' ὡς βουσὶν ἐλίξιν.* M<sub>290–293</sub>
- Mais les Troyens et le brillant Hector n'auraient pas pu encore à ce moment-là briser les portes du rempart et le gros verrou, si Zeus l'avisé n'avait lancé son fils Sarpédon sur les Argiens comme un lion sur des bœufs tortus.

Il s'agit donc d'une intervention décisive, dont l'importance est mise en valeur par une description introduite par  $\text{ἰκαλός}$  : grâce à l'exploit de Sarpédon, les Troyens réussissent en effet à incendier les neufs des Achéens, ce qui précipite l'intervention de Patrocle après la péripétie de la Διὸς ἀπάτη et la réaction de Zeus à son réveil. Au moment où le mur cède, le narrateur insiste à nouveau sur ce caractère décisif de la bataille (exemple 6.81).

- 6.81 *Σαρπηδὼν δ' ἄρ' ἔπαλξιν ἐλὼν χερσὶ στιβαρήσιν  
ἔλχ', ἦ δ' ἔσπετο πᾶσα διαμπερές, αὐτὰρ ὑπερθε  
τείχος ἐγυμνώθη, πολέεσσι δὲ θῆκε κέλευθον.* M<sub>397–399</sub>



C'est parce que cette scène permet d'annoncer l'avenir et la suite des événements qui vont être racontés qu'elle est signalée à l'attention de l'auditeur par l'emploi de  $\text{καλός}$ . Elle se clôt d'ailleurs par une nouvelle mention de la coupe et du coffre (exemple 6.84).

- 6.84 Ἦτοι δὲ μὲν σπείσας τε καὶ εὐξάμενος Διὶ πατρὶ  
ἄψ κλισίην εἰσῆλθε, δέπας δ' ἀπέθηκ' ἐνὶ χηλῶ. Π<sub>253-254</sub>  
Ensuite, une fois achevées sa libation et sa prière à Zeus Père, il retourna dans sa baraque, et remit la coupe dans le coffre.

Cela lui confère une certaine unité narrative, et confirme l'importance des descriptions dans la structure du récit.

À cette explication s'ajoute que le coffre d'Achille lui a été offert par sa mère Thétis. Or, comme l'a montré Slatkin [1991], Thétis est loin d'être un personnage mineur dans l'épopée ; au contraire, certaines traces dans l'*Iliade* montrent qu'elle a le pouvoir de déstabiliser l'ordre olympien. Foley [1999 : 26-27] souligne que l'interprétation de Slatkin est possible précisément parce qu'elle fait appel à la référentialité traditionnelle. Dans le passage qui nous occupe ici, il n'est pas indifférent, à mon avis, que le narrateur introduise une allusion à Thétis : en effet, le départ de Patrocle au combat et sa mort subséquente, comme le révèle Zeus lui-même (O 63-68), font partie intégrante de la Διὸς βουλή, laquelle est intimement liée à l'intercession de Thétis auprès du Cronide au chant A. Le poète a donc tout intérêt à rappeler le rôle de Thétis dans le déroulement du plan divin à un moment où celui-ci s'apprête à prendre son tournant le plus tragique ; et pour rendre cette allusion transparente, il en indique explicitement la nature de σῆμα par l'emploi de  $\text{καλός}$ .

**Le fauteuil de Thétis** La mère d'Achille est impliquée dans une autre occurrence de  $\text{καλός}$  encore. Au chant Σ, Thétis monte dans l'Olympe et demande à Héphestos de fabriquer de nouvelles armes à son fils. Elle est accueillie chaleureusement par le dieu et son épouse Charis (exemple 6.85).

- 6.85 Τὴν μὲν ἔπειτα καθεῖσεν ἐπὶ θρόνου ἀργυροῦλου  
καλοῦ δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρήνης ποσὶν ἦεν. Σ<sub>389-390</sub>  
Ensuite, elle la fit asseoir sur un fauteuil à clous d'argents, beau, ouvragé, avec un repose-pied par dessous.

Bien que ces deux vers se retrouvent couramment dans l'*Odyssée* dans les scènes d'hospitalité<sup>74</sup>, il est préférable de considérer ici aussi que  $\text{καλός}$  en rejet permet de marquer l'importance d'une scène dont la suite du récit va dépendre, même si dans ce cas il y a peu de doutes sur l'issue de l'entretien, puisque Thétis a déjà promis son succès à son fils (Σ 136-137). En tout cas, on peut penser que cette description marque aussi la deuxième intervention de Thétis auprès d'un dieu pour

74. Voir ci-dessous p. 541 sq.

complaire à son fils. En outre, la fabrication des armes n'est pas un événement anodin, puisque la reprise effective du combat en dépend, Hector ayant pris sur Patrocle les armes d'Achille. On verra d'ailleurs que les premières et les secondes armes d'Achille forment un véritable réseau de *σήματα* qui se révèle lorsqu'on étudie les emplois de *καλός*. En ce sens, la mention d'un objet *καλός* en prélude à la fabrication des secondes armes s'intègre parfaitement à ce parcours.

**Les courroies du char d'Héra** Le dernier exemple de cette série est peut-être moins évident, car l'action qu'introduit la description marquée par *καλός* n'est pas de première importance. C'est au moment où Hébé est en train de harnacher le char d'Héra qui se prépare à descendre avec Athéna sur le champ de bataille que les courroies attachées au joug sont mentionnées (exemple 6.86).

6.86

Ἀὐτὰρ ἐπ' ἄκρω

δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαδνα

καλ' ἔβαλε χρύσει[α].

E 729–731

Ensuite, à l'extrémité, elle attacha le beau joug d'or, et elle y mit des courroies, belles, en or.

On peut remarquer qu'il s'agit du seul cas d'éllision de *καλά* dans cette position<sup>75</sup> et que la description est vraiment très brève ; peut-être la valeur de *καλός* porte-t-elle sur toute la description de l'harnachement qui précède, et non sur les seules courroies du joug. Quoi qu'il en soit, la bataille qui suit cette préparation, ainsi que l'armement d'Athéna (733–747) n'est pas décisive, mais l'intervention des déesses met fin aux ravages qu'Arès commet dans les rangs achéens, et marque également le retrait des dieux de la bataille<sup>76</sup>, même si l'interdiction de Zeus n'est formulée expressément qu'au début du chant Θ : les Immortels ne doivent plus redescendre dans la mêlée qu'ils ont déjà quittée. Aussi peut-on considérer, quoique l'importance des événements introduits par cette description soit moindre que dans les exemples précédents, qu'ici aussi la valeur emphatique de *καλός* permet au poète de signaler à ses auditeurs une étape de son récit.

En somme, l'adjectif *καλός* transforme la description qu'il introduit (ou qu'il conclut, dans le dernier exemple) en *σημα* narratif : il annonce au public l'importance des événements qui vont être narrés, et l'invite à les garder en mémoire pour être à même de suivre la suite du récit. C'est pour cela qu'on trouve toujours ces *σήματα* au début des séquences données pour décisives, car ils fonctionnent dans le cours de la performance, et perdraient leur valeur à n'être placés qu'après elles.

75. Même si l'augment peut recouvrir un plus ancien \**καλά βάλε* [GH §1.231, Bakker 1999, 2001, 2005:120], ce qui rend cette unique éllision peu assurée.

76. Au début du chant H, Athéna et Apollon décident de ne pas prendre part aux combats autrement qu'en excitant les guerriers.

On pourrait dire qu'ils sont un moyen d'appeler l'attention de l'auditeur sur l'importance de ce qui va être dit.

### 6.2.3.2 Καλός comme signe de structure

Jalon des scènes essentielles,  $\text{ἡ καλός}$  permet également au poète de structurer son récit en créant des effets de parallélisme entre différents objets, donc entre les différentes scènes où ces objets sont décrits. Le  $\text{σημα}$  narratif ne consiste plus à annoncer l'importance d'un événement qui suit la description, mais à souligner la construction même d'un épisode ou de l'ensemble du récit. Le relief conféré à l'objet que  $\text{ἡ καλός}$  donne comme signe offre au poète de nombreuses opportunités pour marquer non seulement les changements de direction du récit ou les scènes importantes, comme on l'a vu précédemment, mais également les articulations des épisodes qui méritent d'être soulignées. L'emploi de tels  $\text{σηματα}$  permet, au cours même de la performance orale, de consolider l'architecture du récit. On verra que des descriptions sans  $\text{ἡ καλός}$  peuvent également jouer ce rôle, lorsqu'elles sont suffisamment remarquables par leur développement, ou que le procédé de structuration par  $\text{ἡ καλός}$  est déjà réservé à la mise en lumière d'un autre parallélisme. Les exemples que nous allons analyser sont classés thématiquement, mais il est nécessaire de traiter à la fin la complexité des phénomènes de structures liés aux armes d'Achille.

**Οἶμη** Les  $\text{σηματα}$  narratifs dont il est question ont pour fonction de marquer le cours du récit, tel qu'il se réalise dans la performance. Or il me semble qu'il existe un terme émiqque qui désigne justement ce récit actualisé dans sa dimension progressive : c'est le terme οἶμη. Ce terme apparaît trois fois dans l'*Odyssée* (974, 9481, χ347) au sens de 'chant, poème, récit épique', avec la nuance fondamentale de 'chemin', le mot étant apparenté à οἶμος 'chemin' (par étymologie réelle ou populaire, peu importe [DÉLG s.u οἶμη]). Il désigne donc précisément le 'cheminement du poème'. La même métaphore de l'épopée comme chemin se retrouve dans l'*Hymne à Hermès*, où l'on rencontre l'expression ἀγλαὸς οἶμος ἀοιδῆς « le cours éclatant du chant » (v. 451), qui ressemble à une glose du terme simple οἶμη. Cependant, dans ces quatre occurrences, il est difficile de se faire une idée de ce à quoi renvoie précisément la métaphore. En effet, dans son acception la plus précise, οἶμη semble désigner le sujet d'un chant épique (exemple 6.87).

6.87 Μοῦσ' ἄρ' ἀοιδὸν ἀνήκεν ἀειδέμεναι κλέα ἀνδρῶν,  
οἶμης τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἴκανε,  
νεῖκος Ὀδυσσεὺς καὶ Πηλεΐδew Ἀχιλλεύς.





Considérer, comme je le fais, que des *σήματα* peuvent avoir pour référent non seulement le cours général de l'*οἴμη*, mais même certains points précis de son déroulement, voire qu'ils peuvent se faire écho les uns aux autres, paraît donc contradictoire. Cependant, Foley lui-même met en évidence les potentialités métanarratives des *σήματα* qu'il étudie. Ainsi, il montre [Foley 1995] que les seize occurrences de la formule 6.90 suivent toujours (en tout cas dans l'*Iliade*) le discours d'un personnage qui propose d'accomplir une action dont l'enjeu est l'acquisition ou la perte du *κλέος* ; mais surtout, la formule permet de prédire que les ambitions du locuteur vont être contrées dans la suite du récit<sup>77</sup>.

6.90 Ὡς ἔφαθ', οἳ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ. Γ 95+

Voilà ce qu'il dit, et tous les autres se turent et gardèrent le silence.

En d'autres termes, par l'emploi de cette expression, le narrateur effectue une prolepse et détermine par avance une inflexion de l'*οἴμη*. C'est même la nature des *σήματα* que de contenir une implication proleptique ; c'est en cela qu'ils sont des « *keys to an emergent reality* » [Foley 1999 : 27]<sup>78</sup>.

Il me semble qu'on peut aller plus loin, comme les exemples des pages suivantes tendent à le montrer. Si l'emploi du registre épique permet de déclencher l'attitude réceptive appropriée de la part du public et de susciter les interprétations métonymiques requises, elle n'en suspend pas pour autant l'attention à la succession du récit lui-même, ou en tout cas pas entièrement. Certes, il arrive que le jeu de la référentialité traditionnelle prenne le pas sur la cohérence de surface du récit : c'est probablement ce qui se produit avec les fameuses formes de duel du chant I<sup>79</sup>. Apparemment le public pouvait se satisfaire d'une légère incohérence narrative, voire ne pas la remarquer, pourvu que le chant soit cohérent au niveau des implications traditionnelles. Mais cela ne signifie pas que le récit homérique puisse exister indépendamment de sa logique narrative interne. On l'a dit : l'*οἴμη* ne se réalise qu'en récits particuliers ; or, ces récits sont agencés de telle sorte qu'un observateur extérieur (le lecteur moderne, par exemple) peut les comprendre sans mal, bien qu'il lui manque toute la dimension de la référentialité traditionnelle. Pour essentielle que soit cette dimension dans la compréhension du fonctionnement de l'épopée homérique, elle ne passe pas par une suite de *σήματα* déconnectés les uns des autres sur le plan narratif. Le terme d'*οἴμη* cristallise cette dialectique entre la tradition et son instantiation dans le *hic et nunc* d'un récit particulier. C'est pourquoi je pense que certains *σήματα* narratifs peuvent servir à souligner la structure d'épisodes particuliers, c'est-à-dire

77. Sa définition précise du sens du *σημα* est la suivante :

an initial speech proposing or reporting a radical, usually unexpected action that entails either winning or losing kleos will give way to stunned silence, followed by a response that immediately or eventually involves substantial qualification if not dismissal of the proposed or reported action. Foley [1995:15]

78. Pour un lexique des associations proleptiques contenues dans différents *σήματα* homériques dans le cadre théorique posé par Foley, voir Kelly [2008].

79. Voir Nagler [1990] pour une synthèse du dossier, avec une histoire de la question.

attirer l'attention de l'auditeur non seulement sur les propriétés métonymiques d'un objet ou d'une scène, mais sur l'architecture même du récit que l'aède est en train de bâtir.

### La structure des épisodes de l'*Iliade*

Deux épisodes de l'*Iliade* sont remarquablement structurés par des descriptions signalées par *καλός* emphatique : la Διὸς ἀπάτη (Ξ 153–353) et le retour d'Hector à Troie (Ζ 237–529). Ces deux épisodes ont en commun leur étendue (entre deux et trois cents vers) et surtout le fait qu'ils détonent sur le reste du récit et possèdent de ce fait une certaine indépendance. Chacun d'eux, comme on le verra, est clairement structuré par l'usage des descriptions d'objets, qui n'ont donc pas qu'un but esthétique, mais servent à marquer l'architecture de ces deux épisodes.

**La Διὸς ἀπάτη** Trois objets sont qualifiés de <sub>1</sub>καλός dans la Διὸς ἀπάτη : d'abord les tresses d'Héra (exemple 6.91), puis son voile (exemple 6.92), et enfin le nuage dont Zeus couvre leur étreinte à la fin de l'épisode (exemple 6.93).

- 6.91 Τῷ ῥ' ἦ γε χροῖα καλὸν ἀλειψαμένη ἰδὲ χαίτας  
 πεξαμένη χερσὶ πλοκάμους ἐπλεξε φαεινοῦς  
 καλοῦς ἀμβροσίους ἐκ κράατος ἀθανάτοιο. Ξ175–177  
 Avec cette huile elle s'oignit le corps et les cheveux, puis elle se peigna de ses mains,  
 puis forma des tresses luisantes, belles, divines, qui retombaient de sa tête immortelle.
- 6.92 Κρηδέμῳ δ' ἐφύπερθε καλύψατο δία θεῶων  
 καλῷ νηγατέω· λευκὸν δ' ἦν ἡέλιος ὤς. Ξ184–185  
 Puis elle se couvrit la tête d'un voile, beau, tout neuf; il brillait comme un soleil.
- 6.93 Τῷ ἔνι λεξάσθην, ἐπὶ δὲ νεφέλην ἔσσαντο  
 καλὴν χρυσεῖην· στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἕρσαι. Ξ356–357  
 C'est là qu'ils se couchèrent, en s'enveloppant d'un nuage, beau, en or, où scintillaient  
 des gouttes de rosée.

La place de ces trois descriptions n'est aucunement anodine, mais permet de renforcer la structure du récit de la Διὸς ἀπάτη. En effet, les deux premières se trouvent chacune à la fin d'une des étapes de la préparation d'Héra cherchant à éveiller le désir de Zeus. La description de ses tresses clôt la toilette de son corps, celle de son voile sa parure<sup>80</sup>. Les deux objets marqués par *καλός* permettent

80. Après la description du κρηδέμων, on trouve encore le vers formulaire ποσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα, mais on peut penser que l'emploi de <sub>1</sub>καλός avec l'avant-dernier élément est un moyen d'éviter la répétition d'un adjectif qui accompagne πέδιλα dans toutes ses occurrences de l'*Iliade*; dans l'*Odyssée*, on ne trouve πέδιλα sans καλός que 4 fois sur 12.

donc de structurer cette préparation, qui est le prélude de tout l'épisode. Mais la fonction structurante de ces deux descriptions ne s'arrête pas là, car elle est complétée par la dernière occurrence de  $\text{ἡ}_1$ καλός dans l'épisode, qui se trouve précisément au moment où Héra a atteint son but : séduire Zeus pour détourner son attention de la guerre de Troie. Alors même que Zeus est berné par son épouse, la description du nuage qui les dérobera aux regards, introduite par  $\text{ἡ}_1$ καλός, marque, en référence aux deux attestations de  $\text{ἡ}_1$ καλός qui signalaient le début de l'épisode, l'accomplissement de ce pour quoi Héra se préparait alors.

On comprend alors pourquoi la formule qui désigne le siège que la déesse promet à Sommeil en échange de ses services (exemple 6.94) est aberrante par rapport au formulaire habituel.

- 6.94 Δῶρα δέ τοι δώσω καλὸν θρόνον ἄφθιτον αἰεὶ  
 χρύσειον· Ἡφαιστος δέ κ' ἐμὸς παῖς ἀμφιγυήεις  
 τεύξει' ἀσκήσας, ὑπὸ δὲ θρήνην ποσὶν ἦσει,  
 τῷ κεν ἐπισχοίης λιπαροὺς πόδας εἰλαπινάζων. Ξ 238–241
- En cadeau je t'offrirai un beau fauteuil, inaltérable, en or : c'est Héphaistos, mon fils boiteux, qui te le forgera avec soin, et il y mettra un repose-pied, sur lequel tu pourras poser tes pieds brillants pendant les festins.

En effet, la formule habituelle des fauteuils (exemple 6.95 est précisément un moyen d'introduire  $\text{ἡ}_1$ καλός dans le récit.

- 6.95 ... ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου  
 καλοῦ δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρήνης ποσὶν ἦεν· Σ 389–390~κ 314–315 = κ 366–367
- ... sur un fauteuil à clous d'argent, beau, ouvragé, avec un repose-pied par en-dessous.

Si le poète a jugé bon de modifier cette formule, c'est peut-être que l'emploi de  $\text{ἡ}_1$ καλός à cet endroit du récit aurait nui à l'effet de symétrie entre la préparation d'Héra et son succès final<sup>81</sup>.

**Le retour d'Hector à Troie** Le cas de l'épisode du chant Z où Hector rentre à Troie pour la dernière fois est un peu différent, parce qu'il fait intervenir dans sa structure des descriptions qui ne sont pas introduites par  $\text{ἡ}_1$ καλός. Cependant, comme on le verra, plusieurs facteurs permettent d'expliquer ce fait. La description qui nous intéresse au premier chef est celle du palais de Paris (exemple 6.96).

- 6.96 Ἐκτωρ δὲ πρὸς δώματ' Ἀλεξάνδροιο βεβήκει  
 καλὰ, τὰ ῥ' αὐτὸς ἔτευξε σὺν ἀνδράσιν οἱ τότε ἄριστοι  
 ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἐριβόλακι τέκτονες ἄνδρες,  
 οἳ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλήν  
 ἐγγύθι τε Πριάμοιο καὶ Ἐκτορος ἐν πόλει ἄκρη. Z 313–317
- Hector approchait du palais d'Alexandre, le beau [palais] qu'il avait construit lui-même avec les hommes qui étaient alors les meilleurs charpentiers dans la plantureuse Troie ;

81. La Διὸς ἀπάτη est l'occasion pour Homère d'employer un autre σῆμα narratif : voir ci-dessous p. 562 sq.

ils lui avaient fait une chambre, une maison et une cour juste à côté de ceux de Priam et d'Hector dans la ville haute.

Shipp [1978:504–505] considère que cette description est superflue et que l'on pourrait tout à fait s'en passer : il évoque « *the lack of relevance* » de la description du palais d'Alexandre, « *neither the beauty nor the building of which is significant for Hector's visit to it* ». Pourtant, on peut remarquer que cette description est nécessaire au récit en général : on conçoit qu'un narrateur ait besoin, à un moment ou à un autre, de faire voir Troie à son public<sup>82</sup>. Mais au-delà de cet argument, la description du palais de Pâris est nécessaire à la structure de la visite d'Hector à Troie. En effet, celle-ci est composée de trois entrevues, dont les deux premières sont précédées de la description détaillée du lieu où elles se déroulent :

1. Hector va d'abord voir sa mère, qu'il trouve au palais de Priam (décrit aux v. 242–260) ; cette entrevue, qui commence au v. 261, est suivie de l'offrande et de la prière des Troyennes à Athéna (v. 286–312), qui sont le but premier de la visite d'Hector.
2. Ensuite, le chef troyen se rend chez Pâris et Héléne (dont le palais est décrit aux v. 313–317 et qualifié de  $\text{καλός}$ ), pour décider son frère à reprendre le combat (v. 321–368).
3. Enfin, Hector se rend chez lui pour s'entretenir avec Andromaque, mais le palais n'est pas décrit, parce qu'elle ne s'y trouve pas. Hector se renseigne donc auprès des servantes et court sur le rempart (v. 369–393) ; leur entretien occupe les v. 394–494, puis Andromaque retourne chez elle et pleure avec ses servantes (v. 495–502).

L'emploi de  $\text{καλός}$  dans la deuxième description participe donc d'une structure déceptive qui permet au poète de singulariser la troisième entrevue, parce qu'elle porte la charge pathétique de tout le passage et préfigure les lamentations d'Andromaque aux chants X et Ω. On peut ainsi comprendre pourquoi  $\text{καλός}$  est ainsi placé au v. 314, dans la seconde description de palais. Celle du palais de Priam ne reçoit pas cette marque, puisqu'elle n'ouvre pas un passage décisif pour la suite des événements<sup>83</sup>. Elle est néanmoins suffisamment remarquable par son étendue (19 vers) pour s'imprimer assez durablement dans l'esprit de l'auditeur. Aussi, lorsque la seconde description est introduite par  $\text{καλός}$ , on comprend que les descriptions des bâtiments sont les jalons de la struc-

82. On a vu par ailleurs que l'on ne peut considérer les descriptions comme des digressions dans le récit, au nom d'une distinction arbitraire entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas : voir ci-dessus, p. 499.

83. La prière des Troyennes, qu'Hector est venu demander, n'a justement aucun effet, puisqu'Athéna refuse de l'exaucer (Z 310). On pourrait dire que l'absence de  $\text{καλός}$  laisse présager l'échec de la prière conseillée par Poulydamas. Aussi bien n'est-ce pas réellement, du point de vue général du récit, la motivation principale du retour d'Hector à Troie.

ture de l'épisode. Il est significatif que ce soit précisément dans cette seconde description que les deux autres palais sont mentionnés, dans l'ordre des visites d'Hector (v. 317).

Ce procédé permet de créer l'attente d'une description du palais d'Hector, dont on prévoit qu'elle va venir en troisième lieu. Hector annonce d'ailleurs lui-même qu'il s'y rend et rappelle l'importance fatale de cette dernière entrevue :

6.97      Καὶ γὰρ ἐγὼν οἶκον δὲ ἐλεύσομαι ὄφρα ἴδωμαι  
οἰκῆας ἄλοχόν τε φίλην καὶ νήπιον υἷόν·  
οὐ γὰρ οἶδ' εἰ ἔτι σφιν ὑπότροπος ἴξομαι αὐτίς,  
ἢ ἤδη ὑπὸ χερσὶ θεοῖ δαμόωσιν Ἀχαιῶν. Z 365–368

Quant à moi, je vais aller chez moi pour voir ma famille, ma femme et mon jeune fils :  
je ne sais pas si je reviendrai une autre fois, ou si les dieux vont me dompter sous les  
mains des Achéens.

Or l'attente sciemment suscitée par le narrateur, grâce à la description du palais de Priam et surtout grâce au signe  $\text{καλός}$  placé dans celle du palais de Pàris, qui suggère que les descriptions de palais servent de  $\text{σήματα}$  narratifs, cette attente est trompée par l'absence d'Andromaque et le déplacement de l'entrevue entre les deux époux du palais d'Hector au rempart où le prince retrouve sa femme et son fils<sup>84</sup>.

L'absence d'une description que le public attend est soulignée par un effet de ce que di Benedetto [1987] appelle « *formularità interna* », c'est-à-dire la répétition du vers formulaire qui encadre la scène (6.98).

6.98      Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανε δόμους εὖ ναιοτάοντας. Z 370 = 497

Bien vite, il parvint à la riche demeure.

L'unité de celle-ci est encore renforcée par la double mention des servantes, avant leur entrevue, lorsque Hector leur demande où se trouve Andromaque (v. 375–390), et après, lorsque Andromaque pleure son époux comme s'il avait déjà péri (v. 498–502). La Figure 6.1 montre comment on peut analyser la structure de cet épisode. On voit que les deux descriptions, comme le laisse penser la présence de  $\text{καλός}$  dans la seconde, ainsi que l'absence de description dans la troisième scène, sont les différents jalons qui soulignent l'architecture extrêmement soignée de l'épisode.

Ces deux épisodes de l'*Iliade* révèlent donc que la description introduite par  $\text{καλός}$  est utilisée par le narrateur non seulement dans un but esthétique, mais également afin de créer des effets de structure dans le récit. Le caractère singulier de ces deux épisodes, qui constituent une sorte de parenthèse dans le récit, bien qu'ils en fassent thématiquement partie intégrante, demande peut-être que leur unité soit accentuée par une architecture clairement décelable. En tout cas, si l'analyse

84. Cet effet de surprise est confirmé par la présence du  $\text{σημα}$  narratif  $\text{ἔστη}$  au v. 375: voir ci-dessous note 146, p. 585.

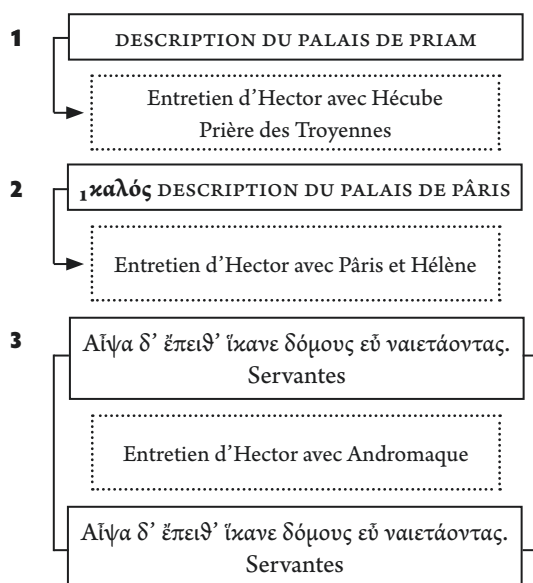


Figure 6.1 Structure de la visite d'Hector à Troie (Z 237–529).

de  $\text{καλός}$  comme  $\text{σημα}$  narratif est valide, il est nécessaire de franchir ce pas supplémentaire : certains  $\text{σηματα}$  ne font pas d'abord référence à la tradition immanente, mais permettent d'indiquer l'architecture d'un épisode.

### Parallélismes et structures dans l'*Odyssée*

Les exemples des pages précédentes sont massivement tirés de l'*Iliade*, ce qui pourrait donner l'impression que la fonction proprement narrative des  $\text{σηματα}$  marqués par  $\text{καλός}$  est un procédé inconnu de l'*Odyssée*<sup>85</sup>. Or, même dans des traditions relativement homogènes, des pratiques dialectales ou idiosyncratiques sont attestées, et l'impossibilité où nous sommes de savoir si l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont dues à un même auteur (quel que soit le contenu qu'on donne à ce mot en l'occurrence) ne permet pas d'appliquer à l'une des observations faites à propos de l'autre sans prendre des précautions [Foley 1995 : 20–21, Kelly 2007 : 9–10]. Pourtant, comme on va le voir maintenant, les descriptions introduites par  $\text{καλός}$  permettent, dans l'*Odyssée* comme dans l'*Iliade*, de souligner des parallélismes et des effets de structure.

**La ceinture des Immortelles : Circé et Calypso** Une des symétries les plus flagrantes que signale l'usage de  $\text{καλός}$  est celle qui rapproche Circé et Calypso (exemple 6.99).

6.99 Αὐτὴ δ' ἀργύφειον φᾶρος μέγα ἔννυτο νύμφη,  
λεπτὸν καὶ χαρίεν· περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἱξυῖ  
**καλὴν** χρυσεῖην, κεφαλῇ δ' ἐφύπερθε καλύπτειν.

ε 230–232 = κ 543–545

85. Remarquons cependant que les moutons de Polyphème, alors qu'ils ont été évoqués plusieurs fois auparavant, ne sont qualifiés de  $\text{καλός}$  qu'au moment où ils permettent à Ulysse et ses compagnons de sortir de la caverne et d'échapper au Cyclope. Autant que d'un  $\text{σημα}$  de l'identité de Polyphème (voir note 57, p. 511), il s'agit donc d'un  $\text{σημα}$  narratif qui marque l'importance du tournant de l'action. De même, l'adjectif  $\text{καλός}$  désigne les eaux où Nausicaä va laver son linge, peut-être également pour indiquer l'importance de sa rencontre avec Ulysse.

Quant à la nymphe, elle s'enveloppa d'un grand châle resplendissant, léger et gracieux ; elle se ceignit les hanches d'une ceinture, belle, dorée, et se couvrit la tête d'un voile.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des similitudes qui rapprochent ces deux immortelles retenant Ulysse dans leur île afin d'en faire leur époux. Ce qui est notable, en revanche, dans le cas de ces trois vers répétés contenant un emploi de  $\text{καλός}$ , c'est qu'ils se trouvent précisément au même moment du récit, c'est-à-dire quand Calypso ou Circé s'appêtent à laisser partir Ulysse : dans le premier cas, Calypso accompagne Ulysse à l'endroit où il va bâtir son radeau ; dans le second, Circé réveille Ulysse et ses compagnons pour qu'ils fassent voile vers l'entrée de l'Hadès. La répétition verbale, ainsi que le fait qu'il fasse matin dans les deux cas (l'apparition d'Eôs est mentionnée en ε 228 et κ 540) laisse penser qu'il s'agit d'une structure narrative traditionnelle, comme les décrit Foley [1991:156–189], qui, par la vertu de la relation métonymique qui transforme les événements nar-rés durant la performance en  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  résonnant avec la tradition immanente tout entière, convoque l'idée du départ du héros quittant le lieu dans lequel il est retenu contre son gré et reprenant la mer. Cependant, il me semble que l'existence d'une telle structure narrative traditionnelle ne contredit pas le fait que les deux seules occurrences de cette structure dans l'*Odyssée* paraissent s'éclairer l'une par l'autre, et qu'en tout cas l'on peut considérer que la description introduite par  $\text{καλός}$  crée ici aussi un effet de structure qui intègre de façon plus étroite le récit d'Ulysse au reste du poème. On peut certes affirmer que ce parallélisme est avant tout indiqué par la répétition des vers, mais la présence de  $\text{καλός}$  permet, semble-t-il, de souligner cet effet de façon plus évidente.

**Fauteuils et aiguières: l'hospitalité dans l'*Odyssée*** Un autre élément structurant du récit de l'*Odyssée* semble être la répétition des vers formulaires qui introduisent les scènes de banquet (exemple 6.100).

6.100 Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόω ἐπέχευε φέρουσα  
καλή χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος.

α 136–137 = δ 52–53 = η 172–173 = κ 368–369 = ο 135–136 = ρ 91–92

L'eau pour les mains, une servante l'apporta et la leur versa avec une aiguière, belle, en or, au-dessus d'un bassin d'argent.

La fréquence de ces vers tendrait à en faire un simple « refrain » qui ne fait qu'éveiller les résonances des différentes scènes de banquet ; cependant, un examen plus attentif montre que ce motif, remarquable par l'emploi de  $\text{καλός}$ , n'est pas présent dans toutes les scènes de banquet, et que ce n'est pas au hasard qu'il distingue celles où il se trouve. En effet, la première (α 136–137) a lieu à Ithaque, quand Télémaque offre son hospitalité à Athéna, déguisée en Mentès ; la deuxième (δ 52–53) a lieu à Sparte, et c'est cette fois Ménélas qui accueille Télémaque ; la troisième (η 172–173) se déroule au palais d'Alkinoos qui reçoit Ulysse ; la quatrième (κ 368–369) décrit le repas que Circé offre à Ulysse



une fois qu'il a résisté au poison ; la cinquième (ο 135–136) a de nouveau lieu chez Ménélas pour le départ de Télémaque ; enfin, la sixième (ρ 91–92) se déroule à Ithaque, quand Télémaque, rentré chez lui, accueille son hôte Théoclymène. On peut donc distinguer deux groupes, selon que c'est Télémaque ou Ulysse qui prend part au festin. Or, il est étonnant de constater que les quatre occurrences de ce distique qui concernent Télémaque marquent les points extrêmes de son voyage hors d'Ithaque, dans une construction symétrique (6.101).

6.101	α 137–138	Ithaque	Télémaque reçoit
	δ 52–53	Sparte	Ménélas reçoit
	ο 135–136	Sparte	Ménélas reçoit
	ρ 91–92	Ithaque	Télémaque reçoit

Ces scènes d'hospitalité marquées de ce σῆμα narratif paraissent souligner ainsi la structure de la Télémachie. La preuve en est qu'un autre banquet a lieu entre les deux premiers, chez Nestor, pendant lequel ces deux vers auraient tout à fait pu être insérés ; mais on trouve plutôt :

6.102	Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν.	γ 338
	Les hérauts leur versèrent de l'eau pour se laver les mains.	

Même s'il s'agit d'une scène de sacrifice, donc distincte, par son caractère sacré, des autres scènes de banquet, il aurait pu être fait mention d'une aiguière et d'un bassin<sup>86</sup> ; de même, lorsqu'à la fin du chant δ, Pisistrate et Télémaque sont reçus chez Dioclès, un festin aurait tout à fait pu avoir lieu et contenir ces vers. On peut en conclure que le poète évite d'employer ce σῆμα narratif, de peur de brouiller l'architecture de son récit. Celle-ci, par ailleurs, est renforcée par la répétition de la description du cratère que Ménélas offre à son hôte (δ 613–619 = ο 113–119), qui ne porte pas, elle, la marque de <sub>1</sub>καλός<sup>87</sup>. On voit par là qu'une description, même sans l'appui de <sub>1</sub>καλός, peut servir également à souligner une structure ; mais on remarquera que, comme dans le cas des descriptions de palais dans le chant Z, elles le font en combinaison avec des descriptions marquées par cet adjectif.

Les deux autres scènes de festin d'hospitalité qui contiennent cette description de l'aiguière se trouvent cependant comme imbriquées dans cette structure. Cependant, elles sont placées, assez significativement, entre les deux banquets au palais de Ménélas. En effet, le récit se concentrant alors sur Ulysse, la présence de ces distiques ne risque pas d'empêcher la symétrie que nous avons constatée. Néanmoins, ils méritent une attention particulière, car on peut penser qu'ils sont en rapport l'un avec l'autre, et qu'en tout cas ils constituent bien des σήματα narratifs. On a vu, pour le premier, qu'il s'agissait du repas offert par Alkinoos à Ulysse. Ce repas est évidemment extrêmement

86. Par ailleurs, le fait même que le poète a choisi de décrire un sacrifice plutôt qu'un banquet pourrait, à la rigueur, s'expliquer par le refus d'utiliser cette formule.

87. Voir cependant ci-dessus p. 514 la valeur de σῆμα attachée aux dons.

important dans la trame du récit, puisqu'il signifie qu'Ulysse est désormais tiré d'affaire et que son retour est possible.

Quant au second, il prend une résonance particulière si on le met en connexion avec les occurrences des descriptions de fauteuils marquées par  $\text{ἰκαλός}$ . Il n'y en a que trois dans l'*Odyssée*, aux v. α130–131 et κ314–315 = 366–367. La toute première se trouve au moment où Télémaque invite Athéna à s'asseoir, et la fonction de ce σῆμα narratif semble de signifier l'importance du dialogue qui va suivre, et qui déclenche toute la Télémachie. Les deux autres sont très proches l'une de l'autre, et cette répétition permet de souligner le retournement de situation entre la fausse hospitalité (Circé invite insidieusement Ulysse à boire le poison qu'elle a concocté) et l'hospitalité véritable (Circé vaincue invite Ulysse à partager son repas pour de bon). Cette interprétation est confortée par le sens métonymique, marqué lui aussi par  $\text{ἰκαλός}$ , de l'aiguillère en or, qui ne se trouve que dans des banquets d'hospitalité véritable : pour confirmer à son public que la deuxième fois que Circé présente un fauteuil à Ulysse, il s'agit d'une véritable marque d'hospitalité, le poète y adjoint le σῆμα qui marque certains des grands festins d'hospitalité, où l'on ne sent pas l'ombre d'une trahison.

On peut voir ainsi la richesse des effets que le poète peut tirer de la fonction de  $\text{ἰκαλός}$  : il réussit par ce procédé à mettre en évidence l'articulation du voyage de Télémaque, tout en signifiant, au chant η, la fin de l'errance d'Ulysse, et en confirmant, lors de la deuxième invitation de Circé, que le héros n'a désormais plus rien à craindre de la magicienne, grâce à une expression dont le sens inhérent, pour reprendre les termes de Foley, souligne une hospitalité dénuée de tromperie.

**Les armes d'Achille** L'examen des occurrences de  $\text{ἰκαλός}$  a permis d'en discerner la fonction : marquer l'objet de la description comme σῆμα ; cette notion de σῆμα s'applique soit à des objets qui sont des signes de reconnaissance (pour un personnage et/ou pour le public), soit à des objets qui ont une importance narrative essentielle.  $\text{ἰκαλός}$  sert aussi à marquer des descriptions qui forment comme des jalons pour structurer le récit, en indiquant au spectateur l'importance d'un revirement narratif, ou en marquant ses articulations pour créer un réseau qui souligne l'architecture du poème. L'examen des exemples restants de ce procédé va à présent révéler combien ses emplois peuvent enrichir notre compréhension du tissu symbolique et narratif de l'*Iliade*.

Indiquons pour commencer un constat surprenant : alors que, comme nous l'avons vu précédemment, la construction descriptive avec  $\text{ἰκαλός}$  est un phénomène courant dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, et qu'elle porte sur des objets très divers, toutes les occurrences de cette construction entre la scène d'armement de Patrocle (Π130–143) et la mort d'Hector (X361–363)<sup>88</sup> concernent

88. Excepté l'unique occurrence dans une comparaison, au sujet d'un olivier (ἐρνος P 55), qui est assez aberrante

les armes d'Achille (celles qu'il tient de Pélée et celles que lui forge Héphestos) ou, trois fois seulement, un objet-σῆμα essentiel à l'action à laquelle il prend part<sup>89</sup>. Le rôle très souvent narratif, comme nous l'avons remarqué, des σήματα marqués par ἰκαλός laisse penser que cette concentration autour d'un même personnage est le signe que le drame se resserre plus étroitement entre ces deux événements. Mais ce qui est peut-être plus important, c'est que ces différents σήματα se rapportent principalement aux objets autour desquels le drame même est bâti. On a déjà vu plus haut (p. 528 sq.) que les scènes d'armement les plus importantes sont marquées par la mention des jambières qualifiées de ἰκαλός. Il est naturel que l'armement de Patrocle, qui revêt les premières armes d'Achille à l'exception de sa fameuse lance (Π 130–143), et l'équipement d'Achille s'armant des présents d'Héphestos (Τ 367–391), soient marqués par ce procédé, tant leur importance est prééminente dans le récit. Comme l'a remarqué Shannon [1975:31]<sup>90</sup>, ces deux scènes sont explicitement mises en parallèle par la répétition de la description de la lance d'Achille<sup>91</sup> :

6.103	Ἔγχος δ' οὐχ ἔλετ' οἶον ἀμύμονος Αἰακίδαο... Ἐκ δ' ἄρα σύριγγος πατρώϊον ἐσπάσατ' ἔγχος... ... βριθὺ μέγα στιβαρόν· τὸ μὲν οὐ δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν πάλλειν, ἀλλὰ μιν οἶος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς Πηλιάδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλω πόρε Χείρων Πηλίου ἐκ κορυφῆς, φόνον ἔμμεναι ἠρώεσσιν.	Π 140 Τ 387  Π 141–144 = Τ 388–391
	Mais la lance, c'est la seule chose qu'il ne prit pas au parfait Éacide... De son étui il tira la lance paternelle, ... ... lourde, longue, forte : cette lance, aucun autre Achéen ne pouvait la brandir ; lui seul savait la brandir, Achille, cette lance de frêne du Pélion, que Chiron avait donnée à son père, en la coupant au sommet du Pélion, pour qu'elle soit la mort des héros.	

On ne saurait mieux accentuer la différence entre Patrocle qui laisse cette lance et Achille qui la prend qu'en créant ainsi une symétrie d'autant plus exacte que ce détail est placé au même endroit dans la succession des éléments de la scène typique décrivant l'armement d'un guerrier [Shannon 1975:31, Létoublon 1998:182]. Shannon va plus loin dans l'analyse symbolique de cette scène : il montre que l'emploi du terme *μηλίη* au singulier désigne exclusivement la lance d'Achille dans l'*Iliade*<sup>92</sup>, et que même l'emploi de l'adjectif *μείλινος* est réservé à cette lance ou à celle des adversaires du héros [Shannon 1975:71].

---

pour être laissée de côté, et celle qui concerne le τέμενος d'Énée (Υ 185), dans une provocation que lui lance Achille.

89. Il s'agit du coffre d'Achille (exemple 6.82, p. 530), du siège de Thétis chez Héphestos (exemple 6.85, p. 531) et des lavoirs de Troie (exemple 6.63, p. 521).

90. Voir également Létoublon [1998a:182].

91. Sur la formule ἰβριθὺ μέγα στιβαρόν, voir de Lamberterie [1990:545–548], qui suggère que βριθύς est un doublet de βαρύς spécialement destiné à l'arme d'Achille et à celle d'Athéna.

92. Sur ses 13 occurrences, ce mot est employé 11× au sens métaphorique de 'lance de frêne', et sur ces 11×, les 10 occurrences du mot au singulier sont réservées à la lance d'Achille [Shannon 1975:32–33].

- 6.104 The use of *μελίην, μείλιος, and ἐϋμελής* offers an example of the extent to which an oral poet, using his inherited tradition proficiently, was able to perceive, organize, and regulate narrative details in order to achieve a desired thematic effect, even in an epic of the size and scope of the *Iliad*. [Shannon 1975: 86]

La répartition des emplois emphatiques de *καλός* s'intègre bien dans l'ensemble des contraintes sémantiques imposées à la diction. En effet, au-delà du parallélisme évident qu'on peut faire entre les scènes d'armement de Patrocle et d'Achille, les emplois de  $_1$ *καλός* avec les termes *τεύχεα* et *ἔντεα* tissent tout un réseau de signification qui renforce la structure du récit. Avant d'analyser ces passages, il est toutefois nécessaire de rappeler que l'on trouve très fréquemment dans l'épopée les formules *τεύχεα καλά*<sup>93</sup> et *ἔντεα καλά*<sup>94</sup>, qui sont exactement synonymes et métriquement équivalentes, à l'exception de leur initiale respectivement consonantique et vocalique. Ces formules désignent l'armement de guerriers divers, y compris de certains personnages qui ne font qu'une fugitive apparition au moment de leur mort. Cependant, lorsque *καλός* est en position initiale, l'expression est réservée aux premières et secondes armes d'Achille dans l'*Iliade*<sup>95</sup>.

D'abord, au chant P, Hector se vante d'avoir dépouillé Patrocle de ses armes et décide de les revêtir (exemple 6.105).

- 6.105 Ἄνερες ἔστε φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς,  
ὄφρ' ἂν ἐγὼν Ἀχιλῆος ἀμύμονος ἔντεα δύω  
*καλά*, τὰ Πατρόκλοιο βίην ἐνάριξα κατακτάς. P185–187
- Soyez des hommes, mes amis, et songez à votre ardeur au combat ; pendant ce temps, je mettrai l'armure du parfait Achille, belle [armure] que j'ai prise au puissant Patrocle, après l'avoir tué.

Cet emploi de  $_1$ *καλός*, attirant l'attention sur les armes, suggère aussi l'importance décisive de ce moment où Hector scelle son destin en arborant sur lui ce qui est le symbole même de la mort de Patrocle. Ces armes sont un *σημα* très clair du destin du chef des Troyens. Aussi Homère peut-il mettre des mots de pitié dans la bouche de Zeus qui vient de le voir revêtir ces armes (exemple 6.106).

- 6.106 « Ἄ δειλ' οὐδέ τί τοι θάνατος καταθύμιός ἐστιν  
ὅς δὴ τοι σχεδὸν εἶσι· σὺ δ' ἄμβροτα τεύχεα δύνεις  
ἀνδρὸς ἀριστήος, τόν τε τρομέουσι καὶ ἄλλοι·  
τοῦ δὴ ἑταῖρον ἔπεφνες ἐνηέα τε κρατερόν τε,  
τεύχεα δ' οὐ κατὰ κόσμον ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων 205  
εἶλεν· ἀτὰρ τοι νῦν γε μέγα κράτος ἐγγυαλίξω,  
τῶν ποιήν ὃ τοι οὐ τι μάχης ἐκνοστήσαντι  
δέξεται Ἀνδρομάχη κλυτὰ τεύχεα Πηλεΐωνος. »  
Ἥ καὶ κυανέησιν ἐπ' ὄφρυσιν νεῦσε Κρονίων. P201–209

93. On trouve *τεύχεα καλά* 17× en tout : 10× en fin de vers, 5× avant la penthémimère et 2× en début de vers.

94. La formule *ἔντεα καλά* se rencontre 5× en tout : 3× en fin de vers, 1× avant la penthémimère et 1× entre les positions 13 et 19.

95. On a vu plus haut l'emploi de  $_1$ *καλός* avec *τεύχεα* dans l'*Odyssée* : voir ci-dessus, p. 513 sq.

« Ah ! malheureux ! tu ne penses guère à la mort, et pourtant elle est proche. Et toi, tu mets les armes immortelles d'un héros qui fait trembler les autres. Tu viens de tuer son compagnon, aimable et puissant, et ses armes, tu t'es permis de lui ôter de la tête et des épaules. Mais pour aujourd'hui, je vais t'accorder une grande force, en compensation du fait que tu ne pourras pas, au retour de la guerre, rapporter à Andromaque les armes illustres du Péléide. » Il dit, et de ses sourcils sombres, le Cronide approuva.

L'importance fatale de cet événement est ainsi signifiée avec évidence, puisqu'il culmine sur le νεῦμα de Zeus qui approuve le destin d'Hector. C'est encore des premières armes d'Achille qu'Hector a revêtues qu'il est question dans l'exemple 6.107, lorsque Achille, en pleurs, raconte ses malheurs à sa mère Thétis :

6.107 Ἀλλὰ τί μοι τῶν ἥδος ἐπεὶ φίλος ὤλεθ' ἑταῖρος  
 Πάτροκλος, τὸν ἐγὼ περὶ πάντων τίον ἑταίρων  
 ἴσον ἐμῇ κεφαλῇ; τὸν ἀπόλεσα, τεύχεα δ' Ἐκτωρ  
 δηώσας ἀπέδυσσε πελώρια θαῦμα ἰδέσθαι  
 καλὰ· τὰ μὲν Πηληϊΐθεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα  
 ἤματι τῷ ὅτε σε βροτοῦ ἀνέρος ἔμβαλον ἐννή. Σ 80–85

Mais quel plaisir en ai-je, puisque mon ami est mort, Patrocle, que j'estimais plus que tous mes compagnons, qui m'était aussi cher que ma propre tête ? Cet ami, je l'ai perdu, et ses armes, c'est Hector qui les a revêtues après l'avoir tué, armes énormes, une merveille à voir, belles, que les dieux ont offertes à Pélée, superbe présent, le jour où ils t'ont envoyé dans la couche d'un homme mortel.

L'exemple ci-dessus montre clairement, avec le double enjambement des v. 82–84, que la position de καλός a été recherchée, et n'est pas un artifice métrique de pure convenance. De plus, la mention des armes est à nouveau placée à un moment significatif de l'action, puisque les plaintes d'Achille à sa mère vont l'engager à lui ramener de nouvelles armes divines et permettront en définitive la mort d'Hector. Le héros myrmidon ne manque pas à cette occasion de rappeler l'importance symbolique des armes divines qu'il a héritées de son père, et qui sont si bien un σῆμα de son identité qu'elles permettent à Patrocle de repousser les Troyens, comme ce dernier l'affirme lui-même au moment d'implorer Achille de les lui prêter (6.108).

6.108 Δὸς δέ μοι ὤμοιν τὰ σὰ τεύχεα θωρηχθῆναι,  
 αἶ κ' ἐμὲ σοὶ ἴσκοντες ἀπόσχωνται πολέμοιο  
 Τρῶες, ἀναπνεύσωσι δ' Ἀρήϊοὶ υἴες Ἀχαιῶν. Π 40–42

Permetts-moi d'endosser tes armes : peut-être que les Troyens, en me prenant pour toi, fuiront le combat, et que les martiaux fils des Achéens pourront souffler.

Au chant T, Achille reçoit enfin les armes que lui a forgées Héphaistos et que lui apporte sa mère (exemple 6.109).

6.109 Τὴν δ' Ἡφαίστοιο πάρα κλυτὰ τεύχεα δέξο  
 καλὰ μάλ', οἷ' οὐ πῶ τις ἀνήρ ὤμοισι φόρησεν. Τ 10–11

Quant à toi, reçois d'Héphaistos ces armes illustres, très belles, telles que jamais mortel n'en a mis sur ses épaules.

La présence de  $\text{ἰκαλός}$  souligne la nouvelle étape qui est franchie dans le récit, puisque désormais Achille entre en possession de ses armes. Il s'agit bien ici d'un  $\text{σημα}$  narratif, malgré la brièveté de la description, à partir duquel le récit, interrompu par la longue  $\text{ἔκφρασις}$  du bouclier ( $\Sigma$  478–608), reprend avec un des actes les plus importants de l'*Iliade*, la réconciliation d'Achille avec Agamemnon, c'est-à-dire la fin de la colère qui est le sujet du poème<sup>96</sup>. Après cette réconciliation, Achille s'arme et part au combat.

Enfin, le terme  $\text{τεύχεα}$  est qualifié par  $\text{ἰκαλός}$  une dernière fois au chant X, lorsque Achille s'apprête à tuer Hector et scrute l'armure qu'il porte pour en trouver le défaut (exemple 6.110).

6.110 Τοῦ δὲ καὶ ἄλλο τόσον μὲν ἔχε χροῖα χάλκεα τεύχεα  
**καλά**, τὰ Παιτρόκλοιο βίην ἐνάριξε κατακτάς. X<sub>322–323</sub>  
 Le reste de son corps se cachait sous les armes de bronze, belles, dont il avait dépouillé  
 le puissant Patrocle après l'avoir tué.

On voit très clairement dans cet exemple que l'enjambement de l'adjectif  $\text{καλά}$  a été forcé, pour ainsi dire : l'expression  $\text{χάλκεα τεύχεα}$ , à la scansion très irrégulière —  $\cup\cup$  — [Shipp 1978 : 203], est un doublet métrique de  $\text{τεύχεα καλά}$  que l'on trouve fréquemment ( $10\times$ ) en cette position. L'économie du système formulaire est rompue ici, et l'explication la plus simple semble être que le poète a placé exprès  $\text{καλά}$  dans sa position initiale pour lui donner sa valeur métanarrative. La structure que je m'efforce de mettre en évidence paraît donc recherchée par le poète, et il faut donc croire qu'elle est douée d'une véritable qualité expressive qui est plus importante que la correction métrique du vers. En effet, ici aussi, la description est placée à un endroit significatif de la narration, puisqu'elle précède immédiatement la mort d'Hector. De plus, elle referme le cycle des armes d'Achille par là où il avait commencé, c'est-à-dire par l'évocation d'Hector portant les armes d'Achille après les avoir prises à Patrocle. On voit donc que l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  appliqué à des armes souligne les grandes étapes de la tragédie qui se noue à partir de la mort de Patrocle jusqu'à son expiation par celle d'Hector.

D'autres éléments du même type contribuent à l'unité de ce long passage et au renforcement de sa structure<sup>97</sup>. Ainsi, le mot  $\text{σακός}$  est par deux fois qualifié de  $\text{ἰκαλός}$ <sup>98</sup>, et l'adjectif est alors dans sa position initiale : cette structure ne s'applique qu'au bouclier d'Achille, et vient renforcer encore des effets que nous avons déjà relevés. En effet, la première attestation se trouve dans la scène d'armement d'Achille (exemple 6.111), où  $\text{ἰκαλός}$  n'a pas pour unique fonction de souligner la comparaison,

96. Il s'agit en tout cas de la fin de la première colère d'Achille, contre Agamemnon ; à présent, sa colère est tournée vers Hector. Sur le caractère double de la colère d'Achille, bien représentée par ses doubles armes, et la possible influence sur l'emploi des duels dans le chant I, voir Nagler [1990].

97. Sur la structuration des chants II et  $\Upsilon$ -X par un autre  $\text{σημα}$  narratif, voir ci-dessous, p. 578 sq.

98. Ce sont les deux seules occurrences dans l'épopée de  $\text{σακός}$  avec  $\text{καλός}$ . On trouve par ailleurs cet adjectif avec  $\text{ἀσπίς}$ , également en position initiale (voir ci-dessus, p. 529 sq.), mais ces expressions ne désignent pas les armes d'Achille.

mais sert à renforcer l'intensité de la scène d'armement d'Achille, qui était déjà remarquable par la présence des jambières  $\text{ἰκαλός}$ <sup>99</sup>.

- 6.111 Ἀὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε  
 εἶλετο, τοῦ δ' ἀπάνευθε σέλας γένετ' ἠΰτε μήνης.  
 Ὡς δ' ὄτ' ἄν ἐκ πόντοιο σέλας ναύτησι φανήη  
 καιομένοιο πυρός, τό τε καίεται ὑψόθ' ὄρεσφι  
 σταθμῶ ἐν οἰοπόλῳ· τοὺς δ' οὐκ ἐθέλοντας ἄελλαι  
 πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φίλων ἀπάνευθε φέρουσιν·  
 ὡς ἀπ' Ἀχιλλῆος σάκεος σέλας αἰθέρ' ἵκανε  
**καλοῦ** δαιδαλέου. T 373–380

Ensuite il prit son bouclier, grand et solide, qui jetait au loin une lueur comme celle de la lune. Comme des marins voient parfois, depuis la haute mer, la lueur d'un feu flamboyant, qui brûle au sommet des montagnes, dans l'enclos d'un berger, et eux, malgré eux, les tempêtes les emportent sur la mer poissonneuse loin de leurs amis ; de même, depuis le bouclier d'Achille, la lueur s'élevait jusqu'au ciel, beau [bouclier], ouvragé.

De même, la deuxième occurrence de cette structure appliquée au mot  $\text{σάκος}$  se trouve juste avant qu'Achille ne vise Hector de la façon que l'on a vue ci-dessus (exemple 6.112).

- 6.112 Πρόσθεν δὲ σάκος στέρνοιο κάλυψε  
**καλὸν** δαιδάλεον. X 313–314  
 Il couvrit sa poitrine de son bouclier, beau, ouvragé.

Cette très brève description permet au poète, par la vertu de la position de  $\text{ἰκαλός}$ , de souligner plus nettement encore l'importance de la scène qui va suivre, où Hector est tué.

Enfin, la seule fois, chez Homère, que le terme  $\text{κόρυς}$  est qualifié de  $\text{καλός}$ , ce dernier adjectif est en position initiale, et il s'agit du casque d'Achille qu'Héphaïstos est en train de fabriquer :

- 6.113 Τεῦξε δὲ οἱ κόρυθα βριαρὴν κροτάφοις ἀραρυῖαν  
**καλὴν** δαιδαλέην, ἐπὶ δὲ χρύσειον λόφον ἤκε.  
 Il lui fabriqua un casque solide, ajusté à ses tempes, beau, ouvragé, et mit dessus un cimier d'or. Σ 611–612

Cette description se trouve dans le court passage (Σ 609–613), après l'énorme description du bouclier, où les autres armes sont fabriquées, et qui forme une sorte de coda à cette  $\text{ἔκφρασις}$ . Mais il semble que  $\text{ἰκαλός}$  a surtout pour fonction de désigner un objet- $\text{σῆμα}$  qui, comme ses autres armes, distingue Achille parmi les mortels en rappelant ses origines divines.

Il faut remarquer par ailleurs que trois motifs du bouclier sont qualifiés de  $\text{ἰκαλός}$  : il s'agit des deux cités (exemple 6.114), de la représentation des deux dieux guerriers (exemple 6.115) et enfin du vignoble (exemple 6.116).

99. Voir ci-dessus p. 528 sq.

- 6.114 Ἐν δὲ δύο ποίησε πόλεις μερόπων ἀνθρώπων  
καλάς. Σ 490–491  
Il y fit aussi deux cités d'hommes mortels, belles.
- 6.115 Οἱ δ' ἴσαν· ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη  
ἄμφω χρυσεῖω, χρύσεια δὲ εἴματα ἔσθην,  
καλῶ καὶ μεγάλω σὺν τεύχεσιν, ὧς τε θεῶ περ  
ἀμφὶς ἀριζήλω· λαοὶ δ' ὑπολίζονες ἦσαν. Σ 516–519  
Les autres étaient en marche ; ils étaient conduits par Arès et Pallas Athéna, tous deux en or, portant des vêtements d'or, beaux et grands avec leurs armes, comme sont les dieux, visibles de toute part ; les soldats en-dessous avaient l'air plus petits.
- 6.116 Ἐν δ' ἐτίθει σταφυλῆσι μέγα βρῖθουσαν ἄλωήν  
καλήν χρυσεῖην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυνες ἦσαν. Σ 561–562  
Il y plaça aussi un grand vignoble chargé de vignes, beau, en or ; il y avait des grappes noires à chaque cep.

Il paraît difficile d'apprécier la fonction de ces exemples de la construction descriptive avec  $_1$ καλός dans la structure du bouclier. Certes la mention des villes permet de passer de la description de l'univers à celle du monde des humains ; mais la description du vignoble ne marque pas un changement thématique particulier. Aussi semble-t-il préférable de considérer que cette surcharge de  $_1$ καλός vise seulement à renforcer la singularité d'un bouclier aux ornements extraordinaires, et qui est surtout un σῆμα de la puissance d'Achille et de sa propre singularité.

On peut en tout cas conclure que les emplois de  $_1$ καλός ne sont pas faits au hasard dans l'espace de ces sept chants qui séparent la Patroclie de la mort d'Hector, mais permettent au poète d'indiquer l'importance des objets qui sont l'enjeu de l'action dans cette partie de l'*Iliade* : les armes d'Achille. Il est frappant de voir à quel point cette constatation confirme ce que montre l'étude de Shannon au sujet de la lance en frêne d'Achille :

- 6.117 The motivating factors which regulate this restriction are not confined to the metrical, syntactic, or even the denotatively semantic characteristic of the words or the expressions to which they belong ; their selective use is also regulated by what I have called connotative, thematic, or conceptual factors. Connotation, a specialized system of associations related to an expression's context, has to be considered as a potential semantic aspect of the essential idea of any compositional element. [Shannon 1975: 93]

De la même façon, la restriction presque absolue de l'emploi de  $_1$ καλός aux armes d'Achille dans ces vers permet au poète de marquer les grandes étapes du récit et leur importance tant narrative que symbolique.

L'étude exhaustive des emplois emphatiques de καλός dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* montre donc qu'il s'agit, plus que d'un simple « link word » ou d'une indication concernant la beauté d'un objet,



d'un procédé stylistique très important dans la poétique d'Homère, qui est lié au statut de *σήματα* métonymiques de certaines réalités et de certaines expressions. Non seulement cet adjectif permet d'affirmer de certains objets qu'ils ont ce statut, mais il apparaît, au vu de la variété de ces emplois, que cette structure descriptive peut également marquer les articulations du récit à divers degrés et en rythmer les différentes étapes. En somme, on est passé de la notion de *σήμα* traditionnel à celle de *σήμα* narratif.

Or cette dernière fonction n'est pas très éloignée d'un procédé du roman classique chinois *Au bord de l'eau* (*Shui-hu-zhuan*) attribué à Shi Naian et/ou Luo Guanzhong<sup>100</sup>, que Jin Shengtian, lettré du xvii<sup>e</sup> siècle et éditeur du texte, appelle *caoshe huixian fa* : « marquer la trace légère du serpent dans l'herbe ». Ce procédé littéraire (*fa*) consiste à utiliser la répétition d'un mot dans un épisode pour en souligner la structure (6.118).

6.118 À y regarder superficiellement, on dirait qu'il n'y a rien, mais lorsqu'on y regarde de plus près, on découvre un fil qui, tiré, fait bouger tout l'ensemble. [Jin 2001: 97]

Ainsi, dans l'épisode de la rue de la Pierre-Pourpre (chapitres 24–26), le mot *store* permet de structurer tout l'ensemble : alors que des personnages entrent et sortent des maisons durant tout l'épisode, seuls certains de ces mouvements sont signalés par la mention d'un store (il ne s'agit pas toujours du même). Par exemple, si l'on s'en tient aux chapitres 25–26, après que Wu-l'Ainé a été assassiné par sa femme Jinlian et l'amant de celle-ci, Ximen Qing, les seules occurrences du *store* se situent aux cinq moments-clés suivants : quand He-le-Neuvième, le fossoyeur, entre dans la maison où se trouve le cadavre (p. 567) ; lorsque le héros Wu Song, le frère du mort, est de retour chez son frère (p. 573) ; quand Wu Song va trouver He-le-Neuvième qui lui donne des preuves que son frère a été assassiné (p. 577) ; lorsque Jinlian est forcée d'avouer son crime (p. 589) ; enfin, lorsque Wu Song venge son frère en tuant Ximen Qing (p. 592). Toutes les étapes de l'enquête et de la vengeance de Wu Song sont donc indiquées par la mention, apparemment anodine, d'un élément du décor<sup>101</sup>.

Sans pousser trop loin une analogie qui n'est peut-être que superficielle<sup>102</sup>, on peut toutefois remarquer qu'Homère utilise un peu de la même façon les descriptions de certains objets qu'il signale

100. La composition d'une œuvre romanesque unique à partir des cycles traditionnels oraux sur les bandits des montagnes des Monts-Liang est attribuée à Shi Naian et Luo Guanzhong (xiv<sup>e</sup> siècle), mais la forme plus ou moins définitive du roman date peut-être du xvi<sup>e</sup> siècle [Plaks 1980].

101. Dans le seul chapitre 24, on trouve 17 mentions du *store*, qui rythment également les étapes du récit. Il n'est pas anodin que la rencontre des deux amants soit justement provoquée par la canne que Jinlian laisse tomber par inadvertance, en remontant le *store*, sur la tête de Ximen Qing qui passe par là.

102. Jin [2001: 97] précise que les techniques qu'il décrit « ne se trouvent pas dans d'autres ouvrages », mais l'origine orale du *Shui-hu* [Dars 1978: LXV–LVI] (ainsi que la posture « oralisante » du narrateur [Bordahl 2003]) suggèrent que le procédé de la trace du serpent dans l'herbe n'est pas incompatible avec l'oralité et pourrait être traditionnel. En tout cas, on a pu montrer que les notions de formules ou de scènes typiques développées par Parry et Lord étaient pertinentes pour l'étude des récits chinois en langue vulgaire, et notamment le *Shui-hu* [Yen 1975]. Sur l'oralité des

par l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$ . On pourrait penser qu'il s'agit là d'un effet trop discret pour ne pas passer inaperçu lors d'une performance orale. Au contraire, il semble que, parce que la force de  $\text{ἰκαλός}$  repose à la fois sur le rythme puissamment audible de l'hexamètre et sur le surgissement visuel de l'objet qu'il implique, l'emploi de cette structure ne peut que marquer l'auditeur, qui est capable ensuite d'interpréter le  $\text{σῆμα}$  comme l'exige l'idiome épique dont il partage, avec l'aède, les codes et les conventions et aussi en s'appuyant sur le contexte narratif local. Plus qu'une fonction esthétique, l'emploi de  $\text{ἰκαλός}$  vise avant tout à l'efficacité du discours narratif, dont il est un procédé, puisqu'il repose, comme nous l'avons vu, sur l'interaction entre le mouvement de la phrase homérique et le rythme de l'hexamètre. Il y a donc lieu de parler d'un sens spécifiquement épique de  $\text{καλός}$  en rejet chez Homère.

### 6.3 EMPLOI MÉTANARRATIF DES FORMES INTRANSITIVES DU VERBE ΙΣΤΗΜΙ

SI LA SECTION PRÉCÉDENTE A PERMIS de montrer quel usage métanarratif Homère pouvait faire d'un adjectif placé en rejet au début du vers et d'élaborer la notion de σῆμα narratif, il reste à voir si ce genre d'analyse peut être étendu à d'autres éléments du lexique traditionnel homérique. Je vais donc étudier à présent les formes intransitives du verbe ἴστημι 'se dresser, être debout', dont j'aimerais montrer qu'elles servent également de σῆμα narratif en marquant «la trace légère du serpent dans l'herbe». Cette fonction, comme on va le voir, est là encore liée à la position initiale dans l'hexamètre, position remarquable s'il en est. Tout se passe comme si cette position était chargée de potentialités métopoétiques, en conférant à certains mots qui l'occupent un pouvoir évocateur lié précisément à la gestion de l'οἶμη. Il n'est pas indifférent que la puissance métopoétique de  $\text{ἰμῆνιν}$  et  $\text{ἄνδρα}$  [Kahane 1994] soit justement liée à cette position initiale. En fait, cette potentialité est liée à la nature particulière de la frontière entre deux vers, comme l'a bien vu Kahane (6.119).

- 6.119 The beginnings and ends of the verse, its *onset* and *coda*, are those points where the potential for “interstices of silence,” and hence for creating ripples in the flow of epic fiction is greatest. They are the points at which the poet can begin or end his song, hence affecting a full *deictic shift*. [Kahane 1997: 116]

Ce basculement déictique entre passé et présent, entre le monde des héros épiques et le monde réel du public de l'épopée, est en puissance à chaque fin de vers, ce qui confère à la position initiale la responsabilité de relancer le flux du discours épique. C'est pourquoi elle est par excellence la position des indications métanarratives, à travers lesquelles il se dit quelque chose de la conduite même de l'οἶμη.

**Délocalisation** Les mots qui remplissent cette fonction métanarrative peuvent donc se signaler par une localisation aberrante, c'est-à-dire occuper en majorité une position différente de celle que les statistiques faisaient prévoir pour leur forme métrique abstraite. Ce phénomène de DÉLOCALISATION a été signalé et exploité à des fins d'interprétation littéraire par Kahane [1994] à propos des accusatifs thématiques et des vocatifs. Le Tableau 6.1, p. 504, indique que καλός se trouve légèrement plus fréquemment en position initiale dans l'hexamètre que les autres membres de sa classe métrique ; mais son emploi massif en-dehors de cette position, dans des formules où son rôle d'indicateur de σῆμα n'est pas actif, obscurcit les statistiques. Tel n'est pas le cas des formes intransitives de ἴστημι. Ces formes ont en effet une propension particulièrement importante à occuper le début du vers. Cette tendance se remarque à la fois de manière générale (61,15 % des 399 occurrences intran-

sitives de ἴσθημι chez Homère sont localisées au début du vers, contre seulement 35,71 % pour les 56 occurrences transitives) et dans le détail des formes, qui pour la plupart montrent une localisation beaucoup plus forte au début du vers que la moyenne attendue. Pour maintenir l'analyse de ce phénomène dans des limites raisonnables, je vais étudier la forme intransitive la plus représentée (elle représente près de 20 % des occurrences du verbe), l'aoriste sans augment  $\sigma\tau\eta$  (78×), ainsi que  $\sigma\tau\eta\nu$  (1×) et  $\sigma\tau\acute{\alpha}\nu$  (4×) (6.3.1), avant d'examiner les formes parallèles dotées de l'augment :  $\xi\sigma\tau\eta$ ,  $\xi\sigma\tau\eta\nu$ ,  $\xi\sigma\tau\acute{\alpha}\nu$  (6.3.2).

### 6.3.1 Les formes d'aoriste sans augment ( $\sigma\tau\eta$ , $\sigma\tau\eta\nu$ , $\sigma\tau\acute{\alpha}\nu$ )

**Localisation** La surlocalisation de  $\sigma\tau\eta$  dans la première position est spectaculaire : cette forme est toujours en première position. Si l'on compare sa localisation avec celle des autres mots du même type métrique  $CC\bar{V}$  (Tableau 6.2)<sup>103</sup>, on constate qu'une telle situation n'a presque aucune chance d'être due au hasard<sup>104</sup>. Il ne s'agit pas d'une délocalisation telle que celle qu'évoque Kahane [1994: 3], où un mot serait placé majoritairement dans une position que les mots de même type métrique évitent en général : on a plutôt affaire ici à un mot qui concentre ses occurrences plus fortement que la moyenne sur une position déjà régulièrement occupée par sa forme métrique abstraite. On n'imagine pas, évidemment, que ce phénomène de surlocalisation puisse être en lui-même perçu par l'auditeur, à la différence d'une délocalisation qui a un effet sensible à l'écoute (l'auditeur ayant alors le sentiment qu'un mot n'est « pas à sa place »). La délocalisation est un moyen immédiat de créer une dissonance entre l'usage normal d'une forme et un usage particulier ; la surlocalisation, en revanche, n'est que la conséquence, statistiquement sensible, d'une préférence pour telle ou telle position dans le vers. Néanmoins, cette dernière n'en est pas moins significative : les deux phénomènes montrent que la localisation des types métriques fait partie du rythme du vers au même titre que la césure, par exemple, et qu'à ce titre ses variations sont susceptibles d'une exploitation

103. Les données qui m'ont permis d'élaborer ce tableau m'ont été aimablement communiquées par Stefan Hagel.

104. Wackernagel [1906] avait constaté la réticence en indo-européen envers les mots lexicaux monosyllabiques, en particulier les formes verbales non augmentées (c'est notamment le cas en arménien [de Lamberterie 2005–2007]). En grec ancien, ces formes ont une forte tendance à être placées au début du vers, qui leur conférerait un plus grand poids phonique. Cependant, comme le montrent les données du Tableau 6.2, cette restriction est loin d'être absolue (les formes concernées sont presque toutes lexicales).

à des fins poétiques. La différence statistique entre la localisation normale de la forme  $CC\bar{V}$  et la localisation de  $\sigma\tau\eta$  étant donc la trace d'une préférence pour cette position, c'est là une restriction d'usage qu'il s'agit d'expliquer.

### 6.3.1.1 Un « système formulaire » ?

On pourrait penser d'emblée qu'une des contraintes principales qui s'exerce sur la localisation des formes intransitives de ἴσθημι est le « jeu de formules » et que la singularité de cette localisation n'est due qu'au fait que  $\sigma\tau\eta$  serait un des éléments d'un « système formulaire » tel que ceux qui ont été décrits par Parry [1928] et ses successeurs. Il est donc nécessaire d'examiner les éléments récurrents des contextes dans lesquels on trouve la forme  $\sigma\tau\eta$ .

**Position dans la clause** Tout d'abord,  $\sigma\tau\eta$  est toujours suivie d'une particule connective ( $\delta\acute{\epsilon}$  ou  $\acute{\alpha}\rho\alpha$  sous leurs diverses formes, ou une combinaison de ces deux particules) : il y a donc une coïncidence générale entre le commencement d'une nouvelle unité métrique et celui d'une nouvelle unité syntaxique<sup>105</sup>, ou plutôt d'une nouvelle UI. Cela place en général  $\sigma\tau\eta$  à l'initiale de sa clause. Or, on a vu que les clauses à verbe initial ne forment pas une catégorie sémantique en grec ancien<sup>106</sup>, car elles peuvent recouvrir plusieurs constructions différentes: le verbe peut y occuper les positions {TopCE}, {FocR} ou {DFoc}. Dans le cas qui nous occupe, on trouve surtout  $\sigma\tau\eta$  en {DFoc}, soit seul, soit accompagné d'autres constituants focaux.

**Spectre sémantique** Il n'en reste pas moins que  $\sigma\tau\eta$  se manifeste seulement au sein d'un syntagme  $\sigma\tau\eta$   $\delta\acute{\epsilon}/\acute{\rho}\alpha/\delta'$   $\acute{\alpha}\rho\alpha$ . Mais une telle répétition n'est pas de l'ordre de la formule au sens strict, car le terme ne recouvre pas une « idée essentielle » [Parry 1928], mais plusieurs. Ἰσθημι couvre en effet un spectre assez large de significations, comme on peut le constater dans le *LfgreE* (je n'ai noté que les sens qui conviennent aux formes étudiées ici) :

- 6.120 I.A.1a prendre place, venir se placer ;  
 1b prendre position, tenir sa position ;  
 1c tenir bon, tenir le coup, rester debout ;  
 1d rester, rester debout au même endroit ;  
 1e s'arrêter ;

105. Dans quatre cas seulement ( $\sigma\tau\eta$  : H 225, Θ 458, τ 447 ;  $\sigma\tau\eta\nu$  : Λ 743), le sujet exprimé de  $\sigma\tau\eta$  se trouve dans le vers précédent, en tant que <TopNR> extraclausal.

106. Voir la section 3.2.2.2, p. 193 sq.

if se lever, se mettre debout, se dresser.

En outre, comme le note le LfgrE [1234], « *while semantic spectrum clear, contexts non infrequently accommodate more than one nuance* », ce qui est problématique pour la conception d’une formule comme l’expression d’une « idée essentielle ».

De plus, les différents éléments récurrents (que cette récurrence soit d’ordre formulaire ou non) qu’on trouve dans le vers introduit par στή présentent une grande disparité, même s’il est possible d’en dégager quelques tendances générales.

► Très souvent (35×), στή est suivi d’un PARTICIPE (selon la figure du πρότερον ὕστερον) qui indique le mouvement du sujet avant d’arriver à la position debout figée<sup>107</sup>, le plus souvent dans le premier hémistiche : 8 ἰών<sub>10</sub> (15× ; 1× ἰόντες<sub>11</sub>), 7 ἐλθών<sub>10</sub>, 8 θέων<sub>14</sub>, κίων<sub>14</sub> ; — ou bien qui précise l’attitude du sujet de στή : 4 ταφών<sub>6</sub> (3×), 7 ἐριπών<sub>10</sub> (2×), 12 λαθών<sub>14</sub> (2×), 12 ἔχων<sub>14</sub> ; 4 ἀναίξας<sub>10</sub> (3×), 4 κατηφήσας<sub>10</sub> ; 4 μεταστρεφθεῖς<sub>10</sub> (3×), 5 ἐγχιρμιφθεῖς<sub>10</sub>, 20 ἐρεισθεῖς<sub>24</sub> ; 7 σχομένη<sub>10</sub>, 20 φανεῖσα<sub>24</sub>.

► Souvent aussi (24×), στή est suivi d’une expression désignant la PROXIMITÉ DU SUJET, en général avec un autre personnage (parfois un animal ou un objet) : 4 μάλ’ ἐγγύς<sub>7</sub> (5×), 4 μάλ’ — ἐγγύς<sub>11</sub> ; 4 παρ’ / 4 παρά<sub>6</sub> (12×) ; 4 πάροιθ’ — <sub>10</sub> (2×), 3 — προπάροιθε(ν)<sub>11</sub> (3×) ; — 7 σχεδόθεν<sub>10</sub>.

► On trouve encore différentes FORMULES D’INTRODUCTION DE DISCOURS DIRECT, en général dans le second hémistiche : la plupart du temps (28×), c’est le sujet de στή qui parle, mais parfois (3×) c’est la personne qui se trouve en face (qui par son rang semble devoir parler en premier : un dieu parle avant un mortel, un adulte avant un enfant) (exemple 6.121).

6.121	11 καί μιν/με πρὸς μῦθον ἔειπεν	(10×)
	7 καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν	(7×)
	12 ἔπος τ’ ἔφατ’ ἔκ τ’ ὀνόμαζεν	(2×)

Position de la more initiale	Στή	Autre	Total
1	78 100,00 %	60 36,81 %	138 57,26 %
3	0 0,00 %	5 3,07 %	5 2,07 %
5	0 0,00 %	21 12,88 %	21 8,71 %
7	0 0,00 %	11 6,76 %	11 4,57 %
9	0 0,00 %	2 1,23 %	2 0,83 %
11	0 0,00 %	3 1,85 %	3 1,25 %
15	0 0,00 %	18 11,04 %	18 7,47 %
19	0 0,00 %	3 1,84 %	3 1,24 %
23	0 0,00 %	40 24,54 %	40 16,60 %
<b>Total</b>	<b>78</b> 100,00 %	<b>163</b> 100,00 %	<b>241</b> 100,00 %

$\chi^2 = 86,08 \quad p < 0,001$

Tableau 6.2 Localisation de στή.

107. Sur ce type de périphrases verbales, voir Létoublon [1985:40], qui traduit ἰών/ἐλθών ἔστη par « aller se placer » (cf. également LfgrE, [1235]), mais signale qu’un « participe du verbe “aller” en accord avec le sujet de la phrase peut toujours exprimer la simple concomitance », et que cette ambiguïté syntaxique est inhérente aux locutions grecques de ce type.

<sub>15</sub>εἶθαρ δὲ προσηύδα (2×)  
<sub>12</sub>ἀπειλήσας δὲ προσηύδα  
<sub>12</sub>καὶ Αὐτομέδοντα προσηύδα  
<sub>12</sub>δεδισκόμενος δὲ προσηύδα  
<sub>17</sub>ἦδὲ προσηύδα  
<sub>12</sub>ἔπος τέ μιν ἀντίον ἦῦδα  
<sub>11</sub>πρὸς δ' Εὐρύκλειαν ἔειπε  
<sub>11</sub>καὶ Ὀδυσσῆα προσέειπε  
<sub>11</sub>τὸν δὲ προσέειπεν Ἀθήνη  
<sub>11</sub>ὁ δ' ἀνείρετο δῖος Ὀδυσσεύς.

Il arrive en outre (15×) que l'introduction du discours ne se trouve pas dans le même vers que στή, mais dans le vers suivant ou quelques vers après (ce qui se trouve entre les deux a le caractère d'une digression : description plus précise de l'attitude du personnage qui va parler ou de ceux qui vont l'écouter, etc.) : 5× dans le vers suivant (dont 1× où c'est l'autre personnage qui prend la parole), 4× deux vers plus loin, 3× trois vers plus loin, 3× cinq vers plus loin.

► Parfois (11×), l'expression avec στή introduit un COUP porté par le sujet sur un autre personnage : <sub>11</sub>καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῶ<sub>24</sub> (4×), <sub>11</sub>ταχέας δ' ἐκχέυατ' ὄϊστους<sub>24</sub> ; — ou, au contraire, un coup reçu par le sujet ; ce coup est mentionné soit dans le même vers (8×), soit dans le vers suivant (3×).

► On trouve aussi à plusieurs reprises (4×) une expression introduisant le SPECTACLE que voit le sujet de στή (exemple 6.122).

6.122 <sub>11</sub>τάχα δ' εἴσιδεν<sub>16</sub> ἔργον αἰκίς,  
<sub>11</sub>καὶ ῥ' εἴσιδε<sub>16</sub> πατρίδα γαῖαν,  
<sub>11</sub>τοὺς δὲ σχεδὸν εἴσιδε<sub>20</sub> πάντα,  
<sub>11</sub>ἶδε δὲ Τρώας καὶ Ἀχαιοὺς

► On voit quelques ADVERBES en -ξ qui désignent une partie du corps : <sub>5</sub>γνύξ<sub>6</sub> (2×), <sub>3</sub>εὐράξ<sub>6</sub> (2×), (cf. également, pour la ressemblance phonique, <sub>4</sub>παρέξ<sub>6</sub> qu'on trouve 1×), et de manière générale des adverbes décrivant la façon dont le sujet de στή se tient debout : <sub>4</sub>μεταστοιχεί<sub>10</sub> (2×).

► De façon assez prévisible, on trouve (19×) beaucoup d'expressions qui précisent le LIEU où se tient le sujet de στή (exemple 6.123)

6.123 <sub>3</sub>ἐκτὸς κλισίης<sub>10</sub>, <sub>4</sub>ὑπὲρ κεφαλῆς<sub>10</sub> (7×)  
<sub>5</sub>πρόσθ' αὐτοῖο<sub>11</sub>/αὐτοῦ<sub>10</sub>/ἴππων<sub>10</sub> (4×)  
<sub>3</sub>ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγαλήτεϊ νηϊ μελαίνῃ<sub>24</sub> (2×)  
<sub>4</sub>ὑπ' Αἴαντος σάκειϊ Τελαμωνιάδαο<sub>24</sub>  
<sub>4</sub>μέσῳ ἐν ἀγῶνι<sub>11</sub>  
<sub>4</sub>μέσῃ ἀγορῇ<sub>10</sub>  
<sub>3</sub>Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ<sub>11</sub>  
<sub>4</sub>παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο<sub>24</sub>  
<sub>4</sub>μετὰ προμάχοισιν<sub>11</sub>.

► En général (dans deux tiers des cas), le verbe qui suit  $\sigma\tau\eta$  a le même sujet que lui. Il arrive (22×) que ce sujet soit différent, mais quand cela se produit, l'action du verbe suivant est en général directement la conséquence de  $\sigma\tau\eta$  (comme pour les introductions de discours où c'est l'autre personnage qui parle ; cf. I 193), ou alors l'unité d'intonation suivante continue la même description. Ainsi dans l'exemple 6.124, les deux servantes du vers 333 font partie de la description de Pénélope au même titre que ses voiles.

6.124  $\Sigma\tau\eta$  ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·  
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέστη α 331-333+  
 Elle se tint contre l'embrasure de la salle solidement bâtie, tenant devant ses joues son voile brillant ; une servante empressée se tenait de chaque côté

Comme on le voit, les éléments introduits par  $\sigma\tau\eta$  sont d'une grande diversité, mais on peut toutefois résumer les lignes de force qui sous-tendent cet ensemble comme suit (6.125).

6.125 La forme  $\sigma\tau\eta$ , suivie d'une précision (position, attitude, lieu, proximité) dans le premier hémistiche, introduit généralement dans le second hémistiche une deuxième action, liée à celle de ἴσθημι de diverses façons (causalité, poursuite d'une description) : le plus souvent, il s'agit de prendre la parole ou de frapper un ennemi.

L'occurrence d'éléments de type formulaire associés à  $\sigma\tau\eta$  permet-elle cependant de parler de « système formulaire » au sens que Milman Parry donne à cette expression ? En fait, tant à cause de la difficulté de définir une seule « idée essentielle » que de l'absence d'un « contexte métrique » unique, il est préférable de considérer que la répétition de  $\sigma\tau\eta$  dépasse chacun de ces systèmes formulaires. Certes, cette répétition s'inscrit dans le jeu des formules, mais c'est parce que la langue homérique tout entière, en un sens, est formulaire. Néanmoins, les systèmes formulaires initiés par  $\sigma\tau\eta$  sont bien trop divers pour qu'on puisse les concilier. Il semble que la répétition de  $\sigma\tau\eta$  (forme surlocalisée, comme nous l'avons vu) soit associée à un certain nombre de systèmes formulaires, mais la disparité entre ces différents systèmes laisse penser que la contrainte qui s'exerce sur la localisation de  $\sigma\tau\eta$  excède le seul fonctionnement des formules. Je ferai mienne la réflexion de Kahane (6.126).

6.126 While the localization of many words, grammatical types, and so on, clearly relates to, indeed overlaps, “formulaic” usage, it extends well beyond the use of formulae, as they are presently defined, and it cannot be explained in terms of simple metrical convenience. [Kahane 1997:135]

Il convient donc de chercher ailleurs les raisons de la surlocalisation de  $\sigma\tau\eta$ .



6.3.1.2 Analyse des contextes narratifs de  $\sigma\tau\eta$ 

Pour rendre compte de la localisation de  $\sigma\tau\eta$ , il faut donc examiner le fonctionnement de ses occurrences à un autre niveau de la poétique épique. En effet, on constate qu'une certaine unité se fait jour dans l'ensemble des attestations de  $\sigma\tau\eta$ , qui n'est pas d'ordre formulaire, mais d'ordre narratologique.  $\Sigma\tau\eta$  (tout comme les autres formes transitives de  $\iota\sigma\tau\eta\mu\iota$  en début de vers) connaît un certain nombre de restrictions d'emploi. Tout d'abord, son sujet est presque toujours un être animé, dieu ou humain en général, une fois un animal ( $\tau$  447 : le sanglier qui blesse Ulysse). D'autre part, on ne trouve cette forme que dans le récit du narrateur principal, sauf en trois occurrences (B 59,  $\Lambda$  744,  $\omega$  178) où il apparaît dans des récits de narrateurs secondaires (respectivement Agamemnon, Nestor et les Prétendants) ; en tout cas il ne se trouve jamais dans des discours non narratifs. Il s'agit donc d'un procédé du récit proprement dit, d'autant plus qu'on ne le rencontre jamais non plus dans les comparaisons<sup>108</sup>. Il paraît donc intéressant d'examiner les contextes narratifs dans lesquels on trouve la forme  $\sigma\tau\eta$ . On peut définir quatre grands groupes de contextes, qui ont des similitudes entre eux : L'APPARITION D'UN GUERRIER au premier plan du récit, intervention d'un CONSEILLER ou d'un MESSAGER, intervention d'un ÊTRE SURNATUREL auprès d'un mortel (divinité, songe, fantôme), la FIN D'UN COMBAT. C'est en analysant ces contextes que nous allons tenter de proposer une explication de l'emploi de  $\sigma\tau\eta$ .

**Passage d'un guerrier au premier plan du récit** Un guerrier, qui a été absent du récit pendant un certain temps (de 13 à 2167 vers, en moyenne 640 vers) ou dont c'est la première apparition, passe soudain au premier plan du récit et intervient dans le combat, soit en portant un coup, soit en prenant la parole ; son intervention est précédée de  $\sigma\tau\eta$ . L'exemple 6.127 suffira à illustrer le fonctionnement de ce type courant d'occurrences de  $\sigma\tau\eta$  :

- 6.127 Τοῦ δ' Ὀδυσσεὺς μάλα θυμὸν ἀποκταμένοιο χολώθη,  
βῆ δὲ διὰ προμάχων κεκορυθμένος αἶθοπι χαλκῶ,  
**στῆ** δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰὼν καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῶ Δ494–496  
Ulysse se fâcha très fort de le [=Leucos] voir se faire tuer, il traversa les premières lignes casqué de bronze étincelant, se plaça tout près et lança son javelot brillant.

Ici Ulysse surgit et prend part au combat, en voyant son compagnon se faire tuer. La dernière mention du personnage se trouvait aux vers  $\Delta$  326–363 : il n'a pas été question d'Ulysse pendant 131 vers<sup>109</sup>.

108. C'est une propriété que  $\sigma\tau\eta$  partage avec la plupart des formes d'aoriste sans augment. Voir ci-dessous 6.3.2, p. 570 sq. pour une discussion des formes augmentées.

109. Autres exemples : E 166–170 (Énée : première intervention), E 610–611 (Ajax : 91 vers sans mention du personnage),  $\Theta$  99–101 (Diomède : 418 vers),  $\Theta$  266–272 (Teucros : 1246 vers),  $\Theta$  278–280 (Agamemnon : 17 vers),  $\Lambda$  247–253 (Coon : première intervention),  $\Lambda$  426–429 (Sôcos : première intervention),  $\Lambda$  485–486 (Ajax : 13

**Intervention d'un conseiller ou d'un messenger** On trouve également *στή* quand un conseiller intervient dans le récit, ou quand un messenger délivre son message à son destinataire. Ce type de contextes est formellement assez proche du précédent, même s'il y a des différences sémantiques qui justifient de les distinguer. Ainsi, dans l'exemple 6.128 Apollon et Athéna viennent de conclure une trêve, et Hélénois vient en avertir Hector. Cela fait 450 vers qu'il n'a pas été question de ce personnage : l'emploi de *στή* met en scène son retour au premier plan du récit.

- 6.128 Τῶν δ' Ἑλενος Πριάμοιο φίλος παῖς σύνθετο θυμῷ  
βουλὴν, ἣ ῥα θεοῖσιν ἐφήνδανε μητιόωσι·  
**στή** δὲ παρ' Ἑκτορ' ἰὼν καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν. H 44–46  
Hélénois, le cher fils de Priam, compris dans son cœur leur dessein, qu'il avait plu aux dieux de combiner ; il se plaça près d'Hector et lui adressa ces mots.

L'exemple 6.129 est un peu différent, puisque le héraut Thootès est mentionné quelques dix vers auparavant, quand Ménésthee le convoque pour lui donner son message à transmettre.

- 6.129 Ὡς ἔφατ', οὐδ' ἄρα οἱ κῆρυξ ἀπίθησεν ἀκούσας,  
βῆ δὲ θέειν παρὰ τεῖχος Ἀχαιῶν χαλκοχιτῶνων,  
**στή** δὲ παρ' Αἰάντεσσι κίων, εἶθαρ δὲ προσηύδα. M 351–353  
Voilà ce qu'il dit, et le héraut ne désobéit pas à ses ordres, il courut le long du mur des Achéens cuirassés-de-bronze, il se plaça près des Ajax, et puis leur dit...

**Intervention d'un être surnaturel** Un certain nombre de passages où se trouve *στή* décrit l'apparition d'un être surnaturel (une divinité, un fantôme ou un songe) qui intervient dans le monde des humains. C'est le cas au début de l'*Odyssée* par exemple, quand Athéna arrive en Ithaque après le conseil des dieux (6.127).

- 6.130 Ὡς εἰποῦσ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,  
ἀμβρόσια χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὑγρὴν  
ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο·  
εἶλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξεί χαλκῷ,  
βριθὺ μέγα στιβαρόν, τῷ δάμνησι στιχας ἀνδρῶν 100  
ἠρώων, τοῖσιν τε κοτέσσεται ὀβριμοπάτρη.  
Βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων αἶξασα,  
**στή** δ' Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος  
οὐδοῦ ἐπ' αὐλείου· παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,  
εἰδομένη ξείνῳ, Ταφίων ἠγήτορι Μέντη. α 96–105  
Ayant ainsi parlé, elle laça à ses pieds ses belles sandales, saintes, en or, qui la portaient soit sur l'eau soit sur la terre infinie, au souffle du vent ; elle prit sa robuste lance, avec une pointe de bronze aigu, lourde, grande, solide, avec laquelle elle dompte les troupes de soldats de héros, contre lesquels elle se fâche, fille d'un père puissant. Elle descendit des cimes de l'Olympe, d'un bond, et se posa dans le territoire d'Ithaque, devant les

vers), Λ 575–577 (Euryppyle : 2167 vers), Ο 539–541 (Ménélas : 545 vers), Π 346–347 (Lycomède : première intervention), Ρ 466–468 (Alcimédon : 1136 vers). Ce type de contexte ne se trouve que dans l'*Iliade*, pour des raisons thématiques évidentes.

portiques d'Ulysse au seuil de la cour ; dans sa main elle tenait sa lance de bronze, sous l'apparence de leur hôte, le capitaine des Taphiens Mentès.

Comme on le voit, l'arrivée d'Athéna est précédée d'une scène d'armement (96–101). La déesse est donc déjà en scène, mais le verbe *στή* n'en a pas moins une nette valeur narrative : il marque précisément son entrée dans le monde des mortels, son surgissement à leurs yeux, puisqu'elle a revêtu une forme humaine qui leur permet de la voir<sup>110</sup>.

L'exemple 6.131 est une déclinaison particulière de ce type de contextes narratifs.

- 6.131 Ἴηλθε δ' ἐπὶ ψυχῇ Πατροκλήος δειλοῖο  
 πάντ' αὐτῷ μέγεθός τε καὶ ὄμματα κάλ' εἴκυῖα  
 καὶ φωνήν, καὶ τοῖα περὶ χροῖ εἴματα ἔστο·  
**στή** δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν. Ψ 65–68
- S'en vint l'âme du malheureux Patrocle lui ressemblant en tous points : la taille et les beaux yeux et la voix, et portant sur le corps les mêmes habits ; elle se posa sur sa tête et lui adressa ces mots.

Il s'agit de l'arrivée du spectre de Patrocle auprès d'Achille pour lui demander de lui rendre au plus vite des honneurs funèbres. Le vers Ψ 68, entièrement formulaire, est spécialisé dans un seul type de contexte : il ne s'emploie que pour des êtres surnaturels venant visiter les mortels en songe<sup>111</sup>. Il existe cependant une exception intéressante : en Ψ 4, Euryclée vient prévenir Pénélope de la présence et de la victoire d'Ulysse. Il s'agit donc plutôt de l'intervention d'un messager (Ulysse a expressément envoyé la vieille servante porter la nouvelle aux vers χ 480–484), mais le point important est que Pénélope est alors endormie. On comprend alors la raison de ce déplacement d'un usage formulaire extrêmement contraint par ailleurs. La seule différence avec le reste des attestations de ce vers est qu'Euryclée est mortelle. Mais peut-être faut-il se souvenir aussi du lien thématique étroit entre le personnage de Pénélope et les rêves : Athéna lui annonce en rêve le retour de Télémaque (δ 795–841) et surtout la reine fait un rêve prémonitoire du retour d'Ulysse et du massacre des Prétendants, qu'elle discute longuement avec Ulysse déguisé en mendiant (τ 536–581) ; à cette occasion, elle évoque un mythe sur l'origine des songes qui explique sa défiance. Il est donc tout à fait opportun que l'annonce de l'accomplissement d'un rêve dont elle a douté soit marquée par une formule typique des scènes de rêve.

Les trois premières catégories de contextes narratifs que nous avons examinées jusqu'ici, avec les exemples 6.127–6.127, sont assez semblables entre elles : il s'agit à chaque fois du surgissement

110. Autres exemples d'intervention de divinités : A 193–201 (Athéna), Λ 3–12 (Ἐρις), Π 466–472 (Apollon), Ω 159–169 (Iris : cf. interventions de messagers), η 18–21 (Athéna), π 155–159 (Athéna).

111. Autres exemples : B 16–22 (le Songe : le vers connaît une légère variation dans cet exemple), B 56–59 (le Songe), Ψ 65–68 (le spectre de Patrocle), Ω 679–682 (Hermès), δ 799–803 (rêve de Pénélope), ζ 20–24 (rêve de Nausicaä), υ 32 (Athéna). Sur les scènes typiques de rêve, en particulier dans l'*Odyssée*, voir de Jong [2001: 121–122].

d'un personnage dans le récit. Ce surgissement est marqué par l'emploi d'un verbe très chargé symboliquement (il évoque la posture de l'homme adulte à l'assemblée, celle du guerrier, l'érection du mâle, etc.) dans une position métrique emphatique, puisque précédée d'une rupture dans le continuum vocal. Στῆ signale à l'auditeur ce surgissement.

**Fin d'un combat** La quatrième catégorie de contextes narratifs est assez difficile à réconcilier avec les trois premières. En effet, l'emploi de στῆ ne marque pas le surgissement d'un personnage dans le récit, mais la fin d'une action guerrière. Ainsi, dans l'exemple 6.132, les Achéens, sur l'ordre d'Eurypyle blessé, se massent autour d'Ajax qui est en difficulté.

- 6.132 Ὡς ἔφατ' Εὐρύπυλος βεβλημένος· οἱ δὲ παρ' αὐτὸν  
 πλησίοι ἔστησαν σάκε' ὤμοισι κλίναντες  
 δούρατ' ἀνασχόμενοι· τῶν δ' ἀντίος ἦλυθεν Αἴας.  
 Στῆ δὲ μεταστρεφθεῖς, ἐπεὶ ἴκετο ἔθνος ἐταίρων. Λ 592–595
- Voilà ce que dit Eurypyle blessé ; et eux à ses côtés se tinrent tout près, inclinant leurs boucliers sur leurs épaules en dressant leurs lances ; et Ajax vint à leur rencontre. Il s'arrêta, ayant fait demi-tour, une fois qu'il eut joint la troupe de ses compagnons.

La bataille ne cesse pas pour autant, mais c'est le récit de la bataille qui est interrompu jusqu'au chant M<sup>112</sup>. Dans ce cas, στῆ n'introduit donc pas un surgissement, mais il marque la fin d'un épisode et le passage à autre chose sur le plan du récit. On cerne mieux ainsi la fonction de στῆ dans la narration épique : cette forme indique le surgissement d'un événement narratif.

#### Articulation du récit

Il reste de nombreuses occurrences de στῆ qui ne correspondent à aucune des catégories que j'ai définies. Cependant, comme on va le voir, elles correspondent également à l'apparition soudaine d'un événement narratif. Le statut de στῆ peut alors être précisé : il fonctionne comme signal rythmico-musical (grâce à sa position initiale dans l'hexamètre) qui marque dans le texte et indique à l'auditeur un événement, non pas forcément dans l'ordre de la fable, mais dans l'ordre du récit lui-même.

Cela me permet de préciser la notion de σημά narratif, que j'ai utilisée à propos de ἰκαλός. Il s'agit d'un trope permettant (ici par la délocalisation) une lecture de type métanarratif : il marque la valeur d'un événement dans le récit, et peut donc en structurer la progression. En restreignant

112. Autres exemples : Θ 329, Λ 354–356, Λ 544–547, Ο 589–591, Π 805–807, Ρ 113–115, Χ 293. La formule fréquemment employée dans ce cas est στῆ δὲ γυνὴ ἐριπών, dont Kelly [2007: 295–296] a montré qu'elle impliquait, par référentialité traditionnelle, que la blessure infligée au personnage n'était pas fatale.

l'usage d'un terme ou d'une formule à certains contextes (comme ici l'intervention soudaine d'un personnage, la fin d'un combat), on en fait un symbole (un σῆμα) de ce contexte ; l'usage répété de ce trope lui confère une potentialité métanarrative à plus large échelle. De tels σήματα narratifs peuvent ainsi marquer les événements à différents niveaux : au niveau micro-narratif, ils permettent de structurer le flux immédiat du récit d'un épisode ; au niveau macro-narratif, ils permettent de souligner le surgissement d'événements narratifs qui ont une importance structurelle dans le récit.

**Sommeil et réveil de Zeus** Considérons pour commencer les exemples 6.133–6.134, qui semblent en rapport l'un avec l'autre, et fonctionnent donc au niveau micro-narratif.

- 6.133 Ἥρη δὲ κραιπνῶς προσεβήσето Γάργαρον ἄκρον  
 Ἴδης ὑψηλῆς· ἶδε δὲ νεφεληγερέτα Ζεὺς.  
 Ὡς δ' ἶδεν, ὡς μιν ἔρωσ πυκινὰς φρένας ἀμφεκάλυψεν,  
 οἶον ὅτε πρῶτιστόν περ ἐμισγέσθην φιλότητι 295  
 εἰς εὐνήν φοιτῶντε, φίλους λήθοντε τοκῆας.  
 Στῆ δ' αὐτῆς προπάροιθεν ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν. 292–297
- Héra s'approcha vivement du sommet du Gargare sur les hauteurs de l'Ida ; et il la vit, Zeus assembleur de nuées. Et à peine l'eut-il vue, que le désir enveloppa son esprit bien dru, comme quand au tout début ils s'unissaient d'amour, passant leur temps au lit, en cachette de leurs parents. Il se tint tout près d'elle et lui dit en l'appelant par son nom.

Zeus se dresse devant Héra qui vient à sa rencontre. C'est le commencement du « combat » amoureux qu'Héra prépare depuis le début de la Διὸς ἀπάτη, sa ruse étant de séduire Zeus pour l'endormir et le détourner du combat. Après les préparatifs auxquels elle se consacre depuis Ξ 153 (soit depuis 139 vers), commence enfin l'entrevue attendue par l'auditeur, et savamment préparée par le narrateur<sup>113</sup>. L'occurrence de στῆ est tout aussi significative dans l'exemple 6.134.

- 6.134 Οἱ μὲν δὴ παρ' ὄχεσφιν ἐρητύοντο μένοντες  
 χλωροὶ ὑπαὶ δειοῦς πεφοβημένοι· ἔγρετο δὲ Ζεὺς  
 Ἴδης ἐν κορυφῆσι παρὰ χρυσοθρόνου Ἥρης, 5  
 στῆ δ' ἄρ' ἀνάϊξας, ἶδε δὲ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς  
 τοὺς μὲν ὀρινομένους, τοὺς δὲ κλονέοντας ὀπισθεν  
 Ἀργείους, μετὰ δὲ σφι Ποσειδάωνα ἄνακτα·  
 Ἐκτορα δ' ἐν πεδίῳ ἶδε κείμενον, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι  
 εἶαθ', ὃ δ' ἀργαλέω ἔχετ' ἄσθματι κῆρ ἀπινύσσων 10  
 αἰμ' ἐμέων, ἐπεὶ οὐ μιν ἀφανρότατος βάλ' Ἀχαιῶν. 3–11
- Eux, une fois près des chars, s'arrêtèrent sur place verts d'épouvante, terrifiés ; et Zeus se réveilla au sommet de l'Ida, auprès d'Héra au trône d'or, et il se leva d'un bond et vit Troyens et Achéens, les uns poursuivis, les autres par derrière les pourchassant, les Argiens, et parmi eux il y avait le seigneur Poséidon ; Hector dans la plaine, il le vit qui gisait, entouré de ses compagnons et lui respirait avec difficulté, sans connaissance, vomissant du sang, parce que ce n'était pas le plus faible des Achéens qui l'avait frappé.

113. On a vu plus haut comment l'emploi du σῆμα narratif, καλός servait à relier la scène de toilette d'Héra et l'union avec Zeus (voir p. 536 sq.). Il y a ici un relais entre les deux types de marquage.

C'est le moment du réveil de Zeus, endormi par la ruse d'Héra. Ce réveil marque la fin de l'interruption provoquée par l'épisode de la Διὸς ἀπάτη : l'avancée des Troyens va pouvoir reprendre. Deux occurrences de στῆ balisent donc le récit : l'exemple 6.133 marque le point culminant de l'épisode (le moment où Héra arrive à ses fins), l'exemple 6.134 en marque la conclusion (le moment où la situation se renverse à nouveau). On voit bien quel est le fonctionnement du σῆμα narratif : en marquant le surgissement d'un événement narratif pour l'auditeur (et ce de façon musicale), on lui indique la structure du récit<sup>114</sup>.

**Σήματα macro-narratifs** La potentialité métanarrative de ces σήματα peut valoir aussi sur une plus grande échelle, et porter sur l'ensemble du poème. Il est évident qu'il ne faut pas chercher, pour chaque occurrence de στῆ, une implication macro-narrative. Il est plus prudent, et plus conforme à la poétique homérique, de penser cette fonction en termes de potentialité : chaque occurrence de στῆ est en puissance un σῆμα narratif, qui peut structurer un passage, ou bien réguler le cours du récit à plus grande échelle, comme nous allons le voir ; mais l'auditeur ne considère cette potentialité signifiante comme active que si cela convient au cheminement du poème lui-même. Cette position rejoint les vues de Bakker [1993a:19] sur la fonction déictique de la particule ἄρα (qui signale qu'on prend en compte une situation qui se produit sous ses yeux) : le fait que ἄρα puisse servir de cheville métrique ne l'empêche pas d'avoir toute sa force, dans les cas où sa signification convient au contexte sémantique. De même, dans le cas de στῆ, la signification métanarrative n'est que potentielle. L'auditeur est alerté par ce σῆμα de la possible signification métanarrative d'un passage, mais cette possibilité ne deviendra active que si le contexte narratif le requiert. Il en va de même que pour certaines formules nom+épithète dont la signification précise peut être activée par le contexte : ce n'est pas en somme parce qu'un élément de la langue épique est traditionnel et que son usage dépend du contexte métrique qu'il n'a pas de sens. Ce fonctionnement est conforme à ce qu'écrit Nagler au sujet de la connotation de κρήδεμνον chez Homère (6.135).

6.135 It is still tenable as a general principle [...] that poetic signification is always latent, if not active. It is inherent in the traditional Gestalt but not necessarily brought into play — into obvious resonance with the poetic context — each time that Gestalt is realized. [Nagler 1967:37]

114. Autres exemples (qui peuvent correspondre également à des exemples des catégories narratives précédentes) : H 225 (début du duel entre Hector et Ajax), I 193 (arrivée de l'ambassade des chefs chez Achille), Λ 744 (début de la déroute des Épéens dans le récit de Nestor), M 457 (les Troyens passent le mur des Achéens), P 707 (intervention décisive de Ménélas pour s'emparer du corps de Patrocle), Θ 144 (début des provocations des jeunes Phéaciens envers Ulysse), φ 124 (première participation au jeu des haches), φ 149 (deuxième participation au jeu des haches), ω 178 (début du massacre des Prétendants), ω 493 (arrivée des alliés des Prétendants).

**L'arrivée d'Ἐρις sur le champ de bataille** L'exemple 6.136 montre comment l'attention à de tels σήματα narratifs peut enrichir notre compréhension de l'art du récit homérique.

6.136 Ζεὺς δ' Ἐριδα προΐαλλε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν  
 ἀργαλέην, πολέμοιο τέρας μετὰ χερσὶν ἔχουσαν.  
 Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακῆτεϊ νηϊ̄ μελαίνῃ 5  
 ἢ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε,  
 ἡμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαι  
 ἡδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος, τοῖ ῥ' ἔσχατα νῆας εἴσας  
 εἴρυσαν ἠγορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν·  
 ἔνθα στᾶσ' ἦϋσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε 10  
 ὄρθι, Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἐκάστῳ  
 καρδίῃ ἄλληκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι. Λ<sub>3-12</sub>

Zeus envoya Discorde aux bateaux rapides des Achéens, la cruelle, qui tenait dans ses mains l'emblème de la guerre. Elle se dressa sur le sombre bateau aux flancs profonds d'Ulysse, d'où, se trouvant au milieu, on pouvait se faire entendre jusqu'aux deux bouts : d'un côté jusqu'aux baraques d'Ajax fils de Télamon, de l'autre jusqu'à celles d'Achille, qui avaient tiré le plus loin leurs bateaux courbes se fiant à leur courage et à la force de leurs bras ; debout là, la déesse poussa un cri immense et terrible, debout, et aux Achéens elle jeta au cœur de chacun la force de combattre et guerroyer sans répit.

Ἐρις, la Discorde personnifiée, se dresse sur le bateau d'Ulysse. C'est le début de la troisième grande bataille de l'*Iliade* qui ne s'interrompra qu'au vers Σ 242, quand Héra fera tomber la nuit pour mettre fin au combat. C'est la bataille décisive qui amène les Troyens jusqu'aux bateaux et ne s'achève qu'avec la mort de Patrocle et le cri d'Achille. Il s'agit donc d'une scène cruciale pour le récit<sup>115</sup>. Plusieurs éléments viennent étayer l'aspect décisif de ce passage. D'abord, le poète a particulièrement soigné l'ornementation de l'armement d'Agamemnon qui suit immédiatement ce passage (Λ 15–45), et l'on sait que l'ornementation n'est jamais totalement gratuite dans l'épopée orale : Lord [2000: 88–91] signale ainsi, justement à propos des scènes d'armement, que, bien que les poètes épiques yougoslaves parlent eux-mêmes d'ornementation, ils ne font pas montre de leurs talents d'ornementation à n'importe quel moment du récit<sup>116</sup>. De plus, trois présages viennent renforcer le caractère ominieux de ce passage : 1° un arc-en-ciel est figuré sur l'armure d'Agamemnon, dont il est précisé qu'il s'agit d'un τέρας μερόπων ἀνθρώπων (Λ 28) ; — 2° Héra et Athéna saluent le roi d'un coup de tonnerre (Λ 45–46) ; — 3° Zeus répand une pluie de sang sur l'armée achéenne qui part au combat (Λ 53–55). Enfin, on se souvient que la scène d'armement d'Agamemnon est une des quatre à comporter le détail de jambières qualifiées par l'adjectif ἰκαλός.

115. Taplin [1992] considère ce passage comme l'ouverture du deuxième des trois grands mouvements de l'*Iliade*.

116. Lord [2000] insiste principalement sur l'identité du personnage dont l'armement est décrit avec une ornementation particulière. Il conçoit donc que les scènes d'armement de Patrocle et d'Achille soient développées, mais s'étonne (« *curiously enough* » [1960: 91]) que la plus développée de toutes soit celle d'Agamemnon qui nous occupe ici. L'importance narrative de la scène, sorte de prélude à l'épisode central du poème, permet d'expliquer le soin apporté par le poète à son ornementation.

L'importance de l'événement dans le cours du récit est soulignée par l'emploi de *σῆμα* comme *σῆμα* narratif (même si cette occurrence appartient aussi au type de l'intervention d'une divinité chez les mortels). La suite de la scène développe les potentialités métanarratives de ce *σῆμα* à l'échelle de tout le poème, de façon tout à fait consciente. La fonction métanarrative de *σῆμα* dans ce passage, qui est liée fondamentalement au sens symbolique du verbe ἴσθημι, est peut-être également renforcée par l'insistance sur la posture adoptée par la déesse : *σῆμα* au v. 5 est repris par ἔνθα *σῆμα* au v. 10<sup>117</sup>, expression qui est elle-même développée par l'adjectif ὄρθια en rejet<sup>118</sup> au v. 11. Il me semble que ces reprises lexicales et syntagmatiques sont un moyen d'insister sur la valeur de *σῆμα*, ou plus précisément d'activer pleinement sa potentialité métanarrative en appuyant sur sa force symbolique. Ensemble, le développement de la description dans la scène d'armement d'Agamemnon, les trois présages évoqués par le texte, et le *σῆμα* narratif que nous essayons de mettre en lumière forment un faisceau de signes qui contribuent à la solennité de l'épisode et en signalent le caractère fatal, c'est-à-dire, en termes de narratologie épique, son importance cruciale pour suivre l'ὄϊμη.

**Les apparitions de Pénélope** Venons-en maintenant à un ensemble d'exemples tirés de l'*Odyssée*, qui ont la particularité intéressante de fonctionner comme série. Il s'agit des quatre apparitions de Pénélope aux Prétendants. Les groupes de vers répétés entre les différents passages en font une sorte de refrain (c'est un exemple de *Ritornellkomposition* [van Otterlo 1944 : 31–34]). Mais la présence de *σῆμα* invite à une lecture métanarrative de ces quatre passages : ils marquent, comme nous allons le voir, les différentes étapes du retour d'Ulysse. Dans le premier passage (exemple 6.137), Pénélope descend de son étage pour faire changer le sujet de l'épopée que chante Phémios. Il s'agit de la première apparition de Pénélope aux Prétendants. Or à ce moment du récit, Ulysse se trouve chez Calypsô, comme on l'a appris au tout début de l'*Odyssée* (α 14–15).

6.137 Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν ἀοιδῆν  
 κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια·  
 κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεβήσατο οἴο δόμοιο, 330  
 οὐκ οἶη, ἄμα τῆ γε καὶ ἀμφίπολοι δὺ' ἔποντο.  
 Ἥ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο διὰ γυναικῶν,  
**σῆμα** ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·  
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέστη. 335  
 Δακρύσασα δ' ἔπειτα προσηύδα θεῖον ἀοιδόν 328–336

Depuis l'étage, elle entendit son chant divin, la fille d'Icarios, la sage Pénélope ; elle descendit le haut escalier de sa demeure, pas seule : en même temps qu'elle deux servantes la suivaient. Et quand elle arriva chez les Prétendants, cette femme divine, elle se

117. La reprise du terme est due au procédé de *Ringkomposition*.

118. Sur l'association syntagmatique ancienne entre les racines indo-européennes *\*steH<sub>2</sub>* et *\*H<sub>1</sub>er*, voir ci-dessous p. 568.



tint contre le pilier de la salle solidement construite, tenant devant ses joues ses voiles brillants ; une servante fidèle se tenait de chaque côté. Puis en pleurant, elle s'adressa au divin aède.

Dans l'exemple 6.138, c'est la deuxième apparition de Pénélope aux Prétendants : Ulysse se trouve à présent en Ithaque, dans la hutte d'Eumée, chez qui il est arrivé au début du chant ξ.

6.138 Βῆ δ' ἰέναι μέγαρόνδε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ μνηστήρας ἀφίκετο δία γυναικῶν,  
 στή ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο 415  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα,  
 Ἄντινοον δ' ἐνένιπεν ἔπος τ' ἔφατ' ἕκ τ' ὀνόμαζεν. π 413–417

Elle alla dans la grande salle avec ses servantes. Mais quand elle arriva chez les Prétendants, cette femme divine, elle se tint contre le pilier de la salle solidement construite, tenant devant ses joues ses voiles brillants ; et elle gourmanda Antinoos et lui dit en l'appelant par son nom.

Lors de la troisième apparition de Pénélope aux Prétendants (exemple 6.140), Ulysse est dans le palais, mais il est déguisé en mendiant.

6.139 Ὡς φαμένη κατέβαιν' ὑπερώϊα σιγαλόεντα,  
 οὐκ οἴη· ἅμα τῇ γε καὶ ἀμφίπολοι δὺ' ἔποντο.  
 Ἥ δ' ὅτε δὴ μνηστήρας ἀφίκετο δία γυναικῶν,  
 στή ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο 210  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·  
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέστη.  
 Τῶν δ' αὐτοῦ λύτο γούνατ', ἔρω δ' ἄρα θυμὸν ἔθελχθεν,  
 πάντες δ' ἠρήσαντο παρὰ λεχέεσσι κλιθῆναι.  
 Ἥ δ' αὖ Τηλέμαχον προσεφώνεεν, ὃν φίλον υἷόν. σ 206–214

Ayant ainsi parlé, elle descendit de l'étage brillant, pas seule : en même temps qu'elle deux servantes la suivaient. Et quand elle arriva chez les Prétendants, cette femme divine, elle se tint contre le pilier de la salle solidement construite, tenant devant ses joues ses voiles brillants ; une servante fidèle se tenait de chaque côté. Et eux, aussitôt leur genoux se déroberent, le désir envahit leur cœur, tous priaient de pouvoir partager sa couche. Et elle adressa la parole à Télémaque son fils.

Enfin, dans l'exemple 6.140, on assiste à la quatrième et dernière apparition de Pénélope aux Prétendants : la reine annonce le début du concours de l'arc<sup>119</sup>.

6.140 Ἥ δ' ὅτε δὴ μνηστήρας ἀφίκετο δία γυναικῶν,  
 στή ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο 65  
 ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα.  
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέστη.  
 αὐτίκα δὲ μνηστήρησι μετηύδα καὶ φάτο μῦθον. φ 63–67

Mais quand elle arriva chez les Prétendants, cette femme divine, elle se tint contre le pilier de la salle solidement construite, tenant devant ses joues ses voiles brillants ; une servante fidèle se tenait de chaque côté. Alors aux Prétendants elle parla et dit ces mots.

119. L'importance narrative de ce moment est notamment soulignée par le σῆμα narratif  $\iota$  καλός dans la scène où Pénélope descend au trésor pour y prendre l'arc d'Ulysse (voir ci-dessus p. 526 sq.)

À ce moment-là du récit, le dévoilement d'Ulysse est imminent. Le discours de Pénélope précédé du σῆμα narratif est même la condition qui rend possible ce dévoilement, puisque c'est en prenant part au concours qu'Ulysse va pouvoir commencer le massacre des Prétendants.

Les apparitions de Pénélope, marquées par στή, scandent donc le récit du retour d'Ulysse et les différentes étapes de ce thème traditionnel; elles constituent les jalons de l'οἶμη de l'*Odyssée*. De Jong [2001:35] décrit elle aussi ce qu'elle appelle les '*Penelope leaves her room*' scenes, en adjoignant à nos quatre exemples les passages ρ 36–40 (a), τ 53–59 (b) et ψ 85–95 (c). Or il y a deux différences fondamentales entre ces trois passages et la série que nous avons décrite : c'est d'une part l'absence de στή (Pénélope s'assied en arrivant au rez-de-chaussée) et d'autre part le fait qu'elle se montre à d'autres personnages que les Prétendants (Télémaque dans le premier cas, Ulysse-mendiant dans les deux autres). Mais surtout ces scènes ne marquent pas de nouvelle étape dans le retour d'Ulysse : (a) au chant ρ, Ulysse est toujours chez Eumée; (b) au chant τ, il est toujours au palais sous son déguisement; (c) au chant ψ il a accompli ce qui était annoncé par la quatrième apparition de Pénélope. Il est intéressant de remarquer que les épisodes où se trouvent les trois apparitions de Pénélope sans στή sont ceux où elle retrouve un proche absent : le passage (a) est celui du retour de Télémaque, en (b) Ulysse-mendiant annonce le retour d'Ulysse, en (c) on assiste enfin aux retrouvailles des époux. La progression ne se fait donc pas dans la même sphère. Les deux séries correspondent respectivement à la sphère politique et à la sphère privée. Les apparitions de Pénélope marquées par στή sont celles où elle se montre en public, comme l'indiquent assez les voiles qu'elle remonte sur ses joues (α 334, π 416, σ 210, φ 65). Il semble donc inexact de confondre les deux séries en une seule, comme le fait de Jong : les différences formulaires entre les deux sont liées à une opposition d'ordre social (public/privé) doublée d'une différence narratologique<sup>120</sup>.

**Les occurrences de στή dans le chant Ψ** J'aborde maintenant un dernier groupe d'occurrences de στή, qui présente un fonctionnement particulier, en ce que cette forme connaît une nouvelle restric-

120. Autres exemples de σήματα macro-narratifs : Ε 13 (les Achéens sont en grande difficulté : début du conseil des chefs blessés), Ο 591 (Fin de l'équilibre de la bataille : à partir de ce moment-là, les Troyens prennent définitivement l'avantage. Le basculement est clairement énoncé par le narrateur : rappel du plan de Zeus et annonce de l'incendie des bateaux en Ο 592–602), Π 255 (Achille va voir le combat auquel Patrocle prend part : la scène est remplie d'effets qui en marquent le caractère fatal), Π 471 (Apollon vient frapper Patrocle de folie : sa mort est imminente), Σ 215 (Achille se lève et pousse son cri : arrêt définitif de l'avancée des Troyens), Χ 225 (Achille arrête de poursuivre Hector et s'apprête à l'affronter), Χ 293 (Hector n'a plus de lance, il est perdu), β 37 (Télémaque prend la parole à l'assemblée : c'est son premier acte politique), ζ 141 (Nausicaä reste seule face à Ulysse : début du dialogue et de l'hospitalité), θ 458 (dernière apparition de Nausicaä), ν 197 (Ulysse se réveille en Ithaque), ο 150 (Ménélas salue Télémaque qui commence le voyage du retour), π 166 (Ulysse va parler à Athéna : mise en place du plan de vengeance), τ 447 (le sanglier s'arrête près des chasseurs avant de blesser Ulysse), υ 128 (réveil de Télémaque : début de la journée fatale où Ulysse reprend le pouvoir dans son palais).

tion de son emploi. Il s'agit d'un σῆμα micro-narratif d'un type particulier, puisque il est employé au sein du vers entièrement formulaire :

- 6.141 **Στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** Ψ<sub>271=456=657=706=752=801=830</sub>  
Il se mit debout et prononça ces mots parmi les Argiens.

Ce vers ne se rencontre qu'au chant Ψ, comme on le voit, mais ce qui est plus significatif, c'est qu'il en va de même de ses différents constituants formulaires. En effet, στῆ δ' ὀρθός, d'une part, ne se trouve que dans l'épisode des Jeux funéraires de Patrocle, alors même que Bader [1980] a pu montrer que l'association syntagmatique des racines \**staH*<sub>2</sub>- et \**H*<sub>1</sub>*er*- est héritée de l'indo-européen. Ainsi, on rencontre les expressions suivantes en védique (exemple 6.142a) et en avestique (exemple 6.142b)

- 6.142 a. **ūrdhvó agníḥ sumánaḥ prātár asthāt.** RV 5.1.2b  
b. [...les Fravašis] yā̎ taḍa **ərədwā̎ histənta.** Yt. 13.76  
[d'après Bader 1980:44]
- a. Agni s'est levé joyeux de bon matin.  
b. [...les Fravašis] qui se tenaient là debout.

On pourrait donc s'attendre à trouver la formule apparentée στῆ δ' ὀρθός beaucoup plus souvent. De même, la deuxième partie du vers, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπε(ν), peut sembler une formule courante de prime abord, et il est possible d'imaginer de nombreux contextes où un personnage de l'*Iliade* est appelé à parler « parmi les Argiens ». Cependant, cette formule est elle aussi réservée au chant Ψ. Pourquoi ce vers formulaire se trouve ainsi restreint au seul épisode des Jeux ?

En fait, la répétition de ce vers, ainsi que les autres occurrences de <sub>1</sub>στῆ/<sub>1</sub>στάν, rythme les épreuves comme un *Leitmotiv* musical. L'emploi de στῆ en fonction de σῆμα narratif suggère à l'auditeur la valeur métanarrative de cette répétition. Un schéma des occurrences de στῆ dans le chant Ψ permet ainsi d'en dessiner la structure (6.143).

- 6.143 **στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** 271  
Annonce de la COURSE DE CHARS
- στάν** δὲ μεταστοιχεί, σήμενε δὲ τέρματ' Ἀχιλλεύς 358  
Départ de la course de chars
- στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** 456  
Annonce de l'arrivée de la course de chars
- στῆ** δὲ μέσῳ ἐν ἀγῶνι, πολὺς δ' ἀνεκίριεν ἰδρῶς 507  
Arrivée du premier char
- στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** 657  
Annonce du PUGILAT
- στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** 706  
Annonce de la LUTTE
- στῆ δ' ὀρθός καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν** 752  
Annonce de la COURSE À PIED
- στάν** δὲ μεταστοιχεί, σήμενε δὲ τέρματ' Ἀχιλλεύς 758

Départ de la course à pieds	
στῆ δὲ κέρας μετὰ χερσὶν ἔχων βοὸς ἀγραύλοιο	780
Ajax prend le deuxième prix de la course à pied	
στῆ δ' ὄρθος καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν	801
Annonce du COMBAT EN ARMES	
στῆ δ' ὄρθος καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν	830
Annonce du LANCER DE DISQUE	

On voit que toutes les épreuves jusqu'au lancer de disque sont annoncées par ce vers, qui structure de façon évidente l'épisode. Cette valeur métanarrative est indiquée, dès l'écoute, par le σῆμα narratif que j'étudie ici.

Les deux dernières épreuves font cependant difficulté, car elles ne sont pas annoncées par ce vers. Pourquoi ? Pour la toute dernière, le lancer de javelot, l'explication est sans doute simplement qu'elle n'a pas lieu, puisque Agamemnon reçoit le prix sans combattre (Ψ 884–897). Quant à l'avant-dernière épreuve, le tir à l'arc, elle pose un problème textuel (exemple 6.144).

6.144	<p>Αὐτὰρ ὁ τοξευτῆσι τίθει ἰόεντα σίδηρον,  καὶ δ' ἐτίθει δέκα μὲν πελέκεας, δέκα δ' ἡμιπέλεκκα,  ἰστὸν δ' ἔστησεν νηὸς κυανοπρώροιο  τηλοῦ ἐπὶ ψαμάθοις, ἐκ δὲ τρήρωνα πέλειαν  λεπτῆ μηρίνθω δῆσεν ποδός, ἧς ἄρ' ἀνώγει  τοξεύειν· « Ὅς μὲν κε βάλη τρήρωνα πέλειαν,  πάντας ἀειράμενος πελέκεας οἰκόνδε φερέσθω·  ὅς δέ κε μηρίνθοιο τύχη ὄρνιθος ἀμαρτῶν,  ἦσσω γὰρ δὴ κείνος, ὃ δ' οἴσεται ἡμιπέλεκκα. »</p>	850 855 Ψ 850–858
-------	---	-------------------------

Ensuite, il posa pour les archers le sombre fer, et il déposa dix haches et dix demi-haches, il dressa le mât d'un bateau à la sombre proue, loin sur la plage, et il y attacha une colombe tremblante par la patte avec un mince fil, puis il invita à la prendre pour cible : « Celui qui frappera la colombe tremblante, qu'il prenne toutes les haches et les emporte chez lui ; mais celui qui atteindra le fil sans toucher l'oiseau, (c'est qu'il est évidemment moins bon), celui-là prendra les demi-haches. »

Achille annonce le tir à l'arc : le problème de texte qui se pose ici est le v. 855. C'est en effet le seul vers de toute l'épopée grecque archaïque qui soit attribué à la fois au narrateur principal et à un personnage. Ce fait étonnant, qui a surpris déjà les Anciens<sup>121</sup>, si on y ajoute l'absence du vers formulaire

121. Le scholiaste commente ainsi Ψ 855 :

Ἄτι ἀπὸ τοῦ διηγηματικοῦ ἐπὶ τὸ μιμητικὸν μετῆλθεν οὕτως· ὁ γὰρ Ἀχιλλεὺς τοῦτο λέγει  
ὅς μὲν κε βάλη. A

Parce qu'il est passé sans transition du narratif au mimétique : c'est en effet Achille qui dit les mots "Celui qui frappera".

Λεῖπει τὸ τάδε λέγων. Εἶωθε δὲ μεταβαίνειν ἀπὸ τοῦ διηγηματικοῦ ἐπὶ τὸ μιμητικόν.

B(bce<sup>3</sup>e<sup>4</sup>)T.

Il manque "disant ceci". D'habitude, il fait une transition entre narratif et mimétique.

Voir de Martino [1977] pour l'examen des scholies à ce vers.

que la régularité de la structure du chant Ψ laissait pourtant attendre, permet de suivre de Martino [1977:120] qui propose la reconstitution reproduite dans l'exemple 6.145.

6.145 τοξεύειν· < υ—υ—υ—υ—υ—x  
 στῆ δ' ὀρθὸς καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·  
 « —υ— » ὃς μὲν κε βάλῃ τρήρωνα πέλειαν... »

Une telle reconstitution aurait l'avantage de réintroduire une transition vers le discours direct, et ferait en sorte que toutes les épreuves, à l'exception de la dernière qui n'a pas lieu, soient introduites par le vers formulaire dont on a vu comment il s'était trouvé spécialisé dans l'organisation du chant Ψ.

Il devrait apparaître clairement désormais que la surlocalisation des formes στῆ, στῆν et στάν, est liée à leur rôle dans la structuration du récit homérique, au balisage qu'elles effectuent de l'οἶμη<sup>122</sup>.

### 6.3.2 Les formes d'aoriste avec augment (ἔστη, ἔστην, ἔσταν)

C'est pour des raisons de clarté de l'exposé que j'ai séparé les formes sans augment des formes avec augment. L'examen des occurrences des formes  ${}_1\text{ἔστη}$ ,  ${}_1\text{ἔστην}$ ,  ${}_1\text{ἔστης}$  et  ${}_1\text{ἔσταν}$  permet-il de discerner une différence sémantique entre les formes avec et sans augment ? Je m'appuierai pour cette discussion sur les travaux de Bakker [1999, 2005:114–135], qui attribue à l'augment une valeur déictique permettant de lier l'aoriste augmenté avec le présent, c'est-à-dire le passé de l'action épique avec le présent de la performance. Le cas de στῆ/ἔστη est particulièrement intéressant parce que, en début de vers, il n'y a pas de doute sur la présence ou l'absence de l'augment (qui est garanti par le mètre), et que les deux consonnes de la racine permettent à la forme augmentée de prendre à peu près la même place dans le vers que la forme sans augment (à la différence du couple βῆ/ἔβη, par exemple). En outre, tout comme son doublet sans augment, ἔστη est une forme fortement délocalisée (ou plus précisément surlocalisée) : comme le montre le Tableau 6.3, on la trouve en début de vers 19 fois sur 26 (73,08 %), ce qui est un départ hautement significatif du point de vue statistique<sup>123</sup> (normalement, la forme V— $\bar{V}$  n'est placée que dans un quart de ses occurrences en première position, tandis qu'elle est finale dans le vers dans près de la moitié des cas). Du fait de la rareté des formes, il est plus difficile d'établir des statistiques pour ἔσταν. Quant aux autres formes, ἔστην ne se trouve

122. Il ne reste que deux occurrences de στῆ/ ${}_1\text{στάν}$  qui ne correspondent à aucune des catégories narratives que j'ai définies, ni ne semblent fonctionner comme σῆμα narratif : Π 601 (les Troyens se rassemblent autour de Glaucos, qui vient d'abattre un Achéen) et Ω 360 (Priam est saisi d'effroi à la vue d'Hermès).

123. Comme pour le Tableau 6.1, p. 504, les chiffres sont issus d'une conversion des pourcentages donnés par Hagel [2004b:159–160 (3.2)]. Voir ci-dessus note 46, p. 503.

que trois fois dans l'*Odyssée*, toujours en début de vers, et ἔστης une fois dans l'*Iliade*, également en début de vers.

Il est intéressant de constater que les formes avec ou sans augment obéissent, par endroits, à une répartition complémentaire : on observe des groupes de formes augmentées de ἴστημι concentrés au même endroit du poème, sans que la série soit interrompue par une forme sans augment. Par exemple, on ne trouve que la forme ἔστη dans les chants Υ et Φ, et pas la forme στή. Dans l'*Odyssée*, on trouve également des formes augmentées groupées : dans le récit des amours d'Arès et d'Aphrodite (ᾠ 266–366) et dans le récit d'Ulysse (ι-μ), notamment dans le chant κ (épisode des Lestrygons et de Circé). Après ce qu'on a vu de la valeur de σῆμα narratif de στή, il est clair que cette répartition ne peut être due au hasard.

### 6.3.2.1 Différences d'emploi entre les formes avec et sans augment

**Différence syntaxique** On retrouve après <sub>1</sub>ἔστη certains des éléments qui suivent régulièrement la forme sans augment<sup>124</sup>. La principale différence est qu'il n'y a pas de particules connectives après ἔστη<sup>125</sup>. Il y a donc là une différence syntaxique importante : alors que στή se trouve toujours au début de sa clause, ἔστη se trouve plutôt à la fin, à moins de considérer qu'il forme à lui seul une UI. Par conséquent, si une particule connective (δέ, αὐτάρ, ἄρα) est déjà présente dans le vers précédent, le poète emploiera de préférence la forme avec augment, comme le montre la comparaison entre les exemples 6.146 et 6.147 :

- 6.146 Ἑκτωρ δ' ὠκ' ἀπέλεθρον ἀνέδραμε, μίκτο δ' ὀμίλῳ,  
**στή** δὲ γνύξ ἐριπῶν καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ  
 γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νύξ ἐκάλυψε. Λ<sub>354–356</sub>  
 Hector vite courut se mettre à l'écart, et se mêla à la foule, il s'arrêta, tombé à genoux,  
 s'appuyant de sa forte main par terre ; et la sombre nuit enveloppa ses yeux.
- 6.147 ἼΩσε δ' ἀπὸ ρίνον τρηχὺς λίθος· αὐτὰρ ὁ γ' ἦρωσ  
**ἔστη** γνύξ ἐριπῶν καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ  
 γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νύξ ἐκάλυψε. Ε<sub>308–310</sub>  
 La pierre rugueuse arracha la peau ; et le héros il tomba à genoux, s'appuyant de sa forte  
 main par terre ; et la sombre nuit enveloppa ses yeux.

124. Voir ci-dessus la section 6.3.1.2, p. 558 sq.

125. Sauf en deux occurrences : ᾠ 304 et χ 332. En revanche, <sub>1</sub>ἔστην est toujours suivi de δέ et <sub>1</sub>ἔσταν' est 5 fois sur ses 6 occurrences.

Le contexte est presque identique ; la seule différence est la présence ou l'absence de la particule connective dans le vers précédent. On pourrait donc penser que l'opposition des formes  $\sigma\tau\eta$  et  $\xi\sigma\tau\eta$  est fonctionnelle, et dépend de la nécessité d'insérer une particule connective dans l'unité d'intonation ouverte par le verbe. Et il est effectivement des cas où l'on peut se satisfaire d'une telle explication<sup>126</sup>. Cependant, une formulation comme \* $\sigma\tau\eta$  ῥα γνῦξ ἐριπῶν aurait été possible, dans un cas comme celui-ci, même après αὐτάρ. En effet, les deux exemples ci-dessous montrent bien que la présence de αὐτάρ ou de δέ dans la même clause n'interdit pas l'emploi de ἄρα dans l'UI suivante :

- 6.148 Αὐτάρ Ἀχιλλεύς  
βῆ ῥ' ἴμεν ἐς κλισίην, χηλοῦ δ' ἀπὸ πῶμ' ἀνέωγε. Π 220–221  
Quant à Achille, il se rendit dans sa baraque, et il ouvrit le couvercle du coffre.
- 6.149 Ἐγὼ δ' ἐς δίφρον ὀρούσας  
στῆν ῥα μετὰ προμάχοισιν. Λ 743–744  
Et moi, je sautai sur son char et je me plaçai aux avants.

La présence d'une particule connective dans l'UI précédente est donc sans doute un des facteurs à l'œuvre dans certaines occurrences de  ${}_1\xi\sigma\tau\eta$ , mais pas le seul.

Cela dit, si la position linéaire de  ${}_1\xi\sigma\tau\eta$  est différente de celle de  $\sigma\tau\eta$ , il ne s'ensuit pas que leurs fonctions pragmatiques diffèrent : en effet, comme pour  $\sigma\tau\eta$ , la fonction informationnelle de  ${}_1\xi\sigma\tau\eta$  est toujours focale, et sa position est généralement {DFoc}. Ce n'est donc pas une hypothétique différence pragmatique qui explique le choix entre  $\sigma\tau\eta$  et  $\xi\sigma\tau\eta$  au début du vers.

**Différence métrique** Outre cette différence syntaxique, on peut discerner une différence métrique entre les formes avec et sans augment, qui joue également dans certains emplois. Ainsi, dans l'exemple 6.150, il semble que la présence de l'augment s'explique surtout par l'impossibilité métrique de \* ${}_1\sigma\tau\eta$ ν δὲ σκοπιήν ou \* ${}_1\sigma\tau\eta$ ν δ' ἄρα σκοπιήν.

- 6.150 Ἔστην δὲ σκοπιήν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.  
Je me dressai, monté sur une guette rocheuse. κ 97 = 148

Mais ici non plus, la différence métrique ne semble pas être toujours un facteur suffisant. Considérons l'exemple 6.151.

- 6.151  ${}_1\xi\sigma\tau\eta$  δ' ἐν προθύροισι θ 304

Si on la compare à des expressions similaires comme 6.152a–b, on ne voit pas ce qui empêcherait le poète d'employer la forme sans augment moyennant quelques changements minimes.

126. Par ailleurs, cette alternance entre forme à augment initiale et forme sans augment non initiale existe également en arménien biblique [de Lamberterie 2005–2007].

- 6.152 a.  $\text{ἰξστη ἐνὶ προθύροισι}$  Π12  
 b.  $\text{ἰστη δ' ἄρ' ἐπ' οὐδὸν ἰών}$   
 υ128, φ124, φ149, ω178, ω493

En effet, une formule comme  $\text{*ἰστη(ν) δ' ἄρ ἐνὶ προθύροισι}$  (bien qu'en fait elle ne se rencontre pas chez Homère) serait métriquement possible et, comme le prouvent les exemples 6.151 et 6.152, ne serait pas contraire à l'usage épique. La présence de la forme avec augment dans ce cas semble motivé par d'autres facteurs que purement syntaxiques et métriques.

### 6.3.2.2 Analyse des contextes narratifs des formes $\text{ἰξστη}$ , $\text{ἰξστην}$ et $\text{ἰξσταν}$

Position de la more initiale	*Ἔσθη	Autre	Total
1	19 73,08 %	829 24,22 %	848 24,59 %
3	0 0,00 %	295 8,62 %	295 8,55 %
5	0 0,00 %	168 4,91 %	168 4,87 %
7	0 0,00 %	128 3,74 %	128 3,71 %
9	0 0,00 %	127 3,71 %	127 3,68 %
11	0 0,00 %	52 1,52 %	52 1,51 %
13	2 7,69 %	191 5,58 %	193 5,60 %
15	0 0,00 %	33 0,96 %	33 0,96 %
17	0 0,00 %	109 3,18 %	109 3,15 %
21	5 19,23 %	1491 43,56 %	1496 43,38 %
<b>Total</b>	<b>26</b> 100,00 %	<b>3423</b> 100,00 %	<b>3449</b> 100,00 %

$$\chi^2 = 35,71 \quad p < 0,001$$

L'étude des contextes narratifs de  $\text{ἰξστη}$  etc. selon la même méthode que pour  $\text{σῆ}$  permettra peut-être de cerner la fonction de la présence de l'augment dans ces formes. On considérera ici l'emploi des formes augmentées en fonction de  $\text{σῆματα}$  narratifs comme des cas particuliers du phénomène décrit pour les formes sans augment. La question qu'on peut se poser est alors de savoir ce que la présence de l'augment ajoute au procédé métanarratif dont on essaie de montrer le fonctionnement.

Tableau 6.3 Localisation de  $\text{ἔσθη}$ .

Les différents contextes narratifs discernables parmi les occurrences de la forme  $\text{ἰξστη}$  sont les suivants : l'intervention d'un guerrier<sup>127</sup>, l'intervention d'un être surnaturel<sup>128</sup>, une prise de parole lors d'une l'assemblée<sup>129</sup>; la fin d'un combat<sup>130</sup>; un coup manqué lorsque le trait se plante dans le sol<sup>131</sup>. Pour éviter les redites, on se concentrera sur quelques exemples dans lesquels la présence de l'augment semble avoir une valeur sémantique spécifique, notamment sur le plan narratif.

127. Cf. p. 558 sq. Exemples : Λ 397 (Ulysse : absent du récit depuis 51 vers ; cf. note 28 ci-dessous), Π 11 (Euphorbe : absent du récit depuis 62 vers), Φ 145 (Astéropée : 2095 vers), Φ 551 (Agénor : 3182 vers).

128. Cf. p. 559 sq. Exemples : Π 701, Φ 548, Φ 601 (il s'agit chaque fois d'Apollon).

129. Cf. p. 559 sq. Exemples : Β 101, Β 279, ω 440.

130. Cf. p. 561 sq. Exemples : Ε 108, Ε 309, Λ 397 (l'intervention d'Ulysse correspond aussi à la fin des exploits de Diomède).

131. Exemples : Υ 280, Φ 70. Les autres occurrences des formes  $\text{ἰξστη}$  etc., ainsi que certaines qui font également partie des catégories ci-dessus, sont de l'ordre du  $\text{σῆμα}$  narratif. Je ne mentionne que celles dont il ne sera pas question dans la suite de cet étude : Β 467 (les Achéens s'arrêtent dans la plaine, juste avant le Catalogue des vaisseaux), Ζ 375 (Hector demande aux servantes où se trouve Andromaque), Θ 304 (Héphaïstos arrive chez lui



**Les discours d'Agamemnon et d'Ulysse au chant B** Le premier passage qui nous intéresse ici est celui que Bakker [2005:123–124] cite pour montrer la différence sémantique que recouvre l'opposition entre les formes verbales avec ou sans augment.

6.153 Σπουδῆ δ' ἔξετο λαός, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἔδρας  
 παυσάμενοι κλαγγῆς· ἀνὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων 100  
 ἔσθη σκῆπτρον ἔχων τὸ μὲν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.  
 Ἥφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίῳ ἀνακτι,  
 αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρῳ ἀργεῖφόντη·  
 Ἑρμείας δὲ ἀναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίππῳ,  
 αὐτὰρ ὁ αὐτὲ Πέλοψ δῶκ' Ἀτρεΐ ποιμένι λαῶν. 105  
 Ἄτρεὺς δὲ θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστῃ,  
 αὐτὰρ ὁ αὐτὲ Θυέστ' Ἀγαμέμνονι λείπε φορῆναι,  
 πολλῆσιν νήσοισι καὶ Ἀργεῖ παντὶ ἀνάσσειν.  
 Τῷ δ' ἄρ' ἐρυσάμενος ἔπε' Ἀργεῖοισι μετηύδα. B 99–109

Et le peuple s'empressa de s'asseoir, et on les repoussait sur des bancs après avoir fait cesser leur clameur ; et le puissant Agamemnon se leva, tenant en main son sceptre : c'est Héphaïstos qui l'avait fabriqué avec soin ; d'abord Héphaïstos l'avait donné au seigneur Zeus fils de Cronos, et ensuite Zeus l'avait donné au Messager tueur d'Argos, et le seigneur Hermès l'avait donné à Pélops pique-chevaux, et ensuite Pélops à son tour l'avait donné à Atrée pasteur de peuples, et Atrée à sa mort l'avait laissé à Thyeste mille-troupeaux, et ensuite Thyeste à son tour laissait Agamemnon le porter, pour régner sur de nombreuses îles et sur Argos tout entière. S'appuyant sur ce sceptre, il fit ce discours aux Argiens.

Agamemnon se lève pour parler. L'opposition est extrêmement nette entre l'aoriste avec augment, ἔσθη (v. 101) et la série de cinq verbes sans augment (v. 102–108), interrompue seulement par ἔλιπεν (v. 106), dont l'augment est peut-être dû à des raisons métriques. Comme le remarque Bakker, cette opposition recouvre un contraste entre deux plans différents du récit : ἔσθη fait partie de l'action de l'*Iliade*, tandis que les six autres verbes (dont cinq ne portent pas l'augment) font référence à des actions antérieures au récit<sup>132</sup>. L'emploi de l'augment reflète donc le contraste entre la présence d'Agamemnon d'une part, et l'évocation de l'histoire de son sceptre d'autre part. En d'autres termes, au niveau de la performance épique, le système verbal permet de mettre en valeur l'invocation d'Agamemnon par le narrateur : l'expression ἀνὰ δέ, suivie d'une formule nom+épithète, est un exemple de ce que Bakker appelle « *staging formulas* », et marque, de façon quasiment théâtrale, l'épiphanie d'un personnage qui passe au premier plan, ici pour prendre la parole [Bakker 1997a:162–173]. Ce procédé d'invocation contraste avec l'évocation qui est faite du passé de l'objet. Cette différence entre deux niveaux du récit épique, chacun appelant une deixis particulière, expliquerait la présence et

pour surprendre Arès et Aphrodite), θ 325 (les dieux viennent voir Arès et Aphrodite pris au piège), κ 97 (Ulysse inspecte la Télépyle lestrygonne), κ 148 (Ulysse inspecte l'île de Circé), κ 220 (arrivée des compagnons d'Ulysse chez Circé), κ 310 (arrivée d'Ulysse chez Circé), π 12 (arrivée de Télémaque chez Eumée). Dans un discours non narratif, ἔσθη (Υ 179) semble avoir une valeur nettement emphatique : Achille raille l'arrogance d'Énée qui ose lui tenir tête (cependant, voir ci-dessous p. 582 sq.).

132. L'augment de la forme μετηύδα, quant à lui, n'est pas garanti par le mètre ; de toute façon, il est typique des verbes d'introduction de discours direct [Bakker 2005:122–123].

l'absence de l'augment dans les verbes de ce passage. Pour résumer, deux situations d'énonciation sont possibles et trouvent chacune leur formulation dans le système verbal, le narrateur pouvant bien sûr utiliser ces formulations à des fins expressives (6.154).

- 6.154 (i) a past event becomes knowledge asserted in the present, in which case the aorist tends to be augmentless; (ii) a past event comes to constitute the present of utterance itself, the aorist being here frequently augmented. [...] The narrator may borrow the augmented form from character's speech to impart to his narrative the immediacy of live speech in real contexts. > [Bakker 2005:170]

C'est justement ce procédé qui semble être la cause de l'emploi d'une forme augmentée dans le passage suivant, où Ulysse se lève pour prendre la parole, après avoir châtié l'insolence de Thersite :

- 6.155 Ὡς φάσαν ἢ πληθύς· ἀνά δ' ὁ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς  
**ἔσθη** σκῆπτρον ἔχων· παρὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη  
 εἰδομένη κήρυκι σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει, 280  
 ὡς ἅμα θ' οἱ πρῶτοί τε καὶ ὕστατοι νῆες Ἀχαιῶν  
 μῦθον ἀκούσειαν καὶ ἐπιφρασσαίατο βουλήν·  
 ὁ σφιν εὖ φρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν. B 278–283

Voilà ce que disait la foule ; et Ulysse dévaste-cités se leva sceptre en main ; à ses côtés Athéna face-de-chouette sous l'apparence d'un héraut commandait au peuple de se taire, pour que des premiers aux derniers les fils des Achéens écoutent son discours et réfléchissent à son dessein ; plein de sagesse, il prit la parole et leur dit.

Il n'est pas question ici d'établir un contraste entre une action immédiate et une action passée : c'est le caractère visuel, théâtral, de la scène qui paraît le plus important : le narrateur peut ainsi utiliser une forme avec augment pour faire sentir à ses auditeurs que l'action décrite par le verbe est si proche de lui (et donc d'eux) qu'il pourrait la montrer.

Cependant, la proximité des deux passages 6.153 et 6.155 dans le chant B fait songer à une autre explication, qui n'invalide pas les précédentes, mais s'y surajoute. En effet, ces deux passages, qui mettent en scène avec une certaine emphase un personnage qui prend la parole à l'assemblée, respectivement Agamemnon et Ulysse, partagent plus d'une ressemblance entre eux. On retrouve la même *staging formula* ἀνά δέ qui prépare l'apparition du nom propre accompagné de son épithète<sup>133</sup>, ainsi que la formule σκῆπτρον ἔχων<sup>134</sup>. En outre, les deux passages sont composés selon la même structure annulaire, doublée d'une opposition dans l'emploi des temps (aoriste avec/sans augment et imparfait/aoriste) :

133. Cette formule n'apparaît qu'une seule fois dans l'*Iliade* (A 310) sous cette forme en-dehors de nos deux passages. On trouve au demeurant 10 fois dans l'*Iliade* la forme ἀν δ(έ) avec cette valeur de *staging formula*.

134. On trouve <sub>5</sub>σκῆπτρον ἔχων<sub>10</sub> ici et en λ 91 (3× en tout), et par ailleurs <sub>1</sub>σκῆπτρον ἔχων<sub>6</sub> en Σ 557 et γ 412.

B 99–109			
A	[Achéens]	Les hérauts font asseoir les Achéens (λαός) et les font se taire (99–100)	AORISTE SANS AUGMENT
B	[Héros]	Agamemnon se lève avec son sceptre pour parler (100–101)	AORISTE AVEC AUGMENT
C	[Digression]	Histoire du sceptre des Atrides (101–108)	AORISTE SANS AUGMENT
B'	[Introduction au discours direct]	Agamemnon prend la parole (τῶ = sceptre) (109)	AORISTE AVEC AUGMENT
B 278–283			
A	[Achéens]	Les Achéens (πληθύς) commentent le châtimement de Thersite (270–278)	IMPARFAIT
B	[Héros]	Ulysse se lève avec le sceptre pour parler. (278–279)	AORISTE AVEC AUGMENT
C	[Digression]	Athéna fait taire les Achéens (279–282)	IMPARFAIT
B'	[Introduction au discours direct]	Ulysse prend la parole (σφιῖν = Achéens) (283)	AORISTE AVEC AUGMENT

Évidemment les deux « digressions » n'ont pas le même statut : l'histoire du sceptre d'Agamemnon appartient, au moment de l'action, au passé, alors que l'action d'Athéna a lieu simultanément. Cependant, leur signification symbolique est comparable : le discours d'Agamemnon (bien qu'il s'agisse d'un mensonge) est garanti, au moins aux yeux des Achéens, par le sceptre qui a été transmis au roi de génération en génération, et dont l'origine est divine, puisqu'il a été fabriqué par Héphaïstos ; de même, le discours d'Ulysse (qui est cette fois un discours véritable) est garanti aux yeux du public de l'épopée par l'action d'Athéna, qui lui assure une caution divine<sup>135</sup>.

Ces ressemblances structurelles incitent à considérer que les deux passages se font écho l'un à l'autre. Ἔσθη fonctionnerait alors comme un σῆμα narratif : le premier passage prépare le second autant que le second rappelle le premier. En effet, le premier discours d'Agamemnon lui permet de tester l'ardeur des Achéens en leur proposant d'abandonner la guerre. Les Achéens préparent leur départ, mais les chefs, principalement Ulysse, les incitent à rester. Après l'épisode de Thersite, où le dernier récalcitrant est rappelé à l'ordre, se place le discours d'Ulysse (ce discours étant le premier de trois, prononcés respectivement par Ulysse, Nestor et Agamemnon) qui retourne la situation et lance l'action même de l'*Iliade* : un nouvel assaut sur Troie (précédé du catalogue des bateaux). Par conséquent, si le discours d'Ulysse répond à celui d'Agamemnon, on peut aussi considérer que le discours d'Agamemnon, dont le public sait qu'il est destiné à tester l'ardeur des Achéens, laisse attendre sa réfutation et annonce ainsi le discours d'Ulysse.

135. La proposition finale à l'optatif introduite par ὥς des vers 281–282 est une focalisation interne du but poursuivi par Athéna, destinée principalement à l'instance narrative que de Jong [2004] symbolise par l'abréviation NeFei (*primary narratee focalizee*) : la caution divine, en l'occurrence, ne vaut que pour le destinataire du récit épique.

Or ce second discours reprend de nombreux éléments du premier : la symétrie est donc nettement marquée entre les deux discours introduits par le σῆμα narratif ἰῆστη. Ulysse reprend ainsi certaines expressions employées par Agamemnon, soit mot pour mot (Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι B 113 = 288<sup>136</sup>), ou soit avec des variations (<sub>12</sub>ὑπέσχετο<sub>16</sub> B 112 ~ <sub>12</sub>ὑπόσχεσιν<sub>16</sub> B 286), selon ce que de Jong [2001:xii] appelle « *catch-word technique* ». Il réemploie aussi des idées présentes dans le discours d'Agamemnon, en leur donnant un sens différent. Ainsi, l'Atride rappelle les Achéens au souvenir de leurs femmes et de leurs enfants qui les attendent en Grèce (B 136 : ἡμέτεραί τ' ἄλοχοι καὶ νήπια τέκνα) ; Ulysse, à son tour, compare les Achéens qui désirent rentrer chez eux à des enfants ou des veuves (B 289 : παῖδες νεαροὶ χήραι τε γυναῖκες). Dans les deux discours, il est rappelé, dans des formulations diverses, le nombre d'années que les Argiens ont passées devant Troie (B 134 ~ B 295–296, cf. l'explication du présage rapportée par Ulysse en B 321–329). Enfin, il est remarquable qu'Ulysse s'adresse directement à Agamemnon, comme s'il lui répondait.

On voit ici l'utilité de la technique du σῆμα narratif : le procédé permet de marquer plus clairement un parallélisme affirmé entre deux passages (ici deux discours qui se répondent l'un à l'autre) qui sont un peu éloignés dans le récit (en l'occurrence par l'épisode comique de Thersite). C'est peut-être dans la volonté de mettre ces deux passages en rapport uniquement l'un avec l'autre qu'il faut chercher l'explication de l'emploi de formes avec augment, qui particularisent le σῆμα narratif. Outre leur valeur déictique, telle que Bakker la définit, les formes augmentées permettraient de caractériser les deux prises de parole de façon particulièrement visible, avec pour but de mettre en évidence la relation étroite entre les deux discours.

**Augment et πάθος** De fait, la force déictique de l'augment semble parfois être utilisée à des fins expressives, pour accroître le πάθος d'une scène. La valeur de deixis proximale de l'augment est alors mise à profit pour rendre présent un personnage ou une situation. L'exemple le plus saisissant est le passage qui met en scène la découverte par Andromaque de la mort d'Hector (6.156).

6.156 Ὡς φαμένη μεγάροιο διέσσυτο μαινάδι ἴση  
παλλομένη κραδίην· ἅμα δ' ἀμφίπολοι κίον αὐτῆ·  
αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἴξεν ὄμιλον  
**ἔστη** παπτήνασ' ἐπὶ τείχεϊ, τὸν δ' ἐνόησεν  
ἐλκόμενον πρόσθεν πόλιος· ταχέες δέ μιν ἵπποι  
ἔλκον ἀκηδέστωσ κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.

X<sub>460–465</sub>

À ces mots elle courut à travers le palais, comme une folle, le cœur battant : des servantes venaient avec elle ; et quand elle arriva au rempart, dans la foule, elle resta debout sur le mur, cherchant des yeux, et elle le vit qu'on traînait devant la ville : les chevaux rapides le traînaient sans sépulture vers les bateaux creux des Achéens.

136. On retrouve encore ce vers à deux reprises dans l'*Iliade* : E 716 (Héra fait allusion à la promesse de victoire faite à Agamemnon) et I 20 (discours d'Agamemnon très semblable à celui du chant B).

On ne peut qu'être saisi par la force évocatoire de ces vers. L'ένάργεια recherchée par le poète vise à susciter le πάθος : contrairement à Priam et Hécube qui ont assisté à la mort d'Hector et poussé leurs lamentations dans les vers X 405–436, les lamentations d'Andromaque, les plus attendues, sont retardées, puisque Andromaque est dans sa chambre au moment de la mort d'Hector. On se souvient que la scène des adieux d'Hector et Andromaque avait, elle aussi, bénéficié d'un soin extrême dans son élaboration, avec un retardement de l'entrevue savamment préparé et mis en évidence à la fois par le σήμα narratif <sub>1</sub>καλός<sup>137</sup> et par la présence de <sub>1</sub>ἔσθη<sup>138</sup>. Le caractère pathétique du passage est manifeste dans l'emploi de la focalisation interne : c'est par les yeux d'Andromaque qu'on voit l'outrage qui est fait au corps d'Hector, comme le remarque de Jong [2004: 66–67, 103]. Il me semble que la vivacité d'évocation est renforcée par l'emploi de la forme augmentée <sub>1</sub>ἔσθη, si on lui attribue à la fois sa fonction métanarrative et la force déictique de l'augment: à travers elle, le poète peut attirer l'attention sur un point important du récit (les lamentations d'Andromaque, immédiatement suivies des Jeux du chant Ψ, closent effectivement le long passage qui raconte l'aristie d'Achille depuis T 356) et faire surgir Andromaque, pour ainsi dire, au cœur de la performance.

**Apollon et la mort de Patrocle** Le passage qui va m'occuper à présent permettra de montrer par un nouvel exemple l'intérêt de l'identification des σήματα narratifs pour la lecture du récit homérique, et surtout de préciser le rôle de l'augment dans le balisage de l'οἴμη. Il s'agit de l'intervention décisive d'Apollon pour tuer Patrocle (exemple 6.157).

6.157 Ἐνθά κεν ὑψίπυλον Τροίην ἔλον υἷες Ἀχαιῶν  
 Πατρόκλου ὑπὸ χερσὶ, περιπρὸ γὰρ ἔγχεϊ θῦεν,  
 εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος εὐδμήτου ἐπὶ πύργου  
 ἔσθη τῷ ὄλοα φρονέων, Τρώεσσι δ' ἀρήγων. Π 698–701

Alors ils auraient pris Troie hauts-murs, les fils des Achéens, sous les mains de Patrocle, car tout devant il se démenait avec sa lance, si Phoibos Apollon sur le rempart bien bâti ne s'était pas dressé, dans l'intention de le perdre, et pour défendre les Troyens.

Il s'agit évidemment d'un σήμα narratif de longue portée, puisqu'il marque la mort prochaine de Patrocle. Ce σήμα s'inscrit dans tout un réseau de procédés par lesquels le narrateur marque le caractère crucial de cet événement pour l'intrigue de l'*Iliade* et en renforce le caractère pathétique : comparaisons, interventions divines, apostrophes du narrateur à Patrocle<sup>139</sup>, etc.

Remarquons que ἔσθη apparaît dans une formule typique de ce que de Jong [2004: 68–81] appelle « *if not-situations* » et Bakker [1997a: 178–180] des « *reversal passages* ». La syntaxe propre à ces passages crée une opposition très forte entre deux événements, l'un sur le mode de l'irréel, l'autre du

137. Voir ci-dessus p. 537 sq.

138. Voir les notes 84, p. 539 et 146, p. 585.

139. Sur les apostrophes du narrateur à Patrocle et leur lien avec la montée du πάθος, voir A. Parry [1972: 9–14].

réel. Cette opposition pourrait être à l'origine de l'emploi de la forme augmentée du verbe, si l'on suit le raisonnement de Bakker sur la valeur déictique de l'augment (6.158).

6.158 *Verbal augment originally was a deictic suffix marking an event as “near” with respect to the speaker’s present and immediate situation. The augment marks not so much the present tense as presence : closeness, positive, observable occurrence.*

[Bakker 2005:127]

L'opposition entre ἐνθά κεν... ἔλον et εἰ μή... ἔσται s'exprimerait ainsi comme une opposition entre « loin » et « proche » : la situation qui ne s'est pas produite est désignée par un verbe sans augment (on ne peut pas la montrer, car elle est irréaliste<sup>140</sup>), alors que la situation qui a bien eu lieu est décrite par un verbe avec augment (le narrateur peut la montrer, puisque c'est cette situation précise qui donne lieu à la performance actuelle). C'est donc la syntaxe de εἰ μή qui provoquerait l'emploi de l'augment. Cependant, il ne semble pas que les verbes à l'aoriste dans les propositions introduites par εἰ μή montrent une tendance particulière à prendre l'augment chez Homère<sup>141</sup> : εἰ μή ne constitue pas une contrainte spécifique pour l'usage de l'augment dans le récit.

Il faut peut-être alors se demander si la fonction déictique de l'augment (on montre une action comme présente) n'a pas plutôt un effet esthétique en contribuant à l'ἐνάργεια du passage. La forme augmentée dirigerait ainsi l'attention de l'auditeur sur l'aspect visuel de la scène, d'autant mieux qu'elle occupe la position initiale dans le vers. De fait, on peut considérer que dans le récit du narrateur, une forme avec augment est d'une certaine façon emphatique (au sens étymologique : elle rend manifeste), par rapport à la forme sans augment, de par sa force déictique qui la met mieux à sa place dans le discours des personnages. La deixis de proximité impliquée par l'augment relèverait alors de l'intervention du narrateur et signalerait sa manipulation de l'οἶμη au cours même de la performance; elle serait un reflet du point de contact entre le passé de l'épopée et le *hic et nunc* de la performance.

Or il faut remarquer qu'ici, il paraît nécessaire de réactiver de façon spectaculaire l'intervention d'Apollon. En effet, le dieu a été peu présent dans la bataille depuis l'arrivée de Patrocle : il s'est contenté de soigner la blessure de Glaucos (Π 527–532), et d'enlever, sur l'ordre de Zeus, le cadavre de Sarpédon pour le faire transporter en Lycie (Π 666–683). Apollon intervient alors après un court passage d'ἀνδροκτασία où Patrocle se démène à la tête des Achéens (Π 684–697). L'affrontement

140. L'absence d'augment en règle générale après une négation [Bakker 2005:126, 129–130] argumenterait dans ce sens.

141. Sur 44 exemples de εἰ μή suivi de l'indicatif aoriste, on trouve 11 augments garantis par le mètre (25,00 %), 18 absence d'augments garanties par le mètre (40,91 %), et 15 formes dont le mètre ne garantit pas si elles étaient augmentées à l'origine (34,09 %). C'est exactement la même répartition que pour l'ensemble des verbes [Bakker 2005:121 (table 1)].

entre Patrocle et le dieu est particulièrement spectaculaire, marqué comme tel par ἔστη, comme on l'a vu dans l'exemple 6.157, puis décrit par le biais du motif «trois fois» (exemple 6.159).

6.159 Τρις μὲν ἐπ' ἀγκῶνος βῆ τείχεος ὑψηλοῖο  
 Πάτροκλος, τρις δ' αὐτὸν ἀπεστυφέλιξεν Ἀπόλλων  
 χείρεσσ' ἀθανάτησι φαεινὴν ἀσπίδα νύσσω.  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο δαίμονι ἴσος, 705  
 δεινὰ δ' ὁμοκλήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·  
 « Χάζεο διογενὲς Πατρόκλεις· οὐ νύ τοι αἴσα  
 σῶ ὑπὸ δουρι πόλιν πέρθαι Τρώων ἀγερώχων,  
 οὐδ' ὑπ' Ἀχιλλῆος, ὅς περ σέο πολλὸν ἀμείνων. » Π702–709

Trois fois il monta sur un angle de la haute muraille, Patrocle, trois fois il le repoussa, Apollon, de ses mains immortelles, en agitant son écu brillant. Mais quand la quatrième fois il bondit, comme un démon, avec un cri terrible il lui dit ces paroles ailées : « Arrière, divin Patrocle : il n'est pas dans ta destinée que ce soit ta lance qui dévaste la cité des nobles Troyens, ni celle d'Achille, alors qu'il est bien meilleur que toi. »

Il s'agit là d'un motif récurrent dans l'*Iliade*, composé de trois éléments, qu'on pourrait schématiser comme dans l'exemple 6.160.

6.160 A τρις μὲν : « trois fois  $x$  » ;  
 B τρις δὲ : « trois fois  $y$  » ( $y$  étant en général la conséquence de  $x$ )  
 C ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ( $5x$ ), οὐ τὸ (δὲ) τέταρτον : « mais la quatrième fois  $z$  »  
 ( $z$  mettant fin à  $x$ )<sup>142</sup>

Ce motif revient moins d'une centaine de vers plus loin, et va sceller, cette fois-ci pour de bon, le destin de Patrocle (exemple 6.161).

6.161 Τρις μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε θοῶ ἀτάλαντος Ἄρηϊ  
 σμερδαλέα ἰάχων, τρις δ' ἐννέα φῶτας ἔπεφνε. 785  
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο δαίμονι ἴσος,  
 ἔνθ' ἄρα τοι Πάτροκλε φάνη βιότοιο τελευτή·  
 ἦντετο γάρ τοι Φοῖβος ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ  
 δεινός· ὃ μὲν τὸν ἰόντα κατὰ κλόνον οὐκ ἐνόησεν,  
 ἠέρι γὰρ πολλῇ κεκαλυμμένος ἀντεβόλησε· 790  
 στή δ' ὄπιθεν, πλῆξεν δὲ μετὰφρενον εὐρέε τ' ὤμω  
 χειρὶ καταπρηνεῖ, στρεφεδίνηθεν δέ οἱ ὄσσε. Π784–792

Alors trois fois il s'élança, comparable au rapide Arès, poussant des cris affreux, et trois fois il tua neuf hommes. Mais quand pour la quatrième fois il bondit, comme un démon, alors pour toi Patrocle apparut la fin de ta vie : car il venait à ta rencontre, Phoïbos, dans la mêlée violente, terrible ; lui, il ne le vit pas venir dans le tumulte, car c'est caché par une épaisse vapeur qu'il courait vers lui ; et il se tint derrière lui, et il frappa son dos et ses larges épaules du plat de la main, et ses yeux chavirèrent.

142. Autres occurrences de ce motif : sous sa forme complète : E 436–442, Π 784–787, Σ 155–158 (élément C implicite sous la forme d'une 'if not-situation'), Υ 445–448, Φ 176–179, φ 125–129 ; sans l'élément C : Θ 169–170, Λ 462–463, Σ 228–229, Ψ 817, ι 361, λ 206–207, μ 105 ; sans l'élément B : N 20. Ce même motif, développé à l'extrême, structure l'épisode où Hector et Achille font trois fois le tour de Troie avant de s'affronter (X 134–259) : élément A : τρις (X 165) ; élément C : ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον (X 208) ; élément A repris un peu plus loin : τρις (X 251). Cf. aussi la ruse de Pénélope : β 89 et surtout β 106–107 = ω 141–142 ≈ τ 151–152. Pour une description et une interprétation de cette structure, voir Bannert [1988 : 40–56] et Kelly [2007 : 194–197].

On remarque qu'il s'agit presque exactement de la même scène : trois attaques successives (élément A), chacune meurtrière (élément B), suivies d'une quatrième (élément C) qui donne lieu à un châtement : Apollon frappe Patrocle de stupeur et lui ôte ses armes. C'est là un des moments les plus importants de l'*Iliade*, puisque les dernières actions menant à la mort de Patrocle vont à partir de ce point se dérouler sans interruption ; ce moment crucial est donc marqué comme tel par différents procédés. D'une part, l'avancée du dieu est décrite de façon extrêmement saisissante, avec le rejet de l'adjectif *δεινός* (Π 789). On peut également rattacher à cette stratégie d'emphase la description pathétique des armes d'Achille roulant dans la poussière (Π 793–804), qui suit immédiatement l'exemple 6.161. D'autre part, le narrateur emploie une apostrophe à la deuxième personne (Π 787), qui ne peut manquer d'évoquer dans la mémoire de l'auditeur l'apostrophe à Patrocle des vers Π 692–693.

Les deux passages sont donc explicitement, c'est-à-dire par leurs similitudes manifestes, mis en relation<sup>143</sup>, et ce parallélisme est renforcé par la présence, dans le deuxième passage également, du σῆμα narratif στή, cette fois sans augment (Π 791). On peut schématiser ainsi ce parallélisme (6.162).

6.162	A	Ardeur de Patrocle au combat (APOSTROPHE)	684–697
	B	Intervention du dieu (ἔσθη + 'if not'-situation)	698–701
	Ca	Trois assauts infructueux...	702–706
	Cb	... suivis d'un quatrième qui déclenche la colère d'Apollon.	707–711
	Ca	Trois assauts infructueux...	784–785
	Cb	... suivis d'un quatrième qui déclenche la colère d'Apollon.	786–787
	A	(APOSTROPHE)	
	B	Intervention du dieu (στή)	789–792

Il semble opportun de considérer ces deux passages dans leur ensemble, et de ne pas perdre de vue que la mort de Patrocle est annoncée clairement avant le premier passage, même si elle est retardée finalement par la conversation entre Apollon et Hector et le combat autour du cadavre de Cébrion (ce qui contribue certainement à augmenter le suspense du récit), et qu'il est nécessaire de répéter la scène. Ce genre de redoublement n'est aucunement surprenant : il s'agit là d'un procédé couramment utilisé par Homère, comme l'indique de Jong [2001:124], qui rappelle, à propos du deuxième conseil des dieux dans l'*Odyssée*, que le narrateur épique fait rarement allusion à des scènes anté-

143. Bannert [1988:46] écrit justement que « *die erste Patroklosszene wird ergänzt durch die zweite* ». Selon lui, l'apostrophe du narrateur prend ici la place structurelle d'une réplique introduite par la formule  $\text{ἰ δεινὰ δ' ὁμοκλήσας}$  que prononcent, selon les cas, Apollon (E 429–432 et Π 706–709) ou Achille (Υ 448–454), dans les autres occurrences de la forme développée du schéma  $\text{τρὶς μὲν – τρὶς δέ}$ . Cela lui permet de rattacher plus étroitement ce passage aux trois autres pour former une « *Szenenreihe* » [Bannert 1988:56] qui ne peuvent s'expliquer que les unes par rapport aux autres ; Bannert reconnaît néanmoins que les deux scènes concernant Patrocle sont dans une relation encore plus étroite.



rieures dans le récit autrement que par la répétition, généralement *verbatim*. Il faut y voir la preuve de l'habileté du narrateur plutôt que de sa nonchalance.

On peut en effet considérer cette séquence comme un exemple du procédé de ce que de Jong [2001:xv] appelle *misdirection* : un événement est annoncé avec emphase, mais il n'a finalement pas lieu, ou n'a lieu que plus tard. C'est ce qui se produit ici : la répétition du motif « trois fois  $x$  et la quatrième fois  $y$  », de l'apostrophe, de l'annonce de la mort de Patrocle, ainsi que l'utilisation du σῆμα narratif στή/ἔστη, marquent donc de façon extrêmement claire que le récit retrouve son cours, après avoir été un moment retardé.

Mais le balisage du récit ne se réduit pas à la mise en parallèle de ces deux passages, car στή est employé une troisième fois dans la même scène, au moment même de la mort de Patrocle :

6.163 Τὸν δ' ἄτη φρένας εἶλε, λύθεν δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα,  
**στή** δὲ ταφῶν· ὄπιθεν δὲ μετάφρενον ὀξείῃ δουρὶ  
 ὤμων μεσσηγὺς σχεδόθεν βάλε Δάρδανος ἀνὴρ. Π 805–807  
 Un égarement le saisit, ses genoux brillants se dérobèrent, il resta stupide : et par der-  
 rière, dans le dos, avec une lance pointue, entre les épaules, un Dardanien le frappa de  
 tout près.

Le fonctionnement des occurrences de στή/<sub>1</sub>ἔστη est particulièrement manifeste dans ce passage. Le verbe n'a pas du tout le même sens dans les trois cas (ni exactement la même forme), et pourtant il se trouve au début du vers à trois moments cruciaux du récit : la première rencontre avec Apollon (avec un effet de *misdirection* qui accroît l'intensité du suspense), la seconde rencontre, fatale cette fois-ci, avec le dieu, et enfin la mort du héros. La fonction métanarrative semble primer sur le sens précis du verbe, même si on peut attribuer à la forme ἔστη, notamment, une grande force évocatrice : Apollon se dresse pour la défense des Troyens (le verbe est employé absolument, par opposition aux expressions στή δ' ὄπιθεν, où c'est la position du dieu derrière Patrocle qui semble primordiale, et στή δὲ ταφῶν, où la stupeur est l'élément important du syntagme). Surtout, comme les exemples suivants vont le confirmer, la forme avec augment est spécifiquement liée à l'intervention du narrateur : contrairement aux deux occurrences de στή, qui indiquent l'importance narrative d'un événement, <sub>1</sub>ἔστη dans l'exemple 6.157 est précisément placé à un moment où le cours de l'οἶμη pourrait s'inverser et où la présence de l'aède, à travers son action sur le cours du récit, est la plus forte. <sub>1</sub>Ἔστη manifeste ainsi l'affleurement de la performance dans le texte.

**La lance d'Achille et la structure des chants Y, Φ et X** Il y a deux occurrences de <sub>1</sub>ἔστη qui se produisent dans un contexte qu'on n'avait pas rencontré lors de l'étude de στή (exemples 6.164–6.165).

6.164 Αἰνεΐας δ' ἑάλη καὶ ἀπὸ ἔθεν ἀσπίδ' ἀνέσχε  
 δείσας· ἐγχεῖη δ' ἄρ' ὑπὲρ νώτου ἐνὶ γαίῃ  
 ἔστη ἰεμένη, διὰ δ' ἀμφοτέρους ἔλε κύκλους 280  
 ἀσπίδος ἀμφιβρότης· ὃ δ' ἀλευάμενος δόρυ μακρὸν  
 ἔστη, καὶ δ' ἄχος οἱ χύτο μυρίον ὀφθαλμοῖσι,  
 ταρβήσας ὃ οἱ ἄγχι πάγῃ βέλος. Υ 278–283

Énée se baissa en tendant son bouclier au-dessus de lui, pris de peur ; et la lance [d'Achille] passa au-dessus de son dos et dans la terre elle resta plantée malgré son désir, après avoir traversé les deux cercles du bouclier bien rond ; et lui, ayant esquivé la grande lance resta debout, et le chagrin se déversa en flot dans ses yeux tout effrayé que le trait ait failli le frapper.

6.165 Ἦτοι ὃ μὲν δόρυ μακρὸν ἀνέσχετο δίος Ἀχιλλεύς  
 οὐτάμεναι μεμαώς, ὃ δ' ὑπέδραμε καὶ λάβε γούνων  
 κύψας· ἐγχεῖη δ' ἄρ' ὑπὲρ νώτου ἐνὶ γαίῃ  
 ἔστη ἰεμένη χροὸς ἄμεναι ἀνδρομέοιο. Φ 67–70

Et lui il leva sa grande lance, le divin Achille brûlant de le [= Lycaon] blesser, et lui il se précipita par en-dessous pour lui prendre les genoux en se baissant ; et la lance passa au-dessus de son dos et dans la terre elle resta plantée malgré son désir de se rassasier de chair humaine.

Ces deux occurrences ont un caractère exceptionnel : c'est la seule fois où le sujet de  $\sigma\tau\eta$ / ${}_1\epsilon\sigma\tau\eta$  est inanimé. Cependant, il est notable qu'il est question à chaque fois de la lance d'Achille, qui n'est pas un objet anodin. Comme on l'a vu (p. 543 sq.), cette arme a droit à un formulaire spécifique, parce qu'elle est liée à une histoire particulière et qu'il s'agit d'une arme unique [Shannon 1975]. Or ici cette lance est même personnifiée, par le participe  $\iota\epsilon\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$  (Υ 280 et Φ 70), développé dans le second cas par une proposition infinitive indiquant l'objet du désir attribué à cette lance<sup>144</sup>.

L'étude précise des  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  narratifs constitués par l'ensemble des occurrences  $\sigma\tau\eta$ / ${}_1\epsilon\sigma\tau\eta$  fait apparaître la structure des chants Υ, Φ et Χ : le combat annoncé plusieurs fois entre Achille et Hector, qui aboutira finalement à la mort du chef troyen, est retardé plusieurs fois. Ce procédé de retardement a pour effet d'augmenter la tension, comme l'affirme de Jong [2001: xvi–xvii]. Une analyse de la structure de ces trois chants montre que les occurrences de  $\sigma\tau\eta$  et  ${}_1\epsilon\sigma\tau\eta$  n'y sont pas placées au hasard :

144. On retrouve la même image de lances qui ont faim de chair humaine dans trois autres passages de l'*Iliade*, mais avec le verbe  $\lambda\iota\lambda\alpha\acute{\iota}\omicron\mu\alpha\iota$  : Λ 574 = Ο 317 (au pluriel : il s'agit des javelots des Troyens) et Φ 168 (le javelot d'Astéro-pée qui vient de manquer Achille). Aristarque, selon Aristonico, parlait déjà de personnification, comme le montre la scholie à Λ 574 : ὅτι ἀπὸ τῶν ἐμψύχων μεταφέρει. «il y a une métaphore avec des être animés».

A	Achille cherche Hector pour le tuer.	Υ75-79
	1 <sup>er</sup> retardement : Énée	ἔσθης (179), ἔσθη (280, 282) 79-352
B	Achille stimule les Achéens, Hector les Troyens. Apollon avertit Hector de s'abstenir du combat, mais Hector finit par affronter Achille.	353-437
	2 <sup>e</sup> retardement : leurs coups ne portant pas, Achille se détourne d'Hector.	438-454
C	Ἀνδροκτασία : Achille pousse les Troyens vers la cité. Massacre près du fleuve.	Υ455-Φ33
	3 <sup>e</sup> retardement : Lycaon	ἔσθη (70) 34-138
	4 <sup>e</sup> retardement : Astéropée	ἔσθη (145) 139-204
D	Ἀνδροκτασία : Achille massacre les Πάονiens	205-210
	5 <sup>e</sup> retardement : le Scamandre	211-382
	6 <sup>e</sup> retardement : le combat des dieux	383-520
E	Achille massacre les Troyens et les repousse vers Troie.	520-543
	7 <sup>e</sup> retardement : Agénor	ἔσθη (548, 551, 601) 543-611
F	Les Troyens se réfugient dans la ville ; Hector reste seul devant Troie. Apollon dévoile la ruse à Achille, qui se précipite vers Troie.	Χ1-32
	8 <sup>e</sup> retardement (a) supplication de Priam	33-78
	(b) supplication d'Hécube	79-91
	(c) hésitations d'Hector	92-130
	9 <sup>e</sup> retardement (a) Hector fuit devant Achille : ils font trois fois le tour de la ville.	131-165
	10 <sup>e</sup> retardement (a) hésitations de Zeus ; Athéna descend sur le champ de bataille.	166-187
	9 <sup>e</sup> retardement (b) Apollon aide pour la dernière fois Hector à échapper à Achille.	188-207
	10 <sup>e</sup> retardement (b) Zeus pèse les destinées d'Achille et d'Hector.	208-214
G	(a) Athéna annonce sa victoire à Achille qui s'arrête de courir.	στῆ (225) 215-225
	(b) Athéna, sous les traits de Déiphobe, convainc Hector d'affronter Achille.	226-247
H	Combat d'Achille et Hector :	248-249
	(a) Échange d'invectives	249-272
	(b) Achille manque Hector	273-288
	(c) Hector manque Achille	289-293
	(d) Hector n'a plus de pique : il comprend qu'il a été trompé	στῆ (293) 294-305
	(e) Assaut final	306-329
	(f) Mort d'Hector	330-369

On voit que les occurrences de στῆ/ἔσθη soulignent la structure de toute cette partie. Il est intéressant de se rappeler ici la valeur déictique de l'augment. Comme l'explique Bakker [2005], si l'augment est un signe qui pointe vers une situation proche, il est lié au présent de la performance. Or ici, on trouve une série de formes avec augment, qui de plus sont groupées et forment un *cluster*. La question se pose donc du rapport entre ces occurrences et entre leurs contextes narratifs. En fait, on constate qu'elles se trouvent dans quatre passages qui ont pour fonction de retarder l'avancée d'Achille vers le combat final contre Hector, et qui ont tous pour protagoniste un héros (humain ou demi-dieu) : Énée, Lycaon, Astéropée et Agénor. Les deux premiers ont déjà rencontré aupara-

vant Achille, et ont eu la rare chance d'en sortir indemnes. Ces épisodes sont chaque fois rappelés par une analepse externe : Υ 187–196, Φ 35–48 et Φ 54–63 (monologue intérieur d'Achille). De plus, c'est Apollon qui met sur la route d'Achille Énée, Lycaon et Agénor ; Astéropée est envoyé, lui, par le Scamandre. On peut remarquer aussi que les hésitations d'Agénor (Φ 552–570) préfigurent, jusque dans le détail des termes employés, celles d'Hector (X 92–130). Tout un réseau de ressemblances thématiques relie donc ces quatre personnages. Mais ce qui est plus important, du point de vue de la conduite du récit, c'est qu'il s'agit chaque fois d'un passage qui retarde l'avancée de l'action. Il me semble que la valeur déictique de proximité de l'augment pointe, au-delà de l'événement raconté, vers la performance elle-même et l'art de l'aède, tandis que les deux formes sans augment se produisent au moment où le récit retourne à son cours principal. C'est comme si le narrateur utilisait une forme indiquant la proximité de l'événement raconté avec le récit qu'il en fait pour signaler qu'il s'agit précisément d'un procédé de son art narratif (retarder le dénouement pour augmenter la tension). L'événement qui retarde l'avancée d'Achille est d'autant plus « *a past event [that] comes to constitute the present of utterance itself* » [Bakker 2005:170], qu'il procède d'un artifice de la narration elle-même. En somme, on peut considérer ici que les différentes occurrences de ἴεσθη sont des σήματα qui marquent que la narration s'éloigne du cours traditionnel de l'οἴμη, tandis que les formes sans augment σθη indiquent un retour à la séquence attendue des événements, à savoir la mort d'Hector qui fait partie de la Διὸς βουλή. L'aède emploierait alors une forme marquée du σημα narratif (la forme augmentée) pour accroître l'effet de surprise créé par le retardement. On retrouve ici, d'une certaine façon, la même opposition que dans les σήματα narratifs qui marquent la mort de Patrocle<sup>145</sup> : ἴεσθη (Π 701) se trouve à l'endroit précis où le récit dérive de son cours, tandis que les deux exemples de σθη (Π 791 et 806) marquent le retour du récit à ce qui était annoncé (la mort de Patrocle)<sup>146</sup>.



Cette étude des formes d'aoriste intransitif de ἴσθημι avec leur surlocalisation en début de vers confirme donc l'existence d'un procédé subtil de la poétique narrative d'Homère<sup>147</sup>. Toute tradi-

145. Voir ci-dessus p. 578 sq.

146. Une explication de ce genre rend sans doute compte de la présence de ἴεσθη en Z 375, au moment où Hector ne trouve pas Andromaque dans son palais comme il s'y attend, et surtout comme le public s'y attend (voir ci-dessus p. 537 sq.)

147. Je me suis limité dans le cadre de ce chapitre à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, mais on trouve également dans les quatre grands *Hymnes homériques* quelques exemples de l'emploi métanarratif de σθη etc. (je remercie Pascale Brillet-Dubois d'avoir attiré mon attention sur les passages concernés de l'*Hymne à Aphrodite*) : *Hymne à Aphrodite* 81 (σθη : Aphrodite se tient près d'Anchise et revêt une forme humaine) et 173 (εἴσθη : épiphanie de la déesse qui se révèle à Anchise après s'être unie à lui) ; — à *Apollon* 379 (σθη : Apollon s'approche de Telpousa pour la punir ; c'est la fin de la fondation du temple, avant la fondation du culte) ; — à *Hermès* 424 (σθη : Hermès joue de la lyre

tion narrative développe des procédés pour réguler le cours du récit. Mon intention a été de montrer que, dans la poésie homérique, l'un de ces procédés consiste à employer certains mots à une place privilégiée du vers (le début) pour leur donner, en plus du sens lexical qu'ils ont dans la langue, une signification métanarrative qui s'y surajoute et les transforme en ce que j'ai appelé des *σήματα* narratifs. Ces *σήματα* fonctionnent comme des signaux rythmiques codés qui marquent pour l'auditeur certains contextes narratifs précis, et acquièrent de plus une potentialité métanarrative à plus ou moins long terme. Le narrateur s'en sert alors pour souligner la structure du récit et en baliser le cours, le cheminement, métaphore qu'il emploie lui-même en désignant le chant épique par le terme *δ'οἴμη*.

De plus, la présence de formes avec ou sans augment m'aura permis de tester la théorie de Bakker [1999, 2005] selon laquelle l'augment est une particule déictique qui indique la proximité du procès. Cette force déictique permet au narrateur de subtiles variations dans l'emploi des *σήματα* narratifs : susciter le *πάθος* ou accroître la tension lors de la performance du récit épique. Avec le couple *στῆ*/<sub>1</sub>*ἔστη* le narrateur dispose d'une opposition entre un terme marqué et un terme non-marqué, ce qui lui permet d'indiquer l'articulation précise d'une séquence de *σήματα* narratifs. La négociation du parcours narratif entre performance et tradition se manifeste ainsi à travers des *σήματα* d'un genre particulier, qui soulignent les inflexions de l'*οἴμη*.

---

pour Apollon, ce qui permet de résoudre leur différend) ; — à *Déméter* 63 (*στάν* : Déméter et Hécate vont trouver Hélios, qui dévoile enfin la vérité à Déméter).

CONCLUSION

---

**BILAN ET PERSPECTIVES**



**A**U TERME DE CETTE ENQUÊTE, il convient de dresser un bilan des différents points que j'espère avoir démontrés. Premièrement, il devrait apparaître clairement que les principes qui régissent l'ordre des mots en grec homérique sont, dans l'ensemble, les mêmes que pour la prose classique. La majorité des trente règles de linéarisation que j'ai formulées au cours de ce travail s'appliquent également chez Homère et dans le grec postérieur; seul un petit nombre d'entre elles sont spécifiques à la langue homérique. Cela signifie que l'expression de la SI est, chez Homère, le déterminant primordial de la variabilité de l'ordre des mots, et que la localisation des mots dans l'hexamètre ne joue qu'un rôle marginal, ou du moins n'est pas de force à interférer avec les règles de linéarisation selon les fonctions pragmatiques. Il est évident que certains cas de synonymie dans la SI (on pense, notamment, à l'équivalence entre {FocR} et {DFoc/R}) peuvent être mis à profit pour les besoins de la versification; mais même dans ce cas, il ne semble pas que la différence de comportement des expressions focales restreintes soit particulièrement manifeste entre grec homérique et grec classique.

Au fil de la discussion des règles de linéarisation, un certain nombre de faits, d'importance diverse, ont été abordés. D'abord, de façon générale, le modèle tel que l'a développé Matić [2003a] doit être modifié et précisé sur plusieurs points. Il est nécessaire de prendre en compte la sous-détermination de l'interprétation pragmatique du DFoc, qui permet d'expliquer l'existence d'expressions focales restreintes postverbales sans faire appel à un modèle subsidiaire; de plus, le problème des «intrus focaux» peut être résolu en admettant d'une part que les <TopR> sont bien des expressions postpositives dont l'insertion n'affecte pas l'adjacence entre <FocR> et verbe, et d'autre part que certains <FocR> sont préclausaux, à l'image des <QFoc>. Au prix, donc, de modifications mineures du modèle principal, on peut rejeter l'existence d'un modèle subsidiaire, qui n'est pas désirable sur



le plan théorique et typologique. La sous-détermination du DFoc trouve d'ailleurs un parallèle dans celle du FocR, qui peut projeter une interprétation thétiqque sur l'ensemble de la prédication.

Ensuite, si je crois avoir précisé quelque peu l'emploi des différents types d'expressions topiques, notamment les <TopR> anaphoriques, j'ai surtout tenté de rendre compte de la nature post-positive des <TopR>, qui est la raison de leur mobilité dans l'énoncé. De plus, l'étude des différentes expressions topiques a permis de redéfinir le lexème  $\delta\text{-}\gamma\epsilon$  et d'en préciser la fonction d'anaphorique spécifique. J'ai également étendu l'étude de l'ordre des mots à l'ensemble des éléments de l'énoncé, éléments extraclausaux, clauses enchâssées, et interrogatives, afin de parvenir à un tableau plus complet que ce qui avait été proposé auparavant. Enfin, l'étude du phénomène spécifiquement homérique de la tmèse a permis de soutenir l'idée que le grec homérique pratique la pseudo-incorporation nominale.

Deuxièmement, une fois établies les règles de linéarisation des constituants de l'énoncé, l'hexamètre est apparu à son tour comme un facteur important de signification: d'une part, l'enjambement peut avoir une rôle fonctionnel (l'adjectif en rejet, par exemple, signale le passage au mode descriptif); d'autre part, la localisation d'un mot dans le vers peut lui conférer une fonction particulière. On a vu ainsi que la première position est associée avec une fonction métanarrative qui permet à  $\text{καλός}$  et aux formes intransitives de  $\text{ἴσθημι}$  d'endosser le rôle de  $\text{σήματα}$  narratifs en signalant et soulignant la marche du récit ou  $\text{οἶμι}$ . Si cette analyse est acceptée, elle a des conséquences importantes sur la conception de la poétique à l'œuvre chez Homère: l'interaction entre tradition et performance est à son comble dans le mécanisme d'un procédé qui ne peut fonctionner, à mon avis, qu'en vertu d'une association traditionnelle entre sens et forme, et qui pourtant a pour objet la réalisation d'un récit en performance. De plus, elle invite à reconsidérer la notion de localisation dans l'hexamètre, qui, d'un simple phénomène statistique, finit par devenir un élément de signification.

**Unité de l'approche théorique** J'aimerais, à ce propos, souligner l'unité générale de ma conception de la signification dans ce travail, malgré l'apparente dichotomie entre l'approche linguistique et l'approche poétique. En effet, comme on l'a vu, la SI est vue comme un ensemble d'instructions du locuteur à l'auditeur en vue d'une interprétation optimale du message. Il en va de même pour les  $\text{σήματα}$  que j'ai décrits dans le Chapitre 6: ils se présentent comme des instructions adressées au public pour une réception et une compréhension optimale du poème lors de la performance. De plus, l'efficacité de ces  $\text{σήματα}$  réside en partie dans leur indétermination par rapport à leur portée: ils indiquent simplement qu'une attention particulière, dirigée spécifiquement sur le développement de  $\text{οἶμι}$ , est requise à un point donné de la performance. La signification précise de cette attention,

quant à elle, est laissée au travail interprétatif de l'auditeur. Or il en va de même pour les instructions de la SI, dont on a vu à plusieurs reprises qu'elles étaient exprimées par des constructions sous-déterminées (qu'on pense, par exemple, à la projection du focus dans la construction à DFoc). Or ce n'est pas là une situation propre à la SI: les formes linguistiques sont, de manière générale, foncièrement sous-déterminées. C'est ce qu'a bien vu Bühler, entre autres:

La représentation symbolique verbale laisse partout ouverts des *espaces de jeu* à l'indétermination de la signification, qui ne peuvent être refermés d'aucune autre manière que par la prise en compte des «possibilités objectives», et qui se referment effectivement dans chaque énoncé humain. S'il n'en était pas ainsi, les lexicographes auraient la tâche plus facile; c'est vrai. Mais les langues naturelles seraient appauvries de ce qu'elles ont en propre de plus extraordinaire et qui a pratiquement le plus de valeur. Appauvries de cette extraordinaire capacité d'adaptation à l'inépuisable richesse de ce qui doit être formulé linguistiquement dans le cas concret; et c'est ce qui rend possible, du point de vue opposé, les degrés de liberté dans l'attribution de signification. [Bühler 2009:156]

Ce qui est vrai dans la description du sémantisme des mots vaut également pour les constructions grammaticales et, comme je l'ai dit, les signes particuliers que peut s'inventer une tradition poétique comme la tradition orale de l'épopée grecque. Surtout, il me semble qu'on peut aller encore plus loin que Bühler et considérer que les espaces de jeu ouverts dans la signification par l'indétermination des formes linguistiques ne sont pas forcément refermés de façon définitive dans chaque énoncé, dans la mesure où cette fermeture doit faire l'objet d'un travail interprétatif de la part de l'auditeur. Le locuteur se contente de fournir un certain nombre d'indications et d'instructions de traitement qui doivent suffire, grâce à ce travail, à produire du sens. Il en va de même dans le fonctionnement des *σήματα* narratifs: la signification objective du *σημα* n'est pas fixée avant le travail interprétatif de l'auditeur. Ainsi, une conception du langage dans l'interaction sous-tend l'ensemble de la présente recherche; après tout, la linguistique comme la poétique sont une tentative de comprendre comment les mots signifient. En ce sens, ma démarche s'inscrit tout à fait dans l'orientation des travaux réunis dans Bakker [1997] sous le titre éloquent *Grammar as interpretation*: la connaissance linguistique enrichit l'interprétation littéraire et en est en retour elle-même enrichie, car les deux points de vue sont complémentaires et fondés sur un même processus d'interprétation.

## Perspectives

Il est évident que la tâche descriptive et explicative est loin d'être terminée. Je voudrais pour terminer suggérer un certain nombre de directions dans lesquelles des recherches semblables à celles que j'ai menées pourraient être poursuivies.

**Évolution diachronique de l'expression de la SI par l'ordre des mots** J'ai d'emblée écarté les données diachroniques dans l'étude de l'ordre des mots chez Homère et en grec classique, parce que je crois que les études diachroniques ne peuvent être solidement fondées que sur une connaissance approfondie des systèmes synchroniques. En effet, ce sont des systèmes qui évoluent les uns dans les autres, pas des éléments isolés de fonction dans un système. Cependant, du point de vue de l'ordre des mots, le grec homérique a souvent été considéré comme un témoin essentiel pour la reconstitution de l'ordre des mots en indo-européen, mais la plupart des recherches sur le sujet se sont concentrées sur les fonctions syntaxiques des éléments, et non sur leurs fonctions pragmatiques. Dans le champ des études comparatives, le domaine de l'expression de la SI par l'ordre des mots est encore à explorer. Notamment, il est possible qu'il y ait un lien entre la position du verbe présupposé dans la construction à FocR et le statut clitique du verbe indo-européen, à l'image du verbe sanscrit. Qu'il me soit permis de spéculer brièvement sur le sujet. On pourrait partir d'une situation où le FocR est toujours initial dans la clause, suivi des éléments clitiques comme le verbe ou le vocatif<sup>1</sup>; cette structure pouvait être précédée, appositivement, d'expressions topiques extraclausales, dont l'intégration dans la clause serait à la source de la configuration des constructions à FocR en grec homérique et classique. Le noyau prédicatif <FocR><V> serait alors parallèle à la SI des SN en grec, où l'élément saillant précède systématiquement l'élément non saillant [H. Dik 1997, S. Bakker 2007a, Viti 2008]. Cependant, il est évident qu'une telle hypothèse nécessiterait, pour être confirmée, une investigation plus poussée, qui prenne en compte également l'expression de la SI dans les autres langues indo-européennes.

Par ailleurs, le grec ancien est dans une situation privilégiée qui nous permet d'étudier ses évolutions depuis le second millénaire avant J.-C. jusqu'à aujourd'hui. Or, le grec moderne a gardé vivants nombre de principes de linéarisation des constituants déjà à l'œuvre chez Homère. Il serait donc opportun de procéder à une comparaison poussée des deux systèmes, ainsi que des systèmes

1. C'est la construction notoirement représentée par le premier vers de chaque épopée:

Μῆνιν	ἄειδε	Θεά	A <sub>1</sub>
Ἄνδρα	μοι	ἔννεπε	α <sub>1</sub>
FocR	Verbe	Vocatif	

situés chronologiquement entre les deux. La position du grec, ancien et moderne, dans le *Sprachbund* balkanique pourrait alors être précisée.

**Relation entre constituants pragmatiques et constituants prosodiques** Un autre domaine que je n'ai fait qu'effleurer est celui de la relation entre la SI et la prosodie. Or les poèmes homériques fournissent un corpus important à cet égard: il s'agit d'un texte destiné à une réception orale et dont la conception même plonge ses racines dans l'oralité, pourvu d'une structure prosodique manifeste (l'hexamètre) au sein duquel peuvent s'observer notamment des phénomènes de liaison entre les mots. Une analyse statistique pourrait ainsi révéler les rapports entre l'expression de la SI et la prosodie, en étudiant la corrélation entre les constituants pragmatiques et les constituants prosodiques (les *cola* métriques). On pourrait de la sorte établir une cartographie prosodique de la SI de l'énoncé homérique. J'ai touché quelques mots de ce sujet lors de la discussion sur la coupe prosodique à la frontière gauche ou droite du <FocR>, mais il devrait être possible d'aller plus loin, en se penchant, par exemple, sur le lien prosodique des <TopR> avec leur hôte. Il y a là matière à de vastes recherches, qui pourraient s'appuyer sur la comparaison avec les systèmes prosodiques d'expression de la SI dans d'autres langues. On s'approcherait peut-être d'une connaissance plus approfondie de la prosodie de la SI en grec ancien, qui est, comme je l'ai rappelé à plusieurs reprises, l'un des grands absents de l'analyse pragmatique. En retour, cela nous permettrait une meilleure connaissance du rôle des différentes césures dans l'organisation du vers.

**Ordre des constituants dans la phrase nominale** Le troisième domaine que j'ai dû écarter de ma recherche est celui des phrases nominales, mais il va de soi que leur fréquence importante en grec ancien nécessiterait une étude détaillée qui prenne en compte leur SI. Les relevés de Lanérés [1994] dans l'*Iliade* semblent indiquer que le prédicat précède le nom. Cependant, ce n'est pas toujours le cas, et on aurait besoin d'une description plus précise des fonctions pragmatiques des différents constituants dans la phrase nominale pour voir si elle s'intègre dans le modèle de linéarisation proposé ici ou si elle relève d'un modèle différent. De plus, il est évident que les phrases nominales sont en rapport étroit avec les phrases contenant une copule, que je n'ai pas traitées spécialement. Or le caractère complexe de l'élément prédicat+verbe et la possibilité de rencontrer des configurations syntagmatiques différentes doivent recevoir une explication qui s'intègre dans le cadre descriptif général que j'ai proposé. La question qui se pose, entre autres, est de savoir si l'ensemble prédicat+verbe forme un complexe verbal au sens où je l'ai défini, ou si l'on trouve plus généralement le prédicat dans une position focale tandis que la copule est présupposée. Par ailleurs, le statut clitique du verbe εἶμι est à prendre en considération.

**Formularité et présupposition** Quatrièmement, chez Homère, il est possible que le caractère formulaire de certaines associations lexicales ait des conséquences sur le statut d'activation de leurs éléments. Par suite, la formularité pourrait influencer la présupposition. Il serait donc souhaitable de pouvoir évaluer cette influence. Un des points où elle s'exerce peut-être est l'hyperbate interne. Si l'on parcourt, même rapidement, la plupart des exemples d'hyperbate interne, on constate que l'adjectif  $Y_1$  est le plus souvent un adjectif formulaire<sup>2</sup>. Il faudrait sur cette question pouvoir disposer d'un corpus plus vaste, qui permette peut-être d'arriver à une meilleure compréhension d'un phénomène qui ne me semble pas avoir reçu d'explication particulièrement convaincante.

**Localisation et délocalisation** En dernier lieu, il me semble qu'il serait intéressant de détecter d'autres  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  narratifs potentiels qui pourraient enrichir notre interprétation de la conduite du récit chez Homère. Notamment, on pourrait déterminer statistiquement une liste de mots délocalisés ou fortement surlocalisés pour examiner si leur comportement singulier est lié à une fonction métanarrative comme celle que j'ai observée pour  $\gamma\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$  et les formes intransitives de  $\iota\sigma\tau\eta\mu\iota$ . Il serait intéressant que des généralisations puissent être formulées, par exemple sur une éventuelle différence entre des  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  en début ou en fin de vers. Cela permettrait d'aboutir à une théorie de la localisation qui ne soit pas qu'une mesure statistique de la position des formes métriques ou des fins de mots dans le vers, mais un reflet de l'art de l'aède. De plus, une telle enquête serait insuffisante si elle ne se basait pas sur une comparaison avec d'autres traditions narratives orales. Si le phénomène des  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  narratifs relève bien, comme je le crois, d'une technique traditionnelle de balisage du récit, elle doit avoir des corrélats dans d'autres traditions, même si la réalisation de ce procédé ne peut que différer grandement d'une tradition à l'autre. Les remarques que j'ai faites à ce sujet dans le Chapitre 6 ne sont, à cet égard, que des tentatives préliminaires.

2. Voir notamment les exemples 5.49–5.52, p. 410 sq.

# BIBLIOGRAPHIE

## Abbott B.

2000 « Presuppositions as nonassertions » *Journal of Pragmatics* 32.10, p. 1419–1437.

## Adams J. N.

1994 *Wackernagel's law and the placement of the copula esse in Classical Latin* (Proceedings of the Cambridge philological Society Suppl. 18), Cambridge/The Cambridge philological Society.

1994 « Wackernagel's law and the position of unstressed personal pronouns in Classical Latin » *TPhS* 92.2, p. 103–178.

## Agbayani B. & Golston C.

2007 « PP-Splitting in Classical Greek » *Proceedings of the Western Conference on Linguistics 19* (37th WE-COL), p. 1–16.

2010 « Phonological movement in Classical Greek » *Language* 86.1, p. 133–167.

## Aitchison J.

1979 « The order of word order change » *TPhS* 1979, p. 43–65.

## Allan R. J. & Buijs M.

2007 (éd.) *The language of literature : linguistic approaches to classical texts* (Amsterdam studies in classical philology 13), Leyde & Boston/E. J. Brill.

## Allerton D. J. & Cruttenden A.

1979 « Three reasons for accenting a definite subject » *Journal of Linguistics* 15, p. 49–53.

## Ammann H. J. F.

1922 *Untersuchungen zur homerischen Wortfolge und Satzstruktur, mit besonderer Berücksichtigung der Stellung des Verbums*, Fribourg-en-Brigau/J. Boltze.

1924 « Untersuchungen zur homerischen Wortfolge und Satzstruktur, 2. Teil : die Stellung des Verbums, im Einzelnen untersucht » *IF* 42, p. 149–178 & 300–322.

## Andersen P. K.

1983 *Word order typology and comparative constructions* (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic sciences. Series IV, Current issues in linguistic science 25), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

## Anderson S. R.

1993 « Wackernagel's revenge : clitics, morphology, and the syntax of second position » *Language* 69.1, p. 68–98.

## Anreiter P. & Jerem E.

1999 (éd.) *Studia celtica et indogermanica : Festschrift für Wolfgang Meid zum 70. Geburtstag*, Budapest/Archaeolingua Alapítvány.

## Armstrong J. I.

1958 « The arming motif in the *Iliad* » *AJPh* 79, p. 337–354.

## Artés Hernández J. A.

2006 « Mc 8, 24 a la luz de la teoría sobre el orden de palabras en griego » *Helmantica* 57, p. 351–386.

## [*Atti e memorie*]

1968 *Atti e memorie del 10 congresso internazionale di micenologia, Roma 27 settembre–3 ottobre 1967* (Incunabula Graeca 25), Rome/Edizioni dell'Ateneo.

## Auer P.

1992 « The neverending sentence : rightward expansion in spoken language » in M. Kontra & T. Várdi (éd.) 1992, p. 41–59.

2009 « On-line syntax : thoughts on the temporality of spoken language » *Language Sciences* 31, p. 1–13.

## Autenrieth G.

1891 *A Homeric dictionary for schools and colleges*, New York/Harper and Brothers.

**Babcock A. R.**

- 1953 « The position of the copula and of the colorless ancillary verbs in Greek » *HSPh* 59, p. 157–159.

**Babič M.**

- 1999 « Wortstellung im Mykenischen und im alphabetischen Griechisch : Ähnlichkeiten und Unterschiede » in S. Deger-Jalkotzy et al. (éd.) 1999, vol. 1, p. 115–120.

**Bader F.**

- 1975 « Une isoglosse gréco-tokharienne : \*yo affixe casuel et particule d'énumération » *BSL* 72.1, p. 27–89.  
 1976 « Particules d'énumération mycéniennes » *Minos* 15.1–2 (1974), p. 123–163.  
 1979 « La subordination en mycénien » in E. Risch & H. Mühlestein (éd.) 1979, p. 295–311.  
 1980 « De lat. *arduus* à lat. *orior* » *RPh* 54, p. 37–61 & 263–275.  
 1986 « Structure de l'énoncé indo-européen » *BSL* 81, p. 71–120.

**Baechle N. W.**

- 2007 *Metrical constraint and the interpretation of style in the tragic trimeter* (Greek studies : interdisciplinary approaches), Lanham/Rowman & Littlefield Publishers.

**Bagordo A. & Zimmermann B.**

- 2000 (éd.) *Bakchylides : 100 Jahre nach seiner Wiederentdeckung* (Zetemata : Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, Heft 106), Munich/C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

**Bailey N. A.**

- 2009 *Thetic constructions in Koine Greek, with special attention to clauses with εἶμι 'be', γίνομαι 'occur', ἔρχομαι 'come', ἰδού/ἴδε 'behold', and complement clauses of ὁράω 'see'* (Thèse : Vrije Universiteit), Amsterdam.

**Bailly A.**

- 1950 *Dictionnaire grec-français*, 26<sup>e</sup> édition revue par L. Séchan et P. Chantraine Paris/Hachette.

**Baker M. C.**

- 1988 *Incorporation : a theory of grammatical function changing*, Chicago/Chicago University Press.

**Baker M. C., Aranovich R. & Golluscio L. A.**

- 2005 « Two types of syntactic noun incorporation : noun incorporation in Mapudungun and its typological implications » *Language* 81.1, p. 138–176.

**Bakker E. J.**

- 1988 *Linguistics and formulas in Homer : scalarity and description of the particle per*, Amsterdam & Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.  
 1993a « Activation and preservation : the interdependence of text and performance in an oral tradition » *Oral Tradition* 8.1, p. 5–20.  
 1993b « Boundaries, topics, and the structure of discourse : an investigation of the Ancient Greek particle δέ » *StudLang* 17, p. 275–311.  
 1993c « Discourse and performance : involvement, visualization, and "presence" in Homeric poetry » *CLAnt* 12, p. 1–29.  
 1997 *Poetry in speech : orality and Homeric discourse* (Myth and poetics), Ithaca & Londres/Cornell University Press.  
 1997 (éd.) *Grammar as interpretation : Greek literature and its linguistic context* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, Suppl. 171), Leyde, New York & Cologne/E. J. Brill.  
 1999 « Pointing to the past : verbal augment and temporal deixis in Homer » in J. N. Kazazis & A. Rengakos (éd.) 1999, p. 50–65.  
 2001 « Similes, augment, and the language of immediacy » in J. Watson (éd.) 2001, p. 1–23.  
 2005 *Pointing at the past : from formula to performance in Homeric poetics* (Hellenic Studies 12), Cambridge & Londres/Harvard University Press.

**Bakker E. J. & Kahane A.**

- 1997 (éd.) *Written voices, spoken signs : tradition, performance, and the epic text* (Center for Hellenic studies colloquia 1), Cambridge & Londres/Harvard University Press.

**Bakker S. J.**

- 2006 « The position of the adjective in definite noun phrases » in E. Crespo et al. (éd.) 2006, p. 91–104.  
 2007 « Adjective ordering in Herodotus : a pragmatic explanation » in R. J. Allan & M. Buijs (éd.) 2007, p. 188–210.

- 2007 *The noun phrase in ancient Greek: a functional analysis of the order and articulation of NP constituents in Herodotus* (Thèse: Rijksuniversiteit Groningen), s.l.
- Bakker S. J. & Wakker G. C.**  
2009 (éd.) *Discourse cohesion in ancient Greek* (Amsterdam studies in classical philology 16), Leyde & Boston/E. J. Brill.
- Bannert H.**  
1988 *Formen des Wiederholens bei Homer: Beispiele für eine Poetik des Epos*, Vienne/Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Basciani A. & Tarantino A.**  
2004 (éd.) *L'Europa d'oltremare. Contributi italiani al IX congresso Internazionale dell' Association internationale d'études du Sud-Est européen*, Tirana, 30 agosto–3 settembre 2004 (7 XVII), Rome/Bagatto Libri.
- Basset L.**  
1992 « Les fonctions de l'adjectif en grec ancien » in M. Biraud (éd.) 1992, p. 9–23.
- Bassett S. E.**  
1926 « The so-called emphatic position of the runover word in the Homeric hexameter » *TAPhA* 57, p. 116–148.  
2003 *The poetry of Homer*, edited with an introduction by Bruce Heiden (Greek studies: interdisciplinary approaches, Sather classical lectures 50), 2<sup>e</sup> édition, Lanham/Lexington Books (publ. orig. 1938).
- Battezzato L.**  
2000 « Pragmatica e retorica dell'frasi interrogative in Euripide » *MD* 44, p. 141–173.
- Bäuerle, R., Egli, U. & von Stechow, A.**  
1979 *Semantics from different points of view* (Springer series in language and communication 6), Berlin & New York/Springer-Verlag.
- Beatty M. S.**  
2001 *The mechanics and motivations of Greek word order applied to the exegesis of the epistle to the Hebrews* (Thèse: University of Texas in Arlington), s.l.
- Beck D.**  
1998–1999 « Speech introductions and the character development of Telemachus » *CJ* 94.2, p. 121–141.  
2005 *Homeric conversation*, Washington/Center For Hellenic Studies.
- Beck R. L.**  
1972 « A principle of composition in Homeric verse » *Phoenix* 26, p. 213–231.
- Behaghel O.**  
1909 « Beziehung zwischen Umfang und Reihenfolge von Satzgliedern » *IF* 25, p. 110–142.
- Bekker I.**  
1863–1872 *Homerische Blätter*, 1, Bonn/A. Markus.
- Bellver P. & Michaelis L. A.**  
2000 « What is the syntax-information structure in Basque ? » in J. Ruppenhofer et al. (éd.) 2000, p. 26–37.
- Benvéniste É.**  
1951 « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen » in É. Benvéniste 1966–1974, vol. 1, p. 315–326.  
1966–1974 *Problèmes de linguistique générale* (Tel 7), Paris/Gallimard.
- Bergaigne A.**  
1879 « Essai sur la construction grammaticale, considérée dans son développement historique, en sanskrit, en grec, en latin, dans les langues romanes et dans les langues germaniques » *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 3, p. 1–51, 124–154 & 169–186.
- Bergson L.**  
1960 *Zur Stellung des Adjektivs in der älteren griechischen Prosa: die Motive der Voran- bzw. Nachstellung in ihren Hauptzügen* (Acta universitatis Stockholmiensis. Studia Graeca Stockholmiensia 1), Stockholm, Göteborg & Uppsala/Almqvist & Wiksell.



**Bernini G. & Schwartz M. L.**

2006 (éd.) *Pragmatic organization of discourse in the languages of Europe* (Empirical approaches to language typology, 20, EUROTYP 8), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Bertrand N.**

- 2006a « La localisation des formes intransitives d'ἴσθημι : le rôle de στῆ et ἔσθη dans le récit homérique » *Gaia* 10, p. 49–96.  
 2006b « Présence du passé dans l'épopée homérique : à propos de *Pointing to the past* de E. J. Bakker » *Gaia* 10, p. 237–243.  
 2009 « Les pronoms postpositifs dans l'ordre des mots en grec : domaines syntaxiques, domaines pragmatiques » *Lalies* 29, p. 227–252.

**Beye C. R.**

1964 « Homeric battle narratives and catalogues » *HSPH* 68, p. 345–373.

**Biraud M.**

- 1991 *La détermination du nom en grec classique* (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice 6), Nice & Paris/Les Belles Lettres.  
 1992 (éd.) *Études de syntaxe du grec classique : recherches linguistiques et applications didactiques. Actes du premier colloque international de didactique de la syntaxe du grec classique, 17, 18, 19 avril 1991, Université de Nice* (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, N.S., 7), Paris/Les Belles Lettres.

**Blanc A. & Dupraz E.**

2007 (éd.) *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin* (Langues et cultures anciennes 9), Bruxelles/Éditions Safran.

**Blomqvist J.**

1969 *Greek particles in Hellenistic prose*, Lund/Gleerup.

**Boley J.**

2004 *Tmesis and Proto-Indoeuropean syntax* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 116), Innsbruck/Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.

**Bolinger D. L.**

1961 « Contrastive accent and contrastive stress » *Language* 37.1, p. 83–96.

**Bolkestein A. M.**

1981 « Embedded predications, displacement and pseudo-argument formation in Latin » in A. M. Bolkestein et al. (éd.) 1981, p. 63–112.

**Bolkestein A. M., Combé H. A., Dik S. C., de Groot C., Gvozdanović J., Rijksbaron A. & Vet C.**

1981 (éd.) *Predication and expression in Functional Grammar*, Londres & New York/Academic press.

**Bonifazi A.**

2009 « Discourse cohesion through third person pronouns : the case of κείνος and αὐτός in Homeric Greek » in S. J. Bakker & G. C. Wakker (éd.) 2009, p. 1–19.

**Børdahl V.**

2003 « The storyteller's manner in Chinese storytelling » *Asian Folklore Studies* 62.1, p. 65–112.

**Bosch P. & van der Sandt R.**

1999 (éd.) *Focus : linguistic, cognitive, and computational perspectives* (Studies in natural language processing), Cambridge/Cambridge University Press.

**Bošković Ž.**

2002 « On multiple wh-fronting » *Linguistic Inquiry* 33, p. 351–383.

**Breuil J.-L., Cusset C., Garambois-Vasquez F., Palmieri N. & Perrin-Saminadayar É.**

2006 (éd.) *Ἐν κοινῶνίᾳ πᾶσα φιλία : mélanges offerts à Bernard Jacquinod* (Mémoires du Centre Jean Palerne), Saint-Étienne/Publications de l'Université de Saint-Étienne.

**Brown H. P.**

- 2003 *The pragmatics of direct address in the Iliad : a study in linguistic politeness* (Thèse : Ohio State University), s.l.  
 2006 « Addressing Agamemnon : a pilot study of politeness and pragmatics in the *Iliad* » *TAPhA* 136.1, p. 1–46.

**Browne G. M.**

1996 « Predicates can be topics » *ICS* 21, p. 1–3.

**Brunel J.**

1964 *La construction de l'adjectif dans les groupes nominaux du grec* (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Montpellier 20), Paris/Presses universitaires de France.

**Brunetti L.**

2008 « On the semantic and contextual factors that determine topic selection in Italian and Spanish » *Linguistic Review* 26.2–3 (Topics cross-linguistically), p. 261–289.

**Bubeník V.**

1987 « The study of clitics in Functional Grammar » in J. Nuyts & G. de Schutter (éd.) 1987, p. 45–60.

**Bubeník V., Hewson J. & Rose S.**

2009 (éd.) *Grammatical change in Indo-European languages: papers presented at the workshop on Indo-European linguistics at the XVIIIth International conference on historical linguistics, Montreal, 2007* (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science, series 4 : Current issues in linguistic theory 305), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Bühler K.**

2009 *Théorie du langage: la fonction représentationnelle* (Banc d'essais), traduit par D. Samain, Marseille/Agone (publ. orig. 1934).

**Buijs M.**

2005 *Clause combining in ancient Greek narrative discourse: the distribution of subclauses and participial clauses in Xenophon's Hellenica and Anabasis* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, Suppl. 260), Leyde/E. J. Brill.

**Büring D.**

1999 « Topic » in P. Bosch & R. van der Sandt (éd.) 1999, p. 142–165.

**Calboli G.**

1978 « Die Entwicklung der klassischen Sprachen und die Beziehung zwischen Satzbau, Wortstellung und Artikel » *IF* 83, p. 28–65.

1988 (éd.) *Subordination and other topics in Latin. Proceedings of the third colloquium on Latin linguistics, Bologna, 1–5 April 1985* (Studies in language companion series 17), John Benjamins Publishing Company.

**Calhoun G. M.**

1935 « The art of formula in Homer: ἔπεα πτερόεντα » *CPh* 30, p. 215–227.

**Capelle C.**

1889 *Vollständiges Wörterbuch über die Gedichte des Homeros und der Homeriden*, 9<sup>e</sup> éd., Leipzig/Hahn'sche Verlags-Buchhandlung.

**Caron B.**

2000 (éd.) *Topicalisation et focalisation dans les langues africaines* (Afrique et langage 1), Louvain/Peeters.

**Catalán Menéndez-Pidal D.**

1987 « The artisan poetry of the Romancero » *Oral Tradition* 2.2–3, p. 399–423.

**Ceccarelli P., Létoublon F. & Steinrück M.**

1998 « L'individu, le territoire, la graisse: du public et du privé chez Homère » *Ktèma* 23, p. 47–58.

**Cervin R. S.**

1988 « On the notion of 'second position' in Greek » *SLS* 18.2, p. 23–39.

1990 *Word order in Ancient Greek: VSO, SVO, SOV, or all of the above?* (Thèse: University of Illinois at Urbana-Champaign), *s.l.*

**Chafe W. L.**

1976 « Givenness, contrastiveness, definiteness, subjects, topics and point of view in subject and topic » in C. N. Li (éd.) 1976, p. 27–55.

1980 « The deployment of consciousness in the production of a narrative » in W. L. Chafe (éd.) 1980, p. 9–50.

1980 (éd.) *The pear stories: cognitive, cultural, and linguistic aspects of narrative production* (Advances in discourse processes 3), Norwood/Ablex Publishing.

- 1982 « Integration and involvement in speaking, writing, and oral literature » in D. Tannen (éd.) 1982, p. 35–53.  
 1987 « Cognitive constraints on information flow » in R. S. Tomlin (éd.) 1987, p. 21–51.  
 1994 *Discourse, consciousness, and time : the flow and displacement of conscious experience in speaking and writing*, Chicago & Londres/University of Chicago Press.

**Chandler H. W.**

- 1881 *A practical introduction to Greek accentuation* (Clarendon Press series), Oxford/Clarendon Press.

**Chanet A.-M.**

- 1988 « Objet propositionnel, prolepse et objet externe » in A. Rijksbaron et al. (éd.) 1988, p. 67–97.  
 2003 « Sur αὐτο- “eum” et “ipse” en attique classique : questions naïves » *Syntaktika* 26, p. 9–22.

**Christol A.**

- 1988 « Prolepse et syntaxe indo-européenne » in G. Calboli (éd.) 1988, p. 65–89.

**[CK] Cooper G. L., III & Krüger K. W.**

- 1998–2002 *Greek Syntax* (1–2 : *Attic Greek prose syntax*, 3–4 : *Early Greek poetic and Herodotean syntax*), Ann Arbor/The University of Michigan Press.

**Clark H. H.**

- 1992 (éd.) *Arenas of language use*, Chicago/The University of Chicago Press ; Center for the Study of Language and Information.

**Clark H. H. & Marshall C. R.**

- 1992 « Definite reference and mutual knowledge » in H. H. Clark (éd.) 1992, p. 9–59 (publ. orig. 1981).

**Clark H. H. & Schaefer E. F.**

- 1992 « Contributing to discourse » in H. H. Clark (éd.) 1992, p. 144–175 (publ. orig. 1989).

**Clark M. C.**

- 1997 *Out of line : Homeric composition beyond the hexameter*, Lanham/Rowman & Littlefield Publishers.

**Cole P.**

- 1978 (éd.) *Pragmatics* (Syntax and semantics 9), New York/Academic press.  
 1981 (éd.) *Radical pragmatics*, New York, Londres & Toronto/Academic press.

**Cole P. & Morgan J. L.**

- 1975 (éd.) *Speech acts* (Syntax and semantics 3), New York, San Francisco & Londres/Academic press, Harcourt Brace Jovanovich.

**Combella F. M.**

- 1939 « Omitted speech formulas in Homer » *UCPCPh* 12, p. 43–56.  
 1950 « Words that die » *CJ* 46, p. 21–26.

**Connolly J. H., Vismans R. M., Butler C. S. & Gatward R. A.**

- 1997 (éd.) *Discourse and pragmatics in Functional Grammar : selected papers of the 6th International conference on Functional Grammar, held in York, 18–22 August 1994* (Functional Grammar Series 18), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Conrad C. W.**

- 1990 *From epic to lyric : a study in the history of traditional word-order in Greek and Latin poetry* (Harvard dissertations in classics), New York & Londres/Garland.

**Conte M.-E., Giacalone Ramat A. & Ramat P.**

- 1990 (éd.) *Dimensioni della linguistica* (Materiali linguistici 1), Milan/Franco Angeli.

**Couch H. N.**

- 1937 « A prelude to speech in Homer » *TAPhA* 68, p. 129–140.

**Creissels D.**

- 2004 « Les noms nus en hongrois », *Grammaire des formes faibles* (Colloque, Paris, 19 mars 2004).

**Crespo E., de la Villa J. & Revuelta A. R.**

2006 (éd.) *Word classes and related topics in ancient Greek. Proceedings of the conference on "Greek syntax and word classes" held in Madrid on 18-21, June 2003* (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, 117), Louvain-la-Neuve/Peeters.

**Crespo E. & García-Ramón J.-L.**

1997 (éd.) *Berthold Delbrück y la sintaxis indoeuropea hoy : actas del Coloquio de la Indogermanische Gesellschaft (Madrid, 21-24 de septiembre de 1994)*, Madrid & Wiesbaden/Ediciones de la UAM ; Ludwig Reichert Verlag.

**Crielaard J. P.**

1995 (éd.) *Homeric questions : essays in philology, ancient history and archaeology, including the papers of a conference organized by the Netherlands Institute at Athens, 15 May 1993* (Stichting Archeologische School der Nederlanden te Athene 2), Amsterdam/J.-C. Gieben.

**Culicover P. W. & McNally L.**

1998 (éd.) *The limits of syntax* (Syntax and semantics 29), San Diego, Londres, Boston/Academic press.

**Culioli A.**

1991-1999 Pour une linguistique de l'énonciation : 1. Opérations et représentations, 2. Formalisation et opérations de repérage, 3. Domaine notionnel (L'homme dans la langue), Gap/Éditions Ophrys.

**Cunliffe R. J.**

1963 *A lexicon of the Homeric dialect*, 22<sup>e</sup> éd., Norman/University of Oklahoma press (publ. orig. 1924).

**Cuzzolin P., Putzu I. & Ramat P.**

2006 « The Indo-European adverb in diachronic and typological perspective » *IF* 2006, p. 1-38.

**Danek G. & Hagel S.**

1995 « Homer-Singen » *WHB* 37, p. 5-20.

**Dars J.**

1978 « Introduction » in Shi Nai'an & Luo Guanzhong 1978, p. xxxv-cxlvii.

**Dars J. & Chan H.**

2001 (éd.) *Comment lire un roman chinois : anthologie de préfaces et commentaires aux anciennes œuvres de fiction*, Arles/Picquier.

**Davidson M.**

1997-1998 « Object position in Herodotus » *Glotta* 74, p. 146-158.

**Dayal V.**

2007 « Hindi pseudo incorporation », <<http://www.rci.rutgers.edu/~dayal/Pincorp-07.pdf>>

**de Angelis A.**

2004 « Forme di "tmesi" nel greco omerico, la legge di Wackernagel, e un caso di rianalisi sintattica » in G. Rocca (éd.) 2004, p. 179-214.

**de Bie J.**

1970 « Recherche sur la syntaxe et l'ordre des mots en grec » *RELO* 1970.1, p. 17-27.

**de Boel G.**

2008 « The genesis of clitic doubling from Ancient to Medieval Greek » in D. Kallulli & L. Tasmowski (éd.) 2008, p. 89-103.

**de Foucault J. A.**

1964 « L'hyperbate du verbe » *RPh* 38, p. 59-69.

**de Groot C.**

1981 « Sentence intertwining in Hungarian » in A. M. Bolkestein et al. (éd.) 1981, p. 41-62.

**de Groot C. & Hengeveld K.**

2005 (éd.) *Morphosyntactic expression in Functional Grammar* (Functional Grammar Series 27), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**de Jong I. J. F.**

2001 *A narratological commentary on the Odyssey*, Cambridge/Cambridge University Press.

- 2004 *Narrators and focalizers: the presentation of the story in the Iliad* (Bristol classical paperbacks), 2<sup>e</sup> édition, Londres/Bristol Classical Press (publ. orig. 1987).

**de Jonge C. C.**

- 2001 « Natura artis magistra. Ancient rhetoricians, grammarians and philosophers on natural word order » in T. van der Wouden & H. Broekhuis (éd.) 2001, p. 159–166.  
 2005 « Dionysius of Halicarnassus and the method of metathesis » *CQ* 55.2, p. 463–480.  
 2007 « From Demetrius to Dik: ancient and modern views on Greek and Latin word order » in R. J. Allan & M. Buijs (éd.) 2007, p. 211–232.

**de Lamberterie C.**

- 1990 *Les adjectifs grecs en -ύς: sémantique et comparaison*, vol. 1–2 (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, 54–55), Louvain-la-Neuve/Peeters.  
 1996 « Milman Parry et Antoine Meillet » in F. Létoublon & H. J. M. Dik (éd.) 1996, p. 9–22.  
 2005–2007 « L'augment dans le texte arménien de l'Évangile » *Revue des études arméniennes* 30, p. 31–57.

**de Martino F.**

- 1977 « “Chi colpirà l'irrequieta colomba...” (L'intervento di Achille per la gara dell'arco) » *Belfagor* 32, p. 207–210.

**[DMic] Aura Jorro F. & Rodríguez Adrados F.**

- 1985–1993 *Diccionario micénico* (Diccionario griego-español, anejo 1–2), Madrid/Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto de filología.

**Deger-Jalkotzy S., Hiller S. & Panagl O.**

- 1999 (éd.) *Floreat studia mycenaea. Akten des X. Internationalen Mykenologischen Colloquiums in Salzburg vom 1.–5. Mai 1995* (Denkschriften der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse 274.1–2 [Veröffentlichungen der Mykenischen Kommission 18]), Vienne/Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

**del Treppo J.**

- 2008 *La tmèse, contraintes et libertés: étude de la séparabilité du préverbe dans la langue homérique à partir de trois exemples* (Mémoire de Master: Université de Paris-Sorbonne), Paris.

**Denniston J. D.**

- 1954 *The Greek particles*, 2<sup>e</sup> édition, Oxford/Clarendon Press (publ. orig. 1934).

**Denomné J.-M.**

- 1973 « L'ordre des mots dans le discours d'Isée » *RPh* 47, p. 281–295.

**Devine A. M. & Stephens L. D.**

- 1978 « The Greek appositives: toward a linguistically adequate definition of caesura and bridge » *CPh* 73.4, p. 314–328.  
 1994 *The prosody of Greek speech*, New York & Oxford/Oxford University Press.  
 2000 *Discontinuous syntax: hyperbaton in Greek*, Oxford & New York/Oxford University Press.  
 2006 *Latin word order: structured meaning and information*, Oxford & New York/Oxford University Press.

**di Benedetto V.**

- 1987 « Formularità interna e paragoni nell'Iliade » *RFIC* 115, p. 257–287.

**Dickey E.**

- 1996 *Greek forms of address: from Herodotus to Lucian* (Oxford classical monographs), Oxford/Oxford University Press.

**Dik H. J. M.**

- 1995 *Word order in ancient Greek: a pragmatic account of word order variation in Herodotus* (Amsterdam studies in classical philology 5), Amsterdam/J.-C. Gieben.  
 1997 « Interpreting adjective position in Herodotus » in E. J. Bakker (éd.) 1997, p. 55–76.  
 1998 « Words into verse: the localization of some metrical word-types in the iambic trimeter of Sophocles » *ICS* 23, p. 47–84.  
 2001 Compte-rendu de A. M. Devine & L. D. Stephens 2000, *Classical World*, p. 408–409.  
 2003 « On unemphatic 'emphatic' pronouns in Greek: nominative pronouns in Plato and Sophocles » *Mnemosyne* 56.5, p. 535–550.  
 2007 *Word order in Greek tragic dialogue*, Oxford & New York/Oxford University Press.

**Dik S. C.**

- 1997 *The theory of functional grammar. Part 1: The structure of the clause* (Functional Grammar Series 20), 2<sup>e</sup> édition révisée par K. Hengeveld, Berlin & New York/Mouton de Gruyter (publ. orig. 1989).  
 1997 *The theory of functional grammar. Part 2: Complex and derived constructions* (Functional Grammar Series 21), édité par K. Hengeveld, Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Dover K. J.**

- 1960 *Greek word order*, Londres/Bristol Classical Press.  
 1985 « Some types of abnormal word-order in Attic comedy » *CQ* 35.2, p. 324–343.

**Downing L. J.**

- 2004 « The prosody of focus in Bantu languages and the primacy of phrasing », *Tone and intonation in Europe* (Colloque, Santorin, 9–11 septembre 2004).

**Downing P. & Noonan M.**

- 1995 (éd.) *Word order in discourse* (Typological studies in language 30), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Dressler W.**

- 1969 « Eine textsyntaktische Regel der idg. Wortstellung (Zur Anfangstellung des Prädikatverbums) » *ZVS* 83, p. 1–25.

**Dryer M. S.**

- 1995 « Frequency and pragmatically unmarked word order » in P. Downing & M. Noonan (éd.) 1995, p. 105–135.  
 1996 « Focus, pragmatic presupposition, and activated propositions » *Journal of Pragmatics* 26.4, p. 475–523.

**Ducrot O.**

- 1984 *Le dire et le dit* (Propositions), Paris/Les Éditions de Minuit.  
 1991 *Dire et ne pas dire: principes de sémantique linguistique* (Collection Savoir: Sciences), 3<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée, Paris/Hermann (publ. orig. 1972).  
 2009 *Slovenian lectures: introduction to argumentative semantics* (Digitalna knjižnica/Dissertationes 6), Ljubljana/Pedagoški inštitut.

**Duhoux Y.**

- 1975 « L'ordre des mots en mycénien » *Minos* 14.1–2 (1973), p. 123–163.

**Dunkel G. E.**

- 1979 « Preverb repetition » *MSS* 38, p. 41–82.

**Dunn G.**

- 1985 « Ancient Greek word order and the Lehmann hypothesis » *Te Reo* 28, p. 81–94.  
 1988 « Syntactic word order in Herodotean Greek » *Glotta* 66, p. 63–79.  
 1989 « Enclitic pronoun movement and the Ancient Greek sentence accent » *Glotta* 67, p. 1–19.

**É. Kiss K.**

- 1998 « Identificational Focus versus Information Focus » *Language* 74.2, p. 245–273.

**Ebeling H.**

- 1902 « Some statistics on word order in Greek » in *Mélanges Gildersleeve*, p. 229–240.

**Edwards D.**

- 1997 *Discourse and cognition*, Londres, Thousand Oaks, New Delhi/SAGE Publications.

**Edwards M. W.**

- 1966 « Some features of Homeric craftsmanship » *TAPhA* 97, p. 115–179.  
 1969 « On some “answering” expressions in Homer » *CPh* 64, p. 81–87.  
 1970 « Homeric speech introductions » *HSPH* 74, p. 1–36.  
 2002 *Sound, sense, and rhythm: listening to Greek and Latin poetry* (Martin classical lectures, new series), Princeton/Harvard University Press.

**Eichner H. & Rix H.**

- 1990 (éd.) *Sprachwissenschaft und Philologie: Jacob Wackernagel und die Indogermanische heute. Kolloquium der Indogermanische Gesellschaft vom 13. bis 15. Oktober 1988 in Basel, Wiesbaden/L. Reichert.*

**Engberg-Pedersen E., Falster Jakobsen L. & Schack Rasmussen L.**

1994 (éd.) *Function and expression in functional grammar* (Functional Grammar Series 16), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Erguvanlı E. E.**

1984 *The function of word order in Turkish grammar* (University of California publications in linguistics, 106), Berkeley & Los Angeles/University of California Press.

**Erkū F. & Gundel J. K.**

1987 « The pragmatics of indirect anaphors » in J. Verschueren & M. Bertuccelli-Papi (éd.) 1987, p. 533–546.

**Ernst U.**

2003 « Ordo » in G. Ueding (éd.) 2003, vol. 6, p. 416–423.

**Erteschik-Shir N.**

1997 *The dynamics of focus structure* (Cambridge studies in linguistics 84), Cambridge & New York/Cambridge University Press.

2007 *Information structure: the syntax-discourse interface* (Oxford linguistics; Oxford surveys in syntax and morphology 3), Oxford & New York/Oxford University Press.

**Eschenberg A.**

2007 « Polish narrow focus constructions » in C. Lee et al. (éd.) 2007, p. 23–40.

**Faarlund J. T.**

2004 *The syntax of Old Norse: with a survey of the inflectional morphology and a complete bibliography*, Oxford & New York/Oxford University Press.

**Farkas D. F. & de Swart H.**

2003 *The semantics of incorporation*, Stanford/Center for the Study of Language and Information.

**Farmini L.**

1983 « Le regole indoeuropee di accentuazione sintattica e il loro riflesso nel greco miceneo » *AION(ling)* 5, p. 307–323.

**Féry C., Fanselow G. & Krifka M.**

2007 (éd.) *The notions of information structure* (Interdisciplinary Studies on Information Structure 6), Potsdam/Universitätsverlag Potsdam.

**[Festschrift Kretschmer]**

1926 *Festschrift für Universitäts-professor Hofrat Dr. Paul Kretschmer. Beiträge zur griechischen und lateinischen Sprachforschung*, Vienne, Leipzig & New York/Deutscher Verlag für Jugend und Volk.

**Fillmore C. J.**

1997 *Lectures on deixis* (CSLI lecture notes 65), Stanford/CSLI Publications.

**Finkelberg M.**

1986 « Is *ἄλλος ἀφθίτων* a Homeric formula ? » *CQ* 36.1, p. 1–5.

**Firbas J.**

1992 *Functional sentence perspective in written and spoken communication* (Studies in English language), Cambridge & New York/Cambridge University Press.

**Fischer**

1924 « Zur Stellung des Verbuns im Griechischen » *Glotta* 13, p. 189–205.

**Fischer O. C. M. & Nänny M.**

2001 (éd.) *The motivated sign* (Iconicity in language and literature 2), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Floyd E. D.**

1992 « Who and whose are you: an Indo-European poetic formula » *Word* 43, p. 399–409.

**Foley J. M.**

1990 *Traditional oral epic: the Odyssey, Beowulf, and the Serbo-Croatian return song*, Berkeley, Los Angeles & Oxford/University of California Press.

- 1991 *Immanent art: from structure to meaning in traditional oral epic*, Bloomington & Indianapolis/Indiana University Press.
- 1995 « Sixteen moments of silence in Homer » *QUCC* 50, p. 39–59.
- 1996 « Traditional register in South Slavic and Homeric Epic » *TAPhA* 126, p. 11–41.
- 1997 « Traditional signs and Homeric art » in E. J. Bakker & A. Kahane (éd.) 1997, p. 56–82.
- 1999 *Homer's traditional art*, University Park/Pennsylvania State University Press.

**Foley W. A. & Van Valin R. D.**

- 1984 *Functional syntax and universal grammar* (Cambridge studies in linguistics 38), Cambridge/Cambridge University Press.

**Fraenkel E.**

- 1932 « Kolon und Satz: Betrachtungen zur Gliederung des antiken Satzes, I » in E. Fraenkel 1964b, vol. I, p. 73–92.
- 1933 « Kolon und Satz: Betrachtungen zur Gliederung des antiken Satzes, II » in E. Fraenkel 1964b, vol. I, p. 92–130.
- 1964a « Nachträge zu 'Kolon und Satz, II' » in E. Fraenkel 1964b, vol. I, p. 131–139.
- 1964b *Kleine Beiträge zur klassischen Philologie, I: Zur Sprache, zur griechischen Literatur* (Raccolta di studi e testi 95), Rome/Edizioni di storia e letteratura.
- 1965 *Noch einmal Kolon und Satz* (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, 1965, Heft 2), Munich/Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften.

**Fränkel H. F.**

- 1926 « Der kallimachische und der homerische Hexameter » *NAWG* 1926, p. 197–229.
- 1960 *Wege und Formen frühgriechischen Denkens: literarische und philosophiegeschichtliche Studien*, herausgegeben von Frantz Tietze, 2<sup>e</sup> éd., Munich/C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

**Fraser B. L.**

- 1999 *Word order, focus, and clause linking in Greek tragic poetry* (Thèse: Cambridge University), s.l.
- 2001 « The clause start in Ancient Greek: focus and the second position » *Glotta* 77, p. 138–177.
- 2001 « Consider the lilies: prolepsis and the development of complementation » *Glotta* 77, p. 7–37.
- 2002 « Word order in Greek stichic verse: subject, verb, and object » *Glotta* 78, p. 51–101.

**Friberg T.**

- 1982 *New Testament Greek word order in light of discourse considerations* (Thèse: University of Minnesota), s.l.

**Fried M.**

- 1999 « Inherent vs. derived clisis: evidence from Czech proclitics » *Journal of Linguistics* 35, p. 43–64.

**Friedrich P.**

- 1975 *Proto-indo-european syntax: the order of meaningful elements* (Journal of Indo-European Studies Monographs 1), Washington/Institute for the study of man.

**Frisk H.**

- 1932 *Studien zur griechischen Wortstellung* (Göteborgs Högskolas årsskrift, 39.1), Göteborg/Elanders boktryckeri aktiebolag.

**Froidefond C.**

- 1983 (éd.) *Mélanges Édouard Delebecque*, Aix-en-Provence & Marseille/Publications de l'Université de Provence; J. Lafitte.

**Gaeta L. & Luraghi S.**

- 2001 « Gapping in Classical Greek prose » *StudLang* 25.1, p. 89–113.

**García-Ramón J.-L.**

- 1996 « Ordre des mots et formules homériques » in F. Létoublon & H. J. M. Dik (éd.) 1996, p. 117–127.

**Geluykens R.**

- 1987 « Tails (right-dislocations) as a repair mechanism in English conversation » in J. Nuyts & G. de Schutter (éd.) 1987, p. 119–129.

**[GH] Chantraine P.**

- 1988–1997 *Grammaire homérique, Tome 1: Phonétique et morphologie, Tome 2: Syntaxe* (Tradition de l'Humanisme 11.1–2), Paris/Klincksieck (publ. orig. 1953–1958).



**Gippert J.**

- 2004 « Indo-European word order in main and subordinate clauses in diachronic perspective » in T. Krisch et al. (éd.) 2004, vol. 1, p. 148–158.

**Giseke B.**

- 1864 *Homerische Forschungen*, Leipzig/B. G. Teubner.

**Givón T.**

- 1976 « Topic, pronoun, and grammatical agreement » in C. N. Li (éd.) 1976, p. 149–188.  
1984–1990 *Syntax: a functional-typological introduction*, Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Glavičić B.**

- 1968 « O sintaktičkim osobitostima Homerova trećega kolona [*Sur les particularités syntaxiques du troisième colon homérique*] » *ŽAnt* 18, p. 161–198.  
1969 « Homerov treći kolon kao sintaktička cjelina [*Le troisième colon homérique comme unité syntaxique*] » *ŽAnt* 19, p. 175–206.  
1971 « O složenijem redu riječi u Homera [*Sur l'ordre plus complexe des mots dans l'œuvre d'Homère*] » *ŽAnt* 21, p. 443–462.

**Goldberg A. E. & Ackerman F.**

- 2001 « The pragmatics of obligatory adjuncts » *Language* 77.4, p. 798–814.

**Goldstein D. M.**

- 2010 *Wackernagel's law in Fifth-Century Greek* (Thèse : University of California), Berkeley.

**Gonda J.**

- 1958 « On the so-called proleptic accusative in Greek » *Mnemosyne* 11, p. 117–122.  
1958 « 'Prolepsis' of the adjective in Greek and other Ancient Indo-European languages » *Mnemosyne* 11, p. 1–19.  
1959 « A remark on 'periphrastic' constructions in Greek » *Mnemosyne* 12, p. 97–112.

**Good J.**

- 2003 « Clause combining in Chechen » *StudLang* 27.1, p. 113–170.

**Goodell T. D.**

- 1890 « The order of words in Greek » *TAPhA* 21, p. 5–47.

**Greenberg J. H.**

- 1966 *Language universals, with special reference to feature hierarchies* (Janua linguarum, Series minor 59), Paris & La Hague/Mouton.  
1966 (éd.) *Universals of language: report of a conference held at Dobbs Ferry, New York, April 13–15, 1961* (The M.I.T. Press paperback series, 37), Cambridge/Massachusetts institute of technology press (publ. orig. 1963).

**Grice H. P.**

- 1975 « Logic and conversation » in P. Cole & J. L. Morgan (éd.) 1975, p. 41–58.

**Griffith M. & Mastronarde D. J.**

- 1990 (éd.) *Cabinet of the Muses: essays on classical and comparative literature in honor of Thomas G. Rosenmeyer* (Homage series), Atlanta/Scholars Press.

**Gussenhoven C.**

- 1983 « Focus, mode and the nucleus » *Journal of Linguistics* 19, p. 377–417.

**Hagel S.**

- 1994 « Zu der Konstituenten des homerischen Hexameters » WS 107 (Σφαιρός: Hans Schwabl zum 70. Geburtstag gewidmet, Teil 1), p. 77–108.  
2004a « Caesura and melody » in F. Spaltenstein & O. Bianchi (éd.) 2004, p. 11–22.  
2004b « Tables beyond O'Neill » in F. Spaltenstein & O. Bianchi (éd.) 2004, p. 135–215.

**Hainsworth J. B.**

- 1964 « Structure and content in epic formulae: the question of the unique expression » *CQ* 14, p. 155–164.

**Hajdú I.**

- 1989 *Über die Stellung der Enklitika und Quasi-Enklitika bei Pindar und Bakchylides*, Lund/Studentlitteratur.

**Hajnal I.**

- 2004 « Die Tmesis bei Homer und auf den mykenischen Linear B-Tafeln : ein chronologisches Paradox ? » in J. H. W. Penney (éd.) 2004, p. 146–178.

**Halford B. K. & Pilch H.**

- 1990 (éd.) *Syntax gesprochener Sprachen* (ScriptOra 14), Tübingen/Gunter Narr Verlag.

**Halliday M. A. K.**

- 1967 « Notes on transitivity and theme in English » *Journal of Linguistics* 3, p. 37–81 & 199–244.

**Halpern A. L.**

- 1995 *On the placement and morphology of clitics* (Dissertations in linguistics), Stanford/CSLI Publications.  
2001 « Clitics » in A. Spencer & A. M. Zwicky (éd.) 2001, Part I: The Phenomena, p. 101–122.

**Halpern A. L. & Zwicky A. M.**

- 1996 (éd.) *Approaching second : second position clitics and related phenomena* (CSLI lecture notes 61), Stanford/CSLI Publications.

**Hamon P.**

- 1993 *Du descriptif* (Recherches littéraires 7), Paris/Hachette.

**Haug D. T. T.**

- 2002 *Les phases de l'évolution de la langue épique : trois études de linguistique homérique* (Hypomnemata : Untersuchungen zur Antike und zu ihrem Nachleben, 142), Göttingen/Vandenhoeck & Ruprecht.  
2008 « The detection of word order freezing in old Indo-European languages : questions of unidirectionality », *New reflections on Grammaticalization 4* (Colloque, Université de Louvain, 16 juillet 2008).  
2009 « Does Homeric Greek have prepositions ? Or local adverbs ? (And what's the difference anyway ?) » in V. Bubeník et al. (éd.) 2009, p. 103–120.

**Havers W.**

- 1925 « Der sog. ‚nominativus pendens‘ » *IF* 43, p. 207–257.  
1928 « Zur Syntax des Nominativs » *Glotta* 16, p. 94–127.

**Hedin B. E.**

- 2000 *The phonological and syntactic conditioning of elision in Greek* (Thèse : Stanford University), s.l.

**Heinz S. & Wandruszka U.**

- 1982 (éd.) *Fakten und Theorien : Beiträge zur romanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft. Festschrift für Helmut Stimm zum 65. Geburtstag* (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 191), Tübingen/Gunter Narr Verlag.

**Helasvuoto M.-L.**

- 2001 *Syntax in the making : the emergence of syntactic units in Finnish conversation* (Studies in discourse and grammar 9), Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.

**Hengeveld K. & Mackenzie J. L.**

- 2008 *Functional discourse grammar : a typologically-based theory of language structure*, Oxford & New York/Oxford University Press.

**Herring S. C. & Paolillo J. C.**

- 1995 « Focus position in SOV languages » in P. Downing & M. Noonan (éd.) 1995, p. 163–198.

**Herring S. C., van Reenen P. & Schøsler L.**

- 2000 (éd.) *Textual parameters in older languages* (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science, series IV : Current issues in linguistic theory 195), Amsterdam & Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.

**Higbie C.**

- 1990 *Measure and music : enjambement and sentence structure in the Iliad*, Oxford/Clarendon Press.

**Hill V.**

- 2004 « On left periphery and focus » in O. M. Tomić (éd.) 2004, p. 339–354.

**Himmelmann N. P. & Schultze-Berndt E.**

- 2005 « Issues in the syntax and semantics of participant-oriented adjuncts » in N. P. Himmelmann & E. Schultze-Berndt (éd.) 2005, p. 1–67.

2005 (éd.) *Secondary predication and adverbial modification: the typology of depictives* (Oxford linguistics), Oxford/Oxford University Press.

**Hock H. H.**

- 1992 « What's a nice word like you doing in a place like this ? Syntax vs. phonological form » *SLS* 22, p. 39–87.  
 1996 « Who's on first : toward a prosodic account of P2 clitics » in A. L. Halpern & A. M. Zwicky (éd.) 1996, p. 199–270.  
 2000 « Genre, discourse and syntax in early Indo-European, with emphasis on Sanskrit » in S. C. Herring et al. (éd.) 2000, p. 163–195.

**Holland G. B.**

- 1980 *Problems of word order change in selected Indo-European languages* (Thèse : University of California), Berkeley.

**Holoka J. P.**

- 1983 « 'Looking darkly' (ὑπόδρα ἰδών) : reflections on status and decorum in Homer » *TAPhA* 113, p. 1–16.

**Horrocks G. C.**

- 1981 *Space and time in Homer: prepositional and adverbial particles in the Greek Epic* (Monographs in classical studies), New York/Arno Press.

**Houben J. L.**

- 1977 « Word-order change and subordination in Homeric Greek » *JIES* 5, p. 1–8.

**Huang Y.**

- 1994 *The syntax and pragmatics of anaphora: a study with special reference to Chinese* (Cambridge studies in linguistics 70), Cambridge/Cambridge University Press.

**Hyman L. M.**

- 1999 « Interaction between focus and tone in Bantu » in G. Rebuschi & L. Tuller (éd.) 1999, p. 151–177.

**Imbert C.**

- 2008 *Dynamique des systèmes et motivations fonctionnelles dans l'encodage de la trajectoire: description typologique du grec homérique et du vieil-anglais* (Thèse : Université Lumière Lyon 2), s.l.

**Isebaert L. & Lebrun R.**

- 1998 (éd.) *Quaestiones Homericae: acta colloquii Namurcensis, habiti diebus 7-9 mensis Septembris anni 1995* (Collection d'études classiques 9), Louvain & Namur/Peeters; Société des études classiques.

**İşsever S.**

- 2003 « Information structure in Turkish : the word order-prosody interface » *Lingua* 113.11, p. 1025–1053.

**Iwasaki S. & Tao H.**

- 1993 « A comparative study of the structure of the intonation unit in English, Japanese, and Mandarin Chinese », *Annual Meeting of the Linguistic Society of America* (Colloque : Los Angeles, 9 janvier 1993).

**Jacobs J.**

- 1992 (éd.) *Informationsstruktur und Grammatik* (Linguistische Berichte, Sonderheft 4), Opladen/Westdeutscher Verlag.  
 2001 « The dimensions of topic-comment » *Linguistics* 39, p. 641–681.

**Janse M.**

- 1991 « La phrase segmentée en grec ancien : le témoignage des enclitiques » *BSL* 86.1, p. xiv–xvi.  
 1994 « L'ordre des mots dans les langues classiques : bibliographie des années 1939-1993 » in *L'ordre des mots*, p. 187–211.  
 2008 « Clitic doubling from Ancient to Asia Minor Greek » in D. Kallulli & L. Tasmowski (éd.) 2008, p. 165–202.

**Jin S.**

- 2001 « Préface à la cinquième œuvre de génie, le *Shui-hu-zhuan* de Shi Nai'an » in J. Dars & H. Chan (éd.) 2001, p. 77–85 (publ. orig. 1644).

**Jones-Bley K., della Volpe A., Huld M. E. & Robbins Dexter M.**

- 2008 (éd.) *Proceedings of the nineteenth annual UCLA Indo-European conference, Los Angeles, November 2-3, 2007: selected papers* (Journal of Indo-European studies monograph series, 54), Washington/Institute for the Study of Man.

**Kahane A.**

- 1994 *The interpretation of order: a study in the poetics of Homeric repetition* (Oxford classical monographs), Oxford/Oxford University Press.
- 1996 « The semantics of performance: a case study of proper-name vocatives in Homer » in F. Létoublon & H. J. M. Dik (éd.) 1996, p. 251–262.
- 1997 « Hexameter progression and the Homeric hero's solitary state » in E. J. Bakker & A. Kahane (éd.) 1997, p. 110–137.

**Kahn C. H.**

- 1973 *The verb 'be' and its synonyms: philosophical and grammatical studies. Part VI: The verb 'be' in Ancient Greek* (Foundations of language supplementary series 16), Dordrecht & Boston/D. Reidel Publishing Company.

**Kakridis I. T.**

- 1976 « Ανακόλουθον σχῆμα » *WS* 10, p. 36–47.

**Källgren G. & Prince E.**

- 1989 « Swedish VP-topicalization and Yiddish verb-topicalization » *Nordic journal of linguistics* 12.1, p. 47–58.

**Kallulli D. & Tasmowski L.**

- 2008 (éd.) *Clitic doubling in the Balkan languages* (Linguistik Aktuell/Linguistics Today 130), Amsterdam & Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.

**Kanerva J. M.**

- 1990 *Focus and phrasing in Chicheŵa phonology* (Outstanding dissertations in linguistics), New York/Garland.

**Karali M.**

- 1991 *Aspects of Delphic word order* (Thèse: University of Oxford), Oxford.

**Kazazis J. N. & Rengakos A.**

- 1999 (éd.) *Euphrosyne: studies in ancient epic and its legacy in honor of Dimitris N. Maronitis*, Stuttgart/Franz Steiner Verlag.

**Keenan E. L.**

- 1976 « Towards a universal definition of «subject» » in C. N. Li (éd.) 1976, p. 303–333.

**Kelly A.**

- 2007 *A referential commentary and lexicon to Homer, Iliad VIII* (Oxford classical monographs), Oxford/Oxford University Press.
- 2008 « The Babylonian captivity of Homer: the case of the Διοσ Ἀπάτη » *RhM* 151.3, p. 259–304.

**Kenesei I.**

- 1994 « Subordinate clauses » in F. Kiefer & K. É. Kiss (éd.) 1994, p. 275–354.

**[KG] Kühner R. & Gerth B.**

- 1890–1904 *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, Zweiter Teil: Satzlehre*, 3e éd., Hanovre & Leipzig/Hahn'sche Verlags-Buchhandlung (publ. orig. 1835).

**Kieckers E.**

- 1911 *Die Stellung des Verbs im Griechischen und in den verwandten Sprachen* (Untersuchungen zur indogermanischen Sprach und Kulturwissenschaft 2), Strasbourg/K. J. Trübner.

**Kiefer F. & É. Kiss K.**

- 1994 (éd.) *The syntactic structure of Hungarian* (Syntax and semantics 27), San Diego/Academic press.

**Kirk G. S.**

- 1966 « Studies in some technical aspects of Homeric style: I. The structure of the Homeric hexameter » *YCIS* 20, p. 73–152.

**Klavans J. L.**

1985 « The independence of syntax and phonology in cliticization » *Language* 61.1, p. 95–120.

**Komagata N.**

2003 « Information structure in subordinate and subordinate-like clauses » *Journal of Logic, Language and Information* 12.3 [Discourse and Information Structure], p. 301–318.

**Kontra M. & Várdi T.**

1992 (éd.) *Studies in spoken languages : English, German, Finno-Ugric*, Budapest/Linguistics institute of the Hungarian Academy of Sciences.

**Kooij J. & Mous M.**

2002 « Incorporation : a comparison between Iraqw and Dutch » *Linguistics* 40.3, p. 629–645.

**Krapova I.**

2002 « On the Left Periphery of the Bulgarian sentence », *University of Venice Working Papers in Linguistics* 12, <<http://lear.unive.it/bitstream/10278/175/1/2002-4s-Krapova.pdf>>

2004 « Word order in Topic-Focus structures in the Balkan languages » in A. Basciani & A. Tarantino (éd.) 2004, p. 139–161.

**Krarpup P.**

1941 « Beobachtungen zur Typik und Technik einiger homerischer Gesprächsformeln » *C&M* 4, p. 230–247.

**Krifka M.**

1992 « A compositional semantics for multiple focus constructions » in J. Jacobs (éd.) 1992, p. 17–53.

2007 « Basic notions of information structure » in C. Féry et al. (éd.) 2007, p. 13–56.

**Krisch T.**

1990 « Das Wackernagelsche Gesetz aus heutiger Sicht » in H. Eichner & H. Rix (éd.) 1990, p. 64–81.

**Krisch T., Lindener T. & Müller U.**

2004 (éd.) *Analecta homini universali dicata : Arbeiten zur Indogermanistik, Linguistik, Philologie, Politik, Musik und Dichtung. Festschrift für Oswald Panagl zum 65. Geburtstag* (Stuttgarter Arbeiten zur Germanistik 421), Stuttgart/H. D. Heinz Akademischer Verlag.

**Krischer T.**

1971 *Formale Konventionen der homerischen Epik* (Zetemata : Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft Heft 56), Munich/C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

**Kroon C. H. M.**

1995 *Discourse particles in Latin : a study of nam, enim, autem, vero and at* (Amsterdam studies in classical philology 4), Amsterdam/J.-C. Gieben.

**Kuno S.**

1972 « Functional sentence perspective : a case study from Japanese and English » *Linguistic Inquiry* 3.2, p. 299–320.

1976 « Subject, theme and the speaker's empathy : a reexamination of relativization phenomena » in C. N. Li (éd.) 1976, p. 417–444.

**Kurebito M.**

2004 « Incorporation as a linguistic identity in Koryak » *Senri ethnological studies* 66, p. 279–291.

**Kwong I. S. C.**

2005 *The word order of the Gospel of Luke : its foregrounded messages* (Library of New Testament Studies, 298 : Studies in New Testament Greek 12), Londres/T&T Clark.

**[L'ordre des mots]**

1994 *L'ordre des mots : problèmes théoriques et applications. Table ronde, septième colloque international de linguistique latine, Jérusalem, 18–24 avril 1993* (TEMA : Techniques et méthodologies modernes appliquées à l'antiquité, 1994.1), Paris/LITALA, Université Paris 7.

**La Roche J.**

1867 « Die Stellung des attributiven und appositiven Adjectivs bei Homer » *WS* 19, p. 161–188.

**Lambrecht K.**

- 1981 *Topic, antitopic and verbal agreement in non-standard French* (Pragmatics & Beyond II.6), Amsterdam/John Benjamins Publishing Company.
- 1994 *Information structure and sentence form: topic, focus, and the mental representations of discourse referents* (Cambridge studies in linguistics 71), Cambridge & New York/Cambridge University Press.
- 1995 « The pragmatics of case: on the relationship between semantic, grammatical, and pragmatic roles in English and French » in M. Shibatani & S. A. Thompson (éd.) 1995, p. 145–190.
- 2000 « Prédication seconde et structure informationnelle: la relative de perception comme construction pré-sentative » *Langue française* 127, p. 49–66.
- 2000 « When subjects behave like objects: an analysis of the merging of s and o in sentence focus constructions across languages » *StudLang* 24.3, p. 611–682.

**Lambrecht K. & Michaelis L. A.**

- 1998 « Sentence accent in information questions: default and projection » *L&P* 21.5, p. 477–544.

**Lanérés N.**

- 1994a « La phrase nominale en grec: nouvelle approche » *BSL* 89.1, p. 229–254.
- 1994b *Les formes de la phrase nominale en grec ancien: étude sur la langue de l'Iliade*, Lille & Paris/Université Charles de Gaulle; Université Denis Diderot.

**Lang M. L.**

- 1984 *Herodotean narrative and discourse* (Martin classical lectures, 28), Cambridge & Londres/Harvard University Press.

**Lasso de la Vega J. S.**

- 1955 *La oración nominal en Homero* (Manueles y anejos de Emerita, 12), Madrid/Instituto Antonio de Nebrija.

**Latacz J.**

- 2002 (éd.) *Homers Ilias Gesamtkommentar auf der Grundlage der Ausgabe von Ameis-Hentze-Cauer* (1868-1913) (Sammlung wissenschaftlicher Commentare), Munich & Leipzig/K. G. Saur Verlag.

**Lauer S.**

- 1959 *Zur Wortstellung bei Pindar* (Thèse: Universität Bern), Winterthur.

**Layton B.**

- 2000 *A Coptic grammar, with chrestomathy and glossary: Sahidic dialect* (Porta linguarum orientium 20), Wiesbaden/Harrassowitz Verlag.

**Lecercle J.-J.**

- 2001 « Of Markov chains and upholstery buttons: “Moi, madame, votre chien...” » in O. C. M. Fischer & M. Nänny (éd.) 2001, p. 289–302.

**Lee C.**

- 2003 « Contrastive Topic and/or Contrastive Focus » in W. T. McClure (éd.) 2003, vol. 12, p. 1–13.
- 2007 « Contrastive (predicate) topic, intonation, and scalar meanings » in C. Lee et al. (éd.) 2007, p. 151–175.

**Lee C., Gordon M. & Büring D.**

- 2007 (éd.) *Topic and focus: cross-linguistic perspectives on meaning and intonation* (Studies in Linguistics and Philosophy 82), Dordrecht/Springer-Verlag.

**Lehmann W. P.**

- 1974 *Proto-Indo-European Syntax*, Austin/University of Texas Press.

**Lenertová D. & Junghanns U.**

- 2007 « Wide focus interpretation with fronted focus exponents in Czech » in K. Schwabe & S. Winkler (éd.) 2007, p. 357–373.

**Létoublon F.**

- 1985 *Il allait, pareil à la nuit. Les verbes de mouvement en grec: supplétisme et aspect verbal* (Études et commentaires 98), Paris/Klincksieck.
- 1998 « Descriptions dans l'Iliade » in L. Isebaert & R. Lebrun (éd.) 1998, p. 163–186.
- 1998 « Descriptions dans l'Odyssee » in M. Païzi-Apostolopoulou (éd.) 1998.

**Létoublon F. & Dik H. J. M.**

1996 (éd.) *Hommage à Milman Parry: le style formulaire de l'épopée homérique et la théorie de l'oralité poétique*, Amsterdam/J.-C. Gieben.

**Leumann M.**

1950 *Homerische Wörter* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 3), Bâles/F. Reinhardt.

**Levinsohn S. H.**

2000 *Discourse features of New Testament Greek: a coursebook on the information structure of New Testament Greek*, 2<sup>e</sup> édition, Dallas/Summer Institute of Linguistics (publ. orig. 1992).

**Lewis D.**

1979 « Scorekeeping in a language game » in R. Bäuerle et al. (éd.) 1979, p. 172–187.

**[LexHom] Ebeling H., Albracht F., Capelle C., Eberhard A., Eberhard E., Giseke B., Koch V. H., Mutzbaver, C. & Schnorr de Carolsfeld, F.**

1987 *Lexicon Homericum*, Hildesheim, Zurich & New York/Georg Olms Verlag (publ. orig. 1885).

**Li C. N.**

1976 (éd.) *Subject and topic*, New York, San Francisco & Londres/Academic press.

**Li C. N. & Thompson S. A.**

1976 « Subject and topic: a new typology of language » in C. N. Li (éd.) 1976, p. 457–489.

**Liberman A.**

1990 « "Afterthought" as a feature of Old Icelandic syntax » in B. K. Halford & H. Pilch (éd.) 1990, p. 45–60.

**Liddell H. G. & Scott R.**

1940 *A Greek–English Lexicon, revised and augmented throughout by Sir Henry Stuart Jones with the assistance of Roderick McKenzie*, Oxford/Clarendon Press.

**Lindhamer L.**

1908 *Zur Wortstellung im Griechischen: eine Untersuchung über die Spaltung syntaktisch eng zusammengehöriger Glieder durch das Verbum* (Thèse: Munich), Borna-Leipzig.

**Loepfe A.**

1940 *Die Wortstellung im griechischen Sprechsatz, erklärt an Stücken aus Platon und Menander*, Fribourg/Paulusdruckerei.

**Lord A. B.**

2000 *The singer of tales* (Harvard Studies in Comparative Literature, 24), 2<sup>e</sup> édition, Cambridge & Londres/Harvard University Press (publ. orig. 1960).

**Lühr R.**

2008 « Information structure in Ancient Greek » in A. Steube (éd.) 2008, p. 487–512.

**Lunt H. G.**

1964 (éd.) *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists, Cambridge, Mass., August 27–31, 1962* (Janua linguarum. Séries maior 12), La Hague/Mouton.

**Luraghi S.**

1990 « Osservazione sulla Legge di Wackernagel e la posizione del verbo nelle lingue indoeuropee » in M.-E. Conte et al. (éd.) 1990, p. 239.

1995 « The pragmatics of verb initial sentences in some ancient Indo-European languages » in P. Downing & M. Noonan (éd.) 1995, p. 355–386.

2003 « Definite referential null objects in Ancient Greek » *IF* 108, p. 167–194.

**Lyons J.**

1970 *Linguistique générale: introduction à la linguistique théorique*, traduit par D. Robinson et F. Dubois-Charlier (Langue et langage 10), Paris/Larousse (publ. orig. 1968).

**MacDonald L.**

1990 *A grammar of Tauya* (Mouton Grammar Library 6), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Mackenzie J. L.**

2000 « First things first: towards an incremental Functional Grammar » *Acta linguistica Hafniensia* 32, p. 23–44.

**Mackenzie J. L. & Gómez-González M. d. I. Á.**

2004 (éd.) *A new architecture for Functional Grammar* (Functional Grammar Series 24), Berlin & New York/Mouton de Gruyter.

**Manandise E.**

1988 *Evidence from Basque for a new theory of grammar* (Outstanding dissertations in linguistics), New York/Garland.

**Markovic D.**

2006 « Hyperbaton in the Greek literary sentence » *GRBS* 46.2, p. 127–146.

**Marshall M. H. B.**

1987 *Verbs, nouns, and postpositives in Attic prose* (Scottish classical studies 3), Édimbourg/Scottish Academic Press.

**Martin R. P.**

1989 *The language of heroes: speech and performance in the Iliad* (Myth and poetics), Ithaca/Cornell University Press.

**Massam D.**

2001 « Pseudo noun incorporation in Niuean » *Natural Language and Linguistic Theory* 19.1, p. 153–197.

2009 « Noun incorporation: essentials and extensions » *Language and Linguistics Compass* 3.4, p. 1076–1096.

**Matić D.**

2003 « Topic, focus, and discourse structure: ancient Greek word order » *StudLang* 27.3, p. 573–633.

2003 *Topics, presuppositions, and theticity: an empirical study of verb-subject clauses in Albanian, Greek, and Serbo-Croat* (Thèse: Universität zu Köln), s.l.

**Matisoff J. A.**

1973 *The grammar of Lahu* (University of California publications. Linguistics 75), Berkeley/University of California Press.

**Matras Y.**

1995 « Connective (VS) order in Romani » in Y. Matras & H.-J. Sasse (éd.) 1995, p. 189–203.

**Matras Y. & Sasse H.-J.**

1995 (éd.) *Verb-subject order and theticity in European languages* (Sprachtypologie und Universalienforschung 48.1–2), Berlin/Akademie Verlag.

**Matsumoto K.**

2003 *Intonation Units in Japanese conversation: syntactic, informational and functional structures* (Studies in Language Companion Series 65), Amsterdam & Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.

**Maurach G.**

1988 « Pindarische Gliederungszeichen » *Eos* 76, p. 217–235.

**Mauss M.**

1923–1924 « Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » *L'année sociologique* 1, p. 30–186.

**McClure W. T.**

2003 (éd.) *Japanese/Korean Linguistics* (Stanford Monographs in Linguistics 12), Stanford & Bristol/CSLI Publications; University Presses Marketing.

**McCone K.**

1997 « Delbrück's model of PIE word order and the Celtic evidence » in E. Crespo & J.-L. García-Ramón (éd.) 1997, p. 363–369.

**Meigret L.**

1970 *Le Tretté de la grammaire française*, nach der einzigen pariser Ausgabe (1550) neu herausgegeben von Wendelin Foerster (Sammlung Französischer Neudrucke), Genève/Slatkine Reprints (publ. orig. 1888).



**Meillet A. & Vendryes J.**

- 1963 *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 3<sup>e</sup> édition, Paris/Honoré Champion (publ. orig. 1924).

**[Mélanges Gildersleeve]**

- 1902 *Studies in honor of Basil L. Gildersleeve*, Baltimore/John Hopkins Press.

**Merchant J.**

- 2008 « Spurious coordination in Vlach multiple wh-fronting », *Mid-America Linguistics Conference* (Coloque : University of Kansas, 26–28 octobre 2008).

**Milner J.-C.**

- 1980 « La prolepse en grec ancien » *Lalies* 1, p. 39–52.

**Minchin E.**

- 2001 *Homer and the resources of memory: some applications of cognitive theory to the Iliad and the Odyssey*, Oxford/Oxford University Press.

**Mithun M.**

- 1984 « The evolution of noun incorporation » *Language* 60.4, p. 847–894.  
 1986 « On the nature of noun incorporation » *Language* 62.1, p. 32–37.  
 1987 « Is basic word order universal ? » in R. S. Tomlin (éd.) 1987, p. 281–328.

**Molnár V.**

- 2003 « Contrast from a contrastive perspective » *Journal of Logic, Language and Information* 12.3 [Discourse and Information Structure], p. 99–114.

**Monro D. B.**

- 1986 *A grammar of the Homeric dialect* (Clarendon Press series), 2<sup>e</sup> édition, Hildesheim, Zürich & New York/Georg Olms Verlag (publ. orig. 1891).

**Monticelli D., Pajusalu R. & Treikelder A.**

- 2005 (éd.) *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa : regards multidisciplinaires sur la deixis = From utterance to uttering and vice versa : multidisciplinary views on deixis = Lausungist lausumiseni ja vastupidi : multidistsiplinaarsed vaated deiksisele* (Studia romanica Tartuensia IVb), Tartu/Tartu University Press.

**Moorhouse A. C.**

- 1959 *Studies in the Greek negatives*, Cardiff/University of Wales Press.

**Morel M.-A. & Danon-Boileau L.**

- 1998 *Grammaire de l'intonation : l'exemple du français* (Bibliothèque de faits de langues), Paris/Éditions Ophrys.

**Morin P.**

- 1961 « Preferential treatment of words in the Greek clause » *TAPhA* 92, p. 358–371.

**Morocho Gayo G.**

- 1985 (éd.) *Estudios de prosa griega*, Léon/Universidad de Léon.  
 1985 « Prosa griega y orden de palabras : una aproximación » in G. Morocho Gayo (éd.) 1985, p. 141–177.

**Moutaouakil A.**

- 1989 *Pragmatic functions in a functional grammar of Arabic* (Functional Grammar Series 8), Dordrecht/Mouton de Gruyter.

**Müller D.**

- 1980 *Satzbau, Satzgliederung und Satzverbindung in der Prosa Herodots* (Beiträge zur klassischen Philologie 116), Meisenheim-am-Glan/A. Hain.

**Munitz M. K. & Unger P. K.**

- 1974 (éd.) *Semantics and philosophy*, New York/New York University Press.

**Muños Valle I.**

- 1971 « Las modificaciones del hipérbaton en los poemas homéricos » *CFC* 2, p. 165–186.

**Nagase M.**

- 1985 « A computer-assisted study of word order in Plato's prose style » *Bulletin of the Association for Literary and Linguistic Computing* 13.2, p. 43–46.

**Nagler M. N.**

- 1967 « Towards a generative view of the oral formula » *TAPhA* 98, p. 269–311.  
 1974 *Spontaneity and tradition : a study in the oral art of Homer*, Berkeley, Los Angeles & Londres/University of California Press.  
 1990 « Ethical anxiety and artistic inconsistency : the case of oral epic » in M. Griffith & D. J. Mastronarde (éd.) 1990, p. 225–239.

**Nagy G.**

- 1974 *Comparative studies in Greek and Indic meter* (Harvard Studies in Comparative Literature, 33), Cambridge/Harvard University Press.  
 1983 « Sēma and Nōesis : some illustrations » *Arethusa* 16, p. 35–55.

**Nespor M. & Vogel I.**

- 1986 *Prosodic phonology* (Studies in generative grammar 28), Dordrecht & Riverton/Foris Publications.

**Neuberger-Donath R.**

- 1989 « Ein Beitrag zum Problem der Wortstellung in Homer » in *Proceedings of the sixth annual meeting*, p. xxviii–xxx.  
 2004 « Adverb, Präposition, Präverb in der Sprache Homers » *WS* 117, p. 5–14.

**Nichols J. & Woodbury A. C.**

- 1985 (éd.) *Grammar inside and outside the clause : some approaches to theory from the field*, Cambridge ; New York/Cambridge University Press.

**Nikolaeva I.**

- 2001 « Secondary topic as a relation in information structure » *Linguistics* 39.1, p. 1–49.

**Nuyts J. & de Schutter G.**

- 1987 (éd.) *Getting one's words into line : on word order and functional grammar* (Functional Grammar Series 5), Dordrecht/Mouton de Gruyter.

**O'Neill E. G., Jr.**

- 1942 « The localization of metrical word-types in the Greek hexameter : Homer, Hesiod, and the Alexandrians » *YCLS* 8, p. 105–178.

**Oh C.**

- 2007 *Topic and focus constructions in Korean* (Thèse : University of Texas at Austin), Austin.

**Onea Gáspár E.**

- 2007 « Exhaustivity, focus and incorporation in Hungarian » in M. Aloni et al. (éd.) 2007, p. 169–174.

**Öztürk B.**

- 2005 *Case, referentiality and phrase structure* (Linguistik Aktuell/Linguistics Today 77), Amsterdam & Philadelphia/John Benjamins Publishing Company.  
 2009 « Incorporating agents » *Lingua* 119.2, p. 334–358.

**Païzi-Apostolopoulou M.**

- 1998 (éd.) *Homerica : proceedings of the 8th International symposium on the Odyssey (1–5 September 1996) = Ομηρικά : από τα πρακτικά του Η' Συνεδρίου για την Οδύσσεια (1–5 Σεπτεμβρίου 1996), Ithaque/Κέντρο Οδυσσειακών Σπουδών.*

**Päll J.**

- 2005 « Deixis and word order in Greek lyric poetry » in D. Monticelli et al. (éd.) 2005, vol. 2, p. 329–346.  
 2007 *Form, style and syntax : towards a statistical analysis of Greek prose rhythm, on the example of Helen's encomium by Gorgias* (Thèse : Tartu Ülikool), Tartu.

**Palm J.**

- 1960 *Zur Funktion und Stellung des attributiven Demonstrativums im Griechischen*, Lund/Gleerup.

**Panagl O.**

- 1973 « Eine Wortstellungsopposition im Mykenischen » *ACD* 9, p. 3–14.

- 1979 « Textual features in the Linear B tablets » in E. Risch & H. Mühlestein (éd.) 1979, p. 313–322.
- Panhuis D.**  
1984 « Prolepsis in Greek as a discourse strategy » *Glotta* 62, p. 26–39.
- Parry A. M.**  
1972 « Language and characterization in Homer » *HSPH* 76, p. 1–22.
- Parry M.**  
1928 *L'épithète traditionnelle dans Homère : essai sur un problème de style homérique*, Paris/Les Belles Lettres.  
1929 « The distinctive character of enjambement in Homeric verse » in M. Parry 1971, p. 251–265.  
1971 *The making of Homeric verse : the collected papers of Milman Parry*, Oxford/Clarendon Press.
- Payne D. L.**  
1992 (éd.) *Pragmatics of word order flexibility* (Typological studies in language 22), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.  
1996 *The pragmatics of word order : typological dimensions of verb initial languages* (Empirical approaches to language typology 7), Berlin & New York/Walter de Gruyter.
- Penney J. H. W.**  
2004 (éd.) *Indo-European perspectives : studies in honour of Anna Morpurgo Davies* (Oxford linguistics), Oxford/Oxford University Press.
- Perceau S.**  
2005 « L'un chante, l'autre pas : retour sur la phorminx d'Achille » *Gaia* 9, p. 65–85.
- Petit D.**  
2007 « L'anastrophe verbale en grec archaïque : entre syntaxe et poétique » in A. Blanc & E. Dupraz (éd.) 2007, p. 191–214.
- Pitavy J.-C.**  
2006 « Au sujet du pronom sujet : ἐγώ et la liberté du locuteur en grec » in J.-L. Breuil et al. (éd.) 2006, p. 227–242.
- Plaks A. H.**  
1980 « *Shui-hu Chuan* and the Sixteenth-Century novel form : an interpretive reappraisal » *Chinese Literature : Essays, Articles, Reviews* 2.1, p. 3–53.
- Polanyi L. & Scha R. J. H.**  
1983 « The syntax of discourse » *Text* 3.3, p. 261–270.
- Pompeo F.**  
2002 *Dall'avverbio localistico alla preposizione in Omero* (Biblioteca di ricerche linguistiche e filologiche 53), Rome/Editrice « Il Calamo ».
- Porter H. N.**  
1951 « The early Greek hexameter » *YCLS* 12, p. 1–63.
- Portner P.**  
2007 « Instructions for interpretation as separate performatives » in K. Schwabe & S. Winkler (éd.) 2007, p. 407–425.
- Portner P. & Yabushita K.**  
1998 « The semantics and pragmatics of topic phrases » *L&P* 21, p. 117–157.
- Prier R.**  
1978 « Σήμα and the symbolic nature of Presocratic thought » *QUCC* 29, p. 91–101.
- Priestley J. M.**  
2009 « Tmesis in Herodotus » *Glotta* 85, p. 119–178.
- Prince E.**  
1981 « Toward a taxonomy of given-new information » in P. Cole (éd.) 1981, p. 223–255.
- Privitera G. A.**  
2007 « Negazione, participio, verbo finito : Pind. Nem. 7.2-4 » *Prometheus* 33.3, p. 193–197.

**Probert P.**

- 2006 *Ancient Greek accentuation: synchronic patterns, frequency effects, and prehistory* (Oxford classical monographs), Oxford/Oxford University Press.
- 2008 « Mycenaean *o-* is accusative; *jo-* is nominative » *Glotta* 84, p. 127–168.

**[Proceedings of the sixth annual meeting]**

- 1989 *Proceedings of the sixth annual meeting* (Studia Societatis Linguisticae Europaeae Sodalicii Israelensis), Jérusalem/The Society.

**Rass H.-J.**

- 1950 *Der Satzanbau: Untersuchungen über eine eigentümliche Wortstellung im Griechischen und Lateinischen* (Thèse: Universität zu Göttingen), Göttingen.

**Rebuschi G. & Tuller L.**

- 1999 (éd.) *The grammar of focus* (Linguistik Aktuell/Linguistics Today 24), Amsterdam; Philadelphia, PA/John Benjamins Publishing Company.

**Reinhard T.**

- 1981 « Pragmatics and linguistics: an analysis of sentence topics » *Philosophica* 27, p. 53–94.

**Revithiadou A.**

- 2003 « Prosodic phrasing and focus in Greek declaratives », *6ο διεθνές συνέδριο Ελληνικής Γλωσσολογίας / 6th International Conference of Greek Linguistics* (Colloque: Rethymno, 18–21 septembre 2003).

**Rialland A. & Robert S.**

- 2001 « The intonational system of Wolof » *Linguistics* 39.5, p. 893–939.

**Riggsby A. M.**

- 1992 « Homeric speech introductions and the theory of Homeric composition » *TAPhA* 122, p. 99–114.

**Rijksbaron A.**

- 1993 « Sur quelques différences entre οὗτος ὁ + substantif, οὗτος δὲ ὁ + substantif, ὁ δὲ + substantif + οὗτος chez Hérodote » *Lalies* 12, p. 119–130.
- 1997 (éd.) *New approaches to Greek particles: proceedings of the colloquium held in Amsterdam, January 4-6, 1996, to honour C. J. Ruijgh on the occasion of his retirement* (Amsterdam studies in classical philology 7), Amsterdam/J.-C. Gieben.

**Rijksbaron A., Mulder H. A. & Wakker G. C.**

- 1988 (éd.) *In the footsteps of Raphael Kühner. Proceedings of the international colloquium in commemoration of the 150th anniversary of the publication of Raphael Kühner's Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, II. Theil, Syntax, Amsterdam, 1986*, Amsterdam/J.-C. Gieben.

**Risch E.**

- 1968 « Die mykenischen Einleitungsformeln » in *Atti e memorie*, vol. 2, p. 686–698.

**Risch E. & Mühlestein H.**

- 1979 (éd.) *Colloquium Mycenaeanum. Actes du sixième colloque international sur les textes mycéniens et égéens tenu à Chaumont-sur-Neuchâtel du 7 au 13 septembre 1975* (Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres 36), Neuchâtel & Genève/Faculté des lettres, Droz.

**Robert S.**

- 2000 « Le verbe wolof ou la grammaticalisation du focus » in B. Caron (éd.) 2000, p. 229–267.

**Rocca G.**

- 2004 (éd.) *Dialetti, dialettismi, generi letterari e funzioni sociali: atti del V Colloquio internazionale di linguistica greca (Milano 12-13 settembre 2002)* (Ελλάδα: collana di storia linguistica della Grecia e del Mediterraneo orientale 1), Alessandria/Edizioni dell'Orso.

**Rosén H. B.**

- 1957 « Die "zweiten" Tempora des Griechischen: zum Prädikatausdruck beim griechischen Verbum » in H. B. Rosén 1982, p. 303–324.
- 1959 « Die Ausdrucksform für "veräußerlichen" und "unveräußerlichen Besitz" im Frühgriechisch (das Funktionsfeld von homer. φίλος) » in H. B. Rosén 1982, p. 325–354.
- 1967 « Strukturalgrammatisches zum Verständnis Homers » *Lingua* 17, p. 317–357 & 375–409.

- 1975 « Gedanken zur Geschichte des griechische Satzbaus » in H. B. Rosén 1982, p. 389–402.  
 1973 « Satzbau und augmentloses historisches Tempus im homerischen Tatsachenbericht » in H. B. Rosén 1982, p. 373–388.  
 1982 *East and West: selected writings in linguistics by Haiim B. Rosén, edited for the occasion of his sixtieth birthday by a group of friends and disciples. Part One: General and Indo-European linguistics*, Munich/Wilhelm Fink Verlag.  
 1984 *Strukturalgrammatische Beiträge zum Verständnis Homers*, 2<sup>e</sup> édition, Amsterdam/Wilhelm Fink Verlag (publ. orig. 1967).  
 1992 « La structure de l'énoncé poétique d'Homère: rythme tonique et rythme syntaxique » *Lalies* 10, p. 329–343.  
 1999 « Der Wirkungsbereich des Wackernagelschen Gesetzes und die Entstehung der Präpositionen » in P. Anreiter & E. Jerem (éd.) 1999, p. 385–396.

**Röttger G.**

- 1965 « Attribut und Prädikativum unter dem Gesichtspunkt von Wortstellung und Satzrhythmus » *Gymnasium* 72, p. 207–227.

**Ruijgh C. J.**

- 1957 *L'élément achéen dans la langue épique* (Bibliotheca classica Vangorcumiana 8), Assen/Van Gorcum.  
 1971 *Autour de « τε épique »: études sur la syntaxe grecque*, Amsterdam/ Adolf M. Hakkert.  
 1990 « La place des enclitiques dans l'ordre des mots chez Homère d'après la loi de Wackernagel » in H. Eichner & H. Rix (éd.) 1990, p. 213–233.  
 1995 « D'Homère aux origines proto-mycéniennes de la tradition épique » in J. P. Crielaard (éd.) 1995, p. 97–125.

**Ruppenhofer J., Chang S. S. & Liaw L.**

- 2000 (éd.) *The proceedings of the twenty-fifth annual meeting of the Berkeley Linguistic Society, February 13–15, 1999*, Berkeley/Berkeley Linguistic Society.

**Russo J. A.**

- 1966 « The structural formula in Homeric verse » *YCLS* 20, p. 219–240.  
 1994 « Homer's style: nonformulaic features of an oral aesthetic » *Oral Tradition* 9.2, p. 371–389.

**Rydbeck L.**

- 1969 « Bemerkungen zu Periphrasen mit εἶναι + Präsens Partizip bei Herodot und in der Koine » *Glotta* 47, p. 186–200.

**Sapir E.**

- 1911 « The problem of noun incorporation in American languages » *American Anthropologist* 13.2, p. 250–282.

**Sasse H.-J.**

- 1982 « Subjektprominenz » in S. Heinz & U. Wandruszka (éd.) 1982, p. 267–286.

**Saussure F. d.**

- 1985 *Cours de linguistique générale* (Bibliothèque scientifique), 2<sup>e</sup> édition, Paris/Éditions Payot (publ. orig. 1915).  
 2002 *Écrits de linguistique générale* (Bibliothèque de Philosophie), Paris/Gallimard.

**Schank R. C.**

- 1982 *Dynamic memory: a theory of reminding and learning in computers and people*, Cambridge/Cambridge University Press.

**Schank R. C. & Abelson R.**

- 1977 *Scripts, plans, goals and understanding*, Hillsdale/Erlbaum.

**Scheid-Tissinier É.**

- 1994 *Les usages du don chez Homère: vocabulaire et pratiques* (Travaux & Mémoires. « Études anciennes » 11), Nancy/Presses universitaires de Nancy.

**Schnayder G.**

- 1966 « Hyperbaton Xenophontis exemplo illustratur » *Eos* 56, p. 57–58.

**Schroeder C.**

- 1995 « Post-predicate arguments in Turkish » in Y. Matras & H.-J. Sasse (éd.) 1995, p. 204–218.

**Schwabe K. & Winkler S.**

2007 (éd.) *On information structure, meaning and form: generalizations accross languages* (Linguistik Aktuell/Linguistics Today, 100), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Schwyzler E.**

1947 *Zur Apposition* (Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Jahrgang 1945–1946, philosophisch-historische Klasse 3), Berlin/Akademie Verlag.

**Scodel R.**

2002a « Homeric signs and flashbulb memory » in I. Worthington & J. M. Foley (éd.) 2002, p. 99–116.  
 2002b *Listening to Homer: tradition, narrative, and audience*, Ann Arbor/The University of Michigan Press.  
 2008 *Epic facework: self-presentation and social interaction in Homer*, Swansea/Classical Press of Wales.

**Seymour T. D.**

1892 « On the Homeric caesura and the close of the verse as related to the expression of thought » *HSPH* 3, p. 117.

**Shannon R. S., III**

1975 *The arms of Achilles and Homeric compositional technique* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, Suppl. 36), Leyde/E. J. Brill.

**Shi Nai'an & Luo Guanzhong**

1978 *Au bord de l'eau [Shui-hu-zhuan]* (Bibliothèque de la Pléiade, 273–274), traduit par J. Dars, Paris/Gallimard.

**Shibatani M. & Thompson S. A.**

1995 (éd.) *Essays in semantics and pragmatics in honor of Charles J. Fillmore* (Pragmatics & Beyond New Series 32), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Shipp G. P.**

1978 « Καλός in Homer » *MPhL* 3, p. 203–211.

**Short C.**

1890 « The order of words in Attic Greek prose: an essay » in C. D. Yonge (éd.) 1890, p. i–cxv.

**Sibilot M.-C.**

1983 « Les prolepses chez Aristophane » in C. Froidefond (éd.) 1983, p. 349–359.

**Sicking C. M. J.**

1993 « Devices for text articulation in Lysias I and XII » in C. M. J. Sicking & J. M. van Ophuijsen (éd.) 1993, p. 1–66.  
 1997 « Particles in questions in Plato » in A. Rijksbaron (éd.) 1997, p. 157–185.

**Sicking C. M. J. & van Ophuijsen J. M.**

1993 (éd.) *Two studies in Attic particle usage: Lysias and Plato* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, 129), Leyde/E. J. Brill.

**Simons M.**

2003 « Presupposition and accommodation: understanding the Stalnakerian picture » *PhStud* 112.3, p. 251–278.

**Slatkin L.**

1991 *The power of Thetis: allusion and interpretation in the Iliad*, Berkeley & Los Angeles/University of California Press.

**Sławomirski J.**

1988 « Une construction syntaxique négligée dans la langue homérique ? » *REA* 90, p. 325–328.

**Slings S. R.**

1992 « Written and spoken language: an exercise in the pragmatics of the Greek sentence » *CPh* 87, p. 95–109.  
 1997a « Adversative relators between PUSH and POP » in A. Rijksbaron (éd.) 1997, p. 101–129.  
 1997b « Figures of speech and their lookalikes: two further exercises in the pragmatics of the Greek sentence » in E. J. Bakker (éd.) 1997, p. 169–214.  
 2000 « Information unit and metrical unit » in A. Bagordo & B. Zimmermann (éd.) 2000, p. 113–130.

**Smit N.**

- 2005 « Noun incorporation in Functional Discourse Grammar » in C. de Groot & K. Hengeveld (éd.) 2005, p. 87–134.  
 2010 *FYI: theory and typology of information packaging* (Thèse : Universiteit van Amsterdam), Amsterdam.

**Sommer F.**

- 1926 « Ein eigenartiger Fall von Tmesis bei Homer » in *Festschrift Kretschmer*, p. 257–261.

**Sornicola R.**

- 2006 « Interaction of syntactic and pragmatic factors on basic word order in the languages of Europe » in G. Bernini & M. L. Schwartz (éd.) 2006, p. 357–544.

**Soulétiis-Julia M.-A.**

- 1998 *Chaînes pronominales dans l'Iliade : ordre fixe, variations d'ordre et fonctions de quelques particules* (Thèse : EPHE), s.l.

**Spaltenstein F. & Bianchi O.**

- 2004 (éd.) *Autour de la césure. Actes du colloque Damon des 3 et 4 novembre 2000, sous la direction de M. Steinrück & A. Lukinovich* (Écho : collection de l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne), Berne/Peter Lang.

**Spencer A.**

- 1995 « Incorporation in Chukchi » *Language* 71.3, p. 439–489.

**Spencer A. & Zwicky A. M.**

- 2001 (éd.) *The handbook of morphology* (Blackwell Handbooks in Linguistics), Oxford & Malden/Blackwell Publishing.

**Stalnaker R. C.**

- 1974 « Pragmatic presuppositions » in M. K. Munitz & P. K. Unger (éd.) 1974, p. 197–213.  
 1978 « Assertion » in P. Cole (éd.) 1978, p. 315–332.

**Stanchev S. B.**

- 1997 « Pragmatic functions and special sentence positions in Bulgarian » in J. H. Connolly et al. (éd.) 1997, p. 121–135.

**Stanislavski C.**

- 1966 *La construction du personnage*, Paris/Olivier Perrin (publ. orig. 1930).

**Steinrück M.**

- 1992 *Rede und Kontext, zum Verhältnis von Person und Erzähler in frühgriechischen Texten* (Habelts Dissertationsdrucke, Reihe klassische Philologie 39), Bonn/R. Habelt.  
 1995 « Sprechpause und Wortende: zum Rhythmus des Hexameters » *QUCC* 49, p. 135–140.  
 1997 *Kranz und Wirbel : Ringkompositionen in den Büchern 6-8 der Odyssee* (Spudasmata : Studien zur klassischen Philologie und ihren Grenzgebieten 64), Hildesheim, Zurich & New York/G. Olms Verlagsbuchhandlung.  
 2003 « Zum Rhythmus der homerischen Verse », *Studia Humaniora Tartuensia* 4 (A1), p. 1–19.  
 2005 « Lagaroi : le temps de la re-rythmisation de l'hexamètre » *Mnemosyne* 58.4, p. 481–498.  
 2004 « Der reihende Prosastil (εἰρομένη) und sein Verhältnis zur Periode » *RhM* 147.2, p. 109–135.

**Steube A.**

- 2008 (éd.) *The discourse potential of underspecified structures* (Language, context and cognition 8), Berlin & New York/Walter de Gruyter.

**Sulzer A.-I.**

- 1970 *Κλυταῖσι δαιδαλωσέμεν ὕμνων πτυχαῖς (O. I, 105), oder Zur Wortstellung und Satzbildung bei Pindar* (Europäische Hochschulschriften, Reihe 15 : Klassische Sprachen und Literaturen 1), Berne/Peter Lang.

**Tannen D.**

- 1982 (éd.) *Spoken and written language: exploring orality and literacy* (Advances in discourse processes 9), Norwood/Ablex Publishing.

**Taplin O.**

- 1992 *Homeric soundings: the shaping of the Iliad*, Oxford/Clarendon Press.

**Taylor A.**

- 1990 *Clitics and configurationality in Ancient Greek* (Thèse : University of Pennsylvania), s.l.  
 1996 « A prosodic account of clitic placement in Ancient Greek » in A. L. Halpern & A. M. Zwicky (éd.) 1996, p. 477–503.

**Thomson G.**

- 1939 « The postponement of interrogatives in Attic drama » *CQ* 33, p. 147–152.

**Tomić O. M.**

- 2004 (éd.) *Balkan syntax and semantics* (Linguistik Aktuell/Linguistics Today, 67), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Tomlin R. S.**

- 1987 (éd.) *Coherence and grounding in discourse. Outcome of a Symposium, Eugene, Oregon, June 1984* (Typological studies in language 11), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Touratier C.**

- 1994 *Syntaxe latine* (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain 80), Louvain-la-Neuve/Peeters.

**Tsagalis C. C.**

- 2005 « Detextualizing Homer : intonation units, background knowledge, and the proems of the *Iliad* and the *Odyssey* » *Eranos* 103.1, p. 55–62.

**Tsopanakis A. G.**

- 1983 *Homeric researches : from the prosodic irregularity to the construction of the verse* (Ἐπιστημονική ἐπετηρίδα τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Παράρτημα Ἀριθμ. 41), Thessalonique/Aριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης.

**Ueding G.**

- 1992–2007 (éd.) *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen/M. Niemeyer.

**Vallduví E.**

- 1992 *The informational component* (Outstanding dissertations in linguistics), New York & Londres/Garland.

**Vallduví E. & Vilkkuna M.**

- 1998 « On rheme and kontrast » in P. W. Culicover & L. McNally (éd.) 1998, p. 79–108.

**van der Wouden T. & Broekhuis H.**

- 2001 (éd.) *Linguistics in the Netherlands 2001* (AVT Publications 18), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**van Otterlo W. A. A.**

- 1944 *Untersuchungen über Begriff, Anwendung, und Entstehung der griechischen Ringkomposition* (Mededeelingen der Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, n.s., Deel 7, n°3), Amsterdam/Noord-Hollandsche Uitgevers Maatschappij.

**Van Valin R. D.**

- 1985 « Case marking and the structure of the Lakhota clause » in J. Nichols & A. C. Woodbury (éd.) 1985, p. 363–413.  
 1993 « A synopsis of Role and Reference Grammar » in R. D. Van Valin (éd.) 1993, p. 1–164.  
 1993 (éd.) *Advances in Role and Reference Grammar* (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science, Series 4, Current issues in linguistic theory 82), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.  
 2001 *An introduction to syntax*, Cambridge/Cambridge University Press.  
 2002 « Semantic macroroles in Role and Reference Grammar », <[http://linguistics.buffalo.edu/people/faculty/vanvalin/rrg/vanvalin\\_papers/SemMRsRRG.pdf](http://linguistics.buffalo.edu/people/faculty/vanvalin/rrg/vanvalin_papers/SemMRsRRG.pdf)>  
 2008 « An overview of Role and Reference Grammar », <[http://linguistics.buffalo.edu/people/faculty/vanvalin/rrg/RRG\\_overview.pdf](http://linguistics.buffalo.edu/people/faculty/vanvalin/rrg/RRG_overview.pdf)>

**Velázquez-Castillo M.**

- 1995 « Noun incorporation and object placement in discourse : the case of Guaraní » in P. Downing & M. Noonan (éd.) 1995, p. 555–579.



**Verschueren J. & Bertuccelli-Papi M.**

- 1987 (éd.) *The pragmatic perspective : selected papers from the 1985 International Pragmatics Conference* (Pragmatics & beyond companion series 5), Amsterdam & Philadelphie/John Benjamins Publishing Company.

**Viti C.**

- 2008a « Genitive word order in Ancient Greek : a functional analysis of word order freedom in the noun phrase » *Glotta* 84, p. 203–238.
- 2008b « Rheme before theme in the noun phrase : a case study from Ancient Greek » *StudLang* 32.4, p. 894–915.
- 2008c « The verb-initial word order in the early poetry of Vedic and Ancient Greek » in K. Jones-Bley et al. (éd.) 2008.

**Vivante P.**

- 1997 *Homeric rhythm : a philosophical study* (Contributions to the study of world literature 82), Westport & Londres/Greenwood Press.

**von Fintel K.**

- à paraître « What is presupposition accommodation, again ? » *Philosophical Perspectives* 22.1, p. 137–170.

**Wachter R.**

- 2002 « Grammatik der homerischen Sprache » in J. Latacz (éd.) 2002, vol. 1. *Prolegomena*, p. 61–108.

**Wackernagel J.**

- 1877 « Der griechische Verbalaccent » in J. Wackernagel 1953–1979, vol. 2, p. 1058–1071.
- 1892 « Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung » in J. Wackernagel 1953–1979, vol. 1, p. 1–104.
- 1906 « Wortumfang und Wortform » in J. Wackernagel 1953–1979, vol. 1, p. 148–185.
- 1953–1979 *Kleine Schriften*, Göttingen/Vandenhoeck & Ruprecht.

**Wathelet P.**

- 1970 *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque* (Incunabula graeca 37), Rome/Edizioni dell'Ateneo.

**Watkins C.**

- 1964 « Preliminaries to the reconstruction of Indo-European sentence structure » in H. G. Lunt (éd.) 1964, p. 1035–1045.
- 1963 « Preliminaries to a historical and comparative analysis of the syntax of the Old Irish verb » in C. Watkins 1994, vol. 1, p. 3–51.
- 1976 « Towards Proto-Indo-European syntax : problems and pseudo-problems » in C. Watkins 1994, vol. 1, p. 305–326.
- 1994 *Selected papers 1* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 80), Innsbruck/Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.

**Watson J.**

- 2001 (éd.) *Speaking volumes : orality and literacy in the Greek and Roman world* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, Suppl. 218), Leyde, Boston & Cologne/E. J. Brill.

**Weil H.**

- 1869 *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes : question de grammaire générale* (Collection philologique 3), Paris/Libraire A. Franck (publ. orig. 1844).

**West M. L.**

- 1981 « The singing of Homer and the modes in early Greek epic » *JHS* 101, p. 113–129.
- 1988 « The rise of the Greek epic » *JHS* 108, p. 151–172.

**Wills J.**

- 1993 « Homeric particle order » *HSF* 106.1, p. 61–81.

**Wilpert O.**

- 1878 *De schemate Pindarico et Alcmanico* (Thèse : Universitas Viadrina), Wrocław.

**Woodbury H.**

- 1975 « Onondaga noun incorporation : some notes on the interdependence of syntax and semantics » *International Journal of American Linguistics* 41.1, p. 10–20.

**Worthington I. & Foley J. M.**

2002 (éd.) *Orality and literacy in ancient Greece, vol. 4. Epea and grammata: oral and written communication in Ancient Greece* (Mnemosyne. Bibliotheca classica Batava, Suppl. 230), Leyde, Boston & Cologne/E. J. Brill.

**Wray A.**

2002 *Formulaic language and the lexicon*, Cambridge & New York/Cambridge University Press.

**Yen A.**

1975 « The Parry-Lord theory applied to vernacular Chinese stories » *JAOS* 95.3, p. 403–416.

**Yonge C. D.**

1890 (éd.) *An English-Greek lexicon*, New York/Harper & Brothers.

**Zimmermann M.**

2007 « Contrastive focus » in C. Féry et al. (éd.) 2007, p. 147–159.

2008 « Contrastive focus and emphasis » *ALingHung* 55.3–4, p. 347–360.

**Zsilka J.**

1964 « Das Problem der Tmesis in der *Ilias* » *AAntHung* 12, p. 23–51.

1965 « Das System der griechischen Satzformen (Satzstrukturen mit transitiven Verben) » *AAntHung* 13, p. 319–357.

1966 « The system of sentence patterns in Greek » *AAntHung* 14, p. 251–307.

**Zwicky A. M.**

1985 « Clitics and particles » *Language* 61.2, p. 283–305.

# RÉSUMÉ

L'ordre des mots chez Homère : structure informationnelle, localisation et progression du récit

Dans ce travail, j'étudie les principes de l'ordre des mots en grec homérique. Comme en prose classique, le principe fondamental est que les constituants sont alignés en fonction de la structure informationnelle (SI) de l'énoncé, c'est-à-dire de l'expression des relations de topique et de focus. Les expressions topiques sont différenciées selon qu'elles sont ratifiées ou non. Quant au focus, deux constructions peuvent être identifiées : une construction à focus restreint, dans laquelle l'unique expression dans le focus est placée immédiatement avant le verbe, et une construction à focus large, où le verbe éventuellement suivi d'autres éléments constitue un domaine focal ; celui-ci peut recevoir une interprétation large ou restreinte sur son dernier élément. Après avoir décrit l'expression de la SI dans la clause et les contextes d'emploi des différentes constructions, on en explore les marges (positions pré- et postclausales), et on montre que la construction des interrogatives se fait à travers un enchâssement de propositions dotées d'une SI propre. La partition prosodique de l'énoncé, telle qu'elle se révèle à travers la position des postpositifs et des expressions de topique ratifié, est mise à profit dans la démonstration. Puis, après une étude de l'hyperbate en grec classique et homérique, je montre que la tmèse est, chez Homère, un procédé de pseudo-incorporation nominale. Enfin, cette étude linguistique sert de base à une réévaluation de l'enjambement chez Homère et à l'étude d'un trope de la poésie homérique (le σῆμα narratif), qui consiste à placer un mot (par exemple καλός ou στή/ἔστη) en position initiale dans le vers pour jalonner la progression du récit.

## ABSTRACT

Word order in Homer : information structure, localization and narrative progression

In this thesis, I study the principles of word order in Homeric Greek. As it is the case in classical prose, the fundamental principle consists in aligning constituents according to the information structure (IS) of the utterance, i.e. the expression of topic and focus relations. Topic expressions differ in their ratification status. As for focus, two constructions may be identified : a narrow focus construction, where the only element in the focus is placed immediately before the verb, and a broad focus construction, where the verb, optionally followed by other focal elements, builds up a focus domain ; the construal of this domain may be broad or narrow on its last element. Having described the expression of IS in the clause and the various contexts in which the different constructions occur, I explore the margins of the clause (pre- and postclausal positions), and I show that questions embed propositions with their own IS. In the demonstration, I make use of the prosodic partitioning of the utterance, as indicated by the position of postpositives and ratified topic expressions. Then, after studying hyperbaton in Classical and Homeric Greek, I show that tmesis, in Homer, is a kind of pseudo noun incorporation. Finally, building on this linguistic study, I reevaluate Homeric enjambment and try to identify a trope of Homeric poetry (narrative σῆμα), whereby a word (like καλός or στή/ἔστη) is placed in initial position in the line in order to mark the progression of the narrative.

**Discipline :**  
Études grecques

**École doctorale I « Mondes anciens et médiévaux »**  
Maison de la Recherche,  
28 rue Serpente,  
75006 PARIS